BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XLV
D
9
NAPOLI

XLV D y 10

LES SIX

VOYAGES

DE JEAN-BAPTISTE

TAVERNIER,

CHEVALIER BARON D'AUBONNE,

QU'IL A FAIT

EN TURQUIE, EN PERSE, ET AUX INDES,

Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir, accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la Religion, le gouvernement, les coûtumes & le commerce de chaque païs ; avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.

PREMIERE PARTIE,

Où il n'est parlé que de la Turquie & de la Perse.

Nouvelle Edition, reveuë, corrigée, & augmentée de diverses choses curieuses.

NAPOLI

A PARIS,

Chez GERVAIS CLOUZIER, au Palais, sur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.

M. DC. LXXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

AU ROY,

SIRE,

Le Zele que j'ay pour le ſervice de VOSTRE MAIESTE' *& pour l'honneur de la France ne m'a pas laiſſé joüir du repos où je croyois eſtre parvenu aprés de ſi longues fatigues. Mon âge ne me permettant plus d'entreprendre de nouveaux voyages, j'ay eu vne eſpece de honte de me voir inutile à mon Païs,*

& de ne m'acquiter pas de tout ce qu'il attendoit de moi. I'ay crû lui devoir rendre compte de mes observations ſur ce que j'ay vû, & que je ne pouvois me diſpenſer de les mettre au jour. I'eſpere, SIRE, *que ces Relations exactes & fidelles que j'ay ecrites depuis mon retour ſur les Memoires que j'avois recueillis, ne ſeront pas moins utiles à ma Nation que les riches marchandiſes que j'ai raportées de mes voyages. Car mon but dans cét Ouvrage n'eſt pas ſimplement de contenter la curioſité publique ; je me ſuis propoſé une fin plus noble & plus élevée en toutes mes actions. Comme le ſeul eſpoir d'un gain legitime ne m'a pas fait parcourir tant de Regions, auſſi le ſeul deſir de mettre mon nom dans ce Livre, ne m'engage pas aujourd'hui à le faire imprimer. En tous les païs que j'ay parcourus, ma plus forte paſſion a toûjours eſté de faire connoître les qualitez heroiques de* VOSTRE MAJESTE' *& les merveilles de ſon regne, de donner une haute idée de ſa puiſſance, & de montrer combien ſes Subjets excellent par leur induſtrie & par leur courage ſur les autres peuples de la terre. I'oſe dire à* VOSTRE MAJESTE' *que je l'ay fait avec plus de hardieſſe, & meſme avec plus de ſuccez, que ceux qui avoient un titre & un caractere pour en parler. Ma façon d'agir ennemie de toute diſſimulation, & peut-eſtre un peu trop libre, m'a expoſé à pluſieurs dangers parmi les Nations jolouſes de nôtre proſperité, qui nous décrient autant qu'elles peuvent, pour nous exclure du commerce qu'elles ſeules*

veulent faire. I'ay hazardé souvent & ma fortune & ma vie, en élevant par mes discours VOSTRE MAJESTE' *au dessus de tous les Princes de l'Europe & de ces Monarques d'Orient, même en leur presence. Ie suis sorti avec avantage de tous ces perils, en imprimant le respect de vostre Nom dans le cœur de ces barbares. A l'abri de ce Nom Auguste respecté dans tout le monde, j'ay fait plus de soixante mille lieuës par terre avec une entiere seureté. I'ay traversé six fois la Turquie, la Perse & la meilleure partie des Indes, & j'ay tenté le premier d'aller aux fameuses Mines des diamans. Trop heureux d'en avoir apporté des pierres precieuses que* VOSTRE MAJESTE' *a bien voulu joindre aux pierreries de sa Couronne; mais plus heureux encore d'avoir fait des remarques dans tous ces lieux que* VOSTRE MAJESTE' *ne jugera peut-estre pas indignes de l'occuper quelques momens. Elle y trouvera beaucoup de particularités des trois plus puissans Empires de l'Asie; Elle y verra les mœurs & les coûtumes des Peuples qui l'habitent presentement. I'ay mis en de certains endroits des histoires qui peuvent délasser l'esprit aprés le recit d'une marche ennuyeuse de Caravanes, imitant en cela les Orientaux qui établissent des Carvanseras d'espace en espace dans leurs deserts pour le soulagement des Voyageurs. Ie me suis ataché principalement à la description des Estats du Turc, du Persan, & du Mogol, afin de faire observer dans cinq routes differentes que l'on peut prendre pour y al-*

ler, les erreurs des Geographes sur la situation des lieux. Quoy que ces Relations soient dépourvûës des graces & de la politesse du langage, j'espere que la divresité des choses curieuses & importantes qu'elles contiennent, & sur tout la verité que j'y ay soigneusement observée, ne laisseront pas de les faire lire, & peut-estre de les faire estimer. Ie me trouveray bien récompensé de mon travail, s'il a le bon-heur de plaire à VOSTRE MAJESTE', *& si Elle agrée ce témoignage du profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Tres-humble, tres-obeïssant;
& tres-fidelle serviteur & sujet,
J. B. TAVERNIER.

AVIS AV LECTEVR.

I'Estime qu'il eſt à propos d'avertir le Lecteur dés le commencement de cét Ouvrage, que comme autrefois chez les Grecs on adjoûtoit le nom general de Πόλις qui ſignifie Ville, à quelques noms particuliers de Villes & de Bourgades, & qu'on diſoit, par exemple, Næapolis, Megalopolis, Philippopolis, Conſtantinopolis, &c. Ce qui a auſſi eſté pratiqué par pluſieurs autres Peuples & Nations, comme il ſeroit aiſé de le juſtifier par le dénombrement de pluſieurs de leurs villes: De meſme aujourd'huy parmi les Perſiens & les Indiens on trouve pluſieurs noms propres de Bourgs & de Villes qui ſe terminent en Abad ou Abat, en or ou en our, & en Patan, qui ſont tous noms communs & appellatifs, qui en leur langue ſignifient ville, colline, habitation & demeure: de ſorte qu'en Perſien Ferh-abad, par exemple, qui eſt une ville que le grand Cha-Abas a fait bâtir dans la Province de Mazanderan, ſignifie ville ou colline d'alegreſſe; Gaour-abad, qui eſt un des faux-bourgs d'Hiſpahan, veut dire le quartier des Gaures, Gaours, ou Perſiens Idolatres qui adorent encore le feu. Amed-abad, que vulgairement on appelle Amadabat, veut dire la ville, colonie & habitation de Sultan Amed, qui eſtant Sei-

gneur du Pays, la fit autre-fois bâtir, & luy donna son nom: Et Gehan-abad, que vulgairement & pour abreger on nomme Janabat, signifie la ville du monde, parce que Cha-Gehan, c'est à dire Roy du monde, pere d'Aureng-zeb qui regne à present dans l'Indostan, la fit aussi construire, luy donna son nom, & y transporta sa Cour, & ainsi de quelques autres: Et parmi les Indiens plusieurs villes se terminent en or, ou en our, comme Visapor, cranganor, Travancor, Meliapor, &c. Et en Patan, comme Mazulipatan, Iafanapatan, Negapatan, &c. Ce qui est particulierement attribué à quelques villes des Indes, tant dans la coste de Decan & de Malabar, que dans celle de Coromandel qui luy est opposée.

DESSEIN
DE L'AUTEUR,

Où il fait une briéve relation de ſes premiers voyages dans les plus belles partie de l'Europe, juſques à Conſtantinople.

SI la premiere éducation eſt comme une ſeconde naiſſance, je puis dire que je ſuis venu au monde avec le deſir de voyager. Les entretiens que pluſieurs ſçavans avoient tous les jours avec mon pere ſur les matieres de Geographie qu'il avoit la reputation de bien entendre, & que tout jeune que j'étois j'écoutois avec plaiſir, m'inſpirerent de bonne-heure le deſſein d'aller voir une partie des païs qui m'eſtoient repreſentez dans les Cartes, où je ne pouvois alors me laſſer de jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans j'avois vû les plus belles regions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Païs-bas, l'Allemagne, la Suiſſe, la Pologne, la Hongrie & l'Italie, & je parlois raiſonnablement les langues qui ſont les plus neceſſaires & qui y ont le plus de cours.

Ma premiere ſortie du Royaume fut pour aller en Angleterre, où regnoit alors Jaques I. du nom VI. Roy d'Ecoſſe, & qui ſe fit appeller Roy de la Grande Bretagne pour ſatisfaire les Anglois & les Eſcoſſois par un nom commun à ces deux nations. D'Angleterre je paſſay en Flandre pour voir Anvers la patrie de mon pere, de Flandre je continuay mon voyage dans les Provinces-Unies, où l'inclination que j'avois à voyager s'accrut par le concours de tant d'étrangers qui ſe rendent à Amſterdam de tous les endroits du monde.

Aprés avoir vû ce qu'il y a de plus conſiderable dans l'étenduë des dix ſept Provinces, j'entray en Allemagne, & m'étant ren-

du par Francfort & Augſbourg à Nurenberg, le bruit des armées qui marchoient en Bohëme pour reprendre Prague me donna l'envie d'aller à la guerre, & d'apprendre quelque choſe d'un métier qui pouvoit me ſervir dans la ſuite de mes voyages. Je n'eſtois qu'à une journée de Nurenberg lorſque je rencontray un Colonnel de Cavalerie nommé *Hans-Brener* fils de Philippe Brener Gouverneur de Vienne, qui m'engagea à le ſuivre en Bohëme eſtant bien aiſe d'avoir un jeune François auprés de luy. Mon deſſein n'eſt pas de dire icy ce qui ſe paſſa à la journée de Prague, le diſcours en ſeroit long & l'hiſtoire de ce ſiecle en parle aſſez. Quelques années aprés je ſuivis ce Colonnel à Vienne, il me preſenta au Gouverneur de Raab ſon oncle à qui l'on donnoit la qualité de Viceroy de Hongrie. Ce Gouverneur me receut dans ſa maiſon pour eſtre un de ſes pages. On peut ſervir en Allemagne en cette qualité juſques à l'âge de vingt-cinq ans, & l'on ne quite point ce ſervice que l'on ne ſoit en eſtat de porter les armes, & qu'on n'obtienne ou une cornete ou un drapeau. J'avois eſté quatre ans & demi auprés du Viceroy, lorſque le Prince de Mantouë arriva à Vienne pour porter l'Empereur aux choſes que le Duc ſon pere ſouhaitoit; mais il n'en put rien obtenir, & meſme la negociation de Monſieur de Sabran Envoyé du Roy à ſa Majeſté Imperiale pour l'accommodement de l'Inveſtiture dont il eſtoit queſtion, y fut auſſi inutile. Pendant les années que je paſſay en Hongrie j'eus le temps d'apprendre quelque choſe de la guerre, m'eſtant trouvé avec le maiſtre que je ſervois en pluſieurs belles occaſions. Mais je ne diray rien des affaires que nous eûmes avec les Turcs, puiſque tant de gens en ont écrit, & qu'elles ne ſont rien au ſujet de mes voyages. Le Viceroy avoit épouſé en ſecondes nopces une ſœur du Compte d'Arc premier Miniſtre d'Eſtat du Duc de Mantoüe & envoyé à Vienne avec le Prince ſon fils; & ce Comte eſtoit allié de l'Imperatrice qui eſtoit de la Maiſon de Gonzague. Le Comte eſtant venu voir le Viceroy je fus ordonné pour le ſervir pendant ſon ſejour à Javarin, & eſtant ſur ſon depart il témoigna au Viceroy que le Prince de Mantoüe n'ayant perſonne auprés de luy qui ſçeût la langue, il luy feroit plaiſir de permettre que je le viniſſe ſervir pendant qu'il demeureroit à la Cour de l'Empereur. La choſe fut aiſément accordée au Comte d'Arc qui me mena à Vienne, & ayant eu le bon-heur de ne déplaire pas au Prince, il me témoigna à ſon départ qu'il ſeroit bien aiſe de me voir à Mantoüe, où comme il jugeoit que la guerre ſeroit bonne il ſe ſouviendroit du ſer-

vice que je luy avois rendu. C'en fut assez pour me faire naistre incontinent le desir de passer en Italie, & de poursuivre les voyages que je méditois.

Je tâchay de faire trouver bon mon dessein au Viceroy, qui d'abord eut de la peine à y consentir; mais enfin satisfait de mes services il m'accorda mon congé de bonne grace, & me donna selon la coûtume une épée, un cheval & une paire de pistolets, y ajoûtant un fort honneste present d'une bourse pleine de ducats. Monsieur de Sabran partoit alors pour Venise, & souhaitant d'avoir en sa compagnie un François qui sçût parler Alleman, je me servis de l'occasion & nous nous rendîmes à Venise en huit jours. Monsieur le Comte d'Avaux estoit alors Ambassadeur de France auprés de la Sereniſſime Republique, & il fit un grand accüeil à Monsieur de Sabran qui le venoit trouver par l'ordre du Roy. Comme les Venitiens n'avoient pas moins d'interest à la guerre de Mantoüe que la Maison de Gonzague, la Republique receut tres-bien Monsieur de Sabran, & luy fit present de huit grands bassins de confitures, sur l'un desquels il y avoit une grosse chaîne d'or qu'il mit à son col pour un moment & ensuite dans sa poche. Monsieur le Duc de Rohan estoit alors à Venise avec sa famille, & deux de ces bassins ayant esté distribuez à ceux qui se trouverent dans la Salle, Monsieur de Sabran me donna ordre d'aller porter les six autres de sa part à Mademoiselle de Rohan qui les receut de tres-bonne grace. Pendant quelques jours que nous demeurâmes à Venise, je consideray avec plaisir cette ville si celebre & si particuliere entre toutes les villes de l'univers, & comme elle a beaucoup de choses communes avec Amsterdam, l'assiete, la grandeur, la magnificence, le commerce & le concours d'étrangers, elle ne contribua pas moins à accroître toûjours le desir que j'avois de bien connoistre l'Europe & l'Asie.

De Venise je me rendis à Mantoüe avec Monsieur de Sabran, & le Prince qui me témoigna de la joye de me revoir me donna d'abord le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son pere. J'acceptay la derniere offre, & fus bien aise d'estre sous le commandement de Monsieur le Comte de Guiche qui en estoit Capitaine, & qui est à present le Mareschal de Grammont. Un long séjour à Mantoüe ne s'accordoit pas avec la passion que j'avois de voyager. Mais l'armée Imperiale ayant assiegé la ville, avant que de penser à mon départ je voulus voir quelle seroit l'issuë de cette guerre. Nous re-

duiſimes enfin les Imperiaux à la neceſſité de lever le ſiege, ce qu'ils firent une veille de Noël, & le lendemain on fit ſortir quelques gens pour voir s'il n'y avoit point de feinte & s'ils s'eſtoient entierement retirez.

Le ſiege ne dura pas long-temps, & il ne s'y paſſa rien de conſiderable, n'y qui pût fort inſtruire de jeunes ſoldats. Je diray ſeulement qu'un jour dix-huit hommes des noſtres ayant eſté commandez pour aller reconnoiſtre la largeur & la hauteur du foſſé que l'ennemi avoit fait en coupant la digue pour la deffenſe d'un petit fort d'où il nous avoit chaſſez, & huit Cavaliers de noſtre Compagnie eſtant de ce nombre, j'obtins du Prince avec tres-grande peine la permiſſion d'eſtre un des huit, ayant eu la bonté de me dire en particulier qu'il y auroit un grand feu à eſſuïer. En effet de dix-huit que nous ſortîmes il n'en retourna que quatre, & nous eſtant coulez le long de la digue entre les roſeaux, dés que nous parûmes ſur le bord du foſſé, les ennemis firent une ſi furieuſe decharge qu'ils ne nous donnerent pas le temps de nous reconnoiſtre. J'avois choiſi dans le magazin des armes une cuiraſſe fort legere, mais de bonne trempe ; ce qui me ſauva la vie, ayant eſté frapé de deux bales, l'une qui donna à la mammelle gauche, & l'autre au deſſous, le fer s'eſtant enfoncé aux deux endroits. Je ſouffris quelque douleur du coup qui avoit donné à la mammelle, & lorſque nous vinſmes faire noſtre rapport, Monſieur le Comte de Guiche qui vit quelle eſtoit la bonté de ma cuiraſſe, la fit enjoliver, & la garda ſans que je l'aye vûë depuis.

Quelque-temps aprés j'obtins mon congé du Prince, qui m'avoit promis de me le donner quand je le ſouhaiterois, & il l'accompagna d'un paſſeport honorable, à la faveur duquel cinq ou ſix Cavaliers vinrent avec moy juſqu'à Veniſe où je les quittay. De Veniſe je fus à Laurete, de Laurete à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant ſur mes pas je paſſay encore à Rome dix ou douze jours. Apres je fus voir Florence, Piſe, Ligourne, & Gennes, où j'entray dans une barque pour venir à Marſeille. Pour ce qui eſt du reſte de l'Italie j'ay eu occaſion de la voir en d'autres voyages que j'y ay faits, & je ne dis rien de cette belle region ni de ſes villes, parce qu'il y a aſſez de gens qui en ont écrit.

De Marſeille je vins à Paris où je ne m'arreſtay guere, & voulant voir la Pologne je rentray en Allemagne par la Suiſſe, aprés avoir fait un tour dans les principaux Cantons, Je deſcendis ſur le

Rhin pour me rendre à Brisac & à Strasbourg; puis remontant par la Suabe je passay à Ulme & à Augsbourg pour aller à Munich. J'y vis le magnifique Palais des Ducs de Baviere, que Guillaume V. avoit commencé, & où Maximilian son fils mit la derniere main dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. Delà je fus pour la deuxieme fois à Nurenberg & à Prague, & sortant de Bohëme j'entray en Silesie, & passay l'Oder à Breslau. De Breslau je fus à Cracovie, une des plus grandes villes de l'Europe, ou plûtost un composé de trois villes & l'ancien sejour des Rois de Pologne. Je me rendis ensuite à Varsovie sur la gauche de la Vistule, & vis la Cour du Roy Sigismond qui estoit belle & spendide.

De Varsovie je retournay à Breslau, & me mis en chemin vers la basse Silesie pour aller voir un des principaux Officiers de la maison de l'Empereur que je connoissois fort particulierement. Mais à deux lieuës de Glogau je fus detourné de mon dessein par la rencontre & les pressantes sollicitations du Colonnel Butler Ecossois, qui commandoit un Regiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui depuis tüa Walestin par l'ordre qu'il en receut. Sa femme qui estoit avec luy aimoit les François, & l'un & l'autre m'ayant fait beaucoup de caresses accompagnées de quelques presens pour m'obliger à m'arrester auprés d'eux, je ne pus resister à tant de témoignages de bien-veillance. Le Roy de Suede avançoit alors dans la Pomeranie, & l'armée de l'Empereur marchant vers Stetin pour lui en deffendre l'entrée, nous n'en estions plus qu'à quatre lieuës lorsque nous apprîmes que les Suedois estoient dedans. Cette nouvelle causa de grands desordres dans l'armée Imperiale, de laquelle Tureste Conte estoit General, & de quarante mille hommes dont elle estoit composée il s'en debanda neuf ou dix mille, ce qui obligea le reste à se retirer à Francfort sur l'Oder & aux environs.

Ce fut alors que j'appris que l'Empereur alloit à Ratisbone avec son fils Ferdinand III. pour le faire couronner Roy des Romains. Je l'avois vû couronner Roy de Hongrie & Roy de Bohëme, & estant bien aise de me trouver à cette troisiéme ceremonie qui devoit estre plus belle que les precedentes, je pris congé de mon Colonnel & me rendis promptement à Ratisbone. Toutes choses s'y passerent avec beaucoup de magnificence, & plusieurs jeunes Seigneurs montrerent leur adresse dans les tournois. Vis à-vis de la carriere où l'on couroit la bague on avoit dressé deux échafauts. Le plus grand estoit pour l'Empereur & l'Imperatrice &

pour toutes les Dames de la Cour. L'autre reſſembloit à une grande boutique, où eſtoient pendus pluſieurs joyaux de grand prix. Il ſe faiſoit des parties de ſept ou huit Cavaliers, qui avec une gaule touchoient la piece pour laquelle ils vouloient courre, & il y en avoit de dix mille écus & au delà. Celuy qui avoit eu le bonheur de la gagner eſtoit franc de tout, & c'eſtoit aux autres qui avoient couru avec luy à la payer au marchand. Le vainqueur la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg premier Miniſtre d'Eſtat de l'Empereur, & l'ayant miſe au bout de ſa lance l'alloit preſenter à l'Imperatrice qui ne l'acceptoit pas; ce qui laiſſoit au Cavalier la liberté de l'offrir à celle des Dames de la Cour pour laquelle il avoit le plus d'eſtime.

Il ſe rendit alors à Ratiſbone des Joüailliers de divers endroits, & l'un deux perit malheureuſement à ſon arrivée par une avanture ſi tragique que toute la Cour en fut touchée de compaſſion. C'eſtoit le fils unique du plus riche marchand de Francfort, & peut-eſtre de l'Europe, & ſon pere l'avoit envoyé pour voir le Couronnement & pour y vendre ſes pierreries. De peur qu'il ne fût volé en chemin il les fit tenir par une voye ſeure à un Juif de Ratiſbone ſon correſpondant, avec ordre de les remettre entre les mains de ſon fils. Ce jeune-homme arrivant à Ratiſbone alla trouver le Juif, qui luy dit qu'il avoit receu de ſon pere un petit coffre plein de pierreries, & qu'il pouvoit le prendre quand il voudroit. En meſme-temps il l'invite à aller boire, & le mene au logis du Daufin ſur le quay de Ratiſbone où ils s'entretinrent juſqu'à une heure de nuit Ils ſortirent enſemble, & le Juif menant ce jeune-homme par une ruë où il n'y a point de boutiques & où il ne paſſe guere de monde, il luy perça le ventre de huit ou dix coups de coûteau & le laiſſa étendu ſur le pavé. Ce malheureux Juif croyoit en eſtre quite en écrivant au Joüailler de Francfort qu'il avoit remis le petit coffre à ſon fils, & que jamais on ne le ſoupçonneroit de l'avoir tué. Mais Dieu permit que dés le meſme ſoir le crime fut découvert, & le coupable fut mis entre les mains de la Juſtice. La choſe ſe découvrit de cette ſorte. Un moment aprés ce cruel meurtre, un trompete de l'Empereur nommé *Iean Marie* paſſant par cette ruë dans l'obſcurité, rencontre à ſes pieds le corps de ce jeune-homme qui reſpiroit encore, & tombe deſſus. Sentant quelque moîteur ſous ſa main il crut d'abord que c'eſtoit un homme yvre qui avoit rendu gorge & qui ne pouvoit plus ſe ſoûtenir. Mais il luy vint auſſi une autre penſée, & s'imaginant que ce pouvoit eſtre un homme bleſſé il

courut pour s'en éclaircir à une boutique de Mareſchal qui fait le coin de la ruë. Le Mareſchal & ſes compagnons prirent une lanterne, & venant ſur le lieu avec le trompete virent le pitoyable ſpectable d'un jeune-homme baigné dans ſon ſang, & qui n'avoit plus que quelques momens de vie. Le Mareſchal ne voulut pas permettre qu'on le portât chez luy pour n'avoir pas l'embarras de la Juſtice, & ils ne trouverent point de lieu plus propre pour un prompt ſecours que le meſme logis du Daufin qui n'eſtoit pas éloigné. Il y fut incontinent porté, & dés qu'on luy eut lavé le viſage qui eſtoit tout plein de ſang & de boüe, la mere & la fille du logis le reconnurent d'abord pour celuy qui venoit de boire chez elles avec le Juif. Il expira un moment aprés ſans avoir pû parler ni donner le moindre ſigne de connoiſſance, & ce fut de cette ſorte que l'on découvrit le meurtrier, qui fut pris chez-luy dés le ſoir meſme & qui confeſſa d'abord ſon crime. L'enormité de cette action meritoit que le coupable fût condamné à un tres-rude ſupplice, & la ſentence porta qu'il ſeroit pendu à une potence la teſte en bas entre deux gros chiens pendus de meſme tout prés de luy, afin que dans la rage ils luy devoraſſent le ventre, & lui fiſſent ſouffrir plus d'une mort par la longueur du tourment. C'eſt le genre du ſupplice ordonné par les loix Imperiales pour un Juif qui a tué un Chrétien, & la maniere de cét aſſaſſinat avoit quelque choſe de plus horrible que les meurtres ordinaires. Neanmoins les Juifs de Ratisbonne firent de ſi grands preſens à l'Imperatrice & aux deux Princeſſes qu'ils obtinrent que la ſentence ſeroit changée, & le coupable condamné à un ſupplice plus court, mais qui n'eſtoit pas moins rigouteux. Il fut tenaillé avec des fers chauds en divers endroits de ſon corps & en divers endroits de la ville, & à meſure que les tenailles arrachoient la chair on jettoit du plomb fondu dans l'ouverture, aprés quoy il fut mené hors de Ratisbone, & rompu vif au lieu deſtiné à l'execution.

La ceremonie du Couronnement achevée, j'appris que l'Empereur envoyoit le Sieur Smit pour Reſident à la Porte du Grand Seigneur. Sur la nouvelle que mes amis m'en donnerent, j'eſperay qu'il me feroit la grace de ſouffrir que je paſſaſſe avec luy. Je ne voulois pas luy eſtre à charge, & j'avois pour faire le voyage un nombre ſuffiſant de ducats, dont j'avois profité pendant que je ſervois ſous le Colonnel Butler qui me témoignoit une grande affection. J'eſtois ſur le point de partir de Ratisbone, lorſque le Pere Ioſeph qui y eſtoit de la part du Roy & qui m'avoit connu à Paris, me propoſa d'aller avec Monſieur Bachelier que ſa Maje-

ſté envoyoit au Duc de Mantoüe, ou d'accompagner Monſieur l'Abbé de Chapes frere de feu Monſieur le Mareſchal d'Aumont & Monſieur de Saint Liebau dans le voyage qu'ils avoient deſſein de faire à Conſtantinople & juſqu'en la Paleſtine. Je goûtay fort cette derniere propoſition, n'ayant pas deſſein de retourner en Italie & voulant voir de nouveaux païs. Sans balancer ſur le choix je témoignay au Pere Joſeph l'obligation que je luy avois de l'offre qu'il me faiſoit, & je me joignis avec ces deux Meſſieurs, dont je ne me ſeparay point que lorſqu'ils voulurent partir de Conſtantinople pour la Syrie.

Avant que de quiter l'Allemagne ces Meſſieurs voulurent aller voir la Cour de Saxe, où nous nous rendîmes en peu de jours. On paſſe ſur cette route à *Freyberg* petite ville, mais tres-digne d'eſtre vûë, parce qu'elle enferme les tombeaux des Electeurs, qui ſoit pour la matiere, ſoit pour l'ouvrage, ſont des plus ſuperbes de l'Europe. De là nous fûmes voir le magnifique Château d'*Auguſt bourg* qui eſt ſur une haute montagne, où entre pluſieurs choſes remarquables il y a une Salle qui n'a pour tout ornement de haut en bas qu'une infinité de cornes de toutes ſortes d'animaux appliquées contre le mur, & on y voit une teſte de lievre avec deux petites cornes, qui fut envoyée à l'Electeur pour une grande rareté par le Roy de Danemarc. Il y a dans une des cours de ce Château un arbre ſi extraordinairement grand & dont les branches ſont ſi étenduës, qu'on a pû ranger deſſous une grande quantité de tables. Ie ne les ay pas contées, mais le Concierge nous dit qu'il y en a autant que de jours en l'an. Ce qui rend cét arbre plus merveilleux eſt ſon eſpece qui eſt de bouleau, & qu'il eſt rare de voir parvenir à une telle grandeur. Il y a encore dans ce Château un puits ſi profond qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demie-heure, & à conſiderer la hauteur du lieu on ne peut aſſez s'étonner de la hardieſſe de l'Entrepreneur.

Toute l'Allemagne eſt ſi connuë, que je ne dois pas m'arreſter long-temps à faire la deſcription de *Dresde* qui eſt la reſidence ordinaire de l'Electeur. Je diray ſeulement que la ville n'eſt pas grande, mais qu'elle eſt tres-belle & tres-bien fortifiée, & que l'Elbe ſur lequel il y a un grand pont de pierre fait la ſeparation de la vieille & de la nouvelle ville. Le Palais Electoral eſt un des plus grands & des plus beaux d'Allemagne; mais il luy manque une place au devant, & ſa principale porte eſt au fond d'un cul-de-ſac. Les chambres du Treſor juſques au nombre de ſeize ſont ouvertes à tous les étrangers de qualité, & on a donné en Alleman

& en d'autres Langues un catalogue de tout ce qu'il y a de beau & de rare dans chacune. Meſſieurs l'Abbé de Chapes & de Saint Liebau furent tres-bien receus de l'Electeur pere de celuy qui regne aujourd'hui, il les retint a ſoupé & leur fit bien des careſſes. On avoit dreſſé ce ſoir-là un grand buffet, dont toutes les pieces eſtoient d'une pierre parfaitement belle & reluiſante qui ſe trouve dans les mines d'argent qui ſont en Saxe, & il y avoit au gradin d'en bas pluſieurs gobelets de vermeil doré de differente grandeur L'Electeur voulant porter à ces Meſſieurs la ſanté du Roi, il leur permit de choiſir celuy de ces gobelets dans leſquels ils voudroient boire, à condition de le boire plein à la mode du païs. Monſieur l'Abbé de Chapes s'en fit apporter un qui ne paroiſſoit pas grand, & Monſieur de Saint Liebau en demanda un autre qui pouvoit tenir quelque peu plus Mais l'Abbé de Chapes fut bien ſurpris, lors qu'ayant pris le gobelet qu'il avoit choiſi, il s'élargit entre ſes mains par un reſſort qu'il toucha comme une tulipe qui s'ouvre au ſoleil, & devint à l'inſtant une grande coupe qui pouvoit tenir prés d'une pinte. Il ne fut pas obligé de le boire plein, & l'Electeur luy fit grace ſe contentant d'avoir ri de ſa ſurpriſe.

De Dreſde nous fûmes à *Prague*, & ce fut pour la troiſiéme fois que je vis cette grande & belle ville, où ſi l'on veut ces trois villes que ſepare la Molde, qui ſe jette dans l'Elbe cinq ou ſix lieuës au deſſous. Ayant traverſé la Bohëme par le milieu & touché un coin de la Moravie, nous entrâmes en Auſtriche, & vinmes à *Vienne* dans le deſſein de nous embarquer bien-toſt, le froid ſe faiſant déja ſentir. Ces Meſſieurs ſe repoſant ſur moy de la conduite de leur voyage, je fus prier le Gouverneur de Vienne d'écrire en leur faveur au Viceroy de Hongrie ſon frere, afin qu'il nous donnât les paſſeports neceſſaires, ce qu'il m'accorda de bonne grace, & meſme il donna deux bateaux à ces Meſſieurs, l'un pour leurs perſonnes où il y avoit une bonne chambre avec ſon poiſle, & l'autre pour leur cuiſine. Nous demeurâmes un jour à *Presbourg* pour voir la grande Egliſe & quantité de reliques que l'on y montre, & de là nous deſcendîmes à Altembourg.

Altembourg eſt une ville & un Comté qui appartient au Comte d'Arach. Elle eſtoit de l'apannage d'une Reine de Hongrie, qui la donna en mourant à un Seigneur de ſa Cour, à condition que lui & ſes ſucceſſeurs entretiendroient inceſſamment dans le Château certain nombre de Paons que cette Reine aimoit fort, & que ſi on venoit à y manquer le Comte reviendroit à la Couronne.

Nous arrivâmes à *Sighet* aprés midy, & auſſi-toſt je pris un petit bateau, & fus en diligence à *Raab* nommé autrement Javarin qui n'en eſt éloigné que de deux heures. Je rendis au Viceroy la lettre que ſon frere m'avoit donnée, & luy fis ſçavoir l'arrivée de Meſſieurs de Chapes & de Saint Liebau. Comme j'avois eu l'honneur d'eſtre quelques années à ſon ſervice, il me témoigna qu'il eſtoit bien-aiſe de me revoir, & qu'il feroit toutes choſes pour la ſatisfaction des perſonnes que ſon frere luy recommandoit. Dés le lendemain il commanda trois cens Cavaliers & deux caroſſes pour les aller prendre & les amener à Javarin. Il les receut fort civilement, & pendant le ſejour qu'ils y firent les principaux Officiers tâcherent de leur faire paſſer agreablement le temps. Il fallut s'y arreſter huit ou dix jours pour avoir réponſe du Bacha de Bude, & l'on avoit mandé au Gouverneur de Comorre de luy envoyer un exprés pour ſçavoir s'il accorderoit le paſſage à deux Gentil-hommes François & à leur ſuite. Pour faciliter la choſe on les fit paſſer pour parens de Monſieur de Ceſy Ambaſſadeur de France à la Porte, & la réponſe du Bacha eſtant venuë telle qu'on la ſouhaitoit, nous deſcendîmes à *Comorre* où le Gouverneur nous donna d'autres bateaux. Ils nous menerent juſques à moitié chemin de Bude où nous en trouvâmes d'autres, qui ſur l'avis qu'on avoit eu de noſtre depart eſtoient partis de Bude pour nous venir prendre. Ces bateaux ſont comme une maniere de Brigantins bien armez & fort commodes, & l'on fait deſſus à force de rames beaucoup de chemin en peu de temps, parce qu'ils ſont fort legers. C'eſt entre Comorre & Bude aux frontieres des deux Empires où ſe font les échanges des Ambaſſadeurs, qui vont d'ordinaire de part & d'autre tous les ſix ans & en meſme-temps renouveller l'alliance, & il faut que des deux coſtez le nombre des perſonnes ſoit égal.

De Vienne à *Iavarin* nous demeurâmes trois jours ſur l'eau, parce que le Danube fait un grand détour, & on peut faire en deux heures le chemin par terre. De Javarin on va coucher à *Comorre*, & de Comorre nous deſcendîmes à *Bude* en moins de deux jours. Le chemin ſe fait rarement par terre de Raab à Bude, parce que le païs eſtant frontiere il y a des coureurs de part & d'autre qu'il ſeroit dangereux de rencontrer. Dans la belle ſaiſon on peut ſe rendre de Bude à *Belgrade* en moins de huit jours ; mais nous y en mîmes huit le froid & les neiges nous empeſchant d'avancer. Nous eûmes un pareil temps juſques à *Conſtantinople*, où nous ne pûmes arriver que le vingt-neuviéme jour de noſtre

depart de Belgrade, parce que les jours estoient forts courts & es chemins tres-mauvais.

C'est la coûtume en Hongrie, sur tout dans les lieux de traverse & peu frequentez des étrangers, de ne prendre point d'argent des voyageurs; un Bourgeois les loge & les traite bien, & le Bourg-mestre du lieu le rembourse au bout de l'an des deniers publics, de la depense qu'il peut avoir faite. Mais il faut considerer qu'ils ne sont pas chargez d'un grand nombre de passans, & qu'en Hongrie, qui est un des meilleurs païs de l'Europe, les vivres se donnent à si grand marché, que nous ne depensions pas à Belgrade pour quatorze bouches deux écus par jour.

Bude est à la droite du Danube eloignée du fleuve d'environ une demie-heure de chemin. Dés que le Bacha eut eu avis de nostre arrivée, il envoya son Ecuyer avec des chevaux menez en main par des esclaves fort bien couverts pour nous conduire à la ville. Entre ces éclaves il y avoit deux Parisiens, & nos Messieurs s'étant informez de leurs familles offrirent inutilement pour leur liberté jusques à huit cens écus.

Nous demeurâmes douze jours à Bude avant qu'on pût avoir audience du Bacha qui estoit indisposé. Il nous envoyoit tous les matins nos provisions de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du ris, du pain avec deux sequins pour les autres menus frais, & le jour qu'il donna audience à Messieurs de Chapes & de Saint Liebau, ils luy firent present d'un horloge de poche dont la boiste estoit couverte de diamans. Ce Bacha estoit un homme de belle taille & de bonne mine; il les receut fort civilement, & à leur depart pour Belgrade qui fut le quatorziéme jour de leur arrivée à Bude, il leur envoya six Caleches avec deux Spahis pour les conduire, & ordre par tout de les defrayer de la depense de bouche, de quoy ils ne voulurent pas se prévaloir.

A nostre arrivée à *Belgrade* nous mîmes pied à terre dans un vieux Carvansera: mais quatre des principaux marchands de Raguse qui font grand trafic en ce lieu-là, nous tirerent de ce méchant poste pour nous mener au logis d'un bon bourgeois. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire, & du vif argent qu'on tire de la Haute-Hongrie & de la Transilvanie.

Si nous avions eu lieu de nous loüer du bon accüeil du Bacha de Bude, nous eûmes de quoy nous plaindre de la rude maniere dont le Sangiac de Belgrade en usa avec nous, & il nous fallut contester quinze ou seize jours sur là ridicule demande qu'il nous fit

d'abord de deux cens ducats par teſte. Nos marchands de Raguſe furent luy parler, & tout ce qu'ils purent obtenir fut que nous luy donnerions chacun cinquante ducats. Enfin le Sangiac continuant de faire le mauvais, je fus le trouver avec noſtre trucheman & luy parlay d'abord en termes civils. Mais voyant qu'il n'en faiſoit point de cas & qu'il falloit luy parler d'une autre ſorte, je l'intimiday ſi bien par les menaces que je luy fis d'envoyer un exprés à la Porte pour me plaindre de ſon rude procedé envers deux Gentils hommes parens de l'Ambaſſadeur de France, que des deux cens ducats qu'il nous demandoit par teſte il ſe contenta de cinquante pour le tout, qui luy furent auſſi-toſt portez. Pendant ces quinze jours de retardement nous eûmes cette petite conſolation de faire tres-bonne chere. Le pain, le vin, les viandes, tout eſt excellent & à bon marché en ce lieu-là, & Belgrade eſtant bâtie à une pointe de terre, où deux grandes rivieres le Danube & le Save ſe viennent joindre, il s'y prend une ſi grande quantité de grands brochets & de groſſes carpes, que nous ne mangions que les foyes & les laitances donnant le poiſſon aux pauvres gens. Deux Peres Jeſuites Chapelains des marchands de Raguſe contribuerent beaucoup à diſſiper le chagrin que ces Meſſieurs avoient du retardement que l'injuſtice du Sangiac apportoit à leur voyage. Les marchands meſme ne ſe contenterent pas des bons offices qu'ils leur avoient rendus en pluſieurs occaſions, ils y ajoûterent une collation magnifique où ils les inviterent la veille de Noël; aprés quoy ils furent à la meſſe de minuit, qui fut accompagnée d'une muſique & d'inſtrumens qu'ils trouverent aſſez bonne.

Nous prîmes à Belgrade des chevaux de ſelle & des chariots pour Andrinople, chacun choiſiſſant la voiture qu'il croyoit la plus commode. Pour moy je trouvay mieux mon compte à un chariot, où m'enfonçant dans la paille le corps enveloppé d'une bonne fourrure de mouton je ne ſentois point de froid. Nous paſſâmes à *Sophie* grande ville & bien peuplée, la capitale des anciens Bulgares & la reſidence du Bacha de Romeli. On y voit une aſſez belle Moſquée qui a eſté une Egliſe de Chreſtiens, avec une tour faite avec tant d'art que trois perſonnes y peuvent monter en meſme temps ſans ſe voir.

De Sophie on vient à *Philippopoli*, & entre cette derniere ville & Andrinople nous fimes rencontre de deux Compagnies de Tartares aſſez bien montez. Ils viennent faire des courſes juſqu'au deçà du Danube, & bien avant dans les terres de Hongrie qui

appartiennent à la Maiſon d'Auſtriche. Dés qu'ils nous eurent apperçûs ils ſe rangerent en haye de coſté & d'autre pour nous laiſſer paſſer au milieu d'eux, dans le deſſein ſans doute de ſe jetter ſur nous, ne pouvant eſperer de nous vaincre que par le nombre & par la ſurpriſe. Ils n'avoient pour toutes armes qu'un méchant ſabre, & nous avions de noſtre coſté de quoy leur deffendre l'approche, chacun ayant ſon mouſqueton avec ſa paire de piſtolets, & la pluſpart de tres-beaux fuſils de chaſſe. Dans la crainte qu'ils ne vinſſent nous attaquer ſi nous negligions noſtre deffenſe, nous mîmes tous pied à terre & fimes une barricade de nos chariots. Cependant nos deux Spahis avec noſtre trucheman furent envoyez à celuy qui commandoit ces Tartares, pour luy dire que nous ne bougerions point qu'ils n'euſſent décampé, & qu'eſtant ſoldats comme eux il n'y avoit rien à gagner avec nous. Le Commandant répondit qu'il n'avoit rangé ſes gens de la ſorte que pour nous faire honneur, & que puiſque nous ſouhaitions qu'ils paſſaſſent outre nous leur donnaſſions de quoy avoir du tabac. On les contenta bien-toſt, & noſtre truchcman leur ayant porté quatre Sequins, ils s'éloignerent de nous & nous laiſſerent le paſſage libre.

Nous arrivâmes à *Andrinople* le vingt-troiſiéme jour de noſtre depart de Belgrade, & nous y prîmes d'autres chevaux & d'autres chariots pour Conſtantinople. *Andrinople* tire ſon nom de l'Empereur Adrian qui l'accrut & l'embellit, ayant eſté auparavant appellée *Oreſte*. Elle eſt agreablement ſituée à l'embouchure de trois rivieres qui ſe vont jetter enſemble dans l'Archipél. La vieille ville n'eſt pas fort grande, mais les Turcs y ont ajoûté de grands fauxbourgs, & c'eſt une des reſidences des Empereurs Ottomans qui y viennent aſſez ſouvent, ſoit pour les affaires qui les y appellent, ſoit pour le plaiſir de la chaſſe, & particulierement du canar & du heron. Quand ces trois rivieres d'Andrinople viennent à ſe déborder dans les marais & les campagnes voiſines, elles en font une mer qu'on voit couverte d'une infinité de ces oyſeaux, comme auſſi de gruës & d'oyes ſauvages, & le Grand Seigneur les prend avec l'Aigle & le Faucon qui ſont admirablement bien inſtruits à cette chaſſe.

Le cinquiéme jour de noſtre depart d'Andrinople, & le quarante-deuxiéme de noſtre ſortie de Vienne, nous arrivâmes heureuſement à *Conſtantinople* à huit heures du matin. Ayant traverſé la ville & paſſé à *Galata*, on nous mena à l'Hôtel de l'Ambaſſadeur de France d'où nous ne ſortîmes qu'aprés le dîné, & dés le

ſoir nous fûmes prendre poſſeſſion du logis qu'on nous avoit preparé chez un Grec auprés de celuy de Monſieur l'Ambaſſadeur. Meſſieurs de Chapes & de Saint Liebau ſe repoſerent deux mois à Conſtantinople, où ils firent une aſſez belle dépenſe tenant toûjours table ouverte. Nous fimes pendant l'hiver un petit voyage aux *Dardanelles* & aux ruines de Troye, où on ne voit que des pierres, ce qui ne vaut pas aſſurément la peine d'aller juſques-là.

La curioſité de voir une chambre meublée à la Françoiſe dont on nous fit grand recit, nous obligea d'aller voir le Serrail de *Scutaret.* Deux Eunuques qui le gardent firent beaucoup de myſtere pour nous y donner entree, laquelle il nous fallut bien païer; & nous ne vîmes autre choſe qu'un lit à noſtre mode d'aſſez riche étofe avec les chaiſes & les tapis qui faiſoient l'aſſortiment. Un autre jour nous prîmes trois barques avec des amis pour paſſer à *Chalcedoine* qui eſt ſur le bord de la mer. Il y a une fort ancienne Egliſe où on voit la Salle du Concile avec les meſmes chaiſes qui ſervoient alors. C'eſt aujourd'huy un Monaſtere, & deux Eveſques qui s'y trouverent aprés nous avoir conduits par tout, nous preſenterent civilement la collation.

Nous fûmes voir enſuite la colomne de P*ompée* à l'embouchure de la Mer-noire, & allant de Serrail en Serrail, qui ſont des Maiſons Royales du Grand-Seigneur, nous employâmes huit jours à cette agreable promenade. Mais on la peut faire en deux ſi on veut ſe contenter de voir la colomne ſans s'arreſter nulle part. Nous rencontrâmes dans un de ces Serrails un vieux Eunuque François, qui fut ravi de nous voir & nous fit toute la bonne chere qu'il luy fut poſſible.

Je feray icy une remarque du Canal de la Mer-noire. Il n'y a point de détroit de mer qui n'ait un courant, celuy-cy en a deux tout oppoſez. Celuy qui eſt du coſté de l'Europe emporte le vaiſſeau vers la Mer-noire, & celuy qui eſt du coſté de l'Aſie le reporte vers la Mediterranée. Ainſi dans la promenade qu'on fait ſouvent de Conſtantinople à l'embouchure du Canal, & en allant & en revenant on trouve l'eau favorable, & on n'a qu'à paſſer d'un rivage à l'autre.

La rigueur de l'hyver eſtant paſſée, Meſſieurs de Chapes & de Saint Liebau pourſuivirent leur voyage, & accompagnez de deux Spahis prirent deux brigantins pour aller à Alexandrete. J'ay ſçû depuis qu'ils virent ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel & le long des coſtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils furent à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'eſtant retournez ſur leurs

pas à Alep, ils se rendirent à Damas, & de Damas à Jerusalem.

Pour moy qui avois un autre voyage dans l'esprit & qui voulois voir la Perse, je demeuray à Constantinople dans l'attente d'une Caravane qu'on me faisoit esperer de mois en mois. J'estois alors peu instruit des choses, & ne sçavois pas qu'il partoit tous les ans cinq ou six Caravanes de Burse lesquelles j'aurois pû joindre. Que sans cela mesme il arrivoit souvent que huit ou dix marchands se mettoient ensemble, & faisoient seurement le voyage d'Ispahan. Mon ignorance fut cause que je fis à Constantinople un sejour bien plus long que je ne m'estois proposé; j'y demeuray onze mois, pendant lequel temps j'y vis arriver Monsieur de Marcheville qui venoit pour relever Monsieur de Cesi. Il eut audience du Grand-Seigneur en qualité d'Ambassadeur de France; mais Monsieur de Cesi qui n'avoit pas envie de quiter son poste, fit si bien par ses intrigues avec le Grand-Vizir qu'il demeura Ambassadeur à la Porte, & que Monsieur de Marcheville fut contraint de s'en retourner en France. Je fus de son cortege le jour qu'il eut audience de sa Hautesse, comme je l'ay dit dans ma relation du Serrail.

Enfin aprés onze mois d'attente une belle & nombreuse Caravane partit de Constantinople pour Ispahan, & je me mis avec elle en chemin pour mon premier voyage d'Asie. Il a esté suivi de cinq autres, dans lesquels j'ay eu le temps de bien connoistre la qualité des païs & le genie des peuples. J'ay pousse les trois derniers jusques au delà du Gange & à l'Isle de Java, & pendant l'espace de quarante ans j'ay fait plus de soixante mille lieuës par terre, n'estant revenu qu'une fois d'Asie en Europe par l'Ocean. Ainsi j'ay vû avec loisir dans mes six voyages & par differens chemins, toute la Turquie, toute la Perse & toutes les Indes, & particulierement les fameuses mines de diamans où aucun homme de l'Europe n'avoit esté avant moy. C'est de ces trois grands Empires dont je me propose de donner une ample & exacte relation, & je la commenceray par les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris en Perse.

FIN.

TABLE

DES LIVRE ET DES CHAPITRES DE CETTE PREMIERE PARTIE, DES VOYAGES FAITS EN TURQUIE, ET EN PERSE.

DESSEIN DE L'AUTEUR,

Où il fait une brieve relation de ſes premiers voyages dans les plus belles parties de l'Europe juſques à Conſtantinople.

LIVRE PREMIER.

Des diverſes routes qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan ville capitale de la Perſe, par les Provinces ſeptentrionales de la Turquie.

CHAPITRE I. *Des routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Aſie, & aux lieux d'où l'on part d'ordinaire pour Iſpahan.* Page 1

CHAP. II. *De la route de Conſtantinople à Iſpahan, qui eſt celle que l'Auteur a tenuë dans ſon premier voyage de Perſe.* p. 4

CHAP. III *Suite de la route de Conſtantinople à Iſpahan, depuis les premieres terres de Perſe juſqu'à Erivan premiere ville de Perſe.* p. 23

CHAP. IV. *Continuation de la meſme route depuis Erivan juſqu'à Tauris.* p. 35

CHAP. V. *Suite de la route de Conſtantinople en Perſe, depuis Tauris juſqu'à Iſpahan par Ardebil & Caſbin.* p. 52

CHAP. VI. *Suite de la route ordinaire de Tauris à Iſpahan par Zangan, Sultanie, & autres lieux.* p. 58

CHAP. VII *De la route de Smyrne à Iſpahan par la Natolie.* p. 68

CHAP. VIII. *D'un voi qui fut fait à l'Ambaſſadeur proche de Tocat, & d'une ſorte de laine tres-rare & tres-belle qu'il apporta le premier en France.* p. 85

CHAP IX. *Route de Kerman à Iſpahan, & de la fortune du Nazar Mahamed-Aly-Beg.* p. 90

CHAP. X. *Des Caravanſerais & de la Police des Caravanes.* p. 96

CHAP. XI. *De quelle maniere on éleve le chameau, de ſa nature, & de ſes differentes eſpeces.* p. 106

CHAP. XII. *Des Monnoyes de Perſe.* p. 109

LIVRE

TABLE.

LIVRE SECOND.

Des diverſes routes qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan ville capitale de la Perſe, par les Provinces meridionales de la Turquie & par le deſert.

CHAPITRE I. *Du ſecond voyage de l'auteur de Paris à Iſpahan, & premierement de ſon embarquement à Marſeille pour Alexandrete.* Page 113

CHAP. II. *Deſcription d'Alep qui eſt aujourd'huy la ville capitale de la Syrie.* p. 122

CHAP. III. *Des diverſes routes en general pour ſe rendre d'Alep à Iſpahan, & particulierement de la route du grand deſert.* p. 129

CHAP. IV. *De la route d'Alep à Iſpahan par la Meſopetamie & par l'Aſſyrie, qui eſt celle que l'Auteur a tenuë dans ſon treiſiéme voyage.* p. 145

CHAP. V. *Suite de la même route depuis Ninive juſqu'à Iſpahan, avec l'hiſtoire d'un Ambaſſadeur nemmé Dominico de Santis.* p. 160

CHAP. VI. *De la route que l'Auteur a tenuë dans ſon quatriéme voyage d'Aſie pour ſe rendre de Paris à Ormus, & premierement de ſa navigation de Marſeille à Alexandrete.* p. 174

CHAP. VII. *Suite de la route que l'Auteur a tenuë dans ſon quatriéme voyage d'Aſie, & particulierement de ſa deſcente ſur le Tigre depuis Ninive juſqu'à Babylone.* p. 185

CHAP. VIII. *Suite de la même route depuis Bagdat juſqu'à Balſara, où il eſt parlé de la Religion des Chreſtiens de ſaint Jean.* p. 195

CHAP. IX. *Suite de la même route depuis Balſara juſqu'à Ormus.* p. 210

CHAP. X. *Du cinquiéme voyage de l'Auteur, & des avantures de quatre François.* p. 216

LIVRE TROISIE'ME.

Du ſixiéme & dernier voyage de l'Auteur, des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & en Perſe par les Provinces Septentrionales de l'Europe; Avec une relation particuliere de pluſieurs païs voiſins de la mer noire, & de la mer Caſpienne.

CHAPITRE I. *Du ſixiéme & dernier voyage de l'Auteur depuis ſon départ de Paris juſqu'à ſon débarquement à Smyrne.* Page 219

CHAP. II. *Suite du ſixiéme voyage de l'Auteur depuis ſon départ de Smyrne juſqu'à Iſpahan.* p. 239

CHAP. III. *Route d'Alep à Tauris par Diarbekir & Van.* p. 244

CHAP. IV. *Autre route d'Alep à Tauris par Geziré & autres lieux.* p. 254

CHAP. V. *Route d'Alep à Iſpahan par le petit deſert & par Kangavar.* p. 256

CHAP. VI. *Autre route de Conſtantinople à Iſpahan par le Pont-Euxin ou la mer noire, avec quelques remarques ſur les principales villes qui ſont à l'entour.* p. 275

CHAP. VII. *Route de Varsovie à Ispahan par la mer noire, & celle d'Ispahan à Moscou; avec les noms des principales villes & Isles de la Turquie selon la prononciation vulgaire & selon celle des Turcs.* p. 276
CHAP. VIII. *Remarques sur le negoce de l'Isle de Candie & des principales Isles de l'Archipel, comme aussi sur celuy de quelques villes de la Grece qui en sont voisines; avec une relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand-Seigneur entretient tant en terre ferme que dans les Isles.* p. 281
CHAP. IX. *Relation de l'état present de la Georgie.* p. 292
CHAP. X. *Relation de l'état present de la Mengrelie.* p. 295
CHAP. XI. *De la Comanie, de la Circassie, & de certains peuples que l'on appelle Kalmouchs.* p. 299
CHAP. XII. *Des ceremonies & des coûtumes des peuples de la Comanie & de la Circassie.* p. 303
CHAP. XIII. *Des petits Tartares appellez Nogaïes voisins de la Comanie.* p. 310
Longitudes & latitudes des principales villes de Perse selon l'assiete que leur donnent les Geographes de ces païs-là. p. 317

LIVRE QUATRIE'ME.

Description de la Perse.

CHAP. TRE I. *De l'étenduë de la Perse, & de la division de ses Provinces.* Page 332
CHAP. II. *Des fleurs & des fruits de la Perse, des Turquoises, & des Perles.* p. 339
CHAP. III. *Des bestes de service, des poissons, & des oyseaux de la Perse.* p. 343
CHAP. IV. *De la maniere de bâtir en Perse.* p. 349
CHAP. V. *Description d'Ispahan ville capitale des Estats du Roy de Perse.* p. 352
CHAP. VI. *De Zulfa petite ville qui n'est separée d'Ispahan que par la riviere de Senderu.* p. 366
CHAP. VII. *De la Religion des Persans; & de la grande feste de Hocen & de Hussein, & de celle du Chameau.* p. 383
CHAP. VIII. *De la Religion des Gaures qui sont les descendans des anciens Persans adorateurs du feu.* p. 390
CHAP. IX. *De la Religion des Armeniens & de leurs principales ceremonies, & premierement de la maniere dont ils consacrent & administrent la Communion.* p. 402
CHAP. X. *De la maniere de consacrer ceux qui veulent parvenir à la Prestrise, & de leurs austeritez.* p. 404
CHAP. XI. *Du Baptéme des Armeniens.* p. 406
CHAP. XII. *Du mariage des Armeniens.* p. 410
CHAP. XIII. *De la maniere dont les Armeniens enterrent leurs morts.* p. 412
CHAP. XIV. *Exemples de la fermeté des Armeniens à soutenir leur Religion contre les persecutions des Mahometans.* p. 414

CHAP. XV. *De la maniere dont l'Auteur fut reçû à la Cour de Perſe à ſon ſixiéme & dernier voyage, & de ce qu'il y fit pendant ſon ſejour à Iſpahan.* p. 421

CHAP. XVI. *Des honneurs & des preſens que le Roy de Perſe fit à l'Auteur.* p. 431

CHAP. XVII. *Suite des affaires que l'Auteur fit à la Cour.* p. 438

CHAP. XVIII. *Entretien du Roy avec l'Auteur touchant les Princes de l'Europe, & comme ſa Majeſté voulut qu'il fut de ſes divertiſſemens pendant tout un jour.* p. 441

Commandement du Roy de Perſe, traduit mot pour mot ſelon le genie de la langue Perſienne & le ſtile de la Chancellerie. p. 457

Copie du méme commandement du Roy de Perſe traduit ſelon la phraſe Françoiſe. p. 458

Autre commandement du Roy de Perſe au Gouverneur de Schiras, par lequel ſa Majeſté luy enjoint de donner à l'Auteur trois charges de vin pour ſon voyage des Indes, traduit mot pour mot comme le precedent, ſelon le genie de la langue Perſienne & le ſtile de la Chancellerie. p. 459

LIVRE CINQUIE'ME.

Deſcription Politique & Hiſtorique de la Perſe, avec la route d'Iſpahan à Ormus.

CHAPITRE I. *Genealogie des Rois de Perſe de cette derniere race.* p. 460

CHAP. II. *De quelques actions particulieres qui marquent les vertus & les vices des Rois de Perſe, depuis Cha-Abas I. du nom juſques à Cha-Soliman qui regne preſentement : Et premierement du Grand Cha-Abas.* p. 476

CHAP. III. *De ce qui eſt arrivé de plus memorable ſous le regne de Cha-Sephi I. & particulierement de la mort d'Iman-Couli-Kan & de ſes trois fils.* p. 479

CHAP. IV. *Hiſtoire tragique & memorable de Rodolfe Stadler natif de Zurich ſous le regne du méme Cha-Sefi qui l'avoit retenu à ſon ſervice.* p. 487

CHAP. V. *De quelques particularitez qui ſe ſont paſſées ſous le regne de Cha-Abas II.* p. 494

CHAP. VI. *De la disgrace de Mahamet-Beg ſous le méme regne de Cha-Abas II.* p. 500

CHAP. VII. *De la rebellion du Prince de Jaſque vaſſal du Roy de Perſe ſous les regnes de Cha-Sephi I. & de Cha-Abas II.* p. 515

CHAP. VIII. *De quelques particularitez du regne de Cha-Soliman qui eſt preſentement ſur le trône.* p. 518

CHAP. IX. *Du Gouvernement de la Perſe.* p. 522

CHAP. X. *Du premier des trois Ordres ou Eſtats de la Perſe, qui comprend la Maiſon du Roy, les Kans ou Gouverneurs de Provinces, & la ſoldateſque.* p. 525

CHAP. XI. *Du ſecond Ordre qui comprend les gens de la Loy & les gens de Juſtice, & en general les gens de plume, comme ſont principalement les Officiers de la Chambre des Comptes.* p. 538

CHAP. XII. *Du Tiers-Eſtat qui comprend les Marchands & les Artiſans ; où il eſt traité en méme-temps des arts & manufactures & des marchandiſes de la Perſe.* p. 544
CHAP. XIII. *De la Iuſtice & de la Police des Perſans.* p. 551
CHAP. XIV. *Des mœurs & coûtumes des Perſans.* p. 560
CHAP. XV. *Des maladies de la Perſe & de la maniere de les guerir.* p. 574
CHAP. XVI. *De la diviſion des temps parmi les Perſans.* p. 576
CHAP. XVII. *Des feſtins & des viandes ordinaires des Perſans.* p. 578
CHAP. XVIII. *Du mariage des Perſans.* p. 584.
CHAP. XIX. *De la mort & de la ſepulture des Perſans.* p. 585
CHAP. XX. *L'Auteur part d'Iſpahan pour Ormus, & décrit la route juſques à Schiras.* p. 508
CHAP. XXI. *De la ville de Schiras.* p. 593
CHAP. XXII. *Suite de la route d'Iſpahan à Ormus depuis Schiras juſqu'au Bander-Abaſſi.* p. 602
CHAP. XXIII. *De l'Iſle d'Ormus, & du Bander-Abaſſi.* p. 613
CHAP. XXIV. *De la route par terre de Caſbin & d'Iſpahan aux frontieres des Eſtats du Grand-Mogol par la Province de Candahar.* p. 624

Fin de la Table des Chapitres de Perſe.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE PREMIER.

DES DIVERSES ROUTES QU'ON peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan Ville Capitale de la Perſe, par les Provinces Septentrionales de la Turquie.

CHAPITRE PREMIER.

Des Routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Aſie, & aux lieux d'où l'on part d'ordinaire pour Iſpahan.

LES Voyages ne ſe font pas dans l'Aſie comme dans l'Europe, ny à toutes les heures, ny avec la meſme facilité. On n'y trouve pas des voitures ordinaires toutes les ſemaines de Ville en Ville, & de Province en Province, & les pays ſont fort differens. On voit dans l'Aſie des Regions entieres incultes & dépeuplées, ou par la malignité du climat & du terroir, ou par la pareſſe des hommes, qui aiment mieux vivre pauvrement que de travailler. Il y a de vaſtes Deſerts à traverſer, & dont le paſſage eſt dan-

gereux par le manque d'eau & par les courſes des Arabes. On ne trouve pas dans l'Aſie des giſtes reglez, ny des hoſtes qui prennent ſoin de loger & de bien traiter les paſſans Voſtre meilleur giſte, particulierement en Turquie, eſt la Tente que vous portez, & vos hoſtes ſont vos valets qui vous appreſtent à manger de ce que vous avez pris de proviſions dans les bonnes Villes. Vous leur faites dreſſer voſtre Tente en pleine campagne, ou dans quelque place de Ville où il n'y a point de Carvanſera; & meſme on ſe paſſe bien de Tente quand le temps eſt doux, & qu'il ne fait ny ſoleil ny pluye. Dans les Carvanſeras, qui ſont plus frequens & plus commodes en Perſe qu'en Turquie, il y a des gens qui vous fourniſſent des vivres, & les premiers venus ſont les mieux logez. D'ailleurs toute la Turquie eſt pleine de voleurs qui vont par groſſes bandes, & attendent les Marchands ſur les chemins: S'ils ſe trouvent les plus forts, ils les dépoüillent, & bien ſouvent leur ôtent la vie; ce qu'on ne craint point en Perſe où il y a un bel ordre pour la commodité des Voyageurs. Toutes ces incommoditez & ces riſques qu'il leur faut eſſuyer les obligent à ſuivre les Caravanes qui vont en Perſe & aux Indes, & qui ne partent que de certains lieux & en certains temps.

Ces Caravanes, dont je feray ailleurs la deſcription avec celle des Carvanſeras, partent de Conſtantinople, de Smyrne & d'Alep: Et c'eſt à l'une de ces trois Villes où ſe doivent rendre ceux qui ont deſſein d'aller en Perſe, ſoit qu'ils ſe joignent aux Caravanes, ſoit qu'ils veüillent ſe hazarder de faire ſeuls le chemin avec un guide, ce que j'ay fait une fois. Voicy les Routes que l'on peut tenir en partant de Paris pour ſe rendre à ces trois Villes.

Je commenceray par Conſtantinople, où l'on peut aller par terre & par mer; & par l'une & l'autre de ces voyes il y a deux routes. La premiere de celles de terre, eſt la route que j'ay tenuë avec Meſſieurs de Chapes & de Saint Liebau, ce qu'il n'eſt pas neceſſaire de repeter, & je diray ſeulement que lors qu'on eſt à Vienne, on eſt à peu prés à moitié chemin de Paris & de Conſtantinople. La ſeconde route eſt moins frequentée, mais elle eſt d'ailleurs moins incommode & moins dangereuſe, parce qu'on n'a pas beſoin de Paſſeports de l'Empereur, ce qu'il n'accorde pas facilement, & qu'on ne court point de riſque des Corſaires de Tunis ou d'Alger, ou d'autres lieux, comme quand on s'embarque à Marſeille ou à Ligourne. Par cette route il faut

ſe rendre à Veniſe, & de Veniſe à Ancone, d'où il part toutes les ſemaines pluſieurs Barques pour Raguſe, au lieu que de Veniſe il en part rarement pour le meſme lieu. De Raguſe on va le long de la coſte à Durazzo Ville Maritime d'Albanie, d'où le reſte du chemin ſe fait par terre. On paſſe à Albanopoli, éloignée de trois journées de Durazzo à Moneſtier, dans une égale diſtance d'Albanopoli ; & de Moneſtier on peut prendre à la gauche par Sophie & Philippopoli, ou à la droite par Inguiſcher à trois journées de Moneſtier, & à dix d'Andrinople, d'où en cinq jours on ſe rend par Selivrée à Conſtantinople.

Cette derniere route eſt en partie par mer & en partie par terre. Mais il y en a deux autres entierement par mer, au deſſus & au deſſous de l'Italie, ſelon la diſtinction que l'antiquité faiſoit des deux mers qui en font une preſqu'Iſle. On peut s'embarquer à Veniſe, & faiſant voile le long du Golfe, où il n'entre point de Corſaires, on va doubler le Cap de Matapan, qui eſt la pointe la plus meridionale de l'Europe, pour paſſer dans l'Archipel. L'autre route eſt par Marſeille ou Ligourne, d'où il part bien ſouvent des Vaiſſeaux pour le Levant. Pour eſtre plus en ſeureté contre les Corſaires, il faut prendre occaſion du paſſage des deux Flottes Angloiſe ou Hollandoiſe, qui ſe rendent d'ordinaire à Ligourne au Printemps & à l'Automne, & qui ſe partagent vis à vis de la Morée pour ſe rendre aux lieux où chaque Vaiſſeau eſt deſtiné. Selon les vents qui regnent, ces Flottes paſſent quelquefois entre l'Iſle d'Elbe & l'Italie, & par le Phare de Meſſine ; quelquefois auſſi elles prennent le large au deſſous de la Sardagne & de la Sicile, & vont reconnoiſtre l'Iſle de Malte. Ainſi juſqu'à la veuë de Candie, il n'y a qu'une meſme route pour Conſtantinople, pour Smyrne & pour Alexandrette, dont Alep n'eſt éloigné que de trois petites journées ; Et c'eſt à l'une de ces trois villes d'Aſie, où il faut neceſſairement aborder pour aller en Perſe.

Il y en a quelques-uns qui prennent la route d'Egypte par Alexandrie, le Caire, & Damiette, d'où il part ſouvent des Barques pour Jaffa ou Saint Jean d'Acre qui en eſt proche, & delà ils vont à Jeruſalem & à Damas, d'où ils ſe rendent à Bagdad ou Babylone, comme je diray ailleurs.

Quand on ne veut pas attendre le départ des flottes, & qu'on ne veut pas ſe hazarder ſur un Vaiſſeau ſeul, de peur des Corſaires, on peut prendre un Brigantin de Ligourne à Naples, & de Naples à Meſſine, ſans s'eloigner des Coſtes, & allant tous

les ſoirs coucher à terre. J'ay fait auſſi cette route, & je fus de Meſſine à Syracuſe, où l'on void de beaux reſtes d'Antiquité. C'eſt comme une Ville ſous terre, & aſſez prés delà eſt un grand Rocher qu'on a creuſé, ſous lequel en parlant bas, ceux qui ſont ſur le haut entendent ce qui ſe dit. On appelle ce Rocher l'*Oreille de Denys le Tyran*, parce qu'eſtant au deſſus, il entendoit aiſément tout ce qui ſe diſoit de luy, & tous les conſeils des Principaux de Syracuſe qu'il avoit fait mettre priſonniers en ce lieu-là.

Syracuſe n'a plus rien de la ſplendeur qui la faiſoit renommer, lors qu'elle commandoit à toute la Sicile, & que la Grece jalouſe de ſa puiſſance luy faiſoit la guerre : mais ſon terroir eſt toûjours bon, on y fait grande chere, & c'eſt où les Galeres de Malte viennent ſouvent pour prendre des vivres. Auprés de la ville il y a un beau Convent de Capucins, à la ſortie duquel on peut aller plus d'une demie heure entre deux Roches fort hautes, & qui ont aſſez de pente pour faire place à de petites cellules accompagnées chacune de leur jardin, où ces Religieux vont quelquefois en retraite, & cette ſolitude eſt des plus agreables que l'on puiſſe voir. De Syracuſe je fus à Malte ſur les Galeres qui y retournoient chargées de proviſions de bouche, & il faut attendre là l'occaſion de quelque Vaiſſeau qui aille au Levant.

Je parleray plus exactement de cette Navigation de la Mediterranée pour Smyrne & Alexandrette, quand je viendray à la Relation de quelques-uns de mes Voyages en particulier. Il eſt temps d'entrer en Aſie, & de parcourir toutes les routes qui peuvent conduire à Iſpahan Ville capitale de la Perſe.

CHAPITRE II.

De la Route de Conſtantinople à Iſpahan, qui eſt celle que l'Auteur a tenuë dans ſon premier Voyage de Perſe.

IL part rarement des Caravanes de Conſtantinople pour la Perſe. Mais il en part de Burſe preſque tous les deux mois ; & cette Ville qui eſt la Capitale de Bithynie, n'eſt éloignée de Conſtantinople que de trois journées, ou un peu plus. Ces deux routes ſe viennent joindre à *Chabangi*, où l'on ſe peut rendre en deux jours de Burſe, & ainſi il me ſuffit de parler de la route

de Conſtantinople à Iſpahan. On fait ce Voyage, ou avec la Caravane de Chameaux, comme je le fis la premiere fois, ou en ſe joignant dix ou douze hommes enſemble bien montez & bien armez.

De Conſtantinople on paſſe à *Scutaret* ſur la coſte d'Aſie, & l'on y employe ordinairement le reſte du jour à achever de ſe pourvoir de ce qui eſt neceſſaire pour le Voyage. Si l'on a oublié quelque choſe à Conſtantinople, le trajet eſt court, & on peut l'aller querir.

En partant de Scutaret, la premiere journée eſt fort agreable, & l'on traverſe de belles Campagnes qui ſont couvertes de fleurs dans la ſaiſon. D'abord pendant quelque temps, de coſté & d'autre du chemin on voit quantité de belles Sepultures avec leurs pyramides, & l'on diſcerne aiſément les ſepultures des hommes d'avec celles des femmes. Les premieres ont un Turban au bout de la pyramide, & les autres une coifure, dont les femmes ſe ſervent en ce pays-là. On couche ce ſoir-là à *Cartali* village de Bithynie, & le lendemain à *Gebiſe*, où eſtoit l'ancienne Lybiſſa, que le Sepulchre d'Annibal rendit celebre Il y a en ce lieu-là deux Carvanſeras & deux fort belles Fontaines.

Le troiſiéme jour on vient à *Iſnich*, que pluſieurs croyent eſtre l'ancienne Ville de Nicée : Une partie de la Ville eſt bâtie ſur la pente d'une colline, & l'autre dans une plaine qui va juſqu'à la mer, qui fait en cét endroit-là un cul de ſac, que l'on appelle le Golfe d'Iſnich. Il y a au port deux Moles de grandes pierres de taille, & trois grands clos fermez de murailles, qui ſont comme autant d'Arſenaux, dans leſquels ſous de longues galeries on voit quantité de bois dégroſſi pour bâtir des maiſons & des galeres. La Chaſſe eſtant belle aux environs de la ville, & ſon terroir portant toutes ſortes d'excellens fruits & de tres-bon vin ; Sultan Amurat fit bâtir un Serrail au lieu le plus éminent, d'où l'on découvre à la fois & la mer & la campagne. Les Juifs occupent la plus grande partie de la ville, & les bleds avec le bois à bâtir font leur principal negoce. Quand le vent eſt favorable, on peut aller par mer de Conſtantinople à Iſnich en ſept ou huit heures, & le trajet n'eſt pas dangereux.

Le quatriéme jour on s'arreſte à *Chabangi*, petite ville bâtie ſur le bord d'un Lac appellé *Chabangioul*, & il y a deux Carvanſeras. Depuis le commencement du Lac juſqu'à la ville, on marche environ deux lieuës, en partie dans la Montagne, en partie ſur le bord du Lac, où en quelques endroits le cheval va

dans l'eau juſques au ventre. Ce Lac n'a gueres moins de dix lieuës de tour, & il s'y peſche une ſi grande quantité de gros poiſſon, que j'y achetay un brochet de deux pieds & demy pour la valeur de trois ſols. Pluſieurs Empereurs Turcs ont eu deſſein de conduire un canal de ce Lac juſqu'au Golfe, parce qu'on tranſporteroit plus aiſément à Conſtantinople le bois à bâtir qu'on tire des montagnes qui environnent le Lac. Si le grand Vizir, qui par un prodige eſt mort dans ſon lit, & a eu ſon fils pour ſucceſſeur dans ſa Charge, eût vécu encore quelques années, il auroit ſans doute ajouſté ce bel ouvrage à de magnifiques reparations qui rendront ſa memoire éternelle dans l'Empire.

Pour dire les choſes en moins de mots, j'avertiray le Lecteur que tous les lieux par où je le vais mener ne ſont éloignez les uns des autres que d'une journée de Caravane de Chameau, pourveu qu'il ne ſurvienne aucun empeſchement, ſoit par le mauvais temps, ſoit par la neceſſité de ſe détourner pour éviter la rencontre des voleurs.

De Chabangi on va camper le ſoir ſur le bord d'une aſſez grande Riviere appellée *Zacarat*. Elle court au Nord, & ſe va jetter dans la Mer noire. On la paſſe ſur un pont de bois, & on y peſche beaucoup de poiſſon. Il n'y a en ce lieu-là ny Village ny Carvanſera : mais à une lieuë de la Riviere on trouve une grande Ville appellée *Ada*, dont la pluſpart des habitans ſont Armeniens. Nous y envoyames prendre de fort bon vin & d'autres rafraichiſſemens qui nous étoient neceſſaires.

De cette Riviere à *Cancoly* où l'on couche le lendemain, & où l'on a le choix de quatre Carvanſeras, on marche preſque tout le jour au milieu des Marets ſur un pont de bois & des chauſſées.

Tuskebaſar vient aprés, petit village avec deux Carvanſeras. Voicy de ſuite les autres lieux où l'on paſſe.

Carqueſlar eſt un gros village avec un Carvanſera, ſur une petite Riviere où l'on prend une ſorte de poiſſon que les habitans appellent *Bourna-balouky*, c'eſt à dire poiſſon au long nez. Il eſt marqueté comme des truites, mais il eſt meilleur & plus eſtimé.

Polia, ou *Polis* eſt une ville au pied des montagnes, dont la pluſpart des habitans ſont Grecs. Ces montagnes ſont fort hautes, & continuent le long de la route pendant deux journées de chemin. Elles ſont remplies de toutes ſortes d'arbres qui ſont

droits & hauts comme des Sapins, & traverſées de quantité de torrens, qu'il ſeroit difficile de paſſer ſans les ponts que le Grand Viſir *Kuprigli* y a fait bâtir. Comme dans toutes ces montagnes le terroir eſt gras, il n'y auroit pas moyen que les chevaux s'en puſſent tirer, quand il tombe de groſſes pluyes, ou quand les neiges viennent à fondre, ſi le meſme Viſir n'eût eu ſoin de faire paver tous les mauvais chemins de ces montagnes juſqu'à Conſtantinople. Cela ne s'eſt pû faire qu'avec une tres-grande dépenſe, parce qu'il a fallu charrier la pierre de fort loin, & qu'il ne ſe trouve pas un caillou dans toutes ces montagnes. Il y a une grande quantité de colombes groſſes comme des poules & de tres-bon goût, & nous en fiſmes bonne chere durant deux jours, aprés avoir eu le divertiſſement de les tirer. Entre la ville & les montagnes il y a une belle plaine qui dure prés de deux lieuës; aprés laquelle on paſſe une Riviere qui l'arrouſe & contribuë à ſa grande fertilité. C'eſt un terroir excellent, & qui produit en abondance tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie. Des deux côtez du chemin je comptay plus de vingt grands cemetieres. C'eſt la coûtume des Turcs de ſe faire enterrer ſur les grands chemins, & ils croyent que les paſſans font des prieres pour les Ames des deffunts. Sur chaque Tombeau on voit une Colomne de marbre qui eſt à moitié en terre, & il y en a une ſi grande quantité de differentes couleurs, qu'on peut juger par là qu'il y a eu un grand nombre de belles Egliſes Chrétiennes à Polia & aux environs. On m'aſſûra qu'il y a encore une grande quantité de ces Colomnes en pluſieurs villages de ces montagnes, & que les Turcs en abatent tous les jours pour en mettre ſur leurs Tombeaux.

Bendourlour eſt un village dans les montagnes, & il y a un Carvanſera.

Gerradar eſt au delà des montagnes, & il y a deux Carvanſeras.

Cargeſlar a de meſme deux Carvarſeras, & eſt dans un bon païs.

Caragalar eſt un Bourg où l'on trouve encore deux Carvanſeras.

Coſizar n'eſt qu'un village avec un Carvanſera.

Tocia eſt une grande ville ſur des collines enchaînées avec de hautes montagnes. Du coſté du couchant d'hyver on découvre une large campagne baignée d'une Riviere qui ſe va perdre dans une autre plus grande appellée *Guſelarmac*. Sur la plus haute de ces collines qui regarde le Levant, il y a une fortereſſe où

demeure le Bacha, & dans la ville un des plus beaux Carvanseras de la route. La pluspart de ses habitans sont Chrestiens Grecs, qui ont l'avantage de boire de tres-bon vin que le terroir leur fournit en abondance.

Agisensalou est auprés d'une Riviere, & il y a un Carvansera & une belle Mosquée.

Ozeman est une petite ville assise au pied d'un costeau, sur lequel il y a un fort Chasteau, & au bas deux Carvanseras des plus commodes. La Riviere de *Guselarmac* large & profonde passe le long de la ville du costé du midy, & on la traverse sur un des plus beaux ponts que l'on puisse voir. Il a quinze grandes Arches toutes de pierres de taille, & c'est un ouvrage qui marque la hardiesse de l'Entrepreneur. A quelque distance du pont il y a six Moulins à bled joints ensemble, comme s'ils n'en faisoient qu'un, & l'on s'y rend par un petit pont de bois, comme nous en voyons dans nos Rivieres. Celle dont nous parlons se va jetter dans le Pont Euxin environ à huit journées d'Ozeman.

Azilar est un gros bourg où il y a deux Carvanseras.

Delekiras est un grand village avec un Carvansera.

Ces quatres dernieres journées sont fort dangereuses, parce que les passages sont étroits & avantageux pour les voleurs. Il y en a quantité en ce pays-là, & sur l'avis que nous eusmes qu'une troupe de ces gens-là nous attendoient pour nous attaquer, nous envoyames demander escorte au Bacha de Tocia, qui nous donna cinquante Cavaliers pour nous deffendre.

Amasia est une grande ville dans un enfoncement de montagne, bâtie sur un penchant. Elle n'a de vûë que du costé du midy sur une belle campagne. La Riviere qui y passe vient de Tocat, & va se dégorger dans la Mer noire à quatre journées d'Amasia. On la passe sur un pont de bois, qui est si étroit, qu'il n'y peut passer que trois personnes de front. Pour faire venir de l'eau de fontaine dans la ville, on coupa autrefois une lieuë de roches dures comme du marbre, & ce fut un travail prodigieux. Du côte du Levant sur une montagne, on voit une Fortereſſe, où l'on ne peut avoir d'autre eau que celle de la pluye que l'on conserve dans une Cisterne. Au milieu de la montagne on trouve une belle source d'eau, & au mesme endroit on voit plusieurs chambres taillées dans le Roc, où quelques Dervis font leur demeure. Il n'y a que deux méchans Carvanseras dans Amasia, mais son terroir est bon, & il y croist le meilleur vin & les meilleurs fruits de la Natolie.

Ainabazar

Ainabazar eſt le nom d'un Carvanſera, éloigné d'un quart de lieuë d'un gros village où l'on va prendre des proviſions.

Turcal eſt un gros bourg auprés d'une montagne ſur laquelle il y a une fortereſſe. La riviere qui vient de Tocat baigne les maiſons, & nous y prîmes de fort bon poiſſon. Il y a en ce lieu là un des beaux Carvanſeras de la route.

De *Turcal* on peut aller d'une traite juſqu'à *Tocat*, & c'eſt où ſe vient joindre la route de Smyrne à Iſpahan, comme je diray enſuite.

Tocat eſt une aſſez grande ville baſtie au pied d'une haute montagne, & s'étendant autour d'un grand rocher qui eſt preſque au milieu, & ſur lequel eſt aſſis un fort château où il y a garniſon. Il eſt fort ancien, & reſté ſeul de trois autres qui eſtoient moindres. Cette ville eſt fort peuplée, & a pour habitans des Turcs qui en ſont les maîtres, des Armeniens, des Grecs & des Juifs. Ses ruës ſont fort étroites, mais les maiſons y ſont aſſez bien baſties, & entre pluſieurs Moſquées il y en a une magnifique & qui paroît toute neuve. On voit auprés un tres-beau Carvanſera qui à mon dernier voyage n'eſtoit pas encore bien achevé. Ce qu'il y a de ſingulier & de commode à Tocat, & que l'on ne trouve guere en d'autres lieux de la route, eſt qu'autour de ce Carvanſera & des autres qui ſont en cette ville, il y a pluſieurs logis qu'on loüe aux Marchands qui veulent eſtre en leur particulier & hors du bruit des Carvanſeras pendant le ſejour que les Caravanes font à Tocat. Joint qu'en ces logis particuliers on a la liberté entiere de boire du vin & d'en faire proviſion pour le reſte du voyage, & de ſe réjoüir avec ſes amis, ce qu'on ne peut faire que difficilement dans les Carvanſeras, où des Turcs malins viennent quelquefois épier les actions des Marchands pour tâcher de tirer quelque choſe de leur bourſe. Les Chreſtiens ont douze Egliſes à Tocat, & il y reſide un Archeveſque qui a ſous luy ſept ſuffragans. Il y a auſſi deux convents d'hommes, & autant de filles; & quatorze ou quinze lieuës aux environs de Tocat ce ſont tous chreſtiens Armeniens y ayant tres-peu de Grecs. La pluſpart de ces chreſtiens ſont gens de meſtier, & preſque tous forgerons. Une aſſez belle riviere paſſe à un demy-quart de lieuë de la ville. Elle prend ſa ſource dans le voiſinage d'Erzerom, & on la traverſe à Tocat ſur un tres-beau pont de pierre. Au nord de cette ville elle arrouſe une vallée de trois ou quatre journées de long & de deux ou trois lieuës de large, qui eſt tres fertile, & remplie de quantité de beaux villages qui ſont fort peuplez.

On vit à bon marché à Tocat, le vin y eſt excellent, & toutes ſortes de fruits y viennent en abondance; Et c'eſt le ſeul endroit de l'Aſie où il croiſt du ſafran en quantité: c'eſt la meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter aux Indes; & la livre ſe vend ſur le lieu treize ou quatorze francs ſelon les années, quoy qu'il y ait autant peſant de cire que de ſafran, que ſans cela on ne pourroit conſerver. Cette ville avec ſes dépendances eſt l'appanage des Sultanes meres. Il n'y a qu'un Aga & un Cady qui y commandent de la part du Grand Seigneur, & le Bacha de qui ils prennent les ordres demeure à *Sivas*, qui eſt l'ancienne Sebaſte, & tres-grande ville environ à trois journées de Tocat. Ce qu'il y a enfin de plus remarquable de Tocat, eſt que cette ville eſt un des plus grands paſſages de l'Orient, & qu'il y arrive inceſſamment des Caravanes de Perſe, de Diarbequir, de Bagdad, de Conſtantinople, de Smyrne, de Synopé & d'autres lieux. C'eſt d'ordinaire où ces Caravanes ſe ſeparent quand elles viennent de Perſe. Celles qui vont à Conſtantinople prennent à main droite au couchant d'hyver, & celles qui vont à Smyrne tirent à la gauche au couchant d'eſté. A la ſortie de Tocat de coſté & d'autre de la ville, il y a un Receveur qui lors que les Caravannes paſſent conte tous les chameaux & les chevaux qui portent des marchandiſes, ſe faiſant payer un quart de Richdalle pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval. Pour ce qui eſt des chameaux & des chevaux qui portent les hommes & les proviſions de bouche ils ne payent rien. Ce grand & continuel paſſage de Caravannes fait que l'argent roule en ce lieu-là, & que Tocat eſt une des meilleures villes de la Turquie.

A mon premier voyage de Perſe, la Caravane qui eſtoit fort groſſe ne peut loger à Tocat. Le Grand Viſir qui revenoit de Bagdad où il avoit eſté contraint de lever le Siege, occupoit tous les Carvanſeras, ou pour mieux dire la ville entiere. C'eſt ce qui obligea noſtre Caravan-bachi de traverſer la ville ſans s'y arreſter, & d'aller camper à *Charkliqueu*, dequoy les Armeniens ne furent pas fâchez, ayant par ce moyen plus de temps à employer à leurs devotions, & pour faire proviſion de vin; ce lieu là en produiſant de tres-bon.

En ſortant de Tocat pour aller à Erzerom on voit la ville preſſée au midy par une haute montagne, & entre cette montagne & la riviere qui eſt au nord, le chemin où la Caravane doit paſſer eſt fort étroit. Ce fut dans ce chemin où nous rencontrâmes le

Grand-Vizir, qui revenoit de la chaſſe avec quatre ou cinq cens de ſes gens. Dés qu'il nous eut apperceus, il fit ranger tout ſon monde en haye & voulut voir paſſer la Caravane. Nous n'eſtions que quatre Francs ſur qui il jetta particulierement les yeux, & ayant fait venir auprés de luy noſtre Caravan-bachi, il luy demanda qui nous eſtions. Le Caravan-bachi pour éviter les mauvaiſes ſuites du ſoupçon que des Francs auroient pû donner au Grand-Vizir en un temps que le Grand Seigneur faiſoit la guerre à la Perſe, luy dit que nous eſtions Juifs ; ſur quoy le Vizir branlant la teſte repartit ſeulement que nous n'en avions pas la mine, & ce fut un bon-heur qu'il n'en dit pas davantage. Peut-eſtre ſe ſeroit il aviſé de renvoyer apres nous & de nous faire arreſter : mais il n'en eut pas le temps, parce qu'arrivant à ſon logis il trouva un Capigi qui l'y attendoit avec un ordre du Grand Seigneur de luy envoyer ſa teſte ; ce qui fut executé ſans aucune reſiſtance. Sultan Amurat, qui regnoit alors, fâché de ce que ſon armée eſtoit perie, & que le Grand Viſir avoit ſi mal reüſſi, ne ſe put conſoler de cette diſgrace que par la mort de celuy qui l'avoit cauſée.

Quoy que les Caravanes ſe ſoient repoſées quelque temps à Tocat, elles s'arreſtent encore deux ou trois jours à *Charkliqueu* qui n'en eſt éloigné que de deux lieües, & en voicy la raiſon.

Charkliqueu eſt un gros village dans un beau pays, entre des coſtaux fertiles, où il croiſt d'excellent vin. Il n'eſt habité que par des chreſtiens qui la pluſpart ſont Taneurs, les beaux marroquins bleus ſe faiſant à Tocat & au voiſinage. On tient que les eaux y contribuent : & en effet Tocat eſt renommé pour les maroquins bleus, comme Diarbequier et Bagdad & pour les rouges, Mouſſul ou l'ancienne Ninive pour les jaunes, & Ourfa pour les noirs. A deux milles pas de ce village au milieu d'une campagne on voit une groſſe Roche, où du coſté du levant on monte huit ou neuf degrez qui conduiſent à une petite chambre où il y a un lit, une table & une armoire, le tout taillé dans le Roc. Du coſté du couchant on monte cinq ou ſix autres degrez, qui menent à une petite galerie d'environ ſix pieds de long & de trois de large, le tout encore taillé dans le Roc quoy qu'il ſoit d'une dureté extraordinaire. Les Chreſtiens du pays aſſeurent que cette Roche a ſervi de retraite à Saint Jean Chryſoſtome durant ſon exil ; que de cette galerie il preſchoit au peuple ; & que dans ſa petite chambre il n'avoit pour matelas & pour chevet que le Roc meſme, où

l'on a pratiqué la place d'un homme pour s'y repoſer. Les marchands chreſtiens faiſant toûjours le plus grand corps dans les Caravanes, elles s'arreſtent comme j'ay dit, deux ou trois jours à ce village de Charkliqueu, pour donner le temps aux chrétiens d'aller faire leurs devotions à cette Roche, où l'Eveſque du lieu ſuivi de quelques preſtres chacun un cierge à la main vient dire la meſſe. Mais il y a encore une autre raiſon qui oblige la Caravanne à faire ce petit ſejour à Charkliqueu J'ay dit qu'il y croiſt d'excellent vin; & comme il coûte la moitié moins qu'à Tocat, c'eſt là où les marchands Armeniens en font proviſion pour le voyage.

A deux lieuë de *Charkliqueu* on paſſe de hautes montagnes où il y a des precipices de tous coſtez. Je me ſouviens qu'au retour d'un de mes voyages de Perſe, trois Armeniens y furent fort maltraitez, ce qui leur fut cauſé par leur precipitation & leur imprudence. La choſe ſe paſſa de cette ſorte. Quand on ſçait qu'une Carauane approche, c'eſt la coûtume des Armeniens d'aller un jour ou deux au devant de leurs confreres, & de leur porter quelque rafraichiſſemens. Ceux de Charkliqueu eſtant venus joindre noſtre Caravane, & ayant apporté de leur bon vin, les trois Armeniens dont je veux parler en beurent ce matin-là aſſez amplement, ce qui leur donna de la hardieſſe, & leur fit venir l'envie de gagner les premiers le village de Charkliqueu. Il ſe détacherent de la Caravane, & ayant pris le devant ſur leurs chevaux de bagage ſans ſonger aux accidens qui en pouvoient arriver, ils furent attaquez à la deſcente par ſix Cavaliers qui venoient du coſté du nord, où il y a d'autres montagnes plus hautes que celle que nous avions a paſſer. Ils lancerent d'abord leurs demi-piques contre les Armeniens, dont il y en eut deux qui tomberent de cheval bleſſez à mort, le troiſiéme s'eſtant ſauvé & caché dans des rochers. Ces voleurs ſe ſaiſirent d'abord des chevaux & des marchandiſes que portoient les Armeniens. Elles eſtoient en petit volume, & l'on faiſoit conte qu'il y en avoit pour prés de dix mille écus. La Caravane qui eſtoit ſur le haut de la montagne vit de loin cette infortune que leur imprudence leur avoit attirée, mais ſans qu'elle y pût remedier, parce que les paſſages ſont étroits, & que ces voleurs qui ſçavent tous les détours de ces montagnes ſe déroberent auſſi-toſt à noſtre veuë. Il y a beaucoup à riſquer quand on s'éloigne du gros de la Caravane, ſoit qu'on demeure derriere, ſoit qu'on prenne le devant, & bien des gens ſe ſont mal trouvez de s'en eſtre écartez ſeulement de cinq cens pas.

Les journées des Caravanes ne ſont pas toûjours égales, & elles arrivent au giſte plû-toſt ou plus tard, ſelon qu'on trouve des eaux & des Carvanſeras, ou des endroits propres a camper, où l'on ſçait qu'on doit apporter des vivres & du fourage des montagnes. Il y a des lieux où il eſt beſoin de faire proviſion de paille & d'orge pour deux ou trois jours. Quand on marche au mois de May & que l'herbe eſt haute, les chameaux & les chevaux ne coûtent rien à nourrir, on ne leur donne alors ny orge ny paille, & dés que la Caravane eſt arrivée les valets vont couper de l'herbe dans les côtaux où elle eſt beaucoup meilleure que dans la plaine. Mais pendant que ces beſtes de ſervice ne mangent que de l'herbe, elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées; ce qui n'eſt pas agreable aux Voyageurs.

De la montagne où les Armeniens furent attaquez on vient à *Almons*, petit village ſur une riviere qu'on paſſe ſur un pont de bois.

A la ſortie d'*Almons* on traverſe une grande plaine, apres laquelle ont vient camper auprés d'une aſſez belle riviere appellée *Toufanlu-ſou* qui ſe rend dans celle de Tocat.

De cette riviere on marche vers une haute montagne que les gens du pays appellent *Karabehir beguiendren*, c'eſt à dire la montagne qui arreſte les grands Seigneurs, parce qu'elle eſt rude & que de neceſſité il faut mettre pied à terre à la deſcente. Dans les mauvais pas qui s'y rencontrent, deux des chevaux de la Caravane qui portoient chacun deux baſles de drap d'Angleterre creverent ſous leur charge, & il ſe trouva bien-toſt des gens qui en firent bonne chere. Nous avions fait noſtre conte d'aller camper ce jour là dans une prairie où coule un petit ruiſſeau, laquelle n'eſt éloignée que d'une lieuë de l'endroit où nos chevaux eſtoient demeurez. Mais une compagnie de Tartares qui en attendoit deux ou trois autres s'eſtoit ſaiſie du poſte avant nous, & leur voiſinage ne nous pouvant eſtre avantageux nous fuſmes camper à un demi-quart de lieuë plus loin dans un endroit qui eſtoit aſſez commode. Noſtre Caravan-bachi fit preſent au Capitaine de ces Tartares de deux ou trois livres de tabac, d'un peu de biſcuit & de deux flacons de vin, dequoy il luy ſceut bon gré. Mais l'avis qu'il luy donna de nos deux chevaux morts dans la montagne cauſa tant de joye à ces Tartares, que d'abord quinze ou vingt d'entr'eux coururent à toute bride pour les aller dépecer. Deux heures apres nous les viſmes revenir, & la curioſité me

portant à les aller voir de prés, je fus ſeul ſur une mule avec mon fuſil faiſant mine de chaſſer, & m'approchay d'eux. Ils avoient écorché ces deux chevaux, & en avoient mis chacun une piece entre la ſelle & le cheval qu'il montoit. De cette maniere la chair ſe mortifie & ſe cuit en quelque ſorte par le mouvement & la chaleur du cheval, & ces Tartares la mangent ſouvent comme cela ſans la faire autrement cuire. J'en vis un qui prit une piece de ces chevaux, & aprés l'avoir bien battuë entre deux linges fort ſales avec un morceau de bois, y mit les dents en ma preſence & en mangea goulument, ce qui me degouſta plus de huit jours de toute ſorte de viande.

Au deſſus de la montagne dont je viens de parler, il y a une plaine, & au milieu de la plaine une fontaine appellée *Cheſmébeler*, c'eſt à dire *fontaine de chriſtal*, & aſſez prés delà du coſté du midy on y voit un village.

Du lieu où nous campâmes ce jour là ont vient à un petit bourg appellé *Adras*, dont tous les habitans ſont Armeniens.

Aſpidar n'eſt éloigné d'Adras que de deux lieuës, & n'eſt qu'un village.

Izbeder eſt un autre village dans les montagnes où la Caravane s'arreſte d'ordinaire un jour ou deux, tant pour payer le droit qui eſt un quart de Richdale pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval, que parce qu'on y trouve d'excellent vin & à grand marché dont chacun emplit ſes oudres. Mais de pluſieurs fois que j'ay eſté en ce lieu-là j'ay paſſé deux fois ſans rien payer, parce que la Caravane étoit ſi forte de monde que nous nous mocquions de ceux qui venoient prendre les droits; & n'eſtoit le bon vin dont chacun ſe veut pourvoir on paſſeroit ſouvent outre ſans rien payer.

D'*Izbeder* on vient à un autre gros village dans les montagnes. Toutes ſes maiſons ſont taillées dans le Roc ſur lequel il eſt aſſis, de meſme que les degrez par où on y monte. De ce village, apres avoir paſſé une riviere ſur un pont de bois au bout duquel on voit un Carvanſera, on arrive à *Zacapa* autre village, d'où par des paſſages fort etroits où il faut decharger les chameaux en deux endroits, & durant vingt-cinq ou trente pas porter les balots de marchandiſes à force d'hommes, on vient camper dans une petite plaine. Elle eſt au pied d'une haute montagne qu'on appelle *Dikmébel*, & au delà on trouve le village de *Kourd-aga*, apres lequel on paſſe à gué trois rivieres. A deux lieuës au delà on en rencontre une quatriéme qu'on paſſe trois fois, une fois à gué, deux

autres fois sur deux ponts, apres quoy suit un village qu'on appelle *Garmeru*.

De *Garmeru* on vient à *Seukmen* autre village; de Seukmen à *Louri*; de Louri à *Chaouqueu*, qui sont aussi deux villages assez bien entretenus. Je vis un vieillard à Chaouqueu de l'âge de cent trente ans, qui lors que Sultan Amurat fut assieger Bagdad, donna toute l'avoine qui fut necessaire pour un jour à l'armée du Grand Seigneur. Sa Hautesse pour recompense l'exempta luy & ses enfans de tous droits pendant leur vie.

En sortant de *Chaouqueu* on trouve une haute & rude montagne, ce qui luy a donné le nom *d'Aaggi dogii*, c'est à dire *montagne amere*. Comme les passages sont fort étroits, il faut que la Caravane face un défilé, & c'est alors que l'on conte tous les chameaux & les chevaux, chaque chameau & chaque cheval payant au Caravan-bachi un certain droit, qui monte à une assez bonne somme quand la Caravane est grosse. Une partie de cet argent est employée au payement de sept ou huit Armeniens qui font la garde autour de la Caravane dans toute la route depuis son arrivée au giste jusqu'à son départ; une autre partie s'en va à d'autres frais; & ce qui en peut rester est au profit du Capitaine de la Caravane.

Aprés que l'on a passé cette montagne on vient camper dans une plaine qu'on appelle *Giogandereſi*; & de cette plaine jusqu'à Erzerom on ne rencontre plus que trois villages, *Achekala*, *Ginnis* & *Iligia*, qui sont autant de gistes pour les Caravanes. Pendant ces trois dernieres journées on costoye presque toûjours l'Euphrate, qui est encore foible & qui prend sa source au nord d'Erzerom. C'est une chose admirable de voir la quantité de grosses asperges qui croissent le long de cette riviere, & dont on pourroit charger plusieurs chameaux.

A une lieuë au deça d'Erzerom la Caravane est obligée de s'arrester, & le Doüanier de cette ville accompagné du Lieutenant du Bacha vient pour lier tous les balots & les coffres d'une corde en croix, où il met son cachet, afin que quand les Marchands sont dans la ville ils ne puissent tirer quelques sacs d'argent ou quelques pieces d'étofe pour les cacher jusqu'à leur depart. Le Lieutenant du Bacha vient particulierement au devant de la Caravane, pour prendre garde si les Marchands ont bonne provision de vin; & quand il en demande quelques bouteilles, soit alors, soit dans la ville, où ny luy ny le Doüanier n'ont point de honte de faire la ronde chez les marchands, on n'oze guere les

refuſer. Car il faut remarquer qu'il ne croiſt point de vin à Erzerom, & que celuy qu'on y boit eſt un petit vin blanc de Mengrelie qui eſt toûjours vert; ce qui oblige les Marchands de ſe fournir de vin, à Tocat où il eſt bon pour tout le voyage juſques en Perſe. Le Doüanier laiſſe d'ordinaire trois jours à la Caravane pour ſe repoſer, pendant leſquels il envoye aux principaux Marchands quelques fruits & autres petits rafraichiſſements, dont enſuitte il ſçait bien ſe rembourſer. Les trois jours paſſez il vient viſiter tous les balots, & les ayant fait ouvrir il prend le conte de toutes les marchandiſes. Cela ne ſe peut faire en ſi peu de temps, que la Caravane, tant pour cette viſite que pour changer de chameaux, ne demeure d'ordinaire vingt ou vingt-cinq jours à Erzerom.

Erzerom ville frontiere de Turquie du coſté de la Perſe, eſt aſſiſe au bout d'une grande plaine remplie de bons villages & environnée de hautes montagnes. En comprenant les faux-bourgs & la forteresſe elle peut paſſer pour une grande ville; mais les maiſons y ſont mal baſties n'eſtant que de bois & de terre ſans aucun agencement. On y void ſeulement quelques reſtes d'Egliſes & de baſtimens des anciens Armeniens, par où l'on peut juger qu'il n'y avoit pas grande beauté. La forteresſe eſt ſur une eminence, & entourée d'une double ceinture de murailles, avec un méchant foſſé & des tours quarrées qui ſont aſſez prés l'une de l'autre. Le Bacha y fait ſa demeure & y eſt tres-mal logé, tous les baſtimens qu'enferme la forteresſe eſtant en mauvais eſtat. Dans la meſme enceinte il y a une bute ſur laquelle on a élevé un petit fort, qui eſt la demeure du Janiſſaire Aga, & où le Bacha n'a aucun pouvoir. Quand le Grand-Seigneur veut avoir la teſte de ce Bacha, ou de quelque perſonne conſiderable de la Province, il envoye un Capigi avec ordre au Janiſſaire-Aga de faire monter au petit fort celuy de qui la mort eſt concluë, & l'execution s'en fait ſur le champ. J'en ay veu un exemple à mon dernier voyage de Perſe, le Bacha d'Erzerom n'ayant pas envoyé aſſez toſt douze mille hommes que le Grand Seigneur luy demandoit pour la guerre de Candie: Le meſme Capigi qui luy avoit porté l'arreſt de ſa mort, venoit d'en faire autant au Bacha de Kars, pour n'avoir pas auſſi envoyé le nombre complet de ſix mille hommes pour la meſme guerre; & ayant rencontré dans un village ce Capigi qui retournoit à Conſtantinople, il me fit voir malgré moy les teſtes de ces deux Bachas qu'il portoit dans un ſac au grand Seigneur.

Entre

Entre la premiere & la seconde porte de la forteresse on voit à main droite vingt-quatre pieces de canon, qui sont parfaitement belles, mais sans affust & les unes sur les autres. On les mena à Erzerom pour s'en servir aux occasions des guerres que le Grand Seigneur peut avoir contre la Perse, qui sont assez ordinaires entre ces deux Empires.

Il y a dans Erzerom plusieurs grands Carvanseras, cette Ville estant comme Tocat un des plus grands passages de la Turquie. Il croist du vin dans le voisinage, mais il n'est pas des plus excellens, & comme il est étroitement défendu d'en boire, il faut l'achepter en cachete, & sans que cela vienne à la connoissance du Cadi. Quoy qu'il fasse presque toûjours froid à Erzerom, l'orge y croist en quarante jours, & le bled en soixante, ce qui est une chose digne de remarque. La Doüane se paye rigoureusement en ce lieu là pour la sortie de l'or & de l'argent, & pour toutes les marchandises. La soye qui vient de Perse paye quatre-vingts écus par charge de chameau, & la charge peze huit cens livres. On n'en donne pas d'avantage à chaque chameau à cause des montagnes qu'il faut passer, mais dans les païs de plaines on leur donne jusqu'à dix quintaux. La charge des toiles d'Inde paye jusqu'à cent écus, mais ces charges-là sont beaucoup plus fortes que celles des soyes. Pour ce qui est des autres marchandises, elles payent six pour cent de leur valeur. Si les Marchands veulent donner quatre vingt dix écus, tant pour le Doüanier que pour le Bacha & les Janissaires, ils ont le privilege qu'on ne leur ouvre point leur balots quand ils seroient pleins d'or & de pierreries; & ces Marchands s'accordent quelques fois avec les Chameliers, pour reduire trois charges à deux, & payer moins de Doüane. Les soyes qui viennent de *Chamaki*, de *Gengea*, & de *Teflis* payent deux écus par *Batman*. Un *Batman* peze seize livres, & la livre est de seize onces. Celle qui vient de *Guilan*, quoy que beaucoup plus fine & plus chere, ne paye par Batman qu'un écu & demi. La raison de cecy est, que toutes les soyes de Guilan se rendent à Tauris, & qu'il y a d'autres chemins que par Erzerom pour se rendre à Alep ou à Smyrne, qui sont les deux Villes où l'on porte toute la soye pour la vendre au Francs. Je diray en passant qu'il vient de *Guilan* trois sortes de soye. La premiere s'appelle *Charbasi*, la seconde *Carvari*, la troisiéme *Logo*. Pour ce qui est du prix des soyes, il n'y à rien de fixe, il hausse & baisse selon les années. De *Chamaki*, de *Gengea* & de *Telfis* il en vient de deux sortes. La fine est appellée *Charbasi*, & la gros-

ſe *Ardache*; & quand celle-cy vaut dix, l'autre vaut dix-huit. Quand il arrive que le Doüanier d'Erzerom veut prendre au delà des droits ordinaires (ce que l'on ſçait par les Caravanes qui y ont paſſé) les Marchands au lieu de ſuivre la route ordinaire, vont de Tocat à Diarbequir, de Diabequir à Van, de Van à Tauris, & de cette maniere ils puniſſent le Doüanier de ſon injuſtice. Mais celuy-cy n'y trouvant pas ſon compte, pour les rappeller à Erzerom il va mettre une groſſe ſomme en dépoſt entre les mains du Kam d'Erivan, ce qui luy ſert de caution pour aſſeurer les Marchands qu'il ne les traitera pas rudement à l'avenir.

Erzerom a eſté anciennement une des principales villes d'Armenie. Il y a encore aujourd'huy dans les fauxbourgs pluſieurs familles Armenienes qui ont l'exercice libre de leur religion dans une fort vieille Egliſe. Le gouvernement de cette Ville eſt d'autant plus important & lucratif, que c'eſt une des principales portes de Turquie pour entrer en Perſe. Le grand paſſage des Caravanes enrichit & le Bacha & le Doüanier, comme je diray bien-toſt, & de quelque adreſſe dont les Marchands ſe puiſſent ſervir il leur eſt difficile de les tromper. Ils mettent à part pour payer les droits toutes les eſpeces legeres qu'il peuvent avoir, & quelquefois le Doüanier n'eſt pas ſi rude que de les refuſer, il les prend pour bonnes & comme ſi elles eſtoient de poids. C'eſt à Erzerom qu'on commence à voir de la monnoye de Perſe,

J'ay remarqué qu'en ce lieu-là on eſt fort ſujet aux maladies des yeux; mais il n'y a point de gens experts pour les guerir, & à mon dernier voyage le Chirurgien que j'avois pris en France pour me ſervir, eut beaucoup de pratique pendant mon ſejour en cette Ville.

Pour ne rien oublier il faut dire icy un mot d'une autre route de Conſtantinople à Erzerom, mais qui eſt peu frequentée.

Il n'y a que cinq journées d'Erzerom à l'ancienne Trebizonde, appellée aujourd'huy *Taraboſan*, aſſiſe ſur la Mer-noire; & en s'embarquant à Conſtantinople on pourroit s'y rendre avec un vent favorable en quatre ou cinq jours. De cette maniere on feroit en dix ou douze jours & à peu de frais le chemin de Conſtantinople à Erzerom: Et quelques-uns ont eſſayé cette route; mais ils ne s'en ſont pas bien trouvez, & n'ont pas eu envie d'y retourner. C'eſt une navigation tres-dangereuſe, & qui ſe fait rarement, parce que cette Mer eſt pleine de broüillards, & ſujette aux orages; & c'eſt pour cette raiſon plûtoſt que pour la couleur de ſon ſable qu'on luy a donné le nom de *Mer-noire*, tout

ce qui eſt funeſte & obſcur eſtant appellé *noir* ſelon le genie univerſel de toutes les langues mortes & vivantes.

Le jour que la Caravane part d'Erzerom elle ne peut faire qu'une demi-lieuë, le Bacha & le Doüanier l'obligeant de s'arreſter prés de la Ville pour viſiter une ſeconde fois les ſacs & les caiſſes, & voir s'il n'y a point d'argent dedans. Il leur eſt deu deux pour cent de tout l'argent qui ſe tranſporte hors de Turquie, & les Marchands n'ayant pû cacher le leur pendant leur ſéjour à Erzerom, ou chez un amy, ou dans quelque trou fait en terre, le Bacha & le Doüanier qui partagent ces droits-là tâchent de les recouvrer par une ſeconde viſite dans la campagne. Le Doüanier y vient en perſonne avec ſes gens; mais comme il ne veut pas rebuter les Marchands qui peuvent, comme j'ay dit, prendre une autre route, il ferme ſouvent les yeux à beaucoup de choſes, & le plus qu'il emporte eſt un pour cent. Sans l'intereſt du Bacha il n'iroit peut-eſtre pas les inquieter depeur de les dégouſter de ce paſſage, & il ſe contenteroit de ce qu'il en a tiré à Erzerom. Il traite ce jour-là à diſner les principaux de la Caravane apres la viſite faite, & à l'iſſuë du repas qui eſt d'ordinaire achevé ſur le midy, les gens du Bacha crient à haute voix; *Marchands, il vous eſt permis de paſſer outre.* La Caravane part d'ordinaire de ce lieu-là ſur le ſoir, & ces gens du Bacha qui ſont ruſez y demeurent juſqu'au lendemain pour tâcher de ſurprendre quelque Marchand, qui pour frauder les droits pourroit s'eſtre arreſté dans la ville, & venir enſuite avec ſon argent joindre la nuit la Caravane.

De ce dernier poſte où campe la Caravane on paſſe à une fortereſſe appellée *Haſſan Kala.* Il faut payer là une demi-piaſtre pour chaque charge de chameau ou de cheval quand on va d'Erzerom à Erivan; mais au retour on ne paye que la moitié.

De cette fortereſſe on vient camper à un pont qui eſt auprés d'un village appellé *Choban-kupri.* C'eſt ſur ce pont, qui eſt un des plus beaux de la route, où l'on paſſe deux Rivieres qui s'y viennent joindre, à ſçavoir celle de *Kars*, & une autre qui ſort d'une montagne qu'on appelle *Binquiel*, & toutes deux ſe vont perdre dans l'*Aras.* La Caravane s'arreſte d'ordinaire un jour ou deux à ce pont, parce qu'elle ſe ſepare ſouvent en ce lieu là, & que les Marchands, dont les uns continuent de ſuivre la grande route, & les autres prennent le chemin de Kars, ſe réjoüiſſent enſemble avant que de ſe quitter. On prend ce chemin de Kars,

tant pour éviter de passer plusieurs fois l'Aras à gué, ce qui est fort incommode, qu'à cause d'une Doüane qui est sur la grande route où l'on paye quatre piastres pour chaque chameau chargé de marchandises, & deux pour chaque cheval, au lieu qu'à Kars on en est quitte pour la moitié.

J'ay fait deux fois le chemin par Kars, & il est plus long & plus ennuyeux que l'autre. En partant du pont, pendant les quatre premieres journées ce ne sont que des montagnes couvertes de bois, & des païs fort deserts où on ne rencontre qu'un seul village; mais quand on approche de Kars on découvre un païs plus riant, & des terres defrichées où les grains & les fruits viennent à souhait.

Kars est à 78. degrez 40. minuttes de longitude, & à 42. degrez 40. minuttes de latitude, dans un bon terroir. Cette Ville est fort grande, mais mal peuplée quoy que les vivres y soient excellens & à grand marché. Mais le Grand-Seigneur ayant souvent choisi ce lieu-là pour le rendez-vous de son armée, toutes les fois qu'il a voulu le remettre en bon estat, & y envoyer du monde pour y bastir des villages, le Roy de Perse a tout ruïné, comme il a fait à Zulfa, & en plusieurs autres lieux de la frontiere durant huit ou neuf journées de chemin.

De Kars à Erivan il y a neuf journées de Caravane, & on campe dans les lieux qu'on trouve les plus commodes ny ayant point de gistes reglez. Le premier jour on passe à un Monastere accompagné d'un village, qui ne sont pas moins deserts l'un que l'autre. Le lendemain on vient aux ruïnes d'une grande ville appellée *Anikagaè*, c'est à dire en langage Armenien *la Ville d'Ani*, qui estoit le nom d'un Roy d'Armenie son fondateur. Le long des murailles qui regardent le levant il passe une Riviere fort rapide qui vient des montagnes de Mengrelie, & se va perdre dans la Riviere de Kars. L'assiette de cette Ville estoit forte, estant bâtie dans un marais où l'on voit des restes de deux chaussées par lesquelles seulement on la pouvoit approcher. On voit aussi des marques de plusieurs beaux Monasteres, entre lesquels il y en a deux entiers, & l'on tient qu'ils estoient de fondation royale. De là à Erivan pendant deux journées de chemin on ne trouve plus que deux villages, & à la derniere on costoye une grande montagne, d'où lors que la Caravane passe on amene des chevaux à vendre de divers endroits.

Il faut maintenant reprendre la grande route, & retourner au pont où la Caravane s'est separée selon les affaires & les inclinations des Marchands.

A deux lieuës de ce pont on void à main droite vers le midy une grande montagne que ceux du pays appellent *Mingol*; c'eſt une montagne d'où ſort quantité de ſources, & d'où ſe forment d'un coſté l'Euphrate, & de l'autre la Riviere de Kars que l'Aras reçoit quatorze ou quinze lieuës ou environ au deça d'Erivan. L'*Aras*, que les anciens appelloient *Araxes*, ſort d'autres montagnes au levant de celle de Mingol, & apres avoir ſerpenté dans la haute Armenie où il ſe groſſit de pluſieurs autres Rivieres, il ſe va décharger dans la Mer Caſpienne à deux journées de Schamaki aux frontieres des anciens Medes.

Tout le pays qui eſt entrecoupé de ces rivieres d'Aras & de Kars, & de pluſieurs autres qui s'y viennent joindre, n'eſtant preſque habité que par des Chreſtiens, le peu de Mahometans qui s'y trouvent ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils ne boivent point de l'eau d'aucune de ces rivieres, & ne s'y lavent point, les tenans impures & ſoüillées par les Chreſtiens qui s'en ſervent. Ils ont des puits & des ciſternes en leur particulier, & ils ne ſouffrent pas que les Chreſtiens en approchent, tant il y a de ſuperſtion & de folie parmi les Mahometans de ces quartiers-la. Mais il n'y en a pas moins parmi les femmes Armenienes de Zulfa dont je parleray dans la ſuitte de mes relations, leſquelles auſſi ſont ſi ſcrupuleuſes qu'elles ne veulent point boire de l'eau de la riviere de Senderou qui paſſe à Iſpahan, parce que les Mahometans s'y lavent, & elles ne boivent que de l'eau de leurs puits, ne voulant pas meſme manger des viandes qui ont eſté tuées par les Mahometans.

Coumaſour eſt le premier village où l'on vient camper en partant du pont de Choban-kupri pour Erivan.

Halicarcara eſt le giſte qui ſuit apres Coumaſour. C'eſt un gros village dont tous les habitans ſont Chreſtiens, & les maiſons y ſont baſties ſous terre comme des caves. Je me ſouviens qu'y arrivant le ſeptiéme de Mars 1655. au retour de mon troiſiéme voyage de Perſe, les neiges eſtoint encores ſi haultes, qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots de marchandiſes qui y eſtoint demeurez. Il falut nous y arreſter huit jours entiers, & le Doüanier d'Erzerom qui eut avis du fâcheux eſtat où le mauvais temps avoit mis la Caravane, vint en perſonne avec cinq cens Chevaliers pour luy faire le chemin, & fit aſſembler quantité de payſans des environs pour tirer les marchandiſes des neiges. Mais ce n'eſtoit pas le deſir de nous rendre ſervice qui faiſoit agir le Doüanier, c'eſtoit ſon pur intereſt, parce qu'un nouveau Doüanier devant entrer

en sa place le 22. de Mars, & nostre Caravane se trouvant fort grosse, ce luy auroit esté une perte de plus de cent mille écus, si elle ne fût pas arrivée à Erzerom avant ce jour là. Nous soufsrîmes beaucoup dans cette marche, & les neiges nous empêchant d'avancer, toute la Caravane estoit souvent dispersée. La pluspart de nos gens avoient comme perdu la veuë de la forte reverberation de ces neiges qui gastent les yeux, & ne croyant pas qu'il en deust tomber une telle quantité au mois de Mars, ils ne s'estoient pas precautionnez selon la coûtume de ces pays-là. Quand on a à marcher plusieurs journées dans des pays pleins de neiges, les Voyageurs pour se conserver la veuë se couvrent le visage d'un mouchoir de soye fait exprés pour cet vsage comme une maniere de crespe noir. D'autres ont de grands bonnets fourrez dont la bordure est de poil de chevre, & les poils qui sont longs leur tombant sur le visage leur rend le mesme office que feroit un crespe

La Caravane est d'ordinaire douze jours en chemin d'Erzerom à Erivan. La deuxiéme journée après *Halicarcara* on passe trois fois l'Aras à gué, & le lendemain on le passe encore, parce que cette riviere serpente beaucoup. A une lieuë & demie de l'endroit où on la passe pour la quatriéme fois, il y a dans la montagne une fortereſſe appellée *Kaguisgnan*, & c'est la derniere place des Turcs de ce costé-là. Les Doüaniers qui y demeurent, viennent de là à la Caravane prendre leurs droits, qui sont quatre piastres par charge de chameau & deux piastres d'un cheval chargé. En la mesme année 1655. la Caravane estant campée à une lieuë de cette forteſſe de Kaguisgnan, toutes les montagnes n'estant habitées que par des Chrestiens Armeniens, nous visines arriver un pauvre Evêque suiui de quinze où seize personnes, entre lesquelles il y avoit quelques Prestres, & ils nous apporterent du pain, des poules & quelques fruits, demandans la charité aux Marchands qui les renvoyerent satisfaits. Il n'y avoit que quatre ou cinq mois que ce pauvre Evêque avoit perdu un œil par un coup qu'il receut d'un Janissaire. Ce brutal estant venu au village où cet Evêque demeure, vouloit par force qu'il luy donnât de l'argent, & voyant qu'il n'en avoit point, il luy donna de rage un coup de poignard dans l'œil, qui luy sortit de la teste. La plainte en fut portée à l'Aga, qui peut-estre auroit châtié le Ianissaire, mais celuy-cy avoit pris la fuite, & l'Evêque ne put avoir justice de cet attentat.

Du dernier lieu où nous campâmes auprés de l'Aras, on va camper encore le jour d'aprés sur le mesme fleuve à la vuë d'un

village qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieuë. Le lendemain on paſſe la riviere qui vient de Kars, & qui fait la ſeparation de la Perſe d'avec la Turquie. Le jour ſuivant on s'arreſte au bord de l'Aras environ à demi-lieuë d'un petit village, & c'eſt la derniere fois qu'on voit cette riviere qu'il a falu ſi ſouvent paſſer.

De l'Aras on vient camper dans une plaine à la vuë d'un village qui n'eſt pas fort loin. Le lendemain la Caravane s'arreſte dans une campagne, & le jour d'apres elle arrive aux *trois Egliſes* d'où il n'y a plus qu'une demi journée juſqu'à Erivan.

Puiſque nous ſommes à la fin de la Turquie que nous avons quittée au paſſage de la riviere de Kars, je mettray fin auſſi à ce chapitre pour delaſſer le Lecteur, & j'en commenceray un nouveau en commençant d'entrer en Perſe.

CHAPITRE III.

Suite de la route de Conſtantinople à Iſpahan, depuis les premieres terres de Perſe juſqu'à Erivan.

LE premier lieu digne d'eſtre remarqué en entrant en Perſe par l'Armenie eſt celuy qu'on appelle *Les trois Egliſes* à trois lieuës d'Erivan, & ce ſont trois Monaſteres à quelque diſtance les uns des autres. Le plus grand & le plus beau eſt la reſidence du grand Patriarche des Armeniens; il y en a un autre au midy qui n'eſt éloigné du premier que d'une portée de mouſquet; & un troiſiéme à un quart de lieuë de là vers le levant, qui eſt un Monaſtere de filles. Les Armeniens appellent ce lieu là *Egmiaſin*, c'eſt à dire, *Fils unique*, qui eſt le nom de la principale Egliſe. On trouve dans leurs Chroniques qu'environ trois cens ans aprés la venuë de JESUS-CHRIST on commença à la baſtir, & que les murailles eſtant déja à hauteur d'appuy, le Diable venoit défaire la nuit ce qu'on avoit fait le jour; que cela dura prés de deux ans; mais qu'une nuit JESUS-CHRIST apparut, & que dés ce moment-là le Diable ne put plus empeſcher que l'on n'achevaſt l'Egliſe. Elle eſt dediée à ſaint Gregoire pour lequel les Armeniens ont une grande veneration, & on y voit une table de pierre qui eſt ſelon leurs meſmes Chroniques, la pierre où JESUS-CHRIST ſe poſoit quand il apparoiſſoit à ſaint Gregoire. Ceux qui entrent dans l'Egliſe vont baiſer cette table en grande devotion.

Le ſecond Monaſtere a eſté bâti à l'honneur d'une Princeſſe qui vint d'Italie avec quarante filles de qualité pour voir ſaint Gregoire. Un Roy d'Armenie l'avoit fait jetter dans un puits avec des ſerpens dont il ne reçût aucun dommage. Il y vêcut quatorze ans par un grand miracle, & depuis ce temps-là les ſerpens de deux ou trois lieuës des environs ne font aucun mal. Ce Roy idolatre ayant voulu joüir de cette Princeſſe qui eſtoit tres-belle & de ſes compagnes, elles ſurmonterent par leur vertu la violence qu'il leur vouloit faire, & de rage de ne pouvoir venir à bout de ſon deſſein il les fit toutes mourir. Voila ce que les Armeniens racontent au ſujet de la fondation de ce Monaſtere.

C'eſt la coûtume de tous les Armeniens, tant de ceux qui vont en Perſe, que de ceux qui en viennent par la route que je décris, d'aller faire leurs devotions aux trois Egliſes, & la Caravane s'y arreſte d'ordinaire cinq ou ſix jours, pendant leſquels ils ſe confeſſent & reçoivent l'abſolution du Patriarche.

Le Patriarche a ſous luy quarante-ſept Archevêques, & châque Archevêque a quatre ou cinq ſuffragans avec leſquels il vit en communauté dans un Convent où ils ont la conduite de pluſieurs Moines. Dés qu'ils ont dit l'office & la meſſe, ce qui d'ordinaire eſt achevé à une heure de jour, ils vont tous travailler à la terre pour leur entretien. Le revenu du grand Patriarche eſt de ſix cent mille écus ou environ, & tous les Chreſtiens Armeniens qui paſſent quinze ans luy doivent annuellement la valeur de cinq ſols. Il y en a toutefois pluſieurs qui ne payent pas n'en ayant pas le moyen ; mais les riches ſuppléent à ce défaut, & il y en a qui donnent juſqu'à deux ou trois écus. Tout cet argent ne demeure pas dans la bourſe du Patriarche ; il y a des années où il faut qu'il y ajoûte de ſon épargne, & qu'il s'engage meſme pour le ſoulagement des pauvres Armeniens qui n'ont pas le moyen de payer le *carage*, c'eſt à dire le tribut annuel qu'ils doivent aux Princes Mahometans qui les tiennent ſous leurs domination ; autrement il ſeroit à craindre que la neceſſité ne forçât ces pauvres gens à ſe faire Mahometans, & qu'ils ne fuſſent vendus avec leurs femmes & leurs enfans ; à quoy le grand Patriarche apporte tout le remede qui luy eſt poſſible. Chaque Archevêque luy envoye un eſtat de ce qui eſt neceſſaire pour ce ſujet dans l'étenduë de ſa juriſdiction, & ainſi ce que le Patriarche prend d'un côté il l'employe de l'autre, ne profitant point en ſon particulier du revenu qu'il tire de quatre-vingt mille villages que l'Archevêque de ſaint Eſtienne m'a aſſeuré qu'il avoit ſous luy.

Je

Je parleray ailleurs de la religion des Armeniens & de quelques autres chreſtiens du levant ſelon la connoiſſance que j'en ay pû avoir ſur les lieux, & je n'entretiendray le Lecteur dans ce premier livre que de ce qu'il y a de plus remarquable dans chacune des routes qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan.

A mon retour de Perſe en 1655. je paſſay aux trois Egliſes ſur la fin de Février. Noſtre Caravane s'y arreſta onze jours, tant à cauſe des grandes neiges qui nous fermoient les chemins, que parce que les Armeniens vouloient paſſer là le carnaval & y faire enſuite leurs devotions. Le lendemain de noſtre arrivée je fus viſiter le Patriarche, & on me fit entrer dans une petite chambre où il eſtoit aſſis ſur une natte à la mode du levant les jambes croiſées comme nos Tailleurs d'habits. Il y avoit quatre Archevêques & neuf Evêques en meſme ſituation autour de la chambre, & entre ces Evêques il s'en trouva un qui parloit aſſez bien Italien. Le Patriarche me fit un tres-bon accüeil, & je demeuray avec luy environ trois heures. Dans l'entretien que nous eûmes enſemble il me témoigna qu'il auroit bien voulu voir quelque religieux François pour converſer amiablement avec luy, parce qu'il ſçavoit que la nation Françoiſe eſt douce & civile, & qu'au contraire l'Italienne veut tout emporter de haute lute. Nous eſtions ſur ce diſcours lors qu'il entra un des moines du Convent, qui depuis vingt-deux ans n'avoit parlé à qui que ce fuſt par une penitence qu'il s'eſtoit impoſée luy-meſme, & il y a pluſieurs moines dans le levant qui en font ſouvent de plus rudes que celles-là. Il n'y eut jamais d'homme plus hideux & plus décharné qu'eſtoit ce moine, & le Patriarche l'avoit fait venir exprés. Il uſa de ſon autorité pour luy faire rompre ce long ſilence, & luy ayant commandé de parler il obeït à l'inſtant.

Comme je voulois prendre congé du Patriarche, il fit apporter la colation qui conſiſtoit en du fromage, des poires & des pommes & une ſorte d'oignon. Quand le tout fut mis ſur le *Sofra* qui eſt un cuir étendu par terre, le Patriarche fit la priere & benit le pain, aprés quoy il le rompit, & en donnant un morceau à chacun il n'en prit pour luy qu'une bouchée. Il benit auſſi le vin, mais il n'en but point, & moy ayant mangé une poire & bû un coup, je pris congé du Patriarche & me retiray. Je diray en ſon lieu quelle eſt la maniere de vie & la grande auſterité du clergé Armenien, & avec quelle rigueur ils obſervent le caréme & leurs autres jours de jeûne qui emportent plus de ſix mois l'année.

Pendant le temps que la Caravane demeura aux trois Egliſes, le Patriarche me fit l'honneur de m'envoyer tous les jours du vin, des melons & d'autres fruits, & il y ajoûtoit ſouvent de bonnes truites de deux ou trois pieds de long.

Le Samedy veille du dimanche gras le Patriarche envoya inviter toute la Caravane, maiſtres & valets, à venir à la meſſe le dimanche, & à diſner enſuite dans le Convent. Ce Dimanche-là eſt aux Armeniens le dernier jour de leur carnaval, & le lendemain ils commencent le carême. Le ſervice achevé tout le monde paſſa dans une longue galerie voutée de quinze à vingt pieds de large. De coſté & d'autre il y a une table faite de pluſieurs pierres de la longueur de la galerie, avec un banc de meſme le long du mur pour s'aſſeoir. A un des bouts de la galerie il y a une autre table de quatre pieds en quarré, au deſſus de laquelle il y a une voûte ſoûtenuë par quatre piliers qui prennent les quatre coins, & elle ſert comme de daix à la table. Il y a en face une chaiſe pour le Patriarche d'où il peut voir le long de la galerie, & deux autres à droite & à gauche pour deux Archevêques; & la table & les chaiſes ſont auſſi de pierre. Les autres Archevêques, les Evêques, les Moines & les Conviez eſtoient aſſis aux deux longues tables. A l'autre bout de la galerie vis à vis de la table du Patriarche, il y a une petite porte par où en montant trois degrez on a porte les viandes de la cuiſine. Celles qu'on nous ſervit alors eſtoient pluſieurs ſortes de pilau de diuerſes couleurs, comme je l'ay dépeint dans ma relation du Serrail; on nous donna auſſi pluſieurs ſortes de poiſſons, & entr'autres de fort belles truites. On ſervit en tout quarante plats; mais chaque plat eſtoit ſi grand & ſi bien rempli que c'eſtoit tout ce qu'un homme pouvoit porter. On les mit tous à terre devant la table du Patriarche, qui apres qu'ils furent découverts ſe leva de ſon ſiege, ce que firent auſſi tous les aſſiſtans, puis fit la priere & benit les viandes. Alors ſix Evêques avec de grandes cuilleres prirent les viandes de ces grands plats pour les mettre dans de mediocres, & on en couvrit les deux longues tables. Chacun avoit ſon grand gobelet de terre qu'on rempliſſoit de vin dés qu'on avoit bû, & le vin eſtoit tres-bon. Pour ce qui eſt du Patriarche & des deux Archevêques qui eſtoient à ſa table, on ne leur ſervit qu'à chacun deux œufs avec quelques herbes, de meſme qu'aux autres Archeveſques qui eſtoient à la table des conviez. Il y eut meſme quelques Evêques qui ne mangerent qu'un peu de poiſſon, & ne burent point de vin.

Sur la fin du repas un Evêque avec un papier en ſa main & une écritoire vint le long des tables de l'un à l'autre demander ce qu'on vouloit donner pour l'Egliſe, chacun donnant ſelon ſa devotion. L'Evêque ne fait alors qu'écrire les noms des conviez & la qualité du preſent qu'ils veulent faire, dequoy ils s'aquittent le lendemain. Il y a de riches marchands qui donnent juſqu'à deux *Tomans*, & le moins qu'un valet donne va à un *Or*. Le Toman & l'Or ſont expliquez au chapitre des monnoyes. Pour moy je fis écrire à l'Evêque quatre Tomans, qui paſſent ſoixante écus, à condition que le lendemain à l'iſſuë de l'office on feroit priere pour mon Roy, & pour Monſeigneur le Duc d'Orleans à qui j'avois l'honneur d'appartenir. Sur cela il ne me repondit rien, mais il fut trouver le Patriarche qui le renvoya auſſi-toſt pour me dire qu'encore que je ne leur donnaſſe rien, ils eſtoient tenus de prier Dieu pour le premier Roy Chrétien, pour Monſieur le Duc d'Orleans, & pour toute la famille Royale. L'Eveſque ayant achevé d'écrire on leva les viandes & le Patriarche rendit graces; puis on aporta les fruits & quantité de melons. Peu de temps apres on ſonna les veſpres & chacun fut à l'Egliſe; Car nous ne ſommes plus en Turquie où on ne ſouffre point de cloches aux chrétiens, le Roy de Perſe leur permet tout, & il y en a dans toutes les Egliſes des Armeniens qui ont le moyen d'en faire venir de la Chrétienté.

Les Veſpres finies le Patriarche m'envoya querir, pour me dire que ce n'eſtoit pas leur coûtume de ſe divertir ce jour-là plus qu'un autre jour; mais qu'il ſçavoit bien que les chrétiens d'Europe faiſoient de grandes réjoüiſſances, & qu'il vouloit auſſi que moy & tous les autres marchands qui alloient en Chrétienté euſſions le divertiſſement d'un combat de bufles. Ils ont en ce pays-là grande quantité de ces animaux qui leur ſerve au labourage, & ils tirent des femelles beaucoup de lait dont ils font du beurre & du fromage, & qu'ils mélent avec toute ſorte d'autre lait. Il y a des femelles qui rendent par jour juſqu'à vingt-deux pintes.

Pour voir ce combat on nous mena dans une grande place fermée de murailles où il y avoit huit de ces bufles. Pour les irriter l'un contre l'autre on leur montra un drap rouge, ce qui les fit entrer d'abord en une telle furie qu'aux premiers coups de corne il y en eut deux qui demeurerent ſur la place, & il n'y en eut aucun des autres qui ne fuſt eſtropié. Le combat achevé on apporta quantité de bois qu'on entaſſa l'un ſur l'autre pour y mettre le feu, comme l'on fait en France la veille de la ſaint Jean. Aprés que le

bois fut rangé, un des Archevêques presenta un cierge de cire blanche à tous les assistans, & aux maîtres & aux valets, qui luy dirent ce qu'ils donneroient le lendemain pour la cire. Les cierges allumez, & chacun tenant le sien en la main, le Patriarche avec un baston fait en maniere de crosse d'Evêque, marcha en chantant un hymne, & suivi de tous les Ecclesiastiques & Seculiers fit trois fois le tour de cette pille de bois. Comme il estoit question d'y mettre le feu, un des marchands dît que pour avoir cet honneur il donneroit une certaine quantité d'huile pour les lampes de l'Eglise ; un autre vint encherir sur luy & en promit davantage ; un troisiéme en offrit encore au-dela de ce dernier, & enfin l'honneur d'y mettre le feu fut au plus offrant. Aussi-tost chacun éteignit son cierge pour le garder fort soigneusement, parce qu'ils tiennent pour une chose certaine que quand ils sont sur mer & qu'un orage survient, en allumant un de ces cierges & le jettant en la mer aprés avoir dit quelque priere la tempeste cesse aussi-tost. J'eus la curiosité de leur demander quelle estoit l'origine de la ceremonie de ce feu & de ces cierges, & voicy la reponse qui me fut faite. La Vierge, me dirent-ils, quarante jours aprés son enfantement vint en Jerusalem avec JESUS son Fils & Joseph, & allant au temple où estoit Simeon, ce Saint vieillard prit le Sauveur entre ses bras & commença le Cantique, *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole*, & ce qui suit. Le Cantique fini tout le peuple se prit à crier que le Seigneur estoit né, & sortant du temple fut le publier à haute voix par toute la ville. Comme il estoit nuit chacun accouroit au temple avec des chandelles à la main, & plusieurs faisoient des feus devant leurs portes par où il croyoient que le Seigneur devoit passer. Voila ce qui me fut dit alors. Cette ceremonie parmi les Armeniens est comme une feste de la Chandeleur, & ils l'appellent en leur langue, *Teren areche*, c'est à dire, *où est le Seigneur*. La ceremonie achevée on sonna la cloche, ils retournerent à l'Eglise, & aprés chacun se retira. Toute la nuit les Armeniens, maistres & valets, ne manquerent pas de boire pour finir le carnaval ; tandis que de son costé le Patriarche prit le soin de faire parer l'Eglise de ses plus beaux ornemens.

Je n'aurois jamais crû qu'il y eust tant de richesses dans des Eglises chrétiennes qui sont sous la domination des Mahometans. Il y a cent ans que cette Eglise Patriarchale n'estoit pas si bien ornée, & ce n'est que depuis que le Grand Cha-Abas Roy de Perse a poussé les Armeniens dans le negoce où il se sont enrichis.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM. II" NAPOLI

N.° 1 de toutes les juridictions du Royaume
6.

Comme il faiſoient d'abord de grands gains, ils faiſoient ſouvent des vœux & donnoient beaucoup à cette Egliſe, où il y a aujourd'huy d'auſſi riches ornemens qu'en aucune Egliſe de la chrétienté. Le tour du chœur de l'Egliſe eſtoit paré d'un brocar d'or de Veniſe, & tout le pavé tant du chœur que de la nef avec les marches pour monter à l'Autel eſtoit couvert de riches tapis. Car avant que d'entrer dans l'Egliſe chacun oſte ſes ſouliers, & les Armeniens ne ſe mettent point à genoux comme l'on fait en Europe, mais ils ſe tiennent de bout Quand ils entendent la meſſe ils ſont aſſis à la mode du pays; mais quand on lit l'Evangile chacun ſe leve. Pendant tout le ſervice ils ont la teſte couverte, ſinon lors de l'élevation du Saint Sacrement; car alors ils oſtent leurs toques & baiſent la terre par trois fois. Il y avoit ſur l'Autel une croix avec ſix chandeliers d'or, & ſur les marches quatre chandeliers d'Argent d'environ cinq pieds de haut. Aprés qu'on eut chanté pluſieurs hymnes, le Patriarche ſe vint mettre dans une chaiſe couverte d'un tapis de ſoye, & à un pillier qui eſtoit à ſa main droite, il y avoit quatre Archeveſques aſſis. Tout le ſervice fut ſolemnellement celebré par un Archeveſque avec deux Eveſques à ſes coſtez, & je parleray des ceremonies qui s'y obſervent au diſcours de la religion des Armeniens. Le Patriarche fit faire enſuite les prieres pour le Roy & pour Monſieur le Duc d'Orleans; aprés quoy l'Archeveſque prit le livre où il avoit lû l'Evangile qu'il donna à baiſer au Patriarche, aux Archeveſques, aux Eveſques, & à tout le peuple. Sur un des coſtez de la couverture de ce livre il y a des reliques enchaſſées & couvertes d'un cryſtal, & c'eſt le coſté du livre qu'on donne à baiſer. Toute la ceremonie achevée le Patriarche donna la benediction au peuple, pluſieurs furent luy baiſer les mais, & chacun ſe retira.

Avant que de venir à Erivan je diray un mot de quelques ſingularitez qui ſe trouvent aux environs de cette ville. Il y a un lac vers le nord à dix lieuës d'Erivan dans lequel on voit une Iſle où on a bâti un beau convent. Les moines qui y demeurent vivent ſi auſterement qu'ils ne mangent que quatre fois l'année de la viande ou du poiſſon. Ils ne ſe parlent point l'un à l'autre que dans ces quatre jours-là, & le reſte de l'année ils ne mangent que des herbes comme on les cueille au jardin, parce qu'ils diſent que ce n'eſt pas jeûner que de manger du beure ou de l'huile. Le pain qu'ils mangent leur eſt apporté des villages circonvoiſins, & dans cette petite Iſle il croiſt toutes ſortes de bons fruits.

Du costé de ce lac & plus prés d'Erivan on voit une grande plaine dans laquelle il y a six monasteres, l'un desquels est tout entier taillé dans le roc avec l'Eglise & les pilliers qui la soûtiennent, estant assis sur une roche fort dure. Les Armeniens appellent cette Eglise *Kickart* en leur langue, & les Turcs en la leur *Guieurghieche*, c'est à dire, *Voy & passe*. C'est dans cette Eglise où selon la Tradition des Armeniens est gardé le fer de la lance dont JESUS-CHRIST fut percé, & ils le montrent à ceux qui y vont, pourvû qu'ils s'y trouvent à l'issuë du service. *Envoicy la figure que j'ay eu la curiosité de tirer sur le lieu.* Les Armeniens ont cette lance en grande veneration, & disent qu'elle fut apportée par saint Matthieu en ce pays-là

A cinq lieuës d'Erivan tirant au Sud-est ou à l'orient d'hyver commence la montagne d'*Ararat*, que l'Arche de Noë qui s'arresta sur sa cime rendra à jamais fameuse, & dont je feray plus bas la description. A demi-lieuë de cette montagne où le pays commence à s'applanir, il y a une Eglise sur un côtau, & à côté de l'Eglise une grotte où on voit comme une forme de puits. On croit que c'est la fosse où le Roy d'Armenie nommé Cerda fit jetter S. Gregoire, parce qu'il ne voulut pas se mettre à genoux devant ses faux Dieux. Entre cette Eglise & Erivan on voit les ruïnes de l'Ancienne *Artaxate* siege des Roys d'Armenie, qui témoignent que ç'a esté une grande ville, & il y a aussi quelques restes d'un grand Palais.

Il est temps de venir à Erivan qui n'est qu'à trois lieuës des trois Eglises ; & c'est de ce costé-là la premiere ville de Perse, comme Erzeron qu'elle a en face est la derniere de Turquie sur la route de Constantinople à Ispahan.

Erivan est au 64. degré 10. minutes de longitude, & au 41. degré 15. minutes de latitude, dans un pays abondant en toutes choses pour la vie de l'homme, sur tout en bon vin. C'est une des bonnes Provinces de la Perse, & dont le Roy tire de grands revenus, tant à cause de l'excellence du terroir, que pour le grand passage des Caravanes. Le Gouverneur seul appellé autrement le Kan d'Erivan a de revenu tous les ans plus de vingt mille Tomans, qui font huit cens quarante mille livres de nostre monnoye. Cette ville estant frontiere des deux Empires a esté prise & reprise diverses fois par les Turcs & les Persans ; & la vieille ville estant toute ruïnée on a bâti la nouvelle huit cent pas au deça sur une roche, au pied de laquelle du costé du couchant passe une riviere fort rapide. On l'eppelle *Sangui-Cija*, & en plusieurs endroits elle est

fort profonde & pleine de roches, ce qui fait que l'eau en paroiſt noire. On la paſſe ſur un beau pont de pierre de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué des chambres où le Kan vient quelquefois en Eſté paſſer la chaleur du jour. On y prend une grande quantité de poiſſon de pluſieurs ſortes, & principalement de belles truites, & à grand marché. Cette riviere ſort d'un lac appellé *Gigaguni* qui eſt environ à vingt-cinq lieuës d'Erivan du côté du nord, elle ſe va jetter dans l'*Aras* qui n'en paſſe qu'à trois lieuës vers le midi. Quoy que la ville ait cette riviere qui luy ſert de foſſé à l'occident, elle n'en n'eſt pas plus forte; car de l'autre côté de la riviere ce ne ſont que des collines bien plus hautes que la ville. Comme elle eſt bâtie ſur le roc, les foſſez de la fortereſſe ne ſont au plus que de trois ou quatre pieds de profondeur. La ville en quelques endroits a une double ceinture de murailles avec pluſieurs tours; mais ces murailles n'eſtant que de terre comme toutes les maiſons, la pluye y feroit plus de mal que le canon. Le quartier d'Erivan qui eſt au Nord-oüeſt eſt comme un fauxbourg où il y a vingt fois plus de monde que dans la ville. C'eſt la demeure de tous les marchands & artiſans, comme auſſi de tous les chrétiens Armeniens, qui y ont quatre Egliſe avec un grand monaſtere. On y a bâti auſſi depuis peu un tres beau Carvanſera. Pour ce qui eſt de la ville, il n'y a que le Kan qui y demeure avec les Officiers de guerres & les Soldats, & le logis du Kan regarde ſur la riviere. Ce Gouverneur eſt puiſſant, & a toûjours des forces ſuffiſantes pour garder la frontiere. L'Eſté eſtant fort chaud à Erivan il va d'ordinaire le paſſer à la montagne ſous des tentes. Dés qu'il arrive une Caravane il eſt obligé d'en donner avis au Roy, & s'il paſſe quelque Ambaſſadeur il faut qu'il fourniſſe à toute ſa dépenſe, & qu'il le faſſe conduire juſques ſur les terres d'un autre Gouverneur qui en fait autant. De cette maniere les Ambaſſadeurs ne depenſent rien s'ils ne veulent ſur les terres du Roy de Perſe. A quatre lieuës de la ville vers le midy il y a de hautes montagnes, où les payſans qui habitent le païs chaud du coſté de la Chaldée, viennent juſqu'au nombre de plus de vingt mille tentes, c'eſt à dire de familles, chercher en Eſté le bon paſturage pour leur bêtail, & ſur la fin de l'automne ils reprennent le chemin de leur pays. Je ne puis mieux comparer cet endroit de montagnes, ſoit pour ſes valons & rivieres, ſoit pour la qualité du terroir, qu'à cette belle portion de la Suiſſe que l'on appelle, *le Pays de Vaux*; & meſme par une ancienne tradition on tient que les Peuples qui habitoient entre les Alpes

& le Mont Jura, & dont une des Legions d'Alexandre eſtoit compoſée, aprés qu'ils l'eurent ſervi dans ſes conqueſtes, s'arreſterent en cet endroit de l'Armenie, qu'ils trouverent ſi reſſemblant à leur païs qu'ils voulurent y établir leur demeure. Depuis Tocat juſqu'à Tauris, le païs n'eſt preſque habité que par des chrétiens, & comme ce large eſpace de terre eſt ce que les anciens appelloient la province d'Armenie, il ne faut pas s'eſtonner ſi dans les villes & dans la campagne on trouve cinquante Armeniens pour un Mahometan. Il y a pluſieurs anciennes familles Armeniennes à Erivan qui eſt leur pays natal; mais elles ſont ſouvent maltraitées par les Gouverneurs, qui eſtans loin de la Cour font tout ce qu'ils veulent. Cette ville n'eſtant pas éloignée de la Province d'où viennent les ſoyes, c'eſt le lieu où elles s'aſſemblent toutes & ni à Erivan ni dans les autres paſſages de Perſe, on n'eſt point ſujet comme en Turquie à l'incommodité d'ouvrir à la doüane les balots de marchandiſes. Il faut payer certains droits pour les gardent des chemins, & ces droit s'appellent *Raderies*, & *Raders* ceux qui les levent.

Les Kans ou Gouverneurs de Province en Perſe ſont civils aux étrangers, particulierement quand ſe ſont des perſonnes qui leur plaiſent, & qui leur font voir quelque choſe de curieux. En partant de Conſtantinople pour mon premier voyage de Perſe, Monſieur Smit Reſident à la Porte pour l'Empereur avoit un jeune homme de Zurich à ſon ſervice nommé Rodolfe qui eſtoit un bon Horloger, & il me pria de le prendre avec moy dans mon voyage. Eſtant arrivez à Erivan, le Kan qui gouvernoit alors la Province & que nous fûmes ſalüer d'abord, nous témoigna qu'il eſtoit bien-aiſe de nous voir. En ce temps-là les montres eſtoient rares dans le levant, & Rodolfe, à ce que nous dit le Kan, eſtoit le premier Horloger qui eſtoit entré en Perſe. Il luy fit rajuſter une montre qu'il avoit euë de quelque marchand, & tant pour avoir le plaiſir de le voir travailler, qu'afin que nous luy tinſſions tous les jours compagnie à boire, il nous fit loger dans une chambre proche de la ſienne. Il aimoit fort la débauche, & pour mieux gagner ſon amitié dés que la chaleur commençoit à paſſer, depuis quatre heures du ſoir juſques bien avant dans la nuit il nous falloit luy tenir teſte à boire. C'eſtoit d'ordinaire dans un beau jardin qu'il avoit hors de la ville, & aux quatre coins d'un vivier qui eſt au milieu, il faiſoit mettre quatre grandes bouteilles de verre d'excellent vin blanc & clairet, toutes les quatre pouvant tenir plus d'un demi-muids. Entre ces grandes bouteil-

les

les, il y en avoit environ cinquante de moindre grandeur & toutes égales qui bordoient tout le vivier, & chacune estoit de cinq ou six pintes. La terre tout autour estoit couverte de grand tapis qui venoient jusqu'aux bouteilles, & à un des bouts du vivier il y avoit un amphitheatre couvert aussi de riches tapis. C'est l'endroit où se faisoit la debauche, & tout ce grand appareil n'étoit que pour la magnificence que ce Kan aimoit en toutes choses.

Il avoit un grand genie, & c'est le mesme dont j'ay parlé dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur, lequel aprés avoir livré Erivan à Sultan Amurat le suivit à Constantinople, & devint son favori en luy apprenant à boire. Il eut comme je l'ay dit alors, une fin funeste, & telle que meritoit la trahison qu'il avoit faite à son Roy.

Amurat laissa dans Erivan une garnison de vingt-deux mille hommes, qui estoint pressez & n'avoient presque point de place pour se loger. Mais Cha-Sefi Roy de Perse vint bien-tost aprés avec une forte armée; s'estant mis à couvert sur une des collines qui commande la ville, il la batit incessamment de huit pieces de canon qui furent plantées sur un petit fort qu'il fit élever en peu de temps. Dés le quatriéme jour il fit breche, & ce Prince qui n'avoit pas auparavant la reputation d'estre vaillant, fut le premier à l'assaut & prit la ville, où il y avoit, comme j'ay dit, jusqu'à vingt-deux mille Turcs. Comme il les avoit fait sommer de se rendre, & qu'ils n'avoient voulu venir à aucune composition, il ne leur donna point de quartier, & ils furent tous taillez en pieces. Amurat prit depuis sa revanche contre Cha-Sefi, mais peu noblement, & entrant victorieux dans Bagdad, il fit passer au fil de l'épée tous les Persans, contre la parole qu'il leur avoit donnée de leur conserver la vie.

Voicy le Plan d'Erivan & de ſes fauxbourgs.

A. La Ville & la Forteresſe.
B. Fauxbourg habité par les Chrétiens Armeniens.
C. Egliſe.
D. Convent.
E. Riviere de Sangui-Ciia.
F. Pont de pierre.
G. Le grand chemin des Caravanes.
H. Le fort que fit faire Cha-Sefi pour battre la ville.
I. Ruiſſeau qui ſort de la montagne.
K. Chemin de Tauris.
L. Chemin de Teflis ville capitale de la Georgie ; & c'eſt auſſi le chemin de la montagne où le Kan d'Erivan va paſſer deux ou trois mois d'Eſté pour boire à la glace.
M. Places vuides qui ſervent de marché pour le debit de toutes ſortes de denrées.

CHAPITRE IV.

Continuation de la meſme route depuis Erivam juſqu'à Tauris.

D'Erivan à Tauris il y a d'ordinaire dix journées de Caravane, & *Nakſivan* eſt ſur le chemin dans une diſtance preſque égale de l'une & de l'autre. La premiere journée on paſſe de grandes plaines ſemées de ris & traverſées de quantité de ruiſſeaux. La ſeconde on continuë de marcher dans de meſmes plaines à la vuë de la montagne d'Ararat qu'on laiſſe au midi, & autour de laquelle il y a quantité de monaſteres. Les Armeniens apellent cette montagne *Meſeſouſar*, c'eſt à dire montagne de l'Arche, parce que l'Arche de Noë s'y arreſta lors que les eaux du deluge s'abaiſſerent. Elle eſt comme detachée des autres montagnes de l'Armenie qui font une longue chaîne, & depuis le milieu juſqu'au ſommet elle eſt continuellement couverte de neige. Elle paſſe en hauteur toutes les montagnes voiſines, & en mon premier voyage je la vis de cinq journées. Auſſi-toſt que les Armeniens la découvrent ils baiſent la terre, puis levant les yeux au Ciel ils font une ſigne de croix & diſent quelques prieres. Mais il faut remarquer que la montagne depuis le milieu juſqu'à la cime eſt ſouvent cachée par des nüages pendant trois ou quatre mois, & ayant paſſé pluſieurs fois par la meſme route je n'ay vû que trois fois le haut de la montagne découvert. Dans les plaines qu'on traverſe cette deuxiéme journée, on voit au midi à une lieuë & demie du grand chemin une bute qui apparemment eſt un ouvrage de l'art. Il y a au deſſus de grandes ruïnes qui témoignent que ç'a eſté un magnifique château, & c'eſt où les Roys d'Armenie alloient prendre le divertiſſement de la chaſſe, particulierement pour la gruë & le canar.

La troiſiéme journée on campe prés d'un village où il y a de bonne eau, ce qui oblige la Caravane de s'y arreſter, parce qu'on n'en trouve point que fort loin de-là. Le lendemain il faut marcher en defilé dans un détroit de montagnes, & paſſer une aſſez groſſe Riviere nommée *Arpa-ſou* qui ſe jette dans l'Aras. On la paſſe à gué quand elle eſt baſſe; mais les neiges venant à fondre & à la groſſir il faut ſe detourner d'une lieuë, & l'aller paſſer ſur un pont de pierre qui eſt au midi. De-là on vient camper

prés d'un village appellé *Kalifakiend*, d'où il faut aller chercher de l'eau bien loin. La cinquiéme journée on eſt toûjours dans la plaine, au bout de laquelle on trouve un Carvanſera appellé *Karabagler* ſur un ruiſſeau, & on achevoit de le baſtir à mon dernier voyage en 1664. Ce ruiſſeau prend ſa ſource trois ou quatre lieuës plus haut du coſté du nord, & demi-lieuë au deſſous de Karabagler; une partie de l'eau ſe congele & ſe petrifie, & c'eſt des meſmes pierres qui s'y forment que le Carvanſera a eſté baſti. Cette pierre eſt fort legere, & quand on en a beſoin on fait le long du ruiſſeau des foſſes que l'on emplit de ſon eau, qui huit ou dix mois aprés ſe tourne en pierre. Cette eau eſt fort douce, & n'a point de mauvais gouſt; neanmoins les paiſans des environs font difficulté d'en boire, & meſme n'en veulent pas arrouſer leurs terres. Les Armeniens diſent que Sem fils de Noë fit creuſer le Rocher d'où ſort ce ruiſſeau, qui à quatre ou cinq lieuës de ſa ſource & à deux ou environ du Carvanſera, ſe va jetter dans l'Aras. De ce Carvanſera à Nakſivan il n'y a plus qu'une petite journée.

Nakſivam, *aliàs Naxivan* ſelon l'opinion des Armeniens eſt la plus ancienne Ville du monde, bâtie environ à trois lieuës de la montagne ſur laquelle s'arreſta l'Arche de Noë. C'eſt d'où elle a pris ſon nom: *Nak* en Armenien ſignifie *Navire*, & *Sivan poſé* ou *demeuré*. C'eſt une aſſez grande Ville, qui fut toute ruïnée par l'armée de Sultan Amurat. On y voit les reſtes de pluſieurs belles Moſquées que les Turcs ont abatues, parce que les Sectateurs de Mahomet ne veulent point entrer dans les Moſquées des Sectateurs de Hali, ny ceux-cy reciproquement dans les Moſquées des autres, & que les Turcs & les Perſans les détruiſent tour à tour ſelon le ſort de la guerre. Cette Ville eſt tres ancienne, & les Armeniens tiennent que ce fut le lieu où Noë vint habiter en ſortant de l'Arche. Ils diſent qu'il y fut enterré, & que ſa femme eut ſon tombeau à Marante ſur le chemin de Tauris. Il paſſe à Nakſivan un petit ruiſſeau dont l'eau eſt bonne, & dont la ſource eſt peu éloignée de celle du ruiſſeau de Karabagler. Les Armeniens faiſoient autrefois un grand negoce de ſoye en cette Ville qu'on rebâtit à preſent, & il y a un Kan qui y commande. Tout le pays entre Erivan & Tauris fut entierement ruiné par Chah-Abas I. du nom Roy de Perſe, afin que l'armée des Turcs qui marchoit de ce coſté-là ne trouvant rien de quoy ſubſiſter, ſe detruiſît d'elle-meſme. Il voulut rendre le pays deſert, & emmena en Perſe tous les habitans de Zulfa & des environs,

jeunes & vieux, les peres, les meres & les enfans, dont il fit de nouvelles Colonies en divers endroits de son Royaume. Il fit passer jusqu'à vingt-sept milles familles d'Armeniens dans la Province de Guilan d'où viennent les soyes, & dont le rude climat fit mourir beaucoup de ces pauvres gens accoûtumez à un air plus doux. Les plus considerables furent envoyées à Ispahan où le Roy les pousſa dans le negoce, & il leur avançoit les soyes qu'il luy payoient à retour de voyage, ce qui mit bien-tost les Armeniens sur pied. Le Roy leur accorda en mesme temps de grands privileges, & entr'autres qu'ils auroient leur Chef & leurs Juges particuliers, sans dépendre de la Justice de Perse. Ce sont eux qui ont bâti la Ville de Zulfa, qui n'est separée d'Ispahan que par la Riviere de Senderou, & qu'ils appellent Zulfa la neuve pour la distinguer de la vieille Zulfa d'Armenie qui est la patrie de leurs Ancestres, ce que je diray ailleurs plus amplement. Une troisiéme partie de ce peuple fut dispersé dans plusieurs villages entre Ispahan & Schiras; mais les vieillards estant morts tous les jeunes peu à peu se firent Mahometans, & à peine trouveroit-on aujour-d'huy deux Chrestiens Armeniens dans toutes ces belles plaines où leurs peres furent envoyez pour les cultiver.

Entre les ruïnes de Nakſivan on voit celles d'une grande Mosquée qui estoit une des plus superbes de l'Asie, & on croit qu'elles fut bastie en memoire de la sepulture de Noë. En sortant de la Ville on voit auprés du mesme ruisseau qui y passe une tour dont l'architecture est des plus belles. Ce sont comme quatre dômes joints ensemble, qui supportent une espece de pyramide qui semble estre composée de douze petites tours; mais vers le milieu elle change de figure, & montre quatre faces qui vont en diminüant & finissent en aiguille. Tout l'édifice est de brique, & tant le dehors que le dedans est un beau vernis avec plusieurs fleurs de relief. On croit que c'est un ouvrage de Temur-leng quand il fut à la conqueste de la Perse.

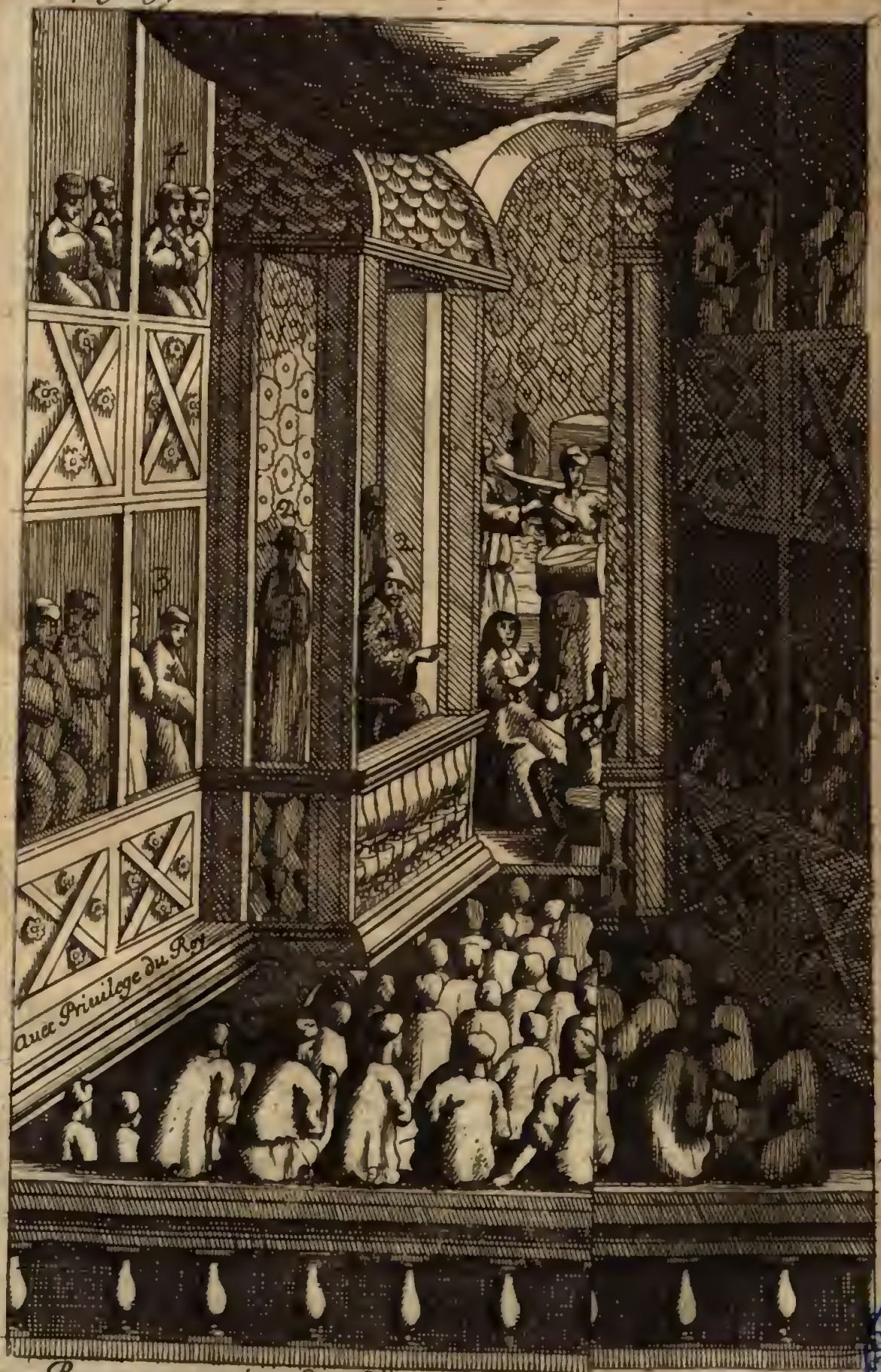
Avant que d'aller plus loin il faut s'écarter un peu de la route pour voir plusieurs Monasteres qui sont à droit & à gauche, & où il se trouve plusieurs choses dignes d'estre remarquées.

Entre Nakſivan & Zulfa de côté & d'autre au septentrion & au midi, il y a dix convents de Chrestins Armeniens éloignez de deux ou trois lieuës plus ou moins les uns des autres. Ils reconnoissent le Pape, & sont gouvernez par des religieux Dominiquains de leur nation. Pour en avoir toûjours un nombre suffisant, on envoye de temps en temps à Rome des enfans du pays qu'on juge

les plus propres à l'étude, & ils y apprennent la langue Latine & l'Italienne avec les sciences necessaires pour leur profession. On compte en ce quartier-là environ six mille ames qui suivent l'Eglise Romaine en toutes choses, à la reserve de l'Office & de la Messe qu'on chante en Armenien, afin que tout le peuple l'entende. L'Archevêque estant éleu, on l'envoye à Rome où le Pape le confirme. Il fait sa residence dans un gros bourg qui est un des plus beaux lieux de toute l'Asie; le vin & les fruits y sont excellens, & on y trouve en abondance tout ce qui est necessaire pour la vie. Chaque convent est accompagné d'un bourg ou gros village, dont voicy les noms. Le premier & le principal des dix, qui est du costé du nord & où j'ay esté exprés deux fois, s'appelle *Abarener*, le second *Abraghonnex*, le troisiéme *Kerna*, le quatriéme *Soletàk*, le cinquiéme *Kouchkachen*, le sixiéme *Giaouk*, le septiéme *Chiabounez*, le huitiéme *Araghouche*, le neufiéme *Kauzuk*, le dixiéme *Kisouk*, & ce dernier est aux frontieres du Curdistan ou de l'Assyrie. C'est où les Armeniens croyent que saint Barthelemy & saint Matthieu ont esté martyrisez, & ils disent qu'ils en ont encore quelques reliques. Plusieurs Mahometans y viennent en devotion, & principalement ceux qui ont des fievres. Il y a deux ou trois de ces convens où l'on reçoit charitablement les Chrestiens qui viennent de l'Europe, quoy que les moines y soient fort pauvres. Ils vivent d'ailleurs avec une grande austerité, & ils ne mangent presque jamais que des herbes. Ce qui les rend si pauvres est la tyrannie des Gouverneurs qui viennent de temps en temps, & à qui il faut qu'ils fassent quelques presens. Comme ils n'ont pas le moyen de donner beaucoup, ces Gouverneurs ne les aiment pas, & poussez par les autres Armeniens qui peuvent leur faire de grands presens, ils traitent ceux-cy d'une maniere à les obliger d'en venir faire leur plainte au Roy, ce que j'ay veu plusieurs fois à Ispahan.

A une lieuë & demie du principal de ces dix convents, il y a une haute montagne separée de toutes les autres, & faite en pain de sucre comme le Pic de l'Isle de Tenerife. Au pied de cette montagne il y a quelques sources qui ont la vertu de guerir ceux qui ont esté mordus d'un serpent, & mesme si l'on porte quelques serpens à cette montagne ils y meurent aussitost.

Quand la Caravane est sur son départ de Nakshivan pour Zulfa qui n'en est éloigné que d'une journée, les principaux Armeniens se detournent d'ordinaire de la route pour aller au convent *de*



Representation du Theatre, ou l'on Cour
1. la Loge du Roy. 2. la Loge des deux juges. machines et decoration

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

saint Estienne qui est au midi. J'y ay esté deux fois ; la premiere au retour de mon quatriéme voyage de Perse, ne voulant pas desobliger les Armeniens avec qui j'estois, & qui souhaitoient d'y aller passer le carnaval : Joint que nous n'estions pas alors en Caravane, & que nous avions fait une compagnie pour marcher à nostre aise sur nos chevaux. La seconde fois fut en 1668. le 12. de Fevrier au retour de mon dernier voyage des Indes, croyant y trouver un Evêque Polonois avec qui j'avois affaire, & comme il n'y estoit plus, quelques instances que l'Archevêque me fist pour m'obliger de m'y reposer un jour ou deux, je ne m'y arrestay que quelques heures, & en partis à minuit pour Nakshivan. Voicy la route qu'on tient pour aller de Nakshivan à saint Estienne.

Il faut passer premierement à un gros village appellé *Ecclisia*, où demeurent plusieurs riches Armeniens qui font un grand negoce de soye, & qui y ont bâti une belle Eglise.

A deux lieuës d'Ecclisia on passe l'Aras en bateau, & il est pressé en ce lieu-là entre des montagnes. Une fois je l'ay passé sur la glace. A deux portées de mousquet on passe sur un pont une autre Riviere qui vient du midi & se jette dans l'Aras. Du pied du pont on commence à monter un côtau sur lequel on trouve un gros village appellé *Chambé*, dont tous les habitans tant hommes que femmes dés l'âge de dix-huit ans entrent comme en folie, mais d'une espece de folie qui n'est pas méchante. Ceux du païs croyent que c'est un châtiment du ciel, depuis que leurs ancêtres eurent persecuté dans ces montagnes saint Barthelemy & S. Matthieu.

De ce village à saint Estienne il n'y a plus qu'une lieuë ; mais le chemin est fâcheux, & il y a presque par tout des precipices où il faut necessairement mettre pied à terre.

Saint Estienne est un convent que l'on n'a commencé à bâtir que depuis trente ans. Il est dans les montagnes en un lieu desert & de difficile accez ; & la raison qui a porté les Armeniens a choisir ce lieu-là plûtost qu'un autre, est qu'ils ont par tradition que ce fut où saint Matthieu & saint Barthelemy se retirerent quand on les persecutoit. Ils ajoûtent que saint Matthieu y fit un miracle, & que n'y ayant point d'eau en ce lieu-là, il frappa de son baston en terre d'où il sortit d'abord une source d'eau. Elle est environ à un demi-quart de lieuë du convent, cachée sous une voûte avec une bonne porte, de maniere que l'on ne peut gaster l'eau. Les Armeniens vont voir cette source en grande devotion, & on mene l'eau au convent par un canal qu'on a fait sous terre.

Ils disent aussi qu'ils ont trouvé en ce lieu-là plusieurs reliques que saint Barthelemy & saint Matthieu y ont apportées, auxquelles ils en ont ajoûté d'autres ; & voicy les principales & pour lesquelles ils ont le plus de veneration.

Une croix faite du bassin où JESUS-CHRIST lava les pieds à ses Disciples. Au milieu de cette croix il y a une pierre blanche, & ils disent qu'en mettant la pierre sur un malade, s'il doit mourir elle devient noire, & qu'apres sa mort elle se retrouve blanche comme auparavant.

Une maschoire de saint Estienne martyr.

Le crane de saint Matthieu.

Un os du col & un os du doigt de saint Jean-Baptiste.

Une main de saint Gregoire disciple de saint Denys l'Areopagite.

Un petit coffre où il y a quantité de petits morceaux d'os, qu'ils croyent estre des reliques des septante deux Disciples.

L'Eglise est bastie en croix comme le sont toutes les Eglises des Armeniens, & au milieu s'éleve un beau dome autour duquel sont les douze Apôtres. Et l'Eglise & le convent tout est de pierre de taille, & quoy que l'edifice entier ne soit pas fort ample, on y a consumé une grande quantité d'or & d'argent. Il y a beaucoup de familles Armenienes qui en sont encore incommodées, & on leur avoit inspiré une telle devotion pour ce lieu là, que la plus-part des femmes à l'insçû de leurs maris ont vendu leurs joyaux & jusques à leurs habits pour fournir aux frais du bastiment.

La premiere fois que je fus à saint Estienne en la compagnie de quelques Armeniens avec qui je revenois d'Ispahan, deux Evêques suivis de plusieurs moines vinrent nous recevoir, & nous menerent dans une grande sale où nous fûmes bien traitez. Le vin estoit excellent, & il ne nous manqua rien selon le pays pour la bonne chere. C'est la coûtume parmi les Armeniens de presenter aux conviez un peu avant le repas une grande coupe d'eau de vie, avec des dragées de plusieurs sortes, & des écorces confites d'orange & de citron dans sept ou huit pourcelaines arrangées dans un grand bassin de ces laques de la Chine. C'est un petit prelude pour exciter l'appetit ; les Armeniens & les femmes mesme vuident de grandes tasses d'eau de vie. Aprés le repas on fut à l'Eglise où on chanta quelques hymnes, & au retour on trouva dans la sale un nombre suffisant de matelas pour se coucher. Il n'y a point d'autres sortes de lits dans toute l'Asie, la nuit on étend des matelas sur des tapis, & on les serre le jour.

Nous

Nous ne vîmes point l'Archeveſque ce ſoir-là que dans l'Egliſe.

Sur le minuit toutes les cloches ſonnerent, & chacun ſe leva pour aller à l'Egliſe. Je crois qu'on y fut plûtoſt que de coûtume à cauſe du carnaval ; car tant l'office que la meſſe, tout fut achevé à la pointe du jour. Entre huit & neuf heures du matin on ſe mit à table, & nous avions vû arriver auparavant quantité de païſans des lieux circonvoiſins avec du vin, des fruits, & des viandes dont ils firent preſent à l'Archevêque qui mangea avec nous.

Nous n'eſtions pas à la moitié du repas, lorſqu'il vint nouvelle qu'un Evêque eſtoit mort à Zulfa en s'en retournant aux trois Egliſes, d'où il avoit eſté envoyé par le Patriarche pour recevoir quelques droits ſur des villages. L'Archevêque ſe leva incontinent de table avec tous les aſſiſtans, & ils firent la priere pour le mort. Enſuite l'Archevêque ordonna à deux Evêques & à ſix moines d'aller querir le corps & de l'amener au convent. Ils partirent auſſi toſt, mais ils ne furent pas loin, & ayant rencontré en chemin des gens qui le portoient, ils retournerent au convent un peu aprés la minuit. Le corps fut mis incontinent dans l'Egliſe ſur un tapis eſtendu par terre, & le viſage tourné vers l'Autel. On alluma en meſme temps quantité de cierges, & le reſte de la nuit deux moines ſe relevoient l'un l'autre pour faire des prieres auprés du mort. Le jour venu l'Archeveſque, les Eveſques & tous les Religieux dirent l'office des morts, ce qui dura bien une heure, & à l'iſſuë de la meſſe on apporta le corps proche de l'Autel que les pieds touchoient. Apres on leva le linceul qui couvroit la teſte, & la ſainte huile ayant eſté apportée, l'Archevêque l'oignit en ſix endroits diſant à chaque fois quelques prieres. Cela fait on recouvrit la teſte, puis tous enſemble firent des prieres qui durerent demi-heure. Ces premieres ceremonies achevées on ſortit de l'Egliſe avec des croix & des bannieres, & tous les aſſiſtans avoient un cierge à la main Quand le corps vint à paſſer, un Eveſque luy mit dans la main droite un papier où ces mots eſtoient écrits : *Ie ſuis venu du Pere, & je m'en retourne au Pere.* Enſuite il fut porté à la ſepulture qui eſtoit ſur une petite montagne prés du convent, & l'ayant poſé ſur le bord de la foſſe ils firent des prieres durant un quart d'heure. Cependant un Eveſque deſcendit dans la foſſe, & ôtant toutes les pierres qu'il y trouvoit fit le lieu uni, aprés quoy on y devala le corps enveloppé d'un grand linceul. Alors l'Eveſque l'ajuſta ſelon leur coûtu-

me, luy leva la teſte un peu haut, & luy tourna la face vers le levant. Enſuite l'Archeveſque & tous les aſſiſtans prirent chacun une poignée de terre que l'Archeveſque benit, & la donnant à l'Eveſque il l'épandit par deſſus le corps. Enfin l'Eveſque ſortit de la foſſe, on la remplit de terre, & nous retournâmes au convent pour y achever le carnaval.

De ſaint Eſtienne on deſçend une lieuë juſqu'à l'Aras, que l'on coſtoye preſque toûjours juſques à Zulfa où on regagne la route. Si l'on veut on peut prendre une autre chemin plus court d'une lieuë, & couper comme j'ay fait quelque fois droit par la montagne, où on ne vient tomber à l'Aras qu'à une demi-lieuë de Zulfa. Mais le chemin eſt tres-facheux & plein de mauvais pas, ce qui rend l'autre plus frequenté & plus ordinaire.

Mais il faut revenir à Nakſivan pour reprendre la grande route, dont je me ſuis detourné pour aller voir tous ces Monaſteres Armeniens.

A demi-lieuë de Nakſivan on trouve une Riviere qui ſe jette dans l'Aras, & on la paſſe ſur un pont de pierre de douze arches, quoy que d'ordinaire il y ait peu d'eau. Mais quand les neiges viennent à fondre ou qu'il tombe de grandes pluyes, elle groſſit auſſi-toſt & on ne pourroit la paſſer à gué. Dans une prairie qui ſuit le pont, & où nous campâmes à mon dernier voyage, il y a une fontaine dont l'eau eſt tiede, & elle lâche le ventre à ceux qui en boivent. C'eſt à ce pont-là où le Maiſtre du peage de Nakſivan vient prendre les droits, quand la Caravane n'arreſte point dans la Ville. On paye pour charge de chameau dix Abaſſis qui reviennent à neuf livres de noſtre monnoye, & c'eſt pour la garde des chemins. Cette ſorte de droits qui vont du plus au moins ſe payent en divers lieux de la Perſe ſans que l'on viſite les marchandiſes. Les Gouverneurs chacun dans ſon reſſort en répondent ſi elles eſtoient volees, ce qui rend la ſeureté des chemins tres-grande dans toute la Perſe, & ſi on veut on n'a pas beſoin de s'aſſembler en Caravane pour voyager.

De ce pont qui eſt prés de Nakſivan juſques à Zulfa il n'y a qu'une journée; & parce que cette ville eſt toute en ruïne, les Caravanes campent d'ordinaire à cinq cens pas au deça ſur le bord de la Riviere.

Zulfa l'ancienne partie des Armeniens que Cha-Abas emmena en Perſe, eſt une Ville preſſee entre deux montagnes où paſſe l'Aras qui laiſſe tres peu de terrain de coſté & d'autre. Il ne commence à porter bateau qu'à deux lieuës ou environ au deſſous

(car au deſſus il ne peut guere ſouffrir que des radeaux) & comme le pays s'abaiſſe & s'étend en plaines, il n'y a plus de roches à craindre, & le cours eſt plus tranquille. Il y avoit un beau pont de pierre que Cha Abas fit rompre, & la Ville entiere fut detruite pour ne rien laiſſer aux Turcs. Ny parce qui en reſte ny par ſon aſſiete on ne voit pas qu'elle ait jamais eu aucune beauté; les pierres eſtoient groſſierement aſſemblées ſans ciment, & les baſtimens reſſembloient mieux à des caves qu'à des maiſons. Le coſté du nord-oüeſt eſtoit le plus habité, & il n'y avoit preſque rien de l'autre. Les terres qui ſont au voiſinage de Zulfa eſtant tres-fertiles, il y eſt revenu quelques familles Armenienes qui y vivent doucement. *Cotgia-Nazar* l'un des principaux Armeniens qui ſortirent de Zulfa s'eſtant rendu puiſſant dans le negoce, & ayant acquis un grand credit auprés de Cha-Abas & de Cha-Sefi ſon ſucceſſeur qui le firent *Kelonter*, c'eſt à dire Chef & Juge de la Nation Armenienne, fit baſtir en faveur de ſa patrie deux grands Carvanſeras qu'on voit à Zulfa de coſté & d'autre de la Riviere. Il y a fait une dépenſe de plus de cent mille écus, & ce ſont deux beaux ouvrages qui par ſa mort ſont demeurez imparfaits.

A une demi-lieuë au deça de Zulfa avant que de paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Aras, on peut prendre deux chemins pour aller à Tauris. L'un eſt à main droite tirant au ſud-eſt, & par la route ordinaire; l'autre à la gauche vers le nord-eſt, que nous prîmes huit ou dix de compagnie à cheval à mon quatriéme voyage à Iſpahan. Nous laiſſames la Caravane qui ſuit la grande route, & ne prend jamais l'autre chemin quoy qu'il ne ſoit pas plus long, parce qu'il eſt plein de Roches & de cailloux qui gaſtent le pied des chameaux. Je fus bien aiſe de voir un nouveau pays, & j'en feray en peu de mots la deſcription avant que de pourſuivre la grande route.

Du torrent où nous quittâmes la Caravane nous fûmes coucher à un village qui n'en eſt éloigné que d'une lieuë & demie.

Le lendemain aprés avoir coſtoyé l'Aras cinq ou ſix heures, nous arrivâmes à *Aſtabat* qui eſt à une lieuë de la Riviere, & nous y demeurâmes prés de deux jours à nous divertir. Ce n'eſt qu'une petite Ville, mais qui eſt tres-belle; il y a quatre Carvanſeras & chaque maiſon a ſa fontaine. L'abondance des eaux rend le terroir excellent, & ſur tout il y croiſt de tres bon vin. C'eſt le ſeul pays du monde qui produit le *Ronas*, dont il ſe fait un ſi grand

debit en Perſe & aux Indes. Le *Ronas* eſt une racine qui court dans la terre comme la regliſſe, & qui n'eſt gueres plus groſſe. Elle ſert à teindre en rouge, & c'eſt ce qui donne cette couleur à toutes ces toiles qui viennent de l'Empire du Grand Mogol. Quoy qu'on en tire de terre des morceaux fort longs, on les coupe de la longueur de la main pour en faire des paquets & en mieux remplir des ſacs dans quoy on tranſporte cette marchandiſe. C'eſt une choſe étonnante de voir arriver à Ormus des Caravanes entieres chargées de ce Ronas pour l'envoyer aux Indes dans les navires qui y retournent. Cette racine donne une forte & prompte teinture, & une barque d'Indiens qui en eſtoit chargée ayant eſté briſée par leur negligence à la rade d'Ormus où j'eſtois alors, la mer le long du rivage où les ſacs flottoyent parut toute rouge durant quelques jours.

En partant d'Aſtabat il nous falut pourvoir de paille & d'orge pour nos chevaux, ſur l'avis qu'on nous donna que nous n'en trouverions pas de tout le jour. D'abord on deſcend une heure entiere juſqu'à l'Aras qu'on paſſe en bateau, & le reſte de la journée on marche entre des montagnes parmi des torrens & des caillous. Nous campâmes ce ſoir-là prés d'un ruiſſeau.

Le jour ſuivant aprés avoir marché deux ou trois heures dans un valon nous paſſames une haute montagne, au deſſus de laquelle on trouve trois ou quatre méchantes maiſons où nous fiſmes noſtre giſte.

Le lendemain qui fut le cinquiéme jour de noſtre ſeparation d'avec la Caravane, nous marchâmes en deſcendant prés de trois heures juſqu'à un gros village dans une belle aſſiete, & où il y a d'excellens fruits. Nous y prîmes une heure ou deux de repos, & de là nous vinſmes à un grand pont de pierre ſur une Riviere où il n'y a guere d'eau que lors qu'il tombe des pluyes. Elle va tomber dans le lac de *Roumi* dont je parleray plus bas, & l'eau de cette Riviere particulierement quand elle eſt baſſe, eſt ſi acre & de ſi mauvais gouſt que perſonnes n'en peut boire. Un quart de lieuë au deça du pont on trouve trois longues pierres plantées en terre comme des piliers. Les gens du pays diſent qu'elles ont eſté poſées pour monument au meſme lieu où Darius fils d'Hyſtaſpes fut éleu Roy de Perſe par l'induſtrie de ſon Palefrenier ſelon que l'hiſtoire le raconte; & de ce lieu-là juſqu'à Tauris il n'y a plus guere qu'une demi-lieuë.

Les montagnes des Medes que nous traverſames par cette route, & celles qui courent au Levant vers les anciens Parthes, ſont

les plus fertiles de toute la Perſe. Elles portent des grains & des fruits en abondance, & ſur le haut des montagnes il y a de belles plaines toutes ſemées de bled, & qui ſont de grand rapport. Les ſources qui s'y trouvent, & les pluyes qui y tombent y rendent toutes choſes beaucoup meilleures & d'un goût plus relevé qu'en d'autres Provinces de la Perſe qui manquent d'eau, & elles ſont auſſi beaucoup plus cheres.

Nous avons laiſſé la Caravane à une demi-lieuë de Zulfa, & c'eſt là où il nous faut retourner pour reprendre la grande route.

La Caravane ayant paſſé le torrent où nous la quitâmes vint camper au bord de l'Aras, qu'elle paſſa le lendemain en bateau. Elle n'entra point dans Zulfa quoy qu'elle en fût proche, parce qu'au delà de cette Ville il y a deux ou trois lieuës de chemin tres-rude & peu frequenté, où il faut inceſſamment monter & deſcendre, & pour mieux dire il n'y a point de chemin. Ainſi on laiſſe Zulfa à la droite pour en prendre un moins rude, & on ne fait pas un grand détour. Aprés deux heures de marche on paſſe prés d'un village nommé *Sugiac*: puis on entre dans des bruyeres entourées de hauts Rochers. Et cette premiere journée on ne trouve d'autre eau que d'une petite fontaine, mais une eau ſi mauvaiſe que les beſtes ont de la peine d'en boire.

Le jour ſuivant on traverſe un pays uni, mais fort deſert, où on ne trouve qu'un grand Carvanſera abandonné, quoy qu'on y ait fait de la dépenſe, & qu'il ſoit baſti de belle pierre de taille qu'il a falu y aporter de fort loin. Delà on vient au giſte à *Marante* celebre pour la ſepulture de la femme de Noé. Ce lieu-là n'eſt pas grand, & il reſſemble plûtoſt à un bocage qu'à une Ville: mais d'ailleurs il eſt dans une ſituation tres-agreable au milieu d'une plaine fertile & remplie de villages bien peuplez. Cette plaine ne s'étend qu'une lieuë aux environs de Marante, & tout le pays d'alentour eſt preſque deſert. Il n'eſt pas toutefois entierement inutile, & eſtant comme une bruyere continuelle qui reſſemble à nos landes de Bourdeaux, il fournit à la nourriture des chameaux qu'on y éleve pour les Caravanes. C'eſt ce qui fait le grand nombre de Chameliers qui ſont à Sugiac & à Marante, & qui ſelon la police qui eſt entre ces gens-là fourniſſent une partie de cette route. On paye à Marante treize Abaſſis qui font prés de quatre écus pour charge de chameau, & c'eſt comme j'ay dit plus haut un droit qui ſe leve pour la garde des chemins.

De Marante on vient camper le troiſiéme jour à une lieuë de

Sophiana dans une lande où l'eau ne vaut rien, aprés avoir traverſé un pays meſlé & aſſez deſert où on ne trouve qu'un beau Carvanſera dans un valon. *Sophiana* eſt une aſſez grande Ville qu'on ne peut voir à moins que d'eſtre dedans, à cauſe de la quantité d'arbres plantez dans les ruës & aux environs, ce qui luy donne plûtoſt la face d'une foreſt que d'une Ville.

Le lendemain qui eſt la dixiéme journée de marche ordinaire depuis Erivan, aprés avoir traverſé de grandes plaines belles & fertiles la Caravane arrive à *Tauris*. Ces plaines ſont entre coupées de pluſieurs ruiſſeaux qui viennent des montagnes des Medes du coſté du nord; mais l'eau n'en eſt pas également bonne, & il y en a quelques unes dont on ne peut boire.

A moitié chemin de Sophiana & Tauris il y a un côtau d'où l'on a la vuë ſur ces belles plaines; & c'eſt où vint camper l'armée de Sultan Amurat quand il aſſiegea Tauris. La nouvelle eſtant venuë à Cha-Sefi Roy de Perſe qu'il l'avoit brûlée, & qu'il avançoit dans le pays avec plus de cent mille hommes, il dit ſans s'émouvoir qu'il falloit le laiſſer approcher, & qu'il ſçavoit le moyen de ſe vanger de l'invaſion des Turcs ſans beaucoup de peine. Il n'eſtoient plus qu'à quinze journées ou environ d'Iſpahan, & ce fut alors que Cha. Sefi fit promptement detourner devant & derriere toutes les eaux, qui ne viennent que de ſources, & qui ne ſe conduiſent que par canaux dans l'interieur de la Perſe où il n'y a point de Rivieres, & l'armée des Turcs perit auſſi toſt de ſoif dans des païs vaſtes & arides où elle s'eſtoit imprudemment engagée.

Tauris eſt au 83. degré 30. minutes de longitude, & au 40. degré 15. minutes de latitude, dans une plaine decouverte où on ne voit aucun arbre, & environnée de montagnes hors du coſté du couchant. La plus éloignée n'eſt qu'à une lieuë de la Ville, & il y en a une qui la touche preſque au nord n'en eſtant ſeparée que par la Riviere. Le païs eſt bon & fertile en grains, les herbages y ſont excellens, & on y recüeille en abondance toutes ſortes de legumes. On croit que Tauris eſtoit l'ancienne *Echatane* capitale de l'Empire des Medes, & c'eſt encore aujourd'huy une grande Ville & fort peuplée, comme eſtant l'abord de la Turquie, de la Moſcovie, des Indes & de la Perſe. Il s'y trouve une infinité de Marchands & de toutes ſortes de marchandiſes, mais particulierement des ſoyes qu'on y apporte de la Providence de Guilan & d'autres lieux. Il s'y fait un grand trafic de chevaux qui y ſont bons & à bon marché. Le vin & l'eau de vie & generale-

ment tous les vivres n'y ſont pas chers, & l'argent y roule plus qu'en autre lieu de l'Aſie. Pluſieurs familles Armeniennes qui s'y ſont habituées ont acquis du bien dans le trafic, & l'entendent mieux que les Perſans.

Une petite riviere dont l'eau eſt aſſez bonne court au milieu de Tauris; elle s'appelle *Scheinkaïe*, & il y a trois ponts qui n'ont qu'une arche chacun, pour paſſer d'un coſté de la ville à l'autre. Cette eau pour la mieux nommer n'eſt qu'un ruiſſeau ou un torrent qui fait quelquefois de grands ravages, & quand il vient à groſſir il inonde une partie de la ville. Je parleray plus bas d'une riviere aſſez grande qui n'en eſt éloignée que d'une demi-heure de chemin.

La pluſpart des baſtimens de Tauris ſont de brique cuite au Soleil, & les maiſons des particuliers n'ont la pluſpart qu'un étage ou deux au plus. Le toit eſt en terraſſe, & au dedans elles ſont voûtées & enduites de terre detrempée avec de la paille bien hachée qu'on blanchit aprés avec de la chaux. En 1638. la ville fut preſque toute ruïnée par Sultan Amurat Empereur des Turcs comme je l'ay dit plus haut: mais il s'en faut peu qu'elle ne ſoit toute rebâtie. Il y a des Bazars ou Halles pour les marchandiſes qui ſont bien bâtie, & pluſieurs Carvanſeras tres-commodes dont il s'en voit à double étage. Le plus beau eſt celuy de *Mirza-Sadé* Intendant de la Province, qui l'a fait baſtir depuis peu avec un Bazar tout proche; à quoy il a joint une Moſquée & un College avec de bons revenus.

Le grand trafic de Tauris rend cette ville renommée par toute l'Aſie, & elle a un commerce continuel avec les Turcs; les Arabes, les Georgiens, les Mengreliens, les Perſans, les Indiens, les Moſcovites & les Tartares. Ses Bazars qui ſont couverts ſont toûjours remplis de tres-riches marchandiſes, & il y en a de particuliers pour les artiſans. La pluſpart ſont forgerons, dont les uns font des ſcies, les autres des haches, & d'autres enfin des limes & des fuſils pour battre le feu, & pour prendre du tabac. Il y en a auſſi qui font des cadenats; car pour des ſerrures les Levantins n'en ont que de bois. On y voit des tourneurs qui fourniſſent tous les lieux circonvoiſins de tours à filer & de berceaux, & quelques Orfevres qui ne font guere d'autre beſogne que de méchantes bagues d'argent. Mais il y a quantité d'ouvriers en ſoye qui ſont habiles & font de belles étofes, & il y en a plus de ceux-là que de toute autre ſorte d'artiſans. C'eſt à Tauris où ſe fait la plus grande partie des peaux de chagrin qui ſe conſument en Perſe; &

il s'y en consume une grande quantité, n'y ayant personne hors les payſans qui n'ait des botes & des ſouliers de chagrin. Ces peaux ſe font de cuir de cheval, d'aſne ou de mule, & ſeulement du derriere de la beſte, & celuy qui ſe fait de la peau de l'aſne a le plus beau grain.

On voit à Tauris pluſieurs reſtes de beaux edifices autour de la grande place & au voiſinage, & on laiſſe tomber en ruïne quatre ou cinq belles Moſquées d'une grandeur & d'une hauteur prodigieuſe. La plus ſuperbe de toutes & la plus belle eſt en ſortant de la ville ſur le chemin d'Iſpahan. Les Perſans l'abandonnent & la tiennent immonde comme une Moſquée d'heretiques, ayant eſté bâtie par les *Sounnis* ſectateurs d'Omar. C'eſt un grand bâtiment d'une tres-belle ſtructure, & dont la face qui eſt de cinquante pas eſt relevée de huit marches de l'aſſiete du chemin. Il eſt revêtu par dehors de briſques verniſſées de differentes couleurs, & par dedans orné de belles peintures à la Moreſque, & d'une infinité de chiffres & lettres Arabes en or & azur. Des deux côtez de la façade il y a deux *Minarets* ou tours fort hautes, mais qui ont peu de groſſeur & dans leſquelles toutefois on a pratiqué un eſcalier. Elles ſont auſſi revêtuës de ces briques verniſſées, ce qui eſt l'ornement qu'on donne en Perſe à la pluſpart des beaux bâtimens, & chacune eſt terminée par une boule taillée en turban de la maniere que le portent les Perſans La porte de la Moſquée n'a que quatre pieds de large, & eſt taillée dans une grande pierre blanche & tranſparente, de vingt-quatre pieds de haut & de douze de large, ce qui paroiſt beaucoup au milieu de cette grande façade. Du veſtibule de la Moſquée on entre dans le grand dôme de trente-ſix pas de diametre, élevé ſur douze piliers qui l'appuyent par dedans, ſeize autres le ſoûtenant par dehors; & ces piliers ſont fort hauts & de ſix pieds en quarré. Il y a en bas une baluſtrade qui regne au tour, avec des portes pour paſſer d'un coſté à l'autre, & le pied de chaque pilier de la baluſtrade qui eſt de marbre blanc eſt creuſé en petites niches à rez du pavé de la Moſquée, pour y mettre les ſouliers qu'on oſte toûjours pour y entrer. Ce dôme eſt revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de pluſieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chifres & lettres, & d'autres moreſques en relief, le tout ſi bien peint & ſi bien doré & ajuſté avec tant d'art, qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une piece & un pur ouvrage du cizeau. De ce dôme on paſſe dans un autre plus petit, mais qui eſt plus beau en ſon eſpece. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade, blanche

blanche & transparente, & taillée comme une maniere de porte qui ne s'ouvre point. Ce dôme n'a point de piliers, mais à la hauteur de huit pieds il est tout de marbre blanc, & on y voit des pierres d'une longueur & d'une largeur prodigieuse: toute la coupe est un émail violet où sont peintes toutes sortes de fleurs plates. Mais le dehors des deux dômes est couvert de ces briques vernissées avec des fleurons en relief. Sur le premier ce sont des fleurons blancs à fond vert, & sur le second des étoiles blanches à fond noir, & ces diverses couleurs frapent agreablement la veuë.

Proche de la porte par où l'on va du grand dôme à l'autre, on voit a gauche une chaise de bois de noyer peu curieusement travaillée, & qui est appuyée contre le mur. Elle est élevée de six marches, & n'est point couverte. Il y a à main droite une autre chaise de méme bois & d'un assez bel ouvrage, couverte d'un petit daix de mesme étofe, & appuyée aussi contre le mur. Il y a un petit balustre autour, & on y monte par quatorze marches. Du costé du midi de la Mosquée il y a deux grandes pierres blanches & transparentes, que le Soleil quand il donne dessus fait paroistre rouges, & mesme quelque temps apres qu'il est couché on peut lire au travers par sa reverberation. Cette sorte de pierre est une espece d'Albastre, & elle se trouve dans le voisinage de Tauris, comme je diray plus bas.

Vis à vis de la Mosquée de l'autre côté du chemin on voit une grande façade, qui reste seule d'un bastiment qu'on a laissé ruïner. C'estoit la demeure du Schec-Iman ou du grand Prestre. Il y avoit de grands bains qui sont aussi tous détruits, & il y en reste quelques-uns qui estoient les moins beaux qu'on a encore soin d'entretenir.

Dans la grande place de Tauris & aux environs il y a une belle Mosquée, un College, & un Château qui tombent en ruïne, & tous ces édifices sont abandonnez, parce qu'ils ont servi aux *Sounnis* sectateurs d'Omar. Assez prés de la mesme place il y a une Eglise d'Armeniens ruïnée, où ils disent que sainte Helene envoya une partie de la vraye croix. On voit encore une Mosquée qui fut autrefois une Eglise dediée à S. Jean Batiste, & on croit qu'une de ses mains y a esté conservée long temps.

Les Capucins ont une maison assez commode à Tauris, & celuy qui a le plus contribué à leur établissement, & qui les a toûjours appuyez de sa protection, est *Mirza-Ibrahim* à present Intendant de la Province, & dont le credit égale celuy du Kan de

Tauris qui eſt le premier gouvernement de la Perſe. Cét Intendant s'eſt rendu conſiderable à la Cour, & s'eſt mis tres-bien auprés du Roy par ſes ſoins infatigables & ſon adreſſe particuliere à augmenter les finances, ayant trouvé pour cela des ſecrets qui n'eſtoient pas entrez dans l'eſprit d'aucun de ceux qui l'ont precedé dans la meſme charge. Il eſt curieux de toutes les belles ſciences, ce qui eſt rare parmi les Orientaux, & il a pris plaiſir à s'appliquer aux Mathematiques & à la Philoſophie dans l'entretien qu'il avoit ſouvent avec le Pere Gabriel de Chinon Gardien du Convent des Capucins de Tauris. Mais le deſir que Mirza-Ibrahim a eu de faire auſſi inſtruire ſes deux fils qui ont profité des leçons du Pere Gardien, eſt le principal motif qui l'a porté à faire du bien aux Capucins. Il leur a achepté une place pour baſtir une maiſon, & a fourni liberalement à une partie de la dépenſe.

Dans le *Meidan* ou la grande place de la ville, tous les ſoirs quand le ſoleil ſe couche, & tous les matins quand il ſe leve, il y a des gens gagez pour faire pendant une demi-heure un terrible concert de trompetes & de tambours. Ils ſe rangent à un coſté de la place dans une galerie un peu élevée, & cela ſe pratique dans toutes les villes de Gouvernement en Perſe.

En ſortant de Tauris du coſté du nord il y a une montagne qui en eſt tout proche, n'y ayant que la riviere entre-deux. Elle s'appelle *Einali-Zeinali*, & il y avoit autrefois au deſſus un bel hermitage d'Armeniens que les Mahometans ont converti en Moſquée. Au bas de la montagne on voit une fortereſſe & une Moſquée qu'on laiſſe tomber en ruïne, parce qu'elles ont eſté bâties par les Othomans. Il en eſt de meſme d'un Monaſtere qui eſt un peu plus loin ſur le bord d'un precipice; & proche de là il y a deux caves où l'on void quelques ſepultures & des colomnes de marbre couchées par terre. Il y a auſſi dans la Moſquée quelques tombeaux des anciens Roys des Medes, & ce qui en reſte montre aſſez que l'ouvrage en eſtoit beau.

Sur la route de Tauris à Iſpahan environ à une demi-lieuë des derniers jardins de la ville, entre pluſieurs croupes de montagnes qu'on laiſſe à main droite, on voit ſur la plus haute où jamais il n'y eut d'eau, & où meſme il eſt impoſſible d'en conduire, un pont de cinquante pas de long dont les arches ſont fort belles, mais qui peu à peu tombe en ruïne. Ce fut un Moullah qui le fit bâtir ſans que perſonne pût juger de ſon deſſein, & on ne peut de ce coſté-là venir à Tauris ſans voir ce pont, parce qu'il n'y a point d'autre chemin, & qu'à droite & à gauche ce ſont des eaux & des

precipices. On ſçeut depuis par ſon propre aveu qu'une pure vanité luy avoit fait entreprendre cet ouurage, ſçachant que Cha-Abas I. du nom devoit venir à Tauris. Le Roy y vint en effet quelque temps aprés, & voyant ſur le haut de cette montagne un pont qui ne pouvoit eſtre utile à quoy que ce fuſt, il demanda qui eſtoit celuy qui l'avoit fait faire, & quel eſtoit ſon déſſein. Le Moullah qui eſtoit venu au devant du Roy, & qui ſe trouva prés de ſa perſonne quand il fit cette demande; Sire, luy dit-il, je n'ay fait bâtir ce pont qu'afin que voſtre Majeſté venant à Tauris, elle s'informaſt de celuy qui l'a fait faire. On peut juger par là que le Moullah n'avoit autre ambition que d'obliger le Roy à parler de luy.

A une lieuë de Tauris au couchant d'eſté on trouve au milieu d'un champ une groſſe Tour de brique appellée *Kanhazun*. Elle a environ cinquante pas de diametre, & quoy qu'elle ſoit à demi-ruïnée elle eſt encore fort haute. Il ſemble que ça eſté le donjon de quelque Chaſteau, & il reſte encore autour de hautes murailles, qui pour n'eſtre que de gazon paroiſſént neanmoins eſtre fort anciennes. On ne ſçait pas certainement par qui cette tour a eſté bâtie; mais pluſieurs lettres Arabes qui ſont ſur la porte font juger que c'eſt un ouvrage des Mahometans. En l'année 1651. il y eut à Tauris & aux environs un grand tremblement de terre, pluſieurs maiſons furent renverſées, & cette tour fendant de haut en bas, il en tomba une partie dont le dedans fut rempli.

Outre la petite riviere qui court dans Tauris, il en paſſe une autre plus grande à demi-lieuë de la ville, ſur laquelle au meſme endroit il y a un aſſez beau pont de pierre. On voit tout proche une ſepulture couverte d'un petit dôme, où les Perſans diſent que la ſœur d'Iman-Riza eſt enterrée, & ils l'ont en grande veneration. La riviere qui paſſe ſous le pont vient des montagnes du nord, & ſe va rendre dans le Lac de *Roumi* à treize ou quatorze lieuës de Tauris. On l'appelle *Aggi-ſou*, c'eſt à dire, *Eau-amere*, parce que ſon eau eſt tres-mauvaiſe, & qu'il ne s'y trouve aucun poiſſon. Il en eſt de meſme du Lac, qui a environ quinze lieuës de tour, & dont l'eau eſt comme noire. Les poiſſons qui s'y rendent avec pluſieurs ruiſſeaux qui tombent dedans, deviennent d'abord aveugles, & au bout de quelques jours on les trouve morts ſur le rivage. Ce Lac prend ſon nom d'une Province & d'une petite ville qui s'appellent *Roumi*, & n'eſt éloigné de Tauris que de dix ou onze lieuës.

Au midi du Lac ſur le chemin qui mene à une petite ville nom-

mée *Tokoriam*, on voit un côteau qui s'abaiſſe inſenſiblement, & dont le doux penchant forme un terrain uni où boüillonnent pluſieurs ſources. Elles s'étendent à meſure qu'elles s'éloignent du lieu où elles commencent à ſe montrer, & la terre où elles coulent a quelque choſe d'aſſez ſingulier pour tenir lieu entre nos remarques. Elle eſt de differente nature: La premiere terre qui ſe leve ſert à faire de la chaux; celle qui eſt au deſſous eſt une pierre troüée & ſpongieuſe qui n'eſt bonne à rien; & celle qu'on trouve aprés comme un troiſiéme lit, eſt cette belle pierre blanchâtre & & tranſparente au travers de laquelle on voit le jour comme au travers d'une vitre, & qui eſtant bien taillée ſert d'ornement aux maiſons. Cette pierre n'eſt proprement qu'une congelation des eaux de ces ſourees, & il s'y eſt trouvé quelquefois des reptiles congelez. Le Gouverneur de la Province en voya en preſent pour une grande rareté à Cha-Abas une de ces pierres où il ſe trouva un lezard d'un pied de long. Celuy qui la preſenta au Gouverneur eut pour reconnoiſſance vingt tomans ou trois cens écus, & depuis j'en ay offert mille pour la meſme piece. En certains endroits de la Province de Mazandran, où la mer Caſpie s'avance le plus dans les terres de Perſe, on trouve auſſi de ces pierres congelées, mais en bien moindre quantité que vers le Lac de Roumi, & on voit quelquefois des morceaux de bois & des vermiſſeaux pris dans la pierre. J'ay eu la curioſité d'apporter la charge d'un Chameau, c'eſt à dire prés de dix quintaux de ces pierres tranſparentes, & je les ay laiſſées à Marſeille juſqu'à-ce que j'aye vû à quoy je pourray mieux les employer.

CHAPITRE V.

Suite de la grande route de Conſtantinople en Perſe, depuis Tauris juſqu'à Iſpahan par Ardeuil & Casbin.

DE Tauris à Iſpahan on compte d'ordinaire vingt-quatre jours de marche de Caravane.

Le premier jour on paſſe des montagnes arides, & on trouve à quatre lieuës de Tauris un des plus beaux Carvanſeras de la Perſe. C'eſt Cha-Sefi qui l'a fait baſtir; il eſt ſpacieux & fort commode, & il y peut loger cent perſonnes avec leurs chevaux. Dans toute la Perſe, & particulierement depuis Tauris juſqu'à Iſpahan, & de là juſqu'à Ormus, on trouve tous les jours des Carvanſeras

dans une juſte diſtance. Je feray ailleurs la deſcription de ces hoſtelleries de Levant.

Le ſecond jour on deſcend une montagne fort rude & où le chemin eſt fort étroit. C'eſt au bas de cette montagne où les Marchands ont à choiſir deux chemins pour ſe rendre à Iſpahan, & chacun ſuit en cela ſon inclination ou ſes affaires. Ceux qui veulent ſuivre la route ordinaire & le droit chemin par les villes de Kom & de Kachan, laiſſent à gauche un étang qui ſepare les deux routes; & ceux qui veulent aller par Ardeüil & Caſbin deux autres bonnes villes, laiſſent l'etang à droite & prennent le long de la montagne. De Tauris à *Ardeüil*, il n'y a guerre moins de douze lieuës; depuis l'étang le pays eſt aſſez bon, & je décriray cette route la premiere.

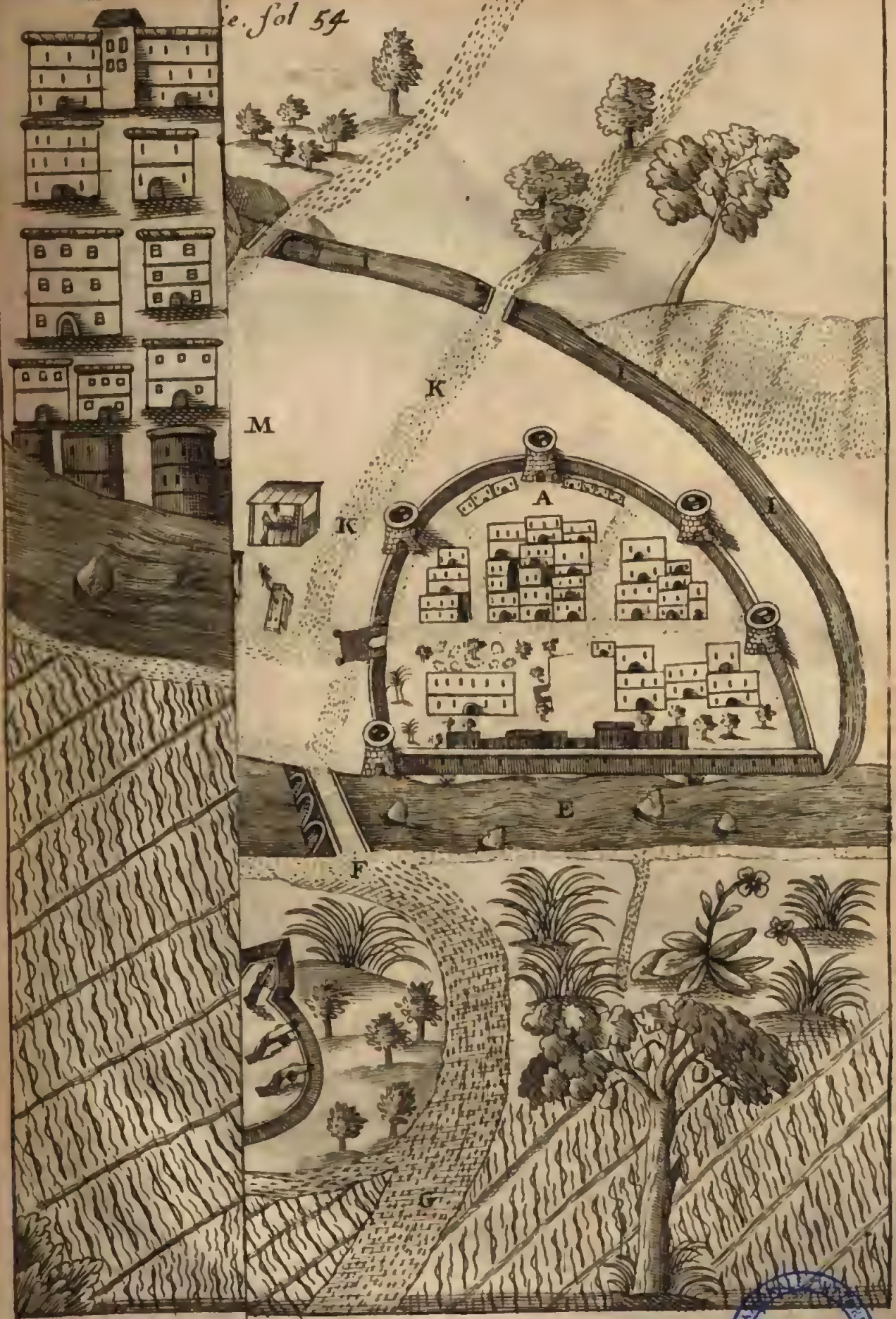
Ardeüil eſtant ſi peu éloignée de Tauris eſt à quelques minutes prés aux meſmes degrez de longitude & de latitude. Cette ville eſt renommée, tant pour le grand & premier abord des ſoyes qui viennent de la Province de Guilan, dont elle eſt voiſine, que pour la ſepulture de Cha-Sefi I. du nom Roy de Perſe, & d'autres Princes de ſa maiſon. Les avenuës en ſont agreables, & ce ſont des allées de grands arbres appellez *Tchinar* plantez en droite ligne dans une juſte diſtance. Elle eſt d'une grandeur mediore, & aſſiſe dans une belle ouverture de montagnes. Celle qui eſt la plus proche de la ville, appellée *Sevalan*, eſt une des plus haute de la Medie. Les maiſons d'Ardeüil ſont baſties de terre comme dans toutes les autres villes de la Perſe, & les ruës y ſont fort inégales, ſales & étroites. Il n'y en a qu'une qui eſt aſſez belle, à un des bouts de laquelle eſt baſtie l'Egliſe des Armeniens. Une petite riviere paſſe au milieu de la ville, qui ſortant des montagnes voiſines prend ſon cours d'orient en occident. On la diviſe en pluſieurs canaux pour arrouſer les jardins, & en divers endroits on a planté de beaux arbres qui réjoüiſſent la veuë, & rendent la ville plus agreable. Le Meydan ou la place du marché eſt grande, plus longue que large, & un beau Carvanſera que le Kan a fait bâtir répond ſur un des coſtez de cette place. Il y en a d'autres aſſez commodes en d'autres endroits de la ville, aux environs de laquelle on voit de beaux jardins, particulierement celuy du Roy où on ſe rend par une belle & longue allée de quatre rangs d'arbres, au bout de laquelle on découvre un grand portail qui y donne entrée. Quoy que le terroir d'Ardeüil ſoit bon pour la vigne, on n'y en voit point, & on ne fait point de vin

qu'à plus de quatre ou cinq lieuës loin de la ville. Les Armeniens qui demeurent à Ardeüil en ont toûjours bonne proviſion ; mais il n'y a point de lieu dans la Perſe où il faille aporter tant de précaution pour y en faire entrer, & meſme pour y en boire, la choſe devant eſtre fort ſecrette. Il faut s'en cacher comme on feroit d'une mauvaiſe action, & cette contrainte eſt un effet de la ſuperſtition Mahometane, les Perſans ayant une ſi particuliere veneration pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pecher de ſouffrir qu'on buſt du vin ouvertement.

On vient de toute la Perſe en pelerinage au ſepulchre de Cha-Sefi, qui avec le grand abord des ſoyes dont je parleray plus bas, rend Ardeüil une des plus conſiderables villes du Royaume. La Moſquée dans laquelle il eſt enterré eſt accompagnée de pluſieurs bâtimens, dont l'entrée donne ſur le Meydan qu'elle vient joindre au midy par un grand portail. La porte eſt croiſée de chaiſnes de fer attachées à de groſſes boucles, & quand un criminel peut les toucher & entrer dans la premiere cour, il eſt en ſeureté & on n'oſeroit le prendre. C'eſt une grande cour plus longue que large, & au dehors du coſté qui regarde le Meydan on a baſti le long du mur des boutiques pour des marchands & des artiſans.

De cette grande cour on paſſe à une ſeconde de moindre étenduë & pavée de pierres plates, avec un ruiſſeau qui court au milieu. On y entre par une grande porte croiſée de chaiſnes de fer comme la premiere, & qui eſt à main gauche au coin de la grande cour. Elle conduit d'abord ſous un portique, où il y a de grands balcons élevez à la façon du païs, ſur leſquels on voit pluſieurs perſonnes, pelerins, ou autres gens que de mauvaiſes affaires obligent à rechercher cét azile. C'eſt en ce lieu là où il faut quitter l'épée & le baſton avant que de paſſer outre, & donner quelque choſe à un *Moullah* qui eſt toûjours là avec des livres.

Dans cette ſeconde cour où coule un ruiſſeau, d'un coſté ſont les bains, de l'autre les greniers à riz & à bled ; & à main gauche au bout de la meſme cour, il y a une petite porte qui conduit au lieu où tous les jours ſoir & matin on diſtribuë aux pauvres les aumônes royales ; ce qui ſe fait vis à vis des cuiſines. Cette porte eſt couverte de lames d'argent, & il y a dans ces cuiſines vingt-cinq ou trente fourneaux pratiquez dans l'épaiſſeur du mur, avec autant de chaudieres où on appreſte quantité de



NAPOLI

viandes & de Pilau, tant pour les pauvres que pour les Officiers de la Moſquée. Pendant qu'on fait cette diſtribution, le maiſtre Cuiſinier qui commande à tous les autres eſt aſſis dans une chaiſe couverte de lames d'argent, & prend garde que tout ſe faſſe avec ordre. Il fait tous les jours meſurer le riz pour les marmites, & couper les viandes en ſa preſence, & tout ſe gouverne dans cette maiſon Royale avec une grande œconomie.

Au bout du portique qui ſuit la premiere cour, il y a deux portes l'une aprés l'autre de moyenne grandeur, couvertes toutes deux de lames d'argent, & qui donnent paſſage à un corridor. Entre ces deux portes on voit à main droite une petite Moſquée où il y a quelques tombeaux de Seigneurs Perſans. Quand on a paſſé le Corridor on entre dans une petite cour, & à main gauche eſt la porte de la Moſquée où ſont les tombeaux des Princes de la maiſon Royale de Perſe. Il ſe faut bien garder de marcher ſur le ſeüil des portes qui d'ordinaire eſt couvert de lames d'argent; c'eſt un crime à ne pouvoir eſtre expié que par un chaſtiment tres-ſevere. On paſſe d'abord par une petite allée qui mene à la Nef fort richement tapiſſée, autour de laquelle il y a des pupitres chargez de gros livres, où liſent continuellement les Moullahs ou Docteurs de la Loy gagez pour le ſervice de la Moſquée. Au bout de la Nef qui n'eſt pas grande, il y a un petit Dôme en octogone comme une maniere de Chœur d'Egliſe, au milieu duquel eſt le ſepulchre de Cha-Sefi. Il n'eſt que de bois, mais bien travaillé, & c'eſt un bel ouvrage de marqueterie. Il n'excede pas la hauteur d'un homme de la taille ordinaire, & paroiſt comme un grand cofre dont les quatre coins d'enhaut portant quatre groſſes pommes d'or. On le tient couvert d'un brocard rouge, & les autres tombeaux qui l'accompagnent ſont couverts de meſme de riches étoffes. Tant au Chœur qu'en la Nef il y a quantité de lampes, les unes d'or, les autres d'argent, & la plus grande de toutes eſt d'argent vermeil doré d'une belle cizelure. Il y a auſſi ſix grands chandeliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent, & ils portent de gros cierges qu'on n'allume qu'à leurs grandes feſtes.

Du Dôme où eſt le tombeau de Cha-Sefi on paſſe ſous une petite voûte, qui enferme une autre ſepulture d'un Roy de Perſe duquel je n'ay pû ſçavoir le nom. C'eſt comme un autre grand cofre de bois d'un aſſez beau travail, & couvert auſſi d'un brocard de ſoye. La voûte de la Moſquée eſt ornée au dedans

loger. Aprés l'avoir descenduë le païs est uni, & il n'y a plus que trois lieuës jusqu'à Casbin.

Casbin est au 87. d. 30. m. de longitude, & au 36. d. 15. m. de latitude. C'est une grande villace dont les maisons sont basses & mal basties, à la reserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du Roy, & qui ont quelque apparence. Elle n'a point de murailles, & plus de la moitié de la Ville est en jardinages. Il y a trois Carvanseras avec des Bazars autour, & il y en a un des trois qui est fort grand & commode. Elle n'est habitée que par des Mahometans, & s'il y a quelques Chrestiens mêlez parmi eux, ils sont en tres-petit nombre.

Le terroir de Casbin produit des pistaches. L'arbre qui les porte n'est jamais guere plus grand qu'un Noyer de dix ou douze ans, & elles viennent par bouquets qui ressemblent à une grape de raisin. La grande quantité de pistaches qui sort de la Perse vient de *Malavert*, petite Ville à douze lieuës d'Ispahan en tirant au Levant: Ce sont les meilleures pistaches du monde, & le terroir qui est de grande étenduë en produit dans une telle abondance, qu'il y en a dequoy fournir toute la Perse & toutes les Indes.

De Casbin on vient camper à un petit village accompagné d'un Carvansera, & on marche ce jour-là environ six lieuës dans des campagnes assez fertiles, & traversées de quantité de ruisseaux.

Le lendemain on traverse encore un bon païs, & aprés neuf ou dix heures de marche on vient à *Denghé*. C'est un gros village au pied d'une montagne, & au milieu duquel passe un beau ruisseau. Il y a d'excellent vin tant blanc que clairet, & les voyageurs ne manquent pas d'en remplir leurs oudres. On ne s'arreste pas toutefois à ce village, mais d'ordinaire on pousse une lieuë plus loin, pour gagner un beau Carvansera qui est un assez bon giste.

C'est à ce village de *Denghé* où se viennent joindre les deux routes de Tauris à Ispahan, celle que j'ay décrite par Ardeüil & Casbin, & la route ordinaire & la plus courte par Kom & Cachan; laquelle il nous faut reprendre. C'est à ce mesme village où se rendent aussi les Caravanes qui vont aux Indes par Mechéed & Candahar, & où elles laissent la route d'Ispahan pour prendre à gauche & tirer droit au Levant.

CHAPITRE VI.

Suite de la route ordinaire de Tauris à Iſpahan par Zangan, Sultanie & autres lieux.

IL faut retourner à l'étang qu'on trouve au pied d'une montagne à ſix lieuës de Tauris, où ceux qui veulent ſuivre la route ordinaire d'Iſpahan par Zangan & Sultanie, laiſſent à gauche le chemin d'Ardebil & de Caſbin. Cet étang eſt d'ordinaire couvert de gros canars rouges & qui ſont fort bons.

De là aprés douze ou treize heures de marche, dans laquelle on trouve trois Carvanſeras, on vient à *Karachima* bon village dans un profond valon qui paroiſt bien cultivé. Il n'y a qu'un petit Carvanſera de terre, dont les portes ſont ſi baſſes qu'il y faut preſque entrer à genoux.

Le lendemain on vient à un autre gros village nommé *Turcoma* dont le terroir eſt fertile, quoy qu'il y faſſe bien froid. Il y a pluſieurs Carvanſeras bâtis comme une longue allée couverte, & qui ne ſont que de terre; les hommes ſont à un bout, & les chevaux ſont à l'autre.

Le jour ſuivant on paſſe un pays boſſu & deſert, & aprés avoir marché huit heures on arrive à *Miana* petite ville ſituée dans un lieu marecageux, & où on paye un droit pour la garde des chemins. C'eſt où mourut Monſieur Thevenot en revenant d'Iſpahan. Il avoit ramaſſé pluſieurs livres Perſiens & Arabes, & le Cadi de Miana retint les meilleurs. Il y a dans cette Ville un des plus beaux Carvanſeras de la Perſe.

A deux heures de Miana on paſſe une Riviere ſur un beau pont de pierre qu'on laiſſe ruïner, & dont les arcades ſont creuſes par dedans: il eſt baſti de brique & de pierre de taille, & eſt auſſi long que le pont-neuf de Paris. Ce pont eſt preſque au pied d'une haute montagne appellée *Kaplenton*. Cha-Abas en fit paver tout le chemin, parce que la terre y eſt ſi graſſe, que dans le degel ou lors qu'il tomboit la moindre pluye, il eſtoit impoſſible que les Caravanes y pûſſent paſſer. Il y a en Perſe une ſorte de chameaux qui dans une terre graſſe où il vient à pleuvoir n'ont point de force pour ſe tenir, & avec la groſſe charge qu'ils ont ſur le dos ils s'écartelent & s'ouvrent le ventre. Avant que le chemin fût pavé il falloit étendre des tapis dans les pas le plus gliſſans où ces cha-

meaux devoient paſſer, & il faut recourir encore à ce remede en quelques endroits où le pavé eſt rompu.

Preſque au bas de la deſcente du coſté d'Iſpahan ſur la croupe d'une petite montagne détachée de toutes les autres, il y a un Fort abandonné : Il eſt proche du grand chemin & d'une Riviere, qui de meſme que celle qui eſt de l'autre coſté de la montagne à deux heures de Miana, va ſe perdre dans la mer Caſpienne aprés avoir traverſé la Province de Guilan, où on les coupe en pluſieurs canaux Mais en general tous les grains & les fruits qui croiſſent en Perſe par le ſeul ſecours de l'eau des canaux qu'on derive des Rivieres ſont de peu de garde, moins bons & beaucoup moins chers, que ceux qui viennent dans les Provinces où il pleut & dont la fecondité ne doit rien à l'artifice. Le bled ſur tout ne ſe peut guere garder au delà d'un an, & ſi on le garde d'avantage il s'y engendre une vermine qui le mange. Il en eſt de meſme ſi le bled eſt en farine, & un ver qui s'y met auſſi la rend ſi amere qu'il eſt impoſſible d'en manger.

Au deça de la montagne de Kaplenton on en void de loin deux autres fort hautes, l'une vers le nord appellée *Saveland*, & l'autre au midi qu'on nomme *Sehant :* Il y en a une troiſiéme de même nature, mais qu'on ne peut voir de la route d'Iſpahan, parce qu'elle eſt trop éloignée du chemin, & prés de là Ville de Hamadan. C'eſt de ces trois montagnes remplies d'une infinité de ſources d'où ſortent la pluſpart des eaux qui arrouſent la Perſe; & les Perſans diſent que le nombre de ces ſources eſtoit bien plus grand, mais que depuis cent ans il s'en eſt perdu pluſieurs ſans qu'on ſçache où elles ſe ſont diſperſées.

Il y a pluſieurs villages aux environs de la montagne de Kaplenton qui ne payent rien au Roy, mais ils ſont obligez d'envoyer une certaine quantité de riz & de beurre pour l'entretien de la Moſquée d'Ardeüil. Ils ont auſſi un beau privilege; & ſi quelqu'un tuë un homme & ſe retire à l'un de ces villages, on n'oſe l'y rechercher, & le Roy meſme ne le peut punir.

De la Riviere qui paſſe au pied de la montagne de Kaplenton on vient à un beau Carvanſera appellé *Tchamalava* bâti depuis peu d'années, & aprés treize heures de marche dans un pays fort ſterile, on trouve un autre Carvanſera qu'on nomme *Sartcham* dans un lieu entierement ſolitaire : c'eſt ce qui rend inſolens les *Raders* qui ſe tiennent-là pour la garde des chemins, & ils ne craignent rien ſe voyant éloignez des villes & des villages.

De Sartcham on vient à une Riviere qu'on coſtoye fort long-

temps, aprés quoy on trouve un Carvanſera nommé *Dighé* aſſez prés d'un grand village : L'édifice en eſt beau, & les fondemens ſont de pierre de taille rouge & blanche fort dure & ondée.

Le jour ſuivant on paſſe un païs fort inégal, d'où on tombe dans un vallon au bout duquel on vient à *Zangan* grande villace & tres-mal bâtie. Il y a toutefois un fort beau Carvanſera, qui à mon dernier voyage à Iſpahan ſe trouva ſi plein, que nonobſtant une forte pluye j'aurois eſté obligé de coucher dehors, ſans deux Armeniens qui me receurent dans leur chambre avec tous mes gens ; pour nos chevaux ils demeurerent à l'air. De Zangan on vient à un Carvanſera où on paye les droits qui ſont dûs au Kan de Sultanie.

Sultanie eſt une villace qu'on laiſſe à demi-lieuë du grand chemin, & qui eſt proche d'une montagne. Il y a eu autrefois de belles Moſquées à ce qu'on en peut juger parce qui en reſte, & ce ne ſont plus que des ruïnes que le temps acheve de conſumer. Pluſieurs Egliſes de Chreſtiens furent converties en ces Moſquées & s'il en faut croire les Armeniens tant d'Egliſes que de Chapelles il y en avoit dans Sultanie juſques à prés de huit-cens.

A trois lieuës de Sultanie on trouve un Carvanſera, & un peu plus loin un gros bourg nommé *Ija* où il y a auſſi un Carvanſera aſſez commode, & on y trouve du vin qui n'eſt pas fort excellent.

Habar vient enſuite, Ville ancienne & de grande étenduë, mais fort ruïnée, dans laquelle habitent pluſieurs Armeniens : comme ils font de bon vin les voyageurs ont ſoin d'en remplir leurs oudres.

De Habar aprés ſept heures de marche on arrive à un village nommé *Partin* Le chemin de Zangan à Partin ſe fait en deux jours. C'eſt une plaine fertile, & on y découvre pluſieurs villages. Elle eſt bordée des deux coſtez au Levant & au couchant d'une chaîne de hautes montagnes, & ſa plus grande largeur n'eſt que de trois lieuës.

Cette plaine eſt ſuivie d'une campagne ſterile & mal habitée, & qui dure tout un jour juſqu'à *Sexava*. On paſſe aux ruines d'un village dont il n'eſt reſté que deux maiſons, avec une tour de Moſquée qui eſt fort haute & menuë. Le village eſt ſur le bord d'un torrent. On trouve enſuite un Carvanſera de terre bâti depuis peu de temps, & aſſez prés de-là un grand château appellé *Khiara* qui eſt ſur une bute & fort mal conſtruit;

Sexava eſt une petite ville dont le terroir porte d'excellentes noix. Ses Carvanſeras pour n'eſtre que de terre & tres-petits ſont fort propres & commodes, & le nombre ſupplée au défaut de la grandeur.

De Sexava aprés ſept heures de marche en pays deſert on vient à un grand Carvanſera appellé *Idgioup*, qui a eſté autrefois plus beau qu'il n'eſt à preſent, & qu'on voit ſeul dans une campagne. A trois heures de-là on en trouve un autre fort ſpacieux appellé *Kochkeria*, & quatre heures plus loin on arrive au Carvanſera de *Denghé* où ſe joignent les deux routes, & dont j'ay parlé au chapitre precedent.

De Denghé à *Kom* il y a trois grandes journées de méchant païs deſert & aride & ſans autre eau que de ciſterne, à la reſerve de quelques endroits qui ſont aſſez bons. On trouve à quatre lieuës de Denghé un beau Carvanſera, & à trois lieuës plus loin un autre, éloigné de mille pas d'un village vers le midi entre des coſteaux où croiſt de bon vin blanc & clairet. De ce dernier Carvanſera à Sava il n'y a plus que trois heures de marche pour la Caravane.

Sava eſt une bonne ville dans une plaine fertile & remplie de villages. Son plus grand negoce eſt de petites peaux d'agneaux griſes, dont la friſure eſt fort belle & dont on fait des fourures. Deux ou trois lieuës au dela de Sava le pays eſt aſſez bien cultivé, & aprés avoir gayé une Riviere à une demi-heure de la ville, on trouve deux heures plus loin un des plus beaux Carvanſeras de la Perſe, qu'on achevoit de bâtir à mon dernier voyage à Iſpahan. De-là à Kom il y a encore ſept ou huit heures de marche dans des terres ſeches & des ſables ſalez : mais à une demi-lieuë de Kom la terre eſt bonne & de grand rapport.

Kom eſt une des grandes Villes de la Perſe dans un pays plat & fort abondant en riz Il y croiſt auſſi de bons fruits & particulierement de groſſes & excellentes grenades. Elle n'a que des murailles de terre avec de petites tours fort prés les unes des autres, & les maiſons pour n'eſtre auſſi que de terre n'en ſont pas moins propres au dedans. A l'entrée de la Ville on paſſe une Riviere ſur un pont de pierre, d'où en tournant à droite ſur un fort beau quay on trouve un Carvanſera bien bâti & fort commode.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Kom eſt une grande Moſquée, que les Perſans n'ont pas en moindre veneration que celle d'Ardeüil. C'eſt où on voit les ſepultures de Cha-Sefi & de Cha-Abas ſecond, & celle de *Sidi-Fatima* fille de *Iman-Hocen*, qui

eſtoit fils d'Ali & de Fatima Zubra fille de Mahomet. La grande porte de cette Moſquée répond ſur une place plus longue que large, où il y a un Carvanſera & des boutiques qui au dehors ont quelque beauté. Un des coſtez de la place eſt comme fermé d'une muraille fort baſſe, pardeſſus on voit la greve & la petite Riviere qu'on paſſe ſur un pont où la meſme place vient aboutir. Sur le grand portail de la Moſquée on voit de l'écriture en Lettres d'or à la loüange de Cha-Abas ſecond. On entre d'abord dans une cour qui eſt plus longue que large, & qu'on pourroit appeller jardin, puiſque des deux coſtez de l'allée du milieu qui eſt pavée il y a des quarrez de fleurs; & j'y ay veu entr'autres de beau jaſmin jaune, quantité de fileria, & pluſieurs ſortes de plantes. Un baluſtre de bois qui regne des deux coſtez le long de l'allée empeſche que les paſſans ne puiſſent rien cueillir, & on a grand ſoin de tenir le lieu en bon eſtat. Les Chreſtiens n'y entrent pas bien aiſément, ſur tout ceux dont l'hbit ny la mine ne donnent pas dans la veuë: mais de la maniere que j'ay toûjours voyagé en Perſe & aux Indes on ne m'a jamais refuſé la porte en aucun lieu.

Dans cette premiere cour on voit à gauche en entrant de petites chambres, où ceux qui reçoivent les aumônes que par la fondation de la Moſquée on y diſtribuë tous les jours, vont manger leur portion, aprés quoy ils ſe retirent. Ces meſmes chambres ſervent d'azile à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes, comme à la Moſquée d'Ardeüil. Ces lieux de franchiſe ne ſont pas comme les noſtres, où il faut que celuy qui s'y retire ſe nourriſſe à ſes dépens. En Perſe ceux qui ont de méchantes affaires, & qui peuvent ſe ſauver dans ces lieux d'azile, ſont nourris des revenus de la Moſquée, & n'eſtant point en ſouci de leur entretien, leurs amis trouvent plus de facilité à traiter avec les parties, & à les porter à un accommodement.

De la premiere cour on paſſe dans une autre qui eſt plus grande & toute pavée, & de celle-cy à une troiſiéme qui eſt quarrée & relevée en terraſſe. On y entre par une porte qui eſt au bout d'un large perron, & c'eſt ou ſont les logemens des Moullahs ou Preſtres de la Moſquée.

De cette troiſiéme cour, par un eſcalier de brique de dix ou douze marches, on paſſe à une quatriéme qui eſt auſſi relevée en terraſſe, & au milieu de laquelle il y a un beau baſſin. Il ſe remplit continüellement par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & ſe vuide à meſure par d'autres canaux qui vont

donner de l'eau à divers lieux de ce grand enclos. Il y a quelques baſtimens en cette cour, & un des coſtez eſt occupé par la face de la Moſquée qui n'eſt pas des-agreable. Ce ſont trois grandes portes aſſez bien enteduës à la mode du pays, & il y a au devant une muraille de brique à hauteur d'homme, & percée à jour en maniere de lozange. Le ſeüil de la porte du milieu eſt couvert d'une plaque d'argent, & il y a entre ces trois portes & celle du Dôme de la Moſquée pluſieurs Moullahs ou Docteurs qui tiennent des livres ou ils liſent inceſſamment.

Cette Moſquée eſt un octogone, & à chaque angle il y a une petite porte de bois de noyer verniſſé de gris & de jaune. La ſepulture de Sidi-Fatima petite fille de Mahomet eſt au fond de la Moſquée, n'y ayant que pour paſſer un homme entre la muraille & le tombeau. Il eſt entouré d'une grande grille d'argent de ſeize pieds en quarré, de laquelle les barreaux ſont ronds & pommetez aux endroits où ils ſe croiſent, & avec la lumiere qui ſort de quantité de lampes d'or & d'argent, tout cela enſemble ne peut produire qu'un tres-bel effet. Le dedans de la Moſquée juſqu'à l'élevation des angles de l'octogone qui ſupportent le Dôme, eſt de carreaux d'un beau vernis de diverſes couleurs ; & la coupe du Dôme comme la voûte du portique de la Moſquée, eſt une peinture en Moreſque d'or & d'azur. De chaque coſté de la Moſquée, & prés du lieu où eſt le tombeau de Sidi-Fatima, on voit une grande ſale où on diſtribuë aux pauvres les aumônes royales, qui conſiſtent, comme j'ay dit ailleurs, en pilau & autres viandes appreſtées fort proprement. De ce tombeau on tourne à gauche vers un eſcalier qui en eſt éloigné de vingt-cinq ou trente pas, & cét eſcalier meſme à une porte au deſſus de laquelle il y a encore quelque écriture à la gloire de Cha-Abas II. La porte eſtant ouverte on voit le lieu où repoſe le corps de ce Roy, & par une autre porte grillée on découvre ſous un petit Dôme le tombeau de Cha-Sefi ſon pere qui eſt couvert d'un drap d'or. On travaille inceſſamment à la ſepulture de Cha-Abas qu'on veut rendre magnifique, & les gens de la Moſquée me dirent que la voûte du Dôme ſera revêtuë par dedans de lames d'argent.

Eſtant arrivez à Kom nous fuſmes nous placer au Carvanſera ; & il n'y avoit pas deux heures que nous y étions entrez, quand nous vîmes paſſer devant la porte grande quantité de monde qui s'empreſſoit à courir, & que tous ceux qui eſtoient au Carvanſera ſuivirent en meſme temps. Ce fut à mon premier voya-

ge de Perſe, & m'eſtant informé de ce qui cauſoit ce concours de gens, il me fut répondu que c'eſtoit le jour qu'on avoit deſtidepuis long-temps à un grand ſpectacle, qui eſtoit de faire batre les deux Prophetes, & qu'il eſtoit temps de ſe rendre à la place, parce que le combat alloit commencer. Dans le deſſein que j'avois de m'inſtruire des mœurs & coûtumes du pays, je voulus voir le ſpectacle dont on me parloit, & quand je fus ſur le lieu je trouvay la place de la ville qui eſt fort grande ſi pleine de monde, que j'eus de la peine à percer la foule juſqu'au milieu où ſe devoit faire le combat de deux Taureaux. Voicy en peu de mots comme la choſe ſe paſſa. Quantité de baſteleurs diviſez en deux bandes occupoient le milieu de la place, où ils faiſoient faire large pour avoir l'eſpace neceſſaire pour le combat. Chaque bande tenoit un taureau, dont l'un portoit le nom de Mahomet, & l'autre celuy d'Ali, & ſoit que ce fût un effet du hazard, ou de l'adreſſe des maiſtres des taureaux, aprés un combat opiniaſtre où on voyoit ces beſtes écumer d'ardeur & de colere, Mahomet enfin quitta la partie, & laiſſa à Ali toute la victoire. Auſſitoſt toute le peuple donna de grandes marques de joye, toute la place fut remplie du ſon des flûtes & des haut bois, chacun vint comme adorer Ali, & tout s'écrierent, *Voilà les œuvres de Dieu qu'Ali a faites.* En ſuite on mena le taureau Ali ſous une porte la teſte tournée vers le peuple, & aprés l'avoir bien froté pour le delaſſer du combat où il s'eſtoit courageuſement porté, chacun luy envoya des preſens qui vont au profit des baſteleurs. Le Kan ou Gouverneur de Kom qui aſſiſtoit à ce ſpectacle avec cent cavaliers fort richement equipez, fit preſent de cinquante tomans qui montent à ſept cent cinquante écus Ceux qui l'accompagnoient & les principaux de Kom donnerent les uns une robe, les autres une ceinture, & juſqu'au petit peuple, il n'y en eut aucun qui ne portât ou des fruits ou d'autres choſes chacun ſelon ſes moyens.

Le Kan eſtoit un Seigneur tout à fait civil, & il n'y avoit point d'étranger qui ne ſe loüât de ſa maniere d'agir qui eſtoit entierement obligeante. Dés qu'il fut arrivé à la place, ſoit qu'il m'euſt apperceu avec l'Aleman que j'avois amené de Conſtantinople, ſoit que quelqu'un l'euſt averti qu'il y avoit là des étrangers auprés de luy, il nous fit incontinent appeller, & aprés nous avoir fait quelques queſtions ſur le ſujet de noſtre voyage, il ordonna qu'on nous apportât un banc pour nous aſſeoir. Il s'informa d'où nous venions & ce que nous allions faire à Iſpahan, & luy ayant répondu

répondu que nous allions voir le Roy, il approuva noſtre deſſein, & ſe plaignit ſeulement de ce que nous ne luy avions pas donné avis de noſtre arrivée. Le ſoir eſtant de retour au Carvanſera, nous viſmes arriver quatre de ſes gens qui nous apporterent de ſa part quelques rafraîchiſſemens de bouche, & entre autres ſix beaux melons & quatre grandes bouteilles d'excellent vin.

Ce Gouverneur me parut ſi brave & ſi galant homme, & je receus tant de marques de ſa courtoiſie, que je ne pûs que m'affliger du mal-heur qu'il eut de tomber dans la diſgrace du Roy, ce qui luy cauſa la mort, & une mort tres-cruelle. Quelques années aprés mon départ de Kom, le Kan pour quelques reparations, dont les murailles de la ville qui ne ſont que de terre, & le pont qui eſt ſur la riviere, avoient beſoin en quelques endroits, ſans en rien écrire au Roy, mît de ſon chef un leger impoſt ſur chaque corbeille de fruit qui entroit dans la ville. Il y a dans toutes les villes de Perſe des gens gagez du Roy pour avoir l'œil toutes les ſemaines à ce que les denrées peuvent valoir, & donner ordre que chaque choſe ne paſſe pas un certain prix qu'ils taxent entr'eux, & que par une bonne police pour le bien du peuple ils ſont crier tous les premiers jours de la ſemaine. Cha-Sefi regnoit alors, & ce que je raconte arriva ſur la fin de l'année 1632. Le Roy ayant eu bien-toſt avis par ces gens-là de l'impoſt que le Kan avoit mis ſur le fruit à ſon inſceu, en fut tellement indigné, qu'il le fit venir enchaîné à Iſpahan, & uſa envers luy d'une ſeverité extraordinaire. Le fils du Kan jeune Seigneur bienfait, eſtoit auprés de la perſonne du Roy, & luy donnoit la pipe & le tabac, ce qui eſt une charge fort honorable à la Cour de Perſe. Quand le Kan fut arrivé, le Roy le fit amener à la porte du Palais en preſence de tout le peuple, & commanda au fils d'arracher la mouſtache de ſon pere. Il luy ordonna enſuite de luy couper le nez & les oreilles, puis de luy crever les yeux, & enfin de luy couper la teſte. Cette execution faite, le Roy dit au fils d'aller prendre poſſeſſion du gouvernement de ſon pere, & luy donnant un habile vieillard pour Lieutenant, l'envoya à Kom avec ces mots: *Si tu ne gouvernes mieux que n'a fait ce chien mort, je te feray mourir plus cruellement que luy.*

En ſortant de Kom on marche quatre heures dans une grande campagne, aprés laquelle on trouve un bon village avec cinq ou ſix Carvanſeras. De-là on n'a preſque que des ſables juſqu'à

un lieu nommé *Abſchirim*, c'eſt à dire *Eau douce*, où il y a trois Carvanſeras éloignez de tous villages. D'Abſchirim à *Cachan* il y a ſix heures de marche dans un bon pays de grains, où on trouve deux gros villages.

Cachan eſt une grande ville bien peuplée & fournie de toutes les choſes neceſſaires à la vie : Elle a une vieille ceinture de murailles qui ſont tombées en beaucoup d'endroits, & on n'a pas beſoin de chercher les portes pour y entrer. Du coſté d'Iſpahan ſon terroir eſt bon, & produit en quantité des fruits & du vin que les Juifs qui demeurent à Cachan prennent ſoin de faire. On conte de ces Juifs dans Cachan juſques à mille familles, & dans Iſpahan prés de ſix cens ; à Kom ils n'ont au plus que neuf ou dix maiſons. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait d'autres Juifs en Perſe ; mais ceux de Kom, de Cachan & d'Iſpahan ſe diſent particulierement deſcendus de la Tribu de Juda.

Il y a dans Cachan quantité d'ouvriers en ſoye qui travaillent bien, & qui font toutes ſortes de brocars d'or & d'argent des plus beaux qui ſortent de la Perſe. On y bat auſſi monnoye, & on y fabrique de la vaiſſelle de cuivre dont il ſe fait grand debit. Les Bazars y ſont beaux & bien voutez, les Carvanſeras grands & commodes ; mais il y en a un entr'autres qui eſtoit fort magnifique proche des jardins du Roy à l'entrée de la ville, dans lequel je logeay à mon dernier voyage d'Aſie. Tant le Carvanſera que les Jardins ſont des ouvrages de Cha-Abas I. du nom, & il y fit une fort grande dépenſe. Ce Carvanſera à environ cent pas en quarré, il eſt bâti de brique, & à deux étages, & contient prés de ſix-vingt chambres voutées & d'une raiſonnable grandeur. Cét édifice eſtoit aſſez beau pour meriter qu'on l'entretient mieux que l'on ne fait ; mais on le neglige fort & il commence à tomber en ruïne. Il y avoit au milieu de la cour un beau reſervoir d'eau qui à preſent eſt gaſté ; les Perſans & les Turcs ayant cette mauvaiſe coûtume, d'aimer mieux faire de nouveaux bâtimens que d'entretenir les vieux. On a fait depuis à Cachan quatre ou cinq Carvanſeras auſſi grands & auſſi commodes que celuy de Cha-Abas qu'on laiſſe inſenſiblement perir. Cette coûtume va ſi avant, que bien loin que les enfans prennent le ſoin d'entretenir & de reparer les maiſons que leurs peres ont fait bâtir, ils tiennent comme à deshonneur d'y habiter aprés leur mort, & veulent avoir la gloire de bâtir auſſi pour eux-meſmes.

Avant que de quitter Cachan, il faut remarquer que pour

aller de cette ville au *Guilan* on ne peut éviter de marcher douze heures dans des plaines qui ne ſont que de pur ſel, & on ne trouve au milieu du chemin qu'une ciſterne dont l'eau ne peut eſtre que tres-mauvaiſe. Pourſuivons la route d'Iſpahan.

En ſortant de Cachan on paſſe une plaine de trois lieuës, aprés laquelle on entre dans les montagnes, où ſe preſente d'abord un fort beau Carvanſera de brique. De-là on paſſe dans un valon agreable où on marche aſſez long-temps le long d'un ruiſſeau par un chemin fort étroit. Au bout du vallon on voit une grande muraille qui le traverſe & qui joint les deux montagnes. Cette muraille a plus de cent pas de long, ſon épaiſſeur eſt de plus de trente pieds, & ſa hauteur de plus de cinquante. C'eſt encore un ouvrage du grand Cha-Abas qui voulut arrêter les eaux qui tombent de plus haut, & faire là un grand reſervoir pour s'en ſervir au beſoin. Au pied de la muraille il y a une écluſe qu'on tient fermée quand on veut garder l'eau, & qu'on ouvre quand on la veut laiſſer aller dans les terres de la plaine de Cachan. Du reſervoir à Corou il y a environ deux heures de marche.

Corou eſt un village fort grand & fort peuplé dans un terroir environné de hautes montagnes, & planté de quantité de noyers. Ses maiſons n'ont qu'un étage fort bas, & ne ſont bâties que de cailloux, & ſon Carvanſera eſt beau & commode. Ce village n'a qu'une ruë, mais qui eſt longue de prés d'une demi-lieuë, & fort mauvaiſe en hyver, à cauſe d'un gros ruiſſeau qui y paſſe, & des gros cailloux dont il eſt plein. Autour du village, comme en pluſieurs autres lieux de la Perſe, il y a un grand nombre de *Chacales*. C'eſt une eſpece de renard qui fait la nuit un bruit incommode, parce que quand il y en a un qui crie tous les autres luy répondent.

De Corou on marche encore trois lieuës entre les montagnes, & quand on les quitte il n'y a plus que douze lieuës juſqu'à Iſpahan. C'eſt une plaine continuelle qui dure encore au de-là, & en pluſieurs endroits il y a de bonnes terres. De trois en trois lieuës on y trouve des Carvanſeras. Le premier s'appelle *Achaha-Agakamala*; & le ſecond qui eſt à moitié chemin de Corou à Iſpahan ſe nomme *Michiacour*. Ce n'eſt pas un ſeul Carvanſera, mais il y en a pluſieurs qui font la meilleure partie d'un gros village. De Michiacour on vient à *Aganura* autre Carvanſera aſſez mal bâti; & d'Aganura aprés avoir fait trois lieuës dans des campagnes graſſes & fertiles on arrive à Iſpahan.

Je feray la deſcription de cette grande ville capitale de la Perſe & le ſéjour du Roy, aprés que j'auray conduit le Lecteur par toutes les routes qu'on peut tenir pour s'y rendre, ne m'eſtant propoſé que cette ſeule matiere pour le premier livre de mes Relations.

CHAPITRE VII.

De la route de Smyrne à Iſpahan par la Natolie.

SMYRNE eſt aujourd'huy pour le ngoce, ſoit par mer, ſoit par terre, la ville la plus celebre de tout le Levant, & le plus grand abord de toutes les marchandiſes qui paſſent de l'Europe en Aſie, & de l'Aſie en Europe. C'eſt où arrivent le plus regulieremnt les flotes du Ponant qui viennent moüiller auparavant à la rade de Ligourne, & d'où partent auſſi en des temps reglez les plus belles Caravanes.

Cette ville eſt au 50. d. de longitude, & au 38. d. 45. m. de latitude, dans le fond d'un golfe de l'Archipel qui a environ ſept lieuës de long, & au coſté droit de l'Iſthme d'où commence à ſe former la preſqu'Iſle de Clazomene qui fait face à l'Iſle de Schio. Elle eſt dans cette partie de la petite Aſie que les Grecs poſſedoient ſous le nom d'Ionie, & dans une diſtance preſqu'égale d'Epheſe & de Sardes; & c'eſt à Smyrne où eſtoit une des ſept principales Egliſes dont il eſt parlé dans la Revelation de ſaint Jean. C'eſt encore aujourd'huy une grande ville baſtie en amphitheatre ſur la pente d'une colline qui regarde l'occident d'eſté: mais elle n'eſt plus ſi grande ni ſi belle qu'elle a eſté autrefois, comme il eſt aiſé de le juger par les ruïnes de quelques édifices qui reſtent ſur ce côteau, qui du milieu juſqu'au haut où eſtoit baſtie l'ancienne ville de Smyrne n'eſt plus du tout habité. On y voit encore les murailles d'un grand chaſteau, & au deſſous les ruïnes d'un amphitheatre où on croit que ſaint Polycarpe fut expoſé aux lions. Cet amphitheatre n'eſtoit pas de la forme des autres qui d'ordinaire ſont ronds; il ne faiſoit qu'un demi-cercle, & du coſté de la mer on l'avoit laiſſé ouvert. Les Turcs l'ont preſqu'entierement abbatu, & ſe ſont ſervis des pierres pour baſtir un Fort à deux lieuës de la ville ſur le golfe en un lieu où le paſſage eſt étroit, & où les vaiſſeaux ſont obligez de ſaluër en entrant, & de raiſonner à la ſortie. Pour n'a-

voir pas la peine d'aller querir des pierres ſi loin, ils mirent en déliberation, s'ils ſe ſerviroient de celles des tombeaux Chrétiens & des Juifs qui ſont prés du rivage : mais ils n'en prirent que peu, ſoit qu'ils ne vouluſſent pas les fâcher, ſoit qu'ils ne trouvaſſent pas les pierres ſi propres que celle de l'amphitheatre. Ce Fort n'a eſté bâti que depuis peu, & par une occaſion digne d'eſtre remarquée. Dans les dernieres guerres des Turcs avec les Venitiens, la flote Othomane ayant eſté batuë dans l'Archipel, le Grand Seigneur voulut la remettre en état, & envoya dans tous les ports de l'Empire où il ſçait qu'il y a d'ordinaire des vaiſſeaux Anglois & Hollandois pour les ſoliciter de le ſervir en les payant. Il faiſoit fond particulierement ſur les vaiſſeaux de Smyrne où il y en a toûjours beaucoup plus qu'ailleurs. Mais les Capitaines qui rejetterent d'abord la propoſition qui leur fut faite d'aller en mer contre les Venitiens, voyant qu'on les y vouloit comme forcer leverent promptement les ancres ſans qu'on pût les retenir, n'y ayant alors ni fortereſſe, ni canon à Smyrne. Le grand Vizir piqué de ce refus fait à ſon Maiſtre, & de ce-que les vaiſſeaux pouvoient ainſi entrer & ſortir ſans aucun empeſchement, s'aviſa pour les tenir deſormais en bride de baſtir un fort ſur le golfe, en un endroit où il faut neceſſairement que les vaiſſeaux le viennent razer, & on y voit de gros canons qui batent à fleur d'eau & défendent le paſſage. Depuis ce temps-là les vaiſſeaux de convoy qui eſcortent les flotes ne vont plus juſqu'à Smyrne comme ils avoient accoûtumé, mais ils s'arreſtent plus bas que la fortereſſe & hors de la portée de ſon canon.

Aſſez proche de l'amphitheatre on voit auſſi quelques reſtes d'une Egliſe, dont les deux coſtez paroiſſent comme diſtinguez en Chapelles par de petites murailles qui ſont encore ſur pied: mais ceux du pays doutent ſi ce ſont les ruïnes de l'Egliſe de ſaint Polycarpe Eveſque de Smyrne, ou d'un ancien Temple de Janus.

Smyrne a eſté ruïnée pluſieurs fois, ſoit par les guerres, ſoit par les tremblemens de terre qui y ſont frequens. Pendant le ſéjour que j'y fis à un de mes voyages, il en ſurvint un qui ne dura que fort peu, mais qui fut fort rude. Environ ſoixante pas de la mer on voit des reſtes de groſſes murailles cachées deux pieds ſous l'eau, & au bout de la ville qui regarde le couchant d'hyver, il y a au bord de la mer des ruïnes d'un môle & de quelques vieux magazins.

Les Marchands Anglois ont fait foüiller dans les ruïnes de Smyrne, & y ont trouvé quantité de belles ſtatuës qu'ils ont tranſportées en leur pays. On y en trouve encore tous les jours; mais lorſque les Turcs y foüillent ils défigurent toutes les ſtatuës. On peut juger qu'il y en a eu d'une prodigieuſe grandeur par un arteüil monſtrueux rompu du pied de quelque ſtatuë, & que l'enviè que j'eus de l'avoir me le fit bien payer. Je l'envoyay à Paris à une perſonne de qualité qui trouva la choſe curieuſe. Cet arteüil eſt d'une pierre blanche & dure & tres-bien formé, & à proportion de ſa grandeur il falloit que la ſtatuë fuſt à peu prés auſſi haute que le Coloſſe de Rhodes.

Du meſme coſté de la ville où eſtoit le môle il y a un vieux château de peu de défenſe, au pied duquel la mer forme une petite anſe où ſe viennent quelquefois retirer les galeres du grand Seigneur.

La ville eſt fort peuplée & ne contient guere moins de quatre-vingt-dix mille ames. On y conte plus ou moins 60000. Turcs, 15000. Grecs, 8000. Armeniens, & ſix ou ſept mille Juifs. Pour ce qui eſt des Chreſtiens d'Europe, qui y font tout le commerce & dont je parleray incontinent, le nombre en eſt fort petit. Chacune de ces nations y a l'exercice de ſa religion entierement libre. Les Turcs ont à Smyrne quinze Moſquées, les Juifs ſept Synagogues, les Armeniens n'ont qu'une Egliſe, les Grecs en ont deux, & les Latins trois. Les Capucins François y ont un fort beau Convent, & leur Egliſe ſert de paroiſſe où ils font les fonctions curiales. Il y a auſſi des Jeſuites François & des Obſervantins Italiens. Les Turcs, les Grecs, les Armeniens & les Juifs demeurent ſur la colline, & tout le bas qui eſt le long de la mer n'eſt habité que par des Chrétiens d'Europe, François, Anglois, Hollandois & Italiens. Les Grecs ont dans le meſme quartier une ancienne Egliſe, & quelques petites maiſons où les matelots vont prendre quelques repas.

Tous ces differens peuples d'Europe ſont connus generalement en Aſie ſous le nom de *Francs* par la raiſon que j'ay dite ailleurs, mais il y a beaucoup plus de François que d'autres. Chaque Nation à ſon Conſul ou Agent, & le Conſul François a deux Viceconſuls ſous luy, l'un à *Scalanove* & l'autre à *Schio*.

Scalanove, c'eſt à dire *le port neuf*, eſt à deux lieuës au delà d'Epheſe, & comme c'eſt un bon havre les vaiſſeaux y venoient decharger leurs marchandiſes, ce que les Turcs ne permettent plus. La raiſon eſt, que ce lieu-là eſtant d'ordinaire

l'appanage de la mere du Grand Seigneur, le Vice-consul s'accordoit avec le Gouverneur de Scalanove, qui permettoit le transport des marchandises à Smyrne qui n'en est qu'à trois petites journées de Caravane, ce qui gâtoit le commerce de cette Ville, & faisoit tort particulierement aux Doüaniers. Ils firent enforte d'obtenir du Grand Seigneur qu'il ne seroit plus rien déchargé à Scalanove, & les vaisseaux n'y vont plus que pour y prendre quelques rafraîchissemens.

Schio est une des grandes Isles de l'Archipel dont je parleray ailleurs, & le Vice-consul qui s'y tient n'a guere plus d'occupation que celuy de Scalanove, parce que les vaisseaux qui y touchent ny dechargent ny n'en emportent aucune marchandise.

Le quartier des Francs n'est qu'une longue ruë, dont l'un des côtez donne sur la mer qui bat au pied des maisons, & tant pour la vûë que pour la commodité de la décharge des marchandises, les maisons qui répondent sur la mer sont de beaucoup plus cheres que celles qui regardent la colline.

Le terroir de Smyrne est fertile & abondant en toutes choses necessaires à la vie, mais particulierement en excellens vins & en bonnes huiles. Il y a des salines à demi-lieuë de la Ville du costé du nord. La mer fournit quantité de bon poisson, toute sorte de chasse y est à tres-grand marché; en un mot, Smyrne est une Ville de bonne chere. Il n'y en a guere en Europe où on se divertisse mieux, ce qu'il faut entendre du quartier des Francs; on fait des parties de promenade, on s'y donne souvent à manger les uns aux autres, & il y a deux ou trois traiteurs François qui y tiennent auberge. On joüe beau jeu à Smyrne, & cela alloit autrefois jusqu'à des sommes considerables; mais il y a eu depuis peu quelque moderation. Il y a aussi des jeux de billart & d'autres sortes de divertissemens agreables. La promenade est fort belle le long de la mer jusques aux salines, & du costé de la terre ce sont de beaux jardinages. Il y va d'ordinaire beaucoup de monde en Esté pour prendre la fraîcheur; & la liberté estant plus grande à Smyrne qu'en aucun lieu de Turquie, on n'a pas besoin comme ailleurs de prendre avec soy un Janissaire quand on veut sortir & s'aller promener au voisinage. Si quelqu'un aime la chasse, il prend une petite barque qui le met à terre à deux ou trois lieuës de la Ville vers les montagnes à l'endroit où elle est bonne, il y a par tout tant de gibier qu'il ne retourne guere au logis sans en estre bien fourni. Pour la va-

leur de deux ou trois ſols on a à Smyrne une perdrix rouge, & le reſte du gibier à proportion.

Mais ſi Smyrne a de ſi grands avantages elle a auſſi ſes incommoditez. Les chaleurs y ſont grandes en Eſté, & elles ſeroient inſupportables ſans un vent de mer qui rafraîchit l'air: Il ſe leve d'ordinaire à dix heures du matin & dure juſques au ſoir, & quand il vient à manquer on ſouffre beaucoup. D'ailleurs il ne ſe paſſe guere d'années que cette Ville ne ſoit attaquée de la peſte, qui toutefois n'y eſt pas ſi forte qu'en Chreſtienté. Les Turcs ne la craignent ny ne la fuyent, parce qu'ils ſe fondent ſur la predeſtination. Mais je crois que ſi ceux de Smyrne avoient ſoin de faire écouler quantité d'eaux croupiſſantes qui s'amaſſent durant l'hyver autour de la Ville, la peſte n'y ſeroit pas ſi ſouvent. Elle y regne d'ordinaire les mois de May, Juin & Juillet; mais les fiévres malignes qui ne manquent pas de la ſuivre en Septembre & Octobre ſont bien plus à craindre, & tuent beaucoup plus de gens que ne fait la peſte. Dans tous mes voyages j'ay eu le bonheur de ne me trouver jamais à Smyrne dans les mauvaiſes ſaiſons. Il n'y a point de Bacha en cette Ville, & elle n'eſt gouvernée que par un Cadi, qui n'eſt pas rude aux Chrétiens comme on leur eſt en pluſieurs autres lieux de la Turquie: S'il abuſoit de ſa charge, on n'eſt pas loin de Conſtantinople pour aller ſe plaindre au grand Moufti, & avec quelque preſent qu'on luy fait on le porte aiſement à depoſer le Cadi, eſtant bien aiſe d'avoir occaſion de donner ſa place à un autre.

La Doüane de Smyrne rapporte beaucoup au Grand Seigneur, & elle ſe paye en ce lieu-là fort exactement. Si les choſes eſtoient taxées, les marchands ne rechercheroient pas comme il font tant d'artifices pour tromper quelquefois la vigilance des Doüaniers, autrement ils ne ſe pourroient ſauver: car ces gens-la priſent comme ils veulent les marchandiſes, & eſtiment mille écus ce qui n'en vaut que trois cens, eſtant maiſtres abſolus de cette taxe. A mon dernier voyage quatre Hollandoiſes qui eſtoient venuës de leur païs dans noſtre vaiſſeau, me porterent à terre ſous leurs juppes ce que j'avois de plus precieux, & les Turcs ont tant de retenuë pour le ſexe qu'ils n'oſeroient approcher d'une femme pour la foüiller. Quand on eſt ſurpris à faire paſſer ſecrettement de la marchandiſe elle n'eſt pas confiſquée, & toute la punition va à payer double droit.

Le commerce eſt grand à Smyrne, & les principales marchandiſes que les Francs y viennent enlever, ſont les ſoyes

cruës

cruës que les Armeniens apportent de Perſe ; des fils & des camelots de poil de chevre qui viennent d'une petite ville appellée *Angouri* à quinze ou ſeize journées de Smyrne ; du coton filé, des cuirs & des cordoans ou marroquins de pluſieurs couleurs, des toiles de coton blanches & bleuës, quantité de laines pour des matelas, des tapis, des couvertures piquées, du ſavon, de la rhubarbe, des noix de gale, de la valanede, de la ſcamonée & de l'opium : ces quatre dernieres ſortes de marchandiſes ſe recueillent au voiſinage de Smyrne, mais non pas en quantité. Les Caravanes arrivent d'ordinaire en cette Ville aux mois de Février, de Juin & d'Octobre, & en partent pour les païs d'où elles viennent dans les meſmes mois. Les Marchands qui ſont la pluſpart Armeniens, aiment mieux vendre leurs marchandiſes aux François qu'aux autres Nations de l'Europe, parce qu'ils les payent tout en argent, au lieu que les Anglois & les Hollandois les obligent de prendre une moitié de leur payement en draps.

Epheſe n'eſtant éloignée de Smyrne que d'une journée & demie de cheval, & me trouvant obligé au retour de mon quatriéme voyage d'attendre quelques ſemaines le départ de la flote pour Ligourne, je voulus profiter du temps, & aller voir ce qui reſte d'une Ville & de ſon Temple dont l'antiquité a fait tant de bruit. Nous nous joignîmes douze de compagnie tant François que Hollandois, & prîmes trois Janiſſaires pour nous conduire avec trois chevaux chargez de vin & d'autres proviſions de bouche.

Ce petit voyage ſe fit en Eſté, & eſtant partis de Smyrne ſur les trois heures aprés midi, nous marchâmes dans un païs de plaines & de côtaux juſques à un gros village où nous ſoûpâmes, & où un marchand Anglois a une belle maiſon pour s'y retirer en temps de peſte.

Aprés y avoir demeuré deux ou trois heures nous remontâmes à cheval & marchâmes juſques à minuit pour éviter les chaleurs : nous trouvâmes en chemin neuf ou dix arcades fort étroites, & nous n'en pûmes juger autre choſe ſinon que ç'a eſté un Aqueduc. Quelques jeunes gens de noſtre compagnie qui n'eſtoient pas accoûtumez à la fatigue repoſerent ſur des couſſins juſques à trois ou quatre heures du matin, & les Janiſſaires & moy eûmes de la peine à en eveiller une partie pour remonter à cheval & marcher à la fraîcheur. De là juſques à Epheſe c'eſt un chemin agreable parmy de petits bocages arrouſez de quantité de ruiſſeaux.

A un quart de lieuë d'Epheſe on trouve une Moſquée, qui fut autrefois une Egliſe de Chreſtiens qui la baſtirent des ruines du Temple d'Epheſe. Cette Moſquée eſt dans un enclos de murailles, & on y monte par deux eſcaliers de douze marches chacun qui menent à un perron. On entre enſuite dans une maniere de cloiſtre dont les arcades ſont ſoûtenuës par de petits piliers de marbre de diverſes couleurs fort delicatement travaillez, & le bas des galeries qui regnent de trois côtez eſt de grands carreaux de pierre. La Moſquée occupe tout le quatriéme coſté qui eſt à main droite, & la porte eſt au milieu. Cette Moſquée eſt une grande voûte ſoûtenuë par cinq colonnes qui ſont parfaitement belles. Il y en a quatre de marbre & chacune de differente couleur; mais la cinquiéme eſt une piece tres-rare, parce qu'elle eſt de porphyre, & ſa grandeur fait qu'elle eſt d'autant plus à admirer.

Aprés avoir bien vû tout ce qu'il y a de remarquables en ce lieu là, nous étalâmes une partie de nos proviſions ſur le perron & dejeunâmes ſans qu'on nous dît mot. Mais ayant voulu faire la meſme choſe au retour, noſtre repas fut interrompu par une avanture que je conteray enſuite.

Epheſe n'a plus la face d'une ville, puis qu'elle eſt entierement ruinée, & qu'il n'y a aucune maiſon ſur pied. Elle eſtoit baſtie ſur la pente d'une colline, dans une ſituation à peu prés pareille à celle de Smyrne; & un ruiſſeau coule au bas aprés avoir ſerpenté dans des prairies où il fait mille contours. Il paroiſt que cette Ville a eſté fort grande, & on voit encore ſur le haut de la colline l'enceinte de ſes murailles avec quantité de tours quarrées dont quelques-unes ſont encore aſſez entieres: Il y en a une entr'autres fort remarquable & qui a deux chambres, dont l'une eſt tres-belle & reveſtuë de marbre. Les gens du païs croyent que c'eſt le lieu où Saint Paul fut mis en priſon, & que par un privilege particulier le temps qui devore toutes choſes n'a pû juſques à preſent cauſer aucun détriment à cette chambre.

Le Temple ſi renommé de Diane eſt au bas de la colline auprés d'une porte de la Ville. Il n'en reſte autre choſe que le grand portail qui eſt entier. Les voûtes des caves ſubſiſtent encore & ſont fort grandes, mais toutes pleines d'ordure. Nous y fuſmes avec des lanternes, & il faut ſe courber pour y entrer, parce que le vent chaſſe la terre qui bouche preſque l'entrée. Mais quand on eſt dedans on marche à ſon aiſe, & les voûtes ſont hautes & belles ſans qu'il y ait preſque rien de gâté. Prés du grand portail

on voit quatre ou cinq grandes colonnes couchées par terre, & tout proche un baſſin de dix pieds de diametre & de deux de profondeur. Les gens du pays diſent que c'eſt le baſſin où ſaint Jean venoit baptiſer les Chreſtiens. Pour moy qui ay vû aux Indes pluſieurs Pagodes ou Temples d'Idolâtres, & des edifices plus beaux que ne pouvoit eſtre le Temple d'Epheſe, je crois que ce baſſin ſervoit plûtoſt à mettre les offrandes du peuple, comme il y en a de ſemblables aux Pagodes des Indiens. Les Grecs & les Armeniens, & ſur tous les Francs quand ils vont à Epheſe, tâchent de rompre un petit morceau de ce baſſin pour l'emporter avec eux comme une relique; mais la pierre en eſt ſi dure qu'ils n'ont pû encore en guere oſter.

Aſſez proche du Temple on voit une autre porte de Ville, au deſſus de laquelle il y a une grande pierre de ſept à huit pieds en quarré, avec la figure en relief de Curtius ce fameux Romain qui ſe jetta à cheval & tout armé dans un goufre en faveur de ſa patrie. Pluſieurs negotians ont offert de l'argent au Gouverneur de la Province pour avoir cette pierre & la porter en Europe; mais ils n'ont pû l'obtenir. On voit encore à cinq cens pas d'Epheſe la grote qu'on appelle des ſept Dormans, au bas de la même colline où la Ville eſtoit baſtie.

D'Epheſe nous fuſmes à *Scalanove* qui n'en eſt éloigné que de deux lieuës. A moitié chemin la petite Riviere qui paſſe à Epheſe entre dans la mer, & il y a toûjours à ſon embouchûre quantité de barques de Grecs pour la peſche de l'Eſturgeon. Ils font des œufs de ce poiſſon ce qu'ils appellent le *Caviard*, & prennent les boyaux les plus delicats qu'ils empliſſent de ces meſmes œufs pour en faire une eſpece de boudin plat de la longueur de nos biſcuits, ce qu'ils appellent *Boutarde*. On fait ſecher ce boudin à la fumée, & on le coupe aprés par trenches pour le manger. C'eſt de cela ſeulement, & du poiſſon qu'on appelle *Seche* qui n'a point de ſang, dont les Grecs font toute leur nourriture pendant leur Careſme qui eſt fort auſtere; & ainſi il ſe fait en ces quartiers-là un grand negoce du Caviard.

Scalanove eſt un port dont j'ay parlé cy-deſſus, & nous y arrivaſmes ſur les ſept heures du ſoir. Le Gouverneur du lieu ſe trouva beaucoup plus civil que ne ſont ordinairement les Turcs, & nous fit bien des careſſes. Le Vice-conſul nous receut tout à fait bien, & entre les mets qu'il nous preſenta il y eut un baſſin de melons qui ſont excellens à Scalanove.

Le ſoir un de nos Janiſſaires ayant eu querele avec un de nos

valets de qui il fut mal-traité, & s'en eſtant plaint le lendemain à ſon maiſtre qui ne luy en fit pas raiſon, medita d'abord de s'en venger aux dépens de toute la compagnie, & prit le devant ſous quelque pretexte pour venir à bout de ſon deſſein. Nous partiſmes le matin à la fraîcheur de Scalanove, & arrivaſmes avec bon appetit à la Moſquée où nous avions déjeûné le jour precedent. Quelques-uns de noſtre compagnie qui cherchoient leurs aiſes, ne voyoient point de lieu plus propre que le meſme perron qui nous avoit deja ſervi de table, pour y aller manger une ſeconde fois à l'abri du Soleil qui donnoit par tout ailleurs. Par un ſecret preſſentiment que j'avois de ce qui nous arriva, je n'eſtois point du tout de cét avis, & je tâchay de leur perſuader de prendre noſtre repas ſur quelques roches qui me paroiſſoient aſſez commodes. Mais enfin le plus de voix l'emporta, nous fuſmes prendre encore une fois poſſeſſion du perron de la Moſquée, nous y fiſmes apporter nos proviſions avec un oudre de vin & un oudre d'eau, & nous nous miſmes à manger & à boire ſans ſonger plus loin. Nous en eſtions encore aux premiers morceaux, lorſque j'apperceus à deux cens pas trois ou quatre Turcs qui venoient du village qui eſt aſſez proche de la Moſquée. Connoiſſant le païs mieux qu'aucun de ceux de la compagnie, je les avertis d'abord qu'on venoit nous faire une querele, & fis promptement cacher noſtre oudre de vin : car il faut remarquer que les Turcs eſtoient alors dans leur Ramezan qui eſt leur Careſme, pendant lequel le vin eſt beaucoup plus étroitement defendu. Je ne me trompay pas dans l'opinion que j'eus de l'arrivée de ces Turcs & de la trahiſon du Janiſſaire, qui ſe doutant bien que nous ne manquerions pas d'aller manger au retour ſur le perron, fut en donner avis au Cadi, pour ſe venger par l'avanie qu'il nous ſuſcita du peu de raiſon qu'on luy avoit fait du valet dont il s'eſtoit plaint avec juſtice. Ces Turcs mal-faits & fort mal-veſtus eſtoient des Janiſſaires du lieu, que le Cadi envoyoit pour nous ſurprendre beuvant du vin dans un lieu qu'ils eſtiment ſacré, & où par conſequent, ſelon eux, nous faiſions un ſacrilege. *Chiens de Chreſtiens*, nous dirent-ils en abordant, *que n'allez-vous boire & manger tout à fait dans la Moſquée, & profaner davantage que vous ne faites un lieu ſaint dans un temps qui rend encore voſtre action plus criminelle. Chiens*, pourſuivirent-ils, *vous beuvez du vin. Non*, repartis-je auſſi-toſt prenant la parole pour les autres, & ſçachant un peu la langue, *nous n'en beuvons point* (car je l'avois fait cacher) *nous ne beuvons que*

de l'eau ; en veux-tu goûter, dis-je à celuy qui faiſoit plus le mauvais ? Et en meſme temps j'en fis verſer par un valet de l'oudre que j'en avois fait emplir. Je fis auſſi-toſt ſigne de l'œil à un de ces Turcs, qui comprit aiſement que je luy promettois quelque choſe en particulier, & ſe tournant auſſi-toſt vers ſes camarades : *Hé bien*, leur dit-il, *il eſt vray, ils ne boivent point de de vin.* Cela n'empeſcha pas que ſelon l'ordre qu'ils avoient de nous mener au Cadi, il ne fallût les ſuivre, & je pris la commiſſion accompagné de trois autres d'aller au village pour répondre à ce qu'il avoit à nous demander. Il nous fit aſſez rudement les meſmes reproches par où les Janiſſaires avoient debuté ; mais il fut bien ſurpris & bien fâché tout enſemble, quand ils luy dirent unanimement que nous n'avions point de vin, ce qu'il ne vouloit pas croire les ſoupçonnant d'eſtre d'intelligence avec nous. En effet j'avois mis adroitement en chemin huit ducats dans la main du Turc à qui j'avois fait ſigne de l'œil, & ravi d'un ſi honneſte preſent qu'il ne croyoit pas devoir monter ſi haut, il avoit mis ſes camarades à la raiſon pour ne rien dire à noſtre deſavantage. Le Cadi ſur ce raport qui ne luy plût pas ne laiſſa pas de nous faire aporter le caffé ſelon la coûtume du pays, & nous renvoya à ſon Lieutenant, qui ayant ſouvent receu de petites gratifications des Conſuls & negotians de Smyrne, nous receut tout à fait bien, & fit auſſi-toſt couvrir la table. Il nous fit entendre que le Cadi eſtant nouveau venu, & ne faiſant que d'entrer en charge il avoit beſoin de tout, & que peu de choſe le contenteroit. Pour appaiſer l'affaire nous donnaſmes vingt-cinq ducats au Lieutenant qui apparemment s'accommoda avec le Cadi, & fuſmes rejoindre noſtre compagnie qui avoit bien peur que nous ne puſſions pas ſortir ſi aiſement de ce mauvais pas.

Nous vouluſmes regagner Smyrne par une autre chemin que celuy par où nous étions venus, & nous en priſmes un fort agreable, en partie entre des ſables fermes, & en partie entre des prairies, où on trouve de temps en temps pluſieurs digues étroites & bien pavées. En ſuite nous paſſaſmes une rude & haute montagne & fuſmes coucher à une grange de Mahometans.

Le lendemain à dix heures du matin nous fuſmes de retour à Smyrne de noſtre petit voyage d'Epheſe qui fut achevé le cinquiéme jour. Sur le rapport que nous fiſmes aux Conſuls de la trahiſon du Janiſſaire, ils envoyerent faire leur plainte au Janiſſaire Aga & au Cadi, qui pour ſon chaſtiment l'oſterent du ſervice des Conſuls, c'eſt à dire d'une place qui luy eſtoit

fort avantageuſe. Auſſi eſt-elle fort brigüée par cette ſorte de gens: car outre que les Janiſſaires qu'on donne aux Conſuls pour les ſervir ſont exempts de la guerre, ils ont un fort bon appointement, & il n'y a point de Marchand de qui ils ne reçoivent de temps en temps quelque douceur; particulierement le jour de l'an & les autres bonnes feſtes, pretendant que ce qui leur eſt donné par grace leur eſt comme dû, & faiſant une loy d'une coûtume. Ainſi le Janiſſaire fut puni par la partie la plus ſenſible parmi les Turcs qui preferent l'argent à toutes choſes; & pour ce qui eſt de nous, nous n'euſmes point de peine à nous conſoler de la petite avanie qui nous avoit eſté faite, eſtant les premiers à en rire bien loin de nous en faſcher.

Il eſt temps de partir de Smyrne pour la Perſe, & de parler de la route qu'il faut tenir. Le rendez-vous de toute la Caravane eſt d'ordinaire à deux lieuës de la ville, où elle campe prés d'un village appellé *Pongarbachi*. Le jour du départ eſtant fixé, chacun ſe pourvoit de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour le voyage, & ſe trouve la veille au lieu de l'aſſemblée, pour partir quelquefois dés la nuit ſuivante ou le lendemain.

De Smyrne à *Tocat* il y a à peu prés trente cinq journées de Caravane, & à mon dernier voyage nous y en miſmes trente-huit de Pongarbachi.

Le premier jour nous marchaſmes huit heures dans un païs qui n'eſt pas deſagreable à la veuë, laiſſant des villages à plus d'une lieuë du chemin, & nous vinſmes camper dans un parc prés du *Paſtole*, qui n'eſt qu'une petite riviere dont le ſable eſt luiſant de toutes ſortes de couleurs. C'eſt ce qui a donné lieu à l'antiquité de la tant vanter, & de dire que l'or roule parmi ſon ſable. Elle ſort de la montagne de Tmole, & aprés avoir arroſé le territoire de Sardes, elle entre dans le fleuve Hermus qui ſe va jetter dans l'Archipel au golfe de Smyrne. Son embouchûre n'eſt qu'à deux ou trois lieuës de la ville en tirant au nord.

Le ſecond jour la marche ne fut que de ſix heures pour gagner *Durgout* petite ville aſſez agreable dans une plaine. Tous les Chrétiens qui ſont hors des Eſtats du Grand Seigneur & qui paſſent par ce lieu-là, y payent une fois l'an *carrage*, c'eſt à dire le tribut de quatre ou cinq écus; mais les Francs en ſont exempts, & à *Durgout* & par toute la Turquie. Il y a un Bacha en cette ville, & nous fuſmes obligez de nous y arreſter un jour entier, parce que la Caravane qui venoit de Perſe y arriva, & qu'il fallut faire échange de chameaux.

Le troiſiéme jour aprés cinq heures de marche dans une extréme chaleur, nous vinſmes camper proche d'un méchant village.

Le quatriéme jour on marcha ſix heures, & on s'arreſta aſſez prés d'une petite riviere. Le matin nous avions paſſé ſur les ruines de l'ancienne *Sardes* ville capitale de Lydie, & ſejour du Roy Creſus. On y voit encore les reſtes d'un grand Palais & de deux belles Egliſes, avec quantité de colomnes & de corniches de marbre. Cette ville ayant reſiſté ſix ans aux armes de Temur-leng qui l'avoit aſſiegée, dés qu'il s'en fut rendu maiſtre pour ſe venger il la ruina de fond en comble. Il y a un village auprés de Sardes du meſme nom ; & c'eſt en cette ville où eſtoit une des ſept Egliſes dont S. Jean fait mention dans ſon Apocalypſe.

Le cinquiéme jour nous traverſames pendant ſept heures un pays peu cultivé, & priſmes noſtre giſte dans une plaine au bord d'un ruiſſeau.

Le ſixiéme jour nous paſſames le long des murs de l'ancienne Philadelphie appellée à preſent *Allachars*, où eſtoit auſſi une des ſept Egliſes de l'Aſie. Ces murs ont encore quelque beauté, & la ville eſt grande, mais mal peuplée. Elle eſt aſſiſe ſur quatre collines au pied d'une haute montagne, & a en face au nord une belle plaine qui produit d'excellens fruits. Pour toute antiquité on y voit encore un reſte d'amphitheatre, avec quelques ſepultures d'où ceux du pays diſent qu'on a tranſporté en Europe pluſieurs corps que les Chrétiens reveroient & tenoient pour Saints. Elle a eſté toute détruite, & les Turcs l'ont rebaſtie de terre à leur mode. C'eſtoit autrefois une des principales villes de Myſie, & comme elle a toûjours eſté fort ſujete aux tremblemens de terre, la pluſpart de ſes anciens habitans demeuroient le plus ſouvent à la campagne. Quand j'y paſſay à mon dernier voyage de 1664. le 17. Juin, les Turcs faiſoient une feſte pour une nouvelle qu'ils avoient, diſoient-ils, d'une défaite des Chrétiens en Candie. Mais la nouvelle eſtoit fauſſe & controuvée par politique pour donner courage aux peuples, parce qu'on faiſoit alors des leuées de ſoldats. Nous nous arreſtâmes ce jour-là aprés une marche de ſept heures ſur le bord d'une petite riviere à une lieuë & demie de Philadelphie.

Le ſeptiéme jour nous marchaſmes onze heures dans une grande montagne pleine de ces arbres qui portent la noix de gale & la valanede, qui eſt la coquille du gland dont les conroyeurs ſe ſervent pour accommoder leurs cuirs. Nous campaſmes dans un

pré sur le haut d'une montagne qui s'appelle *Iiaglibogaſe*, c'eſt à dire, *montagne de voleurs.*

Le huitiéme jour nous continuaſmes de marcher dans la meſme montagne ; c'eſt un pays fort deſert, & on n'y trouve aucunes proviſions. Nous ne fiſmes que ſix heures de chemin, & nous nous arreſtaſmes auprés d'un ruiſſeau dans une plaine appellée *Sarroucabaqui.*

Le neufiéme jour la Caravane marcha neuf heures dans des terres ſeches où on ne trouve qu'un ſeul village, & vint camper proche d'un pont qui eſt ſur une riviere appellée *Copli-ſou* dans la plaine d'*Inahi.*

Le dixiéme jour aprés avoir marché huit heures dans un pays boſſu & ſterile, nous fi mes alte dans un valon prés d'un ruiſſeau appellé *Bana-ſou*, & dont l'eau n'eſt guere bonne. La nuit nous fuſmes ſurpris d'un orage qui nous mit tous en deſordre, & la pluïe qui tomba eſtoit ſi froide qu'elle ne l'eſt pas davantage au cœur de l'hyver. Nous en fuſmes percez juſqu'à la peau, & on étendit des tapis ſur les balots de peur que les marchandiſes ne fuſſent gaſtées.

L'onziéme jour nous marchaſmes dix heures dans un beau pays entre des valons pleins de verdure, & nous viſmes en paſſant des bains chauds, mais fort mal entretenus. Nous campaſmes auprés d'une petite riviere que nous avions ſuivie pendant quelques heures.

Le douziéme jour nous continuaſmes noſtre route durant ſix heures dans les meſmes valons, & nous vinſmes camper prés d'un ruiſſeau.

Le treiziéme jour on marcha huit heures, & on s'arreſta proche d'un village dans une campagne appellée *Doüagaſſe.*

Le quatorziéme jour aprés une marche de ſept heures, nous paſſames le long des murailles d'*Aphiom-Caraſſar*, c'eſt à dire, *ville noire d'Aphiom*, parce qu'elle regarde une belle & grande campagne tres-bien cultivée, & où on ſeme principalement quantité de pavots, dont on tire *l'Opium* ou *l'Aphiom*, comme l'appellent les Turcs. C'eſt le lieu de toute la Turquie où il s'en fait le plus grand debit ; il s'en trouve peu en Perſe, mais dans les terres du Grand Mogol il en croiſt auſſi quantité.

Aphiom Caraſſar eſt une grande villace ſale & mal baſtie, & de laquelle je n'ay pû ſçavoir le nom ancien, parce que l'ignorance eſt grande parmi les Grecs & les Armeniens. Mais ſelon les apparences & l'aſſiette des lieux ce doit eſtre l'ancienne

Hiérapolis

Hierapolis ſur le Meandre, riviere fameuſe de la petite Aſie & qui va ſerpentant plus que riviere du monde. Ce qui fait encore la difficulté plus grande, eſt que les Turcs changent les anciens noms à leur mode, & n'en donnent point d'autres aux rivieres que de la ville principale où elles paſſent, ou de la couleur qu'elles ſemblent prendre de leur ſable. On voit en cette ville un ancien Château de pierre de taille ſur la pointe d'un haut rocher ſeparé des montagnes qui en ſont proches du coſté du midi, & qui ſont un demi-cercle. Tous les Chrétiens Armeniens ſujets du Roy de Perſe, & qui paſſent à Aphiom-Caraſſar y doivent payer *carrage*, & ils ne s'en peuvent exempter quand meſme ils l'auroient payé à Erzerom ou ailleurs. Il me ſouvient qu'au retour d'un de mes voyages j'eus une grande diſpute en ce lieu-là au ſujet de quelques Armeniens que j'avois à mon ſervice. Ceux qui tirent le tribut vouloient que je payaſſe pour eux, & je m'en défendis ſi bien en vertu du privilege des Francs, que mes valets Armeniens paſſerent ſans que je miſſe la main à la bourſe. La Caravane ne s'arreſte point à Aphiom-Caraſſar, tant parce qu'il n'y a point de Carvanſeras qui ne ſoient ruinez, que parce qu'à une lieuë plus loin on peut faire grande chere en poiſſon & à bon marché, & ceux de la ville apportent à la Caravane de l'orge & de la paille & d'autres choſes dont elle a beſoin. Elle va donc camper ce jour-là le long du Meandre, que l'on paſſe ſur un pont peu éloigné d'un petit village. On y trouve quantité d'écreviſſes & de carpes, & les peſcheurs s'y rencontrent d'ordinaire quand la Caravane arrive. Il y a des carpes d'une groſſeur monſtrueuſe, & qui ont juſqu'à trois pieds de long.

Le quinziéme noſtre Caravane commença à ſe partager entre les deux routes de Tocat & d'Alep, une partie prenant à droit vers l'Orient d'hyver pour la Syrie, & l'autre à gauche entre le Septentrion & le Levant pour l'Armenie.

Aprés que nous nous fûmes ſeparez, nous marchâmes encore deux ou trois heures à la vuë les uns des autres. Ceux qui prennent le chemin *d'Alep* vont tomber à Tarſe la patrie de ſaint Paul, & de Tarſe ſe rendre à Alexandrete dont je parleray dans le chapitre ſuivant. Nous continuâmes donc noſtre route pour *Tocat*, & aprés avoir traverſé une grande plaine de ſix heures de chemin, nous vinſmes camper proche d'un petit village dans un lieu marécageux. Il y a une choſe à remarquer dans cette route & en beaucoup d'autres, qui montre qu'il y a de la charité parmy les Turcs. Sur la pluſpart des grands chemins qui ſont

fort éloignez des rivieres ils ont fait des ciſternes, où quand la pluye vient à manquer en de certaines années, on apporte des villages voiſins de l'eau pour les paſſans, qui ſans cela ſouffriroient beaucoup.

Le 16. nous marchâmes huit heures dans un pays fort uny, mais peu cultivé, où nous viſmes une petite ville nommée *Boulavandi* baſtie à peu prés comme les villages de Beauſſe. Il y a quelques Moſquées que les Turcs ont fait des ruïnes des anciennes Egliſes des Grecs, & ils en ont tiré des colonnes de marbre & d'autres pieces d'architecture, pour orner ſans aucun ordre leurs ſepultures qu'on trouve de temps en temps ſur les grands chemins; il y en a en grand nombre, parce qu'ils ne mettent jamais deux corps dans un meſme lieu. On voit auſſi dans cette ville un Carvanſera couvert de plomb, ce qui en fait toute la beauté, & les voyageurs ne s'y retirent guere que quand il fait mauvais temps. Nous campâmes à un quart de lieuë de la ville, & y demeurâmes tout le lendemain.

Le 17 nous marchâmes onze heures dans un pays mêlé & inégal, & vinmes camper proche d'un village qui n'a que trois ou quatre maiſons, quoy qu'il y ait abondance de paſturage. Il n'y a point d'eau que celle qui ſe tire de trois puits profonds, ce qui fait appeller ce lieu-là *Euche derin-giu*.

Le 18. noſtre marche ne fut que de cinq heures dans des campagnes deſertes, & nous prîmes noſtre giſte dans une eſpece de marais proche d'un méchant village.

Le 19. aprés avoir marché huit heures dans de grandes plaines toutes en friche, nous paſſâmes par un gros village dont tous les habitans generalement s'eſtoient retirez avec leurs troupeaux dans les montagnes, pour chercher le frais durant l'Eſté ſelon leur coûtume. Il y a une aſſez belle Moſquée de pierre de taille, & ce village qu'on me nomma *Tchactelou* a eſté bien plus grand qu'il n'eſt aujourd'huy, comme on le peut juger par pluſieurs ruïnes. Nous fûmes camper à deux heures au de-là dans une prairie proche d'un ruiſſeau.

Le 20 nous traversâmes des campagnes deſertes, mais qui paroiſſoient avoir eſté autrefois bien cultivées, & aprés dix ou onze heures de marche nous nous arreſtâmes dans un fond proche d'une méchante eau.

Le 21. nous n'eûmes pendant dix heures de marche qu'un pays de meſme nature deſert & aride, & nous vinmes camper au bout d'une longue plaine qui dure encore tout le lendemain proche

de deux puits dont l'eau ne vaut guere.

Le 22. nous marchâmes huit heures dans la meſme plaine, & on trouve ce jour-là de petits valons remplis de bons pâturages. La Caravane s'arrêta proche d'un méchant village & d'un méchant puits.

Le 23. noſtre marche ne fut que de cinq heures à cauſe du *Beiram* qui eſt comme la Paſques des Turcs, & noſtre Caravan-bachi eſtant Turc la voulut ſolenniſer. Nous paſsâmes ce jour-là par un aſſez beau pays & aſſez bien cultivé où nous découvrîmes pluſieurs villages, & nous vinmes camper ſur une petite eminence d'où la veuë ſe peut étendre fort loin.

Le 24. nous marchâmes ſix heures, & vinmes camper dans un pré où il n'y a que de méchante eau. Aſſez prés de-là on découvre une grande plaine qui s'étend huit ou dix lieuës en longueur, & qui n'en a qu'une ou deux de large. Elle paroît comme un lac, & c'eſt en effet une eau ſalée qui ſe congele & ſe forme en ſel, qu'on ne peut diſſoudre qu'avec peine ſi ce n'eſt dans l'eau chaude. Ce lac fournit de ſel preſque toute la Natolie, & la charge d'une charette tirée par deux bufles ne coûte ſur le lieu qu'environ quarante-cinq ſols de noſtre monnoye. Il s'appelle *Douslag*, c'eſt à dire place de ſel, & le Bacha de *Couchahar* petite ville qui en eſt à deux journées, en retire vingt-quatre mille écus par an. Sultan Murat fit faire une digue d'une rive à l'autre, quand ſon armée paſſa en 1638. pour aller mettre le ſiege devant Bagdad qu'il a repris ſur le Roy de Perſe.

Le 25. la marche fut de neuf ou dix heures ſans trouver aucun village, & dans un pays deſert. On campa ſur une éminence proche d'une bonne fontaine appellée *Cara-dache keſmé*, c'eſt à dire, *Fontaine de la pierre noire.*

Le 26. nous paſsâmes par un grand village nommé *Tchekenagar* dans une belle aſſiette, mais tres-mal baſti; & aprés avoir marché huit heures nous campâmes dans un pâturage fort agreable, proche d'un autre village qu'on appelle *Romcouché.*

Le 27. nous marchâmes neuf heures dans des campagnes pleines de regliſſe, & aprés avoir paſſé par un gros village appellé *Beſerguenlou*, nous nous arrêtâmes dans une prairie.

Le 28. nous paſſâmes ſur un pont de pierre fort long & bien baſti une groſſe riviere qu'ils appellent *Iechil-irma*, c'eſt à dire *riviere verte.* Au bout du pont appellé *Keſſré-kapri*, il y a un gros village dont la plus grande partie des maiſons eſt baſtie ſous terre comme des tanieres de renard. Nous pouſsâmes plus loin, &

aprés une marche de ſept heures nous vinmes camper au bas d'un autre grand village nommé *Mouchiour*, où il y a quantité de Grecs qu'on force tous les jours de ſe faire Turcs. Comme il y a des Chrétiens en ce lieu-là, & que le terroir eſt bon pour la vigne, il n'y manque pas de vin, & ils en ont d'aſſez bon, mais qui ſent le tuffe comme nos vins d'Anjou. Ce village eſt bien ſitué, mais mal baſti comme le precedent, la pluſpart des maiſons eſtant ſous terre, & il s'en falut peu qu'un de nos gens paſſant à cheval ſur une de ces maiſons ne tombaſt dedans.

Le 29. la marche fut de ſept heures dans un beau pays où nous vîmes pluſieurs villages, proche de l'un deſquels la Caravane campa dans un pré où on trouve une fontaine.

Le 30. nous marchâmes neuf heurs dans un pays plat & aſſez bien cultivé, & nous nous arrêtâmes auprés d'un ruiſſeau où il y a fort peu d'eau. On l'appelle *Cara-ſou*, c'eſt à dire *riviere noire*. Deux où trois jours durant nous vîmes dans ces plaines de deux en deux lieuës certaines motes de terre artificielles, & on nous dit qu'elles furent élevées pendant les guerres des Grecs pour decouvrir de loin & pour y baſtir des forts.

Le 31. on trouve un pays boſſu & inégal, mais fort abondant en bleds ; & aprés avoir marché neuf heures on vint camper dans un pré proche d'une riviere que nous paſſâmes le lendemain avant le jour ſur un pont de pierre.

Le 32. aprés une marche de huit heures nous campâmes le long d'une petite riviere où nous vîmes quantité de *Turcomans*. C'eſt une nation qui vit ſous des tentes comme les Arabes, & ils quittoient alors ce pays-là pour aller ailleurs, chargeant leur bagage ſur des chariots traînez par des bufles.

Le 33. nous rentrâmes dans les montagnes & les bois, n'en ayant point vû depuis dix-huit jours, ce qui nous avoit obligé de faire porter ſur les chameaux quelque peu de bois pour cuire nos viandes ; nous l'épargnions fort, & nous nous ſervions quelquefois de fientes ſeches de vache ou de chameau, quand nous en trouvions proche des eaux où ces beſtes viennent boire. Ce jour-là nous marchâmes huit heures, & vinmes camper dans un pré où l'herbe eſtoit haute, & où il y avoit eu autrefois quelques maiſons.

Le 34. nous paſsâmes à gué une riviere profonde & rapide appellée *Iangou* du nom d'un village qui en eſt proche. Un peu au deſſus de l'endroit où nous la gayâmes, nous vîmes un pont ruïné qui avoit eſté baſti deſſus.

Le 35. nous marchâmes huit heures dans un beau vallon bien cultivé, & laiſsâmes à main gauche un château élevé ſur un rocher. La Caravane campa ce jour-là ſur une eminence proche d'un village.

Le 36. nous continuâmes de marcher huit ou neuf heures dans le meſme vallon où il y a pluſieurs bons villages, & nous nous arrêtames auprés d'une petite riviere.

Le 37. on ne marcha que ſix heures entre des montagnes, où il y a quelques paſſages étroits & quantité d'eaux, & on vint camper dans un vallon abondant en paſturage.

Le 38. on paſſe une montagne fort rude de quatre ou cinq heures de chemin, & aprés l'avoir deſcenduë on trouve un village nommé Taquibac, d'où il n'y a plus que pour cinq heures de marche juſqu'à Tocat.

La route de Tocat à Iſpahan a eſté decrite aux chapitres precedens; & voilà tout ce qui regarde les diverſes routes qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan par les Provinces ſeptentrionales de la Turquie. Le livre ſuivant marquera tous les chemins qu'on peut prendre par les Provinces du Midy. Mais avant que de finir ce premier livre, la charité m'oblige de donner un avis ſalutaire à ceux qui voudront aller en Perſe par la route de Tocat. Ie veux auſſi leur apprendre de quelle maniere on voyage en Orient, par une exacte deſcription de Carvanſeras & des Caravanes, & un diſcours des monnoyes dont la connoiſſance eſt abſolument neceſſaire à un voyageur.

CHAPITRE VIII.

D'un vol qui fut fait à l'Auteur proche de Tocat; & d'une ſorte de laine tres-rare & tres-belle qu'il apporta le premier en France.

TAQUIBAC dont je viens de parler en approchant de Tocat, eſt le lieu où la Caravane de Perſe a accoûtumé de s'aſſembler quand elle part de Tocat pour Smyrne; & c'eſt l'endroit de toute la route où il faut le plus ſe tenir ſur ſes gardes, à cauſe des voleurs qui courent en ces quartiers-là, & qui ſont ſubtils ſur tous ceux de leur métier. I'en vis une experience au retour d'un de mes voyges de Perſe, & malgré toutes mes précautions, je ne pûs éviter qu'ils ne me joüaſſent un tour d'adreſſe. Nous eſtions trois ou quatre qui avions pris le devant avec nos

valets pour aller attendre la Caravane à Taquibac où elle ne ſe devoit rendre que le lendemain ; & dés que nous fûmes arrivez chacun fit dreſſer ſa tente ſur le bord d'une petite riviere. I'avois alors quantité de bales de laine, dont je fis faire comme une double muraille autour de ma tente, de ſorte qu'il n'y reſtoit autre ouverture que le paſſage d'un homme entre ces bales. Il y en avoit quatre où j'avois mis du muſc dans des boëtes de plomb environ pour dix ou douze mille écus, & je fis mettre ces bales en dedans, deſorte qu'elles touchoient ma tente & le chevet de mon lit : c'eſt ce qui trompa les voleurs qui ne manquerent pas de nous venir voir cette nuit-là qui ſe trouva fort obſcure : car les bales qui eſtoient en dehors & faiſoient la premiere ceinture, ſe reſſentant toutes de la forte odeur du muſc, ils crûrent que s'ils en pouvoient dérober quelqu'une ils feroient un butin conſiderable. Les bales eſtoient toutes attachées les unes aux autres par une corde qui les tenoit fermes, & il eſtoit difficile de les defaire ſans bruit. Les Gardes de la Caravane n'eſtoient pas-là puiſqu'elle ne devoit arriver que le lendemain ; & c'eſt ce qui m'empeſchoit de dormir profondement, ne me fiant pas trop à des valets qui n'ont pas toûjours le ſoin qu'ils doivent avoir du bien de leurs maîtres. Au bruit ſourd qui m'éveilla je leur criay qu'ils ſe levaſſent & fiſſent la ronde autour de ma tente ; mais n'ayant pû dans l'obſcurité découvrir ces voleurs qui furent ſe coucher ſur le ventre quelques pas plus loin, ils ſe rendormirent incontinent, & leur laiſſerent le champ libre pour achever leur deſſein. Ils s'y prirent ſi adroitement, qu'enfin ils détacherent deux bales en coupant les cordes & les emporterent avec eux. Le jour venu ayant reconnu le vol, & un Chamelier nous ſervant de guide par le chemin qu'il jugeoit qu'ils avoient pris, nous les ſuivîmes quatre ou cinq bien armez, & trouvâmes une demie heure apres les premieres marques de leur larcin. De depit qu'ils eurent de n'avoir trouvé dans ces bales que de la laine qu'ils ne crurent pas de grande valeur, & n'oſant l'aller vendre de peur d'eſtre accuſez de l'avoir volée, ils l'épandirent par le chemin, & pendant deux ou trois lieuës nous en trouvames de petits monceaux en divers endroits. Je la fis toute ramaſſer dans des ſacs, & il ne s'en trouva de perdu que quinze ou vingt livres. Les Marchands qui ont des bales de brocars doivent bien prendre garde la nuit que les voleurs n'en approchent : car ils viennent ſubtilement en ſe traînant ſur le ventre, & coupant les bales avec des raſoirs ils les vuident quelquefois juſqu'à la moitié.

J'ay dit que ces voleurs ne crûrent pas que la laine qu'ils avoient dérobée fût de grande valeur, parce qu'ils ne la connoissoient pas, ou qu'en effet elle ne valoit guere pour leur usage. Mais au fond c'estoit une sorte de laine fort rare & fort belle, que je portay de Perse jusqu'à Paris où jamais il n'en avoit esté vû de si fine.

Or quelques personnes curieuses & de condition m'ayant prié de découvrir le lieu d'où l'on tiroit ces laines, & me trouvant à Ispahan sur la fin de l'année 1647. à mon troisiéme voyage, j'y rencontray un de ces Gaures ou anciens Persiens qui adoroient le feu, qui m'en montra un échantillon, & m'apprit d'où elles venoient, leurs qualitez, & la maniere de les conserver. Je sçûs donc de luy que la plus grande partie de ces laines se trouve dans la Province de *Kerman*, qui est l'ancienne Caramanie, & que la meilleure se prend dans les montagnes voisines de la Ville qui porte le mesme nom de la Province; que les moutons de ces quartiers-là ont cela de particulier, que lors qu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle depuis Janvier jusqu'en May la toison entiere s'enleve comme d'elle-mesme, & laisse la beste aussi nuë & avec la peau aussi unie, que celle d'un cochon de lait qu'on a pelé dans l'eau chaude, desorte qu'on n'a pas besoin de les tondre comme on fait en France; qu'ayant ainsi levé la laine de leur moutons, ils la battent, & le gros s'en allant il ne demeure que le fin de la toison. Que si on veut en faire amas pour les transporter ailleurs, il faut auparavant que de les emballer jetter de l'eau salée par dessus, ce qui empesche que les vers ne s'y mettent & qu'elles ne se corrompent. Mais il faut remarquer qu'on ne teint point ces laines, & que naturellement elles sont presque toutes d'un brun clair ou d'un gris cendré, & qu'il s'en trouve fort peu de blanches: aussi sont-elles beaucoup plus cheres que les autres, tant par la raison de leur rareté, que parce que les Moufis, les Moulas, & autres gens de Loy ne portent que du blanc à leurs ceintures, & aux voiles dont ils se couvrent la teste dans leurs prieres: car hors delà ils les tiennent autour du col, comme les femmes en France portent leurs écharpes.

C'est dans cette Province de Kerman où presque tous les Gaures se sont retirez, & ce sont eux aussi qui ont tout le negoce de ces laines & qui les travaillent. Ils en font des ceintures dont on se sert dans la Perse, & quelques petites pieces de serge qui sont presque aussi douces & aussi lustrées que si elles estoient de soye. J'ay eu la curiosité d'en apporter deux pieces en France, dont

j'en presentay une à la feuë Reine-Mere, & l'autre à Madame la Ducheſſe d'Orleans.

Je ne pûs aller faire emplette de ces laines qu'en l'année 1654. à mon retour des Indes par mer depuis Surate juſqu'à Ormus. Car y eſtant arrivé, & voulant m'en retourner par terre en Europe, je pris la reſolution de m'en venir à Hiſpahan, non pas par la route ordinaire de Schiras, mais par celle de Kerman qui eſt tout à fait extraordinaire. Je partis donc d'Ormus dans ce deſſein, & pris des gens pour me conduire à Kerman, où je ne pûs me rendre à cheval à moins de vingt-ſept jours. Je crois aiſement que ce ne fut pas par ce chemin qu'Alexandre fut aux Indes: car dans toute l'étenduë de ce pays on ne trouve de l'eau qu'en de certains endroits & dans le creux de quelques rochers, où bien ſouvent il n'y a pas pour abreuver huit ou dix chevaux. De plus il ſe rencontre des lieux où les montagnes obligent à faire de grands contours, & un homme de pied qui coupe par les rochers fait en demi-heure, ce qu'à peine un homme de cheval peut faire en quatre heures.

Kerman eſt une grande villace qui a eſté ruïnée à pluſieurs repriſes, & où on ne void rien de beau qu'une maiſon & un jardin où les derniers Kans ont fait de la dépenſe pour rendre le lieu agreable. On y fait d'une ſorte de vaiſſelle de terre qui approche fort de la pourcelaine, & qui paroît auſſi belle & auſſi fine. A mon arrivée je fus voir le Kan qui me fit careſſe, & qui ordonna d'abord aux Gaures de me fournir du pain & du vin, des poules & des pigeonneaux, qui en ces quartiers-là ſont excellens, & gros & gras comme de petits chapons. Ce ſont ces Gaures qui font le vin, & pour le rendre doux & agreable ils oſtent la raſle & ne preſſent que le grain.

Le Kan entroit alors en poſſeſſion de ſon gouvernément, & voulant avoir ſelon la couſtume des nouveaux Gouverneurs, une belle épée & un poignard, avec un riche harnois de cheval qui demandoit quelques pierreries, je luy fis preſent d'un diamant de la valeur de huit cens écus qu'il fit mettre au pommeau de ſon poignard. Il voulut de plus en avoir de moy pour ſept ou huit mille livres, & tant le preſent que la vente facliterent l'achat de laines que je voulois faire. Deux jours apres mon arrivée à Kerman il m'invita au feſtin d'entrée qu'il faiſoit aux principaux de la Ville, & à mon départ ayant ſçeu que je cherchois une mule pour mon voyage, il m'en fit preſent d'une qui valoit bien cent écus. C'eſt la monture la plus honorable en Perſe,

Representation des Temples, ou Pagodes des G… mettent, pour fa…
enitence, et pour acomplir les voeux quils ont … fort adonnés
C.1. Thaibout. 2. Thaiphou Thouï. 3. Bagoti. ma…

& les Grands s'en ſervent plûtoſt que de chevaux, ſur tout quand ils ſont ſur l'âge. Mais ce ne fut pas du Kan ſeul que je receus à Kerman des marques de la civilité des Perſans. Un jeune Seigneur qui demeuroit à Kerman, & dont le pere en avoit eu autrefois le gouvernement, eſtant auſſi au feſtin du Kan prit plaiſir à s'entretenir avec moy de mes voyages, & me fit des offres de ſervice d'une maniere entierement obligeante. Comme les Perſans ſont curieux & aiment tout ce qui vient de rare des regions étrangeres, il me demanda ſi je n'avois point quelque belle arme à feu, & me dit qu'il me la payeroit ce que je voudrois. Dés le lendemain je luy fis preſent d'une carabine & d'une paire de piſtolets qu'il trouva fort à ſon gré, & n'en voulant point d'argent, non plus que d'une petite montre que j'ajoûtay au preſent, je vis par la ſuite que cela l'inquietoit, & il fit inutilement tout ce qu'il pût pour m'obliger à en prendre. Enfin il m'envoya un preſent que je ne pûs refuſer, & ce fut un beau cheval de dix ou douze tomans, c'eſt à dire d'environ deux cens écus. Ce jeune Seigneur eſtoit tout à fait de belle humeur, civil, poli & fort genereux, faiſant toutes choſes de tres-bonne grace. Quand il m'envoya le cheval ce fut en me faiſant prier, que s'il ne me plaiſoit pas je vinſſe choiſir celuy de ſon écurie que je trouverois le plus à mon gré, ne pouvant, diſoit-il, aſſez reconnoiſtre le preſent qu'il avoit receu de moy.

M'eſtant inſinüé de la ſorte dans l'affection du Kan & de cet autre Seigneur, cela me ſervit beaucoup à l'achat des laines que je voulois faire. Car en ayant déja amaſſé une grande quantité, le peuple murmura & fut en faire ſes plaintes au Kan. Ils luy repreſenterent que j'enlevois toute la laine du pays, & que les pauvres gens demeureroient ſans rien faire, ce qui cauſeroit un prejudice conſiderable à la Province. Sur ces plaintes le Kan me fit appeller, & me dit qu'il ne me pouvoit pas permettre d'acheter davantage de laine, parce que le peuple crioit fort, & que cela cauſeroit de la pauvreté dans le païs. Pour parer ce coup, je fis accroire au Kan que le Roy de Perſe vouloit eſſayer ſi on pourroit faire en France des draps de cette laine, auſſi beaux & auſſi fins que ceux d'Angleterre & de Hollande, afin que ſi la choſe reüſſiſoit on pût ſe paſſer des étofes des Anglois & des Hollandois, en amenant des ouvriers pour établir des manufactures de draps en Perſe. Sous ce pretexte le Kan donna les mains à la continüation de mon achat, & je l'aurois pouſſé plus loin que je ne fis, ſi les gens du Kan avec leſquels je traitay m'euſſent tenu pa-

role. Mais depuis ayant appris qu'ils ne vouloient pas satisfaire à ce qu'ils m'avoient promis, & qu'ils croyoient assurément qu'étant arrivé à Ispahan, je ne prendrois pas la peine de revenir à Kerman pour me plaindre ; Je n'y retournay pas à la verité, mais j'y envoyé un exprés avec une Lettre au Kan dans des termes si forts & si pressans, & jusqu'à luy faire sentir que j'en porterois ma plainte au Roy & à son premier Ministre, que la crainte qu'il eut de s'attirer quelque disgrace l'obligea de me faire justice, & de me faire envoyer promptement à Ispahan toutes les laines qu'on m'avoit promis, & dont j'avois fait les avances.

Voilà ce que j'avois à remarquer sur le sujet du vol qui me fut fait à Tocat, & de la nature des laines de la Province de Kerman. J'ay dit qu'aprés avoir fait mon emplete je devois partir pour Hispahan, & je feray un chapitre de cette route particuliere qui est une traverse, & par consequent moins frequentée que les grandes routes.

CHAPITRE IX.

Route de Kerman à Ispahan, & de la fortune du Nazar Mahamed-Ali-Beg.

DE Kerman à Ispahan il n'y a guere moins de vingt-cinq journées de cheval. Dans les lieux où il se trouve de l'eau le païs est assez bon, mais ces lieux-là sont rares, & dans la plus grande partie de cette route il n'y a que des sables ennuyeux. Tout ce qui console un voyageur est qu'il trouve tous les soirs un Carvansera avec une ou deux citernes, ce qui est un grand soulagement dans des pays si desers. La pluspart de ces logis ont esté bastis depuis peu d'années par les soins de Mahamed-Ali-Beg, Nazar ou Grand Maistre de la maison du Roy & du Tresor, & le plus honneste homme que la Perse ayt eu depuis plusieurs siecles. Il estoit genereux, & favorisoit les Francs en toutes choses & les aimoit beaucoup. Il servoit parfaitement bien son Roy, & appuyoit le peuple dans l'équité contre l'oppression & les insultes des Grands, ce qui luy attira la haine de plusieurs, laquelle il surmonta par sa sincerité & par sa prudence, comme on le verra par son histoire qui est remarquable, & que je feray en peu de mots.

Le Grand Cha-Abas I. du nom estant un jour à la chasse dans

les montagnes & éloigné de ſes gens, trouva un jeune garçon joüant d'une fluſte auprés d'un troupeau de chevres. Le Roy luy ayant fait quelques queſtions, il répondit ſi à propos à chaque choſe ſans ſçavoir qui luy parloit, que Cha-Abas ſurpris de ſes reparties fit ſigne de loin à Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras qui le vint joindre, de ne rien dire qui puſt faire connoiſtre au Berger que c'eſtoit le Roy à qui il parloit. Il continüa de luy faire d'autres queſtions, auſquelles le jeune homme répondit toûjours d'une maniere à donner de plus en plus de l'étonnement au Roy. Sur cela le Roy demandant au Kan ce qu'il jugeoit de l'eſprit de ce Berger; il luy répondit qu'il croyoit que s'il ſçavoit lire & écrire il pourroit rendre tres-bon ſervice à ſa Majeſté. Le Roy le remit auſſi-toſt entre ſes mains avec ordre de le faire inſtruire, & ce jeune homme qui avoit naturellement l'eſprit ſolide, un jugement net & une memoire heureuſe, ſe perfectionna en ſi peu de temps, & s'acquitta ſi bien de pluſieurs charges que le Kan luy donna dans ſa maiſon, que ſur le rapport qu'il en fit au Roy ſa Majeſté l'avança d'abord à la charge de Nazar ou de Grand Maiſtre de ſa maiſon, & luy fit l'honneur de luy donner le nom de *Mahamed-Ali-Beg*. Le Roy ayant reconnu ſa fidelité & ſa bonne conduite en toutes choſes l'envoya deux fois en Ambaſſade au Grand Mogol, & toutes les deux fois il fut tres-ſatisfait de ſa negotiation. Mahamed aimoit la Juſtice, & n'eſtoit pas d'humeur à ſe laiſſer corrompre par des preſens, puis qu'il n'en prenoit jamais, ce qui eſt fort rare parmi les Mahometans. Cette grande integrité luy attira pour ennemis tous les Grands de la Cour, & particulierement les Eunuques & les femmes qui ont à toute heure l'oreille du Roy. Mais du vivant de Cha-Abas il n'y eut perſonne qui oſaſt ouvrir la bouche contre le Nazar, & il eſtoit trop bien & avec juſtice dans l'eſprit du Roy, pour eſperer de luy pouvoir rendre de mauvais offices. Cha-Sefi ayant ſuccedé à Cha-Abas ſon ayeul, comme je diray ailleurs, & eſtant fort jeune, les ennemis de Nazar crurent avoir plus beau jeu, & pouvoir plus aiſement donner à ce jeune Roy de mauvaiſes impreſſions de la conduite du Grand Maître. Les Eunuques qui ſont toûjours auprés de la perſonne du Roy luy dirent beaucoup de choſes au deſavantage de Mahamed; mais toutes les fois qu'ils luy en parlerent le Roy ne fit pas ſemblant de les écouter. Enfin un jour que le Roy prenoit plaiſir à voir quelques ſabres & poignards couverts de pierreries, un des Eunuques luy dit qu'il falloit faire apporter un ſa-

bre qui avoit eſté envoyé à Cha-Abas par le Grand Seigneur, & qui eſtoit tout couvert de diamans & d'autres pierres de prix. Il eſt vray que le Grand Seigneur avoit envoyé un riche ſabre à Cha-Abas; mais long-temps avant que Mahamed fuſt à ſon ſervice Cha-Abas l'avoit fait rompre, & des pierreries dont il eſtoit garni il avoit fait faire un tres-beau joyau. On chercha dont ce ſabre dans le Treſor dont Mahamed avoit l'intendance, & ne s'y pouvant trouver, puis qu'il y avoit pluſieurs années qu'il n'y eſtoit plus, le Roy ſe fâcha, parce qu'il ſe trouvoit dans le livre où on enregiſtre les preſens. Quelques Eunuques & autres Grands de la Cour qui ſe trouverent alors auprés du Roy, prirent leur temps pour luy rendre odieuſe la conduite du Nazar, & luy faire une méchante peinture de ſa perſonne. Ils tâcherent de décrier toutes ſes actions, & repreſenterent au Roy que Mahamed faiſant bâtir en ſon nom pluſieurs beaux Carvanſeras, des ponts & des digues, & pour ſoy-meſme une maiſon magnifique qui meritoit que ſa Majeſté la vît; qu'il ne pouvoit faire tous ces grands ouvrages ſans une notable diminution des deniers publics, dont il ſeroit bon de luy faire rendre compte. Sur cet entretien Mahamed arrive, & le Roy ne le recevant pas comme il avoit accoûtumé, luy dit quelques fâcheuſes paroles ſur ce que le ſabre ne ſe trouvoit point: Il ajouſta qu'il vouloit voir ſi tout ce qui eſtoit dans le Treſor ſe trouvoit conforme à ce qui eſtoit couché ſur le regiſtre, & qu'il luy donnoit quinze jours de temps pour mettre le tout en ordre. Mahamed ſans s'émouvoir répondit au Roy, que s'il plaiſoit a ſa Majeſté elle pouvoit venir au Treſor dés le lendemain, ce qu'il obtint, quoy que le Roy luy euſt dit pour la deuxiéme fois qu'il vouloit luy donner quinze jours pour mettre toutes choſes en bon eſtat. Le Roy fut donc le lendemain au Treſor où il trouva chaque choſe en tres-bel ordre, ayant déja eſté informé de ce qu'eſtoit devenu le ſabre qu'il demandoit. Du Treſor il fut au logis de Mahamed qui luy fit un preſent fort mediocre: car c'eſt la couſtume que celuy que le Roy honore de ſa viſite faſſe un preſent à ſa Majeſté. Aprés que le Roy eut receu en arrivant celuy du Nazar, il ſe promena par toutes les ſales & les chambres, & fut bien ſurpris de les voir ſi mal ornées de ſimples feutres & tapis groſſiers, au lieu que dans les maiſons des autres Seigneurs on ne marche que ſur des tapis d'or & de ſoye. Le Roy ſelon qu'on luy avoit dépeint la maiſon du Nazar s'attendoit d'y trouver tout autre choſe, & s'étonna de cette grande moderation dans

une si haute fortune. Au bout d'une galerie il y avoit une porte fermée avec trois gros cadenats. Le Roy l'avoit passée sans y prendre garde; mais au retour le *Meter* qui est un Eunuque blanc chef de la chambre du Roy luy fit remarquer cette porte avec les gros cadenats, ce qui donna la curiosité au Roy de demander à Mahamed ce qu'il y avoit dans ce lieu-là fermé avec tant de soin. Sire, luy dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir bien fermée, parce que tout mon bien est la dedans. Tout ce que sa Majesté a veu dans ce logis est à elle; mais ce qui est dans cette chambre est à moy, & je suis asseuré qu'elle aura la bonté de ne me l'ôter jamais. Ce discours augmenta la curiosité que le Roy avoit de voir ce qui estoit dans cette chambre, & ayant commandé à Mahamed de l'ouvrir, il fut étrangement surpris de n'y trouver que les quatre murailles, sans autre ornement que de la houlete de Mahamed qui reposoit sur deux clous, de sa besace où il mettoit son manger, de son oudre qu'il rempliſſoit d'eau, de sa fluste & de son habit de berger, chacune de ces pieces pendant à un clou contre la muraille. Le Nazar ne voulant pas laisser long-temps le Roy dans l'étonnement & le silence où il estoit à la veuë de cette chambre; Sire, luy dit-il, quand le Roy Cha-Abas m'a trouvé dans la montagne gardant mon troupeau de chevres, voilà tout ce que j'avois alors, il ne m'en a rien ôté; ne me l'ôtez pas aussi, mais laissez-moy le reprendre, & que je m'en aille faire mon premier mêtier, ce que je recevray de vostre Majesté comme une tres-grande grace. Le Roy touché d'une si haute vertu, se fit ôter ses habits à l'heure mesme & les donna au Nazar, ce qui est le plus grand honneur que les Roys de Perse puissent faire à un sujet; & on luy en apporta d'autres avec lesquels il retourna au Palais. Mahamed continua d'exercer sa charge dans laquelle il est mort glorieusement, & ses ennemis n'ont eu que la honte & le chagrin d'avoir si mal reüssi dans l'injuste complot qu'ils avoient fait pour sa perte. Ce brave Seigneur estoit le pere & le protecteur de tous les Francs qui estoient en Perse, & toutes les fois qu'il me rencontroit dans les ruës, ou quelqu'autre Franc qui luy fût connu, il nous faisoit bon visage, & nous demandoit si nous avions du vin: quand nous disions qu'il nous manquoit, il nous en envoyoit aussi-tost & du meilleur de Schiras. Il ne pouvoit souffrir qu'on nous fit le moindre tort, & si nous allions nous plaindre de quelqu'un, il nous rendoit sur le champ bonne justice. Il arriva un jour qu'estant à la chasse aux canards avec deux valets en un endroit de la riviere

d'Iſpahan où ils ſe tiennent, & qui eſt le long des jardins de la maiſon du Nazar, cinq ou ſix de ſes gens qui ne me connoiſſoient pas vinrent me faire inſulte, & ſe mirent en devoir de m'ôter mon fuſil, que je ne leur abandonnay qu'aprés avoir rompu la croce ſur le dos de l'un, & jetté le canon à la teſte d'un autre qui en fut bleſſé. Il me reſtoit mes deux piſtolets ſans quoy nous ne marchons guere en Perſe, mais je ne voulus pas tirer ſur les gens du Nazar pour le reſpect que je portois au maiſtre qui aimoit les Francs, & m'eſtant debaraſſé de cette affaire je repris ſur ma mule le chemin de mon logis. Les Francs qui ſçûrent comme la choſe s'eſtoit paſſée, voulurent d'abord tous en corps en témoigner du reſſentiment, & le Conſul Hollandois qui m'étoit ami vint m'accompagner chez le Nazar pour nous plaindre de l'inſolence de ſes valets. Il nous témoigna qu'il en eſtoit fort fâché, & nous en vîmes des marques certaines par les coups de bâton qu'il fit auſſi-toſt donner à ceux qui avoient entrepris de me maltraiter.

Je feray voir par un autre exemple plus conſiderable, comme ce Seigneur eſtoit juſte & prudent dans toutes ſes actions. Cha-Sefi revenoit de la Province de Guilan, & ſes tentes eſtoient dreſſées proche de Zulfa dans l'Armenie où il vouloit avoir le plaiſir de chaſſer deux ou trois jours. Comme il y a toûjours des Courtiſanes qui ſuivent la Cour, & qui viennent divertir le Roy par leurs danſes & leurs mommeries, il s'en trouva une parfaitement belle que le Roy regardoit de tres-bon œil, & à qui il avoit déja fait de beaux preſens. C'eſtoit une choſe qui ne pouvoit eſtre ignorée d'aucun Seigneur de la Cour, & le fils du Nazar par un emportement de jeuneſſe ne laiſſa pas de faire venir cette belle Courtiſane dans ſa tente, où ſe trouva auſſi un autre jeune Seigneur. Celuy-cy eut la retenuë de ne la point toucher, mais l'autre coucha avec elle, & dés le lendemain ſon pere le ſceut. Le Nazar ſoit par un pur effet de ſa prudence, ſoit par le motif de ſon zele & de ſon reſpect envers le Roy, pour prevenir ſa colere qui auroit cauſé infailliblement la mort de ſon fils, voulut en faire promptement le châtiment qui fut rude. Il luy fit donner à la mode du pays tant de coups de bâtons par tout le corps que tous les ongles luy tomberent des pieds, & que ſon corps entier n'eſtoit qu'une ſeule meurtriſſeure. Il faillit à en mourir, & le Roy qui ſceut l'action du fils & le châtiment que le Pere en avoit fait faire, ne dit autre choſe ſinon que le Nazar avoit fait ſagement de punir luy-meſme ſon fils, & de

prevenir la juſtice qui en auroit eſté faite.

Je reviens à la route de Kerman à Iſpahan, & je n'en ay interrompu le diſcours que pour faire connoiſtre aux voyageurs le merite & la fortune de celuy qui la leur a renduë moins incommode, par les belles reparations des grands chemins, & des grands Carvanſeras qu'on trouve tous les ſoirs en faiſant des journées raiſonnables de cheval.

Le premier jour que je partis de Kerman je fis rencontre le ſoir au giſte d'un riche Moullah, qui voyant que j'avois du vin m'offrit civilement de la glace pour le rafraichir. Je luy fis part en revanche de mon oudre, & le lendemain au ſoir je ne pus reſiſter aux preſſantes ſolicitations qu'il me fit d'aller paſſer la nuit dans ſa maiſon qui ſe trouvoit fort proche de la grande route. Elle eſtoit raiſonnablement bien baſtie & enjolivée avec un jardin où il y avoit de l'eau. Il me traita à ſoupé à la mode du pays le mieux qu'il luy fut poſſible, & le lendemain à mon départ il me remplit mon oudre d'aſſez bon vin. J'achetay meſme une mule de luy qui me coûta ſix tomans, dequoy je me trouvay bien, parce que mes chevaux eſtoient trop chargez, & qu'un peu de ſoulagement leur eſtoit fort neceſſaire.

Les jours ſuivans il ne m'arriva rien qui ſoit digne d'eſtre remarqué, & le pays en general eſt tel que je l'ay dépeint au commencement de ce chapitre.

Yezd eſt ſur cette route dans une diſtance preſque égale de Kerman & d'Iſpahan, à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 33. degrez 45. minutes de latitude. C'eſt une grande villace au milieu des ſables qui s'étendent deux lieuës à la ronde, & en ſortant d'Yezd il faut prendre un guide, parce qu'au moindre vent le ſable ſe porte de coſté & d'autre, & couvrant tous les chemins on court riſque de tomber dans des trous, qui ſemblent eſtre d'anciennes ciſternes ou des ruines de vieux baſtimens. Entre les ſables & la ville il y a un peu de bonne terre qui produit d'excellens fruits, & ſur tout de bons melons de differentes eſpeces; les uns ont la chair verte, les autres l'ont jaune & vermeille, & il y en a dont la chair eſt ferme & dure comme celle d'une pomme de rainette. Il s'y recuëille auſſi de bons raiſins & en quantité; mais les habitans en font peu de vin, parce que le Gouverneur ne le permet pas: Ils en font ſecher une partie, & de l'autre ils en font de la reſinée. Il ont auſſi abondance de figues qui ſont fort groſſes & de tres-bon gouſt. Ils font grande quantité d'eau roſe, & d'une autre ſorte d'eau dont ils ſe ſervent comme

de teinture, pour ſe rougir tantoſt les mains & tantoſt les ongles, & ils la tirent d'une certaine racine appellée *Hina*. Il y a dans cette Ville trois Carvanſeras, & pluſieurs grands Bazars ou marchez qui ſont des ruës couvertes & voutées autour des places, de meſme qu'aux autres Villes de Perſe. Ces ruës ſont remplies de boutiques de marchands & d'artiſans, & il n'y a d'ordinaire dans chacune qu'une meſme ſorte de marchandiſe. Il ſe fait à Yezd pluſieurs étofes de ſoye mêlées d'or & d'argent que l'on appelle *Zerbaſte*, d'autres de pure ſoye appellées *Daraï* qui ſont comme nos tafetas unis & rayez. On en fait auſſi de moitié ſoye, & moitié coton, & d'autres de pur coton qui approchent de nos futaines. On y fait encore des ſerges d'une laine particuliere qui eſt ſi fine & ſi delicate que cette étofe eſt plus belle & plus chere que ſi elle eſtoit de ſoye, & j'en ay fait mention au chapitre precedent.

Quoy que je n'euſſe rien à faire à Yezd je m'y arreſtay trois jours, parce que j'y trouvay quelques Armeniens de ma connoiſſance qui ne voulurent pas me laiſſer partir ſans me regaler. D'ailleurs j'eus la curioſité de conſiderer avec un peu de loiſir, ſi ce que j'avois oüy dire en bien des lieux des femmes d'Yezd eſtoit veritable, & je trouvay en effet qu'on leur faiſoit juſtice de les eſtimer les plus belles femmes de la Perſe. On ne fait point de feſtin qu'il n'y en ait toûjours cinq ou ſix qui viennent danſer pour donner du divertiſſement aux conviez, & ces femmes-là ne ſont pas d'ordinaire des moins agreables. Quoy qu'il en ſoit ce proverbe eſt commun parmi les Perſans ; *Que pour vivre heureux il faut avoir une femme d'Yezd, du pain d'Yeſdecas, & du vin de Schiras.*

CHAPITRE X.

Des Carvanſeras, & de la Police des Caravanes.

LEs Carvanſeras ſont les hoſtelleries des Levantins, bien differentes des noſtres, & qui n'en ont ny les commoditez ny la propreté. Ils ſont baſtis en quarré à peu prés comme des cloiſtres, & n'ont d'ordinaire qu'un étage, & il eſt fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour, & au milieu de chacun des trois autres coſtez, en face, à droite & à gauche il y a une ſale ou grande chambre pour les gens les plus qualifiez

qualifiez qui peuvent paſſer. A côté de cette ſale ſont pluſieurs petites chambres où chacun ſe retire en particulier. Ces logemens ſont relevez comme en parapet le long de la cour de la hauteur de deux ou trois pieds, & les écuries les touchent derriere, où le plus ſouvent on eſt auſſi bien que dans les chambres. Il y en a pluſieurs qui aiment mieux s'y retirer en hyver, parce qu'il y fait chaud, ces écuries eſtans voûtées de meſme que les ſales & les chambres. On pratique dans ces écuries devant la teſte de chaque cheval une niche avec une petite feneſtre qui répond à une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite ſon cheval. Dans chacune de ces niches deux ou trois perſonnes ſe peuvent ranger, & c'eſt où les valets vont d'ordinaire faire la cuiſine.

Il y a deux ſortes de Carvanſeras. Les uns ſont rentez, où on eſt receu charitablement comme dans nos hoſpitaux; les autres ne le ſont pas, & on y paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guere des premiers que depuis Bude juſques à Conſtantinople, & il n'eſt permis d'en baſtir de cette ſorte qu'à la mere & aux ſœurs du Grand Seigneur, ou aux Viſirs & Bachas qui ſe ſont trouvez trois fois en bataille contre les Chreſtiens. Dans ces ſortes de Carvanſeras qui d'ordinaire ſont baſtis de legs pieux, on donne honneſtement à manger aux paſſans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le Concierge ſans rien débourſer. Mais depuis Conſtantinople juſqu'en Perſe les Carvanſeras ne ſont point rentez, & on ne vous y offre que les chambre toutes nuës. C'eſt à vous à vous pourvoir de matelats & d'uſtenciles pour la cuiſine, & vous achetez à aſſez bon compte ou du Concierge ou des païſans qui viennent des villages circonvoiſins, des agneaux, des poules, du beure & des fruits ſelon la ſaiſon. On y trouve auſſi de l'orge & de la paille pour les chevaux, à la reſerve de quelques lieux que j'ay marquez dans les routes. On ne paye rien à la campagne pour le loüage des chambres des Carvanſeras; mais on paye dans les Villes, & ce qu'on paye eſt fort peu de choſe. D'ordinaire les Caravanes n'y entrent point, parce qu'ils ne pourroient contenir tant d'hommes & de chevaux, & il n'i peut guere loger commodement que cent cavaliers. Dés qu'on eſt arrivé chacun a droit de prendre ſa chambre, le pauvre comme le riche; car on n'a nul égard en ces lieux-là à la qualité des perſonnes. Quelquefois par honneſteté ou par intereſt un petit mercier cedera la place à un gros marchand; mais il n'eſt pas permis de debuſquer qui que ce ſoit de la chambre qu'il a priſe. La nuit le Concierge ferme la porte, & doit répondre de

tout, & il y a toûjours quelqu'un de garde autour du Carvanſera.

Pour ce qui eſt des Carvanſeras de Perſe, j'ay remarqué ailleurs qu'en general ils ſont plus commodes & mieux baſtis que ceux de Turquie, & que dans des diſtances raiſonnables on en trouve preſque par tout le païs. Il eſt aiſé de voir par cette deſcription des Carvanſeras, que s'ils ne ſont pas ſi commodes pour les riches que nos hoſtelleries d'Europe, ils le ſont plus pour les pauvres qu'on ne refuſe pas là de recevoir, & qu'on ne contraint pas de boire & manger plus qu'ils ne veulent, eſtant permis à chacun de regler ſa depenſe ſelon ſa bourſe.

On peut voyager en Turquie & en Perſe de pluſieurs manieres, ou en caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide ſeul. Pour moy qui ay paſſé ſix fois en Aſie, & qui l'ay croiſée en bien des lieux, j'ay eſté obligé de voyager de toutes façons dans toutes les routes du Levant. Le plus ſeur eſt de ſe joindre à une Caravane; mais le voyage eſt plus long, parce qu'elles marchent lentement, particulierement celles de chameaux. Car il faut remarquer d'abord que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent ſans aucun embarras de marchandiſe, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, & les Caravanes de chameaux en quatre.

Les Caravanes ſont comme de grands convois compoſez de quantité de marchands, qui s'aſſemblent en certains temps & en certains lieux pour eſtre en eſtat de ſe defendre contre les voleurs qui courent ſouvent par groſſes bandes dans des païs qu'il faut traverſer, & qui la pluſpart ſont fort deſerts. Ces marchands éliſent entr'eux un Chef que l'on appelle *Caravan-bachi*, & c'eſt luy qui ordonne la marche, preſcrit les journées, & qui avec les principaux de la Caravane juge les differens qui peuvent ſurvenir ſur le chemin. Il n'ia guerre d'honneſte homme qui ambitionne cette charge, parce que le Caravan-bachi devant acquiter de certains petits droits le long de la route, de quelque maniere qu'il ſe conduiſe il eſt toûjours ſoupçonné de peu de fidelité. Quand les marchands Turcs ſont le plus grand nombre dans la Caravane le Chef qu'on élit eſt Turc; & quand il y a plus d'Armeniens que de Turcs le Caravan-bachi eſt Armenien.

Il y a de deux ſortes de Caravanes. Il y en a de chameaux qui ſont les plus ordinaires, parce que c'eſt la voiture qui coûte le moins, les chameaux, comme je diray plus bas, eſtant de peu de dépen-

ſe, & portant la charge, les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces Caravanes de chameaux, il y a auſſi des chevaux & des mules que les marchands achetent pour leurs perſonnes, la voiture du chameau pour l'homme eſtant incommode quand il ne va que le pas ; car s'il alloit toûjours le grand trot elle eſt aſſez douce. Il y a auſſi des Caravanes qui ne ſont que de chevaux, & ſi les marchands n'en veulent pas acheter, ils trouvent des gens dans la Caravane qui leur en loüent. Les valets montent ſur les chevaux de bagage qui ſont les moins chargez, & on trouve à Smyrne quantité de bons chevaux à un prix raiſonnable depuis trente juſques à ſoixante écus. Pour ce qui eſt des gens qui n'ont pas la volonté ou le moyen de faire de la dépenſe, ils prennent un aſne, & ils n'en manque pas en ces païs-là. Sur tout il faut neceſſairement dans les Caravanes de chameaux ſe pourvoir de chevaux de baſt pour porter du vin ; car les Chameliers qui ſont preſque tous Mahometans par une étrange ſuperſtition ne permettent pas qu'on en charge ſur les chameaux, parce que cet animal eſt particulierement conſacré à Mahomet qui a defendu ſi étroitement le vin. On le porte dans des oudres qui ſont faits de peau de bouc le poil en dedans & bien poiſſé. Il y a de ces peaux à qui on oſte le poil ; mais elles ne ſont pas ſi bonnes, & il s'y fait toûjours quelque petit trou.

Ces Chameliers ſont gens inſolens, & dont on ne pourroit venir à bout ſi on ne trouvoit moyen de les chaſtier. Il y en eut un qui fit le méchant & qui me faſcha ſur la route de Smyrne à Tauris ; mais eſtant arrivé a Erivan je fus me plaindre au Kan, qui luy fit donner ſur le champ cent coups de baſton. C'eſt de cette maniere qu'on met cette canaille à la raiſon, ſur tout quand on arrive à Smyrne ou aux autres lieux où les Francs ont des Conſuls, qui ſur les plaintes qu'ils font au Cadi obtiennent d'abord juſtice. L'exemple de pluſieurs de ces Chameliers qui ont eſté chaſtiez tient les autres en bride, & ils ſe ſont rendus plus traitables depuis quelque temps.

C'eſt la coûtume dans le Levant de faire les journées d'une traite, ſoit qu'on marche en Caravane, ſoit que l'on voyage ſeul. Mais ces journées ne ſont pas égales, elles ſont tantoſt de ſix heures de marche, tantoſt de dix & tantoſt de douze, & c'eſt la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas par tout, qui les doit regler. En tout temps la Caravane marche plus de nuit que de jour ; en Eſté pour éviter la chaleur, & dans les autres ſaiſons pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper. Car ſi on

arrivoit aux approches de la nuit, on ne pourroit dans l'obſcurité bien diſpoſer toutes choſes, dreſſer les tentes, penſer les chevaux, faire la cuiſine, & pouvoir à tout ce qui eſt neceſſaire à un campement. Il eſt vray qu'au cœur de l'hyver & dans les grandes neiges on ne part guere qu'à deux ou trois heures aprés minuit, & quelquefois meſme on attend juſqu'à la pointe du jour. Mais en Eſté ſelon la traite que l'on a à faire on part à minuit, ou une heure aprés le Soleil couché. A mon dernier voyage en partant de Smyrne noſtre Caravane eſtoit de ſix cent chameaux, & preſque d'un pareil nombre de gens de cheval. Elles ſe trouvent quelquefois beaucoup plus groſſes, & les chameaux n'allant qu'à la file, comme je diray bien-toſt, une Caravane paroiſt une armée, & ſoit dans la marche, ſoit quand elle campe, elle occupe beaucoup de terrain. De ce qu'on marche ainſi la nuit dans l'Aſie, il s'enſuit que l'air n'y eſt pas mal-ſain; & en effet les voyageurs, qui la pluſpart couchent toûjours dehors ſur un tapis étendu par terre, ne s'en trouvent point incommodez.

Les chameaux qui vont en Perſe par les Provinces ſeptentrionales de la Turquie ne marchent qu'à la file, & de ſept en ſepr. Ils ſont attachez l'un à l'autre par une corde de la groſſeur du petit doigt & d'une braſſe de long, laquelle tient au derriere du baſt du chameau qui va devant, & qu'on noüe à l'autre bout avec un petit cordon d'une eſpece de laine qu'on paſſe dans une boucle qui pend aux narines du chameau qui ſuit. Ces petits cordons que les Chameliers s'amuſent à faire en marchant ſont aiſez à rompre, & ſont faits exprés de cette façon, afin que ſi le chameau de devant vient à s'abatre ou à tomber dans quelque foſſé, le chameau qui ſuit n'en ſouffre pas. Car alors le cordon ſe rompt & laiſſe le chameau en liberté; au lieu que ſi la corde qui eſt forte paſſoit dans la boucle, elle l'entraîneroit ſur l'autre chameau qui eſt tombé ou qui a fait un faux pas, & luy emporteroit une piece du nez. Et afin que le Chamelier qui marche à la teſte de ſept chameaux, tenant le premier par une corde qui paſſe ſur ſon épaule, ſçache ſi tous les ſix chameaux ſuivent, le dernier a une ſonnete penduë au col, & dés qu'elle ne ſe fait plus entendre, c'eſt une marque que quelqu'un de ces petits cordons eſt rompu, & que les chameaux ſont arreſtez. Le ſeptiéme eſt celuy qui d'ordinaire porte les proviſions. Car il faut remarquer que ſi un marchand a dans la Caravane ſix chameaux chargez, on luy en doit un ſeptiéme pour porter ſon bagage & ſa cuiſine; s'il n'en a que trois, on luy doit une demi-charge de chameau; &

s'il en a neuf ou douze, on luy porte à propotion ſans rien payer des proviſions de bouche, & toute autre choſe qu'il luy plaiſt. Chaque marchand avec ſes valets ſe tient dans la marche proche des chameaux chargez de ſes marchandiſes, & particulierement dans les nuits obſcures, parce qu'il y a quelquefois de ſubtils voleurs qui avec de bons tranchans viennent couper adroitement les deux cordes qui attachent le chameau devant & derriere, & le détournent ſans bruit dans des ſentiers écartez, parce que le chameau n'ayant point de corne, & par conſequent ne pouvant eſtre ferré, on ne l'entend pas marcher. Les uns & les autres, tant marchands que valets & Chameliers pour ſe deſennuyer & s'empeſcher de dormir, s'amuſent ou à fumer du tabac, ou à chanter, ou à s'entretenir de leurs affaires : mais une heure ou deux avant le jour, lors que le ſommeil abbat d'ordinaire & ſaiſit les yeux, on n'entend pas le moindre bruit dans toute la Caravane. Il arrive aſſez ſouvent dans ce ſommeil qu'il eſt difficile de ſurmonter, que l'on tombe de cheval ; mais dans les païs où on ne craint pas les voleurs, les maiſtres par petites bandes prennent le devant, & vont dormir à leur aiſe au lieu qu'ils trouvent le plus commode ſur le grand chemin. Quelques-uns ont ſoin de porter un couſſinet ſur la ſelle de leur cheval, lequel leur ſert de chevet, d'autres ſe contentent d'un caillou, & pendant qu'ils dorment ils ont chacun au bras la bride de leur cheval. Ils repoſent de la ſorte juſques à l'arrivée de la Caravane, & ceux qui paſſent les derniers prennent le ſoin de les réveiller.

La Caravane campe dans les lieux qu'on ſçait eſtre les plus propres, & ſur tout proche des eaux. Quand le Soleil eſt couché, des Chaoux, qui ſont de pauvres gens ou Turcs ou Armeniens, ont ſoin de faire la garde autour du camp & de veiller ſur les marchandiſes. Ils ſe promenent par tout, & crient l'un apres l'autre en Arabe ou en Armenien, *Dieu eſt un, il eſt miſericordieux*, & de temps en temps ils adjoûtent, *Prenez garde à vous*. Quand ils voyent que l'heure s'approche qu'il faut partir, ils en avertiſſent le Caravan-bachi, qui leur donne ordre de crier que l'on ſelle les chevaux, & demi-heure aprés ils crient qu'on charge. C'eſt une choſe à admirer qu'au ſecond cry des Chaoux tout eſt preſt en un moment, & la Caravane commence à marcher en grand ordre & en grand ſilence. Chacun a ſoin dés le ſoir de ſe tenir preſt, parce qu'il eſt dangereux de demeurer derriere, ſur tout dans les païs que les voleurs frequentent. Pour le payement de ces Chaoux on prend un quart de pia-

ſtre par bale depuis Smyrne juſqu'à Erivan.

Quand les traites ſont longues, & qu'on juge qu'on n'arrivera qu'à neuf ou dix heures du matin, d'ordinaire une heure aprés le Soleil levé huit ou dix marchands de compagnie prennent le devant, chacun portant derriere ſoy ſa petite valiſe en forme de deux ſacs qui pendent de coſté & d'autre de la croupe du cheval. Dans l'un des ſacs il y a une bouteille de vin, & dans l'autre quelque choſe à manger; & arrivez au lieu où ils trouvent à propos de déjeurner ils étendent par terre un grand tapis, ſur lequel chacun met ſa petite proviſion en commun, le repas ſe faiſant joyeuſement. Les valets en font autant de leur coſté, & ils ont quelquefois l'adreſſe de détourner une bouteille de vin qu'ils boivent ſans bruit.

Quand on part de Conſtantinople, de Smyrne ou d'Alep pour ſe mettre en Caravane, il faut s'ajuſter ſelon la mode des païs où on doit paſſer, en Turquie à la Turque, en Perſe à la Perſienne, & qui en uſeroit autrement paſſeroit pour ridicule, & quelquefois meſme auroit de la peine à paſſer en bien des lieux, où la moindre choſe donne de l'ombrage aux Gouverneurs qui prennent aiſement les étrangers pour des eſpions. Toutefois ayant par les chemins une veſte d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût deſſous un habit à la Françoiſe, on peut ſans rien craindre paſſer par tout. Pour porter le Turban il faut neceſſairement ſe faire razer la teſte, parce qu'il gliſſeroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui eſt de la barbe on n'y touche point dans la Turquie, & celles qui ſont les plus grandes ſont les plus belles; mais en Perſe on ſe fait razer tout le menton & on garde la mouſtache; les plus groſſes & les plus longues ſont les plus eſtimées, & je me ſouviens d'avoir vû un portier du Roy de Perſe qui en avoit une ſi grande qu'il l'a pouvoit lier derriere la teſte, ce qui luy avoit fait obtenir double penſion. De plus il faut ſe pourvoir de botes à la mode du pays: elles ſont de marroquin jaune, rouge ou noir, & doublées d'une toille, & comme elles ne paſſent pas le genoüil, elles ſont auſſi commodes à marcher que des ſouliers. Pour des eſperons on ne s'en ſert point, parce que le fer du deſſous de l'étrié qui eſt quarré ſert à piquer le cheval, d'autant plus aiſement qu'on ne tient point les jambes plus baſſes que le ventre du cheval, comme on le pratique dans toute l'Aſie.

Il faut encore avant le départ ſe pourvoir de pluſieurs uſtenſiles de menage, & particulierement de bouteilles qu'on appelle

matares, qui sont faites de bon cuir de Bulgarie. Chacun porte la sienne penduë à l'arçon de la selle, ou à une boucle de fer mise exprés au côté de la selle par derriere, ce qui ne peut incommoder le cheval. Il faut de plus acheter des oudres dont j'ay parlé plus haut, & il n'y a rien de plus commode, parce qu'ils ne sont pas sujets à se rompre, & qu'il y en a qui tiennent jusques à cinquantes pintes. Les plus petits servent d'ordinaire à tenir de l'eau-de-vie, ce qui est fort necessaire aux voyageurs. Pour les matares ou bouteilles de cuir on les emplit d'eau, & le cuir dont elles sont faites a cela de propre que l'eau s'y tient fraîche. Il faut penser ensuite aux provisions de bouche, & prendre du ris & du biscuit jusqu'à Tocat : car pour des poules, des œufs, & autres choses de cette nature on en trouve presque par tout, comme aussi de la provision pour les chevaux, & du pain frais en quelques endroits. Enfin il faut porter une tente & tout ce qui sert à la dresser, un matelas, & des couvertures pour couvrir les chevaux la nuit, particulierement dans les grandes neiges où on les trouve comme ensevelis le matin.

Quand la Caravane approche du lieu où elle doit s'arrêter, chaque marchand prend le devant pour se saisir s'il peut d'un lieu un peu éminent pour y poser les balots qui luy appartiennent, afin que s'il vient à pleuvoir l'eau ait du penchant pour s'écouler. Ils ont mesme soin en ce cas-là de mettre des pierres sous les balots, & un tapis par dessus de peur qu'ils ne soient moüillez. C'est aussi alors que les valets font promptement un fossé autour de la tente, afin que l'eau qui tombe dessus ait où s'écouler. Quand le temps est beau on ne s'amuse guere à dresser la tente, où si on la dresse on la plie dés qu'on a soupé, afin que tout soit plûtost prest quand il faut marcher, & qu'on puisse voir plus aisement autour de soy pour se garder des voleurs qui pourroient venir des villages circonvoisins. Mais quand il y a apparence de mauvais temps, on laisse la tente jusqu'au premier cri que font les Chaoux. C'est au devant de la tente qu'on attache les chevaux à des cordes qui tiennent à des cloux de fer, & on les lie par les pieds de derriere à d'autres cordes qui les empeschent de se remuer loin de leur place. Quand la Caravane arrive, si ce n'est plus la saison de manger l'herbe que les valets vont couper, on achete des païsans qui viennent au Camp de la paille & de l'orge pour les chevaux, n'i ayant point d'avoine ni dans la Turquie ni dans la Perse.

Pour ce qui est de la cuisine, on suit la coûtume du païs en fai-

ſant un trou en terre pour mettre le feu dedans & la marmite deſſus. C'eſt où on fait cuire le pilau de la maniere que je l'ay décrit dans la relation du Serrail, & c'eſt la nourriture ordinaire de tout le Levant.

Mais je n'ay pas encore touché une des plus grandes incommoditez que les voyageurs ſouffrent dans les Caravanes, & c'eſt lors que l'on arrive aux eaux, qui ſont ou des ſources, ou des puits, ou des ciſternes, & où deux ou trois ſeulement peuvent puiſer à la fois. Car d'ordinaire depuis qu'on eſt arrêté, les marchands languiſſent aprés de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui appartiennent les beſtes de voiture ne permettent à qui que ce ſoit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs mules, & leurs aſnes n'ayent eſté abreuvez. A mon dernier voyage d'Aſie je ne fus pas ſujet à cette incommodité, & j'avois toûjours de l'eau de bonne heure, ſans quoy on ne peut faire du pain ni faire cuire le ris. J'eſtois favoriſé de la ſorte par le moyen de mon neveu âgé de dix ou onze ans, lequel je menois avec moy pour luy faire apprendre plus aiſement dans ce bas âge les langues d'Orient, & l'accoûtumer à la fatigue des voyages que j'avois deſſein de luy faire continuër. Comme il eſtoit fort jeune je ne luy avois acheté qu'un aſne, dont l'allure eſtoit douce & qui rendoit autant de ſervice qu'un cheval. C'eſtoit luy qui alloit d'ordinaire à l'eau avec deux ou trois pots, & les voituriers voyant un petit garçon qui leur en demandoit de bonne grace, ne pouvoient le refuſer & ils luy empliſſoient auſſi-toſt ſes pots. Comme chacun des gens qu'on mene avec ſoy a ſon office quand la Caravanne vient à camper, que l'un fait un trou en terre pour la cuiſine, que l'autre coupe du bois, & qu'il y en a qui vont dans les villages & aux montagnes voiſines pour chercher les proviſions neceſſaires tant pour les hommes que pour les chevaux; l'office de mon neveu eſtoit de nous pourvoir d'eau, parce qu'un valet que j'aurois pû y envoyer n'auroit pas eſté bien receu des Chameliers, qui ne luy auroient permis d'en prendre qu'aprés que toutes les beſtes auroient eſté abreuvées. Quand on voyage de la ſorte avec pluſieurs gens qui mettent tous la main à l'œuvre & s'aident les uns les autres, quelques mauvaiſes journées que l'on puiſſe avoir on peut dire que l'on voyage aſſez agreablement. Voilà quelle eſt la difficulté d'avoir de l'eau de bonne heure, & quand on en veut venir à la force contre les Chameliers & les Muletiers, comme ce ſont des gens ruſtres il en arrive ſouvent des meurtres, comme je le montreray par un exemple qui doit ſuffire pour tous.

Eſtant

Eſtant parti un jour du Bander-abaſſi pour Iſpahan avec un marchand de Bagdad, comme nous fûmes arrivez au Carvanſera de la premiere couchée qui s'appelle *Guetchy*, le marchand commanda à un de ſes eſclaves qui eſtoit un Cafre des coſtes de Mozambique de luy aller querir de l'eau fraîche à la ciſterne pour boire : le Cafre y fut & revint ſur ſes pas ſans en apporter, diſant à ſon maiſtre que les Chameliers & Muletiers qui eſtoient en grand nombre l'avoient voulu batre, & ne luy avoient pas voulu permettre d'approcher de la ciſterne. Le marchand mal-aviſé ou ignorant la coûtume le renvoye en colere, & luy ordonne de fraper ſur ceux qui voudroient l'empeſcher de tirer de l'eau. Le Cafre retourna à la ciſterne, & y trouvant de la reſiſtance comme la premiere fois, il dit des injures aux uns & aux autres, ce qui porta un des Muletiers à le fraper. Le Cafre en meſme temps tira ſa cangiare, & luy en donnant dans le ventre le jette mort ſur la place : toute cette canaille ſe jette auſſi-toſt ſur luy, on le lie, on le ramene au Bander-abaſſi afin que le Gouverneur le fit mourir. Le maiſtre du Cafre accompagné de pluſieurs marchands furent repreſenter au Gouverneur l'inſolence de ces gens-là, & comme la choſe s'eſtoit paſſée, ſe plaignant de leur méchanceté à empeſcher qu'on ne pût avoir de l'eau, & qu'ils avoient les premiers mal-traité le Cafre. Le Gouverneur de ſon autorité ôta ce miſerable d'entre leurs mains & le fit garder, enſuite dequoy ayant ordonné qu'on ſe ſaiſit de dix ou douze de ces Muletiers, il leur fit donner des coups de bâton pour n'avoir pas voulu laiſſer prendre de l'eau au valet d'un marchand. Il en fit mettre auſſi quelques autres en priſon, qui furent aprés relâchez à la priere de ceux dont ils voituroient les marchandiſes & qui en avoient beſoin. Le Gouverneur traînoit l'affaire en longueur afin que ces gens-là ſe retiraſſent, ce qu'ils firent enfin à la reſerve de deux qui eſtoient freres du mort. Quelques jours aprés le Gouverneur leur dit que pour ce qui eſtoit de luy il ne pouvoit leur faire juſtice, parce que le mort eſtoit des terres du Gouvernement de Schiras, & que tout ce qu'il pouvoit faire eſtoit d'y envoyer le criminel, ce qu'il fit en meſme temps. Le maiſtre du Cafre eſtoit fort riche & aimoit cet eſclave, parce qu'il l'avoit toûjours tres-bien & fidelement ſervi. Il fut en diligence à Schiras pour prevenir le Kan, & luy dire de qu'elle maniere la choſe s'eſtoit paſſée. Je me ſouviens qu'eſtant à deux journées de Schiras, je trouvay en chemin quantité de pauvre gens parens du mort, qui attendoient là le Cafre pour le conduire devant le Kan & luy

demander justice. Je rencontray encore à trois lieuës de Schiras le pere & la mere du deffunt avec sa femme & deux petits enfans, qui en me voyant passer se jetterent par terre & me conterent toutes leurs doleances. Je leurs fis dire par mon *Kalmachi*, que s'ils me croyoient le plus court pour eux & le plus avantageux estoit de prendre une somme d'argent du maistre du Cafre, & de mettre fin à cette affaire. Cette proposition qui auroit esté acceptée par bien des gens dans la Chrestienté, fut rejettée bien loin par ces pauvres Mahometans, le pere s'arrachoit la barbe, les femmes les cheveux, criant de toute leur force que si les Franquis vendoient le sang de leurs parens, ils n'en faisoient pas de mesme, & qu'ils ne seroient pas contens qu'ils n'eussent bû le sang du meurtrier. Les autres parens du mort estant arrivez à Schiras avec le Cafre, le Kan fit tout ce qu'il pût pour obliger la veuve à prendre de l'argent; mais n'ayant pû l'y faire resoudre il fallut enfin mettre le Cafre entre les mains des parens pour en faire à leur volonté, & je partis de Schiras à la mesme heure pour Ispahan sans avoir sceu comment ils le traiterent.

Voilà en peu de mots tout ce qui regarde la police des Caravanes. Il ne reste plus qu'à dire quelque chose en particulier de la nature du Chameau, de ses diverses especes, & de la maniere dont on éleve cét animal qui rend un si grand service à l'homme.

CHAPITRE XI.

De quelle maniere on éleve le Chameau, de sa nature, & de ses differentes especes.

LA femelle du chameau porte son fruit onze mois, & son lait est un remede souverain pour guerir l'hydropisie. Il faut en boire tous les jours une pinte pendant trois semaines, & j'ay vû des exemples de cette gueriſon à Balsara, à Ormus & en d'autres lieux du Golfe Persique en plusieurs matelots Anglois & Hollandois, qu'on faisoit sortir des vaisseaux pour prendre de ce lait qui les remettoit en bon estat.

Dés que le chameau est né, on luy plie les quatre pieds sous le ventre & on le couche dessus; aprés on luy couvre le dos d'un tapis

qui pend juſqu'à terre, ſur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne ſe puiſſe lever, & on le laiſſe en cet état l'eſpace de quinze ou vingt jours. On luy donne cependant du lait à boire, mais peu ſouvẽt, afin qu'il s'acoûtume à boire peu. C'eſt auſſi pour les accoûtumer à ſe coucher quand on les veut charger, qu'on leur plie les jambes de la ſorte, & ils ſont ſi prompt à obeïr que la choſe eſt digne d'eſtre admirée. Dés que la Caravane arrive au lieu où elle doit cãper, tous les chameaux qui appartiennent à un meſme maiſtre viennent ſe ranger d'eux-meſmes en un cercle, & ſe coucher ſur les quatre pieds, de ſorte qu'en denoüant une corde qui tient les balots, ils coulent & tombent doucement à terre de côté & dautre du chameau. Quand il faut recharger, le meſme chameau vient ſe recoucher entre les balots, & eſtant attaché il ſe releve doucement avec ſa charge, ce qui ſe fait en tres-peu de tẽps ſans peine & ſans bruit. Aprés que les chameaux ſont décargez, on les laiſſe aller à la campagne pour chercher quelque broſſaille à brouter, & demy-heure avant que le Soleil ſoit couché ils reviennent d'eux meſmes, ſi ce n'eſt que d'aventure quelqu'un s'egare, & on le rappelle aiſement par un certain cri. Quand ils ſont de retour ils ſe rangent tous en rond, & on leur jette à chacun deux pelotes de farine d'orge paîtrie, chacune de la groſſeur de deux poings. Le chameau, quoy qu'il ſoit grand & qu'il travaille beaucoup, mange fort peu, & ſe contente de ce qu'il trouve dans quelques bruyeres, où il cherche particulierement du chardon qu'il aime beaucoup. Mais il y a bien plus dequoy admirer la patience avec laquelle ils ſouffrent la ſoif, & la derniere fois que je paſſay les deſerts, d'où la Caravane ne pût ſortir en moins de 65 jours, nos chameaux furent une fois neuf jours ſans boire, parce que pendant neuf jours de marche nous ne trouvâmes point d'eau en aucun lieu. Ce qui eſt encore plus admirable, eſt que quand le chameau eſt en chaleur il demeure juſques à quarante jours ſans manger ny boire, & il eſt alors ſi furieux que ſi on n'y prend garde on court riſque d'eſtre mordu. Par tout où ils mordent ils emportent la piece, & il leur ſort de la bouche une écume blanche avec deux veſſies des deux côtez groſſes & enflées comme une veſſie de pourceau.

Au printemps tout le poil tombe au chameau en moins de trois jours. La peau luy demeure toute nuë, & alors les mouches l'importunent fort. Le Chamelier n'y trouve point de remede qu'en luy gaudronnant le corps, & il n'eſt pas bon alors de s'en approcher.

Il eſt juſte de penſer le chameau auſſi bien que le cheval; mais le Chamelier n'a pour toute étrille qu'une petite baguette dont il frape ſur le chameau, comme on bat un tapis pour en ôter la pouſſiere. Si le chameau eſt bleſſé, & qu'il ſe ſoit fait quelque trou ou quelque écorchure ſous le baſt, ils ne font que l'étuver avec de l'vrine, & n'y aportent point d'autre façon.

Il y a principalement deux ſorte de chameaux, les uns qui ſont propres pour les pays chaud, & les autres pour les pays froids.

Les chameaux des pays chauds, comme ſont ceux qui vont d'Ormus juſqu'à Iſpahan, ne peuvent marcher ſi la terre eſt moüillée & gliſſante, & ils s'ouvriroient le ventre en s'écartelant par les jambes de derriere. Ce ſont de petits chameaux qui ne portent que ſix où ſept cens livres; mais auſſi ils ſont de peu de dépenſe, & ne ſouffrent long-temps la ſoif. On ne les lie point à la queuë l'un de l'autre comme dans les pays froids, mais on les laiſſe aller à leur gré comme des troupeaux de vaches. Le maiſtre Chamelier les ſuit en chantant & en donnant de temps en temps un coup de ſifflet: Plus il chante & ſiffle fort, & plus les chameaux vont viſte, & ils s'arrêtent dés qu'il ceſſe de chanter. Les Chameliers pour ſe ſoulager chantent tour à tour, & quand ils veulent que les chameaux pendant une demi-heure cherchent quelque choſe à brouter par la campagne; ils s'amuſent à fumer une pipe de tabac, aprés quoy ſe remettant à chanter auſſi-toſt les chameaux marchent. Les chameaux des deſerts ſont à peu prés de meſme nature; ils ſont beaux mais delicats, & il les faut traiter doucement ne leur faiſant pas faire de longues traites. En revanche ils mangent & boivent moins que les autres, & ſupportent la ſoif plus patiemment.

Les chameaux des pays froids, comme ſont ceux de Tauris juſques à Conſtantinople, ſont de grands chameaux qui portent de gros fardeaux, & ſe tirent de la boüe. Mais dans les terres graſſes & chemins gliſſans, il faut comme j'ay dit ailleurs, étendre des tapis & quelque-fois juſqu'à cent de ſuite, afin qu'ils paſſent deſſus, autrement ils ſeroint en danger de s'écarteler par les jambes de derriere. Quand les derniers chameaux ont paſſé, on prend les derniers tapis pour les étendre devant; mais ſi le chemin où on craint que le chameau ne gliſſe ſe trouve trop long, il faut neceſſairement attendre qu'il ſeche. Ces chameaux portent d'ordinaire juſques à mille livres peſant; mais quand les marchands ſont d'inteligence avec les Chameliers, en approchant des doüanes, particulierement de celle d'Erzerom qui eſt la plus rude, on donne à

chaque chameau juſqu'a quinze cens, & de trois charges on n'en fait que deux. Le marchand cherche en cela ſon profit, & quand le doüanier qui ſe doute de la choſe demande pourquoy il y a tant de chameaux à vuide, on luy répond que ce ſont des chameaux qui ont porté des proviſions : mais il fait rarement cette demande, & il ferme les yeux à cette œconomie du marchand, de peur de perdre ſa chalandiſe, & de l'opliger à prendre d'autres chemins.

Il y a de la fourberie entre les marchands de chameaux comme entre nos maquignons. Je me ſouvient qu'eſtant à Caſbin au retour de mon quatriéme voyage de Perſe, un marchand Perſien croyant avoir acheté huit beaux chameaux, fut trompé de quatre qui avoient paru les meilleurs: Ils ſembloient eſtre gras & en bon eſtat, mais la tromperie fut auſſi-toſt découverte, & il ſe trouva qu'ils eſtoient ſouflez. Ces gens-là ont l'adreſſe de leur faire une ouverture prés de la queüe, à quoy l'acheteur ne prend pas garde, & la quelle ils ſçavent ſubtilement refermer: c'eſt par où ils ſouflent le chameau, & de maigre qu'il eſt ils luy donnent une belle aparence, qui trompe ſouvent les yeux les plus clair voyans, ſur tout dans la ſaiſon que le poil luy tombe, & quand on l'a frotté de gaudron qui cache encore davantage la tromperie.

CHAPITRE XII.

Des Monnoyes de Perſe.

IE dois parler dans mes Relations des monnoyes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie, dans la Perſe & dans les Indes, parce que cet article eſt un des plus neceſſaires au Voyageur qui veut eſtre inſtruit. J'ay traité dans ma Relation du Serail, des eſpeces d'or & d'argent qui ont cours dans tout l'Empire Ottoman ; & il me faut parler dans ce volume, où je marreſte particulierement à la deſcription de la Perſe, des monnoyes qui ont cours dans ce Royaume, comme celles des Indes ſe verront dans le volume ſuivant.

Il faut remarquer en premier lieu, qu'on ne bat point de pieces d'or en Perſe que lors que les Roys viennent au trône pour faire des liberalitez au peuple, & il en demeure toûjours quelques-unes dans le treſor. Ainſi ce n'eſt point une monoye courante. Quand le triomphe eſt paſſé, ceux qui ont de ces pieces n'ont pas

la curiosité de les garder comme nous garderions une medale & ils les portent au Changeur qui leur en rend la valeur en especes courantes du pays. Ces pieces d'or peuvent valoir environ cinq francs, & sont au titre de nos ducats d'Alemagne. J'en ay receu autre-fois dix mille en payement d'un marchand, mais ce fut apres avoir accordé de la valeur; car quoy qu'elle ayent leur taxe, on les fait valoir tantost plus & tantost moins. Mais enfin il s'en voit rarement, & on n'en trouve guere que chez les Changeurs qui profitent de quelque chose en les achetant.

En second lieu il faut observer, que toute sorte d'argent est bon en Perse, en barre, en vaisselle ou en monnoye, & on le prend pour son titre. Car on est obligé en entrant dans le Royaume, soit à Erivan, soit à Tauris où on bat monnoye, de déclarer tout l'argent qu'on porte, pour estre fondu & batu au coin du Roy, à peine d'une grosse amende aux contrevenans si on peut les découvrir. Mais si les affaires d'un marchand ne luy permettent pas de s'arrester ny à Erivan, ny à Tauris, & qu'il luy soit plus commode de porter son argent à la monnoye d'Ispahan, il n'a qu'à prendre un billet du Maistre de la monnoye d'Erivan ou de Tauris, par lequel il atteste comme il a fait deuëment sa declaration.

Ceux qui peuvent adroitement faire passer leur argent à Ispahan quand c'est la saison d'aller aux Indes, ont un grand benefice sur la Reale, & les marchands qui passent aux Indes leur en donnent jusqu'à treize Chayets & demi & jusqu'à quatorze. Je diray un peu plus bas ce que vaut le Chayet. Mais il y a peu de marchands qui portent leur argent jusqu'à Ispahan, parce que les Maistres des monnoyes des frontieres leur font present d'un flacon d'argent, ou de quelque autre chose de cette nature, pour les obliger à faire batre à Erivan ou a Tauris.

Ceux qui vont en Guilan pour le negoce des soyes vont passer à Teflis, où le Maistre de la monnoye leur donne deux pour cent de benefice de leur argent. La raison est que celuy qu'on leur rend est un peu alteré, mais il passe par tout dans le Guilan.

En troisiéme lieu, il faut remarquer que sur les especes d'argent, tant pour le droit du Roy, que pour la fabrique de la monnoye, cela va à 7 ½ pour cent. Mais sur la monnoye de cuivre il n'y a qu'un demi pour cent, ou un au plus. D'où vient que le plus souvent quand un ouvrier a besoin de cuivre, pour ne pas perdre le temps à en aller acheter, il aime autant fondre des *Casbeké* dont je vais parler, comme si nous fondions nos dou-

bles pour en faire une marmite, a quoy nous ne trouverions pas noſtre conte, parce que la choſe n'eſt pas égale.

Voicy les noms & la valeur de chaque eſpece d'argent. Il y en a quatre, les *Abaſſis*, les *Mamoudis*, les *Chayets* & les *Biſtis*. Mais pour les Biſtis il s'en trouve peu à preſent.

Les pieces de cuivre s'appellent *Casbaké*, & il y en a de ſimples & de doubles.

Le ſimple *Casbaké* vaut cinq deniers & une maille de noſtre monnoye.

Le double vaut onze deniers.

Les quatre ſimples ou les deux doubles valent un *Biſti*.

Les dix ſimples *Casbeké*, ou les cinq doubles valent un *Chayet*.

Deux Chayets font un *Mamoudi*.

Deux *Mamoudis* font un *Abaſſi*.

Le reale ou l'écu de France vaut trois *abaſſis* & un *chayet*, & à conter la reale à ſoixante ſols, l'*abaſſi* vaut dix-huit ſols ſix deniers. A conter les choſes juſtes, ſur les trois *abaſſis* & un *chayet* il y a trois mailles de plus que l'écu.

Toutes ces eſpeces d'argent ſont rondes, hormis le *biſti* qui eſt en ovale, de meſme que les *casbaké*; & ces *casbaké* ne ſont pas plus grands que nos doubles, mais ils ſont bien plus épais.

Pour ce qui regarde les marques des monnoyes, les eſpeces d'argent n'ont point comme en Europe, ni les armes, ni l'effigie du Roy. On voit ſeulement écrit d'un coſté le nom du Roy ſous le regne duquel la piece a eſté battuë, & de l'autre le nom de la ville avec l'année de l'Hegyre de Mahomet.

Pour ce qui eſt de la monnoye de cuivre, d'un coſté il y a un Lion avec un Soleil ſur ſon dos; de l'autre coſté le nom de la ville où elle a eſté fabriquée.

Quoy qu'à Ormus & en d'autres ports du Golfe qui ſont au Roy de Perſe, comme en l'Iſle de Bahren où ſe fait la peſche & la vente des perles, on faſſe les payemens en Abaſſis, on n'y parle toutefois que de *Larins*.

Le *Larin* eſt une ancienne monnoye de Balſara & d'Arabie, & qui a cours juſqu'à l'iſle de Ceylon, où l'on ne parle que de *Larins*. Cette monnoye eſt un fil d'argent plié en deux de la groſſeur d'un tuyau de plume ordinaire, & long de deux travers de doigt ou environ. Sur ce fil d'argent ainſi plié on voit le nom du Prince dans le pays duquel cette monnoye a eſté fabriquée. Les huit Larins font un *Or*, & les quatre-vingt Larins un Toman.

Un *Or* n'eſt pas le nom d'un eſpece, mais ſeulement une maniere de conter entre les negotians; & un *Or* fait cinq Abaſſis.

Un *Toman* n'eſt pas non plus une eſpece de monnoye, mais ſeulement une maniere de conter, & l'on ne parle en Perſe dans les payemens que par *Toman* & par *Or*. Quoy qu'on diſe ordinairement qu'un Toman fait quinze écus, il fait en effet à conter juſte quarante ſix livres un denier & $\frac{1}{7}$.

Pour ce qui eſt des eſpeces d'or, le marchand ne ſe charge que de ducats d'Alemagne, des dix-ſept Provinces, ou de Veniſe, & eſt tenu de les porter à la monnoye en entrant dans le Royaume; mais s'il peut les cacher adroitement pour les vendre à des particuliers, il en a plus de profit. En ſortant du Royaume il eſt obligé de declarer les eſpeces d'or qu'il emporte, & les gens du Roy prennent un chayet par ducat, & quelquefois davantage. Mais s'il en emporte ſans les declarer, & qu'il vienne à eſtre découvert, il n'en va pas comme des marchandiſes où l'on en eſt quitte en payant le double de doüane, & tous ſes ducats luy ſont confiſquez.

Le ducat ordinairement vaut deux écus, & ce ſeroit en Perſe à raiſon de vingt-ſix *chayets*; mais il n'y a point en ce pays-là de prix fixé pour les ducats, & ils valent plus ou moins ſelon les rencontres. Car quand on ſçait qu'un Marchand en a apporté, & que c'eſt la ſaiſon de paſſer aux Indes, ou que la Caravane part pour la Mecque, tant les Marchands que les Pelerins qui cherchent des ducats qui ſont aiſez à porter, les font monter juſqu'à vingt-ſept & à vingt-huit chayets, & quelquefois meſme à davantage.

Voilà tout ce qui ſe peut dire de plus particulier de toutes les monnoyes de Perſe.

Fin des routes de Paris à Iſpahan par les Provinces Septentrionales de la Turquie.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE SECOND.

DES DIVERSES ROUTES QU'ON peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan ville capitale de la Perſe, par les Provinces meridionales de la Turquie & par le Deſert.

CHAPITRE PREMIER.

Du ſecond Voyage de l'Auteur de Paris à Iſpahan, & premierement de ſon embarquement à Marſeille pour Alexandrete.

MON premier voyage en Perſe fut par la route de Conſtantinople à Erivan, que j'ay amplement décrite avec toutes les autres que l'on peut prendre par les Provinces ſeptentrionales de la Turquie. Il faut maintenant parler des Provinces du Midy, & de celles du Deſert où il y a pluſieurs Emirs ou Princes Arabes dont quelques-uns ſont puiſſans. Il y en a qui ont ſur pied juſques à trente mille chevaux, & j'ay parlé à cinq de ces Princes à qui je fis de petits preſens, & qui en revanche m'envoyerent du ris, des moutons,

des cabats de dates, & du ſorbet, qui ne me manquoit point tandis que je fus auprés d'eux, & j'en faiſois largeſſe à ceux de ma compagnie, parce que cette boiſſon ne ſe peut garder long-temps. C'eſt par cette route du Deſert qu'à mon ſecond voyage que je commençay en 1638. je me rendis d'Alep à Iſpahan. Ce fut une année tres-glorieuſe à la France par la naiſſance du Roy, dont j'eus l'honneur de porter les premieres nouvelles en pluſieurs villes de Turquie, de Perſe & des Indes, & le plus loin qu'on allaſt alors par terre, s'eſtant fait par tout de grandes réjoüiſſances comme je diray dans la ſuite de mes Relations. Mais il faut parler premierement de mon embarquement à Marſeille pour Alexandrete, ce qui ſera la matiere de ce chapitre.

Je m'embarquay à Marſeille le 13. Septembre 1638. ſur un vaiſſeau Hollandois de quarante-cinq pieces de canon. Nous eſtions aux Iſles & ſur le point de lever les ancres, lorſque de la part des Conſuls il vint un ordre au Capitaine de ne point partir ſans nouvel avis. Le lendemain les meſmes Conſuls envoyerent a bord porter la nouvelle de la naiſſance du Roy, ce qui remplit de joye tout noſtre vaiſſeau, & tandis qu'on chanta le *Te Deum* à Marſeille & qu'on y fit de grandes réjoüiſſances, nous donnâmes de noſtre coſté toutes les marques qu'il nous fut poſſible de la part que nous prenions tous à cette grande nouvelle. Ainſi nous ne fiſmes voile que deux jours aprés l'ordre receu des Conſuls, qui ſçachant que nous prenions la route de Malte, envoyerent au Capitaine des Lettres pour le Grand Maiſtre.

Toute noſtre navigation juſques à Alexandrete fut aſſez heureuſe, & les premiers jours nous découvrîmes ſeulement vis à vis de Piombin un vaiſſeau qui faiſoit mine de nous vouloir aborder. Nos matelots jugerent auſſi-toſt que c'eſtoit un Corſaire de Barbarie, & ne ſe tromperent pas, comme on le reconnut avec des lunettes d'approche quand nous en fûmes prés. Il y avoit dans noſtre bord pluſieurs Chevaliers de Malte, qui obtinrent du Capitaine qu'on envoyaſt au Corſaire trois volées de canon, pour leſquelles il nous en renvoya une en pourſuivant ſon chemin. Tous ceux du vaiſſeau furent fâchez de ne l'avoir pû joindre, & particulierement nos Chevaliers, quoy qu'il y en eût une partie que la mer avoit rendus malades; mais s'il en eût fallu venir aux mains ils auroient eſté bien-toſt gueris. A la pointe meridionale de Corſe nous apperçûmes deux galeres qui prirent d'abord la fuite.

Comme nous fûmes arrivez à Malte, les Lettres pour le Grand

Maiſtre furent miſes auſſi-toſt entre les mains du ſieur de Colbron qui avoit la charge de Capitaine du port, & avec lequel j'avois fait le voyage de Vienne à Conſtantinople. Nous demeurâmes douze jours à Malte pour eſpalmer le vaiſſeau ſelon la coûtume, afin qu'il courût plus viſte, & nous y prîmes auſſi quelques rafraîchiſſemens. Comme il y a dans cette Iſle une prodigieuſe quantité de cailles dans la ſaiſon, nous en fiſmes proviſion de plus de deux mille que nous miſmes dans les galeries du vaiſſeau: mais en deux ou trois jours il s'en trouva cinq ou ſix cent de mortes, que des rats ou d'autres inſectes qui s'engendrent dans les vaiſſeaux avoient tuées.

De Malte nous fiſmes voile à *Larneca*, qui eſt une bonne plage de l'Iſle de Cypre au couchant de Famagouſte qui n'en eſt éloignée que d'une journée par terre. Comme nous voulions gagner la coſte ſur les deux ou trois heures aprés minuit, l'obſcurité eſtant fort grande nous apperceûmes tout d'un coup un vaiſſeau ſur nous, & chacun de part & d'autre commença à crier dans la crainte qu'ils ne vinſſent à heurter l'un contre l'autre. Mais le vaiſſeau paſſa outre, & noſtre Capitaine qui vouloit luy envoyer une volée de canon, en fut diſſuadé puiſqu'il ne nous diſoit mot.

Le matin l'ancre fut jettée, & nous deſcendîmes à terre. Il y a une grande demie-lieuë de la plage de Larneca juſqu'au lieu où demeurent les Conſuls & Marchands des trois nations Françoiſe, Angloiſe & Hollandoiſe, & ce lieu-là n'eſt qu'un tres-méchant village. Il y a toutefois une petite maiſon de Capucins qui deſſervent la Chapelle du Conſul de France, & un autre de Religieux Italiens qui dépendent du Gardien de Jeruſalem. Nous ne demeurâmes que deux jours à Larneca, noſtre Capitaine n'y ayant autre choſe à faire qu'à s'informer s'il auroit quelque choſe à charger à ſon retour, comme d'ordinaire on y charge des cotons filez & à filer, & de groſſes laines pour des matelas.

De trois Conſuls qui ont accoûtumé d'eſtre à Larneca, il n'y en avoit alors que deux, & le Conſul François faiſoit la fonction du Conſul Hollandois dont la place eſtoit vacante. Dans toutes les Echelles du Levant, c'eſt la coûtume que lorſqu'il manque un Conſul de quelque nation qu'il ſoit, le Conſul François remplit ſa place juſqu'à ce que la nation y ait pourvû. Pendant le peu de ſéjour que nous fiſmes en ce lieu-là, le Conſul François & le Conſul Anglois nous traiterent le mieux qu'il leur fut

poſſible, & autant que le temps & le lieu le pûrent permettre; & nous donnâmes tous à l'envi les uns des autres des marques de noſtre joye pour la naiſſance du Roy.

De Larneca juſques à la veuë des coſtes de Syrie nous eûmes toûjours le vent favorable; mais ſur la fin s'eſtant rendu un peu contraire, au lieu de nous porter à Alexandrete, il nous jetta au nord deux ou trois lieuës plus haut vers une ville nommée les *Païaſſes* ſur la coſte de Cilicie. A une demie lieuë de cette ville il y a en mer une groſſe roche, & entre cette roche & la terre il y a une grande hauteur d'eau: Et c'eſt en cét endroit où les gens du pays croyent que la baleine rejetta Jonas, quoy que la commune opinion veüille que ç'ait eſté au port de Jaffa dans la Paleſtine. Le long de cette coſte depuis Alexandrete juſques aux Païaſſes & au delà, le chemin eſt ſi étroit & ſi preſſé par la montagne, qu'en bien des endroits il faut que les chameaux & les chevaux mettent le pied dans la mer; il faut toutefois de neceſſité paſſer par là en venant des coſtes de Syrie pour aller à Conſtantinople. Ce fut entre Alexandrete & les Païaſſes que le Chevalier Paul monté ſur un vaiſſeau de trois cens hommes faillit à ſurprendre la Caravane qui porte tous les ans à Conſtantinople le tribut d'Egypte, lequel ne s'envoye plus par mer de peur des Maltois. Ce Chevalier avoit déja mis ſes gens a terre & les avoit fait cacher; mais par malheur pour luy ſon deſſein fut découvert, & la Caravane qu'il auroit pû aiſément enlever ſe tint ſur ſes gardes.

Nous eſtions aſſez prés de la coſte, lorſque nous vîmes arriver un eſquif avec quinze ou ſeize Turcs, qui venoient de la part de celuy qui commandoit quatre galeres de Rhodes demander à noſtre Capitaine le preſent accoûtumé. Ces galeres eſtoient encore à l'ancre aux Païaſſes, & y avoient déchargé des munitions de guerre pour Bagdad que le Grand Seigneur alloit aſſieger. C'eſt la coûtume que lorſque les galeres du Grand Seigneur ſont en mer, & qu'il paſſe quelque vaiſſeau étranger, on luy demande un preſent qu'il faut que le Capitaine donne de gré ou de force. Quand le Bacha de la mer qui eſt le grand Amiral de Turquie, eſt en perſonne ſur les galeres, le vaiſſeau qu'il rencontre n'en eſt pas quitte pour deux mille écus; & quand elles partent de Conſtantinople pour aller en courſe, les vaiſſeaux des Francs qui ont avis font ce qu'ils peuvent pour les éviter. Il y en a eu qui dans ces rencontres ont voulu ſe ſauver à la veuë des galeres, mais ils s'en ſont mal trouvez; & il arriva un

jour que le vent ayant ceſſé elles aborderent un vaiſſeau Marſeillois, dont le Capitaine & l'Ecrivain furent ſaiſis & chaſtiez ſur le champ. On leur donna à l'un & à l'autre tant de coups de baſton, que leurs corps en furent tous meurtris, & il s'en fallut peu qu'ils n'en mouruſſent, ſans que ce rude ſupplice les diſpenſaſt de donner l'argent qu'on leur demandoit. Soit que noſtre Capitaine ignoraſt cet exemple, ſoit que de ſon naturel il euſt le ſang un peu chaud, il ſe mit peu en peine des mauvaiſes ſuites que ſon procedé pouvoit attirer, non ſeulement à tout le vaiſſeau, mais encore à tous les Francs. Il ſe moqua de ceux de l'eſquif qui venoient luy demander un preſent, & leur dit bruſquement qu'ils ſe retiraſſent, & qu'il n'avoit que des boulets de canon à leur donner. Ainſi ils s'en retournerent tous honteux vers les galeres; qui nous delivrerent bien-toſt en quelque ſorte de la juſte crainte où nous eſtions, que la bruſquerie de noſtre Capitaine ne nous attiraſt une tres-méchante affaire. Pendant que nous tenions la mer le long de la coſte pour voir quelle ſeroit la contenance des Turcs, les Galeres leverent les ancres, & tournerent la prouë vers l'Iſle de Rhodes. Mais avant que de s'éloigner elles nous envoyerent une volée de canon, & noſtre capitaine, quoy que nous luy puiſſions dire, leur en renvoya une autre, ce qui nous rendoit plus criminels. Car les Turcs pretendent que lorſque l'Armée Navale eſt en mer, ou ſeulement une Eſquadre, & qu'un Vaiſſeau étranger eſt à la veuë, il eſt tenu d'approcher autant que le vent le luy permet, ſans donner la peine de l'aller chercher, laquelle luy eſt cherement contée. Les Conſuls & les Marchands d'Alep qui ſceurent comme la choſe s'étoit paſſée, blâmerent fort le Capitaine de ſon procedé, & craignirent avec beaucoup de raiſon que la choſe n'allaſt plus loin; mais par bonheur elle s'étouffa d'abord, & il il ne s'en parla plus.

Le meſme jour ſur le ſoir le vents'eſtant tourné à l'Oüeſt-nord-oüeſt, nous arrivaſmes à la plage d'Alexandrete, où on jetta l'ancre environ à un quart de lieuë de terre. Sur les avis qu'on a de Chrétienté de la charge des vaiſſeaux, dés que ceux d'Alexandrete en découvrent un & qu'ils en ont reconnu le pavillon, le Vice-conſul de la Nation d'où eſt le vaiſſeau, ne manque pas d'en avertir auſſi-toſt le Conſul d'Alep par un billet qui luy eſt porté en quatre ou cinq heures, quoy qu'il y ait plus de deux journées de cheval. On attache ce billet ſous l'aiſle d'un pigeon qu'on a inſtruit à faire promptement ce voyage, &

qui va droit au lieu d'où il a eſté apporté. Pour plus de ſeureté on en envoye d'ordinaire deux, afin que ſi l'un s'égare quand l'air eſt obſcur, ce qui eſt arrivé quelquefois, l'autre puiſſe ſuppléer à ce défaut.

Alexandrete n'eſt qu'un amas confus de méchantes maiſons habitées par des Grecs, qui tiennent cabaret pour les matelots & autres petites gens: car pour les Marchands, ils vont loger chez les Vice-conſuls de leur nation. Il n'y en a que deux, un Vice-conſul François, & un Vice-conſul Anglois, le premier faiſant d'ordinaire la fonction de Vice-conſul Hollandois, & ils ont chacun un logis aſſez commode. Ce ne ſont guere que des gens intereſſez & qui aiment fort l'argent, qui acceptent ces charges où il y a grand profit. Car l'air d'Alexandrete de meſme que celuy d'Ormus, eſt ſi extraordinairement mauvais, ſur tout en Eſté auquel temps il eſt dangereux d'y arriver, que ceux qui n'en meurent pas ne peuvent éviter de fâcheuſes maladies. S'il s'en trouve quelques-uns aſſez robuſtes pour pouvoir reſiſter trois ou quatre ans, & s'accoûtumer à ce méchant air, ils font bien d'y demeurer; car s'ils veulent paſſer en quelqu'autre lieu où l'air eſt bon, ils courent riſque d'y mourir bien-toſt. Le Sieur Philippe Vice-conſul Anglois a eſté le ſeul qui a vêcu vingt-deux ans à Alexandrete: mais il faut remarquer que c'eſtoit un homme gay & de bonne chere, & que cela eſt dû à l'excellence de ſon temperament; ce qui n'empeſcha pas qu'il n'y euſt aucune partie de ſon corps où il ne fuſt contraint d'avoir un cautere. Ce qui contribuë le plus à ce mauvais air, eſt un amas de pluſieurs marais dans les plaines voiſines qui s'étendent au levant & au midi; & dés que les grandes chaleurs approchent, la pluſpart des habitans d'Alexandrete vont les paſſer à la montagne prochaine dans un village appellé *Belan*, où il y a de bonnes eaux & d'excellens fruits. On y vient meſme d'Alep quand il y a quelque bruit de peſte dans la ville, & toutefois il y a peu de gens dans ce village qui ne ſoient attaquez d'une ſorte de fiévre qui leur rend les yeux jaunes & battus, ce qui leur demeure toute leur vie.

Environ à une demie-lieuë d'Alexandrete, à la droite du grand chemin & vis à vis du marais qui eſt de l'autre coſté, il y a une tour où on voit encore les armes de Godefroy de Boüillon. Selon les apparences elle a eſté baſtie pour defendre le chemin, qui de coſté & d'autre eſt bordé de ces grands marais dont les exhalaiſons ſont ſi dangereuſes.

Il n'y a que trois petites journées de cheval d'Alexandrete à

Alep, & quelques-uns qui ont eſté bien montez en ont fait le chemin en deux. Il n'eſt pas permis aux Francs d'y aller à pied, ce qui ſemble étrange, & en voicy la raiſon en peu de mots. Avant cette defenſe, comme le chemin eſt court quelques matelots qui ſe trouvoient un petit fonds de cent écus plus ou moins couroient à pied à Alep, & s'y rendoient aiſement en trois jours avec tres-peu de dépenſe. N'ayant que peu d'argent à employer, & eſtant bien aiſes d'expedier leurs affaires, ils ne ſe ſoucioient pas de quatre ou cinq pour cent de plus des marchandiſes qu'ils achetoient, ce qui eſtoit de tres-dangereuſe conſequence pour les Marchands. Car il faut remarquer, que quand les Vaiſſeaux arrivent, le premier, qui par precipitation ou par ignorance, d'une marchandiſe qui ne vaut qu'un écu en donne deux ſols de plus, eſt celuy qui y met le prix, & qui eſt cauſe que toute la marchandiſe ſuit de meſme; de ſorte que les Marchands qui font des achats juſqu'à dix ou douze mille écus, ont grand intereſt que de petits matelots ne prennent pas le devant pour faire encherir les marchandiſes. Cette meſme coûtume eſt auſſi exactement pratiquée dans toutes les Indes, & particulierement aux mines de diamans, comme je diray en ſon lieu.

Pour remedier donc à ce deſordre, les Marchands obtinrent qu'il ſeroit ordonné qu'à l'avenir les Etrangers ne pourroient plus aller à pied d'Alexandrete à Alep, mais qu'ils ſeroient tenus de prendre des chevaux, & de payer ſix piaſtres pour chaque cheval, & autant pour le retour; de ſorte qu'à preſent en contant les autres frais tant du chemin que du ſejour à Alep, le voyage ne ſe peut guere faire à moins de trente piaſtres, ce qui mangeroit tout le profit qu'un pauvre matelot pourroit faire ſur la petite ſomme qu'il veut employer.

On demeure d'ordinaire à Alexandrete trois ou quatre jours, tant pour ſe delaſſer de la mer, que pour faire quelques petites proviſions pour le voyage d'Alep. Car quoy qu'on rencontre tous les ſoirs d'aſſez bons giſtes, les Janiſſaires qui vous conduiſent ſont bien aiſes que vous ayez dequoy manger & boire par les chemins. Pendant ces jours-là nous renouvellâmes avec les Vice-Conſuls nos rejoüiſſances accoûtumées pour la naiſſance du Roy, & à l'envy l'un de l'autre ils nous firent grande chere.

En ſortant d'Alexandrete on marche prés de deux heures dans une plaine juſqu'au pied d'une haute montagne que l'on appelle *Belan*. Il y a au milieu une grande ouverture qui donne paſſage au vent de Nord-eſt, & quand il ſoufle avec vehemen-

ce il agite ſi fort la plage d'Alexandrete, qui d'ailleurs eſt tres-bonne, qu'il n'y a point de vaiſſeau qui puiſſe tenir. Tous ceux qui s'y trouvent alors levent promptement les ancres & gagnent la mer, autrement ils ſe mettroient en grand danger de perir. Preſqu'au deſſus de la montagne on trouve un Carvanſera; mais quoy qu'il ſoit bon & bien bâti avec de belles fontaines à l'entour, les Marchands ne s'y arreſtent guere, & vont d'ordinaire un peu plus loin chez un Grec qui parle Italien, & qui traite aſſez bien pour le pays. En partant on luy donne un écu pour le repas, ce qui ſe pratique auſſi aux autres giſtes, par une certaine coûtume que les Francs ont eux-meſmes établie, & qui ne ſe change point.

En-deſcendant la montagne on découvre au Sud-eſt la ville d'Antioche bâtie ſur un côteau. On prenoit autrefois le chemin par cette ville; mais depuis quelques années les Janiſſaires du lieu voulant exiger une piaſtre de chaque perſonne, on a quitté cette route. Antioche n'a plus fait de bruit dans le monde & eſt tombée en ruine, depuis que le canal qui alloit de la ville à la mer & où les galeres pouvoient entrer, a eſté bouché par la quantité de ſable qui s'y eſt jetté de temps en temps.

Quand on eſt au bas de la montagne, on découvre du coſté du nord & à demi-lieuë du grand chemin un Château élevé ſur un coſtau détaché, d'où l'on peut voir une partie de la plaine d'Antioche. Elle a environ quinze lieuës de long & trois de large à l'endroit de la route où il faut la traverſer. A peu prés à la moitié du chemin on trouve une longue chauſſée entrecoupée de pluſieurs ponts, à cauſe des ruiſſeaux qui la traverſent, & ſans cela on auroit bien de la peine à ſe tirer du chemin. Les frequentes revoltes de Bagdad & de Balſara que le Grand Seigneur a eſté ſouvent obligé d'aller aſſieger, porterent le Grand Viſir ſous le regne d'Achmet d'entreprendre cette chauſſée, qui avec les ponts fut achevée en moins de ſix mois, ce qui paſſa pour une merveille. Ce fut pour faire paſſer l'artillerie & les autres munitions de guerre qu'on tiroit de la Romanie & de la Grece pour le ſiege de Bagdad, ce qui eſtoit d'une difficulté preſque inſurmontable avant que ce grand ouvrage euſt eſté fait. Au bout de cette chauſſée il y a un pont fort long & ſolidement baſti, ſous lequel paſſe une riviere, qui avec les autres ruiſſeaux qui ſerpentent dans la plaine, forme un lac vers le midi que l'on appelle le lac d'Antioche. Il eſt de grand revenu à cauſe de la peſche des anguilles qui s'y fait d'ordinaire

deux

deux mois avant le careſme, afin qu'on ait le temps de les tranſporter à Malte, en Sicile, & autres lieux d'Italie.

Cette plaine eſt remplie de quantité d'oliviers, ce qui produit le grand commerce de ſavon qui ſe fait à Alep, d'où on le tranſporte dans la Meſopotamie, dans la Chaldée, dans la Perſe, & dans le Deſert; cette marchandiſe eſtant un des agreables preſens qu'on puiſſe faire aux Arabes. On leur fait auſſi beaucoup de plaiſir de leur donner de l'huile d'olive, & dés qu'on leur en preſente ils oſtent leur toque, & s'en frottent la teſte, le viſage & la barbe, en levant les yeux au ciel, & criant en leur langage *graces à Dieu*. Ils n'ont rien perdu en cela de l'ancienne coûtume des Orientaux, & il en eſt aſſez ſouvent fait mention dans l'hiſtoire ſainte.

Environ une lieuë & demie par delà la plaine on trouve une grande roche, ſous laquelle il y a un petit étang profond où l'on prend quantité de poiſſon qui reſſemble à nos barbeaux. J'en tuay un avec mon fuſil, & le trouvay de bon gouſt, mais à Alep on n'en fait point de cas.

Deux heures aprés on paſſe à gué une Riviere appellée *Afrora*; mais s'il arrive qu'il ait beaucoup plû, il faut attendre que les eaux ſoient écoulées. De la Riviere, au bord de laquelle on fait alte pour manger & faire repaître les chevaux, on vient coucher à un méchant village appellé *Chaquemin* où il y a un Carvanſera. Ce ſont les païſans du lieu qui donnent à manger aux paſſans; & ſoit qu'on mange ou que l'on ne mange pas, il en coûte à chacun une piaſtre par une coûtume que les Francs, comme j'ay dit, ont établie, & dont les gens du pays pretendent de faire un droit. Depuis que l'on a quité la plaine d'Antioche juſqu'à Chaquemin, les chevaux en Eſté ſont ſi fort tourmentez d'une ſorte de groſſes mouches, qu'il ſeroit impoſſible de paſſer trois ou quatre heures de chemin, ſi l'on ne prenoit à droite ou à gauche dans la campagne, qui eſt remplie de cette ſorte de chardons longs dont ſe ſervent les cardeurs de laine. Comme ils ſont hauts & qu'ils montent juſques à la croupe du cheval, ils empeſchent que les mouches ne le piquent, & que le cavalier ne ſoit fatigué.

En quittant le village de Chaquemin on marche pendant ſept heures parmi des pierres, & à la moitié de ce fâcheux chemin on ne voit à deux ou trois lieuës à la ronde que des ruines d'anciens monaſteres. Il y en a encore quelques-uns qui ſont preſque tous entiers baſtis de pierre de taille, & environ à une demi-

journée de la route tirant au nord on voit le Monaſtere de ſaint Simeon Stylite, avec un reſte de ſa colomne ſi renommée qui eſt encore ſur pied. Les Francs qui vont à Alep ſe détournent d'ordinaire pour aller voir ce lieu-là. Ce que je trouve de plus entier & de plus beau entre les ruines de ces monaſteres, ce ſont des ciſternes voûtées de pierre de taille, & que le temps n'a guerre endommagées.

De Chaquemin ont vient dîner à un village appellé *Angare*, où on eſt traité pour, chacun ſa piaſtre comme aux giſtes precedens. Il y a dix heures de marche d'un village à l'autre, & trois heures ſeulement d'Angare à Alep. Nous fûmes deſcendre au logis du Conſul François qui eſtoit alors Monſieur de Bremon. Les Doüaniers vinrent d'abord viſiter nos hardes. aprés quoy nous fûmes à la *Quaiſſerie*, qui eſt un lieu où les étrangers ſe mettent en penſion à demi-écu par jour, & un quart pour le valet. On y eſt raiſonnablement traité, & on n'y eſt pas plûtoſt arrivé que les autres Nations vous viennent rendre viſite.

CHAPITRE II.

Deſcription d'Alep, qui eſt aujourd'huy la Ville capitale de la Syrie.

ALEP eſt une des plus celebres Villes de la Turquie, tant pour ſa grandeur & ſa beauté, que pour la bonté de ſon air accompagnée de l'abondance de toutes choſes, & pour le grand commerce qui s'y fait par toutes les nations du monde qui y abordent. Elle eſt au 71. min. de longitude, & au 36. de 15. minutes de latitude, dans un aſſez bon terroir. Quelque recherche que j'aye pû faire, je n'ay pas bien ſceu comme elle s'appelloit anciennement. Les uns veulent que ce fût *Hierapolis*, & les autres *Berraca*, & les Chreſtiens du païs ſont de cette derniere opinion. Les Hiſtoriens Arabes qui marquent ſa priſe la nomment *Aleb*, ſans faire mention d'aucun autre nom. Surquoy il faut remarquer que ſi les Arabes appellent cette ville Aleb, & les autres Alep, cela peut venir de ce que les Arabes n'euſent point de la lettre *P* dans leur langue, & qu'elle manque dans leur Alphabet. Elle fut priſe par les Arabes l'an 15. de l'Hegyre de Mahomet, qui eſt environ l'an 637. du Chriſtianiſme, ſous le regne d'Heraclius Empereur de Conſtantinople.

Cette Ville eſt baſtie ſur quatre collines, & le chaſteau eſt ſur la plus haute qui fait le milieu d'Alep, & qui eſt ſoûtenuë par des voûtes en quelques endroits de peur que la terre ne s'éboule. Le chaſteau eſt grand & peut avoir cinq ou ſix cens pas de tour. Ses murailles & ſes tours quoy que de pierre de taille ſont de peu de defenſe. Il n'y a qu'une porte pour y entrer du coſté du midi ſans pont-levis, & on s'y rend ſur quelques arcades qui traverſent le foſſé profond d'environ ſix ou ſept toiſes. Il n'y en a guere que la moitié où l'eau ſe puiſſe arreſter, & meſme eſt-ce une eau croupie qui ne coule point. Le reſte du foſſé eſt ſec, & en general le lieu ne ſçauroit paſſer pour une bonne place. Il y vient de l'eau par un canal des fontaines de la Ville, & on y tient d'ordinaire une groſſe garniſon.

La Ville a plus de trois mille de circuit, & plus de la moitié eſt ſans foſſé, ce qu'il y en a n'eſtant pas profond de plus de trois toiſes. Les murailles ſont aſſez bonnes & toutes de pierre de taille, avec pluſieurs tours quarrées diſtantes les unes des autres d'environ ſoixante-dix ou quatre-vingts pas, entre leſquelles il y en a d'autres plus petites. Mais ces murailles ne ſont pas par tout égales, & il y a bien des endroits où la hauteur n'excede pas quatre toiſes. On entre dans la ville par dix portes qui n'ont ny foſſez ny pont-levis, & ſous l'une deſquelles il y a un lieu que les Turcs ont en veneration : Ils y tiennent des lampes allumées, & diſent que c'eſt l'endroit où le Prophete Eliſée a demeuré quelque temps.

Il ne paſſe point de Riviere dans Alep, & il n'y en a qu'une petite hors la ville que les Arabes appellent *Coïc*. Quoy que ce ne ſoit proprement qu'un ruiſſeau, on ne laiſſe pas d'en tirer une grande utilité, parce qu'il ſert à arrouſer tous les jardins où il croiſt des fruits en abondance, & particulierement des piſtaches plus groſſes & d'un gouſt plus relevé que celles qui viennent proche de Caſbin. Mais s'il ne paſſe point de Riviere dans Alep, il y a d'ailleurs beaucoup de fontaines & de reſervoirs d'eaux qu'on fait venir de deux lieuës loin de la Ville.

Les édifices tant publics que particuliers ne ſont beaux que par dedans ; les murailles ſont reveſtuës de marbre de differentes couleurs, & les lambris enrichis de feüillages & écritures en or. Tant dedans que dehors la Ville il y a environ ſix-vingt Moſquées, dont il y en a ſix ou ſept aſſez ſuperbes avec de beaux dômes, & il y en a trois couverts de plomb. La principalle & la plus grande de toutes eſtoit une Egliſe de Chreſtiens que l'on appelloit *Alhha*, c'eſt à dire *Oüye*, & qu'on croit avoir eſté bâtie par ſainte Helene. Dans

un des faux-bourgs il y a une Mosquée qui a esté aussi autrefois une Eglise de Chrestiens. On y voit une chose remarquable. Dans le mur qui est à costé droit de la porte, il y a une pierre de deux à trois pieds en quarré, où il se trouve une figure bien faite d'un calice & d'une hostie au dessus de la bouche du calice, avec un croissant qui couvre l'hostie, & dont les deux pointes descendent justement sur les bords de la bouche du calice. On croïroit d'abord que ces figures seroient de pieces rapportées comme les peintures à la Mosaïque: mais tout y est naturel comme je l'ay éprouvé avec quelques François, ayant gratté la pierre avec un ferrement hors de la veuë des Turcs. Il y a eu plusieurs Consuls qui l'ont voulu acheter, & il en a esté offert par quelques-uns jusques à deux mille écus; mais les Bachas ou Gouverneurs d'Alep n'ont jamais voulu la vendre. A demi-lieuë de la Ville, il y a un costau agreable qui est la promenade des Francs. On y voit une grote où les Turcs disent que Haly a demeuré quelques jours, & parce qu'il y a une figure assez mal faite d'une main imprimée dans le roc, ils croyent que c'est celle de Haly qui a voulu laisser de ses marques dans cette grote.

Il y a deux ou trois colleges dans Alep, mais peu d'écoliers, quoy qu'il y ait des gens de lettres gagez pour enseigner la Grammaire, une espece de Philosophie, & les choses qui concernent leur Religion, qui sont les sciences où ils s'appliquent le plus.

Les ruës de la Ville sont toutes pavées, horsmis celles des Bazars qui sont des ruës où les marchands & les artisans tiennent leurs boutiques, comme je l'ay dit ailleurs. Les principaux artisans & qui font le plus grand nombre, sont les ouvriers en soye, & ceux qui font le camelot de poil de chevre.

Soit dans la ville, soit dans les fauxbourgs il y a environ quaranet Carvanseras, & cinquante bains publics, tant pour les hommes que pour les femmes chacun à son tour. Ce sont des delices pour les femmes que d'aller avx bains, & elles épargnent toute la semaine pour y porter la collation & se réjouir ensemble.

Les fauxbourgs de la ville sont grands & peuplez, & presque tous les Chrestiens y ont leurs maisons & leurs Eglises. Il y a à Alep quatre sortes de Chrestiens Levantins, des Grecs, des Armeniens, des Jacobites ou Suriens, & des Maronites. Les Grecs y ont un Archevêque, & sont environ quinze ou seize mille; leur Eglise est dediée à saint George. Les Armeniens ont un Evêque qu'ils appellent *Vertabet*, & sont à peu prés douze mille ames;

leur Egliſe eſt dediée à la Vierge. Les Jacobites ont auſſi un Eveſque, & ne paſſent pas dix mille; leur Egliſe eſt de meſme ſous le titre de la Vierge, comme celle des Armeniens. Les Maronites dependent du Pape, & ne ſont guere plus de douze cent, leur Egliſe eſt dediée à ſaint Elie. Les Catholiques Romains ont trois Egliſes ſervies par des Religieux, qui ſont les Capucins, les Carmes Déchauſſez, & les Jeſuites. Le Conſul François avoit alors un Cordelier pour ſon Chapelain. On fait conte en tout tant dans la ville que dans les fauxbourgs d'Alep d'environ deux cens cinquante mille ames.

Il ſe fait grand trafic à Alep d'étofes de ſoye & de camelots de poil de chevre, mais principalement de noix de gale & de valanede qui eſt la coque du gland, ſans quoy les Conroyeurs ne peuvent bien preparer leurs cuirs. Il s'y fait auſſi grand negoce de ſavon, & de pluſieurs autres marchandiſes, & il s'y rend des negocians de tous les endroits du monde. Sans parler des Turcs, des Arabes, des Perſans, & des Indiens, il y a toûjours à Alep quantité de François, d'Italiens, d'Anglois & de Hollandois. chaque nation ayant ſon Conſul pour le ſoûtien de ſes intereſts & de ſes droits.

Ce commerce ne ſe fait pas comme quelque-uns ont écrit, par la commodité des deux rivieres de l'Euphrate & du Tigre, par leſquelles ils diſent que les marchandiſes ſe tranſportent en deſcendant & en montant. Si cela eſtoit je ne ſerois pas venu de Bagdad à Alep en traverſant le deſert, & une autre fois pour me rendre d'Alep à Balſara je n'aurois pas encore paſſé le deſert, où par une avanture que je diray ailleurs je demeuray en chemin ſoixante cinq jours.

Pour ce qui eſt de l'Euphrate, il eſt conſtant que la grande quantité de moulins qu'on y a baſtis pour tirer l'eau afin d'arouſer les terres, en empeſche la navigation & la rend dangereuſe. J'ay veu, je l'avouë, en 1638. deſcendre ſur l'Euphrate une partie de l'armée du Grand Seigneur & pluſieurs munitions de guerre, quand il fut mettre le ſiege devant Babylone; mais il fallut alors oſter tous les moulins qui ſont ſur cette Riviere, ce qui ne ſe fit pas ſans peine & ſans de grands frais.

Pour ce qui eſt du Tigre, il n'eſt guere navigable que depuis Bagdad juſqu'à Balſara où on le monte & on le deſcend avec des barques. En deſcendant on fait d'ordinaire le chemin en neuf ou dix jours. Il y a cela d'incommode qu'au moindre

village ou pavillon d'Arabes que l'on trouve sur le bord, il faut aller raisonner, & y laisser quelque argent. Il est vray que les marchands de Mousſul & de Bagdad, & autres qui viennent de la Chaldée pour negocier à Balsara, font remonter leurs marchandises jusqu'à Bagdad ; mais comme il n'y a que des hommes qui tirent, les barques demeurent quelquefois en chemin jusqu'à soixante-dix jours. Sur ce pied-là on peut juger du temps & de la dépense qu'il faudroit faire, pour faire monter les marchandises par l'Euphrate jusqu'au Bir où on les débarqueroit pour Alep. N'estoit la digue qui traverse le Tigre à deux journées au dessous de Mousſul, on pourroit aussi remonter de Bagdad jusqu'à cette ville ; mais cela ne se peut comme je diray ailleurs.

Enfin quand on auroit la commodité du *Morat-son* (c'est ainsi que les Turcs appellent l'Euphrate) & qu'on pourroit transporter toutes les marchandises par cette riviere, les marchands ne prendroient pas encore cette route ; parce que les Caravanes n'allant d'ordinaire que l'Esté, elles pourroient rencontrer souvent des Princes Arabes, qui en ce temps-là viennent camper sur les bords de l'Euphrate avec toute leur suite & tout leur bestail, pour y trouver l'eau & les herbages qui leur manquent alors dans le desert, & il n'y en a pas un qui ne fist payer aux marchands le tribut qu'il luy plairoit.

J'en vis un exemple en venant un jour de Bagdad à Alep. Nous ne rencontrâmes dans toute la route qu'un seul de ces Princes qui se tenoit à *Anna*, & il fit payer à la Caravane quarante piastres pour chaque charge de chameau. Le pis fut qu'il nous retint là plus de cinq semaines, afin que son peuple nous vendant ses denrées receut quelque argent de nous. La derniere fois que je passay le desert, nous y trouvâmes un de ces Princes Arabes avec son frere qui estoient tous deux fort jeunes, & il ne voulut jamais nous laisser passer qu'il n'eust eu de nous deux cent mille piastres en especes pour des *Larrins*, qui est une monnoye du pays dont je parleray ailleurs. Il nous força de les prendre, malgré tout ce que les marchands qui ne trouvoient pas leur compte à cét échange peurent dire pour s'en dégager. La dispute dura inutilement vingt-deux jours, il fallut en passer par là, le bon droit ne pouvant rien où prevaut la force. On peut juger par là ce que feroient les autres Princes Arabes qui ne sont pas plus traitables, & si les marchands feroient de grands profits à prendre la route de l'Euphrate. C'en est assez pour ce qui regarde

le commerce d'Alep, je viens au gouvernement.

La ville eſt gouvernée par un Bacha qui commande toute la Province depuis Alexandrete juſques à l'Euphrate. Sa garde eſt pour l'ordinaire de trois cens hommes, & depuis quelques années il a eſté fait Vizir. Il y a auſſi un Aga ou Capitaine de Cavalerie tant dedans que dehors la ville qui commande environ quatre cent Maiſtres. Un autre Aga qui a ſous luy ſept cent Janiſſaires eſt maiſtre des portes de la ville, dont on luy apporte les clefs tous les ſoirs, & il ne releve point du Bacha. Le Chaſteau eſt auſſi ſous un autre Commandant envoyé immediatement de Conſtantinople; & il a ſous luy deux cent mouſquetaires, & tout le canon en ſon pouvoir. Il y en a vingt-cinq ou trente pieces, huit groſſes, & les autres fort petites. Il y a encore un Aga ou Capitaine de la ville qui commande trois cens arquebuziers, & de plus un Sou-bachi, qui eſt comme un Prevoſt des Maréchaux, ou un Chevalier du Guet, faiſant la ronde la nuit avec ſes Officiers par la ville & les fauxbourgs. C'eſt luy qui fait mettre à execution la ſentence du Bacha quand il a condamné quelqu'un à mort.

Pour ce qui regarde le civil & la police, il y a un Cadi ou Preſident qui eſt ſans aſſeſſeurs. Il juge ſeul toutes les cauſes tant civiles que criminelles, & quand il condamne quelqu'un à mort, il l'envoye aprés au Bacha avec ſon procés, & le Bacha en uſe comme il luy plaiſt. Ce Cadi fait tous les contrats de mariage & les diſſoût; tous les actes de ventes & d'achats ſe paſſent en ſa preſence; & c'eſt luy qui crée les Maiſtres Iurez de chaque métier, leſquels font leur viſite afin que l'on ne fraude point le travail. La recepte des droits du Grand Seigneur eſt faite par un *Teſterdar* ou Treſorier general, qui a ſous luy des Receveurs particuliers en divers départemens.

Pour ce qui eſt enfin de la Religion, le *Moufti* eſt le Chef & Interprete de la loy, tant en ce qui concerne les ceremonies, que les cauſes civiles qui y pourroient ſurvenir. Il y a encore entre les gens de la loy un *Chieke* ou Docteur, ordonné pour inſtruire tous les nouveaux convertis au Mahometiſme, & leur en apprendre les maximes & les coûtumes.

A noſtre arrivée à Alep, les premiers ſoins du Conſul François furent de donner des marques publiques de la joye que luy cauſa la nouvelle que nous luy apportâmes de la naiſſance du Roy. Il en demanda la permiſſion au Bacha ſelon la coûtume, laquelle ayant obtenuë il fit un feſtin magnifique, où les

principaux des nations Angloiſe & Hollandoiſe furent invitez, & on tira pluſieurs boites, ce qui fut ſuivi de toutes les marques de réjoüiſſance qu'il eſtoit poſſible de donner en ce lieu-là.

Trois jours aprés mon arrivée à Alep, le grand Seigneur Sultan Amurat y fit ſon entrée, & alloit joindre ſon armée qui eſtoit en marche pour aſſieger Bagdad. Je ne m'amuſeray point à faire la deſcription de cette ceremonie, ou il n'y eut rien de fort extraordinaire, & je me contenteray de remarquer ſeulement une choſe qui eſt aſſez ſinguliere, & dont il y a lieu de s'étonner. Il y a proche d'Alep du coſté du levant une maiſon de *Deruis*, qui a eſté autrefois un beau Convent de l'Ordre de Saint Bazile. Il eſt encore en bon eſtat, & toutes les ſales, les chambres & les galeries ſont revêtuës de marbre. Tous ces Deruis furent à une demi lieuë de la ville au devant du Grand Seigneur juſqu'au mont *Ozelet*, & le Superieur à la teſte de ſa Communauté ayant fait la harangue à ſa Hauteſſe, deux de ces Deruis vinrent luy faire la reverence en particulier; aprés quoy depuis ce lieu-là juſqu'au Chaſteau d'Alep pendant une demi heure de chemin ils marcherent devant le cheval du Grand Seigneur en tournant inceſſamment de toute leur force, tant que l'écume leur ſortoit de la bouche, & que les yeux de ceux qui les regardoient eſtoient ébloüis. Il y a de ces Deruis qui tournent de la ſorte deux heures de ſuîte ſans aucun relaſche, & tirent vanité d'une choſe à qui nous donnerions le nom de folie.

Pendant que le Grand Seigneur fut à Alep, le Bacha du Caire arriva ſuivi de deux mille Janiſſaires. Il ne ſe pouvoit rien voir de plus leſte ni de mieux en ordre. Chacun d'eux avoit le haut-de-chauſſe d'écarlate qui luy deſcendoit juſqu'au coup du pied, avec la robe à la Turque de drap d'Angleterre, & la camiſole de toile de coton picquée de differentes couleurs. La pluſpart avoient des boutons d'or & de ſoye, & tant la ceinture que le ſabre, tout eſtoit garni d'argent. Le Bacha marchoit à la teſte de cette magnifique infanterie avec un habit modeſte; mais le harnois de ſon cheval eſtoit d'autant plus riche qu'il s'eſtoit negligé pour ſa perſonne, & dans cette belle occaſion il n'avoit rien épargné pour paroiſtre devant le Grand Seigneur dans un ſuperbe equipage.

Deux ou trois jours aprés l'arrivée de l'Empereur, les Conſuls des Francs envoyerent demander s'ils pourroient avoir audience de ſa Hauteſſe, & l'ayant obtenuë le Conſul de France y fut le premier, & ils luy firent les preſens accoûtumez.

C'eſt

C'eſt une neceſſité de faire quelque ſejour à Alep, tant pour diſpoſer ſes affaires, que pour attendre que la Caravane ſoit aſſemblée, quand on ne veut pas ſe hazarder d'aller ſeul avec un guide, ce que j'ay fait pourtant plus d'une fois. Mais on n'a pas lieu de s'ennuyer dans une ſi grande & ſi belle ville, qui eſt aſſurement aprés Conſtantinople & le Caire, la plus conſiderable de tout l'Empire des Turcs. Mais enfin il faut ſe mettre en chemin pour la Perſe, où on peut ſe rendre par diverſes routes, que j'ay toutes tenuës en pluſieurs voyages en allant & en revenant.

CHAPITRE III.

Des diverſes routes en general pour ſe rendre d'Alep à Iſpahan, & particulierement de la route du grand Deſert.

IL y a cinq routes principales pour aller d'Alep à Iſpahan, leſquelles jointes aux deux autres que j'ay décrites par la Natolie, font les ſept routes que l'on peut tenir pour ſe rendre en Perſe, en partant de Conſtantinople, de Smyrne ou d'Alep.

La premiere de ces cinq routes en partant d'Alep, eſt ſur la gauche vers l'Orient d'Eſté par Car-mic & Tauris. La ſeconde en tirant droit au levant dans la Meſopotamie par Mouſſul & Hamadan. La troiſiéme en prenant à droite à l'orient d'hyver par Bagdad & Kengavar. La quatriéme en tirant plus au midi & au travers du petit deſert que l'on paſſe d'ordinaire, par Anna, Bagdad & Balſara. La cinquiéme par le grand deſert, qui eſt une route extraordinaire, & où on ne paſſe qu'une fois l'année, quand les Marchands de Turquie & d'Egypte y vont pour acheter des chameaux. C'eſt de ces cinq routes dont je dois traiter ſeparement & en differens chapitres : Et je parleray premierement en celuy-cy de la route du grand deſert, qui eſt celle que j'ay tenuë en mon ſecond voyage d'Aſie.

Les Caravanes qui vont à Balſara par cette route ne ſe mettent point en chemin que les pluyes ne ſoient tombées pour trouver de l'eau dans le deſert, & elles ne ceſſent d'ordinaire que dans le mois de Decembre. C'eſt ce qui m'obligea de faire à à Alep un ſejour de ſept ſemaines, pour attendre que la Caravane fuſt en eſtat de partir.

Cependant je donnay ordre pour mes proviſions de ris, de

beurre, de fromage, d'amandes, de noiſetes, de figues, & d'autres ſortes de fruits ſecs, de boutarde, de caviard, de langues de bœuf, & de cervelats qu'il faut manger en cachette, parce qu'autrement on couroit riſque d'eſtre mal-traité des Turcs à qui le pourceau eſt defendu. Je fis auſſi remplir quelques oudres de bon vin, & je n'oubliay pas de prendre de l'huile & du ſavon pour regaler les Arabes, à qui on ne peut rien donner qui leur ſoit plus agreable.

La Caravane partit le jour de Noël, mais je ne la ſuivis que deux jours apres, parce que je ſçavois qu'elle en paſſeroit trois ou quatre à une demi-journée d'Alep, en un lieu où la pluſpart de ceux qui la compoſoient, & entr'autres le *Caravanbachi*, avoient toutes leurs tentes. D'ailleurs Monſieur de Bremon noſtre Conſul avoit ſouhaité que je demeuraſſe encore deux jours auprés de luy, & à mon départ il me donna deux *Bedouins* qui ſont des gens du pays pour me conduire juſqu'à la Caravane. Ayant monté à cheval le ſoir je la joignis le lendemain au lever du Soleil, & je la trouvay qui ſe rejoüiſſoit, & faiſoit bonne chere ſur ſon départ. Elle eſtoit compoſée d'environ ſix cens chameaux, & de quatre cens hommes tant maiſtres que valets, le ſeul Caravanbachi eſtant à cheval, pour aller devant découvrir les eaux, & choiſir les lieux propres pour camper. Car il faut remarquer qu'on ne ſe ſert point de chevaux dans les Caravanes qui marchent lentement, pour traverſer les deſerts; parce qu'on eſt quelquefois trois jours entiers ſans trouver de l'eau, & que les chevaux ne peuvent ſouffrir la ſoif comme font les chameaux.

Quand je dis que je montay à cheval pour joindre la Caravane, il faut auſſi obſerver que dans toute la Turquie il n'y a que les ſeules villes de Conſtantinople, de Smyrne & d'Alep, où par tolerance & en faveur du commerce les Francs peuvent tenir des chevaux à l'écurie & les monter, ſoit pour aller à la chaſſe, ſoit pour leurs affaires. Cette liberté eſt encore plus grande à Alep qu'à Conſtantinople ny à Smyrne; mais en d'autres lieux, comme à Damas, à Seyde & au Caire, hors les Conſuls des nations qui ſont perſonnes publiques, il n'y a point de Franc qui oſe aller à cheval. Comme le Caire eſt une tres grande ville, il leur eſt ſeulement permis de tenir un aſne ou d'en loüer, y en ayant toujours pluſieurs dans les places & carrefours pour la commodité du public.

Le lendemain on decampa dés la pointe du jour, & ſur le midi nous arrivaſmes à un lieu où il y a trois puits diſtans l'un de

l'autre de cinq cens pas. L'eau en eſt excellente, & parce qu'on n'en trouve pas de ſi bonne plus avant, on en remplit les oudres de toute la Caravane. Sur les quatre heures du ſoir elle campa dans un lieu où il n'y avoit point d'eau.

Le jour ſuivant il n'eſtoit guere que midi quand nous trouvaſmes deux puits, dont l'eau n'eſt guere bonne, & il n'y eut que les chameaux qui en beurent. Nous campâmes en ce lieu-là & ne fiſmes pas plus longue traite, parce qu'on voulut voir ſi les bats ne bleſſoient point les chameaux, & ſi les charges eſtoient bien égales ſans peſer plus d'un coſté que d'autré. Il y avoit dans la Caravane un *Padre-Carlos* Neapolitain Religieux Carme Dechauſſé, qui alloit viſiter les maiſons de ſon Ordre qui ſont à Balſara, en Perſe & aux Indes. Le chameau qui le portoit eſtoit fort bleſſé, parce qu'outre que le Religieux eſtoit fort puiſſant, il avoit rempli le deſſous de ſon *Cajava* de quelques oudres de vin & d'autres proviſions qui peſoient beaucoup, & dont il ne vouloit pas qu'on eût connoiſſance. Ces *Cajavas* ſont comme des cages couvertes en demi-rond de toile cirée, & pour les Dames de belle écarlate; & il y a au deſſous une eſpece de petite armoire qui ferme, où on peut mettre les choſes dont on a le plus ſouvent beſoin dans le voyage. On met deux Cajavas de coſté & d'autre du chameau, dans chacun deſquels un homme eſt aſſez commodement aſſis, & quand il n'y a lieu que de mettre un Cajava, on donne au chameau une bale de l'autre coſté pour faire le contre-poids. Le chameau du Religieux eſtant donc bleſſé, & le Caravanbachi jugeant que c'eſtoit par trop de charge, pria civilement le Pere Carme de vouloir que ce qu'il avoit mis ſous ſon Cajava fût chargé ſur un autre chameau, à quoy il ne voulut jamais conſentir, quelque raiſon que l'on luy pût apporter, & quelque priere qui luy en fuſt faite. Cette opiniaſtreté qui n'eſtoit pas bien fondée fâcha enfin noſtre Caravanbachi, d'autant plus que le Religieux s'emportoit, en le menaçant de retourner à Alep pour faire ſes plaintes aux Conſuls. Il ſe mit meſme en chemin, quoy qu'on luy eût repreſente qu'il n'iroit pas loin, & qu'il ſe mettoit au hazard que l'on luy coupât la gorge. Un Arabe eut la charité de courir apres luy pour le ramener, mais il ne le pût atteindre, & l'ayant perdu de veuë, parce que la colere donne des aîles, & que le Carme marchoit de toute ſa force, il revint une heure apres ſans pouvoir nous en dire des nouvelles. Le Soleil ſe couchoit lors que j'apperceus de loin un homme ſeul qui venoit à grands pas du coſté d'Alep, & quand il fut proche

je reconnus que c'estoit nostre Religieux. Il avoit fait reflexion sur le danger que nous luy avions exposé, & estant revenu à soy il vit bien que le meilleur parti estoit de rejoindre la Caravane. Quoy qu'il eût déja de l'âge, il estoit encore un peu novice pour ces sortes de voyages, & me croyant en cela un peu plus sçavant que luy, je luy fis comprendre que le Caravanbachi avoit raison, & toutes choses allerent apres au gré de l'un & de l'autre. Je rendis au Pere Carme pendant le voyage tout le service dont j'estois capable, & de son costé il me témoigna qu'il avoit en moy une entiere confiance. Je luy donnay aussi à Balsara des marques de l'estime que je faisois de sa probité, en luy confiant une horloge de prix, dont je crois qu'il fit present au Prince de Balsara, & dont il me promit de m'envoyer le payement de Goa, à quoy il ne manqua pas.

Puisque nous avons déja marché deux jours dans le desert, avant que d'aller plus loin j'en feray la description en peu de mots. On commence à y entrer à deux ou trois lieuës d'Alep, où peu à peu on ne trouve plus que des tentes au lieu de maisons. Il s'étend à l'Orient d'hyver le long de l'Euphrate jusqu'à Balsara & au rivage du golfe Persique; & du costé du midi jusqu'à la chaîne de montagnes qui le separe de l'Arabie Petrée & de l'Arabie Heureuse. Ces deserts sont presque par tout des plaines de sable, qui en quelques endroits est plus fin & plus délié qu'en d'autres, & il est tres-difficile de les passer qu'aprés que les pluyes sont tombées, & que le sable s'est rendu ferme. C'est rarement qu'on rencontre dans ces deserts quelque costau ou quelque valon où il y a d'ordinaire un peu d'eau, & quelques petites brossailles qui servent à faire cuire le ris. Car dans tout le desert on ne trouve point de bois, & quelques petites busches avec un peu de charbon qu'on charge d'ordinaire sur les chameaux en partant d'Alep, ne peuvent guere durer que huit ou dix jours. Sur quoy il faut remarquer que de six cens chameaux qui passent le desert, à peine y en a-t'il cinquante chargez de marchandises, qui sont d'ordinaire de gros draps, quelque peu de quinquaille, & principalement des toiles teintes en noir en bleu, dont se servent les Arabes qui les usent sans les blanchir. Tous les autres chameaux ne sont chargez que de provisions de bouche, & il n'en faut pas en petite quantité pour un long voyage dans des païs tout à fait deserts, où il ne se trouve rien de ce qui est necessaire pour le soûtien de la vie.

Pendant les quinze premieres journées de noſtre marche dans le deſert, nous ne trouvâmes de l'eau que de deux jours l'un, & quelquefois de trois en trois jours. Le vingtiéme jour de noſtre départ d'Alep la Caravane vint camper auprés de deux puits dont l'eau eſtoit bonne. Chacun fut bien aiſe de pouvoir laver ſon linge, & le Caravanbachi faiſoit ſon conte de s'arreſter-là deux ou trois jours. Mais une nouvelle que nous apprîmes dés le ſoir meſme nous obligea de décamper avant le jour, pour éviter une rencontre qui nous auroit eſté tout à fait prejudiciable. A peine avions nous mis ordre à noſtre cuiſine pour le ſoupé, que nous vîmes arriver un Courier avec trois Arabes, chacun monté ſur un Dromadaire, lequel portoit la nouvelle de la priſe de Bagdad à Alep & en d'autres Villes de l'Empire. Ils s'arreſterent aux puits pour faire boire leurs beſtes, & d'abord noſtre Caravanbachi & les principaux de la Caravane luy firent preſent d'un peu de fruits ſecs & de quelques grenades, dequoy il témoigna nous ſçavoir bon gré. Il eut la charité de nous avertir que les chameaux qui portoient le bagage du Grand Seigneur & de la ſuite eſtant fatiguez, on ne manqueroit pas de ſe ſaiſir des noſtres pour les ſoulager ſi on venoit à nous rencontrer; & il nous conſeilla de nous éloigner d'*Anna* Ville ſituée ſur l'Euphrate, de peur que ſi l'Emir de ces quartiers-là avoit le vent de noſtre marche il ne nous fit arreſter.

Sur cette nouvelle noſtre Caravanbachi fit partir la Caravane ſur les trois heures apres minuit, & tirant droit au midi nous nous enfonçâmes dans le deſert.

Huit jours apres nous vînmes camper auprés de trois puits accompagnez de trois ou quatre maiſons, où nous trouvâmes des dates à acheter, & quelques gens de la Caravane y firent du pain. Nous y avions eſté deux jours à prendre de l'eau, & nous eſtions ſur noſtre départ quand nous viſmes arriver trente Cavaliers fort bien montez, qui venoient de la part d'un des Emirs de ces deſerts dire au Caravanbachi qu'il vouloit nous voir, & luy ordonner d'arreſter la Caravane. Nous l'attendîmes trois jours avec grande impatience, & eſtant enfin venu noſtre Caravanbachi fut le ſalüer à l'ordinaire, c'eſt à dire en luy portant un preſent. Il luy donna une piece de ſatin & une demi-piece de drap d'écarlate, avec deux grandes chaudieres de cuivre, chacune de la grandeur d'un demi-muid. Il portoit ces chaudieres à Balſara, & eſtant propres à faire cuire le ris, ce preſent ne pouvoit eſtre que tres-agreable à ce Prin-

ce Arabe, qui n'en avoit peut-eſtre pas de ſi belles dans ſa cuiſine. Toutefois il témoigna qu'il n'eſtoit pas content de ſi peu de choſe, & il exigea de plus quatre cens écus. Nous conteſtâmes en vain pendant ſept ou huit jours pour nous defendre de luy donner cette ſomme. En tous lieux il faut ceder à la force, chacun de nous ſe cottiſa ſelon ſes moyens, & la ſomme luy eſtant payée, il traita les principaux de la Caravane, avec du pilau, & du miel & des dates, & leur donna en les quittant cinq ou ſix moutons boüillis.

Trois jours apres que nous eûmes quitté ce Prince Arabe, nous trouvâmes deux puits auprés de quelques vieilles mazures de brique cuite au Soleil. Car dans tout le deſert, & generalement dans toutes ces regions meridionales, il n'y a point de bois de chauffage, & on ne trouve que des broſſailles en quelques endroits dont on ſe ſert à faire cuire le ris. L'eau de ces deux puits eſt ſi amere que nos chameaux n'en voulurent point boire; mais cela ne nous empeſcha pas d'en emplir nos oudres qui eſtoient vuides, dans la penſée que nous eûmes qu'en la faiſant boüillir avec quelques broſſailles que nous pourrions rencontrer, elle perdroit ſon amertume, & ſerviroit à cuire le ris. Mais nous éprouvâmes la verité de ce qui ſe dit d'ordinaire, que de ce qui ne vaut rien de ſoy on n'en peut jamais rien faire de bon, & cette eau fut une charge inutile tant pour les chameaux que pour les hommes.

De ces deux puits qui ne nous ſervirent de rien, nous marchâmes encore prés de ſix journées ſans trouver de l'eau, leſquelles jointes aux trois precedentes font les neuf jours dont j'ay parlé ailleurs, & que nos chameaux paſſerent ſans boire. Ce ne fut pas ſans beaucoup ſouffrir, & la ſoif ne tourmenta pas moins les hommes dans une ſi longue traite. Enfin au bout de neuf jours nous traverſames un pays de collines qui dure trois lieuës, & il y a trois de ces collines où au pied de chacune ſe trouve une grande mare. Nos chameaux qui ſentirent l'eau d'une demi-lieuë loin, ſe mirent à aller leur grand trot qui eſt leur maniere de courir, & entrant à la foule dans ces mares en rendirent d'abord l'eau épaiſſe & bourbeuſe, qui auroit gaſté nos oudres ſi nous les en euſſions remplis, C'eſt ce qui fit reſoudre noſtre Caravanbachi & nos principaux marchands à s'arreſter là trois jours, tant pour donner lieu à chacun de laver ſon linge, que pour attendre que l'eau ſe fût éclaircie afin d'en faire proviſion. Nous fûmes auſſi bien aiſes de nous prevaloir de quantité de broſſailles qui eſtoient autour de ces mares & dans ces coſtaux pour faire cuire du

ris, où nous miſmes des raiſins, des abricots ſecs & des amandes: car nous n'avions rien mangé de chaud depuis noſtre départ d'auprés du Prince Arabe, pendant les neuf jours de marche que nous avions fait ſans eau & ſans bois. Mais ſur tout on fut ravi d'avoir le moyen d'y faire du pain, & voicy toute la ceremonie qu'on y apporte. On fait un trou rond en terre de demi-pied de profond & de deux ou trois de diamettre, dans lequel on jette de cette broſſaille où on met le feu, & au deſſus des caillous qui deviennent rouges & chauffent bien-toſt la place. Cependant ſur le Sofra ou cuir rond qu'on étend à terre, & qui ſert tout enſemble de table & de nape pour manger, on prepare la paſte, & on n'a point dans le deſert d'autre inſtrument pour petrir. Le trou eſtant chaud autant qu'il eſt neceſſaire, on oſte les cendres & les caillous, & on le nettoye proprement pour y mettre la paſte qu'on couvre des meſmes caillous, & on la laiſſe cuire de cette ſorte à loiſir du ſoir au matin. Le pain qui ſort de ce trou eſt de tres bon gouſt, épais ſeulement de deux doigts, & de la grandeur ordinaire des gaſteaux que nos boulangers donnent la veille des Roys aux bonnes maiſons qu'ils ont accoûtumé de ſervir.

Pendant le ſéjour que nous fiſmes aux trois mares, je me divertis à tuer quelques liévres & quelques perdrix, dont il y en a quantité en ce lieu-là, & dont nous fiſmes le meilleur repas que nous euſſions fait dans toute la route. Car il faut remarquer que ſi dans le deſert on trouvoit par tout du bois, on trouveroit par tout au voiſinage des eaux dequoy faire bonne chere, veu la quantité de dains, de lievres & de perdrix qui s'y trouvent; & ſur tout de lievres qui viennent paſſer entre les pieds des chameaux, & que les chameliers aſſomment ſouvent à coups de bâton. Mais ſans bois la cuiſine ne peut-eſtre que tres-froide, & le gibier que tres-inutile, ne ſervant alors que de divertiſſement à la veuë ſans que le ventre s'en puiſſe ſentir. La veille de noſtre départ nous remplîmes nos oudres de l'eau de ces mares, qui eſtoit bonne & fort claire & qui avoit eu le temps de ſe raſſeoir. Ce n'eſt que de l'eau de pluye qui s'aſſemble & ſe conſerve dans des cavitez pendant les mois d'Octobre & de Novembre, & dés que l'Eſté & la chaleur commence, elles ſont à ſec.

Mais le Caravanbachi voyant que nous avions paſſé neuf jours ſans trouver de l'eau, reſolut de ne plus continüer la marche vers le midi, mais de tirer droit au levant, & ſi on ne trouvoit point d'eau dans deux ou trois jours, de prendre au nord-eſt ou

à l'orient d'Eſté pour trouver l'Euphrate. Deux jours aprés que nous euſmes changé de route, nous paſsâmes entre deux petites collines où nous trouvâmes une mare, auprés de laquelle eſtoient deux Arabes ayant chacun leur femme & leurs enfans avec un troupeau de chevres & de moutons. Ils nous dirent qu'ils alloient vers Mouſſul, & nous enſeignerent la meilleure route pour trouver de l'eau, & en effet depuis ce lieu-là juſqu'à Balſara nous ne marchâmes jamais plus de trois jours ſans en rencontrer.

Cinq jours aprés que nous eûmes quitté ces deux familles Arabes, nous découvrîmes un grand Palais tout de brique cuite au feu; & il y a de l'apparence que le pays a eſté autrefois ſemé, & que les fourneaux où on a cuit cette brique ont eſté chauffez avec du chaume: car à quinze ou vingt lieuës à la ronde il n'y a pas une broſſaille ni un brin de bois. Chaque brique eſt d'un demi-pied en quarré & épaiſſe de ſix pouces. Il y a dans ce Palais trois grandes cours, & dans chacune de beaux baſtimens avec deux rangs d'arcades qui ſont l'un ſur l'autre. Quoy que ce grand Palais ſoit encore entier, il eſt toutefois inhabité, & les Arabes fort ignorans de l'antiquité ne me ſceurent apprendre par qui il a eſté baſti, ni d'autres ſingularitez dont je m'informay, & dont j'aurois bien voulu qu'ils m'euſſent inſtruit. Devant la porte de ce Palais il y a un étang accompagné d'un canal qui eſt à ſec. Le fond du canal eſt de brique, de meſme que la voûte qui eſt à fleur de terre, & les Arabes croyent que ç'a eſté un conduit par lequel on faiſoit paſſer l'eau de l'Euphrate. Pour moy je ne ſçaurois qu'en juger, & ne puis comprendre comme on pouvoit faire venir de l'eau de ſi loin, l'Euphrate eſtant éloigné de ce lieu-là de plus de vingt lieuës.

De ce Palais nous tirâmes au nord-eſt, & aprés une marche de quatre jours nous arrivâmes à un méchant bourg, autrefois nommé *Cufa*, & à preſent *Meched-Ali*, où eſt la ſepulture d'Ali gendre de Mahomet dans une Moſquée qui n'eſt pas fort belle. Il y a d'ordinaire quatre flambeaux allumez autour du tombeau, & quelques lampes qui brûlent au deſſus attachées à la voûte. Quoy que les Perſans ayent beaucoup de veneration pour Ali, ils viennent rarement en pelerinage à ſon tombeau; parce que n'y ayant point d'autre chemin pour s'y rendre que par Bagdad qui eſt ſous la domination du Grand Seigneur, on y exige huit piaſtres de chaque Pelerin, ce qui ne plaiſt pas au Roy de Perſe. Cha-Abas qui ne vouloit pas que ſes ſujets fuſſent tributaires

des

des Turcs, tâcha de les détourner de ce pelerinage au tombeau d'Ali, par une autre devotion qu'il établit à *Mechéed* sur la route de Tauris à Candahar, & les Rois ses successeurs se sont montrez difficiles à accorder à leurs sujets la permission d'aller à cette sepulture de leur Prophete Ali, parce qu'ils tiennent pour affront le tribut que le Grand Seigneur leur fait payer. C'est la cause pourquoy on neglige d'enrichir cette Mosquée où il vient peu de Persans, & outre les flambeaux & les lampes qui brûlent continuellement auprés du tombeau, il y a seulement deux Moullahs qui lisent dans l'Alcoran selon la coûtume. Il n'y a dans ce bourg que trois ou quatre méchans puits dont l'eau est comme à demi-salée, & un canal à sec qu'on dit que Cha-Abas fit faire pour y conduire de l'eau de l'Euphrate pour la commodité des pelerins. Nous ne trouvâmes en ce lieu là que des dates, des raisins & des amandes qu'on nous vendit cherement. Quand il vient des Pelerins, ce qui est fort rare, & qu'ils n'ont pas dequoy se nourrir, le *Schek* leur fait distribuer à midy du ris cuit avec de l'eau & du sel, & un peu de beurre par dessus. Car il n'y a point là de pasturage pour nourrir du bestail, & par consequent on n'y trouve point de viande, & le pis est qu'on n'y trouve point de bois.

Nous poursuivions nostre route, lorsqu'à deux journées du bourg de Ali sur les neuf heures du matin, nous vismes arriver deux jeunes Seigneurs Arabes qui prennent entr'eux le nom de Sultan. C'estoient deux freres, l'un âgé de dix-sept ans, & l'autre de treize, & comme nous estions encore campez ils firent dresser leurs tentes proche de nous. Elles estoient d'un beau drap d'écarlate, & comme elles sont au dedans separées en plusieurs chambres, il y en avoit une qui faisoit comme un second pavillon au dessous du grand, & qui estoit tenduë d'un velours rouge avec un large galon d'argent. Dés qu'ils furent dans leurs tentes, nostre Caravanbachi fut les saluer, & je l'accompay en cette visite. Ayant appris qu'il y avoit des Francs dans la Caravane, ils me firent demander si je n'avois point de curiositez à leur vendre, à quoy je répondis que je n'avois rien qui fust digne d'eux. Mais ils ne me voulurent pas croire, & ils ordonnerent au Caravanbachi de faire apporter nos coffres qu'il falut ouvrir en leur presence. Le grand Escuyer de l'un des deux ne voulut pas permettre qu'aucun de leurs gens demeurât auprés des coffres tandis qu'ils furent ouverts, afin que nous ne perdissions rien : car s'il y a des Arabes qui font mestier de voler, il y

en a auſſi qui ont de la bonne foy & des ſentimens d'honneſteté comme parmi les nations de l'Europe. J'avois amené avec moy un jeune peintre qui avoit dans ſon coffre pluſieurs tailles-douces enluminées, païſages & figures, & entr'autres pluſieurs portraits de courtiſanes à demi-corps. Ces deux jeunes Seigneurs ne prirent que vingt de ces courtiſanes qui leur plûrent, & dont je voulus leur faire preſent; mais ils témoignerent qu'ils entendoient me les payer, & particulierement le jeune qui paroiſſoit le plus genereux. J'avois auſſi avec moy un Chirurgien, & le plus jeune des deux qui avoit les dents gaſtées fut ravi qu'il les luy nettoyât, ce qu'il fit à ſon gré avec la lime. Pendant ce temps-là on fit leur cuiſine, & ils envoyerent à manger pour le Caravanbachi, pour moy & ma ſuite de ce qu'ils avoient de meilleur. Le Caravanbachi leur fit preſent de la moitié d'une piece d'écarlate, & de deux pieces de brocard d'or & d'argent. Allant prendre congé d'eux aprés ſoupé, le jeune Sultan s'avança vers moy, & voulut abſolument que je priſſe douze ducats pour les tailles-douces; & nous ne fuſmes pas plûtoſt de retour à la Caravane, qu'ils nous envoyerent deux cabas de dates, les plus belles & les meilleures que nous euſſions trouvées depuis le départ d'Alep.

Sur le minuit ces Princes décamperent, & prirent la route de l'Euphrate du coſté du nord. Nous partîmes bien-toſt aprés eux, & tiraſmes auſſi vers l'Euphrate, mais du coſté du levant. Aprés quatre jours de marche, un des plus puiſſans Emirs d'Arabie qui tiroit du ſud au nord vint croiſer le chemin que nous ſuivions. Il eſtoit âgé environ de cinquante ans, bien fait & de grande mine, & n'avoit alors avec luy que deux mille chevaux, de ving-cinq ou trente mille qui avoient paſſé, à ce qu'on nous dit, quelques jours auparavant. Les deux mille chevaux qui l'accompagnoient eſtoient ſuivis de cinquante chameaux chargez de femmes, & leurs Caiavas eſtoient couverts de drap d'écarlate avec des franges de ſoye. Au milieu de ces chameaux il y en avoit ſix entourez d'Eunuques, & les franges des Caiavas eſtoient de ſoye mêlée d'or & d'argent. Les Arabes ne témoignent pas d'eſtre ſi jaloux de leurs femmes comme en Turquie & en Perſe, & ils conduiſoient ces chameaux le long de noſtre Caravane ſans nous faire retirer comme on le pratique ailleurs. Ils furent camper à un quart de lieuë de là, au meſme endroit où nous croyions nous poſter, pour la commodité de trois ou quatre mares d'eau dont il nous fallut priver. Ce Prince Ara-

be avoit quantité de beaux chevaux avec de riches harnois ; mais il en avoit beaucoup ſans ſelle & ſans bride, le Cavalier avec une ſimple baguette faiſant aller aiſément le cheval de coſté & d'autre, & quand il court, n'y ayant qu'à le prendre par le crin pour l'arreſter. Il y a de ces chevaux qui ſont d'un prix exceſſif comme je diray ailleurs, & il faut remarquer qu'on ne les ferre point, & qu'ils peuvent demeurer vingt-quatre heures ſans boire.

Noſte Caravanbachi jugeant bien qu'il ne ſortiroit pas bague ſauve d'avec un Seigneur ſi puiſſant, penſa au preſent qu'il luy pouroit faire. Il ſe trouva un marchand dans la Caravane qui avoit apporté de Conſtantinople une riche ſelle avec la bride & les étriers, le tout bien garni d'argent maſſif, & il y avoit de plus un carquois en broderie avec les fleches & la rondache, le tout à ce qu'on pouvoit juger revenant à onze ou douze cens livres. Le Caravanbachi joignit à cela une piece d'écarlate, avec quatre pieces de brocar d'or & de ſoye, & ſix autres d'argent & de ſoye, & fit porter tous ces articles au Prince pour luy en faire preſent. Mais il ne voulut rien prendre de tout cela ; & témoigna ſeulement qu'on luy feroit plaiſir, ſans que cela, dit-il nous pût incõmoder de luy donner deux cent mille piaſtres pour des Larins ; puis que c'eſtoit la monnoye courante au pays où nous allions. Cet échange eſtant fort à ſon avantage, & nullement à celuy des marchands, il y eut grande diſpute ; mais enfin conſiderant qu'il auroit pû nous arreſter & nous faire perir là, on tâcha au moins d'avoir quelque compoſition, & d'en eſtre quitte en luy donnant la moitié de ce qu'il nous demandoit. Quoy qu'il eût témoigné qu'il ne vouloit point de preſent, il ne laiſſa pas de prendre la ſelle, la bride & les étriers, avec le carquois, les fleches & la rondache ; & peut-eſtre auſſi n'auroit-il rien pris ſi on luy eût donné les deux cent mille piaſtres. On fut deux jours tant à les conter qu'à les peſer, pendant leſquels ce Prince envoya ſuffiſamment des vivres pour les principaux de la Caravane, & à noſtre départ il nous fit preſent de douze cabats de dates, & de quatre jeunes Chameaux qui pouvoient valoir chacun trente-cinq ou quarante écus.

Deux jours apres nous rencontrâmes un *Scehk*, qui parmi les Arabes eſt Chef de la loy. Il alloit traverſer une partie de l'Arabie heureuſe pour gagner la Meque & ſon train eſtoit de dix ou douze chameaux. Il paſſa la nuit avec nous, & un de ſes valets ayant eſté dangereuſement bleſſé depuis deux jours d'un coup de

mouſquet, mon Chirurgien le penſa & luy donna de l'onguent & des tentes, de quoy le Schek me ſçeut tres bon gré. Il m'envoya à ſoupé vn grand baſſin de pilau, & le lendemain à ſon départ un mouton. Noſte Caravanbachi luy fit preſent de deux aulnes d'écarlate.

Le lendemain il ne nous arriva rien de conſiderable: mais le le jour ſuivant nous rencontrâmes un autre Emir âgé d'environ vingt-cinq ans, qui venoit du coſté de l'Euphrate & prenoit ſa route vers l'Arabie heureuſe. Il avoit avec luy prés de cinq cens chevaux & trois cens chameaux chargez de femmes. Il envoya d'abord reconnoître la Caravane, & ayant appris qu'il y avoit des Francs & entr'autres un Chirurgien, il fit prier le Caravanbachi de faire ſuivre la Caravane juſqu'au lieu où il alloit camper, ce qui ne nous éloignoit pas de noſtre chemin. Nous n'avions pas fait noſtre conte d'aller ſi loin ce jour-là; mais cette rencontre nous fut favorable, & nous trouvâmes au lieu où il nous mena la meilleure eau de tout le deſert. La tente du Prince eſtant dreſſée il envoya querir mon Chirurgien, & je fus avec luy pour voir de quoy il eſtoit queſtion. Il avoit au bras gauche une dartre avec une vilaine croûte de la grandeur d'un écu, & cette dartre s'en alloit & revenoit toutes les années en de certains temps. Ayant demandé ſi on pouvoit le guerir, mon Chirurgien luy dit que cela n'eſtoit pas impoſſible pourvû qu'il euſt les remedes neceſſaires, & que peut-eſtre il les trouveroit à Balſara dont nous n'eſtions éloignez que de deux journées. Car s'il eut répondu abſolument qu'il le pouvoit guerir, ſans ajoûter qu'il n'avoit pas alors les remedes neceſſaires, je courois riſque de perdre mon Chirurgien que cét Emir auroit emmené avec luy ſans grande ceremonie. Il luy voulut faire donner auſſi-toſt cinq cens écus pour acheter ce qu'il jugeroit à propos pour ſa gueriſon; mais je luy fis dire par mon Chirurgien que cela ne coûteroit pas tant d'argent, & que s'il trouvoit ce qui ſeroit neceſſaire il en feroit tres-volontiers les avances. Le Prince content de cette réponſe nous donna un Arabe des principaux de ſa maiſon pour venir avec nous à Balſara, & ramener mon Chirurgien avec les remedes. Il y demeura trois jours, pendant leſquels pour nous défaire honneſtement de l'Arabe, nous fuſmes avec luy en pluſieurs boutiques demander de certaines drogues que nous jugions bien que nous n'y trouverions pas, & cela nous ſervit d'excuſe pour le renvoyer, en luy faiſant comprendre que la preſence du Chirurgien ſeroit inutile ſans les drogues que nous ne pouvions trouver.

La marche du lendemain aprés que le Prince Arabe nous eut quittez, fut encore toute entiere en pays inhabité. Mais le jour ſuivant, qui fut la ſoixante-cinquiéme & derniere journée tant de noſtre marche que de noſtre ſéjour dans le deſert, nous trouvâmes pendans quelque temps de grandes maſures, & de coſté & d'autre du chemin des ruïnes de maiſons, ce qui fait juger que c'eſtoient des ruës, & qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville.

Enfin nous arrivâmes à *Balſara*, dont je feray la deſcription avec celle de Bagdad lorſque je prendray ma route par l'Euphrate. Le Pere Viſiteur dont j'ay parlé au commencement de ce chapitre, ne voulut jamais ſouffrir que je fuſſe deſcendre ailleurs qu'à la maiſon des Carmes où je demeuray trois jours, aprés quoy je pris logis dans la ville pour moy & pour ma ſuite.

Dés le lendemain de noſtre arrivée, je renouvellay avec les Francs qui eſtoient à Balſara les réjoüiſſances qui ſe faiſoient dans toutes les villes de ma route aux nouvelles que j'y apportois de la naiſſance du Roy. Les Peres Carmes & les Peres Auguſtins, quoy que les premiers fuſſent Italiens & les autres Portugais, ne laiſſerent pas d'en celebrer le matin la ſolemnité dans leurs Egliſes, & le ſoir nous ſoupâmes tous enſemble, ces Religieux ayant d'excellent vin qui leur avoit eſté envoyé de Goa par les vaiſſeaux Portugais.

Pendant mon ſéjour à Balſara qui fut environ de trois ſemaines, il y arriva un Ambaſſadeur du Grand Mogol, qui venoit de Conſtantinople, & s'eſtoit rendu à Bagdad pour feliciter le Grand Seigneur de la priſe de cette ville dont il s'eſtoit rendu maiſtre en peu de temps. Sa Hauteſſe luy fit preſent de tres-beaux chevaux, & d'un petit horloge fort bien travaillé, dont la boëte eſtoit toute couverte de rubis & d'emeraudes. L'Ambaſſadeur qui ne connoiſſoit pas encore bien comme il falloit manier cette petite machine, voulut entreprendre de la monter, & la monta à rebours, ce qui fit rompre la corde. Comme c'eſtoit un preſent du Grand Seigneur il fut fort affligé de cét accident, & croyant que les Francs ſont ſçavans en toutes choſes, il envoya incontinent en la maiſon des Carmes pour les prier de remettre ſon horloge en bon état. Car il craignoit qu'il n'y allaſt de ſa teſte, ſi à ſon retour auprés de ſon Maiſtre il ne luy montroit cette piece en ſon entier. Les Religieux qui n'entendoient rien à l'horlogerie, & qui à m'en oüyr parler jugeoient bien que je ne l'ignorois pas entierement, me conjurerent de rendre ce bon

office à l'Ambaſſadeur du credit duquel ils pouvoient avoir beſoin. J'ay toûjours fort aimé l'orlogerie ; & j'ay pris ſouvent plaiſir à défaire une montre, à en connoiſtre toutes les pieces, & à les raſſembler, pour pouvoir moy-meſme dans les pays où il n'y a point d'Orlogers, remedier aux défauts des montres que je portois avec moy, ſoit pour mon uſage, ſoit pour faire des preſens. Je m'offris donc volontiers à la priere des Peres Carmes de remettre une corde à l'orloge de l'Ambaſſadeur, qui ayant ſceu à qui il eſtoit redevable de ce ſervice qu'il priſoit beaucoup, quoy qu'a mon égard il fuſt fort petit, & apprenant en meſme temps que j'avois fait deſſein de paſſer en Perſe & aux Indes, vouloit abſolument me mener avec luy, & me fit des offres tout à fait honneſtes que je ne pûs accepter. On craignoit alors que le Grand Seigneur ne vint prendre Balſara, parce qu'il avoit eu principalement en veuë de ſe rendre maiſtre de cette ville qui eſt tres-riche, ce qu'il ne pouvoit faire ſans avoir pris Bagdad auparavant. Dans cette apprehenſion les Peres Carmes & Auguſtins me témoignerent que je leur ferois plaiſir de prier l'Ambaſſadeur d'obtenir en leur faveur une Sauvegarde du Grand Vizir, afin que ſi les Turcs prenoient Balſara, leurs maiſons & leurs Egliſes fuſſent conſervées. Je m'aquittay incontinent de cette commiſſion, & l'Ambaſſadeur obtint ce qu'il deſiroit par une lettre qu'il en écrivit au Grand Vizir. Mais le deſſein des Turcs ſur Balſara ne fut pas executé, parce qu'ils apprirent que le Roy de perſe avançoit, & que d'ailleurs on entroit dans la ſaiſon des pluyes où il eſtoit impoſſible de tenir la campagne, juſques-là que huit jours plus tard le Grand Seigneur auroit eſté contraint de lever le ſiege de Bagdad.

J'ay parlé plus haut de la bonté des chevaux Arabes, & il y en a qui montent juſqu'à un prix exceſſif. L'Ambaſſadeur du Mogol en ayant acheté quelques-uns, de trois, de quatre & de ſix mille écus piece, en offrit d'un autre extraordinairement beau juſqu'à huit mille écus. On ne luy voulut jamais laiſſer à moins de dix mille, & bien que ſon deſſein fuſt de l'acheter pour le Roy ſon Maiſtre, il ne voulut pas en donner tant d'argent & le laiſſa. A ſon retour des Indes, aprés avoir preſenté au Grand Mogol les chevaux qu'il amenoit pour ſon écurie, & qui furent trouvez parfaitement beaux, il luy dit qu'il avoit offert huit mille écus d'un autre cheval qui paſſoit tous les autres en beauté & en bonté, mais que le vendeur s'étant tenu ferme à en vouloir dix mille, il s'eſtoit opiniaſtré de ſon coſté à n'en donner pas plus de huit

& le luy avoit laiſſé. Le Mogol irrité de ce que l'Ambaſſadeur ne luy avoit pas amené ce beau cheval, & qu'il s'eſtoit tenu à peu de choſe pour un grand Roy le plus riche de l'Aſie, luy reprocha aigrement cette honteuſe leſine, & le bannit pour jamais de ſa preſence en le releguant dans une Province éloignée de la Cour. Le Roy fit auſſi-toſt écrire aux Anglois pour ce cheval, qui fut acheté & amené à Surate où le Gouverneur du lieu paya l'argent. Mais par malheur il mourut à Brampour entre Surate & Agra, ſoit par le changement de climat, ſoit par le changement de nourriture.

Il ne faut pas que j'oublie de remarquer, que pendant que je fus à Balſara il y paſſa par deux fois une ſi prodigieuſe quantité de ſauterelles qui paroiſſoient de loin comme un gros nuage, que l'air en entierement fut obſcurci. Il en paſſe d'ordinaire quatre ou cinq fois l'an à Balſara, & le vent les jettant par deſſus l'Euphrate elles vont tomber dans le deſert, où apparẽment elles meurent toutes. Si ces ſauterelles ne paſſoient de la ſorte, il ne demeureroit rien ſur la terre en pluſieurs endroits de la Chaldée, il y en a quantité le long du golfe Perſique, & quand les vaiſſeaux ſe rendent à Ormus dans la ſaiſon, il y a de petites boutiques où on vend de ces ſauterelles frites au beurre pour ceux qui aiment cette ſorte de ragouſt. J'eus un jour la curioſité d'ouvrir le ventre à une de ces ſauterelles longue de ſix pouces, & j'y en trouvay dix ſept petites qui remuoient toutes; d'où l'on peut juger comme cette inſecte multiplie, particulierement dans les pays chauds.

Il part fort ſouvent d'Ormus des barques chargées de dates pour en fournir les deux coſtez du golfe Perſique, où il ne ſe mange ny pain ny ris. Je m'accorday avec le Patron d'une de ces barques; & mis dans mon marché qu'elle ne ſeroit chargée qu'à moitié, parce que d'ordinaire on les charge trop, & que ſurvenant un mauvais temps on eſt ſouvent contraint de jetter une partie de la charge dans la mer pour ſauver le reſte.

De Balſara juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate on conte vingt lieuës d'eau douce, & on les devale dans une marée, parce qu'elles ſont fortes en ces quartiers-là. Nous demeuraſmes ſept jours entiers à attendre le vent, & s'eſtant enfin rendu favorable nous paſſâmes au Bander-ric en quarante-huit heures. C'eſt l'endroit où il faut aborder pour aller en Perſe, à moins que de vouloir deſcendre juſqu'à Ormus, Il n'y a au Bander-ric que cinq ou ſix méchantes hutes de peſcheurs, & ces hutes ne ſont que

deux clayes dreſſées l'une contre l'autre ſous leſquelles ils ſe retirent avec leur famille. On trouve en ce lieu-là des aſnes qui viennent charger des dates, & au défaut de chevaux il m'en fallut prendre pour moy & mes gens & pour mon bagage.

Nous fuſmes ſix jours en chemin juſqu'à Cazerom. C'eſt un pays de montagnes & on y trouve des bois en quelques endroits; mais il faut camper tous les ſoirs, & il n'y a ny villages ni Carvanſeras dans cette route. Le chemin eſt aſſez agreable en quelques lieux, & on marche le long de pluſieurs petits ruiſſeaux où on trouve une grande quantité de tourterelles. Nous en tuaſmes beaucoup, & en mangeaſmes partie dans le pilau au lieu de poules, partie à la broche une petite branche d'arbre en faiſant l'office. Car nous avions fait bonne proviſion de ris, de beurre & de farine, & tous les ſoirs je faiſois faire du pain de la maniere qu'on le fait dans le deſert.

Cazerom n'eſt qu'une petite ville tres-mal baſtie, & où il n'y a qu'un méchant Carvanſera, qui ne donne point d'envie aux voyageurs de s'y retirer.

De Cazerom à Schiras il y a cinq journées de chemin. On marche preſque toûjours dans des montagnes tres-rudes, & on ne pourroit paſſer en bien des lieux ſans les ſoins d'Ali-Couli-Kan Gouverneur de Schiras, dont je parleray ailleurs, & qui a fait tant de bruit en Perſe. Il fit faire des chemins où il n'y en avoit point, & joindre des montagnes par des ponts, ſans quoy il auroit eſté impoſſible de traverſer ce pays qui eſtoit inacceſſible. Au milieu de ces montagnes il y a une grande ouverture où s'étend une plaine de quinze ou vingt lieuës de circuit. Elle n'eſt habitée que par des Juifs, qui travaillent en étofes de ſoye, & qui nous apporterent d'excellent vin dont je fis proviſion juſqu'à Schiras. Dans toutes ces montagnes on ne rencontre que des tentes de paſtres qui viennent de la Chaldée pour y chercher la fraîcheur & les paſturages pendant l'Eſté.

Ie donneray la deſcription de Schiras lorſque je viendray à la route d'Iſpahan à Ormus, & je diray ſeulement icy qu'apres y avoir demeuré quatre jours au logis des Peres Carmes, je pris des chevaux pour Iſpahan où j'arrivay en neuf jours. Le pays qu'on traverſe entre ces deux villes eſt un pays meſlé de montagnes & de plaines, de terres en friches & de terres cultivées. A trois journées de Schiras on paſſe la montagne de *Mayen*, petite ville où il n'y a rien de remarquable. Deux journées au delà on entre dans les plaines de la Province de *Cuſcuzar*, où le Roy de

Perſe

Perſe tient ſes haras. Le lendemain j'arrivay à *Yeſdecas*, où ſe fait comme j'ay dit ailleurs, le meilleur pain de la Perſe. C'eſt une petite ville ſur une roche où il y a un tres-beau Carvanſera. Il y a une petite riviere qui paſſe au pied, & de là coule dans un valon où il vient d'excellent bled, qui fait le bon pain que l'on mange en cette ville.

En trois jours je me rendis d'Yeſdecas à *Iſpahan*, où je remplis d'abord de joye tous nos François par la nouvelle que je leur portay de la naiſſance du Roy. Ils furent tous enſemble la faire ſçavoir au Roy de Perſe, qui eſtoit alors Cha-Sefi petit fils du grand Cha-Abas. Les François eſtant tout à fait bien venus à Iſpahan, il ne falut pas demander permiſſion comme en Turquie pour les rejoüiſſances qu'ils voulurent faire. Pluſieurs Armeniens de ceux qui avoient eſté en France ſe mirent de la partie, on fit des feux de joye qui furent ſuivis de pluſieurs feſtins; & quelques jours apres ayant eſté voir le Roy, il me dit qu'il avoit appris que nous nous eſtions fort rejoüis de la naiſſance d'un fils qu'avoit eu le Roy de France. Dans mes relations des Indes je diray juſqu'où je portay cette heureuſe & importante nouvelle, & de quelle maniere elle fut receuë dans chaque Province de ce grand Empire.

CHAPITRE IV.

De la route d'Alep par la Meſopotamie & par l'Aſſyrie, qui eſt celle que l'Auteur a tenuë dans ſon troiſiéme voyage.

JE partis de Paris pour mon troiſiéme voyage d'Aſie le ſixiéme Decembre 1643. & me rendis à Ligourne où je trouvay la Flote Hollandoiſe qui faiſoit voile en Levant. Le vaiſſeau ſur lequel je m'embarquay paroiſſoit plûtoſt un vaiſſeau de guerre qu'un vaiſſeau marchand, & eſtoit monté de 35 pieces de canon, le Capitaine & le Canonier eſtant aſſez braves de leurs perſonnes. Nous paſſâmes par le Canal de Meſſine, où nous demeurâmes quatre jours à l'ancre devant la ville. De là ayant paſſé la Morée nous entraſmes enſemble dans l'Archipel, où les vaiſſeaux commencerent à ſe ſeparer & prendre chacun la route du lieu où il eſtoit deſtiné. Celuy où j'eſtois tira droit au Levant pour gagner Alexandrete, & noſtre navigation ayant eſté juſqu'à lors aſſez heureuſe,

elle fut retardée de quelques heures par la rencontre que nous eûmes d'un Corſaire à la pointe orientale de Candie. Nous avions eu toute la nuit un vent favorable, & le jour paroiſſant nous nous vîmes environ à une lieuë l'un de l'autre. La mer ſe rendant calme, le vaiſſeau Corſaire qui paroiſſoit grand, & qui à ce que nous pouvions juger portoit quarante ou quarante-cinq pieces de canon, mit incontinent ſes deux chaloupes en mer pour tâcher de nous aprocher juſqu'à la portée du canon. Pour ce qui eſt de nous qui ne croyions pas eſtre les plus forts, nous tâchions de reculer à meſure que les autres avançoient; mais quoy que noſtre vaiſſeau pût ſe ſervir de rames, & que les gens de noſtre chaloupe que nous avions auſſi miſe en mer tiraſſent de toutes leurs forces, nous ne pouvions faire que peu de chemin. Les Corſaires gagnoient davantage, & aprés une heure & demie de travail, voyant qu'ils eſtoient à peu prés à la portée de noſtre canon, ils retirerent leurs chaloupes qui couroient riſque d'eſtre renverſées, noſtre canonier ayant épié une heure durant l'occaſion de tirer deſſus, ce qu'il auroit fait s'il eût jugé que le canon eût pû porter juſques-là. Cependant nous avions mis des paliſſades de drap rouge autour du vaiſſeau, & chacun apporta ſon matelas pour garnir l'endroit où il eſtoit poſté. Les Corſaires voyant qu'ils ne pouvoient nous aborder nous envoyerent quatre ou cinq volées de canon, qui paſſerent au deſſus de noſtre vaiſſeau ſans que nous en receuſſions aucun dommage. Noſtre canonier leur en renvoya autant, dont l'une demonta leur maſt de proüe, & de trois autres volées qu'il redoubla courageuſement, il y en eut une à ce que nous pûmes juger qui donna dans la chambre de proüe, & leur tua quelques gens.

Dans ce moment celuy de nos matelots qui eſtoit de garde au haut du grand maſt, cria *vaiſſeau qui vient du coſté du Sud.* Nous vîmes en meſme temps que le Corſaire tourna ſon bord pour aller vers ce vaiſſeau, de quoy nous ne fûmes pas fâchez : car ſi ſon maſt de proüe n'euſt pas eſté rompu, & qu'un peu de vent luy euſt permis de nous aborder, il nous auroit aſſeurement donné de la peine. Car en comparaiſon de ces Corſaires qui pouvoient bien eſtre trois ou quatre cens tous bien armez, nous n'eſtions que peu de gens, & s'ils euſſent pû nous acrocher il nous euſt bien toſt falu ceder au nombre.

Voila toute l'avanture que nous eûmes dans noſtre navigation de Ligourne à Alexandrete, où nous arrivaſmes heureuſement, & de là ſur des chevaux je me rendis avec mes gens

à Alep par la meſme route que j'ay decrite au chapitre precedent.

J'eſtois en état de partir d'Alep dés le vingtiéme de Fevrier avec la Caravane qui eſtoit preſte : mais les peres Capucins me prierent inſtamment de la faire retarder pour attendre deux Religieux de leur Ordre qui devoient arriver du Caire dans peu de jours. La Caravane n'eſtant preſque compoſée que de Chrétiens, j'eus moins de peine à la faire reſoudre à differer ſon départ que ſi le nombre des Turcs ſe fuſt trouvé le plus grand ; & d'ailleurs le carnaval approchant la pluſpart ne furent pas faſchez de le paſſer à Alep, & d'avoir occaſion de ſe réjoüir avant leur départ.

Les deux peres Capucins arriverent à Alep le Dimanche gras, qui eſt le dernier jour que ces Religieux, & meſme les Armeniens mangent de la viande. Nous leur laiſsâmes tout le lendemain pour donner ordre à leurs affaires, & le propre jour du mardi gras nous nous mîmes en chemin avec la Caravane, qui n'eſtoit que de chevaux & de mules dont le nombre pouvoit monter à trois cens.

Le ſixiéme Mars 1644. je partis d'Alep en la compagnie des deux peres Capucins, l'un vit encore à Iſpahan & s'appelle le Pere Raphaël, de qui j'auray occaſion de parler ſouvent ; l'autre s'appelloit le Pere Yves, & eſt mort aux Indes à Surate où je luy fis faire un tombeau avec un Epitaphe. Il y avoit auſſi dans la Caravane un Venitien nommé *Dominico de Sanctis*, dont je parleray bien-toſt & dont l'hiſtoire eſt aſſez particuliere.

D'Alep au *Bir* où l'on paſſe l'Euphrate il y a quatre journées de Caravane à cheval. Le pays qu'on traverſe eſt aſſez bon, & la pluſpart des terres bien cultivées. Nous fûmes au giſte ce ſoir là à *Arabkoüi* petit bourg avec un Carvanſera.

Le ſeptiéme une groſſe pluye nous empeſcha de faire la traite ordinaire, & nous ne pûmes gagner *Telbechar* autre bourg où il n'y a point de Carvanſera. Nous fûmes contraints de nous arreſter à une lieuë au deça, & d'aller à une grote où il peut tenir prés de trois mille chevaux. C'eſt un lieu où ſe retirent ſouvent les *Bedüoins* ou paſtres des environs qui vivent à la mode des Arabes, & qui n'ont d'autres maiſons que des rochers ou des hutes. Cette grote a eſté creuſée de temps en temps, & on y voit des niches comme de petites chambres. Noſtre Caravanbachi craignant quelque embuſche, uſa de precaution & prit le devant pour reconnoiſtre le lieu. L'ayant trouvé vuide nous y paſ-

sâmes la nuit, & lendemain huitiéme Mars nous regagnâmes la lieuë que la pluye nous avoit fait perdre, & fûmes au giſte à *Mezara*. Ce n'eſt qu'un village ſans Carvanſera, & il ne ſe voit rien ſur cette route de fort remarquable. Je diray ſeulement qu'auprés de la grote qui eſt dans la montagne il y a de fort bonne eau, & qu'autrefois il y a eu une forteresſe dont on voit encore quelques veſtiges. De deſſus la montagne on découvre des plaines de tous coſtez autant que la veuë ſe peut étendre, & en bien des endroits ce ſont de bonnes terres arrouſées par des canaux où on fait aller l'eau de l'Euphrate. Tous les ruiſſeaux qu'on paſſe depuis Alep juſques au Bir viennent de la meſme riviere, dont ils ſont coupez pour donner de l'eau à tout le pays, qui ſans cela ne pourroit rien rapporter.

Le quatriéme jour de noſtre départ d'Alep qui fut le neufiéme Mars, nous arrivâmes au bord de l'Euphrate. Le Bir eſtant de l'autre coſté, & les marchandiſes ne pouvant pas quelquefois ſe décharger toutes en un jour, il y a deçà le fleuve un beau & grand Carvanſera qui ferme bien, à cauſe des courſes des Bedoüins qui viendroient inquieter les marchands & les voler s'ils n'eſtoient en un lieu ſeur & bien clos de toutes parts.

On paſſe l'Euphrate dans de grands bacs, & dés qu'on eſt de l'autre coſté le Maiſtre de la Doüane accompagné de ſes commis vient conter les bales, & écrire le nom des marchands à qui elles appartiennent. La Caravane n'entre point dans la Ville qui eſt baſtie en amphitheatre ſur le penchant d'une montagne fort roide, mais elle paſſe à coſté par un chemin tres-fâcheux, pour gagner un Carvanſera qui eſt au deſſus de la montagne. Il y a tout autour pluſieurs chambres pratiquées dans le Roc, où quand le Carvanſera eſt plein ceux qui n'y ont pû trouver place vont ſe retirer. Sur le ſoir le Doüanier vient prendre ſes droits, qui ſont deux piaſtres pour chaque charge de marchandiſe, ſoit de cheval, ſoit de mule, quoy que les mules portent beaucoup plus que les chevaux, & demi piaſtre pour chaque beſte qui porte les proviſions. Pour ce qui eſt des chevaux ou mules de ſelle le Doüanier ne prend rien.

Le *Bir*, ou *Berygeon* comme les gens du pays l'appellent, eſt une aſſez grande Ville pour le Levant, aſſiſe comme j'ay dit, ſur la pente d'une montagne. Il y a au bas le long de l'Euphrate un chaſteau qui marque fort ſon antiquité. Il tient en longueur la moitié de la Ville, mais il eſt étroit & ſans défenſe, ſinon que d'une tour qui bat ſur la riviere, & où il y a huit ou neuf méchan-

tes coulevrines. Au lieu le plus eminent de la Ville il y à un chasteau où demeure le Gouverneur, qui est un Aga & que quelques-uns appellent Bacha, qui a pour sa milice environ deux cens Janissaires & quatre cens Spahis. La ville est mal bastie comme la pluspart des Villes de Turquie ; mais il y a abondance de toutes choses necessaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin, de beaux fruits, & quantité de poisson des meilleures sortes.

Le dixiéme Mars apres avoir marché onze heures dans les premieres terres de la Mesopotamie, qui s'étend entre les deux Rivieres de l'Euphrate & du Tigre, & qu'à present on apelle *Diarbek*, nous arrivâmes le soir à *Charmely*. C'est un bon village avec un fort beau Carvansera & des bains autour. A deux portées de mousquet on voit une montagne détachée des autres, comme est Montmartre aupres de Paris. Tout autour ce sont des plaines, & au dessus il y a une fortereſſe avec une garnison de deux cens Spahis, parce que les Arabes passent quelquefois l'Euphrate, & viennent faire des courses de ces costez-là. L'an 1631. un grand Visir revenant de Bagdad qu'il n'avoit pû prendre, & où il avoit perdu une grande partie de l'armée du Grand Seigneur, craignant pour sa teste s'il retournoit à Constantinople, & considerant qu'il avoit beaucoup de credit parmi les soldats de son armée, prit resolution de se cantonner sur cette montagne, & d'y bastir une fortereſſe où il pût estre à l'abri de l'orage qu'il apprehendoit. Il n'y a point de doute que s'il eût pû l'achever, il se seroit rendu maistre de la Mesopotamie, & auroit donné de la peine au Grand Seigneur. Car pour se rendre à Alep, soit de Tauris, soit de Mousſul, soit de Bagdad, à moins que de passer par le desert il faut de neceſſité tomber à Charmely & reconnoistre cette fortereſſe, les voyageurs qui cherchent les eaux & les rafraîchissemens ne pouvant prendre d'autre chemin. L'ouvrage estoit presque à hauteur de defense, & le Visir avoit déja fait clore toute la montagne avec le Carvansera d'une muraille epaisse de prés de vingt pieds & de trois toises de haut, lors qu'il fut étranglé par ceux en qui il se confioit le plus, & que le Grand Seigneur sceut gagner par menaces ou par adresse.

Le lendemain onziéme Mars apres dix heures de marche nous fusmes au giste à *Ourfa*, où la Caravane s'arreste d'ordinaire huit ou dix jours, parce que c'est le lieu d'où sont ceux qui loüent les mules & les chevaux, & qu'ils y ont toûjours quelques affaires. Nous fusmes loger au Carvansera qui est éloigné de la ville de trois ou quatre cens pas du costé du nord. Quand il y a trop de

monde, on peut se retirer dans des grotes qui sont proches & où l'on est assez bien. Le Doüanier vient d'abord conter les balots qu'il n'ouvre point; mais si on a quelque sac il faut payer pour demi-charge, sinon il le faut ouvrir pour voir s'il n'y a point quelque marchandise; car s'il s'y en trouve elle doit payer.

Ourfa est la ville capitale de la Mesopotamie, bastie au lieu où l'on croit qu'Abraham a demeuré, & où estoit l'ancienne Edesse où ceux du pays disent que le Roy Abagarus faisoit sa residence ordinaire. On voit encore les ruines du chasteau, d'où ils ajoûtent que ce Roy envoya prendre le portrait de JESUS-CHRIST, & luy offrir ses terres & toutes ses forces pour le defendre contre les Juifs qu'il avoit appris estre ses ennemis. Les Chroniques des Armeniens portent qu'Abagarus estoit de leur nation, & que dés ce temps-là ils commencerent à estre Chrestiens, & à recevoir le Baptesme des mains de l'Apostre que JESUS-CHRIST envoya à ce Prince apres sa Resurrection. Ce chasteau n'est toutefois pas si ruiné qu'on n'y voye encore une grande sale, avec trois ou quatre chambres assez belles, & quelques restes de peintures à la Mosaïque. J'eus la curiosité de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. On me mena d'abord à une grande fontaine qui ressemble à un vivier, dont la source est au fond de la principale Mosquée de la ville qui a esté bastie à l'honneur d'Abraham. Les Chrestiens du pays disent que c'est le lieu où il se mit à genoux pour faire sa priere avant que de se mettre en devoir de sacrifier son fils, & que de dessous ses genoux sortirent deux sources d'eau de la grote où il estoit, lesquelles entretiennent le vivier qui est prés de la Mosquée. Il est revestu de pierre de taille, & si plein de poissons qu'ils suivent le monde qui se promene le long du bord & qui leur jette du pain. On n'oseroit y toucher, les Turcs ayant de la veneration pour ce poisson qu'ils appellent poisson d'Abraham; & mesme ils couvrent de beaux tapis plus de vingt pas en largeur la place qui est autour du vivier, dont l'eau se va répandre par toute la Ville, & se rendre dans une petite riviere qui passe au pied des murailles. Pour ce qui est de la grote où sont les deux sources, qui que ce soit n'y peut entrer que déchaussé, & c'est avec de grandes difficultez que les Chrestiens en peuvent avoir la veuë. Je trouvay toutefois le moyen d'y entrer avec les deux peres Capucins, & ma curiosité me couста six piastres. Je vis aussi l'Eglise sous le portail de laquelle on dit que saint Alexis passa dix-sept ans pour y mener une vie cachée. Elle est au milieu d'un cimetiere sur la plus haute eminence de la

Ville, & ce ſont les Armeniens qui la poſſedent. Mais leur principale Egliſe eſt à un quart d'heure de la Ville, & elle fut baſtie par ſaint Ephren qui y eſt enterré. Le Monaſtere eſt encore en ſon entier & clos de belles murailles. Je vis dans l'Egliſe une groſſe Bible en caracteres Armeniens. La ſepulture de ſaint Ephren eſt dans une grote ſous la montagne, où il y a une petite Chapelle dans laquelle on entretient deux ou trois lampes allumées, & où on dit la Meſſe tous les huit jours. Il y a encore d'autres grotes autour de celle-là, où l'on trouve des ſepulchres de Chreſtiens qui ſont fort antiques. La Ville d'Ourfa eſt aſſiſe dans une campagne fertile & bien cultivée, & elle s'étend à perte de veuë du coſté de l'orient. Il y a quantité de beaux jardins proche des murailles, & ils reçoivent l'eau de pluſieurs petits ruiſſeaux que l'on y conduit. Le terroir produit auſſi de bon vin, & on peut faire à Ourfa auſſi bonne chere qu'en aucun lieu de la Turquie. Pendant le ſejour que nous fuſmes obligez d'y faire, je paſſay le temps dans ces jardins à tuër des grives qui paſſent à grandes troupes, & tout le pays en general eſt bien fourni de gibier. Les murailles de la Ville ſont de pierre de taille avec leurs creneaux & leurs tours, ce qui pourroit faire croire qu'anciennement les François y ont mis la main. Mais au dedans ce ne ſont que de petites maiſons mal conſtruites & la pluſpart ruinées, & on y voit de grands vuides; ce qui donne moins à Ourfa l'image d'une Ville que d'un deſert.

La Ville eſt gouvernée par un Bacha qui commande cent cinquante Janiſſaires & ſix cens Spahis, ayant plus beſoin de cavalerie que d'infanterie, parce que les Arabes font ſouvent des courſes dans la plaine, particulierement lors que l'on coupe les grains. Enfin Ourfa eſt une des trois Villes où ſe font les beaux maroquins, comme j'ay remarqué au premier livre quand j'ay parlé de Tocat, & ce ſont les eaux qui ſont particulieres à chaque pays qui leur donnent ce beau luſtre. Le jaune ſe fait à Ourfa, le bleu à Tocat, le rouge à Diarbequir, & on n'en peut faire de ſi beaux en aucun autre lieu de Turquie.

Le vingtiéme de Mars nous partîmes d'Ourfa, & apres une marche de ſix heures nous vinmes camper aupres d'un méchant village, dont le Carvanſera eſt tout rompu. Il y a aupres une belle ſource d'eau, & c'eſt tout l'avantage de ce lieu-là; car d'ailleurs on n'y trouve aucune choſe à manger.

Le vingt-uniéme nous marchâmes neuf heures, & vînmes camper aupres de pluſieurs Cavernes qui ſont fort profondes, & où

on trouve à l'entrée comme de petites chambres. C'eſtoit anciennement à ce que l'on peut juger, la demeure des gens du pays qui y tenoient leurs troupeaux. Il y a de l'eau de pluye dans quelques concavitez du rocher. A moitié chemin de cette journée il y a environ une lieuë de roches à paſſer, où il eſt preſque impoſſible & tres-dangereux de ſe tenir à cheval.

Le vingt-deuxiéme apres une marche d'onze heures nous prîmes encore noſtre giſte aupres d'une caverne, & paſsâmes à gué la Riviere qui coule au pied. Il y a des deux coſtez d'autres grandes grotes où les paſſans ſe retirent, & les gens du pays y apportent tout ce qui eſt neceſſaire pour les hommes & pour les chevaux. Les Doüaniers qui viennent d'un fort éloigné de cette caverne de deux ou trois lieuës, font payer par charge de cheval où de mule deux piaſtres & demie, & viſitent les ſacs pour voir ſi on n'y a point caché de marchandiſe. Environ à moitié chemin de cette journée on trouve les rüines d'une Ville que les habitans ont deſertée, & un quart d'heure durant on marche entre des tombeaux de pierre, où il y a une croix au milieu avec quelques caracteres Armeniens.

Le vingt-troiſiéme nous fiſmes une traite d'onze heures & vinmes au giſte à *Dadacardin*. On voit que ça eſté un gros bourg; mais il eſt tout rüiné, & il n'y eſt reſté qu'un pont de pierre fort long & tres-bien baſti, ſur lequel on paſſe une Riviere qui eſt fort large quand elle vient à ſe déborder. Les païſans du lieu n'ont point d'autre habitation que le creux des rochers, & ils apportent aux paſſans des poules, du beurre, du fromage, & autres denrées qu'ils donnent à bon marché.

Le vingt-quatriéme la traite fut de neuf heures, & nous vinmes au giſte à un village appelle *Cara* baſti ſur une coline. La Caravane logea dans le Carvanſera qui eſt au bas; mais pour les peres Capucins & moy nous fûmes paſſer la nuit chez un Chrétien, tout le village eſtant habité par des Neſtoriens à la reſerve de quelques familles Turques qui les commandent. Comme il y avoit encore quelques heures de Soleil, noſtre hoſte nous mena à l'Egliſe où eſtoit le *Vertabet* de Merdin, c'eſt à dire l'Eveſque, qui eſtoit venu à ce village pour quelques affaires. C'eſt une tres-pauvre Egliſe, & nous ne vîmes que quatre bâtons plantez en terre pour ſoûtenir deux méchantes planches qui ſervoient d'autel. Ils n'oſeroient y laiſſer aucuns ornemens, & quand le Prêtre a achevé le ſervice il faut qu'il ait ſoin de tout oſter, & les aix, & le parement d'autel qui n'eſt que de toile peinte, parce que le premier

mier Turc qui paſſe quand il fait mauvais temps, rompt la porte de l'Egliſe, met ſes chevaux dedans, brûle l'autel, & prend tout ce qu'il y trouve.

A la ſortie de l'Egliſe l'Eveſque nous mena ſouper chez un païſan où il logeoit; mais le repas auroit eſté maigre ſi nous n'y euſſions pourvû d'ailleurs, & nous euſmes ſoin ſur tout d'envoyer acheter du vin à une lieuë de là dans un village dont tous les habitans ſont auſſi Neſtoriens.

Il y a dans le village où nous eſtions un étang tout bordé de grandes pierres de taille, qui ont eſté tirées des Egliſes Chreſtiennes & des tombeaux qui eſtoient aux environs. Entr'autres il y en a une fort grande avec un épitaphe en gros caracteres latins, par lequel l'on connoiſt que ç'a eſté le tombeau d'un Gentilhomme Normand qui eſtoit Capitaine d'Infanterie. L'Eveſque nous dit qu'ils apprennent par leurs hiſtoires que les François ont eſté long temps en ce païs-là, du temps que les Chreſtiens eſtoient maîtres de la Syrie. Ce païs eſt une grande plaine qui a environ vingt lieuës de long, & qui pourroit eſtre preſque par tout bien cultivée, n'eſtoit la tyrannie des Turcs & les courſes des Arabes qui reduiſent ces pauvres Chreſtiens à la derniere miſere.

Le vingt-cinquiéme apres avoir marché huit heures nous campâmes à un village appellé *Couſaſar* où il n'y a point de Carvanſera. Il y avoit autrefois trois grands monaſteres à un quart de lieuë l'un de l'autre. Les Turcs en ont ruiné deux à la reſerve des tours des Egliſes qui y ſont encore. Le troiſiéme & le plus beau eſt en ſon entier & ſert de Moſquée. On a fait des boutiques autour du cloiſtre, au milieu duquel il y a une belle ſource d'eau.

Le vingt ſixiéme nous nous arreſtâmes à *Couſaſar*, parceque c'eſt là où il faut payer la Doüane pour Diarbekir qui n'en eſt qu'à deux journées, à ſçavoir deux piaſtres & un quart pour chaque charge de marchandiſe.

Merdin n'eſt qu'à deux lieuës de *Couſaſar*. C'eſt une petite ville aſſiſe ſur une montagne avec de bonnes murailles; & une belle fontaine qui vient du Chaſteau. Ce Chaſteau eſt du côté du nord dans un lieu encore plus élevé d'où il commande à la Ville; & il y a un Bacha qui a ſous luy deux cent Spahis & quatre cent Janiſſaires. Merdin eſt le lieu d'où eſt ſortie la Signora *Maani Giovanni della Valle* premiere femme de *Pietro della Valle*, aſſez connu par ſes fameux voyages.

Ce ne fut qu'à mon quatriéme voyage que je fus voir cet-

te ville, & à noſtre retour à *Couſaſar*, je trouvay les Doüaniers qui faiſoient la viſite des marchandiſes. Quand ils ſçeurent qu'il y avoit des Francs dans la Caravane, ils nous demanderent ſix piaſtres par teſte; mais enfin apres une longue conteſtation, & les menaces que nous leur fiſmes d'écrire à Conſtantinople à l'Ambaſſadeur de France, s'ils ne ſe contentoient pas de prendre ce qui leur eſt dû ſur les marchandiſes ſans s'attaquer aux perſonnes, les marchands Turcs ſoûtenant d'ailleurs noſtre parti, nous en fuſmes quittes chacun pour trois quarts de piaſtres, & nous demeurâmes bons amis. Le ſoir il nous envoyerent ſecretement de bon vin, & nous firent prier que nous ne le montraſſions à perſonne.

Avant que de partir de *Couſaſar*, il faut remarquer que ce village qui eſt aſſez grand eſt habité pour la plus grande partie par des Chreſtiens Armeniens & Neſtoriens. Les Armeniens font le ſervice en leur langue, & les Neſtoriens en langue Chaldaïque. Ces derniers me montrerent deux Bibles en grand volume dans la meſme langue Chaldaïque; écrites ſur du veſlin & dont toutes les lettres capitales ſont d'or & d'azur. Elles paroiſſent fort anciennes, & un de leurs Preſtres me dit qu'il y a 937. ans que l'une eſt écrite, mais que pour l'autre il n'y a que 374. ans. Dés que le ſervice eſt achevé ils les enferment dans un coffre, & ils le cachent ſous terre. Je voulus donner deux cens piaſtres de la plus vieille de ces deux Bibles; mais ils n'oſerent me la vendre, parce qu'elle appartenoit à l'Egliſe, & qu'ils n'eſtoient pas en droit d'en diſpoſer.

Le vingt-ſeptiéme apres une marche de neuf heures nous arrivaſmes au giſte à *Karaſera*, qui a eſté autrefois une grande ville, & ſans doute habitée par des Chreſtiens, comme on peut juger par ſept ou huit Egliſes qu'on y voit encore à moitié rompuës, & dont les clochers ne ſont pas gaſtez. Elles ſont aſſez éloignées les unes des autres, & au nort d'une de ces Egliſes il y a une belle gallerie, au bout de laquelle on trouve une petite porte par où on deſcend un eſcalier d'environ cent marches dont chacun a dix poulces de haut. Venant ſous cette Egliſe on en trouve une autre plus grande & plus haute de voute, laquelle eſt ſoûtenuë par pluſieurs piliers. Le baſtiment eſt fait avec tant d'art, qu'on y voit plus clair que dans celle de deſſus; mais depuis quelque temps la terre a bouché pluſieurs feneſtres. Le grand Autel eſt dans la roche, & au coſté droit on y voit une chambre qui reçoit le jour de pluſieurs petites feneſtres pratiquées dans le roc.

Sur la porte de l'Egliſe d'enhaut on voit une grande pierre de taille où il y a pluſieurs lettres qu'on ne peut pas connoiſtre. Au Nord de la meſme Egliſe il y a deux grandes ciſternes ſous terre chacune d'environ quatre cent cinquante pas de long, avec deux grandes arcades ſoûtenües de pluſieurs piliers. Tous les ans on les emplit d'une eau qui deſcend de la montagne prochaine, & fait une petite riviere. A un quart de lieuë de cette Egliſe on deſcend huit ou neuf cent pas parmi des roches, & on n'y trouve de coſté & d'autre que de petites chambres creuſées dans le roc. Sur chaque porte il y a une croix, & dans chaque chambre comme une table, un banc, & une petite place un peu creuſée de la longueur d'un homme, avec une forme de chevet au bout comme une maniere de lit, le tout taillé dans le roc. Au fond de ces roches on trouve une grande ſale, autour de laquelle eſt entaillé un banc pour s'aſſeoir. Ce qui ſert de plancher d'enhaut eſt tout uni & non pas en voute, & au milieu il y a un trou qui perce juſqu'au deſſus de la montagne. Comme il ne donne point de clarté, il y a apparence qu'il n'a eſté fait que pour laiſſer ſortir la fumée s'ils y faiſoient la cuiſine, ou bien pour attirer la fraîcheur, comme j'ay vû en pluſieurs villages le long du golfe Perſique. Sur la porte de cette derniere grote on voit entaillée dans la roche la figure d'un feu, où ſont repreſentées pluſieurs perſonnes au milieu des flâmes. Au deſſus de la plus haute de ces montagnes il y a un méchant village, d'où on peut tirer des vivres. Mais avant que la Caravane arrive, quelques marchands vont s'informer des paſtres s'il n'y a point de voleurs dans les grotes où ils ſe viennent ſouvent cacher. L'an 1638. Sultan Amurat allant aſſieger Bagdad paſſa par ce meſme lieu, tant pour voir ces ruines, que pour faire raſer un fort qui eſtoit à deux lieuës de *Karaſera*, & qui ſervoit de retraite aux voleurs du pays. Il fit nettoyer en meſme temps quatre journées de chemin, qui eſtoit tres-incommode à cauſe d'une prodigieuſe quantité de pierres, qu'il fit oſter & accumuler par monceaux d'eſpace en eſpace, ce qui ſervoit à montrer le grand chemin. Il fit baſtir auſſi un pont pour paſſer la Riviere, & le paſſage du Grand Seigneur dans ces quartiers-là fut avantageux aux voyageurs.

Le vingt-huitiéme nous marchâmes huit heures, & arrivâmes à *Nesbin* anciennement *Niſibis*. Deux ou trois heures au deça il y a aſſez proche du chemin une eſpece d'hermitage. C'eſt une petite chambre dans un enclos de murailles, & dont la porte eſt ſi baſſe qu'il ſe faut preſque traîner ſur le ven-

tre pour y entrer. A mon quatriéme voyage ayant pris la meſme route juſques à Mouſſul, trois ou quatre Juifs de noſtre Caravane s'avancerent vers cét hermitage pour y aller faire leur devotion, parce qu'ils croyent que c'eſt le lieu où eſt enſeveli le Prophete Eliſée.

Le pays qui s'étend depuis Couſaſar juſqu'à Neſbin eſt une large campagne, & la premiere journée on ne voit autre herbe ſur la terre que de la pinprenelle, dont la plante eſt ſi groſſe qu'il s'en trouve d'un pied & demi de diametre. La journée ſuivante la campagne eſt couverte d'une grande feüille verte large & épaiſſe, dont l'oignon eſt gros comme un œuf d'oye. On y voit auſſi quantité de fleurs jaunes, rouges & violettes, des tulipes de differentes couleurs, & des anemones & narciſſes ſimples. En general la plus grande partie de la Meſopotamie eſt infertile & en friche, & il n'y a que peu de bons endroits, qu'on pourroit rendre meilleurs en y apportant plus de travail & d'induſtrie.

Nesbin n'eſt plus que l'ombre de l'ancienne *Niſibe*, & ce n'eſt à preſent qu'un gros village dont la pluſpart des habitans ſont Chreſtiens Armeniens & Neſtoriens. Noſtre Caravane fut camper à une demi-lieuë plus loin dans un cimitiere qui touche l'Egliſe des Armeniens. Le lendemain à la pointe du jour entendant chanter j'eus la curioſité d'entrer dans l'Egliſe, où je vis un Eveſque Armenien avec ſa mitre & ſa croſſe qui n'eſtoit que de bois, accompagné de pluſieurs Preſtres & de beaucoup de gens qui aſſiſtoient à la Meſſe. Les peres Capucins eſtoient avec moy, & l'Eveſque voyant que nous eſtions Francs, dés que l'Office fut achevé nous vint faire civilité, & s'offrit de nous faire voir ce qu'il y avoit de remarquable en ce lieu-là. Il nous mena ſous l'Egliſe dans une chapelle, où il nous montra le ſepulchre de ſaint Jacques Eveſque de Niſibe. Il y a dans leur cimetiere une pierre d'un pied d'épaiſſeur & haute de ſix ou environ, ſur laquelle nous viſmes appliquées pluſieurs chandeles de cire & de ſuif, que ces pauvres gens vont offrir dans leurs beſoins, & particulierement dans leurs maladies. Ils croyent que cette pierre a ſervi de piedeſtail à la ſtatuë d'un Saint qui eſtoit deſſus & que les Turcs ont abatuë, & ils rendent les meſmes honneurs à la pierre qu'à la figure du Saint. On y voit bien encore quelques caracteres Romains, mais à demi effacez & interrompus en quelques endroits, de ſorte qu'on n'en peut tirer aucun éclairciſſement certain pour ſçavoir à l'honneur de qui la ſtatuë avoit eſté élevée. A une grande demi-

lieuë de Nesbin du costé du levant il passe une assez belle riviere qu'on traverse sur un pont de pierre. On voit sur le chemin plusieurs pans de muraille avec une grande arcade, d'où l'on peut juger qu'anciennement la ville s'étendoit jusqu'à la riviere. A deux portées de mousquet du pont vers le couchant le long de cette mesme riviere, on trouve une pierre à moitié enterrée sur laquelle sont écrits quelques mots Latins, qui font connoître qu'elle a servi de couverture au tombeau d'un General d'armée qui estoit François, mais dont on ne peut lire le nom que le temps a effacé. Le mesme Evesque nous apprit qu'autrefois les Mores ayant assiegé la ville, une étrange multitude de moucherons estant venuë en une nuit, tourmenterent si furieusement & les hommes & les chevaux qu'ils furent contraints de lever le siege. On paye à Nesbin la doüane comme aux autres lieux, c'est à dire deux piastres ½ par charge de mule ou de cheval. Nous y demeurâmes trois jours entiers, pendant lesquels nous nous fournîmes des provisions necessaires jusqu'à Moussul éloigné de Nesbin de cinq journées, le pays estant presque par tout desert & inhabité. On ne trouve de l'eau qu'en deux endroits laquelle n'est pas trop bonne, & de temps en temps quelques pauvres Pastres qui habitent sous des tentes.

Le premier jour d'Avril nous partîmes de Nesbin, & aprés avoir marché onze heures nous vinmes camper auprés d'un ruisseau où quelques Bergers nous apporterent des poules.

Le second nous fusmes dix heures à cheval, & vinmes au giste auprés d'un méchant village où il ne se trouva rien à manger.

Le troisiéme la traite fut de treize heures, & nous nous arrêtâmes proche d'une méchante fontaine dont à peine l'eau estoit bonne pour nos chevaux.

Le quatriéme nous marchâmes dix heures, & vinmes camper auprés d'une petite riviere, où on voit les ruines d'un pont & d'une forteresse qui l'accompagnoit.

Le cinquiéme il falut marcher onze heures pour arriver à Moussul qui est peu éloignée de l'ancienne Ninive.

Moussul est une ville qui paroist belle au dehors avec de hautes murailles de pierre de taille; mais au dedans elle est presque toute ruïnée, & n'a que de petits bazars borgnes, avec un petit chasteau sur le Tigre qui est la demeure du Bacha. En un mot, il n'y a rien de curieux à voir à Moussul, & le lieu n'est considerable que par le grand abord des negotians, sur tout des Arabes & des Curdes qui habitent l'ancienne Assyrie qu'on appelle

aujourd'huy *Curdiſtan*, où il ſe fait une grande recolte & un grand commerce de noix de galle. Il y a dans la ville quatre ſortes de Chreſtiens, des Grecs, des Armeniens, des Neſtoriens & des Maronites. Les Capucins y avoient une petite maiſon le long du Tigre; mais le Bacha leur ayant fait une avanie, parce qu'ils vouloient un peu l'accroître, ils ont eſté contraints de l'abandonner. La ville eſt gouvernée par un Bacha, qui entretient pour ſa milice, tant de Janiſſaires que de Saphis, prés de deux mille hommes.

Il n'y a que deux méchans Carvanſeras dans Mouſſul, & s'étant trouvez pleins à noſtre arrivée, je fis dreſſer ma tente dans le Meydan qui eſt la grande place du marché. Noſtre Caravanbachi appellé *Cogia Sapha* Armenien de Religion & né à Iſpahan, ayant paſſé ſouvent à Mouſſul, & eſtant connu du maiſtre du Carvanſera y obtint deux chambres. Il ne voulut pas dreſſer ſa tente comme nous, pour n'eſtre pas obligé de faire garde la nuit; mais il eut lieu de s'en repentir le lendemain par le peu de ſeureté qu'il trouva dans un lieu où il la croyoit entiere. Quoy que le Carvanſera ferme bien toutes les nuits, il ne laiſſa pas d'être volé fort ſubtilement. Comme il ne vouloit demeurer là que deux ou trois jours, il ſe contenta de mettre en pile ſes bales de marchandiſe auprés de ſa chambre; mais il ne s'apperceut pas qu'un coſté du Carvanſera donnoit ſur la muraille de la ville, & que quelque canaille s'eſtoit laiſſée enfermer exprés le ſoir dans le Carvanſera, ce qu'il eſt mal-aiſé de reconnoître parmi tant de monde. Sur le minuit des voleurs ſe tenant ſur la muraille jetterent une corde avec un crochet au bout à leurs camarades qui eſtoient en bas, & enlevant les bales en haut les ouvrirent à la haſte, & en tirerent ce qu'il y avoit de meilleur. Leur vol fut particulierement de martes zebelines, & ils en prirent environ pour mille écus de dix mille que les bales pouvoient valoir. Ils en avoient déja enlevé quatre, & à la cinquiéme qui tomba avec bruit un valet du Caravanbachi s'éveilla, & mit d'abord l'allarme dans tout le Carvanſera. Chacun courut auſſi-toſt aux armes, & nous qui eſtions ſous nos tentes dans la place où répond la porte du Carvanſera, nous tirâmes en meſme temps en l'air quelque coups de piſtolet & d'arquebuſe. Le Bacha ſurpris de ce bruit ſortit auſſi-toſt avec pluſieurs Janiſſaires pour y mettre ordre, & s'eſtant informé du fait nous envoya avertir de ſa venuë avec commandement de ne plus tirer. Quelque recherche que l'on pût faire cette nuit-là & les jours ſuivans, on ne

pût avoir aucune nouvelle des voleurs ; & il y a bien de l'apparence que le Bacha eut ſa part du vol, ſoit qu'il fût du complot, ſoit qu'il fermât les yeux aprés avoir découvert l'affaire.

Avant que de paſſer la riviere pour aller voir l'ancienne Ninive, je diray ce que j'ay remarqué en general du Tigre & de l'Euphrate touchant la difference de leur cours & de leurs eaux. L'eau de l'Euphrate me parut rougeâtre & moins rapide que celle du Tigre, qui ſemble blancheâtre comme celle de la Loire. Le cours de l'Euphrate eſt beaucoup plus long que celuy du Tigre, & j'ay parlé de ſa ſource au livre precedent. Dans la ſuite de mes relations j'auray lieu de dépeindre plus particulierement le cours & la nature de ces deux rivieres, & pour cette heure je paſſeray le Tigre ſur un pont de batteaux, pour aller voir les triſtes ruïnes d'une ville qui a fait tant de bruit, & qui n'a conſervé preſque aucune marque de ſon ancienne ſplendeur.

Ninive qui eſtoit baſtie ſur la rive gauche du Tigre du coſté de l'Aſſyrie, n'eſt à preſent qu'une confuſion de vieilles maſures qui s'étendent environ une lieuë le long du fleuve. On y voit quantité de voûtes ou cavernes inhabitées, ſans qu'on puiſſe bien juger ſi ces voûtes ſervoient de demeure aux habitans, ou s'il y a eu au deſſus quelque choſe d'élevé, la pluſpart des villages de Turquie eſtant comme enfoncez dans la terre, ou ne venant guere qu'au premier étage. A une demi-lieuë du Tigre il y a une petite colline entourée de pluſieurs maiſons, & au deſſus une aſſez belle Moſquée. C'eſt où ceux du pays diſent que le Prophete Jonas eſt enterré, & ce lieu-là leur eſt en ſi grande veneration, qu'il n'y a point de Chreſtien qui puiſſe y entrer, ſi ce n'eſt ſecrettement par une faveur particuliere & en donnant de l'argent. Ce fut de la ſorte que j'y entray avec les deux peres Capucins ; mais il nous fallut attendre la nuit, & nous déchauſſer ſelon la coûtume. Au milieu de la Moſquée on voit un ſepulchre couvert d'un beau tapis de Perſe de ſoye & d'argent, & aux quatre coins quatre grands chandeliers de cuivre avec des cierges, outre pluſieurs lampes & œufs d'Auſtruche qui pendent au plancher. Nous vîmes quantité de Mores hors de la Moſquée, & dedans il y avoit deux Dervis qui liſoient dans l'Alcoran.

On voit hors de Mouſſul à la portée du mouſquet vers l'occident d'Eſté, un grand Monaſtere ruïné avec un clos de hautes murailles dont la plus grande partie eſt encore debout.

Nous demeurâmes huit ou dix jours à Mouſſul, & tout eſtant

preſt pour continuer noſtre voyage nous nous miſmes joyeuſement en chemin. Mais ayant à faire une hiſtoire aſſez particuliere au ſujet d'un Venitien qui ſe mit avec nous à Alep dans la Caravane, j'ay crû à propos de laiſſer prendre haleine au Lecteur, & de luy faire un chapitre à part de ce qui nous arriva dans la ſuite du voyage depuis Ninive juſqu'à Iſpahan.

CHAPITRE V.

Suite de la meſme route depuis Ninive juſqu'à Iſpahan, avec l'hiſtoire d'un Ambaſſadeur nommé Dominico de Santis.

APrés avoir paſſé le Tigre nous ne fûmes camper qu'à trois quarts d'heure de Ninive, pour attendre quelques marchands qui venoient groſſir la Caravane. La route que nous voulions tenir n'eſt pas la route ordinaire pour gagner la Perſe; mais il y a moins de doüanes à eſſuyer de ce coſté-là, & meſme le chemin eſt plus court, la Caravane n'ayant mis que cinquante-huit jours pour aller d'Alep à Iſpahan. Du bord de la riviere juſqu'au lieu où nous campâmes ce ſoir-là ce ſont de continuelles ruïnes, ce qui nous perſuade aſſez que c'eſt le meſme lieu où eſtoit ſituée l'ancienne Ninive.

Nous demeurâmes campez deux jours aſſez proche de la Moſquée où eſt le ſepulchre de Jonas ſelon la tradition des Turcs, & on fit choix d'un des principaux marchands Curdes pour eſtre noſtre Caravanbachi, quoy que ces peuples ſoient naturellement larrons, & qu'il faille toûjours avec eux eſtre ſur ſes gardes. Mais il fallut uſer de politique, parce que nous allions traverſer leur pays, qui eſt, comme j'ay dit, l'ancienne Aſſyrie connuë aujourd'huy ſous le nom de *Curdiſtan*, & que le langage de cette province eſt un langage tout particulier.

Les deux premieres journées nous paſſâmes pluſieurs petits ruiſſeaux qui viennent des montagnes, & ſe vont rendre dans le Tigre. Noſtre premier giſte fut en raſe campagne proche d'un petit ruiſſeau; & le ſecond ſoir nous vinmes camper au bord d'une grande riviere qui ſort des montagnes du coſté du nort, & court au midy pour ſe décharger dans le Tigre. Elle s'appelle *Bohrus* & eſt fort rapide, & entre la quantité de poiſſon que l'on y trouve, il y a ſur tout d'excellentes truites. La Caravane fut deux jours à paſſer cette riviere à cauſe qu'il n'y a point de bateaux. On lie de longues perches enſemble cinq ou ſix l'une

ſur

ſur l'autre comme un train de bois flotté, ce qu'en leur langue les gens du pays nomment un *Kilet*. Ils le font carré, & ils mettent au deſſous environ cent peaux de bouc pleines de vent, afin que le Kilet qui en eſt ſupporté ſoit plus haut ſur l'eau. Il faut que le marchand ait ſoin d'étendre deſſus de gros feutres épais qu'il porte avec luy, afin que l'eau ne puiſſe percer, & que les bales de marchandiſe qui font enfoncer le Kilet ne ſoient pas moüillées. Il y a quatre perches aux quatre coins qui ſervent de rames, & qui ne peuvent pas faire grand effet pour ſurmonter la rapidité de l'eau; de ſorte qu'on eſt contraint de remonter du coſté de deça environ quatre cent pas, & de devaler autant de l'autre au deſſous du lieu où on doit aborder, tant l'eau eſt forte principalement aprés la pluye qui fait enfler la Riviere. Quand on a gagné l'autre bord il faut à force d'hommes remonter le Kilet juſqu'au lieu où les marchandiſes doivent eſtre déchargées. Toutes les bales eſtant à terre on tire le Kilet hors de l'eau, tant pour r'habiller les oudres, que pour le remonter plus aiſement à force de mules ſur leſquelles on le charge. Pour ce qui eſt des chevaux, des mules, & des aſnes qui portent tant les hommes que les marchandiſes, dés que les Paſtres qui ſont dans les montagnes voiſines découvrent une Caravane ou quelques gens à cheval, ils viennent promptement au bord de la riviere pour les paſſer. Ils n'ont qu'un ſac de toile ou de poil de chevre qui leur ſert d'habit, & quand il faut paſſer ils tirent ce ſac de deſſus leur corps, & ſe l'entortillent autour de la teſte comme un Turban. Chacun d'eux ſe lie une peau de bouc enflée ſur l'eſtomac, & deux ou trois des plus experts montant ſur pareil nombre des meilleurs chevaux qui ſont bridez, entrent les premiers dans l'eau, & d'autres ſe mettent à la nage pour chaſſer devant eux les chevaux & les mules. Ils prennent d'une main la queuë de l'animal, & de l'autre ils le frapent, & s'ils en reconnoiſſent quelqu'un de foible ils luy attachent une oudre enflée ſous le ventre pour le ſoulager. Par ces difficultez qui ſe trouvent à paſſer cette Riviere, il eſt aiſé de juger qu'une Caravane de cinq ou ſix cens chevaux y employe plus d'un jour.

Toute la Caravane ayant heureuſement gagné l'autre bord, elle pourſuivit ſa route pendant deux ou trois jours par un chemin tres-fâcheux. La premiere journée les chevaux furent continuellement dans l'eau juſqu'à mi-jambe, & la journée ſuivante avec une partie de la troiſiéme nous marchâmes dans une campagne fort deſerte, où il ſe trouva toutefois un peu d'herbe pour

les chevaux, & quelques broſſailles pour faire cuire du ris. Ce mauvais chemin eſtant paſſé nous vinmes à une autre Riviere appellée la grande *Zarbe*, & nous la paſsâmes ſur un pont de vingt-neuf arcades de pierre de taille. On croit que ce pont a eſté fait par Alexandre le Grand pour paſſer ſon armée quand il marchoit contre Darius. A un quart de lieuë de ce pont vers l'occident d'Eſté il y a deux Rivieres qui s'aſſemblent, & qui vont ſe rendre dans le Tigre. Du pont nous vinmes à une petite Ville appellée *Cherezoul*; qui eſt ſur une eminence & a comme trois redoutes. Il y a un Bacha à qui falut faire un petit preſent pour laiſſer paſſer la Caravane, & nous demeurâmes là deux jours campez au bord d'un petit ruiſſeau. Delà nous marchâmes une journée entre des montagnes arides ſans trouver de l'eau, & le lendemain nous entrâmes dans une belle plaine où il y a quantité d'arbres fruitiers. C'eſt la plaine d'Arbele où Alexandre defit Darius, & elle a bien prés de quinze lieuës de tour. Elle eſt arrouſée de quantité de ruiſſeaux, & environ le milieu de la plaine s'éleve une petite montagne de demi-lieuë de circuit. Elle eſt couverte des plus beaux cheſnes que l'on puiſſe voir, & il y a au deſſus des ruïnes d'un Chaſteau qui a toutes les marques d'avoir eſté un bel édifice. Ceux du pays diſent que c'eſt le lieu où Darius eſtoit quand il donna la bataille contre Alexandre. A trois lieuës de là prés d'une grande montagne du coſté du nort on voit encore les ruines d'un autre Chaſteau & de pluſieurs maiſons, où ils ajoûtent que Darius avoit une partie de ſes femmes quand il perdit la bataille, & ce Château eſt aſſis en une admirable vûë. Du pied de cette montagne il ſort une ſource qui à un quart de lieuë de là fait une Riviere qui pourroit porter de grands bateaux. Elle va ſerpentant autour des montagnes qui ſont au midi, & à deux journées de là vient paſſer prés d'une Ville appellée *Cherazoul*, où il y a un beau pont de pierre de dix-neuf arcades, dont le grand Cha-Abas en fit rompre trois aprés qu'il eut pris Bagdad. Cette Ville de *Cherazoul* eſt conſtruite d'une autre maniere que les autres Villes, eſtant toute pratiquée dans le roc eſcarpé l'eſpace d'un quart de lieuë, & on monte aux maiſons par des eſcaliers de quinze ou vingt marches, tantoſt plus & tantoſt moins ſelon l'aſſiette du roc. Ces maiſons n'ont pour toute porte qu'une maniere de meule de moulin, qu'on n'a qu'à rouler pour l'ouvrir le jour & la fermer la nuit, les jambages de la porte eſtant taillez au dedans pour recevoir la pierre qu'on roule, qui eſt alors au niveau du roc. Au deſſus des maiſons qui

ſont comme des niches dans la montagne, on a creuſé des caves où les habitans retirent leur beſtail ; ce qui fait juger que ce lieu-là a eſté une forte retraite pour defendre la frontiere contre les courſes des Arabes & des Bedoüins de la Meſopotamie.

Nous arrivâmes à *Cherazoul* la veille de Paſques, & nous y demeurâmes trois jours pour nous rafraîchir aprés le carême que nous avions paſſé tous enſemble aſſez maigrement. Le jour de Paſques je fis étendre un tapis proche de quelques ſources qui ſortent à gros boüillons, & invitay à manger les deux Peres Capucins. Mais m'ayant prié d'attendre qu'ils euſſent achevé leur office, l'impatience me prit, & ayant mangé un morceau de pain je me fis verſer un verre de cette eau avec un peu de vin, ce qui luy donna une pointe d'aigreur telle que l'ont d'ordinaire les eaux minerales. J'en bus un ſecond verre, & quelques momens apres je ſentis tout à coup du deſordre dans mon ventre, deux verres de cette eau produiſant le meſme effet qu'une forte purgation. Je n'eus preſque pas le temps de me reconnoiſtre, & ayant la curioſité de ſçavoir ſi cette eau feroit un auſſi prompt effet ſur d'autres que ſur moy, j'ordonnay à un valet d'en verſer auſſi aux Peres quand ils mangeroient. Ils n'en eurent pas plûtoſt bû, que je m'apperçeus qu'elle faiſoit déja ſon operation ; mais ils en furent travaillez un peu moins que moy, n'ayant pas voulu qu'ils en beuſſent un ſecond verre. Ces ſources boüillonnent ſur le bord d'une Riviere nommée *Altun ſou*, ou Riviere d'or, qui ſe jette dans le Tigre environ à trois journées au deça de Bagdad.

Le lendemain nous vinmes au giſte à un méchant village ſur la frontiere de Turquie & de Perſe.

Le jour ſuivant qui fut le cinquiéme de noſtre depart de Ninive, nous paſsâmes quantité de marets & des eaux chaudes qui font la ſeparation des deux Empires. A cette entrée de la Perſe on trouve d'abord une haute montagne pleine de beaux cheſnes qui portent la noix de gale, & la Caravane ne put gagner le deſſus en moins de quatre heures. En montant & ſur tout quand nous fûmes au ſommet, nous oüîmes tirer pluſieurs coups de mouſquet, & ne pûmes nous imagner autre choſe, ſinon que les gens du village d'où nous eſtions partis le matin eſtoient à la chaſſe des porcs ſauvages dont ces marets ſont remplis, & des cerfs & des biches qui courent par troupes dans ces montagnes. Je me ſouviens que ces payſans ne nous vouloient rien vendre que

pour de la poudre & du plomb, & que noſtre Caravanbachi nous avoit avertis de ne leur en point donner de peur qu'ils ne s'en ſerviſſent contre nous-meſmes. Les coups eſtans trop frequens & trop gros pour des chaſſeurs, nous eſtions dans l'incertitude de ce que ce pouvoit eſtre ; ce qui nous obligea à nous tenir ſur nos gardes, & nous aurions ſans doute doublé le pas ſi nous euſſions ſçeu le malheur dont nous eſtions menacez, comme nous l'apprîmes dans la ſuite. Ayant paſſé la montagne nous entrâmes dans une fort belle plaine entrecoupée de pluſieurs ruiſſeaux, & la nuit approchant nous fiſmes dreſſer nos tentes ne craignant plus rien, parce que nous eſtions ſur les terres du Roy de Perſe où l'on voyage avec une entiere ſeureté. Nous envoyâmes nos valets aux tentes des payſans qui eſtoient aux environs pour chercher des vivres ; mais preſque tout le pain qu'ils nous apporterent n'eſtoit que de glan, une partie de ces pauvres gens n'en mangeant pas d'autre. Ce glan eſt de la groſſeur de nos noix, & je pris plaiſir dans un autre voyage d'en apporter à Alep une branche où il y avoit trente glans & vingt-trois noix de gale, dequoy je fis preſent à Monſieur noſtre Conſul.

La Province où nous marchions alors fait la plus grande partie de l'ancienne Aſſyrie, & celuy qui en eſtoit Gouverneur s'appelloit *Soliman-Kan.* J'ay dit qu'en partant d'Alep un Vénitien appellé *Dominico de Santis* ſe mit dans la Caravane, & j'en feray l'hiſtoire à meſure que nous approcherons d'Iſpahan. Il avoit des lettres de creance du Pape, de l'Empereur, du Roy de Pologne & de la Republique de Veniſe pour le Roy de Perſe, & eſtoit paſſé dans la Caravane ſur les terres du Grand Seigneur ſans qu'on ſceût qui il eſtoit, ny le ſujet de ſon voyage : mais dés qu'il fut hors de la Turquie il ſe declara ouvertement, & n'ayant plus rien à craindre prit la qualité d'Ambaſſadeur de la Republique de Veniſe.

De la plaine où nous avions campé il y a deux bonnes journées de chemin juſqu'à un gros bourg accompagné d'une petite forteresſe de brique cuite au Soleil. C'eſt où le Gouverneur de la province tient un Lieutenant, qui a environ deux mille chevaux ſous ſon commandement pour garder cette frontiere. La forteresſe eſt à la droite vers le midi éloignée de trois heures du grand chemin, & le Caravanbachi fut ſelon l'ordre donner avis à ce Lieutenant que la Caravane eſtoit arrivée, & pour luy faire ſçavoir auſſi quelles ſortes de gens & de marchandiſes il y avoit. Ce Venitien, comme je diray ailleurs, eſtoit un tres-petit genie qui ré-

pondoit mal à la qualité d'Ambaſſadeur, & l'ayant vû autrefois aux Indes en tres-pauvre état au ſervice d'un Eccleſiaſtique noir que le Pape honora depuis d'un Eveſché, je crus que la charité m'obligeoit de luy donner de bons avis en cette rencontre, comme je l'avois aſſiſté de ma bourſe en d'autres. Sans les Peres Capucins & moy il auroit eſté ſouvent fort embaraſsé, & je voulus bien qu'il ſe ſervît d'ordinaire de mon trucheman. Mais j'avois lieu de m'étonner de ce que de ſi grands Princes & une ſi ſage Republique envoyoient un homme de cette ſorte en Ambaſſade pour une affaire de l'importance de celle dont il s'agiſſoit alors. Le Grand Seigneur avoit porté ſes armes dans la Candie, & il eſtoit queſtion de porter le Roy de Perſe à luy declarer la guerre pour détourner cet orage de deſſus la Chreſtienté. Je repreſentay donc à l'Ambaſſadeur qu'il eſtoit à propos de faire ſçavoir ſon arrivée au Commandant de la forteresſe, afin qu'il en pût donner avis à Soliman-Kan Gouverneur de la Province, & Soliman-Kan au Roy ſelon qu'il ſe pratique d'ordinaire. Il me remercia de mon conſeil, & me pria d'envoyer mon trucheman, ce que je luy accorday tres-volontiers. C'eſtoit un jeune homme de Bagdad, qui parloit ſix langues & ne manquoit pas d'eſprit. Un peu apres la minuit la Caravane commençant à marcher le Caravanbachi & mon trucheman prirent le chemin de la forteresſe, faiſant leur conte de nous venir joindre le ſoir où la Caravane devoit camper. Mais le Caravanbachi & mon trucheman ne revinrent que le lendemain avec le Sous-commandant du fort, qui vint faire compliment à l'Ambaſſadeur de la part du Commandant, & à moy en ſuite, nous priant l'un & l'autre de ne point paſſer outre ſans manger avec luy. Il ne prioit point les Peres, parce qu'on luy avoit dit qu'ils eſtoient indiſpoſez ; mais il leur envoyoit des vivres qui ne leur furent pas fort neceſſaires Car dés qu'on eſt dans la Perſe, les paſtres tant des montagnes que de la plaine qui vivent ſous des tentes, apportent aux Caravanes quantité de vivres, le pays eſtant bon en cet endroit, ſoit pour le beſtail, ſoit pour la chaſſe.

L'Ambaſſadeur & moy ſuivis de mon trucheman & de quelques marchands Armeniens qui parloient un peu Italien, partîmes avec le Sous-commandant, & marchâmes environ trois heures dans les montagnes. A moitié chemin nous paſſâmes un bois où nous oüîmes ſifler, ſans ſçavoir ce que pouvoit eſtre. Le Sous-commandant qui vit que cela nous ſurprit nous fit paſſer au lieu d'où venoit ce ſiflement, & nous trouvâmes que c'eſtoit un ſer-

pent de la groſſeur d'une cuiſſe d'homme & de douze pieds de long, dont la teſte s'eſtoit priſe entre deux branches, ce qui luy cauſoit de la douleur. De ces montagnes nous entrâmes dans une agreable plaine, où le Commandant de la fortereſſe nous attendoit ſous ſa tente. Il l'avoit fait dreſſer au bord d'une riviere entre pluſieurs gros noyers qui donnoient de l'ombre, & eſtant aſſis ſur un grand tapis de ſoye, dés que nous parûmes il ſe leva & nous ſalüa d'une maniere tout à fait civile. Il nous dit que nous eſtions les bien-venus, & qu'aſſurement Cha-Abas ſon maiſtre ſeroit ravi de voir que les Monarques Chreſtiens luy envoyoient un Ambaſſadeur, qu'il en alloit écrire à Soliman-Kan Gouverneur de la Province, & qu'en cette qualité c'eſtoit à luy à le faire ſçavoir au Roy. Pendant qu'il écrivit on nous apporta des fruits nouveaux & des confitûres ſeches & liquides, avec des melons de l'année precedente, qui eſtoient auſſi frais que ſi on fût venu de les prendre ſur la plante. La lettre eſtant écrite il fit partir ſon courier & luy donna ordre de dire à un *Deroga* ou Juge d'un lieu par où nous devions paſſer, qu'il nous donnât des vivres pour nous & pour nos montures juſqu'à ce que nous fuſſions auprés de Soliman-Kan. Le courier eſtant parti le Commandant nous fit pluſieurs queſtions touchant la guerre entre le Grand Seigneur & les Venitiens, combien de milliers d'hommes le Turc pouvoit avoir tant par mer que par terre, & quel eſtoit le nombre de ſes galeres & de ſes vaiſſeaux; ſurquoy nous le ſatisfimes ſelon la connoiſſance que nous en avions. Pendant cet entretien on étendit le Sofra ſur le tapis où nous eſtions aſſis, & il fut auſſi-toſt couvert de grands plats de pilau & de quelques autres viandes aſſez bien appreſtées pour le pays, Il nous fit donner de tres-bon vin, mais il n'en voulut pas boire. Quand nous nous levâmes de table il eſtoit environ onze heures de nuit, & ſans de grands complimens nous remerciâmes le Commandant & prîmes congé de luy Pendant que nous mangions on avoit eu ſoin de nos chevaux que nous trouvâmes ſellez & bridez, & le meſme Sous-commandant qui nous avoit amenez revint nous conduire. Sur les trois heures apres minuit nous arrivâmes à la Caravane où tout le monde dormoit, & nous demeurâmes au meſme lieu tout le long du jour pour faire nos proviſions de bouche tant pour les hommes que pour les chevaux. Nous envoyâmes à quelques villages pour avoir du vin: car au lieu où nous eſtions campez juſqu'à *Sneirne* qui eſt la ville où le Gouverneur demeure, il y a quatre journées de chemin par un pays aſſez rude. Il n'eſt habité que par des paſtres que

dans le pays on appelle *Turcomans*, qui viennent dans les montagnes avec leurs troupeaux pour manger l'herbe six mois de l'année. Nos valets revenus avec les provisions necessaires nous décampâmes sur les dix heures du soir, & le Sous-commandant ayant pris six soldats aux villages circonvoisins, nous dit qu'il avoit ordre de ne nous point quiter qu'il ne nous eût conduits jusqu'à *Sneirne*, & remis entre les mains de Soliman Kan.

Le second jour nous vinmes camper entre des collines proche de plusieurs tentes de ces pastres. C'estoit le lieu où le Commandant avoit ordonné par son courier que nous fussions bien traitez par le Deroga. Un *Deroga* est, comme j'ay dit, un Juge de village: Mais celuy-cy estoit chef de plusieurs familles, dont quelques unes sont de la Mesopotamie, & d'autres de l'Arabie. Ce sont tous des pastres qui n'habitent point dans des maisons, mais qui se retirent avec leurs troupeaux dans le creux des rochers, soit que la narure les ayt creusez de la sorte, soit que l'art & le travail des hommes ayent contribué à leurs rendre ces petites habitations commodes.

Dés que nous eûmes mis pied à terre quatre bons vieillards vinrent nous prendre l'Ambassadeur & moy, & nous menerent à la tente du Deroga. Elle estoit fort grande, & on y voyoit comme plusieurs chambres & une sale au milieu couverte de beaux tapis. On nous fit asseoir sur des carreaux, & on nous presenta d'abord à chacun une pipe de tabac, avec de l'eau pour nous laver les pieds Une heure apres on apporta le pilau & quantité d'autres viandes, & à nostre départ qui fut sur le minuit ayant voulu presenter quelque chose au fils du Deroga, le pere s'en fâcha fort, & nous témoigna qu'il croiroit faire un crime de prendre quelque chose des hostes du Roy, sur tout des personnes étrangeres qui venoient de pays éloignez.

Le lendemain nous vinmes camper entre des collines où il y avoit une prodigieuse quantité de lis de plusieurs couleurs dont la terre estoit toute couverte. Il n'y en a point de blancs, mais ils sont tous ou d'un beau violet avec une raye rouge au milieu de chaque feüille, ou d'un beau noir qui les fait plus estimer. Ils sont de la forme de nos lis, mais beaucoup plus grands; & en beuvant pendant quinze jours de l'eau où on fait infuser l'ognon de ces lis, particulierement de ceux dont les feüilles sont les plus noires, c'est un remede souverain & infaillible pour guerir le mal venerien. Nous voulions nous remettre en marche des le soir pour arriver le matin à *Sneirne*; mais nostre conducteur nous

pria d'attendre que l'ordre du Gouverneur fût venu. Quelques heures apres nous vîmes un homme de bonne mine qui paroissoit Arabe, mais qui parloit Persien, & que Soliman-Kan envoyoit à l'Ambassadeur pour luy faire compliment. Il nous accompagna jusques à la tente que ce Gouverneur avoit fait dresser pour l'Ambassadeur dans un jardin proche de la Ville, où il fit aussi donner un logis aux Peres Capucins. L'Ambassadeur envoya complimenter le Kan par mon Trucheman, & l'heure estant venuë que nous devions l'aller voir, il envoya six de ses Capitaines de cavalerie pour conduire l'Ambassadeur qui me prioit toûjours de l'accompagner. La maison où il demeure est une des plus belles de Perse, & nous le trouvâmes dans une galerie qui donne sur un jardin, de laquelle le pavé estoit couvert de tapis d'or & de soye, avec de grands carreaux de brocar de mesme nature qui estoient rangez le long du mur. Aprés quelque entretien touchant l'état des affaires de l'Europe on servit le soupé, où il y eut quantité de viandes, mais on ne nous donna point de vin, & nous n'eûmes qu'une espece de sorbet & du jus de grenade à la glace, avec du sucre pour ceux qui en vouloient mettre, les Turcs croyant que le sucre dissipe les vents que cause cette boisson. On demeura fort long-temps à manger, parce que c'est la coûtume en Perse que quand l'un se leve apres avoir achevé de manger un autre prend incontinent sa place, & le maistre du festin a la patience d'attendre que plusieurs de suite ayent pris refection, apres quoy on fait tout lever sans autre ceremonie. Il arriva à l'Ambassadeur de faire une action indecente durant le repas, & ce fut sa precipitation qui en fut cause. On ne se sert point en Perse de cüilleres d'or ny d'argent comme en nostre Europe, mais seulement de longues cüilleres de bois qui peuvent atteindre de loin. Comme il y avoit un certain broüet dans une grande pourcelaine creuse qui garde long-temps sa chaleur, l'Ambassadeur ayant avancé sa cüillere pour la remplir, & avalé tout d'un coup ce qui s'y trouva, il ne put jamais en supporter la chaleur, & apres plusieurs grimaces il fut contraint de rejetter le tout avec la main en presence de toute la compagnie.

Apres avoir demeuré cinq jours à *Sneirne*, le Caravanbachi voulut poursuivre sa route, de quoy nous fûmes bien aises, & les Peres Capucins & moy accompagnâmes l'Ambassadeur pour aller prendre congé du Kan, à qui il fit present d'une montre, & d'une paire de pistolets. En revanche le Kan luy envoya le soir quand il fut retiré dans sa tente un beau cheval, & un poulain

de

de deux ans. Le lendemain nous decampâmes à trois heures du matin, & suivîmes nostre route vers *Hamadan* qui est éloignée de Sneirne de trois journées.

Hamadan est une Ville des plus grandes & des plus considerables de la Perse, assise au pied d'une montagne d'où il sort une infinité de sources qui vont arrouser tout le pays. Son territoire est fertile en bled & en ris, dont il fournit la pluspart des Provinces voisines; & c'est pour cette raison que plusieurs tiennent qu'il n'est point du tout avantageux au Roy de Perse d'avoir Bagdad, parce qu'il luy couste des sommes considerables à entretenir, & qu'il tire d'Hamadan ce qui est necessaire aux autres Provinces. Au contraire le Grand Seigneur par le voisinage de la Mesopotamie & de la Chaldée, le cours des Rivieres, & les Arabes ennemis des Perses, peut aisement entretenir Bagdad, tous les vivres estant à grand marché en ce pays-là, & les paysans ne sçachant où les aller debiter quand le Roy de Perse en est maître.

Nous demeurâmes à Hamadan environ dix jours à cause des pluyes qui tomberent, durant lesquelles les Caravanes ne peuvent marcher. Pendant ce temps-là nous receûmes plusieurs visites de riches marchands, principalement de quelques Chrétiens de Babylone qui viennent tous les ans faire leurs empletes tant à Hamadan qu'à Ispahan. Ils furent ravis de nous voir là dans la crainte qu'ils avoient euë qu'on ne nous eust menez liez au Bacha de Bagdad, suivant l'ordre qu'il en avoit donné au Bacha de *Karkou* & au Bey de *Charassou* qui commande la frontiere de Turquie, comme ils l'avoient appris avant leur depart. La mousqueterie que nous oüimes dans la montagne estoit de gens qui nous cherchoient pour nous faire un méchant parti, & si ce malheur nous fut arrivé on auroit dû en rejetter toute la faute sur l'Ambassadeur Venitien, & sur la malice d'un Rabbi qui partit avec nous d'Alep dans la Caravane. Ce Robbi voyant le temps court pour celebrer en Perse la feste des Tabernacles qui approchoit, & que nous avions encore un long chemin à faire pour nous rendre à Ispahan, nous quitta à Ninive pour aller passer la feste avec les Juifs de Babylone dont il estoit bien plus proche. Pour se faire de feste il fut donner avis au Bacha qu'il avoit laissé dans la Caravane un Fringuis qui portoit la mine d'un espion, & d'un Envoyé en Perse de la Republique de Venise, parce qu'il n'avoit point de bales comme les autres marchands, mais seulement trois grands coffres où il y avoit de fort belles hardes. Car le Venitien les ouvroit quelquefois par vanité

ou par imprudence, & exposant aux yeux de chacun des habits de satin & de brocar, des miroirs, & autres nippes, le Rabbi qui avoit tout remarqué mit dans l'esprit du Bacha que c'estoit pour faire des presens à la Cour de Perse. En effet lors que nous fumes hors de Turquie il se declara ouvertement, & mit au jour, comme j'ay dit, tout ce qui estoit dans ses coffres. Mais avec le caractere d'Ambassadeur il n'en avoit pas les qualitez. Il se montroit si resserré & si chiche en toutes choses, que s'il falloit quelquefois reconnoistre le serviteur d'un Kan, ou des paysans qui nous apportoient quelques rafraîcissemens, il ne mettoit jamais la main à la bourse. Il falloit que tout sortît de la mienne tandis qu'il en recevoit tout l'honneur, ce qui me fit resoudre de faire bande à part, luy laissant mon trucheman avec les deux Peres Capucins.

Apres avoir demeuré quelques jours à Hamadan je partis avec trois valets & un guide pour Ispahan, où on se peut rendre à cheval le neufiéme jour, la Caravane qui marche lentement y en employant le double.

N'ayant pas dessein de faire long sejour à Ispahan, & voulant passer promptement aux Indes, les Hollandois ne voulurent pas permettre que je prisse d'autre logis que le leur. Le Nazar ou grand Maistre de la maison du Roy ayant appris que l'Ambassadeur que j'avois laissé dans la Caravane devoit arriver dans peu de jours, me pria de luy en faire le portrait. Pour l'honneur de nostre Europe je ne voulus pas luy dire ce que j'avois reconnu de son humeur mesquine, & je feignis de n'avoir pas fait grande habitude avec luy. La veille de son arrivée le Nazar selon la coutume fit avertir tous les Francs de la part du Roy qu'ils eussent à aller au devant de l'Ambassadeur, ce qui fut fait, & nous le conduisimes d'abord à la porte d'Ali qui touche le Palais du Roy. C'est la coûtume que tous les Ambassadeurs aillent saluer cette porte, à cause d'une pierre de marbre blanc faite en dos d'asne & qui sert de marche, laquelle on tient avoir esté anciennement apportée de l'Arabie où ce Prophete faisoit sa demeure. Lors qu'on a enjambé cette pierre sans la toucher, ce qui seroit un crime, on entre dans une espece de galerie, où d'un costé on voit plusieurs chambres qui servent d'azile & de lieu de franchise aux criminels, le Roy mesme ne les en pouvant tirer. Le jour que le nouveau Roy reçoit en ceremonie les marques de la Royauté il va enjamber cette mesme pierre, & si par mégarde il la touchoit il y a quatre gardes à la porte qui feroient semblant de le repouss-

ſer rudement. Le Maiſtre des ceremonies voulut enſuite mener le Venitien dans un logis que le Roy donne d'ordinaire aux Ambaſſadeurs ſelon la qualité du Prince qui les envoye, & le bruit couroit que celuy-cy eſtoit envoyé de la part de trois grands Monarques & d'une puiſſante Republique. Mais il le remercia, & pour des raiſons qu'il eut il aima mieux aller loger chez le Sieur Pietro Pentalet de race Venitienne, chez lequel le Maiſtre des ceremonies le conduiſit & y fit porter le diné, quoy que Pentalet y eût déja pourvû de ſon coſté. Comme nous fûmes au milieu du repas j'eus la curioſité de ſçavoir de combien de ſortes de langues on y parloit, & il s'y en trouva juſques à treize. On y parloit *Latin*, *François*, *Alemand*, *Anglois*, *Hollandois*, *Italien*, *Portugais*, *Perſien*, *Turc*, *Arabe*, *Indien*, *Syrien & Malaye*, qui eſt la langue des doctes depuis le fleuve Indus juſques à la Chine & au Japon, & dans la plus grande partie des Iſles d'Orient, comme le Latin dans noſtre Europe, ſans conter le petit *Moreſque* ou Jargon du pays. Il eſt malaiſé de cette ſorte de remarquer ce qui ſe dit dans une compagnie, parce que le meſme diſcours qui ſera commencé dans une langue, ſera pourſuivi dans une autre, & achevé dans une troiſiéme: car à cauſe de ce mélange de nations il n'y a guere de Turcs & d'Armeniens qui ne ſçachent trois ou quatre langues.

La civilité des Perſans eſt grande, & le Maître des ceremonies dit à l'Ambaſſadeur, que ſi la cuiſine de Perſe ne luy plaiſoit pas, il avoit ordre de l'*Atematdoulet*, qui eſt comme le grand Viſir en Turquie, de luy offrir de l'argent au lieu de vivres, pour ſe traiter à ſa mode & faire appreſter les viandes ſelon ſon goût. l'Ambaſſadeur qui eſtoit extraordinairement avare accepta l'offre de tout ſon cœur, & deux heures apres on luy apporta un ſac de cinquante tomans qui font environ huit cens écus. Tous les Francs ſcandaliſez de cette ſordide avarice ne firent plus d'état de l'Ambaſſadeur, & luy laiſſerent faire ſa cuiſine qui eſtoit fort froide, ſe contentant ſouvent d'une rave ou d'un oignon, & ayant eſté élevé dans cette meſquinerie. Quelques jours apres il eut audience du Roy, à qui il preſenta ſes lettres de creance. Il en avoit, comme j'ay dit, du Pape, de l'Empereur, du Roy de Pologne & de la Republique de Veniſe. Celles des trois derniers états furent bien receuës, parce qu'elles avoient des ſeaux d'or au papier, & comme on le pratique envers les Princes, & particulierement en Aſie; mais celles du Pape furent rejettées avec dédain, parce qu'elles n'avoint que des ſeaux de plomb, comme on en met d'or-

dinaire aux Bullles, & n'eſtoient écrites que ſur une ſimple feüille de papier. Car les Roys de Perſe qui ſont delicats ſur cet article veulent que les choſes frappent la veuë, ce qu'autrement ils prennent pour un mépris. Dominico de Santis eût beaucoup mieux fait de ſe contenter de la qualité d'Envoyé, ſans prendre celle d'Ambaſſadeur qu'il ſçavoit ſi mal ſoûtenir, & qui luy fut conteſtée par un veritable Ambaſſadeur de Pologne qui arriva à Iſpahan quelque temps apres, & qui en uſa bien mieux que luy. Tous les Francs furent au devant de luy, le Maître des ceremonies le mena en un beau logis, & luy ayant fait les meſmes offres qu'au Venitien ou de vivres ou d'argent, il repondit galamment que quoy que ce fut que le Roy luy envoyât à manger il le tiendroit à un grand honneur, & que s'il eût eſté queſtion de manger de l'or le Roy de Pologne ſon Maître luy en auroit donné la charge de trente mulets. C'eſt de ces ſortes de gens qui font les choſes dans l'ordre & de bonne grace, dont les Princes Chrêtiens ſe doivent ſervir dans leurs Ambaſſades du Levant, & particulierement pour celle de Perſe, où les eſprits ſont plus rafinez & les plus grands politiques de toute l'Aſie.

Pour achever l'hiſtoire du Venitien il en faut joindre le commencement avec la fin, & je feray en peu de mots le portrait du perſonnage. Un Indien qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit ayant embraſſé le Chriſtianiſme & la profeſſion Eccleſiaſtique fut à Rome pour achever ſes études qu'il avoit commancées à Goa, où enſuite le Pape qui l'avoit pris en affection le renvoya pour Vicaire. Dominico de Santis qui eſtoit alors à Rome ſe mit à ſon ſervice, & le ſuivit juſqu'aux Indes, où je le vis la premiere fois en aſſez mauvais état. A ſon retour à Veniſe, où auparavant il n'eſtoit en nulle conſideration, il fit accroire qu'il entendoit parfaitement le negoce de l'Aſie, & quelques particuliers luy confierent de la marchandiſe qui fut perduë à Seïde par un nauffrage. Denüé de toutes choſes il retourna à Goa, où il receut huit cens écus de quelques contributions charitables. Puis il ſe rendit à Iſpahan, où il trouva le Pere Rigordi Jeſuite avec lequel il fit bien-toſt connoiſſance. D'Iſpahan ils paſſerent enſemble en Pologne, où Dominico de Santis s'eſtant vanté à la Cour d'avoir acquis de belles lumieres dans l'Aſie, & d'en connoître parfaitement bien l'état preſent, le Roy le chargea de la commiſſion dont j'ay parlé pour la Cour de Perſe. L'Empereur ſuivit ſon exemple, la Sereniſſime Republique de Veniſe en fit autant, & ces trois puiſſances, pour rendre ſon Ambaſſade plus ſolen-

nelle & luy donner plus de poids, y firent joindre le Pape. Mais ce Dominico de Santis & autres de sa sorte qui vont en Asie sans estre foncez, & sans avoir le genie à faire les choses de bonne grace, ne font que s'attirer du mépris & prostituer la reputation des Princes qui les employent. Ce fut le mesme Pere Rigordi qui ayant esté envoyé pour Missionnaire à Seïde, en partit sans ordre de ses Superieurs avec un jeune marchand de Marseille à qui on avoit fait toucher trois ou quatre mille écus pour negocier. Il luy fit accroire qu'il deviendroit grand Seigneur par son credit: mais estant arrivé à Goa sans pouvoir montrer d'obedience, les Portugais qui n'aiment guere les Religieux d'une autre nation que de la leur, luy donnerent bien-tost son congé, & il se rendit à Ispahan. Comme il ne pouvoit vivre que d'intrigue, il s'insinua à la Cour par la proposition qu'il osa y faire du mariage du Roy de Perse qui estoit jeune & bien fait avec Mademoiselle d'Orleans. Sous ce pretexte il fut bien receu du Roy, qui luy ordonna un bon traitement & luy fit quelques presens; & Mademoiselle ayant sçeu à Paris la folie & la temerité du personnage, ne fit qu'en rire avec ceux qui luy en firent le conte.

Pour ce qui est du Venitien il n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il sçavoit qu'on avoit des avis de sa personne, & qu'on l'épioit à son passage. L'Atematdoulet qui estoit bien aise de s'en décharger, pria un Ambassadeur de Moscovie qui retournoit en son pays de le recevoir en sa compagnie, ce que celuy-cy ne pût honnestement refuser. Mais quand ils furent sur le point de s'embarquer sur la mer Caspienne pour Astracam, le Moscovite fit entendre au Venitien qu'il ne pouvoit le mener plus loin; de maniere qu'il fut contraint de rebrousser chemin à Ispahan, & de là à Goa où les Portugais le firent embarquer par charité pour Lisbone. Enfin il se rendit à Venise, où bien loin d'estre bien receu, il s'en manqua peu que le Senat mal satisfait de sa negotiacion n'en fit un chastiment tres-severe.

CHAPITRE VI.

De la route que l'Auteur a tenuë dans ſon quatriéme voyage d'Aſie pour ſe rendre de Paris à Ormus, & premierement de la navigation de Marſeille à Alexandrete.

AYANT reſolu de paſſer pour la quatriéme fois en Aſie, je partis de Paris avec Monſieur d'Ardiliere fils de Monſieur du Jardin le dix-huitiéme Juin 1651. Nous arrivâmes à Lion le vingt-neufiéme, & prîmes une barque pour Avignon où nous nous rendîmes le deuxiéme Juillet. Le lendemain nous prîmes des chevaux pour Marſeille où nous arrivâmes le ſixiéme, & n'y trouvant aucune commodité pour le Levant, il nous y falut demeurer juſqu'au vingt-cinquiéme d'Aouſt jour de ſaint Loüis. Nous nous embarquâmes aux Iſles ſur un vaiſſeau nommé ſainte-Criſpine commandé par le Capitaine Glaize Marſeillois. Le vingt-ſixiéme nous fimes voile avec un vent de nord-oüeſt qui continüa le vingt-ſeptiéme & le vingt-huitiéme; mais qui devint ſi foible qu'enfin le vingt-neuf & le trentiéme le vent eſtant nord-nord-eſt, nous prîmes noſtre route pour découvrir l'Iſle de Sardaigne. Le premier Septembre nous tinmes le meſme chemin, mais ſans avancer beaucoup à cauſe du calme. Le ſecond au lever du Soleil nous nous trouvâmes proche de la coſte de Sardaigne qui regarde le couchant, & environ à ſix mille de terre où le calme nous prit nous apperçûmes un vaiſſeau qui commença à fuir à force de rames. Sur le midi le vent s'eſtant remis au nord-oüeſt nous reprîmes noſtre route, & le troiſiéme nous vîmes ſur la coſte d'Afrique l'Iſle appellée *Galita*. Le quatriéme nous découvrîmes l'Iſle de *Zambino* qui eſt devant Tunis, & ſur le ſoir le *Cap-Bon* qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de l'Afrique. Le cinquiéme nous eûmes la veuë de l'Iſle *Pantaleria* & des coſtes de Sicile. Le ſixiéme nous apperceûmes l'Iſle de *Goze*, & le ſeptiéme le chaſteau qui porte le meſme nom. Le vent s'eſtant tourné à l'oüeſt nous ne pûmes aborder à Malte, & nous tinſmes la mer le long du jour. Sur le ſoir un Chevalier Capitaine du port vint à noſtre bord avec un eſquif, & prit nos patentes. Sur le minuit le vent s'eſtant mis à l'eſt nous pouſſa dans le port, où nous entrâmes le huitiéme à quatre heures du matin jour de la Nativité de la ſainte Vierge. Sur les ſept heures le Capitaine du

port nous donna l'entrée, & eſtant à terre nous allâmes voir les ceremonies qu'on fait tous les ans en ce jour-là, pour rendre graces à Dieu de ce que le Ture en pareil jour leva le ſiege de devant la Ville. La ceremonie ſe fait en cette maniere.

Le Grand Maiſtre va à l'Egliſe de ſaint Jean, accompagné de tous les Grand-croix vêtus de leurs robes de Commandeur, & de la plus grande partie des Chevaliers. Tous les payſans de l'Iſle ſont en armes dans la ville avec les bourgeois, pour aller à l'Auberge d'Auvergne accompagner le Chevalier qui y va prendre l'Etendart. Ce Chevalier eſt vêtu d'un hoqueton de velours rouge où il y a une croix de l'Ordre devant & derriere. Il a le pot en teſte, l'étendart ſur l'épaule, & à ſon coſté un Page du Grand Maiſtre, qui porte d'une main une épée & de l'autre un poignard, le tout richement garni, & qui a eſté donné à l'Ordre par l'Empereur Charle-Quint. Le Page qui portoit l'épée & le poignard eſtoit petit neveu du Pape Inocent dixiéme. Ils vont ainſi juſqu'à la porte de l'Egliſe, où les ſoldats & les bourgeois qui marchent devant ſe mettent en haye pour laiſſer paſſer le Chevalier & le Page. Ils vont tous devant le grand Autel, où le Chevalier fait trois fois la reverence mettant la pointe de la demi-pique de l'étendart en terre; & en ayant fait autant devant le grand Maitre, il ſe tient debout au coſté droit de ſa chaiſe, & le Page à gauche tient l'épée & le poignard droit. La Meſſe ſe chante avec muſique, & à l'Evangile le grand Maiſtre prend des mains du Page l'épée & le poignard & les tient la pointe en haut, ne les luy rendant qu'apres que la Meſſe eſt achevée. Pendant l'élevation le Chevalier fait avec l'étendart la meſme ceremonie qu'il avoit faite en entrant, toutes les cloches ſonnent alors, on tire tout le canon, & les ſoldats font par trois fois la décharge. La Meſſe finie le grand Maiſtre ſort de l'Egliſe accompagné comme auparavant, & ayant de plus tous les ordres Eccleſiaſtiques de la ville, avec l'infanterie qui marche devant vers Noſtre-Dame de la Victoire où ils vont tous en proceſſion. Pendant qu'on y fait une ſtation l'infanterie fait encore une décharge, & tout le canon tant de la ville que des galeres & des vaiſſeaux qui ſont dans le port repond. Apres cela ils retournent tous à ſaint Jean dans le meſme ordre qu'ils ſont venus; puis l'infanterie ramene l'étendart à ſon Auberge, & le grand Maiſtre s'en retourne à ſon Palais accompagné des Commandeurs & des Chevaliers.

Le neufiéme nous employâmes la journée à voir les fortifications, où il y a de tres-beaux canons pour les défendre.

Le dixiéme aprés dîné nous vîmes faire l'exercice par les Pages devant le grand Maiſtre dans une des ſales de ſon Palais, où il y avoit pluſieurs Grand-croix. Ces exercices ſont de voltiger, de faire des armes, joüer de la pique, & ils ne font cela qu'une fois l'an en preſence du grand Maiſtre, qui à la fin de l'exercice leur fit apporter de toutes ſortes de confitures en cinq ouſix grands baſſins.

L'onziéme nous fûmes voir l'arſenal, où on m'aſſura qu'il y avoit pour armer quinze ou vingt mille hommes. Il eſt bien entretenu & en tres-bel ordre.

Le douziéme nous viſitâmes l'infirmerie, où les Chevaliers malades ſont ſervis en vaiſelle d'argent, tant les pauvres que les riches.

Le treziéme nous allâmes voir le bourg, qui eſt l'ancienne Ville.

Le quatorziéme nous vîmes les fortifications de dehors & le Convent des Capucins, & les jours ſuivans juſqu'au dix-neufiéme nous nous promenaſmes dans des barques autour de l'Iſle.

Le vingtiéme ſur les dix heures du matin nous fiſmes voile avec un vent oueſt-ſud-oueſt, qui dura juſqu'au vingt-deux; mais ſur le ſoir eſtant venu ſud-ſud-oueſt & aſſez fort, cela fut cauſe que le vingt-troiſiéme nous vîmes la coſte de la *Morée*, dont meſme nous approchâmes aſſez prés pour reconnoiſtre le terrain qui eſtoit *Navarin* Sur le ſoir nous viſmes la Ville de *Coron*, où il ſe fait grand negoce d'huile d'olive. C'eſt de ce port-là que l'armée des Turcs ſortit l'an 1645. quand elle alla en Candie.

Le vingt-quatriéme ſur le minuit nous eûmes le vent eſt-nord-eſt. Le matin nous découvrimes le cap *Matapan*, qui eſt une pointe de la Morée & la plus meridionale de toute l'Europe; & à midi l'Iſle de *Cerigo*, où nous apperceûmes trois vaiſſeaux qui nous donnerent la chaſſe plus de trois heures tenant la meſme route que nous, ce qui nous fit croire qu'ils eſtoient Corſaires; mais ils nous quitterent voyant que nous eſtions meilleurs voiliers qu'eux.

Le vingt-cinquiéme nous avançâmes vers l'Iſle de *Candie*, & le vingt-ſixiéme nous viſmes une montagne de cette Iſle appellée la *Cameliere*, & quelques pointes de terre qui regardent le midi.

Le vingt-ſeptiéme au matin nous apperceûmes cinq vaiſſeaux, dont deux nous donnerent la chaſſe environ ſix heures. Dés que nous

nous les eûmes découverts nous fimes force de voile vers le ſud, parce qu'ils avoient le vent ſur nous ; mais quand ils virent qu'ils ne nous pouvoient joindre ils nous quitterent, & nous repriſmes noſtre chemin quand nous les eûmes perdus de vuë.

Depuis le vingt-ſeptiéme juſqu'à Alexandrete nous trouvâmes la mer toute couverte de pierre ponce, & cela provenoit d'un tremblement de terre qui quelque temps auparavant avoit abymé la moitié de l'Iſle *Santorini*. On croit que cela arriva à cauſe du ſouffre dont la terre eſtoit pleine & auquel le feu ſe mit, ce qui cauſa la mort de ſept cens cinquante de ces Inſulaires, tant de ceux qui furent accablez dans les rüines, que de ceux qui moururent de frayeur. Ceux qui reſterent devinrent noirs comme du charbon, & la vapeur qui ſortit de cet abyme ne noircit pas ſeulement ceux de l'Iſle, mais meſme juſques dans Conſtantinople elle noircit tout l'argent qui s'y trouva, & on entendit le bruit de ce tremblement juſqu'à Smyrne.

Le vingt-huitiéme au matin nous vîmes un vaiſſeau, mais chacun tint ſa route, & bien toſt nous le perdîmes de vuë.

Le vingt-neufiéme à la pointe du jour nous découvriſmes l'Iſle de *Cypre*. Nous tiraſmes vers le nord pour reconnoiſtre le port où nous voulions aller, mais la bonace nous en empécha. Sur les cinq heures du ſoir le vent vint eſt-ſud-eſt qui nous remit dans noſtre route, & vers le minuit nous apperceûmes un vaiſſeau au clair de la Lune. Parce qu'il ne changeoit point ſon chemin nous crûmes que c'eſtoit un Corſaire, & nous nous tinmes preſts pour nous défendre ; mais quand il fut proche nous reconnûmes que c'eſtoit un Caramouſali Grec qui prenoit la route d'Alexandrete.

Le trentiéme ayant eu bonace juſques à midi il nous vint un vent d'eſt-ſud-eſt, avec lequel nous tiraſmes toûjours vers terre.

Le premier Octobre ſur les huit heures du matin nous moüillâmes devant les *Salines* qui eſt un des ports de Cypre où ſont nos Conſuls.

Le deuxiéme nous fûmes à terre pour viſiter le Conſul François, qui nous receut bien. Je m'informay de pluſieurs Chreſtiens du pays que je trouvay-là, comment ils pouvoient vivre & payer leur carage. Ils me dirent que c'eſtoit avec beaucoup de peine, parce que cette Iſle eſtant fort denüée d'argent, ils ne pouvoient rien gagner, & que cela eſtoit cauſe que depuis trois ou quatre mois il y avoit plus de quatre cens Chreſtiens qui s'eſtoient rendus

Mahometans pour ne pouvoir payer leur carage, qui eſt le tribut que le Grand Seigneur leve ſur tous les Chreſtiens de ſes Eſtats. Il exige tous les ans des plus pauvres ſix piaſtres par teſte; mais il y en a qui en payent juſqu'à cent & cent cinquante, & ils doivent le tribut des l'âge de dix-huit ans. Je ne doute pas qu'il n'y ait pluſieurs deſcriptions de l'Iſle de Cypre dans les relations des voyageurs; mais cela ne me doit pas diſpenſer de donner mes remarques ſur l'eſtat preſent de cette Iſle, dont j'ay eu ſoin de m'inſtruire toutes les fois que j'ay eu occaſion de m'y arreſter.

L'Iſle de *Cypre* eſt une des plus conſiderables de la mer Mediterranée, & plus au levant que toutes les autres, portant titre de Royaume, & d'environ cinq cens milles de circuit. Sa largeur eſt inégale, & dans ſa figure elle forme comme un triangle dont les coſtez ſont auſſi fort inégaux. Elle a pluſieurs caps ou promontoires, dont les principaux ſont *Sant'-Epiphanio* qui regarde le couchant, le cap de *Grate* qui s'avance vers le midi, le cap de *Diegrega* qui enviſage l'orient d'hiver, le cap de *Cormachiti* qui eſt vers le nord, & le cap de *S. André* qui eſt la pointe la plus orientale de l'Iſle. Ses plages principales ſont celle des *Salines* ou de *Larneca* où demeurent les Conſuls des Francs, & de laquelle j'ay parlé ailleurs; celle de *Papho*, & celle de *Cerines* ou de *Cerigni*. Le havre de *Famagouſte* ne vaut rien pour les grands navires, & il n'y a que les petits baſtimens qui y peuvent donner fond. Les Venitiens y avoient fait autrefois un petit môle pour quelques galeres, mais il eſt à preſent tout ruiné. La plage de *Cerines* eſt celle où donnent fond les barques & galiotes qui viennent de la Caramanie & des *Payaſſes*; & c'eſt où ſe debarquent les Bachas ou Gouverneurs de l'Iſle quand ils viennent de Conſtantinople pour entrer dans leur gouvernement. *Nicoſie* eſt leur reſidence ordinaire. Cette Ville eſt preſque au milieu de l'Iſle, & autrefois elle eſtoit fort grande, comme le témoigne l'enceinte de ſes anciennes murailles dont on voit des reſtes. Les Venitiens la firent fortifier, mais les baſtions ne ſont pas finis ny élevez comme ils devroient eſtre ſelon le deſſein. Les nouvelles murailles de la Ville ſont bien terraſſées par le dedans, & en eſtat de défenſe. Il y a trois portes; l'une qui regarde le levant & s'appelle de *Famagouſte*, celle de *Papho* qui eſt au couchant, & celle de *Cerines* qui eſt vers le nord. La Ville n'eſt pas deſagreable, & les Venitiens y ont baſti de fort beaux Palais; mais les Turcs les demoliſſent tous les jours dans la penſée qu'ils pourroient y trou-

ver quelque treſor caché, & ils vendent les pierres pour en faire des maiſons nouvelles. Les Turcs ſe ſont ſaiſis de la Cathedrale nommée *Sainte Sophie* qui eſt un bel edifice, pour en faire leur principale Moſquée; & ils en ont pris encore une autre qui eſtoit autrefois un monaſtere de l'Ordre de ſaint Auguſtin. Les Grecs y ont quatre Egliſes, & les Francs deux, à ſçavoir les PP. Capucins Miſſionnaires François, & les Soccalans Miſſionnaires Italiens. Les premiers ont l'Egliſe qui ſe nomme ſaint Jacques, & les autres celle de Santa-croce. Les Armeniens en ont auſſi une qui eſt aſſez belle, & qui du temps des Francs eſtoit un monaſtere de religieuſes nommé la *Cartuſiane*. C'eſt ce que montrent les tombeaux qu'on voit encore dans la cour de l'Egliſe, où il y a des figures gravées de Religieuſes, & particulierement d'une Abbeſſe avec une croſſe à la main, l'écriture qui eſt gravée autour de la pierre eſtant en caracteres François. L'aſſiete de la Ville eſt à peu prés au milieu de la campagne de l'Iſle en un tres-bel endroit & bien temperé, dans un terroir tres-fertile, & où il y a abondance d'eaux. Elle eſt plus longue que large, & elle avoit anciennement neuf milles de tour; mais les Venitiens voulant la fortifier la reduiſirent à trois. Les travaux eſtoient ſi beaux, & les proportions ſi bien obſervées en toutes choſes, que les plus fameux ingenieurs l'eſtimoient la plus belle & la meilleure forteresſe du monde, quand le Grand Seigneur Selim II. y envoya une armée ſous la conduite de Muſtapha ſon grand Viſir.

Famagouſte eſt une Ville maritime du coſté du levant, & la principale forteresſe de cette Iſle. Elle eſt bien entretenuë, & le chaſteau qui eſt dedans eſt fait en forme de citadelle. Les Turcs ont converti en Moſquées les Egliſes des Chreſtiens, à qui il n'eſt pas permis de demeurer dans la Ville. Ils ont ſeulement la liberté d'y venir le jour, & d'y avoir des boutiques qu'ils ferment le ſoir, apres quoy ils ſe retirent en leurs maiſons qui ſont dans les villages voiſins. La Ville eſt gouvernée par un Bey independant du Gouverneur de l'Iſle, & qui eſt obligé d'entretenir une galere pour garder ſes coſtes.

Cerines eſt une autre ville fort petite & ſans défence, & dont la plus grande partie des murailles tombent en ruine. Il y a une forteresſe à la marine qui eſt aſſez bien baſtie, & où on tient une garniſon. A trois lieuës de cette ville il y a un beau monaſtere de Religieux Grecs baſti en quelque maniere à la Françoiſe, & ils ont quelques cellules au bord de la mer où ils peſchent de bon poiſſon.

Toute la campagne prochaine porte du coton, qui eſt le principal revenu du monaſtere. Il n'y a que cette fortereſſe de *Cerines* du coſté du nord, parce que l'Iſle eſt moins ouverte que du coſté du levant ou du midy, où il y a outre Famagouſte le fort des Salines, & ceux de Limoſſo & de Papho. Les habitans de l'Iſle ſont Grecs pour la pluſpart, ſur tout dans les villages. Ils ſont tous vêtus à l'Italienne tant hommes que femmes, & les hommes portent le chapeau comme les Francs, retenant leurs coûtumes autant qu'il leur eſt poſſible. Le commerce de Cypre eſt le coton en laine qui eſt le plus beau de tout le levant, & la ſoye qui n'eſt pas fort belle n'y en abondance. L'Iſle de ſa nature eſt aſſez fertile, mais elle n'a pas aſſez d'habitans pour la cultiver. Les vivres, comme le pain, le vin, la viande, le fromage & le laitage, y ſont à grand marché, & il s'y fait de l'huile d'olive autant qu'il en faut pour le pays. Mais pour ce qui eſt du vin, il y en a en aſſez grande abondance pour en fournir les pays voiſins, & on le tranſporte en divers endroits, particulierement aux lieux de negoce. Le meilleur croit au pied du mont Olympe du coſté qui regarde le midy, & il eſt delicieux à boire. Les trois premiers mois apres la vandange il conſerve une agreable douceur, qui apres ſe tourne en force & devient violent. La campagne qui eſt entre Nicoſie & Famagouſte, eſt celle d'où provient le plus de coton, & il y en a auſſi en quantité aux environs de Paphos & de Limiſſo. Le principal lieu où ſe fait la ſoye s'appelle *Cyterea*, gros village qu'arrouſe une petite riviere qui ſort de la fontaine de Venus. Elle fait moudre quantité de moulins, qui ſont les principaux revenus du Bacha de Cypre. Il ſe fait encore de la ſoye en d'autres villages entre Limiſſo & Papho; & ſur le chemin on en trouve un qui s'appelle *Piſcopi*, où il y a des aqueducs qui conduiſent l'eau dans les chambres & magazins où on faiſoit autrefois le ſucre; mais à preſent cela va tout en ruïne. Depuis que l'Iſle fut priſe ſur les Venitiens, un Bacha qui y auoit eſté envoyé pour Gouverneur fit brûler toute les cannes de ſucre qui eſtoient dans une grande campagne. En tirant à la marine proche de Limiſſo, on voit un des plus beaux jardins de Cypre, que l'on appelle *Chiti*. Il eſt fort grand & accompagné d'une magnifique maiſon & d'une tres-belle orangerie. Ce fut l'ouvrage d'un riche Venitien qui ſe plaiſoit en ce lieu-là, & qui y avoit acquis beaucoup de terres, où il vient encore des cotons. La pointe qui regarde l'orient d'hiver, où il y a une petite tour baſtie pour la garde de l'Iſle, tire ſon nom de ce lieu voiſin, & s'appelle *Chiti*.

Il se prend en Cypre une grande quantité de petits oyseaux comme une maniere d'ortolans, sur tout du costé de la montagne appellée *Sancta-croce*. Aux mois de Septembre & d'Octobre les payſans des villages circonvoiſins font de petites hutes à la campagne, où ils sçavent qu'ordinairement ces oyseaux se viennent poſer pour manger la graine d'une certaine herbe qui croit en l'Iſle Quand elle eſt seche ils l'entourent de gluaux, & prennent les oyseaux de cette maniere; mais c'eſt lorſque le Maeſtral regne & que l'air eſt froid; car avec le vent de midi ils n'en prennent point. Il y des années qu'ils en prennent beaucoup, & d'autres fort peu, & cette ſorte d'oyseaux eſt une friandiſe pour les Venitiens, qui ne font point de feſtins au carnaval ſans en ſervir des baſſins en pyramide. Ils ont ſoin d'en faire acheter tous les ans, & pour les tranſporter on les accommode de cette maniere. Apres leur avoir oſté la plume, & les avoir fait boüillir deux ou trois boüillons, ils les mettent avec le ſel & le vinaigre dans des barils. Quand on les veut manger on les met entre deux plats ſur un rechaut, & ils ſont ſi gras qu'ils font eux-meſmes leur ſauce. Il s'en tranſporte quelquefois hors de Cypre juſques à mille barils, & n'eſtoit ce negoce les pauvres Chreſtiens de l'Iſle verroient peu d'argent.

Sur la montagne appellée *Sancta-croce* il y a une Egliſe qui luy donne ce nom, & ceux du pays diſent que ſainte Helene revenant de Jeruſalem laiſſa un morceau de la croix de noſtre Seigneur aux Chreſtiens de Cypre, qui firent baſtir cette Egliſe de la liberalité de cette meſme Princeſſe. Depuis ce temps-là ceux du village de *Leucara* l'ont enlevée de ce lieu-là, & portée dans leur Egliſe où je l'ay veuë Le morceau eſt grand comme la paume de la main, & enchaſſé dans une grande croix de leton à figures cizelées.

Le Royaume de Cypre a un Archeveſque & trois Suffragans L'Archeveſque a ſon titre de Nicoſie, d'où dépend Famagouſte, & le pays qui eſt entre Nicoſie & Famagouſte, qu'on appelle la *Morée*, avec le territoire de Nicoſie & tous les villages des environs. Il a ſa maiſon à une lieuë de Nicoſie où il fait ſa reſidence ordinaire, & où il a le meilleur de ſon revenu. Depuis quelques années il a embelli l'Egliſe, ayant fait peindre & dorer le grand Autel dont la ſtructure eſt fort belle. L'Archevêque tient de la ſorte ſous ſa juriſdiction le milieu de l'Iſle avec la partie qui regarde le levant, & les Evêques ſont ceux de Papho au couchant de l'Iſle, de Cerines au nord, & de Larneca vers le midi.

Je ne diray rien icy ny ailleurs de la religion des Grecs, parce que j'apprens que plusieurs en ont écrit, & que c'est une chose assez connuë. Je remarqueray seulement qu'ils sont fort attachez à leurs coûtumes & à leurs anciennes ceremonies, que leur chant est musical, & qu'ordinairement ils ne disent que de grandes Messes qui sont fort longues. Ils se levent les Dimanches & les Festes entre une & deux heures apres minuit pour chanter matines. Pour cét effet un Clerc va de porte en porte qui frappe avec une cresselle pour éveiller le monde, en criant en leur langue; *Chrétiens allez à l'Eglise.* Les hommes & les vieilles femmes qui ont le plus de zele ne manquent pas d'y aller; mais pour les filles & les jeunes femmes elles ne sortent point la nuit à cause des Turcs, & elles n'assistent qu'à la priere du matin & à la Messe qui se dit en suite. Il y a sept ou huit villages dont la plus part des habitans sont Maronites qui sont venus du mont Liban, & ils parlent entr'eux Arabe dans leurs maisons, & Grec avec les vrais Insulaires. Ils suivent la Religion Romaine, & ont leurs Eglises libres où ils officient en langue Chaldaïque.

L'air de Cypre n'est pas fort sain, & l'Isle est si sujete à estre tourmentée des sauterelles, qu'il y a des années qu'elles mangent tous les bleds en herbe, & gastent tous les jardins. Dans les chaleurs elles s'élevent en l'air, & l'obscurcissent, comme si c'estoit un gros nüage; mais quand le vent de nord vient à souffler il les porte en mer où elles perissent.

Il se trouve en Cypre trois sortes de terre en couleur, sçavoir de gris noir, de rouge, & de jaune, & les Venitiens en enlevent quantité pour les grisailles & les peintures grossieres. Il s'y trouve encore une mine d'alun de plume, qui est la pierre appellée *Damiantius.* On croit qu'anciennement on avoit le secret de la reduire en une espece de coton qu'on filoit, & qu'on preparoit en sorte qu'il s'en pouvoit faire une toile qui ne se consumoit point au feu, mais au contraire qui s'y blanchissoit parfaitement. Les Indiens ensevelissoient autrefois les corps morts de leurs Roys dans des suaires de cette sorte de toile, puis les jettant dans le feu ils trouvoient apres les cendres renfermées dans ce suaire qui n'étoit pas brûlé, & qu'ils mettoient ensuite dans le tombeau qui leur estoit preparé.

Quand le Bacha de Cypre veut alle voir la fortereſſe de Famagouste, il envoye avertir le Bey qui en est Gouverneur. Il est au pouvoir du Bey, s'il le juge à propos, de luy en refuser l'entrée, ce qui c'est fait quelque-fois. Le Bacha *Ali Giorgi* beau vieillard

âgé de cent & deux ans, eſtant parti de Nicoſie dans ſa litiere avec deux cent cavaliers, comme il fut à une demi-lieuë de Famagouſte, le Gouverneur de la place luy envoya ſon Lieutenant avec cent cavaliers pour luy faire compliment & le conduire à la fortereſſe. Mais ils prirent d'abord poſſeſſion de la litiere du Bacha, dont ſes gens ſe retirerent en cedant la place aux autres, & il ne put retenir aupres de luy que huit ou dix de ſes principaux Officiers. Il fut ainſi conduit dans la place au bruit du canon, & regalé magnifiquement par le Gouverneur. Mais le Bacha n'y toucha point, & dés qu'il eut veu le lieu il ſe ritira, conduit par les meſmes cavaliers juſqu'au lieu où ils l'avoient pris le matin. Les ſalves furent reïterées, & comne il eſtoit tard le bon vieillard fut coucher à un village de Grecs peu eſloigné de la ville. Voila en peu de mots ce que j'ay pû remarquer de l'état preſent de l'Iſle de Cypre. Pourſuivons noſtre route, & gagnons Alexandrete dont nous ne ſommes pas loin.

Le troiſiéme Octobre ſur les trois heures du matin nous fimes voile avec le vent oueſt-nord-ouſt, & ſur le midy nous découvrîmes Famagouſte, où on nous avoit aſſûré pendant noſtre ſejour en Cypre que nous ne pouvions avoir entrée à cauſe de la guerre d'entre les Turcs & les Venitiens. A ce que je pus juger de loin le port eſt de difficile accez, & pour ce qui eſt de la Ville je n'en pus rien diſcerner.

Le quatriéme à la pointe du jour nous apperceûmes la coſte de Syrie, le cap Canger, & le golfe d'Antioche. Sur le ſoir nous arrivâmes à la plage d'Alexandrete. Auſſi-toſt noſtre Vice Conſul depeſcha à Alep ſes meſſagers ordinaires, & de deux pigeons qu'il envoya il n'y en eut qu'un qui pût paſſer, l'obſcurité ayant fait retourner l'autre. Nous fûmes ſouper & coucher chez le Vice-Conſul Anglois, & il n'y en avoit point alors de Hollandois dont le Vice-Conſul François faiſoit l'office.

Le cinquiéme noſtre Vice-Conſul nous traita, & conjointement avec le Vice-Conſul Anglois nous fournit toutes les proviſions neceſſaires pour le voyage d'Alep, où nous arrivâmes le ſeptiéme ayant fait diligence & rencontré de tres-bons chevaux.

Nous demeurâmes à Alep depuis le ſeptiéme Octobre juſqu'au trentiéme Decembre, & nous en ſerions partis plûtoſt ſans la guerre qui eſtoit alors entre les Arabes & les Curdes qui habitent l'Aſſyrie. Ceux-cy le plus ſouvent paſſent le Tigre à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit au chapitre prece-

dent, & viennent enlever les troupeaux des Arabes. Peu de temps auparavant ils avoient volé deux Caravanes, dans l'une desquelles qui estoit partie d'Alep il y avoit trois Portugais & un Franciscain qui alloient à Goa, & qui furent depoüillez tous nuds.

Le vingt-huitiéme Decembre nous fimes marché de nos chevaux de voiture jusques à Mousful ou Ninive, & le trente-uniéme à quatre heures du matin nous fûmes joindre la Caravane, qui ne marcha ce jour-là que quatre ou cinq heures. Nous fimes à peu prés les journées que j'ay marquées dans mon troisiéme voyage, & sans aucune fâcheuse avanture nous arrivâmes à Mousful le deuxiéme Fevrier. Nous y demeurâmes jusques au quinziéme, parce que voulant baisser le Tigre il fallut attendre que les Kilets ou batteaux du pays fussent en état. Nous en avions besoin de quatre, parce que nous estions beaucoup de monde, & les gens du lieu n'en tiennent point de prests, se contentant de les faire quand ils voyent les hommes & les marchandises qu'ils doivent charger. Il en estoit parti le jour de devant nostre arrivée; mais ils venoient de Diarbequir & portoient des munitions de guerre pour Babylone.

Il faut que j'acheve de dépeindre ces *Kilets* dont j'ay parlé au passage du *Bohrus* à deux jours des ruines de Ninive. J'ay dit qu'ils sont faits de perches comme des trains de bois floté; mais il faut remarquer que ces perches au lieu d'estre rondes sont quarrées, & que le Kilet entier est un quarré de trente-six pieds. Ils le fond double de peur que les passagers & les marchandises ne se moüillent, & pour ce sujet ils élevent comme un autre Kilet de deux ou trois pieds de haut sur le premier. Mais pour laisser une place pour les rameurs y en ayant un à chaque coin du Kilet, celuy d'enhaut a deux pieds moins d'étenduë à l'entour que celuy de dessous, & par ce moyen il se trouve comme une galerie, sous laquelle sont attachez plusieurs oudres selon la grandeur du Kilet & la charge qu'on met dessus. Il y en a quelquefois jusques à trois cens; & celuy où j'estois alors en avoit bien cent cinquante. Ces oudres sont des peaux de bouc qu'on a soin d'enfler soir & matin, & on prend garde s'il n'y en a point quelqu'un de crevé par des pierres aiguës ou des branches qui se peuvent rencontrer en descendant la riviere. Nostre Kilet portoit trente passagers & soixante quintaux de marchandise poids d'Alep, qui font trente-trois mille livres poids de Paris. Ce fut sur de semblables radeaux que nous descendîmes le Tigre jusqu'à Babylone.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Suite de la route que l'auteur a tenuë dans ſon quatriéme voyage d'Aſie, & particulierement de ſa deſcente ſur le Tigre depuis Ninive juſqu'à Babylone.

LE quinziéme Fevrier nous ſortîmes de Mouſſul, & ayant vogué ſix heures nous vinmes coucher auprés d'un bain chaud qui eſt à une portée de mouſquet du Tigre. Il y avoit alors quantité de malades qui y eſtoient venus pour recouvrer leur ſanté. Toute la nuit nous fimes le guet ; mais comme on couche ſur le bord de la riviere où l'on a fait exprés des plateformes, nous ne pûmes ſi bien prendre garde à nous que quelques Arabes ne vinſſent la nuit comme entre deux eaux dérober deux couvertures à un marchand, & l'habit d'un Turc de noſtre Caravane qui eſtoit allé au bain. Dés qu'on ſe fut apperçû du vol chacun prit ſes armes, & nous tirâmes deux ou trois coups de fuſil. En meſme temps nous oüîmes en pluſieurs endroits du village comme un bruit de troupes de canars qui entrent dans l'eau, & c'eſtoient les Arabes que la peur de nos armes faiſoit fuir, & qui ſe jettoient à la nage pour ſe ſauver, & plongeoient entre deux eaux.

Le ſeiziéme apres que nos rameurs eurent travaillé cinq heures nous abordâmes auprés d'une digue qui traverſe le Tigre d'un bort à l'autre. Elle a deux cent pieds de large, & fait faire à la riviere en deſcendant une caſcade d'environ vingt braſſes. Elle eſt baſtie de groſſes pierres qui par la ſucceſſion du temps ſe ſont endurcies comme de la roche Les Arabes diſent que ce fut Alexandre le Grand qui l'a fit faire pour détourner la riviere, & d'autres veulent que ce fut Darius pour empeſcher que les Macedoniens ne puſſent deſcendre par là. Nous ſortimes tous du Kilet, & il falut faire oſter les marchandiſes pour les faire porter à une lieuë de là ſur des chevaux & des bœufs que les Arabes nous amenerent.

Le paſſage de cette digue eſt une choſe digne d'admiration. Car on ne peut voir ſans étonnement la chûte de ce Kilet qui tombe tout d'un coup de la hauteur de prés de ſix vingt pieds, & qui paſſant parmi les ondes qui boüillonnent entre les rochers eſt ſoûtenu des oudres, & demeure toûjours ſur l'eau. Les hommes

qui le conduiſent ſe lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont auſſi leur rame attachée de peur que les ondes ne les emportent. C'eſt de cette digue dont j'ay parle au ſujet du commerce d'Alep, & elle empeſche abſolument la navigation des barques ſur le Tigre.

Noſtre Kilet ayant abordé au lieu où nous l'attendions, nous rechargeâmes nos marchandiſes, & couchâmes au meſme endroit ſur le bord de l'eau où il nous fallut faire bon guet. Quand les Arabes voyent qu'il n'y a que deux ou trois perſonnes ſur le Kilet, s'ils reconnoiſſent que les marchands qui ſont proche ſoient endormis, ils coupent les cordes du Kilet, & le laiſſant aller à vau-l'eau ils le ſuivent à la nage avec les oudres ſous le ventre, & vont prendre ce qu'ils peuvent.

Le dix-ſeptiéme apres trois heures de chemin nous trouvâmes la riviere appellée *Zab*, qui ſe jette dans le Tigre du coſté de la Chaldée. A demi-lieuë au deſſus de cette riviere il y a un beau chaſteau de brique baſti ſur une petite colline, mais n'y ayant perſonne dedans il commence à ſe ruiner. Cette journée nous fûmes douze heures ſur l'eau, & couchâmes en un endroit où il y a des bocages. Nous coupâmes du bois, & fimes grand feu toute la nuit à cauſe des lions qui ſe retirent d'ordinaire en ce lieu-là, & de temps en temps nous tirâmes nos arquebuzes.

Le dix huitiéme nous vogâmes treize heures, & couchâmes au bord de l'eau du coſté de l'Aſſyrie. Ce ſoir les Arabes nous apporterent des laitages & du beurre frais. Ils viennent à la nage de l'autre coſté du Tigre un oudre attaché ſous le ventre, & un autre ſur la teſte où ils mettent ce qu'ils apportent, dequoy ils ne veulent point d'argent, mais il leur faut donner du tabac, ou du biſcuit, ou du poivre.

Le dix-neufiéme apres quatre heures de chemin nous trouvâmes la riviere nommée *Altum-ſou*, c'eſt-à-dire, riviere d'or. Elle vient des montagnes des Medes, & je l'ay coſtoyée environ trois jours en revenant de Tauris à Alep, & paſſant le Tigre à Meſia. L'eau de cette riviere eſt tres-excellente, & elle entre dans le Tigre du coſté de l'Aſſyrie. Il y a auſſi en cet endroit là le long du Tigre quantité de ſources d'où il ſort du bitume, & d'autres ruiſſeaux d'eau chaude qui ſentent le ſouffre. Tout ce jour-là nous ne vîmes qu'Arabes & Curdes qui marchoient le long du fleuve, les Arabes du coſté de la Meſopotamie, & les Curdes du coſté de l'Aſſyrie. Ils eſtoient en guerre, & marchoient en bon ordre tant d'un coſté que de l'autre. La jeuneſſe alloit devant avec l'arc

& les fleches & quelques mousquets, & plusieurs portoient la demi-pique. On voyoit suivre les femmes & filles & les petits enfans avec leurs troupeaux de bœufs & de moutons & quantité de chameaux, & les vieillards marchoient les derniers. Tant les Arabes que les Curdes envoyoient trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des eminences: car aussi-tost qu'ils voyent l'occasion de se jetter sur leurs ennemis, ils passent promptement la riviere à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit auparavant. Comme nous ne voulions pas nous fier à ces gens-là, nous vogâmes dix-neuf heures de suite pour les eviter.

Le vingtiéme nous fûmes onze heures sur le Tigre, & vinmes coucher proche d'une Ville appellée *Tegrit* du costé de la Mesopotamie. Il y a un chasteau à moitié ruiné ayant encore quelques belles chambres de reste, & la riviere luy sert de fossé du costé du nord & du levant; mais il en a un fort profond & revêtu de pierre de taille du couchant & du midi. Les Arabes disent que ç'a esté autrefois la plus forte place de la Mesopotamie, quoy qu'elle soit commandée par deux eminences qui en sont fort proches. Les Chrestiens avoient leur demeure à un quart de lieuë de la Ville, & on y voit encore les ruines de l'Eglise & une partie du clocher qui témoignent que ç'a esté un grand edifice.

Le vingt-uniéme apres trois heures de chemin nous trouvâmes un village du costé de l'Assyrie, qu'on appelle *Amet-el-tour* du nom de celuy qui y est enterré dans une Mosquée, & qu'ils tiennent pour un Saint. C'est un lieu de devotion parmi ces peuples, & il y vient beaucoup de monde en pelerinage. Ce jour-là nous fûmes douze heures sur le Tigre, & couchâmes au bord de l'eau.

Le vingt-deuxiéme ayant vogué deux heures nous trouvâmes un canal du costé de la Mesopotamie, qui a esté coupé du Tigre pour arrouser les terres, & il va jusques vis-à-vis de Bagdad où il rentre dans le Tigre. Nous mîmes alors pied à terre du costé de l'ancienne Chaldée, à cause de quelques Turcs qui estoient avec nous, & qui vouloient aller faire leur priere à une Mosquée qu'ils appellent *Samara*. Elle n'est qu'à une demi-lieuë de la riviere, & il y vient en devotion beaucoup de Mahometans, & sur tout des Indiens & des Tartares, parce, disent-ils, que quarante de leurs Prophetes y sont enterrez. Quand ils sceurent que nous estions Chrestiens, ils ne voulurent jamais permettre mesme pour de l'argent que nous y missions le pied. A cinq cent pas de cette Mosquée on voit une tour fort ingenieusement bastie. Elle

a deux eſcaliers par dehors faits en limaçon, l'un deſquels eſt plus enfoncé dans la tour que l'autre. Je l'aurois mieux conſiderée s'il m'euſt eſté permis d'en approcher de plus prés. Je remarquay ſeulement qu'elle eſt de brique & qu'elle marque fort ſon antiquité. A demi-lieuë de là on voit auſſi trois grands portaux qui ſemblent avoir eſté l'entrée de quelque palais. Il y a meſme de l'apparence qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande Ville; car plus de trois lieuës le long du fleuve on ne voit que des ruines. Nous fûmes ce jour-là douze heures ſur l'eau, & couchâmes ſelon noſtre coûtume au bord du Tigre.

Le vingt-troiſiéme comme nous ne deſcendîmes à terre que pour appreſter à manger, nous vogâmes vingt heures, & tout le jour nous vîmes tant d'un coſté que de l'autre de la riviere de méchantes hutes faites de branches de palmier, où logent de pauvres gens qui tournent des rouës avec leſquelles ils tirent l'eau de la riviere pour arrouſer les terres voiſines. Nous trouvâmes auſſi ce jour là une riviere appellée *Odoine*, qui entre dans le Tigre du coſté de l'ancienne Chaldée.

Le vingt-quatriéme nous fimes chemin vingt-deux heures de ſuite ſans ſortir de deſſus le Kilet. La raiſon eſt, que les marchands ayant oſté du Kilet tout leur argent & la pluſpart de leurs marchandiſes, ils les donnerent en garde aux payſans, qui les portent fidelement à Bagdad en y allant vendre leurs denrées. Les marchands en uſent de la ſorte pour ne pas payer les cinq pour cent de doüane en cette ville-là Ie leur confiay auſſi quelque choſe dont ils me rendirent bon conte auſſi bien qu'aux autres, & pour leur peine ils ſe contentent de peu.

Levingt-cinquieme ſur les quatre heures du matin nous arrivâmes à Bagdad, qu'on appelle auſſi d'ordinaire Babylone. Ils ouvrirent les portes environ ſur les ſix heures du matin, & les doüaniers s'y trouvent pour viſiter les marchandiſes, & foüiller meſme les perſonnes. S'ils ne trouvent rien ſur eux ils les laiſſent aller; mais s'ils ont quelque choſe qui doive payer, ils les menent à la doüane où on écrit ce qu'ils ont, apres quoy on les laiſſe aller en liberté. Toute la marchandiſe qui eſt ſur les Kilets y eſt auſſi portée, & les marchands la vont reprendre deux ou trois jours apres en payant la doüane, ce qui ſe fait avec grand ordre & ſans bruit.

J'avois déja eſté une fois à Bagdad en 1632. & alors je n'y demeuray que cinq jours; mais dans le voyage dont je fais à preſent la relation je m'y arreſtay vint-jours entiers, & je les employay à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, où je logeay chez les PP. Capucins.

Quoy que Bagdad porte auſſi vulgairement le nom de Babylone, elle eſt pourtant bien éloignée de cette ancienne Babylone dont je parleray quand il ſera temps. Voicy quel eſt l'eſtat preſent de Bagdad, qui eſt l'ancien ſujet des guerres que les Turcs ont euës avec les Perſans.

Bagdad eſt une ville aſſiſe ſur le rivage du Tigre du coſté de la Perſe, & ſeparée de la Meſopotamie par ce meſme fleuve. Elle eſt à 33. degrez 15. m. d'élevation polaire. Les Chroniques des Arabes diſent qu'elle fut bâtie par un de leurs Califes nommé *El-Manſor* en l'an de l'Hegyre de Mahomet 145. & du Chriſtianiſme 762. ou environ. Ils la nomment *Dar-al-ſani*, c'eſt à dire *lieu* ou *maiſon de paix* Quelques-uns diſent qu'elle a tiré ſon nom d'un Hermitage qui eſtoit dans un pré où à preſent elle eſt baſtie, & qui fut donné à un certain Hermite qui y faiſoit ſa demeure, d'où elle fut appellé *Bagdad*, ce qui en Perſien ſignifie *Iardin donné*. Il y a environ quarante ou cinquante ans qu'en creuſant les fondemens d'un Carvanſera, on trouva dans une petite cave un corps entier vêtu à la façon d'un Eveſque avec un encenſoir & de l'encens aupres de luy. Il paroiſſoit encore en ce lieu-là quelques chambres de Religieux, par où l'on peut croire ce que pluſieurs Hiſtoriens Arabes rapportent, qu'au meſme lieu où Bagdad eſt baſti il y avoit anciennement un grand monaſtere accompagné de quantité de maiſons où habitoient des Chreſtiens. La ville a environ quinze cent pas de long & ſept ou huit cent de large, ne pouvant avoir que trois milles au plus de circuit. Ses murailles ſont toutes de brique & terraſſées en quelques endroits, avec de groſſes tours en forme de baſtions. Sur toutes ces tours il y a environ ſoixante pieces de canon, dont la plus groſſe ne porte que cinq ou ſix livres de bale. Les foſſez ſont larges & profonds de cinq ou ſix toiſes. Il n'y a que quatre portes, trois du coſté de terre, & une ſur la riviere, qu'on paſſe ſur un pont de trente-trois batteaux éloignez l'un de l'autre de la largeur d'un batteau. Le chaſteau eſt dans la Ville prés d'une des portes appellée *El-Maazan* du coſté du nord. Il eſt en partie ſur la riviere, & n'eſt ceint que d'une ſimple muraille terraſſée en peu d'endroits & garnie de petites tours, ſur leſquelles il y a environ cent cinquante petites pieces de canon qui ſont ſans affuſt. Le foſſé eſt étroit & profond ſeulement de deux à trois toiſes, & il n'y a point de pont-levis à la porte. La garniſon eſt de trois cens Janiſſaires qui ſont commandez par un Aga. La Ville eſt gourvernée par un Bacha qui eſt ordinairement Viſir. Sa maiſon eſt

le long de la riviere & a assez d'apparence, & il a toûjours prests six ou sept cent hommes de cheval. Il y a aussi un Aga qui commande trois ou quatre cent Spahis. Ils ont encore une autre sorte de cavalerie qui s'appelle *Ginguliler*, c'est-à-dire gens de courage commandez par deux Aga, & ils sont d'ordinaire trois mille tant à la Ville qu'aux villages circonvoisins. Les clefs des portes de la Ville & du pont sont entre les mains d'un autre Aga, qui a sous luy deux cent Janissaires. Il y a enfin six cent hommes de pied qui ont leur Aga particulier, & environ soixante canoniers, qui estoient alors commandez par un habile homme appellé *Signor Michaël*, qui passoit pour Franc quoy qu'il fût né en Candie. Il se donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla assieger Bagdad en 1638. Il eut le bon-heur de l'emporter en peu de temps; mais ce ne fut pas tant par la bréche faite par la baterie que le Signor Michaël avoit dressée, que par la revolte qui arriva en mesme temps dans la Ville, dont voicy l'histoire en peu de mots.

Le Kan qui au commencement soûtenoit le siege, estoit originaire d'Armenie, & se nommoit *Sefi-couli-Kan*. Il y avoit long-temps qu'il commandoit dans la ville, & l'avoit mesme déja défenduë deux fois contre l'armée du Turc qui ne l'avoit pû prendre. Mais le Roy de Perse ayant envoyé un de ses Favoris pour commander en sa place, & estant entré dans la ville un peu devant que le canon eût fait bréche, le vieux Kan qui se vit depossedé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on luy vouloit faire. Il fit venir en presence de ses Officiers & de sa milice sa femme & son fils, & prenant trois coupes pleines de poison, dit à sa femme que si elle l'avoit jamais aimé elle luy en donnât des marques en mourant genereusement avec luy. Il fit la mesme exhortation à son fils, & en mesme temps ils avalerent chacun une coupe de poison, ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats qui armoient ce Gouverneur ayant vû un si funeste spectacle, & sçachant que le Grand Seigneur se preparoit à un assaut general par la bréche qui estoit fort avancée, ne voulurent point obeïr à leur nouveau Kan, & se porterent aussi-tost à la revolte. Ils traiterent avec le Turc à condition qu'ils sortiroient avec armes & bagage; mais on ne leur tint pas parole. Car dés que les Turcs furent dans la ville, les Bachas remontrerent au Grand Seigneur que pour affoiblir le Roy de Perse son ennemi, il faloit mettre au fil de l'épée tous les Soldats qui estoient dans la ville, sur lesquels en

effet on fit main-basse, & il y en eut bien vingt-deux mille de tuez. Les Turcs s'estoient emparez du logis des Capucins ; mais le Seignor Michaël Chef des canoniers le leur fit restituer. Les Capucins par reconnoissance en écrivirent en France au Pere Joseph, qui pria le Cardinal de Richelieu d'obtenir du Roy des Lettres de noblesse pour ce Signor Michaël, lequel a encore depuis empéche plusieurs fois que ces Religieux n'ayent esté chassez de la ville.

Je viens au gouvernement civil de Bagdad. Il n'y a qu'un Cadi ou President qui fait tout & mesme la charge de Mousti, avec un *Chiekelaslan* ou *Testerdar* pour recevoir les revenus du Grand Seigneur. On y voit cinq Mosquées, deux desquelles sont assez belles & ornées de grands dômes couverts de tuiles vernissées de differentes couleurs. Il y a dix Carvanseras assez mal bastis, à la reserve de deux qui paroissent assez commodes. En general la ville est tres-mal bastie, & on n'y voit rien de beau que les Bazars qui sont tous voûtez, parce que sans cela les marchands n'y pourroient pas durer à cause de la chaleur. Il faut mesme les arrouser deux ou trois fois le jour, & quantité de pauvres gens sont payez pour ce service qu'ils font au public. La ville est for marchande, mais non pas tant que lors qu'elle estoit au Roy de Perse ; car quand le Turc la prit la pluspart des riches marchands furent tuez. On y vient pourtant de tous costez, soit pour le negoce, soit pour la devotion, & tous ceux qui suivent la secte d'Ali croyent qu'il a demeuré à Bagdad. D'ailleurs quand ils veulent aller à la Mecque par terre, ils sont obligez de passer par là, & chaque pelerin paye au Bacha quatre piastres. Il faut remarquer que dans Bagdad il se trouve deux sortes de Mahometans ; les uns que l'on nomme *Rafedis*, c'est-à-dire heretiques ; les autres qu'on appelle observateurs de la Loy, qui sont tous égaux en leur maniere d'agir à ceux de Constantinople. Les *Rafedis* ne veulent manger ny boire en aucune sorte avec les Chrestiens, ny mesme avec les autres Mahometans qu'avec grande difficulté. S'il leur arrive de boire dans un mesme vase qu'eux, ou de les toucher, ils se vont aussi-tost laver se croyant immondes. Les autres ne sont pas si scrupuleux, & ils conversent, mangent & boivent indifferemment avec tout le monde. En 1639. aprés que le Grand Seigneur eut pris Bagdad, un porteur d'eau qui estoit du nombre de ces Rafedis refusa de donner à boire à un Juif qui luy en demandoit dans le marché, & luy dit mesme quelques injures. Le Juif alla s'en plaindre au Cady, qui envoya incontinent que-

rir le porteur d'eau avec ſa taſſe & ſon oudre. Quand il fut en ſa preſence il demanda ſa taſſe, & l'ayant priſe il y fit boire le Juif, & luy-meſme y but auſſi ; apres quoy il fit donner des coups de baſton au Rafedi, en luy remontrant pendant qu'il le faiſoit châtier que nous ſommes tous creatures de Dieu, tant Mahometans que Chreſtiens & Juifs. Cela les empeſche maintenant de faire ſi fort paroiſtre leur ſuperſtition, quoy qu'ils ſoient en grand nombre & qu'ils faſſent la plus grande partie des habitans de la ville. Je ne diray rien des opinions de leur ſecte, parce qu'il y a peu de difference de celles des autres Mahometans, & que pluſieurs en ont amplement écrit. Je rapporteray ſeulement ce que j'ay remarqué de particulier dans leurs funerailles.

Quand le mary eſt mort, la femme ſe décoiffe laiſſant ſes cheveux épars, & ſe va noircir le viſage au cul d'un chaudron, apres quoy elle fait des ſauts & des gambades plus capables de faire rire les gens que de les faire pleurer. Tous les parens & amis & le voiſinage entier s'aſſemblent dans la maiſon du defunt, & ſe retirent à part en attendant qu'on faſſe les funerailles. Mais les femmes à l'envi les unes des autres font mille ſingeries, ſe frapent les joües, crient comme des Bacchantes, & puis tout d'un coup ſe mettent à dancer au ſon de deux tambours qui ſont à peu prés comme des tambours de Baſque, & que des femmes battent pendant un quart d'heure. Cependant il y en a une d'entr'elles accoûtumée à ce badinage qui entonne des airs lugubres, & les autres femmes luy répondent en redoublant leurs cris, de ſorte qu'on les entend de bien loin. Il ſeroit alors inutile d'entreprendre de conſoler les enfans du defunt : car ils paroiſſent tellement hors d'eux meſmes qu'ils ne peuvent rien entendre, & ils ſont obligez d'agir de la ſorte à moins qu'ils ne veüillent encourir le blâme de n'avoir point eu d'amitié pour leur pere. Quand on porte le corps en terre, quantité de pauvres s'y trouvent avec des bannieres & des croiſſans qu'ils portent au bout de grands baſtons comme des piques, & ils chantent en marchant quelques airs funebres. Les femmes n'aſſiſtent point à l'enterrement : car elles ne peuvent ſortir de la maiſon que le Jeudy qu'elles vont aux ſepulchres prier pour les treſpaſſez. Et comme par la loy le mary eſt obligé de coucher avec ſa legitime épouſe, particulierement la nuit du Jeudy au Vendredy, les femmes auſſi vont le Vendredy matin aux bains pour ſe laver, ſe jettant quantité d'eaux de ſenteur ſur le corps & ſur la teſte. Elles peuvent encore ſortir quelquefois quand le mary leur donne permiſſion d'aller voir leurs parens;

mais

mais allant par la Ville elles se couvrent depuis les pieds jusques à la teste d'un linceul qui a deux trous à l'endroit des yeux pour voir à se conduire, & on ne peut reconnoistre une femme en cet équipage, non pas mesme le mary s'il la rencontroit par les ruës. Il faut remarquer en passant que dans la Perse les femmes demeureroient plûtost toute leur vie à la maison, à moins que d'estre bien pauvres, que de sortir sans estre à cheval. Et il y a une marque par laquelle on peut aisement discerner une honneste femme d'avec une courtisane; c'est que la courtisane met toûjours le pied dans l'étrier, & l'honneste femme ne le met jamais que dans les courroyes ausquelles l'étrier est attaché. Les femmes de Bagdad sont à leur mode fort superbement vêtuës; mais il y auroit parmi nous quelque chose de bien ridicule. Car elles ne se contentent pas de porter des joyaux aux bras & aux oreilles, elles portent encore un collier autour du visage, & se font percer les narines où elles attachent des anneaux. Les femmes Arabes se contentent de se faire percer l'entre-deux des narines, où elles passent un anneau d'or de la grosseur d'un tuyau de plume, lequel est creux pour épargner l'or & pour la legereté; car il y en a qui en ont de si grands que l'on y passeroit presque le poing au travers. De plus pour une plus grande beauté elles se noirciſſent le tour de l'œil avec un certain noir, & tant les hommes que les femmes dans le desert s'en mettent mesme dans les yeux, pour se conserver, disent-ils, la vuë contre l'ardeur du Soleil.

Il me reste à parler des Chrestiens qui sont dans la ville de Bagdad. Il y en a de trois sortes, des Nestoriens qui ont leur Eglise, des Armeniens & des Jacobites qui n'en ont point, & qui viennent chez les Peres Capucins qui leur administrent les sacremens. Les Chrestiens vont souvent en devotion à un petit quart de lieuë de la ville, où il y a une chapelle dediée à un saint qu'ils nomment *Keder-Elias*, & pour en avoir l'entrée ils payent quelque peu de chose aux Turcs qui en tiennent les clefs. A deux journées de la ville il y a une Eglise ruinée avec un méchant village, & ils tiennent que saint Simon & saint Jude ont esté martyrisez & enterrez en ce lieu-là. Si un Chrestien meurt, tous les autres viennent à son enterrement, & au retour le soupé est prest à la maison du defunt où tous ceux qui s'y trouvent sont bien receus. Le lendemain ils retournent prier sur la fosse du defunt, & derechef le troisiéme jour auquel on prepare le dîné à tous venans. Il s'y trouve quelquefois jusques à cent ou cent cinquant personnes. Ils reïterent les mesmes ceremonies le septiéme, le quinziéme, le

trentiéme & le quarantiéme, ayant une grande devotion pour les treſpaſſez pour leſquels ils prient tres-ſouvent. Cette coûtume de feſtiner eſt tres-deſavantageuſe aux pauvres, parce que voulant imiter les riches & ne pouvant fournir à tant de dépenſe, ils s'engagent tellement que quand il leur faut payer leurs detes ou leur carage, ils ſont contraints de vendre leurs enfans aux Turcs pour s'acquiter.

Il y a auſſi des Juifs dans Bagdad, & tous les ans il en arrive quantité qui viennent en devotion au ſepulchre du Prophete Ezechiel qui eſt à une journée & demie de la ville. Enfin depuis la priſe de Bagdad par Sultan Amurat, le nombre des habitans ne peut guere monter qu'à quinze mille ames, ce qui montre aſſez que la Ville n'eſt pas peuplée ſelon ſa grandeur.

Il faut ajoûter ici ce que j'ay pû remarquer de ce que le vulgaire croit des reſtes de la Tour de Babylone, de laquelle on donne auſſi d'ordinaire le nom à Bagdad, quoy que cette Ville en ſoit éloignée de plus de trois grandes lieuës. On voit donc à une journée & demie de la pointe de la Meſopotamie, & dans une diſtance preſque égale du Tigre & de l'Euphrate, environ à dix mille d'Italie de part & d'autre, une groſſe motte de terre qu'on appelle encore aujourd'huy *Nemrod* Elle eſt au milieu d'une grande campagne, & on la decouvre de bien loin. Le vulgaire, comme j'ay dit, croit que ce ſont les reſtes de la tour de Babylone : mais il y a plus d'apparence à ce qu'en diſent les Arabes qui l'appellent *Agarcouf*, & qui tiennent que cette tour fut baſtie par un Prince Arabe qui y tenoit un fanal pour aſſembler ſes ſujets en temps de guerre. Voicy la deſcription de cette tour dans l'état où je l'ay vuë. Cette maſſe avoit environ trois cent pas de circuit ; mais il n'eſt pas ſi aiſé de juger de ſon ancienne hauteur, eſtant tombée en ruine, & ce qui reſte ſur pied ne pouvant avoir au plus que dix-huit ou vingt toiſes de haut. Elle eſt baſtie de briques qui ne ſont pas cuites au four, mais ſechées au ſoleil, & chaque brique a dix pouces de Roy en quarré & trois d'épaiſſeur. La fabrique eſtoit de cette maniere. Sur un lit de cannes ou roſeaux concaſſez & meſlez avec de la paille de bled de l'épaiſſeur d'un pouce & demi, il y a ſept ordres ou rangs de ces briques les unes ſur les autres, y ayant entre chacune un peu de paille. Apres il y a un autre lit ou couche de meſmes roſeaux ſur lequel on met ſix rangs de brique, puis une troiſiéme ſuivie de cinq autres rangs de brique, & cela continuë ainſi en diminuant juſques au haut. Il eſt malaiſé de

juger de la forme du baſtiment, les pieces en eſtant tombées de tous coſtez Il ſemble pourtant qu'elle ait eſte plûtoſt quarrée que ronde, & au plus haut de ce qui reſte il paroiſt encore une feneſtre & un petit trou de demi-pied en quarré, qui ſervoit apparemment à faire écouler les eaux, ſi ce n'eſt que ce fuſt un trou qui ſervoit à quelque échafaudage. Voila tout ce que je puis dire de ce reſte d'édifice appellé vulgairement Tour de Babylone, & qui ne merite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir. Car enfin il n'y a nulle apparence que ce ſoient les reſtes de l'ancienne Tour de Babylone, ſelon la deſcription que Moyſe nous en fait dans l'hiſtoire de la Geneſe.

Voicy le plan de la ville de Bagdad, dont le tour tant par terre que par eau ſe fait en deux heures.

Le plan la ville.

B. La Fortereſſe.
C. Porte appellée Maazan-capi.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand Seigneur Amurat dreſſa ſa premiere baterie lors qu'il aſſiegea Bagdad en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart,
I. L'endroit où le meſme Amurat dreſſa ſa ſeconde baterie qui fit la breche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. Vieux boulevart.
M. Vieux boulevart.
N. Cara-capi où la porte noire.
O. Vieux-boulevart.
P. Sou-capi ou la porte de l'eau.

CHAPITRE VIII.

Suite de la meſme route depuis Bagdad juſqu'à Balſara, où il eſt parlé de la Religion des Chreſtiens de ſaint Iean.

LE quinziéme de Mars nous primes une barque pour deſcendre ſur le Tigre de Bagdad à Balſara. Ce fleuve au deſſous

de Bagdad fait deux bras, dont l'un court le long de l'ancienne Chaldée, & l'autre vers la pointe de la Mesopotamie, ces deux bras faisant une grande Isle traversée de plusieurs petits canaux.

Quand nous fûmes arrivez à l'endroit de la separation du Tigre, nous vîmes comme l'enceinte d'une ville qui pouvoit avoir eu autrefois une grande lieuë de circuit. Il y a des restes de murailles qui sont si larges qu'il y pourroit passer six carosses de front. Elles sont de brique cuite au feu, & chaque brique est de dix pieds en quarré & de trois d'épais. Les Chroniques du pays disent que ce sont les ruines de l'ancienne Babylone.

Nous suivimes le bras du Tigre qui va du costé de la Chaldée, de peur de tomber entre les mains des Arabes qui avoient alors la guerre avec le Bacha de Bagdad, pour ne vouloir pas payer à l'ordinaire le tribut au Grand Seigneur. Nous demeurâmes dix jours en chemin pour venir de Bagdad à Balsara, & couchâmes toûjours dans la barque y faisant nostre cuisine. Quand nous trouvions des villages nous envoyions nos gens pour acheter des vivres que l'on nous donnoit à bon marché. Voicy les noms des villages que nous trouvâmes le long de ce bras du Tigre. *Amurat* où il y a un fort de brique cuite au soleil. *Satarat* avec un fort tout semblable. *Mansoury* gros bourg; *Magar*, *Gazer* & *Gorno*. C'est en ce dernier lieu où l'Euphrate & le Tigre se meslent ensemble, & l'on y void trois châteaux; l'un sur la pointe où les deux rivieres se viennent joindre, qui est le plus fort des trois, & où le fils du Prince de Balsara commandoit alors; le second est du costé de la Chaldée, & le troisiéme du costé de l'Arabie. Quoy que la Doüane se paye là fort exactement, neanmoins on ne foüille pas les personnes. Les marées montent jusqu'à cet endroit, & n'y ayant plus que quinze lieuës jusqu'à Balsara nous les fimes en sept heures, parce que nous avions vent & marée. Tout le pays qui s'étend entre Bagdad & Balsara est entrecoupé de digues comme en Hollande, & il y a environ cent soixante lieuës d'une ville à l'autre. C'est un des meilleurs pays que le Grand Seigneur possede, & il n'y a presque par tout que de grandes prairies & d'excellens pasturages, où l'on nourrit quantité de bestail particulierement des cavales & des bufles. Les femelles des bufles portent jusqu'à douze mois, & sont si abondantes en lait qu'il y en a qui en rendent par jour jusques à vingt-deux pintes. Il s'y fait une si grande quantité de beurre, que dans quel-

ques-uns des villages que nous trouvions sur le Tigre nous vimes jusqu'à vingt & vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Persique tant du costé de la Perse que de l'Arabie.

A moitié chemin de Bagdad & de Balsara nous apperceûmes plusieurs pavillons tendus dans des prez le long du fleuve, & estant décendus pour voir ce que c'estoit, nous reconnumes que c'estoient les tentes d'un *Testerdar* qui venoit de Constantinople pour prendre les droits du Grand Seigneur dans ce pays-là. Je le fus voir, & luy fis present de trois aunes de drap d'Angleterre & d'un pistolet de poche. Il m'envoya civilement de son costé deux moutons, douze poules, du beure & du ris, & fut bien aise que je m'arrêtasse quelque momens auprés de luy. Dans l'entretien que nous eumes ensemble il me dit que les bufles tant masles que femelles depuis *Bagdad* jusques proche de *Gorno*, chaque teste luy devoit une piastre & un quart par an, & que cela valoit tous les ans au Grand Seigneur plus de cent quatre-vingt mille piastres. De plus que chaque cavale payoit deux piastres, & chaque mouton dix sols de nostre monnoye, & que si les paysans ne le trompoient point il emporteroit cinquante mille piastres & au delà plus qu'il ne faisoit.

Aprés que nous eumes quitté le Testerdar, le Patron de nostre barque voyant que le temps estoit fort beau sur le soir, & qu'il n'y avoit point de danger sur la riviere fit voguer toute la nuit, & le matin du vingt-cinquiéme de Mars nous arrivâmes à Gorno. C'est une bonne forteresse qui est à la pointe où se viennent rejoindre les deux rivieres, & de costé & d'autre il y a un autre petit fort, de sorte que le passage est assez bien deffendu. Nous trouvâmes au fort de la pointe où il y a quantité de pieces de canon, le fils du Prince de Balsara qui estoit Gouverneur de ce pays-là, & c'est au mesme fort où est le bureau de la Doüane. Bien que l'on y visité les barques avec une grande exactitude, nous fûmes traitez avec assez de civilité, & on ne foüilla point nos personnes. Comme entre les deux planches qui font l'épaisseur de la barque, & qui sont dans quelque distance l'une de l'autre, on pourroit cacher quelque piece d'étofe, parce que cet entre-deux est couvert par dessus de fagots de cannes ou roseaux qui empeschent que la vague n'entre dans la barque, les Doüaniers ont de grands foirets avec lesquels ils la percent par les côtez de dedans en dehors pour voir si on ne leur cache rien. Ils couchent les marchandises sur leur registre, mais on ne paye qu'à

Balſara, où l'on examine ſi tout ſe rapporte à ce qui a eſté declaré au bureau de la Doüane de Gorno.

Le meſme jour entrant dans le canal que l'on a fait venir de l'Euphrate dans Balſara, nous trouvâmes le Chef des Hollandois qui eſt là pour leur negoce, & qui nous fit beaucoup de civilité. Il ſe promenoit ſur la riviere dans une petite barque couverte d'écarlate, & nous allâmes enſemble à Balſara, où pendant le ſejour que nous y fimes il ne voulut pas que nous priſſions d'autre logis que le ſien.

Ayant fait deux voyages à Balſara, le premier en 1639. où j'y demeuray trente-deux jours, & celuy-cy où j'y en paſſay quatorze, je pourray dire quelque choſe de certain de l'état de cette ville.

Balſara eſt du coſté de l'Arabie deſerte, à deux lieuës des ruines d'une ville qui s'appelloit autrefois *Teredon*, & qui eſtoit dans le deſert, où on voit encore un canal de brique qui y apportoit l'eau de l'Euphrate. Ces ruines témoignent que c'eſtoit une grande ville, & les Arabes y vont enlever des briques pour les vendre à Balſara où l'on en fait les fondemens des maiſons. La ville de Balſara eſt à une demi-lieuë de l'Euphrate, que les Arabes appellent en leur langue *Scetel areb*, c'eſt à dire riviere d'Arabie. Les habitans de Balſara en tirent l'eau par un canal de demi-lieuë de long, & qui porte des vaiſſeaux de cent cinquante tonneaux; au bout duquel il y a une fortereſſe qui empeſche que l'on n'entre par force dans le canal. La mer en eſt éloignée de quinze lieuës, mais le flux monte quinze autres lieuës au deſſus juſques au delà de la fortereſſe de Gorno. Tout le pays eſt ſi bas que ſans une digue qui regne le long de la mer, il ſeroit ſouvent en danger d'eſtre ſubmergé. Elle a plus d'une lieuë de long, & eſt baſtie de bonne pierre de taille. Les quartiers ſont ſi bien joints que les ondes ne la peuvent rompre, bien que la mer y ſoit rude comme eſtant le bout du golfe Perſique.

Il y a environ cent ans que Balſara appartenoit aux Arabes du deſert, & qu'elle n'avoit point de commerce avec les nations de l'Europe. Ces peuples ſe contentoient de manger leurs dates, en ayant une ſi grande quantité qu'ils ne vivent que de cela. Il en eſt de meſme tout le long du golfe de coſté & d'autre, & depuis Balſara juſq'au fleuve Indus l'eſpace de ſix lieuës, comme du coſté de l'Arabie juſques à Maſcaté, le petit peuple ne ſçait ce que c'eſt que de manger du pain ny du ris, & ne vit que de dates & de poiſſon ſalé & ſeché au vent. Les vaches ne mangent point

de verdure, & bien qu'on les laiſſe aller aux champs, elles n'y trouvent que tres-peu de choſe qui leur ſoit propre parmi des broſſailles; mais tous les matins avant que d'aller aux champs, & tous les ſoirs quand elles reviennent, on leur tient preſt pour leur nourriture des teſtes de poiſſon & des noyaux de dates qu'on fait cuire enſemble.

Les Turcs ayant eu guerre avec les Arabes prirent Balſara; mais parce que les Arabes eſtoient tous les jours autour de la ville, & pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper, ils firent un traité avec eux, & furent d'acord que juſqu'à une lieuë proche de la ville les Arabes poſſederoient le deſert, & les Turcs demeureroient maiſtres de la ville, où ils mirent un Bacha pour Gouverneur. Mais le traité ne dura pas fort long-temps: car il y a au milieu de la ville une fortereſſe appellée *Auchel Bacha*, c'eſt à dire *Cour du Bacha*, que les Turcs avoient baſtie, & la garniſon eſtant de ſoldats Turcs, les habitans qui eſtoient Arabes ne pouvoient ſouffrir cette domination, ce qui les faiſoit quelque-fois venir aux mains avec les Turcs. Les Arabes du deſert venoient au ſecours des habitans, & aſſiegeoient le Bacha dans la fortereſſe. Enfin parce qu'il ne ſe pouvoit faire aucun accord qui fut ferme, il y eut un Bacha nommé *Aiud*, qui apres pluſieurs diſputes & revoltes qu'il luy fallut eſſuyer, voulut ſe delivrer de tant de peine, & vendit ſon Gouvernement pour quarante mille piaſtres à un riche Seigneur du pays, qui leva auſſi toſt grand nombre de ſoldats pour tenir le peuple en bride. Il ſe fit nommer *Efraſias Bacha*, & eſtoit ayeul de *Huſſen Bacha* qui gouvernoit dans Balſara lors que j'y paſſay. Cet Efraſias ſecoüa d'abord le joug des Turcs, & prit la qualité de Prince de Balſara. Le Bacha qui vendit ſon gouvernement ne fut pas pluſtoſt arrivé à Conſtantinople qu'il fut étranglé; mais celuy qui l'acheta ne voulut plus, comme j'ay dit, recõnoître le Grand Seigneur, & ſe rendit ſouverain du pays. Mais depuis que Sultan Amurat a pris Bagdad, pour s'entretenir avec la Porte le Prince de Balſara luy envoye de temps en temps quelques preſens, qui conſiſtent le plus ſouvent en chevaux, parce qu'ils ſont tres-beaux en ce pays-la. Le Grand Cha-Abas Roy de Perſe ayant pris Ormus, envoya une puiſſante armée ſous la conduite d'Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras pour prendre Balſara; mais le Prince qui y commandoit ſe voyant foible pour reſiſter aux Perſans, s'aviſa de faire accord avec les Arabes du deſert, afin qu'ils allaſſent rompre la digue en quelques endroits par laquelle la mer eſt arreſtée. La choſe ayant eſté faite, la mer entra

dans le pays avec une telle impetuosité qu'elle monta quinze lieuës jusqu'à Balsara, & plus de quatre au delà; ce qui obligea l'armée de Perse qui se vit environnée d'eau, & qui apprit en mesme temps la nouvelle de la mort de Cha-Abas, de lever promptement le siege, laissant son canon devant la ville où je l'ay vû dans les voyages que j'y ày faits. Cette inondation a esté cause que plusieurs jardins & terres ne rapportent rien ou fort peu jusqu'à present, à cause de la salure de la mer qui y est restée.

Le Prince de Balsara a fait amitié avec plusieurs nations étrangeres, & de quelque part qu'on y vienne on y est bien venu. La liberté y est si grande & lordre si bon, qu'on peut aller la nuit dans la ville avec toute seureté. Les Hollandois y viennent tous les ans & y apportent des épiceries. Les Anglois y apportent aussi du poivre & quelque peu de clous de girofle; mais pour le negoce des Portugais il a tout-à-fait cessé, & les PP. Augustins qui estoient de leur nation s'en sont aussi retirez. Les Indiens apportent aussi à Balsara des toiles, de l'Indigo & autres sortes de marchandises. Enfin il se trove souvent en mesme temps dans cette ville des marchands de Constantinople, de Smyrne, d'Alep, de Damas, du Caire & d'autres lieux de Turquie, pour acheter ces marchandises qui viennent des Indes, & dont ils chargent de jeunes chameaux qu'ils achetent sur le lieu. Car c'est là où les Arabes les amenent pour les vendre, & où s'en fait le plus grand negoce. Ceux qui viennent à Balsara de Diarbequir, de Mousul, de Bagdad, de la Mesopotamie & de l'Assyrie font remonter leur marchandises sur le Tigre, mais avec beaucoup de peine & de dépense. Car n'ayant pour tirer leur barques que des hommes qui ne peuvent faire au plus que deux lieuës & demie par jour, & qui ne peuvent marcher lors que le vent est contraire, ils ne peuvent se rendre de Balsara à Bagdad en moins de soixante jours, & il y en a eu qui ont demeuré plus de trois mois en chemin.

La Doüane de Balsara est de cinq pour cent, & on a toûjours quelque courtoisie du Doüanier ou du Prince mesme, de sorte que l'on ne paye effectivement que quatre pour cent. Ce Prince de Balsara fait si bien son conte, qu'il peut mettre tous les ans en reserve trois millions de livres. Il tire ses principaux revenus de quatre choses, de la monnoye, des chevaux, des chameaux, & des palmiers; mais c'est ce dernier article qui fait sa principale richesse. Tout le pays depuis la jonction des deux fleuves jusques à la mer l'espace de trente lieuës est couvert de ces arbres, & qui que ce soit n'ose toucher à une date qu'il n'ait payé pour chaque palmier

trois

trois quarts de larin, qui reviennent à neuf sols de France. Le profit que le Prince fait sur la monnoye, vient de ce que les marchands de dehors sont obligez de porter leurs reales à sa Monnoye, où on les bat & convertit en larins, & cela luy vaut prés de huit pour cent. Pour ce qui est des chevaux, il n'y a point de lieu au monde où l'on en trouve de plus beaux & de meilleurs pour la fatigue, & il y en a qui peuvent marcher jusqu'à trente heures de suite sans manger ny boire, sur tout les jumens. Mais pour revenir aux palmiers, c'est une chose digne d'estre remarquée, que pour faire venir un de ces arbres il faut beaucoup plus de mystere que pour les arbres communs. On fait un trou en terre, dans lequel on range deux cens cinquante ou trois cens noyaux de dates les uns sur les autres en forme de pyramide la pointe en haut qui finit par un seul noyau, ce qui estant couvert de terre le palmier en provient. Plusieurs du pays disent, que comme parmi les palmiers il y a masle & femelle, il les faut planter l'un proche de l'autre, parce qu'autrement la femelle ne porteroit aucun fruit. Mais d'autres assurent que cela n'est pas necessaire, & qu'il suffit quand ces arbres sont en fleur, de prendre de la fleur du masle & d'en mettre dans le cœur de l'arbre femelle par le haut de la tige, parce que sans cela tout le fruit tomberoit avant qu'il eût la moitié de sa grosseur.

Il y a à Balsara comme en Turquie un Cadi qui administre la justice, & qui y est établi sous l'autorité du Prince qui y commande. On y voit de trois sortes de Chrestiens, des Jacobites, des Nestoriens, & des Chrestiens de saint Jean. Il y a aussi une maison de Carmes déchaussez Italiens, & il y en avoit une d'Augustins Portugais, qui ont quitté, comme j'ay dit, depuis que ceux de leur nation ont abandonné le negoce de cette ville.

Les Chrestiens de saint Jean sont en grand nombre à Balsara & dans les villes circonvoisines, & il y a des choses assez particulieres dans leur Religion pour m'obliger à en apprendre au Lecteur les principales maximes.

Je commenceray par leur origine, & voicy ce que j'en ay pû découvrir pendant le sejour que j'ay fait à Balsara. Les Chrestiens de saint Jean habitoient anciennement le long du Jourdain où saint Jean baptisoit, & d'où ils ont pris leur nom. Du temps que les Mahometans conquirent la Palestine, quoy qu'auparavant Mahomet eût donné de sa main à ces Chrestiens des lettres favorables, par lesquelles il ordonnoit qu'on ne les molestât point, sans quoy à peine en fut-il resté un seul; neanmoins apres la mort

de ce faut Prophete ceux qui luy ſuccederent reſolurent d'abolir cette nation, & pour cet effet ruinerent leurs Egliſes, brûlerent leurs livres, & exercerent ſur eux les dernieres cruautez. C'eſt ce qui les obligea de ſe retirer dans la Meſopotamie & dans la Chaldée, & ils furent quelque temps ſoûmis au Patriarche de Babylone, duquel ils ſe ſeparerent il y a cent ſoixante dix ans ou environ. Ils vinrent s'habituer en Perſe & en Arabie dans les villes qui ſont aux environs de Balſara, & en voicy les noms que j'ay eu la curioſité de marquer dans mes memoires: *Souter*, *Deſpoul*, *Rumez*, *Bitoum*, *Mono*, *Endecan*, *Calafabat*, *Aveza*, *Dega*, *Dorech*, *Maſquel*, *Gumar*, *Carianous*, *Balſara*, *Onezer*, *Zech & Loza*. Ils n'habitent ny en ville ny en village qu'il n'y ait une riviere, & pluſieurs de leurs Eveſques m'ont aſſuré que les Chreſtiens de tous ces lieux-là ſont bien prés de vingt-cinq mille maiſons. Il y a parmi eux quelques marchands, mais la pluſpart ſont gens de meſtier, comme orfevres, menuſiers & ſerruriers.

Quant à leur creance, elle eſt remplie de quantité de fables & d'erreurs groſſieres. Les Perſans & les Arabes les nomment *Sabbi*, c'eſt à dire gens qui ont quitté leur religion pour en prendre une nouvelle. En leur langue ils s'appellent *Mendai Iahia*, c'eſt à dire Diſciples de ſaint Jean, duquel ils aſſurent qu'ils ont reçeu la foy, leurs livres & leurs coûtumes. Tous les ans ils celebrent une feſte l'eſpace de cinq jours, pendant leſquels tant grands que petits, ils viennent à troupes vers leurs Eveſques qui les rebaptiſent du bapteſme de ſaint Jean.

Ils ne baptiſent jamais que dans les rivieres, & que le dimanche ſeulement. Avant que d'aller au fleuve ils portent l'enfant à l'Egliſe, où ſe trouve un Eveſque qui lit quelques prieres ſur la teſte de l'enfant, & de là ils le portent à la riviere accompagné d'hommes & de femmes, qui entrent dans l'eau avec l'Eveſque juſqu'aux genoux. Alors l'Eveſque lit derechef quelques prieres dans un livre qu'il a entre les mains, apres quoy il arrouſe l'enfant trois fois d'eau, repetant à chaque fois ces paroles; *Beesmebrad er-Rabi*, *Kaddemin*, *Akreri*, *Menhal el gennet Alli Koulli Kralek*, c'eſt à dire; *Au nom du Seigneur premier & dernier du monde & du paradis, le plus haut Createur de toutes choſes.* Enſuite l'Eveſque recommence à lire quelque choſe dans ſon livre, pendant que le parrain plonge l'enfant dans l'eau & le retire auſſi-toſt; & enfin ils s'en vont tous enſemble dans la maiſon du pere de l'enfant où d'ordinaire le feſtin eſt preparé. Quand on leur

dit que la forme de leur bapteſme n'eſt pas ſuffiſante, parce que les trois perſonnes divines n'y ſont pas nommées, ils ſe defendent fort mal & n'apportent aucune bonne raiſon. Auſſi n'ont-ils point de connoiſſance du myſtere de la ſainte Trinité, & ils tiennent ſeulement avec les Mahometans que JESUS-CHRIST eſt l'eſprit & la parole du Pere eternel. L'aveuglement de ces pauvres gens eſt tel, que de croire que l'Ange Gabriel eſt le fils de Dieu engendré de lumiere, ſans vouloir admettre la generation eternelle de JESUS-CHRIST entant que Dieu. Ils avoüent bien qu'il s'eſt fait homme pour nous delivrer de la coulpe encouruë par le peché; qu'il a eſté conceu dans le ventre de la ſainte Vierge ſans operation d'homme; mais que ce fut par le moyen de l'eau d'une certaine fontaine dont elle but. Ils croyent qu'il fut crucifié par les Juifs, & qu'il reſſuſcita le troiſiéme jour, & que ſon ame montant au ciel ſon corps qui eſtoit en terre reſta ici bas. Mais ils corrompent toute cette creance comme les Mahometans, & diſent que JESUS-CHRIST diſparut quand les Juifs le voulurent prendre pour le crucifier, & qu'il mit en ſa place ſon ombre ſur laquelle ils crûrent exercer leur cruauté.

Pour ce qui eſt de l'*Euchariſtie*, quand ils veulent celebrer ils ſe ſervent de pain fait de farine qu'ils petriſſent avec du vin & de l'huile, parce, diſent-ils, que le corps de JESUS-CHRIST eſtant compoſé de deux principales parties, de chair & de ſang, la farine & le vin les repreſentent parfaitement, ce que ne peut faire l'eau qui n'a aucune convenance avec le ſang; joint que JESUS-CHRIST faiſant la Cene avec ſes Apoſtres n'uſa que de vin, & non pas d'eau. Ils y ajoûtent de l'huile, pour repreſenter la grace qui ſe donne en la reception du Sacrement, & pour ſe ſouvenir de la charité qu'on doit avoir envers Dieu & le prochain. Pour faire leur vin, ils prennent des raiſins cuits au ſoleil qu'ils appellent en leur langue *Zebibes*, & mettent de l'eau deſſus qu'ils y laiſſent pendant quelque temps. C'eſt de cette ſorte de vin dont ils ſe ſervent pour la conſecration du Calice. Ils ſe ſervent de ces raſins ſecs, parce qu'il leur eſt plus facile d'en avoir que non pas du vin, les Perſans, & principalement les Arabes ſous la domination deſquels ils vivent en ces quartiers-là, ne leur permettant pas d'en avoir, & y prenant garde de bien prés. De tous les peuples qui ſuivent la Loy de Mahomet, il n'y en a point de ſi contraires aux autres religions que ces Perſans & Arabes du voiſignage de Balſara. Les paroles de leur conſecration ne ſont

autres que de certaines longues prieres qu'ils font pour loüer & remercier Dieu, beniſſant en meſme temps le pain & le vin en memoire de JESUS-CHRIST, ſans faire aucune mention de ſon corps & de ſon ſang, cela, diſent-ils, n'eſtant pas neceſſaire, parce que Dieu ſçait leur intention. Apres toutes ces ceremonies le Preſtre prend une partie de ce pain qu'il conſomme, & il diſtribuë le reſte aux aſſiſtans.

Pour ce qui eſt de leurs Evêques & de leurs Preſtres, quand il en meurt un, s'il a un fils ils l'éliſent en ſa place, & s'il n'en a point ils prennent un, de ſes plus proches parens qui leur paroiſt le plus capable & le mieux inſtruit de leur religion. Ceux qui font cette election diſent quantité de prieres ſur celuy qui eſt nommé Eveſque ou Prêtre. Si c'eſt un Evêque, apres qu'il eſt receu & qu'il veut ordonner d'autres Prêtres il jeûne ſix jours entiers, pendant leſquels il recite inceſſamment des prieres ſur celuy qui eſt fait Preſtre, lequel de ſon côté jeûne & prie pendant ce temps-là. En diſant qu'un fils ſuccede à ſon pere dans la dignité de Preſtre & d'Eveſque, c'eſt aſſez dire que parmi ces Chreſtiens-là les Eveſques & les Preſtres ſe marient comme le reſte du peuple, & qu'en cela ils ne different en rien du commun, ſinon que leur premiere femme eſtant morte ils ne peuvent ſe remarier qu'à une vierge. Il faut que ceux qui ſont receus aux charges Eccleſiaſtiques ſoient de race d'Eveſques ou de Preſtres, & que leurs meres ayent eſté vierges lors qu'elles ſe ſont mariées. Tous leurs Eveſques & Preſtres portent les cheveux longs, & une petite croix faite à l'aiguille.

Ie viens à leur *mariage*, dans lequel ils obſervent d'ordinaire ce qui ſuit. Tout les parens & conviez s'aſſemblent en la maiſon de la fille avec ſon futur époux. L'Eveſque s'y rend en meſme temps, lequel s'aprochant de la fille qui eſt aſſiſe ſous un pavillon, luy demande ſi elle eſt vierge. Si elle répond qu'elle l'eſt, il le luy fait confirmer par ſerment; apres quoy il rerourne vers les aſſiſtans, & envoye ſa femme accompagnée de quelques autres qui ont la connoiſſance de cette ſorte de choſes, pour viſiter l'Epouſe. Si elles trouvent qu'elle ſoit vierge, la femme de l'Eveſque revient & en fait ſerment; & alors tous ceux qui ſont preſens vont vers le fleuve, où l'Eveſque les baptiſe l'un & l'autre ſelon les ceremonies accouſtumées. Cela fait ils reviennent à la maiſon. & s'arreſtent lors qu'ils en ſont proches. Alors l'Epoux prend l'Epouſe par la main, & par ſept fois marche avec elle du lieu où la compagnie a fait alte juſqu'à la porte de la maiſon, l'Eveſque les ſuivant toû-

jours, & liſant quelque choſe dans un livre qu'il a entre les mains. Enfin ils entrent dans la maiſon, & l'Epoux & l'Epouſe vont prendre place ſous le pavillon où ils ſe mettent les épaules l'un contre l'autre, & l'Eveſque lit quelque choſe, leur faiſant toucher la teſte par trois fois. Enſuite il ouvre un livre qui traite des moyens de deviner, & cherchant dedans le jour qui ſera le plus heureux pour la conſommation du mariage il en avertit les mariez. Mais ſi apres que la femme de l'Eveſque a viſité la fille il arrive qu'elle ne la touve pas vierge, l'Eveſque ne peut en aucune façon aſſiſter au mariage, & ſi le jeune homme veut paſſer outre il faut qu'il ait recours à un ſimple Preſtre qui acheve la ceremonie. Le peuple tient à grand deshonneur d'eſtre marié par d'autres que par l'Evêque, & quand un Preſtre marie c'eſt une marque infaillible que la fille n'eſt pas vierge. Auſſi comme ils croyent que c'eſt un grand peché à une fille de ſe marier n'eſtant pas vierge, les Preſtres ne font ces mariages que par contrainte, & que pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver. Car ſi on ne les marioit pas, de dépit ils iroient ſe faire Mahometans. La raiſon pour laquelle ils veulent que la fille ſoit viſitée, eſt afin de maintenir le droit de l'Epoux qui ſeroit trompé en s'imaginant de prendre une vierge qui ne le ſeroit pas, & auſſi pour tenir les filles en bride. Quelques-uns de ces Chreſtiens ont deux femmes par la corruption du pays.

Il faut toucher enſuite ce qu'ils croyent *de la creation du monde*. Ils diſent que l'Ange Gabriel voulant créer le monde ſelon le commandement que Dieu luy en fit, prit trois cent trente-ſix mille Demons, & rendit la terre ſi fertile que ſemant le froment au matin on le recueilloit le ſoir. Que le meſme Ange enſeigna à Adam la maniere de ſemer & de planter les arbres, & tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie humaine. De plus que cet Ange fabriqua ſept ſpheres ici-bas, dont la plus petite va juſqu'au centre du monde, tout de meſme que les Cieux, & fabriquées de la meſme ſorte l'une dans l'autre Que la matiere de ces ſpheres eſt de divers metaux, & qu'à les prendre de bas en haut, la premiere qui eſt proche du centre eſt de fer, la ſeconde de plomb, la troiſiéme d'airain, la quatriéme de leton, la cinquiéme d'argent, la ſixiéme d'or, & la ſeptiéme eſt la terre. Que c'eſt elle qui contient toutes les autres, & tient le principal lieu comme la plus feconde & la plus utile aux hommes, & la plus propre à la conſervation du genre humain, au lieu que les autres ſemblent n'eſtre que pour ſa deſtruction. Ils croyent qu'au deſſus de chaque ciel

il y a de l'eau ; d'où ils concluent que le Soleil nage sur cette eau dans un navire, & que le mast du navire est une croix. Qu'il y a quantité d'enfans & de serviteurs proche des navires du Soleil & de la Lune pour les conduire. De plus ils dépeignent une barque qu'ils disent estre d'un Ange qui s'appelle Bacan, lequel Dieu envoye pour visiter le Soleil & la Lune, & voir s'ils marchent droit & s'aquitent de leur devoir.

Pour ce qui est de l'autre monde & de la vie à venir, voicy qu'elles sont leurs opinions. Ils croyent qu'il y a un autre monde que celuy où sont les Anges & les Diables, & les ames des bons & des méchans. Qu'il y a des villes, des maisons & des Eglises, & que les esprits immondes ont mesme des Eglises où ils font leurs prieres en chantant, en joüant des instrumens, & en mangeant comme nous faisons en ce monde. Que lors que quelqu'un est à l'agonie de la mort, il vient un nombre infini de Demons avec leurs chefs & capitaines. Qu'il y en a trois cent soixante principaux qui assistent à la mort, & qu'auſſi-tost que l'ame est sortie du corps elle est conduite en un certain lieu, où il y a quantité de serpens, de chiens, de lions, de tigres & de diables. Que si cette ame est d'un méchant homme mort en peché, elle est mise en pieces par ces animaux ; qu'au contraire si elle est d'un homme juste mort en la grace de Dieu, elle passe sur le ventre des mesmes animaux jusques à ce qu'elle arrive en la presence de Dieu, qui est assis dans son siege de Majesté avec ses ministres pour juger le monde. Qu'il y a auſſi deux Anges qui pesent dans une balance les actions de chaque ame, laquelle estant jugée digne de la gloire y est introduite incontinent. Que parmi les Anges & les Diables il y a des masles & des femelles comme parmi les hommes, & qu'ainsi ils engendrent des enfans. Que l'Ange Gabriel est fils de Dieu engendré de sa lumiere, & qu'il a une fille nommée *Souret* laquelle a deux fils. Que cet Ange Gabriel est capitaine de plusieurs legions de Demons qui sont comme ses soldats, & d'autres comme ses satellites qui luy servent pour punir les pecheurs. Enfin que ces satellites courent çà & là par toutes les places des villes, pour voir s'ils trouveront quelques gens oisifs, ou qui commettent quelque méchante action dont ils ont charge de les châtier severement.

Pour ce qui est de leur creance touchant *les Saints*, ils avoüent que JESUS-CHRIST laissa douze Apostres en sa place pour aller prescher aux peuples. Que la glorieuse Vierge n'est pas morte, mais qu'elle vit encore à present allant par le monde, quoy

qu'on ne ſçache pas où elle eſt. Que ſaint Jean apres elle eſt le plus grand ſaint qui ſoit au Ciel, puis Zacharie & Elizabet, dont ils racontent pluſieurs miracles & choſes fort apocryphes. Car ils croyent qu'ils engendrerent ſaint Jean par leurs ſeuls embraſſemens ; qu'eſtant devenu grand ils le marierent, & qu'il eut quatre enfans qu'il engendra des eaux du Jourdain ; que quand il vouloit un enfant, il le demandoit à Dieu qui le tiroit de ces meſmes eaux, & que ſaint Jean le mettoit entre les mains de ſa femme qui ne luy ſervoit à autre choſe que pour le nourrir ; qu'il mourut de ſa mort naturelle ; mais qu'il commanda à ſes diſciples qu'ils le crucifiaſſent apres ſa mort, pour eſtre ſemblable à JESUS-CHRIST duquel il eſtoit proche parent ; enfin qu'il mourut dans la ville de Fuſter, & fut enterré dans un ſepulchre de cryſtal apporté miraculeuſement en ce lieu là, & que ce ſepulchre eſtoit dans une certaine maiſon proche du Jourdain.

Ils portent grand honneur à la *Croix* & en font ſouvent le ſigne ; mais ils prennent bien garde que les Turcs ne le voyent, & meſme pendant leurs ceremonies ils mettent des gardes aux portes de leurs Egliſes, de peur que les Turcs n'y entrent, & ne prennent ſujet de leur faire quelque avanie, ce que nous appellons parmi nous une injuſte amende. Quand ils ont adoré la Croix, ils la ſeparent en deux morceaux, & ne les remettent enſemble que lors que le ſervice doit recommencer. Ce qui eſt cauſe qu'ils ont tant de veneration pour la Croix, eſt un livre qu'ils ont parmi eux intitulé *le Divan*. Entre les choſes qui ſont contenuës dans ce livre, il eſt dit que tous les jours de grand matin les Anges prennent la Croix & la mettent dans le milieu du Soleil, qui reçoit d'elle la lumiere auſſi bien que la Lune. Ils ajoûtent une autre ſemblable fable, & diſent que dans le meſme livre ſont dépeints deux navires, l'un deſquels ſe nomme le Soleil, & l'autre la Lune, & que dans chacun de ces navires il y a une croix pleine de ſonnettes. Que ſi dans ces deux navires il n'y avoit point de croix, le Soleil & la Lune ſeroient privez de lumiere, & les navires feroient naufrage.

Les feſtes principales qu'obſervent les Chreſtiens de S. Jean ſont les trois ſuivantes. L'une en hyver qui dure trois jours, en memoire de noſtre premier pere & de la creation du monde. L'autre au mois d'Aouſt qui dure auſſi trois jours, & qu'ils appellent la feſte de ſaint Jean. La troiſiéme au mois de Juin qui dure cinq jours, pendant leſquels ils ſe font tous rebaptiſer avec la meſme ceremonie que j'ay dit plus haut. Ils obſervent le Dimanche, &

ne font aucun travail ce jour-là. Ils ne jeûnent point, & ne font aucune penitence. Ils n'ont aucuns livres canoniques, mais bien quantité d'autres qui ne traitent que de sortileges, avec lesquels ils assurent que leurs Prestres font tout ce qu'ils veulent, & que les diables leur obeïssent. Ils disent que toutes les femmes sont immondes, & qu'il ne leur est pas loisible d'entrer dans l'Eglise.

Ils ont entr'eux une ceremonie qu'ils appellent *de la Poule*, dont ils font grand estat, & qui n'est permise qu'aux seuls Prêtres nez d'une vierge lors de son mariage. Quand donc il est question de tuer une poule, le Prêtre qui doit faire l'action quitte ses habits ordinaires, & en prend d'autres destinez à cet effet. Il se couvre d'un linge & se ceint d'un autre, & en met un troisiéme sur ses épaules en façon d'étole. Puis il prend la poule, qu'il plonge dans l'eau pour la laver & la rendre nette ; apres quoy il se tourne du costé de l'orient pour luy couper la teste avec un couteau, ne la quittant point de la main jusqu'à ce que le sang en soit tout sorti. Pendant que la poule saigne, le Prêtre a toûjours les yeux levez au ciel comme s'il estoit exstasié, & repete en sa langue les paroles suivantes : *Au nom de Dieu, que cette chair soit profitable à tous ceux qui en mangeront.* Ils observent la mesme ceremonie quand il tuent des moutons. Ils nettoyent premierement avec grand soin le lieu où elle doit estre faite, l'arrousant d'eau & le couvrant en suite de rameaux, & une grande quantité de gens assistent à cette ceremonie comme si c'estoit à un sacrifice solennel. Quand on leur demande pourquoy les seculiers n'ont pas la permission de tuer des poules, ils disent qu'il ne leur doit pas estre plus permis que de consacrer, & ne sçavent apporter d'autre raison. Au reste ils ne mangent d'aucune chose appreste par les Turcs, si ce n'est par une grande contrainte, ny mesme des animaux qu'ils auroient tuez. Ils ont une telle haine contr'eux, qu'ils ne voudroient pas mesme boire dans un vase où auroit bû un Turc, & si un Turc leur demande a boire, dés qu'il a bû ils rompent le vase, de peur qu'aucun des leurs ne vienne à y boire sans y penser & ne soit immonde. Enfin leurs Prestres pour leur donner plus d'horreur des Turcs, leur dépeignent Mahomet sous la forme d'un grand Geant enfermé dans une prison de l'Enfer avec quatre autres de ses parens, & leurs disent que tous les Turcs sont conduits en ce lieu rempli de bestes immondes pour les devorer.

La creance qu'ils ont de leur *Salut* est telle. Ils pretendent estre

tous

tous ſauvez, & voicy ſurquoy ils ſe fondent. Apres que l'Ange Gabriel eut fait le monde par le commandement de Dieu, il luy tint le diſcours qui ſuit. *Seigneur Dieu, voila que j'ay baſti le monde que vous m'avez commandé. I'ay eu beaucoup de peine pour ce ſujet, & mes confreres auſſi, qui m'ont aidé pour élever de ſi hautes montagnes qui ſemblent toucher & ſoûtenir les Cieux. Et qui pouvoit ſans grand travail avoir fait chemin aux rivieres parmi ces montagnes, & donner ſon lieu à chaque choſe? De plus, grand Dieu, par l'aide de voſtre bras tout-puiſſant nous avons donné à ce monde une telle perfection, que les hommes ne ſçauroient s'imaginer aucune choſe pour leur profit qui ne s'y trouve. Cependant pour la ſatisfaction que je devrois avoir d'avoir fait un ſi bel ouvrage, je reſſens beaucoup d'affliction.* Que Dieu luy demandant ce qui la pouvoit cauſer, l'Ange Gabriel continüa de parler ainſi: *Mon Dieu & mon Pere, je vous diray ce qui me donne de la peine; c'eſt qu'apres avoir fait le monde de la façon qu'il eſt & avec tant de travail, je prevois qu'il viendra un nombre prodigieux de Iuifs, de Turcs, d'Idolatres & autres infideles ennemis de voſtre nom, indignes de manger & de joüir du fruit de nos labeurs.* Que Dieu repliqua pour lors à l'Ange Gabriel: *Ne te chagrine point, mon fils, il y aura au monde que tu as baſti des Chreſtiens de ſaint Iean qui ſeront mes amis, & qui ſeront tous ſauvez.* Que l'Ange s'étonnant comment cela ſe pouvoit faire; *Quoy*, pourſuivit il en parlant à Dieu, *n'y aura-t'il pas entre ces Chreſtiens-là quelques pecheurs, & par conſequent vos ennemis?* Que Dieu pour concluſion luy dit; *Qu'au jour du Iugement les bons feroient priere pour les mechans, & que par ce moyen ils auroient tous remiſſion de leurs pechez, & obtiendroient le ſalut.*

Avant que de finir le diſcours de la religion de ces Chreſtiens de ſaint Jean, il faut remarquer encore la grande averſion qu'ils ont pour la couleur bleuë appellée Indigo, juſques-là qu'ils ne la veulent pas meſme toucher. La raiſon qu'ils en donnent eſt, que certains Juifs eurent en dormant une viſion qui leur fit entendre que leur loy devoit eſtre abolie par le baptême de S. Jean. Ce que les autres Iuifs ayant appris, & voyant que S. Iean ſe preparoit à baptiſer JESUS-CHRIST, pouſſez de rage ils apporterent quantité d'Indigo, qu'ils appellent *Nil* en langue du pays, & qu'ils jetterent dans les eaux du Iourdain. Ils ajoûtent que ces eaux reſterent immondes pour quelque temps, & qu'elles euſſent empéche le baptême de JESUS-CHRIST, n'eût eſté que Dieu miraculeuſement fit apporter par les Anges un grand vaſe qu'il

fit remplir des eaux prises du Iourdain avant que les Iuifs y eussent jetté cet Indigo ; & qu'ils enleverent le vase au Ciel ; & que lors que S. Iean baptisa IESUS-CHRIST les mesmes Anges apporterent le vase où estoit l'eau, de laquelle S. Iean se servit pour le baptême ; ensuite dequoy Dieu donna sa malediction à cette couleur. Voila tout ce que j'ay pû découvrir de la religion des Chrêtiens de S. Iean.

CHAPITRE IX.

Suite de la mesme route depuis Balsara jusques à Ormus.

LE dixiéme Avril nous partîmes de Balsara pour le *Bander-Congo*, & pour faire ce voyage nous prîmes une *Terrade* ou barque exprés, parce que celles où on transporte les dates sont d'ordinaire si chargées comme j'ay dit plus haut, qu'il y a du risque quand il s'éleve un orage. Il faut remarquer avant que de passer outre, que la sortie de la riviere de Balsara est tres-difficile & dangereuse, à cause des sables dont elle est remplie, & il se trouve aussi plusieurs bancs le long du golfe qui en rendent la navigation fâcheuse. Des deux costez du golfe qui separe la Perse d'avec l'Arabie, ce sont de pauvres gens qui n'ont guere d'autre mêtier que de pescheurs, & ils sont encore plus miserables du costé de l'Arabie, qui n'a sans doute esté appellée heureuse qu'à l'égard des deux autres, qui sont presque entierement desertes & qui ne rapportent rien. Dans un voyage que je fis de Surate à Ormus, la saison estant contraire & fort avancée, nous fûmes contraints de gagner le cap de *Raz-al-gate* pour prendre les vents de terre qui viennent de la coste de l'Arabie, tenant toûjours le plus proche de terre que nous pouvions. Ces pauvres pescheurs ne manquoient pas de venir tous les jours à nostre bord, nous apportant quantité de poisson frais & salé, & la plus grande partie estoit de trois & de quatre pieds de long. Quoy que nous pussions faire ils ne voulurent jamais prendre de l'argent de nous, mais il nous leur falut donner du ris en payement, & ils ne nous demanderent autre chose. Le Capitaine de nostre vaisseau ayant compassion de leur misere, voulut leur faire donner du plus beau ris qu'il avoit ; mais ils le refuserent, & demanderent du ris rouge & grossier qu'ils avoient vû dans l'auge de la cage des poules, & qu'on donne d'ordinaire pour nourriture à cette volaille &

aux cochons. Ie crois qu'ils ne demanderent de celuy-là que parce qu'ils le voyoient plus gros, & qu'ainſi ils en auroient davantage. Un jour il vint ſept ou huit barques de ces peſcheurs qui monterent tous ſur noſtre vaiſſeau avec quantité de beau poiſſon. Il y avoit parmi eux des enfans & des vieillards, dont quelques-uns pendant qu'on leur montroit le ris qu'on leur vouloit donner pour leur poiſſon, le dos tourné contre les cages de nos poules mettoient la main par derriere pour dérober quelques pincées de gros ris. Le Capitaine conſiderant cette grande pauvreté, fit ſigne aux matelots de les laiſſer faire, tout leur larcin ne pouvant paſſer deux livres de ris. J'eus pitié de leur miſere, & je priay le Capitaine de m'en donner un ſac de trente ou quarante livres que je leur diſtribuay, les exhortant à en faire bonne chere le ſoir quand ils ſeroient de retour chez eux. Mais un des vieillards me dit qu'ils ſe garderoient bien de le manger, qu'au contraire ils le conſerveroient pour des malades ou pour quelque mariage; ce qui fait voir la grande pauvreté de ces Arabes, & ſi le reſte de l'Arabie heureuſe eſtoit de la ſorte, ce ſeroit aſſurement un pays tres-malheureux.

Il y a pluſieurs Iſles dans le golfe Perſique; mais la principale de toutes eſt l'Iſle de *Baharen* où ſe fait tous les ans la peſche des perles, dequoy je parleray en ſon lieu. Dans toute cette Iſle l'eau eſt fort mauvaiſe, & voicy quelque choſe de ſurprenant. Ceux qui veulent avoir de bonne eau ont leurs plongeurs, qui vont le matin en mer à la portée de deux ou trois mouſquets de l'Iſle. Quand ils ſont là ils plongent au fond de la mer, & rempliſſent quelques pots de terre de cette eau qui eſt douce & bonne; puis ils bouchent bien les pots, & ſortent ainſi du fond de la mer. Ils vont porter cette eau à ceux qui les ont envoyez, & elle eſt tres-excellente à boire; ce qui ne ſe trouve en aucun lieu qu'auprés de cette Iſle, m'en eſtant particulierement informé dans tous mes voyages. Je diray ſeulement (ce qui eſt encore digne de remarque) qu'au cap de Comorin & le long des coſtes de Coromandel & de Malabar où il n'y a point d'eau douce, & où ils ne s'amuſent point à faire des eſtangs pour recevoir l'eau de pluye comme aux autres lieux des Indes, quand la mer eſt retirée les femmes viennent avec des cruches, & le plus prés de la mer qu'elles peuvent elles creuſent environ deux pieds dans le ſables, où elles trouvent de l'eau douce & aſſez bonne, dont elles empliſſent leurs cruches avec une écuelle. On en fait de meſme le long de deux rivieres que nous paſſons dans le Royaume de Viſa-

auparavant que de nous rendre à la mine des diamants. L'eau de de ces rivieres eſtant fort mauvaiſe & comme ſalée, les habitans du lieu font auſſi des trous dans le ſable le plus proche de la riviere qu'il leur eſt poſſible, & trouvent de bonne eau.

De Balſara juſques où l'Euphrate entre dans la mer, il y a une petite Iſle où l'on jette l'ancre pour attendre le bon vent. Nous y demeurâmes quatre jours, & de là au *Bander-Congo* il nous en falut quatorze, & nous y arrivâmes le vingt-troiſiéme Avril. Ce lieu-là ſeroit beaucoup meilleur pour les marchands que le ſejour d'Ormus, qui eſt tres-mal ſain & tres-dangereux, comme je diray ailleurs. Mais ce qui empeſche que le Bander-Congo ne l'emporte ſur Ormus pour le commerce, eſt que le chemin juſqu'à Lar eſt tres-mauvais, & qu'il n'y a que les chameaux qui y puiſſent aller, les paſſages difficiles & le manquement d'eau en bien des endroits rendant la route preſque inacceſſible pour les chevaux: mais d'Ormus à Lar le chemin eſt tolerable. Nous demeurâmes deux jours au Bander-Congo, où il y a un Facteur Portugais qui prend la moitié des doüanes, comme il eſt porté par l'accord entre les Portugais & le Roy de Perſe. Ce Facteur nous receut fort civilement, & ne voulut jamais permettre que nous priſſions d'autre logis que le ſien, où il nous regala le mieux qu'il luy fut poſſible.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que les grands vaiſſeaux qui veulent entrer dans le golfe, & aller d'Ormus à Balſara, doivent de neceſſité prendre des pilotes du pays, & qu'il faut avoir tóûjours la ſonde à la main, parce qu'il y a par tout quantité de bancs.

Le trentiéme nous prîmes une barque pour le Bander-Abaſſi, & ſur les deux heures apres midi nous fiſmes voile, & vînmes repoſer trois ou quatre heures à un village qui eſt ſur le bord de la mer dans l'Iſle de Kechmich.

Kechmich eſt une Iſle de trois lieuës de tour, & à cinq ou ſix d'Ormus. Elle paſſe en fertilité toutes les Iſles de l'orient où il ne croit ny froment ny orge; mais à Kechmich il y en vient en quantité, & ſans cela on auroit de la peine à ſubſiſter à Ormus, parce que c'eſt de cette Iſle d'où l'on tire la plus grande partie des proviſions pour les chevaux. Il y a dans l'Iſle une bonne ſource d'eau, & c'eſt pour ſa conſervation que les Perſans y ont baſti une forteresſe, de peur que les Portugais qui tenoient alors Ormus ne s'en puſſent prevaloir. Car comme je diray dans la deſcription de cette Iſle que je feray en un autre lieu, elle n'a point

d'autre eau douce que celle qui se rassemble de la pluye dans les cisternes ; & comme elle vient à tomber sur une terre salée, il ne se peut faire qu'elle ne retienne quelque chose d'acre qui luy donne un mauvais goût. Mais l'eau des cisternes du Bander-Congo est beaucoup meilleure, & c'est en partie ce qui en rendroit le sejour plus propre pour le commerce, n'estoit comme j'ay dit, les six journées de mauvais chemin de ce lieu-là jusqu'à Lar.

Pour retourner à l'Isle de *Kechmich*, les Hollandois l'assiegerent sur un different qu'ils eurent en 1641. & 1642. avec le Roy de Perse pour le negoce des soyes. Voicy en peu de mots quelle en fut la cause. Les Ambassadeurs du Duc d'Holstein estant arrivez en Perse, les Hollandois s'imaginerent qu'ils venoient pour enlever toute la soye, & dans cette pensée la hausserent jusqu'à cinquante tomans, quoy que le prix d'alors ne fût qu'à quarante-deux. Dés que les Ambassadeurs furent partis les Hollandois ne voulurent plus la payer qu'à quarante-quatre, qui estoit deux tomans de plus qu'ils n'avoient accoûtumé. Le Roy piqué de ce qu'ils ne vouloient pas tenir leur parole, ne vouloit plus aussi qu'ils vendissent leurs marchandises sans payer les doüanes dont ils sont exempts en prenant les soyes. Les Hollandois voyant la resolution du Roy prirent aussi la leur, & vinrent tenir la plage d'Ormus pour empescher le negoce. Ils assiegerent en mesme temps la forteresse de Kechmich dans l'esperance de se rendre maistres de cette Isle ; mais la chaleur est si grande & si insupportable à Ormus depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, que les vaisseaux croisant dans la plage, comme il faut avoir à toute heure la sonde à la main, parce que la mer est basse en bien des endroits, à mesure qu'on changeoit de bord, les matelots en sondant tomboient de défaillance sur le tillac. Ainsi ils perdirent une grande partie de leurs gens & quitterent l'entrepriſe, ayant enfin obtenu apres plusieurs presens faits aux Grands de la Cour qu'ils ne payeroient que quarante-six tomans de la soye.

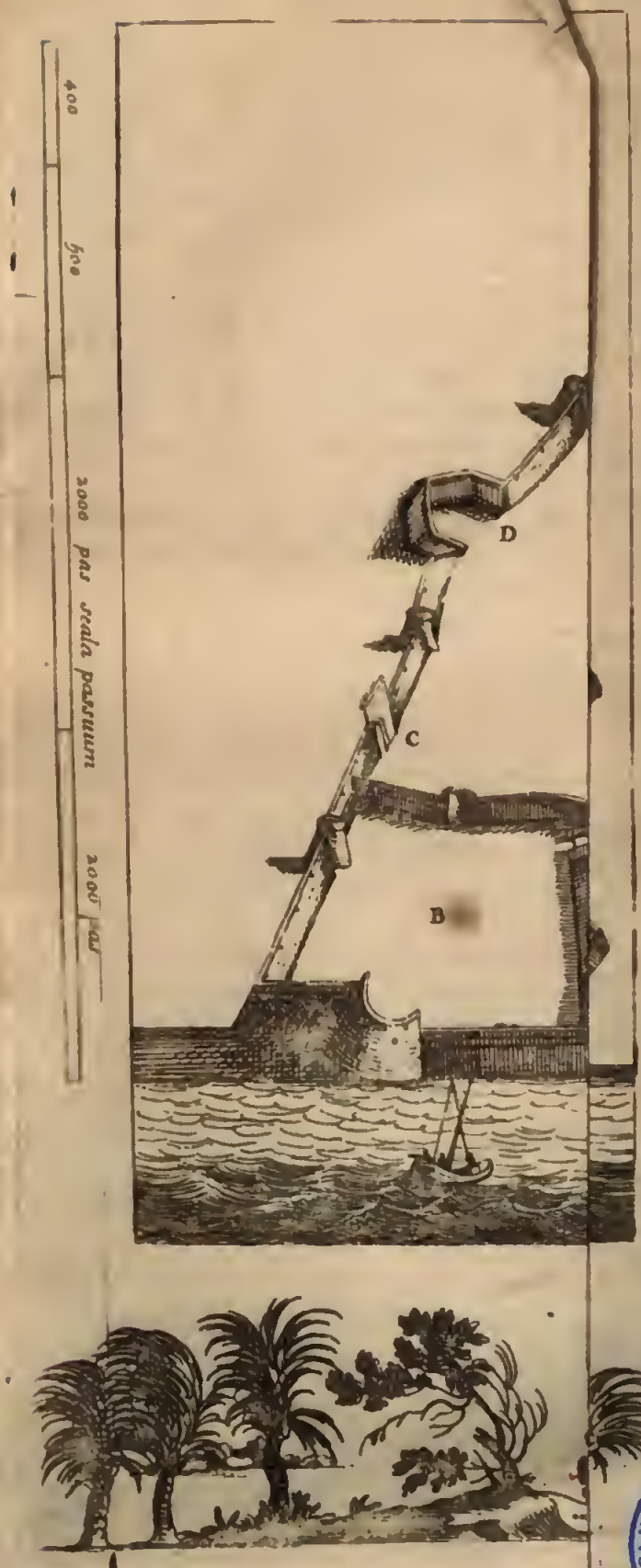
Larec est une autre Isle plus proche d'Ormus que Kechmich, & qui est inhabitée Le sieur Hollebrand Commandeur Hollandois y avoit fait faire un jardin auprés d'une mare, où les cerfs & les biches de l'Isle viennent boire. Il y en a une telle quantité qu'en un jour nous en tuâmes quarante-cinq. Il y nourrissoit des poules & des moutons, & en avoit fait un lieu de plaisir pour s'y aller divertir avec ses amis.

De Kechmich nous fismes voile à Ormus, où nous arrivâmes

le lendemain premier de May entre neuf & dix heures du matin. Le Commandeur Hollandois envoya auſſi-toſt prendre nos hardes qui eſtoient à la doüane ſans que nous payaſſions rien. Il eſt vray que nous avions mis nos meilleures marchandiſes dans un coffre qui avoit eſté cacheté par le Capitaine Hollandois qui eſtoit à Balſara, & qui avoit écrit deſſus, *Pour le Commandeur Hollandois qui eſt à Ormus.* Cet écrit en Hollandois fit croire aux Doüaniers que c'eſtoit pour la Compagnie Hollandoiſe, laquelle ne paye point de doüane en ce pays-là. Les Hollandois nous firent bien des carreſſes pendant noſtre ſejour à Ormus; & je parleray de cette ville quand je partiray d'Iſpahan pour aller aux Indes.

La navigation des golfes eſt ordinairement plus dangereuſe que celle de l'ocean, parce que dans les tempeſtes qui ſurviennent les ondes y ſont plus courtes, & qu'on ne peut pas prendre le large comme en pleine mer. Sur tout il y a des riſques à eſſuyer le long du golfe Perſique: car il y a des bas-fonds en pluſieurs lieux, & quantité de langues de terre qui avancent en mer où il y a tres-peu d'eau; ce qui oblige les vaiſſeaux qui entrent dans le golfe de prendre des pilotes à Ormus ou au Bander-Congo juſqu'à Balſara, & il en faut faire autant de Balſara à Ormus. Ces pilotes ſont des peſcheurs qui n'ont que la ſeule routine de cette mer, & de laquelle ils connoiſſent tous les endroits qu'il faut eviter. Le golfe du coſté de la Perſe eſt bordé preſque par tout d'un pays aride & ſablonneux où on ne trouve point d'eau, & il eſt impoſſible de ſe rendre par terre de ce coſté-là de Balſara à Ormus. Les marchands auroient eſté bien aiſes de trouver un chemin du côté de l'Arabie pour gagner Maſcaté, d'où l'on peut faire aiſément canal au Sindi, à Diu, ou à Surate, qui ſont les trois premiers ports des Indes. Le different qui eſtoit ſurvenu pour le prix des ſoyes entre le Roy de Perſe & la Compagnie Hollandoiſe à l'occaſion des Ambaſſadeurs de Holſtein, porta l'Emir de Vodana Prince d'Arabie, dont je parleray au dernier livre de mes relations, apres qu'il eut pris Maſcaté ſur les Portugais, à ſe rendre à Ormus pour propoſer aux Hollandois qui croïſoient dans la plage une route aiſée par terre de Maſcaté à Balſara; & les marchands de Balſara qui vont à Ormus pour le negoce des épiceries, & à Elcatif pour celuy des perles, auroient ſouhaitté comme j'ay dit, qu'elle eût eſté eſtablie. L'Emir offroit de fournir des chameaux juſqu'à Maſcalat, & l'Emir de Maſcalat en donnoit d'autres juſqu'à Elcatif. Mais les Hollandois conſiderant

I. Partie fol 215.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" · NAPOLI

qu'en acceptant cette offre ils romproient avec le Roy de Perſe, ce qui leur porteroit un notable prejudice, ils remercierent l'Emir de Vodana de ſa bonne volonté, & luy firent connoiſtre les raiſons pour leſquelles ils ne pouvoient prendre cette route. En effet le Roy de Perſe pendant que le different dura, fit ſçavoir aux Hollandois que ſes ſujets ſe paſſeroient aiſement de leurs épiceries, & qu'il avoit dans ſon Royaume une plante qui eſtoit auſſi forte & auſſi chaude que pouvoient eſtre le poivre & le clou. Ainſi les Hollandois qui vendoient tous les ans en Perſe pour quinze ou ſeize cent mille livres d'épiceries, dequoy ils payoient les ſoyes, n'auroient pas trouvé leur conte à fâcher le Roy en quittant Ormus pour s'établir à Maſcaté; ce qui leur oſta entierement la penſee de cette nouvelle route, qui toutefois auroit eſté tres-commode. Voicy en peu de mots le chemin qu'on auroit pris.

De Balſara on ſe ſeroit rendu à Elcatif ville maritime de l'Arabie heureuſe, auprés de laquelle il ſe fait une peſche de perles qui appartient à l'Emir d'Elcatif: car pour la peſche de l'Iſle de Baharen qui eſt vis à vis, elle eſt au Roy de Perſe. D'Elcatif on auroit eſté à Maſcalat autre ville d'Arabie, & reſidence d'un autre Emir; & de Maſcalat à Vodana, qui eſt une aſſez bonne ville aſſiſe à la rencontre de deux petites rivieres qui portent des barques juſqu'à la mer & qui prennent enſemble le nom de *Moyeſur*. Le terroir de Vodana ne produit point de bled, & ne porte que tres-peu de ris; mais d'ailleurs il abonde en fruits, & particulierement en prunes & en coins, qui n'ont pas l'âpreté des noſtres, & qu'on mange comme des pommes. Il y a auſſi de tres-bons melons, & quantité de raiſin, & comme les Juifs rempliſſent un grand quartier de la ville, l'Emir leur permet de faire du vin. Depuis Vodana juſques au golfe le pays de coſté & d'autre eſt plein de datiers, les dates ſervant de nouriture ordinaire au peuple, qui n'a pas le moyen d'acheter du bled ny du ris qu'on apporte de loin & qui ſont fort chers. De Vodana il n'y a plus que quinze lieuës juſqu'à Maſcaté, quoi que les cartes Geographiques qui ne ſont pas fort juſtes marquent un diſtance bien plus grande entre ces deux villes.

L'Emir de de vodana eſtant venu à Ormus pendant le different des Hollandois avec le Roy de Perſe, pour s'aboucher avec le Chef de la Compagnie, qui eſtoit alors Monſieur Conſtant qu'on envoya en la place du ſieur Obrechit, il luy montra une perle parfaitement ronde & tranſparente qui peſoit dix-ſept Abas, c'eſt à

dire quatorze carats & ſept octaves. Car il faut remarquer que dans tous les lieux d'orient où ſe fait la peſche des perles, on ne parle que d'abas, & un abas fait ſept octaves de carats. Monſieur Conſtant eſtant fort de mes amis pria l'Emir qu'il luy permit de me montrer la perle, ce qui luy fut accordé, & je la conſideray avec loiſir. D'Ormus je paſſay aux Indes, & le Gouverneur de Surate m'ayant demandé ſi je n'avois pas oüy parler de cette perle, je luy dis que non ſeulement j'en avois oüy parler, mais auſſi que je l'avois veuë. Allant prendre congé de luy l'année ſuivante comme je retournois en Perſe, il ſe ſouvint de la perle, & me pria en repaſſant à Ormus d'en offrir pour luy juſqu'à 60000. Roupies. Dés que j'eus quitté le vaiſſeau je fis dépeſcher un Arabe à l'Emir de Vodana de la part du Chef des Holandois, afin que ſon meſſage fût mieux reçeu, pour luy demander s'il vouloit donner la perle pour 30000. piaſtres qui font 60000. Roupies. Mais il n'en voulut rien faire, diſant qu'il l'avoit refuſée à pluſieurs Princes d'Aſie qui luy en avoient offert beaucoup d'argent, & qu'il la vouloit garder. La feuë Reine Mere me montra un jour une perle en poire de meſme nature, & qui peſoit ſix ou ſept carats.

CHAPITRE X.

Du cinquiéme voyage de l'Auteur, & des avantures de quatre François.

DANS mes quatre premiers voyages j'ay pris quatre differentes routes, dont je crois avoir fait aſſez exactement la deſcription. Il me reſte à parler des deux derniers, que j'ay faits par la meſme route que j'ay tenuë dans le deuxiéme, à ſçavoir par Smyrne & Tauris juſqu'à Iſpahan.

Je partis donc de Paris pour mon cinquiéme voyage au mois de Fevrier de l'année 1657. & me rendis à Marſeille, où je m'embarquay pour Ligourne dans un petit vaiſſeau Marſeillois. Ayant levé l'ancre de grand matin nous découvrîmes apres midi un Corſaire qui venoit fondre ſur nous, & qui nous donna la chaſſe juſques proche de la coſte. Nous la gagnâmes à force de voile, & mîmes pied à terre à un petit havre entre la Cioutat & Toulon. J'avois pris ſur moy tous mes joyaux, & n'avois laiſſé dans le vaiſſeau que ce qui ne ſe pouvoit aiſement porter, & qui toutefois

fois pouvoit bien monter à vingt-cinq ou trente mille livres. Ny moy ny plusieurs de ma compagnie ne voulûmes pas nous hazarder de nous remettre sur le vaisseau, dans la crainte que nous eûmes que le Corsaire ne l'attendît, & ayant trouvé des chevaux au lieu où nous estions descendus nous regagnâmes Marseille. Nostre petit vaisseau où j'avois laissé un de mes gens se hazarda dés le lendemain de remettre à la voile, & sans mauvaise rencontre le deuxiéme jour se rendit à Ligourne avec un vent favorable.

Etant de retour à Marseille nous vîmes arriver un vaisseau Anglois qui venoit d'Espagne & s'en alloit à Ligourne. Il moüilla aux Isles, & pour l'obliger à expedier ses affaires & à partir quand il nous plairoit, Monsieur le Baron d'Ardiliere, deux fils de Monsieur Thibaut Bourgmestre de Middelbourg & moy, fimes entre nous une bourse de quarante pistoles dont nous fimes present au Capitaine. Ainsi nous fimes voile deux jours aprés l'arrivée du vaisseau, & eûmes assez bon vent jusques vis-à-vis de Masse, où s'estant changé nous fûmes contraints de nous approcher de l'Isle de Corse, & d'aller enfin jetter l'ancre derriere la Gorgone petite Isle à trois lieuës de Ligourne. Nous y demeurâmes quatre jours entiers, non sans crainte des Corsaires qui passent souvent entre ces deux Isles, mais nous eûmes le bon-heur de n'en voir paroistre aucun.

Le vent s'étant rendu favorable nous vinmes en quatre heures à Ligourne, où nous fûmes obligez de faire une espece de quarantaine, parce que la ville de Marseille estoit suspecte de contagion. Mais nous ne fûmes pas enfermez long-temps, & pendant que la flote se preparoit pour le Levant, je fus passer quelque jours à Pise auprés du Grand Duc, qui voulut que je l'entretinse souvent de mes voyages, & qui à mon retour à Ligourne me fit l'honneur de m'envoyer des fruits, du fromage, des saucissons & d'excellent vin. Deux jours avant nostre départ je retournay à Pise pour prendre congé de son Alteſſe, & le Cardinal de Medicis m'ayant demandé si j'avois trouvé le vin de Florence bon, je luy dis que j'en avois fait part à ceux de ma compagnie, & que nous l'avions trouvé si excellent qu'il ne nous en estoit point resté pour le voyage. Le Cardinal me repartit en soûriant qu'il m'entendoit bien, & le dit en mesme temps au Grand Duc, de sorte qu'estant de retour à Ligourne son Alteſſe m'envoya le lendemain six grands quaissons de vin & son Eminence deux, & apres en avoir regalé plusieurs honnestes gens du vaisseau, j'en eus en-

core assez à mon arrivée à Smyrne dequoy en faire present au Consul François.

Nous partîmes de Ligourne sept vaisseaux de conserve, deux destinez pour Venise, un pour Constantinople, un pour Alep, trois pour Smyrne, & je montay sur un vaisseau Hollandois. Nous touchâmes à Messine, & il ne nous arriva rien de particulier dans nostre navigation jusques à Smyrne. Mais avant que d'en partir pour prendre la route de Tauris, je raconteray au Lecteur l'histoire de quatre François, dont les divers incidens donneront beaucoup de lumiere pour s'instruire des mœurs & des coûtumes tant des Turcs que des Persans,

Dans l'attente du départ de la Caravane qui ne pouvoit estre preste que de cinq ou six semaines, & sur l'avis que j'eus qu'un riche Juif marchand joüaillier à Constantinople avoit à vendre quelques perles de prix, tant pour leur grosseur que pour leur beauté, ce qui est la meilleure de toutes les marchandises qu'on puisse porter aux Indes, j'envoyay à Constantinople un homme que je menois avec moy, & qui entendoit fort bien cette sorte de negoce. Un Gentilhomme Normand nommé de Reville se trouvant à Smyrne se joignit avec luy dans ce voyage, & ils passerent ensemble dans le mesme vaisseau qui menoit à Constantinople Monsieur de la Haye Ambassadeur de France & Madame sa femme. Ce Gentilhomme avoit deux ou trois mille ducats en bourse, & ne manquoit ny d'esprit ny de courage qui répondoient à sa bonne mine; mais il n'avoit peut-estre pas de la conduite à proportion, & il alloit un peu trop viste dans les affaires pour ces pays-là où il est besoin de beaucoup de retenuë. Il avoit quitté le service des Moscovites croyant entrer dans celuy des Venitiens en Candie: mais le Commandeur de Gremonville qui y commandoit alors n'ayant pû luy donner un employ tel qu'il souhaitoit, il resolut de passer en Perse. Pendant qu'il fut à Constantinople il s'avisa de joüer une piece à un Juif, ce qui faillit à luy attirer une tres-méchante affaire, & voicy comme la chose arriva. Les Juifs qui ne perdent point de temps pour tâcher de profiter des occasions qui se presentent, venoient trouver souvent l'homme que j'avois envoyé, & outre les perles dont il estoit question & qu'il n'acheta point, parce qu'on les luy mettoit à trop haut prix, luy apportoient des pierres de prix pour voir si quelqu'une luy donneroit dans la vuë. Le Gentilhomme Normand fit connoissance avec eux; & tirant un jour à part celuy qui luy sembloit le plus riche, luy dit qu'ayant dessein de passer aux Indes il vouloit

employer la valeur de quatre mille ducats en perles, & qu'il le prioit de luy en chercher. Il ajoûta qu'il payeroit moitié en argent, & moitié en marchandiſe, & luy fit voir en meſme temps deux mille ducats que le Juif devoroit déja des yeux. Quelques jours apres il luy apporta quatre belles perles avec quelques emeraudes, & ils convinrent aiſement du prix, parce que le Gentilhomme n'avoit autre deſſein que de ſe moquer du Juif. Pour la deuxiéme fois il luy expoſe en vuë les deux mille ducats, que le Juif, qui croyoit avoir trouvé ſa dupe, contoit comme eſtant à luy. Il ne reſtoit plus qu'à produire la marchandiſe qui devoit faire l'autre partie du payement, & le Juif demandant à la voir, le Gentilhomme ſans le faire languir, luy dit auſſi-toſt que la marchandiſe qu'il avoit à luy donner eſtoit une bonne & forte fievre quarte qu'il gardoit depuis long-temps, qu'il n'en pourroit jamais trouver de meilleure, & qu'il ne la mettoit pas à trop haut prix, puis qu'il ne la luy contoit que pour deux mille ducats. Le Juif qui eſtoit riche & avoit grand credit à la Porte fut ſi outré de cette raillerie, qu'il s'en manqua peu qu'il n'en arrivât beaucoup de bruit. Car ſur ce que le Gentilhomme luy avoit dit qu'il vouloit aller en Perſe & aux Indes, il auroit pû aiſement le faire paſſer pour eſpion, & luy attirer une tres-mechante affaire. Mais les Iuifs ne pouvant guere rien faire dans leur negoce ſans les marchands François, quelques-uns repreſenterent à celuy qui avoit receu l'affront, que c'eſtoit un trait de folâtre qu'il falloit excuſer, & le prierent que la choſe ne paſsât pas outre, ce qu'ils obtinrent enfin, parce que les Iuifs, comme j'ay dit, ont beſoin d'eux. Mon homme voyant que les Iuifs tenoient leur marchandiſe trop chere hâta ſon retour, & revint ſans avoir rien acheté. Le Gentilhomme Normand qui craignoit avec raiſon que ſous main les Iuifs ne luy fiſſent faire quelque piece, le preſſoit de ſon coſté de partir, & eſtant venus par mer de Conſtantinople à Burſe, ils firent le reſte du chemin par terre juſques à Smyrne.

Pour faire de ſuite & en peu de mots l'hiſtoire de ce Gentilhomme & de ſon compagnon de voyage, & la joindre avec celle de deux autres François de bonne famille, dont les avantures donnerent lieu à une fâcheuſe diſgrace qui arriva aux deux premiers à Babylone, je paſſeray pluſieurs circonſtances qui ne ſont pas beaucoup neceſſaires à mon recit.

De Reville eſtant de retour à Smyrne, ſe mit dans un Almadier qui eſt comme une petite barque armée, qui d'ordinaire touche à Schio & à Rhodes pour aller en Cypre, où preſque tous les

jours on trouve des commoditez pour gagner Alexandrete. De là il fut à Alep, où il pourvût à ce qui luy estoit necessaire pour le voyage de Babylone & pour de là passer en Perse.

Quelques jours avant que Reville fust arrivé à Alep, il y vint deux François, l'un nommé Neret, & l'autre Hautin Auditeur des Comptes. Ils avoient quatre quaisses pleines de fausses pierreries mises en œuvre, dont la pluspart estoient de celles du Temple, sur lesquelles ils se flatoient de faire un grand gain en Perse. De Marseille ils s'estoient rendus à Seyde, de Seyde à Damas, ayant oüy dire qu'ils pourroient passer à Bagdad avec le Topigibachi dont j'ay parlé au chapitre precedent. Il faut que le lecteur se souvienne que ce Topigi-bachi ou Chef des canonniers estoit celuy qui avoit aydé à Sultan Amurat à prendre Bagdad, & qu'en reconnoissance de ses services le Grand Seigneur luy avoit donné à Damas un Timar de plus de quatre mille écus de revenu. C'étoit sa coûtume de passer tous les ans de Damas à Bagdad dans la saison que le Roy de Perse pouvoit l'assieger, & cette saison ne durât que trois ou quatre mois, dés qu'elle estoit passée & qu'elle alloit faire place aux vents & aux pluyes, il retournoit à Damas. Il prenoit d'ordinaire avec luy vingt-cinq ou trente chevaux, & faisoit le chemin en dix-huit jours ou en vingt au plus coupant droit par le desert, où les Arabes avoient charge de luy apporter des vivres sur le chemin. Il est bien aise dans ce voyage de faire plaisir aux Francs, & de les conduire par cette route la plus courte de toutes, quand il s'en presente, parce qu'il en tire de l'avantage & qu'il en reçoit toûjours une honeste recompense. Les deux François l'ayant donc prié qu'ils pûssent passer en sa compagnie, le Topigibachi leur promit de leur faire cette grace, mais en les avertissant que ce ne pouvoit estre que dans deux ou trois mois, & qu'il falloit avoir patience jusques-là, dequoy ils demeurerent d'accord de part & d'autre. Mais les François n'eurent pas demeuré à Damas sept ou huit jours, qu'ayant fait connoissance avec un Spahi renegat Marseillois, ils écouterent la proposition qu'il leur fit de les mener par la route ordinaire de la Mesopotamie, leur representant qu'ils seroient à la Cour de Perse avant que le Topigi-bachi partît de Damas Malheureusement pour eux ils suivirent ce conseil, & s'estant pourvûs secretement de chevaux ils partirent de Damas sans bruit, & sans que le Topigi-bachi en eût connoissance. Dés qu'il eut eu avis de leur départ apres la courtoisie qu'il leur avoit faite, il se sentit si offensé de leur procedé qu'il prit resolution de s'en vanger. Il dépescha sans perdre temps un de ses

valets Arabes par le desert au Bacha de Bagdad, pour luy donner avis que deux François devoient passer par cette ville, & qu'il ne manquât pas de les faire arrêter ; que c'estoient asseurement deux espions, qui ne passoient en Perse que pour aller porter des avis au Roy contre les interests du Grand Seigneur, & qu'il n'en avoit pû juger autrement pendant le sejour qu'ils avoient fait à Damas. Il les luy dépeignit depuis les pieds jusqu'à la teste, la taille, le poil, les traits du visage, & il n'avoit pas envie qu'ils échapassent du piege qu'il leur dressoit.

Les deux François arriverent donc à Alep avec leur Spahi, qui avant que de partir de Damas s'estoit mis dans l'esprit de leur joüer un mauvais tour à Ourfa. On se repose d'ordinaire quelques jours en ce lieu-là pour faire des provisions de bouche, & cependant le traître Spahi fut avertir le Bacha qu'il menoit deux François qui ne pouvoient estre que deux espions. C'en fut assez pour obliger le Bacha à les faire prisonniers, & à se saisir en mesme temps de tous leurs effets. Il mit d'abord la main sur huit cent piastres qu'ils avoient en especes, & par bon-heur ils avoient de l'or cousu sur eux où il ne fut point touché. Le Spahi ne manqua pas d'avoir sa part du butin, & cela doit bien instruire les voyageurs à prendre garde avec qui ils se mettent en chemin dans la Turquie.

Quelques jours apres il arriva à Ourfa un serviteur du Consul François d'Alep ; qu'il envoye tous les ans pour acheter des laines à Erivan & à Tauris. Comme il avoit vû que le Consul son maître avoit fort bien reçû ces deux François quand il passerent à Alep, il fut surpris d'aprendre qu'ils estoient arrestez à Ourfa par le Bacha, & estant connu de luy il le fut trouver, pour luy representer que ces François n'alloient en Perse que pour passer aux Indes, où on leur avoit fait esperer que les bagatelles qu'ils portoient se vendoient bien. Enfin à force de prieres, & en l'asseurant que la nation luy en seroit obligée, les deux François furent relâchez : mais les huit cens piastres demeurerent pour les frais, & il n'y eut pas moyen de les recouvrer. Le Spahi ayant repris le chemin de Damas, & les François n'ayant personne avec eux qui entendit le langage du pays, ils n'eurent point de meilleur recours qu'au serviteur du Consul, quittant heureusement pour eux la resolution de passer par Bagdad, où sur l'avis du Topigi-bachi le Bacha leur auroit fait un méchant parti. Quoy que le chemin fut beaucoup plus long par Tauris, ils le suivirent par cette route, & mesme il les conduisit jusqu'à Ispahan, où il

ne fut pas recompenſé comme le meritoit le ſervice qu'il leur avoit rendu.

Il faut maintenant reprendre l'hiſtoire du Gentil-homme Normand, qui va bien-toſt ſouffrir la peine que le Topigi-bachi crut eſtre deuë à l'affront qu'il pretendoit avoir reçu des deux François. Trois ou quatre jours apres leur départ d'Alep, Reville & ſon compagnon y arriverent, & ayant pris pluſieurs lettres de recommandation pour la Perſe, tant du Conſul que des principaux marchands, ils eurent le bon-heur de n'attendre que ſept ou huit jours le départ d'une Caravane pour Babylone. Dés qu'ils eurent mis pied à terre hors du Kilet, ſur la creance qu'on eut aſſez vray-ſemblablement que c'eſtoient les deux hommes dont le Topigi-bachi avoit écrit au Bacha, ils furent menez d'abord devant luy, & on ſe ſaiſit en meſme temps de toutes leurs hardes & de leurs lettres. Le Bacha ayant envoyé querir les Peres Capucins pour avoir l'explication de ces lettres, il ne s'en voulut pas tout-à-fait fier à eux, & fit venir pour les lire un Medecin Sicilien qu'il avoit à ſon ſervice, avec ſon Treſorier qui avoit eſté fait eſclave au commencement des guerres de Candie. Mais ny le Medecin, ny le Treſorier, non plus que les Capucins, ne voulurent pas expliquer au Bacha quelques endroits de ces lettres qui auroient pû nuire aux deux François; ce qui n'empeſcha pas qu'ils ne fuſſent enfermez dans une étable pleine d'ordures, & qu'on ne les menaçât tous les jours de les faire mettre à la bouche du canon s'ils ne confeſſoient la verité. Car en effet le Bacha les croyoit coupables & ajoutoit foy à ce que le Topigi-bachi luy avoit écrit contr'eux. Mais comme il eſtoit attendu de jour en jour, les Capucins & le Cadi meſme prierent le Bacha de ſuſpendre ſon arreſt juſqu'à l'arrivée du Chef des canoniers, pour voir s'il les reconnoiſtroit, & s'il n'y avoit point quelque mépriſe, afin qu'il rendît un jugement equitable. Le Bacha n'ayant pû refuſer cette grace à leur priere, ils demeurerent vingt-deux jours dans cette ſale priſon. Le Topigi eſtant arrivé fut ſalüer le Bacha, qui luy dit qu'il avoit arreſté les deux François ſur l'avis qu'il luy en avoit donné, mais que devant eſtre fatigué du voyage, il luy falloit laiſſer prendre du repos, & que le lendemain il les pourroit voir.

Le jour venu, par l'ordre du Bacha on amena les deux priſonniers en ſa preſence, & quoy qu'il y eût quelque reſſemblance de poil & de taille entr'eux & les deux autres François, le Topigi-bachi qui avoit eu le temps de bien prendre tous les traits de ceux qui luy avoient fait affront, dit au Bacha que ces deux François

qu'il voyoit-là n'eſtoient pas ceux dont il luy avoit donné avis pour les arreſter. Le Bacha entra en colere à ce diſcours, & croyant que le Topigi-bachi ſe voulut moquer de luy, ou qu'il eût pris d'autres ſentimens depuis ſon arrivée en faveur des deux François; d'où te vient, luy dit-il, un ſi ſubit changement? N'eſt-ce pas le meſme poil que tu m'as marqué par ta lettre? N'y en a-t-il pas un âgé? N'y en a-t'il pas un jeune? Ne ſont-ils pas tels que tu les as dépeints? Aſſurément les Capucins t'ont fait cette nuit un preſent pour te dédire, & ſans cela tu ne parlerois pas comme tu fais. Le Topigi-bachi qui n'eſt guere moins conſideré dans Bagdad que le Bacha meſme, fût piqué de ce diſcours, & menagea ſi bien les choſes avec le Cadi que le Bacha relâcha enfin les priſonniers, à condition qu'ils n'iroient pas en Perſe, & qu'ils prendroient le chemin de Balſara pour les Indes où ils furent en effet. Mais il fallut ſur toutes choſes que le Bacha eût ſon droit, & Reville avant que de ſortir de Bagdad y laiſſa une partie des ducats dont il avoit fait montre au Juif de Conſtantinople.

Reville & ſon compagnon eſtant arrivez aux Indes paſſerent juſqu'en Bengale, & furent voir le *Nabab Mirgimola* General des armées du Grand Mogol. Ils luy furent preſentez par les Anglois qui avoient affaire avec ce Prince, & qui luy firent connoître que ces deux François ſouhaitoient de prendre parti auprés de luy. Mais le Nabab leur repreſenta, qu'outre qu'ils ignoroient la langue du pays & leur maniere de faire la guerre, il ne jugeoit pas à leur mine qu'ils fuſſent gens à ſe contenter dans pluſieurs marches d'une pipe de tabac par jour avec de l'eau & une poignée de ris, & d'une ſimple toile ſur la teſte qui ſert auſſi de ceinture pour toute tente & tout abri contre les chaleurs exceſſives de ces pays-là.

Reville voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour luy aux Indes, ſe rendit à Iſpahan dans l'eſperance d'y trouver quelque employ. Les Anglois le receurent en leur logis, & firent ſçavoir au *Nazar* ou grand Maiſtre de la maiſon du Roy, qu'il eſtoit arrivé un Gentil-homme François qui eſtoit brave & entendoit bien la guerre. La rencontre des affaires ſembloit aſſez favorable pour Reville, parce qu'on avoit eu avis à la Cour qu'il y avoit pluſieurs Corſaires ſur la mer Caſpienne qui faiſoient des deſcentes dans le Guilan & le Mazandran. Le Nazar fit réponſe que dés qu'il verroit l'occaſion propre il ne manqueroit pas de le dire au Roy, qui eſtoit alors Cha-Abas II. & s'en acquita ainſi qu'il l'avoit promis.

Il y avoit alors à la Cour un vieux Roy de Georgie âge de plus

de quatre-vingt ans, & que le Roy de Perſe y avoit fait venir adroitement apres pluſieurs refus, ſur la promeſſe qu'il luy fit de reſtablir ſes enfans. Le Roy pour le divertir vouloit qu'il fût de tous ſes plaiſirs, il le menoit à la chaſſe, il ne beuvoit point ſans luy, mais avec toutes ſes careſſes il ne tint pas ce qu'il luy avoit promis. Trois ou quatre jours apres que les Anglois eurent donné avis à la Cour de l'arrivée de Reville, le Roy ſe trouvant de belle humeur & dans la débauche avec le vieux Roy de Georgie, le Nazar prit ſon temps pour luy dire qu'il eſtoit venu un Franc à Iſpahan, tel que les Anglois luy avoient dépeint. Le Roy commanda auſſi-toſt qu'on le fit venir, & ſur cet ordre Reville ſe rendit à la Cour ſuivi du trucheman des Anglois. Quand il eut ſalué le Roy, ſa Majeſté demanda au Nazar ce qu'il avoit oüy dire de ce Fringuis-là. Le Nazar répondit qu'il avoit appris qu'il avoit eu d'aſſez beaux commandemens dans les armées, ce que le Roy ſe contenta de ſçavoir pour cette fois. Demi-heure apres ſa Majeſté demanda auſſi au trucheman ce qu'il en avoit oüy dire de ſon coſté, à quoy celuy-cy repartit qu'on luy avoit aſſeuré qu'il avoit toûjours commandé mille hommes. Apres cela le Roy demeura encore quelque temps ſans s'informer d'autre choſe. Puis il ordonna au trucheman de luy demander à luy-meſme quel commandement il avoit en Chreſtienté; à quoy Reville répondit qu'il eſtoit Capitaine de la Compagnie des Gardes du corps du Roy d'Angleterre, qui eſtoit de deux cent hommes. A cette réponſe de Reville le Roy ſe mit en colere, & regardant le Nazar de mauvais œil; chien que tu es, luy dit-il, tu m'as dit que ce Fringuis avoit commandé mille hommes, & il avoüe luy-meſme qu'il n'a eſté Capitaine que d'une Compagnie de deux cens hommes; demande-luy pourquoy il eſt venu en ce païs. Reville répondit que c'eſtoit pour tâcher de diſſiper en des païs éloignez le chagrin qui luy duroit encore de ce qu'on avoit fait mourir le Roy d'Angleterre qu'il ſervoit, & qu'il n'avoit pû ſe reſoudre depuis ce temps-là à demeurer dans la Chreſtienté. Le Roy plus fâché qu'auparavant d'entendre un tel diſcours; comment eſtoit-il poſſible, dit-il à Reville en luy jettant un regard de colere, que tu fuſſes Capitaine des Gardes du corps du Roy qui t'avoit à ſon ſervice, & que toy & tous tes gens n'ayent pas peri pour ſa defenſe, & donné juſqu'à la derniere goute de leur ſang? Tu n'es pas digne de vivre, pourſuivit le Roy; & en meſme temps commanda au Nazar de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & de le faire mettre en lieu de ſeureté où il luy en pût répondre. L'ordre du Roy fut incontinent

continent executé, & Reville eut pour priſon le logis du Nazar, où il fut aſſez doucement traité, les viandes ne luy manquant pas, & les Francs ayant ſoin de luy envoyer du vin, de ſorte qu'il avoit tout ce qu'il pouvoit ſouhaitter pour la bouche. Il faut remarquer que c'eſt la coûtume en Perſe, que lors que le Roy a fait mettre quelqu'un en priſon, il n'y a qui que ce ſoit qui oſe luy parler en ſa faveur, & il faut de neceſſité que ſon élargiſſement vienne du pur mouvement du Roy; & le mal-heur eſtoit pour le priſonnier que le Roy ne pouvoit guere ſe ſouvenir de luy, ayant un peu beu lors qu'il le chaſſa de ſa preſence. Enfin au bout de vingt-deux jours, les Eunuques du Roy à la priere d'un Franc appellé Claude Muſin armurier de la Cour qui faiſoit d'ordinaire le folâtre avec eux, ſe hazarderent d'en parler au Roy, qui ordonna que Reville le vint ſalüer le lendemain. Selon la couſtume on luy donna la *Calate*, qui eſt la veſte ordinaire de ceux qui vont ſalüer le Roy, & de la ſorte il eût ſon congé. Depuis ce temps-là il repaſſa en Europe, & je le rencontray à Amſterdam.

Je reviens aux deux François qui furent la cauſe innocente de la diſgrace que Reville eſſuya à Bagdad, & que le ſerviteur du Conſul François d'Alep conduiſit à Iſpahan. Comme ils ſceurent que j'avois montré quantité de beaux joyaux au Roy de Perſe, & qu'il m'en avoit acheté pour plus de quarante mille écus, ils eurent honte pendant mon ſejour à Iſpahan d'expoſer leurs babioles du Temple. Mais ſept ou huit jours apres mon départ, ils furent montrer leurs belles marchandiſes au Nazar, & le prier de les faire voir au Roy. Le Nazar à la vûë de ces fauſſes pierres ſe mit en colere, leur diſant pour qui ils prenoient le Roy, & qu'il n'achetoit point de ſemblables bagatelles; que ſa Majeſté avoit de l'argent pour l'employer à de bonnes pierres, & qu'il n'en entroit point d'autres dans ſon palais; que s'ils n'eſtoient François, & ſi le Roy n'aimoit la nation en ayant pluſieurs à ſon ſervice, il feroit mettre leurs marchandiſes en pieces & ſçauroit punir leur effronterie. Ainſi les deux François furent renvoyez honteuſement; & voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour eux à Iſpahan, ils reſolurent de paſſer aux Indes. Ils s'embarquerent à Ormus ſur un vaiſſeau Hollandois qui alloit à Maſulipatan ſur la coſte de Coromandel. Quatre ou cinq jours apres qu'ils eurent fait voile, le ſieur Hautin mourut en mer, & le ſieur Neret tombant malade fut toûjours languiſſant juſques à la fin. Comme il y a toûjours ſur les vaiſſeaux d'Hollande quelques matelots François, on luy en donna un pour le ſervir; mais il ne le ſervit pas fi-

delement : car dans le fort de sa maladie il se saisit de sa ceinture où il y avoit bon nombre de pistoles d'Espagne, qu'il ne garda guere comme je diray bien-tost. Le vaisseau estant heureusement arrivé à Masulipatan, le Commandeur Hollandois envoya aussitost prier les Capucins de Madrespatan, qui est un fort des Anglois proche de saint Thomé, de venir prendre un François malade & de l'emmener chez eux ; ce qu'ils firent promptement, & il mourut au bout de huit jours.

Le matelot François qui s'estoit saisi de la ceinture voulut se servir de ce qui estoit dedans, & changeant à diverses fois au cabaret quelques pistoles d'Espagne, dont d'ordinaire les gens de sa sorte ne sont pas fort chargez, cela fit soupçonner qu'ayant servi le François malade il luy auroit fait quelque larcin. La chose estant venuë aux oreilles du Commandeur Hollandois, il fit venir le matelot, & fit si bien qu'il découvrit le vol, & luy fit tout rendre à deux ou trois pistoles prés qu'il avoit mangées. Il eut soin aussi de faire vendre leurs pierres du Temple le plus avantageusement qu'il fut possible, & les Peres Capucins de leur costé rapporterent à la masse tout ce qui appartenoit à celuy qui estoit mort chez eux. La Compagnie Hollandoise eut soin de faire tenir tout cet argent à Amsterdam, & il fut conté fidellement à Paris à Monsieur Chandelier Avocat en Parlement beaufrere du sieur Hautin & son principal heritier.

Ce n'est pas là le seul exemple que je pourrois produire du bel ordre estabi dans tout l'Orient, pour la conservation des biens d'un étranger de quelque pays éloigné qu'il soit, qui vient à mourir ou en Turquie, ou en Perse, ou dans les Indes. Car si ces biens tombent entre les mains des Mahometans, ils les enferment soigneusement sous la clef, & quand il y auroit des marchandises qui pourroient se gaster, ils n'y toucheront jamais, que les veritables heritiers du deffunt & bien reconnus pour tels par des preuves authentiques ne viennent les reclamer. Si ces mesmes biens viennent à la direction des Anglois ou des Hollandois, ils en prennent un inventaire & en donnent avis aux heritiers, à qui ils les font toucher fidelement ; & je doute fort qu'en plusieurs endroits de nostre Europe on apportast en de semblables occasions tant de sincerité & d'exactitude.

Voila quelles furent les aventures des quatre François ; & elles peuvent servir à instruire le Lecteur de plusieurs choses assez singulieres qui se pratiquent parmi les Turcs, les Persans & les Indiens.

Je reviens à Smyrne où j'attendis quelque temps la Caravane pour le voyage de Perſe. Toutes choſes eſtant preſtes nous prîmes la route de Tauris que j'ay amplement décrite, & il ne nous arriva rien dans le chemin qui ſoit digne d'eſtre remarqué. Je diray ſeulement que lorſque nous fûmes à Tocat, les chaleurs eſtant fort grandes nous laiſſames le chemin ordinaire du coſté du nord, pour prendre par les montagnes où il y a toûjours de l'ombrage & de la fraîcheur. En bien des endroits nous trouvâmes de la neige & quantité de tres-belle oſeille; & ſur le haut de quelques-unes de ces montagnes on trouve auſſi des coquillages comme ſur le bord de la mer, ce qui eſt aſſez extraordinaire. D'Erzerom nous fûmes paſſer à Cars; & de Cars nous vinmes à Erivan. Le Kan en eſtoit alors abſent, & s'eſtoit retiré pendant les chaleurs dans les montagnes à une journée de la ville. Son Lieutenant qu'il y avoit laiſſé m'ayant dit qu'il n'eſtoit pas de la bienſeance de paſſer outre ſans aller rendre mes devoirs au Kan, je ſuivis ſon conſeil, & je le trouvay ſous ſes tentes dans un beau valon où il y avoit encore quantité de neige. Aux endroits où elle commançoit à fondre on découvroit pluſieurs belles fleurs, & l'on avoit en ce lieu-là l'été & l'hiver tout enſemble. Le Kan me fit un tres-bon accueil & à ceux qui m'avoient accompagné; il nous donna un beau pavillon couvert d'écarlate, & pendant dix jours que nous demeurâmes aupres de luy il nous envoya à manger de ſa cuiſine à tous les repas. Les deux premiers jours il ne nous envoya point de vin, pour nous faire croire qu'il eſtoit bon Muſulman; mais jugeant qu'il nous ſeroit difficile de nous en paſſer, il ordonna à quelques cavaliers d'en aller prendre au lieu le plus proche, & ils nous en apporterent de deux ſortes qui eſtoit tres-bon. Nous fuſmes auſſi regalez de quantité de melons & de grenades, & pendant noſtre ſejour en ce lieu-là je me divertis à la chaſſe. Ie fis auſſi quelques affaires avec le Kan, mais je ne voulus pas luy montrer ce que j'avois de plus precieux, voulant que le Roy en eût la premiere vuë. Car cecy eſt à remarquer, que lors qu'on a montré quelques marchandiſes à un Kan ou Gouverneur de Province, il ne faut pas s'hazarder d'aller l'expoſer aux yeux du Roy, qui ſçait tout ſe qui ſe paſſe, & qui ſe ſentiroit offenſé que l'on eût montré une choſe à ſon eſclave avant que de le luy faire voir. Non ſeulement la marchandiſe ſeroit rebutée, mais encore le marchand courroit riſque d'eſtre mal-traité. Il y a d'ailleurs un autre inconvenient pour le marchand: car apres qu'il a montré au Roy ce qu'il a de curieux, il n'y a perſonne de ceux qui le ſça-

vent qui voulût rien acheter de luy dans le deſſein de le preſenter au Roy, parce qu'on n'oſeroit luy faire preſent d'une choſe qu'il a vüe.

Quand on a paſſé Erivan on peut quitter quand on veut la Caravane, & dés que l'on eſt en Perſe il n'y a plus de riſque à courir ſur le chemin. Ayant appris que le Kan de *Gengéa* étoit homme à acheter pour quinze ou vingt mille écus de joyaux, je pris une partie de ceux que j'avois, & avec deux de mes gens je me mis en chemin pour cette ville. Mais je changeay de deſſein à la premiere journée: car d'un coſté le chemin me dégouſta de paſſer outre eſtant exceſſivement mauvais, & ayant marché tout le jour dans des montagnes, où il n'y a que des roches, des precipices & des petits lacs où on court riſque à toute heure de tomber, je jugeay à propos de retourner en arrierre; & d'autre coſté je fis reflexion ſur ce que je viens de remarquer, qu'en montrant au Kan une partie de mes joyaux, cela me pourroit faire tort pour l'autre qui étoit beaucoup plus conſiderable, & que je n'aurois plus rien oſé montrer au Roy ſans encourir ſa diſgrace. Le lendemain de cette rude journée je tournay bride pour rejoindre le reſte de mes gens que j'avois laiſſé dans la Caravane, & je la rencontray à Nakſivan où elle ſe repoſoit pour continüer ſa route juſqu'à Tauris où elle ſe devoit rendre.

De Tauris à Iſpahan il ne m'arriva rien qui ſoit digne de remarque. Eſtant à la Cour je fus bien reçu du Roy, & je luy vendis pour ſoixante-deux mille écus de joyaux & autres precieuſes marchandiſes. Il m'honora de la Calate, & ayant reçu les meſmes honneurs à mon ſixiéme voyage, je reſerve ces particularitez pour la relation que j'en dois faire, ne voulant pas ennuyer le Lecteur par des redites inutiles.

Fin du ſecond Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE TROISIEME.

DU SIXIE'ME ET DERNIER VOYAGE de l'Auteur, & des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & en Perſe par les Provinces Septentrionales de l'Europe.

AVEC VNE RELATION PARTICVLIERE de pluſieurs pays voiſins de la mer noire, & de la mer Caſpienne.

CHAPITRE PREMIER.

Du ſixiéme & dernier voyage de l'Auteur depuis ſon départ de Paris juſqu'à ſon débarquement à Smyrne.

JE commençay mon ſixiéme voyage de Levant le vingt-ſept de Novembre 1663. & partis de Paris pour Lion accompagné de huit de mes gens de differentes profeſſions ſelon qu'ils m'étoient utiles Je portois avec moy la valeur de quatre cens mille livres, ſoit en pierreries, ſoit en ouvrages d'orfévrerie, & autres pieces curieuſes, que je deſtinois pour le Roy de Perſe & pour le Grand Mogol. Eſtant arrivé à Lion j'achetay un miroir de

fonte qui estoit rond & concave, & avoit environ deux pieds & demi de diamettre. Son effet estoit merveilleux, & lors qu'il estoit exposé au soleil, & qu'on mettoit un écu blanc au point de la reflexion des rayons, il le faisoit fondre en un instant. Il rejettoit aussi les especes si fort en dehors, que si on luy presentoit une épée il sembloit qu'il en sortoit une autre. La nuit en mettant une chandelle au devant, on pouvoit lire une lettre à deux cens pas loin en se posant au point de la reflexion. Cette piece estoit la plus belle de cette nature qu'on ait vuë depuis long-temps. Ainsi en faisant chemin je tâchay toûjours d'acquerir quelques raretez, qui pussent estre agreables à ces deux grands Monarques de l'Asie à qui j'avois eu le bonheur de plaire, & particulierement à l'oncle du Grand Mogol qui me favorisoit en toutes choses, leur ayant vendu plusieurs pieces curieuses en mes precedens voyages.

De Lion je me rendis à Marseille, où je demeuray dix jours à attendre embarquement pour Ligourne, & je fis voile avec mes gens le dix Ianvier 1664. Nous estions dans la barque du Patron Iean Flour que l'on appelloit le Postillon, parce qu'il estoit estimé le plus habile & le plus diligent Patron du pays. Comme nous faisions assez heureusement nostre route, nous apperceûmes le lendemain matin un grand vaisseau vers les Isles de sainte Marguerite. La mer n'ayant point d'amy, & voyant devant nous une barque qui fuyoit, nous en fimes autant & vinmes moüiller à une petite anse appellée le port d'*Agaïe* à deux lieuës de Frejus, où il n'y a qu'un méchant fort avec deux ou trois maisons seules. Nous fûmes à terre, parce qu'il n'estoit guere que midi, & nous vîmes là un jardin qui peut passer pour tres-beau, & qui est tres bien entretenu. Il y a des allées d'orangers & de citronniers, qui rendent le lieu aussi vert & aussi gay au cœur de l'hyver qu'en plein Esté, & on y void d'ailleurs plusieurs enjolivemens à la mode d'Italie qui en est voisine. Sur les quatre heures du soir nous retournâmes à bord, où nous ne fûmes pas plûtost que nous apperceûmes une grosse barque qui venoit dans le port à toutes voiles. Ayant demandé au Patron ce que c'estoit, il me répondit assez troublé que Messieurs de la Foraine avoient armé à Toulon cette barque, pour faire payer de gré ou de force certains droits à toutes celles qui font voile pour l'Italie, & que ceux de Marseille ne vouloient pas payer quand on les venoit exiger dans leur ville. Prevoyant le desordre qui pouvoit arriver, dés que je fus à bord je me fis donner

une caſſette que le patron me gardoit, & où eſtoient mes plus precieux joyaux. I'en pris une partie ſur moy, & donnay l'autre à la haſte à un de mes ſerviteurs croyant qu'il ne me quitteroit pas. Ayant lieu de craindre que dans la confuſion qui pouvoit ſuivre l'attaque de la barque de la Foraine qui en vouloit à noſtre Patron, je ne vinſſe à perdre quelque riche piece, je crus que je ferois bien de paſſer dans une barque Genoiſe qui eſtoit à l'ancre proche de la noſtre, & qui ne devoit rien à la Foraine. Ie me mis donc en devoir de ſauter dans cette barque; mais n'ayant pas bien remarqué la diſtance qu'il y avoit entre l'une & l'autre, au lieu de ſauter dedans je tombay dans la mer, où on n'auroit pas ſongé à me ſecourir dans le tumulte, & où je courois riſque de me perdre entre les deux barques, ſi je n'euſſe heureuſement rencontré une corde que je ſaiſis par un nœud. Un de mes ſerviteurs me voyant dans ce danger ſauta promptement dans la barque Genoiſe, & ſe ſervit de toutes ſes forces pour m'aider à monter, ce qui ne ſe fit pas ſans peine. Cependant la barque de la Foraine avançoit toûjours ſur la noſtre, & en eſtoit déja ſi proche qu'on la pouvoit acrocher, & le Capitaine pour intimider noſtre Patron, crioit que ſi on ne ſe rendoit on ne donneroit quartier à perſonne. Comme ceux de la Foraine virent que Flour ne ſe mettoit point en devoir de ſe ſoûmettre, ils firent une décharge de pluſieurs coups de mouſquet. Un de nos matelots fut bleſſé proche du maſt & mourut trois jours aprés. Le fils du Patron eut un coup dans ſon jupon qui ne fit que luy effleurer la peau, & le Patron luy-meſme receut deux bales dans ſon bonnet, ce qui l'étonna un peu. Il ne perdit pas pourtant courage, & comme un des plus habiles de ſon métier, il s'aviſa par un tour d'adreſſe de mettre ſa barque entre deux autres barques Genoiſes qui eſtoient à l'ancre dans cette baye. Ce qu'il fit ſi à propos qu'il évita le danger où il alloit tomber ſans reſſource. Car la barque de la Foraine qui vouloit joindre la ſienne & s'en emparer, s'eſtant embaraſſée dans les voiles & les cordages de tant de barques, il eut le temps & le moyen de ſortir du port, & de prendre le large à force de rames. Il faiſoit un peu de vent, & dés qu'il fut à la mer il l'eut en poupe & ſi favorable, que le lendemain du matin il arriva à Monaco, & de là en deux jours à Gennes.

Pour moy qui eſtois paſſé dans la barque Genoiſe, voyant celle du patron Flour où eſtoient mes gens échapée & hors de danger, je me fis mettre à terre avec celuy des miens qui m'avoit

ſuivi, pour voir quelle voye je devois prendre pour rejoindre noſtre barque. Mais ayant tout à propos trouvé un patron de Frontignan qui portoit du vin de Languedoc à la coſte d'Italie, je fis marché avec luy pour me paſſer à Ligourne. Ie me remis donc en mer dans ſa barque, & nous touchâmes à Villefranche, & enſuite à Monaco où nous arrivâmes un matin de bonne heure.

D'abord à mon arrivée je montay au Palais, & fus ſaluer Madame la Princeſſe en l'abſence de Monſieur le Prince qui eſtoit à Gennes. Elle me receut fort civilement, & commanda qu'on me fit voir la place, & ce qu'il y a de plus rare dans le cabinet du Prince. Il y a quantité de beaux tableaux, & pluſieurs pieces curieuſes d'horlogerie & d'orfévrerie. Mais entre autres gentilleſſes & pieces rares, il y a deux morceaux de cryſtal plus gros chacun que les deux poings, en l'un deſquels il y a prés d'un verre d'eau dans le milieu, & dans l'autre de la mouſſe; ce qui s'y eſt naturellement enfermé lorſque le cryſtal s'eſt congelé, & ces deux pieces ſont fort curieuſes. De ce cabinet on me conduiſit au garde-meuble qui eſt en bas. C'eſt une grande chambre plus longue que large remplie d'armoires, où l'on ſerre la vaiſſelle d'or & d'argent, pluſieurs lits en broderie d'or & de ſemences de perles, & autres tres-riches ornemens. De la terraſſe du Château qui eſt ſur un rocher eſcarpé qui s'avance en mer, on la découvre à plaiſir, & ce rocher n'eſt attaché aux hautes montagnes de cette coſte que par une langue de terre, qui avec les autres avantages que cette place reçoit de la nature & de l'art, la rend une des plus conſiderables de l'Italie. Ie fus voir auſſi la Monnoye, & c'eſt où l'on a batu une grande partie de ces pieces de cinq ſols que l'on a portées en Levant.

Ayant remarqué que la barque de Frontignan qui eſtoit fort chargée alloit trop lentement, le lendemain de mon arrivée à Monaco je pris une petite felouque, & fiſmes route le long de la coſte qui eſt bordée de tres-beaux villages & de tres-belles maiſons juſques à Savone; où ayant encore changé de felouque pour achever environ trente mille qui reſtent de là juſqu'à Gennes, nous fiſmes aſſez agreablement la moitié du chemin: mais un vent impetueux s'eſtant levé qui faillit à nous perdre, nous fuſmes contraints de regagner la coſte, dont nous eſtions alors éloignez de plus de trois mille. Il y a un gros village proche du lieu où nous prîmes terre, & comme il y avoit encore aſſez de jour pour entrer dans Gennes qui n'en eſt éloignée que de neuf milles,

milles, je fis chercher des chevaux pour moy & celuy de mes gens qui m'avoit ſuivi, & quoy qu'ils ne fuſſent pas des meilleurs nous les preſſâmes ſi bien que nous arrivâmes à ſoleil couchant à Genes.

Il ne ſe peut rien imaginer au monde de plus agreable à la veuë que ces neuf milles de chemin le long du rivage: car d'un coſté ce n'eſt qu'une ſuite continuelle de magnifiques maiſons & de beaux jardins, & de l'autre un rivage uni où les vagues viennent doucement ſe rompre.

Eſtant arrivé à Genes j'y trouvay mes gens, qui n'avoient pû encore partir pour Ligourne à cauſe du vent contraire: mais au bout de deux jours le vent ayant changé & s'eſtant rendu bon pour Ligourne, nous y fumes portez en vingt-quatre heures, & eſtant partis de Genes ſur le midi nous y arrivâmes le lendemain à la meſme heure.

Je fus d'abord ſaluër le Gouverneur, qui me dit que le grand Duc eſtoit averti que je devois arriver, & qu'il avoit ordre de me preſenter de ſa part deux caiſſes de vin de Florence, & de me dire que ſon Alteſſe deſiroit que je l'allaſſe trouver à Piſe où il eſtoit avec ſa Cour & toute ſa famille. Ayant receu cét ordre je me rendis incontinent à Piſe, & j'y fus ſi bien receu tant du grand Duc & de la grande Ducheſſe, que de la grande Princeſſe leur belle-fille, que j'en dois conſerver le ſouvenir avec reſpect toute ma vie.

Le grand Duc eſtant alors au fort des affaires qui faiſoient grand bruit en Italie, au ſujet de l'inſulte faite à Rome par les Corſes à Monſieur de Crequi Ambaſſadeur de France, dequoy le Pape & le Roy l'avoient fait arbitre, il n'eut pas le temps de s'entretenir avec moy comme il ſouhaitoit; mais il me dit que les affaires qu'il avoit en main devant eſtre terminées dans huit ou dix jours, il viendroit à Ligourne paſſer une partie du Carême.

Le grand Duc eſtant arrivé à Ligourne avec toute ſa Cour, je fus le ſaluër dés le lendemain, & il me dit d'une maniere tres-obligeante qu'il auroit le temps de m'écouter pendant quinze jours, & qu'il prendroit bien du plaiſir à s'entretenir avec moy de mes voyages. C'eſtoit la coûtume de ce Prince de ſe retirer incontinent aprés qu'il avoit dîné, & de ne donner audiance que ſur les quatre ou cinq heures du ſoir. Pour moy j'eus le privilege d'eſtre admis tous les matins auprés de ſon lit où il me faiſoit aſſeoir, & il ne s'en fallut guere que je n'euſſe tous les

jours cét honneur jusqu'à mon départ. Il n'y avoit alors personne dans la chambre du grand Duc qu'un muet qu'il avoit depuis fort long-temps à son service, & ils s'entendoient ensemble par signes comme s'ils eussent parlé l'un & l'autre. Je remarquay plusieurs fois avec admiration, que le grand Duc luy donnant la clef de son cabinet pour y aller prendre des lettres ou quelque autre chose, il ne manquoit jamais d'apporter ce que le Prince vouloit. Les heures que j'estois auprés de luy se passoient à lire plusieurs memoires de mes voyages que j'avois mis au net; mais le plus souvent il aimoit mieux que je luy racontasse les choses de bouche, que de les entendre lire. Sur tout son Alteſſe prit beaucoup de plaisir à voir les operations du grand miroir d'acier dont j'ay parlé au commencement de ce chapitre. Car enfin, comme j'ay dit, par la reflexion du soleil il allumoit en un instant une piece de bois, & fondoit toutes sortes de metaux. La nuit mettant une chandelle au devant on pouvoit lire dans une grande distance de la maniere que je l'ay representé, & le grand Duc eut bien envie de voir si cela feroit quelque operation à la lune, mais par malheur elle ne fut point claire pendant tout le temps que je fus à Ligourne.

Aprés avoir pris congé du grand Duc, de la grande Ducheſſe, & de la grande Princeſſe, le grand Duc m'envoya de trois sortes de vin pour mon voyage, des saucissons, du fromage, des confitures, & un petit coffre où il y avoit plusieurs medicamens & contrepoisons. C'estoient d'excellentes drogues, & les Italiens en font grand état. Mais elles ne me servirent guere, car dés que nous fûmes entrez dans les pays chauds, toutes ces huiles, confections & onguens vinrent à boüillir par la chaleur, & à casser les bouteilles. De vingt-quatre boëtes de theriaque qui estoient fermées à vis, il n'y en eut pas une qui échapât & dont le fond ne fut crevé.

Voyant le beau present que m'avoit fait le grand Duc, je crus que je devois l'en aller remercier quoy que j'eusse déja pris congé de luy. Aprés que je luy eus fait mon compliment, il me dit d'une maniere tres-obligeante qu'il m'auroit bien envoyé autre chose qu'un coffre de medicamens; mais que souhaitant de me voir au retour en bonne santé, il avoit crû qu'il ne me pouvoit rien donner de meilleur pour la conserver, en prenant de temps en temps selon le besoin des cordiaux qu'enfermoit ce petit coffre. Aprés luy avoir fait la reverence je fus prendre congé du Cardinal de Medicis son frere, & le lendemain qui fut un

mercredy vingt-ſixiéme Mars 1664. je m'embarquay aprés midi avec mes gens ſur un vaiſſeau Hollandois appellé *la Juſtice*, dont le Capitaine ſe nommoit Iacob. Lorſque nous entrâmes dans la barque pour aller à bord, le grand Duc avec la grande Ducheſſe & les Princes vinrent ſur un balcon qui regarde le port, & ils me firent l'honneur quand je paſſay devant eux de me ſouhaiter par deux ou trois fois, bon voyage.

Le vingt-ſeptiéme nous fumes tout le jour bordoyant le long de la rade, attendant quelques vaiſſeaux qui n'avoient pas encore toute leur charge. Sur les cinq heures du ſoir le grand Duc avec les Princes & les Princeſſes & une partie de la Cour vinrent avec deux galeres & trois brigantins ſe promener autour de la flote, chaque vaiſſeau les ſaluant de quelques coups de canon. Sur les ſept heures celuy qui commandoit la flote fit tirer le coup de partance, aprés quoy les onze vaiſſeaux dont elle eſtoit compoſée ſe mirent à la voile, & prirent leur route pour Meſſine avec un vent de nord-ouëſt. De ces onze vaiſſeaux il y en avoit deux de guerre & neuf marchands, à ſçavoir quatre pour Smyrne, trois pour Ancone & deux pour Veniſe. Toute la nuit nous eûmes le vent favorable, mais aſſez fort, & pluſieurs traverſes; ce qui fut cauſe que deux de nos navires ſe ſeparerent de nous, prenant leur route comme nous pûmes juger entre l'Iſle d'Elbe & l'Iſle de Corſe, tandis que nous paſſions entre l'Elbe & l'Italie.

Le vingt-huitiéme ſur les huit heures du matin nous nous trouvâmes entre Port Ferrare & Piombin, & comme le temps eſtoit fort beau nous eûmes le plaiſir de bien voir ces deux places. De là nous vinmes paſſer entre deux petites Iſles, dont l'une s'appelle Palmajola, & l'autre n'a pas de nom. Sur les dix heures nous vîmes Port-longo, puis de loin Monte-Chriſto. A une heure aprés midi nous découvrîmes Caſtiglion-ſere, & tout le reſte du jour nous coſtoyâmes les Iſles Gigio & Sanuti. Pour donner moyen aux deux autres vaiſſeaux qui nous avoient quitté de nous rejoindre, quoy que nous euſſions le vent bon nous ne portâmes qu'une voile juſqu'à nuit cloſe. Mais ne les ayant point apperceus on remit toutes les voiles, avec leſquelles nous fiſmes grand chemin toute la nuit.

Le vingt-neufiéme avec le meſme vent de nord-ouëſt ſur le matin nous découvrîmes les Iſles Pontia & Palmerola, & ſur le ſoir celles de Ventitione & d'Iſchia. La nuit s'approchant, & les deux vaiſſeaux que nous attendions ne paroiſſant point, il fut

reſolu qu'au lieu de paſſer dans le Phare de Meſſine on prendroit la route autour de la Sicile où on eſperoit de les rencontrer. Sur les onze heures du ſoir le vent ſe fit nord-nord-ouëſt aſſez foible, ce qui fut cauſe que cette nuit-là nous ne fiſmes que treize ou quatorze lieuës.

Le trentiéme tout le long du jour nous eumes calme. Vers la nuit il ſe leva un vent de ſud-eſt, qui peu à peu ſe rendit ſi fort que nous paſſâmes la nuit aſſez mal, avec pluſieurs traverſes qui nous tourmentoient ſouvent.

Le trente-uniéme le meſme vent continüa juſqu'au ſoir avec une mer fort haute, ce qui rendit fort malades pluſieurs de nos paſſagers. Sur les neuf heures du ſoir le vent ſe tourna à l'ouëſt, & nous reprîmes joyeuſement noſtre route.

Le premier Avril le matin toute la flote ſe trouva écartée, tant à cauſe du mauvais temps du jour precedent, qu'à cauſe de l'obſcurité de la nuit. Mais ſur les huit heures nous apperçûmes quelques-uns de nos vaiſſeaux, & en meſmes temps les trois Iſles qui ſont devant Trapano, ſçavoir Levanzo, Maretima & Favagnana. Sur le midi tous les vaiſſeaux ſe rejoignirent aſſez proche de ces Iſles, & le vent ceſſant ſur les quatre heures du ſoir, nous fûmes en calme juſqu'à minuit qu'un vent de nord-ouëſt ſe leva, mais ſi foible que nous ne pûmes faire que tres-peu de chemin juſqu'au jour.

Le ſecond le meſme vent nord-oueſt dura juſques ſur les dix heures du matin; mais le temps s'eſtant couvert il ſe changea en eſt, & nous fit perdre de noſtre route pour ne pas tomber ſur la coſte de Barbarie. Le ſoir le vent ſe remit à l'ouëſt; mais il eſtoit foible & nous ne fiſmes pas grand chemin toute la nuit.

Le troiſiéme à la pointe du jour il ſe leva un grand broüillard qui fut ſuivi d'une pluye. L'inconſtance du vent qui changeoit à tous momens nous rendit cette journée incommode, & nous fit ſeulement entretenir noſtre route en bordoyant juſques ſur les ſix heures du ſoir que le vent ſe fit nord-ouëſt, & nous fit reprendre noſtre chemin. Cette nuit du troiſiéme Avril une femme Juïve qui alloit à Smyrne avec ſon mary & ſes enfans accoucha d'une fille, & la mere & l'enfant ſe porterent toûjours bien.

Le quatriéme à la pointe du jour nous découvrîmes l'Iſle Pantalarea, & quoy que nous fuſſions plus proches de la Sicile, le broüillard qui venoit de ce coſté-là nous empeſcha de la voir juſques ſur les dix heurs que le temps s'éclaircit. Tout le ſoir &

toute la nuit nous eûmes le meſme vent fort frais, & nous ſuivîmes toûjours la coſte de Sicile.

Le cinquiéme le vent nous ayant eſté favorable toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin à une lieuë & demie de la coſte de Sicile vis-à-vis du cap Paſſaro; & comme le temps eſtoit fort beau nous eûmes la vüe du Mont-Gibel tout couvert de neige. L'apreſdinée ayant doublé le cap nous découvrîmes la coſte de Saragouſſe. Vers le ſoir le Soleil ſe couchant le vent ceſſa, & nous en eûmes fort peu toute la nuit, ce qui nous fut favorable dans le malheur qui faillit à nous arriver. Car ſur les deux heures aprés minuit le vaiſſeau de l'Amiral nous vint aborder par derriere, & ſi le vent eût eſté fort on eſtoit en danger de ſe couler à fond l'un ou l'autre. Cela arriva par la faute du Pilote de l'Amiral qui ne fit pas faire bonne garde.

Le ſixiéme ſur le matin le vent ceſſa tout-à-fait, & nous fûmes en calme juſques ſur les dix heures qu'un vent d'eſt ſe leva, mais qui eſtoit foible. Comme nous ne faiſions pas grand chemin, nous vîmes tout le long du jour le Mont-Gibel, & ſur le minuit le meſme vent ſe rafraîchit.

Le ſeptiéme au matin le temps eſtant beau nous découvrîmes le cap Spartivento, & le meſme vent d'eſt continüant toute la journée, vers le ſoir nous vîmes quelques autres terres de la Calabre. Toute la nuit ſe paſſa preſqu'en calme, & nous ne pûmes pas faire grand chemin.

Le huitiéme nous nous trouvâmes fort prés du cap Borſano, & le reſte du jour nous vîmes le cap Stillo & le cap delle Colonne.

Le neufiéme ſur le minuit un vent de ſud-eſt qui ſe leva aſſez rude, & la mer fort haute avec un temps couvert, furent cauſe que nous ne fiſmes point de chemin en vingt-quatre heures.

Le dixiéme ſur le matin le vent s'eſtant tourné au ſud & le temps éclairci, nous vîmes que nous eſtions à l'entrée du golfe de Veniſe, entre le cap de ſainte Marie & la coſte de la Grece dont les montagnes eſtoient couvertes de neige. Sur les dix heures nous prîmes noſtre route, & trois des cinq vaiſſeaux qui eſtoient chargez, les uns pour Ancone & les autres pour Veniſe, ſe voyant hors de danger entrerent dans le golfe. Pour ce qui eſt des deux autres qui s'écarterent dés la premiere nuit, nous ne puſmes ſçavoir ce qu'ils eſtoient devenus. Sur le minuit le vent ſe changea au nord.

L'onziéme au matin nous vîmes deux petites Iſles, dont l'une s'appelle Fanu, l'autre Merlera, & nous découvrîmes auſſi celle

de Corfou. Sur le midi le vent s'eſtant fait eſt nous tinmes la mer, & ſur le ſoir il vint quantité de petits oyſeaux ſur nos cordages, dont nous fimes bonne chaſſe & nous eûmes de quoy en faire une grande fricaſſée. Nous prîmes auſſi quatre faucons, des hiboux, & nombre de tourterelles.

Les douze & treiziéme ayant toûjours le vent d'eſt nous ne fimes que nous entrenir en bordoyant juſqu'au ſoir du treziéme que le vent ſe mit au nord, qui nous fit reprendre noſtre route. Sur le minuit s'eſtant fait nord-oueſt nous l'eûmes en poupe.

Les quatorze & quinziéme nous eûmes toûjours le meſme vent mais fort foible, & fûmes ces deux jours ſans voir terre, pendant leſquels nous prîmes quantité d'oyſeaux.

Le ſeiziéme le meſme vent continüant nous nous trouvâmes le matin proche de l'Iſle de Zante. Sur les huit heures le calme nous prit juſqu'à trois heures apres midi que le vent d'oueſt ſe levant chaſſa nos petits oyſeaux.

Le dix-ſeptiéme nous demeurâmes tout le jour en calme.

Le dix huitiéme le calme continüa, ſi ce n'eſt que le matin & le ſoir un vent d'oueſt aſſez foible regna environ deux heures.

Le dix-neufiéme ſur les ſept heures du matin le vent vint nord-oueſt, & nous découvrîmes le cap Gallo entre Modon & Coron dans la Morée.

Le vingtiéme avec le meſme vent qui s'eſtoit fort rafraîchi apres minuit, nous nous trouvâmes le matin à la portée de deux canonades du cap Matapan, qui eſt la pointe la plus meridionale de toute l'Europe. Sur le midi le vent ſe tourna tout à fait à l'oueſt, & donnoit ſi bien en poupe qu'en trois heures nous paſsâmes la pointe de l'Iſle de Cerigo. D'abord nous vîmes de loin une barque qui n'avoit pas envie de nous attendre, & la nuit elle ſe déroba de nous.

Le vingt-uniéme le vent nous quitta ſur les deux heures apres minuit. Le matin nous découvrîmes les Iſles Caravi & Falconera d'un coſté, & le cap Schilli de l'autre. A deux heures apres midi le vent ſe fit ſud-oueſt nous pouſſant à ſouhait, & ſur le ſoir nous vîmes l'Iſle ſaint George.

Le vingt deuxiéme quoy que nous euſſions le vent aſſez foible nous ne laiſsâmes pas d'avancer : car le matin nous nous trouvâmes entre l'Iſle de Zea & la Morée proche d'un cap appellé *delle Colonne*, du meſme nom que celuy de la coſte de Calabre. Nous découvrîmes enſuite l'Iſle de Negrepont dont nous doublâmes le

cap ſur les trois heures apres midi. Le vent ſud-oueſt s'eſtant fort renforcé ſur les dix heures du matin, nous fimes beaucoup de chemin cette journée-là, & nous vîmes auſſi l'Iſle d'Andro.

Le vingt-troiſiéme le vent ayant eſté fort toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin proche l'Iſle d'Ipſera où le vent ſe fit ſud. Sur le midi nous eſtions à la pointe de l'Iſle de Scio fort proche de terre. Le ſoir nous vinmes jetter l'ancre prés du chaſteau à deux lieuës de la ville à cauſe du calme.

Le vingt-quatriéme ſur les dix heures du matin le vent nord-oueſt ſe leva, qui nous pouſſa dans le port de Smyrne.

Le lendemain vingt-cinquiéme nous ſortîmes du vaiſſeau & vinmes à terre. Nous n'eſtions aucunement fatiguez de la mer, & nous l'avions euë ſi commode pendant vingt jours, que j'écrivis dans le vaiſſeau avec autant de repos que ſi j'euſſe eſté à terre dans un cabinet. Je mis en ordre quantité de memoires du voyage que je fis aux Indes en l'année 1652. Nous fûmes loger chez un François qui tenoit auberge au bout de la ruë des Francs, qui eſt ainſi nommée, parce que tous les Francs, c'eſt à dire les Europeens y demeurent, ce quartier leur eſtant le plus commode, à cauſe que la ruë eſt le long de la mer qui bat le derriere des maiſons comme je l'ay dit ailleurs.

CHAPITRE II.

Suite du ſixiéme voyage de l'Auteur depuis ſon départ de Smyrne juſqu'à Iſpahan.

NOus demeurâmes à Smyrne depuis le vingt-cinquiéme Avril juſqu'au neufiéme Juin, pendant lequel temps il ſurvint un furieux tremblement de terre, qui ſe fit ſi bien ſentir que mon neveu âgé de dix à onze ans que je menois avec moy tomba de ſon lit, & qu'il s'en fallut peu que je n'en fiſſe de meſme.

J'ay fait ailleurs la deſcription de Smyrne, & je n'ay rien à en dire davantage. La Caravane eſtant preſte pour Tauris, outre les gens que j'avois amenez de France je pris trois valets Armeniens pour me ſervir dans la route, & pour faire promptement, lorſque l'on vient à camper, toutes les choſes neceſſaires en de ſemblables voyages. Car dés qu'on eſt arrivé au *Manzil*, c'eſt à dire au lieu de la couchée, un valet va dans les prez couper de

l'herbe qui n'appartient qu'aux paſſans, un autre va dans les villages voiſins chercher un agneau, ou quelques poules, un autre enfin va couper du bois quand il s'en trouve, & faire du feu; ce que nos François trop delicats ne pourroient pas ſi aiſément faire que ceux du païs, outre qu'ils n'en ſçavent pas la langue.

Nous partîmes donc de Smyrne un lundi neufiéme Iuin à trois heures apres midi, & fûmes trouver la Caravane qui eſtoit campée à trois lieuës de là proche du village de Pont-garbachi, qui eſt le lieu ordinaire du rendez-vous. La Caravane eſtoit de ſix cent chameaux, & le nombre eſtoit preſque égal des gens de cheval. Nous ne partîmes pas le lendemain, parce qu'il y avoit encore du monde à attendre, & nous ne commençâmes à marcher que l'onziéme à deux heures apres minuit. Comme j'ay amplement décrit cette route, & la maniere de voyager dans les Caravanes, il ſeroit inutile de donner icy le journal de noſtre marche, dans laquelle il ne nous arriva rien d'extraordinaire, & je me contenteray de remarquer quelques rencontres qui ſervent à la liaiſon & à l'intelligence de mes relations.

Eſtant arrivez à Erivan un Samedi quatorziéme Septembre, nous fûmes camper dans une fort belle place herbuë entre la forteresſe & la vieille ville, n'ayant pas voulu aller dans le Carvanſera où nous appriſmes qu'il y avoit des malades. Nous y demeurâmes douze jours, pendant leſquels je fus voir le Kan qui me fit un grand accueil. J'ay remarqué ailleurs que ſur la riviere d'Erivan il y a un fort beau pont de pierre de trois arches, & que ſous ces arches il y a comme des chambres où le Kan va quelquefois paſſer le temps durant la chaleur du jour. La premiere fois que je le fus ſalüer il eſtoit en ce lieu là à ſe divertir avec pluſieurs de ſes Capitaines & autres Officiers de guerre. Ils avoient des bouteilles de vin qui rafraîchiſſoient à la glace, & de toutes ſortes de fruits & de melons dans de grands plats, ſous chacun deſquels il y en avoit un autre plein de glace. Apres que le Kan m'eut demandé de quel pays je venois & en quel lieu je voulois aller, il ordonna que l'on me verſât à boire. Je le remerciay de cette civilité, & luy ayant dit que noſtre coûtume eſtoit de manger quand nous beuvions, il commanda auſſi toſt qu'on apportât le diſné. Cependant je fis venir un de mes gens qui portoit le preſent que je luy voulois faire, & qui conſiſtoit dans les articles ſuiuans: Une lunette à longue vüe; ſix paires de lunettes ordinaires; deux de ces autres lunetes qui font pluſieurs reverberations; deux petits piſtolets, & un fuſil pour allumer la chandele en forme de piſtolet.

tolet. Il témoigna que tout ce que je luy offrois luy eſtoit fort agreable, & principalement les ſix paires de lunetes ; car il avoit plus de ſoixante ans. Dés que je luy eus fait preſent, il commanda qu'on me portât du vin dans ma tente, avec un agneau, des fruits & des melons, & qu'on me donnât tout ce qui me ſeroit neceſſaire. Je bûs trois coups pendant le diſné, mais le Kan ne but point, parce qu'il eſtoit *Agis*, c'eſt à dire qu'il avoit fait ſon pelerinage de la Mecque, apres quoy il n'eſt pas permis en aucune ſorte de boire du vin, ny d'aucune autre boiſſon qui puiſſe enyvrer. Le Kan & ceux qui eſtoient avec luy me preſſoient fort de boire, & ſouhaitoient que je me rendiſſe gay ; mais ayant hay toute ma vie la boiſſon au delà du neceſſaire, je leur dis que les François ne beuvoient du vin qu'avec moderation & pour leur ſanté, & qu'ils n'imitoient pas pluſieurs autres Francs qui faiſoient vanité de boire du vin avec excez. Comme on eut achevé de diſner, je luy fis dire par un ſien neveu qu'il donnât congé à la compagnie, & que je luy ferois voir en particulier une partie des joyaux que je portois au Roy. Il fut étonné de voir tant de rares pieces, & principalement une belle perle en poire du poids de cinquante-ſix carats, & dix autres perles en poire toutes parfaitement belles & d'une meſme eau, dont la moindre peſoit treize carats. Le travail d'orfevrerie de pluſieurs miroirs de criſtal luy plût fort auſſi, & il auroit bien acheté quelques-unes de ces pieces s'il eût oſé, mais luy ayant dit que le tout eſtoit pour le Roy, il fallut qu'il ſe contentât de la vuë que je lui en avois bien voulu donner. Voyant qu'il eſtoit de bonne humeur, je voulus lui faire ma plainte de l'inſolence du Doüanier d'Erivan, avec lequel j'avois diſputé le jour de mon arrivée. La choſe s'eſtoit paſſée de cette maniere. Le Doüanier a accouſtumé de faire ouvrir les coffres de tous les marchands tant Turcs qu'Armeniens, afin que s'il y a quelque choſe de rare le Kan d'Erivan le voye, & le plus ſouvent il achete quelque piece & l'envoye au Roy. Il ſembloit au Doüanier que je ne devois pas eſtre exempt de cette regle, & il vint d'abord à mon arrivée pour me faire ouvrir mes coffres, comme il en uſoit envers les autres marchands. Dés qu'il m'eut parlé d'ouvrir il fut obligé d'aller à un autre lieu, d'où revenant deux heures apres & voyant que je n'avois rien ouvert, il me demanda rudement pourquoy je n'obeïſſois pas aux ordres. Je luy répondis d'un ton auſſi ferme que le ſien que je n'ouvrirois point mes coffres qu'en preſence du Roy, & que pour luy je ne le connoiſſois point. Sur cela il ſe retira en colere, & m'ayant

menacé que s'il ne trouvoit mes coffres ouverts le lendemain il me les feroit ouvrir par force ; je luy dis que je ne les ouvrirois pas, & qu'il prit garde que je ne le fisse repentir de ses menaces. Voila quel fut le sujet de nostre querele, & comme j'ay dit je voulois m'en plaindre au Kan ; mais son neveu me pria de n'en rien faire pour l'amour de luy, & me promit qu'il m'envoyeroit le Doüanier pour me demander pardon, ce qui fut fait : car en sortant d'aupres du Kan le Doüanier se trouva là, & me fit bien des excuses. Pour eviter une semblable rencontre je demanday au Kan un passeport, afin que l'on ne me demandât rien dans les terres de son Gouvernement, ce qu'il m'accorda incontinent & de bonne grace, usant de ces mesmes mots : *Venez apres demain*, me dit-il, *disner avec moy, & je vous le donneray.* On n'apporta point de vin alors ; car il se trouva à table plusieurs Moullas ou Docteurs de la loy, qui la pluspart sont *Agis* ou revenus, comme j'ai dit, du pelerinage de la Mecque.

Le Vendredi 16. Septembre nous partîmes d'Erivan, & le 9. de Novembre nous arrivâmes à Tauris à cinq heures du matin par la route ordinaire.

En partant d'Erivan deux de mes gens estoient fort malades, dont l'un Horloger de sa profession ayant beaucoup souffert en chemin, mourut deux heures apres que nous fûmes arrivez à Tauris dans le Carvansera où nous logeâmes. L'autre malade qui étoit Orfevre fut porté au convent des Capucins, où nonobstant le grand soin qu'ils en prirent, il mourut au bout de quinze jours d'une gangrene qui luy mangea la bouche & la gorge, qui est une maladie du païs. Je les fis enterrer tous deux dans le Cimetiere des Armeniens ; ce qu'ils n'eussent pas permis, s'ils eussent sçeu que l'Horloger estoit de la religion Protestante.

C'est ici qu'il faut remarquer l'exactitude avec laquelle les Persans conservent les biens des étrangers. Le Juge de Police ayant sçeu la mort de ce jeune Horloger, fit seeller la chambre où estoit son équipage, pour le garder selon leur loy pour les parens du deffunt au cas qu'ils vinssent le demander. Je repassay à Tauris l'année d'apres, & la chambre estoit encore fermée ; d'où l'on peut juger que la faisant seeller ce n'estoit pas pour s'emparer de ses hardes, qui apparemment s'estoient pû gaster depuis ce temps-là.

Nous demeurâmes douze jours à Tauris, pendant lesquels j'envoyay à Ispahan mes plus grosses marchandises, & je fus à Schamaki ville frontiere de Perse vers la mer Caspienne à dix

journées de Tauris, pour y vendre quelque choſe au Kan. Mais il en eſtoit abſent, & ſelon ſa couſtume toutes les années apres les moiſſons il alloit recueillir vers la mer Caſpienne les droits du Roy & les ſiens. Le bonheur voulut que je ne le trouvay pas à Schamaki: car peut-eſtre que je luy aurois vendu quelque choſe, & qu'eſtant à Iſpahan j'aurois eſté mal receu du Roy; comme le fut un nomme Claude Muſin qui eſtoit en noſtre Caravane, qui ayant pris le devant pour aller à Schamaki vendit quelque piece au Kan. Car lors qui fut arrivé à Iſpahan, & qu'il voulut montrer au Roy ce qu'il apportoit, le Roy ſe fâcha & le renvoya honteuſement, luy diſant qu'il eſtoit bien hardi de luy venir montrer ce qu'il avoit fait voir à un de ſes eſclaves, le Kan de Schamaki luy ayant auſſi-toſt envoyé en preſent par un courrier ce qu'il avoit acheté de cet homme. Je n'ignorois pas veritablement cette coûtume de Perſe, qu'il ne faut rien montrer au Roy de ce que l'on a fait voir à quelqu'un de ſes ſujets: mais ſçachant que le Kan de Schamaki eſtoit homme à m'acheter pour quarante ou cinquante mille écus de marchandiſe, & mon deſſein eſtant d'aller droit aux Indes, il m'eſtoit comme indifferent de vendre le reſte au Roy de Perſe, ou de le porter plus loin; au lieu que Muſin qui bornoit ſon voyage à Iſpahan avoit dû mieux prendre ſes meſures.

Deux journées au deça de Schamaki on paſſé l'Aras où on prend des eſturgeons en quantité, & pendant ces deux journées on marche dans une campagne toute pleine de meuriers blancs, le peuple n'eſtant occupé qu'à travailler à la ſoye. Avant que d'arriver à la ville on paſſe pluſieurs collines; mais il faut plûtoſt la nommer une grande villace, où il n'y a rien de remarquable qu'un beau chaſteau que le Kan y a fait baſtir. Je parle de cette ville comme ſi elle eſtoit encore ſur pied; mais au retour de ce ſixiéme & dernier voyage, arrivant à Tauris j'appris que par un horrible tremblement de terre elle avoit eſté renverſée de fond en comble, n'y ayant eu qu'un Fringuis Horloger de Geneve, & un Chamelier qui ſe fuſſent ſauvez de cette deplorable ſubverſion. J'avois fait pluſieurs fois deſſein dans mes autres voyages de retourner en France par la Moſcovie; mais je n'avois ozé m'y hazarder, parce que l'on m'aſſuroit qu'on ne permettoit pas à Moſcou de paſſer de l'Europe dans la Perſe, ny de la Perſe en Europe, & que c'eſtoit par une grace toute particuliere que l'on avoit accordé paſſage aux Ambaſſadeurs du Duc d'Holſtein. Au retour de ce dernier voyage j'avois

tout-à-fait resolu de prendre cette route, & d'essayer si par des presens je m'ouvrirois le passage en France par la Moscovie. Je m'estois pourvû pour ce sujet de la charge de douze chameaux, dont quatre estoient de brocars de diverses sortes de pure soye, & d'or & d'argent, & les autres de marroquins & de chagrins de Perse dont les Moscovites font grand état ; mais la nouvelle de la ruïne de Schamaki me fit changer de dessein, & je suivis la route de Smyrne.

Pour reprendre la suite de mon sixiéme voyage, nous partîmes de Tauris le vingt-deuxiéme Novembre avec une petite Caravane, que nous quittâmes le vingt-septiéme à deux heures du matin, & je me joignis avec douze Armeniens pour gagner chemin, & estre plûtost à Ispahan. Mais la nuit estant fort obscure & nos conducteurs fort ignorans, nous marchâmes quatre heures dans la plaine sans sçavoir où nous allions, si bien qu'au jour nous n'avions fait qu'une lieuë de trois ou quatre que nous aurions pû faire si nous ne nous fussions pas égarez. Deux jours aprés nous nous détournâmes encore de deux grandes lieuës dans l'obscurité, & nous ne nous apperçûmes de nostre erreur qu'au jour par la rencontre de quelques pastres qui nous remirent dans nostre chemin. De là à Cachan il ne nous arriva rien de considerable, si ce n'est la rencontre d'un des Ambassadeurs de Moscovie vers le Roy de Perse, qui reprenoit le chemin de son pays avec soixante hommes ou environ, son collegue estant mort à Ispahan.

Enfin le Dimanche quatorziéme Decembre ayant monté à cheval dés trois heures du matin, & la gelée estant forte, aprés avoir beaucoup souffert de la glace qui fatiguoit nos chevaux, & ensuite de la boüe dont nous avions de la peine à nous tirer quand le soleil eut degelé les chemins, nous arrivâmes sur le midy à Ispahan, dont je feray la description au livre suivant.

CHAPITRE III.

Route d'Alep à Tauris par Diarbekir & Van.

J'Ay décrit toutes les diverses routes que j'ay tenuës dans mes six voyages en allant en Perse ; mais il y en a encore deux autres que l'on peut prendre ; l'une par le nord de la Turquie, & l'autre par le midi. La premiere est par Diarbekir & Van, d'où

l'on ſe rend à Tauris; & la ſeconde par Anna & le petit deſert en tirant à Bagdad. Quoy que je n'aye pris ces deux routes qu'au retour de quelques-uns de mes ſix voyages, j'ay jugé à propos de les ajoûter icy aux precedentes comme ſi je les avois ſuivies en allant en Perſe, afin que le lecteur puiſſe ſçavoir de ſuite tous les chemins qu'on peut tenir pour ſe rendre à Iſpahan, de Conſtantinople, de Smyrne & d'Alep, qui ſont comme j'ay dit les trois villes celebres d'où partent les Caravanes.

Je décriray dans ce chapitre la premiere de ces deux routes par Diarbekir & Van, & j'iray d'un plein ſaut au Bir ou Beri ſur la rive gauche de l'Euphrate, ayant déja fait le meſme chemin lors que je pris la route de Bagdad. Je marqueray exactement les lieux où il faut paſſer, mais non pas ſi exactement les diſtances, parce que les marches ſont tantoſt plus promptes, & tantoſt plus lentes ſelon les voitures dont l'on ſe ſert, & que les meſures de ces pays-là ſont differentes des noſtres.

De *Bir* ou *Beri* on va le long de l'Euphrate juſqu'à *Cechemé*,

De *Cechemé* on vient à *Mileſara*, où il faut payer la Doüane d'Ourfa quand on ne paſſe pas par cette ville, & l'on prend quatre piaſtres pour charge de cheval.

De *Mileſara* on vient à *Arzlan-chaye*, c'eſt à dire *Riviere du Lion*, qu'on appelle de la ſorte à cauſe de ſa grande rapidité, & elle ſe va rendre dans l'Euphrate.

D'*Arzlan-chaye* on paſſe à *Seuerak*. C'eſt une ville qu'arrouſe une petite riviere qui ſe jette auſſi dans l'Euphrate. Elle eſt environnée d'une grand plaine au nord, au couchant & au midi: mais du coſté du levant dés qu'on eſt à une lieuë de la ville la campagne n'eſt qu'une roche fort dure qui continuë plus de quatre lieuës. Le chemin où paſſent les chevaux, les mules & les chameaux eſt entaillé dans la roche, comme un canal profond de deux pieds & large d'autant, & on prend en ce lieu-là demi-piaſtre pour charge de cheval.

De *Seuerak* on vient à *Bogazi* auprés de deux puits où il n'y a point de maiſon, & quand on y fait giſte il faut camper là comme en beaucoup d'autres lieux de cette route.

De *Bogazi* on ſe rend à *Deguirman-Bogazi*, & de Deguirman-Bogazi à *Mirzatapa* qui eſt un Carvanſera ſeul.

De *Mirzatapa* on vient à Diarbekir que les Turcs appellent *Car-emit*.

Diarbekir eſt une grande ville ſur une eminence à la droite du Tigre qui forme en cét endroit une demi-lune, & des murs de

la ville juſqu'à la riviere c'eſt un precipice. Elle eſt ceinte d'une double muraille, & à celle de dehors on voit ſoixante douze tours, que l'on dit avoir eſté élevées à l'honneur des ſoixante douze Diſciples de Jeſus-Chriſt. La ville n'a que trois portes, à l'une deſquelles qui regarde le couchant on voit une inſcription Grecque & Latine qui fait mention d'un Conſtantin. On y voit deux ou trois belles places, & une magnifique Moſquée qui a eſté autrefois une Egliſe de Chreſtiens. Elle eſt entourée de fort beaux charniers, autour deſquels demeurent les Moullahs, les Dervis, les marchands de livres & de papier, & autres gens de la ſorte qui ſervent à ce qui concerne la loy. A une lieuë de la ville du coſté du nord on a coupé une petite partie du Tigre qu'on fait venir par un canal dans la ville. C'eſt de cette eau-là qu'on lave tous les marroquins rouges qu'on fait à Diarbekir, parce qu'elle a une qualité toute particuliere pour les rendre beaux; & ces marroquins tant pour la couleur que pour le grain ſurpaſſent de beaucoup tous les autres du Levant. Il s'y en fait un grande quantité, & ce travail-là occupe un quart des habitans de la ville. Son terroir eſt excellent & de grand rapport; on a à Diarbekir de tres-bon pain & de tres-bon vin, & on ne ſçauroit manger ailleurs de meilleures viandes; mais ſur tout on y mange des pigeonnaux, qui en bonté & en groſſeur ſurpaſſent tous ceux que nous avons en Europe. La ville eſt fort peuplée, & on fait conte qu'il y a des Chreſtiens ſeuls juſques à plus de vingt mille. Les deux tiers ſont Armeniens, & le reſte eſt de Neſtoriens avec quelque peu de Jacobites. Il y a auſſi depuis peu des Peres Capucins qui n'ont point encore de maiſon particuliere, & qui demeurent dans une petite chambre d'un Carvanſera de la ville.

Le Bacha de Diarbekir eſt un des Viſirs de l'Empire. Il a peu d'Infanterie, parce qu'elle eſt peu neceſſaire en ce pays-là, & que les Curdes & les Arabes qui font de continuelles courſes ſont tous à cheval. Mais d'ailleurs il y a beaucoup de Cavalerie, & il peut mettre ſur pied plus de vingt mille chevaux. A un quart d'heure au deça de Diarbekir il y a un gros village avec un grand Carvanſera, où les Caravanes qui vont en Perſe & qui en reviennent vont d'ordinaire loger plûtoſt qu'à Diarbekir, parce que dans les Carvanſeras des villes on paye par mois trois ou quatre piaſtres de chaque chambre, & que dans ceux de la campagne on ne paye rien.

On paſſe le Tigre à Diarbekir, & toûjours à gué, ſi ce n'eſt

lors que les neiges viennent à fondre & que la riviere s'enfle, car alors on la va paſſer ſur un grand pont de pierre qui eſt à un quart de lieuë au deſſous de la ville. A une demi-lieuë au delà du Tigre il y a un village avec un Carvanſera, où eſt le rendez-vous de toute la Caravane, & où les premiers qui y arrivent ont le temps de faire leurs proviſions pour neuf ou dix jours juſqu'à *Betlis* : car quoy que dans cette route on trouve tous les jours des Carvanſeras ou des villages, on a de la peine à y trouver de bon pain.

Quand la Caravane ſe met en marche, la premiere journée eſt de quatorze heures de cheval ; & de ce village proche du Tigre on vient au giſte à *Chaye-batman*, où l'on paye une piaſtre pour charge de cheval.

De *Chaye-batman* on ſe rend à *Chikaran* ; de Chikaran à *Azou* petite ville qu'on laiſſe à une lieuë du grand chemin, où les Doüaniers viennent prendre leurs droits, qui ſont quatre piaſtres pour chaque charge de cheval.

D'*Azou* on vient à *Ziarat*, & de Ziarat à *Zerque* où pour charge de cheval on paye deux piaſtres.

De *Zerque* on vient à *Cochakan*.

De *Cochakan* à *Carakan* tres-méchant Carvanſera, où on commence à entrer dans les montagnes qui continuent avec des torrens juſqu'à Betlis.

De *Carakan* on vient à *Betlis* en une petite journée. *Betlis* eſt la ville principale d'un Bey ou Prince du pays le plus puiſſant & le plus conſiderable de tous, parce qu'il ne reconnoiſt ny le Grand Seigneur ny le Roy de Perſe, au lieu que les autres Beys relevent tous de l'un ou de l'autre. Ces deux puiſſances ont intereſt de ſe bien entretenir avec luy, parce que de quelque côté qu'il vint à ſe ranger, il lui ſeroit aiſé d'empeſcher le paſſage à ceux qui veulent prendre cette route d'Alep à Tauris, ou de Tauris à Alep. Car il luy ne ſe peut voir au monde des détroits de montagnes plus faciles à garder, & dix hommes les defendroient contre mille. En approchant de Betlis quand on vient d'Alep, on marche un jour entier entre de hautes montagnes eſcarpées qui continuent encore deux lieües au delà, & l'on a toûjours de coſté & d'autre les torrens & la montagne, le chemin eſtant taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, deſorte qu'il faut ſouvent que le chameau ou la mule paſſent bien juſte pour ne pas tomber dans l'eau. La ville eſt entre deux hautes montagnes qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de la portée du

canon, & le château eſt ſur une bute également diſtante des deux montagnes, & environ de la hauteur de la bute de Montmartre. Elle eſt en pain de ſucre, & ſi eſcarpée de tous coſtez qu'on ne peut monter qu'en tournoyant. Le haut eſt comme une grande plate-forme où eſt baſti le chaſteau, & avant que d'y arriver on trouve trois pont-levis. On paſſe enſuitte par deux grandes cours, & puis par une troiſiéme qui eſt plus petite, & qui fait face aux ſales de l'appartement du Bey. Le chemin eſt faſcheux pour monter au chaſteau, & il faut avoir de bons chevaux. Il n'y a que le Bey & ſon Ecuyer qui y montent à cheval, d'autres que cet Ecuyer n'ayant pas ce privilege. La ville s'étend de coſté & d'autre du pied de la bute juſqu'aux deux montagnes, & il y a deux Carvanſeras, l'un dans la ville au pied de la bute, & l'autre comme hors de la ville, où les marchands ſe retirent plûtoſt qu'en l'autre, parce que celuy de la ville eſt ſujet à eſtre rempli d'eau en un inſtant, quand cinq ou ſix ruiſſeaux qui ſortent des montagnes voiſines & qui paſſent dans les rües viennent à groſſir. Le Bey ou Prince qui commande en ce lieu-là, outre qu'il ſe tient fort de ces paſſages qu'on ne peut forcer, peut mettre ſur pied vingt ou vingt-cinq mille chevaux, & quantité de tres-bonne Infanterie compoſée de bergers du pays qui ſont toûjours preſts au premier commandement.

Quand je paſſay à Betlis au retour d'un de mes voyages, dés que la Caravane fut arrivée on avertit le Bey qu'il y avoit un Fringuis, & il donna ordre auſſi-toſt qu'on me fit dire qu'il ſouhaitoit de me voir. Aller voir un Bey ou Gouverneur de Province eſt en Turquie & en Perſe une meſme choſe. Je fus donc ſaluer le Bey de Betlis, & luy fis preſent en meſme temps de deux pieces de ſatin, l'un rayé d'or, & l'autre rayé d'argent. Je luy donnay encore deux toques blanches comme les Turcs les portent; & des plus fines avec de l'argent aux deux teſtes, & deux pieces de mouchoirs blancs avec quelques rayes rouges mêlées d'argent. Il me ſçeut bon gré de ce preſent, & il m'envoya enſuite deux moutons, de bon pain & de bon vin, & deux grands baſſins de raiſins frais, ce qui eſtoit tres-rare pour la ſaiſon. Quelques-uns de ſes principaux Officiers me vinrent prier quand je fus de retour à la ville, de leur vendre de ces meſmes pieces de ſatin dont j'avois fait preſent à leur Prince; mais en commençant à leur montrer quelque choſe, ils jetterent d'abord les yeux ſur quatre pieces de toile pour des turbans que j'avois fait teindre exprés en couleur de feu; ce qui leur plut ſi fort, que bien

bien que j'euſſe deſſein de les garder je ne pus me diſpenſer de leurs vendre. Mais ils me les payerent ſi bien, que cela me dédommagea du preſent que j'avois fait. J'oubliois de dire que tandis que j'eſtois avec le Bey, qui fit venir le caffé ſelon la coûtume, il arriva vn Courier de la part du Bacha d'Alep, qui le prioit de luy rendre un Chirurgien François qui eſtoit ſon eſclave, & qui avoit eſté pris aux guerres de Candie, ſe plaignant qu'il luy avoit emporté la valleur de trois mille écus. Le Bey qui ſçavoit ce que c'eſt que la ſainteté des aziles, & qui vouloit maintenir le François qui s'eſtoit refugié auprés de luy, rabroüa le Courier d'une étrange ſorte, juſqu'a le menacer de le faire mourir s'il ne ſe retiroit promptement de devant luy. En le renvoyant de la ſorte à ſon maiſtre, il le chargea de luy dire qu'il ſe plaindroit de ſa temerité au Grand Seigneur, & que s'il ne le faiſoit étrangler il ſçauroit bien s'en revancher d'une autre façon. Car en effet le Grand Seigneur a bien plus d'intereſt que le Roy de Perſe de s'entretenir avec le Bey de Betlis; parce que s'il prenoit envie au Roy de Perſe de venir aſſieger Van, le païs eſtant ouvert depuis Tauris juſques-là, le Grand Seigneur ne pourroit que tres-difficilement la ſecourir que par les paſſages qui ſont dans les terres de ce Bey, & il a aſſez de forces pour les luy refuſer s'il eſtoit mal avec luy.

Au reſte c'eſt un plaiſir que de voyager dans tout ce païs des Curdes. Car ſi d'un coſté les chemins ſont rudes & difficiles, on voit d'ailleurs preſque par tout de grands arbres, comme cheſnes, noyers & autres belles eſpeces, n'y en ayant pas un qu'un gros ſep de vigne ſauvage n'embraſſe juſqu'au haut. Au deſſus des montagnes où la terre ſe trouve unie & en plaine, il y croiſt le meilleur bled & le meilleur orge de tout le païs.

De *Betlis* où l'on paye cinq piaſtres par charge de cheval on vient à *Taduan* où l'on en paye deux.

Taduan eſt un village à la portée du canon du lac de Van, à l'endroit où la nature a fait un bon havre à l'abry de tous vents eſtant fermé de toutes parts par de hautes roches, & ſon entrée quoy que fort étroite eſtant tres-aiſée. Il peut contenir vingt ou trente groſſes barques, & quand les marchands voyent que le temps eſt beau & le vent favorable, ils font embarquer en ce lieu-là leurs marchandiſes pour Van. On s'y peut rendre en vingt-quatre heures plus ou moins, & la navigation n'eſt pas dangereuſe; au lieu que par terre de Taduan à Van il y a prés de huit jour-

nées de cheval. Quand on vient de Perſe, on ſe peut embarquer de meſme à Van pour Taduan.

De *Taduan* à *Karmouché.*

De *Kamouché* à *Kellat.*

De *Kellat* à *Algiaoux* petite ville, où l'on paye une piaſtre par charge.

D'*Algiaoux* à *Spanktiere.*

De *Spanktiere* à *Soüer.*

De *Soüer* à *Argiche.*

D'*Argiche* à *Kiarakierpou.*

De *Kiarakierpou* à *Perkeri*,

De *Perkeri* à *Zuarzazin.*

De *Zuarzazin* à *Souſerat.*

De *Souſerat* à *Devan.* On y paye deux piaſtres par charge de cheval, ou bien on les paye à Van.

De *Devan* on vient à *Van*, où l'on paye deux tomans & quatre abaſſis par charge de cheval. Quoy que Van ſoit ſur les terres du Grand Seigneur, on y aime mieux la monnoye de Perſe que celle qui a cours dans la Turquie.

Van eſt une grande ville ſur le bord d'un grand lac de meſme nom. Elle a une bonne forteresſe ſur une montagne détachée de toutes les autres, & il n'y en a pas une qui luy puiſſe commander. C'eſt au bas de cette forteresſe que la ville eſt baſtie du coſté qui regarde le midi; elle eſt fort peuplée, & la pluſpart des habitans ſont Armeniens.

Le lac de Van eſt un des plus grands lacs de l'Aſie, & a environ cinquante lieuës de tour. Il ne s'y trouve qu'une ſorte de poiſſon qui eſt un peu plus gros que nos ſardines, & la peſche s'en fait tous les ans au mois d'Avril en tres-grande quantité. Elle ſe fait de cette maniere. A une lieuë de la ville de Van il entre dans le lac une aſſez grande riviere appellée *Bendmahi* qui vient des montagnes d'Armenie. Tous les ans au mois de Mars quand la riviere commence à groſſir par les neiges qui fondent en ce temps-là, ces poiſſons ne manquent pas d'y entrer, & quand les peſcheurs voyent qu'il y en eſt entré une grande quantité, ils font le plus promptement qu'il leur eſt poſſible une digue à l'embouchure de la riviere, afin que le poiſſon ne puiſſe plus rentrer dans le lac, où ſans cela ils ne manqueroit pas de retourner au bout de quarante jours. On les prend donc en ce temps-là auprés de la digue avec des mannequins, & il eſt permis à chacun d'y aller peſcher. Il ſe fait un grand negoce de ce poiſſon que l'on

transporte en Perſe & en Armenie, parce que les Perſans & les Armeniens boivent du vin à la fin de leurs feſtins, on leur ſert ce poiſſon pour les exciter à boire. Ceux de Van content une hiſtoire au ſujet de cette peſche. Un riche marchand la prit à ferme d'un Bacha qui en tira une bonne ſomme d'argent, & il fut defendu à qui que ce fût de prendre du poiſſon ſans l'ordre du Fermier, la peſche ayant eſté auparavant libre à tout le monde. Le temps de la peſche eſtant venu le marchand fit peſcher ſelon la coûtume ; mais au lieu de poiſſon il ne ſe trouva que des ſerpens. Ceux de Van diſent que depuis ce temps-là cette peſche n'a plus eſté affermée ; & il faut bien qu'il y ait quelque choſe de veritable dans cette hiſtoire. Car les Bachas & Gouverneurs de place en Turquie ſont des gens qui ne laiſſent rien perdre, & ils donneroient cette peſche à ferme s'ils n'en eſtoient empeſchez par quelque forte raiſon. Il y a dans le lac de Van deux Iſles principales du coſté du midi, l'une s'appelle *Adaketons*, où il y a deux Convens d'Armeniens, l'un nommé *Sourphague*, l'autre *Sourpkara*. L'autre Iſle s'appelle *Limadaſi*, & le Convent *Limquiliaſi*, & ces moines Armeniens vivent fort auſterement.

De *Van* on vient à *Darchek*.

De *Darchek* à *Nuchar*, qui n'eſt qu'un méchant village de quatre ou cinq maiſons. Il eſt ſur les terres qui appartiennent à un Bey Curde, c'eſt-à-dire du païs qu'on nomme preſentement *Curdiſtan*, & qui fait une partie de l'ancienne Aſſyrie. Ces Beys (car il y en a pluſieurs en ce païs-là qui eſt un païs de montagnes) ſont comme des Princes ou Seigneurs particuliers, qui ſont ſur les frontieres des Etats du Grand Seigneur & du Roy de Perſe, & qui ne ſe ſoucient ny de l'un ny de l'autre. Ce ſont comme autant de petits ſouverains, qui ſe tiennent forts des détroits & paſſages avantageux qu'ils occupent, & qui ne craignent pas qu'on les y vienne attaquer. En general tous ces Curdes ſont des peuples brutaux, & quoy qu'ils ſe diſent Mahometans, ils ont parmi eux peu de Moullahs ou gens de loy pour les inſtruire. Ils ont une particuliere veneration pour le levrier noir, & qui entreprendroit d'en tuer un en leur preſence courroit riſque d'eſtre aſſommé. On n'oſeroit auſſi devant eux couper un oignon avec un coûteau, mais il faut pour s'en ſervir l'écraſer entre deux pierres, tant leur ſuperſtition eſt grande & ridicule.

Le Bey à qui appartient *Nuchar* tient dans ce village des Doüaniers qui prennent ſeize abaſſis par charge de cheval,

ſans le preſent qu'il faut faire, & qui va à ſept ou huit tomans, & quelquefois au delà ſelon que la Caravane eſt groſſe. Le Caravanbachi eſtobligé de porter ce preſent au Bey au lieu où il ſe trouve dans ces montagnes, & s'il y manquoit le Bey viendroit l'attendre à quelque mauvais paſſage & voler la Caravane, ce qu'il a fait bien ſouvent. Cela arriva à la Caravane où eſtoit mon neveu en l'an 1672. & le bonheur voulut qu'il ne perdit qu'un chameau chargé de drap d'Angleterre, & deux autres qui portoient ſa proviſion de bouche, la perte montant environ à mille écus. Le Bacha de Van & le Kan de Tauris ſe mirent en campagne pour tâcher de remedier à ce deſordre, mais principalement le Bacha de Van, qui voyant que les marchands fâchez d'eſtre traitez de la ſorte eſtoient reſolus d'abandonner cette route, tâcha de contraindre le Bey à rendre une partie du vol, & à laiſſer à l'avenir deux de ſes ſujets dans Tauris, & autant dans Van, pour eſtre reſponſables de tout le mal qui pourroit arriver aux Caravane. Car les marchands prennent volontiers ce chemin, qui eſt court pour ſe rendre d'Alep à Tauris, & où ils trouvent mieux leur conte pour les Doüanes.

De *Nuchar* à *Kuticlar* il y a une grande journée, & toûjours dans les montagnes, le long de pluſieurs torrens qu'il faut ſouvent traverſer. Comme ils ſont pleins de gros cailloux qui roulent des montagnes, il y a bien du danger pour les beſtes qui ſont chargées & peuvent tomber dans l'eau. Ce mauvais chemin apporte de profit au Bey de Nuchar prés de cinquante pour cent, parce que ſi les Caravanes avoient à paſſer par des plaines & païs unis au lieu de ces rudes montagnes, de trois charges de chameau ou de mule ou de cheval on n'en feroit que deux, & on ne payeroit de la ſorte la doüane que pour deux. Dans ces rencontres il faut que le marchand & le chamelier faſſent leur conte & s'entendent enſemble pour ces faux frais.

De *Kuticlar* on vient à *Kalvat*.

De *Kalvat* à *Kogia*.

De *Kogia* à *Darkavin*.

De *Darkavin* à *Soliman-Sera*. Ces quatre derniers lieux ſont quatre Carvanſeras aſſez commodes.

De *Soliman-Sera* on vient à *Kours*. C'eſt une ville où il y a un Bey tributaire du Roy de Perſe. Il demeure dans un ancien château qui en eſt à demi-lieuë, & où il faut aller payer neuf abaſſis pour charge de cheval, à quoy il faut ajoûter quelque preſent. Mais ce preſent ne conſiſte qu'en pains de ſucre, en boëtes de

dragées, & en quelques boëtes de marmelade ou d'autres confitures ; ce Bey là ſe piquant d'honneur, & ne voulant point d'argent en preſent. On trouve à Kours de bon vin doux & piquant.

De *Kours* on vient à *Devogli*.

De *Devogli* à *Checheme*. Entre ces deux derniers lieux environ la moitié du chemin on traverſe une plaine, qui du coſté du midi dure une lieüe juſques aux montagnes, & du coſté du nord s'étend à perte de veüe. Le long du chemin on trouve à gauche une grande roche d'environ trois cent pas de circuit, & de ſeptante ou quatre-vingt pieds de haut, autour de laquelle il y a pluſieurs petites cavernes, qui ont ſervi apparemment de demeure à quelques bergers pour y tenir du beſtail. Sous cette roche qui eſt creuſe, il y a comme un grand baſſin d'eau fort claire & fort froide où l'on trouve une grande quantité de poiſſon, & il en vient par milliers au deſſus de l'eau quand on leur jette du pain. Ce poiſſon a une groſſe teſte & une eſpece de mouſtache. Ayant tiré un coup de fuſil chargé de groſſe dragée, tous ces poiſſons diſparurent, mais il en revint cinq ou ſix ſur l'eau que nous priſmes aiſément. Les Armeniens ſe mocquoient de ce que j'avois tiré, croyant qu'on ne pouvoit prendre du poiſſon de cette maniere, & ils furent bien étonnez d'en voir revenir ſur l'eau. Les Turcs & une partie des Armeniens de la Caravane n'en voulurent point manger, les croyant ſoüillez, parce qu'ils avoient eſté tuez & appreſtez par des Chreſtiens ; mais les Armeniens qui avoient eſté en Europe ſe mocquerent de cette ſuperſtition, & en vinrent faire bonne chere le ſoir avec moy.

De *Checheme* on vient à *Davachiler*.

De *Davachiler* à *Marand*, ville où l'on paye ſeize abaſſis par charge de chameau, & par charge de mule.

De *Marand* on vient à *Sofian*.

De *Sofian* à *Tauris*. Ces deux dernieres journées ſont les plus grandes qu'on faſſe ſur cette route.

En revenant de Perſe par ce chemin, il nous fut impoſſible en bien des lieux d'avoir du pain pour de l'argent, & il fallut de neceſſité donner aux femmes quelques babioles qu'elles aimoient mieux. Quoy que tous ces peuples ſoient Mahometans, on ne laiſſe pas en bien des lieux de trouver de tres-bon vin.

CHAPITRE IV.

Autre route d'Alep à Tauris par Gezirè & autres lieux.

VOicy une autre route que j'ay tenuë de Tauris à Alep au retour d'un de mes voyages de Perſe ; mais je la prendray comme ſi j'allois d'Alep à Tauris.

D'*Alep* à *Bir* ou *Beri* où l'on paſſe l'Euphrate, jours 4
De *Bir* à *Ourfa* qu'on laiſſe à une demi-journée, jours 2
D'*Ourfa* à *Diarbekir*, jours. 6
De *Diarbekir* à *Gezirè*, jours. 4

Nota. Gezirè en Arabe, c'eſt à dire, Iſle.

Gezirè eſt une petite ville de la Meſopotamie baſtie dans une Iſle de la riviere du Tigre, que l'on paſſe en cét endroit ſur un beau pont de bateaux. C'eſt le lieu où s'aſſemblent les marchands qui vont prendre la noix de gale & le tabac au pays des Curdes, & ceux qui viennent du meſme pays pour Alep. La ville eſt ſous l'obeïſſance d'un Bey, & lorſque je paſſay il y avoit deux jeunes Seigneurs fils du dernier mort, dont le plus âgé ne pouvoit avoir vingt ans.

Quand on a paſſé le Tigre, tout le pays qui s'étend depuis ce lieu-là juſqu'à Tauris eſt preſque également partagé entre des montagnes & des plaines. Les montagnes ſont couvertes de cheſnes qui portent la noix de gale, & il y en a qui avec la noix de gale portent du glan. Les plaines ſont pour le tabac, qui ſe tranſporte en Turquie où il s'en fait grand negoce. A ne voir que de la noix de gale & du tabac en ce pays-là, on croiroit qu'il ne ſeroit pas fort riche ; mais on ſe tromperoit auſſi en le croyant, puis qu'il n'y a guere de pays au monde où l'on porte plus d'or & d'argent qu'en celuy-là, & où l'on ſe montre plus difficile pour les eſpeces quand il y manque la moindre choſe du titre ou du poids. Et ce que je dis ne doit pas eſtre incroyable, la noix de gale eſtant ſi neceſſaire pour la teinture, & celle des autres pays n'eſtant pas à beaucoup prés ſi bonne ny ſi peſante que celle des Curdes, dont une livre fait plus d'effet que trois des autres. Dans tout ce pays-là on ne voit point de villages, & toutes les maiſons à la campagne ſont ſeparées les unes des autres au moins de la portée d'un mouſquet. Il n'y en a point qui n'ait ſon petit quartier de vigne à part, & les habitans en font ſecher les raiſins, parce qu'ils ne boivent point de vin.

De *Gezirè* à *Amadié*, jours 2

Amadié eſt une bonne ville, où tous les payſans de la plus grande partie de l'Aſſyrie apportent leur tabac & leur noix de gale. Elle eſt baſtie ſur une haute montagne dont on ne peut gagner le ſommet en moins d'une heure. Au milieu du chemin ou un peu plus il ſort de la roche trois ou quatre groſſes ſources, & comme il n'y a point d'eau dans la ville, il faut que les habitans viennent juſques-là le matin & le ſoir avec leurs beſtes pour en emplir de grandes oudres. La ville eſt d'une mediocre grandeur, & il y a au milieu une belle place où ſe tiennent toutes ſortes de marchands. Elle obeït à un Bey qui peut faire huit ou dix mille chevaux, & beaucoup plus d'infanterie qu'aucun autre Bey, les terres qui luy appartiennent eſtant les plus peuplées de tout le pays des Curdes.

D'*Amadié* à *Giouſmark*, jours 4

De *Giouſmark* à *Albak*, jours 3

D'*Albak* à *Salmaſtre*, jours 3

Salmaſtre eſt une jolie ville ſur les frontieres des Aſſyriens & des Medes, & la premiere de ce coſté-là des Etats du Roy de Perſe. La Caravane n'y entre pas, parce qu'elle ſe détourneroit de plus d'une lieuë, mais dés qu'elle a campé le Caravanbachi avec deux ou trois marchands des principaux de la troupe va ſaluër le Kan qui y commande, & ſelon la coûtume luy fait un preſent. Ce Kan eſt ſi aiſe que la Caravane prend ce chemin-là, qu'il donne au Caravanbachi & à chacun des marchands qui le vont voir la calate, la toque & la ceinture, ce qui eſt le plus grand honneur que le Roy & les Gouverneurs des Provinces faſſent aux étrangers.

De *Salmaſtre* à *Tauris*, jours 4

Il y a en tout par cette route d'Alep à Tauris trente-deux journées de cheval. Mais quoy que ce ſoit la plus courte de toutes les routes, & qu'il n'y a d'ailleurs que peu de doüanes à payer, les marchands oſent rarement ſe hazarder de la prendre, parce qu'ils ont peur d'eſtre mal-traitez par les Beys qui occupent tout ce pays. Car quand ils ſont volez (ce qui eſt ſouvent arrivé) ils ne ſçavent auquel des Beys recourir pour avoir raiſon de cette injuſtice, & meſme ils l'autoriſent plûtoſt que de la punir. Ils attaquent les Caravanes qui vont en Perſe plûtoſt que celles qui en retournent, parce qu'en y allant elles portent de l'argent que ces peuples-là aiment beaucoup.

Avant que de quitter ce diſcours des routes par les Provinces

ſeptentrionales de la Turquie & de la Perſe, je feray une remarque neceſſaire de la Province de *Teren*, & de ſa ville capitale que les Perſans appellent *Cheriiar*.

Cette Province eſt entre le *Mazandran* & l'ancienne region des Perſes connuë aujourd'huy ſous le nom d'*Hierac*, à l'orient d'été d'Iſpahan. C'eſt un pays des plus temperez, & qui ne ſe ſent point de la malignité de l'air du Guilan, qui a eſté comme je l'ay dit ailleurs, le cimetiere de tant de miliers d'Armeniens que le grand Cha-Abas y envoya quand il les fit tous paſſer en Perſe. C'eſt dans cette Province où le Roy va d'ordinaire l'été chercher la fraîcheur & prendre le divertiſſement de la chaſſe, & il y vient de bons fruits en bien des lieux. Sa ville capitale, à qui quelques-uns donnent auſſi le nom de la Province, eſt de mediocre grandeur, & n'a rien qui ſoit digne de remarque ; mais à une lieuë de là on voit les ruïnes d'une grande ville, par leſquelles on peut juger qu'elle avoit environ deux lieuës de tour. Il y a encore quantité de tours de briques cuites au feu, & en pluſieurs endroits des pans de muraille qui ſubſiſtent encore. On voit pluſieurs lettres taillées dans des pierres qui ſont cimentées dans ces tours ; mais ny les Turcs, ny les Perſans, ny les Arabes ny peuvent plus rien connoître. La ville eſtoit baſtie autour d'une haute colline, au deſſus de laquelle ſont les ruïnes d'un château qui eſtoit, comme le diſent ceux du pays, la reſidence des Rois de Perſe.

CHAPITRE V.

Route d'Alep à Iſpahan par le petit Deſert & par Kengavar.

IL me reſte à parler de la route la plus courte de toutes pour ſe rendre d'Alep à Iſpahan ; mais ne l'ayant priſe qu'au retour de mon premier voyage, & par une occaſion ſuivie de pluſieurs incidens dignes d'eſtre remarquez, je la décriray comme revenant d'Iſpahan à Alep, ce qui inſtruira autant le Lecteur que de le mener d'Alep à Iſpahan, comme j'ay fait dans toutes les autres routes.

Cette route eſt par Kengavar, Bagdad, & Anna, d'où l'on entre dans le deſert ; que je nomme le petit Deſert, parce qu'il faut beaucoup moins de temps à le paſſer que le grand Deſert qui s'étend au midi juſqu'à l'Arabie heureuſe, & qu'on y trouve plus

plus souvent de l'eau ; joint que dans la marche on ne s'éloigne guere des bords de l'Euphrate. Quand on est bien monté on peut par cette route faire le chemin d'Ispahan à Alep en trente-trois jours comme je l'ay fait, & mesme en moins de temps si l'on est pressé, & si l'Arabe que l'on prend à Bagdad pour guide sçait couper par des endroits qui abregent fort.

Les Caravanes de cheval sont d'ordinaire quatorze ou quinze jours en chemin d'Ispahan à Kengavar ; mais quand on est bien monté ou seul ou dix ou douze de compagnie, on fait le chemin en cinq ou six jours comme je fis. Le pays que l'on traverse est tres-fertile en bled & en ris, il y croist d'excellens fruits & de tres-bon vin, particulierement au territoire de Kengavar qui est un gros bourg & assez peuplé.

De Kengavar à Bagdad je fus prés de dix jours à cheval. Le pays est moins bon que celuy d'Ispahan à Kengavar, & se trouve pierreux en bien des endroits. Ce ne sont que des plaines & des collines, n'y ayant point de hautes montagnes, qu'une seule tres-remarquable dont je parleray bien-tost.

Voicy de suite les lieux les plus considerables que l'on rencontre d'Ispahan à Bagdad, selon les journées d'un homme de cheval qui marche avec peu de suite.

D'*Ispahan* on vient à *Consar.*
De *Consar* à *Comba.*
De *Comba* à *Oranguié.*
D'*Oranguié* à *Nahoüand.*
De *Nahoüand* à *Kengavar.*
De *Kengavar* à *Sahana.*
De *Sahana* à *Policha*, c'est à dire Pont Royal, où il y a un grand pont de pierre.
De *Policha* à *Maidacht.*
De *Maidacht* à *Erounabad.*
D'*Erounabad* à *Conaguy.*
De *Conaguy* à *Caslisciren.*
De *Caslisciren* à *Iengui-Conaguy.*
De *Iengui-Conaguy* à *Casered.*
De *Casered* à *Charaban.*
De *Charaban* à *Bourous.*
De *Bourous* à *Bagdad.*

Il y en a quelques-uns qui au lieu de passer par Kengavar, prennent par *Hamadan* ville des plus considerables de la Perse, & de là à *Toucheré* ; mais le chemin est plus long, & en venant

d'Iſpahan par la route que je décris on laiſſe Hamadan à droite vers le nord.

Entre Sahana & Policha on laiſſe auſſi au nord la ſeule haute montagne qu'on voit ſur cette route, & le long de laquelle il faut paſſer. Elle eſt eſcarpée & auſſi droite qu'un mur, & autant que la veuë ſe peut porter juſques au haut on y voit quantité de tres-grandes figures d'hommes veſtus en Preſtres, avec des ſurplis & des encenſoirs à la main, ſans qu'on puiſſe s'imaginer ny que ceux du pays vous puiſſent dire, comment ny pourquoy elles ont eſté taillées en ce lieu-là. Il paſſe au bas une petite riviere ſur laquelle il y a un grand pont de pierre.

A une journée ou environ de cette montagne on trouve la petite ville de que ſon aſſiete, les eaux qui l'arrouſent, les bons fruits qui y croiſſent, & particulierement ſon excellent vin, rendent un ſéjour tres-agreable. Les Perſans croyent que c'eſt le lieu où Alexandre mourut à ſon retour des Indes, quoy que d'autres veulent qu'il ſoit mort à Babylone. Le reſte du chemin de cette ville juſqu'à Bagdad eſt un pays de dates, & on y trouve de loin à loin de méchantes hutes qui ne ſont faites que de branches de palmier.

De Bagdad on ſe rend à Anna en quatre jours par un pays fort deſert, quoy qu'entre les deux fleuves.

Anna eſt une ville de mediocre grandeur, & qui appartient à un Emir Arabe. A demi-lieuë plus ou moins aux environs la tereſt bien cultivée, & on y void des jardinages & des maiſons pour s'y aller divertir. Cette ville reſſemble à Paris pour ſon aſſiette: car elle eſt bâtie de coſté & d'autre de l'Euphrate, & au milieu de la riviere il y a une Iſle où ſe voit une fort belle Moſquée. Il y a auſſi comme à Paris au voiſinage de la ville pluſieurs platrieres, & on ne diroit pas quand on eſt en ce lieu-là qu'il ſoit environné de tous coſtez de deſerts affreux.

D'Anna à Mached-raba il y a cinq jours, & cinq autres de Mached-raba juſqu'à Taïba.

Mached-raba eſt une maniere de fortereſſe ſur une bute, au pied de laquelle il y a une fontaine qui fait comme un baſſin, ce qui eſt fort rare dans les deſerts. Ce ſont de hautes murailles avec quelques tours quarrées, & au dedans de méchantes hutes où les habitans du lieu tiennent du beſtail. J'y en vis une aſſez grande quantité, & plus de jumens & de chevaux que de vaches. Comme il ne ſe trouve point de fourage dans ces deſerts, il faut neceſſairement que pour nourrir leur beſtail ils en apportent des

bords de l'Euphrate dont ils ne ſont pas fort éloignez.

Taïba eſt auſſi une eſpece de forte place en raze campagne, c'eſt-à-dire une haute muraille de terre & de brique cuite au ſoleil, ainſi qu'à Mached-raba. Auprés de la porte de cette place il y a auſſi une fontaine qui ſort de terre, & fait un petit eſtang. C'eſt le paſſage le plus frequenté de tout le Deſert à cauſe de cette ſource; tant pour ceux qui vont d'Alep & de Damas à Babylone, que pour ceux qui vont de Damas à Diarbekir, & qui veulent prendre le plus court chemin.

De Taïba à Alep il n'y a plus que trois jours; mais ces trois dernieres journées ſont les plus dangereuſes de toute la route pour les voleurs, parce que tout ce pays n'eſt habité que par des *Bedoüins* ou paſtres Arabes qui ne cherchent qu'à piller, & dont j'ay parlé dans la route de Ninive.

A prendre maintenant d'Alep à Iſpahan cette meſme route que je viens de décrire, voicy de ſuite les lieux que j'ay nommez avec leurs diſtances.

D'*Alep* à *Taïba*, jours.	3
De *Taïba* à *Mached-raba*, jours.	5
De *Mached-raba* à *Anna*, jours.	5
D'*Anna* à *Bagdad*, jours.	4
De *Bagdad* à *Bourous*, jours.	1
De *Bourous* à *Charaban*, jours.	1
De *Charaban* à *Caſered*, jours.	1
De *Caſered* à *Conaguy*, jours.	1
De *Conaguy* à *Caſſiſcirin*, jours.	1
De *Caſſiſcirin* à un autre *Conaguy*, jours.	1
De *Conaguy* à *Erounabad*, jours.	1
D'*Erounabad* à *Maidacht*, jours.	1
De *Maidach* à *Sahana*, jours.	1
De *Sahana* à *Kengavar*, jours.	1
De *Kengavar* à *Nahouand*, jours.	1
De *Nahouand* à *Oranguié*, jours.	1
D'*Oranguié* à *Comba*, jours.	1
De *Comba* à *Conſar*, jours.	1
De *Conſar* à *Iſpahan*, jours.	1

De ſorte que d'Alep à Iſpahan, ou d'Iſpahan à Alep, on peut aiſement ſe rendre à cheval en en trente-deux jours.

Sur quoy j'ay fait cette obſervation, que n'y ayant en eſté à qui veut faire diligence que pour deux jours de chemin d'Alep à Alexandrete, & que s'y rencontrant un vaiſſeau à point nom-

mé pour faire voile à Marſeille, comme il y en eut un quand j'arrivay à Alep, ſi une forte maladie qui me ſurprit ne m'eut empeſché de me ſervir de cét avantage, j'aurois pû me rendre en deux mois d'Iſpahan à Paris, le vaiſſeau ayant fait heureuſement le trajet en vingt & un jour, & en reſtant cinq de ſoixante pour faire au beſoin la courſe de Marſeille à Paris.

Je viens à l'occaſion qui me fit prendre cette route de Kengavar & du deſert, plûtoſt que celle de Tauris par où j'avois reſolu de retourner en Europe. Il s'eſtoit fait en France une Compagnie de commerce de laquelle M. le Duc de Montmorency eſtoit le chef, & l'embarquement ſe fit à Nantes, d'où il partit trois grands vaiſſeaux & un petit qui eurent une navigation ſi heureuſe, qu'ils paſſerent en quatre mois à Bantam ville prés du détroit de la Sonde dans l'Iſle de Java. Ces vaiſſeaux ayant eſté brûlez devant Batavie par une ſubtilité frauduleuſe des Hollandois, comme j'en feray l'hiſtoire dans ma relation des Indes, chacun des matelots & des paſſagers prit parti ſelon ſon inclination & ſa fantaiſie. Mais entr'autres un François natif d'Orleans, un Zelandois & un Portugais ſe joignirent enſemble pour revenir par terre des Indes à Iſpahan, & delà prendre le chemin de Bagdad, du Deſert, & d'Alep, pour s'aller embarquer à Alexandrete. Mais noſtre François eſtant tombé dangereuſement malade à Kengavar à ſix bonnes journées d'Iſpahan, & ſes camarades prévoyant la longueur de ſa maladie l'ayant abandonné pour ne pas perdre l'occaſion de leur voyage, les peres Capucins qui en eurent avis s'adreſſerent à moy, & me prierent inſtamment de l'aller ſecourir dans une extremité ſi déplorable. J'avoüe que j'eus peine à m'y reſoudre, & qu'ayant fait deſſein de prendre la route de Tauris, il me fâcha fort de la changer pour une autre. Neanmoins je me laiſsay vaincre aux perſuaſions de ces bons Religieux & me rendis a leurs inſtantes prieres, dans la ſeule veuë d'aller ſecourir un pauvre malade abandonné, & en cas qu'il mourût de prendre garde avec le Gouverneur de la place que ſon bien fut conſerve à ſes heritiers, ſuivant la loüable coûtume qui ſe pratique en Perſe. Je mis donc ordre à mes affaires pour hâter mon départ, & me rendis en diligence auprés du malade. Le Preſident Anglois qui ſceut que j'allois prendre la route de Kengavar & du Deſert, me donna avis qu'il envoyoit un homme exprés au Conſul d'Alep, & que ſi je voulois me joindre à luy j'épargnerois ce qu'il faut donner à un guide. Mais je crois qu'il n'avoit pas tant de conſideration pour ma bourſe, que pour la

ſeureté des lettres dont il chargeoit ſon courrier, & qu'il eut eſté bien aiſe que j'euſſe accepté ſon offre, parce que deux hommes peuvent paſſer avec moins de hazard qu'une perſonne ſeule. Il envoyoit un exprés, afin que les lettres puſſent paſſer plus promptement en Angleterre par la mer Mediterranée que par le grand Ocean, & il s'agiſſoit du different que les Anglois avoient avec le Roy de Perſe pour la Doüane d'Ormus; different qui dure encore, & qui apparemment n'aura point de fin. Dans le deſſein que j'avois de m'arreſter à Kengavar pour aſſiſter le malade, je ne pouvois accepter l'offre du Preſident des Anglois, & il ne m'auroit peut-eſtre pas eſté avantageux d'aller avec ſon courrier, qui fut tué en chemin par une avanture que je rapporteray ſur la fin de ce chapitre.

Je le laiſſay donc partir, & ayant expedié mes affaires je montay à cheval, & me rendis en ſix jours à Kengavar où on m'attendoit avec impatience. Y eſtant arrivé je fus deſcendre chez le pauvre malade que je trouvay en un pitoyable état, & ſans perdre temps je fis venir le Medecin & le Chirurgien du lieu, & fis percer une apoſtume qui luy couvroit tout le coſté gauche juſqu'a la mamelle, & qui eſtoit la ſource de ſon mal. Il en ſortit une ſi prodigieuſe quantité de pus qu'il en ſentit d'abord du ſoulagement, & ayant eſté enſuite ſoigneuſement penſé & purgé de cette corruption, il ſe trouva au bout de dix jours en état de ſe mettre en chemin, & de ſe tranſporter à Bagdad, où nous arrivâmes heureuſement, & fûmes deſcendre au logis des Peres Capucins, qui remirent le malade convaleſcent entre les mains d'un Chirurgien François qui eſtoit nouvellement arrivé, & qui le rétablit dans une ſanté parfaite.

J'appris dés le jour meſme que l'exprés que le Preſident Anglois avoit envoyé au Conſul d'Alep avec un paquet de lettres, eſtoit parti quelques jours auparavant avec deux Religieux qui prirent enſemble un Arabe pour paſſer le deſert. L'un eſtoit le pere Blaiſe Capucin qui retournant en France vouloit aller faire ſes devotions à Jeruſalem. L'autre eſtoit un Religieux Auguſtin qui venoit de Goa, pour porter en diligence des lettres du Vice-Roy au Roy d'Eſpagne qui eſtoit auſſi encore alors Roy de Portugal.

Ie ne demeuray que quatre ou cinq jours à Bagdad, pendant leſquels je pourvûs aux choſes neceſſaires pour mon voyage, & particulierement à m'aſſeurer d'un Arabe pour me paſſer le Deſert, moyennant ſoixante écus que je devois luy donner. Mais un

Eſpagnol qui revenoit des Philippines par Goa & Ormus ſe rencontrant à propos pour faire la meſme route, me déchargea de la moitié de l'argent que j'avois promis à mon guide Arabe, & en conſideration de ce deuxiéme qui n'eſtoit pas entré dans noſtre marché, je luy fis encore preſent à Alep d'un arc & d'une fleche qui me coûterent ſix ou ſept piaſtres. Ainſi je quitay noſtre compatriote à Bagdad, & je ne le revis que quelques années apres à Orleans, en revenant de Blois ſervir mon quartier dans la charge de Controleur de la maiſon de Monſeigneur le Duc d'Orleans, qui me donnoit permiſſion de m'abſenter pour mes voyages d'Aſie. Ce galant homme ſe ſouvenant des bons offices que je luy avois rendus, me témoigna bien de la joye de me revoir, & me pria de m'arreſter pour aſſiſter à ſes noces. Il ſe marioit contre le ſentiment de tous ſes proches, & prenoit une femme qui avoit quarante ou cinquante mille écus de bien, mais qui avoit déja mis ſept ou huit maris en terre. Ces exemples ne l'étonnerent pas, il paſſa outre malgré toutes les remontrances de ſes parens, & peu de temps apres qu'il fut marié, il accrut par ſa mort le nombre des infortunez maris de cette femme.

Nous partîmes donc de Bagdad l'Eſpagnol & moy avec noſtre Arabe qui eſtoit à pied & qui avoit bonnes jambes, eſtant toûjours à la portée du piſtolet devant nos chevaux. Il ne nous arriva rien de remarquable juſques à Anna, ſinon qu'un jour nous vîmes à cinq cent pas de nous un lion & une lionne accouplez, & noſtre guide croyant que nous avions peur qu'ils ne vinſſent à nous, nous dit qu'il en rencontroit ſouvent, mais qu'ils ne faiſoient jamais de mal.

L'Eſpagnol qui ſelon le genie de ſa nation eſtoit fort reſſerré & ſe contentoit d'un oignon à ſon repas, ne ſe faiſoit guere aimer de noſtre Arabe; au lieu que j'eſtois bien avant dans ſes bonnes graces, parce qu'il recevoit tous les jours de moy quelque douceur. Nous n'eſtions plus qu'à une portée de mouſquet d'Anna, lors que nous trouvâmes un vieillard de bonne mine qui s'avança vers moy, & prenant la bride de mon cheval; Ami, me dit-il, vien-t'en laver tes pieds & manger du pain en ma maiſon. Tu es eſtranger, & puiſque j'ay eû le bonheur de te rencontrer en mon chemin, ne me refuſe pas la grace que je te demande. La priere que me fit ce vieillard tenoit de l'ancienne coûtume des Orientaux, de quoy nous voyons pluſieurs exemples dans les ſaintes Ecritures. Il nous falut donc ſuivre le vieillard & aller en ſa maiſon, où il nous regala le mieux qu'il put de ce qu'il avoit, nous

donnant de plus de l'orge pour nos chevaux. Noſtre Arabe eſtoit d'Anna, & du logis du vieillard nous fûmes au ſien, où il tua auſſi-toſt un agneau & quelques poules pour nous faire bonne chere. Son logis eſtoit prés de la riviere, & nous paſsâmes de l'autre coſté pour aller chez le Gouverneur de la ville prendre des paſſeports, pour leſquels il nous falut payer chacun ſix piaſtres, deux pour l'Eſpagnol & deux pour moy, & deux encore pour noſtre guide. Nous nous arrêtâmes à une maiſon proche de la porte de la ville pour faire nos proviſions de pain, de biſcuit, de dates, de raiſins ſecs & d'amandes, & d'orge pour nos chevaux. La femme chez qui nous les prenions avoit une petite fille de neuf à dix ans tout-à-fait jolie & éveillée. Elle me plut ſi fort que je luy fis preſent de deux mouchoirs de ces toiles peintes, qu'elle fut montrer incontinent à ſa mere avec grande joye, & cette femme nous en ſceut ſi bon gré, qu'elle ne voulut jamais prendre d'argent de ce qu'elle nous donna quelques inſtances que nous luy en puiſſions faire.

Eſtant ſortis de la ville nous rencontrâmes à cinq cent pas de la porte un jeune homme de bonne famille ſuivi de deux valets, & monté à la mode du païs ſur un aſne dont le derriere eſtoit peint de rouge. Il m'aborda auſſi-toſt, & apres le ſalut rendu de part & d'autre; Eſt-il poſſible, me dit-il, que je rencontre un étranger, & que je n'aye rien dequoy luy faire preſent? Il auroit bien ſouhaité de nous mener à une maiſon de campagne où il alloit; mais comme il vit que nous voulions pourſuivre noſtre chemin, & n'ayant rien à me pouvoir offrir que ſa pipe, quoy que je me deffendiſſe de la prendre, & que je l'aſſuraſſe que je ne pouvois ſouffrir de tabac, & que je ne m'en eſtois jamais ſervi, il me fut impoſſible de la refuſer, & je la pris enfin & la donnay enſuite à noſtre guide, ce qui luy fut un agreable preſent.

Nous n'eſtions encore qu'à deux lieuës d'Anna, où nous mangions prés d'une vieille mazure dans le deſſein de nous repoſer là juſques à minuit, quand nous apperçûmes deux Arabes qui venoient de la part de l'Emir, dire à noſtre guide qu'il vouloit nous donner en main propre des lettres qu'il écrivoit au Bacha d'Alep, & qu'ils avoient ordre de nous ramener. Il n'y avoit rien à repliquer, & le lendemain matin rentrans dans la ville nous vîmes ce Prince qui alloit à la Moſquée, monté ſur un beau cheval, & ſuivi d'un grand nombre de ſes gens à pied, chacun avec une maniere de grand poignard qui paſſe par leur ceinture, & dont la poignée leur vient juſqu'à la mammelle droite, & le bout ſur la

cuiſſe gauche. Dés que nous l'eûmes apperceu nous mîmes pied à terre, & nons rengeant vers les maiſons où il devoit paſſer nous le ſaluâmes quand il fut à nous. Ayant vû noſtre guide, & le menaçant de luy faire ouvrir le ventre; Chien, luy dit-il, je te puniray comme tu merites, & t'apprendray à paſſer des étrangers ſans que je les voye. Mene-les, ajoûta-t'il, au logis du Gouverneur juſqu'à ce que je revienne de la Moſquée. Au retour de la priere l'Emir ſe rendit au logis du Gouverneur, & s'eſtant aſſis dans une fort grande ſale, il nous fit venir devant luy avec noſtre guide, qu'il menaça encore une fois de la mort, parce qu'il avoit oſé nous paſſer ſans luy en donner avîs. Mais le Gouverneur l'excuſa, & repreſenta au Prince que ne croyant pas qu'il d'ût revenir ſi toſt de la chaſſe où il eſtoit allé depuis deux ou trois jours il nous avoit donné des paſſeports pour ne pas retarder noſtre voyage. Cela l'appaiſa, & il commanda auſſi-toſt qu'on apportât le caffé, & en meſme temps il fit ouvrir nos petites bougettes que nous portions derriere nos chevaux, pour voir ſi nous avions quelque choſe qui luy agreat. Il ſe trouva dans les miennes une piece de toile admirablemenr bien peinte pour la couverture d'un lit; deux pieces de mouchoirs tres-fines; deux écritoires à la Perſienne couvertes de ces vernis du Japon, & deux couteaux d'acier de Damas, l'un garni d'or, & l'autre d'argent. Tout cela plût à l'Emir, & il ſe le fit donner; & pour ce qui eſt de l'Eſpagnol, il ne ſe trouva qu'un vieux habit dans ſes hardes, mais il avoit quelques diamans couſus ſur luy, comme je le reconnus à Alep, où il fut condamné par le Conſul François & quelques marchands à me rembourſer la moitié de ce qu'il m'avoit fallu donner à l'Emir d'Anna, les choſes ayant eſté eſtimées ſelon leur valeur. Ce Prince ſatisfait de ce qu'il avoit pris, donna ordre que l'on vît ſi nous avions des proviſions pour nous & pour nos chevaux, ſinon que l'on nous fournît ce qui nous ſeroit neceſſaire. Nos proviſions eſtoient déja faites; mais pour montrer que nous ne mepriſions pas ce qu'il nous faiſoit donner, nous prîmes ſeulement trois ou quatre poignées de fort belles dates.

C'eſt principalement entre Anna & Mached-raba que le guide doit bien prendre ſes meſures pour arriver aux puits tous les matins à la pointe du jour, afin de n'y pas rencontrer des Arabes qui viennent prendre de l'eau au lever du ſoleil, & dont on courroit riſque d'eſtre maltraitté. Une lieuë ou environ avant que d'eſtre aux puits, le guide a accoûtumé de ſe coucher ſur le ventre & d'appuyer l'oreille contre terre, pour écouter s'il ne ſe fait point

de

de bruit vers ce lieu-là. Il y a de ces puits qui ſont ſi profonds, qu'il eſt beſoin de porter avec ſoy juſqu'à cinquante braſſes de corde qui eſt toute enſemble forte & menuë, avec un petit ſeau de cuir qui peut tenir environ ſix pintes. Il tient peu de place parce qu'on le peut plier, & il s'étend apres comme une calote quand on veut puiſer de l'eau.

Je puis dire que je ne vis jamais de ſi belles filles que j'en vis une à Mached-raba. J'avois donné une piaſtre à un Arabe pour me faire du pain, & deux heures apres allant voir s'il eſtoit cuit je vis cette jeune fille qui le mettoit au four, & qui eſtant ſeule me fit incontinent ſigne de me retirer. Je vis auſſi en ce meſme lieu un poulain à peindre & de la derniere beauté, & on m'aſſura que le Bacha de Damas en avoit offert juſques à trois mille écus. Ce fut à Mached-raba que noſtre guide nous perſuada d'en prendre encore deux autres, diſant qu'ils ſçavoient couper le chemin plus droit. Mais s'eſtant contentez de nous conduire cette nuit-là, ils nous quitterent dés le lendemain en nous montrant le chemin du doigt. Nous crûmes aiſement que noſtre guide eſtoit auſſi ſçavant qu'eux, mais qu'il les avoit pris pour avoir ſa part des trois piaſtres que nous leur donnâmes.

Entre Mached-raba & Taïba noſtre Eſpagnol ayant demeuré derriere perdit ſon épée qui pouvoit valoir quinze ou vingt écus. M'en eſtant apperceu quand il fut à nous, & ne la voyant plus à ſon coſté, je l'avertis qu'il l'avoit perduë, & il pria inſtamment nôtre guide de retourner ſur ſes pas. Mais comme nous avions déja fait plus d'une lieuë depuis l'endroit où il croyoit l'avoir perduë, ni luy ni moy ne pûmes jamais obliger noſtre Arabe à l'aller chercher, & il prit pour excuſe le beſoin que nous avions d'avancer chemin pour gagner les puits. Comme j'eſtois aſſez avant dans ſa confidence, il me dit quelque temps apres que l'épée n'eſtoit pas perduë pour luy, & qu'il ſçauroit bien la trouver à ſon retour; car j'ay déja dit qu'il n'aimoit pas l'Eſpagnol de qui il ne recevoit pas la moindre douceur par le chemin. L'eſpoir que l'Arabe avoit de retrouver l'épée, fait aſſez voir comme ces ſortes de gens qui traverſent le deſert en ſçavent toutes les routes, & qu'on peut bien ſe fier à eux pour ne faire pas plus de chemin qu'il ne faut.

Quand nous fûmes à Taïba nous n'y entrâmes point, nous nous arretâmes dehors contre la muraille. Noſtre Arabe ſeul y fut, & nous apporta un peu de paille hachée, ce qui fit grand bien à nos chameaux. Le Gouverneur du lieu ſortit avec luy, & nous

demanda à chacun vingt piaſtres pour les droits qu'il pretendoit luy eſtre dûs, bien qu'il ne luy en fallut que quatre, ce que je n'ignorois pas. L'Arabe me fit ſigne de l'œil que je ne me miſſe pas en peine & que je ne diſſe mot, parce qu'eſtant fâché contre l'Eſpagnol qui luy avoit une fois refusé quelque bagatelle, il vouloit luy faire piece. Le Gouverneur de Taïba s'eſtant retiré en colere & avec menaces, ſur ce que nous refuſions de luy donner ce qu'il demandoit, revint avec des chaînes de fer, & il auroit mené l'Eſpagnol enchaîné dans le fort s'il n'eût auſſi-toſt payé les vingt piaſtres Pour moy à qui il n'en reſtoit que deux, & qui ne voulois pas avoir la peine de tirer de l'or que j'avois couſu ſur moy, je dis à noſtre guide qu'il accommodât la choſe à mon égard avec le Gouverneur & que je luy rendrois à Alep ce qu'il auroit déboursé pour moy. J'en fus quite pour quatre piaſtres ſelon la coûtume.

Entre Taïba & Alep noſtre guide qui connoiſſoit mieux que moy la bonté du cheval que je montois, me pria inſtamment de le luy vendre, ce qu'honneſtement je ne pûs luy refuſer apres les grands ſoins qu'il avoit pris pour moy pendant le chemin, & je le luy donnay pour ſoixante-dix piaſtres.

Les premieres maiſons qu'on trouve en arrivant à Alep du coſté du Deſert, ſont des maiſons d'Arabes & de Bedoüins. Noſtre guide eſtant entré dans la ſeconde où il avoit quelque ami, je luy dis que puiſqu'il avoit acheté mon cheval, je voulois le luy laiſſer dés à preſent, & que j'irois à pied chez le Conſul. Je fis cela pour éviter de payer la doüane d'une partie de belles Turquoiſes que j'avois ſur moy, & les ayant miſes avec mes hardes dans les bougetes que je portois derriere moy à cheval, je les jettay dans un coffre comme choſe de peu de conſequence, & le priay de me les garder un jour ou deux. Il me dit que quand ce ſeroit de l'or tout eſtoit en ſeureté chez ſon ami, & venant deux jours apres avec un des miens pour les reprendre, je trouvay que rien n'y manquoit, & j'entray dans Alep ſans qu'on me demandât rien. Il n'en alla pas de meſme de l'Eſpagnol, qui croyant qu'il iroit de ſon honneur de ne pas entrer à cheval dans la ville, fut foüillé par les Doüaniers, qui pourtant ne luy trouverent rien, parce qu'il avoit bien caché ſes diamans. Il paſſa heureuſement de la ſorte, & il en fut quite en donnant quelque choſe aux ſerviteurs de la doüane.

Le lendemain de mon arrivée à Alep je fus rendre viſite au Conſul Anglois, qui me demanda des nouvelles d'Iſpahan. Je

luy dis qu'il devoit en avoir eu d'auſſi fraîches que celles que je luy pourrois dire, puiſque peu de jours avant mon départ le Preſident Anglois luy avoit dépeſché un Expres avec un paquet de lettres. Le Conſul bien ſurpris de ce que je luy diſois, & de ce que j'ajoûtay qu'on m'avoit aſſuré à Bagdad qu'il en eſtoit parti avec deux Religieux & un Arabe qu'ils avoient pris pour leur guide; & qui eſtoit parent du noſtre, crût que puiſque cet Expres n'eſtoit point venu il luy ſeroit arrivé quelque malheur, ce qui le fâchoit fort pour les lettres dont il eſtoit chargé, & y ayant un vaiſſeau à la rade d'Alexandrete preſt à faire voile pour l'Angleterre. Il laiſſa paſſer deux ou trois jours, & l'Expres n'arrivant point il m'envoya deux marchands pour me prier de leur confirmer ce que je luy en avois dit, & de leur en marquer encore toutes les particularitez que je luy en pourrois apprendre. Je leur aſſuray que tout ce que j'avois dit au Conſul Anglois eſtoit veritable, & qu'il pouvoit ſe repoſer entierement ſur mon rapport. Dés que les marchands furent de retour, il ne perdit point de temps, & demandant des gens au Bacha, qui luy permit d'en prendre autant qu'il voudroit, il dépeſcha auſſi-toſt huit hommes tant Arabes que Bedoüins, & le guide meſme qui m'avoit amené, pour prendre divers chemins, & aller chercher dans le Deſert ce que pourroit eſtre devenu l'Expres dont il eſtoit bien en peine. Le ſeptiéme jour de leur départ il en revint deux, qui apporterent deux petites poches, dans l'une deſquelles on trouva le paquet de lettres que le Preſident Anglois d'Iſpahan envoyoit au Conſul d'Alep. Il y avoit auſſi dans les poches quelque peu de hardes. Ces deux hommes firent leur rapport, & dirent qu'entre Taïba & Mached raba dans un endroit un peu écarté du droit chemin en tirant vers le midi, ils avoient trouvé quatre corps étendus & ſans vie ſur le ſable. Qu'il y en avoit un veſtu de noir & haché par morceaux, & que pour les trois autres ils eſtoient entiers, mais avec pluſieurs bleſſures, & éloignez les uns des autres environ de deux cens pas. Des deux Religieux qui s'étoient mis en chemin avec l'Exprés, il y en avoit un Capucin, & l'autre Auguſtin, qui apparemment eſtoit celui qu'on avoit trouvé veſtu de noir tout en morceaux. Quelque temps apres l'hiſtoire fut ſceuë tant du coſté de Damas que du coſté de Diarbekir, & les meſmes gens qui avoient tué ces quatre perſonnes publierent comme la choſe s'eſtoit paſſée. C'eſtoient des marchands de Damas qui alloient à Diarbekir pour leur negoce. Un matin ayant apperçu ces quatre hommes qui venoient de Bagdad proche d'un

puits où chacun des deux partis ſe vouloit rendre, ils détacherent deux des leurs pour reconnoiſtre quelles gens ces quatre hommes pouvoient eſtre. Le Pere Auguſtin qui à ce qu'on peut juger avoit quelques diamans ſur luy, croyant que ces gens-là eſtoient des voleurs tira ſon fuſil ſans conſulter & en mit un par terre qui mourut ſur le champ. Ces marchands voyant un de leurs compagnons mort & ſe trouvant les plus forts, de dépit & de rage ſe jetterent ſur le Pere Auguſtin qu'ils mirent en pieces, & tuerent les trois autres, ſe contentant de cette vengeance ſans les foüiller ny rien prendre de ce qu'ils portoient. Pour ce qui eſt de leurs chevaux on ne ſçait ce qu'ils devinrent, s'ils coururent par le deſert ou ſi les marchands les emmenerent, ce qui eſt le plus vrayſemblables. Les corps furent laiſſez où on les avoit trouvez, & on apporta ſeulement tous leurs habits à Alep. Ceux du Pere Auguſtin qui eſtoient tous en lambeaux furent brûlez, & on y trouva quelques diamans : car on jugea bien qu'en revenant de Goa Il en apportoit avec luy, ces Religieux ayant pris la coûtume d'en prendre ſur eux, & quelquefois pour des ſommes conſiderables ; ce qu'eſtant venu à la connoiſſance des Doüaniers eſt cauſe qu'on les foüille encore plus exactement que les marchands. Pour les habits du Pere Capucin on n'y trouva qu'un peu d'argent qu'il avoit pour ſon voyage, & ce ſont gens qui ne ſe meſlent en aucune maniere du negoce.

J'avois deſſein de repaſſer en Europe ſur le vaiſſeau Anglois qui devoit partir d'Alexandrete dans peu de jours ; mais je fus ſaiſi à Alep d'une colique ſi rude & ſi opiniâtre, que je fus contraint d'y demeurer prés de ſix ſemaines. Eſtant delivré d'un mal ſi fâcheux, je m'embarquay à Alexandrete ſur un vaiſſeau Marſeillois appellé le Grand Henry. Nous eûmes le vent aſſez favorable juſqu'aux coſtes de Candie ; mais ayant changé tout à coup ; un vent d'oueſt nous obligea auſſi de changer ſouvent de bord pour tenir la mer, & nous ne pûmes avancer durant deux jours. Un matin à la pointe du jour nous découvrîmes un Corſaire qui faiſoit ſes efforts pour venir ſur nous. Voyant ſa poſture nous commençâmes à nous mettre en defenſe & à tendre nos payeſades, chaque paſſager apportant ſon matelats pour en border le vaiſſeau, & nous n'eſtions que quarante. Le Corſaire ne put approcher comme il ſouhaitoit, parce que le vent ceſſa, & nous eſtions éloignez les uns des autres plus que de la portée du canon. Cela l'obligea de mettre ſes deux chaloupes en mer, qui furent remplies de gens pour tâcher de nous approcher à force de rames. De nôtre côté nous mîmes

auſſi noſtre chaloupe en mer, & noſtre vaiſſeau avoit cela de bon qu'il pouvoit auſſi ſe ſervir de rames. Tandis que nous faiſions nos efforts pour nous éloigner, le Corſaire nous approcha à peu prés de la portée du canon, & nous en envoya deux ou trois volées; mais il n'y en eut qu'une qui toucha ſeulement le bout de noſtre éperon, par où nous pûmes juger qu'il tâchoit de tirer dans la chaloupe.

Noſtre canonier l'un des plus habiles de ſa profeſſion eſtoit beaufrere du Capitaine de noſtre vaiſſeau, & il le pria qu'on approchât le Corſaire juſqu'à une diſtance d'où le canon pût faire plus d'effet, promettant de luy en envoyer quelques volées qui luy feroient peur. Le Capitaine n'eſtoit point du tout de cét avis; mais tous les matelots & les paſſagers ſe montrant plus reſolus, obtinrent qu'on avanceroit encore un peu vers le Corſaire, ce qui fut fait. Noſtre premier coup de canon porta ſi heureuſement qu'il luy rompit le maſt de Trinquet, & un ſecond donna dans la poupe; ce qui fit un grand fracas & cauſa du deſordre dans leur vaiſſeau à ce que nous pûmes juger par nos lunettes. Noſtre canonier tira un troiſiéme coup, mais qui apparemment ne toucha point le Corſaire. Nous avions remarqué que les rameurs ſe laſſoient, & les ayant changez pluſieurs fois, dés que le Capitaine vit que nous allions ſi rudement, & qu'il avoit reçu deux coups de canon dans ſon vaiſſeau, il fit retirer ſes deux chaloupes, que noſtre canonier avoit deſſein de mettre à fond, & dont il ſeroit ſans doute venu à bout s'il en eût eſté plus prés. Nous retirâmes auſſi la noſtre, & la mer eſtant calme nos deux vaiſſeaux furent deux heures l'un devant l'autre à ſe regarder ſans tirer d'aucun coſté.

Il y avoit toûjours au haut de noſtre grand arbre une ſentinelle pour découvrir ce qui paroiſſoit en mer. Sur les onze heures il ſe leva un petit vent frais, & en meſme temps la ſentinelle cria, *Vaiſſeau.* Le Pilote monta incontinent en haut, & reconnut que le vaiſſeau venoit du coſté du ſud, Il n'eut que le temps de deſcendre en bas, que le Corſaire ayant découvert ſans doute auſſitoſt que nous le meſme vaiſſeau, déploya toutes ſes voiles pour aller ſur luy. Nous ne fûmes pas fâchez d'eſtre ſi heureuſement échapez d'une rencontre qui n'eſt jamais agreable à des marchands qui ne cherchent que la paix, & le vent s'eſtant rendu fort en peu de temps, & tout à fait favorable pour noſtre route, nous fûmes en deux jours à la veuë de Malte. J'eſtois bien aiſe de voir cette Iſle ſi celebre, & pluſieurs des paſſagers avoient

le meſme deſir que moy. Mais le Capitaine & les autres Officiers du vaiſſeau qui ne vouloient pas perdre l'occaſion d'un ſi bon vent, avec lequel ils eſperoient de ſe rendre en deux jours à Marſeille, reſolurent de paſſer outre, & prefererent leur intereſt à la ſatisfaction des paſſagers. A peine eſtions-nous à quinze lieuës au delà de Malte, que tout à coup le vent changea, & ſe rendit ſi contraire & ſi violent qu'il nous fallut neceſſairement retourner vers Malte, où nous arrivâmes en peu de temps. La mer eſtoit ſi rude & ſi haute que nous courions riſque de nous perdre ſi nous euſſions eu davantage de chemin à faire, & ce fut un bonheur pour nous de n'eſtre pas beaucoup éloignez du port. Bien que nos patentes fuſſent nettes, & que nous ne vinſſions point de lieux ſuſpects, il nous fallut pourtant demeurer dans un coin de l'Iſle prés de la vieille ville trois jours & trois nuits avant que d'avoir entrée. Elle nous fut permiſe le ſoir du troiſiéme jour, & le lendemain nous nous joignîmes enſemble huit ou dix des paſſagers pour donner à dîné à noſtre Capitaine Marſeillois, & le payer enſuite de ce qui luy eſtoit dû pour nôtre paſſage, ne voulant pas nous remettre dans le vaiſſeau, & ayant deſſein de paſſer en Sicile & d'aller voir l'Italie.

Pendant que les galeres de la Religion s'appreſtoient pour aller en Sicile prendre des vivres ſelon leur coûtume, j'eus le temps de bien conſiderer tout ce qu'il y a de remarquable en l'Iſle de Malte; mais je n'en donne point icy la deſcription, croyant aiſément que pluſieurs autres l'ont faite, & que peu de gens ignorent ſa diſpoſition & ſa qualité. Comme ce n'eſt guere la coûtume de rapporter de l'argent du Levant, mais plûtoſt de l'employer en bonnes marchandiſes ſur leſquelles il y a à profiter, je conſultay ma bourſe pour ſçavoir s'il me reſtoit aſſez d'argent pour faire le voyage d'Italie, & quoy que je cruſſe en avoir ſuffiſamment, j'aimay mieux de peur qu'il ne me manquât vendre une partie de Turquoiſes ou de rubis. Je n'en avois pourtant pas encore bien formé le deſſein, lorſque paſſant dans la ruë des orfévres, & conſiderant les boutiques avec quelque attention, un Marchand qui jugea que j'avois quelques joyaux à vendre me vint aborder civilement, & me pria d'entrer chez luy, ce que je fis. Je ne luy montray que ma partie de Turquoiſe, & ne la luy fis que ſix cens écus. D'abord il m'en offrit quatre cens, puis vint à cinq cens, & je jugeay par l'offre qu'il me faiſoit que je luy en avois trop peu demandé, de quoy je me repentis. De peur qu'il ne me prit au mot, & eſtant bien aiſe de me dégager d'avec luy,

je luy dis que je venois d'un païs où l'on n'avoit qu'une parole, & prenant pretexte qu'il estoit temps de dîner je le quittay brusquement, en luy faisant esperer que je le reverrois sur le soir, & que je luy ferois peut-estre voir quelque autre chose.

Estant sorti du logis de cét orfevre, un autre qui demeuroit vis à-vis & dont la maison traversoit dans une autre ruë, m'ayant observé dans la boutique que je venois de quitter, me vint aborder, & me dit en peu de mots qu'il jugeoit à ma mine que j'étois galant homme, qu'il l'estoit aussi, & que sans doute je trouverois mieux mon conte avec luy qu'avec aucun autre si j'avois à vendre quelque chose. Je jugeay de mesme à l'entendre ainsi parler qu'il estoit franc, & que je ferois mieux mes affaires avec luy qu'avec l'autre orfévre dont j'estois ravi de m'estre défait. J'entray donc en sa maison, où sa femme contre la coûtume de ces païs-là, & un Prestre de saint Iean son frere me firent force caresses. Je luy montray mes Turquoises, & m'ayant demandé ce que j'en voulois avoir, je les luy fis mille écus. Il me dit que c'estoit trop, mais qu'il m'en donneroit huit cens belles pistoles. Pour le faire court le Prestre partagea le different, & obligeant son frere à me donner neuf cens écus, comme je vis qu'ils procedoient l'un & l'autre si franchement & de si bonne grace, je luy donnay ma partie de Turquoises & pris son argent. Il ne voulut jamais me laisser aller sans que je mangeasse avec luy, & il me retint jusqu'à dix heures du soir à faire tres-bonne chere.

Cependant le premier orfévre que j'avois vû estant venu par deux fois me chercher en mon logis, & ne doutant point que je n'eusse esté faire affaire avec quelqu'autre, dequoy il estoit piqué resolut aussi-tost de me faire piece, & de donner avis que j'avois des joyaux que je voulois vendre sans payer les droits. Mon hostesse qui en eut levent ne manqua pas de m'en avertir estant le soir de retour en mon logis, & elle me dit que si quelqu'un venoit heurter à la porte de ma chambre, je n'ouvrisse point si je ne l'entendois parler. Elle revint un moment aprés, & luy ayant ouvert je vis avec elle un homme à qui elle n'avoit pû refuser la porte, & qui ayant en main un bâton garni d'argent pour marque de son pouvoir me commanda de le suivre. Je fus mené au logis d'un Grand-Croix François de nation, qui s'informa d'abord de quelques particularitez du païs d'où je venois. Un quart d'heure aprés son neveu entra, & en suite de quelques questions qu'il me fit aussi sur mon voyage, le Grand-Croix rompant le discours me dit qu'il sçavoit que j'avois quantité de joyaux, &

que je n'avois pas payé les droits de saint Jean. D'abord je luy répondis fort civilement, & luy dis que je ne croyois pas avoir rien fait contre l'ordre; mais voyant qu'il parloit haut & qu'il commençoit à se fâcher, je luy dis enfin d'un ton assez ferme que je ne devois rien à saint Jean, puisque la somme dont il estoit question ne passoit pas mille écus, & que je ne me meslois pas de voyager sans sçavoir les coûtumes des païs où il me falloit passer. Le jeune Chevalier voulut representer à son oncle que la chose ne valoit pas la peine d'en parler, & que j'estois galant homme; & le Grand-Croix estant sorti de la chambre assez brusquement, son neveu qui estoit brave & homme d'esprit, & qui ne sçavoit sans doute rien de ses intentions, me dit que je ne me misse pas en peine de quoy que ce fût, & qu'avant que je sortisse il vouloit que nous bussions ensemble, pour avoir le plaisir de m'entendre parler encore une heure de mes voyages, & la collation fut servie au mesme instant. Nous demeurâmes ensemble jusqu'à une heure aprés minuit à nous entretenir de plusieurs Provinces d'Orient & de leurs coûtumes; mais voyant qu'il estoit tard & me voulant retirer, le Chevalier ordonna au mesme Officier qui m'avoit amené de me conduire; & aprés qu'il m'eut fait passer de chambre en chambre & devaler un assez long escalier, je me trouvay insensiblement dans la prison, où il n'y avoit pas apparence que l'on me retinst long-temps. Je me divertis le reste de la nuit avec quelques Officiers qui s'y trouverent alors; & dés qu'il fut jour le Geolier m'ayant conseillé luy-mesme d'écrire au Chevalier de Believre, il n'eut pas plûtost receu ma lettre qu'il vint en personne deux heures aprés me faire sortir, sans qu'on me demandât rien, ni pour les droits de la prison, ni pour quelque dépense que j'y avois faite. Le Chevalier de Believre ne se contenta pas de ce bon office qu'il me rendit avec tant de diligence, il y ajoûta encore bien des civilitez, & voulut que je dînasse avec luy.

Nous partîmes de Malte sept ou huit de compagnie sur deux galeres de la Religion, & ayant demeuré deux ou trois jours à Syracuse, & un peu plus à Messine, où nostre compagnie se grossit de quatre personnes, nous prîmes une falouque pour passer à Naples. Allant terre à terre un vent contraire & violent qui nous surprit à un quart d'heure de Paule, nous força d'y aborder promptement la veille de Pasques fleuriës, & de nous y arrester jusqu'au mercredy suivant. Monsieur le Marquis de Paule estoit alors sur le rivage qui assistoit à la pesche des sardines, & aprés s'estre

s'eſtre informé d'où nous venions, un Chevalier de noſtre compagnie luy dit que s'il eſtoit curieux de ſçavoir des nouvelles d'Orient j'eſtois le ſeul de la troupe qui pouvois luy en donner de fraîches & de certaines tant de Perſe que de la Turquie. Le Marquis s'avançant auſſi-toſt me vint prendre par la main, & me pria d'une maniere fort obligeante de manger toûjours avec luy pendant que le mauvais temps nous retiendroit à Paule. Il me témoigna enſuite que mon entretien ne luy eſtoit pas deſagreable, & il me fit bien des civilitez, & durant mon ſéjour & à mon départ. Le lendemain jour de Paſques fleuries nous fûmes voir le Convent de S. François de Paule qui eſt aſſez loin hors de la ville, & en y allant on paſſe entre une haute montagne qu'on laiſſe à droite, & un precipice qui eſt à gauche. Cette montagne panche ſi fort qu'il ſemble qu'elle ſoit preſte à tomber, & on voit au haut dans la roche l'empreinte d'une main qu'on croit eſtre de S. François de Paule, qui appuya un jour cette montagne de la main, & empeſcha qu'elle ne tombât. De Paule nous fûmes tous enſemble à Naples où nous arrivâmes la veille de Paſques, & au moment que nous entrâmes dans le port on déchargea tout le canon de la ville à l'honneur de la Reſurrection. Nous ne nous quittâmes point juſques à Rome, où nous nous ſeparâmes enfin pour aller chacun où nos affaires nous appelloient.

CHAPITRE VI.

Autre route de Conſtantinople à Iſpahan par le Pont-Euxin ou la mer noire, avec quelques remarques ſur les principales villes qui ſont à l'entour.

JE ne veux pas oublier aucune des routes par leſquelles on ſe peut rendre d'Europe en Perſe & aux Indes; & il en reſte encore trois, celle de Conſtantinople le long des coſtes de la mer noire, celle de Varſovie en traverſant la meſme mer de Caffa à Trebizonde, & celle de Moſcou en deſcendant le Volga, laquelle a eſté amplement décrite par Olearius Secretaire de l'Ambaſſade du Duc d'Holſtein. Je parleray dans ce chapitre & dans le ſuivant des deux routes pour ſe rendre en Perſe par la mer noire en partant de Conſtantinople & de Varſovie, ne ſçachant pas que perſonne en ait rien écrit, & avant toutes choſes je feray une courte deſcription des principaux lieux qui ſont ſur

les bords de cette mer, tant du coſté de l'Europe que du coſté de l'Aſie, avec les juſtes diſtances de l'un à l'autre.

Villes principales de la mer noire du coſté de l'Europe.

De *Conſtantinople* à *Varna* on conte deux cens milles, dont les quatre font une lieuë d'Alemagne, milles 200
De *Varna* à *Balchiké*, milles 36
De *Balchiké* à *Bengali*, milles 70
De *Bengali* à *Conſtance*, milles 60
De *Conſtance* à *Queli*, milles 25

C'eſt à cette ville de Queli que le plus grand bras du Danube ſe jette dans la mer noire. C'eſt auſſi où tous les ans ſe fait la plus grande peſche de l'Eſturgeon, des œufs duquel on fait le Caviard ou la Boutargue de quoy j'ay parlé ailleurs.

De *Queli* à *Akerman*, milles 50

Cette ville d'*Akerman* eſt au Kan de la petite Tartarie, mais ce n'eſt pas le lieu de ſa reſidence, & il ſe tient à *Bacha-ſerrail* qui eſt à ſix-vingt mille en terre.

D'*Akerman* à *Kefet* ou *Kaffa* il y a, milles. 350

C'eſt une grande ville & de grand commerce, dans laquelle il y a environ mille maiſons d'Armeniens, & environ quatre ou cinq cens de Grecs. Chacune de ces Religions a ſon Eveſque & pluſieurs Egliſes. Saint Pierre eſtoit la principale, fort grande & fort belle; mais le ſervice ne s'y fait plus, parce qu'elle tombe toute en ruine, & que les Chreſtiens n'ont pas le moyen de la faire reparer. Chaque Chreſtien depuis l'âge de quinze ans paye une piaſtre & demie de tribut au Grand Seigneur qui eſt maître de cette ville; & il y envoye un Bacha qui demeure dans l'ancienne ville appellée *Frink-Hiſſar*. Mais il faut remarquer que le Kan de la petite Tartarie étend ſa juriſdiction juſqu'aux portes de Kaffa.

De *Kaffa* à *Aſſaque*, milles 70

Aſſaque eſt la derniere ville du coſté de l'Europe, & elle appartient auſſi au Grand Seigneur. Il paſſe auprés une grande riviere du meſme nom de la ville, & de l'autre coſté ce ſont les terres du Grand Duc de Moſcovie. C'eſt par cette riviere que deſcendent les Coſaques qui font tant de mal au Turc. Car il y a des années qu'ils viennent avec ſoixante ou quatre-vingt *Gelia*, qui ſont une maniere de brigantins dont les plus grands portent cent cinquante hommes, & les moindres cent. Bien ſou-

vent ils se divisent en deux bandes, l'une qui va vers Constantinople, l'autre du costé de l'Asie où elle ravage toute la coste jusqu'à Trebisonde.

Le costé de la mer noire qui borde l'Europe est de 861. milles.

Villes principales de la mer noire du costé de l'Asie qui est de 1170. milles.

De *Canstantinople* à *Neapoli* on conte, milles	250
C'est en cette ville que se fabrique la plus grande partie des vaisseaux & des galeres du Grand Seigneur.	
De *Neapoli* à *Sinabe*, milles	250
De *Sinabe* à *Ouma*, milles	240
D'*Ouma* à *Kerason*, milles	150
De *Kerason* à *Trebizonde*, milles	80
De *Trebizonde* à *Rise*, milles	100
De *Rise* à *Guni*, milles.	100
milles	1170.

Cette ville de *Guni* est moitié au Grand Seigneur, & moitié au Roy de Mengrelie, avec lequel il entretient toûjours bonne intelligence, parce que la plus grande partie du fer & de l'acier qui se consomme dans la Turquie, vient de Mengrelie par la mer noire.

Voicy les seuls bons ports de la mer noire du costé de l'Asie à les prendre depuis Constantinople jusqu'en Mengrelie.

Quitros, *Sinabe* ou *Sinope*, *Onnye*, *Samsom*, *Trebisonde*, *Gommé*.

Le port de Quitros est profond, & les vaisseaux y sont à l'abry de toutes sortes de vents; mais l'entrée en est tres-difficile, & il n'y a que les pilotes du pays, ou ceux qui ont fait plusieurs voyages sur cette mesme mer, qui la peuvent bien trouver. Il paroît qu'anciennement il y a eu de superbes bâtimens autour du port, & l'on y voit encore plusieurs belles colomnes le long du rivage & jusques dans la mer, sans parler de celles qui ont esté transportées à Constantinople. Assez prés de la ville du costé du midi on voit une haute montagne, d'où il sort une grande quantité de fort bonne eau, & il s'en forme au bas une tres-belle fontaine.

Pour se rendre de Constantinople en Perse par la mer noire, on s'embarque à Constantinople pour Trebizonde, & le plus

ſouvent pour Riſe ou pour Guni qui ſont plus au nord. Ceux qui débarquent à Trebizonde ſe rendent à Erzeron qui n'en eſt éloigné que de cinq journées, & d'Erzerom ils vont à Erivan & à Tauris & aux autres lieux de cette route. Mais il y a peu de gens qui s'expoſent ſur cette mer, qui n'a pas de fond en bien des endroits, & eſt fort ſujete à des tourmentes; outre qu'il y a tres-peu de bons ports pour ſe ſauver; & c'eſt ce qui luy a donné le nom de *Caradenguis* ou de mer noire, les Levantins ayant accoûtumé d'appeller noir tout ce qui eſt mauvais & dangereux.

Ceux qui font voile juſqu'à Riſe & à Guni, ſe rendent à Teflis ville capitale de la Georgie, & de Teflis on vient d'ordinaire à Erivan, parce que le chemin quoy que difficile, eſt beaucoup plu doux & plus commode que celuy qui va droit à Tauris. Voicy les lieux principaux que l'on rencontre ſur cette route de Teflis à Erivan, avec les diſtances de l'un à l'autre.

De *Teflis* à *Soganlouk*, lieues	3
De *Soganlouk* à *Senouk-kupri*, lieuës	7
De *Senouk-kupri* à *Guilkac*, lieuës	7
De *Guilkac* à *Dakſou*, lieuës	6
De *Dakſou* à *Achikent*, lieuës	6
D'*Achikent* à *Dillou*, lieuës	6
De *Dillou* à *Yagegi*, lieuës	6
D'*Yagegi* à *Bicheni*, lieuës	4
De *Bicheni* à *Erivan*, lieuës	7
	lieuës 52.

D'*Erivan* on pourſuit la route ordinaire par Tauris, comme j'ai dit cy-deſſus.

CHAPITRE VII.

Route de Varſovie à Iſpahan par la mer noire, & celle d'Iſpahan à Moſcou; avec les noms des principales villes & Iſles de la Turquie ſelon la prononciation vulgaire, & ſelon celle des Turcs.

J'Acheveray dans ce chapitre de parler des routes qu'on peut tenir pour ſe rendre des parties ſeptentrionales de l'Europe en Turquie & en Perſe, & je prendray en premier lieu celle de Varſovie à Iſpahan, en marquant les diſtances des principales villes, & les doüanes qu'il faut payer.

De *Varſovie* ſur la rive gauche de la Viſtule, reſidence ordinaire des Rois de Pologne juſques à *Lublin*, jonrnées 6

De *Lublin* à *Ilvoue*, journées 5

On y ouvre toutes les bales, & on y prend cinq pour cent de toutes les marchandiſes.

D'*Iluoue* à *Iaſlovieer*, journées 12

C'eſt la derniere ville de Pologne du coſté de la Moldavie, & ſi on y vend quelque choſe il faut payer cinq pour cent.

De *Iaſlovieer* à *Yaché*, journées 8

C'eſt la ville capitale de Moldavie, & la reſidence du Vaivode que le Grand Seigneur envoye pour gouverner le païs. On y ouvre tout, & il y a un rôle de ce que chaque marchandiſe doit payer, ce qui peut revenir à 5 pour cent.

D'*Yaché* à *Ourchaye*, journées 3

C'eſt la derniere ville de Moldavie, & il n'y a point de doüane.

D'*Ourchaye* à *Akerman*, journées 4

On n'y ouvre point les bales de marchandiſes, mais on prend 4. pour cent.

D'*Akerman* à *Ozou*, journées 3

On ne voit point auſſi les marchandiſes en ce lieu-là, & on n'y paye que deux pour cent.

D'*Ozou* à *Precop*, journées 5

On n'y ouvre point encore les charges, on ſe fie à la parole du marchand, & l'on y prend 2 $\frac{1}{2}$ pour cent.

De *Precop* à *Kaffa*, journées 5

La marchandiſe y eſt priſée ſans que l'on ouvre les bales & on y prend trois pour cent.

Ainſi de *Varſovie* à *Kaffa* il y a cinquante-une journée de chariot, toutes les marchandiſes ſe tranſportant par cette voiture. Toutes les Doüanes enſemble montent à 18 $\frac{1}{2}$ pour cent; à quoy il faut ajoûter les voitures & le paſſage de la mer noire juſqu'à Trebizonde, où l'on paye trois piaſtres par chaque charge de mule, & quatre par charge de chameau.

Il faut remarquer que les Armeniens ne s'embarquent pas d'ordinaire à Trebizonde, mais qu'ils vont chercher un autre port un peu plus vers le couchant ſur la meſme coſte, où l'on ne paye qu'une piaſtre & demie par charge de chameau. Ce port-là s'appelle *Onnye* & eſt aſſez bon; & il y en a encore un plus loin appellé *Samſom* qui n'eſt pas mauvais, mais où l'air eſt tout-à-fait malſain & tres-dangereux.

Il y a encore une autre route de Varſovie à Trebizonde plus courte de trois journées que la precedente.

De *Varſovie* à *Yaché* par le chemin que j'ai remarqué cy-deſſus, journées 31

D'*Yaché* à *Galas*, journées 8

Chaque marchandiſe eſt taxée en ce lieu-là, & on en prend le droit à Yaché ſelon le billet que le marchand a ſoin d'apporter de Galas, où l'on écrit ſur ſa parole les marchandiſes qu'il declare. Galas eſt une ville de Moldavie.

De *Galas* à *Megin*, journée 1

On n'ouvre point les marchandiſes à Megin, mais on y paye 3 ½ ou quatre pour cent.

De *Megin* à *Mangalia*, journées 8

C'eſt l'un des quatre ports du couchant de la mer noire, & le meilleur de tous. Les trois autres qui ſuivent au midi le long de la meſme coſte ſont *Kavarna*, *Balgik* & *Varna*. On ne prend à Mangalia que demi-piaſtre pour bale de marchandiſe. Quand on a paſſé à Trebizonde, j'ai dit au chapitre precedent qu'il n'y a que cinq journées juſqu'à Erzerom; Et voila ce que javois à remarquer de la route que prennent les Polonois pour ſe rendre en Perſe.

Je viens maintenant à la route de Moſcovie; mais puis qu'elle a eſté aſſez exactement décrite par Olearius, comme je l'ay remarqué, dans le voyage que les Ambaſſadeurs du Duc de Holſtein firent en Perſe, je la prendray comme en revenant de Perſe en Europe par la Moſcovie, ſelon les bonnes inſtructions que j'en avois priſes, lors qu'à mon premier voyage d'Aſie je reſolus de retourner en France par les provinces Septentrionales de l'Europe, ce que j'aurois fait ſans le malade que ie fus joindre par charité à Kengavar. Comme je n'ay point fait de voyage en Orient, que je n'aye eu deſſein de paſſer au retour par la Moſcovie, j'ay eu ſoin de m'informer tres-particulierement de cette route, & des gens qui l'ont priſe pluſieurs fois m'en ont donné toute la connoiſſance neceſſaire.

Je ne partiray que de Chamaki ayant déja conduit le Lecteur juſqu'à cette ville, & je marqueray comme j'ay fait ailleurs toutes les diſtances d'un lieu à l'autre avec les doüanes.

D *Schamaki* à *Derbent*, journées 7

Derbent, que les Turcs appellent Demir-capi, eſt la derniere ville du Roy de Perſe, & il y paſſe une riviere qui s'appelle *Chamourka*.

De *Derbent* à *Tetarck*, iournées 8

Il y paſſe une riviere qui s'appelle *Bocan*.

De *Tetarck* à *Aſtracan* on prend de petites barques où il y a douze rames. Tout le long du rivage ce ne ſont que roſeaux, où les barques ſe peuvent retirer en ſeureté quand il y a trop de vent. Si le vent eſt favorable elles ſe ſervent d'une petite voile, & peuvent ſe rendre en quatre ou cinq jours à Aſtracan; mais s'il faut ramer pendant tout le voyage elles n'y peuvent aller en moins de neuf.

En s'embarquant ſur la mer Caſpienne, le long de laquelle on va terre à terre, il faut faire proviſion d'eau pour deux ou trois jours, parce que pendant ces trois premiers iours l'eau eſt amere & de tres-mauvais gouſt le long de la coſte; mais on en trouve de bonne tout le reſte du chemin. On paye de chaque barque ſoixante & dix abaſſis qui font 61. livres cinq ſols de noſte monnoye. Si l'on porte de groſſes marchandiſes on les peut charger dans de gros vaiſſeaux pour faire moins de dépenſe.

Eſtant arrivé à Aſtracan on fait décharger les bales de marchandiſes, auſquelles les Doüaniers viennent mettre leur cachet, apres quoy on les fait porter au logis où le marchand veut aller. Trois jours apres le Doüanier vient ouvrir toutes les bales, & prend cinq pour cent. Si d'avanture le marchand manque d'argent, & qu'il en veüille prendre à Aſtracan pour rendre à Moſcou, il en paye quelquesfois juſques à 30. pour cent, ſelon le cours qu'ont les ducats d'or.

Si un marchand a des diamans ou autres joyaux & qu'il le declare, il en paye cinq pour cent. S'il ne le declare pas, & que les Doüaniers en ayent quelque ſoupçon, ils en tirent ce qu'ils peuvent, & le marchand ſe défend auſſi le mieux qu'il peut. Mais s'il a quelques joyaux ou autre choſe de rare, & qu'il declare au Gouverneur de la ville qu'il veut les porter à ſa Majeſté de Moſcovie, il le fait accompagner par terre ou par eau ſans qu'il luy en coûte rien, & envoye devant un Courier à la Cour pour en donner avis. Si le marchand fait quelque petit preſent au Gouverneur, il n'y perd rien & dans la ſuite il y trouve de l'avantage. On trouve d'aſſez bon vin à Aſtracan, & il y a un François qui en fait pour la bouche du Roy. Mais comme il y en a de beaucoup meilleur à Schamaki, le voyageur fera bien d'en faire bonne proviſion en ce lieu-là.

D'*Aſtracan* à *Moſcou* on ſe met ſur le *Volga* dans de grandes barques qui vont à voile & à rames en remontant la riviere, &

on peſe tout ce qu'on embarque juſqu'à un tapis. La livre de Moſcovie eſt trois Mens de Chah de Perſe, & une Men de Chah fait douze de nos livres à ſeize onces la livre. On paye d'ordinaire de chaque livre quatorze Caya qui ſont trois abaſſis & demi, & l'abaſſi vaut dix-huit ſols ſix derniers.

Il faut remarquer que dans la Moſcovie on ne conte les chemins ny par lieuës ny par milles, mais par *Chagerons* dont les cinq font un mille d'Italie. Voici le chemin qu'on tient par eau juſques à Moſcou, & les noms des plus grandes villes où l'on paſſe avec leurs diſtances.

D'*Aſtracan* à *Courmija*, chagerons.	300
De *Courmija* à *Sariza*, c.	200
De *Sariza* à *Sarataf*, c.	350
De *Sarataf* à *Samarat*, c.	200
De *Samarat* à *Semiriskat*, c.	307
De *Semiriskat* à *Coulombe*, c.	300
De *Coulombe* à *Caſan*, c.	150

C'eſt une grande ville avec une grande fortereſſe.

De *Caſan* à *Sabouk-cha*, c.	200
De *Sabouk cha* à *Godamijan*, c.	120
De *Godamija* à *Niguina*, c,	280

Niguina eſt une grande & tres-bonne fortereſſe.

De *Niguina* à *Mouron*, c.	300
De *Mouron* à *Caſin*, c.	100
De *Caſin* à *Moſcou*, c.	250
D'*Aſtracan* à *Moſcou* il y a de chagerons,	2950

qui reviennent à 590. milles d'Italie.

Quand on eſt à *Sarataf*, on peut ſortir de la barque & aller par terre iuſqu'à Moſcou. S'il n'y a point de neiges on va en chariot, mais s'il y a des neiges on prend des traineaux. Si c'eſt un homme ſeul, & que ſon bagage ne peſe pas deux cens livres poids de Paris, on charge le tout ſur un cheval en deux balots, & l'homme ſe met au milieu; & pour ce qui eſt du port, tant de l'homme que de ſon bagage, c'eſt le meſme argent que l'on donne d'Aſtracan à Moſcou.

De *Sarataf* par terre à *Inſerat* on conte, journées	10
D'*Inſerat* à *Tymnek*, j.	6
De *Tymnek* à *Canquerma*, j.	8
De *Canquerma* à *Volodimer*, j.	6

Volodimer eſt une ville plus grande que Conſtantinople. Il y a une fort belle Egliſe ſur une montagne qui eſt dans la ville, & c'eſtoit

c'eſtoit autrefois la reſidence des Empereurs de Moſcovie.

De *Volodimer* à *Moſcou*, j.
Ce ſont en tout, journées, 5
35

Il faut remarquer que l'on ne ſort guere de la barque à Sarataf que par neceſſité, lors qu'en hiver la riviere commence à n'eſtre plus navigable à cauſe des glaces. Car de Sarataf juſqu'à Inſerat il y a, comme j'ay dit, dix journées de chemin, où on ne trouve rien à manger ou tres-peu de choſe, tant pour les hommes que pour les chevaux. Ainſi lorſque la riviere n'eſt pas priſe, il vaut mieux demeurer dans la barque juſques à Semeriska, d'où juſqu'à Moſcou on trouve inceſſamment des villages. La doüane tant pour les joyaux que pour autres marchandiſes, va de meſme à Moſcou qu'à Aſtracan, ſçavoir cinq pour cent. Tous les Aſiatiques, Turcs, Perſans, Armeniens & autres peuples logent à Moſcou dans des manieres de Carvanſeras; & pour les Européens, comme François, Anglois, Hollandois & autres, ils ont un lieu affecté où ils logent tous enſemble. Voila ce que j'ay pû apprendre de plus particulier de cette route par la Moſcovie, que i'aurois priſe plus d'une fois au retour de mes voyages, ſi ie n'en avois toûjours eſté détourné par des occaſions qu'on ne peut prevoir.

Au reſte n'ayant pas voulu interrompre le diſcours des routes par des remarques aſſez particulieres que j'ay à faire ſur le negoce de l'Iſle de Candie, & des principales Iſles de l'Archipel, j'ay jugé à propos d'en faire un chapitre à part, & j'y joindray auſſi quelques ſingularitez de pluſieurs villes de Grece voiſines de l'Archipel, avec une relation particuliere de l'état preſent des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant à Conſtantinople que dans les Iſles, & en d'autres lieux de ſon Empire.

CHAPITRE VIII.

Remarques ſur le negoce de l'Iſle de Candie, & des principales Iſles de l'Archipel, comme auſſi ſur celuy de quelques villes de la Grece qui en ſont voiſines; avec une relation particuliere de l'eſtat preſent des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant en terre ferme que dans les Iſles.

DE L'ISLE DE CANDIE.

DANS l'Iſle de Candie les étrangers viennent enlever quantité de bled & d'huile d'olive, toutes ſortes de legumes,

des fromages, de la cire jaune, des cotons, des soyes, des cuirs, & particulierement de la malvoisie qui est son plus grand negoce. Quand la vendange approche, les payſans qui doivent aller cüeillir les raisins, s'enveloppent les pieds d'une peau de sanglier qui leur tient lieu de souliers; & ils la lient avec de la ficelle sur le haut du pied, à cause de la grande chaleur que rendent les rochers sur lesquels il faut qu'ils marchent. Ces peaux sont apportées de la Russie où il y a quantité de sangliers dans les forests. Les Russiens les apportent de Constantinople avec la Boutarque & le Caviar, dont j'ay parlé en divers endroits de mes Relations. J'ay parlé aussi de la maniere dont l'un & l'autre se font. & des lieux où se fait la plus grande pesche de l'estourgeon. J'ay fait voir comme le negoce en est grand dans toute la Turquie & toute la Perse, & mesme en Ethiopie, parce que tous ceux qui suivent la religion Grecque & l'Armenienne ne mangent guere autre chose durant leur Careſme. Il ne me reste plus qu'à remarquer que les Turcs sçavent faire de l'esturgeon une colle forte qui est d'un grand vſage en Asie pour faire les arcs. C'est la meilleure colle du monde, & quand on s'en est servi à coller quelque chose, on la romproit plûtost en un autre endroit qu'en celuy où elle a esté collée. Ils la font de cette sorte: Quand ils ont pris un esturgeon & qu'ils l'ont éventré, il luy reste une peau au dedans qui couvre la chair, & ils tirent cette peau depuis la teste jusqu'au bout du ventre. Elle est gluante & de l'épaisseur de deux feüilles de papier, & ils la roulent gros comme le bras pour la mettre en suite secher au Soleil. Quand ils s'en veulent servir ils la battent avec un marteau, & estant bien battuë ils la rompent par petits morceaux, qu'ils mettent tremper avec de l'eau environ demi-heure dans un petit pot. On le met apres sur un petit feu, en remuant toûjours jusqu'à ce que tout soit fondu, & prenant bien garde que la colle ne vienne à boüillir, ce qui la gasteroit entierement.

Lors que les Venitiens estoient maistres de la Candie, ceux qui faisoient quelque assassinat ou qui commettoient quelque autre crime digne de mort, s'ils pouvoient éviter d'estre saisis par la Justice & sortir de l'Isle, se rendoient promptement à Constantinople pour avoir leur grace. Car il faut remarquer qu'il n'y avoit que l'Ambassadeur de la Republique de Venise qui estoit auprés du Grand Seigneur, qui eût le privilege de pardonner les crimes qui se faisoient en Candie. Quel qu'il pût estre il avoit le pouvoir de donner la grace au criminel, & je veux bien en rapporter un

exemple du temps que le ſieur *Derviſan* eſtoit Baile de Veniſe à Conſtantinople. Un Candiot qui s'eſtoit ſauvé de l'Iſle apres avoir commis un horible meurtre, obtint ſa grace du Baile; mais toutefois ſon crime ne demeura pas impuni comme je diray en ſuite. Il avoit voulu coucher par force avec une femme, laquelle n'y voulant pas conſentir luy dit qu'elle mangeroit plûtoſt le foye de ſon enfant que de ſatisfaire à ſon infame deſir. Ce brutal ſe voyant éconduit & en rage de ce qu'il ne pouvoit venir à bout de ſon deſſein, ſe ſaiſit de l'enfant à l'inſceu de ſa mere, le tua & luy arracha le foye qu'il luy fit manger, apres quoy il la tua auſſi pour achever d'aſſouvir ſa rage. Arrivant à Conſtantinople il fut d'abord implorer la grace du Baile, laquelle il obtint; mais le Baile écrivit en meſme temps au Gouverneur de Candie de le faire mourir dés qu'il ſeroit de retour, ce qui fut fait. Car autrement il n'auroit pas voulu luy faire grace pour un crime ſi enorme, & n'en uſa de la ſorte que pour conſerver ſon privilege. On peut dire que cette nation Candiote eſt une des plus méchantes qui ſoit ſous le ciel, & il ſeroit aiſé d'en produire mille exemples beaucoup plus tragiques.

DE L'ISLE DE SCIO.

LA ville de Scio dont l'Iſle porte le nom contient environ trente mille ames. Il y a à peu prés 15000. Grecs, 8000. Latins, & 6000. Turcs, avec quelque peu de Juifs.

Entre pluſieurs Egliſes Grecques & Latines, dont les dernieres ſont reſtées du temps des Genois, il y en a quelques-unes d'aſſez belles; & les cinq principales Egliſes Latines ſont la Cathedrale, & celles des Capucins, des Eſcolantins, des Dominicains & des Jeſuites. Les Turcs y ont leurs Moſquées, & les Juifs leur Synagogue.

A quatre mille de la ville preſque ſur le bord de la mer, on voit une groſſe pierre qui a eſté taillée d'un rocher comme toute ronde, mais au deſſus elle eſt plate & un peu creuſée. Autour du deſſus & au milieu on voit des formes de ſieges taillez dans la meſme pierre; mais il y en a un plus élevé que les autres comme la chaiſe d'un maiſtre qui enſeigne, & la tradition du lieu veut que cette pierre ait eſté l'école d'Homere qui y enſeignoit ſes diſciples.

Il ſe trouve dans cette Iſle une ſi grande quantité de perdrix qu'il ne s'en voit point de pareille en aucun lieu du monde.

Mais ce qui eſt encore plus rare, eſt que les païſans les nourriſſent comme nous nourriſſons nos poules en France, & meſme d'une plus plaiſante maniere. Car ils les laiſſent aller à la campagne dés le matin, & ſur le ſoir ils ont un certain ſignal auquel elles ne manquent pas de retourner chacune chez le païſan à qui elles appartiennent, de meſme qu'une trouppe d'oyes ou des poulets d'Inde.

On travaille dans l'Iſle de Scio quantité de damas & de futaines, qu'on tranſporte au Caire, & dans toutes les villes de la coſte de Barbarie, comme auſſi dans toute la Natolie, & particulierement à Conſtantinople.

A trois lieuës de la ville de Scio dans une montagne qui eſt au midi, il croiſt de petits arbriſſeaux qui ſont bien particuliers. Ils ont la feüille approchante de celle du myrthe, & jettent leurs branches ſi longues qu'elles vont à terre en ſerpentant. Mais ce qui eſt admirable, eſt qu'auſſi-toſt qu'elles ſont en bas peu à peu elles ſe relevent d'elles-meſmes. Depuis le commencement du mois de May juſqu'à la fin de Juin on a ſoin de tenir la place bien nette ſous ces petits arbres; car pendant ces deux mois il ſort par les endroits où l'on a entaillé les branches, une eſpece de gomme qui dégoute & coule à terre. C'eſt ce que nous appellons *Maſtic*, & ce que les Turcs appellent *Sakes*, qui eſt le nom qu'ils donnent à l'Iſle. Elle produit une grande quantite de ce maſtic, & il s'en conſomme auſſi beaucoup dans le Serrail de Conſtantinople où toutes les femmes en mâchent inceſſamment. Elles diſent que cela oſte la craſſe & la ſaleté des dents, & les entretient nettes & blanches. Quand la ſaiſon approche de recueillir ce maſtic, le Grand Seigneur envoye tous les ans dans cette Iſle un certain nombre de *Boſtangis*, afin que perſonne n'en enleve, mais qu'il ſoit tout conſervé pour le Serrail. S'il arrive qu'il y en ait abondance dans une année, & beaucoup au delà de l'ordinaire, la proviſion du Serrail eſtant faite, les Boſtangis qui ont mis à part le moindre maſtic pour en tirer de l'argent, dés qu'ils l'ont vendu le mettent dans des ſacs qu'ils cachetent, afin que l'on les puiſſe tranſporter ſans difficulté, parce que ceux qui gardent les ports voyant ce cachet laiſſent aiſement ſortir les ſacs. Il croiſt auſſi dans cette Iſle de bonne terebentine.

L'Iſle de Scio fut autrefois engagée par les Turcs aux Genois; mais depuis les Turcs l'ont repriſe par force, & en ſont demeurez maiſtres.

DE L'ISLE DE NAXIS.

IL n'y a aucun port dans cette belle Iſle, & les vaiſſeaux qui y vont pour trafiquer, ſe tiennent dans le port de l'Iſle de Paros, appellé *Derion* à ſix mille de Naxis, c'eſt un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui peut contenir plus de cent vaiſſeaux. Il reſte encore ſeulement dans l'Iſle de Naxis des ruïnes d'une muraille qui faiſoit comme un môle où ſe pouvoient retirer quatre ou cinq galeres. On voit encore dans la meſme Iſle pluſieurs ruïnes des maiſons des anciens Ducs, & les écuries ſont encore preſque toutes entieres, toutes voûtées, & toutes de marbre. Ces Ducs eſtoient Seigneurs de douze autres Iſles. Celle de Naxis eſt remplie de quantité de villages, & il y a trois bonnes villes, qui ſont *Barequa*, *Kuſa* & *Falet*.

Il y a proche de cette Iſle environ à un jet de pierre une antiquité curieuſe qui ſubſiſte encore. C'eſt une roche plate, qui a de circuit autant d'étenduë que l'ancienne Cour du Louvre. C'eſtoit au milieu de cette roche qu'eſtoit baſti le temple de Bacchus qui eſtoit tout de marbre, & dont on ne voit plus rien que les fondemens. La porte y eſt encore faite de trois pierres, dont deux ſont les deux coſtez, & la troiſiéme fait le deſſus, & ſa hauteur eſt de vingt-cinq ou trente pieds, & la largeur environ de quinze. De cette Iſle juſqu'à la roche il y a un beau pont de pierre de taille, où on voit deſſus & aux coſtez les canaux qui portoient le vin dans de certains reſervoirs du temple pour eſtre bû le jour de la feſte de Bacchus. C'eſt auſſi dans l'Iſle de Naxis que ſe trouve la bonne pierre d'Emeril. Mais j'ay ſur tout à faire une remarque ſur le veuvage des habitans de cette Iſle, & ſur la coûtume qu'ils obſervent. Quand le mari ou la femme ſont morts, le ſurvivant ne ſort point de la maiſon de ſix mois pour quelque affaire que ce ſoit, non pas meſme pour oüir la meſſe. Il faut remarquer auſſi que dans cette Iſle il n'y a que des Latins & des Grecs, & ces derniers ſont le plus grand nombre. Il y a un Archeveſque Latin & des Chanoines dans la Metropolitaine, avec deux maiſons de Religieux, l'une de Capucins, l'autre de Jeſuites, & les Grecs ont auſſi leur Archeveſque.

L'Iſle de Naxis a ſix vingt mille de tour, & c'eſt une des plus agreables & des plus belles Iſles de l'Archipel. Les anciens Ducs l'avoient choiſie pour leur reſidence, & c'eſt d'où ils commandoient à la pluſpart des Iſles Cyclades. Il ſe fait dans Naxis

quantité de sel blanc, & il y croît d'excellent vin tant blanc que clairet, ce qui avoit porté les habitans à y bastir un temple à l'honneur de Bacchus, qui choisit Naxis pour sa demeure selon l'ancienne tradition des Naxiens. L'Isle porte de plus toutes sortes de bons fruits, nourrit quantité de bestail, & produit abondamment plusieurs autres choses necessaires à la vie. Il y a de grands bois où se trouvent de petits cerfs, & quantité d'aigles & de vautours. On croit aussi qu'il y a des mines d'or, mais les lieux sont inconnus, & on neglige de les découvrir. Voicy les noms des Isles Cyclades comme les prononcent ceux du pays.

1. *Deloa* ou *Sdilis.*
2. *Giaroa.*
3. *Andros.*
4. *Paros.*
5. *Nicaria.*
6. *Samoa.*
7. *Pathmoa.*
8. *Olearoa.*
9. *Sitino.*
10. *Rhena.*
11. *Miconoa.*
12. *Tenoa* ou *Tino.*
13. *Sciroa* ou *Sira.*
14. *Subiuma.*
15. *Syphnus* ou *Sifante.*
16. *Nixia.*
17. *Chios* ou *Scio.*
18. *Astypalea.*
19. *Amorgus* ou *Amorgo.*

Des Isles de Zea, de Milo, de Paros, & autres Isles de l'Archipel.

Zea est une Isle qui n'a rien de remarquable, & d'où l'on ne peut rien transporter que de la valanede pour teindre les cuirs, de quoy j'ay parlé ailleurs. On n'y décharge aussi aucunes marchandises que celles qui y sont apportées par les Corsaires; mais c'est peu de chose, & les Insulaires ont soin chacun de se pourvoir ailleurs des choses qui leur sont utiles & necessaires.

Milo ne fournit que des pierres de moulin à moudre du bled, lesquelles on porte à Constantinople, & il ne se fait aucun negoce en cette Isle.

Paros où il n'y a de mesme aucun commerce, n'a rien de remarquable qu'une Eglise Greque assez bien bâtie sous le titre de Nostre-Dame. Elle est tres-belle, & toute de marbre.

Pour ce qui est des Isles de *Sifante*, de *Miconé*, & d'autres Isles de l'Archipel, il ne s'y décharge aussi aucunes marchandises, que celles que les Corsaires y apportent par hazard quand ils y touchent, & il ne s'y fait aucun commerce que pour l'entretien ordinaire des habitans. S'il y a des Consuls en quelques-unes de

ces Isles ils n'y ont pas beaucoup d'occupation, & ils ne sont là que pour acheter ces larcins. Les Consulats des Isles de l'Archipel où les François sont établis, se donnent par l'Ambassadeur de France que le Roy tient à Constantinople, & il en favorise qui il luy plaist. Comme ils ne sont pas de grand revenu, il les donne le plus souvent aux Grecs, parce qu'ils entendent mieux le negoce du pays.

Des villes d'Athenes, de Corinthe, de Patras, de Coron, & de Modon.

La ville d'*Athenes* est éloignée de la mer d'environ quatre milles, & elle contient prés de vingt-deux mille ames; sçavoir quinze mille Grecs, cinq ou six mille Latins, & mille Turcs. Entre plusieurs antiquitez qu'on y voit encore, celles qui sont dans le Château se sont les mieux conservées. Le Château est sur une colline, dont la partie de la ville occupe la pante du costé du nord. Il enferme un fort beau temple & fort spacieux, tout bâti de marbre blanc depuis le haut jusqu'au bas, & soûtenu par de tres-belles colomnes de marbre noir & de porphyre. On voit au frontispice de grandes figures en haut relief & au naturel; qui representent des cavaliers armez qui semblent se vouloir batre. Autour du temple, & au défaut du toict, qui est aussi tout entier de pierres plates de marbre tres-bien ordonnées, se voyent tous les beaux faits d'armes des anciens Grecs en bas relief, & chaque figure est environ de deux pieds & demi de haut. Il y a autour du temple une belle gallerie, où quatre personnes peuvent se promener de front. Elle est soûtenuë par seize colomnes de marbre blanc de chaque côté en longueur, & de six à chaque bout, & toute couverte & pavée de mesme étoffe. Ce Temple est accompagné d'un fort beau Palais de marbre blanc, mais presentement il tombe en ruïne. Au bas du Château, & à la pointe de la ville du côté du levant, il y a encore dix-sept colomnes de marbre, qui restent de trois cens que l'on dit avoir esté anciennement au Palais de Thesée premier Roy d'Athenes. Ces colomnes sont d'une grosseur prodigieuse, & ont chacune au moins dix-huit pieds de tour. Elles sont hautes à proportion, mais non pas tout d'une piece, & sur la pluspart il y a deux travers de marbre blanc de seize pieds de long & de dix-huit de large, qui portent d'un bout sur une colomne, & de l'autre sur celle qui suit; & c'est ce qui soûtenoit tout l'édifice. Sur la porte

qui eſt encore preſque en ſon entier, on voit écrites ces paroles à la face de dehors.

Αἵδε Ἀθηνῶν Θησέως ἡ πρὶν πόλις.

C'eſt à dire.

Cette ville d'Athenes eſt aſſeurement la ville de Theſée.

Au dedans de la meſme porte ces autres paroles ſont écrites.

Αἵδε Ἀθηνῶν Ἀδριανοῦ καὶ οὐχὶ Θησέως πόλις.

C'eſt à dire.

Cette ville d'Athenes eſt la ville d'Adrien, & non pas de Theſée.

Il y a encore dans Athenes pluſieurs antiquitez qui meritent d'eſtre vûës.

Corinthe qui a fait autrefois tant de bruit n'a plus qu'environ ſix-vingt maiſons, mais il y a des Turcs riches. La ville eſt au bas du Château, qui eſt aſſis ſur un rocher inacceſſible, & gardé par des Grecs commandez par un Aga un Capitaine Turc. On charge à Corinthe des raiſins qui en portent le nom.

Patras en fournit auſſi, c'eſt là tout le commerce de ces deux villes.

Coron & *Modon* ont le negoce de l'huile d'olive, & elle y eſt ſi bonne & en telle quantité, que pluſieurs vaiſſeaux Anglois, Hollandois, & autres en viennent charger.

Il y a des Conſuls à *Athenes*, à *Patras*, à *Coron*, à *Modon* & à *Napoli de Romanie.*

Les negocians d'Athenes font venir des brocards, des velours, des ſatins, des draps & d'autres ſortes de marchandiſes, dont ils fourniſſent tout le pays. Celles que les étrangers en emporttent, ſont des ſoyes, des laines, des éponges, de la cire des marroquins, des fromages; & voila en peu de mots tout ce qui ſe peut dire du commerce de ces lieux-là.

Relation particuliere de l'état preſent des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant à Conſtantinople que dans les Iſles. & autres endroits de ſon Empire.

On a vû autrefois ſortir de Conſtantinople juſques à cent cinq galeres;

galeres ; mais le Grand Visir s'estant apperceu que ce grand nombre en un mesme lieu causoit de la confusion, & que le Capitan Bacha ne pouvoit pourvoir à tout à la fois ny donner si bien ses ordres, il ordonna qu'il n'en demeureroit à l'avenir que vingt-quatre à Constantinople, & que les autres seroient envoyées en divers ports, tant de la terre ferme que des Isles, pour estre prestes à aller en mer au premier ordre du Grand Seigneur. Avant la guerre de Candie le nombre des galeres estoit diminué, & beaucoup moindre que de cent cinq ; mais comme elle se fut échauffée on en remit plusieurs en état, & on doubla à chaque Bey le nombre des galeres qu'il commandoit. Celuy qui n'en commandoit qu'une en eut deux, un autre qui en commandoit deux en eut quatre, & ainsi du reste à proportion, ce qui causa enfin la perte de Candie pour les Venitiens. Aujourd'huy le nombre des galeres qu'entretient le Grand Seigneur est de quatre-vingt. Voicy les lieux où elles sont distribuées sous le commandement de leurs *Beys* ou Capitaines.

Il y a donc à Constantinople vingt-quatre galeres que commande le Capitan Bacha ou General de la mer, & quand il sort pour aller à quelque expedition, les autres galeres se viennent joindre à luy selon l'ordre qu'elles en reçoivent. Quand ce Bacha va en mer, il donne à chacun des esclaves de sa galere outre leurs habits ordinaires une maniere de casaque de drap rouge & un bonnet de mesme couleur, ce qui ne se fait que dans la seule galere du General qui se fait honneur de cette dépense. Cette galere a d'ordinaire trois cent soixante & six esclaves, & à chaque banc un Bonne-vole. Ces Bonne-voles sont gens qui se sont offerts de leur bon gré à servir, & on a soin qu'ils soient bien payez. Leur paye est de trois mille cinq cent aspres par voyage ; & le voyage est d'ordinaire de sept ou huit mois. Ils sont nourris comme les autres esclaves ; mais s'ils ne rament bien ils sont plus batus qu'eux, parce que les Bonne-voles n'ont point d'autre travail que la rame, & que les esclaves outre la rame sont employez à d'autres manœuvres. Mais il faut remarquer que les Bonne-voles qui servent dans la Generale ont cinq cent aspres de paye plus que ceux des autres galeres, c'est à dire quatre mille aspres pour le voyage, ce qui d'ordinaire revient à quarante écus.

La Lieutenante generale a deux cent cinquante hommes, tant esclaves que Bonne-voles. Cette galere & celle du grand *Tefterdar* ou Tresorier sont les deux mieux équipées de toutes, le

Lieutenant du Bacha de la mer ayant le choix, ou de prendre quatre des meilleurs hommes de chaque galere pour la ſienne; ou s'il n'en prend pas de recevoir trois mille cinq cent aſpres pour chaque homme, ce qui luy eſt payé par le Capitaine de galere, & c'eſt ce qui rend ce Lieutenant du Bacha le plus riche de tous les Beys.

La galere du grand *Teſterdar* eſt du nombre des vingt-quatre galeres de Conſtantinople, & il envoye un Treſorier particulier en qualité de Lieutenant pour la commander. Cette charge eſt fort briguée, parce que cette galere comme j'ay dit, eſt tres-bien équipée, tres-bien pourvûë de vivres, & que tous les Officiers des galeres font ſoigneuſement leur Cour au grand Teſterdar, qui les recompenſe au retour du voyage chacun ſelon leur merite.

La galere du *Ianiſſaire-Aga* eſt encore du meſme nombre des vingt-quatre; mais il ne va point en mer, & il envoye qui il luy plaiſt pour commander en ſa place.

Le Bey de *Rhodes* à qui on donne le titre de Bacha, a huit galeres.

Le Bey de *Stancho* qui eſt comme le Lieutenant du Bey de Rhodes, n'a qu'une galere. Stancho eſt une Iſle à 80. ou 100. milles de l'Iſle de Rhodes.

Le Bey de *Suſſam* petite Iſle prés de Scio n'a qu'une galere, & ſon Lieutenant une autre. Toutes ces galeres ſont deſtinées d'ordinaire contre les vaiſſeaux de Malthe & de Ligourne qui vont en courſe.

Le Bey de *Scio* n'avoit cy-devant que trois galeres; mais depuis la guerre de Candie on luy en a donné trois autres, pour la commodité qu'il y avoit d'aſſiſter l'Armée des Turcs de cette Iſle. On en a fait de meſme de pluſieurs autres Beys, comme j'ay dit au commencement.

Le Lieutenant du Bey de *Scio* a deux galeres; & il y a encore dans la meſme Iſle trois autres Beys qui commandent chacun une galere, & qui ne dépendant point du Bacha de Scio font leur reſidence où il leur plaiſt, allant ſe pourvoir de vivres où ils ſçavent qu'ils ſont à meilleur marché.

Le Bey de *Smyrne* & ſon Lieutenant ont deux galeres; mais ils ne peuvent rien faire que par les ordres du Bey de Scio.

Le Bey de *Metelin* a deux galeres.

Le Bey de la *Cavale* petite Baye à douze milles ou environ au deça des Dardanelles du coſté de l'Europe, a une galere.

Le Bey de *Negrepont* a ſept galeres.
Le Bey de *Napoli de Romanie* a cinq galeres.
Le Bey de *Coron* ſur la coſte de Romanie a une galere.
Le Bey de *Modon* proche de Coron a une galere.
Le Bey de *Famagouſte* en Cypre a ſix galeres.
Le Bey d'*Alexandrie* d'Egypte a cinq galeres.
Le Bey de la *Canée* a deux galeres.
Le Bey de *Candie* a une galere.
Le Bey de *Caſtel-tourneze* ou de *Navarin* a deux galeres.

Toutes ces galeres ſont, comme j'ay dit, le nombre de quatre-vingt.

Les galeres legeres ne ſont montées que de cent quatre-vingt & ſeize hommes, & le nombre devroit aller à deux cent, mais les quatre qui manquent ſont pour le profit du Bey. Entre ces cent quatre-vingt & ſeize, il y a d'ordinaire 20. ou 25. Bonnes-voles.

Chaque Capitaine de galere a treize mille piaſtres pour ſon équipage. Vers les feſtes de Noël on donne à chaque eſclave un haut de chauſſe & une caſaque de gros drap avec un capot, & de la toile pour luy faire une chemiſe & un caleçon.

Chaque eſclave a tous les jours deux cent vingt-cinq dracmes, c'eſt à dire une livre & demie de bon pain, & rien autre choſe. Mais le vendredy, qui eſt aux Mahometans ce que le dimanche eſt aux Chreſtiens, on leur donne quelque choſe de chaud, ce qui conſiſte d'ordinaire en quelques legumes, comme des pois, des féves, ou des lentilles cuites au beurre. Ils reçoivent auſſi quelquefois des aumônes des Grecs quand ils ſont arreſtez en quelque port; mais ceux de Conſtantinople ſont un peu mieux que les autres, parce que deux ou trois fois la ſemaine, tant les Turcs que les Grecs & autres Chreſtiens, font des charitez aux *Bains*; c'eſt ainſi qu'on nomme le lieu où l'on tient les eſclaves quand ils ne ſont point en mer, & on leur envoye des chaudieres de ris & de viande; de ſorte que pour la nourriture ils ne ſont pas toûjours ſi mal que pluſieurs ſe l'imaginent.

Il faut remarquer enfin que quand on ſort pour aller en mer, il y a pluſieurs de ces eſclaves qui font les malades ou eſtropiez, mais les Turcs qui ſont accoûtumez à cette fourbe, les examinent de ſi prés qu'ils les ſçavent bien diſcerner, & que l'artifice de ces faux malades ne ſert qu'à leur attirer un plus rude traitement.

CHAPITRE IX.

Relation de l'Etat preſent de la Georgie.

PVISQVE j'ay entrepris de faire une ample & exacte relation de la Perſe & de toutes les Provinces qui en relevent, & que j'ay conduit le Lecteur le long des coſtes de la mer noire, & d'une partie de celles de la mer Caſpienne, je veux luy faire une courte deſcription des Royaumes de Georgie & de Mengrelie qui ſont entre ces deux mers, & de quelques autres Provinces voiſines qui s'étendent le long de la mer Caſpienne, & touchent au nord & au levant la Maſcovie & la Tartarie.

La *Georgie* que d'autres appellent *Gurgie* ou *Gurgiſtan*, s'étend au levant juſqu'à la mer Caſpienne, & eſt bornée au couchant par les montagnes qui la ſeparent de la Mengrelie. Ce n'eſtoit cy-devant qu'un Royaume dont tout le peuple generalement eſtoit Chreſtien; mais depuis peu il s'y eſt meſlé des Mahometans qui y ont pris pied, & le Roy de Perſe ayant ſemé des diviſions dans le pays, a ſi bien conduit les choſes à ſon avantage qu'il en a fait deux Royaumes. Il ne les appelle que Provinces, & il y met des Gouverneurs depuis vingt-cinq ou trente ans. Ce ſont des Princes du pays, & pour eſtre revêtus de cette dignité il faut qu'ils ſe faſſent Mahometans. Dés qu'ils y ſont élevez ils prennent le titre de Roy; & tant que la race dure le Roy de Perſe ne peut deposſeder leurs enfans.

Le premier de ces deux Roys & le plus puiſſant eſt celuy qui fait ſa reſidence à *Teflis*, & dans la langue du païs on l'appelle Roy de *Cartelé*. Celuy qui l'eſt aujourd'huy eſt le dernier qui eſt demeuré Chreſtien avec ſes quatre fils; mais depuis quelque temps le Roy de Perſe a fait en ſorte d'attirer l'aîné auprés de luy, & tant par preſens que par promeſſes il l'a porté à ſe faire Mahometan. Auſſi-toſt il le fit declarer Gouverneur de l'autre Province, & par la loy que les Roys de Perſe ont impoſée à ces Princes, il n'auroit pû ſucceder à ſon pere s'il n'avoit embraſſé le Mahometiſme. Chacun de ces Roys ou Gouverneurs de Georgie ont d'ordinaire pour leur garde trois cent Cavaliers Mahometans qui ſont à leur ſolde, & dans les deux Royaumes il y a preſentement dix ou douze mille familles de Mahometans.

Le Roy de *Teflis* fait battre monnoye aux nom du Roy de Per-

ſe, & l'argent dont on la fabrique eſt de reales d'Eſpagne, d'écus de France, & d'autres eſpeces de la ſorte, que les Armeniens rapportent d'Europe pour les marchandiſes qu'ils y ont venduës. La juſtice ſe rend par les Chreſtiens du païs, & il n'y a pas un Mahometan, non pas meſme le Roy, qui y ait aucune part. Voicy quelques exemples de la maniere dont ſe fait cette juſtice. Premierement pour ce qui regarde le vol, le larron en eſt quitte en rendant ſept fois autant qu'il a derobé. Il en revient deux parts à celuy à qui on a fait le larcin, une à la juſtice, & les quatre autres au Roy. Si le larron n'a pas de quoy faire cette reſtitution, il eſt vendu; & ſi le provenu de cette vente ne ſuffit pas, & qu'il ait femme & enfans, on vend premierement la femme, & cela encore ne ſuffiſant pas, on vend les enfans. Mais il y a cecy d'avantageux pour le larron, que ſi celuy qui a eſté volé a pitié de luy, & veut bien le laiſſer aller ſans rien prendre, ny le Roy ny la Juſtice n'ont rien à pretendre de leur coſté. Quand quelqu'un fait un meurtre la juſtice le condamne à la mort, & le remet entre les mains des parens du defunt pour en faire l'execution à leur volonté. Toutefois ils peuvent luy pardonner, pourvû qu'il ait le moyen de donner ſoixante vaches au plus proche parent du mort. Pour ce qui eſt des detes, un creancier peut d'autorité prendre tout le bien de ſon debiteur, & le faire vendre juſqu'à la concurrence de la ſomme qu'il a preſtée; & ſi le bien ne ſuffit pas, il a droit de faire vendre ſa femme & ſes enfans s'il en a.

La pluſpart des Chreſtiens de la Georgie ſont tres-ignorans, & ſur tout en ce qui regarde leur croyance dans la religion. Ils apprennent le peu qu'ils en ſçavent dans les Monaſteres, comme auſſi à lire & à écrire, & d'ordinaire les femmes & les filles en ſçavent plus que les hommes. La raiſon eſt, parce que non ſeulement il y a beaucoup plus de Monaſteres de filles que de Monaſteres d'hommes, mais auſſi parce que d'ordinaire tous les jeunes garçons s'adonnent au labourage ou vont à la guerre. Dés qu'une fille ſe fait un peu grande & qu'on la voit belle, on tâche de la dérober de bonne heure, & d'ordinaire elle eſt enlevée par quelqu'un de ſes parens qui va la vendre aux païs étrangers, comme en Turquie & en Perſe, & juſques ſur les terres du Grand Mogol. C'eſt ce qui fait que les peres & les meres pour éviter qu'on ne leur dérobe leurs filles, les mettent en tres-bas âge dans ces Monaſteres, où la pluſpart prennent plaiſir à l'étude, & celles qui y ont fait quelque progrez y demeurent d'ordinaire toute leur

vie. Elles font une eſpece de novitiat & de profeſſion, apres quoy quand elles ſont parvenuës à un certain âge, elles ont permiſſion de baptiſer & meſme d'appliquer les ſaintes huiles, auſſi-bien qu'un Eveſque ou un Archeveſque.

Comme la Georgie produit de grands vins, auſſi les Georgiens ſont de grands yvrognes. La boiſſon la plus forte eſt celle qu'ils aiment le mieux, & dans leurs feſtins ils boivent plus d'eau de vie que de vin, tant les femmes que les hommes. Les femmes ne mangent point publiquement avec leurs maris, & quand le mari a donné un repas à ſes amis, le lendemain ou un autre jour la femme en donne un à ſes amies. On remarque que lorſque les femmes ſe traitent enſemble, il ſe boit plus de vin & d'eau de vie que dans les feſtins des hommes. Le convié n'eſt pas plûtoſt entré dans la ſale du feſtin, qu'on luy preſente deux ou trois dragées & une taſſe qui tient demi-ſeptier d'eau de vie pour exciter l'appetit. Ils ſont grands mangeurs d'oignons & de toutes ſortes d'herbes, qu'ils mangent ſans les faire cuire comme on les apporte du jardin. Les Georgiens ſe plaiſent fort à voyager, & ſont grands negotians. Ils ont une merveilleuſe adreſſe à tirer de l'arc, & ſont en reputation d'eſtre les meilleurs ſoldats de toute l'Aſie. Le Roy de Perſe en compoſe une partie de ſa cavalerie, & en tient dans ſa Cour, ſe repoſant fort ſur leur fidelité & ſur leur bravoure. Il y en a auſſi beaucoup au ſervice du Grang Mogol, & ce ſont des gens qui gardent opiniâtrement leur poſte, & ne reculent jamais. Tous ces peuples ont le ſang beau & le teint vermeil, on ne peut guere voir d'hommes mieux faits, & pour ce qui eſt des femmes elles ſont eſtimées les plus belles de l'Aſie. C'eſt auſſi de ce païs-là que le Roy de Perſe fait venir la pluſpart de ſes femmes, & il eſt defendu de les tirer hors de ſes Etats. Outre leur grande beauté les Georgiennes ont un autre avantage, & elles ſe peuvent vanter ſur tout à Teflis d'avoir plus de liberté, que les femmes n'en ont dans tous les autres endroits de l'Aſie. Pour concluſion de ces remarques ſur la Georgie, je diray que Teflis, qui en eſt la ville capitale, eſt dans une belle aſſiete, aſſez grande & bien baſtie, & qu'il s'y fait un grand negoce de ſoye; que les Georgiens comme j'ai dit, ſont preſque tous Chreſtiens, & que leur religion eſt un compoſé de l'Armenienne & de la Grecque; mais qu'ils tiennent moins de celle-ci que de l'autre, & qu'ils ſont les plus traitables de tous les Chreſtiens de l'Orient.

CHAPITRE X.

Relation de l'eſtat preſent de la Mengrelie.

LA Mengrelie s'étend depuis la chaîne de montagnes qui la ſepare de la Georgie juſqu'à la mer noire, & eſt aujourd'hui compoſée de trois Provinces qui ont chacune leur Roy. La premiere s'appelle la Province d'*Imeréte*, ou de *Baſſachiouc*, & le Roy à qui elle obeït pretend quelque autorité ſur les deux autres, ce qui eſt cauſe qu'ils ſe font ſouvent la guerre, & fort cruellement; car dés qu'ils ont fait quelques priſonniers ils les envoyent vendre en Turquie. Ils ſont tellement accoûtumez en ce pays-là à ſe vendre l'un l'autre, que lorſque le mari ou la femme ont beſoin d'argent, ils envoyent vendre un de leurs enfans, & ſouvent ils le donnent en troc à des merciers pour des rubans de toile, ou autres choſes de cette nature.

La ſeconde Province s'appelle *Mengrelie* du nom de tout le païs, & on appelle celuy à qui elle obeït le Roy de *Dadian*.

La troiſiéme eſt la Province de *Guriel*, & celuy qui la commande eſt appellé par ceux du païs Roy de *Guriel*.

La Province de Mengrelie eſtoit cy-devant ſujete au Roy de Baſſachiouc, qui y envoyoit un Intendant qu'en la langue du païs ils appellent *Dadian*. Un de ces Intendans qui eſtoit homme d'eſprit, ſceut ſi bien gagner l'amitié des peuples qu'ils le prirent pour leur Roy; & voila comme cette Province fut détachée de celle d'Imeréte.

Les principaux de la Province de *Guriel* voyant que ce *Dadian* s'eſtoit fait Roy, à l'imitation de ceux de Mengrelie ſecoüerent auſſi le joug du Roy de Baſſachiouc, & en éleurent un entr'eux, qui s'eſt maintenu dans l'autorité juſqu'à cette heure de meſme que l'autre, par l'appuy qu'ils ont du Grand Seigneur. Il eſt bien aiſe que ces Provinces ſoient diviſées, parce que quand elles eſtoient toutes trois ſous la puiſſance d'un ſeul, il avoit de la peine à les ſoûmettre, & le Roy de Baſſachiouc luy reſiſtoit fortement, pouvant mettre en peu de temps ſur pied prés de cinquante mille hommes. Dés que Dadian ſe fut rebellé il s'accorda avec le Grand Seigneur, & s'obligea de luy fournir tous les ans une quantité de fer, à condition que quand le Roy de Baſſachiouc luy feroit la guerre, il donneroit ordre aux Bachas

de Trebizonde, d'Erzerom & de Cars de luy fournir de la cavalerie juſqu'à vingt mille hommes. J'ay remarqué ailleurs que la plus grande partie du fer qui ſe conſomme en Turquie vient de Mengrelie.

Le Roy de Baſſachiouc fait battre monnoye, de la meſme grandeur & du meſme poids que celle des Roys de Perſe, & que celle de Teflis. Mais comme elle n'eſt pas au meſme titre & qu'il s'en faut deux pour cent, elle n'auroit pas cours dans le commerce, qui eſt aſſez grand entre les Etats du Roy de Perſe & les ſiens, s'il ne s'eſtoit aviſé d'un artifice, en faiſant mettre ſur ſa monnoye le nom du Roy de Perſe avec le ſien, ce qui fait qu'elle paſſe ſans difficulté. Il en feroit bien battre auſſi ſous le nom du Grand Seigneur, & il y auroit plus de profit; mais dans toute la Turquie il ne ſe bat que de la petite monnoye, à ſçavoir des aſpres, à la reſerve de quelques ducats que l'on bat au Caire, de quoy j'ay amplement parlé dans ma relation du Serrail. Le Roy de Baſſachiouc comme le Roy de Teflis ſe ſert de toute ſorte de monnoye étrangere pour battre la ſienne.

Ces trois Roys de Baſſachiouc, de Guriel & de Mengrelie ſont auſſi Chreſtiens. Quand ils vont à la guerre, tous les Eccleſiaſtiques les ſuivent, Archeveſques & Eveſques, Preſtres & Moines. Ce n'eſt pas pour ſe battre s'ils ne veulent, mais c'eſt pour exciter les ſoldats au combat, & pour faire les prieres.

Je me ſouviens qu'à mon premier voyage, je vis à Conſtantinople un Ambaſſadeur du Roy de Mengrelie qui donna ſouvent ſujet de rire à tous les Francs par ſa maniere de vivre tout-à-fait extravagante. Le preſent qu'il fit au Grand Seigneur de la part de ſon Maiſtre, eſtoit de fer & d'acier & d'un grand nombre d'eſclaves. La premiere fois qu'il eut audience il y avoit plus de deux cens perſonnes à ſa ſuite; mais tous les jours il en vendoit quelqu'une pour fournir à ſa dépenſe, deſorte qu'à ſon départ il ne luy reſta plus que ſon Secretaire & deux valets. C'étoit un homme de bonne mine, mais qui n'avoit point d'eſprit, & entre pluſieurs impertinences qu'il fit je feray mention de deux ou trois. Toutes les fois qu'il alloit voir le grand Viſir il prenoit la toque blanche, & tous les Chreſtiens s'étonnoient de ce que le Vizir le ſouffroit & ne luy diſoit rien. Car ſi tout autre Chrétien eût entrepris de faire la meſme choſe, il luy auroit fallu immanquablement ou mourir ou ſe faire Mahometan. C'eſt ce qui fait voir comme le Grand Seigneur ménage l'amitié du Roy de Mengrelie, & comme il apprehende de fâcher ceux qui luy ſont

envoyez

envoyez de sa part. Il n'ignore pas que ces peuples ne souffrent rien, que pour la moindre parole ils mettent la main au sabre, & qu'il n'y a rien à gagner à les irriter.

Cét Ambassadeur s'avisa un jour d'aller rendre visite à un Colonel François, qui commandoit le reste du Regiment François qui estoit en garnison dans Pape & Vespringue, & qui se rendit au Turc dans la guerre de Hongrie. Ce Colonel parloit bon Turc, & estoit mesme du conseil de guerre du Grand Seigneur. L'Ambassadeur au retour de sa visite fut surpris de la pluye en chemin, & de peur de gâter ses souliers il les prit à la main & les couvrit de sa veste, aimant mieux aller nud-pieds jusqu'à son logis. Il avoit accoûtumé d'aller ouïr la Messe aux Cordeliers qui ont leur Eglise à Galata. Le jour de la feste de S. François le service s'y fait avec beaucoup de solennité, tous les Ambassadeurs Catholiques Romains qui sont alors à Constantinople ne manquent pas d'y assister, & les Religieux souffrent en faveur de la feste que quelques merciers étalent leurs marchandises autour du cloistre. L'Ambassadeur de Mengrelie sortant de l'Eglise, & voyant plusieurs bagatelles étalées à ces petites boutiques, il acheta quelques bagues de leton, deux ou trois petits miroirs, & une flûte qu'il mit à sa bouche, en joüant le long des ruës comme auroit fait un enfant jusqu'à ce qu'il fut à son logis.

Pour revenir aux Provinces dont je viens de faire la description, il faut remarquer qu'il n'y a pas seulement des mines de fer, mais qu'il y en a aussi d'or & d'argent, qui se trouvent en deux endroits à cinq ou six journées de Teflis, dont l'un s'appelle *Soüanet*, & l'autre *Obetet*. Mais le malheur est qu'on ne peut que difficilement porter les gens du pays à y travailler, à cause du danger qu'il y a que la terre ne s'éboule & n'écrase le monde qu'on y employe, ce qui est souvent arrivé. Il y a encore une mine d'or dans une montagne proche du lieu qui s'appelle *Hardanouché*, & une mine d'argent à *Guniché-Koné*, à cinq journées d'Erzerom, & aurant de Trebizonde.

Parlons maintenant de quelques coûtumes & maximes de religion des Royaumes de Georgie & de Mengrelie.

Premierement ces peuples se mettent fort peu en peine si leurs Prestres & leurs Evesques sont ignorans & vicieux, & s'ils sont capables de les bien conduire. Les plus riches d'entr'eux sont ceux qui ont le plus de credit, & qui font absolument la loy aux pauvres. Il en est de mesme des Chefs de l'Eglise, qui ont pris

une telle juriſdiction ſur les peuples qu'ils les peuvent vendre, comme ils font ſouvent tant aux Turcs qu'aux Perſiens. Ils font choix des plus beaux garçons & des plus belles filles pour en tirer plus d'argent, & les Grands du pays joüiſſent à diſcretion des femmes mariées & des jeunes filles. Ils éliſent leurs enfans pour Eveſques quand ils ſont encore dans le berceau, & ſi le Prince témoigne de n'eſtre pas ſatisfait de cette élection, tout le Clergé ſe mettant du coſté de celuy qui eſt éleu, il ſe fait ſouvent de cruelles guerres. Car ils vont enlever des villages entiers, & vendent comme j'ay dit tout le peuple aux Perſiens & aux Turcs. Enfin cette coûtume de vendre hommes & femmes eſt ſi commune en ces pays-là, qu'on peut dire que c'eſt un de leurs plus grands negoces, & cela ſe fait à toute heure & pour de tres-legeres occaſions. J'aurois bien des hiſtoires à faire ſur ce ſujet; mais j'aime mieux paſſer à d'autres matieres, & achever de dire ce que j'ay pû ſçavoir des coûtumes de ces peuples.

Les Eveſques rompent quand ils veulent les mariages, & la ſeparation faite ils remarient les parties à d'autres, & envoyent vendre celuy des deux qu'ils croyent avoir le tort. Si quelqu'un n'eſt pas bien marié à ſa faintaiſie, il quitte ſa femme, & en prend une autre pour le temps qu'il luy plaiſt en la payant, comme font les Turcs. La plus grande partie de ces peuples ne ſçait ce que c'eſt que de faire baptiſer leurs enfans. Deux ou trois jours aprés que la femme eſt accouchée, le Preſtre vient avec de l'huile, fait quelques prieres, puis oint la mere & l'enfant, & ils croyent que cela ſuffit pour le bapteſme. En general on ne voit pas que ces peuples-là, ny dans leurs prieres ny dans leurs ceremonies, ſoient pouſſez d'une grande devotion. Ils ont parmy eux comme j'ay dit, quantité de Monaſteres ou Seminaires pour élever la jeuneſſe, mais il y en a beaucoup plus de filles que de garçons. Les filles s'appliquent plus à l'étude que les Preſtres meſme, & quand elles y ont beaucoup profité, ſoit qu'elles demeurent dans le convent, ſoit qu'elles ſe mettent au ſervice des grands Seigneurs, elles confeſſent, elles baptiſent les enfans, font les mariages, & autres ſemblables fonctions de l'Egliſe; coûtume qui ne ſe pratique que je ſçache en aucun lieu du monde qu'en ces pays là.

CHAPITRE XI.

De la Comanie, de la Circaſſie, & de certains peuples que l'on appelle Kalmouchs.

LA Comanie eſt bornée au levant par la mer Caſpienne; au couchant par les montagnes qui la ſeparent de la Circaſſie; au nord elle touche la Moſcovie, & elle a la Georgie au midi. Depuis les montagnes qui la bornent à l'occident d'hiver juſqu'à Terki, qui eſt une riviere qui fait la ſeparation de la Comanie & de la Moſcovie, ce n'eſt qu'un plat païs tres-excellent pour le labourage, & qui ne manque pas de belles prairies. Toutefois il n'eſt pas beaucoup peuplé, & c'eſt pour cette raiſon qu'on ne ſeme jamais deux années de ſuite en un meſme lieu. C'eſt à peu prés le meſme climat qu'entre Paris & Lion, il y pleut de temps en temps; mais cela n'empeſche pas que les payſans ne coupent des rivieres qu'ils ont ſemées, ce qu'ils ont appris depuis quelque temps des Perſans. Ces rivieres tombent des montagnes du midi, & elles ne ſont point marquées dans la Carte. Il y en a une ent'autres qui eſt fort grande, & qu'en quelque temps que ce ſoit on ne peut paſſer à gué. On l'appelle *Coyaſou*, c'eſt à dire eau épaiſſe, parce qu'elle eſt toûjours trouble, & ſon cours eſt ſi lent que l'œil a de la peine à juger de quel côté elle coule. Elle ſe va rendre ainſi doucement dans la mer Caſpienne au midi des embouchûres du Volga. Ce n'eſt pas loin de cette riviere que le long des côtes de la meſme mer dans les mois d'Octobre & de Novembre il en ſort quantité de poiſſons qui ont juſqu'à quatre pieds de long. Sur le devant ils ont deux jambes comme celles d'un chien, & ſur le derriere au lieu de jambes ce ſont quatre griffes. Ces poiſſons n'ont point de chair, ce n'eſt qu'une graiſſe avec une ſeule areſte au milieu. Comme ils ne peuvent pas marcher viſte quand ils ſont en terre, les païſans les aſſomment à coups de baſton, & en font de l'huile qui eſt un des meilleurs revenus de tout le païs.

Les peuples de la Comanie apellez *Comouths* habitent la pluſpart au pied des montagnes, à cauſe des belles ſources qui en ſortent en ſi grande quantité, qu'il y a des villages qui en auront pour leur part juſques à trente ou quarante. Ils aſſemblent trois ou quatre de ces ſources, & en font un canal pour faire moudre leurs moulins. Mais ce n'eſt pas ſeulement pour la commodité de

ces eaux qu'ils vont habiter au pied des montagnes, car il ne leur en manque pas dans la plaine; mais comme ces peuples pour la pluſpart ne vivent que de larcins qu'ils font ſur leurs ennemis & entr'eux-meſmes, dans la crainte où ils ſont qu'on ne leur coure ſus, dés qu'ils en ont le moindre ſoupçon ils fuyent dans les montagnes avec leur beſtail. Car tous ceux qui entourent leurs pays, les Georgiens, les Mengreliens, les Cirkeſſes, les Tartares, & les Moſcovites, vivent comme eux de larcins, & courent inceſſamment ſur les terres les uns des autres.

Il y a d'autres peuples appellez *Kalmouchs*, qui habitent la coſte de la mer Caſpienne entre les Moſcovites & les grands Tartares. Ce ſont des hommes robuſtes, mais les plus laids & les plus difformes qui ſoient ſous le ciel. Ils ont le viſage ſi plat & ſi large, que d'un œil à l'autre il y a l'eſpace de cinq ou ſix doigts. Leurs yeux ſont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez eſt ſi plat, que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournez en dehors, & les pieds en dedans; en un mot on ne ſe peut guere rien imaginer de plus laid que leur figure. Mais d'ailleurs ils ſont bons ſoldats, & ne le cedent à aucune autre nation de ce coſté-là. Quand ils vont à la guerre ils menent leurs femmes & leurs filles qui ont paſſé douze ans, & elles ſe battent auſſi courageuſement que les hommes. Ils ont pour armes l'arc, la fleche, & le ſabre, avec une groſſe maſſuë de bois à l'arçon de la ſelle, & leurs chevaux ſont des meilleurs de l'Aſie. Leur Chef eſt tiré de quelque ancienne famille, & ils éliſent d'ordinaire celuy qu'ils eſtiment le plus vaillant. Le Grand Duc de Moſcovie leur envoye tous les ans quelques preſens pour entretenir leur amitié, & ces preſens conſiſtent principalement en draps. Il leur donne paſſage quand ils veulent faire des courſes ſur les terres des Mengreliens, des Georgiens, ou des Cirkeſſes, & ils ſont encore plus habiles en ce metier-là que ne ſont pas les petits Tartares. Ils avancent meſme quelquefois juſques dans la Perſe, & dans la Province des *Vbekes* qui fait partie de la grande Tartarie, pourſuivant de là vers *Caboul* & *Candahar*. Enfin ils s'épandent de tous coſtez, & vont courir juſques en Pologne. Pour ce qui eſt de leur religion elle eſt toute particuliere, & ils ſont grands ennemis des Mahometans.

Je reviens aux *Comouchs* qui ſont les peuples de la Comanie Mahometans de religion, & des plus ſcrupuleux. Ils ſont ſous la protection du Roy de Perſe, qui en fait grand cas & qui les aime, parce qu'ils gardent les paſſages de ce coſté-là contre les *Kal-*

mouths, & autres ennemis des Perſans. Ils ſont habillez tant hommes que femmes comme les petits Tartares, & ils tirent de la Perſe les toiles & les ſoyes qui leur ſont neceſſaires ; car pour ce qui eſt du drap, ils ſe paſſent de celuy qui ſe fait en leurs pays qui eſt fort groſſier.

La *Circaſſie* eſt un beau & bon pays & fort diverſifié. Il y a des plaines, des foreſts, des côtaux, & des montagnes d'où ſortent quantité de ſources d'eau, & il s'en voit de ſi groſſes qu'elles ſuffiſent pour ſept ou huit villages des environs. Mais d'ailleurs dans tous les ruiſſeaux qui ſe forment de ces ſources il n'y a point de poiſſon. On a en ce pays-là toutes ſortes de fleurs, & particulierement de belles tulipes. Il y croît une ſorte de fraiſe qui a la queuë fort courte, & il y en a d'ordinaire quatre ou cinq en un bouquet. Les moindres ſont groſſes comme nos petites noix, & leur couleur tire ſur le jaune paſle. La terre eſt ſi bonne que les fruits y viennent ſans peine, tres-bons & en abondance, & ils n'ont point d'autres jardins que les champs, qui ſont couverts de ceriſiers, de pommiers, de poiriers, de noyers, & d'autres bons arbres de cette nature. Leur plus grande richeſſe eſt en beſtail, & ſur tout en quantité de beaux chevaux qui approchent fort des chevaux d'Eſpagne. Ils ont auſſi quantité de chevres & de moutons, dont la laine eſt auſſi bonne que celle d'Eſpagne, & les Moſcovites la viennent enlever pour en faire de grands feutres. Pour ce qui eſt des bœufs & des vaches, il n'y a rien que de mediocre, & ce n'eſt pas le beſtail qui enrichit le plus la Circaſſie. Ces peuples ne ſement ny bled ny avoine ; mais ſeulement de l'orge pour les chevaux, & du millet dont ils font du pain ; & ils ne ſement jamais deux fois en un meſme endroit, changeans de terre toutes les années. Ce n'eſt pas que le pays ne ſoit propre à porter du bled ; mais ils ne s'en ſocient point, & ils aiment mieux le pain de millet. Ils ont de bonnes viandes & de bonnes poules, & de la venaiſon plus qu'ils n'en peuvent manger. Ils ne ſe ſervent point de chiens ny d'oyſeaux pour la chaſſe, & quand ils y vont ils s'aſſemblent d'ordinaire ſept ou huit des principaux du village. Ils ont de ſi bons chevaux qu'à la courſe ils fatiguent la beſte & la forcent de ſe rendre. Chacun tient toute preſte une corde qui a un nœud coulant & eſt attachée à l'arçon de la ſelle, & ils ſont ſi adroits à la jetter au col de la beſte qui ſe rend de laſſitude, qu'il y en a peu qui leur échapent. Dés qu'ils ont tué un cerf ils luy coupent les jambes, & luy caſſent les os pour en manger la moüelle, croyant qu'il n'y a rien de plus ſouverain pour

fortifier le corps. Quand ils veulent aller dérober quelque beſtail, pour empeſcher que les chiens qui le gardent ne viennent à aboyer & éveiller les bergers, ils portent avec eux des cornes de bœuf pleines de tripes cuites coupées en petits morceaux; car d'ordinaire chaque troupeau n'a pas moins de huit ou dix chiens pour ſa garde, & deux ou trois bergers Ils épient le temps qu'ils ſont endormis & dés que les chiens commencent à aboyer ils leur jettent à chacun une de ces cornes, dont le chien ſe ſaiſit & s'écarte du troupeau pour la manger. La peine qu'il a à tirer ces tripes qu'on a fourées de force dans la corne, & d'autre coſté la crainte où il eſt qu'un autre chien ne vienne luy enlever ſa proye, font qu'il ne ſonge plus à aboyer. Pendant ce temps-là, & que les bergers qui ont travaillé le jour ſont enſevelis dans le ſommeil, les voleurs font leur coup & enlevent ce qu'ils veulent du troupeau.

La boiſſon des Cherkes eſt de l'eau & du *boſa*. Ce boſa eſt une boiſſon faite avec du millet, & qui enyvre comme du vin, n'y ayant point de vignes dans tout le païs. Il n'y a point de difference dans les habits des deux ſexes, les femmes s'habillent comme les hommes, & les filles comme les garçons. Cet habit eſt une robe de couleur, de toile de coton, & un caleçon ſi large, que quand ils veulent ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, ils n'ont qu'à les lever de bas en haut ſans qu'il ſoit beſoin de les dénoüer. Ils portent avec cela une petite camiſole piquée qui leur vient juſqu'à la moitié des cuiſſes, & par deſſus une maniere de caſaque de gros drap qui deſcend juſqu'aux genoux & eſt ceinte d'une corde. Les manches de la caſaque ſont fenduës deſſus & deſſous, & quelquefois ils ſe les attachent derriere le dos. Ils ne portent point de barbe qu'ils n'approchent de ſoixante ans; & pour ce qui eſt de la chevelure, tant aux hommes qu'aux femmes, & aux garçons qu'aux filles, elle ne vient que juſqu'au bas de l'oreille. Les hommes jeunes & vieux ſe font razer ſur le milieu de la teſte de la largeur de deux doigts depuis le front juſques ſur le col, & un petit bonnet comme une calote du meſme drap que la caſaque eſt une coiffure commune pour tous les deux ſexes. Il eſt vray que depuis que les filles ſont mariées, il y a quelque changement dans leur coiffure; car elles s'attachent derriere la teſte une groſſe plote de feutre qu'elles couvrent d'un voile blanc qui eſt proprement fait avec de petits plis. Leurs bas s'attachent au deſſus du genoüil & ne vont qu'à la cheville du pied; & leurs ſouliers qui deſſus & deſſous ſont de marroquin, n'ont qu'une coûture ſur le coup du pied, eſtant legers & taillez comme une maniere

d'eſcarpins. Pour ce qui eſt de leurs lits, ils prennent pluſieurs peaux de mouton qu'ils couſent enſemble, & les empliſſant de feüilles de millet ils en font une eſpece de matelas. Quand ils battent le millet, cette feüille vient toute menuë comme de la bale d'avoine, & en ſe relevant de deſſus ces matelas ils ſe relevent auſſi d'eux-meſmes. Les carreaux ou couſſins dont ils ſe ſervent ſont faits de meſme, mais ils en rempliſſent auſſi quelques-uns de laine. Je viens à leur religion & leurs ceremonies.

Ces peuples nẽ ſont proprement ny Chreſtiens ny Mahometans, & toute leur religion ne conſiſte qu'en quelques ceremonies qu'ils font de temps en temps avec toute la ſolemnité dont ils les peuvent accompagner; car il faut alors que tous ceux du village y aſſiſtent, jeunes & vieux, ſans que l'âge en puiſſe diſpenſer aucun. Je ne parle icy que de villages, parce que dans tous ces pays dont je viens de faire la deſcription, il n'y a ny ville ny forteresſe. Ces villages, ſur tout dans la Circaſſie ſont preſque tous bâtis ſur le meſme modele, tout en rond avec une grande place au milieu, & la figure ſuivante en peut aiſément donner l'idée au Lecteur.

CHAPITRE XII.

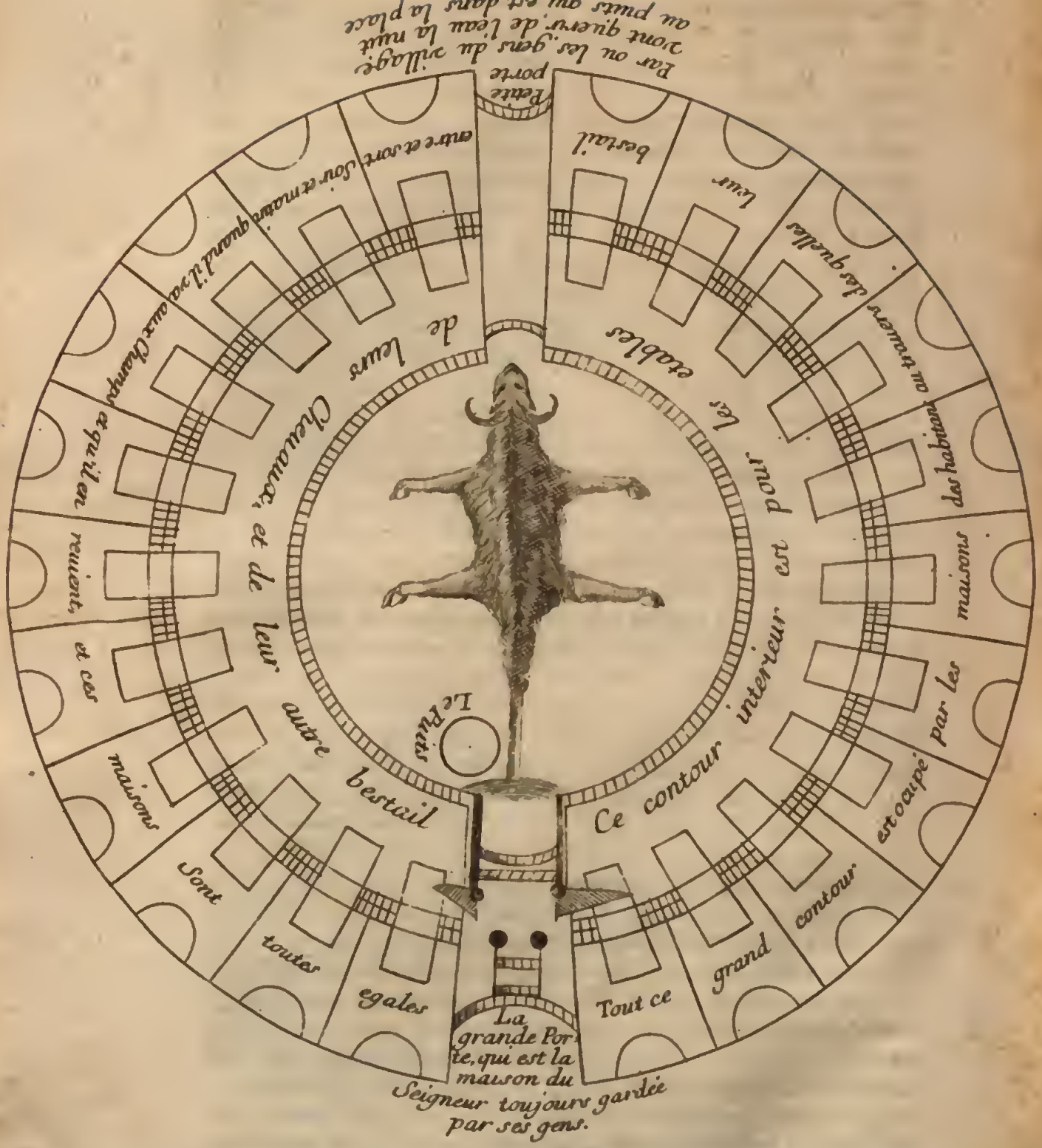
Des ceremonies & des coûtumes des peuples de la Comanie & de la Circaſſie.

LA principale des feſtes ou des ceremonies des Comouchs & des Cherques ou Circaſſiens, eſt celle qu'ils font tous les ans ſur la fin de l'Automne, & voicy de quelle maniere elle ſe paſſe. Les trois plus anciens du village en ſont les miniſtres, & s'acquittent de l'office qui leur eſt commis en preſence de tout le peuple. Ils prennent un mouton ou une chevre, & apres avoir dit quelques prieres ils l'égorgent, & l'ayant bien nettoyée font boüillir la beſte entiere, à la reſerve de la freſſure qu'ils font roſtir. Le tout eſtant cuit ils le mettent ſur une table, & l'apportent dans une eſpece de grange qui eſt fort grande, où tout le peuple ſe rend. Les trois vieillards ſont débout contre une table, & tout le peuple ſe tient auſſi débout derriere eux, hommes, femmes & enfans. La table où le mouton boüilly a eſté mis eſtant apportée, les trois viellards vont couper les quatre pieds & la freſſure roſtie; puis ils levent le tout plus haut que leur

teſte avec une grande coupe pleine de *boſa*, afin que cela ſoit veu par le peuple qui eſt derriere eux. Dés qu'il voit élever cette viande & ce breuvage, il ſe proſterne en terre, & demeure dans cette poſture juſqu'à ce que le tout ſoit poſé ſur la table, & que les trois vieillards ayent prononcé quelques paroles. Alors le peuple ſe releve, & demeurant debout, les deux vieillards qui tiennent la viande en donnent chacun un petit morceau à celuy qui eſt au milieu & qui tient la coupe, & enſuite ils en prennent chacun un morceau pour eux. Apres avoir mangé tous trois de cette viande, le vieillard qui a la coupe en boit le premier, puis ſe tournant du coſté du vieillard qui eſt à ſa droite, il luy donne à boire ſans quitter la coupe, & en fait en ſuite autant à celuy qui eſt à gauche. Cette premiere ceremonie achevée, les trois vieillards ſe tournent vers l'aſſemblée, & vont preſenter de cette viande & de ce breuvage, premierement à leur Chef ou Seigneur, puis à tout le peuple qui en mange & boit également tant grands que petits. Ce qui peut reſter des quatre pieds, eſt rapporté ſur la table par les trois vieillards qui achevent de les manger. Cela fait, ils vont s'aſſeoir à la table ſur laquelle eſt le mouton, & le plus vieux des trois prenant la teſte, en mange un petit morceau, & la donne au ſecond vieillard qui en mange auſſi, & la preſente au troiſiéme. Aprés que celuy-cy en a mangé un morceau, il la remet devant le premier vieillard, qui luy commande de la porter au Seigneur du village, & le Seigneur la recevant avec grand reſpect, & en mangeant un morceau, la donne aprés à ſon plus proche parent, ou à celuy de ſes amis qu'il conſidere le plus, & ainſi ils ſe donnent la teſte l'un à l'autre juſqu'à ce qu'elle ſoit mangée. Cela fait, les trois vieillards commencent à manger du corps du mouton chacun un morceau ou deux, aprés quoy le Seigneur du village eſt appellé, lequel s'approche avec grand reſpect le bonnet ſous le bras & tout tremblant. Il prend un coûteau de la main d'un de ces vieillards qui le luy preſente, & ayant coupé un morceau du mouton qu'il mange debout, & bû de la coupe pleine de *boſa* qu'un autre vieillard luy a preſentée enſuite, il ſe retire avec une grande reverence. Tout le peuple en fait autant, les plus âgez paſſans les premiers, & pour les os qui reſtent, les enfans s'entrebattent à qui les aura.

Voicy une autre feſte qu'ils celebrent avant que de commencer à faucher les prez, & la ceremonie s'en fait en cette maniere: Tous ceux du village qui en ont le moyen, prennent chacun une chévre (car pour leurs ceremonies ils eſtiment plus les chévres

que



PLAN D'VN DES VILLAGES DES COMOVKS

que les moutons) & ceux qui ſont pauvres, ſe mettent huit ou dix enſemble, & ne prennent qu'une chévre entr'eux. Chevre, mouton ou agneau, toutes ces beſtes eſtant aſſemblées chacun prend la ſienne, l'égorge & en tire la peau, où ils laiſſent la teſte & les quatre pieds. Ils étendent cette peau avec deux bâtons qui traverſent d'un pied à l'autre; & la mettent à une perche plantée en terre, dont le bout d'enhaut entre dans la teſte de l'animal, comme on peut voir dans la figure ſuivante. Autant qu'il y a de beſtes tuées, autant y a-t'il de perches plantées en terre dans le milieu du village avec chacune ſa peau, & chacun paſſant par devant fait une profonde reverence.

Chacun ayant fait cuire ſa chevre la porte dans la place qui eſt au milieu du village, & la met ſur une grande table avec toutes les autres beſtes qu'on a égorgées. Le Seigneur du lieu ſe trouve là avec tous ſes gens, & quelquefois il s'y rencontre quelque Seigneur d'un autre village. Toute cette viande eſtant ſur la table trois des plus âgez du village s'y viennent aſſeoir, & mangent chacun un morceau ou deux. Puis ils appellent le Seigneur du lieu, & s'il y a quelqu'autre Seigneur de village ils viennent enſemble avec quelques-uns des plus anciens du village. Eſtans tous aſſis ils mangent une de ces beſtes que les trois vieillards ont miſe à part pour eux, & toutes les autres ſont partagées au peuple qui eſt aſſis à terre, & qui mange tout. Il y a tel village où il y aura juſques à cinquante beſtes tuées, tant chevres que moutons, ou agneaux, ou chevreaux. Pour ce qui eſt du *boſa* ou de la boiſſon dont j'ay parlé, il y en a tel qui en apporte plus de deux cens pintes, chacun ſelon ſes moyens. Toute la journée ſe paſſe à boire & à manger, à chanter & à danſer au ſon des flûtes, n'ayant point d'autre muſique que celle-là. On ne peut pas dire qu'elle ſoit tout à fait mauvaiſe, & ils ſont d'ordinaire une douzaine de flûteurs enſemble. Le premier a une flûte plus longue que le bras, & les flûtes des autres vont toûjours en diminuant, de ſorte que la derniere n'eſt que comme un flajolet. Quand les vieillards qui ſont à table ont pris leur refection ils ſe retirent chez eux, laiſſant réjoüir les jeunes gens, hommes & femmes, garçons & filles qui continuent leurs dances au ſon de ces flûtes. Elles durent autant que la boiſſon dure, & le lendemain la premiere choſe qu'ils font eſt de ſe mettre en beſogne pour faucher les prez.

Outre ces deux ceremonies publiques, ils en ont d'autres qu'ils ne pratiquent qu'en particulier, & chacun dans ſa famille. On

fait une fois tous les ans en chaque maiſon une croix en forme de marteau d'environ cinq pieds de haut, & les deux bâtons qui la compoſent ſont de la groſſeur du bras. La croix eſtant faite le pere de la famille la plante le ſoir dans ſa chambre auprés de la porte, & faiſant venir tous ceux de la famille, leur donne un cierge allumé. Il attache le ſien le premier contre la Croix, ſa femme en fait autant, aprés quoy ſuivent les enfans & les domeſtiques. S'il y a des petits enfans qui n'ayent pas la force d'attacher leur cierge, le pere ou la mere en font l'office, & vont l'attacher pour eux. Si un cierge s'éteint avant qu'il ſoit tout brûlé, ce leur eſt un prognoſtique que celuy qui l'a attaché ne vivra pas juſqu'à la fin de l'année. Si le cierge tombe, c'eſt une marque que celuy à qui il appartient ſera dérobé; & ſi c'eſt celuy d'un eſclave, c'eſt ſigne auſſi qu'il ſera dérobé, ou qu'il s'enfuïra. Car j'ay déia remarqué que tous ces peuples ſont de grands larrons, & qu'un village dérobe à l'autre tout ce qu'il peut, tant les perſonnes que le beſtail, & il n'y a que les enfans des Seigneurs, & de ceux qu'ils tiennent pour Gentils-hommes à qui on n'oſe toucher.

Quand il tonne tout le monde ſort auſſi-toſt du village, & toute la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe commence à chanter & à danſer en preſence des vieilles gens qui ſont aſſis. Si le tonnerre en tuë quelqu'un ils l'enterrent honorablement & le tiennent pour un Saint, tenant cela pour une grace de Dieu. S'il tombe ſur une de leurs maiſons, bien qu'il ne tuë ni homme, ni femme, ni enfans, ni beſte, la famille qui demeure dans cette maiſon eſt entretenuë un an ſans rien faire, ſinon danſer & chanter. On envoye auſſi-toſt par tout le pays chercher un bouc blanc le plus fort qu'on peut trouver, & ce bouc eſt nourri par ceux du village où le tonnerre eſt tombé, & gardé en grande veneration juſques à ce que le tonnerre tombe en quelque autre lieu. Tous ceux de cette famille vont de village en village avec tous leurs parens, mais ſans entrer dedans, & ils ſe tiennent dehors à danſer & à chanter, chacun cependant leur apportant quelque choſe dequoy les nourrir. Il y a un jour de l'année en la ſaiſon du Printemps, que dans le village où eſt le bouc tous ceux qui ont eſté viſitez du tonnerre ſe trouvent enſemble. Alors ils prennent ce bouc, qui a toûjours un fromage pendu au col de la façon & de la grandeur ordinaire d'un fromage de Parme, & le menent au village du premier Seigneur de la Province. Ils n'y entrent point, & le Seigneur ſortant avec tous ceux du village,

ils viennent tous enſemble ſe proſterner devant le bouc. Aprés quelques prieres, ils luy oſtent le fromage, & en remettent à l'inſtant un autre à ſa place. Le fromage qu'ils ont oſté, eſt coupé en meſme temps par petits morceaux que l'on diſtribuë à tout le monde. On leur donne enſuite bien à manger, & on leur fait quantité d'aumônes, & ils vont ainſi par tout le païs de village en village ou ils amaſſent beaucoup.

Ils n'ont parmi eux qu'un ſeul livre de la grandeur d'un de nos plus gros, *in folio*, & il eſt entre les mains d'un vieillard qui a ſeul le privilege de le toucher. Ce vieillard eſtant mort, ils en éliſent un autre pour le faire gardien du livre, & l'office de ce vieil eſt d'aller inceſſamment de village en village où il ſçait qu'il y a quelques malades. Il porte le livre avec luy, & apres avoir fait allumer un cierge & ſortir tout le monde de la chambre, il approche le livre de l'eſtomac du malade, l'ouvre, lit dedans, ſoufle deſſus pluſieurs fois, de ſorte que le ſoufle va contre la bouche du malade. Enſuite il luy fait ſouvent baiſer le livre, il le poſe ſur ſa teſte par pluſieurs fois, & toute cette ceremonie dure environ une demie heure. Le vieillard ſe retirant, l'un luy donne un mouton ou un chevreau, l'autre un bœuf ou une vache, chacun ſelon ſes moyens.

Ils ont auſſi parmi eux de vieilles femmes qui ſe mêlent de guerir les malades, & elles s'y prennent de cette maniere. Elles tâtent d'abord le corps du malade, & principalement la partie qui luy fait mal, elles la manient & la foulent par pluſieurs fois, pendant quoy elles laiſſent aller des rots de leur bouche, & plus la douleur du malade eſt grande, plus ces femmes-là font de gros rots. Les aſſiſtans qui les entendent roter de la ſorte, & tirer ces vilains ſoupirs de leur eſtomac, croyent que le malade ſouffre beaucoup, & qu'à meſure que ces femmes rotent, il ſent du ſoulagement. Mais à dire vray, ſi cela eſt, ce ne peut eſtre que par imagination, & de quelque maniere que la choſe aille, ces femmes-là ſe font bien payer. Quand quelqu'un d'eux ſent quelque douleur de teſte, il n'y apporte point d'autre myſtere pour le guerir, que d'aller auſſitoſt trouver celuy qui le raſe. Il luy donne ſur la partie où eſt la douleur deux coups de raſoir en croix qui vont juſqu'à l'os, puis il met un peu d'onguent deſſus pour fermer la playe. Ces gens-là croyent que les douleurs de teſte ne procedent que d'un vent qui eſt entre l'os & la chair, & qu'en faiſant ainſi deux inciſions, on luy donne du jour pour ſortir, apres quoy le mal ne revient jamais.

Dans leur funerailles ils tiennent beaucoup de la coûtume des Barbares : car quand ils accompagnent le mort, tous les parens & amis font des cris & des hurlemens épouvantables, les uns ſe coupent le viſage & pluſieurs endroits du corps avec des cailloux tranchans ; d'autres ſe jettent par terre & s'arrachent les cheveux, & quand ils reviennent de l'enterrement ils ſont tout en ſang. Ils s'affligent de la ſorte pour les morts en les portant en terre ; mais ils ne prient point pour eux, & c'eſt là toute leur ceremonie pour cét article.

Voicy ce qu'ils pratiquent dans leurs mariages. Quand celuy qui ſe veut marier a veu quelque fille qui luy plaiſt, il envoye quelqu'un de ſes plus proches parens pour accorder ce qu'il donnera à ſon pere & à ſa mere ; ou ſi elle n'en a point, à celuy de ſes parens qui luy tient lieu de pere ou de tuteur. D'ordinaire ce qu'il donne, conſiſte en chevaux, ou en vaches, ou en quelque autre beſtail. Si les deux partis ſont du meſme village, quand l'accord eſt fait, les parens & le fiancé avec le Seigneur du lieu vont au logis de la fille, & la menent chez celuy qui doit eſtre ſon mari. Le feſtin y eſt preparé, & apres qu'on y a fait bonne chere & qu'on y a bien danſé, l'époux & l'épouſe vont ſe coucher ſans autre ceremonie. Si les deux partis ſont de differens villages, le Seigneur du village d'où eſt le garçon l'accompagne avec ſes parens au village de la fille, qu'ils vont querir pour l'amener au logis de ſon époux, où les choſes ſe paſſent de la maniere que je viens de dire.

S'il ſe paſſe quelques années ſans que le mari & la femme ayent des enfans, il eſt permis à l'homme de prendre pluſieurs femmes l'une apres l'autre, juſqu'à ce qu'il ait lignée. Si une femme mariée a quelques amourettes, & que le mari rentrant en ſon logis la trouve couchée avec ſon galant, il ſort ſans rien dire, & ne luy en parle jamais. La femme en fait de meſme quand elle ſurprend ſon mari avec une autre femme qu'il aime. Plus une femme a de galans plus elle eſt honorée, & quand elles ont entr'elles quelque diſpute, elles ſe reprochent auſſi-toſt l'une à l'autre, que ſi elles n'eſtoient laides & n'avoient quelques défauts, elles auroient plus de ſoûpirans qu'elles n'en ont. Ces peuples comme dans la Georgie ont un tres-beau ſang, principalement les femmes qui ſont tres belles & tres-bien faites, & paroiſſent toûjours fraîches juſqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans. Elles ſont toutes fort laborieuſes, & vont elles meſmes querir la terre aux mines de fer, qu'elles fondent enſuite, & elles en forgent

plusieurs ustenciles. Elles font quantité de broderie d'or & d'argent, pour mettre sur les selles de cheval, sur les carquois, les arcs & les fleches, sur leurs escarpins, & sur de la toille de quoy elles font des mouchoirs.

Si le mari ou la femme ont souvent dispute ensemble, & qu'ils ne se puissent pas accommoder, le mari s'en plaignant le premier au Seigneur du lieu, celuy-cy envoye prendre la femme qu'il fait vendre, & en donne une autre au mari. Il en va ainsi de l'homme, si la femme va se plaindre la premiere. S'il arrive qu'un homme ou une femme ait souvent querelle avec ses voisins, & que les voisins se viennent plaindre, le Seigneur fait prendre la personne dont l'on s'est plaint, & la fait vendre à des marchands étrangers qui viennent pour acheter des esclaves, afin qu'elle soit emmenée hors du pays; car ce sont des peuples qui veulent vivre en repos.

Ceux qui tiennent parmi eux rang de gentils-hommes, sont tout le jour sans rien faire, demeurent assis, & parlent fort peu. Le soir venu quelquefois ils sortent à cheval, & en ont au rendez-vous où ils se trouvent trente ou quarante pour aller faire des courses. Ces courses se font aussi-bien dans leur propre pays que dans les terres de leurs voisins (car ils se dérobent l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent) & ils en reviennent avec du bestail & des esclaves. Pour ce qui est des femmes nobles & de leurs filles, elles passent le temps à la broderie, & à d'autres ouvrages à l'aiguille, & font plusieurs gentillesses. On ne boit point de vin en ce pays-là, & on ne se sert point aussi de tabac ny de caffé. Tous les payſans sont esclaves du Seigneur du lieu où ils demeurent, & s'occupent à travailler à la terre, & à couper du bois dont ils consument une grande quantité Car comme ils ne sont pas trop bien vêtus, ils tiennent du feu toute la nuit au lieu où ils dorment. Voila toutes les remarques qui se peuvent faire de ces pays-là; mais j'ay encore à en faire quelques-unes d'une partie des petits Tartares voisins de la Comanie, & qui ne sont pas fort éloignez de leurs coustumes dans leur maniere de vivre.

CHAPITRE XIII.

Des petits Tartares appellez Nogaïes voiſins de la Comanie.

LEs petits Tartares ont d'ancienneté une race de chevaux qu'ils cheriſſent juſqu'à la ſuperſtition, & ce ſeroit parmi eux un ſacrilege d'en vendre à leur propre nation. Ce ſont de ces chevaux-là qu'ils montent quand ils ſe mettent cinquante ou ſoixante de compagnie, & quelquefois juſqu'a cent pour faire des courſes ſur leurs ennemis. S'ils connoiſſent quelque brave jeune homme qui ſoit ſoldat, & qui n'ait point de cheval de cette race, les vieillards qui n'ont plus la force de faire des courſes leur en preſtent, à condition qu'ils auront au retour la moitié du butin. Ils font de ſi longues courſes qu'ils viennent quelquefois juſques en Hongrie, & juſques prés de Comore & de Javarin. J'ay remarqué au commencement de ces relations, qu'allant de Paris à Conſtantinople je rencontray entre Bude & Belgrade deux bandes de ces Tartares, l'une de ſoixante cavaliers, & l'autre de quatre-vingt. Ces chevaux tant de leur naturel, que parce qu'on les y a accoûtumez de bonne heure, peuvent ſe paſſer au beſoin quatre ou cinq jours durant d'une poignée d'herbes qu'on leur donne de huit en huit heures, ou de dix en dix, avec un peu d'eau toutes les vingt-quatre heures. Dés qu'ils ont l'âge de ſept ou huit mois ils les font monter pluſieurs fois le jour par de jeunes enfans, qui les promenent & les font courir environ une demi-heure à chaque fois; mais ils ne s'en ſervent point pour aller en courſe qu'ils n'ayent pour le moins ſix ou ſept ans. Il faut meſme immediatement avant que de s'en ſervir pour faire leurs courſes, qu'ils ayent paſſé par un rude apprentiſſage de ſept ou huit mois; & voicy de quelle maniere ils éprouvent ces chevaux. Leur bride n'eſt qu'un morceau de fer avec une boucle de chaque coſté pour attacher les reſnes & la teſtiere. Huit jours durant ils mettent ſur la ſelle un ſac plein de ſable ou de terre, de ſorte que le premier jour ce ſac eſt de la peſanteur d'un homme, & de jour en jour ils le rendent plus peſant, juſqu'à ce qu'au bout des huit jours il ſoit de la peſanteur ordinaire de deux hommes. A meſure qu'ils augmentent la charge du cheval, ils luy diminüent auſſi de jour en jour ſon herbe & ſon boire, & luy accourciſſent auſſi la ſangle d'un point. Durant ces huit jours on monte ce cheval, & chaque

jour on le promene deux ou trois lieuës. Huit autres jours durant on diminuë de jour en jour la charge du cheval, de maniere que le huitiéme jour il ne reſte preſque plus rien dans le ſac. On luy diminuë auſſi à proportion le manger & le boire comme aux huit jours precedens, & on luy accourcit la ſangle d'un point. Les trois ou quatre derniers jours des ſeize que dure cette rude épreuve, on ne donne à ces chevaux ny à manger ny à boire, ſelon qu'on voit qu'ils peuvent ſupporter la faim & la ſoif avec le travail que l'on leur fait faire en meſme temps. Le dernier jour ils les fatiguent juſqu'à ce qu'ils ſoient en eau, aprés quoy ils les deſſellent & les débrident, leur jettant quantité d'eau ſur le corps de la plus froide qu'ils puiſſent trouver. Cela fait ils les menent dans un pré, & les attachent par un pied avec une corde, la leur laiſſant longue ſelon qu'ils veulent qu'ils mangent, & leur en donnant un peu plus de jour en jour juſques à ce qu'ils les mettent enfin en liberte pour aller dans le pré avec les autres. Aprés ce rude jeûne & ce grand travail, pendant quoy le peu qu'ils boivent & mangent ils le boivent & le mangent avec la bride, ils ſont ſi maigres & décharnez que les os leur percent la peau, & qu'à les voir en ce pitoyable eſtat, ceux qui ne connoiſſent pas leur naturel ne croiroient pas qu'ils puſſent jamais rendre ſervice. Cette race de chevaux a la corne du pied ſi dure qu'on ne les ferre jamais; la marque du pied ſe voit ſur la terre & ſur la glace comme s'ils eſtoient ferrez. Ces petits Tartares ſont ſi curieux d'avoir des chevaux qui puiſſent ſouffrir la fatigue, que des qu'ils voyent quelque beau poulain dans leur haras, ils le prennent pour l'élever de la maniere que je viens de dire; mais de cinquante à peine peuvent-ils reüſſir en huit ou dix. Quand ils vont en courſe chaque cavalier mene deux ou trois autres chevaux, & il ne monte point ſon bon cheval de fatigue, que lors qu'il a fait quelque priſe, & qu'il eſt pourſuivi des ennemis.

Pour ce qui eſt de leurs vivres, il y a de l'avantage pour eux de monter une cavale, parce qu'ils en boivent le lait. Ceux qui ont des chevaux prennent avec eux un ſac de cuir plein de morceaux de fromage ſeché au ſoleil, & ont une petite oudre de peau de chevre qu'ils empliſſent d'eau où ils en trouvent, dans laquelle ils mettent deux ou trois morceaux de ce fromage dur, qui ſe détrempe par le mouvement du cheval ſous le ventre duquel l'oudre eſt attachée. Il ſe fait de cela comme un petit lait aigre, & c'eſt leur boiſon ordinaire. Pour toutes uſtenciles de cuiſine chaque cavalier a une écuelle de bois penduë à l'arçon de

la ſelle, & qui luy ſert tant pour luy-meſme, que pour donner à boire à ſes chevaux. Ceux qui leur feroient la guerre n'auroient point de meilleur butin à eſperer que leurs chevaux; mais difficilement les pourroient-ils prendre, parce que dés qu'un de ces chevaux ſent que ſon maiſtre eſt tué, il ſuit ceux qui fuyent, & on auroit de la peine à s'en ſaiſir. Joint que ces chevaux menez en d'autres pays ſe gaſtent d'ordinaire en moins de ſix mois, & ne rendent pas le ſervice qu'en ſçavent tirer les petits Tartares.

Je viens à leurs habits qui conſiſtent en une peliſſe de peau de mouton; en eſté ils mettent la fourrure en dehors, & en hyver en dedans. Ceux qui font comme la nobleſſe du pays ſe ſervent de peaux de loup, & ont une eſpece de chemiſe & de caleçons de groſſe toile de coton de diverſes couleurs, l'un rouge, l'autre bleüe, & le tailleur y apporte peu de façon.

Leurs femmes ſont fort blanches & aſſez bien faites. Elles ont la taille haute, mais pour le viſage elles l'ont un peu large, & les yeux petits, & paſſé l'âge de trente ans elles deviennent fort laides. Il n'y a guere d'homme qui n'ait deux ou trois femmes, & ils n'en prennent point que de leur tribu. Chaque tribu ou famille a ſon Chef qui eſt un des nobles du pays, & pour banniere une queuë de cheval attachée au bout d'une pique & teinte de la couleur de la tribu. Quand elles marchent chacune ſçait le rang qu'elle doit tenir, & le terrein qu'il faut qu'elle occupe quand elle vient à camper pour le paſturage de ſon beſtail, une tribu ne frequentant guere l'autre. L'habillement de leurs femmes & de leurs filles eſt une grande chemiſe qui leur bat juſques ſur les pieds; la teſte eſt couverte d'un grand voile blanc, & le front eſt bandé cinq ou ſi tours d'un grand mouchoir noir. Les femmes & les filles des nobles portent encore par deſſus ce voile une forme de bonnet, ouvert par derriere, & qui leur couvre le front, comme quand on ſe bande la teſte avec un mouchoir plié en trois pointes. Une de ces pointes leur va en haut au milieu du front, & eſt faite ou de velours, ou de ſatin, ou de de drap, ou de brocar, & toute cette coifure eſt couverte de pieces d'or & d'argent, de papillotes, & de pluſieurs perles fauſſes dont elles ſe font auſſi des braſſelets. Elles portent des caleçons d'une ſimple toile de couleur, & leur chauſſure eſt une maniere de bottines de marroquin de la couleur qu'il leur plaiſt, & qui ſont tres-proprement couſuës.

Quand un jeune homme ſe marie, il faut qu'il donne au pere

ou

ou à la mere de la fille qu'il épouſe, ou à la maiſon où il la prend, certaine quantité de chevaux, ou de bœufs, ou de vaches, ou de quelque autre beſtail; & cela ſe fait en preſence de tous les parens, & de la plus grande partie des anciens de la Tribu, le Moullah auſſi preſent. Dés que l'accord eſt fait, qui eſt ce que nous appellons les fiançailles, le fiancé a la liberté de s'aller promener avec ſa maiſtreſſe; car avant cela il ne l'a point vuë, & il faut qu'il s'en rapporte à ce que luy en dit ſa mere, ou ſes ſœurs, ou d'autres femmes qui ont eſté priées de s'en informer. Outre les trois femmes qu'il leur eſt permis de prendre, ils peuvent tenir de jeunes filles eſclaves; mais les enfans qui en viennent demeurent eſclaves & n'heritent point. Ces Tartares ſont d'un temperament fort chaud, & les femmes plus que les hommes. Les uns & les autres ont la chevelure fort belle, mais ils ont fort peu de poil au reſte du corps. Les hommes n'ont preſque point de barbe, & s'il s'en trouve parmi eux qui en ayent un peu plus qu'à l'ordinaire, & qui ſçachent lire & écrire, ils les font Moullahs.

Ces peuples n'ont point de maiſons, & ils n'habitent que ſous des tentes, ou dans des chariots qu'ils traînent par tout où ils ſe tranſportent. Les tentes ſont pour les vieilles gens & pour les petits enfans avec les eſclaves qui les ſervent. Les jeunes femmes ont chacun leur chariot bien fermé avec des ais, & du coſté qu'elles veulent avoir de l'air, elle ouvrent une petite feneſtre faite comme une jalouſie. Il leur eſt permis le ſoir d'aller pour quelque temps dans les tentes. Dés que les filles ont ateint l'âge d'onze ou douze ans, elles ne ſortent plus de leur chariot qu'elles ne ſoient mariées, non pas meſme pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature. Il y a dans le fond du chariot une planche qui ſe leve, & ſi c'eſt en un lieu où l'on ſoit campé, une eſclave vient incontinent le nettoyer. On reconnoiſt le chariot d'une fille aux fleurs dont il eſt peint, & d'ordinaire il y a un chameau lié auprés, qui eſt auſſi barboüillé de diverſes couleurs avec pluſieurs bouquets de plume ſur la teſte.

Les jeunes hommes ont auſſi chacun leur chariot, ſur lequel ils ne mettent qu'une oudre de peau de cheval de la groſſeur de plus d'un demi-muis de vin, & qu'ils rempliſſent d'ordinaire de lait de jument qui eſt fort aigre. Chacun a encore un autre chariot auprés de celuy où il eſt monté, & c'eſt pour y mettre pluſieurs oudres, pleins de lait de vache qu'on fait aigrir. Quand ils veulent manger ils ſe ſervent de ce lait pour leur boiſſon; mais avant que d'en prendre ils le remuent fortement dans l'oudre avec un

gros bâton, afin que ce qui se caille se mesle avec le petit lait. Pour ce qui est du lait de jument il n'est que pour la bouche du maître & de la maîtresse, & avant que de boire de ces deux sortes de lait ils les mêlent avec de l'eau. Quand un amy les vient voir ils prennent de ce fromage dur dont j'ay parlé plus haut, & qu'ils appellent *Kourout* en leur langue. Ils le rompent en petits morceaux, & le mangent avec du beurre frais. Dans leurs festes ils tuent quelque vieux moutons, ou de vielles chévres : car pour des chevaux ils n'en tuent qu'à la mort d'un parent pour traiter ceux qui assistent aux funerailles, ou à la naissance d'un enfant, ou à un mariage, ou enfin quand leurs gens revienent de leurs courses avec grand butin, c'est à dire avec quantité d'esclaves. Ils ne boivent jamais autre chose que du lait de vache ou de jument, & quand ils ne peuvent avoir ny de l'un, ny de l'autre, ils demeureront trois ou quatre jours sans boire avant que de se resoudre à boire de l'eau, parce que dés qu'ils en ont bû ils sont attaquez d'une tres-rude colique. Ils ne mangent jamais de sel, & ils disent que cela gaste la vûë. Ces Tartares vivent long-temps, & sont fort robustes, estans peu souvent malades.

Leur pays est uny, & on ne voit que de petites colines en quelque endroits. Il y a quantité de bons pâturages, & chaque tribu ou famille a ses puits ou ses cisternes pou abreuver son bestail. L'hiver ils se viennent camper le long des grandes rivieres, où il y a d'ordinaire au voisinage des marécages & de grands bois, & ils y l'aissent aller tous leurs troupeaux. Comme il tombe tous les ans grande quantité de neige en ce pays-là, les bestes grattent du pied jusqu'à ce qu'ils trouvent l'herbe qui est cachée dessous, mais le plus souvent ce ne sont que des roseaux & des brossailles, Cependant les hommes coupent du bois, font grand feu, & s'amusent à pescher. Il y a des endroits de ces rivieres où le moindre poisson qu'ils prennent est de quatre à cinq pieds de long, & il y en a qui vont jusqu'à dix ou douze pieds. Ils font sécher ces grands-là au vent, & les gardent pour l'eité. Ils en font aussi fumer dans des trous qu'ils font sous terre ; & pour ceux qui sont de mediocre grandeur, ils les mangent apres les avoir fait boüillir dans l'eau sans sel ny autre assaisonnement. Pour du pain il ne s'en parle point en ce pays-là. Apres avoir mangé de ce poisson, ils rempliſſent une grande écuelle de bois de l'eau où il a boüilli, & qui est fort grasse, & ils l'avalent d'un trait.

Quand ils ne sont point en guerre, ou lors qu'ils sont revenus de leurs courses, ils n'ont d'autre occupation que la chasse ; mais

ils ne souffrent aucune sorte de chien dans leur pays que le levrier. Il faut qu'un Tartare soit bien pauvre s'il n'en a un avec un oiseau de chasse ; & ils mangent de toute sorte de viande hormis du pourceau. Mais il faut remarquer que ces petits Tartares dont j'ay parlé jusqu'à cette heure, sont de certains peuples voisins de la Comanie, & que les Turcs, les Persans, les Mengreliens & les Georgiens appellent *Nogaïes*. On peut bien les mettre au nombre des petits Tartares, puis qu'ils sont commandez par le même Prince que le Grand Seigneur établit Kan ou Roy de la petite Tartarie, & qui en vient prendre l'investiture à Constantinople, comme j'en ay décrit la ceremonie dans ma relation du Serrail.

Ces mesmes Tartares dont je parle suivent la religion Mahometane. Ils n'ont point de medecins parmi eux, & ils sçavent se servir des simples dont ils ont la connoissance. Quand le malade est à l'extremité on envoye querir le Moullah, qui vient avec l'Alcoran qu'il ouvre & ferme jusqu'à trois fois, l'approchant du visage du malade, & disant quelques prieres. Si par hazard le malade guerit, il attribuë le recouvrement de sa santé à l'Alcoran, & il fait present au Moullah d'un mouton ou d'une chevre. S'il vient à mourir, tous les parens s'assemblent, & le portent en terre avec de grands témoignages de tristesse, & criant incessamment, *Alla Alla*. Estant enterré le Moullah fait plusieurs prieres sur la fosse, & est payé de ses peines selon la richesse des heritiers. Il demeure d'ordinaire pour les pauvres trois jours & trois nuits en cet exercice, & ne quittant point la fosse ; mais pour les riches il y demeure un mois, & quelquefois jusques à sept ou huit.

Quand ils ont quelque blessure, ils ne se servent point d'autre onguent que de quelque chair boüillie qu'ils appliquent bien chaude sur la playe. Si elle est profonde, ils y fourrent un morceau de graisse le plus chaud que le blessé peut l'endurer, & quand c'est quelqu'un qui a le moyen de faire tuer un cheval, il en est plûtost gueri ; car la chair & la graisse en sont plus medicinales, & ont bien plus de vertu que celles des autres bestes.

Si la coûtume estoit parmi ces Tartares qu'on n'achetât point les femmes quand on se marie, il y auroit bien moins de femmes debauchées. Mais comme il y a quantité de pauvres garçons qui n'ont pas le moyen d'acheter une femme, ils ne se marient point. C'est ce qui les rend d'autant plus soldats, & qui leur donne de la hardiesse à faire des courses sur leurs voisins pour gagner quelque

choſe, & avoir apres de quoy acheter une femme s'il leur prend envie de ſe marier. Pour ce qui eſt des filles, on n'en voit point de corrompuës, parce que comme j'ay dit, dés l'âge de dix ou onze ans elles ſont renfermées dans leurs chariots, & n'en ſortent point que pour eſtre mariées. Ce ne ſont que les femmes que l'on débauche, & on leur donne des rendez-vous quand elles ſortent pour aller querir de l'eau. Elles n'ont pas beaucoup de peine à ſe cacher de leurs maris, parce que la jalouſie regne peu entr'eux. Dés le matin tous les hommes ſont en campagne, ou pour avoir ſoin de leurs troupeaux, ou pour aller à la chaſſe, & les femmes de leur coſté vont aux puits & aux ciſternes pour abbreuver le beſtail, & porter de l'eau à leur famille.

Il faut remarquer enfin que bien que cette nation des *Nogaïes* vive à peu prés comme les petits Tartares, & obeïſſe à un meſme Prince, elle les dédaigne fort. Car elle leur reproche qu'ils ne ſont pas ſoldats, puiſque la pluſpart d'entr'eux habitent dans des maiſons & dans des villages, au lieu que de braves gens & de veritables ſoldats ne doivent coucher que ſous des tentes pour eſtre plus preſts à courre ſur l'ennemy.

Ceux qui courrent à pied dans tous ces païs dont je viens de faire la deſcription, & meſme dans la Perſe, quand ils ſont fatiguez du chemin, pilent des noix & s'en frotent la plante des pieds devant le feu le plus chaud qu'ils le peuvent endurer, ce qui les delaſſe incontinent.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier des diverſes routes que l'on peut tenir pour ſe rendre des principales regions de l'Europe en Turquie & en Perſe; & comme ceux qui partent de Moſcou doivent paſſer entre la mer Caſpienne & la mer noire, j'ay crû que le Lecteur me ſçauroit bon gré ſi je luy apprenois auſſi quelques ſingularitez de pluſieurs peuples voiſins de ces deux mers, & vaſſaux pour la pluſpart du Grand Seigneur ou du Roy de Perſe.

Mais ayant parlé dans ces deux premiers livres de pluſieurs villes de Perſe qui ſe trouvent ſur les routes que j'ay décrites, & ayant marqué les longitudes & les latitudes de quelques-unes ſelon les ſituations qu'on leur donne dans nos cartes, j'ay jugé à propos de donner icy une liſte ſelon l'ordre de l'alphabet, de toutes les principales villes de ce Royaume ſelon les meſures des Geographes de ces pays-là, qui doivent ſçavoir mieux que nous l'aſſiete des lieux; & voicy comme ils les poſent,

LONGITVDES ET LATITVDES des principales villes de Perſe, ſelon l'aſſiete que leur donnent les Geographes de ces pays-là.

A

Amoul eſt au 72. degré 20. minutes de longitude, & au 36. degré 35. minutes de latitude. Il y a grand commerce de denrées à *Bukara*, qui eſt en Perſe ce que Brignole eſt en France, & on en tire d'excellentes prunes que ſon terroir porte en abondance.

Abeher eſt à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude, & à 12. lieuës de Caſbin. C'eſt une petite ville dont le terroir eſt fort bon.

Abſecun eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 10. minutes de latitude. Ce n'eſt auſſi qu'une fort petite ville, mais dans un tres-bon terroir, & elle n'a pas beſoin pour vivre du ſecours de ſes voiſins.

Addebil eſt à 60. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 24. minutes de latitude. C'eſt une petite place qui dépend de Sultanie. Ses habitans ſont preſque tous Chreſtiens, & on y voit encore beaucoup d'anciennes Egliſes.

Ahwaz eſt à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une petite ville à demi-ruinée de la Province de Belad-cowreſton, & ſon terroir porte de beaux fruits.

Arbelle eſt à 69. degrez 50. minutes de longitude, & à 36. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville champêtre où les denrées ſont à grand marché.

Ardebil ou *Ardevil* eſt à 62. degrez 30. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude, & j'en ay fait une ample deſcription.

Ardeſton eſt à 77. degrez 10. minutes de longitude, & à 33. degrez 7. minutes de latitude. C'eſt dans cette ville qu'il ſe fait une grande quantité de vaiſſelle & autres uſtenſiles de cuivre, & particulierement de tres-bonnes toiles.

Arion eſt à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 25. minutes de latitude. Son terroir eſt tout rempli d'oliviers, & il ſe fait grand commerce d'huile en cette ville. J'ay parlé ailleurs de *Taron* & de *Kalkal* qui en produiſent beaucoup; ce ſont deux gros bourgs à demi lieuë l'un de l'autre ſur le chemin de Casbin à Ardeuil, & il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perſe où l'on faſſe de l'huile d'olive.

Aſſed-abad eſt à 63. degrez 40. minutes de longitude, & à 34. degrez 50. minutes de latitude. C'eſt une petite ville vers le pays d'Hamadan.

Aua eſt à 75. degrez 10. minutes de longitude, & à 34. degrez 40 minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une fort petite place.

Azadkar autrement appellé *Yeuin*, eſt à 82. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 32. minutes de latitude. Cette ville eſt dans une grande plaine où il y a quantité de *Kerizes* ou canaux ſoûterrains, & l'on en conte juſques à quatre cent.

B.

Bab El Abab, c'eſt à dire *porte des portes*, & on l'appelle auſſi *Demir-capi*, c'eſt à dire *porte de fer*. Les Tartares la nomment *Moujon*. Elle eſt à 75. degrez 15. minutes de longitude, & à 45. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville ſelon ce qui en reſte a eſté autrefois une place forte.

Badkeiſt eſt à 85. degrez 32. minutes de longitude, & à 35. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une tres-petite ville, mais fort riante & raiſonnablement bien bâtie.

Baſte eſt à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville de la Province de Kerman, & qui n'a rien de particulier que la qualité de ſon air, qui eſt different de l'air des autres pays. Car bien ſouvent en un meſme jour on ſent le froid & le chaud, & en été les matinées n'y ſont pas ſeulement fraîches, mais elles ſont froides, & le reſte du jour ſe ſent de la chaleur ordinaire de la ſaiſon. Cette diverſité de froid & de chaud n'empeſche pas que l'air de cette ville ne ſoit tres-bon, & c'eſt ce qui la rend fort peuplée.

Baſrouch, voyez *Mahmeter*.

Beilagon eſt à 63. degrez 33. minutes de longitude, & à 41. degrez 20. minutes de latitude. Cette ville eſt voiſine de *Derbent* vers la mer Caſpienne, & ſon terroir eſt fertile en bleds & en fruits.

Balk eſt à 91. degrez 36. minutes de longitude, & à 38. degrez 10. minutes de latitude. Il n'y a que trois journées de cette ville à *Meultan* ſur les frontieres de l'Inde.

Bem, ou *Bembe* eſt à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 28. degrez 20. minutes de latitude. On tient que cette ville a eſté bâtie par le Calife *Mouktader*, & tout proche eſt le grand deſert de *Berrsham*.

Berdoé eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez 30. minutes de latitude. L'air de cette ville eſt excellent, il y a de bons pâturages & en abondance, ce qui fait que les habitans y nourriſſent force beſtail, & ſur tout de bonnes mules. On les accoûtume de bonne heure à aller l'amble, en leur attachant les pieds avec deux cordes d'égale longueur, ſoûtenuës au milieu par deux autres petits cordons attachez à la ſelle. On les promene de la ſorte ſoir & matin, & on leur regle le pas qui ſe rend fort doux.

Berzendé eſt à 63. degrez 14. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville quantité de gros droguets, dont les Chameliers & autres petites gens ſe ſervent pour s'habiller.

Beſton eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. Le terroir de cette ville eſt tres-fertile en bleds & en fruits.

Bimoncheer eſt à 74. degrez 10. minutes de longitude, & à 37. degrez 30. minutes de latitude. Il ſe fait en cette ville un grand negoce de ſoye qu'on tranſporte ailleurs.

Boſt eſt à 91. degrez 28. minutes de longitude, & à 32. degrez 16. minutes de latitude. C'eſt une grande ville accompagnée d'un château des plus beaux & des plus forts de la Perſe, & il y a auſſi pluſieurs beaux Carvanſeras.

Bouron-Ierde eſt à 74. degrez 30 minutes de longitude, & à 34. degrez 20. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en cette ville, mais ce qu'elle a de plus particulier eſt qu'il s'y recuëille beaucoüp de ſafran qui ſe tranſporte dans tout le pays. Il eſt ſorti de ce lieu-là de grands perſonnages qui ont laiſſé de fort beaux écrits.

C.

Chemkon eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 41. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville a un tres-beau château & de grands Carvanſeras, avec quantité de tours d'où l'on ap-

pelle le peuple pour venir à la Mosquée, dequoy j'ay parlé ailleurs.

Chiras est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 36. minutes de latitude. Je feray au livre suivant une ample & exacte description de cette ville, qui est une des plus considerables de toute la Perse.

Chirvan est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 38 degrez 32. minutes de latitude. C'est une ancienne ville où abordent toutes les Caravanes de soye, & un des bons *Kanats*, c'est à dire un des bons gouvernemens de la Perse, à cause de son grand revenu. L'an 1665. comme j'estois en ces quartiers-là, le Kan de Chirvan appelle *Mehmed*, avoit levé, outre ce qui luy estoit deub, 18000. tomans en neuf mois de temps depuis son entrée au gouvernement de cette Province. Aussi fut-il mis au *Krondouchaque*, c'est à dire au carcan pour une extorsion si excessive, & son bien fut confisqué au Roy. Cette ville est appellée par d'autres *Hirvan* ou *Erivan*.

D.

Dankon est à 78 degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. C'est une grande villace dont le terroir est ingrat.

Darabguierd est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 30. degrez 15. minutes de latitude. A l'entour de cette ville il se trouve en plusieurs endroits du sel de toutes couleurs, blanc, noir, rouge & verd. Il s'y fait de certaines bouteilles de verre à long col, & dont l'ouvrage est mignon Le lieu est abondant en limons oranges, & il y a quantité de pommes dont l'on fait du cidre. Il se trouve aussi au voisinage une mine de soufre, & de la Moumie qui est une drogue fort estimée en Perse, & de laquelle on fait une liqueur congelée, gluante & noire, fort propre & souveraine pour remettre les os disloquez.

Dehestan est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 38 degrez 15. minutes de latitude. Ce n'est pas proprement une ville, mais un nombre de villages qui sont peu éloignez les uns des autres.

Deras est à 79. degrez 30. minutes de longitude, & à 31. degrez 32. minutes de latitude. C'est une grande villace & tres-mal bâtie.

Deuinmaat est à 62. degrez 5. minutes de longitude, & à 38. degrez

degrez 40. minutes de latitude. C'eſt une petite ville où il n'y a rien de remarquable.

Din Ver eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez de latitude. Cette ville eſt dans un bon terroir qui fournit tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie, ſe pouvant paſſer du ſecours de ſes voiſins. Il y a dedans pluſieurs moſquées.

Doulad eſt à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 50. minutes de latitude. Le terroir de cette ville eſt plein de meuriers blancs, & il s'y fait quantité de ſoye.

Dourak eſt à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville quantité d'*Aba-Habes*, qui ſont comme des ſoutanes ſans manches dont ſe ſervent les Arabes. Elles ſont de camelot à bandes du haut en bas, & de trois couleurs, blanches, noires & griſes. L'Euphrate & le Tigre qui ſe mêlent enſemble proche de Dourak à un lieu nommé *Hellá*, font des marais, où l'on ſeme des cannes ou roſeaux qui ſervent de plume à écrire les langues d'Orient, le Turc, le Perſien, l'Arabe, l'Armenien & l'Hebreu, qui demandent grande varieté de traits, les uns plus gros, les autre plus menus ſelon le corps de la lettre; & il faut remarquer que ces lettres ne ſe peuvent bien former avec noſtre ancre qui eſt trop coulante. Car pour ces ſortes d'écritures il faut une ancre groſſiere, à peu prés comme celle de nos Imprimeurs, mais toutefois un peu moins épaiſſe. La moiſſon de ces cannes eſtant faite en ſa ſaiſon, on les met tremper dans le marais par poignées, de la meſme façon qu'en France nous mettons tremper nos chanvres. Cela leur donne une vive couleur de feüille morte, & eſtant ſeches & preparées elles ont une certaine dureté qui les rend propres pour écrire, bien qu'elles ſoient plus épaiſſes que nos plumes ordinaires.

E.

Elalbetem eſt à 87. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Eltiib eſt à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude.

Enderab eſt à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Erivan, voyez *Chirvan*, que l'on prononce autrement *Hirvan*.

Eſpharaïen eſt à 81. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. Le pays d'alentour produit quantité de pommes & de poires, & generalement tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie.

Eſtakré eſt à 78. degrez 30. minutes de longitude, & à 30. degrez 15 minutes de latitude. Cette ville eſt reconnuë pour la plus ancienne de la Province de *Fars*, qu'on appelloit autrefois proprement *la Perſe*; elle eſtoit la capitale de tout le pays, tres-bien bâtie avec une enceinte de hautes murailles. Son terroir eſt abondant en vignes & en datiers; mais les habitans du lieu ne font pas pour cela beaucoup de vin, & ils convertiſſent la plus grande partie de leurs raiſins en vin cuit, & en une eſpece de reſinée. Ils font grand commerce de leurs dates qui ſe tranſportent en divers lieux, & cette ville n'eſt guere éloignée de Chiras que de dix ou douze lieuës.

Eſterabat eſt à 75. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude. On fait en cette ville quantité de droguets bruns & d'autres legeres étofes.

F.

Ferah eſt à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt dans un bon terroir & tres-ancienne, ayant eſté bâtie par *Abdalla* fils de *Taher* du temps de *Maimon Rechid* l'un des Caliphes de *Beni-Abbas*.

Firouzabad eſt à 82. degrez 32. minutes de longitude, & 30. degrez 10. minutes de latitude. C'eſt une petite ville du reſſort de Chiras, & anciennement on l'appelloit *Hourbehſtion*. Son terroir porte quantité de dates & de fleurs de Narciſſe, dont ceux du lieu font une huile de ſenteur que les Dames recherchent fort.

G.

Gireſte eſt à 73. degrez 40. minutes de longitude, & à 31. degrez 10. minutes de latitude. Cette ville eſt une des plus grandes de la Province de Kerman, & toute environnée de marais. On trouve proche de là diverſes pierres à aiguiſer des coûteaux, des raſoirs, des canifs & des lancettes; & ce qui eſt aſſez particulier, eſt qu'il s'en trouve de propres pour donner le fil & le tranchant à chacun de ces differens inſtrumens ſelon qu'il en eſt beſoin. Tout le commerce de cette ville con-

ſiſte en froment que les Armeniens recüeillent en quantité, n'y ayant qu'eux qui cultivent la terre, & il y croît peu de ſeigle. Ils ont auſſi des dates dont ils peuvent faire part à leurs voiſins.

Girreadegon, que le vulgaire appelle *Paygon*, eſt à 75. degrez 35. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en ce lieu-là.

Goutem eſt à 74. degrez 46. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville, mais on y fait bonne chere, & l'occupation de la pluſpart des habitans eſt de faire de la ſoye.

H.

Hamadan eſt à 75 degrez 20. minutes de longitude, & à 34. degrez de latitude. Cette ville eſt un lieu de paſſage pour aller à la Mecque, & ceux qui partent des hautes contrées de la Perſe y viennent tomber. Le pays nourrit quantité de beſtail dont on fait du beurre & des fromages, & de bonnes peaux qu'on tranſporte à Babylone. On y recüeille auſſi d'aſſez bon tabac.

Haſn-Eltaf, comme qui diroit *le centre de la beauté*, eſt à 72. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Quoy que cette ville ait un ſi beau nom, elle eſt pourtant habitée par des gens groſſiers & tout-à-fait ruſtres. Elle eſt fort petite, & a eſté autrefois beaucoup plus grande, ayant eu pour fondateur le *Kalife Mohteſſen*. Aujourd'huy elle eſt preſque toute en ruïne.

Hawas eſt à 75. degrez 40. minutes de longitude, & à 33. degrez 15 minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte quantité de dates, & quelques autres fruits qu'on confit dans le vinaigre & qu'on tranſporte en divers pays.

Heaye eſt à 74. degrez 35. minutes de longitude, & à 32. degrez 50. minutes de latitude. C'eſt une grande villace.

Helaverde eſt à 91. degrez 30. minutes de longitude, & à 35. degrez 15. minutes de latitude. Celuy qui bâtit cette ville eſt le meſme *Abdalla* fils de *Taher* de qui j'ay parlé plus haut, du temps que *Maimon* eſtoit Caliphe de Babylone.

Herat eſt à 85. degrez 30. minutes de longitude, & à 36. degrez 56. minutes de latitude. Cette ville eſt dans la Province de *Coraſſan*, & fut bâtie par Sultan *Heuſſein-Mirza* qui y fonda quelques Colleges pour la jeuneſſe. On y voit pluſieurs

belles & longues allées d'arbres ſur leſquelles on dit que Cha-Abas I. du nom prit le deſſein de la magnifique allée qu'il fit planter entre Iſpahan & Zulfa.

Heſn-Medi eſt à 74. dégrez 45. minutes de longitude, & à 32. degrez 5. minutes de latitude. Il croiſt quantité de beaux fruits autour de cette ville, & on les tranſporte à Balſara & en divers autres lieux.

Heſſne Ebneamadé eſt à 70. degrez 45. minutes de longitude, & à 29. degrez 20. minutes de latitude. Cette ville eſt fermée de hautes murailles, & il ne s'y fait aucun commerce, les habitans vivent aſſez à leur aiſe des fruits que la terre leur produit.

Hiſpahan, voyez *Iſpahan*.

Hurmon eſt à 85. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 30. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville dont l'air n'eſt guere bon, & où les chaleurs ſont exceſſives. Son terroir eſt abondant en datiers.

I.

Iemnon eſt à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 40. minutes de latitude. Il ſe fabrique en cette ville pluſieurs ouvrages de cuivre, ce qui fait tout ſon negoce.

Iend-Babour eſt à 75. degrez 5. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville tres-forte, où eſt le fameux tombeau de *Melek-Yakoub-cha* ancien Roy de Chiras. On y recüeille quantité de dates, & c'eſt là tout ſon commerce.

Irſon eſt à 80. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50 minutes de latitude. L'air de cette ville eſt bon, & il y a des vivres en abondance.

Iſpahan, nommé autrement *Hiſpahan*, *Spuhan*, & *Sephaon*, & qu'on appelle auſſi *Dar-el-ſeltenet*, c'eſt-à-dire *ville & ſiege du Roy*, eſt à 86. degrez 40 minutes de longitude, & à 32. degrez 40. minutes de latitude. J'en feray la deſcription au livre ſuivant.

K

Kaar eſt à 78. degrez 40. minutes de longitude, & à 42. degrez 30. minutes de latitude. Cette ville eſt auſſi nommée *Kars*, & j'en ay fait mention au premier livre.

Kachan eſt à 76. degrez 15. minutes de longitude, & à 34. de-

grez 40. minutes de latitude. J'en ay auſſi amplement parlé dans la deſcription des routes par les provinces ſeptentrionales de la Turquie.

Kafre-Chirin eſt à 71. degré 50. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville, mais qui a eſté autrefois fort grande, & qui fut bâtie par un Roy de Perſe appellé *Nouchireuon-Aadel*, ſurnomme le Juſte. C'eſt ſur les faits & dits de ce Roy qu'eſt fondée toute la Morale des Perſiens.

Kaïen eſt à 83. degrez 10. minutes de longitude, & à 36. degrez 22. minutes de latitude. Cette ville joüit d'un tres-bon air, il y a d'excellens fruits, & elle eſt en reputation de nourrir les plus beaux eſprits de la Perſe.

Kalaar eſt à 76. degrez 25. minutes de longitude, & à 37. degrez 25. minutes de latitude. C'eſt une des plus conſiderables villes du pays de *Guilan*, & où l'on fait grande quantité de ſoye.

Kalin eſt à 87. degrez 5. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. Le terroir de cette ville eſt fertile en bleds, il y croiſt de tres-beaux fruits, & on y nourrit auſſi beaucoup de beſtail.

Karkouh eſt à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville de paſſage pour tous les pelerins qui vont à la Mecque, & qui viennent des hautes contrées de la Perſe.

Kasbin, ou *Kaſvin* eſt à 75. degrez 40. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville ancienne, où il y a fort peu d'eau & fort peu de fruits, mais où il croiſt d'excellentes piſtaches comme je l'ay dit ailleurs.

Kaſſre-el-lehous appellé ordinairement *Kengavar*, eſt à 76. degrez 20. minutes de longitude, & à 33. degrez 35. minutes de latitude. Le pays d'alentour eſt bon, & porte d'excellens fruits.

Kazeron eſt à 88. degrez 30. minutes de longitude, & à 28. degrez 30. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte quantité de citrons & de limons, dont l'on fait une liqueur qu'on debite en divers lieux. On y voit auſſi beaucoup de cyprez qui viennent parfaitement beaux la terre leur éſtant propre.

Kerah eſt à 86. degrez 40. minute de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville dans un bon pays & qui ſe contente de ce qu'il produit, ſans avoir aucun commerce au dehors.

Kerman ou *Kirman* eſt à 81. degrez 15. minutes de longitude,

& à 29. degrez 50. minutes de latitude. C'eſt la ville Capitale de la Province du meſme nom ; de laquelle j'ay fait une ample deſcription au ſecond livre.

Kervak eſt à 87. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Il y croiſt de tres-bons fruits.

Kirmoncha eſt à 63. degrez 45. minutes de longitude, & à 34. degrez 37. minutes de latitude.

Kom eſt à 75 degrez 40. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. J'ay parlé amplement de cette ville au diſcours des routes.

Kouh de Mavend eſt à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt fort petite, & eſtoit anciennement une des plus grandes de la Perſe.

Koucht eſt à 83. degrez 40. minutes de longitude, & à 33. degrez 20. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte d'excellent bled & de tres-bons fruits.

Koy eſt à 60. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 40. minutes de latitude.

Kevachir, autrement *Verdechir*, eſt à 80. degrez 30. minutes de longitude, & 28. degrez 15. minutes de latitude.

L.

Lahijon eſt à 74. degrez 25. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. On fait dans cette ville pluſieurs ouvrages de ſoye, & particulierement une étofe rayée que ceux du pays appellent *Teſtile*, laquelle eſt moitié ſoye moitié coton, & dont ils font leurs veſtes qu'ils nomment *Kabayes*.

Louſſek, voyez *Touſſeu*.

M.

Maameter, appellée autrement *Barfrouche*, eſt à 77. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude.

Mehrouyon, appellé vulgairement *Behbehon*, eſt à 75. degrez 25. minutes de longitude, & à 39. degrez 35. minutes de latitude. On fait en cette ville quantité de tabac en feüille jaune, qu'on vient enlever de tous les coſtez de la Perſe, les Perſiens n'aimant pas le tabac en corde, parce qu'il eſt trop fort à fumer inceſſamment comme ils font.

Meraqué eſt à 71. degrez 20. minutes de longitude, & à 37. de-

grez 40. minutes de latitude. Il y a quantité de beaux fruits en cette ville, & c'eſt un des plus beaux jardins de la Perſe.

Merend eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 37. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte d'excellens fruits, & en abondance.

Mervaſaé eſt à 87. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Le pays d'alentour de cette ville eſt fertile en bleds & en fruits.

Meruerond eſt à 88. degrez 40. minutes de longitude, & à 34. degrez 30. minutes de latitude. Cette ville eſt dans un tres-bon terroir.

Meſched, voyez *Touſſ.*

Monkon eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 40. minutes de latitude. On l'appelle auſſi *Derbent*, & cette ville n'eſt environ qu'à vingt-lieuës de la mer Caſpienne. La campagne eſt fort belle & fertile en bleds.

Mourjan eſt à 84. degrez 15, minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt fort peuplée, & on y voit de belles Moſquées & de belles places.

N.

Nachevan ou *Nacſivan* eſt à 61. degrez 32. minutes de longitude, & à 39. degrez 40. minutes de latitude. J'en ay fait la deſcription au premier livre.

Natel eſt à 77. degrez 40. minutes de longitude, & à 36. degrez 7. minutes de latitude. Il y a en cette ville quantité de fruits & de bons herbages.

Nehavend ou *Nahoüand* eſt à 73. degrez 45. minutes de longitude, & à 34. degrez 20. minutes de latitude. Ceux du pays tiennent que cette ville a eſté avant le *Loufon*, c'eſt à dire le *deluge*.

Neher-Terij eſt à 75. degrez de longitude, & à 32. degrez 40. minutes de latitude. Cette ville fut demolie l'an 279. de l'Hegire de Mahomet.

Neſſah eſt à 84. degrez 45. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Il croiſt d'excellens fruits en cette ville.

Nichabur eſt à 80. degrez 55. minutes de longitude, & à 36. degrez 20. minutes de latitude. C'eſt au voiſinage de cette ville qu'eſt la mine des Turquoiſes de la vieille roche dont je parleray ailleurs. C'eſt en ce lieu-là qu'il y a eu de toute antiquité des *Chiai*

c'eſt à dire de vrays Mahometans Perſiens.

O.

Oujon eſt à 61. degrez 35. minutes de longitude, & à 32. degrez 24. minutes de latitude. Il y a un fort beau château dans cette ville, & les fruits y ſont tres-bons.

R.

Rachmikdon eſt à 87. degrez 34. minutes de longitude, & à 35. degrez 15. minutes de latitude.

Rem-hormous eſt à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 31. degrez 45. minutes de latitude. Les Perſiens diſent que c'eſt dans cette ville que nâquit *Selmon*, qui fut pere nourriſſier d'*Aly* gendre de *Mahomet*, qu'il éleva tendrement le portant entre ſes bras en ſon enfance.

Rey eſt à 76. degrez 20. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. Le terroir de cette ville eſt des meilleurs de la Perſe, & on y recüeille du bled, des fruits & des herbages au delà de ce qu'il en faut pour la nourriture des habitans.

Roudbar, & vulgairement *Roumar*, eſt à 75. degrez 37. minutes de longitude, & à 37. degrez 21. minutes de latitude. Il ſe fait beaucoup de ſoye en cette ville comme eſtant de la Province de *Guilan*.

Rouyon eſt à 71. degrez 36. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. On l'appelle auſſi *Mareſſon*, c'eſt à dire lieu de ſerpens, parce qu'il y en a beaucoup aux environs de la ville qui eſt dans des marais de la Province de *Mazandran*.

S.

Saaſſour eſt à 86. degrez 20. minutes de longitude, & à 35. degrez 15. minutes de latitude.

Saron eſt à 76. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville de la Province de Guilan, & il s'y fait quantité de ſoye.

Sary eſt à 78 degrez 15. minutes de longitude, & à 36 degrez 40. minutes de latitude. Il ſe fait en cette ville-là grand negoce de cuivre dont il y a des mines aux environs.

Sebzévoar eſt à 81. degrez 5. minutes de longitude, & à 36. degrez

grez 15. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville qu'on nommoit anciennement *Bihac*, & où on recüeille en quantité de la manne qui eſt jaunâtre.

Semiron eſt à 71. degrez 30. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. C'eſt une petite ville fort agreable, où il y a de bonnes & belles eaux & quantité de beaux fruits.

Sephaon, voyez *Iſpahan*.

Seriir-el-lan eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 45. degrez 15. minutes de latitude.

Serkaïche eſt à 90. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 50. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville quantité d'ouvrages d'ozier que l'on tranſporte en Turquie & en Perſe.

Serkaſſ, ou *Serakas* eſt à 85. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt agreable, tant par ſon aſſiette, que par l'abondance de ſes belles eaux.

Sermeghon eſt à 87. degrez 37. minutes de longitude, & à 37. degrez 32. minutes de latitude. Le terroir de cette ville eſt aſſez fertile, & neanmoins produit fort peu de fruits.

Serveſton eſt à 78. degrez 15 minutes de longitude, & à 29. degrez 15. minutes de latitude. Il y a autour de cette ville de tres-bonnes terres labourables, & de tres-beaux jardinages.

Servon eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 10. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville, mais dont le terroir produit en abondance du vin, des dates & autres fruits.

Surjon eſt à 74. degrez 40. minutes de longitude, & à 30. degrez 20. minutes de latitude. C'eſt dans cette ville où ſe font les plus beaux tapis de la Perſe, qu'on appelle vulgairement tapis de Turquie. Il s'y fait auſſi quantité de *Chaals* tres-fins, qui ſont des ceintures de poil de chevre tres-bien travaillées, que les Perſiens mettent en croiſant par deſſus leurs belles ceintures de ſoye, pour les laiſſer plus en vûë. On nourrit quantité de beſtail en ce lieu-là, & on y fait du beurre qu'on tranſporte ailleurs dans des peaux de bouc.

Sohreverede eſt à 73. degrez 36. minutes de longitude, & à 36. degrez 5. minutes de latitude.

Sſouſſ eſt à 73. degrez 45. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude.

Sultanie eſt à 76. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 40. minutes de latitude. Cette ville eſt dans un bon terri-

toire ; mais dans l'eſpace du jour naturel l'air y eſt fort different : car le ſoir, la nuit & les matinées y ſont tres-froides, & le jour y eſt tres-chaud.

T.

Taberon eſt à 80. degrez 34. minutes de longitude, & à 35. degrez 20. minutes de longitude.

Talikon eſt à 88. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 32. minutes de latitude. C'eſt une ville dans un bon pays fertile en bleds & en fruits, & où il y a de belles eaux.

Tauris, appellé auſſi *Sfernerdehi*, eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 10. minutes de latitude. Cette ville eſt fort grande, mais ſans murailles. Il y a de beaux Bazars & de grands bâtimens pour le pays, & il s'y fait pluſieurs ouvrages de ſoye. J'en ay fait une ample deſcription au diſcours des routes.

Tebeſt eſt à 80. degrez 40. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude. On l'appelle auſſi *Atleſſ*. Il y a dans cette ville des manufactures de velours, de ſatin, & autres ouvrages de ſoye.

Teflis ville capitale de la Georgie, eſt à 60. degrez 15. minutes de longitude, & à 43. degrez 15. minutes de latitude. J'en ay fait plus haut la deſcription.

Toukon eſt à 82. degrez 45. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Le pays des environs eſt aſſez bon.

Touſſ, autrement *Meched*, l'une des principales villes de la Province de *Coraſſan*, eſt à 82. degrez 30. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. On y voit la fameuſe moſquée d'*Iman Raza* où il ſe fait grand pelerinage. On travaille en cette ville en peleterie, & en poterie plus belle & plus fine que la fayance.

Touſſea, autrement appellé *Louſſek*, eſt à 85. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 50. minutes de latitude. Le terroir de cette ville produit quantité de bled & de tres-bons fruits.

Y.

Yesd eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. Je l'ay amplement décrite, au diſcours des routes.

Yevin, voyez *Azadkar*.

Z.

Zemme eſt à 89. degrez 14. minutes de longitude, & à 38. degrez 35. minutes de latitude. Cette ville nourrit quantité de beſtail à poil & à laine.

Zenjon eſt à 73. degrez 36. minutes de longitude, & à 36. degrez 5. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville, mais elle eſt celebre pour ſon antiquité, & pour avoir eſté autrefois le ſiege des ſciences, pluſieurs bons auteurs Perſiens en eſtant ſortis, & l'ayant renduë fameuſe par leurs écrits.

Zertah eſt à 79. degrez 30. minutes de longitude, & à 32. degrez 30. minutes de latitude. C'eſt la plus grande ville de la Province de *Belad-Ciſton*, & elle eſt accompagnée d'un fort château qui a des foſſez profonds. Son terroir eſt excellent pour la vigne & pour les fruits à noyau.

Zour eſt à 70. degrez 20. minutes de longitude, & à 35. degrez 32. minutes de latitude. Il n'y a rien de remarquable en cette ville qui eſt de la Province de *Belad-Coureſton*.

Zouzen eſt à 85. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez 39. minutes de latitude. C'eſt une ville de la Province de Mazandran, & qui eſt aſſez jolie.

Zurend eſt à 73. degrez 40. minutes de longitude, à 31. degrez 15. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville qui eſt de la Province de *Kerman*, de tres-belle poterie qui ſurpaſſe la fayance, & il s'y trouve auſſi quantité de *Hanna*, qui eſt une couleur rouge dont les Perſiens ſe rougiſſent les ongles, ce qu'ils eſtiment un grand ornement. Ils en rougiſſent auſſi par parade le devant des chevaux, la queuë & le deſſous du ventre juſqu'au lieu où touche l'éperon. On en fait de meſme aux chevaux du Roy; mais on y ajoûte une petite bordure dentelelée tout autour, & qui va en pointe comme celles de nos anciennes couronnes ducales, ce qui n'eſt pas permis de faire aux chevaux des particuliers.

Fin du troiſiéme Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE QVATRIÈME.

Deſcription de la Perſe.

CHAPITRE PREMIER.

De l'étenduë de la Perſe, & de la diviſion de ſes Provinces.

LA Perſe dans l'état où elle eſt preſentement eſt bornée au Septentrion par la mer Caſpienne ; au Midy par l'Ocean ; au Levant elle touche les Eſtats du Grand Mogol ; & au Couchant ceux du Grand Seigneur, dont l'Euphrate & le Tigre la ſeparent.

Pour faire mieux comprendre quelle eſt l'étenduë des Etats du Roy de Perſe ce Monarque, outre ce qu'on appelle proprement la Perſe, poſſede une bonne partie de l'ancienne Aſſyrie & de la grande Armenie, les anciens Royaumes des Parthes & des Medes, le Royaume de Lar & le Royaume d'Ormus, & tout ce qui s'étend au Levant de la Perſe juſqu'au delà de Candahar, & preſque juſqu'au Royaume de Sindi qui luy ſert de frontiere,

Mais parce que ceux de noſtre Europe qui ont voyagé dans la Perſe avant moy, n'ont pas eu la curioſité, ny peut eſtre le moyen de s'inſtruire au vray du nombre des Provinces qui compoſent ce grand Royame; & que meſme les plus éclairez d'entre les Perſiens que j'ai pratiquez aſſez familierement, ne m'en ont pû rien dire de certain; Il faut neceſſairement pour en faire une deſcription dont on puiſſe tirer quelque utilité, avoir recours à l'ancienne Geographie, & accommoder aux noms du temps paſſé dont elle nous donne la connoiſſance, ceux du temps preſent qui nous ſont moins connus, & qui ont eſté la pluſpart ſuppoſez ou corrompus par nos écrivains modernes.

Voicy donc le denombrement qu'on peut faire ſur ce pied des principales Provinces de la Perſe; leur ſituation & le rapport qu'elles ont preſentement les unes avec les autres; & les noms propres des plus conſiderables villes qu'elles enferment dans leur enceinte.

La premiere eſt *la grande Armenie*, que nos Cartes mal à propos & ſans aucun fondement appellent *Turcomanie*: mais qu'on pourroit plus raiſonnablement nommer encore *Ermenik* en general, puis qu'il n'y a preſque que des Armeniens qui l'habitent. Car en particulier la partie qui eſt ſituée entre les rivieres d'Araxes & de Cyrus, aujourd'huy l'*Aras* & le *Kur*, eſt appellée *Iran* dans le pays, & le plus ſouvent *Cara bag*, qui eſt un des plus beaux & un des plus riches endroits de toute la Perſe. Les villes principalles ſont Erivan, Cars, Nacſivan, Zulpha, & Van ſur un lac de meſme nom, & le plus grand de toute l'Aſie.

La deuxiéme eſt le *Diarbek*, autrefois la Meſopotamie, entre l'Euphrate & le Tigre; dont les villes principales ſont Bir ſur l'Euphrate, Car-emit ou Diarbekir ſur le Tigre, Ourfa, Mouſſul, Geziré, Merdin, &c.

La troiſiéme eſt le *Curdiſtan*, autrefois l'Aſſyrie, qui s'étend le long du rivage oriental du Tigre depuis le lac de Van juſques aux frontieres de Bagdad; Et ſes villes principales ſont Ninive, Chereſoul, Amadié, Sneïrne, Betlis, & Salmaſtre.

La quatriéme eſt l'*Hierak-araſi*, autrefois le pays de Babylone ou la Chaldée; dont les villes principales ſont Felougia ſur l'Euphrate, Bagdad ſur le Tigre, & Meched-ali Gourno & Balſara ſur l'Euphrate & le Tigre joints enſemble; & au dedans du pays Bourous, Charaban, Erounabat, &c.

La cinquiéme eſt eſt l'*Hierak-agemi*, ou l'ancienne region des Parthes; dont les villes principales ſont Hiſpahan, Touchercan

& Hamadan; Cachan, Com, & Casbin, & peut-estre Yesd, si on ne la place dans le Kerman ou dans le Sigistan. Hispahan est la capitale de tout le Royaume, & la residence ordinaire des Roys de Perse, dont je feray la description ensuite.

Derbent en Persien signifie porte étroite, & Demir-capi en turc porte de fer, & c'est vers cét endroit où étoient les *Caspiæ pylæ* des anciens.

La sixiéme contient le *Chirvan* le long de la mer Caspienne, où sont les villes de Derbent ou Demir-capi, de Baku, ou de Chamaki; & la Province d'Edzerbaijan dans les terres, où sont les villes de Tauris, d'Ardeuïl, de Sultanie &c. Et ces deux Provinces comprennent à peu prés la Medie ancienne qui s'étendoit jusques aux bords de la mer Caspie.

La septiéme comprend le *Guilan* & le *Mazandran* aussi le long de la mer Caspienne, autrefois l'Hyrcanie; où sont les villes & bourgades de Firuz-cuh, Sukar-abad, & Mionikiellé à l'entrée des montagnes; Giru, Talara-pesct & Saru dans la plaine; & Ferh-abad, Ciarman, & Escref vers la mer.

La huitiéme est l'*Estarabad*, autrefois la Margiane, qui s'étend jusqu'à la rivere de *Ruth-khané kurkan*, que les anciens appelloient Oxus, & ses villes principales sont Estarabat, Amul, Damkam, &c.

La neuviéme contient le *Pays des Tartares Vsbeks*, qui occupe presque toute la Bactriane & la Sogdiane des anciens; dont les villes principales sont Samarcand, Balk, Boccara, &c.

La dixiéme est le *Coraſſan*, autrefois l'Aria avec une partie de la Bactriane; dont les villes principales sont Eri ou Erat, Meched, Nisabur, Thun, &c. On void à Meched la sepulture du Prophete Iman-Riza sous une voûte couverte d'or en table, que les Persiens ont en singuliere veneration.

La onziéme est le *Sableſtan*, autrefois le Paropamisus; dont les villes principales sont Beksabat, Asbé, Bust, Sarents, &c. Mais le territoire & la ville de Candahar sont aussi compris dans l'étenduë de cette Province, avec Duki & Alunkan sur les frontieres de l'état du Grand-Mogol.

La douziéme est le *Sigiſtan*, autrefois la Drangiane; dont les villes principales sont Sistan, Chalak, Kets, &c.

La treiziéme comprend le pays qu'occupoit autrefois l'Arachosie, appartenant au Roy de Perse au voisinage du Royaume de *Sindi*, & n'a point de villes dont nous ayons connoissance.

La quatorziéme est la Province de *Makran* le long de la mer de *Mogoſtan*, autrefois la Gedrosie, dont les villes principales sont Makran, Firbk, Chalak, & le port de Guadel tirant vers Guzarate.

La quinziéme eſt le *Kerman*, autrefois la Caramanie qui s'étendoit juſques au Golfe d'Ormus; dont les villes principales ſont Kerman, Bermazir, le port de Kuheſtek, le cap de Jaſques, &c.

La ſeiziéme eſt le *Farſiſtan*, autrefois la Perſe proprement dite; dont les villes principales ſont Schiras ſur la riviere de Kur, Caſeron, Benarou, Firuſ-abat, Darab-guier, &c. On y joint auſſi la petite Province de Laraſtan avec la ville de Lar juſques au port de Gomron, qui eſt vis à vis d'Ormus & qui luy ſert de havre. Cette Province s'étend au Sud-oüeſt juſques au Sein Perſique, & commence à quatre journées d'Hiſpahan à un vallon large ſeulement de mille pas, & long de quinze ou vingt lieuës. Il paſſe une petite riviere au milieu, & c'eſt ſur une pente de ce valon qu'eſt baſtie la ville d'*Ieſdecas* renommée pour ſon excellent pain, comme j'ay remarqué ailleurs. Mais cette Province ne s'étendoit pas autrefois ſi loin, & ſe terminoit à Benarou à deux journées de Lar, avant que l'ancien Royaume de Lar euſt eſté conquis par Cha-Abas, & enſuite le Royaume d'Ormus: car ils luy ont eſté tous deux unis, & ont chacun un Sultan ou Gouverneur à part au lieu des Princes ſouverains qui les poſſedoient.

Les ports de mer de cette Province le long du Golfe Perſique, ſont le Bander-Abaſſi, & le Bander-Congo. Le premier nommé autrement Gomron eſt vulgairement appellé le port d'Ormus, bien qu'il en ſoit éloigné de trois lieuës & en terre ferme, & que la ville d'Ormus ſoit dans une Iſle qui eſt vis à vis, où les vaiſſeaux ne s'arreſtent plus depuis que les Perſans s'en ſont rendus les maiſtres. Le Bander-Congo eſt à deux journées de là en tirant à l'oüeſt; & comme l'air y eſt beaucoup plus ſain qu'à Gomron, & le chemin plus court pour aller à Schiras, il ſeroit bien plus commode pour les negocians, ſi les paſſages des hautes montagnes n'eſtoient pleins de precipices, & tres-dangereux pour les chameaux & autres beſtes de charge.

On peut ajoûter icy que quand on part de Balſara pour la Perſe, & qu'on eſt ſorti de l'embouchure de l'Euphrate, on trouve à vingt ou trente heures de mer dans le Golphe Perſique deux autres petits havres, qui s'appellent Bander-Rik & Bander-Rakel, mais qui ne peuvent recevoir que des Terrates ou des barques de la grandeur de celles de Marſeille. Comme les habitans de cette coſte ignorent entierement l'uſage du fer, cela eſt digne d'admiration de voir leurs barques ſi bien faites & ſi

fortes pour reſiſter à la mer, quoy que les aix ne ſoient attachez enſemble que par une couture de corde faite de chanvre pris autour de la noix de l'arbre *cocos*, ſi eſtimé dans les Indes.

Enfin, la derniere eſt le *Cuſiſtan*, autrefois la Suſiane, que l'Euphrate & le Tigre joints enſemble ſeparent de la Chaldée, & dont les villes principales ſont Suſter jadis Suſe capitale de l'Empire d'Aſſuerus, Ahawas, Scabar, Ram-hormus, &c.

Les qualitez de l'air ſont diverſes en Perſe ſelon la diverſité des contrées. Le pays d'Edzerbaijan eſt fort froid & toutefois fort ſain. Mais l'air de Mazandran eſt tres-mauvais. C'eſt un pays de marécages où il y a une infinité d'inſectes, & ces marais ſe deſſechant en été ils meurent & infectent l'air. Il y a auſſi tant de méchantes eaux dans le Mezandran que la terre en regorge, & que ſouvent elles inondent une partie du pays, de quoy les habitans prennent un teint de couleur de terre. J'ay dit ailleurs que Cha-Abas I. du nom peupla ce pays-là de vingt mille familles d'Armeniens, qu'il fut tirer luy-meſme des villes d'Erivan, de Nakſivan, de Zulfa, & des environs de Kars juſques devers Erzeron, tant pour deſerter les frontieres au grand dommage des Turcs, qui y trouvoient dequoy ſe rafraîchir amplement quand les deux Puiſſances eſtoient en guerre, qu'afin de peupler le pays de Mazandran & d'en cultiver les terres. De ces mille familles à peine s'en trouve-t'il aujourd'huy trois mille. Le pays toutefois eſt tres-fertile, & il y a une prodigieuſe quantité d'oyſeaux de riviere. La Province de *Guilan* eſt enclavée dans le Mazandran, & l'air eſt ſi mauvais dans l'une & dans l'autre, que l'on dit d'ordinaire de qui que ce ſoit que l'on envoye pour commander en ce pays-là; *A-t'il dérobé, tué, ou volé, que l'on l'envoye en Guilan?*

Le quartier d'Iſpahan qui eſt preſque au milieu du Royaume, à ſix mois de chaud & ſix mois de froid, quoy que ſon élevation ne ſoit que de 32. à 34. degrez dans toute ſon étenduë. Les neiges y tombent quatre ou cinq fois dans la ſaiſon, & quelquefois en ſi grande quantité qu'on perd la piſte des chemins à la campagne. A une lieuë de la ville en tirant à la montagne il y a une pierre de deux ou trois pieds de haut, & quand il arrive que la neige couvre la terre à la hauteur de la pierre, c'eſt une marque d'abondance, & que la terre ſera bien engraiſſée & humectée quand les neiges viendront à fondre; & le premier payſan qui en porte la nouvelle à la Cour reçoit du Roy cent tomans. Pour ce qui eſt de la pluye, elle y eſt rare, ſi

ce

ce n'eſt en Avril qu'elle tombe quelquefois en abondance.

Dans les Provinces du Midy, & particulierement vers les ports de mer, comme au Bander-Abaſſi & au Bander-Congo, on ſent des chaleurs exceſſives, qui ſont fort dangereuſes & cauſent la mort à pluſieurs de nos Europeans, particulierement à ceux qui ne ſont pas ſobres de la bouche.

Toute la Perſe eſt arrouſée de tres-peu de rivieres, & elle n'en a meſme aucune de bien navigabledans toute ſon étenduë. La plus grande qui porte quelques radeaux eſt l'*Aras* ou l'*Araxes* des anciens qui paſſe par l'Armenie, & dont j'ay eu ſouvent occaſion de parler au premier Livre de ces relations. Les autres petites rivieres ne portent pas loin leur cours, & au lieu de groſſir comme font les noſtres à meſure qu'elles s'éloignent de leur ſource, elles diminuent & tariſſent enfin par une infinité de *Kreiſes* ou canaux par leſquels on conduit l'eau pour arrouſer les terres, ſans quoy elles ne pourroient pas meſme produire de l'herbe; à la reſerve du pays de Manzandran, qui depuis Septembre ou Octobre juſqu'en Mars reſſemble à un Paradis terreſtre par l'agreable diverſité de ſes fleurs & de ſes fruits. Mais hors de ce temps-là, c'eſt comme j'ay dit le plus méchant air du monde & tres-pernicieux pour les Etrangers. C'eſt donc de la ſorte qu'on coupe les rivieres en Perſe, & qu'on arreſte leur cours pour ſuppléer au défaut des pluyes, & comme le terroir eſt bon de ſon naturel, pour peu qu'il ſoit arrouſé il produit toutes choſes avec abondance. Mais il faut remarquer que le bled qui croît où les canaux ne vont point, eſt bon & qu'il ſe conſerve comme le nôtre, au lieu que celuy qui vient des terres arrouſées eſt moins eſtimé, & qu'on ne le peut garder huit mois ſans eſtre mangé de certains petits vers qui s'y engendrent; & pour empeſcher qu'il ne ſe gaſte on le met en farine: Et on peut dire que ce mal produit un bien, parce que ſi ce bled ſe pouvoit conſerver, il n'y a point de doute qu'on en feroit amas pour le vendre cherement au peuple lors qu'il y en a diſette. La Perſe pouvoit paſſer autrefois pour un des plus fertiles pays de tout l'Orient, à cauſe de la prodigieuſe quantité de canaux dont elle eſtoit arrouſée. Mais le nombre en eſt aujourd'huy beaucoup diminué, & depuis les guerres qui de temps en temps ont ravagé ce Royaume, on trouve en voyageant pluſieurs de ces canaux bouchez ou rompus. Eſtant entré un jour en converſation ſur ce ſujet avec Mirza-Ibrahim Intendant de la Province d'Edzerbaijan qui fait ſa reſidence à Tauris, il me dit que la Perſe avoit bien

diminué de ſa fecondité, & qu'on avoit remarqué que depuis quatre-vingt ans dans le ſeul territoire de Tauris il s'eſtoit perdu quatre cens ſources, ou par quelques accidens, ou par la negligence de ceux qui en devoient avoir ſoin. Il me racontoit cela comme une choſe tout-à-fait préjudiciable à la Perſe, dont preſque par tout le terroir ne produit rien s'il n'eſt arrouſé par les canaux qui viennent des ſources.

Pour ce qui eſt des jardinages, on les arrouſe par le moyen des puits & d'une roüe qu'un bœuf fait tourner. On y fait couler l'eau ſuffiſamment par cét artifice; mais l'eau courante eſt beaucoup meilleure, parce qu'elle eſt moins froide & qu'elle engraiſſe la terre. C'eſt par cette raiſon que les fruits qui viennent dans les montagnes, & qui ne peuvent eſtre arrouſez que par l'eau de la pluye ou par les grandes roſées, ont un gouſt plus relevé & ſe conſervent bien mieux que ceux de la plaine.

Il y a quantité de montagnes dans la Perſe; mais pour la plus grande partie elles ſont arides & infertiles, & on n'y peut rien ſemer: Et pour des bois il n'y en a point dans toute la Perſe. Les voyageurs ſont quelquefois contrains de faire de longs détours pour trouver des ſources, & il y a des endroits où on marche juſqu'à dix ou douze lieuës ſans avoir d'autre eau que celle qu'on porte avec ſoy dans des oudres. Toutes ces montagnes ſont fort hautes & fort rudes, & ſervent vers les frontieres comme de boulevarts & de baſtions à ce Royaume. Il y en a pluſieurs d'où l'on tire du ſel comme on tire des pierres d'une carriere, & pour la valeur d'un ſol on en donne un pied & demi en quarré. Il ſe trouve auſſi des plaines dont le ſable n'eſt que pur ſel; mais il n'a pas le meſme effet que celuy de France, & il en faut le double pour ſaler raiſonnablement les viandes.

Ce n'eſt que depuis peu qu'on a découvert des mines dans ces montagnes, & elles ſont preſque toutes de cuivre, dont les Perſans font avec aſſez d'induſtrie des plats, des aſſiettes, des baſſins, des marmites, & d'autres uſtanciles de ménage, parce qu'ils n'ont point d'étain que celuy qu'on apporte de dehors, & dont ils ſe ſervent à étamer leur vaiſſelle de cuivre, ce qu'ils font ſouvent. Les ouvriers eſtiment plus le cuivre qui vient d'Occident comme eſtant plus fin, de meſme que celuy qui vient du Pegu; mais ſur tout ils font état du cuivre du Japon comme eſtant le meilleur de tous. Le plomb vient de la Province de Kerman, le fer & l'acier de Casbin & de Coraſan qui en fourniſſent en tres-grande quantité; mais ce fer-là n'approche

pas de celuy de Morvan, ny de celuy d'Eſpagne. Pour l'acier il eſt tres-fin, le grain eſt fort delié, & ſans aucun artifice, il prend une eau qui le rend extraordinairement dur, mais d'ailleurs il ſe caſſe comme du verre. C'eſt pour cela qu'on n'en ſçauroit faire des reſſorts, ni aucun autre ouvrage delicat, parce qu'on ne luy peut donner une bonne trempe. Cette ſorte d'acier ne peut s'allier avec le fer, & quand on le forge ſi on luy donne le feu un peu trop chaud, il devient comme du charbon de terre brûlé. L'acier que nous appellons de Damas eſt apporté des Indes, & les Perſans le nomment *Gauherdar*. Il ſe trouve auſſi dans la Perſe quelques mines d'or & d'argent, où il paroît qu'on a travaillé anciennement. Le grand Cha-Abas voulut en faire recherche, mais il quitta l'entrepriſe voyant que la dépenſe excedoit le profit. On a voulu encore y travailler depuis peu d'années, mais ç'a eſté avec perte; d'où eſt venu le proverbe qu'on applique en Perſe à un travail ſans profit: *Nokré Kerven dehkarge nohhaſſel*, c'eſt à dire, *l'argent de la mine de Kerven où l'on fait dix de dépenſe pour en tirer neuf.* Ainſi tout l'or & l'argent de Perſe vient des pays étrangers, & particulierement de l'Europe, comme je l'ay remarqué au chapitre des monnoyes. Depuis le regne de Cha-Abas I. juſqu'à celuy de Cha-Abas II. on voyoit plus d'argent dans la Perſe qu'on n'en voit preſentement; & les Marchands Armeniens en apportoient de l'Europe en Perſe où on le reduiſoit en monnoye du pays. Mais depuis quelques années ils n'apportent plus que des ducats ou ſequins comme eſtant des eſpeces plus portatives. Ils ont meſme trouvé l'invention de les cacher dans leurs veſtes & leurs camiſoles, pour ſe garder des larcins qui ſe font ſouvent dans les Caravanes en traverſant la Turquie, & pour éviter auſſi de payer les doüanes & les peages dans les lieux où on eſt le moins exact à rechercher ce que portent les Marchands.

CHAPITRE II.

Des fleurs & des fruits de la Perſe, des Turquoiſes & des Perles.

LEs fleurs de la Perſe n'ont rien de comparable à celles que l'on cultive en Europe, ny pour la diverſité, ny pour l'é-

clat. Car depuis qu'on a passé le Tigre en tirant vers la Perse, on ne trouve que des roses & des lys, & quelques autres petites fleurs du pays.

Pour ce qui est des roses, il s'y en trouve beaucoup, & les Persans en distillent une grande quantité, de mesme que de la fleur de nafte, & ces eaux se transportent dans toute l'Asie du côté de l'Orient.

Je ne suis jamais parti de la Cour de Perse, que quelques Seigneurs, & principalement quatre ou cinq des principaux Eunuques blancs qui ont chacun devant leur chambre un petit jardin, ne m'ayent instamment prié de leur apporter quelques fleurs de France; car comme j'ay dit, il n'y en a pas beaucoup en Perse. Quand un Seigneur peut recouvrer quelques belles fleurs, il croit bien faire sa Cour au Roy que d'en faire un bouquet, & de luy presenter dans un pot de cristal, comme nous mettons nos fleurs en France dans des petits vases pleins d'eau où elles se tiennent fraîches.

Il y a des fruits en Perse de mesme espece qu'en France, mais non pas en si grande quantité, sinon en quelques endroits, & principalement à Ispahan. Ils ne sont pas aussi de si bon goust que les nostres, les arbres ne recevant l'eau que par le pied. Il y a donc en Perse des pommes, des poires, des oranges, des grenades, des prunes, des cerises, des abricots, des coins, des châtaignes, des nefles, & autres sortes de fruits.

Pour ce qui est des abricots, il y en a de petits qui surpassent les nostres en bonté, & il y en a en quantité en quelques endroits. Il s'en trouve jusqu'à sept ou huit especes qui se succedent les unes aux autres. En ouvrant l'abricot, le noyau se fend en deux, & l'amande qui n'a qu'une petite peau blanche comme neige est plus agreable au goust que si elle estoit confite, de sorte que l'on n'achete souvent l'abricot que pour en avoir l'amande.

Pour ce qui est des melons, il y en a d'excellens & en abondance, & il n'est pas dangereux d'en manger avec excés comme des nostres. On a veu des gens qui en mangeoient en un jour trente-six livres pesant (car en Perse toutes choses se vendent au poids) sans qu'ils s'en trouvassent incommodez. Il en entre tous les jours une quantité prodigieuse dans Ispahan. Depuis minuit jusqu'à quatre heures du soir il en passe incessamment des charges de chevaux, d'asnes, & de mulets, qui vont se rendre au marché appellé *Meydan-scha*, & ces melons sont de plusieurs

eſpeces. Ceux de la premiere ſaiſon, que l'on appelle *Guermez*, ſont inſipides & ne ſentent guere que l'eau. Mais les Medecins du pays conſeillent d'en manger, & diſent qu'ils renouvellent l'embonpoint aux hommes, comme l'herbe du Printemps refait les chevaux. Les melons qui ſuivent le *Guermez* ſont meilleurs, & ils augment en bonté juſqu'à ceux de l'arriere ſaiſon que l'on garde tout l'hyver, de ſorte qu'il y en a en tout temps, & que les nouveaux trouvent les vieux. Les Perſans ont l'adreſſe de garder de meſme d'autres fruits.

Quoy qu'il y ait en Perſe quantité de melons, on n'en laiſſe qu'un à chaque tige, & quand il eſt de la groſſeur d'une noix, le jardinier, ou ſa femme, ou ſes enfans ſe baiſſent pour le paſſer deux ou trois fois dans la bouche & en oſter le duvet, qui empeſche, diſent-ils, qu'ils ne deviennent doux, & qu'ils ne meuriſſent bien.

Il y a auſſi des piſtaches en Perſe entre Caſbin & Sultanie dequoy j'ay parlé ailleurs, & on en porte juſques dans les Indes, comme les piſtaches d'Alep ſe tranſportent en Europe. Il s'y en trouve d'une eſpece particuliere comme des pepins de coing, mais moins bonnes que les autres, & que les Perſans fricaſſent avec l'écorce en y jettant quantité de ſel pour exciter la ſoif, & les preſenter à collation à leurs amis. Ils ont encore des amandes & des figues, mais peu de noiſetes, & peu de noix.

Pour de l'huile & des olives, il n'y a que deux Provinces qui en fourniſſent en abondance, à ſçavoir le *Guilan* & le *Mazandran*; mais les olives qu'on vend ſont comme pourries, noires & pleines de ſable, & ne valent rien en comparaiſon des olives de Provence.

Il eſt temps de parler des vins de la Perſe. Dans l'Armenie & dans les Provinces voiſines, comme la Mengrelie, la Georgie, & la Medie, il y a de grands vignobles. On enterre la vigne en hyver, & on la deterre au Printemps à cauſe que le pays eſt fort froid. Aux autres Provinces qui ſont moins froides on cultive les vignes comme en Europe ſans ſe ſervir d'échalas. Il ſe trouue en Perſe de trois ſortes de vins. Celuy de Schiras comme le meilleur eſt gardé pour le Roy & les Grands de la Cour; celuy d'Yeſd eſt fort delicat; & celuy d'Iſpahan eſt mediocre. Le vin d'Yeſd ſe tranſporte à Lar où il y a quantité de Juifs; car ces gens-là n'ont garde d'habiter des lieux où il ne croiſt point de vin, & où on n'en peut avoir d'ailleurs à prix raiſonnable. Il ſe tranſporte auſſi du meſme vin d'Yeſd juſqu'à Ormus, où il ſe

donne à moitié meilleur marché que le vin de Schiras, ce qui eſt cauſe qu'il s'en fait un grand debit Pour ce qui eſt du vin d'Iſpahan, il ne ſe fait que d'un ſeul raiſin fort doux à la bouche, mais qui prend enfin à la gorge, & l'échauffe terriblement ſi l'on en mange trop. Ce raiſin s'appelle *Kichmiché*, il eſt blanc, & ſans pepins dans l'opinion vulgaire; mais toutefois il en a qui ſont tres-petits & comme imperceptibles, ce qui paroiſt ſur le boüillon du vin nouveau comme de petits filamens. On tient que ce vin d'Iſpahan eſt froid à l'eſtomach, & qu'il envoye des fumées à la teſte. Pour ce qui eſt de la qualité de froid, je n'en puis rien dire; mais je ſçais ſeulement qu'il échauffe bien la teſte quand on en prend trop. En Perſe on ne ſe ſert point de tonneaux pour mettre le vin, mais bien de grands pots de terre cuits au four, dont les uns ſont vernis par dedans, & les autres enduits de graiſſe de queuë de mouton; car ſans ce vernis ou cette graiſſe la terre boiroit le vin. Il y a de ces grands pots qui tiennent juſqu'à un muis, & d'autres qui ne tiennent qu'un demi-muis. On voit dans les caves quantité de ces pots tres-bien rangez, & la bouche de chaque pot d'environ un pied de diametre a ſon couvercle de bois, une grande toile teinte en rouge s'étendant comme une nape d'un bout à l'autre par deſſus tous ces couvercles.

Le Roy & les grands Seigneurs ont d'autres ſortes de caves pour la magnificence, & pour y aller boire quelquefois avec les gens qu'ils veulent regaler. Ces caves ſont comme des ſales quarrées, où on ne devale que deux ou trois marches. Il y a au milieu un petit étang plein d'eau, & un riche tapis fait exprés pour couvrir tout le bas de la ſale depuis la muraille juſqu'à l'étang. Aux quatre coins de l'étang il y a quatre groſſes bouteilles de verre chacune de vingt pintes de vin ou environ, l'une de blanc, & l'autre de clairet. D'une de ces groſſes bouteilles à l'autre on voit rangées d'autres moindres bouteilles de meſme matiere & de meſme forme, c'eſt à dire rondes & à long col d'environ quatre ou cinq pintes, une bouteille de vin blanc ſuivant une bouteille de vin clairet, & ainſi de ſuite. Il y a autour de la cave pluſieurs étages de niches pratiquées dans le mur, & dans chaque niche on voit une bouteille de vin, l'une auſſi de blanc, l'autre de clairet, y ayant quelques niches qu'on a fait exprés pour en tenir deux. Il y a quelques fenêtres qui donnent jour à la cave, & toutes ces bouteilles ſi bien rangées, & pleines de vin de differentes couleurs, font un aſſez bel effet pour la vûë. On a ſoin de les tenir toûjours pleines le vin s'y conſervant bien, & à meſure qu'on les vuide on les remplit auſſi-toſt.

Il y a assez d'herbages & de racines dans la Perse, & sur tout de tres-belles laituës Romaines. Mais on n'y trouve point de legumes, & on n'a pû encore trouver le secret d'y faire venir des pois. Depuis quelques années les peres Carmes & autres Religieux ont apporté en Perse des asperges, des artichaux, des cardes, & de la chicorée, ce qu'on n'y avoit point veü auparavant, & tout cela y vient aussi bien qu'en Europe. Je diray au chapitre des viandes des Persans, & de la maniere dont ils les appreſtent, à quelle sausse ils mangent leurs herbages; car il ne faut point parler en ce pays-là d'herbes potageres, puisqu'on ne sçait ce que c'est que de potage, & qu'il n'y en a point d'autre que le Pilau, qui ne peut proprement en porter le nom de la maniere que je l'ay décrit ailleurs.

Je parleray amplement des Turquoises & des Perles que produit la Perse au discours que je feray des joyaux, & je me contenteray de marquer seulement icy les lieux où elles se trouvent.

Les Turquoises se prennent à trois ou quatre journées de *Mesched* à une montagne nommée *Phirouskou*. La vielle roche est maintenant gardée pour la seule maison du Roy; Et pour les Turquoises de la nouvelle roche que tout le monde peut acheter, il s'en faut beaucoup que la couleur n'en soit si vive ny si fixe comme celle de la vieille.

Les Perles se peschent prés de l'Isle de *Bahren* dans le Sein Persique, & le Roy se reserve celles qui montent à une certaine grosseur; mais il n'en voit guere par l'adresse des pescheurs qui les sçavent détourner, comme je diray plus au longs dans le traité que je donneray des perles & des pierreries.

CHAPITRE III.

Des bestes de service, des poissons, & des oyseaux de la Perse.

LA Perse a pour les bestes de service, des chevaux, des mulets, des asnes & des chameaux. J'ay traité amplement au deuxiéme Livre de la nature du chameau, du service qu'il rend, & de la difference qu'il y a des uns aux autres. Il me reste à faire quelques remarques sur les chevaux, les mulets & les asnes de ce pays-là. Les chevaux de Perse sont de taille mediocre, plus petits que les nostres, fort étroits, mais fort vifs & fort legers. Ils portent mal la teste en courant par la mauvaise coûtume que

leur donnent les Perſans. Ils les ſçavent dreſſer au manege ſans les monter, & particulierement à aller l'amble par le moyen de deux cordes qui leur tiennent les pieds en certaine diſtance, & de cette ſorte ils les font marcher; ce qui ſe pratique particulierement pour les mulets & les mules de monture; car les vieillards tiennent pour une choſe honorable de monter une mulle. En general les chevaux de Perſe ſont fort dociles, & aiſez à nourrir. On ne leur donne d'un ſoir à lautre qu'un ſac plein de pai le hachée avec leur meſure d'orge qu'on met au deſſus de la paille, avec laquelle on la braſſe un peu, afin qu'ils mangent enſemble la paille & l'orge. Quand l'orge eſt en épy on la leur fait manger quinze ou vingt jours durant, & cela les purge comme quand au printemps nous faiſons manger l'herbe à nos chevaux. Apres pour leur deſagacer les dents on leur meſle de cette orge verte hachée menu avec de la paille auſſi bien hachée, & tous les jours peu à peu on diminuë la portion de l'orge. On ne châtre point les chevaux en Perſe; ils ſont de grande fatigue, & rendent bon ſervice juſques à dix-huit ans. En hyver on ne releve point leurs fers, & on ſe contente d'y mettre des cloux à glace. Leurs harnois ſont fort legers & proprement faits; & cecy eſt à remarquer qu'au lieu que nous tenons un bouc dans les écuries, les Perſans y tiennent un pourceau.

Il y a en Perſe de deux ſortes d'aſnes. Ceux du pays ne ſervent qu'à porter des charges comme nos aſnes en France; mais il y en a d'autres de race d'Arabie qui ſont vifs & tres-bien entretenus, & leurs prix ſurpaſſe celuy des chevaux communs. Il n'y a guere de ces aſnes qui ne ſoient peints, comme j'ay dit que ſont peints les chevaux du Roy, & il y en a tel qui vaut juſqu'à cent écus. Les marchands d'Iſpahan ſont curieux de tenir de ces aſnes dans leurs maiſons qui ſont hors de la ville, & ils les montent pour venir tous les matins à leurs boutiques.

Il y a auſſi en quelques endroits de la Perſe des beſtes feroces, comme des lions, des ours & des leopards; mais en tres-petit nombre, & l'on n'entend pas dire que perſonne en reçoive du dommage. Il s'y trouve encore des Porc-épys, & j'ay vû par deux fois amener devant le Roy deux hommes, à l'un deſquels le Porc-épi avoit lancé un de ſes aiguillons dans la cuiſſe, & un autre dans la jambe. L'autre homme avoit eſté percé d'un de ces aiguillons au deſſous de la mammelle gauche, de quoy il mourut. Il ne faut pas s'étonner de cela, puis qu'au fort que les Hollandois ont fait au Cap de bonne Eſperance, ils gardent le corps d'un

d'un lion qui a eſté trouve mort à la campagne, ayant eſté percé de quatre ou cinq de ces aiguillons ; ce que je diray plus au long dans la relation de mon retour de Batavie en Europe.

Je viens aux poiſſons de la Perſe. Il ſe trouve quantité de carpes & de brochets dans la riviere d'Aras, & encore de plus belles truites ; mais dans toutes les autres rivieres il n'y a guere qu'une ſorte de poiſſon, qui eſt une eſpece de barbeau. Dans les canaux ſoûterrains qui ſervent à conduire l'eau pour arrouſer les terres, on trouve un autre poiſſon fort plein d'arrêtes, & qui eſt des moindres qu'on puiſſe manger.

En pluſieurs endroits le long des rivieres il y a des meuriers blancs, & dés qu'il commence à y avoir du fruit, il y a du plaiſir dés que le ſoleil eſt couché, de voir ſortir de la riviere une infinité de cancres de la grandeur plus ou moins de la paume de la main, & de les voir monter à ces arbres pour en manger le fruit ; & le lendemain à la pointe du jour on les voit deſcendre & rentrer dans la riviere. C'eſt un bon manger & plus delicat que l'écreviſſe, mais d'une qualité fort chaude comme le remarquent les Medecins.

Pendant la grande gelée on apporte de la mer Caſpienne grande quantité de ſaumons frais & de truites ſaumonnées, qui ſont le plus ſouvent de quatre ou cinq pieds. Dans la Province des Medes on ne manque pas d'eſturgeon, dont il ſe fait comme j'ay dit cy-devant, une grande peſche à l'embouchure de la riviere d'Aras. Il vient auſſi de la meſme mer un certain poiſſon qui approche de la carpe, & qui eſt un peu ſalé & enfumé comme nos harangs ſorets. Pour ce qui eſt du Golfe Perſique il n'en vient que du poiſſon ſalé, & il s'en tranſporte en quantité dans tout le Royaume.

Les meſmes eſpeces d'oyſeaux que nous avons en France, ſe trouvent auſſi dans la Perſe ou à peu pres ; car je ne me ſouviens pas d'y avoir vû des cailles. Pour ce qui eſt des pigeons, ils ſont tous fuyars à la campagne, & on en nourrit dans les villes pour aller à la chaſſe des autres, à quoy les Perſans paſſent les jours entiers ſoit au froid, ſoit au ſoleil. Comme il n'eſt pas permis aux Chreſtiens de nourrir des pigeons, il s'en trouve parmi la canaille qui ſe font Mahometans pour avoir cette liberté. Autour d'Iſpahan on conte plus de trois mille fuyes, qui ſont de groſſes tours de brique faites comme nos colombiers, mais cinq ou ſix fois plus groſſes. Chaque particulier peut faire baſtir de ces fuyes ſur

ſon fonds, ce que toutefois on voit rarement, & la plus grande partie appartient au Roy, qui tire plus de revenu de la fiente que des pigeons. Cette fiente que l'on prepare ſert à fumer des melons, & comme on en met beaucoup à chaque pied, il en faut quantité dans le pays.

Il y a auſſi en Perſe quantité de poules & de poulardes, & les Armeniens ont apporté de l'Europe l'invention d'engraiſſer les chapons. Ils firent preſent au Roy des premiers qu'ils engraiſſerent, & le Roy les trouva ſi bons, qu'il ordonna qu'à l'avenir chaque Armenien de ceux qui ſont les plus riches luy en donneroit tous les ans un certain nombre. Il n'y a point de poulets d'Indes dans toute l'Aſie, & les premiers que nous avons vûs en Europe ont eſté apportez des Indes Occidentales. Il y en a ſeulement à Batavie que les Hollandois ont apporté d'Hollande, & qui ont aſſez bien multiplié. Les Armeniens qui trafiquoient à Veniſe s'aviſerent auſſi d'en apporter à Iſpahan, & dés que le Roy en eut mangé, il ordonna que pour les multiplier on diſtribuaſt des œufs aux plus riches Armeniens de Zulpha, pour avoir ſoin d'élever les petits, & luy en donner tous les ans un certain nombre. Mais les Armeniens voyant qu'on leur vouloit impoſer un nouveau tribut de poulets d'Indes auſſi bien que de chapons, pour s'exempter de cette ſujetion negligerent d'élever leurs poulets d'Indes & les laiſſerent mourir. Les Perſiens qui ſont rafinez & veulent voir clair dans leurs affaires, dans le ſoupçon que les gens du Roy eurent de quelque fraude, ils obligerent les Armeniens à garder les d'indons morts pour les leur montrer; & ſur ce que je m'étonnois d'en voir d'attachez contre la muraille dans quelques maiſons de Zulpha, cette hiſtoire-là me fut contée. Il ſe trouve auſſi en Perſe comme en France de toutes ſortes d'oyſeaux de marais, des oyes, des cannes, des plongeons, & particulierement dans la Province de Mazandran.

Sur les frontieres des Medes & de l'Armenie il ſe voit en certain temps une grande quantité d'oyſeaux qui reſſemblent à nos merles, & ils ont une proprieté aſſez ſinguliere pour m'obliger d'en faire mention. Quand les bleds commencent à croiſtre en ces quartiers-là, c'eſt une choſe prodigieuſe que de voir la quantité de ſauterelles dont tous les champs ſont couverts. Les Armeniens n'ont point d'autre invention pour ſe défaire de cette inſecte, que d'aller en proceſſion autour des champs en les arrouſant d'une eau qu'ils ont ſoin de garder dans leurs maiſons. Car cette eau vient

de bien loin, & ils vont la prendre dans un puits d'un de leurs Convents vers la frontiere; & c'eſt dans ce meſme puits qu'ils diſent qu'ont eſté jettez autrefois les corps de pluſieurs martyrs Chrétiens. Ces proceſſions & cet arrouſement d'eau durent trois ou quatre jours, apres quoy on void venir à grandes troupes les oyſeaux dont j'ay parlé, & ſoit qu'ils mangent ces ſauterelles ou qu'ils les chaſſent, en deux ou trois jours la campagne en eſt delivrée. J'ay aſſez parlé ailleurs de la nature de ces ſauterelles, & comme dans le ventre d'une j'en trouvay juſques à dix-ſept petites toutes bien formées, à quoy je renvoye le Lecteur.

La Perſe ne manque pas d'oyſeaux de proye, & il s'y trouve quantité de faucons, d'epreviers, de lanerets, & autres ſemblables oyſeaux de chaſſe, dont la Venerie du Roy eſt tres-bien pourvûe, & on y en conte plus de huit cent. Les uns ſont pour le ſanglier & l'aſne ſauvage, & pour la gazelle qui eſt une maniere de biche: les autres pour voler les gruës, les herons, les oyes & les perdrix. Une grande partie de ces oyſeaux de chaſſe s'apporte de la Ruſſie; mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le midy depuis Schiras juſques au Golfe Perſique.

J'ay parlé dans ma relation du Serrail du magnifique équipage de chaſſe du Roy de Perſe, & de la maniere dont les oyſeaux arreſtent la beſte. Quand le Roy veut prendre ce divertiſſement, il fait battre quinze ou vingt lieuës de pays, & ſept ou huit mille payſans raſſemblent dans quelque valon ou planure bien fermée quantité des beſtes qui ne s'en peuvent ſauver. Car ſoit par la nature, ſoit par l'artifice, le lieu a une clôture que ny cerf, ny ſanglier ne peut rompre, & le Roy ſuivi des grands de la Cour le ſabre ou la demi-lance à la main, donne tantoſt ſur une beſte, & tantoſt ſur une autre; Il ſe ſert auſſi quelquefois de l'arc & de la fleche, & meſme de l'arquebuſe, & apres qu'il a donné ou tiré le premier coup, les Seigneurs qui l'accompagnent peuvent tirer ſur la beſte.

Le Roy prend plaiſir auſſi de forcer un ſanglier & de courre un cerf; & quand il arrive que la beſte donne trop de peine aux chiens & qu'ils ne peuvent la ſuivre, on lâche auſſi-toſt l'oyſeau, qui va comme j'ay dit, ſe poſer ſur ſa teſte en la picotant ſans ceſſe; & de cette ſorte il donne le temps aux chiens de joindre la beſte qu'il a arreſtée, tandis qu'elle ſe debat contre ſes preſſantes attaques. Ces oyſeaux ſont dreſſez à arreſter meſme un Cavalier courant à toute bride, & ils ne le

quitteroient point s'ils n'eſtoient rappellez par le Fauconnier qui leur montre la curée. Voicy de quelle maniere les Perſiens ſe prennent à les dreſſer. Ils prennent la peau entiere d'un cerf, la teſte, le corps & les jambes, & la rempliſſent de paille pour luy donner toute la forme de la beſte qu'ils veullent repreſenter. Apres l'avoir plantée au lieu où ils dreſſent ordinairement l'oyſeau, ils mettent ſon manger ſur la teſte du cerf de paille, & principalement dans les deux trous où eſtoient les yeux, afin que l'oyſeau y porte ſon bec. S'eſtant accouſtumé durant quelques jours à manger de la ſorte, ils attachent les quatre pieds du cerf à une grande planche qui eſt ſur quatre petites rouës pour faire rouler la beſte, qui eſt tirée de loin par quelques hommes avec de longues cordes, & de jour en jour ils vont plus viſte pour accoûtumer inſenſiblement l'oyſeau à ne point lâcher la priſe, & ſur la fin ils font tirer le cerf par un cheval qui court de toute ſa force. La Venerie eſtant derriere les jardins du Roy dont la porte répond ſur la riviere, c'eſt ſur ces bords qu'on dreſſe tous les matins ces oyſeaux, & dans deux ou trois iſles qu'elle fait quand elle eſt baſſe. Ils en font autant du ſanglier, de l'aſne, du renard, du lievre, & d'autres beſtes de chaſſe, rempliſſant auſſi de paille les peaux de ces animaux, ils dreſſent l'oyſeau à aller fondre deſſus lors que l'on va à la chaſſe. Comme les Perſans ne ſe rebutent point de la peine, & qu'ils ſont fort patiens, ils prennent plaiſir à dreſſer un corbeau de la maniere qu'ils dreſſent un épervier. Ils ont une certaine beſte appellée *Once* qui a la peau tachetée comme un tygre, mais qui eſt fort douce & fort privée. Un Cavalier la porte en trouſſe à cheval, & ayant apperçu la Gazelle il fait deſcendre l'Once, qui eſt ſi legere qu'en trois ſauts elle ſaute au col de la Gazelle quoy qu'elle courre d'une vîteſſe incroyable. La *Gazelle* eſt une eſpece de petit chevreüil dont le pays eſt remply. L'once l'étrangle auſſi-toſt avec ſes dents aiguës; mais ſi par mal-heur elle manque ſon coup, & que la Gazelle luy échape, elle demeure ſur la place honteuſe & confuſe, & dans ce moment un enfant la pourroit prendre & la tuer ſans qu'elle ſe défendît.

Les Roys de Perſe aiment fort la chaſſe, & c'eſt principalement en cela qu'ils ſe montrent magnifiques. Il arriva un jour que Cha-Sefi voulut regaler tous les Ambaſſadeurs qui eſtoient auprés de luy, & il y en avoit de Tartarie, de Moſcovie, & des Indes. Il les mena à la chaſſe, & ayant pris en leur preſence

grand nombre de groſſes beſtes, de cerfs, de dains, de biches & de ſangliers, il fit tout apprêter & tout manger dans le meſme jour; & tandis que l'on mangeoit, un Architecte eut ordre d'élever promptement au milieu d'Iſpahan une tour des ſeules têtes de ces beſtes, & on en voit encore aujourd'huy des reſtes. Cette tour ayant eſté élevée à une raiſonnable hauteur, l'Architecte tout joyeux vint trouver le Roy qui mangeoit avec les Ambaſſadeurs, & l'avertir qu'il ne manquoit rien à l'ouvrage pour le bien finir, qu'une teſte de quelque groſſe beſte qui en fit la pointe. Ce Prince dans la débauche, & pour faire voir peut-eſtre aux Ambaſſadeurs comme il eſt abſolu ſur ſes ſujets, ſe tournant bruſquement vers l'Architecte; *Tu as raiſon*, luy dit il, *& on ne ſçauroit trouver pour cela de teſte plus propre que la tienne.* Il falut que le malheureux Architecte donnât ſa teſte, & l'ordre du Roy fut executé en meſme temps.

CHAPITRE IV.

De la maniere de bâtir en Perſe.

LA Perſe eſtant fort denuée de bois & de pierre, toutes les villes generalement, a la reſerve de quelques maiſons, ſont bâties de terre; mais d'une terre ou eſpece d'argile ſi bien peſtrie, qu'elle ſe coupe aiſement en maniere de gazons ayant acquis une juſte conſiſtance. Les murailles ſe font par lits ou couches à proportion de ce qu'on les veut hauſſer, & entre les couches qui ſont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de briques cuites au ſoleil. Ces briques ſe font dans un moule quarré, haut de trois doigts & large de ſept ou huit poulces, & de peur qu'elles ne ſe fendent en les faiſant ſecher au ſoleil, on met deſſus de la paille broyée qui les empeſche d'éclater à la trop grande chaleur. On ne met point la ſeconde couche que la premiere ne ſoit ſeche, & cette ſeconde couche doit avoir moins de largeur que celle de deſſous, le reſte allant à proportion. Mais ſi l'on n'y prend garde ces ouvrages vont quelquefois tellement en diminuant, qu'à la quatriéme ou cinquiéme couche on ne trouve pas l'épaiſſeur qu'il faut pour en aſſeoir une nouvelle. Les bâtimens qui ſont faits de ces briques cuites au ſoleil ſont aſſez propres, & aprés avoir élevé la muraille le maçon l'enduit avec du mortier fait de l'argile dont j'ay parlé,

meſlée avec de la paille, deſorte que tous les défauts en eſtant couverts elle paroît fort unie. Il ajoûte par deſſus le mortier une chaux où il meſle du verd de Moſcovie, qu'il broye avec de la gomme pour rendre la chaux plus gluante, & en frottant le mur avec une groſſe broſſe il devient damaſquiné & argenté, & paroît comme du marbre. Les pauvres ſe contente d'une murailie nuë, ou tout au plus de quelque groſſiere peinture qui coûte peu. Toutes les maiſons ſont bâties à peu prés de cette maniere. Il y a au milieu un grand portique de vingt ou trente pieds en quarré, & au milieu du portique un étang plein d'eau. Il eſt tout ouvert d'un coſté, & depuis la muraille juſqu'à l'étang le pavé eſt couvert de tapis. A chaque coin de ce portique il y a une petite chambre pour s'aſſeoir & prendre le frais, & au derriere une grande chambre dont le bas eſt couvert de tapis avec des matelats & des couſſins, dont l'étofe répond à la condition ou aux facultez du maiſtre de la maiſon. Aux deux coſtez du portique il y a deux autres chambres & pluſieurs portes pour paſſer de l'une à l'autre. Les maiſons des grands Seigneurs ſont bâties de la meſme ſorte, ſinon qu'elles ſont plus ſpacieuſes. Car elles ont quatre grands portiques ou grandes ſales qui répondent aux quatre plages du monde, & chacune de ces ſales a ſes deux chambres à coſté, ce qui fait le nombre de huit chambres qui entourent une grande ſale qui eſt au milieu. Le palais du Roy eſt de la meſme ſtructure; & generalement toutes les maiſons de la Perſe ſont peu élevées, eſtant une choſe tres-rare de voir un troiſiéme étage. Toutes ces ſales & ces chambres ſont voutées, & les Perſans nous ſurpaſſent en cela. Car ſans tant de façon & tant de temps que nous y apportons ils font promtement leurs voutes de briques, & il y en a de fort larges & de fort hautes qui montrent l'induſtrie de l'ouvrier. Le deſſus des maiſons eſt plat & en terraſſe, enduit avec de la terre detrempée avec de la paille hachée fort menu & bien batuë, au deſſus de quoy on met une couche de chaux qu'on bat ſept ou huit jours durant, ce qui la rend dure comme du marbre; Et quand on n'y met point de chaux, on couvre la terraſſe de grands carreaux cuits au fourneau, de ſorte que la pluye ne s'y arreſte point, & ne cauſe aucun dommage. Mais ils ont ſoin quand il a neigé de faire jetter en bas la neige qui eſt tombée ſur leurs terraſſes, de peur qu'elles ne viennent à crever. Les maiſons n'ont rien de beau au dehors; mais au dedans elles ſont aſſez propres & aſſez enjolivées, les murailles eſtant ornées de peintures de fleurs &

d'oyſeaux, en quoy les Perſans ne reüſſiſſent pas mal. Ils prennent plaiſir d'avoir quantité de petites chambres fort ouvertes par pluſieurs portes & pluſieurs fenêtres fermées avec des treillis bien travaillez, ou de bois, ou de plâtre, dont les vuides ſont remplis de pieces de verre de toutes couleurs. C'eſt ce qui ſert de vitres, principalement aux fenêtres des appartemens des femmes, & des autres lieux du logis où elles peuvent venir. Ces vitres ſont ordinairement des pots de fleurs faits de plâtre; de meſme que la tige & les petites branches qui en ſortent, & les fleurs ſont faites de petites pieces de verre de rapport de differentes couleurs qui imitent le naturel. Ils pourroient bien s'ils vouloient, avoir de belles vitres de cryſtal; mais ils les font de la ſorte que je viens de dire, afin qu'on ne puiſſe voir à travers dans le lieu où ſont les femmes, & ces ſortes de vitres plaiſent aſſez à la veuë. Les portes des maiſons ſont de bois de Tchinar qui eſt tres-beau, & la menuiſerie en eſt auſſi aſſez belle. C'eſt dans le corps de devant ou exterieur que les Perſans qui aiment le faſte étalent leurs plus beaux meubles, qui conſiſtent en tapis, couſſins, matelats, & couvertures: car pour le logement interieur appellé le *Haram* ou quartier des femmes, il n'y a le plus ſouvent que des meubles mediocres, parce qu'il n'y entre jamais d'homme que le mari. Il y a dans quelques chambres de petites cheminées fort étroites, parce qu'on brûle en Perſe le bois tout droit pour éviter la fumée; & que d'ailleurs on n'y fait pas grand feu, parce que le bois y eſt fort cher & fort rare. Les Perſans comme tous les autres Orientaux ignorent l'uſage des lits élevez de terre. Quand ils veulent s'aller coucher, ils étendent ſur le plancher qui eſt couvert de tapis, un matelas ou une couverture piquée dans laquelle ils s'enveloppent. L'Eſté ils couchent la nuit à l'air ſur leurs terraſſes, & comme les femmes y couchent auſſi, on a obtenu que les Moullahs qui vont chanter ſur les Moſquées ne montent point le matin ſur les tours, parce que de là ils pourroient voir les femmes couchées, & c'eſt une grande infamie pour une femme d'avoir eſté apperçuë de quelqu'un le viſage découvert.

I'ay dit que le dehors des maiſons n'a rien qui frape la veuë. Il y en a quelques-unes qui appartiennent à de grands Seigneurs, leſquelles ont au devant une place quarrée, afin que ceux qui les viennent voir puiſſent y mettre leurs chevaux, & que les paſſans n'en ſoient point incommodez. Pour ce qui eſt de la face on y voit peu d'embelliſſement, ſi ce n'eſt à quelques maiſons que

l'on a bâties depuis peu proche d'Iſpahan, comme je diray dans le chapitre ſuivant.

Aprés avoir parlé de la qualité de la Perſe en general, & de chaque Province en particulier, il eſt temps de venir à la ville capitale du Royaume, & j'en feray la deſcription tres-fidellement, telle qu'elle a toûjours paru à mes yeux & qu'elle eſt en effet, c'eſt à dire avec ſon peu de beauté & tous ſes deſavantages. Car ſur le rapport que l'on m'a fait des écrits de quelques voyageurs qui dépeignent Iſpahan comme une tres-belle ville, je ne puis m'imaginer ſur quels beaux objets ils ont pû porter la veuë, puis qu'à la reſerve du grand *Meidan* ou de la grande place qui eſt devant le Palais du Roy, & de la longue allée qui va à Zulpha, tout le reſte d'Iſpahan n'a rien que de fort deſagreable. Il me ſouvient qu'allant un jour au devant d'un François de mes amis, aprés que nous eûmes traverſé Iſpahan pour nous rendre à mon logis à Zulpha, & luy ayant demandé ce qu'il luy ſembloit de cette ville, il me répondit tout ſurpris qu'il ne croyoit pas avoir paſſé par une ville, & qu'il eſtoit ſur le point de me demander luy-meſme quand nous entrerions dans Iſpahan.

CHAPITRE V.

Deſcription d'Iſpahan ville capitale des Eſtats du Roy de Perſe.

ISpahan, Sphahan, ou Sphaon comme le prononcent les Perſans, eſt au 90. degré de longitude, & au 32. degré 45. minutes de latitude, dans la Province d'*Hierac* qui fait partie de l'ancien Royaume des Parthes. C'eſt la capitale de toute la Perſe, & une tres-grande ville où le Roy tient ordinairement ſa Cour. Les Archives des Perſans portent que ce n'eſtoit autrefois que deux villages contigus, dont l'un appartenoit à *Haider*, & l'autre à *Neamed Olahi*, & les deux moitiez d'Iſpahan retiennent encore ces deux noms, d'où ſe forment deux partis entre le peuple & ſouvent de grands debats, chacun voulant preferer ſon quartier à l'autre. Iſpahan ne pouvoit donc guere paſſer que pour un village, avant que le grand Cha-Abas eût conquis les Royaumes de Lar & d'Ormus; mais ce Prince voyant une ſi belle aſſiete, tant pour eſtre plus prés des Provinces qu'il avoit nouvellement conquiſes, que pour le deſſein qu'il avoit d'étendre

d'étendre ſes Eſtats au Levant & au Couchant, comme il les avoit accrus vers le midy, il quitta le ſejour de Caſbin & de Sultanie, pour faire ſa reſidence à Iſpahan comme au centre de ſon Empire.

Cette ville qui eſt parvenuë depuis ce temps-là à la grandeur où on la voit aujourd'huy, eſt aſſiſe dans une vaſte plaine qui de trois coſtez s'étend à quinze ou vingt lieuës; & cette plaine eſt tres-fertile ſur tout aux endroits où on peut conduire l'eau. Du coſté du midi environ à deux lieuës d'Iſpahan s'éleve une fort haute montagne, au ſommet de laquelle vers le couchant on voit des reſtes d'une fortereſſe, où l'on tient que Darius eſtoit dans la ſecoude bataille qu'Alexandre donna aux Perſans dans cette plaine. Du coſté du levant il y a une grote dans le toc, ou naturelle ou artificielle, & à laquelle peut-eſtre l'art & la nature ont également contribué. Il en ſort une ſource d'eau qui eſt tres-bonne, & il y a un Dervis qui y demeure ordinairement. Les Gaures viennent auſſi à cette grote deux ou trois fois l'an pour faire leurs ſacrifices dont je parleray enſuite, parce que de là ils peuvent voir leur cemetiere qui n'en eſt éloigné que d'une petite lieuë.

Le circuit d Iſpahan y comprenant les faux-bourgs, n'eſt guere moins grand que celuy de Paris, mais il y a à Paris dix fois plus de peuple qu'à Iſpahan. Il ne faut pas s'étonner ſi cette ville eſt d'une ſi grande étenduë & ſi peu peuplée, parce que chaque famille a ſa maiſon en particulier, & preſque chaque maiſon ſon jardin, & que de cette maniere il y a beaucoup de vuide. De quelque coſté qu'on y arrive on découvre d'abord les tours des Moſquées, & puis les arbres qui environnent les maiſons, de ſorte que de loin Iſpahan reſſemble plus à une foreſt qu'à une ville. Comme la plaine eſt fertile elle eſt fort habitée; mais on n'y voit point de grands villages, & ce ne ſont que de petits hameaux de trois ou quatre maiſons tout au plus.

Les murailles d'Iſpahan ne ſont que de terre, accompagnées de quelques méchantes tours, ſans creneaux ny plate-formes, ſans baſtions ny redoutes, & ſans aucune autre defenſe. Il n'y a auſſi que de tres-méchans foſſez, peu larges & peu profonds, & toûjours à ſec. Comme les mutailles ne ſont que de terre, on en voit en pluſieurs endroits de grands pans tombez, ou qui ont eſté abatus par les habitans pour accourcir le chemin, lors qu'ils veulent entrer dans la ville ou en ſortir. On y conte dix portes qui ne ſont auſſi que de terre & ſans aucune défenſe, & les principa-

aux rües des gros marchands, & autour du Meydan, où trois fois le jour, le matin, à midy, & au soir, il y a des gens gagez pour arrouser les ruës, tant pour abatre la poussiere, que pour donner quelque rafraîchissement. Il y a aussi quantité de ces mêmes gens qui vont par les rües avec un oudre plein d'eau, une tasse à la main, & de la glace dans un sac, pour donner à boire à ceux qui en veulent. Ils ne prennent point d'argent de personne, & ils sont payez du fond qui procede des legs que plusieurs font en mourant. Cette poussiere des ruës qui incommode en esté, se convertit en hyver en bouë où l'on est jusqu'à my-jambe, ce qui arrive quand il a plû ou lors que la neige fond. Il est vray que l'on ne voit presque alors personne dans les rües, parce qu'y ayant comme j'ay dit un canal vouté dans chacune, quand la terre est detrempée il est souvent arrivé que venant à manquer sous le cheval, il s'est fait un trou d'où le cavalier & le cheval n'ont pû se titer sans estre blessez. D'ailleurs, comme je l'ay remarqué dans ma relation du Serrail du Grand Seigneur, les Persans sont superstitieux jusqu'à ce point que de ne vouloir pas recevoir dans leurs maisons un homme qui vient de dehors, & qui auroit la moindre éclabousture sur son habit, parce que si par hazard ils venoient à la toucher ils se croiroient aussi-tost immondes; & c'est encore par cette raison que lors qu'il a plû ou que la neige vient à fondre, on ne va voir personne sans grande necessité.

On rencontre aussi en mesme temps dans les rües de petites fosses au pied des murailles, où les Persans n'ont point de honte de s'accroupir sur les talons pour pisser dedans en presence de tout le monde. Comme il y a en bien des endroits quelque petite eau courante, ils en prenent dans la main & se lavent en mesme temps la partie que la pudeur nous defend de nommer; mais s'ils sont pressez de lâcher leur vrine en quelque lieu où il ne se trouve point d'eau, par une sale & honteuse superstition ils frottent cette mesme partie contre la muraille, ou avec de la terre, ce qu'ils tiennent pour une grande propreté & pour une marque de modestie.

Ce qui contribuë encore à rendre les ruës d'Ispahan fort sales, est que les bouchers y laissent aller le sang & les excremens des bestes qu'ils tuent, & toutes ces ordures y demeurent jusqu'à ce que les paysans les viennent enlever. S'il meurt un cheval ou un chameau, une mulle ou asne, on les jette dans la ruë, & il n'y a point de police pour cela. Il est vray qu'il y a bien-tost des gens

qui viennent acheter la beſte morte de celuy à qui elle appartient, & ils en font du *Hariſſé* qu'ils vendent pour les pauvres ouvriers. Ce hariſſé s'appreſte de cette maniere. On fait cuire la chair de la beſte morte avec du bled, & quand elle eſt bien cuite on braſſe le tout enſemble, de ſorte que cela vient en boüillie. Mais on fait auſſi du hariſſé de bon mouton, & on vend l'un & l'autre dans le grand Meydan & aux autres places de la ville.

Si la ville d'Iſpahan eſt ſale & une fange continuelle quand il a plû, il faut auſſi remarquer que tous ceux qui en ont le moyen n'y vont jamais qu'à cheval, avec un ou doux valets de pied appellez *Chaters* qui courent devant pour faire faire paſſage. On va le plus ſouvent dans les ruës au petit galop, ſans crainte de bleſſer aucun enfant. Car les enfans ne s'amuſent point à joüer dans les rües comme font les noſtres, & dés qu'ils ſont ſortis de l'école ils vont s'aſſeoir aupres de leurs peres pour s'inſtruire peu à peu dans ſa profeſſion, ce qui ſe pratique dans toute la Perſe.

Ces *Chaters* ou valets de pied ſont gens qui ont entr'eux une maîtriſe, & font un métier de bien courir. Le Roy & les Seigneurs de la Cour en ont pluſieurs à leur ſervice, & les Perſans tiennent qu'il eſt de la grandeur d'en avoir beaucoup. Ces Chaters ſervent de pere en fils, & font leur apprentiſſage à la courſe. Dés l'âge de ſix ou ſept ans on les accoûtume à marcher legerement. La premiere année ils courent une lieüe d'une haleine, & vont une maniere de petit trot. La ſeconde ils courent deux ou trois lieües, & il en va des années ſuivantes à proportion. Environ l'âge de dix-huit ans on commence à leur donner une petite beſace de farine ſur le dos, avec une plaque pour faire du pain, & une bouteille d'eau, & il faut qu'ils courent avec cette charge. La raiſon pourquoy on en uſe de la ſorte, eſt que quand on les envoye dans le pays ils ne ſuivent pas le chemin des Caravanes, mais ils coupent droit, & traverſant des pays deſerts où ils ne trouvent point d'eau, il faut qu'ils s'accoûtument à porter toute leur proviſion. Le Roy & les grands Seigneurs n'ont point de ces Chaters qu'ils ne ſoient paſſez maîtres, & cela ne ſe fait pas ſans quelque ceremonie, & ſans faire une courſe qui eſt comme le chef-d'œuvre du Chater.

Si le maître du Chater qui veut eſtre receu maître eſt un grand Seigneur, il invite tons ſes amis, & fait dreſſer un échafaut dans le Meydan où la collation eſt preparée, & où les Courtiſanes viennent divertir la compagnie. Il n'y a pas un des invitez qui n'apporte quelque choſe pour donner au Chater apres ſa courſe,

l'une une toque, l'autre une ceinture, & de pluſieurs preſens qu'il reçoit il en fait part aux autres Chaters. Il ſe preſente donc dans la place les cuiſſes toutes nuës, & les jambes frotées d'une certaine graiſſe, n'ayant autour du corps qu'un ſimple petit caleçon, avec une ceinture à trois ſonnettes qui viennent luy batre ſur le ventre. En cet équipage il part d'*Ali-Capi*, dont je parleray bien toſt en décrivant le Meidan, & depuis le ſoleil levant juſques au ſoleil couchant il court douze fois juſqu'à une pierre qui eſt vers les montagnes à une lieuë & demie de la ville, faiſant de la ſorte en ce peu de temps trente-ſix de nos lieuës communes, ce qui eſt plus de chemin qu'il n'y en a de Paris à Orleans. Pendant que le Chater court il y a *Kouruk* dans le Meidan & dans tout le chemin par où il paſſe, & trois ou quatre cent cavaliers ne font qu'aller & venir inceſſamment, pour voir s'il n'y a point de fourberie dans la courſe du Chater, & quand il ſe raproche d'Iſpahan ils prennent le devant pour avertir qu'il retourne. A chaque fois qu'il part & qu'il revient, les trompetes & les tymbales ſe font entendre, & à la pierre qui eſt au bout de la carriere il y a des gens qui tiennent des fleches, & qui en donnent une à chaque courſe au Chater qu'il va porter à Ali-Capi. Toutes les fois qu'il retourne les Courtiſanes viennent l'eſſuyer & luy font careſſe, & pendant toutes ces courſes il ne mange rien, parceque cela l'empeſcheroit de marcher, mais de temps en temps il boit du ſorbet. Quand il s'eſt bien aquité de ſes douze courſes, que l'on conte le ſoir par les douze fleches qu'il a apportées, il eſt receu à la maiſtriſe par l'aveu des principaux valets de pied du Roy qui ont le commandement ſur tous les autres, & qu'il a priez de favoriſer ſa reception. Les Kans ou Gouverneurs des grandes Provinces font courir de meſme leurs Chaters dans les lieux de leur reſidence & avec la meſme ceremonie, & chacun leur fait des preſens comme à Iſpahan, ce qui monte quelquefois à une aſſez groſſe ſomme, dont ils font part, comme j'ay dit, à leurs camarades.

La fortereſſe d'Iſpahan n'eſt pas une piece fort remarquable. Elle joint la muraille de la ville du coſté du midy, & eſt deux fois plus longue que large, ſans nulle defenſe que de quelques méchantes tours rondes toutes de terre de meſme que tout le corps de la place. C'eſt où le Roy tient toutes les raretez qu'il a achetées, ou qu'il a receües en preſent des Gouverneurs des Provinces & des Etrangers: car pour ce qui eſt de ſon treſor, je crois qu'il conſiſte principalement en la vaiſſelle d'or qu'il

tient dans ſon Palais pour ſon ſervice. Devant la forteresſe il y a un grand champ que l'on laboure, & où on ſeme du ris & d'autres grains, & la maiſon des Capucins n'eſt guere éloignée de ce lieu-là.

Tout Iſpahan en general, à la reſerve du grand Meidan, & de quelques Bazars qui ſont des rües voutées où ſe tiennent les marchands, reſſemble plûtoſt à un grand village qu'à une ville. Les maiſons ſont écartées les unes des autres, ayant chacune ſon jardin aſſez mal entretenu où il n'y a le plus ſouvent qu'un méchant arbre. Bien loin, comme j'ay dit, que les ruës ſoient tirées à droite ligne, elles vont en ſerpentant une maiſon avançant ſur l'autre, ce qui eſt tout-à-fait deſagreable à la vûë. Il eſt vray que l'on commence depuis quelques années à mieux baſtir, mais c'eſt hors de la ville : car ceux qui ont le moyen de faire bâtir, ont auſſi le moyen d'entretenir des chevaux pour venir à Iſpahan ; & pour ce qui eſt des femmes, il leur eſt indifferent d'eſtre dans la ville ou hors de la ville, puis qu'elle ne ſortent que fort rarement de la maiſon, & qu'elles ne vont jamais à pied.

Le *Meïdan* ou la grande place d'Iſpahan eſt un ouvrage du grand Cha-Abas, & il ne l'auroit pas fait faire, ſi un Prince de la race des anciens Roys de Perſe luy eût voulu ceder le vieux Meidan avec la maiſon qui l'accompagne, & pluſieurs droits qui en dépendoient. C'eſt ce refus qui fit prendre à Cha-Abas le deſſein d'une nouvelle place, pour y attirer les marchands & rüiner la maiſon de ce Prince, en deſertant ce quartier de la ville qui eſt maintenant moins habité. Ce n'eſt pas loin de ce vieux Meidan, que les Auguſtins d'un coſté, & les Carmes de l'autre ont leurs maiſons, & les Juifs ſont auſſi dans le meſme voiſinage. Il y a encore deux coſtez de ce Meidan en leur entier, & ſous les portiques il n'y a que des gens qui vendent du fruit & autres ſortes de vivres. Les deux autres coſtez ſont comme en rüine, mais quand tout eſtoit en bon eſtat il eſtoit auſſi beau que le nouveau ; & il y a de quoy s'étonner que le Prince qui le fit baſtir ne choiſit pas la place que Cha-Abas prit pour le ſien, comme eſtant beaucoup plus proche de la riviere d'où l'on tire de grandes commoditez.

Le grand Meïdan eſt donc une place d'environ ſept cens pas de long, & de deux à trois cens de large, de ſorte qu'elle a beaucoup plus de longueur que de largeur. Elle eſt baſtie des quatre coſtez, & eſt aſſiſe dans ſa longueur du ſeptentrion au midy. Il y

a des portiques tout autour, & au deſſus des terraſſes, le long deſquelles du coſté de la ville il y a de petites chambres de neuf ou dix pieds de haut & qui déperiſſent fort, n'ayant eſté baſties que de ces briques cuites au ſoleil. Elles ſont occupées pour la plus grande partie par les plus infames courtiſanes de la ville. A quelques pas des portiques il y a un canal reveſtu de pierre, mais mal entretenu, qui regne tout à l'entour de la place; & Cha-Abas fit planter des arbres d'eſpace en eſpace, mais ils deperiſſent de jour en jour, & quand il en meurt un on neglige d'en mettre un autre à la place. Le canal où beaucoup de pierres viennent à manquer, n'eſt pas toûjours auſſi bien rempli d'eau, & celle qui y croupit en eſté rend une puanteur fort incommode.

Il y a au milieu de la place un grand arbre ou maſt planté, comme ceux que nous plantons en Europe, pour exercer le peuple à tirer a l'oyſeau, & c'eſt auſſi à peu prés pour un ſemblable exercice. Quand le Roy veut tirer on met au haut de l'arbre une coupe d'or, & c'eſt avec la fleche qu'on la doit abatre. Il faut pour cela courir à bride abatuë, & il n'eſt pas permis de tirer qu'aprés avoir paſſé l'arbre en ſe renverſant ſur la croupe du cheval; ce qui eſt encore un reſte de l'ancienne coûtume des Parthes qui tuoient leurs ennemis en fuyant. La coupe d'or eſt pour celuy qui l'abat, & j'ay vû Cha-Sefi ayeul du Roy qui regne preſentement, en cinq courſes qu'il fit abatre trois de ces coupes.

De cet arbre qui eſt au milieu de la place juſqu'à la grande Moſquée, c'eſt où l'on vend le bois & le charbon. Du meſme arbre juſqu'à l'horloge qui eſt au coſté du nord, on ne voit que des vendeurs de vieilles ferailles, de vieux harnois de chevaux, de vieux tapis, & d'autres vieilles nippes comme dans nos friperies. De cet arbre enfin juſqu'à un autre Moſquée qui eſt au midy vis-à-vis de l'horloge, c'eſt l'endroit où l'on vend des poules & des pigeons. Le reſte de la place du coſté du Palais eſt toûjours net & ſans aucune boutique, parce que le plus ſouvent le Roy ſort vers le ſoir pour avoir le plaiſir de voir combattre des lions, des ours, des taureaux, des beliers, des coqs, & autres ſortes d'animaux qu'on amene en cette place. Le peuple d'Iſpahan, comme en pluſieurs autres villes, eſt diviſé en deux partis, l'un qui s'appelle *Hedari*, & l'autre *Nametlaï*, & dans tous ces combats d'animaux il ſe fait entre les deux partis des gageures conſiderables. Le Roy qui demeure neutre fait donner au maiſtre de l'animal qui a eu le deſſus, tantoſt 5. tomans, & tantoſt 10.

& quelquefois jusqu'à 20. & celuy qui a gagné la gageure luy fait aussi present de quelque chose. Ils ont aussi un jeu à rompre des œufs en les frapant par la pointe l'un contre l'autre, & il y a de ces œufs qui valent jusqu'à trois ou quatre écus. Les poules qui les font sont d'une contrée qu'on appelle *Sausevare* environ à cent lieuës d'Ispahan vers la Province de Karason, & il y a des coqs de ce pays-là qui sont beaucoup plus beaux & plus puissans que les coqs ordinaires, & qui coutent cent écus. Des Basteleurs viennent aussi les apres-dinées dresser leurs theâtres au Meidan, & vers le soir les joüeurs de marionnettes entourent de toile une place en quarré, & au travers d'une autre toile fort fine font paroistre leurs marionnettes qui ne sont que des ombres qui font mille plaisantes postures. Quand le jeu est fini ils viennent demander quelque chose aux assistans, & chacun leur donne ce qu'il luy plaist. Tous les Vendredis qui sont comme des jours de marché, tout le Meydan est rempli de peuple, & les payſans y apportent tout ce qui se travaille dans les villages, comme des portes & des feneſtres prestes à pendre, des chassis, des cadenats, & autres choses de cette nature. C'est aussi en ces jours-là qu'on y vend des chevaux, des chameaux, des mulets, & des asnes, ce qui y amene beaucoup de monde de tous les costez.

Du costé du couchant où est la porte du Palais du Roy & la porte d'Ali, on void rangées entre les portiques & le canal environ soixante & dix pieces de canon grands & petits sur leurs affusts. Ce sont les canons que le grand Cha-Abas fit venir d'Ormus avec l'horloge du Meidan dont je parleray bien-tost, aprés qu'il se fut rendu maistre de cette Ville, & les Anglois devoient en avoir leur part, puis qu'ils luy avoient aidé à la prendre, & qu'il n'en seroit pas venu à bout sans leur secours.

Voicy maintenant ce que contiennent les bastimens qui enferment cette grande place, & pour conduire le Lecteur d'un quartier à l'autre, je commenceray par la face du midy. Depuis le coin de cette face qui touche celle du levant, jusques à une Mosquée qui est au milieu, ce sont toutes boutiques de selliers, & depuis la Mosquée jusqu'à l'autre coin qui touche la face du couchant, c'est le quartier des libraires & relieurs & des bahutiers. Au milieu de cette face du midy il y a un grand portail avec une tour de chaque costé, lequel donne passage à une Mosquée dont la porte est toute couverte de lames d'argent, & c'est assurement la plus belle porte & la plus belle entrée de toutes les Mosquées de la Perse.

A l'autre

A l'autre bout de la meſme face où elle joint celle du couchant, il y a un grand portail par où l'on ſe rend à une fauſſe porte du Palais du Roy, joignant laquelle dés qu'on eſt entré on trouve l'appartement du grand Treſorier qui eſt un Eunuque blanc, & qui ayant les clefs de la chambre du Treſor où l'on tient les ſacs d'argent, a ſoin de payer tout ce que le Roy ordonne. C'eſt par cette fauſſe porte qu'on fait entrer tous les vivres pour la maiſon du Roy, & qu'on ſe rend aux offices qui forment une grande cour, dont un des coſtez eſt pour les manufactures des tapis d'or & de ſoye, & des brocars d'or que le Roy entretient pour ſon ſervice. C'eſt dans ce meſme enclos que les Francs qui ſont aux gages de ſa Majeſté, & qui demeurent à Zulfa, viennent travailler le jour, comme auſſi quelques autres excellens ouvriers qui ont quelque ſcience particuliere.

La face du couchant qui fait l'une des deux longueurs du Meidan, eſt diſpoſée de cette maniere. Depuis l'angle du midy qui touche le quartier des bahutiers juſques au Palais du Roy, ce ne ſont que Quincailliers qui vendent de toutes ſortes de menuës marchandiſes de Nuremberg & de Veniſe.

Pour ce qui eſt du Palais du Roy je ne puis en faire une belle deſcription, parce qu'il n'y a aucune beauté, ny dans les baſtimens, ny dans les jardins. Je crois avoir eſté auſſi avant qu'on y peut aller toutes les fois que j'ay eſté appellé auprés de ſa Majeſté; mais à la reſerve de quatre ſalons qu'on appelle *Divans*, il n'a rien paru à mes yeux que quelques petites galeries baſſes & étroites où deux hommes ont de la peine à aller de front. J'ay dépeint ailleurs deux de ces Divans, l'un qui s'avance ſur le Meidan à coſté de la porte du Palais, & un autre au dedans où il reçoit les Ambaſſadeurs; les deux autres ſont à peu prés de la même ſtructure, mais plus petits, dans l'un deſquels j'eus audience du Roy avec le Calaat dont il m'avoit honoré.

Depuis la porte du Palais du Roy juſques à celle d'Ali appellée *Ala-Capi*, ce ſont des orfévres, des lapidaires, & des graveurs de cachets de pierre. Cette porte d'Ali eſt toute ſimple & ſans ornement, & elle donne paſſage dans une grande allée, au bout de laquelle eſt une autre porte dont le ſeüil eſt une pierre ronde pour laquelle les Perſans ont un grand reſpect. C'eſt proprement cette porte que l'on appelle la porte d'Ali, & la Cour qui eſt au delà eſt un azile inviolable pour tout criminel qui s'y peut ſauver.

Entre la porte d'Ali & l'autre angle de la meſme face du cou-

chant il y a une grande porte qui donne entrée dans un Bazar où tous les Armeniens qui demeurent à Zulfa ont leurs boutiques, & où ils vendent de toutes sortes de draps qu'ils apportent de l'Europe, comme draps d'Angleterre & de Hollande, & draps d'écarlate de Venise, avec quelques autres marchandises rares pour la Perse.

Au bout de ce Bazar où sont les Armeniens, on entre dans un grand Carvansera à double étage que la mere de Cha-Abas II. a fait bastir. Il y a au milieu un grand bassin, & aux quatre coins quatre grandes portes par où l'on entre dans quatre autres Carvanseras. Je veux bien donner ici en passant un bon avis à ceux qui iront à l'avenir pour negocier en Perse. S'ils n'ont pas de grosses marchandises ils ne doivent pas prendre des chambres basses qui sont trois fois plus cheres que celles de dessus, parce que les marchands qui ont plusieurs gros balots recherchent celles d'enbas pour n'avoir pas la peine de faire porter en haut leurs marchandises. D'ailleurs les chambres où le soleil donne le plus, & où il entre par consequent plus de chaleur en esté, sont celles qui coûtent le moins de loüage. Ce n'est pas que toutes les chambres des Carvanseras ne soient taxées par le Roy à un mesme prix; mais le Concierge qui songe à son profit fait accroire au marchand que les chambres qu'il demande sont déja loüées, particulierement celles des coins qui sont les plus grandes & les plus commodes. Ainsi un marchand qui veut demeurer un an à Ispahan pour ses affaires, avant que d'avoir la clef d'une bonne chambre, est quelquefois obligé de faire present au Concierge d'un toman ou deux selon la qualité de la chambre qu'il luy demande. Sans cet artifice du Concierge le loüage des chambres ne seroit pas cher, & la chose comme j'ay dit, est taxée par le Roy. Ce qu'il y a de bon dans ces Carvanseras, est qu'on y est plus en seureté que dans des maisons particulieres, parce que s'il arrivoit qu'une piece de marchandise fût dérobée, ou qu'un homme qui achete à credit fit banqueroute au marchand, le Concierge doit répondre de l'un & de l'autre. Mais aussi il faut que le marchand donne deux pour cent de tout ce qu'il vend, & quand un marché est fait on va trouver le Concierge qui couche dans son livre tant la marchandise que les noms du vendeur & de l'acheteur. Comme c'est au Concierge à répondre du dernier, s'il ne le connoist pas bien il va s'informer s'il est solvable, & au cas que cela ne se trouve pas le marchand reprend sa marchandise. Quelquefois aussi le marchand pour sauver les deux

pour cent s'entend avec l'acheteur, & tâche de faire sortir sa marchandise à l'insçû du Concierge, en donnant quelque chose à un de ses Commis qui ferme les yeux. Mais aussi s'il arrive que l'acheteur fasse banqueroute, le marchand n'ose s'en plaindre, parce que la chose n'est pas écrite dans le livre du Roy, & qu'il a fraudé ses droits. Je parle de cecy comme sçavant ; car ayant negocié plusieurs fois avec un homme qui m'avoit toûjours tres-bien payé, & qu'on estimoit fort riche, & dans la derniere affaire que je fis avec luy de soixante-sept tomans ayant negligé d'en avertir le Concierge, je perdis ma somme sans resource, parce que la fantaisie prit à mon debiteur de me la nier sur ce qu'elle n'estoit pas écrite sur le livre du Roy, ce qui tient lieu de promesse dont le payement est asseuré. Car quand le terme est écheu, si le debiteur n'apporte pas de l'argent c'est au Concierge à l'aller chercher, & s'il ne satisfait pas à ce qu'il doit on luy fait donner tous les jours des coups de baston sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il paye.

Pour ce qui est de la seureté des Bazars elle est aussi assez grande, & les marchands ferment le soir leurs boutiques legerement, parce que toute la nuit ils sont bien gardez dedans & dehors. Quant aux petites boutiques qui sont dans le Meidan, chacun serre le soir sa marchandise dans des coffres fermez à cadenat, & on les range tous à un endroit de la place ; mais pour de grosses marchandises, comme des tentes, des cordes, & autres choses qui tiennent beaucoup de place, on ne fait qu'étendre dessus une grande toile attachée à des bastons plantez en terre ; car il y a aussi toute la nuit des gardes dans le Meidan. Je reviens à cette place, & il faut en achever la description.

Entre la porte d'Ali & celle qui conduit au Bazar où les Armeniens ont leurs boutiques, c'est où se tiennent les ouvriers en cuir de rousſi, qui font de petits oudres que l'on met sous le ventre du cheval, de petits seaux, & autres choses qui servent à l'équipage d'un Cavalier, comme aussi les faiseurs d'arcs & de fleches, & les fourbisseurs. De cette derniere porte jusques au bout de la galerie, ce sont des boutiques de droguistes & d'épiciers.

A l'angle des deux faces du couchant & du septentrion, il y a une porte qui donne entrée dans un grand Bazar, où se tiennent les marchands qui vendent des robes, des chemises, des caleçons, des bas, & autres choses de cette nature. On y vend aussi des souliers de chagrin pour homme & pour femme ; & cette sor-

te de souliers ne se porte que par des gens qui sont au dessus du commun.

De ce Bazar on passe à un autre qui est plus grand, & dont la quatriéme partie est pleine d'ouvriers en cuivre qui font des pots, des plats, des assietes, & autres utensiles de menage ; & il y a aussi des tailleurs de limes, & des faiseurs de lames de scie. Le reste de ce grand Bazar est occupé par des teinturiers de toiles ; & au bout du Bazar il y a un tres-beau Carvansera où sont tous les marchands qui vendent le musc, les cuirs de rousſi, & les fourures.

J'ay remarqué ailleurs que le Roy tire un grand revenu des Bazars & des Carvanseras qu'il a fait bastir, & que ce revenu est particulierement affecté pour sa bouche & l'entretien ordinaire de sa maison. Car la loy de Mahomet defendant aux Princes de charger le peuple par des doüanes, des taxes ou des impostes, ils ne croyent pas que l'argent qui en revient soit bien legitime pour l'employer aux usages de la vie, & ils feroient scrupule de s'en servir pour leur bouche dans l'opinion qu'ils ont que les viandes ne leur profiteroient pas. C'est aussi en vertu de cette defense de Mahomet que les marchands se licentient autant qu'ils peuvent à passer les doüanes sans payer, ne croyant pas offenser le Prince puis qu'il ne pechent point contre la la loy ; d'autant plus que s'il falloit satisfaire à tous les droits, les marchandises monteroient si haut que cela romproit le cours du commerce. Le revenu des Carvanseras, des Bazars, & des Jardins ne suffiroit peut-estre pas pour la cuisine du Roy ; mais il faut remarquer que les Kans ou Gouverneurs de Provinces ont soin de l'entretenir tour à tour chacun sa semaine, & que de la sorte il ne sort point pour cela d'argent du tresor.

Je viens à la face du Meidan qui est vers le nort. On a fait sous les portiques des separations pour des chambres qui donnent sur la place, & où l'on va fumer le tabac & boire le caffé. Les bancs de ces chambres sont faits en amphitheatre, & au milieu de chacune il y a un bassin plein d'eau courante, qui sert à remplir la pipe d'eau quand la fumée du tabac en a rendu la couleur desagreable. Tous les Persans qui sont un peu à leur aise ne manquent pas de se rendre tous les jours dans ces lieux-là entre sept & huit heures du matin, & on leur presente d'abord la pipe avec une tasse de caffé. Mais le grand Cha Abas qui estoit un Prince de beaucoup d'esprit, voyant que ces chambres estoient autant de lieux d'assemblée pour s'entretenir des affaires d'Etat, ce qui

ne luy plaiſoit pas, pour rompre le cours à de petites cabales qui en pouvoient naître, il s'aviſa de cet artifice. Il ordonna qu'un Moullah iroit tous les matins dans chaque chambre avant que perſonne y vint, & qu'il entretiendroit ces preneurs de tabac & de caffé, tantoſt de quelque point de la loy tantoſt d'hiſtoires & de poëſie. Cette coûtume, dont j'ay fait mention ailleurs, s'obſerve encore aujourd'huy, & apres que deux ou trois heures ſe ſont paſſées dans cet exercice, le Moullah ſe levant crie à tous ceux de la chambre; *A la bonne heure, que chacun ſe retire, & qu'il aille à ſes affaires.* Chacun ſort incontinent à l'exhortation du Moullah, qui a reçu auparavant quelque petite liberalité de la compagnie.

Au milieu de cette face du nord il y a un grand portail, au deſſus duquel eſt une horloge que Cha-Abas fit apporter d'Ormus quand il prit cette ville ſur les Portugais. Mais cette horloge eſt une piece fort inutile, parce qu'elle ne va point, & qu'il n'y a pas grande apparence qu'on la remette en état. Vne grande galerie regne tout au tour, & eſt ouverte de tous coſtez, n'ayant qu'un ſimple couvert ſoûtenu par des colonnes. C'eſt ſûr cette galerie ou ce balcon ſi on l'aime mieux, où tous les ſoirs quand le ſoleil ſe couche & à minuit, il ſe fait un concert de trompettes & de tymbales qui ſe font entendre par toute la ville. Pour dire la choſe comme elle eſt, ce n'eſt pas une muſique fort agreable, & une oreille delicate s'en divertiroit fort mal. En quelques endroits de cette galerie on a menagé de petites chambres où demeurent les principaux du concert. Dans toutes les villes ou des Kans font leur reſidence, & non pas en d'autres, on a le privilege d'une meſme fanfare de tymbales & de trompetes.

De coſté & d'autre de ce portail qui eſt ſous l'horloge, il y a cinq ou ſix bancs de joüailliers, qui y étalent quelques rubis & quelques perles, des emeraudes, des grenats, & des turquoiſes, qui ne ſont pas de grande valeur. Chaque eſpece eſt miſe à part dans un petit plat, & tout le banc eſt couvert d'un rets de ſoye au travers du quel on voit les pierres afin qu'on n'en puiſſe dérober.

Vis-à-vis du meſme portail en allant vers la face du midy, on trouve deux bornes hautes de cinq ou ſix pieds, & éloignées l'une de l'autre de ſept ou huit. C'eſt pour le jeu de mail à cheval, & il faut en courant fraper la boule & la faire paſſer entre les deux bornes.

De ce portail on entre dans un enclos qui reſſemble fort à ce-

luy de la foire saint Germain, & c'est où se tiennent les marchands de brocars d'or & d'argent & d'autres riches étoffes, comme aussi les marchands de toiles fines.

Le quatriéme costé du Meidan qui est au levant, & qui répond à l'autre grande face où est la maison du Roy, est disposé de cette maniere. On voit au milieu une Mosquée dont le dôme est couvert de terre cuite, & tant le dôme que le portail qui est fort haut, tout est verniſſé. On y monte par neuf ou dix marches, & elle a en face la porte d'Ali qui est de l'autre costé de la place. Du bout de ces portiques qui touche le costé du nord jusqu'à la Mosquée, ce sont tous marchands de soye à coudre tant ronde que plate, & de plusieurs menus ouvrages de soye, comme de rubans, de lacets, de jarretieres, & d'autres choses de cette nature. De la Mosquée jusqu'à l'autre bout, ce sont toutes sortes de tourneurs en bois, qui ne font guere autre chose que des berceaux d'enfant & des roüets. Il y a aussi des batteurs de coton dont ils font des couvertures piquées. Au dehors des portiques, il n'y a que des forgerons pour des faux, des marteaux, des tenailles, des cloux, & d'autres choses semblables, avec quelques couteliers.

Voila tout ce qui se peut recüeillir de plus particulier, tant de la ville d'Ispahan, que de cette grande place, dont quelques-uns ont peut-estre fait de plus belles peintures, soit par le discours, soit par le burin. Mais le papier qui soufre tout represente ordinairement les choses plus belles qu'elles ne sont en effet, & les peintres ont accoûtumé de flater, ce qui est fort éloigné de mon genie. J'ay dit les choses comme elles sont, & je les ay vûës plus souvent & plus long-temps qu'aucun Franc qui soit passé en Asie, ayant fait six voyages en Perse pendant l'espace de quarante ans.

CHAPITRE VI.

De Zulpha petite ville qui n'est separée d'Ispahan que par la riviere de Senderou.

ZULPHA que d'autres appellent *Iulfa* & *Giolfa*, chacun suivant dans ces noms étrangers de villes, de provinces, & de rivieres l'orthographe qui luy semble la meilleure, est éloignée d'Ispahan vers le midy d'une demi-heure de chemin d'un hom-

me de pied, & la riviere de *Senderou* passe à peu prés dans une distance égale entre les deux villes. Le chemin qui mene de l'une à l'autre est ce qu'il y a de plus beau à Ispahan & dans tout le reste de la Perse; mais il ne passeroit pas pour extraordinaire en France, où nous avons plusieurs avenuës de maisons particulieres qui surpassent en beauté celle dont je vais faire la description. C'est une allée de plus de 1500. pas de long, & de 70. ou 80. de large, coupée presque également par la riviere, sur laquelle il y a en cet endroit-là un tres-beau pont dont je parleray plus bas. Elle commence par un pavillon d'environ 40. pieds en quarré, qui joint le derriere du Palais du Roy, & qui est à double étage, percé en haut & en bas de plusieurs grandes fenêtres fermées par des treillis de bois artistement travaillez. Il n'y a que le Roy & sa maison qui entrent par là dans cette allée: car ceux qui sortent d'Ispahan pour aller à Zulpha ou en d'autres lieux au delà de la riviere, se rendent dans l'allée par une porte de la ville qui touche le pavillon. Voicy en peu de mots quelle est la disposition de cette allée que l'on appelle la ruë de *Tcharbag*, c'est à dire des quatre Jardins.

Un canal regne le long de l'allée depuis le pavillon, d'où sort un ruisseau qui le remplit jusques au grand pont. Les deux bords du canal qui sont de pierre de taille & larges de deux ou trois pieds, font un chemin que les passans peuvent prendre & qu'ils prennent quelquefois: car le chemin ordinaire tant pour les gens de pied que pour les chevaux est de costé & d'autre de l'allée, depuis les arbres qui sont plantez en droite ligne jusques aux murailles des jardins du Roy qui ferment l'allée des deux costez. C'est un chemin relevé de pierre de taille & de quatre pieds de large ou environ. Il n'y a qu'un rang d'arbres de chaque costé, & ce sont des arbres fort droits & fort hauts, appellez *Tchinards*; qui n'ont au haut qu'une grosse toufe. L'espace qui est entre le canal & les arbres n'est point pavé, & il est laissé en champ que l'on seme quelquefois. Environ à 200. pas du grand pavillon le ruisseau tombe dans un bassin de 30. ou 35. pieds de diametre, & en cet endroit comme en d'autres qui sont plus bas & où il y a aussi d'autres bassins, l'allée est croisée par un chemin pavé & relevé comme les autres & de 10. ou 12 pieds de large. A main gauche de ce premier bassin il y a un pavillon à peu pres de même grandeur & de mesme structure que celuy qui est au commencement de l'allée, & c'est où dans une sale basse & voutée, au milieu de laquelle il y a un bassin d'eau, on va prendre le caffé.

De ce pavillon juſqu'au pont l'allée prend de la pante & l'eau fait quelques caſcades.

Tous les jardins qui ſont de coſté & d'autre de l'allée deça & delà le pont appartiennent au Roy. Mais il ne faut pas s'imaginer que ces jardins, ny celuy de Hezardgerib qui eſt le plus beau de toute la Perſe, ſoient enjolivez & entretenus comme ceux que nous avons en Europe. Car on n'y voit point de beaux parterres ny d'allées de charmes, ny d'autres embelliſſemens qui ſont ſi ordinaires en France & en Italie. On y laiſſe croiſtre l'herbre en bien des endroits, & on ſe contente d'avoir un grand nombre d'abres fruitiers, & de ces grands arbres toufus par le haut plantez à la ligne, ce qui fait toute la decoration des jardins de Perſe.

Des deux coſtez des murailles des jardins qui ferment l'allée, on voit dans de juſtes intervalles des portes aſſez bien enjolivées, & au deſſus de chacune un petit ſalon. Preſque au milieu de l'allée entre le grand pavillon où elle commence & le pont, il y a à gauche une maiſon de Dervis à qui le Roy a donné un de ſes jardins pour y baſtir. Ils y gardent quelques reliques d'Aly ou de quelque autre Prophete, & on les voit en paſſant ſous une voute devant laquelle les Perſans font une profonde inclination. Ces Dervis viennent tous les jours ſur les trois ou quatre heures apres midy dans les Bazars d'Iſpahan, prenant chacun ſon quartier, & un vieux avec un jeune. Ils vont d'une boutique à l'autre, & inſtruiſent le peuple ſur quelque point de la loy, le jeune Dervis répondant par intervalle au vieux qui fait comme l'office de Predicateur. Ils n'ont pour tout habit que deux peaux de mouton ou de bouc qui leur pendent devant & derriere, avec une grande ceinture de cuir large de quatre ou cinq doigts & garnie de pluſieurs groſſes plaques de letton. Ils ont une autre peau de mouton ſur les épaules laquelle ils atiachent par devant ſous le menton; leur coiffure eſt une autre petite peau d'aigneau en forme de bonnet, à laquelle ils laiſſent les pieds qui leur viennent pendre ſur le cou & ſur les jouës. Ils ont une groſſe maſſuë à la main, & c'eſt à peu prés comme les peintres nous repreſentent ſaint Jean Baptiſte dans le deſert. Ces Dervis fourrent entre leur ceinture & la peau qui les cõuvre quelques méchantes fleurs ſelon la ſaiſon, & au défaut de fleurs pluſieurs ſortes d'herbes, que tant le vieux Dervis que le jeune apres leur exhortation donnent au marchands & aux artiſans, de qui ils reçoivent en meſme-temps quelque aumône. Vers le ſoir ils ſe retirent à leur maiſon, & j'oublois

bliois de dire qu'ils tiennent toûjours devant la porte un grand vaiſſeau plein d'eau avec pluſieurs petits pots, & en eſté de la glace, tous les paſſans qui ont ſoif pouvant aller boire en ce lieu-là ſans qu'on leur demande rien.

La riviere de Senderou, qui de meſme que toutes les autres rivieres de Perſe, à la reſerve de l'Aras, ne porte point de bateau, eſt d'un grand ſecours à Iſpahan. Derriere les montagnes du midy au delà de Zulfa il y a une autre riviere appellée *Abkuren*, laquelle à cinq ou ſix lieuës au deſſus d'Iſpahan s'approche de Senderou d'une lieuë & demie ou environ. Cha-Abas I. du nom eſſaya de les joindre, & de faire ſauter quelques roches qui s'oppoſoient à ſon deſſein; mais n'en ayant pû venir à bout ſes ſucceſſeurs n'ont pas continué l'entrepriſe, & il eût falu l'induſtrie de quelque habile Ingenieur de noſtre Europe. Si la choſe s'eſtoit pû faire, la campagne d'Iſpahan en auroit reçû un grand benefice, & ſeroit devenuë un des plus fertiles & plus dilicieux pays de la terre, au lieu que cette riviere devient inutile allant courir par des lieux arides & des campagnes de ſel. Pour ce qui eſt de la riviere de Senderou, elle ſe deborde quelquesfois en hyver, mais en eſté elle a tres-peu d'eau, & le plus ſouvent on la paſſe à gué pluſtoſt que de la paſſer ſur les ponts. A trois ou quatre lieuës au deſſus d'Iſpahan on la detourne par pluſieurs canaux pour arrouſer les terres & les jardins, qui ſans cela ne produiroient rien. Il y a bien des puits en beaucoup de lieux; mais outre qu'ils ne peuvent pas fournir la grande quantité d'eau qui eſt neceſſaire, l'eau de la riviere eſt beaucoup meilleure à cauſe des terres graſſes par où elle paſſe. Mais il faut remarquer que tous ces canaux ne retournent pas à la riviere, mais qu'ils ſe vont perdre dans la campagne; de ſorte que cette riviere d'Iſpahan eſtant déja fort diminuée quand elle arrive à la ville, eſt enfin reduite à force d'eſtre coupée, à un petit ruiſſeau qui à dix ou douze lieuës d'Iſpahan ſe va perdre entierement dans des marais. Cette diſette d'eau, qui eſt generale dans toute la Perſe, eſt cauſe qu'elle eſt diſpenſée avec un menage extraordinaire, & que l'on l'achete fort cherement. Auſſi la Charge d'Intendant des Eaux, dont il revient un profit conſiderable aux coffres du Roy, eſt une des plus belles de la Cour & des plus briguées, celuy qui veut l'obtenir eſtant obligé de faire de grands preſens. Pour ne rien dire ſur ce ſujet que de l'ordre qui s'obſerve à Iſpahan & à Zulfa, il faut remarquer que chaque jardin eſt taxé plus ou moins ſelon ſa grandeur pour avoir l'eau une fois la ſemaine, & qu'on donne de meſme

l'eau tour à tour en certains quartiers qui en ont besoin, chaque maison ou jardin ayant son canal particulier par où l'on derive l'eau des grands canaux. Mais il se faut bien garder d'entreprendre de faire venir l'eau dans ce canal particulier hors de son rang & du temps qu'il est permis ; car si la chose estoit sceuë on n'en seroit pas quitte pour une legere amende. J'ay connu deux Francs qui pour avoir osé prendre la nuit de l'eau avant que leur tour fut venu, auroient couru risque de perdre leur terre, qui auroit esté confisquée sans une bonté particuliere que le Roy a pour les Francs, & sur tout pour les François ; ce qui n'empescha pas qu'il ne leur en coûstat à chacun une bonne somme. Voila toutes les observations que j'avois à faire au sujet de la riviere d'Ispahan ; Il est temps de la passer pour voir l'autre moitié de l'allée, avec le jardin de Hezardgerib qui est au bout, & pour aller à Zulfa.

Quatre Ponts environ à un quart de lieuë de distance l'un de l'autre traversent la riviere de Senderou à Ispahan. Celuy qui couppe l'allée porte le nom d'Alyverdy-Kan qui l'a fait bastir, & s'appelle aussi le Pont de Zulfa. Il est basti de bonne brique liée avec des pierres de taille, & est tout uni le milieu n'estant pas plus élevé que les deux bouts. Il n'a guerre moins de 350. pas de long & 20 de large, & il est soûtenu de quantité de petites arches de pierre qui sont fort basses. Il a de chaque costé une galerie large de huit ou neuf pieds, & qui va de bout en bout. Plusieurs arcades de 25. ou 30. pieds de haut soûtiennent la plate forme dont elle est couverte, & ceux qui veulent estre plus à l'air quand la chaleur n'est pas grande peuvent passer par dessus. Le passage le plus ordinaire est sous les galeries qui tiennent lieu de parapet, & qui ont plusieurs ouvertures sur la riviere dont elles reçoivent de la fraîcheur. Elles sont fort élevées par dessus le rez de chaussée du pont, & on y monte par des escalliers aisez, le milieu du pont qui n'a qu'environ 25 pieds de large estant pour les chariots & les voitures. Il y a encore un autre passage quand l'eau est basse en Esté, & qui est fort agreable pour sa fraischeur. C'est un petit chemin qui touche le fond de la riviere, où il y a des pierres disposées afin qu'on puisse passer sans moüiller le pied. Il traverse toutes les arches d'un bout du pont à l'autre par une porte que l'on a faite à chacune, & l'on y descend de dessus le pont par un petit escalier que l'on a pris dans les épaisseurs. Il y en a un de mesme de chaque costé du pont pour monter sur la plate-forme de la galerie, qui a plus de deux toises de large avec ses

gardefous de coſté & d'autre. Ainſi il y a ſix paſſages ſur ce pont, un par le milieu, quatre aux deux coſtez, qui ſont les deux galeries & leurs plateformes, & le petit chemin qui perce les arches. Ce pont eſt veritablement un fort bel ouvrage, & pour mieux dire le ſeul bel ouvrage de la Perſe; mais il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit auſſi ſolidement baſti que le pont neuf de Paris.

Il y a encore trois autres ponts ſur cette riviere, un au deſſus du pont de Zulfa, & deux au deſſous. Ce premier des trois eſt fort ſimplement baſti; mais tres-commode pour les Armeniens de Zulfa, quand ils vont à leur negoce du coſté du couchant & à leur retour, en coupant droit par ce pont; au lieu qu'il leur faudroit faire un grand cercle en paſſant ſur l'autre, & en traverſant tout Iſpahan.

Le premier des deux autres ponts qui ſont au deſſous du pont de Zulfa, fut baſti par Cha-Abas II. pere du Roy qui regne preſentement. Il eſt à peu prés de méme ſtructure; mais il a une beauté particuliere que l'autre n'a pas, & c'eſt une place en exagone qui eſt au milieu du pont, avec une belle caſcade qu'on fait faire à la riviere en cét endroit-là. Il y a aux deux avenuës de ce pont deux belles maiſons qui appartiennent au Roy, & la riviere n'ayant point de plus beau lit qu'en ce lieu-là où elle ſe trouve aſſez profonde, c'eſt en partie ce qui porta Cha-Abas à y faire un pont. Ce fut auſſi en partie à l'occaſion des Gaures qui ont leur quartier au de-là de la riviere, afin qu'ils ne paſſaſſent plus dans la grande allée de Tcharbag, & qu'en ſortant d'Iſpahan ils puſſent couper court & ſe rendre chez eux en moins de tems. Ce quartier des Gaures n'eſt que comme un gros village, dont les premieres maiſons ſont peu éloignées de la riviere, & l'allée qui va d'Iſpahan juſqu'à ce pont eſt plus longue & plus large que celle de Tcharbag, & plantée de meſme de chaque coſté d'un beau rang d'arbres, mais ſans canal au milieu.

J'ay dit qu'à chacune des deux avenuës de ce pont des Gaures il y a une belle maiſon pour le divertiſſement du Roy. Celle de deça qui eſt ſur la gauche de la riviere du coſté d'Iſpahan, fut donnée par le Grand Cha-Abas aux Capucins. Dés qu'ils furent arrivez à Iſpahan ce Prince les gouſta & leur témoigna de la bienveillance. Il eut la curioſité de s'informer de leur maniere de vie, & leur demanda s'ils prenoient de l'argent. Les Capucins luy ayant dit qu'ils n'en manioient point, qu'ils ſe contentoient de peu de choſe, & ne vivoient que d'aumônes, & le Roy jugeant

que ſes ſujets ne leur en feroient pas beaucoup, il leur donna cette maiſon pour l'habiter avec les jardins qui en dépendent. Mais les Capucins n'y demeurerent que peu de temps, la maiſon eſtant de trop grand entretien, & trop éloignée de la ville. Cela leur eſtoit fort incommode quand il leur falloit aller l'hiver à Iſpahan, & c'eſtoit la meſme incommodité pour quelques Catholiques Romains qui vouloient aller faire leurs devotions à leur chapelle. C'eſt ce qui les obligea de quiter cette maiſon, & ils acheterent celle où ils demeurent preſentement de l'argent que le Pere Ioſeph de leur Ordre leur fit tenir. Elle eſt tres-commode & bien baſtie, & c'eſt la mieux poſtée & la plus proche du Palais du Roy, des quatres maiſons de Religieux Francs qui ſe ſont habituez, tant à Iſpahan, que dans Zulfa.

Il y a enfin un autre vieux pont à un quart de lieuë au deſſous du pont des Gaures, & c'eſt le chemin ordinaire que prennent ceux d'Iſpahan pour aller à Schiras.

Je reviens à la grande allée de Tcharbag, qui continuë encore de la meſme maniere que je l'ay dépeinte, plus de 800. pas au delà du pont de Zulfa juſqu'au jardin de Hezardgerib. Le ruiſſeau qui paſſe par le milieu de cette autre moitié de la grande allée, vient de la meſme riviere qu'on a coupée, comme j'ay dit, trois ou quatre lieuës au deſſus d'Iſpahan. Quand on a marché environ 400. pas on trouve une caſcade qui tombe dans un baſſin, & de coſté & d'autre de la caſcade il y a dix ou douze marches qu'il faut monter pour gagner le bout de l'allée. Elle a en face la maiſon qui eſt au devant du grand jardin de *Hezardgerib*, c'eſt à dire *de mille arpens*, & cette maiſon conſiſte en un ſalon ſur la porte avec quatre petites chambres aux quatre coins.

Pour ce qui eſt du jardin il eſt beau pour la Perſe, mais ce ſeroit peu de choſe en France, & j'ay veu pluſieurs jardins au tour de Paris qui ont incomparablement plus de beauté. Si un Perſan avoit veu ceux de Verſailles & d'autres maiſons Royales, il ne feroit plus d'eſtime de ce jardin de Hezardgerib, dont voicy en peu de mots toute la beauté. Comme il a eſté pris ſur la pante d'une colline, il eſt compoſé de ſeize terraſſes ſoûtenuës par une muraille de ſix à ſept pieds de haut. Toutes les fontaines n'ont qu'un petit filet d'eau, & ce qui ſe voit de plus raiſonnable dans ce jardin eſt à la quatriéme terraſſe. C'eſt un grand baſſin octogone de plus de 120. pieds de diametre, au tour duquel il y a dans des diſtances égales pluſieurs petits tuyaux qui jettent de l'eau de la hauteur d'environ trois pieds, & on deſcend dans ce baſſin par

trois marches. Un canal de pierre regne au milieu de la principale allée qui vient aboutir au baſtiment, & ce canal eſt de la meſme largeur que celuy de l'allée de Tcharbag; qui en reçoit l'eau, & luy eſt en droite ligne. Au dixiéme étage on trouve un autre baſſin de meſme grandeur & de meſme forme que celuy du quatriéme; & au dernier qui termine la grande allée & la longueur du jardin, il y a un autre canal qui traverſe toutes les allées, qui font comme la grande toute la longueur du jardin. On y voit enfin quelques ſalons ouverts de tous les coſtez pour prendre le frais, & quelques caſcades & napes d'eau le long du canal; mais pour des parterres, des allées de charmes, & d'autres enjoliveinens de cette nature, il n'en faut point chercher, comme j'ay dit, ny au jardin de Hezardgerib, ny en aucun autre de la Perſe.

Apres avoir marché environ cent pas au delà du pont dans la grande allée de Tcharbag, on trouve à droite une ruë entre de grandes murailles de jardins qui appartiennent au Roy, & cette ruë conduit à Zulfa qui n'eſt éloigné du pont que de deux ou trois portées de mouſquet.

Zulfa eſt proprement une Colonie d'Armeniens que le Grand Cha-Abas avoit tirez de Zulfa ville d'Armenie, comme j'ay remarqué au premier livre, & c'eſt d'où cette Colonie a pris ſon nom. Elle s'eſt tellement accruë depuis qu'elle peut paſſer aujourd'huy pour une aſſez grande ville, ayant prés de demie-lieuë de long, & eſtant large à peu pres de la moitié. Il y a deux ruës principales qui en font preſque toute la longueur, l'une deſquelles a de chaque coſté une rangée de Tchinars, dont le pied eſt rafraîchi par un petit canal d'eau, que les Armeniens conduiſent dans leurs jardins ſelon l'ordre qui eſt eſtabli, pour les arrouſer: La plus-part des autres ruës ont de meſme une rangée d'arbres & un canal. Et pour, ce qui eſt des maiſons elles ſont generalement mieux baſties & plus riantes à Zulfa qu'à Iſpahan. Voicy en peu de mots l'hiſtoire de l'eſtabliſſement des Armeniens dans cette Metropolitaine de la Perſe, & c'eſt une des plus grandes marques de la bonne conduite de Cha-Abas I. du nom, qui par les armes & par le commerce remit le Royaume en ſa premiere ſplendeur.

Aprés que Cha-Abas eut eſtendu ſes conqueſtes bien avant dans l'Armenie, & que pour oſter le moyen aux Turcs de le venir plus inquieter de ce coſté-là, il eût rendu toute la Province comme deſerte, en faiſant paſſer en Perſe tous les Ar-

meniens, tant de Zulfa que de Nacſivan & des environs de Kars & d'Erivan juſqu'à Erzerom, il envoya ceux qu'il avoit tirez de Zulfa à Iſpahan & aux lieux circonvoiſins, & la pluſpart des autres furent menez dans le Mazandran pour cultiver le pays, dont le mauvais air comme j'ay dit ailleurs, les a fait preſque tous perir; de ſorte que de vingt-quatre mille qu'on y fit paſſer à peine y en-a-t'il aujourd'huy cinq ou ſix mille de reſte. Quelques années aprés Cha-Abas aſſigna aux Armeniens qu'il avoit placés à Iſpahan, un quartier de l'autre coſté de la riviere pour y habiter à l'avenir, & ces premiers Armeniens ayant bien eſtabli leur nouvelle colonie, d'autres à leur exemple ſortirent de Tauris, d'Erivan & d'autres lieux, & vinrent s'habituer à Zulfa. Le nombre des habitans de cette nouvelle ville s'eſt accreu encore depuis environ dix ou douze ans, par quelques autres Chrêtiens de diverſes ſectes, comme Jacobites, Cophtes & Neſtoriens, qui demeuroient auparavant dans des faux-bourgs d'Iſpahan. Le Roy voulut qu'ils euſſent auſſi leur quartier de l'autre côté de la riviere avec les Armeniens, & comme il ne ſe trouvoit point de maiſons pour les loger, il leur permit de prendre au deſſus de Zulfa vers le couchant d'hyver en tirant le long de l'eau, autant de terre qu'il leur eſtoit neceſſaire pour maiſons & jardinages. Cha-Abas en tirant les Armeniens de leur pays, ne leur fut pas ſi cruel que le vulgaire pourroit ſe l'imaginer: car ils n'étoient tous que de pauvres laboureurs qui ne ſçavoient alors ce que c'eſtoit du negoce, & qui dans une province frontiere eſtoient ſouvent maltraitez & des Turcs & des Perſans. Depuis ce temps-là pluſieurs ſont devenus riches comme je diray plus bas, & les Armeniens de Zulfa n'ont pas lieu aujourd'huy de regreter le pays de leurs ancêtres. Pour ſçavoir donc de quelle maniere ils ſe ſont avancez dans le commerce, il faut prendre la choſe d'un peu plus loin.

Cha-Abas qui avoit un grand genie & eſtoit entreprenant, conſiderant que la Perſe eſtoit un pays ſterile où il y avoit peu de negoce, & par conſequent tres-peu d'argent, reſolut d'envoyer des gens en Europe avec des ſoyes cruës de Perſe, pour ſçavoir quel en ſeroit le cours & attirer ainſi de l'argent dans ſon Royaume. Il vouloit ſe rendre maiſtre de toute la ſoye de ſon pays, & en l'achetant de ſes ſujets au prix qu'il la taxoit & qui eſtoit aſſez raiſonnable, en retirer tout l'émolument par ſes Factaurs. La penſée luy vint en meſme temps de rechercher l'amitié des premiers Roys de l'Europe, & de leur envoyer des Ambaſſadeurs, afin de les engager dans ſes intereſts contre le Turc.

Il commença par le Roy de France, & le premier Ambaſſadeur qu'il fit paſſer en Europe fût le Pere Juſte Capucin qu'il envoya à Henry le Grand. Mais mal-heureuſement il arriva à Paris quelques mois aprés la mort du Roy, & eût pour toute réponſe, que ſi le Roy de Perſe avoit quelque choſe à faire avec la France, il falloit qu'il envoyât un nouvel Ambaſſadeur à Loüis XIII. ce qui n'a pas eſté fait.

Trois ou quatre ans aprés Cha-Abas envoya un Ambaſſadeur au Roy d'Eſpagne, accompagné d'un autre Perſan Marchand d'Iſpahan pour le regard du commerce, leur mettant entre les mains une quantité conſiderable de balles de ſoye. Il y avoit en ce temps-là en Perſe un Auguſtin Portugais, qui eſtoit fort bien auprés du Roy & qui avoit deſſein de retourner en Eſpagne. Cha-Abas ſe ſervit de cette occaſion & crût avoir trouvé un bon guide, avec lequel l'Ambaſſadeur de Perſe & le marchand ſon adjoint furent s'embarquer à Goa, pour doubler le Cap de bonne Eſperance & gagner l'Eſpagne par l'Ocean. Le Religieux Auguſtin, qui crût rendre un bon office au Roy de Perſe, ou qui avoit d'autres veuës, repreſenta en chemin à l'Ambaſſadeur que pourvû qu'il receut en Eſpagne la valeur des ſoyes qu'il y portoit, il devoit penſer d'ailleurs à faire les choſes de bonne grace, & le plus qu'il luy ſeroit poſſible à la gloire de ſon maiſtre, n'ignorant pas qu'il aimoit l'argent, mais ne doutant pas auſſi que la gloire ne luy fut beaucoup plus chere; que ſur ce pied-là il luy conſeilloit, au lieu de laiſſer vendre les ſoyes d'en faire preſent au Roy d'Eſpagne, qui eſtant genereux & magnifique ne manqueroit pas d'en envoyer un autre au Roy de Perſe qui ne ſeroit pas de moindre valeur. L'Ambaſſadeur ſe laiſſa aiſément perſuader, & quand il fut en Eſpagne il ſe mit en devoir de ſuivre le conſeil du Pere Auguſtin. Le marchand Perſien qui avoit un ordre du Roy, s'oppoſa entierement à ce deſſein, & ne ſe voyant pas aſſez fort pour y reſiſter fit ſes proteſtations, aprés quoy il reprit le chemin de ſon païs par Languedoc & la Provence, s'embarquant à Marſeille pour Alexandrete, & d'où il ſe rendit en diligence en Perſe auprés du Roy, à qui il fit raport de tout ce qui s'eſtoit paſſé en Eſpagne. Cha-Abas approuva ſa conduite, & attendit patiemment le retour de ſon Ambaſſadeur. Le preſent de ces ſoyes cruës ayant eſté fait au Roy d'Eſpagne, l'Ambaſſadeur fut fort ſurpris de voir qu'il le dédaigna, & que le recevant tres-froidement il luy demanda ſi le Roy ſon maiſtre le prenoit pour une femme de luy envoyer

de la soye pour filer. Aussi le Roy d'Espagne envoya-t'il d'abord tout le present a la Reyne, & pour celuy qu'il fit à l'Ambassadeur il fut si mediocre, que le pauvre Persan tomba de son haut, ne sçachant à qui se plaindre q'uà celuy qui l'avoit embarqué dans cette affaire. Le Pere Augustin fut assez embarassé de son costé à trouver des raisons pour se sauver de ses reproches, & l'Ambassadeur voyant sa faute & qu'il n'y avoit aucun remede, se rembarqua tristement sur un vaisseau qui faisoit voile à Goa. De Goa il se rendit à Ormus, & d'Ormus à Ispahan où le Roy estoit alors, lequel ayant sceu son arrivée & le mauvais succés de sa negociation, le fit saisir aussi-tost & mener au Meidan, où on luy ouvrit le ventre à la veuë de tout le peuple. Il n'y eût que le Religieux Augustin qui profita de cette ambassade : car aprés que l'Ambassadeur fut parti, il representa à la Cour d'Espagne que c'estoit luy qui avoit mis dans l'esprit du Roy de Perse de rechercher le premier le Roy d'Espagne, & d'établir le commerce entre leurs Estats, ce qui ne pouvoit estre qu'avantageux aux sujets de Sa Majesté Catholique. On crût à la Cour que le Religieux Augustin meritoit pour cela quelque recompense, & la recompense fut l'Evêsché de Ceuta.

Douze ou quinze jours aprés le mesme Cha-Abas qui avoit eu pendant ce temps-là de quoy s'occuper à poursuivre ses conquestes, & à établir ensuite le repos dans ses Etats, reprit le dessein qu'il avoit eu d'y faire fleurir le commerce, & d'envoyer des soyes dans la Chrestienté. Il en confia une quantité considerable au fils d'un riche marchand d'Ispahan, & l'envoya à Venise. Dés que ce jeune Persan y fut arrivé, il prit un logis magnifique & fit tres-belle dépense, dont les Courtisanes eurent leur bonne part. Pour la soûtenir il falut vendre une partie des soyes, & cette dépense s'augmentoit de jour en jour. La Republique surprise de voir un particulier vivre avec tant d'éclat, & ne pouvant s'imaginer qu'une telle quantité de marchandises appartint à un homme seul, mais croyant plûtost que c'estoit l'Agent d'une grande compagnie de commerce qui soufriroit des folles dépenses de ce jeune homme, écrivit en tous les ports du Levant pour sçavoir qui il pouvoit estre, & d'où il venoit. Ny le Baile de Constantinople, ny le Consul de Smyrne n'en purent donner de connoissance ; mais on écrivit d'Alep au Senat que ce jeune Persan estoit fils d'un puissant marchand d'Ispahan, & que l'on croyoit que le Roy l'avoit envoyé à Venise pour son Agent, & pour y vendre ses soyes. Sur cet avis, & de peur

peur que ce jeune homme ne consumât en peu de temps tout le bien que le Roy de Perse luy avoit confié, en s'engageant de plus en plus dans des excés ridicules, le Senat jugea à propos de se saisir de sa personne & du reste des marchandises pour en empescher l'entiere dissipation. En mesme temps il écrivit une lettre civile au Roy de Perse pour l'informer de la conduite qu'il avoit tenuë au regard de ce jeune Persan sur son sujet, & luy faire sçavoir qu'il seroit bon qu'il envoyât quelqu'un pour retirer le provenu du reste des marchandises que l'on tâcheroit de vendre le plus avantageusement qu'il seroit possible. Le Roy de Perse récrivit au Senat en des termes tres-obligeans luy témoignant qu'il se souviendroit de ce bon office, & il se trouva heureusement en ce temps-là qui estoit sur la fin de l'été de l'année 1627. qu'un nommé Antonio Doro revenant des Indes pour se rendre à Venise, passa à Sultanie ou Cha-Abas estoit alors. Cet Antonio Doro qu'en langage du pays on nommoit Cotgia Altun estoit originaire de Mesopotanie, & s'estant établi à Venise pour le negoce, il avoit déja fait quelques voyages en Perse & aux Indes, ayant alors pour compagnon un autre marchand Venitien nommé Mataffi. Le Roy se servit de cette occasion pour donner ordre à la vente des soyes qu'il avoit à Venise, & leur recommandant cette affaire envoya avec eux un marchand Persien capable & intelligent, avec des lettres pour le Senat, & ordre de luy rapporter le provenu des soyes, ce qui fut executé. Je diray en passant que quelques années aprés le mesme Antonio Doro fut malheureusement assassiné à Surat en ma presence & à la veuë de plusieurs Francs, comme nous sortions de la loge des Hollandois, où le Sieur Nicolas Obrechit chef de la Compagnie venoit de nous faire un grand regale. Antonio Doro & Mataffi son compagnon de voyage avoient esté du nombre des conviez, & ayant eu quelque demesle à table dans lequel Mataffi avoit esté extraordinairement offensé, celuy-cy se levant le premier fut se cacher dans la chambre du portier, & ayant attendu que tout le monde fût sorti, il poignarda Antonio Doro qui mourut la nuit suivante. Comme tous les Francs avoient veu de quelle maniere la chose s'estoit passée, que Doro avoit esté l'aggresseur, & que Mataffi en avoit receu une tres-sensible injure, ils s'employerent en sa faveur afin que cela ne vint pas aux oreilles du Roy. On trouva moyen d'appaiser la femme que Doro entretenoit & d'empescher sa poursuite, les femmes de cette sorte estant con-

ſiderées en ce pays-là comme femmes legitimes, & Mataſſi en fut quitte pour cinquante tomans. Je reviens à Cha-Abas, & au commerce des ſoyes.

Le jeune Perſan qui avoit fait d'exceſſives dépenſes à Veniſe, jugeant bien qu'il ſeroit tres-mal receu à ſon retour, & n'ignorant pas ſans doute ce qui eſtoit arrivé quelques années auparavant à l'Ambaſſadeur de Perſe, crût que le meilleur parti pour luy eſtoit de demeurer en Europe, & il n'eſt pas neceſſaire pour noſtre hiſtoire de ſçavoir ce qu'il devint, comme en effet je ne le ſçay pas.

Cha-Abas jugeant par ces deux envoyés en Eſpagne & à Veniſe, & par quelques autres marques, du peu de genie des Perſans pour le negoce, & que naturellement ils aimoient le faſte & la dépenſe, ce qui n'eſt pas le fait d'un marchand qui doit uſer d'épargne & d'œconomie, jetta les yeux ſur les Armeniens, avec leſquels il crût trouver mieux ſon conte. Il reconnut que c'eſtoient des gens robuſtes & de fatigue pour entreprendre de longs voyages, qu'ils eſtoient fort ſobres de la bouche & grands ménagers, & que comme ils eſtoient Chreſtiens ils pouvoient negocier plus aiſément par toute la Chreſtienté. Ayant donc fait choix de ceux qu'il jugea eſtre les plus propres & les plus intelligens pour le negoce; il fit donner à chacun ſelon ſa capacité des balles de ſoyes, qu'ils devoient payer à leur retour ce qu'elles leur eſtoient raiſonnablement taxées, & ce qu'ils pouvoient les vendre de plus eſtoit pour leurs peines & pour les frais du voyage. Ils ſe ſont rendus en peu de temps ſi experts, qu'il n'y a point aujourd'huy de negoce qu'ils n'embraſſent. Car ils ne vont pas ſeulement en Europe, mais ils courent juſques au fond de l'Aſie, aux Indes, à Tunquin, à Java, aux Philippines, & par tout l'Orient, à la reſerve de la Chine & du Japon. Mais quand ils ne font pas bien leurs affaires ils ne reviennent plus à Iſpahan, parce que c'eſt un lieu où il faut rendre conte exactement, & où l'on rend auſſi bonne & courte juſtice, les coups de bâton ne manquant point aux facteurs qui ont mal menagé le bien de leurs maiſtres.

Les Armeniens ſont d'autant plus propres pour le negoce qu'ils vivent de grande épargne, & ſont fort ſobres, comme j'ay dit, ou par vertu, ou par avarice. Quand ils ſortent de leurs maiſons pour de longs voyages, ils font proviſion de biſcuit, de chair de buffle fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits ſecs. Ils n'acheterent de viande fraſ-

che aux jours qu'il leur eſt permis d'en manger, que lors qu'ils trouvent dans les montagnes quelques anneaux ou chevreaux à bon marché, & il n'y en a guere d'entr'eux qui ne portent leur filet pour peſcher quand ils trouvent des étangs ou des rivieres. Toutes ces proviſions leur coûtent peu de voiture : car, comme je l'ay remarqué ailleurs, un marchand qui charge ſix chameaux de marchandiſes, en a un ſeptiéme qui ne luy coûte rien pour porter toutes ſes proviſions & ſon bagage. Ceux qui ont de quoy en charger douze en ont douze de francs, & il en eſt de meſme à proportion d'un plus grand nombre, le ſeptiéme chameau eſtant toûjours donné par deſſus pour les tentes & les vivres des marchands. Quand ils ſont arrivez à une ville où ils doivent faire quelque ſéjour, ils ſe mettent cinq ou ſix enſemble, & loüent une chambre vuide qu'ils ont auſſi-toſt meublée, chacun portant ſon matelas & ſa couverture & ſes utenſiles de ménage, ce qui eſt aſſeurement une grande épargne. Au reſte, ils ſçavent ſi bien ménager leurs proviſions, qu'il eſt ſouvent arrivé qu'en revenant de France ou d'Italie ils en ont rapporté chez eux. Quand ils vont en Chreſtienté, ils prennent avec eux du ſafran, du poivre, des noix muſcades, & d'autres épiceries, & c'eſt de cela qu'ils payent dans les villages le pain, le vin, le beurre, le fromage, les laitages, & autres denrées qu'ils achetent des pauvres femmes. Quand ils reviennent de Chreſtienté ils rapportent toutes ſortes de mercerie & de quinquaillerie de Veniſe & de Nurenberg, comme des petits miroirs, des bagues de leton & d'émail, des perles fauſſes, & autres choſes de cette nature, dont ils payent auſſi les vivres qu'ils prennent dans les villages.

Au commencement de leur negoce, il retournoit peu de Caravanes en Perſe qui ne rapportaſſent plus de deux cens mille écus en argent, ſans conter une grande quantité de draps d'Hollande & d'Angleterre, de beaux brocards, de glaces de miroir, & de perles de Veniſe, de cochenille, de montres, & d'autres choſes qu'ils jugeoient propres & neceſſaires pour la Perſe & pour les Indes.

Enfin, ils ſe ſont ſi bien avancez dans le negoce qu'il y en a eu pluſieurs qui ont laiſſé depuis deux mille juſqu'à vingt mille tomans. Mais le plus puiſſant qui ait paru de tous ces Armeniens appellé Cotgia Petrus (*Cotgia* veut dire Monſieur ou Seigneur) laiſſa en mourant quarante mille tomans d'argent monnoyé, ſans conter ſes maiſons ny ſes biens de campagne, ſes

pierreries, ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & ſes riches meubles. Car en Perſe, ni les Mahometans, ni les Chreſtiens, ne content point entre les richeſſes d'un marchand, ni les meubles, ni les maiſons, ni les fonds de terre, mais ſeulement l'argent contant pour negocier. Cotgia Petrus eſtoit fort eſtimé parmi les Armeniens, tant pour les aumônes qu'il faiſoit, que pour la grande Egliſe qu'il a fait bâtir, qui eſt une eſpece de Convent où il y a un Eveſque avec des Moines. La belle place où ſe tient le marché toute environnée de boutiques, eſt encore un des ouvrages dont le public luy eſt redevable, & qui rendent ſa memoire celebre parmi les Armeniens. Mais bien-toſt aprés ſa mort tous ces grands biens furent diſſipez par l'ambition de ſon fils, qui pour tâcher d'avoir la charge de *Kelonter* dont je parleray incontinent, les conſuma en preſens ſans la pouvoir obtenir. Cotgia Nazar qui eſtoit le premier Kelonter qu'avoit établi Cha-Abas ſur tous les Armeniens de Zulpha, avoit laiſſé un fils qui l'emporta ſur celuy de Cotgia Petrus, & celuy-cy aprés les grandes profuſions qu'il avoit ſi inutilement faites, ne ſe voyant plus de quoy ſubſiſter en Perſe, fut obligé d'aller chercher quelque argent qui luy eſtoit dû aux Indes. Nous paſſâmes enſemble à Surate, & delà à Golconda, où il me quitta pour aller au Pegu où ſes affaires l'appelloient, & où il eſt mort enſuite.

Les Armeniens de Zulpha ont cét avantage entre tous les autres Chreſtiens d'Orient qu'ils poſſedent des terres & ont de belles franchiſes, le Roy ne permettant pas qu'on leur faſſe la moindre injuſtice, ni qu'aucun Mahometan demeure à Zulpha. Ils ont le privilege d'eſtre auſſi bien couverts que les Perſiens, & d'avoir comme eux à leurs chevaux des brides d'or & d'argent. Leurs femmes ſont auſſi tres-richement habillées, & portent des brocards de Veniſe, & autres precieuſes étofes que l'on fait en Chreſtienté.

Le Roy nomme celuy qu'il luy plaiſt d'entre les Armeniens pour eſtre leur Chef, & les gouverner ſous l'autorité Royale. On l'appelle *Kelonter*, & c'eſt luy qui eſt leur Juge dans les differens qui leur peuvent ſurvenir, & qui les taxe pour faire la ſomme qu'ils doivent payer tous les ans au Roy.

La langue des Armeniens eſt vulgaire ou literale. La vulgaire eſt ſçeuë de tous les Armeniens; mais la literale eſt pour la Religion, & n'eſt ſçeuë que par les Eccleſiaſtiques. Ils écrivent comme nous de la gauche à la droite, & ont des caracteres particu-

liers depuis environ quatre cent ans. Ils ont trois langues qui leur ſont fort naturelles, & qui ſont toutefois fort differentes ; l'Armenienne, qui eſt celle de leur ancienne patrie, & qu'ils ont conſervée de pere en fils ; la Perſienne, qui eſt celle du pays où ils demeurent preſentement ; & la Turque, qu'ils ont auſſi heritée de leurs Ancêtres, & dont ils ſe ſervent le plus dans le commerce. Pour ce qui eſt des femmes, elles ne parlent guere d'autre langue que l'Armenienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les Etrangers, & qu'elles ſortent rarement de la maiſon. Il y a quelques Armeniens qui parlent auſſi Italien, & meſme François, ce qu'ils apprennent dans les voyages qu'ils font en Europe.

Il y a dans Zulfa environ quinze ou ſeize tant Egliſes que Chapelles d'Armeniens, entre leſquelles il faut conter deux Monaſteres de filles. Ils ont un Archevêque & pluſieurs Evéques avec leurs Moines, de quoy j'ay dit quelque choſe au premier Livre, & j'auray bien-toſt encore occaſion d'en parler.

J'ay remarqué plus haut que tant à Iſpahan qu'à Zulpha il y a quatre ſortes de Religieux Francs. Il y a dans Iſpahan des Auguſtins, des Carmes, & des Capucins, & dans Zulpha des Jeſuites ; c'eſt à dire deux ou trois au plus de chacun de ces quatre Ordres Religieux. Les Jeſuites qui ſont venus les derniers n'ont dans Zulpha qu'une petite maiſon, mais en revanche leur jardin eſt d'aſſez grande étenduë. Le nombre de ces Religieux eſt de beaucoup plus grand que celuy de leurs paroiſſiens : car en tout Iſpahan & tout Zulpha tant hommes que femmes, ſoit de Francs venus d'Europe, ſoit de Francs nez dans la Perſe, à peine trouvera-t'on cinq ou ſix perſonnes qui faſſent profeſſion de la Religion Romaine. Pour ce qui eſt des Armeniens, ils ſont ſi fortement attachez à la leur qu'ils ne veulent pas meſme ouïr parler d'aucune autre, & l'on a bien reconnu en divers temps que c'eſt le ſeul intereſt de la bourſe qui en a porté quelques-uns à feindre qu'ils en vouloient embraſſer un autre. Le Pere Ambroiſe Capucin qui eſt preſentement à Surate, a fait quelque ſejour à Zulpha, & pluſieurs des principaux Armeniens ſur l'eſperance de l'établiſſement d'un grand commerce avec la France, envoyoient leurs enfans tant chez ce Pere que chez les Jeſuites pour apprendre le François. Mais cela ne dura guere ; car l'Archevêque & les Evéques Armeniens craignant que ces enfans ne priſſent quelque teinture d'une autre religion que de la leur, excommunierent tous les peres qui envoyoient

leurs enfans à cette école. Comme ils virent qu'on ne faisoit pas beaucoup de cas de cette excommunication, ils fermerent toutes les Eglises & soûleverent le peuple contre les Religieux Francs, qui furent obligez de ceder à la force, & de se retirer pour quelque temps. Le Pere Ambroise fut se poster à cinq ou six lieuës de Zulpha au delà des montagnes dans un village qui n'est habité que par des Armeniens, & on continuoit de luy envoyer là quelques enfans à l'école. Mais dés que les Evêques en eurent eu connoissance, ils envoyerent à ce village une troupe de jeunes Moines, par qui le Pere Ambroise fut tout-à-fait mal-traité, ce qui l'obligea enfin de quitter la Perse, & de passer à Surate où il est presentement. Les Armeniens se soucioient peu de ce qui arriveroit de cette affaire, se persuadant que quand mesme ils auroient tué en tumulte ce Religieux Franc, on n'auroit pas fait perir toute leur nation pour un homme seul, & qu'il ne leur en pouvoit arriver aucune disgrace.

De plus il y a dans Ispahan des Juifs, & des *Banians* ou Indiens idolatres. Les Juifs ne sont pas un fort grand nombre, & bien qu'ils paroissent assez gueux & miserables, ils ne le sont pas tant en effet. Ils s'intriguent selon leur coûtume dans plusieurs affaires, & si l'on veut vendre ou acheter quelque joyaux de prix il ne faut que leur parler. Sous le regne de Cha-Abas l'Athemat-doulet les persecuta de sorte, que par adresse ou par force il les contraignit de se faire Mahometans, & leur fit donner à chacun quatre tomans. Mais enfin le Roy ayant reconnu qu'ils ne l'étoient que par mine & par contrainte, il leur permit de reprendre leur religion, & de vivre comme ils l'entendoient.

Il y a environ dix ou douze mille Banians ou Indiens à Ispahan. On les connoist d'abord à leur tein bazané, mais plus aisément à une marque jaune faite avec du safran sur le haut du front, laquelle ils portent par quelque principe de leur religion. Leur turban est plus petit que les turbans ordinaires, & leurs souliers sont à peu prés faits comme les nostres avec des fleurs en broderie dessus. Ils sont tous comme Banquiers & sont fort adroits, sur tout dans la connoissance des monnoyes. La plus grande partie de l'argent des principaux d'Ispahan est entre leurs mains pour le faire valoir, & quand on a besoin d'une somme considerable, on peut l'avoir dés le lendemain moyennant bonne assurance, & qu'on leur paye de gros interests, qu'ils font quelquefois aller jusques à 18. pour cent. Mais il faut qu'ils se payent secretement:

car comme la Loy de Mahomet defend tout interest, si la Justice en a quelque vent la somme est aussi-tost confisquée. J'ay dit ailleurs quelle est l'adresse dont l'on se sert pour tirer ces interests sans que l'on s'en apperçoive, & quoy que cette adresse soit assez grossiere, elle ne laisse pas de mettre à couvert ceux qui prêtent de l'argent à interest.

De ce denombrement des Religions de la Perse, qui sont la Mahometane, la Religion des Gaures, la Chrestienne Levantine dont il y a plusieurs sectes, la Chrestienne Latine, la Juive, & la Religion des Banians ou Indiens, il est aisé de conclure qu'il y en a trois principales pour le nombre des peuples qui les suivent, & qui sont les trois premieres que j'ay nommées. La Religion Mahometane est la dominante, comme estant la Religion du Prince, & generalement de tout le pays. La Religion des Gaures est celle des anciens Persans avant qu'ils se fussent soûmis à la croyance d'Ali l'un des successeurs de Mahomet. La Religion des Armeniens qui font le plus grand nombre de tous les Chrêtiens du Levant, est aussi celle qui a le dessus dans Zulfa, & qui s'étend en plusieurs villes & villages de la Perse, comme je l'ay remarqué dans toutes mes routes. C'est seulement de ces trois sortes de Religions dont je veux entretenir le Lecteur, selon les observations que j'ay faites en divers temps & avec loisir sur leur croyance & sur leurs ceremonies.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Persans, & de la grande feste de Hussein & de Hocen; & de celle du Chameau.

IL y a tant de gens qui ont écrit de la Loy de Mahomet, qu'il n'est pas necessaire de rebatre icy cette matiere. Il me suffit de montrer seulement en peu de mots la difference qu'il y a entre la Religion des Turcs & la Religion des Persans; à quoy j'ajoûteray la description de la grande feste de Hocen & de Hussein fils d'Ali, qu'on celebre avec beaucoup de solennité dans la Perse.

La diversité qui se trouve parmi les Mahometans ne consiste pas dans les differentes explications qu'ils donnent à l'Alcoran: mais bien dans les diverses opinions qu'ils ont des premiers successeurs de Mahomet, d'où naissent particulierement deux se-

ctes entierement oppoſées, l'une qui ſe nomme la ſecte des *Sunnis*, & l'autre la ſecte des *Schials*.

La premiere que ſuivent les Turcs ſoûtient qu'*Abou-baker* a ſuccedé immediatement à Mahomet comme ſon Vicaire ; à Abou-baker *Omar* ; à Omar *Oſman* ; & à Oſman *Mortuz-Ali* neveu & gendre de Mahomet. Qu'Oſman eſtoit Secretaire de Mahomet & homme d'eſprit auſſi bien que les trois autres, qui outre cela eſtoient vaillans ſoldats & grands Capitaines, & qui ont plus étendu leur loy par la force des armes que par la raiſon. Delà vient que dans cette ſecte des *Sunnis* il n'eſt pas permis de diſputer de la loy, mais ſeulement de la maintenir par les armes.

La ſeconde que ſuivent les Perſans eſt nommée la ſecte des *Schiais*. Ils ont en horreur les trois premiers ſucceſſeurs de Mahomet, *Abou-baker*, *Omar*, & *Oſman* ; & tiennent qu'ils ont uſurpé la ſucceſſion de Mahomet qui eſtoit deuë à Ali ſon neveu & ſon gendre. Ils diſent que cette ſucceſſion conſiſte en onze Pontifes qui deſcendent d'Ali, & font avec luy le nombre de douze. Les voicy de ſuite. I. *Ali* fils d'Abou-taleb. II. *Hocen* fils aîné d'Ali. III. *Huſſein* ſon ſecond fils qui ſouffrit la mort pour la defenſe de la ſucceſſion de ſon pere. Le lieu de la bataille que luy donnerent les Sunnis & où il mourut, s'appelle *Kerbela* qui eſt proche de Babylone, & c'eſt un lieu ſaint & de grande veneration parmi les Perſans. IV. *Iman-zin-el-Abedin*. V. *Mehemet el-Baker*. VI. *Iafer-el-Seadek*, qui a introduit cette coûtume dans la Perſe, que s'il y a quelque Chreſtien Juif ou Idolâtre qui ſe faſſe Mahometan, il eſt declaré par la loy heritier univerſel de ſa maiſon, à l'excluſion de ſes freres & de ſes ſœurs s'il en a, & même il luy eſt permis de faire la part qu'il veut à ſes pere & mere. De là vient que pluſieurs Armeniens, Georgiens, & autres Chrétiens qui ſont ſujets du Roy de Perſe, ſe font Mahometans pour heriter de tout le bien de leur maiſon : d'où reſulte un autre mal ; car les autres enfans pour n'eſtre pas privez de leurs heritages, renient leur foy & embraſſent la loy de Mahomet. Le VII. ſucceſſeur eſt *Mouſſa-Katzem*. Le VIII. *Ali el-Rezza*, dont le tombeau qui eſt à Meched dans le Coraſan, eſt preſque en meſme veneration parmi les Perſans que le ſepulchre de Mahomet. Le IX. eſt *Mahammet el Ioüad*. Le X. *Ali-el-Hadi*. L'XI. *Hocen-el-Aſkeri*. Le XII. *Mouhemmet-el-Mahadi Saheb zaman*. Les Perſans ont de ce dernier Iman la meſme opinion que nous avons d'Enoch & d'Elie ; ce qui fait que pluſieurs luy laiſſent à leur

mort

mort par teſtament des maiſons garnies, des écuries pleines de chevaux de prix, & autres choſes neceſſaires pour ſon ſervice quand il reviendra. Tout cela demeure inutile, perſonne ne pouvant ſe ſervir de ce qui luy a eſté legué ; & ainſi on entretient les chevaux des rentes qu'on luy a laiſſées par teſtament, & on tient fermées les maiſons qui luy ont eſté données. On donne à cét Iman le ſurnom de *Zaheb-zaman*, c'eſt à dire, *Seigneur du temps.*

Ces deux ſectes des *Sunnis* & des *Schiais* ſont ſuivies dans les trois principaux Royaumes des Indes, qui ſont l'Empire du Grand Mogol, le Royaume de Golconda, & le Royaume de Viſapour, comme je diray plus amplement dans mes Relations de ces pays-là. Le premier & le dernier de ces trois Royaumes ſuivent la ſecte des Sunnis, c'eſt à dire les Roys & les Seigneurs de leur Cour ; car pour ce qui eſt des peuples preſque tous ſont idolâtres. Il eſt vray qu'il y a auſſi quelques Schiais dans les Cours de ces deux Roys, parce que ſe trouvant parmi les Indiens peu de gens de commandement pour la guerre, la pluſpart des Officiers ſont Perſiens, & par conſequent de la ſecte des Schiais qui vont chercher fortune dans les Indes, mais qui pour ne pas déplaire aux Roys qu'ils ſervent, ſuivent exterieurement la religion du Prince. Pour ce qui eſt du Royaume de Golconda où il y a auſſi beaucoup de Perſans, on y profeſſe publiquement la loy des Schiais, & le Roy Koutoub-cha qui regne preſentement la fait obſerver avec grand zele.

Je viens à la grande ſolennité des Perſiens, qui eſt la feſte celebre de Hocen & de Huſſein fils d'Ali. Pendant les huit ou dix jours qui precedent celuy de la feſte, les plus zelez dans la loy ſe noirciſſent tout le corps & le viſage, & vont tout nuds dans les ruës avec un ſeul petit linge devant les parties que l'on doit cacher. Ils ont un caillou en chaque main qu'ils frappent l'un contre l'autre, en faiſant mille contorſions de corps & de viſage, & criant inceſſamment, *Huſſein*, *Hocen* ; *Hocen*, *Huſſein* ; ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur ſort par la bouche, & le ſoir il y a des gens devots qui les reçoivent dans leurs maiſons, & leur donnent bien à manger. Pendant ces jours-là dés que le ſoleil eſt couché, on voit dans les coins des places & en quelques carrefours des chaires dreſſées pour des Predicateurs que l'on vient oüir, & qui preparent le peuple à la devotion de la feſte. Comme il y en va de tout ſexe & de tous âges, il n'y a point de jour en toute l'année où les femmes ayent

l'occaſion plus favorable pour donner des rendez-vous à leurs galans.

Je feray la deſcription de cette feſte telle que je la vis le troiſiéme jour de Juillet 1667. par la faveur du Nazar ou grand Maître de la Maiſon du Roy, qui nous fit donner aux Hollandois & à moy une bonne place dans le Meidan vis-à-vis du *Déla* où eſtoit le Roy. Ce *Déla* eſt comme un grand ſalon bâti en ſaillie à côté de la porte du Palais de la hauteur d'un premier étage. Pluſieurs piliers ſoûtiennent le plat fond qui eſt enrichi de feüillages d'or & d'azur, & il y a au milieu une maniere d'étang ou de baſſin où l'on fait venir l'eau par une machine. Ce ſalon eſt ouvert de trois coſtez, le plus long eſt ſur la place, & au coſté oppoſé qui eſt fermé, on void dans la muraille & dans des niches qu'on y a faites, pluſieurs figures d'Anglois & d'Hollandois, tant d'hommes que de femmes, tenant le verre à la main & des bouteilles, & dans la poſture de gens qui boivent l'un à l'autre. Ce fut Cha-Abas II. qui s'aviſa de faire peindre cela par un Hollandois.

Sur les ſept heures du matin Cha-Sephi II. qui depuis a changé de nom, & preſentement s'appelle Cha-Soliman, accompagné des Grands de la Cour vint ſe mettre dans ſon trône qui eſtoit dreſſé au milieu du Déla, tous les Seigneurs demeurant debout. Dés qu'il fut aſſis on vit paroître au bout de la place le grand Prevoſt monté ſur un beau cheval, & ſuivi de quelques jeunes Seigneurs. Ils firent avancer le peuple qui eſtoit venu à cette feſte, afin que chacun paſ-ât en ſon rang. Car pour éviter le deſordre qui ſe faiſoit auparavant, un quartier de ville, ou comme une paroiſſe, voulant paſſer devant l'autre, le Roy ordonna que le grand Prevoſt ſeroit le maiſtre des cermonies, & aſſigneroit a chacun ſon rang. Comme il ſe mettoit en devoir de faire marcher ces quartiers ou Compagnies de ville qui ſont au nombre de douze, on luy fit faire alte pour laiſſer entrer dans la place un Cavalier armé d'un arc, d'un carquois & d'un ſabre, & ſuivi de ſept hommes qui portoient chacun une pique droite, & au bout de chaque pique il y avoit une teſte. C'eſtoient des teſtes d'Usbecks qui ſont voiſins & ennemis naturels des Perſiens. Le Roy commanda que l'on donnât cinq tomans à chacun de ceux qui portoient ces teſtes & qui les avoient coupées, & dix tomans à leur chef. Enſuite on fit entrer dans la place environ trois cent Turcs qui s'eſtoient enfuis des frontieres de Turquie, où l'on prenoit par force les païſans pour les mener en Candie.

Ils se plaignoient de ce que l'on avoit enfraint l'ancienne coûtume, qui renvoyoit les soldats en quartier d'hyver à la my-Octobre, & qu'on les contraignoit de faire la guerre l'hyver comme l'été, la Candie estant le cimetiere des Turcs, puisque rarement en voyoit-on revenir aucun. On fit avancer cette troupe au milieu de la place, où estant elle salüa le Roy par trois fois, le suppliant de permettre qu'ils habitassent dans son Royaume avec leurs femmes, leurs enfans & leur bestail. Le Roy ordonna qu'on les assistât de quelque argent, & que l'on pourvût à leur donner quelques terres pour les cultiver. Ensuite le grand Prevost se mit en devoir de faire avancer les Compagnies, & chacune avoit un brancart porté par huit ou dix hommes. Sur chaque brancart il y avoit une biere de trois à quatre pieds de haut & de cinq à six de long; & le bois du brancart estoit peint d'un feüillage d'or & d'argent, & la biere couverte d'un brocard. Dés que la premiere Compagnie eut eu ordre de marcher, on mena devant trois chevaux de main avec d'assez beaux harnois, & l'on avoit attaché aux côtez de la selle l'arc, les fleches, la rondache & le coutelas. Quand ils eurent avancé cent pas ou environ sur la place, & qu'ils commencerent à voir le Roy, ceux qui menoient ces trois chevaux les firent galoper, & toute la Compagnie qui les suivoit se mit à courir en dansant & faisant sauter la biere. Chacun jettoit aussi en l'air sa petite casaque, sa ceinture & sa toque, mettant ses doigts dans sa bouche pour fiffler plus haut. Il y en avoit d'autres qui estoient comme tout nuds, tels que je les ay dépeints au commencement de ce chapitre, & qui ayant deux gros cailloux dans les mains les frappoient l'un contre l'autre, criant comme des desesperez, *Hussein Hocen, Hocen Hussein*, jusques-là comme j'ay dit, que l'écume leur sortoit par la bouche. Aprés qu'ils eurent fait trois ou quatre tours sur la place, on fit avancer les autres Compagnies chacune en son rang, & precedée aussi de trois chevaux de main, qui representent les chevaux que ces Prophetes montoient quand ils combattoient. Elles firent toutes les mesmes grimaces & les mesmes tours que la premiere, & quand une Compagnie avoit passé on la faisoit tirer en un coin, pour laisser la place libre à celle qui la suivoit. On fit encore avancer deux autres Compagnies, chacune avec son brancart qui alloit devant. On voyoit sur le brancart une petite biere, & dans la biere un petit enfant qui faisoit le mort. Tous ceux qui accompagnoient ces deux enfans pleuroient & jettoient de grands

soûpirs. C'eſt la repreſentation des deux enfans de Huſſein. Quand le Prophete fut tué, ils furent pris par *Yerid* Kalife de Bagdad qui les fit mourir. C'eſt en cette occaſion qu'on voit jetter des larmes à un grand nombre de Courtiſannes qui viennent à cette ceremonie, & qui croyent en pleurant avoir remiſſion de tous leurs pechez. Quand tout ce peuple fut dans la place, malgré tout le bon ordre qu'y pût mettre le grand Prevoſt, il y en eût pluſieurs qui ſe bâtirent, faiſant gloire de ſe bien batre, principalement en la preſence du Roy, & dans l'opinion qu'ils ont que ſi quelqu'un eſt tué en cette occaſion, il eſt tenu pour Saint, comme en effet chacun donne alors quelque choſe pour le faire enterrer avec honneur. Le grand Prevoſt voyant que la querelle s'échaufoit, & que le deſordre pouvoit devenir plus grand, fit avancer cinq Elephans qui firent ceſſer le combat, & attirerent ſur eux les yeux de tout le peuple. Cha. Sefi qui eſtoit jeune n'avoit pas encore veu des Elephans faire ce que firent ceux-cy en ſa preſence. Ces Elephans marcherent l'un aprés l'autre ſelon leur qualité, c'eſt à dire ſelon qu'ils ont plus ou moins de paye, & qu'ils ſont le mieux inſtruits pour la guerre. Ce n'eſt pas que le Roy de Perſe ſe ſerve d'Elephans dans ſes armées; mais il garde par honneur ceux dont les Ambaſſadeurs des Roys des Indes luy font preſent. Ces cinq Elephans eſtoient couverts de grandes houſſes de brocard d'or avec une frange autour, & ſur le premier qui eſtoit le plus haut & le plus grand, il y avoit deux hommes, dont l'un eſtoit monté ſur le col qui eſt celuy qui gouverne l'Elephant, & l'autre ſur la croupe portant un grand Etendart où eſtoient les armes du Roy, attaché a une demi-pique. Sur chacun des quatre autres il n'y avoit que celuy qui gouverne l'Elephant. Quand ils furent devant le lieu où le Roy eſtoit aſſis, ils furent rangez tous cinq de front, & le plus grand qui eſtoit au milieu commença à alonger les pieds de devant, & porter en arriere les pieds de derriere, de ſorte que le ventre touchoit preſque à terre, & c'eſt la maniere dont l'Elephant fait la reverence. Les quatre autres en firent autant, & ayant tous porté le bout de leur trompe à terre, ils la releverent par deſſus leur teſte, ce qu'ils firent par trois fois. Enſuite on leur fit tourner le derriere où ils avoient la teſte, & on leva leurs houſſes, afin que le Roy vît qu'ils eſtoient bien entretenus & en bon état, aprés quoy leurs maiſtres les emmenerent.

A côté du ſalon où eſtoit le Roy, on avoit dreſſé comme un petit échafaut couvert de tapis, environ cinq ou ſix pieds plus bas

que celuy où eſtoit le Roy. Au milieu de l'échafaut eſtoit une grande chaiſe à bras couverte de velours noir, dans laquelle eſtoit aſſis un Moulla avec ſix autres Moullas autour de luy. Le Moulla fit un diſcours d'environ d'une demi-heure ſur la mort de *Huſſein* & de *Hocen*, & le diſcours fini le Roy luy fit donner le Calaat ou habit Royal, & en fit auſſi donner aux autres ; mais beaucoup moindres qué celuy du Moulla qui avoit parlé. Dés qu'ils eurent vêtu l'habit Royal, le meſme Moulla ſe remit dans ſa chaiſe, & fit une priere pour la ſanté du Roy & la proſperité de ſon regne.

Toute cette ceremonie dura depuis les ſept heures du matin juſques vers le midy ; aprés quoy le Roy ſe retira dans ſon *Haram*. Mais pour ce qui eſt du peuple il n'en demeure pas-là : Car il promene ces bieres par la ville tant que le jour dure, & quelque ordre que l'on y puiſſe apporter, quand deux Compagnies ſe rencontrent, ſoit pour avoir la main, ſoit pour paſſer devant, on les voit ſe battre & s'aſſommer ; car il ne leur eſt pas permis de porter d'autres armes que des bâtons qui ſont comme des leviers.

Quelque temps aprés la feſte de Huſſein & de Hocen, les Perſans en celebrent une autre, qu'ils appellent la feſte du Chameau en ſouvenance du ſacrifice d'Abraham. Ils ont cette feſte en grande veneration, & diſent que ce fut un Chameau que Dieu envoya en la place d'Iſmaël, & non pas un mouton (car ils diſent que ce fut Iſmaël qui devoit eſtre ſacrifié, & non pas Iſaac) Ils choiſiſſent pour cette ſolennité un des plus beaux Chameaux qu'ils puiſſent trouver, ils l'ornent & l'enjolivent de pluſieurs faux clinquans d'or & d'argent, & il eſt mené de grand matin hors de la ville, à une grande place qui eſt devant une Moſquée au delà de la riviere d'Iſpahan du coſté de Zulpha, & le Deroga qui eſt comme le grand Prevoſt l'accompagne avec tout le peuple. Le Roy avoit autrefois accoûtumé de ſe trouver à cette feſte, & je me ſouviens de l'y avoir vû ſuivy d'une partie des Seigneurs de la Cour ; mais depuis quelques années il ne s'y rencontre plus, & le Deroga y tient ſa place.

Dés que le Roy eſtoit arrivé pluſieurs Moullas faiſoient des prieres pendant un demi-heure, aprés quoy le Roy prenoit une maniere de javelot & le lançoit contre le Chameau. En l'abſence du Roy c'eſt le Deroga qui donne ce premier coup. En meſme temps le Chameau eſt porté par terre par des cordes qu'on luy a attachées aux pieds, & aprés qu'on luy a coupé le cou, le reſte

du corps est taillé en onze parts la teste faisant la douziéme, afin que les douze Compagnies d'Ispahan ayent chacun la sienne. Chaque Compagnie porte sa part au logis de celuy qui en est comme le Chef, & qui d'ancienneté a toûjours eu cet honneur. Cette part est gardée & salée jusqu'à la feste suivante, & celle de l'année de devant est cuite avec du ris, ce qui est le fondement du festin que fait le Chef à toute la Compagnie. Car cette part n'estant pas si grosse qu'elle pût suffire à tout le monde, & n'y en ayant guere que pour les principaux qui se tiennent bien-glorieux d'en pouvoir manger, on fait cuire quantité d'autre ris avec du mouton & des poules pour le reste de la compagnie, & de plus on distribuë aux pauvres de grandes aumônes. Voila de quelle maniere les Persans celebrent leurs deux grandes festes, & ce qu'en general on peut dire de la secte d'Ali, qui est une des deux grandes branches de la religion de Mahomet. Je viens maintenant à celle des Gaures ou Guebres qui sont les restes des anciens Persiens, dont j'ay parlé au discours de la Province de Kerman ou il y en a grand nombre, & qui ont leur quartier à Ispahan de l'autre costé de la riviere proche de Zulpha.

CHAPITRE VIII.

De la Religion des Gaures qui sont les descendans des anciens Persiens adorateurs du feu.

IL n'y a jamais eu de peuples plus jaloux de cacher les mysteres de leur religion que les Gaures, & pour découvrir ce que j'ay à écrire de la leur, il m'a fallu les pratiquer quelque temps en plusieurs de mes voyages, tant en Perse que dans les Etats du grand Mogol.

De l'Estat present des Gaures.

Depuis que les Persans commencerent à persecuter les Gaures, il s'en retira une grande partie à Surate, & en d'autres lieux de la Province de Guzarate. Aujourd'huy le Roy de Perse les laisse vivre en liberté, & il y en a plus de dix mille à *Kerman*, où sur la fin de l'année 1654. je demeuray trois mois pour terminer quelques affaires que j'avois avec eux, pendant lequel temps j'eus

assez de loisir pour me bien informer de la forme de leur Religion & de leurs coûtumes. Ceux qui habitent aux Indes sont tous gens de mestier, & la pluspart tourneur en yvoire; & ceux de Kerman travaillent en laine, comme je l'ay remarqué dans la description que j'ay faite de cette ville. A quatre journées de là ils ont un principal temple où leur Grand Prestre fait sa residence, & ils sont obligez d'aller une fois en leur vie en pelerinage en ce lieu-là. Il y a aussi des Gaures à Ispahan ville capitale de la Perse, comme je diray ailleurs.

De leur origine & de leurs Prophetes.

Ils disent que le pere de leur Prophete estoit Franc de nation, appellé *Azer* & sculpteur de son mestier. Qu'il sortit de son pays pour venir habiter le leur qui estoit alors la ville de Babylone, où il prit une femme qui se nommoit *Doghdon*. Qu'une nuit cette femme eût une vision, & qu'il luy sembla que Dieu l'envoyoit visiter du Paradis par un Ange, qui luy apporta de riches habillémens dont il la revêtit. Qu'une lumiere celeste se répandit aussi-tost sur son visage & la rendit belle comme le soleil, & que s'estant éveilée elle connut qu'elle estoit grosse, de laquelle grossesse est venu le Prophete qu'ils nomment *Ebrahim-zer Ateucht*. Que les Astrologues de ce temps-là eurent connoissance par la contemplation des astres de la naissance de cet Enfant envoyé de Dieu, qui devoit gouverner les hommes & regner dans les cœurs. Que ces mesmes Astrologues allerent declarer la chose au Roy, luy disant qu'il naîtroit un enfant qui luy enleveroit un jour sa couronne. Que ce Roy qui se nommoit *Neubrout*, & avoit acquis la couronne par tyrannie, de peur de la perdre commanda qu'on mit à mort toutes les femmes qui se trouveroient enceintes dans l'étenduë de son Empire, ce qui fut executé. Mais voicy le miracle qu'ils racontent, & qui sauva la mere & l'enfant.

Par une providence particuliere de Dieu, la grossesse de la mere de leur Prophete n'ayant pas paru comme celle des autres femmes, elle échapa de la mort & enfanta le Prophete en son temps. Son mari qui jusqu'alors n'avoit pas eu connoissance de ce mystere, voyant qu'il estoit en danger de perdre la teste s'il ne découvroit la chose au Roy, au cas que le Roy vint à la sçavoir d'ailleurs, fut luy avoüer qu'il luy estoit né un fils, & que sa femme avoit esté enceinte sans qu'il s'en fût apperçu. Qu'elle avoit par

ſon adreſſe échapé à la recherche de ceux qu'il avoit commis pour faire mourir toutes les femmes enceintes, & qu'ainſi l'enfant fut conſervé.

Cet enfant diſent les Gaures, ne fut pas plûtoſt né qu'il ſe prit à rire, contre la coûtume de tous les autres enfans qui pleurent en ſortant du ventre de leur mere comme reſſentans déja les miſeres de cette vie : car venant au monde pour y triompher des cœurs des hommes, ce devoit eſtre avec des marques de joye, & les peuples commençoient de leur coſté à ſe réjoüir des felicitez futures dont ils ſe flattoient. Cela eſtant rapporté au Roy il fit appeller ſes Aſtrologues, pour ſçavoir d'eux ce que pouvoit ſignifier une choſe ſi extraordinaire, & ce que devoit devenir cét enfant. Les Aſtrologues ne l'ayant pas ſans doute bien ſatisfait, il fit venir cét enfant en ſa preſence, & le voulut tuer de ſa main propre d'un coup d'épée, ce qu'il ne pût faire Dieu l'ayant puny ſur le champ & luy ayant fait ſecher le bras. Le Roy bien loin de s'humilier par un ſi viſible châtiment ſe laiſſa tranſporter à la colere, commandant qu'on allumât un grand feu & qu'on jettât cét enfant dedans pour y eſtre conſumé. Mais par la puiſſance de Dieu le feu qu'on avoit preparé pour brûler l'enfant, ſe convertit en vn lit de roſes où il repoſa fort doucement.

Ceux qui commencerent dés-lors à honorer ce petit Prophete, prirent de ce feu qui a eſté conſervé juſques à cette heure. Ils le gardent, diſent-ils, en memoire de ce grand miracle, & ils l'ont en grande veneration pour avoir ſervi à faire cunnoître le merite de leur Prophete, dont je parleray plus amplement dans la ſuite.

Le Roy n'en demeura pas là, & n'ayant pû eſtre convaincu de ſon impieté par ces deux merveilles, il fit preparer de nouveaux ſupplices au petit enfant. Mais Dieu châtia ſon incredulité & celle de ſon peuple, en leur envoyant une ſi grande abondance de moucherons & d'une nature ſi maligne, que tous ceux qui en eſtoient piquez mouroient ſans reſource, s'ils ne venoient promptement s'humilier devant le Prophete, & luy baiſer les pieds en témoignage de leur repentance. Le Roy qui continuoit dans ſon opiniâtreté en reçut une punition exemplaire ; car un de ces moucherons luy eſtant entré dans une oreille il mourut de ce ſupplice qui fut tres-cruel.

Celuy qui luy ſucceda ſe nommoit *Cha-Glochtés*. Il enrteprit auſſi au commencement de ſon regne de perſecuter le petit enfant, qui croiſſoit toûjours en âge & en vertu. Il le fit mettre en priſon ;

ſon ; mais il fut bien étonné quand auſſi toſt on luy vint rapporter qu'un cheval qu'il aimoit paſſionnement, ſe tenant aſſuré quand il le montoit à la guerre de remporter la victoire, avoit les quatre jambes perduës. Il fut plus ſage que ſon predeceſſeur, & reconnoiſſant d'où luy venoit une telle punition ; il fit ſortir le Prophete de priſon, luy demanda pardon de ſon incredulité, & le pria d'interceder pour le rétabliſſement des jambes de ſon cheval. Le Prophete voulant bien luy faire cette grace pria Dieu par quatre fois, & à chaque fois une des jambes du cheval revint à ſon premier état. Le Roy voyant cette merveille fut à demi converti, & reſolut de reconnoiſtre cet enfant pour Prophete. Mais voulant s'aſſurer davantage de la verité de ſa miſſion, il luy propoſa de ſe jetter dans un bain d'argent fondu qu'il luy feroit preparer, luy promettant que s'il en ſortoit auſſi ſain & entier qu'en y entrant, & luy & ſon peuple le recevroient comme envoyé de Dieu, & ſe ſoûmettroient à ce qu'il eſtoit venu leur enſeigner. Le Prophete accepta cet offre avec beaucoup de reſolution, & le bain eſtant preſt comme le Roy l'avoit propoſé il s'y jetta ſans crainte, & en ſortit comme il y eſtoit entré ſans avoir ſouffert le moindre mal. Alors le Roy l'adora, & tout le peuple qui eſtoit preſent le tenant pour veritable Prophete, & ils le nommerent *Zer-Ateucht*, comme qui diroit *Lavé d'argent*.

Ce Prophete voyant que tous les peuples univerſellement l'avoient en grande veneration, ſe cacha à leur yeux, & ils ne le virent plus. Ils ne ſçavent proprement ce qu'il eſt devenu, ce qui leur fait croire à la pluſpart qu'il fut enlevé en Paradis en corps & en ame. D'autres diſent qu'ayant trouvé auprés de Bagdad un cercuëil de fer dans le chemin il ſe mit dedans, & que le cercuëil fut emporté par les Anges. Ils donnent trois enfans à leur Prophete, mais qui ne ſont pas encore au monde, quoy que leurs noms leur ayent eſté déja donnez. Ils diſent que ce Prophete *Ebrahim* paſſant une riviere miraculeuſement ſans bateau, trois goutes de ſa ſemence tomberent dans l'eau, & qu'elles ſont là conſervées juſques ſur la fin du monde. Que Dieu envoyera une fille fort cherie de luy ſur cette meſme eau ; & que par la reception de la premiere goute de cette ſemence elle deviendra groſſe du premier enfant, qu'ils nomment par avance *Ouchider*. Il fera ſon entrée dans ce monde avec grande autorité, fera recevoir la loy que ſon pere *Ebrahim* avoit apportée, & preſchant avec eloquence la confirmera par pluſieurs mi-

racles. Le second qui s'appellera *Ouchiderma* sera conçu de la meſme façon ; il ſecondera les deſſeins de ſon frere, & l'aſſiſtant dans le miniſtere de la predication pour aller preſcher par tout le monde, fera arreſter le cours du Soleil l'eſpace de dix jours, pour obliger les peuples par ce miracle à croire ce qu'il leur annoncera. Le troiſiéme ſera conçu de la meſme mere comme les deux autres, & s'appellera *Senoëthotius* : Il viendra au monde avec plus d'autorité que les deux autres freres, pour achever de reduire tous les peuples à la religion de leur Prophete ; enſuite dequoy ſe fera la reſurrection univerſelle, auquel temps les ames qui ſont en Paradis ou en Enfer retourneront prendre poſſeſſion de leurs corps. C'eſt alors, diſent-ils, que les montagnes & tous les metaux qui ſont au monde fondront, & ſerviront à remplir ce grand cahos où eſt l'Enfer, & qu'ainſi la demeure des diables ſera ruinée. Aprés ce grand changement le monde ſera uni & agreable à habiter, & les hommes y auront chacun leur appartement, conformement à la qualité & au degré du bien qu'ils auront fait pendant leur vie. Mais leurs plus grandes delices ſeront de voir Dieu & de le loüer, & Ebrahim leur Prophete. Ils ajoûtent qu'avant la reſurrection, ceux qui ſont en Paradis ne voyent pas Dieu, ny meſme les Anges, à la reſerve d'un ſeul qui eſt toûjours auprés de Dieu, pour eſtre employé à ſon ſervice & executer ſes commandemens. Ce Paradis des Gaures eſt moins éloigné du bon ſens que celuy que Mahomet fait eſperer à ſes Sectateurs ; & en tout ce que j'ay repreſenté juſqu'icy de leur creance, il eſt aiſé de juger qu'ils ont eu une connoiſſance confuſe des myſteres de la Religion Chreſtienne, comme l'ont euë anciennement pluſieurs peuples d'entre les Payens.

Des Livres des Gaures.

Ebrahim-zer-Ateucht eſtant allé en corps & en ame en Paradis, ils reçurent par ſon moyen ſept livres de loix que Dieu eut la bonté de leur envoyer, pour eſtre inſtruits dans le chemin de leur ſalut. Ils en reçeurent enſuite ſept autres qui contenoient l'explication de tous les ſonges qu'on pouvoit faire ; & enfin ſept autres où eſtoient écrits tous les ſecrets de la medecine, & tous les moyens poſſibles pour ſe conſerver long-temps en ſanté. Ils diſent qu'il y a quatorze de ces livres qui ont eſté perdus, & que ce ſont ceux qui trait-

toient de la medecine & de l'explication des ſonges ; que lors qu'Alexandre le Grand vint conquerir leur pays, il fit emporter ces quatorze livres comme un grand treſor ; & pour les ſept autres livres où eſtoit écrite toute leur religion, parce qu'ils eſtoient en une langue qui n'eſtoit entenduë que des Anges, que de depit Alexandre les fit brûler, & qu'incontinent aprés Dieu le punit de ſa temerité, & luy envoya une horrible maladie dont il mourut. Quelques Preſtres & Docteurs qui s'eſtoient retirez aux montagnes pour ſauver leur vie du carnage, ſe raſſemblerent aprés la mort d'Alexandre, & voyant qu'il ne leur eſtoit reſté aucun de ces livres, ils en compoſerent un ſur ce que la memoire leur pût fournir de la lecture qu'ils avoient faite des autres. J'ay veu ce Livre qui eſt aſſez gros, & écrit d'un caractere tout particulier & fort different des caracteres Perſiens, Arabes, & Indiens. Leurs Preſtres meſme qui liſent dans ce livre n'entendent pas ce qu'ils liſent ; mais ils ont d'autres livres qui leur expliquent ce qui eſt contenu en celuy-là. Quand ils liſent dans ce livre, comme quand ils prient Dieu, ils ſe bandent la bouche d'un mouchoir, comme ayant peur que les paroles ne ſe mêlent avec l'air & n'en reçoivent quelque impureté.

De leur maniere de bapteſme.

Les Gaures n'ont point l'uſage de la Circonciſion ; mais à la naiſſance de leurs enfans ils pratiquent quelque choſe d'approchant de noſtre bapteſme. Quelque jours aprés que l'enfant eſt né, ils le lavent dans de l'eau où ils ont fait boüillir quelques fleurs, & durant ce lavement leur Preſtre qui y eſt preſent fait quelques prieres. Si l'enfant meurt ſans ce lavement, il ne laiſſe pas d'aller en Paradis ; mais les parens ont à rendre conte de leur negligence envers l'enfant, parce que ce lavement augmente ſon merite & ſa grace devant Dieu.

De leurs mariages.

La Religion des Gaures leur permet d'avoir cinq femmes s'ils les peuvent entretenir, & il ne leur eſt pas loiſible d'en repudier aucune, qu'en cas d'adultere fort évident, ou qu'elle ſe faſſe Mahometane ; encore faut il qu'ils attendent un an pour voir ſi elle ne ſe repentira point de ſa faute, & ſi elle vient à la reconnoiſtre le Preſtre luy donne une penitence de trois ans, aprés laquelle il les

remarie, & le mari & la feme retournent enſemble.

Quand on vient à la ceremonie du mariage, le Preſtre demande le conſentement à l'homme & à la femme en preſence de témoins ; aprés quoy il prend de l'eau ſur laquelle il fait quelques prieres, puis il leur en lave le front prononçant encore quelques paroles, & voila le mariage fait. Mais le mariage leur eſt deffendu juſqu'au troiſiéme degré, & ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'en demander diſpenſe.

Mais il faut remarquer que bien qu'ils puiſſent tenir cinq femmes, il n'y en a proprement qu'une de mariée, avec laquelle ils ſont obligez d'aller coucher au moins toutes les nuits du vendredy au ſamedy, & elle marche toûjours devant les autres Mais ſi elle demeure ſept ans ſans avoir d'enfans, le mari en peut épouſer une autre, ſans toutefois repudier la premiere, qu'il eſt tenu de garder & d'entretenir ſelon ſes moyens.

Dés que les femmes ou filles ſentent qu'elles ont leur ordinaires, elles ſortent promptement de leur logis, & vont demeurer ſeules à la campagne dans une petite hute faite de trois clayes avec une toille penduë au devant & qui ſert de porte. Pendant le temps que cela leur dure on leur porte tous les jours à boire & à manger, & quand elles en ſont quittes, chacune ſelon ſes moyens envoye au Preſtre un chevreau, ou une poule, ou un pigeon pour offrande, aprés quoy elles vont aux bains, & puis inyitent quelques-uns de leurs parens à manger.

De leurs jeunes & de leurs feſtes, & de leurs principales ceremonies.

Les Gaures boivent du vin tant hommes que femmes, & ils mangent du pourceau, pourvû qu'avant qu'ils le tuent ils l'ayent nourri de leurs propres mains. Ils prennent bien garde qu'il ne mange quelque ordure ; car ſi pendant qu'ils le nourriſſent ils s'étoient apperçus qu'il eût avalé quelque choſe de ſale, il leur eſt étroitement defendu d'en manger. Ils ne raſent point leurs cheveux comme font les autres peuples du Levant, mais ils les portent fort longs. Ils ne rognent point auſſi leurs ongles ; & s'il arrive par quelque diſgrace qu'ils ſoient contraints de couper leurs ongles ou leurs cheveux, ils portent ce qu'ils en ôtent dans un lieu deſtiné pour cet effet. Ils ont cinq jours dans l'année où ils ne mangent ny viande, ny poiſſon, ny beurre, ny œufs ; & trois autres jours où ils ne mangent abſolument rien juſqu'au ſoir. Ils

ont auſſi trente jours de feſte pour autant de leurs Saints, & ils les celebrent avec grande ſolènnité ſans qu'aucun d'eux oſe travailler. Mais celle de la naiſſance de leur Prophete ſe fait avec beaucoup plus de magnificence que les autres, & ils font ce jour-là de grandes aumônes.

Ils ont un jour dans l'année auquel toutes les femmes de chaque ville ou village s'aſſemblent, pour aller tuer toutes les grenoüilles qu'elles peuvent trouver dans la campagne, & c'eſt un commandement de leur Prophete, parce qu'un jour il en fut incommodé.

Leurs Preſtres ont des livres remplis de figures de mignature fort mal-faites, qui repreſentent comme les pechez ſeront punis en Enfer, & ſur tout le peché contre nature qu'ils ont en grande abomination parmy eux. Ils enſeignent qu'à la fin du monde l'Enfer doit finir, & que les diables finiront de meſme; mais que Dieu aura pitié des damnez & qu'ils iront en Paradis, comme ayant déja aſſez ſouffert pour leurs crimes.

De leurs funerailles.

Quand les Gaures ſont malades, ils apppellent leurs Preſtres à qui ils font une eſpece de confeſſion, & les Preſtres leur ordonnent de faire des aumônes & autres bonnes œuvres pour avoir pardon de leurs pechez.

Ils n'enterrent point leurs morts ni ne les brûlent. Il les portent hors de la ville en une grande place fermée de murailles, où il y a quantité de piliers de ſept à huit pieds de haut, & ils lient le mort debout à un de ces piliers le viſage du côté de l'Orient. Ceux qui ont accompagné le corps font leurs prieres de loin, juſques à ce que les corbeaux viennent, car autour de ce lieu-là il y en a toûjours grande quantité. Si l'un de ces corbeaux ſe vient jetter ſur l'œil droit du defunt, ils croyent que la perſonne eſt bien-heureuſe, & de la joye qu'ils en ont ils font de grandes aumônes, & vont tous dans un champ pour faire bonne chere. Mais ſi le corbeau ſe jette ſur l'œil gauche, ils tiennent cela pour un mauvais preſage, & s'en retournent tout triſtes ſans ſe parler l'un à l'autre, ſans faire des aumônes, & ſans boire ni manger. Comme j'ay dit ailleurs que trois mois durant j'eus quelques affaires à Kerman avec les Gaures, je n'ay pû me diſpenſer de me trouver deux ou trois fois à cette ceremonie,

De l'adoration du feu.

Les Gaures ne rendent pas au feu les honneurs qu'on pourroit s'imaginer ſous ce titre d'adoration. Ils n'en ſont pas idolâtres, & ils diſent qu'il ne reconnoiſſent qu'un ſeul Dieu Createur du ciel & de la terre, lequel ils adorent uniquement. Que pour ce qui eſt du feu, ils le gardent & le reverent en reconnoiſſance du grand miracle, par lequel leur Prophete fut délivré des flâmes, comme je l'ay dit cy-devant. Pendant que j'étois à Kerman je les prié de me faire voir ce feu, & ils me répondirent que cela ne ſe pouvoit, & que depuis quelque temps ils ne le faiſoient plus voir à perſonne, & voicy la raiſon qu'ils m'en donnerent. Un jour, me dirent-ils, que le Kan de Kerman voulut voir ce feu, il vint dans leur Temple, & n'ayant oſé le refuſer ils le luy montrerent. Mais le Kan s'eſtant attendu de voir quelque clarté extraordinaire, & differente de celle du feu d'une chambre ou d'une cuiſine, & n'ayant vû que la meſme choſe, il ſe mit à jurer & à cracher ſur le feu qu'on luy avoit montré. Ce feu ſacré ayant eſté profané de la ſorte s'envola en forme d'un pigeon blanc, & les Preſtres voyant que ce malheur leur eſtoit arrivé par leur indiſcretion, ſe mirent tous en priere avec le peuple, firent de grandes aumônes, & en meſme temps & en la meſme forme ce feu celeſte revint en ſon lieu. Leurs Preſtres leur en diſtribuent tous les mois une fois, & leur font payer aſſez cherement cette faveur. Quand ils veulent faire jurer quelqu'un, c'eſt en preſence de ce feu, & ils croyent qu'un homme ne peut eſtre ſi impie que de jurer fauſſement devant ce feu ſacré qu'ils prennent pour témoin de leur ſerment. Les Preſtres leur font apprehender de grands châtimens, & les menacent que ce feu celeſte les pourroit abandonner, s'ils eſtoient ſi méchans que de jurer fauſſement en ſa preſence.

De leurs mœurs & de leurs coûtumes.

Les Gaures ont un langage different du Perſien, & une écriture auſſi toute differente. Ils ont meſme tout une autre ſorte d'habits. Ce ſont gens qui aiment la bonne chere, & qui font grande profuſio.. de vin & d'eau-de-vie dans leurs repas. Ils ne mangent point de liévre, à cauſe que la femelle à ſes mois reglez comme les femmes; & c'eſt par la meſme raiſon qu'ils ne

mangent point auſſi de meures, croyant qu'en cela elles tiennent comme le liévre de la nature des femmes.

J'ay dit plus haut que les Gaures nourriſſent avec grand ſoin leur barbe & leurs cheveux, & que quand ils ſont contraints par quelque occaſion de les couper, ils ne peuvent les garder dans leurs maiſons, mais qu'ils les portent hors de la ville à un lieu qui eſt deſtiné pour cét effet. Mais il faut remarquer de plus, que quand il arrive qu'en ſe peignant la barbe ou la teſte il tombe quelques cheveux ſur leurs habits, & qu'ils y demeurent plus de ſix heures, il faut que ces habits ſoient lavez d'urine de vache ou de bœuf pour les purifier. Si par hazard ils rencontrent ou touchent quelque ordure, dés qu'ils vont au logis il faut qu'ils ſe lavent de la meſme urine. S'il arrive qu'un Preſtre qu'ils nomment *Cazi*, rencontre en ſon chemin un mort, & que par mégarde il vienne à le regarder, il eſt obligé de s'aller laver d'urine de vache, & cette urine eſt leur grande purification. Les Gaures ne ſont pas ſeuls dans cette ſuperſtitieuſe pratique, & l'on en fait autant en pluſieurs endroits des Indes. Auſſi diſent-ils que ce n'eſt pas de leur Prophete qu'ils tiennent cette coûtume, mais qu'elle eſtoit en regne long-temps avant luy. Je demanday à un de leurs Preſtres comment ils avoient reconnu la vertu de cette urine; & il me répondit qu'un certain perſonnage qui vivoit du temps du premier homme, ayant le bras gâté & fort noir de quelque accident qui luy eſtoit arrivé par la malice du diable, & s'eſtant endormi dans un champ, une goute de l'urine d'un bœuf qui s'eſtoit approché de luy rejallit ſur ſon bras, & rendit l'endroit de la peau où elle tomba entierement blanc & ſans tache. L'homme s'eſtant apperçû de cela aprés qu'il fut reveillé, & ayant ſuivy le bœuf juſqu'à ce qu'il eût envie d'uriner, il reçût cette urine ſur ſon bras, qui en fut parfaitement gueri & rendu blanc comme l'autre. Depuis ce temps-là, diſent-ils, la vertu de cette urine a eſté connuë, & ce leur eſt un purificatif contre toutes leurs impuretez. Ils s'en ſervent auſſi pour la compoſition d'une eau qu'ils font boire à ceux qui ſont tombez en quelque peché, & qui s'en ſont confeſſez. Ils nomment cette eau l'eau de *Cazi*, & cette urine dont ils la compoſent doit avoir eſté gardée l'eſpace de quarante jours meſlée avec de l'écorce de ſaule, & quelques autres herbes qu'ils y ajoûtent. Aprés que le penitent s'eſt confeſſé de ſon peché, ſi c'eſt un peché criant, il faut qu'il demeure dix jours dans la maiſon du *Cazi* à ne manger que ce que le Preſtre luy donne, & pour

ſon abſolution il ſe dépoüille tout nud, & on luy attache au gros orteüil droit un petit chien qui traîne par tout avec luy dans la maiſon du *Cazi*, tantoſt un jour entier, tantoſt plus long-temps, ſelon le peché commis. Eſtant en cette poſture il demande au *Cazi* qu'il le purifie, & que pour ce qui eſt de luy il croit eſtre purifié. Le *Cazi* luy répond que c'eſt au chien à le purifier, & qu'il eſt plus pur que luy. Enſuite il luy verſe de cette eau ſur la teſte juſques à ſept fois, puis luy en fait boire, & ainſi il eſt abſous de ſon peché. Le *Cazi* ne fait pas cela pour rien, il en coûte bon au penitent, qui aprés cette ceremonie donne à manger chez le *Cazi* à tous ſes amis. Eſtant ſurpris de cette ridicule ſuperſtition, je demanday à quelqu'un de ces gens-là, ſi les femmes faiſoient la meſme penitence devant le *Cazi*; & je ſçûs de luy que c'eſt la femme du *Cazi* qui fait faire la penitence aux femmes & aux filles.

Ils ont encore une étrange coûtume, qui eſt lors qu'un homme eſt à l'article de la mort, de prendre un petit chien & le mettre ſur ſa poitrine. Quand ils voyent qu'il expire ils appliquent la gueule du chien ſur la bouche de l'agonizant, & le font abboyer deux fois en cette poſture, comme s'ils vouloient faire entrer l'ame de cette perſonne dans le chien, lequel, diſent-ils, la livrera entre les mains de l'Ange qui eſt deſtiné pour la recevoir. De plus, ſi quelque chien vient à mourir ils le portent hors de la ville, & prient Dieu pour cette charogne, comme ſi l'ame de cette beſte recevoit quelque faveur aprés ſa mort par leurs prieres.

Des beſtes qu'ils eſtiment, & de celles qu'ils haïſſent.

Il y a des beſtes que les Gaures eſtiment fort, & à qui meſme ils rendent beaucoup d'honneur; & il y en a d'autres au contraire qu'ils ont en horreur; & qu'ils tâchent d'exterminer autant qu'il leur eſt poſſible, croyant qu'elles n'ont pas eſté crées de Dieu, mais qu'elles ſont ſorties du corps du diable dont elles ont gardé la malignité.

Les deux animaux qu'ils aiment le plus ſont le bœuf ou la vache, & le chien. Il leur eſt étroitement deffendu par leurs Prêtres de manger du bœuf ou de la vache, n'y d'en tuer. La raiſon pourquoy i's ont ces animaux en ſi grande veneration, eſt que le bœuf rend de grands ſervices à l'homme, labourant la terre qui produit des grains pour ſa nourriture. Pour la vache

ils

ils la conſervent encore plus cherement que le bœuf, à cauſe du lait qu'elle donne, & principalement à cauſe du remede qu'elle leur fournit pour ſe purifier & obtenir le pardon de leurs pechez.

Les animaux qu'ils ont fort en horreur, ſont les ſerpens, les couleuvres, les lezards, les crapaux, les grenoüilles, les écreviſſes, les fourmis, les rats, les ſouris, & ſur tout les chats, qui ont, diſent-ils, la reſſemblance du diable, qui leur a donné tant de force qu'on a de la peine à les tuer. L'horreur qu'ils ont de cét animal fait qu'ils n'en gardent jamais dans leurs logis, aimant mieux ſouffrir le deſordre que leur font les rats & les ſouris, dont ils ont l'adreſſe de ſe défaire.

Quant aux autres animaux ou inſectes dont je viens de parler, quand les Gaures ſont malades ils en envoyent chercher par de pauvres gens qu'ils payent pour cela, puis les font tuer, & mettent ce ſacrifice au nombre des bonnes œuvres qui ſoulagent l'ame d'un deffunt. Ce qui leur donne tant d'averſion pour ces animaux, eſt la croyance qu'ils ont auſſi qu'ils n'ont pas eſté créez de Dieu, mais du diable, & que ce ſont les bourreaux dont il ſe ſert pour tourmenter les damnez. Ils tâchent donc de les exterminer tant qu'ils peuvent, croyant faire une œuvre de charité en diminuant par ce moyen les peines des damnez, qui à la fin du monde iront, diſent-ils, en Paradis avec tous les autres.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier de la ridicule Religion des Gaures, à quoy je n'ay plus qu'à ajoûter que ce dernier Roy qu'ont eu les Gaures s'appelloit *Cha Iesherd*, qui fut chaſſé de ſon pays par *Omar* II. du nom ſucceſſeur de Mahomet. Cét Omar conquit toutes les terres du Roy des Gaures, & y établit des Gouverneurs, qui par la tyrannie qu'ils exerçoient envers les peuples les forçoient de ſe faire Mahometans.

DE LA RELIGION DES ARMENIENS, ET DE LEURS PRINCIPALES ceremonies.

CHAPITRE IX.

DE LA MANIERE DONT LES ARMENIENS consacrent & administrent la Communion.

JE ne parleray dans ce petit Traité de la Religion des Armeniens, que de leurs principales ceremonies, dont quelques particularitez assez remarquables ne sont peut-estre pas encore venuës à la connoissance de tout le monde.

Depuis que les Armeniens ont passé en Europe, leurs Eglises ont commencé d'estre mieux ornées qu'elles ne l'estoient auparavant. Ils n'épargnent rien pour embellir le Chœur & l'Autel, on marche par tout sur de beaux tapis, & ils employent pour la structure & ses enjolivemens les meilleurs ouvriers & les plus belles étofes qu'ils peuvent trouver. Le Chœur est plus élevé que la Nef de cinq ou six marches, & il n'y a qu'un Autel dans chaque Eglise, sur lequel ils mettent le pain qu'ils consacrent, sans y mettre d'abord le Calice où est le vin. Quand la Messe se dit en ceremonie par un Archevesque, on allume quantité de cierges à l'Evangile, & ces cierges sont comme des torches. Aprés l'Evangile plusieurs Novices prennent en leurs

mains des bâtons d'environ cinq pieds de long, & il y a au bout de grandes plaques de leton avec de petites ſonnettes, ce qui imite en les remuant le ſon des cymbales. Il y en a d'autres qui n'ont point de ces bâtons, & qui tiennent à chaque main une petite platine entourée de ſonnettes qu'ils batent l'une contre l'autre. Cependant les Eccleſiaſtiques & les Seculiers chantent enſemble, & leur chant eſt aſſez beau. L'Archeveſque a deux Eveſques à ſes côtez qui luy ſervent de Diacre & de Soûdiacre, & quand il eſt temps il vient ouvrir une feneſtre qui eſt dans la muraille du Chœur à côté de l'Evangile, & il en tire le Calice où eſt le vin. Puis avec toute cette muſique il fait le tour de l'Autel, où enſuite il vient poſer le Calice en diſant quelques prieres. Aprés le Calice à la main il ſe tourne vers le peuple, & le pain eſt au deſſus du Calice. Alors le peuple ſe proſterne à genoux, baiſe la terre, frape ſa poitrine, & l'Archeveſque cependant prononce ces mots; *C'eſt le Seigneur qui a donné ſon corps & ſon ſang pour vous.* Puis il ſe tourne vers l'Autel, & mange le pain trempé dans le vin; car il faut remarquer qu'ils ne boivent point le vin, mais qu'ils trempent ſeulement le pain dedans. Cela fait l'Archeveſque ſe tourne une ſeconde fois vers le peuple le pain & le Calice à la main, & ceux qui veulent communier viennent l'un aprés l'autre au bas du Chœur, où il n'eſt permis de monter à aucun ſeculier quel qu'il puiſſe eſtre. L'Archeveſque donne à ceux qui communient le pain trempé dans le vin qui eſtoit dans le Calice, & le pain dont les Armeniens ſe ſervent dans la communion eſt ſans levain, plat & rond, environ de l'épaiſſeur d'un écu & de la grandeur d'une hoſtie, le Preſtre qui doit conſacrer le faiſant luy-meſme le jour de devant. Ils ne mettent point d'eau avec le vin dans le Calice; car ils diſent que l'eau eſt pour le bapteſme, & que Jeſus-Chriſt prenant du vin lorſqu'il inſtitua la ſainte Cene, le but pur & ſans y meſler de l'eau.

Quand les Armeniens vont à la communion, l'Archeveſque ou le Preſtre dit ces paroles: *Je confeſſe & je crois que cecy eſt le corps & le ſang du fils de Dieu, qui oſte les pechez du monde, & qui eſt non ſeulement noſtre ſalut, mais auſſi de tous les hommes.* Le Preſtre dit ces paroles par trois fois au peuple, pour l'inſtruire & luy faire ſçavoir à quelle fin il prend le Sacrement. A chaque fois le Preſtre dit ces paroles, le peuple les repete mot pour mot; car il eſt tres-ignorant, & il y a tres-peu de femmes qui ſçachent lire ou écrire. Le Preſtre pour donner la communion.

au peuple, rompt l'hoſtie en petites tranches qu'il trempe dans le vin, aprés quoy il en donne à chacun des communians un petit morceau. Ce qui eſt ſurprenant, eſt qu'ils donnent auſſi la communion aux petits enfans de deux ou trois mois que les meres qui vont communier portent au bras; & le plus ſouvent ces petits enfans rejettent ce qu'on leur donne. Au reſte, ils ne communient point tout le temps de leur Careſme, parce qu'alors ils ne diſent point de meſſe que le Dimanche à midy, & ils nomment cette meſſe une meſſe baſſe, parce qu'ils ne voyent point le Preſtre qui ne prononce haut que l'Evangile & le Credo, & un grand rideau eſtant tiré devant l'Autel, qui empeſche qu'on ne voye ni l'Autel, ni le Preſtre qui conſacre. Ils diſent auſſi le Jeudy-ſaint une de ces meſſes baſſes à midy, & aprés la meſſe dite ceux qui veulent ſe confeſſer & communier le peuvent faire: mais d'ordinaire ils attendent au Samedy-ſaint, auquel jour ſe dit une de ces meſſes entre cinq & ſix heures du ſoir. Alors tout le peuple ſe confeſſe & communie, & aprés avoir communié, chacun a permiſſion de manger du poiſſon, des œufs, du beurre, de l'huile & de toute autre choſe, excepté de la viande. Le jour de Paſque à la pointe du jour on dit une meſſe baſſe, & à l'iſſuë le Preſtre ſe confeſſe encore & communie, enſuite de quoy il eſt permis à chacun de manger de la viande: mais il faut que les beſtes ſoient tuées du jour meſme de Paſques; car ſi elles eſtoient tuées de la veille ils n'en pourroient pas manger. Ils ont quatre autres feſtes dans l'année où ils obſervent la meſme ceremonie, ne mangeant ni viande, ni poiſſon, ni œufs, ny beurre, ni huile pendant huit jours; & ces quatre feſtes ſont Noël, l'Aſcenſion, l'Annonciation, & ſaint George. C'eſt particulierement à cette derniere feſte que les Armeniens pouſſent bien loin leur devotion; car il y en a qui ne mangent rien du tout trois jours de ſuite, & d'autres jeûnent cinq jours entiers.

CHAPITRE X.

De la maniere de conſacrer ceux qui veulent parvenir à la Preſtriſe, & de leurs auſteritez.

QUand un pere deſtine un de ſes enfans à l'Egliſe il le mene au Preſtre, qui luy met la chaſuble ſur les épaules

disant quelques oraisons, aprés quoy le pere & la mere ramenent l'enfant à la maison. Cette ceremonie se fait par sept fois en plusieurs années selon que l'enfant est jeune, jusques à ce qu'il soit en âge de dire la messe. S'il n'est pas destiné pour estre Moine, & que ce ne soit que pour la Prestrise, à la quatriéme fois qu'ils font la ceremonie de luy mettre la chasuble, ils le marient : car leurs Prestres se marient une fois, & quand la femme vient à mourir, s'ils veulent se remarier ils ne peuvent plus dire la messe. Les six premieres ceremonies estant faites, quand le jeune hommes vient à l'âge de dix-huit ans, qui est celuy où ils peuvent dire la messe, tant ceux qui sont pour estre Moines, que ceux qui sont Prestres mariez, on procede à la septiéme & derniere ceremonie, qui doit estre faite par un Archevêque ou un Evêque, & il revêt l'aspirant au sacerdoce de tous les habits que les Prestres portent quand ils celebrent la messe. Cela fait il entre dans l'Eglise, & n'en peut sortir d'un an, pendant quoy il est employé à tout le service Ecclesiastique. Le Prestre qui est marié, aprés avoir dit messe est cinq jours avant qu'il vienne en son logis boire ny manger, ny coucher avec sa femme. Et tant les Moines que les Prestres quand ils veulent une autre fois dire la messe, ils doivent demeurer cinq jours dans l'Eglise sans se pouvoir coucher, ni rien toucher de leurs mains, si ce n'est la cuilliere qui leur sert à manger ; & ils n'osent non plus ni cracher ni se moucher. Cinq autres jours apres que la messe est dite, bien que ce soient des jours ou autrement il leur seroit permis de manger de la chair & du poisson, ils n'en mangent point, & ne peuvent manger que des œufs sans beurre & sans huile, & du ris cuit au sel & à l'eau. Le matin avant que de dire la messe, si le Prestre avoit avalé par hazard une goute d'eau il ne pourroit celebrer.

Pour ce qui est de leurs austeritez elles sont grandes, & plusieurs Evêques ne mangent que quatre fois l'année de la viande & du poisson ; mais sur tout depuis qu'ils sont Archevêques ils ne vivent que de legumes. Ils ont six mois & trois jours dans l'année ou de caresme ou de jeûnes particuliers, & pendant ce temps-là tant les gens d'Eglise que les seculiers ne mangent que du pain, & quelques herbes comme elles viennent du jardin. A la feste de saint George ils jeûnent comme j'ay dit, fort austerement toute la semaine, & la pluspart ne mangent que le Jeudy, ayant pour ce saint-là une tres-grande veneration. Il y eut un Armenien de Zulpha faux-bourg d'Ispahan que l'on appelloit Teron, dont la superstition alla si avant qu'il fit jeûner son cheval avec luy, ne

luy donnant que rarement à boire & à manger durant toute la semaine. Pour ce qui eſt des pauvres gens de travail ils mangent quelques legumes cuites à l'eau & au ſel; car pendant le careſme ils ne peuvent non plus que les autres manger ni beurre ni huile; & quand ils ſeroient à l'article de la mort il ne leur ſeroit pas permis de manger de la viande aux jours defendus. Ils peuvent ſeulement prendre des noix ou des noiſettes, des amandes ou des piſtaches, ou quelque autre choſe dont l'on peut tirer de l'huile, & les piler & en mettre dans leur ris & leurs legumes & dans leurs herbages.

CHAPITRE XI.

Du bapteſme des Armeniens.

C'Est la coûtume des Armeniens de baptiſer les enfans le Dimanche, & s'ils en baptiſent quelques'uns dans la ſemaine, c'eſt qu'ils ſe trouvent en danger de mort. La ceremonie ſe fait de cette maniere. La ſage femme prend l'enfant qu'elle porte dans l'Egliſe, & le tient ſur ſes bras juſques à ce que l'Archevêque, l'Evêque ou le Prêtre qui doit baptiſer ait dit une partie de la Liturgie du Baptême. Alors celuy qui baptiſe prend l'enfant qui eſt nu, le plonge dans l'eau, & l'en ayant retiré le met ſur les bras du parrain, & lit encore quelques prieres. Pendant qu'il les lit il tient du coton dans ſes mains, qu'il tord & dont il fait un filet de demie-aune de long. Il en fait un autre de meſme longueur d'une ſoye rouge qui eſt plate, & de ces deux filets qu'il tortille enſemble il fait un petit cordon qu'il met au col de l'enfant. Ils diſent que ce cordon fait de deux fils differens, l'un de coton blanc, l'autre de ſoye rouge, ſignifie le ſang & l'eau qui ſortit du corps de JESUS-CHRIST lors qu'il fut percé d'un coup de lance à la Croix. Aprés ce cordon noüé au col de l'enfant, il prend de la ſainte huile pour l'en oindre en pluſieurs endroits du corps, en faiſant le ſigne de la croix ſur chaque endroit où il met de l'huile, & prononçant à chaque fois ces paroles: *Je te baptiſe au nom du Pere, du Fils & du ſaint Eſprit.* Il commence l'onction par le front, delà au menton, puis il vient à l'eſtomac, aux aiſſelles, aux mains & aux pieds.

Il eſt à propos de remarquer en quel temps & de quelle maniere ils font cette huile, dont ils oignent leurs enfans au baptê-

me, & ceux qui ſont à l'article de la mort. Tous les ſept ans la veille de la nôtre-Dame de Septembre, pour laquelle feſte ils font un petit careſme de huit jours, le Patriarche fait la ſainte huile, & il n'y a que luy ſeul qui a ce pouvoir. Il prend pour cette compoſition de toutes ſortes de fleurs odoriferantes, & de pluſieurs drogues aromatiques, & la principale de ces fleurs eſt celle que les Armeniens appellent en leur langue *Balaſſan-Iagué*, & que nous appellons en François *fleur de Paradis*. Quand cette huile eſt faite, le Patriarche en envoye dans des bouteilles par tous les Convents, tant de l'Aſie & de l'Europe que de l'Afrique, & s'ils n'ont de cette huile ils ne peuvent baptiſer.

La ceremonie du baptême eſtant achevée, le parrain ſort de l'Egliſe ayant l'enfant ſur ſes bras, & dans chaque main un cierge de cire blanche allumé. Selon la qualité du pere de l'enfant, quand on ſort de l'Egliſe des tambours, des trompetes, des hautbois & d'autres ſortes d'inſtrumens du pays font grande fanfare, & vont devant l'enfant qu'ils accompagnent juſques au logis, où eſtant arrivez le parrain le remet entre les mains de la mere. Elle ſe proſterne en meſme temps devant le parrain luy baiſant les pieds, & pendant qu'elle eſt en cette poſture le parrain luy baiſe le deſſus de la teſte. Le pere ny le parrain ne donnent jamais le nom à l'enfant, mais celuy qui le baptiſe luy donne le nom du Saint dont la feſte ſe rencontre le Dimanche du baptême. Si par hazard il n'y a point de Saint dans leur Calendrier ce jour de Dimanche, il prend le nom du premier Saint qui vient dans la ſemaine, & de la ſorte il n'y a point parmi eux de nom affecté. L'enfant eſtant de retour au logis il s'y fait aſſemblée de bien des gens, & le feſtin eſt preparé pour les parens & amis, & pour celuy qui a baptiſé l'enfant, & qui eſt ſuivi d'ordinaire de la plus grande partie des Prêtres & Moines du Convent, ou de la Parroiſſe où le baptême s'eſt fait. Le petit peuple s'engage tellement pour ces ſortes de feſtins, non ſeulement aux baptêmes, mais auſſi aux mariages & aux enterremens, que le plus ſouvent dés le lendemain ils n'ont plus de quoy vivre, & qu'ils ne peuvent payer ce qu'ils ont emprunté pour cette inutile dépenſe. C'eſt la coûtume en Perſe de faire donner aux coins des ruës des coups de bâton ſous la plante des pieds à ceux qui doivent & qui ne peuvent payer; & ils ſont quelquefois ſi mal-traitez (car cela ſe fait deux ou trois fois la ſemaine) que les ongles leur tombent des pieds, & qu'ils ne peuvent plus ſe ſoûtenir. Les creanciers en

uſent de la ſorte, afin que les parens & amis du debiteur en ayent compaſſion, & luy donnent de quoy payer ſes dettes. Mais ils trouvent le moyen de ſe derober à ce ſupplice, & quand ils voyent qu'ils ſont inſolvables ils ſe retirent dans le *Ali-Capi*, c'eſt à dire *la porte de leur Prophete*, qui eſt un lieu de retraite pour tous ceux dont les affaires vont mal, & qui ne peuvent ſatisfaire leurs creanciers. Ces lieux-là ſont ſi privilegiez que le Roy meſme ne peut les en tirer, & ils ſont nourris des rentes anciennes qui ſont affectées aux meſmes lieux, & des aumônes que l'on y fait tous les jours. Les Armeniens qui ſont pauvres, & qui ne veulent pas s'endeter pour le feſtin d'un baptême, ont introduit depuis peu une coûtume pour ſe mettre à couvert de la honte qu'ils croyent qu'il y a de ne pas faire grand chere à ſes amis dans cette rencontre. Ils font baptiſer l'enfant dans la ſemaine, ce qui fait croire que l'enfant eſt fort malade, d'autant plus qu'ils vont en hâte à l'Egliſe ſans nulle ceremonie, & qu'ils ne ceſſent de dire en pleurant que l'enfant s'en va mourir.

Si une femme eſt accouchée quinze ou vingt jours, & meſme deux mois avant Noël, ils different le baptême de l'enfant juſqu'à cette feſte, pourvû toutefois que l'enfant ne devienne pas malade. Voici quelle eſt la ceremonie que l'on fait d'ordinaire à ce baptême. Dans toutes les villes ou villages où il y a des Armeniens, & où il paſſe une riviere, ou qu'il s'y trouve quelque étang, ils ont deux ou trois bateaux plats couverts de tapis ſurquoy on marche, & on y dreſſe le jour de Noël une maniere d'Autel. Le matin dés que le ſoleil ſe leve tout le Clergé Armenien, tant du lieu que des lieux circonvoiſins, ſe rendent ſur ces meſmes bateaux vêtus de leurs ornemens avec les croix & les bannieres. Ils trempent la croix par trois fois dans l'eau, & à chaque foi ils y jettent de la ſainte huille. Aprés ils liſent la Liturgie ordinaire du baptême, & l'Evêque ou le Prêtre prenant l'enfant il le plonge dans l'étang ou dans la riviere juſques à trois fois, en diſant les paroles ordinaires; *je te baptiſe au nom du Pere*, &c. & en l'oignant d'huile comme j'ay dit cy-deſſus. C'eſt une merveille que la pluſpart de ces enfans ne meurent de froid quand la ſaiſon eſt un peu rude. Le Roy de Perſe ſe trouve d'ordinaire à cette ceremonie quand il eſt à Iſpahan, & il ſe rend à cheval au bord de la riviere avec les Grands de la Cour. La ceremonie achevée il va à Zulpha au logis du *Kelonter*, qui eſt le Gouverneur ou Juge des Armeniens, chez lequel le dîné eſt preparé. Il n'y a point de lieu au monde où l'on puiſſe traiter un Roy avec moins de peine que dans la

Perſe

Perſe. Car ſi un particulier prie le Roy à manger chez luy, & ſi ſa Majeſté veut luy faire cet honneur, il n'à qu'à aller trouver le chef des Officiers & luy porter vingt tomans, qui ſont environ trois cens écus, en luy diſant que ſa Majeſté vient prendre un repas dans la maiſon de ſon eſclave. Alors moyennant cette ſomme de vingt tomans, le chef des Officiers eſt tenu d'envoyer au logis de celuy qui traite le Roy, tout ce qui eſt neceſſaire pour le repas. Sans cela c'eſt une choſe qu'on ne pourroit entreprendre, le Roy ne mangeant jamais que dans la vaiſſelle d'or, ce qu'un particulier ne pourroit fournir. A l'iſſuë du repas on apporte au Roy le preſent qu'on luy fait toûjours dans ces rencontres, & qui d'ordinaire eſt quelque galanterie qui vient d'Europe, & qui ne vaut guere moins de quatre ou cinq mille écus. Quand ils n'ont rien de galant à luy preſenter, ils mettent pareille valeur dans un baſſin en ducats d'or de Veniſe, & l'offrent à ſa Majeſté avec de grandes ſoûmiſſions. Ils font auſſi des preſens à quelques Seigneurs & aux principaux Eunuques qui ſont à ſa ſuitte, ſans conter ce qu'ils envoyent à la mere du Roy s'il en a une, aux Sultanes ſes femmes & à ſes ſœurs. Ainſi ce feſtin ſe faiſant ſans embaras du coſté du traitement, ne ſe fait pas du coſté de la bource ſans grande dépenſe; mais les Armeniens de Zulpha peuvent aiſement la ſupporter. Je me ſuis trouvé deux fois à Iſpahan à cette ceremonie du baptême de Noël. La premiere fois j'y vis Cha-Sefi, & la ſeconde fois Cha-Abas II. ſon ſucceſſeur, qui prirent tous deux trop de vin, ce qui troubla leur raiſon, & les porta à des actions de cruauté qui terniſſent leur memoire. Cha-Sefi au retour de ce feſtin poignarda ſa femme mere de Cha-Abas, & Cha-Abas dans une pareille occaſion fit encore une action plus cruelle. Ayant trop bû à Zulpha, & eſtant de retour en ſon Palais il voulut encore boire, & forcer trois femmes à boire avec luy. Comme elles virent qu'il ne vouloit point metre fin à ſa débauche elles le laiſſerent ſeul, & le Roy de dépit qu'elles s'étoient retirées ſans ſon congé, & qu'elles ne vouloient pas luy tenir compagnie à boire, les envoya prendre par ſes Eunuques, & comme c'eſtoit en hyver commanda qu'on les jettât dans le feu, ce qui fut promptement executé. Ces pauvres femmes furent brûlées, & le Roy s'alla coucher. J'ay rapporté en paſſant ces deux hiſtoires pour montrer avec quelle ponctualité & promptitude les Roys de Perſe ſont obeïs, ſans qu'on oze examiner ſi leur commandement eſt injuſte ou équitable.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer des ceremonies & coû-

tumes des Armeniens dans leur bapteſme ; il faut voir auſſi comme ils en uſent dans leurs mariages & dans leurs enterremens.

CHAPITRE XII.

Du mariage des Armeniens.

LEs Armeniens marient d'ordinaire leurs enfans ſans que les deux parties ſe ſoient vûës, & meſme ſans que les peres ny les freres en ſçachent rien. Il faut que ceux qu'on veut marier ſe rapportent à ce que les peres ou les parens leur en diſent. Aprés que les meres ont conclu entr'elles le mariage, elles en parlent à leurs maris qui approuvent ce qu'elles ont fait. Sur cette approbation la mere du garçon avec deux vieilles femmes & un Preſtre viennent au logis de la mere de la fille, & luy preſentent une bague de la part de celuy avec qui on veut la fiancer. Le garçon paroit enſuite, & le Preſtre lit quelque choſe de l'Evangile pour benir les deux parties, aprés quoy on luy donne quelque argent ſelon le bien qu'à le pere de la fille. Puis on preſente à boire à la compagnie, & cela s'appelle les fiançailles. Quelquefois ils accordent les enfans quand ils n'ont encore que deux ou trois ans ; & meſme lors que deux femmes qui ſont amies ſe trouvent enceintes en meſme temps, elles ſe promettent de faire un mariage des deux enfans qu'elles portent, s'il arrive que l'une ait un garçon & l'autre une fille. Cela eſtant on les accorde dés qu'ils ſont nez, & depuis que le garçon a donné la bague, quand il ſeroit vingt ans ſans ſe marier, il eſt obligé d'envoyer tous les ans le jour de Paſques un habit à ſa maiſtreſſe avec tout l'aſſortiment ſelon la qualité de la fille. Trois jours avant que de celebrer le mariage le pere & la mere du garçon font preparer un feſtin, qu'ils font porter chez le pere & la mere de la fille où ſe trouvent les familles des deux parties. Les hommes ſont dans un lieu à part, & les femmes dans un autre ; car il ne mangent jamais enſemble dans des réjoüiſſances publiques. La veille des nôces l'époux envoye les habits à ſon épouſe, & quelque temps aprés il vient prendre ce que la mere de l'épouſe luy donne de ſon coſté. Que ſi l'épouſe n'a plus de mere, c'eſt quelque vieille de ſes plus proches parentes qui habille l'époux. Enſuite l'époux monte ſur un cheval & l'epouſe ſur

un autre, qui ont de magnifiques harnois avec des brides d'or & d'argent si ce sont gens riches ; & ceux qui sont pauvres & qui n'ont point de chevaux à eux, ont recours aux Grands qui leur en prestent volontiers pour cette ceremonie. En sortant du logis de la fille l'époux va devant, & a sur la teste un voile de gaze incarnate, ou d'un rets d'or & d'argent dont les mailles sont fort pressées, & qui le couvre jusqu'au bas de l'estomac. Il tient à sa main le bout d'une ceinture qui a trois ou quatre aunes de long, & l'épouse qui vient derriere à cheval tient l'autre bout. Elle est aussi couverte d'un grand voile blanc depuis la teste jusqu'aux pieds, & le cheval en est aussi à moitié couvert. Elle est si cachée sous ce voile, qui ressemble plûtost à un grand linceüil, qu'on ne luy voit que les yeux. Deux hommes marchent à costé de chaque cheval pour tenir les resnes ; & quand ce sont des enfans de trois ou quatre ans (car on les marie quelquefois dans ce bas âge) il y a trois ou quatre hommes pour les tenir sur la selle selon la qualité de leurs parens. Quantité de jeunes hommes, tant des parens que des amis des deux costez, viennent à la suite, les uns à cheval, les autres à pied, avec un cierge à la main comme s'ils alloient en procession ; & d'ailleurs les tambours, les trompetes, les haut-bois & autres instrumens à la mode du pays suivent toute la compagnie jusques à l'Eglise. Quand ils ont mis pied à terre chacun fait place à l'époux & à l'épouse, qui se vont rendre au pied de l'Autel tenant toûjours la ceinture, & il faut remarquer en passant que dans chaque Eglise les Armeniens n'ont qu'un Autel. Les époux se joignent alors & s'appuyent le front l'un contre l'autre ; puis le Prestre vient & tourne le dos à l'Autel, aprés quoy prenant la Bible il la met sur leurs testes qui luy servent de pupistre, & qui en sont assez chargées, parce que c'est d'ordinaire un gros in folio assez pesant. Il y demeure pendant qu'on lit le formulaire du mariage, & c'est le plus souvent un Evesque ou un Archevesque qui en fait l'office. Ce formulaire est fort approchant du nostre. L'Evesque demande à l'époux : *Ne prenez-vous pas une telle pour vostre espouse ?* Et à l'épouse : *Ne prenez-vous pas un tel pour vostre mari ?* Et ils répondent tous deux d'un signe de teste. La benediction matrimoniale estant faite ils entendent la messe, aprés quoy ils retournent tous ensemble au logis de la fille dans le mesme ordre qu'ils en sont partis. Les nôces durent trois jours, & il y a comme j'ay dit, de pauvres gens

qui se ruïnent en ces occasions, & qui ne se peuvent jamais remettre de la dépense qu'ils y ont faite. Il se boit plus de vin aux festins des femmes qu'à ceux des hommes. Le mari se couche le premier, la femme luy tire ses bas, & n'oste son voile qu'aprés avoir éteint sa chandelle. En quelque temps que ce soit les femmes se levent avant le jour. Il y a tel Armenien qui depuis dix ans qu'il est marié n'a jamais vû le visage de sa femme, & ne l'a jamais oüi parler; car quoy que le mari luy puisse dire & tous ses parens, elle ne répond que de la teste. Elles ne magent point avec leurs maris, & si le mari regale ses amis aujourd'huy, la femme traite ses amies le lendemain.

CHAPITRE XIII.

De la maniere dont les Armeniens enterrent leurs morts.

DE's qu'une personne est decedée, un homme destiné aux services mortuaires va promtement à l'Eglise querir un pot d'eau benîte, & l'ayant apportée au logis du defunt il la jette dans un grand vaisseau plein d'eau dans lequel ils mettent le corps mort. Cet homme s'appelle *Mordichou*, c'est à dire celuy qui lave les morts, & ces Mordichous sont en telle horreur parmi le peuple, que c'est une infamie d'avoir mangé avec ces sortes de gens. Tout ce qui se trouve sur le mort lors de son decés luy appartient, fût-ce quelque belle bague, & c'est la coûtume dans le Levant de coucher avec le caleçon, la chemise & la camisole, parce qu'on ne se sert point de draps. Aprés que le mort a esté lavé on le revêt d'une chemise blanche, d'un caleçon, d'une camisole & d'une toque, & il faut que le tout soit neuf sans avoir jamais servi à aucun autre. Puis on le met dans un grand sac de toile neuve, & ils cousent ensuite la bouche du sac. Cela estant fait les Prestres viennent prendre le corps pour le porter à l'Eglise, & il est accompagné de tous les parens & amis du defunt qui tiennent tous un cierge à la main. Quand ils sont à l'Eglise ils posent le corps devant l'Autel où le Prestre dit quelques prieres, puis on allume des cierges autour du corps, & on le laisse en cét état toute la nuit. Le lendemain matin un Evesque ou un simple Prestre dit la messe, à l'issuë de laquelle on porte le corps devant la porte de l'Archevesque ou de l'Evesque du lieu, où il est accompagné de ses parens & amis, & de

tout le peuple qui s'eſt trouvé à l'Egliſe, la pluſpart ayant un cierge à la main. Eſtant arrivez devant cette porte, l'Eveſque ſort de ſon logis & vient dire un *Pater* pour l'ame du defunt. Cet acte fini, la pluſpart de ceux qui ont accompagné le corps depuis l'Egliſe juſques à la porte de l'Eveſque ſe retirent chez eux, & il ne reſte que les parens & quelques amis. Alors l'Eveſque & les Preſtres font prendre le corps par huit ou dix pauvres qui ſe trouvent là, & qui le portent au cimetiere. Le long du chemin on chante quelques oraiſons, que les Preſtres continuent en dévalant le corps dans la foſſe. Puis l'Eveſque prend de la terre par trois fois en diſant ces mots: *Tu és venu de terre, & tu retourneras en terre, & demeures-y juſques à ce que noſtre Seigneur vienne.* Ces paroles dites on remplit la foſſe. Ceux des parens & amis qui veulent retourner au logis du defunt y trouvent le dîné preſt, & meſme s'il ſe preſente quelques autres gens ils ne ſont pas refuſez. Ils ont auſſi accoûtumé de donner à dîné & à ſoupé pendant ſept jours à quelques Preſtres, & à quantité de pauvres quand ils en ont le moyen. Ils ne croyent pas que l'ame du defunt ſoit ſauvée, s'ils ne font cette dépenſe quand ils le peuvent. Et c'eſt d'où procede que la pluſpart de ceux du menu peuple ſont toûjours miſerables, & comme eſclaves des Mahometans, à cauſe de l'argent qu'ils empruntent & qu'ils ne peuvent payer.

Quand un Archeveſque ou Eveſque meurt, ils font cecy de plus qu'à un ſeculier. Quand la meſſe eſt dite, un Archeveſque ou Eveſque qui ſe trouve là écrit un billet, & coupant le ſac où eſt le mort, luy met dans la main le billet où ſont écrits ces mots: *Souvien-toy que tu és venu de terre, & que tu retourneras en terre.*

Si l'un de leurs eſclaves meurt avant que ſon maître luy ait donné ſa liberté, quand le corps eſt dans l'Egliſe le maître écrit un billet, ſur lequel il met ces mots: *Qu'il n'ait point de regret, je le tiens franc, & luy donne la liberté.* Car ils croyent qu'en l'autre monde on luy reprocheroit qu'il ſeroit eſclave, & que ſon ame en pourroit ſouffrir quelque douleur. Que ſi l'eſclave n'a point de maiſtre, la maîtreſſe ou à ſon défaut les enfans font le billet. Quand il arrive qu'un Armenien ſe défait luy-meſme, on ne fait point ſortir le corps par la porte du logis, mais on fait un trou en quelque endroit du mur qu'on trouve le plus commode pour mettre le corps dehors, & de là il eſt porté en terre ſans nulle ceremonie.

La nuit qui precede la feſte de ſainte Croix, hommes, femmes & enfans vont au cimetiere, où ils portent quantité de vivres, & ils n'oublient pas le vin. D'abord ils ſe mettent à pleurer ſur la tombe du mort, & aprés avoir eſté quelque temps dans ce lugubre exercice chacun mange & boit; & ainſi ils paſſent toute la nuit à pleurer par intervales & à faire bonne chere.

Les pauvres gens ſe paſſent quelquefois des autres dépenſes qui ſe font aux bapteſmes, aux mariages, & aux obſeques des morts; mais pour ce qui eſt de la nuit de devant la feſte de ſainte Croix, ils s'eſtimeroient les plus malheureux du monde s'ils n'avoient de quoy porter à boire & à manger à ces cimetieres, où ils vont plûtoſt pour ſe réjouïr que pour prier Dieu pour les ames des defunts.

En general les Armeniens ſont fort attachez à leurs coûtumes & à leurs ceremonies, & bien qu'il y en ait parmy eux qui embraſſent le Mahometiſme pour les intereſts du monde, ces exemples ſont fort rares, & il s'en trouve au contraire d'aſſez fermes & conſtans quand il faut ſoûtenir leur Religion contre les perſecutions des Mahometans. Le chapitre ſuivant en donnera des exemples.

CHAPITRE XIV.

Exemples de la fermeté des Armeniens à ſoûtenir leur Religion contre les perſecutions des Mahometans.

S'Il y a des Armeniens qui ont la foibleſſe de quitter quelquefois leur Religion, ou par quelque dépit, ou par quelque honteux intereſt qui les y pouſſe, la pluſpart y reviennent par une ſerieuſe repentance, & il s'en voit peu qui ſe rangent pour jamais du parti Mahometan. Quand un Armenien qui eſt tombé de la ſorte veut revenir à l'Egliſe pour reconnoître ſa faute, il n'en peut avoir l'abſolution que dans le meſme lieu où ſon abjuration a eſté faite, & on la luy refuſeroit en tout autre ville ou village où il la voudroit demander. Ce qui les porte le plus ſouvent à ce changement, eſt lorſqu'il y a de jeunes gens qui ont dépenſé leur bien, & que leur pere ne leur en veut plus donner pour le conſumer dans la débauche. Alors quelques-uns ſe vont faire Mahometans pour joüir du benefice de la loy d'Ali, qui porte que quand un Chreſtien s'eſt rendu Mahome-

tan tout le bien de ſon pere luy doit appartenir, ſans que ſes freres y puiſſent avoir part. Quand meſme il ne ſeroit que couſin il prend alors le bien de ſon oncle; & il faut remarquer que cette regle ne s'obſerve que pour les Chrétiens ſujets du Roy de Perſe. Mais depuis quelques années les Armeniens ont pourveu en quelque maniere à empeſcher ce deſordre. Car quand ils voyent dans la famille quelque débauché, le pere ou l'oncle fait de bonne heure une feinte vendition de ſes biens à quelqu'un de ſes fideles amis. Il faut que le contract ſoit paſſé pardevant le Moufti ou le Cadi, qui voyent bien que ce n'eſt qu'une feinte, mais qui toutefois n'en diſent mot; & cela eſt cauſe que peu de ces jeunes Armeniens changent aujourd'huy.

Il y en eut un qui eſtoit venu à Smyrne avec quantité de marchandiſes, & pour en fruſtrer ſon pere & ſes freres ſe rendit Mahometan. Aprés avoir dépenſé en débauches une partie de ſon bien, il revint aux trois Egliſes où le grand Patriarche fait ſa reſidence, pour avoir abſolution de ſa faute. Mais il ne la put obtenir, & le Patriarche luy dit qu'il falloit neceſſairement qu'il retournât au lieu où il avoit fait l'abjuration, & qu'il reconnût ſa faute devant l'Eveſque de Smyrne. Eſtant touché d'une veritable repentance il fit ce que le Patriarche luy ordonnoit, & quelques jours aprés avoir fait la penitence qui luy fut enjointe, & donné aux pauvres la plus grande partie de ce qu'il luy reſtoit de bien, il fut trouver le Cadi, à qui il tint ce diſcours avec une reſolution admirable. Tu ſçais, luy dit-il, qu'il y a quelques années que je me ſuis fait Mahometan, & je viens te declarer que je m'en ſuis repenti & que je m'en repens, comme d'une mauvaiſe loy que j'avois embraſſée en reniant le Sauveur du monde, & qu'ainſi je n'ay que trop merité la mort. D'abord le Cadi crut que c'eſtoit quelque trait de folie dont il le pourroit guerir, & tâcha de le ramener doucement par de belles eſperances. Mais voyant que l'Armenien perſiſtoit dans ſa declaration, & s'emportoit en des blaſphêmes contre Mahomet, il le fit mener à la place, où il fut incontinent mis en pieces à coups de ſabre & de fleches qui luy percerent le corps. On peut dire à la loüange des Armeniens, que bien qu'ils ſoient aſſez ignorans & mal inſtruits dans leur Religion, toutefois quand il leur arrive quelque diſgrace, & qu'il faut qu'ils meurent pour leur foy, ils vont au ſupplice courageuſement & avec joye.

L'an 1651. dans Diarbekir ville de la Meſopotamie, il ſe fit un mariage d'un jeune Turc avec une fille de ſa nation. La mere

de l'époux eſtoit grande amie d'une Armenienne des premieres de la ville, & cette femme n'avoit qu'un fils de dix à douze ans. Elle fut priée aux nôces du Turc, & elle ne pût refuſer de s'y trouver aprés les grandes ſolicitations de ſon amie. L'enfant de l'Armenienne qui avoit eſté preſent lors que la mere de l'époux vint inviter la ſienne, ſouhaita d'eſtre auſſi à cette feſte, & demanda à ſa mere ſi elle ne l'y meneroit pas. Cette femme qui n'ignoroit pas les coûtumes du pays, dit à ſon fils que cela ne ſe pouvoit faire, & qu'au deſſus de l'âge de cinq ou ſix ans il n'étoit pas permis à aucun garçon de ſe mêler parmi les femmes & filles Turqueſques. L'enfant ne ceſſa pas pour cela de prier encore ſa mere de le mener avec elle, & une tante qui ſe trouva là pour complaire à ſon neveu, dit qu'elle l'habilleroit en fille & qu'on n'y prendroit pas garde. En un mot, la mere ſe laiſſa perſuader par la tante & par l'enfant, & le jour venu elle le mena avec elle traveſti en fille. Les nôces en Turquie durent au moins ordinairement trois jours, & il ſe trouva en celles là une vieille femme qui avoit toûjours l'œil ſur l'enfant de l'Armenienne, qu'elle trouvoit trop adroit & trop agile pour une fille, particulierement quand il danſoit. Le ſoir les conviez s'eſtant retirez cette vieille prit à part la mere du marié, & luy dit qu'elle ne croyoit pas que l'Armenienne ſon amie eût amené une fille, & qu'à toutes ſes actions elle jugeoit que c'eſtoit un garçon que l'on avoit déguiſé. Le lendemain toute la compagnie s'eſtant raſſemblée, la vieille Turque vint faire le meſme diſcours à la mere & à la tante du jeune Armenien, & ces deux femmes témoignant d'en eſtre fort offenſées, & afirmant que c'eſtoit une fille, la Turque pour n'en avoir pas le démenti trouva moyen de prendre l'enfant, & l'ayant mené dans la chambre des eſclaves de la mere du marié, elles luy abatirent ſon caleçon (car les filles en portent dans le levant de meſme que les garçons) & elles trouverent que la vieille ne s'eſtoit pas trompée dans ſon jugement. Le bruit s'en répandit auſſi-toſt dans le logis, & ce bruit fut ſuivi d'un grand tumulte. Tous les gens de la nôce crierent que les chambres eſtoient ſoüillées, & que l'Armenienne avoit fait cela pour ſe mocquer d'eux & en deriſion de leur loy. Sur ces entrefaites pluſieurs des principaux Mahometans de la ville accoururent au logis du marié, & ſe ſaiſiſſant de la mere, de la tante & de l'enfant les menerent au Bacha afin qu'il en fiſt juſtice. Le Bacha renvoya les deux femmes, & garda l'enfant ſept ou huit jours croyant que le peuple ſe pourroit appaiſer. Mais

il eut

il eut beau flater cette populace, & luy remontrer que ce n'étoit qu'un enfant; le pere offrit en vain de donner la moitié de ce qu'il peſoit en or, tout ce que l'on put faire & dire ne ſervit de rien, & le Bacha qui ſe vit preſſé du peuple, ne voulant pas donner ſentence de mort contre l'enfant, le remit entre les mains des parens du marié, qui exercerent ſur luy des cruautez inoüies. Ils menerent ce pauvre enfant au milieu de la grande place de la ville, & l'ayant dépoüillé nud à la reſerve de ſon caleçon, ils commencerent à l'écorcher vif depuis le col juſques à la ceinture, ne luy oſtant pour ce jour-là que la peau du dos. L'ayant laiſſé là toute la nuit avec bonne garde, ils revinrent le lendemain pour luy écorcher l'eſtomac & les bras. Le Cadi & le Moullah & pluſieurs des principaux Mahometans de la ville exhortoient l'enfant à embraſſer leur loy, & à ne ſouffrir pas que l'on luy fiſt plus de mal. Sa mere y vint auſſi, & l'embraſſant tendrement le conjura d'avoir pitié d'elle & de luy-meſme, & de ſe rendre Mahometan pour ſauver ſa vie. Mais ni ſes larmes, ni toutes les paroles les plus touchantes que la douleur luy mit à la bouche, ne furent pas capables d'ébranler la conſtance de l'enfant. Il répondit à ſa mere d'une voix ferme qu'il avoit ſouffert patiemment & qu'il ſouffriroit encore, que les tourmens ne luy faiſoient point de peur; mais que ſa plus grande douleur eſtoit que ſa propre mere le ſollicitoit à renier ſon Sauveur, ce qu'il ne feroit pas. Les Turcs impitoyables au lieu d'eſtre touchez de la conſtance de cét enfant, continuerent de luy écorcher les bras & l'eſtomac, & aprés cette cruelle action le laiſſerent encore là ſous bonne garde juſqu'au lendemain. Car ils avoient deſſein de luy écorcher tous les jours quelque partie de ſon corps juſqu'à ce qu'il expirât. Enfin le Bacha ayant horreur de ces cruautez, vint le lendemain de grand matin à la place avec ſes gardes, & luy fit couper la teſte. On croit qu'il eut ſous main quelque ſomme d'argent pour ſauver l'enfant des nouveaux ſupplices qu'on luy preparoit.

L'exemple qui ſuit de la conſtance dans la foy d'un autre jeune Armenien, n'eſt pas moins digne d'admiration que le precedent. La ville de Van eſt plus peuplée d'Armeniens que de Turcs, ce qui eſt cauſe que les uns & les autres ſe frequentent avec aſſez de familiarité, & qu'ils ſont ſouvent enſemble. Quand on ſort de l'école tant Turqueſque qu'Armenienne les enfans joüent peſle meſle les uns avec les autres, & font quelquefois des partis pour ſe batre à coups de pierre. Il arriva mal-heureuſement

un jour que dans un pareil défi un jeune Armenien de l'âge de douze ans ou environ, attrapa un jeune Turc à la temple gauche, & le coucha mort par terre. Il fut auſſi-toſt ſaiſi par les autres enfans Turcs, qui aſſiſtez de quelque canaille qui ſe trouva là le menerent au Bacha. Le pere, la mere & les parens de l'enfant mort vinrent auſſi-toſt demander juſtice accompagnez de toute la populace, & ils crioient tous au Bacha qu'il falloit que l'enfant Armenien ſe fiſt Mahometan, & qu'il payeroit ainſi le ſang du mort. Les parens de l'Armenien ſe trouverent auſſi auprés du Bacha pour ſa défenſe, & remontrerent que c'eſtoient des enfans qui joüoient enſemble, & que le leur avoit couru la meſme riſque que le jeune Turc. Pour tâcher de vuider l'affaire plus aiſement, ils offrirent une ſomme conſiderable d'argent pour retirer leur enfant; mais les parens du mort ne voulurent point oüir parler d'accommodement, & preſſerent le Bacha de rendre juſtice. Le Bacha auroit bien ſouhaité de ſauver l'enfant, mais ſe voyant preſſé de donner ſentence il falut qu'il le livrât aux parens du mort, leur diſant que de la meſme maniere que leur enfant eſtoit mort ils devoient faire mourir le jeune Armenien. Les Turcs ſe ſaiſirent incontinent de l'enfant, & l'ayant mené à la meſme place où l'autre avoit eſté mal-heureuſement tué, il receut les premiers coups de pierre du pere & de la mere de l'enfant mort. Enſuite toute la canaille ſe jetta deſſus, & il fut aſſommé à coups de pierre. Ce fut une choſe admirable de voir la conſtance de cét enfant, qui ſans nulle emotion & la joye ſur le viſage, alloit criant à ſes camarades Armeniens qui le ſuivoient en pleurant, qu'il alloit mourir pour la foy de JESUS-CHRIST, & que s'il leur en arrivoit autant ils fiſſent comme luy, ſans craindre la mort ni les plus cruels ſupplices. Aprés qu'il fut mort ſes parens emporterent le corps, & le firent enterrer le plus honorablement qu'il leur fut poſſible.

C'eſt la coûtume entre les marchands du Levant, qu'en arrivant en quelque ville de negoce ils vont d'abord aux lieux où l'on prend le tabac & le caffé. Ces ſortes de lieux ſont de grandes ſales baſſes aſſez propres qui ſont la pluſpart voûtées, & au milieu deſquelles il y a d'ordinaire comme une maniere de petit étang autour duquel il y a des bancs dreſſez en amphitheatre. Un marchand Armenien venant des Indes avec quantité de marchandiſes arriva au Caire, & fut d'abord à un de ces rendez-vous de tabac & de caffé. S'eſtant aſſis & la chaleur eſtant grande, il oſta ſa toque qui eſtoit à l'Armenienne & de diverſes cou-

leurs & la mettant derriere luy il ne laiſſa ſur ſa teſte que ſa petite calote. Pendant que les marchands & autres ſortes de gens ſont en ces lieux-là à fumer & à boire, il vient d'ordinaire un Moullah de ceux qui ſe meſlent de predire, & il ſe promene autour de l'étang, où en recitant quelques poëſies, ou en expliquant quelque choſe de la loy. Quand il a eſté environ une heure dans cét exercice, il dit aux marchands qu'à la bonne heure ils peuvent aller à leurs affaires, & qu'ils en auront une heureuſe iſſuë. Auſſi-toſt chacun ſe leve en luy donnant quelque choſe, & va où ſes affaires l'appellent.

Le marchand Armenien eſtant preſt à ſe lever, un Turc qui eſtoit aſſis derriere luy luy cacha ſa toque, & prenant ſon turban blanc il le luy mit ſur la teſte Auſſi-toſt tous les marchands Turcs qui eſtoient preſens vinrent ſaluër l'Armenien, & luy dire qu'ils ſe réjoüiſſoient de ce que Dieu luy avoit fait la grace d'embraſſer la bonne loy. L'Armenien bien ſurpris, prend le turban, le jette contre terre en preſence de toute la compagnie, & le foule aux pieds. Cette action de mépris irrita tellement les Turs, qu'en meſme temps ils ſe ſaiſirent de luy pour le mener au Bacha, devant lequel il eut beau ſe vouloir juſtifier, proteſtant qu'on luy avoit mis malicieuſement le turban ſur la teſte; les Turcs ſoûtenoient le contraire, & aſſuroient qu'il l'avoit pris luy-meſme; & pendant cette diſpute le Moufti & le Cadi arriverent ayant eſté avertis de cette affaire. Ils s'informerent comme elle s'eſtoit paſſée, & le témoignage des Turcs ayant eſté crû, il fut conclu qu'il faloit que l'Armenien perdît la vie, ou qu'il embraſsât la loy de Mahomet. Ayant proteſté qu'il n'en feroit jamais rien ils le mirent en priſon, où aprés avoir eſté quelques jours on luy declara qu'il avoit eſté arreſté, que s'il ne ſe vouloit pas faire Mahometan, il ſeroit mené à la place & brûlé tout vif. La peur de cét horrible tourment le fit chanceler, & enfin il tomba tout-à-fait & embraſſa le Mahometiſme. Quatre ou cinq ans aprés revenant des Indes au Caire, un jour que le Bacha tenoit conſeil avec les Grands du pays, & que ſelon la coûtume il donnoit audience publique (ce qui ſe faiſoit deux fois la ſemaine) il entra dans la ſale, & s'aprochant le plus prés qu'il put du Moufti, en preſence de toute l'aſſemblée il prit ſon turban & le luy jetta au viſage, en luy diſant ces genereuſes paroles: *Tien, chien, tu es cauſe que j'ay porté cela ſi long-temps, de quoy je me ſuis repenti, & je m'en repens encore de tout mon cœur; car je ſçais que ni toy, ni ta loy ne valent rien.* En meſme-temps chacun ſe jetta ſur luy,

on le traîna à la place, & il mourut au milieu des flâmes avec une conſtance digne d'admiration.

J'ajoûteray enfin un exemple aſſez particulier d'un Cafre qui avoit eſté élevé dans la Religion Armenienne. Un riche marchand de Zulfa nommé *Cotgia Soultenon* eſtoit aimé de Cha-Sephi qui alloit quelquefois manger familierement chez luy. Mais par malheur le Roy y ayant un jour fait bonne chere, & bû & mangé avec excés, & eſtant le ſoir de retour en ſon Palais il ſe trouva fort mal, & le bruit courut d'abord qu'il avoit eſté empoiſonné au feſtin que luy avoit fait le Zulfalin. Ce bruit vint incontinent à ſes oreilles, & de la peur qu'il eut que ſi le Roy venoit à mourir on ne ſe ſaiſit de luy pour luy faire ſouffrir de cruels ſupplices, il prit du poiſon dont il mourut deux jours aprés. Le lendemain au ſoir le Roy ſe porta mieux, & le jour ſuivant il ſe trouva en parfaite ſanté, le pauvre Armenien s'étant trop hâté de ſe donner la mort, dont le Roy témoigna d'être fâché & avoir regret de ſa perte.

C'eſt le meſme *Cotgia Soultenon* qui fut maître de celuy dont je vais conter l'hiſtoire. Comme il envoyoit des Facteurs de tous côtez, un jour l'un d'eux luy amena un Cafre qui venoit de la côte de Melinde. Il eſtoit fort jeune & avoit de l'eſprit, de ſorte qu'en peu de temps ce petit eſclave apprit les langues Turqueſque & Perſienne; & ayant eſté inſtruit dans la religion Chreſtienne, il fut baptiſé & eut nom *Huzod*, c'eſt à dire Joſeph. Son maître eſtant mort il ſe fit Mahometan & prit l'habit de Dervis, & courut vingtans ſous cét habit la plus grande partie des terres des Princes Mahometans, & fit trois ou quatre pelerinages à la Mecque & à Medine. Au bout des vingt ans il revint à Zulpha demander pardon à l'Egliſe de ſa faute, & le reſte de ſa vie il fit une penitence ſi auſtere qu'il donnoit de la pitié à tout le monde. De quatre en quatre jours il ne mangeoit qu'un petit morceau de pain & ne beuvoit que de l'eau, priant toûjours Dieu & ſe battant le corps & la teſte. Quand les Eveſques & les Moines Armeniens luy diſoient qu'il excedoit, & qu'il ne devoit pas ſe tourmenter de la ſorte, il ne leur répondoit autre choſe ſinon qu'il n'eſtoit pas digne d'eſtre ſur la terre aprés avoir renié ſon Sauveur, mais qu'il eſperoit qu'il auroit pitié de luy & qu'il luy feroit miſericorde. Il mourut dans cette exacte & auſtere penitence ſur la fin de l'année mil ſix cens ſoixante-ſix.

CHAPITRE XV.

De la maniere dont l'Auteur fut receu à la Cour de Perſe à ſon ſixiéme & dernier voyage, & de ce qu'il y fit pendant ſon ſéjour à Iſpahan.

J'Ay eſté favorablement receu à la Cour de Perſe dans tous mes voyages; mais je me contenteray de parler de l'accuëil qui m'a eſté fait dans le dernier, & des affaires que j'ay euës avec le Roy, parce qu'il n'y a pas eu grande difference d'une fois à l'autre, & que je veux éviter une inutile repetition.

J'arrivay à Iſpahan pour la ſixiéme fois le 20. de Decembre 1664. Dés que le *Nazar* ou grand Maiſtre de la maiſon du Roy en eut avis, il m'envoya le Chef des Armeniens qu'on appelle *Kelonter*, avec ſept ou huit des principaux de la nation pour me feliciter de mon arrivée, & m'offrir de ſa part tous les ſervices que je pourrois ſouhaiter. Je les remerciay comme je devois de leur bonne volonté; mais il me fut aiſé de connoître que leur principale intention eſtoit de tâcher de s'introduire à la Cour par mon moyen, & de voir ce que j'apportois pour en faire leur profit. Le lendemain le Nazar m'envoya encore les meſmes Armeniens avec quatre Cavaliers, pour me donner avis que le Roy vouloit voir ce que j'avois apporté, & le Kelonter avoit ordre de me fournir d'hommes pour ce ſujet, ce qui ſe fit avec grand éclat, comme lors que l'on porte en ceremonie les preſens de quelque Ambaſſadeur. Tous les Francs qui eſtoient à Zulpha où je logeois monterent à cheval pour accompagner les groſſes pieces, qui eſtoient de grands miroirs enrichis de pierreries, des chandeliers de cryſtal de roche, & autres choſes de cette nature. Les Armeniens ſe mettoient auſſi en devoir de ſuivre, mais je les remerciay de la peine qu'ils vouloient prendre; & voyant qu'ils s'opiniâtroient à vouloir venir malgré tout ce que je leur pouvois dire, pour les détourner de ce deſſein, je leur fis enfin connoître que je n'avois pas beſoin d'eux, que j'eſtois aſſez capable de conduire mes affaires, & que s'ils venoient à la Cour je ne ferois pas voir au Roy la moitié de mes joyaux. Je n'aurois pû m'en défaire ſi je ne leur euſſe parlé un peu vertement, & dés qu'ils ſe furent retirez je montay à cheval, & accompagné de deux Cavaliers que le Nazar m'avoit envoyez, je fus en diligen-

ce au Convent des RR. PP. Capucins, où j'avois laiſſé mes joyaux comme en un lieu plus aſſuré qu'en ma maiſon de Zulpha. Le R. P. Raphaël eſt Superieur de ce Convent, & de la Miſſion des Capucins dans le Royaume de Perſe. C'eſt le meſme dont j'ay parlé au diſcours des routes, ayant fait avec luy le voyage d'Alep à Iſpahan. Il entend parfaitement les Mathematiques, & il y a pluſieurs Seigneurs de la Cour qui ont des inſtrumens faits de ſa main. Comme il y a plus de vingt ans qu'il eſt en Perſe il parle tout-à-fait bien la langue du pays, & c'eſt parce moyen qu'il a acquis beaucoup de credit à la Cour, & qu'il eſt tres-bien connu du Roy, qui le fait venir d'ordinaire pour eſtre ſon Intreprete dans les affaires qu'il a avec les François. Dans le meſme temps que les Cavaliers m'eſtoient venus querir de la part du Roy, on en avoit auſſi depeſché deux ou trois vers le P. Raphaël, qui ne ſe trouva pas alors en ſon Convent qui eſt dans la ville d'Iſpahan. Comme c'eſtoit la veille de Noël il eſtoit allé à Zulfa voir quelques Catholiques Romains qui y demeurent, & qui ſe diſpoſoient à faire leurs devotions. Ces Cavaliers couroient de maiſon en maiſon chez tous les Francs pour chercher le Pere; car c'eſt la coûtume que quand le Nazar envoye querir quelqu'un de la part du Roy, il faut abſolument que les Cavaliers qu'on luy depeſche l'amenent à la Cour, autrement ils ſeroient en danger de perdre la vie. Ils le trouverent enfin, & il ſe rendit au Palais un peu avant moy. Dés que j'y fus arrivé avec mes joyaux, on me fit entrer au lieu ou les grands Ambaſſadeurs ont audience, & j'y trouvay le Nazar avec le Pere Raphaël & tous les Francs qui avoient accompagné mes grandes pieces d'orfévrerie. Le Nazar avoit déja fait tout déployer, afin que le Roy n'eût qu'à jetter la veuë deſſus quand il entreroit dans cette ſale. Tous mes joyaux furent auſſi expoſez, & le Nazar de ſa propre main rangea le tout ſur le plancher couvert d'un tapis d'or & de ſoye. Il conſideroit attentivement toutes ces pieces, & avec tant d'admiration, qu'il dit pluſieurs fois à quelques Seigneurs de la Cour qui eſtoient preſens, que jamais perſonne n'avoit apporté en Perſe de ſi belles choſes, ni en ſi grande quantité que moy, me priant enſuite de ne rien cacher à Sa Majeſté de qui je recevrois beaucoup d'honneur & de graces. Aprés que je luy eus proteſté que je n'avois plus rien à luy montrer que ce qui eſtoit en veuë, il commanda que chacun ſe retirât, & que perſonne ne demeurât dans la ſale que luy & moy. Un quart-d'heure aprés le Roy entra par une porte qui donne de ſon ap-

partement dans la sale, suivi seulement de treize Eunuques pour sa garde, & de deux venerables vieillards, dont l'office est de tirer les souliers du Roy quand il entre dans les chambres couvertes de tapis d'or & de soye, & de les luy remettre quand il en sort. Le Roy n'avoit alors pour tout habit qu'un simple caleçon de taffetas à petits carreaux rouges & blancs, qui luy venoit à my-jambes ayant les pieds nuds, & une petite hongreline qui ne luy venoit qu'à moitié du corps, avec un grand manteau de toile d'or à manches pendantes jusques à terre & fourré de belles zebelines. Un grand lustre ou chandelier de crystal de roche fut la premiere piece sur laquelle le Roy jetta la vûë. Je l'avois fait pendre à une perche soûtenuë de deux piliers; & c'estoit assurément la plus belle & plus riche piece de cette nature qu'il fût possible de voir. Ensuite il tourna les yeux vers une riche tenture de tapisserie à personnages que j'avois aussi apportée, & qu'il admira. Le Nazar me fit alors avancer pour faire la reverence au Roy, & m'ayant reconnu d'abord; *Voila*, dit-il au Nazar, *cet Aga Fringui qui me vendit quantité de belles choses il y a cinq ou six ans, lors que Mahamed Beg estoit Athemat-doulet.* Pendant que le Roy parloit de la sorte on envoya appeller le Pere Raphaël, & estant entré on le fit mettre à costé d'un pilier de la sale pour un peu de temps. Puis le Nazar le fut prendre pour salüer le Roy, qui luy dit d'abord que tout ce qu'il avoit là devant ses yeux luy plaisoit fort, & qu'il ne vouloit pas que je remportasse rien pourvû que je misse aux choses un prix raisonnable. Ensuite sa Majesté me demanda où j'estois allé en sortant de son Empire, & je luy répondis que j'avois passë aux Indes. Elle voulut sçavoir encore à qui j'avois vendu le reste de mes pierreries, & pour quelle somme; à quoy je repartis que Cha-est-kan avoit tout acheté pour six-vingt mille roupies.

Pendant que le Roy me faisoit ces questions de la sorte & toûjours debout, le Nazar luy montroit toutes les pieces l'une aprés l'autre, & je fis dire au Roy par le P. Raphaël que je suppliois sa Majesté d'accepter mon grand miroir d'acier dont je luy faisois present, & dont le Pere luy expliqua la bonté & les effets, à la recherche desquels plusieurs fameux Mathematiciens avoient employé bien du temps & de l'étude. Comme le Pere Raphaël est en reputation d'estre un des plus sçavans & des plus experts, son raisonnement plut fort au Roy, qui venant de sa place vers le miroir fut surpris de voir son visage si extraordinairement gros. Il fit mettre devant un de ses Eunuques qui avoit un nez en per-

roquet mostrueusement grand, & comme le miroir l'alongeoit & le grossissoit beaucoup, le Roy ne se put tenir de rire, passant plus d'un quart-d'heure en cette occupation, aprés quoy il rentra dans son appartement, me laissant seul avec le Nazar & le Pere. Le Nazar luy dit alors ces propres mots en Persan: *In Aga Fringui in casar Jouaer toousa onorda bout qui Patcha besiar cochalbout*; c'est à dire: *Cet Aga Fringui a apporté tant de raretez au Roy, & de tant de sortes de joyaux & de beaux ouvrages d'orfevrerie que le cœur du Roy en est réjoüy.* Le Nazar homme de grand jugement & de grand ordre, craignant que quelques pieces de mes joyaux ne vinssent à s'égarer, deffendit qu'aucun Persien en approchât, & me dit que je pouvois seulement faire entrer dans la sale ceux des Francs que je jugeois à propos pour m'aider à serrer toutes les pieces. J'en fis venir trois ou quatre, & avec le Pere Raphaël nous remîmes tous les joyaux dans leurs étuis, & ils furent aprés fermez dans un coffre où le Nazar voulut que je misse mon cachet, aprés quoy il le fit porter en seureté dans une des chambres de l'appartement du Roy. Pour les grosses pieces d'orfevrerie, les miroirs, le lustre, les tapisseries, il me fit consigner le tout à un des principaux Officiers qui estoit de garde.

Le soleil estoit couché quand le Nazar nous congedia avec de grands complimens, & en nous asseurant que le Roy estoit fort satisfait de tout ce qu'il avoit vû. Le P. Raphaël vint avec nous à Zulpha pour vacquer le lendemain à la devotion du jour de Noël. Mais à peine le soleil estoit levé que quatre Cavaliers le furent chercher en son Convent. On en depescha en mesme temps trois autres pour me venir prendre à mon logis à Zulpha où ils me trouverent avec le Pere, & sans nous donner un moment de temps il falut les suivre & nous rendre en diligence chez le Roy. Le Nazar nous y attendoit avec impatience, & aussitost que nous fûmes arrivez, on apporta le coffre où estoient les joyaux, le Nazar me faisant reconnoître mon cachet pour voir s'il étoit en son entier; car ces gens-là veulent que toutes choses aillent dans l'équité, & prennent de grandes precautions dans leurs affaires. Ensuite le coffre fut ouvert & les joyaux tirez, le Nazar me demandant encore s'il n'y manquoit rien. Ensuite il ordonna à un Secretaire d'écrire en Persien, le nom, la qualité & le prix de chaque piece, selon que je les disois au P. Raphaël. Cecy achevé le Nazar fit entrer le Chef des Orfévres. Il faut remarquer qu'en Perse chaque profession a son Chef, qui est

Officier

Officier du Roy & couche sur l'état de sa maison. De plus ce Chef des Orfévres a deux pour cent de tous les joyaux qu'on vend au Roy ou à des Seigneurs de la Cour, & ces deux pour cent luy doivent estre donnez par celuy de qui on achete les joyaux Je puis dire toutefois que ce Chef des Orfévres n'a j'a mais rien eu de moy. Car dans tous les voyages que j'ay faits à Ispahan, avant que de rien montrer au Roy j'ay toûjours protesté à l'Athemat-doulet ou au Nazar, qu'absolumment je ne voulois rien donnet au *Sarguer-Bachi*, c'est le nom qu'on donne en Perse au Chef des Orfevres. Quelques marchands Joüailliers furent aussi appellez pour estimer les pieces, l'un donnant le prix aux diamans, l'autre aux perles, l'autre aux rubis, l'autre aux emeraudes, chacun selon qu'il avoit plus de connoissance des choses. Cependant le Nazar me tenoit des discours fort obligeans, & d'autres Officiers du Roy qui estoient presens en faisoient de mesme, & on commanda que l'on apportât au R. Pere & à moy ce que l'on mange d'ordinaire le matin, du pain, du fromage, du lait, de la créme, des raisins & des melons aussi frais qu'en automne, quoy que nous fussions alors sur la fin de Decembre. On auroit dit qu'on venoit de cueïllir les raisins & les melons, & de ceux-cy il y en avoit de trois sortes, de rouges, de verds, & de presque blancs. On nous servit de plus de quatre sortes de confitures liquides, & de deux sortes de dragées, le tout en des bassins & des manieres d'assietes volantes d'or fin; car en Perse on ne travaille point d'autre or. On nous apporta trois de ces bassins d'or, & dans chacun cinq ou six de ces assietes à fruit, & on les mit devant nous à terre sur les tapis selon la coûtume. Comme nous mangions le Nazar me demanda deux ou trois fois si je voulois du vin, mais je l'en remerciay & luy dis que d'ordinaire je n'én beuvois que le soir. Aussi tost il ordonna qu'on en portât quatre grandes bouteilles dans mon logis, du mesme qui estoit destiné pour la bouche du Roy, & dés le soir mesme j'en regalé mes amis.

Toute l'aprés-dînée se passa à estimer mes joyaux, & je fus plusieurs fois aux prises avec les estimateurs; car il y avoit des pieces qu'ils n'estimoient pas la moitié de ce qu'elles valoient. Sur le soir ils donnerent leur prix au Nazar, & je luy donnay le mien, & il y avoit beaucoup de difference de l'un à l'autre. Le Nazar les porta aussi-tost tous deux au Roy avec tous les joyaux, & à son retour d'auprés de sa Majesté voyant que le soleil estoit couché, il nous congedia avec de grands complimens. Le P. Ra-

phaël se retira en son Convent, & moy à Zulpha, & je trouvay en mon logis trois François de mes amis qui m'attendoient de pied ferme. Nous soupâmes ensemble, & bûmes du vin du Roy que le Nazar m'avoit envoyé & qui estoit excellent.

Le lendemain de grand matin le Nazar mît encore des Cavaliers en campagne, trois pour aller querir le P. Raphaël, & quatre pour me venir prendre en mon logis. Estant arrivé au Palais je trouvay le Nazar & le Pere qui m'attendoient. Le Nazar me fit un bon accueïl comme à l'ordinaire, & me dit en riant que j'estois un paresseux. Je luy fis connoistre que ce n'estoit pas tant ma faute que la sienne si je venois plus tard qu'il ne souhaitoit, & que le bon vin qu'il m'avoit envoyé m'avoit obligé de me réjouïr une partie de la nuit avec mes amis, en buvant à la santé du Roy & à la sienne. Il se prit encore à rire, & m'assura que le Roy avoit fort agréé tous mes joyaux, mais que le prix que j'y avois mis estoit trop haut, & que je me montrasse plus raisonnable si je voulois que le Roy m'honorât de ses faveurs, & reçût bien en ma consideration tous les François qui viendroient à l'avenir à Ispahan. Il me dit beaucoup d'autres choses obligeantes, & je priay le P. Raphaël de luy rendre le change de ma part, & de luy faire connoistre en mesme temps que je ne pouvois rien rabatre du prix que j'avois mis à mes joyaux. Quelques jours se passerent sans que nous pussions nous accorder; on envoyoit tous les matins des Cavaliers au logis du Pere & au mien pour nous faire aller au Palais, ce qui estoit fort incommode dans un temps de neiges, & dans une ville pleine de bouë comme est Ispahan, de la maniere que je l'ay representé. Enfin aprés plusieurs allées & venuës, le Nazar me dit qu'en mettant le prix juste à mes joyaux selon ce qu'ils me coûtoient, le Roy me donneroit vingt-cinq pour cent de profit, & qu'il ne prendroit que les pierreries, me laissant les perles qui me vaudroient, dit-il, davantage aux Indes. Je ne pus me defendre d'accepter cet offre, & le Nazar voulut que je signasse l'accord qui fut aussi tost porté au Roy. Sa Majesté l'ayant lû ordonna au Nazar de me demander quelle faveur je souhaitois d'elle, & de me dire qu'elle vouloit que je fusse son Joüaillier ordinaire; qu'en ma consideration tous les Francs qui viendroient en Perse seroient bien reçûs par tout son Estat; & que pour ce qui estoit de moy, puisque j'allois aux Indes où il ne croist point de vin, il vouloit qu'on m'en donnast pour ma provision jusqu'à mon retour. Pour satisfaire au commandement du Roy, je fis dresser une requeste, par laquelle je

suppliois sa Majesté de me faire expedier un commandement en bonne forme où son seau fût appliqué, par lequel il me fût permis de negocier dans tout son Estat en telle marchandise & telle maniere qu'il me plairoit sans estre obligé de payer aucune doüane. Je luy representois aussi qu'estant âgé j'avois amené mon neveu en Perse, l'ayant laissé à Tauris entre les mains du R. P. Gabriel de Chinon pour apprendre les langues Turquesque & Persienne, & se rendre capable en succedant à mon negoce & à mes voyages de servir sa Majesté, laquelle je suppliois de le vouloir prendre en sa protection.

Les choses s'estant passées de la sorte, le Roy fit ecrire au Kan de Tauris en faveur de mon neveu, luy marquant qu'il le tenoit desormais pour un de ses domestiques, & qu'il entendoit qu'il reçût toute sorte de satisfaction pendant son sejour à Tauris, d'autant plus qu'il estoit encore jeune. Car mon neveu n'avoit encore que dix à onze ans, âge tres-propre pour apprendre les langues.

Le lendemain de l'accord que je fis avec le Nazar pour le prix de mes joyaux, le Roy donna audience dans la grande sale du Palais à l'Ambassadeur des Usbeks ou des Tartares. Tous les grands Seigneurs & Officiers de la Couronne se trouverent dans la premiere Cour où l'Ambassadeur devoit passer, & il y avoit neuf chevaux de parade dont les harnois estoient tres-riches & tous differents. Il y en avoit deux tous couverts de diamans, deux autres de rubis, deux autres d'emeraudes, deux autres de turquoises, & un autre tout brodé de belles perles. Si ç'ût esté l'Ambassadeur d'un Monarque que le Roy de Perse eût plus consideré qu'un Kan de la Tartarie, il y eût eu jusques à trente chevaux parce que selon la grandeur du Prince qui envoye, on met plus ou moins de chevaux en parade à l'audience de l'Ambassadeur. Quand on en met jusques à vingt-cinq ou trente toute la magnificence suit de mesme. Car chaque cheval est attaché par deux resnes à deux grands clous d'or qui sont en terre avec le marteau d'or auprés. Il y a encore un autre clou d'or où est attaché un cordon qui leur tient les pieds de derriere. On met aussi devant chaque cheval un chaudron d'or, pour aller puiser de l'eau dans une grande auge d'or quarrée qui est au milieu des chevaux; mais tout cela n'est que pour la parade, parce qu'on ne donne point là à boire aux chevaux.

De la premiere Cour où l'Ambassadeur estoit entré il passa dans une longue galerie, où de costé & d'autre on avoit mis des

mousquetaires en haye. De là on le fit entrer dans un grand jardin par une allée d'environ huit toises de large, toute pavée de grandes pierres de marbre, & au milieu de laquelle il y a un canal d'eau courante de quatre pieds de large, avec de petits jets d'eau qui d'espace en espace sortent du canal. De chaque côté de cette allée jusqu'à la sale où estoit le Roy, il y a un étang presque aussi long que l'allée mesme, & au milieu de cét étang on voit encore d'autres jets d'eau. Plusieurs Officiers de guerre estoient rangez le long de l'allée, & au bout des deux étangs il y avoit d'un costé quatre lions attachez, & de l'autre trois tygres couchez sur des tapis de soyes, avec des hommes qui les gardoient & qui avoient en main des demi-piques. Cette sale est plus longue que large, & ouverte tout au tour. Le plat-fond est soûtenu de seize colonnes de bois, chacune à huit pans, & d'une grosseur & hauteur prodigieuses; & tant le plat-fond que les colonnes, tout est peint en grands feüillages d'or & d'azur avec quelques autres couleurs qui y sont meslees. Au milieu de la sale il y a un bassin de tres-beau marbre, avec une fontaine qui jette de l'eau de differentes façons. Le plancher où l'on marche est couvert de riches tapis d'or & de soye faits exprés pour ce lieu-là, & assez proche du bassin il y a une estrade de douze pieds de long & de huit de large, relevée d'un pied plus que le planché, & couverte d'un magnifique tapis. C'estoit au milieu de cette estrade que le Roy estoit assis sur un carreau de brocar d'or, en ayant un autre derriere luy couvert d'un autre brocar, & appuyé contre un grand tapis où il n'y avoit ny fleurs, ny figures, mais seulement quelques caracteres Persiens qui contenoient quelque chose de la loy. Le Roy estant assis plusieurs Eunuques avec le mousquet se rangent à ses costez. Sa Majesté commanda à l'Athemat-doulet de s'asseoir avec quatre ou cinq autres, & l'Athemat-doulet me fit signe de m'asseoir aussi. Mais le Roy qui sçait bien que les Francs n'aiment guere à demeurer à terre les jambes croisées, me fit dire que je me tinsse debout, & que je pourrois mieux voir la ceremonie. L'habit du Roy estoit d'une étofe rayée d'or & de soye, & son manteau estoit un fond d'or avec de petites fleurs d'argent & de soye, & la fourrure estoit d'une marte zebeline la plus noire & la plus luisante que l'on puisse voir. Sa ceinture estoit tres-riche, & il y avoit sur sa toque un bouquet de plumes de heron attaché par un joyau fait à jour. Au milieu du joyau estoit une perle en poire parfaite & d'environ cinquante carats, entourée de grosses topazes & de rubis. Quatre chaînes

qui tenoient à ce joyau entrelaſſoient la toque, & les chatons de ces chaînes eſtoient de diamans & de rubis.

Il y avoit bien prés d'une demi-heure que le Roy eſtoit aſſis; quand le Nazar & le Maiſtre des ceremonies amenerent l'Ambaſſadeur dans la ſale. Ny luy ny ſes gens n'eſtoient pas fort bien couverts, & on fit demeurer ſa ſuite au pied des degrez, la ſale eſtant plus haute que le jardin de quatre marches. Quand l'Ambaſſadeur les eut montées il ſe proſterna devant le Roy, puis ayant avancé neuf ou dix pas il en fit encore autant, aprés quoy le Maiſtre des ceremonies le fit aſſeoir, en laiſſant entre le Roy & luy la place de huit perſonnes. Le Nazar alla ſouvent du Roy à l'Ambaſſadeur, & de l'Ambaſſadeur au Roy; mais je ne pouvois ſçavoir ce qu'ils diſoient. Enfin le Nazar vint auprés de moy, & luy ayant témoigné que je ſouhaitois de me retirer, il me fit ſalüer le Roy, aprés quoy je ſortis de la ſale pour regagner mon logis.

Le lendemain je fus trouver le Nazar qui m'avoit envoyé querir de bon matin, & il me dît que non ſeulement le Roy m'accordoit mes demandes, mais que de plus il me vouloit donner la *Calaate* ou veſte complete, qui ne ſe donne par grand honneur qu'aux Kans ou Gouverneurs des Provinces, & qu'il avoit auſſi commandé qu'on me fiſt mon payement. Sur cet avis ayant repris le chemin de Zulpha, & le P. Raphaël celuy de ſon Convent, pour y attendre les ordres du Roy, à peine y fûmes nous arrivez, qu'il vint des Cavaliers à toute bride pour nous ramener à la Cour, où le Nazar, le grand Treſorier, & pluſieurs autres Officiers m'attendoient dans la chambre du treſor avec l'argent que l'on me devoit donner dans des ſacs cachetez. Le Nazar me dît quelles eſtoient les pieces que le Roy avoit retenuës, & que ſelon le prix que j'y avois mis le tout montoit à trois mille quatre cent ſoixante tomans, comme je le pouvois voir dans mon livre de compte, ce qui ſe trouva conforme. Alors le grand Treſorier me demanda ſi je voulois conter toman à toman, ou bien conter un ſac & peſer enſuite tous les autres, y ayant dans chacun cinquante tomans. Je pris donc deux de ces ſacs, & ayant pezé largent toman à toman, je me contenray aprés de pezer les ſacs entiers, ce que je trouvay fort juſte. Mais de trois mille quatre cent ſoixante tomans que je devois recevoir, on ne m'en donnoit que trois mille trois cent, & le Treſorier me dît que de tout ce qu'on vendoit au Roy c'eſtoit la coûtume d'en retenir cinq pour cent pour ceux

qui ſervent dans la chambre du treſor. Je diſputay fortement ſur cet article, & dis au Treſorier que ſi la choſe alloit de la ſorte, je luy laiſſerois l'argent, & reprendrois mes joyaux ; que le Roy m'avoit promis vingt-cinq pour cent de profit, & qu'à ſon compte ce ne ſeroit que vingt pour cent, de quoy je ne voulois en aucune maniere entendre parler. Le Nazar voyant que j'eſtois fort fixe, & que je ſortois de la chambre du treſor ſans prendre l'argent, fit viſiter les livres pour voir de quelle maniere j'avois eſté traité dans mes voyages precedens. Il reconnut qu'on m'avoit toûjours donné tout ce que le Roy m'avoit promis ſans en rien rabatre, & ſe tournant vers moy d'un air tout riant, il me repreſenta qu'il ne falloit pas aller ric à ric avec les gens du treſor, & que les graces que le Roy me vouloit faire me vaudroient plus de mille autres tomans. Enfin ne voulant pas deſobliger le Nazar j'accorday la moitié de ce qu'on me demandoit, ce qui revenoit à quatre-vingt-deux tomans & demi, de quoy le Treſorier fut content. En meſme temps on fit venir ſeize *Hamals* qui ſont des porte-faix, & le Nazar ordonna qu'on écrivît le nom de chacun d'eux avec leur demeure, de peur que quelque ſac ne s'égarât en chemin. Mais comme je vis qu'il eſtoit fort tard, je priay le Nazar que la choſe ſe remît à une autre fois. Sçachant bien que mon argent eſtoit preſt je ne me preſſay pas de l'aller prendre, & je fus le lendemain me divertir à la chaſſe avec une partie des Francs. En peu de temps nous la fimes bonne, parce que le païs eſt toûjours plein de gibier, n'y ayant guere que les gens du Roy qui chaſſent, & au retour nous nous divertîmes enſemble juſques à deux ou trois heures aprés minuit. C'eſt ce qui nous fit dormir plus tard que de coûtume, & je fus reveillé par le grand brüit que vinrent faire chez moy quatre Cavaliers que le Nazar m'envoyoit. Ils ſe fâcherent juſques à me dire des rudes paroles, de ce que je ne voulois pas que la parole du Roy eût ſon effet, & que je n'avois pas eſté prendre mon argent le jour que ſa Majeſté avoit ordonné qu'on me payât. Auſſi faut-il avoüer qu'il n'y a point de pays au monde où il y ait tant de facilité qu'en Perſe à recevoir ſon payement de la Cour ; & dans une grande ſomme on ne voit point d'eſpeces fauſſes, parce que tout l'argent qu'on paye vient du treſor, & que tout l'argent eſt viſité par bien des gens qui ſont commis pour cela. L'argent eſt mis enſuite dans des ſacs de cuir qui ſont chacun de cinquante tomans, & le maiſtre Viſiteur y appliquant ſon cachet c'eſt à luy à répondre, ſoit du nombre, ſoit de la qua-

lité des eſpeces, à celuy à qui ſe fait le payement. Auſſi a-t'il pour ſa peine & pour le ſac qu'il fournit un abaſſi & demi par chaque ſac.

Il falut donc que je ſuiviſſe promptement les Cavaliers au Palais, où je trouvay le Nazar qui m'attendoit, & qui me fit délivrer mon argent à la meſme heure. Je le fis porter au logis des Hollandois, parce que le Sieur Rothals qui conduiſoit alors à Iſpahan les affaires de la Compagnie, ſçachant que l'ordre avoit eſté donné pour mon payement, me fit prier par le P. Raphaël de luy preſter deux ou trois mille tomans. Je ne luy en preſtay que deux mille deux cens, ayant promis le ſurplus à quelques marchands Armeniens, pour me les rendre à Surate, comme le Sieur Rothals me faiſoit rendre à Ormus la ſomme que je luy avois preſtée, ce qui fournira de matiere à une petite hiſtoire que je reſerve pour mon voyage d'Ormus. Ces remiſes d'argent ſont commodes au marchand, qui évite par ce moyen les frais des voitures & tous mauvais accidens. Avec mon payement je repris le reſte de mes joyaux & de mes autres marchandiſes que je trouvay en bon état. Et voila dans le détail comme toutes choſes ſe ſont paſſées dans la vente que je fis au Roy de Perſe.

CHAPITRE XVI.

Des honneurs & des preſens que le Roy de Perſe fit à l'Auteur.

LE jour ſuivant un des principaux Officiers du Nazar m'apporta la *Calaate* dont il plût au Roy de m'honorer, c'eſt à dire un habit complet à la Perſienne, qui conſiſtoit en une veſte & une ſurveſte avec une ceinture & une toque. Il me délivra en meſme temps trois Patentes de ſa Majeſté; l'une ſellée du grand Seau & de celuy de l'Athemat-doulet, pour eſtre exempt de toutes doüanes dans le Royaume; une autre avec le petit Seau pour le Kan de Schiras, par laquelle il luy eſtoit commandé de me donner trois charges de bon vin quand je paſſerois par cette ville; & une troiſiéme qui eſtoit auſſi du petit Seau au Gouverneur de Tauris en faveur de mon neveu qui demeuroit alors chez les Peres Capucins, par laquelle le Roy declaroit qu'il le tenoit pour ſon domeſtique, & le prenoit en ſa Royale protection. Le lecteur verra à la fin de l'ouvrage la for-

me de ces Patentes, que je ne mets pas ici pour ne pas interrompre ma narration.

Le R. P. Raphaël par l'ordre du Nazar accompagna celuy qui m'apportoit la calaate, pour me venir dire la qualité du present dont le Roy m'avoit voulu honorer, & m'avertir de me tenir prest à l'aller remercier dans mon habit à la Persienne aussitost qu'il me feroit appeller.

Avant que de passer outre il faut faire ici deux remarques nécessaires. La premiere, est que les Persans appellent *Calaat* ou *Calaate* toutes sortes de presens qu'une personne fait à une autre qui luy est inferieure en dignité, & que ce present que fait le Roy est quelquefois d'une veste seulement, quelquefois d'une veste de dessous & d'une autre de dessus avec la ceinture, & que quelquefois aussi il y ajoûte le turban & un cheval avec son harnois, selon l'honneur qu'il veut faire à la personne. Si c'est quelque Officier de guerre que le Roy envoye à l'armée & qu'il considere selon qu'il veut l'honorer il luy envoye l'épée, & quelquefois aussi le poignard. La seconde remarque, est qu'en Perse comme en Turquie on ne reçoit point de present qu'on n'en face un autre à celuy qui en est le porteur, & que quand le Roy veut honorer de la *Calaate* un Gouverneur de Province, sa Majesté nomme elle-mesme celuy qu'elle en veut charger pour le porter, le Gouverneur n'en estant pas quelquefois quitte pour mille tomans de recompense à celuy de qui il reçoit le present du Roy. Mais quand la *Calaate* s'envoye à quelque particulier que le Roy veut honorer, c'est le Nazar qui fait choix d'un de ses principaux domestiques pour le porter, & il faut aussi reconnoître honorablement sa peine Je mis donc vingt cinq tomans entre les mains du Pere Raphaël, le priant de faire ma liberalité & mon compliment, parce que sçachant tres-bien la langue il devoit s'en acquitter beaucoup mieux que moy. Il s'en demesla tout à la fois avec bonne grace & avec avantage pour ma bourse, & trouva le biais de ne donner à l'Officier du Nazar que la moitié de la somme, & de le renvoyer tres-satisfait.

Deux jours aprés un Hollandois qui avoit apporté plusieurs sortes de marchandises, pria le Pere Raphaël & moy de l'introduire chez le Nazar, ce que nous fismes sur l'heure, & le Nazar luy ordonna d'apporter le lendemain au Palais ce qu'il vouloit faire voir au Roy. Les marchandises furent portées dans une galerie qui est devant une grande salle où le Roy devoit venir,

& le

& le Nazar ayant pris luy-meſme la peine de ranger toutes les pieces, il fit retirer tous ceux qui eſtoient preſens, à la reſerve du Pere Raphaël, de l'Hollandois & de moy. Mais le Roy ne vit point ce jour-là les autres marchandiſes, & la nuit s'avançant chacun de nous ſe retira en ſon logis.

Le lendemain je receus ordre du Nazar de veſtir la calaate, & il me donna avis que le Roy ſortoit ce jour-là, & que je luy ferois la reverence. Auſſi-toſt je fis avertir tous les Francs qui eſtoient alors à Zulpha, afin que ſelon la coûtume ils ſe preparaſſent pour venir m'accompagner à la Cour, & en meſme-temps l'ordre fut donné aux trompettes & aux tambours de ſe tenir preſts quand je ſortirois du Palais pour me conduire à mon logis. Cela ſe pratique de la ſorte dans ces rencontres, afin qu'au bruit de cette fanfare le peuple ſorte des maiſons, & vienne voir celuy que le Roy a honoré. Ce fut à qui des Francs ſeroit le mieux vêtu ce jour-là, & eſtant arrivé au Palais avec une belle ſuite, le Nazar témoigna qu'il eſtoit ravi de voir tant de gens ſi bien faits. Il jetta particulierement les yeux ſur deux jeunes Hollandois qui ſervoient la Compagnie des Indes, & qui eſtoient proprement couverts; & aprés s'eſtre informé de moy de pluſieurs choſes qui regardoient ces deux jeunes hommes, il commanda que l'on apportât le déjeûné.

Cependant je témoignay au Nazar le reſſentiment que j'avois de l'honneur que me faiſoit ſa Majeſté, & comme je ne pouvois me laſſer d'admirer la beauté & la richeſſe de la calaate; mais que la joye que j'en avois s'augmenteroit de beaucoup par le plaiſir que j'aurois de faire voir en France & en d'autres parties de l'Europe où je paſſerois à mon retour, les honneurs & les careſſes que recevoient les Francs à la Cour de Perſe, quand ils apportoient quelque choſe qui pût plaire au Roy.

Quoy que j'euſſe eſté appellé à la Cour, je n'eûs point ce jour-là audience du Roy à cauſe de quelque indiſpoſition qui luy ſurvint, de quoy le Nazar ayant eſté averti il nous congedia aprés que nous eûmes déjeûné. Ce fut un bon-heur pour moy de ce que le Roy ne ſortit point ce jour-là. Car les deux jours ſuivans que le Roy fut encore un peu incommodé, le Nazar ayant fait connoître au Roy la joye que j'avois de l'honneur qu'il me faiſoit, & comme je me diſpoſois à faire parade de ma *Calaate* à tous les grands de France & d'autres Etats de l'Europe, ſa Majeſté luy commanda de me donner encore de ſa part le grand manteau Perſien à manches pendantes doublé de martes zebe-

lines, la Garde-robe du Roy ne manquant jamais de ces sortes de fourrures, qu'il reçoit en presens des Ambassadeurs de Moscovie, ou qu'il achete des marchands qui se mettent à la suite des Ambassadeurs. Car il faut remarquer en passant que les Ambassadeurs qui viennent en Perse ne payent point de doüanes, & qu'il se fait quelquefois des Ambassades, particulierement de Moscovie, pour favoriser seulement le negoce des marchands, qui passent pour estre du train de l'Ambassadeur, & sont de cette maniere exemts de doüanes.

Puis que j'ay parlé de ces riches fourrures qui viennent de Moscovie, je diray encore quelque chose à ce sujet de ce qui arriva aux Ambassadeurs Moscovites l'un desquels je rencontray à Cachan comme il retournoit en son païs, son Collegue estant mort à Ispahan de regret d'avoir esté mal receu du Roy. On faisoit compte que tous les presens qu'ils firent au Roy, & qui consistoient principalement en de riches fourrures, pouvoient valoir quinze ou vingt mille tomans. Cela n'empescha pas qu'ils ne fussent tres-mal receus; & voicy en peu de mots quelle en fut l'occasion. Entre les presens que les Ambassadeurs firent au Roy, il y avoit un tres-riche & magnifique carosse tiré par six beaux chevaux. Ils en avoient amené douze, mais la moitié mourut en chemin. Le jour venu qu'ils devoient avoir leur audience publique, le Roy se rendit à la sale du Divan qui est sur la grande place, & demandant d'abord où estoient les Ambassadeurs, on luy dît qu'ils n'estoient pas encore venus, ce qui le fâcha fort ne croyant pas qu'il dût attendre. Ce qui retardoit leur arrivée estoit le carosse, qui trouvoit de l'empeschement dans le chemin depuis Zulpha où les Ambassadeurs estoient logez jusqu'à Ispahan, parce que deça & delà la riviere qui separe les deux villes, il faut passer un grand nombre de petits canaux qui conduisent l'eau dans les jardins, & qu'un carosse ne peut s'en débarasser qu'à force d'hommes, n'y ayant sur ces canaux que de petits ponts pour les gens de pied & les chevaux. Le Roy ennuyé d'attendre, & croyant que cela estoit contre sa gloire, demanda en colere de quelle maniere venoient les Ambassadeurs; & comme on lui eut dit qu'ils venoient à cheval suivis d'un carosse qui les retardoit, il ordonna d'un ton menaçant à son grand Ecuyer d'aller les faire descendre, voulant qu'ils vinssent à pied. Tout ce que le Roy commande doit estre ponctuellement executé, & le grand Ecuyer les ayant rencontrez comme ils alloient tourner dans la place du Meydan, il leur cacha la colere où

eſtoit ſa Majeſté, & ſe contenta de leur dire que s'ils vouloient voir le Roy il falloit qu'ils miſſent pied à terre. Les Ambaſſadeurs ne pouvant goûter ce compliment firent difficulté de deſcendre de cheval, & le grand Ecuyer eut la diſcretion de les laiſſer avancer juſques au coin de la place où le Roy les pouvoit appercevoir. Alors il leur dit qu'ils ne pouvoient paſſer outre, & qu'abſolument il falloit deſcendre de cheval; mais voyant qu'ils marchandoient & qu'ils ne s'y pouvoient reſoudre, il fit ſemblant de vouloir aider le premier des Ambaſſadeurs à mettre pied à terre, & par l'adreſſe de l'Ecuyer il y fut plûtoſt qu'il ne s'en fut apperceu, & l'autre Ambaſſadeur fut obligé d'en faire de meſme. Ils furent donc à pied à l'audience, mais ſi interdits de cét affront que celuy qui devoit porter la parole demeura muet. Le Roy voyant leur confuſion les renvoya auſſi-toſt, & leur fit dire qu'ils donnaſſent leurs demandes par écrit. Cependant le beau caroſſe que les Moſcovites eſtimoient environ mille tomans, fit deux ou trois tours de place, ſans que le Roy témoignât d'en faire cas, & il eſt demeuré inutile depuis ce temps-là, auſſi bien qu'un autre dont le Roy d'Angleterre fit preſent au Roy de Perſe, le païs entrecoupé de mille canaux pour arrouſer les terres n'eſtant nullement propre pour les carroſſes. Je reprens le fil de ma narration.

J'ay dit que l'indiſpoſition du Roy fut cauſe qu'il ne ſortit point le jour que le Nazar m'avoit envoyé querir pour ſalüer ſa Majeſté dans l'habit Perſien dont elle m'avoit honoré. Trois jours aprés je fus appellé à la Cour, où tous les Francs m'accompagnerent comme la premiere fois, & on nous ſervit le déjeuné comme de coûtume. Peu de temps aprés le Nazar entra dans la ſale ſuivi de deux Officiers qui portoient le manteau que le Roy m'envoyoit, & l'ayant pris de leurs mains il l'ouvrit & me le mit ſur les épaules, en diſant ces mots: *Le Roy te veut honorer entierement.* L'étofe eſtoit magnifique & la fourrure tres-riche, ayant eſté eſtimée juſques à huit cens écus. Le Nazar m'ayant ſalüé avant que de me mettre le manteau, tous les Francs ſe leverent & luy firent auſſi la reverence, & continuant de me feliciter de l'honneur tres-particulier que le Roy me faiſoit, pour me le faire mieux goûter il m'aſſura qu'il n'honoroit de la ſorte que tres-peu de grands Kans ou Gouverneurs de ſes Provinces, & les Ambaſſadeurs des Princes qu'il conſideroit le plus. Le Nazar auroit pû m'envoyer le manteau à mon logis

de meſme que la Calaate ; mais il voulut me le donner au Palais de ſes propres mains, pour m'épargner le nouveau preſent qu'il m'auroit falu faire aux Officiers qui me l'auroient apporté.

Les deux jeunes Hollandois, dont l'un s'appelloit Caſembroodt, & l'autre Roodemberg, avoient fort plû au Nazar, & il me fit encore alors pluſieurs queſtions touchant leur pays & leurs emplois. Il me quitta enſuite pour aller trouver le Roy, & demi-heure aprés cinq ou ſix Officiers vinrent m'appeller avec les deux Hollandois, & le P. Raphaël & les autres Francs eurent ordre de demeurer où ils eſtoient. Lorſque je fus auprés du Nazar, je luy dis que ſi le Roy me parloit je ne luy pourrois répondre ſans le ſecours du P. Raphaël, & il commanda auſſi-toſt qu'on le fit entrer. Puis le Nazar me prit par la main, & me mena dans la ſale où eſtoit le Roy aſſis ſur un gros carreau. Sa garde n'eſtoit que de douze Eunuques, les uns avec l'arc & la fleche, les autres avec des mouſquets. Ayant avancé deux ou trois pas dans la ſale, le Nazar me fit mettre à genoux & toucher du front en terre, & auſſi toſt me fit relever. Puis me prenant encore par ma main il me mena juſques à quatre ou cinq pas prés du lieu où le Roy eſtoit aſſis, & me fit faire la meſme reverence que j'avois faite en entrant, aprés quoy il me fit reculer ſept ou huit pas, & m'ordonna de demeurer-là. Il en fit faire autant aux deux jeunes Hollandois, & enfin on fit venir le Pere Raphaël pour eſtre mon Interprete. Le Roy me demanda ſi je retournerois des Indes par terre, ou ſi je prendrois la mer. Je répondis que je prendrois ma reſolution ſelon que j'aurois vendu le reſte de mes joyaux, & fait mon emplete aux Indes. Le Roy ajoûta qu'il faiſoit faire pluſieurs modeles des pieces qu'il vouloit que je fiſſe faire en France, & me demanda ſi en me les donnant je les emporterois avec moy, ou ſi je les envoyerois preſentement en France pour y travailler pendant que je ferois mon voyage des Indes. Je répondis qu'auſſi-toſt que ſa Majeſté me les auroit fait mettre entre les mains, je ne manquerois pas de les envoyer en France. Cet entretien fini je fis la reverence, & me retiray vers la porte de la ſale. Alors le Nazar prit par la main le Pere Raphaël, & luy ayant fait la reverence, preſenta au Roy une requeſte couchée par écrit, que le Pere luy donna. Cette requeſte tendoit à faire renouveller & confirmer par le Roy les Patentes & privileges des Roys ſes predeceſſeurs en faveur des Reverends Peres Capucins depuis le

temps qu'ils ſont établis en Perſe. Le Pere Raphaël avoit accompagné cette requeſte d'une tres-belle Bouſſolle en maniere d'Aſtrolabe qu'il avoit faite de ſes propres mains. Car j'ay remarqué plus d'une fois qu'en tout l'Orient il ne ſe faut jamais preſenter les mains vuides, ni devant le Roy, ni devant les Gouverneurs des Provinces, & qui ne leur aporte rien de curieux n'eſt jamais le bien venu. Le Nazar mit la bouſſole devant le Roy, & lût la requeſte, à la fin de laquelle le Roy entrant comme en colere; *Comment*, dit-il au Nazar, *puis-je octroyer la demande de Raphaël, luy qui tous les jours tâche de pervertir les Muſulmans, en mépriſans noſtre loy, & preſchant la ſienne à tous ceux qu'il peut abuſer; il eſt indigne de ſe preſenter devant moy.* Le Nazar voyant le Roy en colere tâcha de l'appaiſer, repreſentant à ſa Majeſté que de malins eſprits avoient forgé ces accuſations contre le Pere pour ſe donner plus d'entrée à la Cour, & qu'il n'entreprenoit rien qui dût deplaire à ſa Majeſté. Le Roy parut eſtre ſatisfait de ce diſcours du Nazar, & prenant la bouſſole entre ſes mains il l'ouvrit, & la conſiderant s'informa de ſon uſage. Enſuite il dît au P. Raphaël qu'il allât en une chambre où eſtoit le Chef des Aſtrologues pour l'inſtruire de cet inſtrument; mais il ne s'y trouva pas; & ainſi nous ſortîmes tous enſemble du Palais, & le Pere Raphaël ſe retirant en ſa maiſon, les Francs & moy nous montâmes à cheval pour retourner à Zulpha precedez de pluſieurs trompetes & tambours du pays. De plus il s'y trouva quatre trompetes d'Europe, deux Polonois & deux Moſcovites, qui avoient laiſſé l'Ambaſſadeur de Moſcovie qui s'en eſtoit retourné depuis peu de jours. C'eſtoit le ſecond des Ambaſſadeurs Moſcovites; car le premier mourut à Iſpahan de fâcherie de ce qu'il avoit eſté mal receu du Roy. Quand nous arrivaſmes à Zulpha il eſtoit environ trois heures de nuit, & douze marchoient devant nous chacun un flambeau de cire à la main. Les hommes & les vieilles femmes ſortirent des maiſons avec des lumieres pour nous voir paſſer, & pluſieurs nous preſentoient de grands baſſins de fruits & de dragées avec de bon vin, nous obligeant de nous arreſter pour boire preſque à chaque porte. Eſtant arrivez à mon logis nous nous miſmes à table, & paſſaſmes une partie de la nuit fort joyeuſement. Le Nazar m'avoit envoyé d'excellent vin de Schiras pour ſolenniſer la feſte, & le lendemain je fus le remercier avec mes habits à la françoiſe. Il voulut ſçavoir de quelle maniere noſtre réjoüiſſance s'eſtoit paſſée, & lui en ayant fait le recit il fut auſſi-toſt le dire au Roy, qui me fit

ſçavoir qu'il vouloit que je fuſſe un jour de ſes divertiſſemens, que je buſſe en ſa preſence, & que j'euſſe la ſatisfaction d'oüir ſa muſique & de voir danſer ſes femmes. Je témoignay au Nazar que le Roy me faiſoit trop d'honneur tout à la fois, & que je ſerois toûjours preſt à faire tout ce qu'il plairoit à ſa Majeſté de m'ordonner. Nous nous entretinſmes enſuite le Nazar & moy de pluſieurs choſes; car c'eſt un Seigneur qui eſt curieux & qui a beaucoup d'eſprit; mais qui dans les carreſſes qu'il fait aux Francs penſe toûjours aux intereſts de ſon Maiſtre & aux ſiens propres, les Perſans en general eſtant les plus rafinez de tous les peuples de l'Aſie, & ne cedant point aux Europeans en force & en ſoupleſſe d'eſprit.

CHAPITRE XVII.

Suite des affaires que l'Auteur fit à la Cour.

LE Roy s'eſtant ſouvenu d'une riche piece que j'avois entre mes joyaux, qui eſtoit un beau bouquet de pendeloques de diamans en poire percez par le bout d'enhaut qu'il n'avoit pas acheté, commanda au Nazar de m'envoyer querir, & de faire marché de ce bouquet qui lui avoit donné dans la vuë. Eſtant venu au Palais avec cette piece & une bague de diamant dont je parleray plus bas ſelon l'ordre que m'envoya le Nazar, il me dît d'abord que le Roy vouloit faire percer des diamans de meſme que ceux de la pendeloque, ſans me rien témoigner du deſſein que le Roy avoit de l'acheter. Je répondis au Nazar qu'il eſtoit donc neceſſaire que Sa Majeſte les envoyât en Europe, & que j'eſtois bien perſuadé qu'il n'y avoit perſonne dans ſon Empire qui pût en venir à bout. Je l'avertis enſuite qu'il y avoit à Iſpahan deux Diamantaires Hollandois qui vouloient paſſer aux Indes, & qu'il pouvoit les envoyer chercher pour ſçavoir s'ils voudroient entreprendre cét ouvrage où peu de gens peuvent reüſſir. Cette réponce que je fis au Nazar ne lui plût pas, & me faiſant griſemine; *Crois-tu* (me dît-il d'un ton irrité) *que nous n'ayons pas en ce pays des perſonnes auſſi capables qu'au tien?* Je vis bien que tout cecy n'eſtoit qu'une feinte pour tâcher d'avoir le bouquet à bon marché, & ſans témoigner aucune émotion de ces paroles, je n'y repartis pour le mieux convaincre de ſon erreur, qu'en tirant de ma pochete une bague de diamant où ſont gravées les

armes du Roy d'Angleterre, que je lui montray. Dés qu'il l'eut vû il parut surpris, avoüant que les Francs ont de l'esprit; ce qui ne l'empescha pas de me dire que s'il l'avoit entrepris il feroit bien percer des diamans, mais que comme cela tireroit en longueur ce seroit plûtost fait si je voulois vendre au Roy à un prix raisonnable mon bouquet de pendeloques. Je luy dis mon prix sans hesiter, & que je prétendois de plus les vingt-cinq pour cent, comme de tout ce que j'avois déja vendu au Roy. Sur cela le Nazar me dît plusieurs choses pour tâcher adroitement de me faire donner la piece au prix qu'il vouloit; mais me voyant ferme, & que je ne voulois rien rabatre de ce que je la luy avois faite, il prit le bouquet avec la bague de diamant, & porta le tout au Roy. En mesme temps le Roy fit détacher les diamans du bouquet pour les donner à un Orfevre François appellé Sain, qui est depuis quelques années à son service, & lui ordonna de les mettre à un panache de pierreries que le Roy avoit designé de sa main. Pour ce qui est du diamant gravé le Nazar me le rapporta, & me dît que le Roy s'estoit informé de ce qui estoit gravé dessus. Je me contentay de lui apprendre que c'estoient les armes d'un Prince d'Europe sans vouloir rien ajoûter davantage, & me souvenant de ce qui estoit arrivé au Chevalier de Reville dont j'ay fait l'histoire, au sujet du feu Roy d'Angleterre, dont les armes estoient gravées sur ce diamant. Aprés que ces diamans percez eurent esté mis entre les mains de l'Orfevre, le Nazar qui estoit tombé d'accord avec moy du prix du bouquet, me donna un papier cacheté pour aller au tresor prendre mon argent, que le Grand-Tresorier me fit aussi-tost conter sur le pied de ce que me coûtoient les diamans, & sans me donner les vingt-cinq pour cent de profit que je prétendois. La chose allant de la sorte, je repris en colere le papier d'entre les mains du Grand-Tresorier, & le rapportant au Nazar je luy dis que son procedé me surprenoit fort, & que si l'on ne me donnoit pas les vingt-cinq pour cent je reprendrois mon bouquet de diamans. Je luy parlay en ces propres termes d'un ton assez fort & le mieux qu'il me fut possible, le Pere Raphaël n'ozant luy parler de la façon. Le Nazar voyant que je me fâchois, me representa doucement les honneurs que j'avois receus du Roy, & que jamais Ambassadeur ni Gouverneur de Province n'avoient eu de *Calaate* avec plus d'éclat que moi. Que si quelqu'un du Royaume avoit un pareil passeport que celui que le Roy m'avoit donné, cela lui vaudroit tous les ans mille tomans. Il ajoûta d'autres choses qui ne me

contentoient pas, & voyant que j'eſtois toûjours fâché, il me fit dire enfin parle Pere Raphaël qu'il y avoit de ſa faute ſi je n'étois ſatisfait, n'ayant parlé au Roy que du prix des Diamans ſans avoir ſongé à lui faire mention des vingt-cinq pour cent de profit. Que la choſe ayant eſté ainſi arreſtée il ne pouvoit plus en parler à ſa Majeſté, & que ſi je n'eſtois pas content il aimoit mieux me païer de ſa bourſe ce que je pouvois prétendre de plus. Il me repreſenta enfin les ſervices qu'il m'avoit rendus de grand cœur & ſans intereſt; & il eſt vray auſſi qu'il n'a jamais voulu rien prendre de tout ce que je lui ay preſenté, à la reſerve d'une montre à boëte d'or émaillée que j'eus aſſez de peine à lui faire accepter, & il fallut pour cela beaucoup de ceremonies. Car il me proteſta d'abord qu'il ne pouvoit l'accepter s'il ne l'envoyoit auparavant montrer au Roy, ce qu'il fit enfin à mon inſtante priere. Il mit la montre dans un de ces petits plats de lacre qui viennent du Japon, & l'ayant fait porter au Roy par un Eunuque le Roy la lui renvoya, lui faiſant dire qu'il la gardât pour l'amour de moy.

Quelques jours ſe paſſerent pendant leſquels je donnay des marques de mon mécontentement, & quoi que le Nazar m'eût envoyé meſſage ſur meſſage pour m'obliger d'aller prendre l'argent de mon bouquet au treſor, je ne m'en remuay pas. Mais enfin voyant qu'il n'y avoit plus de remede, je me reſolus d'aller recevoir mon païement. Comme j'eſtois en chemin je rencontray deux Cavaliers qui venoient me dire de la part du Roy que ſa Majeſte vouloit voir le reſte de mes joyaux. Cét ordre m'obligea de retourner à mon logis pour les prendre, & eſtant arrivé au Palais dés que le Nazar me vit il ſe prit à rire, me demandant ſi je n'eſtois plus fâché, & ſi j'avois eſté prendre mon argent. Je lui dis que je ne l'avois pas encore touché, & que ce n'eſtoit pas une choſe qui preſſât. Pour couper court le Roy prit encore deux pieces de mes joyaux, qu'il me paya ſelon le prix que j'y mis avec les vingt-cinq pour cent de profit, & je receus en tout de ſa Majeſté pour la vente que je lui avois faite environ 3900. Tomans.

CHAPITRE XVIII.

Entretien du Roy avec l'Auteur touchant les Princes de l'Europe, & comme ſa Majeſté voulut qu'il fut de ſes divertiſſemens pendant tout un jour.

LE lendemain une heure avant le jour huit ou neuf Cavaliers furent en campagne, les uns pour aller querir le Pere Raphaël, les autres pour aller au logis des Hollandois faire venir au Palais les deux jeunes-hommes qui avoient ſalüé le Roy lorſque je pris la *Calaate*; & il en vint auſſi trois à mon logis, qui me preſſerent ſi fort qu'à peine me donnerent-il le loiſir de m'habiller. Dés que nous fuſmes à cheval nous ne fiſmes qu'une courſe juſques au Palais, où je trouvay le Nazar dans ſon appartement avec le Pere Raphaël & les deux Hollandois, & il avoit auſſi envoyé querir deux autres François Officiers du Roy. Sa Majeſté eſtoit alors hors du *Haram*, c'eſt à dire hors de l'appartement des femmes, & donnoit audiance à un de ſes Kans qu'il envoyoit au devant d'un Ambaſſadeur du Grand Mogol. Cette ambaſſede eſtoit conſiderable, parce que c'eſtoit la premiere qui venoit des Indes depuis que le Prince qui regnoit alors eſtoit parvenu au trône.

Cependant le Pere Raphaël s'entretint des Mathematiques avec quelques Officiers du Roy qui eſtoient preſens, & quand le Nazar jugea que le Roy eſtoit en eſtat d'eſtre vû, il me prit avec le Pere & les deux Hollandois, & nous mena proche de la Salle où eſtoit ſa Majeſté. Il nous ordonna de l'attendre là, & fut voir quand il ſeroit temps de nous faire entrer. Eſtant revenu un quart-d'heure aprés, il nous fit monter quatre marches pour entrer dans la Salle, où le Roy eſtoit aſſis ſur une petite eſtrade d'un demi-pied de haut; ſur laquelle il y avoit deux matelas couverts d'un riche tapis. Il eſtoit appuyé contre un gros couſſin de quatre pied de long, & il avoit devant luy huit ou dix plats de fruits & de confitures. Le Nazar me fit ſalüer ſa Majeſté le premier, & les autres enſuite luy firent la reverence, aprés quoy l'on nous fit aſſeoir environ à dix ou douze pas loin du Roy. Il y avoit devant lui deux bouteilles à long cou de criſtal de Veniſe rond godronné pleines de vin de Schiras avec une taſſe d'or; & à coſté une cuvete d'or avec une anſe pleine de meſme vin à

trois ou quatre doigts prés, avec une grande cuillier d'or qui tient une bonne chopine de Paris. C'eſt de ces bouteilles que l'on verſe à boire pour le Roy, & le vin de la cuvete eſt pour ceux qu'il veut faire boire en ſa preſence. Dés que nous fuſmes entrez, le Roy s'adreſſant d'abord au Pere Raphaël; *Raphël, bia, bia*, lui dit-il; c'eſt-à-dire, *Raphaël, vien icy, vien icy.* Auſſi-toſt le Pere ſe leva, & allant proche du Roy où il ſe mit à genoux, *Raphaël*, continüa le Roy, *ſi tu veux boire du vin, demeure icy, ſinon retire-toy.* Le Pere Raphaël ne boit jamais de vin; mais comme il eſt aſſez particulier dans ſes remedes, tout au contraire des autres s'il ſe trouve attaqué d'une fiévre ou de qu'elque autre maladie, il la chaſſe avec un verre de vin. Pour complaire au Roy, il dît que puiſque ſa Majeſté luy faiſoit cét honneur il eſtoit content de boire un peu de vin, & ſa réponſe eſtant agreable au Roy, il lui dît en riant; *voilà qui eſt bien va t'aſſeoir.* Enſuite il commanda à l'un des deux jeunes Hollandois nommé Caſembroot de nous verſer à boire, ce qu'il fit en tremblant comme ne s'eſtant jamais vû à telle feſte. Il avoit mis ſon chapeau ſur le tapis, & le Roy lui ordonna de le remettre ſur ſa teſte, eſtant aſſez deshonneſte en Perſe d'avoir la teſte nuë. Il nous verſa donc à boire à chacun du vin de la cuvete, dans la cuillier d'or qu'il nous donnoit pleine par l'ordre du Roy, aprés quoi il fut reprendre ſa place. Comme il y a toûjours auprés du Roy quelques jeunes Seigneurs pour le ſervir, il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvete & la cuillier, & de ſe venir mettre auprés de nous. Il nous fit verſer encore la pleine cuillier de vin, & quoi que nous fiſſions ſigne au jeune Seigneur de ne l'emplir pas, il ne faiſoit pas ſemblant de nous regarder, & aucun de nous ne fut exempt de la boire. Mais ſi cela eut continué nous n'aurions pû tenir bon long-temps, & dans la ſuite on nous donna à boire dans des taſſes d'or. J'ay déja remarqué que les Perſiens ne mangent point de viande qu'au dernier repas qui ſe fait ſur les quatre ou cinq heures du ſoir, & le Roy ſçachant bien que les Francs n'aiment pas à boire ſans manger quelque choſe de ſolide, il ordonna au Nazar de nous faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant nous ſelon la couſtume un grand *Sofra* de brocar d'or qui ſert de nappe, & ſur le Sofra un cuir de meſme longueur & largeur de ces ſortes de cuirs qui ſont façonnez. Puis on eſtendit ſur le cuir une ſorte de pain qui eſtoit auſſi de la longueur du Sofra; car ſi le Sofra avoit dix aunes de long, comme cela

arrive souvent, le pain auroit la meſme longueur. Ce pain n'eſt guere plus épais qu'une feüille de papier, & on le plie comme nous plions une ſerviete. Il ſe fait avec le rouleau, & on le cuit ſur des platines de cuivre étamé. Ce n'eſt pas qu'on mange ce pain-là; mais comme on ne ſert point d'aſſietes en Perſe, ce pain eſt en guiſe de nappe pour ſerrer tout ce qui tombe des plats, & ce qui reſte de viandes devant chacun, & on envelope le tout dans le cuir pour eſtre donné aux pauvres. On couvre enſuite tout le bord du Sofra d'un pain excellent, qui eſt environ de deux pieds de long & d'un pied de large, & on n'en peut guere manger de meilleur au reſte du monde. La nappe eſtant miſe de la ſorte à la mode du païs, on nous ſervit quantité de viandes rôties & boüillies, & de grandes truites ſaumonées que la mer Caſpiene fournit en abondance. On apporta alors au Roy deux grandes caiſſes, l'une de limons qui viennent du Mazandran, l'autre de Grenades qui viennent de Schiras, & aprés que l'on en eut rempli deux ou trois baſſins, le Roy fit ſigne qu'on nous apportât quelques-uns de ces beaux fruits.

Aprés que nous euſmes un peu mangé, le Roy appella le Pere Raphaël, & lui ayant commandé de s'aſſeoir auprés de lui, il m'appella enſuite par mon nom, & me fit aſſeoir de meſme. Puis il ſe mit ſur le diſcours de mes voyages, me demandant ce que j'avois vû aux Indes, auprés de quels Roïs j'avois eu le plus d'accez, & ſi je les reconnoiſtrois bien voyant leurs portraits. En méme temps il ordonna au *Meter* d'en aller prendre quelques-uns pour me les montrer. Ce Meter eſt le Chef des Eunuques blancs, & comme qui diroit en France le premier Gentilhommé de la chambre. Il accompagne le Roi par tout, & a toûjours à ſon coſté une forme de gibeciere richement couverte où ſont les mouchoirs du Roi, pour lui en preſenter quand il s'en veut ſervir. Car comme j'ay dit, on ne donne point en Levant de ſerviettes à table, & chacun ſe ſert de ſon mouchoir qu'il tient pendu à ſa ceinture. On ne s'en ſert toutefois jamais pour ſe moucher; car quoy que les Perſans prennent du tabac, ils ne ſe mouchent point & ne crachent que tres-peu. Il y a ſur les tapis de certains petits pots, les uns d'or, les autres d'argent, & d'autres de porcelaine ſelon la qualité des gens, & ces pots là ſervent à cracher, ou plûtoſt à jetter quelque eau qui vient à la bouche, à quoy auſſi ſervent leurs mouchoirs.

Le Meter ayant donc apporté pluſieurs portraits en mignature à demi-cors, & quelques autres figures dans un grand

porte-feüille que le Roy ouvrit lui-meſme, & ſa Majeſté me les montrant l'un aprés l'autre, je reconnus auſſi-toſt le Grand Mogol Cha-Gehan, qu'Aureng-zeb ſon fils tenoit alors priſonnier. Je reconnus auſſi trois de ſes fils, n'ayant pas veu le quatriéme. J'y vis auſſi les portraits des Rois de Colconda & de Viſapour; celui du Prince Cha-eſt-kan Oncle maternel du Grand Mogol, & ceux de deux Rajas que j'avois connu à la Cour de ces Rois. Entre ces portrais il y en avoit un d'une jeune Perſienne, que le Roy me donna, pour faire voir, me dît-il, en France comme les femmes ſont habillées en Perſe. Il ſouhaita alors que je lui fiſſe revoir le portrait de ma femme que j'avois apporté de Paris dans une petite boëte, & il ne ſe ſouvenoit pas qu'il eſtoit encore dans ſon Haram où il l'avoit montré à ſes femmes, le lui ayant donné depuis trois ou quatre jours. Le Nazar en fut la cauſe; car me rencontrant un jour à boire avec lui en particulier, & n'y ayant pour troiſiéme que le Pere Raphaël qui ne buvoit pas, il me dît que le Roy auroit bien voulu voir quelques femmes vêtuës à la Françoiſe, & qu'il croyoit qu'elles avoient bonne grace dans cét habit. En meſme temps je tiray de ma pochete le portrait de ma femme, & le Nazar tout joyeux l'envoya promptement au Roy par un Eunuque, me demandant pluſieurs fois ſi je le voulois vendre à ſa Majeſté. Je lui dis que cela ne ſe pouvoit pas, & que c'eſtoit une choſe que je voulois garder toute ma vie. Le Roy ayant donc envoyé prendre le portrait dans le Haram on le lui apporta incontinent, & aprés l'avoir encore conſideré quelques momens il me le rendit. On preſenta en ſuite au Roy deux grands portraits en huile avec leurs bordures, que des marchands de Zulpha avoient apportez de Veniſe ou de Ligourne. C'eſtoient deux courtiſanes vêtuës à la Françoiſe, l'une en veuve, & l'autre avec un perroquet ſur la main qui la mordoit. Le Roy m'ayant demandé laquelle des deux me ſembloit la plus belle, je lui dis que c'eſtoit à mon gré celle qui avoit le perroquet ſur la main. Il me demanda en ſuite pourquoi je n'avois pas donné mon jugement en faveur de l'autre? Et je repartis que c'eſtoit une veuve qui paroiſſoit triſte & ſembloit avoir renoncé au monde. Le Roy ſe prenant à rire, & ſe tournant vers le Pere Raphaël; *Patri*, *Patri*, lui dit-il, *eſt-il poſſible qu'une femme comme celle-là ait quitté le mariage & le monde?* Enfin le Roy me demandant mon avis touchant la beauté des femmes, je lui dis que cela dépendoit fort des couſtumes des païs; qu'au Japon on aime

les femmes larges de visage; que dans la Chine on veut qu'elles ayent les pieds petits; que dans les Isles de Borneo & d'Achen celles qui ont les dents les plus noires sont les plus estimées, & que dans l'Isle de Macassar ou de Celebes pour rendre les femmes belles, on leur tire quand elles sont jeunes quatre dents de devant pour en mettre quatre d'or en la place. Il me souvint sur ce sujet d'avoir vû à Batavie un Capitaine de l'Isle de Java qui s'estoit fait tirer quatre dents, & avoit fait mettre quatre diamans en la place. Enfin je dis au Roi que dans son Empire on faisoit grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher, & qu'en France c'est tout le contraire, les femmes se les tirant avec des pincettes, & ne laissant parêtre qu'un petit trait délié. Qu'enfin la beauté dépendoit fort de l'opinion des hommes, & que ce qui est beau dans un lieu ne l'est pas dans un autre, parce que les coûtumes sont differentes, & qu'en cette matiere de mesme qu'en d'autres chacun à son gousт. Mais quel est ton sentiment des blanches & des noires, me dit encore le Roi qui prenoit plaisir à ce discours? Sire, lui répondis-je, si j'avois à acheter des femmes, je ferois comme quand j'achete du pain, des diamans & des perles, & je m'attacherois toûjours à celles qui auroient le plus de blancheur. Cette repartie fit rire le Roy, qui me fit donner aussi-tost à boire dans sa coupe, ce qui est un grand honneur. Pour témoigner plus de respect à sa Majesté, de temps en temps le Pere Raphaël & moi nous nous retirions plus bas au lieu où estoient les Hollandois; mais le Roi nous faisoit revenir incontinent, & il n'estoit guere que dix heures du matin, lorsque du discours de la beauté des femmes on passa à un entretien plus serieux, qui fut de l'état present de nostre Europe. Le Roi me fit sur ce sujet plusieurs questions de suite, & la premiere fut de la France & de sa grandeur, me disant que tout ce qui venoit de plus parfait & de plus excellent du costé de l'Occident sortoit de la France. Je repartis à sa Majesté, que veritablement les deux Royaumes les plus considerez dans le monde, estoient la Perse dans l'Asie, & la France dans l'Europe. Elle me demanda ensuite ce que je pensois du Grand Seigneur; à quoi je repliquai, que presentement ses forces n'étoient pas tant à craindre qu'elles l'estoient autrefois; qu'on avoit reconnu dans la guerre de Candie qu'elles n'estoient pas si grandes qu'on s'imaginoit; que son empire estoit fort déchû depuis quelque temps; & que j'avois remarqué à Smyrne & en d'autres lieux de Turquie, qu'il falloit faire aller les païsans à

coups de baſton à la guerre, ſur tout ceux que l'on envoyoit en Candie; Enfin que la pluſpart de ſes Provinces eſtoient deſertes, & que depuis Smyrne juſqu'à Erzerom la Caravane où j'étois avoit eſté vingt-deux jours ſans trouver une ame dans les villages qui ſont ſur le grand chemin, ayans eſté cantraints d'aller juſqu'à deux lieuës hors de la route, & le plus ſouvent juſqu'aux montagnes, pour avoir des vivres pour nous & pour nos montures. J'ajoûtay à cela que le Grand Cha-Abas biſayeul de ſa majeſté avoit envoyé pluſieurs fois des Ambaſſadeurs en Europe aux Rois & Princes Chrétiens pour les exhorter à faire ce qu'ils font preſentement, & que ſi ce grand Roi eût eu le bonheur de voir ce qui ſe paſſe à preſent il auroit bien ſceu s'en prévaloir. Qu'enfin ſa Majeſté ſçavoit bien de quelle maniere les choſes s'eſtoient paſſées depuis quelques années, & comme les Allemans avoient remporté deux fois de grandes victoires. Le Roi prenant alors la parole, me dît qu'il eſtoit vrai; mais que depuis les Allemans & les Turcs avoient fait la paix, & qu'on ne la devoit pas rompre. Sur quoi je repartis au Roi, que ſi tous les Souverains gardoient la foi à leurs voiſins comme faiſoit ſa Majeſté, il n'y auroit pas ſi ſouvent des guerres & que tous les Royaumes ſeroient en paix. Il n'y eut perſonne dans la Salle qui put rien entendre de tout ce diſcours: car le Roi avoit fait mettre le Pere Raphaël & moi ſi proche de lui, qu'aucun des autres que le reſpect tenoit éloignez n'avoit pas l'oreille aſſez bonne pour nous écouter; joint que ſa Majeſté parloit aſſez bas, & que nous lui répondions de meſme. Il n'y avoit qu'un Seigneur aſſez âgé & vêtu à la Georgienne, qui eſtoit aſſis environ cinq ou ſix pas derriere le Roi. Le plus ſouvent quand le Roi beuvoit il ne faiſoit que moüiller les lévres, & appellant ce Seigneur il lui donnoit à boire le reſte, aprés quoi il retournoit à ſa place. J'eus la curioſité de ſçavoir qui il eſtoit, & m'en eſtant informé j'appris que c'eſtoit un oncle du Roi frere de ſa mere, car les oncles des Rois de Perſe du coſté du pere ont les yeux crevez, comme je diray ailleurs.

Le diſcours fini des forces du Grand Seigneur, le Pere Raphaël & moy voulions nous lever pour retourner à nos places; mais le Roi nous retint, & nous demanda encore combien il y avoit de Rois en Europe, & leſquels eſtoient les plus puiſſans. Je répondis à ſa Majeſté, que c'étoit une verité reconnuë de tout le monde que le Roi de France eſt le plus puiſſant de tous. Le Roi me demandant de plus s'il eſtoit jeune, je lui dis qu'il

n'avoit que vingt-ſix ans, qu'il avoit un fils âgé de trois que l'on appelloit Dauphin de France, & un frere unique âgé de deux ans moins que le Roi. En meſme temps je tiray de ma pochete une medaille, comme celles que ſa Majeſté fit donner aux Suiſſes au renouvellement de l'alliance. Le Roi de Perſe fut long-temps à conſiderer le portrait de ſa Majeſté, & le Pere Raphaël luy expliqua ce qui eſtoit au revers, ce que ſignifioit l'autel & le livre, avec Monſeigneur le Dauphin à coſté du Roy. Je dis au Roi, que ſa Majeſté de France avoit fait donner de ces medailles aux Deputez des Suiſſes avec des chaînes pour pendre les medailles, & que le tout eſtoit d'or. Le Roi me demandant pourquoi celle que je lui montrois n'eſtoit pas auſſi d'or comme les autres? je luy dis que c'en eſtoit une de celles que l'ouvrier qui en avoit fait les coins avoit fait faire en particulier pour donner à ſes amis. Si elle eût eſté d'or je l'aurois offerte au Roy; mais je me ſouvins à l'inſtant de ce qui eſtoit arrivé à un Agent d'Angleterre dans une ſemblable occaſion, & je crûs devoir profiter de cét exemple. Voici en peu de mots comme la choſe ſe paſſa.

Un jour que l'Agent ou Preſident des Anglois eſtoit auprés du grand Cha-Abas pour quelques affaires, le diſcours vint à tomber ſur la nouvelle fabrique des monnoyes de quelques Etats de l'Europe, leſquelles on faiſoit au moulinet. Le Roi s'étonnoit comme il eſtoit poſſible de marquer ſi bien des lettres autour, & admiroit l'invention qu'on avoit trouvée pour empeſcher que l'on ne rogne les pieces, eſtimant beaucoup plus celles de cette ſorte, que les Reales d'Eſpagne toutes difformes & qui pour la plus grande partie ne ſont pas de poids. Sur cela l'Agent tira de ſa pochete une piece d'argent, qui d'un coſté avoit un S. George à Cheval avec ſa lance, & la preſenta au Roi. Le Roi l'ayant bien conſiderée, & la montrant à quelques Seigneurs qui eſtoient auprés de luy; j'admire, leur dit-il, comme ces Francs ont ſi bien ſçû mettre *Mortuz-Aly* dans leur monnoye. Il voulut ſçavoir en meſme temps qui eſtoit le Prince qui faiſoit battre cette monnoye, & l'Agent lui ayant dit que c'eſtoit le Roi d'Angleterre, Cha-Abas témoigna qu'il ſouhaitoit d'avoir trente ou quarante de ces meſmes pieces qui fuſſent bien faites, parce que le Prophete *Mortuz-Aly* eſtoit deſſus. L'Agent en écrivit auſſitoſt en Angleterre, & on lui envoya cinquante de ces pieces fort bien frappées. Mais eſtant venu les preſenter au Roy, ſa Majeſté ne les voulut pas regarder, parce qu'elles eſtoient d'argent,

& dit à l'Agent qu'il falloit que l'Angleterre fut bien pauvre, de n'avoir pas pû trouver de l'or pour faire ces pieces.

Pour montrer comme les Rois de Perſe ne font cas que de l'or pour leur ſervice, & comme ils ſont delicats ſur cette matiere, j'en apporteray encore deux autres exemples du regne du meſme Cha-Abas. C'eſtoit la coûtume tous les ans que les Anglois & les Hollandois en revenant de leur negoce d'Ormus faiſoient un preſent au Roy, & il arriva qu'entre diverſes pieces qui compoſoient celuy que les Anglois lui firent un jour, il y avoit une montre dans une boiſte de cryſtal en croix ſur un pied d'eſtail de ſix pouces ou environ; mais tant le pied que la garniture de la boiſte eſtoit de leton doré. Il y avoit en ce temps-là à Iſpahan un jeune homme d'Orleans nommé Leſcot orfévre de ſa profeſſion, & les Anglois le prierent de faire une garniture d'or émaillé & un étuy à la montre, ce qu'il fit, & le pied d'eſtail fut laiſſé comme il eſtoit. Comme le Maiſtre du Treſor voulut ſerrer le preſent, il vint à toucher l'or pour ſçavoir ſa qualité & ſon titre & l'écrire dans le livre, parce qu'il n'entre point d'or dans le Treſor qu'il ne ſoit touché. Cét homme voyant que le pied d'étail de cette montre n'eſtoit que de letton, fut d'abord le dire au Roi, qui ſe ſentant offenſé renvoya ſur le champ la montre à l'Agent Anglois, avec ordre de faire faire un pied d'or émaillé, ce qui fut fait auſſi-toſt par le meſme orfévre.

L'année d'aprés le Commandant Hollandois nommé Charles Conſtant fit ſon preſent ſelon la coûtume, & n'ayant pas trouvé quelque choſe de rare comme il ſouhaitoit, parmi les épiceries & les pieces de beaux draps qu'il preſentoit avec quelques autres pieces de drap d'or & d'argent, il mit dans un baſſin de bois de Japon couvert de lacre noire avec quelques figures, deux mille ducats d'or ou ſequins de Veniſe. Quand on vint à les porter au Treſor il s'en trouva deux faux qui furent incontinent renvoyez, & remis entre les mains du *Kalamachi* ou Interprete appellé Barthelemy, pour les reporter au Commandant & luy en faire donner deux autres. Le Commandant s'eſtant moqué de cela & ne voulant pas les faire changer, comme je me trouvay alors auprés de lui je lui dis qu'il ne ſçavoit pas la coûtume du païs, & que s'il n'en faiſoit donner promptement deux autres il pourroit en arriver quelque mal. Nonobſtant tout ce que je pus lui repreſenter il fut opiniâtre, & l'Interprete contraint de rapporter au Treſor les deux ducats faux, diſant pour ſon excuſe que le Commandant n'en vouloit pas donner d'autres. Il ne

paſſa

paſſa pas deux heures que les gens du Roy au nombre de ſept ou huit vinrent au logis des Hollandois, & ayant trouvé l'Interprete à la porte ils le coucherent par terre, luy donnerent des coups de bâton ſur la plante des pieds, & ne le laiſſerent point aller qu'on n'eût apporté deux autres ducats, & qu'outre cela on ne les eût payez de leurs peines. Avant que de partir ils firent de rudes reproches à l'Interprete, & luy remontrant ſa temerité & ſon ignorance; Ne ſçais-tu pas, luy dirent-ils, qu'il ne doit entrer dans le Treſor du Roi que de bon or? au lieu de deux mille ducats que le Commandant donne au Roi, qu'il n'en donne que mille & qu'ils ſoient tous bons. Eſt-ce qu'il a deſſein d'affronter le Roi? & force-t'il perſonne à donner plus qu'il ne veut? Voilà comme ſe paſſa la choſe. Mais il faut ſçavoir auſſi que tous les preſens qu'on fait au Roy ſont eſtimez ſelon leur valeur, & que ſelon cette eſtime il faut donner au grand Portier ou Capitaine de la porte dix pour cent, & cinq pour cent à ſon Lieutenant. Cette charge de grand Portier eſt une des plus belles de la Cour, & elle eſt hereditaire dans la famille qui la poſſede aujourd'hui, le Roi meſme ne la lui pouvant ôter à moins de quelque notable faute, comme je l'ay remarqué dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur.

Je reviens à l'entretien que j'eus avec le Roy touchant les avantages de la France ſur tous les autres Royaumes, & les grandes qualitez de ſon Monarque, dont je voyois qu'il prenoit plaiſir de m'oüir parler. Aprés qu'il ſe fut auſſi informé de ſa puiſſance & des forces qu'il pouvoit mettre ſur pied, il tourna le diſcours ſur celles du Roy d'Eſpagne, & ſur ſes mines d'or & d'argent qui font tant de bruit. Il voulut que je lui en diſe mon ſentiment, & je lui avoüay que le Roi d'Eſpagne poſſedoit pluſieurs Royaumes & Principautez, & qu'il n'y avoit point de Souverain dans l'Europe qui eût tant de terres. Mais je lui dis d'ailleurs, que tous ces Royaumes eſtoient trop éloigez les uns des autres, & ne pouvoient pas aiſément ſe ſecourir; qu'il falloit de fortes garniſons pour tenir les peuples en bride, & que ces garniſons lui coûtoient beaucoup. Que pour ce qui eſtoit de ſes mines d'or & d'argent, quand la flote arrivoit heureuſement la France y avoit tres-bonne part à cauſe des marchandiſes qu'elle fournit à l'Eſpagne, comme des toiles, des eaux de vie, des cordages de vaiſſeaux, & autres choſes de cette nature qu'on envoye aux Indes Occidentales, la France ayant toutes choſes en abondance & en fourniſſant à ſes voiſins. Mais, me dit alors

le Roi, vous avez des peuples en Europe qui ſont gouvernez par des nobles, comme l'on m'a dépeint les Venitiens ; & j'apprens que les Hollandois le ſont par toutes ſortes de gens de diverſes conditions & tirez du peuple, ce qui n'empeſche pas, dit-on, que ces païs-là ne ſoient tres-bien policez Que penſes-tu, continua le Roy, de ces differens gouvernemens, & lequel crois-tu eſtre le meilleur ? Je connus bien de l'air dont le Roi parloit, que le gouvernement Republiquain ne luy plaiſoit pas, & je luy répondis auſſi ſans heſiter, que le gouvernement Monarchique & hereditaire, & particulierement entre les ſeuls maſles, tel qu'il eſt en France, eſtoit aſſeurement le plus noble & le plus avantageux pour le bien des peuples, comme il eſtoit le plus ferme & le moins ſujet au changement. Je remarquay que le Roi avoit beaucoup d'attention pour ce que je lui diſois, & de temps en temps il faiſoit ceſſer douze jeunes Courtiſanes qui chantoient & danſoient dans la Sale. J'ajoûtay donc à ce que j'avois dit à ſa Majeſté, qu'en France on eſtimoit fort la Perſe, & que le grand Cha-Abas ayant envoyé un Ambaſſade au Roi Henri IV. avoit attiré quantité de Francs en ſon païs. Celui que le Roi de Perſe avoit envoyé pour Ambaſſadeur en France eſtoit un Religieux Capucin nommé le Pere Juſte ; mais par mal-heur il arriva à Paris peu de temps aprés la mort du Roy, & on ne penſa guere à la Cour à l'Ambaſſade de Perſe. Quand j'eus fait mention au Roi de cette Ambaſſade de Cha-Abas, il me dit qu'il ſçavoit bien que ſon biſayeul avoit envoyé un Ambaſſadeur en France, & qu'il s'étonnoit qu'on n'en eût pas renvoyé un autre en Perſe. Je repreſentay au Roi que n'y ayant point d'autres chemins pour venir de France en Perſe que par la Turquie & par la Moſcovie, ni le Grand Seigneur, ni le Grand Knez ne vouloient pas donner paſſage à une ſi groſſe ſuite, telle que le demanderoit un Ambaſſadeur de France pour ſoûtenir la grandeur & la gloire de ſon Roi ; que neanmoins le Roi de France avoit envoyé diverſes lettres de recommandation en Perſe pour ſes ſujets qui y viennent trafiquer, ce que le Roi avoüa témoignant d'en eſtre ſatisfait. Il me fit par quatre fois durant tout le jour de trois en trois heures toutes les meſmes queſtions touchant l'état de l'Europe, pour ſçavoir ſans doute ſi je lui dirois toûjours les meſmes choſes, ou pour les mieux retenir. Sa Majeſté ſe tournant enſuite vers le Pere Raphaël ; Serois-tu bien aiſe, lui dit-elle, ſi je t'envoyois en Ambaſſade vers le Roi de France ? A quoi le Pere ne

répondit que par une profonde inclination, & aprés nous nous retirâmes en nos places. Le Roi envoya alors un jeune Seigneur nous verſer à boire ne voulant plus que ce fût l'Hollandois ; mais il empliſſoit ſi fort la taſſe qu'il eſtoit impoſſible de la boire d'un trait, & tout ce que nous lui pouvions dire pour le prier d'aller doucement, ne ſervoit de rien. J'admiray la patience de ce jeune Seigneur : car il fut inceſſamment huit ou neuf heures debout la bouteille & la taſſe à la main ſans jamais ouvrir la bouche, toûjours dans un grand reſpect, & ne faiſant pas ſemblant de nous regarder. Nous demeurâmes plus de ſeize heures dans cette Salle en la preſence du Roi, pendant lequel temps tous les Eunuques qui eſtoient là pour la garde du Roi demeurerent auſſi debout ſans manger ni boire. Il en eſtoit de meſme de deux autres Seigneurs, dont l'un donnoit au Roi la pipe de tabac, & l'autre verſoit à boire quand Sa Majeſte le demandoit.

Pendant que le Roy nous avoit parlé de choſes ſerieuſes, les Courtiſanes s'eſtoient retirées de la Salle, & furent s'aſſeoir dans une grande galerie qui avance ſur le jardin & qui eſt auſſi longue que la Sale. Le Sofra y eſtoit mis couvert de fruits & de confitures, & une de leur bande leur verſoit inceſſamment du vin à la ronde. Il y a de quoi s'étonner que ces femmes-là ne s'enyvrent point à boire comme elles font ; car eſtant rentrées dans la Salle dés que nous fûmes de retour en nos places, il ne paroiſſoit point à les voir qu'elles euſſent bû. Aprés qu'elles eurent fait quelques tours de danſe ; le Roy leur fit ſigne de ſe retirer, & voulut nous faire entendre ſa muſique. Elle eſtoit compoſée de voix & d'inſtrumens, & ces inſtrumens approchent en quelque ſorte de la maniere des noſtres. Il y avoit une eſpece de lut, & une forme de guiterre avec une petite épinete, & deux ou trois groſſes flûtes. Le Roi fit auſſi apporter dans la galerie où eſtoient les Courtiſanes un grand cabinet d'ébene de plus de huit pieds de haut, orné de pluſieurs figures d'argent, dans lequel eſtoit une orgue qui joüoit par reſſorts. C'eſtoit une des pieces du preſent que l'Ambaſſadeur de Moſcovie avoit fait au Roi de Perſe. Pendant que cet orgue joüoit, le Roi ſe ſouvint qu'un orfévre François appellé Sain qui eſtoit à ſon ſervice, joüoit de la groſſe flûte & d'une cornemuſe à ſouflet qu'il avoit apportée de France. Il ordonna qu'on le fit venir ; car comme il eſt agile de ſon corps, d'une humeur fort gaye, le Roi prend plaiſir à ſes bouffonneries ; & ſur tout quand

il eſt entre deux vins, & qu'il s'aviſe de faire mille petites méchancetez à ces Courtiſanes. Il charge l'une ſur ſon cou, il jette l'autre par terre, & le Nazar ou d'autres Seigneurs qui ſe trouvent là le pouſſent à leur faire toutes ſortes de maux, parce qu'ils voyent que le Roy en rit & que ces petites farces le divertiſſent. Le Roi fit encore venir un autre jeune François appellé Bernard qui eſt auſſi à ſon ſervice. Ce Bernard vint en Perſe avec un François nommé la Chapelle, qui n'ayant pas le moyen d'entretenir deux hommes qu'il avoit amenez de France avec lui, fut bien aiſe d'en eſtre déchargé d'un. Je pris Bernard avec moi, & lui fis apprendre l'arquebuſerie auprés d'un autre François appellé Claude Muſſin. S'y eſtant rendu capable il eſt enfin entré au ſervice du Roi qui l'aime beaucoup, tant parce qu'il eſt de belle humeur, & qu'il entend parfaitement les langues Turqueſque & Perſienne, que principalement parce qu'il eſpere toûjours à force de careſſes l'obliger de ſe faire Mahometan. Et ce n'eſt pas ſeulement le zele de la religion qui porte le Roi à le ſolliciter à ce changement, c'eſt auſſi afin qu'on ne ſoit pas obligé de tant eſtimer les ouvrages qui viennent de ſa main, comme j'ay remarqué ailleurs que font les Mahometans de tout ce qui paſſe par celles des Chrétiens.

Quand ces deux François furent entrez dans la Salle, le Roi commanda d'abord à Bernard de luy verſer à boire dans ſa coupe, ce qu'il fit, & le Roi ayant bû lui ordonna de boire auſſi dans la meſme coupe, & lui demanda en meſme temps s'il n'avoit pas envie de ſe faire bon Muſſulman. Enſuite le Roi nous fit approcher le Pere Raphaël & moi, & nous fit encore les meſmes queſtions touchant les affaires de l'Europe, comme j'ay dit qu'il nous demanda les meſmes choſes par quatre fois. Aprés il ordonna à Bernard de nous verſer à boire dans ſa coupe, & puis de la lui emplir. Le Roi en but la moitié, & donna l'autre moitié à boire à ſon Oncle. Comme je vis que le Roi témoignoit tant d'affection à Bernard, je pris occaſion de repreſenter à ſa Majeſté que je lui avois fait apprendre l'arquebuzerie; mais que depuis le temps qu'il eſtoit à ſon ſervice il s'eſtoit endetté, & qu'il avoit peu de moyens de ſoûtenir ſa famille. Il faut tout dire, c'eſt que Bernard eſtoit un peu débauché. Le Roi ſe tournant alors vers lui, lui demanda encore s'il ne vouloit pas ſe faire bon Muſſulman; à quoi Bernard répondant, ſupplia ſa Majeſté de ne le point preſſer ſur cét article. Je ſçais bien, dit alors le Roy s'adreſſant au Pere Raphaël, que dans cette ville tu empeſche tous

les Francs de se faire Mahometans ; je te les donne tous, garde les bien ; mais fay-moi present de celui-ci, car je l'aime. En même temps le Roy se leva, remarquant sans doute que chacun de ceux qui buvoient estoit bien aise de prendre l'air un moment & de satisfaire aux neccessitez de la nature. Il demeura prés d'un quart-d'heure dehors, pendant lequel temps le Pere Raphaël prit occasion de parler à Bernard & de l'exhorter à tenir ferme, & de preferer son salut eternel à toutes les promesses que le Roy lui pourroit faire.

Le Roy estant rentré dans la Salle & s'estant assis, sans plus parler à Bernard de se faire Mussulman, & voulant sans doute nous donner des marques de sa liberalité, commanda au Nazar de faire apporter un sac de 50. tomans (car comme j'ay remarqué plus haut chaque sac du tresor en contient autant) & dés qu'on l'eut apporté il le donna à Bernard, qui ayant remercié le Roy par un profonde reverence sortit de la Salle avec le sac pour le remettre entre les mains de quelqu'un, & revint bien-tost aprés.

Le Roy fit ensuite approcher les deux jeunes Hollandois, & leur demanda plusieurs choses de leur païs & de son gouvernement. Le Pere Raphaël qui leur servoit d'Interprete, dît au Roy que leur païs se gouvernoit par Estats, mais qu'ils avoient un Prince pour Capitaine general par mer & par terre. Ce discours fini les Hollandois retournerent en leurs places, & le Roy s'avisa de me demander si entre les gens que j'avois amenez de France il n'y en avoit point qui sceût joüer de quelque instrument. Je dis à sa Majesté qu'il y en avoit un qui sçavoit joüer de l'orgue & de l'épinete. Aussi-tost elle commanda qu'on l'allât querir, & que cependant les Courtisanes vinssent danser & chanter. Elle ordonna en mesme temps que l'on apportât le *Hezar-picher*, c'est à dire la grande cuiller d'or, qu'il fallut que nous bussions tout d'un trait les uns aprés les autres sans y rien laisser. Aprés que nous nous fusmes tous aquitez de ce devoir, le Roy me demanda laquelle de ces Courtisanes me paroissoit la plus belle. Aussi-tost je me levay, & m'estant mis au milieu de ces douze femmes je leur fis cesser leur danse, & pris un flambeau à la main pour les mieux considerer. Le Roy rioit, & prenant plaisir à voir leur contenance & la mienne ; Amene ici, me dit-il, celle que tu veux. Pour obeïr au Roy je pris par la main celle que je crus la plus âgée, & je la menay auprés de sa Majesté, qui nous fit asseoir tout proche d'elle. Le Roy m'en montra alors une autre de la main, & me dit pourquoy je n'avois pas plûtost pris celle-là

meurâmes encore quelque temps. Mais enfin le Nazar s'appercevant que le ſommeil nous gagnoit, & en ayant averti le Roy ſa Majeſté lui ordonna de nous congedier ; ce que le Nazar fit à noſtre grande ſatisfaction ; car nous avions eſté là depuis les huit heures du matin juſques aprés la minuit, c'eſt à dire prés de dix-ſept heures, ce qui eſtoit une aſſez grande fatigue.

Quatre ou cinq jours ſe paſſerent que le Roy ne ſortit point du *Haram*, où il fut toûjours avec ſes femmes. Vn matin que le temps eſtoit fort beau ſa Majeſté monta à cheval, & alla faire peſcher dans de certains trous qui ſont dans la riviere, & qui leur ſervent de reſervoirs. La peſche dura juſques vers les onze heures que le Roy retourna au Palais, où aprés avoir dîné il ſe mit à boire avec quelques Seigneurs. Sur le ſoir il commanda qu'on fit venir Sain & Bernard, avec un autre François nommé Marais qui eſt auſſi au ſervice de ſa Majeſté. Il eſt graveur & arquebuzier, & jouë aſſez bien du violon. Quelque temps aprés on appella auſſi le ſieur Daulier pour joüer de l'épinete. Sur la minuit le Roy s'aviſant de me demander on luy dit que jeſtois à Zulpha, & s'il n'ût eſté ſi tard on m'auroit ſans doute envoyé des Cavaliers pour m'amener au Palais. Le Roy ayant demandé en meſme temps où eſtoit le Pere Raphaël, dît à quelques Seigneurs qui eſtoient auprés de lui qu'il lui avoit fait boire du vin ; à quoi l'un d'eux repartit qu'il ſçavoit bien que le Pere Raphaël n'en buvoit jamais, mais qu'il ne pouvoit pas moins faire pour obeïr à ſa Majeſté qui lui avoit commandé d'en boire.

Quoi que je ne fuſſe point de ce dernier divertiſſement du Roy, je ne laiſſay pas de ſçavoir exactement le lendemain ce qui s'y eſtoit paſſé ; mais je me contenteray de rapporter un ſeul incident, pour faire voir qu'il eſt quelquefois dangereux de prendre trop de familiarité avec les Princes.

Il y avoit auprés du Roy un venerable vieillard qui eſtoit *Agy*, c'eſt à dire revenu du voyage de la Mecque, & ceux qui ont fait ce pelerinage ne peuvent plus boire de vin. Entre les Seigneurs qui boivent avec le Roy, il y en eut un qui avoit de beaucoup paſſé les bornes, & qui ſe mit à faire quelque boufonneries qui ne plurent point au Roy. Il fit ſauter par deux fois d'un coup de poing le Turban de cet *Agy*, il refuſa de boire le Roy le lui commandant, & fut ſe meſler parmi les Courtiſanes qui danſoient, en faiſant quelques ſotiſes. Tout cela enſemble déplut tant au Roy, & particulierement l'affront qu'il fit à l'Agy, que la ſeconde fois qu'il oza y retourner, ſa Majeſté entrant en colere ; *Ce coquin* dit-

elle, *perd le respect, & croit qu'il n'est plus mon esclave, qu'on le traîne dehors par les pieds, & qu'on le donne à manger aux chiens.* En mesme temps quatre ou cinq Officiers du Roy se jetterent sur lui, & le traînerent par les pieds hors de la Salle. Il fut gardé là jusqu'au matin, & le Nazar vint lui faire donner tant de coups de bâton qu'il en mourut sur la place. Tout le monde fut étonné de ce qu'on ne l'avoit pas donné à manger aux chiens selon le commandement du Roy, & on crut que quelqu'une des femmes du Roy à qui sa disgrace fut connuë pria pour lui, afin que sa peine fût changée. Car c'est la plus grande ignominie de toutes en Perse pour une famille, quand le Roy ordonne que quelqu'un de la race soit devoré par les chiens.

Il y eut aussi une des Courtisanes qui donna un soufflet à une de ses compagnes, non pas en presence du Roy, mais comme elles estoient ensemble dans la galerie à boire. La chose ne se passa pourtant pas si doucement que le Roy n'en oüit quelque bruit, & ayant demandé ce que c'estoit, on lui conta comme la querelle s'estoit passée. Aussi-tost sa Majesté commanda que celle qui avoit donné le soufflet fût menée au *Daroga* ou Juge de la ville, & qu'ayant fait serment en sa presence de n'estre plus du nombre de la bande des Courtisanes, on en mît une autre en sa place, & que pour elle on lui donnât cent tomans, & que le Daroga la fît marier. La lubricité paroist jusques dans la maniere dont ces femmes là sont habillées, & ce qui est le plus dégoûtant est de leur voir à toutes la narine gauche percée, d'où leur pend un anneau d'or avec une perle, ou un rubis, ou une emeraude qui y est passée. Dans le Royaume de Lar & le Royaume d'Ormus elles se percent l'os du nez, pour attacher par derriere avec un crochet une plaque d'or enrichie de rubis, d'émeraudes, ou de turquoises, & cette plaque leur couvre tout le nez. Les femmes Arabes en usent d'une autre maniere. Elles se percent le tendon qui separe les narines, & y passent un anneau. Il y a de ces anneaux qui sont aussi grands que la paume de la main, & ce qu'elles mangent passe au travers. Celles qui ont de quoi faire de la dépense, font percer une perle ou quelque belle pierre pour la passer dans l'anneau.

Pour mettre fin aux affaires que je fis avec le Roy, sa Majesté sçachant que j'estois sur mon départ pour les Indes m'envoya querir pour me donner plusieurs desseins, dont quelques-uns estoient de sa propre main. Car le Roy a fort bien appris à dessigner de deux peintres Hollandois, l'un nommé *Angel*, & l'autre *Lokar*, que la Compagnie Hollandoise lui avoit envoyez. Il avoit fait

fait faire pour tous ces deſſeins des modeles de bois, dont les uns eſtoient pour des coupes à boire, les autres pour des manieres d'aſſiettes, & il y en avoit un pour un poignard. Tout cela devoit étre d'ouvrage d'orfévrerie émaillé & garni de pierreries, & le Roy me fit mettre tous ces modeles entre les mains. Je pris en meſme temps congé du Roy, & le lendemain je fus trouver le Nazar à une belle maiſon qu'il faiſoit bâtir le long de la riviere vers le quartier des Gaures, & voulant que je dinaſſe avec lui, pendant que nous mangions il envoya querir à la ville les meſures des tapiſſeries que le Roy lui avoit ordonné de me mettre entre les mains pour les faire faire en France. Le Nazar craignant que je ne vouluſſe pas m'engager à faire travailler à tous ces ouvrages qui auroiẽt pû monter juſqu'à deux cent mille écus, dans le doute où je pourrois eſtre qu'aprés qu'ils ſeroient faits le Roy ne changeât de deſſein & ne les achetât pas, me dît que je n'avois rien à apprehender, & que ſi je voulois dés l'heure meſme il me feroit conter une partie de l'argent. Mais je le remerciay, & je ne me ſuis jamais voulu engager ni avec le Roy de Perſe, ni avec aucun Prince de l'Aſie. Ainſi je pris congé du Nazar, qui m'aſſura de ſon affection en toutes rencontres, & me fit bien des civilitez à mon départ.

Commandement du Roy de Perſe, traduit mot pour mot ſelon le genie de la langue Perſienne, & le ſtile de la Chancellerie.

COmmandement de celui à qui tout l'Univers obeït, a eſté fait que les Beglerbeys de haute nature, les Vainqueurs & grands Seigneurs ornemens du Royaume, poſſeſſeurs de l'honneur, & les Juges de haut lieu pratiqueurs de Juſtice, & les Viſirs qui gardent la raiſon, qui ont pour penſée l'écartement du mal, & les Commis ou Facteurs, & ceux qui concertent & agitent les affaires & difficultez du Palais, les Gardeurs de chemins & Conſervateurs des bonnes coûtumes des Royaumes bien policez de Kragon, Dieu les garde de tout malencontre. Qu'ils ſçachent que puiſque l'élite de ſes reſſemblans & compagnons, *Aga* TAVERNIER marchand François, a fait arriver à la vûë & preſence du Lieutenant des Aigles qui a tout à ſouhait, tant de belles choſes ou ouvrages, il a trouvé le degré de bienveillance & bonne reception, Nous avons fermement commandé qu'ayant fait parachever quelques choſes, il les faſſe parvenir à la vûë ſainte & pure, il faut que par quelconque chemin ou coſté du Royaume

tres-ſpacieux que le ſuſnommé aura ſon projet ou mouvement, les Receveurs du Palais ou autres ne faiſant paroître aucune expectation ou attente du ſuſdit, ils ne lui faſſent aucun empeſchement ni ennui, & qu'ils ſçachent qu'il leur eſt neceſſaire de lui faire tout bon accüeil & honneur, afin qu'il aille comme il voudra. Et lorſque le ſigne de haute nature, la lumiere de l'Univers de Kragon, de la Nobleſſe tres-haute, maiſtre du ſiecle, aura illuminé & orné cét écrit, ils y faſſent appui & croyance. Par le commandement tres-haut, &c.

Kragon eſtoit un Roy de la Chine, ſi renommé pour ſes victoires, pour ſa magnanimité & ſa juſtice, que les Rois de Perſe prennent quelquefois ce nom dans leurs Commandemens ou Lettres patentes, & ſouvent par honneur ils ne ſe diſent que ſes Lieutenans.

Receveurs du Palais ſont comme nos fermiers des doüanes & d'autres ſubſides.

Copie du meſme commandement du Roy de Perſe, traduit ſelon la phraſe Françoiſe.

CELUY à qui l'Univers obeït, a commandé que les Begler-beys qui ſont de grande naiſſance, les Victorieux & grands Seigneurs qui ſont les ornemens & l'honneur du Royaume, les Juges équitables, les Viſirs juſtes qui gouvernent, tous les Commis, & ceux qui font les affaires de la maiſon du Roy, & qui ſont pour faire garder les bonnes coûtumes du Royaume bien policé de Kragon. Qu'ils ſçachent que puiſque Aga Tavernier marchand François l'élite de ſes ſemblables; m'a apporté infinis beaux ouvrages qui ont eſté bien reçûs, il a trouvé chez le Viſir des Aigles toute ſorte d'honneur & de bien-veillance, Nous commandons fermement qu'aprés qu'il aura fait parachever quelques ouvrages que nous lui avons ordonnez, il les apporte auprés de noſtre Majeſté; Il faut que par quelque lieu qu'il paſſera du Royaume, les Doüaniers, Commis & autres Receveurs ne pretendent aucune choſe, argent ni preſens de lui, ne lui faſſent aucun ennui ni empeſchement de paſſer, & qu'ils lui faſſent tout le bon accüeil & honneur, afin qu'il aille où bon lui ſemblera; Et lorſque cét écrit ſera éclairé & orné du ſeau de la lumiere de Kragon, les ſuſdits y faſſent & rendent toute croyance & obeïſſance,

Autre commandement du Roy de Perſe au Gouverneur de Schiras, par lequel Sa Majeſté luy enjoint de donner à l'Autcur trois charges de vin pour ſon voyage des Indes ; traduit mot pour mot comme le precedent ſelon le genie de la langue Perſienne, & le ſtile de la Chancellerie.

LE commandement de celui à qui le monde doit obeïr, eſt tel que l'illuſtre & haut Seigneur, dont ſa charge doit eſtre honoree, le Gouverneur & Prototype des Viſirs & des grands Mirza Mahomet Sadec. Le Viſir de Fars s'aſſure des faveurs Royales lors qu'il aura compris le contenu du commandement. Il donnera trois charges de vin de celui qui eſt en ſa charge, à la creſme ſes pareils Aga Tavernier marchand François, & vous prendrez une quittance : Tous les grands Viſirs & Doüaniers, & ceux qui ont ſoin des paſſages ne le moleſtent pas, ne lui prennent rien, & le laiſſent paſſer & aller là où bon lui ſemblera, & qu'ils obeïſſent. Fait le mois de Jamady-Elaker l'an de Mahomet 1075. qui eſt l'année de l'Hegyre de Mahomet, qui eſt à noſtre compte le mois de Janvier 1665.

Aga, veut dire *Seigneur.*

La Creſme, eſt un terme dont ſe ſervent les Orientaux, pour deſigner un honneſte homme en qui ils ont reconnu de bonnes qualitez.

J'aurois ajoûté à cette traduction, de meſme qu'à celle de l'autre commandement, l'original Perſien ; mais c'eſtoit l'ordre de le laiſſer au Kan avec ma quittance, parce qu'il faut qu'il le repreſente quand il rend ſes comptes à la Chambre.

Fin du quatrième Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE CINQVIÉME.

DESCRIPTION POLITIQUE ET HISTORIQUE de la Perſe, avec la route d'Iſpahan à Ormus.

CHAPITRE PREMIER.

GENEALOGIE DES ROYS DE PERSE de cette derniere race.

APRE'S que Teimar-Leng, que nos Hiſtoriens par corruption appellent Tamerlan eut étendu ſes conqueſtes dans une partie de l'Aſie, & défait l'Armée de Bajazet qu'il fit priſonnier avec ſa femme, il repaſſa en Perſe, où il y avoit alors un Schek nommé *Aidar* qui eſtoit en grande reputation de ſainteté. C'eſtoit un homme de grand eſprit, & le premier en dignité de la loy, ce qui luy donnoit tout enſemble beaucoup d'authorité & de creance parmi le peuple. Il fit de grands honneurs à Tamerlan, & de grandes careſſes à tous les Chefs de ſon Armée ; & en revanche Tamerlan qui eſtoit un Prince genereux & reconnoiſſant fit preſent au Schek de quantité de captifs qu'il emmenoit de

Turquie. Le Schek mit une partie de ces eſclaves à Ardeüil & aux environs, & retint le reſte auprés de lui. Comme il pretendoit deſcendre en droite ligne d'Ali & de Mahomet, il portoit une coifure toute differente de celle des autres Perſans, & cette coifure eſt un bonnet plat qui va en élargiſſant en haut, & pliſſé d'une maniere qu'il forme comme douze côtes ou gaudrons à l'honneur des douze Prophetes. Il y a au milieu une pointe de la longueur d'un grand doigt, laquelle ſemble ſortir du dedans du bonnet, mais qui n'y eſt que proprement couſuë. Le Schek voulut que tous les eſclaves que Tamerlan lui avoit donnez portaſſent un bonnet ſemblable au ſien, & c'eſt aujourd'huy ce qui diſtingue leurs deſcendans appellez Sophis d'avec les autres Perſans. C'eſt la couſtume dans toutes les villes qui ſont des reſidences de Kans ou Gouverneurs de Provinces, que ce qu'il y a de ces Sophis, & dans la ville & dans les villages circonvoiſins, s'aſſemblent tous les vendredis aprés midi dans la place, où ils prient Dieu pour la ſanté du Roy & celle du Kan & pour la proſperité de l'Etat; aprés quoy on leur envoye à manger de la maiſon du Kan, avec quelque autre liberalité qui leur eſt faite.

Les enfans de Schek Aidar voyant cette grande quantité d'eſclaves dont ils eſtoient maiſtres, & que la plus grande partie du peuple prevenuë en faveur de leur pere ſur l'opinion que l'on avoit de ſa ſainteté, tenoit leur parti; pour l'y engager plus fortement ſe montroient liberaux à chacun, & dés qu'ils ſe ſentirent aſſez forts ils ſe revolterent contre Alamout Roy de Perſe leur legitime Seigneur. Aprés pluſieurs rencontres ils lui donnerent enfin bataille prés de Tauris, où Alamout fut défait & tué de la propre main d'Iſmaël Sophi le troiſiéme des fils du Schek, lequel proprement eſt le premier Roy de cette race. On appelle de la ſorte ceux qui ne recevoient point l'Alcoran que ſuivant l'interpretation d'Ali gendre de Mahomet, lequel avoit eſté auteur d'une nouvelle ſecte dans la doctrine du Mahometiſme.

A Iſmaël Sophi ſucceda Cha-Tammas ſon fils, & à Cha-Tammas Cha-Iſmaël II. qui ne regna que tres-peu de temps. Ses cruautez furent cauſe que les Grands du païs éleverent ſur le trône Mehemmet Coda-bendé ſon frere, quoique peu verſé dans les affaires du gouvernement & de la guerre. Pluſieurs ont cru auſſi qu'il eſtoit aveugle; mais la verité eſt qu'il avoit ſeulement la veüe baſſe, & fort affoiblie par l'application d'un fer chaud que ce frere dénaturé lui fit paſſer ſur les deux yeux dés

les premiers jours de ſon regne. Il fut pere de Cha-Abas qui lui ſucceda, & qui remit en bon état les affaires de Perſe.

Cha-Abas I. du nom merita par ſa valeur & par ſa bonne conduite le ſurnom de Grand. A ſon avenement à l'Empire du coſté du nord & de l'oüeſt il ne trouva preſque en ſon pouvoir que la ville de Caſbin, mais eſtant venu en âge & s'eſtant fait inſtruire des affaires de ſon Royaume, comme il avoit autant d'eſprit que de cœur, tant par ſes armes que par ſon adreſſe il reprit pluſieurs Provinces vers le couchant, & conquit enſuite les Royaumes de Lar, d'Ormus & de Candahar. J'ay eu ſouvent occaſion dans ces relations de parler des merveilles de ſon regne, & j'auray encore lieu d'en parler plus bas, comme auſſi des principales actions des autres Rois de Perſe ſes ſucceſſeurs.

De pluſieurs fils qu'eut Cha-Abas il ne lui en reſta qu'un appellé Sephi-Mirza, Prince de grand eſprit, & adroit aux armes. Tout le peuple l'aimoit fort, ce qui donnoit quelque jalouſie au pere qui craignoit qu'il n'attendît pas ſa mort pour ſe mettre ſur le thrône. Ce qui augmenta le plus ſa jalouſie fut qu'un jour eſtant à la chaſſe Sephi-Mirza tira en ſa preſence le premier coup de fléche ſur un ſanglier, ce qui eſt un crime capital en Perſe n'eſtant pas permis à perſonne de tirer avant le Roi. Cha-Abas ne fit neanmoins rien parêtre de ſon dépit, il diſſimula la choſe, & ce qui l'empeſcha d'éclater alors contre ce Prince eſtoit qu'il n'avoit point encore d'enfant. Mais Sephi-Mirza ayant eu un fils d'une jeune Eſclave qui lui plût, à meſure que la joye de Cha-Abas croiſſoit avec cét enfant, la jalouſie s'augmentoit de jour en jour contre ſon fils pere de ce jeune Prince, & ne pouvant plus enfin la diſſimuler il luy fit crever les yeux. Sa jalouſie paſſa plus avant, il craignit encore ce Prince aveugle, & ayant reſolu ſa mort il commanda à un Seigneur de la Cour de lui apporter ſa teſte. Ce Seigneur bien étonné refuſa d'obeïr au Roi, & lui dît qu'il lui fit plûtoſt ôter la ſienne que de l'obliger à tremper ſes mains dans le ſang de ſon Prince. Le Roi fâché de ce qu'il ne vouloit pas faire ſon commandement, le chaſſa de ſa Cour & l'envoya en exil; & le lendemain ayant fait le meſme commandement à un autre Seigneur, celui-ci ſans nulle difficulté fut executer ſon ordre, & lui apporta la teſte de ſon fils dans un baſſin d'or. Cét objet de pitié le fit rentrer en lui-meſme, & ne pouvant s'empeſcher de jetter des larmes à une ſi triſte vûë, il chaſſa celui qui lui avoit obeï avec des injures, lui défendant de ſe montrrer jamais en ſa preſence, & lui ôtant tout ſon bien avec

ordre de lui donner seulement un mamoudy par jour, c'est à dire à peu prés neuf sols de nostre monnoye. L'autre Seigneur qui avoit genereusement refusé sa main au Roi pour un acte si sanglant, eut au contraire une belle recompense; car quelque temps aprés le Roi le fit revenir, & lui donna un des meilleurs Gouvernemens du Royaume.

Depuis ce temps-là tous les enfans masles du sang Royal sont tenus enfermez dans le *Haram* ou appartement des femmes, & on les nourrit dans l'ignorance, en leur donnant deux ou trois Eunuques pour leur apprendre à lire & à écrire, & leur tenir compagnie pour les divertir, soit à tirer de l'arc, soit à s'aller promener sur un asne dans les jardins du Haram quand ils en ont la permission; car on ne leur donne point de cheval, & durant tout ce temps-là on ne les fait jamais voir au peuple. Ce fut de cette maniere que Cha-Abas commença à faire élever son petit fils, lui faisant de plus prendre tous les jours de l'opium pour le rendre plus stupide; de sorte que lors qu'aprés sa mort il fut élevé sur le trône, il estoit si refroidi que les Medecins trouverent à propos qu'il bût du vin pour le rechaufer & avoir un peu plus de vigueur. Cha-Abas regna quarante ans, & mourut sur la fin de l'année 1628. Avant que de mourir il commanda qu'on l'enterrât en un lieu qui fût inconnu à tout le monde, & qu'aprés sa mort on mit son petit fils sur le Trône, & qu'on lui donnât le nom de Cha-Sephi.

Dés que Cha-Abas eut les yeux fermez, le General de la Cavalerie & le Chef des Arquebuziers qui avoient receu ces ordres, se rendirent en diligence à Ispahan, & furent au Palais demander à parler à la mere du jeune Prince. Cette mere fut saisie de frayeur s'imaginant qu'ils venoient pour faire mourir son fils; mais aprés qu'ils l'eurent rasseurée, & qu'elle eut appris que c'estoit pour le mettre sur le Trône, le Roi son ayeul l'ayant ainsi ordonné avant sa mort, elle embrassa ce jeune Prince, & le remit entre les mains des Eunuques. Quand il fut hors du Haram, les deux Seigneurs qui avoient les ordres du feu Roi suivis de plusieurs autres Seigneurs, saluerent ce jeune Prince & le reconnurent pour leur Roi. En mesme temps on lui tira la robe que l'on déchira, ce qui est en Perse la marque de deüil, & selon la coûtume on luy en donna une autre toute simple qu'il porta jusqu'à minuit. On le lui osta ensuite pour le revêtir des habits royaux, & on le mit sur le Trône, où tous les Grands le vinrent saluer & reconnoître pour leur Souverain, le peuple en

faisant autant le lendemain. Car dés qu'on met l'habit royal au nouveau Roi, les tymbales, les trompettes, les haut-bois & autres instrumens se font entendre dans l'endroit du Meydan destiné à cét effet; & c'est le signal qui avertit le peuple de se trouver le matin sur la place pour saluer & reconnoître le nouveau Roy. Cha-Sephi fut plusieurs années assez nouveau dans l'art de regner, tant à cause de sa jeunesse, que du trop d'opium qu'on luy avoit fait prendre. Enfin il ouvrit les yeux, & la premiere chose remarquable qu'il fit estant à Casbin, fut de faire couper la teste à Ali-couli-kan, ce grand Capitaine qui avoit conquis à Cha-Abas les Royaumes de Lar & d'Ormus. Il la fit couper aussi à trois de ses fils, comme j'en rapporteray cy-aprés l'histoire. Depuis estant de retour à Ispahan, il fit encore couper la teste à sept des principaux Seigneurs de sa Cour, & peu à peu se rendit capable de regner. Jani Kan General de la Cavalerie en estoit comme le Chef, & voici en peu de mots de quelle maniere se passa la chose.

On crut que Cha-Abas avoit laissé un memoire secret pour Mirza-Také & pour la Sultane mere, par lequel il leur recommandoit de se défaire de ces Seigneurs aprés que le regne de Cha-Sephi seroit affermi, & qu'il auroit mis par tout des Gouverneurs dont il se pût asseurer. Ces Seigneurs qui avoient eu le vent de cet ordre de Cha-Abas, jugeant que le temps s'approchoit qu'on devoit l'executer, previnrent l'Athémat-doulet Mirza-Také, & s'estant rendus tous ensemble un matin à son Palais, où ils firent violence en mettant d'abord le portier par terre, ils furent tous le poignarder comme il se levoit. Aprés cette execution ils se rendirent tous auprés du Roy, à qui Jani-Kan dît hardiment qu'ils venoient de tuer Mirza-Také. Le Roi dissimulant pour lors la colere où il estoit d'une entrepriſe si temeraire, & qui attentoit sur son autorité royale, lui dît qu'il avoit bien-fait, & qu'il avoit prevenu les ordres qu'il avoit dessein de lui donner. La Sultane mere gouvernoit alors tout le Royaume avec l'Athemat-doulet, de qui elle recevoit tous les jours quatre cent ducats d'or pour ses menus plaisirs, & tenoit ordinairement un conseil secret avec luy dans le Haram, où il entroit librement, parce qu'il estoit coupé net, comme je diray plus bas. C'est dans ce Conseil secret que ces deux personnes detruisoient la nuit, tout ce qui avoit esté arresté le jour par les Seigneurs, & qu'elles faisoient changer de sentiment au Roi par l'empire qu'elles avoient pris sur son esprit. La Sultane extraordinaire-

ment

ment irritée de cét attentat, dissimula sa colere aussi bien que le Roi, & donna de bons ordres pour sa vengeance & pour le maintien de l'autorité royale. Huit ou neuf jours aprés, comme ces sept Seigneurs estoient au Conseil avec le Roi, un Eunuque entra, qui estoit le signal auquel sa Majesté devoit se lever, & dés qu'elle se fut retirée, la Salle fut aussi-tost remplie d'Eunuques qui se jetterent sur Jani-Kan & ses complices, & leur couperent la teste. Les corps & les testes furent bien-tost aprés exposées à la veuë du peuple dans le Meydan où on les porta; & comme ce n'est pas la coûtume en Perse que le peuple prenne aucune connoissance de ce que le Roi fait, la plusparr donnoient du pied à ces testes, se disant l'un à l'autre; *Voila les testes de ces chiens qui ont desobeï à la volonté du Roi.*

J'ay dit que Mirza-Také estoit coupé net, ce qui luy donnoit l'entrée libre dans le Haram du Roi, & le lecteur sera sans doute bien aise d'en sçavoir l'histoire qui est particuliere. Il estoit Gouverneur de Guilan sous le regne de Cha-Abas, & ayant abusé d'un de ses Pages, ce jeune garçon se déroba secretement pour aller à Ispahan pour en faire sa plainte au Roi. Il courut jour & nuit prenant par tout des chevaux frais où il en trouvoit, comme font les Chapars ou Cóurriers du Roi & des Gouverneurs; & Cha-Abas ayant découvert sa plainte, il le renvoya aussi-tost en la Province de Guilan pour en estre Gouverneur en la place du Mirza-Také, dont il luy ordonna de luy envoyer la teste par un de ses Officiers qu'il dépescha avec luy. Comme ce Page estoit jeune, le Roi luy donna un homme capable pour luy servir de conseil dans les affaires du Gouvernement. Cependant Mirza-Také voyant que son Page ne paroissoit plus, & ne doutant point par les indices qu'il en eut qu'il ne fût allé se plaindre au Roi, d'où il jugeoit sa perte infaillible, il voulut la détourner en se châtiant soy-mesme, & se coupa net toute la partie par laquelle il avoit commis le crime. En mesme temps & dans le mauvais état où il devoit estre alors, il se fit mettre dans un brancar assisté d'un Chirurgien pour le penser, & ayant gagné Ispahan par un autre chemin que le chemin ordinaire, pour ne pas rencontrer les ordres du Roi que le Page portoit pour avoir sa teste, il se fit porter tout languissant au Palais. D'abord il demanda à parler au Roi, qui fut surpris de son arrivée, & luy ayant presenté dans un plat d'or des marques indubitables de son repentir & du pardon qu'il luy demandoit, le Roi considerant qu'il s'estoit assez rigoureusement puni luy-mesme, le

renvoya à ſon Gouvernement de Guilan, & en rappella le jeune Page à qui il donna autre choſe. Entre les inſtructions que Cha-Abas laiſſa à Cha-Sephi ſon fils, il y avoit un article par lequel il luy recommandoit de donner à Mirza-Také la Charge d'Atheinat-doulet ou de premier Miniſtre d'Etat, de laquelle il ne voyoit point d'homme plus capable que luy dans le Royaume.

Cha-Sephi ne ſe contentant pas de s'eſtre défait des Seigneurs qui avoient ozé entreprendre ſur ſon autorité, il vouloit auſſi avoir la teſte d'Ali-merdan-Kan Gouverneur de Candahar, qui luy donnoit de la jalouſie par ſes immenſes richeſſes que l'on admiroit aux Indes, toute ſa vaiſſelle eſtant d'or, & ſa maiſon auſſi magnifique que celle du Roi. Mais il ne pût en venir à bout, & le Kan preſſé de venir en Cour par deux ou trois Courriers qu'on lui dépeſcha l'un ſur l'autre, jugea bien que le Roi ne l'appelloit que pour luy oſter la teſte. Il avoit devant les yeux l'exemple des autres Seigneurs qui avoient laiſſé la leur dans la Salle du Conſeil, & pour ſe tirer du peril dont il eſtoit menacé il livra Candahar au Grand Mogol, de qui il receut de grands honneurs & de tres-grandes careſſes. Les richeſſes d'Ali-merdan-Kan n'eſtoient pas des biens d'aquiſition, il les avoit heritées, & il eſtoit deſcendu des anciens Rois de Candahar qui tiroient leur origine des Tartares. Autant que le Grand Mogol faiſoit de graces à Alimerdan-Kan & l'élevoit en honneur, autant le Perſien en faiſoit à Iſpahan à ſes deux fils qu'il avoit en ſon pouvoir, au lieu que tout le monde croyoit qu'aprés la trahiſon de leur pere il leur feroit à tous deux ouvrir le ventre. Cette politique de Cha-Sephi ſervit beaucoup depuis à Cha-Abas II. ſon fils, lors qu'il fut aſſieger Candahar avec cinquante mille hommes. Car l'armée du Grand Mogol eſtant pour la plus grande partie compoſée de Perſans comme je l'ay remarqué ailleurs, ils ſe ſouvinrent du bon traitement que Cha-Sephi avoit fait aux deux fils d'Ali-merdan-Kan, & ne donnerent pas beaucoup de peine au Roi de Perſe, qui rentra dans Candahar en peu de temps. Le Mogol fâché de cette perte, demanda un jour à Ali-merdan-Kan par quel moyen il pourroit reprendre Candahar, & celuy-cy luy répondit que la choſe luy ſeroit facile, s'il pouvoit trouver encore un autre traître comme luy. Il n'y a que deux routes pour ſe rendre d'Iſpahan aux Indes, ou celle d'Ormus en s'embarquant pour Surate, ou celle de Candahar par terre. On peut dire que Candahar eſt une tres-bonne place pour

ces païs-là, où l'on n'eſt pas inſtruit comme en Europe à prendre des villes.

Au reſte le regne de Cha-Sephi fut un regne violent, & j'en donneray ailleurs quelques exemples, me contentant d'en rapporter ici un des plus inſignes, & que le vin ne peut excuſer.

Un jour revenant de Zulfa du logis du Kelonter, où il s'eſtoit réjoüi & avoit pris du vin outre meſure, quand il fut de retour au Palais il commanda qu'on fiſt venir la Sultane Reine. Comme elle eut appris qu'il avoit bû elle ne ſe hâta pas de venir, & cependant le Roy s'endormit. S'eſtant reveillé bien-toſt aprés, & ne voyant pas la Reine il la demanda pour la ſeconde fois, & on courut lui dire que le Roi ſe fâchoit & qu'elle vinſt promptement, ce qu'elle fit. Comme elle entroit dans la chambre elle vit qu'il s'eſtoit r'endormi, & en attendant qu'il s'éveillât elle ſe mît dans une niche, qui d'ordinaire eſt cachée d'un tapis, & ou l'on ſerre les matelas & les couvertures. Le Roy s'eſtant éveillé & ne voyant point encore la Reine, demanda en colere pourquoi elle ne venoit pas. La Sultane mere du Roy, laquelle comme j'ay dit, n'eſtoit qu'une eſclave Georgienne, qui haïſſoit mortellement la jeune Sultane Reine qui eſtoit fille du Roy de Georgie, parce qu'elle s'en voyoit fort dédaignée, prît occaſion de la mettre mal dans l'eſprit du Roy, & ſe trouvant alors dans la chambre lui fit ſigne de la main que la jeune Reine eſtoit cachée dans cette niche. Le Roy ſe levant alors en furie, fut donner à cette pauvre Princeſſe cinq ou ſix coups de poignard dans le ventre, & ſans eſtre ému de cette action barbare ſe r'endormit auſſi-toſt. Le lendemain le Roy ne ſe ſouvenant que confuſément de ce qu'il avoit fait le ſoir, demanda la Reine, & quand on lui eut dit comme la choſe s'eſtoit paſſée, il en témoigna un ſenſible regret. Il envoya en meſme temps par tout le Royaume un ordre exprés que l'on ne bût point de vin, & commandement aux Gouverneurs des lieux de faire rompre tous les vaiſſeaux où il s'en trouveroit & de le répandre; ce qui fut executé par tout, à la reſerve des maiſons des Anglois, des Hollandois & des Capucins. Mais cette ordonnance ne dura guere, & on ne laiſſa pas l'année d'aprés de faire du vin, & d'en boire comme auparavant.

Le meſme Cha-Sephi revenant une autre fois d'un grand feſtin, qu'un particulier de Zulfa nommé Cotgia Soultenon lui avoit fait & où il bût beaucoup, le lendemain il s'en trouva fort incommodé, & fut ſaiſi d'une groſſe fiévre dont on croyoit qu'il mourroit. Il y eut quelques ennemis de cét Armenien qui lui fi-

rent dire que le festin qu'il avoit fait au Roy n'estoit que pour l'empoisonner, qu'il estoit fort malade, & qu'il prît garde à lui au cas que le Roy vint à mourir. L'Armenien fut tellement épouvanté de cét avis, qu'il avala d'abor un verre de poison, dont il mourut au bout de deux ou trois heures. On fit mine de faire quelque recherche de ceux qui lui avoient donné cette peur; mais comme on crut que cela venoit de quelques Grands de la Cour, on passa la chose sous silence.

Pendant le regne de Cha-Sephi le Kan d'Erivan lui envoya un poulain que j'ay vû, & que l'on tient avoir esté engendré d'une mule. Ce Roy est mort l'an 1642 pour avoir bû avec excez, & a regné quatorze ans.

Cha-Abas II. du nom fils de Cha-Sephi fut mis sur le trône à Casbin avec la ceremonie accoûtumée sur la fin de l'année 1642. & fit son entrée à Ispahan au commencement de l'année suivante. Le jour de cette action solennelle ayant esté pris, on commanda à tous les mestiers de se mettre sous les armes & de sortir de la ville, & on les rangea tous en haye separément de costé & d'autre du chemin. On avoit fait venir de tous les costez beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, & avec tout le peuple d'Ispahan & des environs, cela tenoit prés de cinq lieuës de chemin. A deux lieuës au deça de la ville il estoit tout couvert de brocars d'or & d'argent, & de soye & d'autres riches étofes, tout cela ne coûtant rien au Roy, & le Cha-Bander, qui est comme nostre Prevost des Marchands, ayant pris soin de taxer ce que chacun devoit fournir d'étofes & de tapis pour cette ceremonie. L'Athemat-doulet en envoya donner avis à toutes les Nations Etrangeres, particulierement aux Anglois & aux Hollandois, afin qu'ils se trouvassent à cette entrée. Comme il n'y avoit alors à Ispahan qu'un François ou deux, nous ne pouvions pas faire un corps, & je me joignis aux Hollandois. Nous fusmes jusques à trois lieuës hors de la ville, avant que de rencontrer le Roy qui chassoit aux canars, suivi de toute sa maison qui estoit fort leste. Dés que le General de la Cavalerie nous eut apperçus il vint nous joindre, & nous ayant dit qu'il alloit avertir le Roy que nous venions au devant de lui, nous ordonna de le suivre. Le Roy estant arrivé à un fossé plein d'eau au delà duquel il y avoit un marais, il lâcha son oyseau sur des canars, & cette sorte de chasse est des plus divertissantes. Comme toute la Perse est entrecoupée dans la plaine de quantité de fossez pleins d'eau, quand le Roy est à la chasse il y a toûjours deux ou trois Eunuques qui

vont devant luy pour voir si le fossé est gueable. Il y eut alors un de ces Eunuques un peu prompt, qui estant entré à cheval dans le fossé avec trop de précipitation en eut par dessus la selle. Cela obligea le Roi de s'arrester tout court, & Jani-Kan General de la Cavalerie prenant l'occasion de s'approcher de Sa Majesté, luy dit que les Francs Hollandois estoient venus au devant d'elle pour la salüer & luy souhaiter un heureux regne. En mesme temps nous mismes tous pied à terre, & le Roy tirant son pied hors de l'étrié, Nicolas Obrechit Chef de la Compagnie Hollandoise luy baisa la bote. Il estoit suivi du Sieur Bastien, qui estoit la seconde personne du Comtoir, & qui sçachant bien la langue du païs où il alloit souvent pour faire venir les soyes, estoit toûjours habillé à la Persienne. Il s'avança pour baiser aussi la bote du Roi; mais le Roi croyant à son habit que c'estoit un de ses sujets qui prenoit trop de liberté, le regarda avec dédain, & retirant son pied demanda qui estoit cét homme-là. Jani-Kan luy ayant dit que c'estoit un Hollandois qui estoit toûjours vêtu à la Persienne, le Roi étendit la jambe, & l'Hollandois l'ayant salüé, j'en fis autant aprés luy. Cela fait le Roi continua sa marche, & nous le suivismes. Quand il fut parvenu à l'endroit où le chemin commençoit d'estre couvert de riches étofes, il y trouva le Grand Moufti & le Grand Cadi accompagnez de quantité de Moullahs qui firent une priere à leur mode. La priere achevée le Roi continua de marcher, l'Athemat-doulet estant à sa gauche qui est la main la plus honorable en Perse, & le General de la Cavalerie à sa droite; mais l'un & l'autre un peu derriere, de sorte que la teste de leurs chevaux ne passoit pas la croupe de celui du Roi. Il n'y avoit que le Roi qui marchoit sur les brocars, cét honneur estant reservé à luy seul, & le chemin n'estant couvert que de la largeur de l'étofe, qui est au pillage dés que le Roi a passé. Le peuple se jette aussi-tost dessus, & chacun en emporte ce qu'il peut.

A un quart de lieuë d'Ispahan il y a un jardin & un Salon sur la porte, où le Roy fit faire alte, & se reposa une demie-heure pensant entrer dans la ville. Mais le Chef des Astrologues survint, qui dit au Roy qu'il avoit laissé passer l'heure, & qu'elle ne seroit bonne que dans trois jours. Comme les Persans ont grande creance en ces gens-là qui leur font croire tout ce qu'ils veulent, il fut resolu que le Roy iroit passer ces trois jours au Jardin de Hezard-gerib, pendant lequel temps tous les Grands de la Cour s'y rendoient le matin & n'en partoient que le soir. Les Hollandois &

moy ne manquions pas d'aller faire noſtre Cour, le matin on nous ſervoit des fruits, & le ſoir le pilau & les viandes ſelon la coûtume. On nous ſervoit à manger au bord du grand baſſin Octogone vis-à-vis du Roy, qui eſtoit de l'autre coſté avec des fruits devant lui. Il prenoit ſouvent plaiſir comme il eſtoit jeune à voir une Orange ſoûtenuë en l'air par un jet d'eau ; mais comme il eſtoit foible l'Orange au moindre vent tomboit dans le baſſin, aprés quoi on fermoit le robinet pour en mettre une autre. Pendant ces trois jours-là il ne ſe but point de vin, & nous n'euſmes pour boiſſon qu'un jus de Grenade. La couleur nous trompa, & avant que d'en avoir goûté les Hollandois & moy crûmes que nous allions boire du vin de Schiras.

Le jour que le Roy fit ſon entrée à Iſpahan le chemin depuis le jardin de Hezardgerib juſques au Palais fut encore couvert de riches étofes, & trois jours durant il y eut quantité de feux-d'artifices au Meydan, & tout autour de la place du bas juſqu'au haut un grand nombre de lumieres. Dans les principaux Carvanſeras les plus riches marchands avoient orné à la mode du païs les portes de leurs chambres, & faiſoient profuſion de confitures à ceux qui les venoient voir. Le lendemain de l'entrée le Chef de la Compagnie Hollandoiſe qui eſtoit magnifique, fit entourer un petit Carvanſera de riches tapiſſeries, & élever des arcs de triomphe. Il donna auſſi une ſuperbe collation, pendant laquelle il fit tirer quelques petites pieces de canon, & le Roy lui fit l'honneur de le venir voir. On fait conte que cette dépenſe avec le preſent que la Compagnie Hollandoiſe fit au Roy pouvoit monter à huit ou neuf cens tomans.

L'année ſuivante 1643. le Prince des Uſbeks vint en perſonne à Iſpahan, pour demander ſecours à Cha-Abas contre ſes enfans qui avoient ſoûlevé ſes propres ſujets & qui luy faiſoient la guerre. Son aîné avoit pris les armes le premier, & ayant eu l'avantage dans une bataille, ſon ſecond fils ſuivit lâchement le meſme parti, ce qui ne fit point perdre courage au pere qui ſe voyoit encore appuyé des principaux de l'Etat. Sur la fin de l'année 1642. ce Prince perdit une ſeconde bataille, où il eut l'œil gauche percé d'un coup de fléche, ce qui le rendit incapable d'agir durant quelque temps. Dés qu'il fut gueri il vint, comme j'ay dit, l'année ſuivante 1643. prier le Roy de Perſe de luy donner ſecours, ce qu'il obtint aiſement. Cha-Abas voulant le recevoir honorablement, envoya plus de dix mille Cavaliers juſques à Cachan qui eſt à quatre journées d'Iſpahan, & cinq ou ſix mille Fantaſſins juſqu'à

deux journées. Tous les jours il estoit servi par differens Officiers, on luy dressoit une nouvelle tente où on étendoit de nouveaux tapis, & on changeoit les douze chevaux que l'on menoit devant lui, & dont les harnois estoient tout couverts de pierreries. A une lieuë & demie prés de la ville le chemin fut couvert de plusieurs sortes d'étoffes de soye jusques au Palais, & le Roy de Perse fut au devant de luy jusqu'où les étofes commençoient. Quoy que Cha-Abas fût fort jeune, il voulut faire voir qu'il se consideroit comme un Roy puissant & redouté dans la paisible possession de ses Etats, & qu'il alloit recevoir un Souverain d'étrôné qui venoit luy demander secours. Dés qu'il eut apperçu le Prince des Tartares il piqua son cheval par une feinte, & s'estant arresté à la teste de celui du Tartare, mit le pied hors de l'étrié faisant semblant de descendre, ce qu'il ne fit pas. Le Tartare tout vieux qu'il estoit sauta promtement à bas de son cheval pour salüer le Roy, qui lui fit quelque compliment sur ce qu'il estoit descendu, & en mesme temps l'Athemat-doulet & autres Seigneurs l'ayant remis à cheval, ils marcherent tous deux ensemble sur les étofes de soye, le Roy de Perse donnant la gauche au Prince des Tartares. Cha-Abas lui donna genereusement un secours considerable, qui consistoit en quinze mille chevaux & huit mille hommes de pied, avec soixante mille tomans. Le Tartare lui donna en échange une de ses Provinces frontiére de la Perse, & celle dont il retiroit le plus de revenu, parce que tous ceux qui l'habitent sont des Pastres ou Turcomans qui nourissent quantité de bestail, ce qui fait la richesse de la Province.

Cha-Abas estoit un Prince vaillant & genereux, & qui aimoit fort les Etrangers. Il entendoit le dessein où il prenoit plaisir, & il estoit bien aise de voir les ouvrages qu'on luy apportoit d'Europe, & particulierement de France, un ouvrage n'estant point estimé à sa Cour s'il ne partoit de la main d'un François, ou s'il ne portoit le nom d'ouvrage de France. Dans tous les voyages que j'ay faits en Perse durant son regne, je suis sorti tres-satisfait de sa Cour, & quand je lui ay porté de beaux ouvrages ils m'ont toûjours esté tres-bien payez. Il aimoit le vin comme son Predecesseur, & en ayant pris quelquesfois avec excés, il a fait des actions qui nous paroistront cruelles ; mais qui ne passent en Perse que pour un juste châtiment de la desobeïssance qui est faite au Souverain. Car il faut remarquer que les Persans respectent plus la loy du Prince que la loy de Mahomet. Quoi que Mahomet défende de boire du vin, la pluspart ne laissent pas d'en boire ; mais

quand le Roi le défend par quelque commandement exprés, il n'y a aucun de ſes ſujets qui oze contrevenir à cette défenſe? Auſſi ont-ils pour principe de religion qu'il faut obeïr au Roi comme à Dieu, & quand un Perſan a promis de faire une choſe, & qu'il en a juré par la teſte du Roi, c'eſt à dire que la choſe eſt faite immanquablement & auſſi-toſt. Un jour que Cha-Abas avoit bû outre meſure dans ſon Haram, il commanda à trois Dames de boire auſſi. Elles s'en excuſerent, ſur ce, diſoient-elles, qu'elles vouloient bien-toſt aller en pelerinage à la Mecque. Mais le Roi leur ayant encore commandé de boire par deux ou trois fois ſans qu'elles vouluſſent luy obeïr, il ordonna qu'on les liât toutes trois, qu'on allumât un grand feu & qu'on les jettât dedans, où elles furent brûlées.

Dans une autre débauche le Roi pria encore une Dame de ſon Haram de boire du vin, ce qu'elle ne voulut pas faire. Auſſi-toſt il ſe leva de colere, & commanda au Chef des Eunuques de la brûler comme on avoit fait les trois autres. Il ſe mettoit en devoir d'executer le commandement du Roi; mais cette Dame fit tant par ſes prieres & par ſes larmes qu'elle gagna le cœur de l'Eunuque, qui en eut pitié & qui la laiſſa aller, croyant que le Roi luy pardonneroit quand les fumées du vin ſeroient paſſées, parce qu'il l'aimoit beaucoup. Le Roi s'eſtant éveillé demanda à l'Eunuque s'il avoit fait ſon commandement, & celui-cy luy ayant dit qu'il avoit crû en devoir differer l'execution, le Roi s'en trouva tellement offenſé, qu'il fit brûler ſur le champ ce Chef des Eunuques, & pardonna à la femme. Cha-Abas a fait pluſieurs autres choſes de cette nature, dont je parleray ailleurs.

Durant ſon regne on luy amena un aſne ſauvage d'un poil rouge comme écarlate, & qui avoit au milieu du front une corne d'environ un pied de long. Ce fut un preſent qui luy fut fait par le Kan ou Gouverneur de Schiras.

Cha-Abas a regné environ vingt-quatre ans, & eſt mort en un lieu appellé *Tehzon* d'une inflammation de gorge, pour avoir trop bû comme ſon pere. Son corps a eſté porté à *Kom* où il avoit fait faire ſa ſepulture. Auſſi toſt qu'il fut mort, les Seigneurs qui eſtoient auprés de luy envoyerent le Topigi-Aga qui eſt le General des Mouſquetaires, avec Mirza-Bajud ou le Chef des Aſtrologues, pour donner avis de la mort du Roi au Prince qui regne preſentement. Quand ils furent arrivez à la porte du Haram ils demanderent à parler à la mere & au fils, qui crurent qu'ils eſtoient venus pour quelque action funeſte; mais on les raſ-

ſura

ſura incontinent, & le Prince ſortant ils ſe proſternerent à ſes pieds, le ſalüant comme leur Roi, & luy annonçant la mort de ſon pere. Le Prince à cette nouvelle déchira ſa veſte ſelon la coûtume, comme je l'ay dit plus haut; Et ordinairement quand ces Princes ſortent aprés pluſieurs inſtances qu'on leur en a faites, ils ſe jettent à terre à la porte du Haram, & s'eſtant aprés aſſis ſur les talons, l'un de ceux qui ſont envoyez ceint le ſabre à celui qui a eſté ſalüé pour Roi, en lui diſant ces paroles : *Qu'il plaiſe à voſtre Majeſté de ſe ſouvenir que ſon eſclave a eu l'honneur de luy ceindre ce ſabre.* Cela dit il ſe retire pour aller faire ſonner les trompetes & les tambours ſelon la coûtume, & tout le peuple entendant cette fanfare accourt le matin au Meydan, & vient crier devant la porte du Palais, *Patcha Salamelek*, c'eſt à dire, *je te ſalüe Empereur.*

Voilà en quoi conſiſte toute la ceremonie que l'on fait quand un Roi de Perſe monte ſur le trône, & m'eſtant trouvé deux fois en de pareilles occaſions, je n'ay point vû mettre de couronne ſur la teſte de Cha-Sephi I. ni de Cha-Abas II. ce qui ne ſe pratique point auſſi dans toute l'Aſie. On ſe contente en ce jour de ceremonie de ceindre le ſabre au Roi de Perſe, comme l'on fait auſſi à Conſtantinople au Grand-Seigneur; & ſi on luy met enſuite ſur la teſte le bonnet des Sophis, qui eſt alors enrichi des plus belles pierreries du treſor, ce bonnet, que j'ay dépeint ailleurs, n'a en aucune maniere l'air d'une couronne. Comme les Perſans ne luy ont jamais donné ce nom, j'ay crû auſſi que je ne devois parler ſur ce ſujet, ni de couronne, ni de couronnément; dautant plus qu'il y a aſſez d'autres termes pour s'expliquer, en parlant de l'avenement des Rois de Perſe à l'Empire. J'en dois dire autant du Grand Mogol, du Roi de Viſapour, & du Roi de Golconda. Quand ils montent ſur le trône aprés leur avoir mis le ſabre au coſte, on leur met ſimplement la toque ou le turban ſur la teſte, que l'on couvre alors des plus riches joyaux que ces Monarques ayent dans leur treſor.

Cha-Sefi II. eſtant donc monté ſur le trône tomba quelque temps aprés dangereuſement malade, n'ayant meſme jamais eu auparavant une parfaite ſanté. C'eſt la coûtume dans ces rencontres que tous les Seigneurs de la Cour, & meſme les Gouverneurs des Provinces, dés qu'ils en ſont avertis envoyent chacun une ſomme d'argent à la Cour ſelon leur liberalité ou leur pouvoir. Cette ſomme eſt d'ordinaire en or, & on la met auſſi dans un baſſin d'or enrichi de pierreries, que l'on fait paſſer trois fois

sur la teſte du Roi, en proferant ces paroles : *Patcha bachéna courben olſon*; c'eſt à dire, *Cet argent eſt ſacrifié pour la ſanté de la teſte du Roy.* Si le Roi guerit tout cét argent eſt donné aux pauvres, à quoi le Roi & tout ſon Haram joignent de grandes aumônes; mais ſi le Roi vient à mourir tout cét argent eſt mis au treſor, & les pauvres n'en ont rien. Le 20. d'Aouſt 1667. fut le jour le plus rude de ſa maladie, & l'on ne croyoit pas qu'il dût vivre juſqu'au lendemain. Tous les Grands de la Cour le voyant en cét eſtat furent à la Moſquée appellée *Babarou* qui eſt hors de la ville, prier Dieu pour ſa ſanté, & tous enſemble donnerent bien prés de mille tomans aux pauvres. Le lendemain on fit commandement à tous les Chreſtiens Armeniens de prier Dieu pour la ſanté du Roi, & il furent tous, tant Eccleſiaſtiques que Laïques, faire leurs prieres au bord de la riviere qui eſt entre Iſpahan & Zulpha. Ils envoyerent auſſi leur Kelonter avec cinquante tomans en or pour paſſer ſur la teſte du Roi; mais cela ne ſe fait pas avec les meſmes paroles que l'on dit quand on paſſe l'argent qui a eſté envoyé par ceux qui ſuivent la loy d'Aly, & on prononce alors ſeulement ces mots : *Beraï te ſadduk*, c'eſt à dire, *deſtiné pour aumônes.*

Le Roi quelques jours aprés fut hors de danger; mais ce n'étoit pas aſſez, & il s'agiſſoit de le rérablir dans une ſanté parfaite. Comme il eſtoit toûjours languiſſant, & que ſes Medecins n'avoient pû juſqu'alors découvrir la cauſe de ſa maladie, ce'a luy fit croire que leur ignorance retardoit ſa gueriſon, & il y en eut pour ce ſujet deux ou trois maltraitez. Enfin il vint en penſée aux autres Medecins qui craignoient auſſi pour eux, que la Perſe eſtant tout à la fois affligée, & d'une cherté de vivres, & de la maladie de ſon Roi, cela ne pouvoit proceder que de la faute des Aſtrologues, qui n'avoient pas ſçû prendre l'heure favorable lorſque le Roi fut élevé ſur le trône. Fâchez de ſe voir ainſi diſgraciez, & pretendant n'avoir pas moins de lumiere que les Aſtrologues dans la connoiſſance de l'avenir, ils s'offrirent de prouver au Roy qu'on ne luy avoit pas marqué le bon moment pour prendre poſſeſſion du trône, & qu'il falloit pour recouvrer ſa ſanté & remettre l'abondance dans ſon Royaume, recommencer la ceremonie à une heure favorable, & changer de nom. La propoſition ayant plû au Roi & à ſon Conſeil, les Medecins & les Aſtrologues joints enſemble attendirent pour cela le premier jour mal heureux, qui ſelon leur ſcience devoit eſtre ſuivi ſur le ſoir d'une bonne heure. Entre les Gaures dont j'ay parlé dans les li-

vres precedens, il y en a qui se disent de la race des Rustans qui ont regné dans la Perse & sur les Parthes. Le matin de ce jour-là on prît un de ces Gaures qui se vantoit d'estre descendu des anciens Rois, & estant mis sur le trône le dos appuyé contre une figure de bois qui le representoit au naturel, tous les Grands de la Cour vinrent le servir comme leur Roi faisant tout ce qu'il leur ordonnoit. Cette action dura jusqu'à l'heure favorable qui fut un peu avant le soleil couché, & ce fut alors qu'un Officier de la Cour vint par derriere couper de son sabre la teste de la figure de bois, le Gaure se levant promptement & prenant la fuite. Au mesme moment le Roi parut dans la Salle, & aprés qu'on luy eut mis sur la teste le bonnet de Sofi, & puis le sabre au costé, il fut s'asseoir sur le trône, & changeant de nom prit celui de Soliman, ce qui se fit avec les ceremonies accoûtumées, & le bruit des tambours & des trompetes comme j'ay dit ci-devant. Il falut joüer cette Comedie pour satisfaire à la loy, qui vouloit que pour changer de nom & prendre de nouveau possession du trône, le Roi eût chassé un Prince qui sur quelques pretentions auroit ozé l'usurper; & ce fut par cette raison qu'on choisit un Gaure qui se disoit descendu des anciens Rois de Perse, & outre cela estoit de religion differente de celle de l'Etat. Depuis ce temps-là le Roy s'estant mieux porté, & la cherté des vivres n'estant plus si grande, les Medecins rentrerent en credit, & tous les Astrologues furent disgraciez, à la reserve de deux ou trois qu'on jugea les plus capables.

Cha-Soliman avant son avenement au regne n'avoit vû que des femmes & des Eunuques noirs, auprés desquels il n'avoit pas eu lieu de se rendre sçavant dans l'art de regner. Presentement j'apprens qu'il ne s'occupe guere qu'à se divertir à la chasse avec ses femmes, sans parler que rarement des affaires avec ses Ministres sur lesquels il se repose fort du Gouvernement. Il est souvent dix ou douze jours sans se montrer, & pendant ce temps-là il n'y a personne qui en puisse approcher pour faire ses plaintes. J'examineray maintenant de plus prés la conduite & les actions de chacun de ces Rois, & commenceray par le regne de Cha-Abas I. pour venir à celui de Cha-Soliman qui regne presentement.

CHAPITRE II.

De quelques actions particulieres qui marquent les vertus & les vices des Rois de Perſe, depuis Cha-Abas I. du nom juſques à Cha-Soliman qui regne preſentement : Et premierement du Grand Cha-Abas.

CHA-ABAS qui aimoit la gloire penſoit inceſſamment aux moyens d'enrichir ſon Royaume, & de le bien policer. Il ne vouloit pas que l'argent en ſortît, & il avoit à cœur le bien de ſes peuples. Il ne ſouffroit point durant ſon regne qu'aucun Indien ou Baniane vint habiter en Perſe pour y trafiquer, & ils ne s'y ſont introduits que ſous Cha-Sefi I. & Cha-Abas II. ſon fils, qui ont monté tous deux ſur le trône dans une grande jeuneſſe. Le grand Cha-Abas avoit raiſon de ne vouloir pas leur permettre de negocier dans ſes Etats. Car en effet ils ſont pour l'uſure pires que les Juifs, & ils s'en faut peu qu'ils n'ayent entre les mains tout l'argent du Royaume, qu'ils prennent des Grands à neuf ou dix pour cent par an, & qu'ils preſtent le plus ſouvent ſur des gages au plus gros intereſt qui leur eſt poſſible, & juſqu'à deux ou deux & demi pour cent par mois. C'eſt cette peſte & cette gangraine dont Cha-Abas voulut preſerver ſes Etats, & avant que ces Banianes, dont j'auray plus de lieu de parler dans mes relations des Indes, euſſent trouvé une porte ouverte pour entrer en Perſe, tout le negoce d'argent eſtoit entre les mains des Armeniens de Zulpha. Il eſt vray que ſur la fin pluſieurs vinrent à manquer & à faire banqueroute, ce qui diminua grandement leur credit. Car j'ay remarqué ailleurs que lors qu'un Armenien voit que ſes affaires ne vont pas bien dans les pays étrangers où il trafique, il ne retourne plus en Perſe, & il eſt mal-aiſé d'en avoir raiſon. Pour ce qui eſt des Banianes qui ſont grands uſuriers, ils ſont ſouvent cauſe de grands mal-heurs par les cruautez qu'ils exercent ſur les pauvres gens, & entre pluſieurs exemples que j'en pourrois apporter, je me contenteray d'en remarquer un dont les particularitez ſont aſſez conſiderables.

J'eſtois à Iſpahan l'an 1662. lors qu'un de ces Banianes preſta ſix ou ſept tomans à deux & demi pour cent par mois à un pauvre Perſien qui revendoit ſur la place des pieces de toile. Ce

pauvre homme n'y trouvant aucun profit mangeoit le capital, & ne ſçavoit cõment payer le Baniane, ni des intereſts, ni de la ſomme principale. Ces gens-là veulent toucher tous les mois leurs intereſts, & il y en avoit trois ou quatre écoulez ſans qu'il eut rien receu de ſon debiteur. Comme il le tourmentoit à toute heure, le menaçant de luy faire donner des coups de bâton, comme il ſe pratique en Perſe envers ceux qui ne payent pas leurs dettes, la mere du Perſien fâchée de voir ſon fils tourmenté de la façon, luy dit un matin comme il alloit au Meydan, que s'il voyoit le Baniane il ne manquât pas de l'amener à la maiſon; & qu'elle luy payeroit non ſeulement ſes intereſts, mais encore quelque choſe du capital d'un argent qu'elle avoit de reſerve. Sur le ſoir le Baniane fut trouver ſon debiteur, & celuy-cy ayant ſerré ſa marchandiſe l'amena aiſement à ſon logis, luy promettant de luy donner de l'argent. La mere luy preſenta auſſi-toſt des fruits à manger, & le fit aſſeoir auprés du *Courſi*, qui eſt le trou où l'on fait le feu, parce qu'il faiſoit froid & qu'il tomboit de la neige. Ainſi en mangeant & en ſe chaufant la nuit s'approchoit, & cette femme l'amuſoit toûjours pour faire couler le temps, juſqu'à ce qu'elle apportât de l'argent pour luy payer les intereſts & une partie du capital, de quoy le Baniane fut fort content. Cependant la neige continuant, & le Baniane n'eſtant pas accoûtumé à ce temps & n'aimant que la chaleur, il ne fut pas mal-aiſé à la mere du Perſien de luy perſuader de paſſer la nuit chez elle, & de ne ſe pas expoſer au mauvais temps. Le Baniane acepta l'offre, & l'heure de ſe coucher eſtant venuë, il ſe jetta ſur un matelas, & le Perſien ſur un autre, n'y ayant qu'eux deux ſeuls qui dormiſſent dans cette chambre. Environ deux heures avant le jour la mere y entra fort doucement avec un razoir à la main, & s'avançant dans l'obſcurité pour couper le cou au Baniane dont elle ſe vouloit vanger, elle ſe trompa mal-heureuſement & executa la choſe ſur ſon fils. Le Baniane qui l'échapa belle ſortit ſubtilement du logis; & ayant eſté declarer le meurtre au *Divan-Bequé* qui eſt le Chef de la Juſtice, celuy-cy envoya prendre la femme, & aprés qu'elle eut confeſſé le fait, commanda qu'elle fût attachée à la queuë d'une jeune meule, qui la traîna par la ville juſqu'à ce qu'elle fût miſe en pieces par les coups de pied qu'elle luy donnoit.

L'an 1667. huit ou dix jours avant que je partiſſe d'Iſpahan, on trouva le matin dans une ruë prés des Capucins un de ces Banianes, à qui on avoit coupé les bras & les jambes, & dont le

corps estoit percé de plusieurs coups. On avoit mis le tout dans un trou avec un peu de terre par dessus; mais les chiens le deterrerent, & l'on n'avoit pas encore découvert à mon départ ceux qui avoient fait le meurtre. Tout le monde jugea que c'étoit quelqu'un à qui le Baniane avoit presté de l'argent.

Cha-Abas ne vouloit pas seulement que tout le negoce fut entre les mains de ses sujets, pour en avoir le profit & pour attirer l'argent en son Royaume; il vouloit de plus que cét argent y demeurât, & ne pouvoit souffrir qu'on en transportât ailleurs. Il vit que les pelerinages que les Persans faisoient à la Mecque & à Medine, où ils ne portoient que des ducats d'or, tant pour payer les tributs qu'exigent les Turcs & les Arabes sur les terres desquels il faut passer, que pour leur dépense & leurs aumônes, & les presens qu'ils faisoient au sepulchre; il vit, dis-je, que ces pelerinages faisoient sortir de la Perse quantité d'argent, & se montrant moins religieux que politique, il usa d'adresse pour arrester le cours de ce pelerinage, & faire que l'argent demeurât dans son païs.

Il y a à Meched en la Province de Coraſſan une Mosquée que Cha-Abas a fait bâtir, & qui est des plus superbes, le dôme estant couvert de lames d'or & la porte n'estant pas moins riche. Elle s'appelle *Iman Reza* du nom d'un de leurs Imans qu'ils ont en veneration. On garde pour relique dans cette Mosquée un des pieds du chameau de Mahomet, & il est pendu au dessus du tombeau d'Iman-Reza. Cha-Abas s'avisa donc d'aller en personne faire ses devotions à cette Mosquée, tous les Seigneurs le suivirent, & à leur retour firent grand bruit des miracles d'Iman-Reza; ce qui plut fort au Roy, qui trouva moyen par son exemple de détourner ses sujets du pelerinage de la Mecque pour n'aller plus qu'à Meched, & pour y porter à l'avenir toutes leurs offrandes.

Entre les adresses du mesme Cha-Abas, pour sçavoir ce qui se passoit dans son Royaume, & le sçavoir par luy-mesme sans se trop confier au rapport de ses Ministres, il se déguisoit souvent, & alloit par la ville comme un simple habitant sous prétexte de vendre & d'acheter, tâchant de découvrir si le marchand ne faisoit point faux poids & fausse mesure. Un soir estant sorti de son Palais vêtu en païsan, il fut chez un Boulanger acheter une *man* de pain, & delà chez un Rôtisseur prendre une autre *man* de chair rôtie. J'ay dit ailleurs qu'une man est de 900. drachmes ou de six livres, & la livre de seize onces. Le Roy

ayant fait ſon achat retourne au Palais où l'attendoient les principaux de la Cour, & commande d'abord à l'Athemat-doulet de faire pezer juſte en ſa preſence le pain & la viande. Sur le pain il ſe trouva qu'il manquoit cinquante-ſept drachmes, & ſur la viande quarante-trois. Le Roy voyant cela ſe mit en colere contre trois ou quatre de ceux qui eſtoient preſens, & qui devoient avoir ſoin de la police, & principalement contre le Gouverneur de la Ville, & ſans les prieres de quelques Seigneurs il leur auroit fait ouvrir le ventre. Parmi les reproches qu'il leur fit du peu d'affection qu'ils avoient pour le bien public, & de la negligence avec laquelle ils s'acquitoient de leurs charges, il leur repreſenta la grande injuſtice qu'il y avoit à ſouffrir que l'on vendît à faux poids, & comme un pauvre homme qui a pluſieurs enfans, & qui croit leur donner à manger neuf cens drachmes de pain, ne leur en donne de cette maniere que huit cent quarante-trois. Il demanda enſuite aux Seigneurs qui eſtoient en ſa preſence, quelle juſtice on devoit faire de ces gens-là? & voyant que dans la colere où il eſtoit la crainte les avoit tous tellement ſaiſis qu'il n'y en avoit aucun qui oſaſt ouvrir la bouche, il commanda qu'on fit un four dans le milieu de la place, avec une broche de la longueur qu'il la falloit pour faire rôtir un homme, & que tout le reſte de la nuit on chaufât le four, & que l'on fit un autre grand feu tout proche. Le lendemain matin le Roy envoya prendre le Boulanger & le Rotiſſeur, & les fit promener par la ville avec des hommes qui marchoient devant, & crioient au peuple: *On va jetter ce Boulanger dans un four chaud que l'on a fait ſur la place, où il ſera brûlé pour avoir vendu du pain à faux poids; & ce Rotiſſeur ſera rôti vif pour avoir auſſi vendu à faux poids de la viande rôtie.* C'eſt ainſi que moururent ces deux hommes, qui ſervirent d'exemple à tout Iſpahan & à tout le Royaume, où chacun redoutoit la ſevere juſtice de Cha-Abas.

CHAPITRE XII.

De ce qui eſt arrivé de plus memorable ſous le regne de Cha-Sephi I. & particulierement de la mort d'Iman-Couli-Kan & de ſes trois fils.

IMan-Couli-Kan a eſté le dernier Kan de Schiras, dont le gouvernement s'étendoit ſur la Province de Lar juſqu'au

Golfe Perſique ſous le regne du grand Cha-Abas, & ces Kans ou Gouverneurs eſtoient alors les plus puiſſans de la Perſe. Ce fut cét Iman-Couli-Kan qui ſous le regne du meſme Cha-Abas conquit la plus grande partie du Royaume de Lar, & le Royaume d'Ormus, avec toute la coſte du Golfe Perſique depuis le Cap de Jaſques juſqu'à Balſara, & il auroit auſſi pris cette ville qu'il avoit aſſiegée ſans la mort de Cha-Abas qui ſurvint en ce temps-là. Il fut obligé de lever le ſiege pour donner ordre aux affaires du Royaume, & Cha-Sephi petit-fils de Cha-Abas fut mis alors ſur le trône par l'expreſſe volonté de ſon Ayeul, comme je l'ay dit plus haut.

Iman-Couli-Kan eſtoit extraordinairement riche, aimé & reſpecté de tout le monde, & avoit auprés de luy l'élite de tous les braves ſoldats de la Perſe. De plus il eſtoit tres-magnifique, & la dépenſe qu'il faiſoit égaloit preſque celle du Roi. C'eſt ce qui obligea Cha-Abas qui s'entretenoit un jour familierement avec luy ſur cette matiere, de luy dire qu'il vouloit qu'il dépenſat tous les jours un mahmoudi moins que luy, afin qu'il y eut au moins cette petite difference entre la dépenſe du Roi, & celle d'un Kan. Les belles qualitez d'Iman-Couli-Kan luy avoient gagné le cœur des peuples. Car il eſtoit magnifique & liberal, il recompenſoit les braves ſoldats & les gens d'étude, il aimoit les Eſtrangers, & comme il ſe plaiſoit à toutes les belles choſes, il avoit un ſoin particulier de faire fleurir les ſciences & les arts. Il fit bâtir un beau College à Schiras pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & pluſieurs Carvanſeras, tant dans la ville que ſur les grandes routes, pour la commodité des voyageurs. Il fit couper des montagnes pour accourcir les chemins, & en joignit d'autres par des ponts d'une ſtructure ſi hardie, qu'on a de la peine à s'imaginer comme l'on a pû faire de certaines arcades qui traverſent d'une montagne à l'autre, ſur des precipices & des torrens.

Comme Iman-Couli-Kan eſtoit âgé il ne venoit point à la Cour, & aimoit mieux eſtre dans ſon Gouvernement, où il eſtoit tout puiſſant, reſpecté & cheri de tout le monde. Le Roy eſtoit encore fort jeune, & le gouvernement de l'Etat eſtoit entre les mains de la Sultane mere & de l'Athemat-doulet, qui avoient une forte jalouſie contre le Kan. Ces deux perſonnes qui eſtoient étroitement liées d'intereſt à maintenir l'autorité du Roi & la leur, ne pouvoient ſouffrir que la Cour du Kam fût plus belle que celle du Roi, & qu'il ne vinſt rien dans le treſor des revenus de tout le païs de Schiras, de Lar & d'Ormus, & de

toute

toute la coſte du Golfe Perſique, dont le Kan & ſes fils diſpoſoient abſolument. Il falloit meſme que le Roi bien loin de toucher de ces revenus, envoyât de l'argent au Kan pour payer les troupes qu'il entretenoit dans la Province. Mais ce qui mettoit le plus en peine la Sultane mere, eſtoit la prétention qu'avoit ſur le Royaume l'aîné des fils du Kan, qui eſtoit un jeune Seigneur entreprenant & ambitieux, & qu'elle avoit lieu d'apprehender. Il ſe diſoit fils du Grand Cha-Abas, & aiſné de Cha-Sephi; Et voicy ſur quoy ſa prétention eſtoit fondée. Les Rois de Perſe croyent honorer beaucoup un Kan ou autre Seigneur du Royaume, quand ils luy donnent une des femmes de leur Haram, & Cha-Abas fit preſent à Iman-Couli-Kan d'une des ſiennes qu'il aimoit beaucoup. On tient que lorſqu'elle ſortit du Haram elle eſtoit groſſe du fait de Cha-Abas d'environ trois mois, & en effet ſix mois aprés qu'elle eut couché avec le Kan, elle accoucha d'un fils dont il eſtoit le pere putatif, & qui eſtant venu au monde avant Cha-Sephi, pretendoit comme fils de Cha-Abas devoir monter ſur le trône. C'eſtoit en vertu de cette pretention, qui eſtoit contraire aux dernieres volontez de Cha-Abas en faveur de Cha-Sephi ſon petit fils, que ce jeune Seigneur ambitieux qui ne paſſoit que pour le fils aîné du Kan, ſollicitoit fortement ſon pere de ſe ſaiſir de Cha Sephi qui eſtoit encore jeune, & de ſe faire Roi, ou du moins de permettre qu'à ſon refus il pût monter ſur le trône. Un jour qu'ils eſtoient à la chaſſe avec le Roi aux environs de Schiras, ce jeune Seigneur impatient s'approchant de ſon pere; Voicy le temps, luy dit-il, qu'il faut que l'un de nous deux ſoit Roi, & je vais ſi tu veux t'apporter la teſte de Cha-Sephi. Mais le Kan l'arreſtant par le bras, luy dit qu'il ne conſentiroit jamais à la mort de ſon Roi, & qu'il aimoit mieux luy-meſme mourir mille fois; que le feu Roi luy avoit ſouvent declaré ſa volonté, & qu'il deſtinoit Cha-Sephi ſon petit fils pour regner aprés luy, comme eſtant fils de ſon fils, & par conſequent ſon legitime heritier; qu'il luy avoit recommandé de le mettre ſur le trône aprés ſa mort, & que luy ayant promis & juré de ſatisfaire à ſa volonté, il maintiendroit Cha-Sephi dans la poſſeſſion du Royaume juſqu'à ſon dernier ſoûpir.

Cette ferme & genereuſe reſolution du Kan rompit le deſſein que ce jeune Seigneur avoit d'attenter ſur la perſonne du Roi; & la Sultane mere qui avoit des eſpions par tout n'ignorant pas ce qui ſe tramoit contre ſon fils & contre le repos de l'Etat, crut

qu'elle devoit prevenir le coup, & qu'il ne falloit pas attendre plus long-temps à se défaire de personnes qui avoient conjuré la mort du Roi. Les deux autres fils du Kan suivoient le parti de celui qu'on tenoit pour leur aîné, & qui se croyoit avec assez de raison fils de Cha-Abas; & pour ce qui est du Kan, quoi qu'il n'eût que de droites intentions, sa puissance, ses grands biens, le credit qu'il avoit parmi les soldats, & l'affection que le peuple lui portoit, le rendoient suspect ou coupable, parce qu'il faisoit ombre à l'autorité royale. La Sultane mere tint conseil avec l'Athemat-doulet sur les moyens qu'il falloit prendre pour détourner l'orage qui menaçoit la teste du Roy, & on lui representa enfin qu'il n'estoit pas assuré de sa personne tandis qu'Iman-Couli-Kan & les trois plus âgez de ses fils seroient en vie. Le Roi les crut aisément, & resolut de se défaire au plûtôst du pere & des fils; mais la difficulté estoit de les faire venir à la Cour, & il falloit pour cela user d'adresse. En ce temps-là Sultan Amurat Empereur des Turcs marchoit à la teste d'une grande armée, & en effet il prit d'abord Erivan, & delà vint à Tauris qu'il ruina ne la pouvant pas garder. Sur les premieres nouvelles de cette marche, & que le Turc avançoit du costé de l'Armenie, le Roi de Perse envoya ordre à tous les Kans & Gouverneurs de Provinces de venir en personne avec le plus de forces qu'il leur seroit possible, & le rendez-vous estoit à Casbin où le Roi devoit faire la reveuë de toute l'armée. Il voulut s'y rendre des premiers, & il sortit d'Ispahan avec tant de hâte que la plus grande partie de son équipage, & mesme son Haram ne le purent suivre que quelques jours aprés. Aussi-tost que le Kan de Schiras eut receu l'ordre du Roi, comme il estoit le premier Kan de la Perse & Generalissime des armées de sa Majesté, il fit diligence pour assembler ses troupes, qui en peu de temps furent prestes à marcher. Elles estoient parfaitement belles: car comme j'ay dit, il avoit auprés de luy les meilleurs soldats, & les plus braves Officiers du Royaume, & il ne se pouvoit rien voir de plus leste ni de mieux en ordre que ce corps-d'armée qu'il menoit au Roi. Dés qu'il fut en marche avec ses trois fils pour se rendre à Casbin, l'aîne ayant bien consideré les choses s'approchant de son pere; *Seigneur*, luy dit-il, *nous nous hâtons de nous rendre auprés du Roy, afin que nos testes tombent plûtost à nos pieds. Peut-estre dis-tu vray, mon fils*, repartit le Kan; *mais jusques à ce jour je n'ay point esté rebelle au Roy, j'ay fait tout ce qu'il m'a commandé, & quoy qu'il puisse arriver je luy obeïray jusqu'à la mort.* Le Kan estant arrivé à Casbin avec ses fils,

le Roi les receut avec de grandes demonſtrations de joye. Quelques jours aprés toutes les troupes qu'il pouvoit eſperer eſtans aſſemblées, il fit une reveüe generale, & enſuite un grand feſtin qui dura trois jours, où tous les Kans & autres grands Seigneurs qui ſe trouverent à Caſbin furent appellez. Les trois fils d'Iman-Couli-Kan eſtoient du nombre; mais le pere s'en excuſa, tant ſur ſon âge, que ſur ce qu'il repreſenta qu'il eſtoit plus à propos qu'il employât ce temps-là aux affaires de ſa Majeſté, & à prier Dieu pour la proſperité de ſa perſonne; que ſi toutefois ſa Majeſté le commandoit abſolument, il ne manqueroit pas de s'y trouver. Le Roi ayant ſçeu cela fit dire au Kan de Schiras qu'il le laiſſoit en ſa liberté, & qu'il en uſat comme il le jugeroit à propos ne voulant pas le contraindre. Le troiſiéme jour du feſtin le Roi ſe leva, & ſortant de la Salle ſans dire mot à perſonne entra dans une chambre qui eſtoit tout proche. Une demi-heure aprés trois hommes robuſtes & bien reſolus ſuivis de quelques autres, entrerent dans la Salle le ſabre à la main, & ſe ſaiſiſſant chacun d'un des trois fils du Kan qui ne purent reſiſter, ils leur couperent la teſte. Elles furent miſes dans un baſſin d'or & portées au Roy, qui commanda qu'on allât les montrer au Pere, & qu'auſſi-toſt qu'il les auroit vûes on luy oſtât la ſienne pour faire le quarré. Ceux qui furent chargez de cette commiſſion trouverent le Kan qui faiſoit ſa priere, & ayant eſté interrompu pour voir les teſtes de ſes trois fils, il les pria de luy permettre qu'il l'achevât, ce qui lui fut accordé. La priere eſtant finie ſans qu'il parût aucun changement ſur ſon viſage, il ne ſortit d'autre parole de ſa bouche que ce que les Perſans ont accoûtumé de dire en de ſemblables occaſions; *Que la volonté du Roy ſoit faite*, & en meſme temps on lui coupa la teſte. Elle fut portée au Roi dans le meſme plat avec les trois autres, & le Roi les envoya en ſuite à la Sultane ſa mere dans le Haram. Iman-Couli-Kan avoit la plus belle & la plus nombreuſe famille qui fût en toute la Perſe, n'ayant pas moins de cinquante-deux enfans. Auſſi-toſt que l'on eût ôté la teſte aux trois premiers & au pere, le Roi envoya en diligence quelques Chappars ou Couriers à Schiras pour en porter la nouvelle au Lieutenant du Kan, avec ordre exprés de faire mourir promptement tous ſes enfans. L'ordre fut executé à l'heure-méme, à la reſerve des deux plus jeunes qui eſtoient encore à la mammelle, & que leurs nourrices cacherent ſi bien, qu'on n'a jamais eu de nouvelles, ni des nourrices, ni des enfans.

Depuis la mort d'Iman-Couli-Kan avec lequel toute ſa famil-

le fut éteinte, Schiras avec toute la Province qui en dépend a eſté gouvernée par des Viſirs, qui traitent avec le Roi de ce qu'ils doivent luy donner toutes les années. En 1665. & 1666. le Viſir donna cinquante mille tomans chacune de ces années. Mais en 1667. il fit un nouveau traité avec le Roi, & ſe fit rabatre huit mille tomans, parce que le Roi avoit retranché de ſon gouvernement un petit païs pour le donner à un de ſes favoris.

Outre ce que le Gouverneur de Schiras donne au Roi en argent comptant, il eſt obligé de luy envoyer tous les ans des preſens de ce qui croiſt de meilleur & de plus rare dans ſa province. Ces preſens conſiſtent en de beaux chevaux, n'y ayant point de ſi beaux haras en toute la Perſe que dans la province de Schiras. C'eſt auſſi où croiſſent les plus belles grenades de tout le Royaume, & il y a auſſi quantité d'oranges & de citrons. On y fait diverſes ſortes d'huiles & eaux de ſenteur, & les femmes ſe ſervent de ces huiles pour ſe froter le corps & la teſte. Il y a ſur tout de l'huile de roſe qui eſt comme une huile congelée de couleur brune, & qui hauſſe ou baiſſe de prix ſelon les années qui ne produiſent pas toûjours meſme quantité de roſes. L'once dans la plus grande cherté ſe vend juſqu'à dix tomans. On fait une eau en cette Province d'une petite fleur qui croiſt ſur un arbre qui reſſemble à nos ſaules, & cette eau appellée *Arak-bilmitche* eſt grandement rafraîchiſſante. C'eſt encore de toutes ces eſſences & de toutes ces huiles dont le Gouverneur de Schiras envoye des preſens au Roi. Elles ſont miſes dans des bouteilles de diverſes grandeurs cachetées de ſon ſeau, & il y a des coffres faits exprés pour tranſporter les bouteilles, comme les caves dont on ſe ſert à l'armée, & qui ſont fort communes en Allemagne. Si le Gouverneur de Schiras n'avoit à faire de preſens qu'au Roi, la dépenſe qu'il fait pour cela ſeroit tolerable; mais de peur que quelque autre ne l'emporte ſur lui, & qu'on ne luy rende de mauvais offices auprés du Roi, il faut qu'il s'entretienne dans la bien-veillance des Grands de la Cour, ce qui ne ſe peut faire que par des preſens. Les anciens Kans qui eſtoient puiſſans & comme de petits ſouverains dans leur Province, ſe contentoient autrefois d'envoyer ſeulement quelques fruits nouveaux pour la maiſon du Roi; mais comme il s'en faut beaucoup que les Gouverneurs de Schiras ne ſoient aujourd'hui ſi abſolus, il eſt beſoin qu'ils gagnent par des preſens les affections de ceux qui approchent le plus prés la perſonne du Roi, pour ſe prévaloir de leur credit & eſtre maintenus dans leurs charges. De là vient que pour fournir à cette dé-

penſe ils tyranniſent le peuple, qui ſe voyant preſſé par d'extraordinaires exactions s'aſſemble quelquefois juſqu'à cinq ou ſix villages pour s'en aller plaindre au Roi. Mais ceux qui devroient introduire ces pauvres gens & leur donner accez aupres de ſa Majeſté, ſont ceux qui les empeſchent d'en approcher, eſtant corrompus par les preſens qu'ils reçoivent. Ainſi ces miſerables païſans qui n'ont pas le moyen de demeurer ſi long-temps hors de chez-eux, ne pouvant trouver le moyen de parler au Roi, ſont contraints de retourner à leurs villages, & de ſe remettre doucement ſous le joug des Gouverneurs.

Cha-Sefi, du regne duquel je rapporte quelques particularitez dans ce chapitre, eſtoit extraordinairement ſevere, & alloit ſouvent dans ſes châtimens juſques à la cruauté. Eſtant un jour à la chaſſe, il ſortit de derriere une roche un pauvre homme qui avoit eſté deputé de quelque village pour donner une requeſte au Roi contre un Gouverneur de Province qui mal-traitoit ſes ſujets. Il avoit eſté pluſieurs mois à la Cour ſans pouvoir aborder le Roi, ni trouver perſonne qui voulût ſe charger de preſenter ſa requeſte. Car de meſme que le Gouverneur de Schiras, chaque autre Gouverneur de Province a des Seigneurs à la Cour qui le protegent en vûe des preſens qu'il leur envoye, & qui luy ecrivent tout ce qui ſe paſſe des choſes où il peut avoir quelque intereſt. Ce pauvre homme ſortant donc de derriere une roche avec ſon papier à la main, & criant au Roi qu'il luy fit juſtice, le Roi ſans luy rien répondre prend ſon arc, & luy tire deux fléches dans le corps, dont il mourut. Ce qui porta Cha-Sephi à une action ſi cruelle, fut qu'il y avoit alors à la chaſſe quelques femmes avec luy, & il n'y a alors dans ces rencontres nulle remiſſion pour le malheureux qui ſe trouve ſur le chemin où le Roi paſſe, & meſme dans toute la campagne des environs, où il court des Eunuques qui ont ordre de tuër tous les hommes qu'ils rencontrent. Quand le Roi s'aviſe de mener ſes femmes en campagne, cela s'appelle *Courouk*, & il n'y a rien de plus fâcheux ni de plus incommode pour ceux qui ſe trouvent au voiſinage des lieux par où les femmes doivent paſſer. Car alors ſur l'avis que l'on en donne, il faut que tous les hommes ſortent des villages qui ſont à une lieuë ou deux de côté & d'autre du chemin, & il n'y a que les femmes qui puiſſent y demeurer. Quand le Courouk ſe fait à Iſpahan, il faut auſſi que chacun abandonne ſa maiſon quelque mauvais temps qu'il faſſe, & s'il n'a point d'amis dans un quartier éloigné chez qui il ſe puiſſe retirer, le plus ſeur pour luy eſt de fuïr vers les mon-

tagnes. Voilà jusques où monte l'excez de la jalousie des Rois de Perse, & il en est de mesme à peu prés de tous les autres Princes de l'Asie, leurs sujets à leur exemple usant de grandes precautions pour empescher que leurs femmes ne soient vûës d'aucun homme que de leurs maris, soit qu'elles demeurent à la maison qu'elles quitent rarement, soit qu'elles en sortent, comme je diray ailleurs.

Les Persans tant hommes que femmes sont tellement accoûtumez au tabac, que de le leur oster c'est comme si on leur ostoit la vie. La pluspart se passeroient plûtost de pain; & les ouvriers dés qu'ils ont gagné quelque chose, ou reçû l'argent de leur journée, ils en employent premierement une partie pour du tabac, & le reste est pour du pain & du fruit; car le menu peuple mange peu de viande, & sur tout dans la saison des melons. Ainsi quand il prend envie au Roi de defendre le tabac, comme quelquefois il defend le vin, cette defense ne sçauroit durer long-temps; d'autant plus que le Roi perdroit alors une grande partie de son revenu, la seule ville d'Ispahan luy rendant tous les ans de l'impost du tabac quarante mille tomans, Tauris vingt mille, Schiras douze mille, & les autres villes du Royaume à proportion de leur grandeur. Cha-Sephi ayant un jour fait defense par tout le Royaume de prendre du tabac, sans qu'on en ait pû bien sçavoir la cause, les espions qui vont par la ville pour voir ce que l'on y fait, trouverent dans un Carvansera que l'on appelle le Carvansera des Indiens, deux riches marchands de cette nation qui prenoient du tabac. Aussi-tost ils furent saisis & liez pour les mener au Roi, qui commanda qu'on allât sur le champ en faire justice au Meydan, & qu'on leur versât du plomb fondu dans la bouche jusqu'à ce qu'il en mouruſſent. Tout le monde crût que le Roi ne vouloit que leur faire la peur, & qu'il leur feroit grace quand ils seroient sur la place; mais le Roi voulant absolument qu'on executât son ordre, quatre autres Banianes ou Indiens dire à l'Athemat-doulet, que si sa Majesté vouloit pardonner à ces deux marchands, ils donneroient deux mille tomans à la Chambre du Tresor. Ce premier Ministre fut en faire la proposition au Roi, qui s'estant mis en colere, & luy ayant demandé si ces chiens d'Indiens croyoient qu'un Roi de Perse voulût vendre la justice, envoya un second ordre pour faire mourir les deux marchands sans aucun delay.

Le mesme Cha-Sephi fit arracher les yeux à un Seigneur de sa

Cour convaincu de quelques crimes. Vn des principaux Officiers de ſa Maiſon qui eſtoit preſent à cette execution, voyant que l'on cernoit avec la pointe d'un coûteau les yeux de ce Seigneur, ne put s'empeſcher de fermer les ſiens & de branler la teſte comme ayant horreur de ce ſpectacle: Le Roy s'apperçût de ſon action, & fâché qu'il donnât des marques de pitié comme deſapprouvant ce qu'il faiſoit faire, *Ne ſçaurois-tu*, luy dit-il en colere, *voir faire juſtice des méchans?* En meſme-temps il commanda qu'on luy tirât auſſi les yeux hors de la teſte, ce qui fut fait auſſi-toſt.

C'eſt une coûtume en Perſe, que lorſque le Roy paſſe, ſi quelqu'un le montre au doigt il faut qu'il perde la main, laquelle luy eſt coupée par le premier de la ſuite du Roy qui a vû ſon action. Cha-Sephi eſtant un jour en campagne, deux marchands de Conſtantinople ſe trouverent dans le chemin où la Cour devoit paſſer. Ils s'arréterent pour voir le Roy, & qand il fut auprés d'eux, l'un des deux marchands pria ſon compagnon qui l'avoit vû ſouvent, de le luy montrer. L'autre qui ſçavoit qu'il n'y a que le Roy qui porte l'aigrete ſur ſa toque, & qui d'ailleurs connoiſſoit bien ſon viſage, avança la main innocemment pour le luy faire diſtinguer d'avec les Seigneurs qui l'entruroient; en meſme-temps quelques Cavaliers vinrent à luy, & luy couperent la main d'un coup de ſabre.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire tragique & memorable de Rodolfe Stadler natif de Zurich, ſous le regne du meſme Cha-Sefi qui l'avoit retenu à ſon ſervice.

RODOLFE Stadler natif de Zurich horloger de ſa profeſſion, ſe mit au ſervice du ſieur Smit Reſidant de l'Empereur à la Porte, avec lequel il vint à Conſtantinople. J'ay dit au premier Livre de mes relations que je fus prié de le mener avec moy en Perſe, & que l'on avoit pris la coûtume de l'appeller Rodolfe Smit du nom du maître qu'il avoit ſervi. Quand nous fûmes arrivez à Iſpahan il ſe mit à travailler, & fit un horloge fort mignon de la grandeur d'un écu. On n'avoit point vû avant luy d'horloger en Perſe, & les Anglois voyant cette piece ſi bien faite, ſouhaiterent de l'avoir pour en faire preſent au Roy qui eſtoit alors à Caſbin. Rodolfe en vouloit avoir deux cens écus, & ils n'en of-

froient que cent ; mais Iman-Couli-Kan Gouverneur de Schiras venant à paſſer à Iſpahan pour ſe rendre auprés du Roy, les Anglois qui lui avoient de grandes obligations voulurent lui faire preſent de cet horloge, & en payerent les deux cens écus que Rodolfe demandoit. Le Kan de Schiras en ſçût bon gré aux Anglois, & leur dît qu'elle ne ſeroit pas pour luy, mais pour le Roi à qui il la preſenteroit dés qu'il ſeroit à Caſbin. On n'avoit point vû encore en Perſe de montre ſonnante ſi petite que celle-là, & l'horlogerie n'y eſtoit alors que tres-peu connuë. Quand le Roi eut jetté les yeux ſur cette montre dont le Kan luy fit preſent à ſon arrivée, elle luy plût fort, & ayant fait paſſer dans la boucle une chaîne d'or, il la porta penduë au col d'où elle s'alloit cacher dans ſa robe. C'étoit la premiere montre qu'il avoit euë, & ayant tourné la clef à rebours comme il la voulut monter, il rompit l'arbre de la fuſée, & elle ne fut plus en état de rendre ſervice. Cet accident l'ayant fort fâché, & ayant ſçû que celuy qui l'avoit faite eſtoit à Iſpahan, il ordonna quon le fit venir à Caſbin en diligence. Rodolfe y eſtant arrivé il remit incontinent l'horloge en bon état, & le Roi tres-ſatisfait de ſon ouvrage & de ſa perſonne, luy ordonna une penſion de trente tomans, avec des vivres pour luy, un valet & deux chevaux, luy commandant de luy faire quelque autre piece d'horlogerie. Vn habile ouvrier qui eſt au ſervice du Roi de Perſe a cet avantage, que lors qu'il a fait quelque piece qui plaît au Roi, outre ſes gages qui luy ſont regulierement payez, il reçoit de ſa liberalité quelque preſent, qui monte d'ordinaire au tiers ou à la moitié de ſes gages, dont le Roi s'informe ; ou le plus ſouvent ſes gages luy ſont hauſſez pour toûjours, ce qui luy eſt plus avantageux qu'un preſent.

Rodolfe eſtoit obligé de ſe trouver tous les matins au lever du Roi pour monter l'horge, & comme il parloit fort bien la langue Turqueſque, le Roi prenoit plaiſir à s'informer de ce qu'il avoit appris de nouveau, & à luy faire pluſieurs qu'eſtions. Tous les matins en ſortant de devant le Roi on lui preſentoit par honneur une taſſe de vin, & le Roi enfin eut pour luy une ſi grande affection, que pour avoir lieu de le retenir toute ſa vie à ſon ſervice, il le ſollicita pluſieurs fois & le fit ſolliciter par les premiers de la Cour, de quiter la religion Chreſtienne & de ſe faire Mahometan.

Les Ambaſſadeurs d'Holſtein eſtant arrivez à Iſpahan, & ayant ſceu que Rodolfe eſtoit fort aimé du Roi tâcherent de l'engager dans leurs intereſts, en quoy il leur fut d'autant plus aiſé de

de reüſſir, que Rodolfe n'eſtoit pas ami des Hollandois, ayant eu quelque démſlé avec le ſieur Obrechit qui eſtoit Chef de la Compagnie.

Rodolfe eſtoit ſouvent avec les Ambaſſadeurs du Duc d'Holſtein, & un jour qu'il avoit fait la débauche avec eux, retournant avant la nuit en ſon logis où il entretenoit une jeune Neſtorienne, il trouva dans la Cour un jeune Perſien qui eſtoit frere d'un des portiers du Roi. C'eſt un crime en Perſe à quelque homme que ce ſoit d'entrer dans une maiſon où il y a des femmes ſans la permiſſion du mari, & tout homme en ce païs-là eſt tenu pour mari de la femme qu'il entretient, ſans que l'on s'informe s'il l'a épouſée. Ce jeune Perſien, qui en vouloit apparemment à la femme de Rodolfe ou à ſa Sœur qu'elle avoit auprés d'elle, ou à quelqu'une de ſes Eſclaves, ſurpris de le voir ſi-toſt de retour de la débauche, d'où l'on ne revient pas d'ordinaire de ſi bonne-heure, crut que le plus court pour luy eſtoit de prendre la fuite, & il ſe ſauva promptement par deſſus la muraille du jardin qui n'étoit pas haute. Rodolfe qui ſceut qui il eſtoit, fit dire le lendemain au Portier qu'il avoit trouvé ſon frere dans ſa maiſon, & qu'il l'avertît pour ſon bien de n'y plus retourner, parce que ſi jamais il l'y trouvoit il luy feroit un méchant parti. Il fit dire la meſme choſe au jeune galant, & crut qu'aprés cela il n'auroit pas l'effronterie de remetre le pied dans ſon logis.

Quelques jours aprés les Ambaſſadeurs d'Holſtein firent un grand repas, où ils prierent tous les Francs. Dans ces rencontres on ne quite guere la compagnie que vers la minuit, parce que c'eſt vers le ſoir que l'on commence à ſe réjoüir le plus, & à faire danſer les baladines. Rodolfe ayant un peu bû le jeune Perſien luy revint dans la penſée, & ſortant auant la nuit ſans dire mot à perſonne il fut ſeul à ſon logis, dont il ouvrit doucement la porte, & où il trouva encore une fois le jeune galant. Il ſe mit en devoir de ſe ſauver comme il avoit fait auparavant par deſſus la muraille du jardin; mais Rodolfe ne luy en donna pas le temps, & ſautant d'abord ſur luy, avec l'aide des eſclaves de ſa femme qui coururent au brüit, il le lia par les bras & par le corps à un arbre qui eſtoit dans ſa cour. Le Perſien eſtant lié de la ſorte, Rodolfe luy dit qu'il luy parleroit le lendemain, & comme il avoit un peu de vin dans la teſte il fut ſe jetter ſur un matelas. Ses valets ne le voyant plus dans la Salle du feſtin, jugerent qu'il s'eſtoit retiré ſans brüit en ſon logis où ils le ſuivirent bientoſt aprés, & trouvant le Perſien qu'ils connoiſſoient lié à l'arbre,

ce fut à qui ſe mocqueroit le plus de luy. Il y en eut un qui s'approchant de fort prés pour l'inſulter davantage, & luy rejetter au nez ſa beſtiſe de s'eſtre laiſſé lier de la ſorte, receut ſur le champ un coup de pied, que le Perſien qui avoit les jambes libres enragé de ſe voir en cét état luy porta de toute ſa force dans le petit ventre. Il tomba évanoüi ſur la place, & peu s'en fallut qu'il n'en mourut. Les valets s'écrierent à cette chûte, & l'un d'eux fut éveiller Rodolfe, qui ayant appris ce qui eſtoit arrivé prit un piſtolet où il y avoit deux bales, & fut le tirer dans la teſte du Perſien. Ce jeune homme mort, Rodolfe ſans en eſtre fort émû, & ſe faiſant fort de l'affection du Roi, fut le matin ſelon ſa coûtume à ſon lever pour luy monter ſon horloge. Le Roi qui avoit accoûtumé de luy demander ce qui ſe paſſoit de nouveau à Iſpahan, fut un peu ſurpris de ce que Rodolfe luy dit froidement qu'il avoit tué le frere d'un de ſes Portiers, pour l'avoir trouvé deux fois dans ſon logis aprés le luy avoir fait défendre, & avoir fait prier le portier ſon frere de l'avertir qu'il ne s'y hazardât plus. Le Roi ſur ce rapport luy dit qu'il avoit bien fait, & que le mort luy eſtoit donné, ſelon la maniere de parler en Perſe, c'eſt à dire qu'il l'avoit juſtement puni, la jalouſie qui regne étrangement en ce païs-là ne permettant pas, comme j'ay dit, que qui que ce ſoit, hors le mari ou ſans ſon aveu, approche de l'appartement où ſont les femmes. Rodolfe ayant eu d'abord ſa grace du Roy fit une profonde reverence & ſe retira en ſon logis.

Mirza-Také dont j'ay fait l'hiſtoire, & qui eſtoit alors Athemat-doulet, n'aimoit pas Rodolfe, & en avoit auſſi quelque raiſon, ce que je diray en peu de mots. Depuis que l'horlogerie eut eſté introduite en Perſe, & que l'on eût vû que le Roi y prenoit plaiſir, il n'y avoit point de marchand Armenien qui n'en apportât d'Europe cinq ou ſix pieces, dont il faiſoit preſent au Roi & à l'Athemat-doulet, de ſorte que Mirza-Také en avoit environ vingt-cinq ou trente. Comme les montres ſe gâtent ſouvent, il y avoit deux ou trois ans que Rodolfe lui racommodoit les ſiennes, ſans en avoir jamais reçeu la moindre reconnoiſſance. Rodolfe que le Roy aimoit de plus en plus, & qui en recevoit ſouvent de nouveaux biens-faits, avoit augmenté ſon petit train, & avoit juſqu'à quatre ou cinq valets & à ſept ou huit chevaux. L'Athemat-doulet qui voulut enfin lui faire quelque gratification pour le ſoin qu'il avoit d'accommoder ſes montres, crût luy faire plaiſir de lui envoyer tout d'un coup la charge de 15. ou 20. chameaux de paille & d'orge pour la nourriture

de ſes chevaux, & ce preſent qui valoit de l'argent devoit eſtre bien reçû par Rodolfe venant de la part d'un premier Miniſtre. Neantmoins Rodolfe n'en fit point d'état, & un des gens de l'Athemat-doulet qui le luy offroit de ſa part, eut cette réponſe pour remerciement; *Va dire à ton maiſtre*, luy dît bruſquement Rodolfe, *que je ne ſuis ny cheval ny aſne, & qu'il peut manger ſon preſent luy meſme.* Ce diſcours offençant penetra ſi avant dans l'eſprit de Mirza-Také; qu'il reſolut de s'en venger dés que l'occaſion s'en offriroit, & il crût qu'il ne la pourroit jamais trouver plus belle que dans le meurtre que Rodolfe venoit de faire d'un Perſien.

L'Athemat-doulet par le devoir de ſa charge ſe trouve tous les matins au lever du Roi, & luy rapporte tout ce qui s'eſt paſſé de conſiderable dans la ville le jour & la nuit de devant. Entre les nouvelles qu'il eut à debiter ce jour-là, il ne manqua pas de dire à ſa Majeſté que Rodolfe avoit tué le frere d'un des Portiers du Palais, à quoi le Roi repartit qu'il le ſçavoit déja, & que Rodolfe luy-meſme le luy avoit dit, mais qu'il luy avoit fait grace, parce qu'il avoit eu raiſon de le tuer. L'Athemat-doulet qui crût avoir trouvé beau jeu pour perdre Rodolfe, fit l'affaire bien plus mauvaiſe au Roi, & luy dît que Rodolfe la luy avoit deguiſée. Il repreſenta enſuite à ſa Majeſté que c'eſtoit une belle occaſion pour obliger Rodolphe à ſe faire Mahometan, puiſque lors qu'un Chreſtien tuë un Muſulman, il n'y a que le ſang du Chreſtien qui puiſſe laver ce crime, à moins qu'il n'embraſſe la loy de Mahomet. Pour engager davantage le Roi ou à le faire mourir, ou à l'obliger de renoncer au Chriſtianiſme, il luy repreſenta que jamais un ſi habile ouvrier n'entreroit dans ſon Royaume; qu'il ſçavoit pluſieurs beaux ſecrets utiles pour le bien de l'Etat, leſquels il n'avoit pas encore découverts au Roi, & entr'autres celui d'élever les eaux; & qu'il eſtoit enfin averti de bonne part qu'il avoit deſſein de quiter le ſervice de ſa Majeſté, & de s'en retourner en Europe avec les Ambaſſadeurs d'Holſtein. Le Roi perſuadé par le diſcours de l'Athemat-doulet que Rodolfe eſtoit coupable, & qu'il n'avoit pas conté la choſe comme elle s'eſtoit paſſée, le fit venir devant luy, & luy ayant dit qu'il avoit eſté mieux informé de l'action qu'il avoit faite & qu'il l'avoit deguiſée, luy declara qu'il falloit qu'il ſe reſolût de ſe faire Mahometan ou de mourir. Rodolfe ſans s'émouvoir répondit d'un ton ferme au Roi, qu'il ne ſe feroit jamais Mahometan, & tint bon contre les ſollicitations de pluſieurs Seigneurs qui eſtoient preſens, & qui

l'exhortoient à faire ce que le Roi souhaitoit de luy. Comme le Roi vit sa resolution il crût qu'il en viendroit mieux à bout par la rigueur, & l'envoya en prison avec les trois bâtons au cou, selon qu'on a accoûtumé de traiter les criminels. Huit jours aprés le Roi qui l'aimoit beaucoup, fâché de se voir obligé par la loy de le faire mourir s'il ne vouloit pas se rendre Mahometan, le fit venir au Palais, & aprés l'avoir sollicité de nouveau inutilement de renoncer au Christianisme, & luy avoir promis de luy donner deux mille tomans, il le trouva ferme & constant comme auparavant dans la foy de JESUS-CHRIST. Le Roy voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, le renvoya en prison où il fut encore quelques jours. Le regret que le Roi avoit de retirer la parole qu'il avoit donnée la premiere fois à Rodolfe, lors qu'il luy dît qu'il avoit bien fait, luy faisoit rechercher toutes sortes de moyens pour le porter à embrasser le Mahometisme, qui estoit la seule voye pour le sauver. Il le fit venir pour la seconde fois en sa presence, & luy offrit jusqu'à dix mille tomans, & une femme de son Haram avec tous ses joyaux, ce que Rodolfe refusa avec la mesme resolution qu'il avoit déja fait paroistre au Roi & aux Seigneurs de sa Cour. On remarqua qu'il ne changea jamais de couleur, & qui parla toûjours d'un ton ferme au Roi, luy disant que si sa Majesté vouloit le laisser vivre comme de coûtume dans sa religion, il continuëroit de la servir de grand cœur, sinon qu'elle pouvoit le faire mourir & l'envoyer sur la place. Le Roi irrité de cette belle resolution de Rodolfe, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer, le livra selon la coûtume au frere du defunt pour le mener au Meydan & en-faire la justice. Les Ambassadeurs d'Holstein esperoient de jour en jour d'avoir audience, & de demander Rodolfe au Roi, s'imaginant qu'il ne leur seroit pas refusé, & qu'ainsi ils le pourroient sauver : mais l'Athemat-doulet qui voyoit bien leur dessein, empêcha qu'ils n'ûssent audience jusqu'à ce que Rodolfe eust esté executé. Dés le matin le Roi avoit envoyé ordre generalement à tous les Francs tant Religieux que Seculiers, & à tout le Clergé Armenien, de se trouver au Meydan au cas que Rodolfe se resolût de mourir, pour receüillir tout son sang, & mettre son corps dans un cercüeil ; sa Majesté ordonnoit ensuite qu'il fût porté à Zulpha, & qu'on luy dressât un tombeau dans le cemetiere des Armeniens.

Rodolfe estant mené au Meydan, & ayant au cou cet instrument de bois fait en triangle, que les Persans appellent *Palenk*,

& qu'en quelques lieux de France nous appellons une chevre, le frere du defunt à qui il appartenoit particulierement ſelon la loy du païs de faire l'execution, manqua le premier coup, & le ſabre ayant coulé ſur une des branches du Palenk, vint tomber ſur la jambe droite de l'executeur qui en fut fort bleſſé. Sur cela le peuple fit grand brüit, & ſe rangeant autour du patient empêcha que l'execution ne fût faite. D'abord le Roi en fut averti, & ayant commandé qu'il fût remis en priſon, au bout de quelques jours il le fit venir pour la troiſiéme fois en ſa preſence. Quelques Seigneurs le preſſerent fort de changer au moins en apparence & pour quelque temps, & le Roi luy offrit cette derniere fois juſqu'à vingt mille tomans. Mais la conſtance de Rodolfe ne put eſtre ébranlée, & le Roi voyant qu'il mépriſoit également les promeſſes & les menaces, & qu'il n'y avoit aucune eſperance de le vaincre, le remit entre les mains des parens du defunt qui le menerént incontinent à la place. Pour ne plus manquer leur coup ils luy oſterent le Palenk, & Rodolfe aprés une courte priere qu'il luy fut permis de faire, ayant dit à celui qui devoit faire l'execution qu'il pouvoit fraper, on luy abatit la teſte. Cette execution ſe fit ſur la fin d'Octobre 1639. Rodolfe eſtant âgé d'environ 28. ans. Tout fut executé aprés ſa mort ſelon les ordres du Roi, & le lendemain les Armeniens firent courir le brüit que toute la nuit precedente on avoit vû des Anges autour du tombeau. Les Peres Carmes & les Peres Capucins qui aimoient fort Rodolphe, & qui alloient tous les jours en la priſon, ont écrit à pluſieurs de leurs amis, que s'il eût embraſſé la religion Romaine avant ſa mort, à quoi ils l'exhortoient inceſſamment, aprés les belles marques qu'il avoit données de ſa conſtance dans le Chriſtianiſme, ils n'auroient point fait de difficulté de le reconnoiſtre pour Martyr de JESUS-CHRIST. C'eſtoit ordinairement le ſoir qu'ils l'alloient voir en priſon pour luy faire oſter le Palenk qu'il avoit au cou, avec lequel il eſt impoſſible de dormir, & pour obtenir cette grace il falut beaucoup d'argent. Le Sieur Nicolas Obrechit Chef de la Compagnie Hollandoiſe à Iſpahan, fit paroiſtre ſa generoſité Chreſtienne en cette rencontre ; car bien qu'il ſçût que Rodolfe ne l'aimoit pas, dés qu'il fut tombé dans cette diſgrace il eut de luy tous les ſoins imaginables, & je ſçais que pour obtenir qu'on luy oſtât le Palenk durant la nuit, il luy couſta au moins ſix vingt tomans.

Tous les Francs contribuerent volontiers à luy faire un tombeau, qui fut couvert d'un petit dôme élevé ſur quatre piliers

d'environ 10. ou 12. pieds de haut. Mais les Armeniens l'ont souvent gâté ; car dés qu'ils sont attaquez de quelque fievre ils viennent faire leurs prieres sur le tombeau, & emportent toûjours quelque morceau de la pierre, de sorte qu'il n'y a guere d'année qu'il ne le faille racommoder.

L'Athemat-doulet qui n'avoit rien oublié pour se pouvoir venger de Rodolfe, avoit de plus representé au Roi que s'il s'opiniâtroit à vouloir mourir plûtost que de se faire Mahometan, on recouvreroit à peu prés dans un esclave à qui il avoit appris l'horlogerie, ce que l'on perdroit en luy, ce qui avoit rendu le Roi plus facile à consentir à sa mort. Mais huit ou dix jours aprés, l'horloge que le Roi portoit toûjours sur soy n'allant pas bien, & l'apprenti de Rodolfe n'ayant pû l'accommoder, le Roi de dépit & de colere de la perte qu'il avoit faite de son horloger ; se fâcha contre l'Athemat-doulet, & luy jettant l'horloge à la teste ; *Tien*, luy dit-il, *chien que tu és, tu m'as conseillé de faire mourir Rodolfe, le plus habile homme de sa profession qui pourra jamais entrer dans mes Etats ; tu meriterois que je te fisse ouvrir le ventre ; mais je jure par mon trône que je ne feray jamais mourir aucun Chrestien pour sa religion, & il n'y en a peut-estre pas un de vous autres qui eût le courage de mourir de mesme pour la loy d'Aly.* En effet depuis ce temps-là on a esté fort reservé en Perse pour les Francs, & on n'en a fait mourir aucun, bien qu'il y en ait eu qui se sont emportez devant le Roi à des discours & à des actions assez temeraires.

CHAPITRE V.

De quelques particularitez qui se sont passées sous le regne de Cha-Abas II.

J'Ay remarqué au chapitre premier qui traite de la genealogie des Rois de Perse, que Cha-Abas second du nom fils de Cha. Sefi n'estoit pas moins severe que son pere, & qu'il vouloit étre exactement & ponctuellement obeï. J'en ay donné des exemples dans la mort de quelques femmes de son Haram qu'il fit brûler pour avoir refusé de boire du vin ; mais on crut bien aussi que ce ne fut qu'un pretexte pour s'en defaire, parce qu'il avoit appris qu'elles conspiroient secretement contre sa personne, ce qui toutefois n'estoit pas bien averé. Car il faut remarquer que

la pluſpart de ces femmes ſont au deſeſpoir, quand elles voyent que le Roi eſt parvenu à un certain âge où il s'applique aux affaires, & qu'il commence à prendre une connoiſſance entiere du gouvernement. Elles cherchent alors tous les moyens de le faire mourir, pour avoir un jeune Roi qui ne ſonge qu'aux plaiſirs & qu'a paſſer le temps avec elles. Si elles ne peuvent venir à bout de leur deſſein, le Roi qui entre à trente ou trente-cinq ans dans des penſées plus ſerieuſes pour le bien de ſes Etats, ne voit plus que trois ou quatre des plus belles de ſes femmes, & il faut que les autres ſe retirent chacune dans ſa chambre avec un Eunuque noir & deux ou trois petites eſclaves pour les ſervir, ſans avoir de commerce l'une avec l'autre. On les ſepare de la ſorte pour leur oſter tout moyen de parler enſemble qu'en de certains temps, & en preſence de gens qui rapportent au Roi tout ce qu'elles diſent, & ainſi il leur eſt impoſſible de conſpirer contre ſa perſonne, ce qu'elles pourroient faire ſi on leur laiſſoit une entiere liberté.

Cha-Abas avoit deux ſœurs qu'il maria à deux des plus riches Seigneurs de ſon royaume, mais qui eſtoient venu de fort bas lieu. Quelque temps aprés le Roi ayant ſçû qu'elles eſtoient enceintes, commanda qu'on leur donnât des remedes pour faire perdre leur fruit, & ſon ordre fut en meſme-temps executé. Il ſe paſſa douze ou treize mois, aprés leſquels on vint encore dire au Roi qu'elles eſtoient groſſes. Il ordonna alors qu'on laiſsât venir les enfans à terme, & les deux ſœurs eſtant accouchées chacune d'un enfant maſle, le Roi commanda qu'on ne leur donnât aucune nourriture, & qu'on les laiſsât mourir.

Le meſme Cha-Abas fit un jour couper la langue à celuy qui luy empliſſoit la pipe de tabac pour une parole legeremet dite. Le Roi demandant du tabac, un des pages courut à celuy qui a la charge de l'accommoder, & luy dît qu'il depeschât. Celuy-cy répondit un peu bruſquement *Gehennemé ſabreijlé*, c'eſt à dire; *En enfer, aye patience.* Le Roi l'ayant luy-meſme entendu commanda qu'on luy coupât la langue, ce qui fut fait. L'homme pria celui qui eut la charge de faire l'execution, de la luy couper le plus avant qu'il pourroit dans le gozier, & de la luy laiſſer fort courte, ce qu'il fit, & de la ſorte il dit encore quelques paroles en beguayant.

Le peuple crioit fort contre le Nazar, qui eſt comme j'ay dit, le grand Maître de la maiſon du Roi, & ſur tout ceux qui venoient des Provinces éloignées. Eſtant venu de bas lieu, & ayant

eſté avancé en peu de temps à cette charge eminente, parce qu'il avoit ſçû gagner les bonnes graces du Roi, il ſe laiſſa aller à un tel orgüeil qu'il dédaignoit tous les Seigneurs de la Cour. On ne pouvoit traiter d'aucune affaire avec luy ſans luy faire des preſens, & il ne faiſoit payer perſonne ſans en tirer de l'avantage. Tout le monde ſe plaignoit de luy, & on ne ſçavoit comment faire ſçavoir au Roi ſes injuſtices qu'on ne pouvoit plus ſouffrir, ceux qui eſtoient auprés de la perſonne du Roi eſtant creatures du grand Maître. Enfin on s'aviſa de s'adreſſer à deux Eunuques blancs qui avoient la nuit l'oreille du Roi. L'un s'appelloit *Aga-Sarou* qui eſtoit le *Meter*, comme qui diroit en France le grand Maître de la Garderobe; & l'autre *Aga-Kafour* qui eſtoit grand Treſorier. Ces deux Eunuques voyant un ſoir que le Roi eſtoit de belle humeur, firent adroitement tomber le diſcours ſur la conduite du grand Maître, & l'entretinrent de toutes ſes injuſtices, qui faiſoient crier le peuple, & parler mal du Gouvernement. Le Roi eſtoit alors hors d'Iſpahan à prendre le divertiſſement de la chaſſe, & l'on avoit dreſſé ſes tentes, & celles de la pluſpart des Seigneurs & Officiers de la Cour en pleine campagne. Un matin que le Roi vouloit aller à la chaſſe, le grand Maiſtre qui avoit toûjours une belle ſuite s'approchant de la tente du Roi, le Meter luy dît qu'il n'entrât pas. Le Roi ſortit preſque en meſme-temps, & voyant le Nazar dît que l'on oſtât la toque de deſſus la teſte de ce chien qui prenoit des preſens de ſon peuple, & que trois jours durant il fuſt là aſſis à l'ardeur du ſoleil, & qu'il y paſsât auſſi les nuits. Il ordonna enſuite qu'on luy mît une chaîne au col & aux bras, le condamnant à une priſon perpetuelle, & à un mamoudi par jour pour ſa nourriture; mais il mourut de regret au bout de huit jours qu'il fut en priſon. Comme dans mes voyages j'ay toûjours étudié le genie des gens avec qui j'ay eu affaire, je reconnus bien-toſt dans les premieres converſations que j'ûs avec ce Nazar, qu'il vendoit cherement les ſervices qu'il pouvoit rendre, & s'il fuſt mort dix ans plûtoſt, il m'en auroit bien mieux valu dans les affaires que j'ai traitées avec le Roi par ſon moyen.

Jafer-Kan qui eſtoit un Seigneur fort liberal & qui tenoit un train magnifique, avoit eſté pourvû du Gouvernement d'Eſtarabat. Dans les commencemens il traitoit le peuple avec aſſez de douceur, mais peu à peu il paſſa à une grande ſeverité, & exigea avec violence des ſommes conſiderables. On ne manqua pas d'en aller faire des plaintes au Roy, qui deux jours aprés, comme

me il buvoit avec quelques Seigneurs de la Cour, demanda au Maiſtre joüeur d'inſtrumens qui avoit toûjours quelques nouvelles à debiter, & qui les debitoit aſſez agreablement, ce qu'il avoit oüi dire de Jafer-Kan. On m'en a fait des plaintes, ajoûta le Roi, & on l'accuſe de tyranniſer le peuple, ce qu'il n'a jamais fait dans les quatre autres Gouvernemens où il a commandé auparavant, & ainſi je ne ſçais pas trop bien ce que j'en dois croire. Le Roi parloit de la ſorte, pour voir ce que ce Maiſtre joüeur d'inſtrumens, & quelques-uns de ceux qui eſtoient preſens, luy diroient de Jafer-Kan. Comme il y a des flateurs dans toutes les Cours, ce joüeur d'inſtrument qui en eſtoit un, & qui ſçavoit que Jafer-Kan eſtoit fort aimé du Roi, luy dît avec beaucoup de hardieſſe qu'on l'accuſoit fauſſement, & qu'en pluſieurs lieux où il l'avoit vû il avoit toûjours reconnu qu'il eſtoit plus prompt à donner qu'à recevoir. Il y avoit auprés du Roy un Agis appellé *Manouchar-Kan*, revenu depuis peu du pelerinage de la Mecque. Le Roi luy ayant auſſi demandé quel eſtoit ſon ſentiment touchant la conduite de Jafer-Kan qu'il connoiſſoit depuis fort long-temps; & s'il jugeoit qu'il fuſt homme à fouler le peuple, l'Agis croyant plaire au Roi lui fit la meſme réponſe qu'avoit fait le Maiſtre joüeur d'inſtrumens. Alors le Roy qui eſtoit bien informé des choſes, ſe tournant vers les Seigneurs qui eſtoient preſens, que penſez-vous, leur dit-il, de ces deux flateurs qui ſçavent tout le contraire de ce qu'ils me diſent? En meſme temps il commanda que l'on arrachât deux dents de la bouche du joüeur d'inſtrumens, & qu'on les plantât dans la teſte de l'Agis, ce qui fut auſſi-toſt fait, & comme l'Agis eſtoit fort âgé il s'en fallut peu qu'il n'en mourut. Pour ce qui eſt de Jafer-Kan il fut diſgracié pour quelque temps, & il fut envoyé en exil n'ayant qu'un mamoudi par jour à dépenſer. Mais comme c'eſtoit un Seigneur qui avoit de belles qualitez, vaillant, genereux & agreable dans la converſation, & qu'en effet il eſtoit aimé du Roi, il fut rappellé en Cour, & ſçût ſi bien ſe juſtifier, que ſa Majeſté luy donna le gouvernement de la Province de *Chemelouboſtan*, dont Semeran eſt la ville capitale. Ce nom de Chemelouboſtan ſignifie une terre qui eſt labourée pour rendre ſon fruit, & il n'y a point de Province dans toute la Perſe où l'on voye tant de prairies, & tant de châteaux, mais qui tombent en ruïne.

Jafer-Kan eſtant rentré en faveur, le Roy fit appeller quelques Seigneurs de la Cour pour boire avec eux, & com-

manda que l'on fit venir auſſi cinq Ouvriers François qu'il avoit à ſon ſervice, un Orfévre nommé Sain, deux Horlogers Lagis & Varin, & deux Arquebuziers Marais & Bernard. Aprés que l'on ſe fut un peu échaufé à boire, le Roy tira de ſon doigt un rubi que je luy avois vendu cent tomans, & une autre bague de diamant de la valeur de treize à quatorze cens tomans qu'il donna à Jafer-Kan, avec lequel il parla bas quelque temps. Bien que le Nazar fuſt un peu éloigné du Roy, il entendit ſans doute quelque choſe de ce qu'il diſoit à Jafer-Kan, & comme le vin donne de la hardieſſe, il dît tout haut au Roy que ſi ſa Majeſté luy vouloit donner quatre mille chevaux, il mettroit toute cette canaille en pieces. Le Roy luy commanda de ſe taire & d'aller dormir, témoignant qu'il ne prenoit pas plaiſir à ce diſcours. Comme les Tartares Uſbeks viennent ſouvent faire des courſes du coſté de Meched, ſur ce que le Nazar venoit de dire, on crût que le Roy parloit à Jafer-Kan de quelque choſe ſemblable. Des cinq François qui avoient bû en la preſence du Roy, trois s'eſtoient retirez pour aller dormir, qui eſtoient Sain, Lagis & Bernard; & Varin & Marais qui portoient mieux le vin, ou qui en avoient moins bû, tenoient encore bon dans la Salle. Marais eſt d'une humeur que quand il a bû il ne ſe peut taire, & ayant ouy ce que le Nazar avoit dit au Roy, qu'avec quatre mille chevaux il mettroit en pieces toute cette canaille, ce qu'il entendoit des courſes que font les Tartares, il eut auſſi la hardieſſe de dire au Roy, que ſi ſa Majeſté vouloit faire un General d'Armée, il n'y en avoit point de plus capable que Jafer-Kan, ſe jettant en meſme temps ſur ſes loüanges. Le Roy luy commanda de ſe taire, ce qu'il fit pour peu de temps; car le vin luy échaufant le cerveau il voulut reprendre le meſme diſcours, ce qui irrita tellement le Roi qu'il commanda qu'on luy oſtât ſes habits, qu'on le traînât par les pieds hors de la Salle, & qu'on luy ouvrît le ventre. Auſſi-toſt Marais fut ſaiſi du Meter qui aimoit fort les Francs, & qui ſçachant que le Roi les aimoit auſſi, & celui-cy plus que les autres comme je l'ay dit ailleurs, tira en longueur l'execution du commandement du Roi, en luy tirant fort lentement ſes habits. Il faut remarquer icy, que lors que les Rois de Perſe ont commandé quelque choſe cela eſt executé ſur le champ, & que lors que ce commandement va à la mort de quelqu'un, ils ſe levent en meſme temps de leur place pour ſe retirer dans le Haram, & c'eſt un ſigne qu'il n'y a

point de grace à eſperer. Mais ſi aprés le commandement ils demeurent aſſis, c'eſt à dire qu'il y a quelque eſperance de pardon, & celui qui a ordre de faire l'execution traîne tant qu'il peut la choſe en longueur. Il oſte ſelon la coûtume la toque au diſgracié & une partie de ſes habits, & puis il le tire par les pieds hors du lieu où eſt le Roi. Mais en le tirant ainſi il l'approche le plus prés qu'il peut de la perſonne du Roi, afin que le voyant traîner de la ſorte il en ait pitié & qu'il luy pardonne, quelques Seigneurs ſe hazardant d'implorer alors la clemence de ſa Majeſté. Neantmoins il y en a fort peu qui en échapent, & la pluſpart de ceux à qui le Roi fait grace en de pareilles rencontres, ont au moins cent ou deux cent coups de bâton ſous la plante des pieds & par tout le corps, de quoi ils meurent ſouvent. Le Meter voyant donc que le Roi ne ſe levoit pas, ſe douta qu'il feroit grace à Marais, & luy ayant oſté ſes habits il s'approcha en le tirant par les pieds le plus prés qu'il put du Roi, qui le voyant traîner dît qu'on le laiſsât, qu'il reprît ſes habits & ſe remît en ſa place. Peu de temps aprés le Roi ſe leva, & luy dît qu'il ſe retirât en ſon logis, où Varin, Sain & Lagis qui s'eſtoient reveillez l'accompagnerent. Le Roi qui n'étoit ſorti que pour un moment rentra dans la Salle, où il continua de boire preſque juſqu'au jour, & Bernard demeura avec le Roi ne le quittant point qu'il ne ſe fût retiré dans ſon Haram.

J'ay dit plus haut que de la maniere dont les enfans des Rois de Perſe ſont élevez, quand l'aîné parvient au trône aprés la mort de ſon pere, il ſort du Haram comme d'une priſon où il n'a jamais rien vû, & tout ce qui ſe preſente alors à ſes yeux luy eſt nouveau. S'il eſt dans une belle jeuneſſe, il ſe repoſe preſque entierement de la conduite des affaires ſur ſes principaux Miniſtres, & ne penſe guere pendant les premieres années de ſon regne qu'aux plaiſirs où ſon âge le convie. Entre ſes divertiſſemens il prend connoiſſance de ce qu'il y a de plus curieux dans ſon Royaume, il fait de petits voyages dans quelques Provinces, & en ſe divertiſſant de la ſorte il s'inſtruit peu à peu des choſes qu'il doit ſçavoir. Sur tout il ne manque pas d'aller voir la principale Egliſe des Armeniens de Zulpha, qui eſt le grand Convent où demeure l'Archevêque avec quelques Eveſques & pluſieurs Moines. Ce qui le porte particulierement à cette curioſité, eſt l'envie qu'il a de voir dans l'Egliſe les Armeniennes qui ſont aſſez belles, & il y eſt meſme pouſſé par les Sultanes qui ſont bien aiſes auſſi de ſe divertir. Alors il y a Courouk dans tout Zulpha, & il faut que tous les hom-

mes se retirent à Ispahan, ou dans les Carvanseras, ou chez leurs amis. Cha-Abas II. fut plusieurs fois à Zulpha de cette maniere, & un jour entr'autres sur le recit qu'on luy fit de la grande beauté de la femme du Kelonter Cotgia Safras, fils du premier Kelonter Cotgia Nazar dont j'ay parlé cy-devant, le Roi ayant vû cette femme qui luy plût beaucoup souhaita qu'elle vint avec les Sultanes, qui l'emmenerent dans le Haram où elle fut quinze jours, aprés quoy elle retourna en sa maison avec un beau colier de perles que le Roi luy donna à son départ. Je me souviens qu'aprés la mort de son mary, un Armenien m'apporta ce colier qu'elle vouloit vendre, & que je luy en offris jusques à six cens tomans; mais elle en vouloit davantage, & n'ayant pû nous accorder j'ay sçeû qu'il a esté vendu depuis à Constantinople.

Voila ce que j'ay pû recuëillir de plus particulier des actions de Cha-Abas II. du nom, qu'on peut blâmer d'avoir trop aimé le vin, & de s'estre souvent laissé emporter à la colere; mais d'ailleurs il aimoit assez la justice, & estoit fort genereux & magnifique, ce qu'il faisoit paroître particulierement aux étrangers, & sur tout aux François qu'il aimoit beaucoup.

CHAPITRE VI.

De la disgrace de Mahamet-Beg sous le mesme regne de Cha-Abas II.

MAhamet-Beg estoit de Tauris, fils d'un tailleur qui le poussa à l'étude. Il avoit l'esprit vif & porté naturellement aux belles choses, & voulant s'avancer dans le monde, bien qu'il fût né dans une basse fortune, il eut le bon-heur de parvenir à la charge de *Maïer Bachi*, ou Chef des Essayeurs & Raffineurs de monnoye, ce que nous appellons en France Intendant des Monnoyes; le Maïer-Bachi ayant droit de visite dans tous les lieux où l'on bat monnoye, & qui sont de son ressort. Cette charge ne luy donne point de seance dans le Conseil du Roi. Mais Mahamet-Beg par ses belles qualitez, qui le faisoient admirer dans toutes les bonnes compagnies, parvint bientost aux premiers emplois. Il se fit connoître à *Allaverdi-Beg*, c'est à dire, *Seigneur Dieu donné*, qui estoit *Mertchekar-Bachi* ou grand Veneur, lequel fut bien-aise de le presenter au Roi,

qui le goûta d'abord, & en ſçût bon gré au grand Veneur. *Mahamet-Ali-Beg* grand Maiſtre de la maiſon du Roi venant à mourir, le Roi donna ſa Charge à Mahamet-Beg, qui gagna de plus en plus les bonnes graces de ſa Majeſté, & ſe fit aimer de tous les grands de la Cour. Il avoit beaucoup de deference pour eux, ſans en rien entreprendre ſur leurs Charges, & cachoit ſon eſprit vindicatif, ne voyant pas encore le temps propre pour en donner des marques envers ceux dont il ſe vouloit venger.

Kalifé Sultan qui eſtoit alors Atemat-doulet venant à mourir vers la Province de Mazandran, le Roi donna ſa place à Mahamet-Beg, qui exerça d'abord cette premiere Charge de l'Etat au contentement de tout le monde. Il s'appliqua particulierement à la recherche des mineraux, & il y avoit déja quelques années que le bruit couroit parmi le peuple, que ſi l'on foüilloit dans de certaines montagnes qui ſont à neuf ou dix lieuës d'Iſpahan du coſté du couchant, on y trouveroit de l'or & de l'argent & du cuivre. Il arriva en ce temps-là à Iſpahan un François de Normandie nommé la Chapelle de Han, dont j'ay fait mention ailleurs. Il ſe vantoit d'avoir une grande connoiſſance des mineraux, & de la chymie, & d'entendre parfaitement la mechanique, où il avoit, diſoit-il, découvert de beaux ſecrets. Il s'adreſſa d'abord au Gouverneur d'Iſpahan, ſur ce qu'il avoit oüi dire que l'Athemat doulet avoit deſſein de faire foüiller dans de certaines montagnes, & luy fit connoître qu'il pourroit en cela luy rendre de bons ſervices. Le Gouverneur crût bien faire ſa Cour au premier Miniſtre de luy envoyer un homme qui pouvoit le ſervir dans une découverte qu'il avoit ſi fort à cœur, & l'Athemat-doulet qui eſtoit alors à Caſbin avec le Roi, ayant oüi parler la Chapelle qui luy promettoit beaucoup & ſe vantoit de ſçavoir de belles choſes, le renvoya auſſi-toſt à Iſpahan, avec ordre au Gouverneur de la ville de luy fournir tout ce qui ſeroit neceſſaire pour ſon équipage, & pour le travail qu'il alloit entreprendre dans les montagnes. La Chapelle y fut, & aprés un travail de quinze jours revint à Iſpahan avec deux ou trois quintaux de terre de mine qu'il crut eſtre la meilleure. Auſſi-toſt il fit faire des fourneaux pour en tirer le metail, & l'Athemat-doulet avoit envoyé ordre au Gouverneur & à trois ou quatre perſonnes de qualité, d'eſtre preſens quand la Chapelle feroit l'épreuve, & de prendre bien garde qu'il n'y eût point de ſupercherie. Cette terre n'eſtoit au fond que de la terre

ſans la valeur d'un denier d'argent ; mais quoy que les aſſiſtans euſſent les yeux bien ouverts pour voir s'il n'y auroit point de fraude, la Chapelle fut plus fin qu'eux, & fit couler adroittement un abaſſi dans le fourneau ſans que perſonne s'en apperçût. L'Athemat-doulet à qui on porta l'épreuve connut bien qu'il y avoit de la fourbe ; mais eſperant de tirer d'autres connoiſſances plus utiles de la Chapelle, il diſſimula ce qu'il en croyoit, & manda ſeulement qu'il ne falloit pas foüiller davantage, & que la dépenſe excederoit le profit.

La Chapelle qui ſçavoit admirablement debiter ſa marchandiſe, & faiſoit bien valoir quelque legere teinture qu'il pouvoit avoir de la mechanique & de la vertu de ſes forces mouvantes, eut l'adreſſe d'entretenir dix ans durant l'eſprit de l'Athemat-doulet, qui aimoit paſſionnement les nouveautez, & qui pour ſe mettre toûjours mieux dans celuy du Roi, ſe diſoit l'inventeur de quelques petites curioſitez que luy montroit la Chapelle, à qui il fit donner une honneſte penſion Le Roi meſme en faiſoit état ; mais bien que ce machiniſte eût fait de belles avances, & qu'il eut entrepris de fondre des canons, de faire monter l'eau pour le Palais du Roi à une grande hauteur, & de faire des moulinets comme en France pour les monnoyes, le ſeul moulinet dont il donna le deſſein aux ouvriers du Roi, qui firent un beau travail, manqua dés le premier jour, & la vis qui eſtoit parfaitement bien-fait rompit au troiſiéme coup, & rendit le moulinet inutile. Il ne reüſſit pas mieux dans toutes ſes autres experiences, & pendant ces dix années il ne fit rien qui plût bien au Roi, ſinon du cidre qu'il s'aviſa de faire ſur la fin, ne ſçachant plus qu'inventer pour conſerver ſon credit. Enfin voyant qu'il n'y avoit plus rien à eſperer pour luy en Perſe, il reſolut de paſſer aux Indes, & ſe rendit à Ormus où il mourut.

L'Athemat-doulet n'ayant pas reüſſi dans la recherche des mines d'or & d'argent, s'appliqua à celle du cuivre, dont la découverte a eſté tres-avantageuſe à tout le Royaume. Car dans ces mines de cuivre on a trouvé des veines d'azur, dont il ſe conſume une grande quantité en Perſe à peindre toutes les moreſques aux lambris & voutes des maiſons. Avant cette découverte on ne ſe ſervoit que du vray azur, qui vient de la grande Tartarie, & qui eſt fort cher. Celuy de Perſe eſt une eſpece de mine de cuivre, & la pierre eſtant broyée & paſſée au ciment comme on fait le vray azur, elle vient à ſe reduire en une poudre tres-fine & d'une belle couleur qui ſurprend les yeux. Ainſi la Perſe

ſe pouvant paſſer de l'azur de Tartarie, Mahamet-Beg fit faire défenſe aux peintres de ſe ſervir d'azur étranger, pour n'employer que celuy de Perſe. Mais cette défenſe ne dura pas fort long-temps, l'azur de Perſe ne reſiſtant pas à l'air comme le vray azur, & prenant enfin une couleur ſombre & triſte. D'ailleurs il s'écaille, & ne pouvant ſupporter l'application delicate de la pointe d'un pinceau dans la miniature, on l'a bien-toſt laiſſé comme une terre teinte pour reprendre l'azur de Tartarie.

Il eſt conſtant qu'il y a eu anciennement en Perſe des mines d'or & d'argent, dont il paroît encore des marques en quelques endroits dans de grands bouleverſemens de terres & de rochers. Mais depuis que l'or & l'argent ſe ſont rendus communs, par la quantité d'or qui ſort du Royaume des Abyſſins, de l'Iſle de Sumatra, de la Chine & de pluſieurs autres lieux, comme je diray au diſcours des Mines dans mes relations des Indes; & par les flotes d'argent qui viennent du Perou, & celuy que le grand commerce des ſoyes fait ſortir du Japon, d'où l'on tire auſſi une bonne quantité d'or; depuis ce temps-là, dis je, les Perſans ont negligé de rechercher des mines dans leur païs, & ſe contentent des eſpeces d'or & d'argent qui leur viennent de l'Europe, de quoy j'ay parlé amplement dans le diſcours des monnoyes.

On ne voyoit cy-devant en Perſe ni étain, ni plomb, que celuy qui venoit des païs étrangers, & la plus grande partie eſtoit apportée d'Angleterre. Mais par les grands ſoins de Mahamet-Beg & ſes recherches continuelles, on a découvert enfin une mine de plomb auprés d'Yerde, & auſſi-toſt il ſe mit dans l'eſprit qu'il pourroit trouver quelque argent dans le plomb, ce qu'il voulut eſſayer malgré les avis de tout le monde. Dans cette penſée il en fit fondre à la fois une grande quantité de celuy de la mine qu'on avoit découverte, & voyant qu'il n'en tiroit point d'argent, il voulut faire eſſay du plomb étranger. Il en conſuma auſſi à la fois une telle quantité, que la man de plomb-neuf qui ne valoit à Iſpahan qu'un Abaſſi, monta en peu de temps juſqu'à cinq Comme tout le bois qui ſe brûle à Iſpahan s'apporte ſur des chameaux de 15. ou 20. journées de chemin, la ſeule dépenſe du bois qui ſe brûloit pour fondre le plomb, auroit excedé tout le profit qu'on auroit pû tirer ſi l'on y avoit trouvé un peu d'argent. Ainſi il s'en falut tout que Mahamet-Beg n'y trouvât ſon conte, & on ceſſa bien-toſt de conſumer du plomb inutilement.

Mahamet-Beg dont l'eſprit naturellement curieux s'appliquoit inceſſamment à de nouvelles découvertes, trouva encore en Perſe du Talc, mais qui ne ſe pouvoit pas mettre en feüilles ſi délicates que celuy qui vient de Moſcovie. C'eſt toutefois ce qu'il a découvert de plus avantageux pour la Perſe. Car ce Talc concaſſé en petits morceaux comme des lentilles, & à qui l'on donne telle couleur que l'on veut, eſtant mêlé avec de la chaux bien détrempée, rend les murailles qui en ſont frottées avec des broſſes comme un jaſpe luiſant qui réjoüit fort la veuë. Il trouva auſſi de l'alun de plume; mais un peu plus ſolide que celuy de Cypre, & avec moins de filamens. Il découvrit encore des mines de charbon; mais qui ne brûle pas ſi bien que celuy de Foreſt, de Liege, ou d'Angleterre. Il trouva enfin un marbre tranſparent comme du criſtal de roche & de diverſes couleurs, & on ne parloit alors dans le Royaume que des belles découvertes & du grand genie de Mahamet-Beg. Il eſtoit tellement attaché à cette recherche des metaux, & aimoit tant ceux qui pouvoient luy donner quelques lumieres ſur cette matiere, que pour avoir entrée chez luy, ſoit pour expedition d'affaires, ſoit pour confirmation d'office, c'eſtoit aſſez de luy apporter des pierres de mine, & qui euſſent quelque choſe de rare, ſoit pour la couleur, ſoit pour la figure, ſoit pour le poids. Il délivroit auſſi toſt plein pouvoir de la part du Roy au donneur-d'avis de ſe porter ſur le lieu, & de forcer les païſans à donner des courvées pour foüiller au pied des montagnes & rompre des rochers. Si l'on ne trouvoit rien ou que peu de choſe, il en rejettoit la faute ſur l'ignorance des ouvriers, & il ſollicita pluſieurs fois les Francs de la part du Roi, de faire venir d'Europe quelque homme pour la ſeparation des metaux, vû qu'il ne s'en trouvoit point en Perſe.

Outre les mines Mahamet-Beg s'appliqua encore à la connoiſſance des forces mouvantes; mais il auroit eu beſoin pour s'y inſtruire d'un meilleur maiſtre que la Chapelle. Quand le Roi eſt en Eſté dans ſon *Megeler*, c'eſt à dire dans la Chambre de ſon Conſeil avec les Seigneurs qui ont droit de s'y rrouver, il y a comme un demi-voile pendu au plancher, que des Officiers tirent & rerirent avec des cordes comme une maniere d'évanrail pour donner de la fraîcheur. Ce demi-voile s'appelle *Badzen*, comme qui diroit vent de femmes, ou vent pour des femmes. Mahamet-Beg ſe mit à la recherche de quelque inſtrument ou roüage, qui pût de ſoy-meſme & par reſſort cauſer cette agitation. Les plus habiles ouvriers de la Maiſon du Roy en firent un eſſay

eſſay chacun ſelon ſon imagination, mais aucun ne reüſſit, & les machines qu'ils inventerent avoient un lourd mouvement, & faiſoient preſque autant de bruit qu'un moulin à foulon ou à papier. Ainſi elles demeurerent inutiles, & l'ancienne invention pour donner du vent avec la main l'emporta ſur la nouvelle. Mahamet-Beg n'oublia pas les machines hydrauliques, qui eſtoient les plus neceſſaires en Perſe pour ſubvenir à la ſechereſſe & au manque d'eaux; mais n'ayant pas les materiaux neceſſaires, comme des poutres, des chevrons, des roüages, des cordages, & des fers, il ne put mettre en pratique ce que la Chapelle luy avoit fait voir dans un grand livre de figures qui repreſentoient toutes ſortes de machines. C'eſt à des choſes de cette nature que Mahamet-Beg donnoit quelques heures de la nuit. Il eſt temps de voir à quoy il employoit celles du jour, & de quelle maniere il gouvernoit les affaires de la Cour & du Royaume.

Mahamet-Beg qui avoit de tres-belles qualitez ſelon le portrait que j'en ay fait, en avoit auſſi quelques-unes de mauvaiſes. Il eſtoit naturellement ambitieux & vindicatif, & il ne gardoit point de moderation dans le reſſentiment qu'il avoit conçu contre ceux de qui il avoit reçû quelque mécontentement. Dans cette paſſion de vengeance il fit ôter à pluſieurs Kans le gouvernement de leurs Provinces, confiſquer leurs biens, & les reduire à la derniere neceſſité. Je pourrois icy groſſir mon livre de pluſieurs hiſtoires qui ſe ſont paſſées de mon temps, & particulierement de celles des Kans d'Erivan, d'Ardeüil & de Coraſan. Mais pour abreger ma Relation je me contenteray d'entretenir ſeulement le Lecteur de ce qui arriva au Kan d'Erivan, bien qu'il n'eût donné aucun ſujet de déplaiſir à Mahamet-Beg comme on le verra dans cette hiſtoire.

Le Kan d'Erivan avoit un fils à la Cour, qui eſtoit un jeune Seigneur parfaitement beau de viſage & de belle taille, & ordinairement auprés du Roy pour le ſervir. Un jour que le Roi ſe divertiſſoit à boire avec quelques Seigneurs, il commanda au fils du Kan d'Erivan de porter une taſſe d'or pleine de vin à l'Athemat-doulet, lequel ſentant ſa teſte un peu chargée luy fit ſigne de l'œil de la reporter. Ce jeune Seigneur repaſſant devant le Roi luy dit ingenuëment que l'Athemat-doulet n'en vouloit point, & alors il luy commanda d'aller luy verſer du vin dans ſa chemiſe. Il fallut incontinent obeïr, & l'Athemat-doulet qui fut obligé de ſouffrir qu'on luy ouvrît ſa Cabaye, & qu'on luy verſât le vin comme le Roi l'avoit dit, cacha ſon dépit & n'oza pas

alors le faire paroître. Il resolut d'abord de se vanger de cét affront sur le Kan d'Erivan pere du jeune Seigneur qui avoit fait le commandement du Roi, & sçachant que plusieurs estoient venus d'Erivan pour se plaindre du Kan, il se servit de cette occasion pour le perdre. Comme Erivan n'est habité que par des Armeniens, à la reserve de quelques soldats qui gardent la forteresse, ils avoient deputé quelques-uns d'entr'eux à Zulfa, pour prier le Kelonter de se charger de leurs plaintes & de les porter au Roi. L'Athemat-doulet qui en avoit eu avis envoya appeller le Chef des Armeniens, le fortifie dans sa poursuite, & luy donne des instructions, par lesquelles le Kelonter avança plus en trois jours les affaires des Armeniens d'Erivan qu'il n'avoit fait en trois mois. Mahamet-Beg luy ordonna de se trouver à une telle heure aux Ecuries du Roi, & le Roi y arrivant le Kelonter se jetta à ses pieds, & luy demanda justice contre les vexations du Kan d'Erivan. Mahamet-Beg ne manqua pas de son costé d'appuyer la plainte des Armeniens, & le Roi qui n'avoit entendu qu'une des parties, ne laissa pas de condamner le Kan sur le rapport du Chef des Armeniens & de son premier Ministre. Un Officier du Roi appellé *Negef-cou-libeg*, homme d'un esprit vif & actif fut commandé d'aller en diligence se saisir de la personne du Kan, & estant arrivé à Erivan il le trouva en son siege de Justice, qui dépossedoit de ses terres & condamnoit à l'amende & à une peine corporelle un proche parent du Kelonter. Cét Officier entra hardiment dans le Megeler ou la chambre du Conseil, & allant droit au Kan le declara prisonnier de la part du Roy. En mesme temps il luy donna un coup de poing sur le cou, où il luy fit mettre ensuite selon la coûtume un triangle de trois grosses pieces de bois, comme je l'ay dépeint en un autre lieu, le cou s'y trouvant enfermé, & le bras & la main du patient passant dans un autre bois creusé qui traverse le triangle, ce qui fait beaucoup souffrir. Ce fut en cét état que le Kan fut amené jour & nuit à Ispahan; mais y estant arrivé le Roi usa de clemence, & luy donna sa maison pour prison, ne pouvant aller au bain, ni se faire raser les cheveux, ni sortir de l'appartement où estoient ses femmes. Ce sont les loix que la coûtume impose à ceux qui tombent dans la disgrace de la Cour, & que le Roi renferme dans leurs maisons pour quelque faute dont il ne veut pas les punir à la rigueur. Le Kan qui estoit aimé du Roi revint quelque temps aprés en grace, & rentra dans la premiere Charge qu'il avoit eu autresfois d'Intendant de la Mosquée du Roy.

Bien que Mahamet-Beg en vertu de ſa Charge d'Athemat-doulet fût tout-puiſſant à la Cour & dans tout l'Empire, & que le Roy eut grande creance en luy, cela n'empeſchoit pas qu'il ne ſe trouvât des gens qui luy tenoient teſte, & qui n'avoient pas pour luy toute la complaiſance qu'il ſouhaitoit. Mais auſſi l'iſſuë n'en eſtoit pas toûjours bonne pour eux, comme le Gouverneur de Schiras appellé Mirza-Haddi l'éprouva à ſon grand deſavantage. C'eſtoit un homme fort riche & ſçavant, & il ne pût s'empeſcher un jour eſtant au Conſeil de témoigner à Mahamet-Beg qu'il eſtoit d'un ſentiment contraire au ſien, & de luy faire connoître ſes manquemens & ſa mauvaiſe conduite. Ce premier Miniſtre prit ſi fort à cœur la hardieſſe de Mirza-Haddi, qu'il reſolut de s'en vanger par toutes les voyes poſſibles. Il luy ſuſcita ſous main de méchantes affaires, & apoſta des gens qui vinrent ſe plaindre devant luy du Gouverneur de Schiras. Il falut que celuy-cy accuſé, ou juſtement, ou à tort, de concuſſions & de violences, ſe preſentât devant Mahamet-Beg comme devant ſon Juge, & au lieu de s'accommoder au temps, & de tâcher d'appaiſer cét eſprit irrité, & qui n'aſpiroit qu'à la vengeance, il ſe fit fort de ſon innocence & crut qu'on ne la pourroit opprimer. Cependant Mahamet-Beg informa le Roi comme il voulut, & ſe prevalant de ſon autorité priva Mirza-Haddi de tous ſes biens, & l'envoya en priſon chez le Nazar appellé Iſmaël-Beg. Auſſitoſt qu'il y fut arrivé, on luy leva les pieds qu'on attacha à un clou piqué dans le mur, & on luy donna tant de coups de bâton qu'il fallut le charger ſur le dos d'un valet pour le porter au dedans. Son Viſir ou Lieutenant, & un Eunuque qui avoit eſté ſon *Kanaſdar* ou Treſorier furent traittez de la meſme ſorte, & on les mit tous trois dans une chambre haute qui leur ſervit de priſon. Peu de temps aprés le Viſir fut élargi; mais pour Mirza-Haddi & ſon Eunuque ils y demeurerent. J'ay dit que ce Mirza-Haddi eſtoit un homme ſçavant, & comme il aimoit à s'entretenir avec des gens capables, le Nazar permit qu'un Religieux Franc l'allât voir ſouvent, avec lequel il ſe deſennuyoit dans ſa priſon en traitant enſemble de pluſieurs ſciences. Un jour en diſcourant ſur les affaires du temps, le Religieux luy dit que les Francs eſtans ſur mer, s'il ſurvenoit un orage qui les mît dans un peril évident, avoient accoûtumé de jetter une partie des marchandiſes du vaiſſeau pour conſerver le reſte; & que cela ſe faiſoit ſouvent avec une telle precipitation que l'on jettoit auſſi bien les plus precieuſes que les plus chetives, comme elles tom-

boient ſous la main & ſans aucun choix. Mirza-Haddi qui avoit beaucoup d'eſprit conçût auſſi-toſt ce que le Religieux luy vouloit dire ; mais il luy fit comprendre qu'il n'eſtoit plus temps de profiter de cét avis, luy avoüant qu'il auroit pû ceder au commencement à la tempeſte, en relâchant un peu de ſes droits & de la fierté qu'il avoit témoignée à Mahamet-Beg, à quoi il n'avoit pû ſe reſoudre. L'entretien qu'il avoit ſouvent avec ce Religieux diminuoit le chagrin qu'il avoit de ſa priſon, & generalement il aimoit fort les Religieux Francs qu'il tâchoit de favoriſer en toutes rencontres, particulierement les Peres Carmes qui ont une maiſon à Schiras, & que ce Gouverneur a toûjours protegez contre les Mahometans qui les haïſſent.

La maniere dont Mahamet-Beg ſe vengea de Mir-Kaſſem-Beg *Deroga* ou grand Prevoſt d'Iſpahan, eſt digne particulierement d'eſtre remarquée, & fera voir comme les Orientaux ſont prudens dans les affaires, comme ils ſçavent menager le temps, & mettre en pratique, auſſi bien que nos peuples d'Europe, tous les ſtratagêmes & toutes les ruſes dont on ſe peut ſervir pour contenter une forte paſſion. Lorſque Mahamet-Beg n'eſtoit encore que Mayer-Bachi on déroba quelque vaiſſelle d'or dans la cuiſine du Roi. Le Deroga envoya auſſi-toſt ſes Officiers pour ſe ſaiſir de tous les Orfévres d'Iſpahan, qui n'avoient point eu de connoiſſance du vol & qui en eſtoient fort innocens. Cependant il les fit mettre en priſon & reſſerrer fort étroitement, leur faiſant aſſez connoître qu'il n'avoit pas deſſein de les relâcher ſans en tirer quelque bonne ſomme. Ces pauvres Orfévres ainſi mal-traitez eurent recours au Mayer-Bachi, qui envoya de ſes gens prier le Deroga de conſiderer que ces Orfévres eſtoient innocens du vol, & qu'eſtans en quelque maniere de la juriſdiction du Mayer-Bachi, puis qu'ils travailloient l'or & l'argent, il ne devoit pas refuſer de les relâcher. Le Deroga qui aimoit l'argent voyant qu'on ne luy apportoit point ce qu'il pretendoit des priſonniers ; Allez, dît-il aux gens de Mahamet-Beg, je ſçay quelle eſt ma Charge, & que le fils du Tailleur ſe meſle de ſes affaires ; dites-luy que s'il veut je luy montreray le caleçon de ſa ſœur. Il eſt vrai que peu de temps auparavant il l'avoit ſurpriſe par ſes eſpions dans un jardin où elle ſe divertiſſoit avec de jeunes Seigneurs, & qu'il avoit tiré des uns & des autres une bonne ſomme d'argent qui excedoit l'amende ordinaire. Mahamet-Beg qui n'eſtoit pas encore en aſſez grand credit pour ſe vanger de cét affront, diſſimula ſon depit, &

attendit patiemment que le temps luy fit naiſtre une occaſion favorable pour tirer raiſon du Deroga, & rendre ſa vengeance plus éclatante. Comme il fut parvenu au comble des honneurs & à la premiere Charge du Royaume, & qu'il ſe vit bien avant dans l'eſprit du Roy, il penſa aux moyens de perdre le Deroga, & il s'en offrit bien-toſt un qui luy ſembla fort aiſé & favorable. Candahar eſt, comme je l'ay dit ailleurs, une place frontiere de Perſe vers les Etats du Mogol, & qui a eſté ſouvent cauſe de debat entre les deux Rois. Il courut un brüit que quelques troupes étrangeres avoient paru de ce coſté-là, & ſur cette nouvelle l'Athemat-doulet repreſenta au Roi qu'à tout evenement il ſeroit bon de lever promptement du monde dans le voiſinage d'Iſpahan, & qu'on feroit de tres-bons ſoldats de cette ſorte de payſans qui eſtoient accouſtumez au travail, & qui tenoient de la ville & du village. Le Roi qui avoit grande creance en ce que luy diſoit Mahamet-Beg, luy ordonna de ne point perdre de temps, & de commettre des gens pour cette affaire qui euſſent une parfaite connoiſſance du plat pays. Mahamet-Beg qui meditoit de loin ſa vengeance, & vouloit attirer adroitement le Deroga dans le piege, dît au Roi qu'il n'y avoit point d'homme plus capable pour une affaire de cette nature que Mir-Kaſſem-beg, à qui l'exercice de ſa Charge devoit donner une entiere connoiſſance de l'état de la campagne, & de tous les villages circonvoiſins d'Iſpahan. Le Roi ayant approuvé ſon choix la commiſſion fut donnée au Deroga, & Mahamet-Beg luy en adjoignit deux autres qui eſtoient deux eſpions pour remarquer toutes ſes demarches. Mir-Kaſſem-beg ſelon ſon humeur avare & cruelle abuſa bien-toſt de ſa commiſſion, & c'eſt ce que ſouhaitoit celui qui la luy avoit procurée. Au lieu que l'intention du Roi eſtoit que l'on n'enrôlât que ceux qui voudroient aller de leur bon gré à la guerre, le Deroga y forçoit tout le monde, & particulierement les plus riches payſans qui avoient des fils capables de porter les armes. Les peres qui aimoient tendrement leurs enfans, aimoient mieux donner de l'argent pour les exempter d'aller à la guerre, & Mir-Kaſſem-beg en tiroit de tous côtez avec violence. Cependant Mahamet-Beg ne dormoit pas, & les eſpions qu'il avoit mis en campagne faiſoient un memoire exact de toutes les extorſions du Deroga, & des ſommes d'argent que les peres avoient données pour racheter leurs enfans. Quand il ſçût qu'il y en avoit aſſez pour accuſer un homme de peculat, il fit reprocher ſous main aux payſans leur timidité, & leur fit entendre que c'eſtoit contre

l'intention du Roi que le Deroga les tourmentoit de la ſorte ; que ſa Majeſté avoit expreſſement ordonné qu'on ne prît que ceux qui de leur bon gré ſe preſenteroient pour le ſervice, & ſeroient jugez les moins habiles pour le labourage ; que ſi elle ſçavoit que ſes ſujets euſſent eſté vexez pour ce ſujet, elle leur feroit rendre l'argent qu'on en auroit exigé, & qu'ils n'avoient qu'à venir en Cour faire leurs plaintes. Toutes les Communautez ne manquerent pas de ſe prevaloir de cet avis, & ayant envoyé leurs deputez à Iſpahan, Mahamet-Beg les reçut avec de grands témoignages d'affection, & les preſenta au Roi à l'heure meſme. Sa Majeſté les ayant oüis, & Mahamet-Beg ayant appuyé leur cauſe, elle ordonna que l'on dreſsât un memoire exact de tout ce que les Commis du Deroga avoient volé, & que tous les païſans vinſſent librement ſe plaindre. Mahamet-Beg ne perd point de temps, & en vertu de ſa Charge & de l'ordre du Roi, envoye des gens dans tous les villages pour prendre ſerment de chaque payſan, afin qu'il eût à declarer ſur peine d'amende & de punition corporelle, ce qui luy avoit eſté pris par force juſqu'à un chayet. Ce ſerment eſt couché ſur un papier ſigné de la main de celuy qui le fait, & eſt conçû en ces termes : *Que ma teſte ſoit confiſquée au Roy, & mes biens à ſon Divan*, c'eſt à dire, *à la chambre de ſes Comptes, ſi je n'obeïs ponctuellement aux ordres de ſa Majeſté.* Le memoire eſtant fait de tout l'argent dont chaque particulier avoit compoſé avec le Deroga, il fut preſenté au Roi par Mahamet Beg, qui exagera la tyrannie du Grand-Prevoſt, & repreſenta à ſa Majeſté qu'il y avoit trente ans qu'il mangeoit ainſi tout le territoire d'Iſpahan. Pour ce qui eſt des deux aſſociez qui avoient eſté donnez au Deroga, plûtoſt comme j'ay dit pour eſpions que pour aides, Mahamet-Beg les tira adroitement d'affaire, & fit ſi bien que tout l'orage ſe déchargea ſur Mir-Kaſſembeg. Par l'ordre du Roi qui eſtoit alors hors d'Iſpahan, le Deroga devoit eſtre conduit au Meydan pour y eſtre attaché les pieds en haut, & y recevoir certain nombre de coups de baſton pluſieurs vendredis de ſuite. C'eſtoit le ſupplice que Mahamet-Beg avoit ſuggeré au Roi, & il avoit encore obtenu qu'on luy couperoit les nerfs qui ſont vers le talon, où il devoit avoir les pieds percez prés de la cheville. Il vouloit auſſi que tout le bien du Deroga fût confiſqué au Roi ; mais ſa Majeſté luy fit grace pour cét article, & ſe contenta qu'il fût châtié au corps. L'ordre du Roi ayant eſté cacheté, Mahamet-Beg chargea de cette commiſſion le meſme Negef-couli-beg qui l'avoit ſi bien vengé

du Kan d'Erivan, & en qui il avoit une confiance entiere. Eſtant arrivé à Iſpahan il convoqua les Chefs de la ville, qui ſont le Vizir ou Gouverneur d'Iſpahan, le Deroga ou grand Prevoſt qui ne ſe doutoit de rien, & autres qui eſtoient dans les principales Charges, leſquels ſe rendirent auſſi-toſt vers la grande-porte du Palais du Roi. Avant que d'ouvrir la lettre de cachet, ils firent une priere publique pour la proſperité du Roi, laquelle eſtant finie celui qui portoit la lettre la mit entre les mains du Viſir, qui en fit haut la lecture. Le Viſir en prononçant cette condamnation contre le Deroga qui eſtoit preſent, fut ſaiſi d'étonnement & leva les yeux au Ciel; & en meſme temps Negef-coûli-beg donnant un coup de poing ſur le cou du Deroga, le jetta en bas de deſſus ſon cheval, & le fit lier ſelon la coûtume. Auſſitoſt il fut mené au milieu de la place, où on luy donna tant de coups de bâton ſur la plante des pieds que les ongles luy en ſauterent. Le vendredy ſuivant on le ramena au meſme lieu, où on recommença le meſme ſupplice, en luy perçant enſuite les pieds. Le Deroga eſtant fort âgé les douleurs le mirent dans un eſtat à toucher meſme de compaſſion Negef-couli-beg, qui écrivit promptement en Cour que ſi on continuoit de le tourmenter, le pauvre vieillard mourroit infailliblement, & qu'il n'avoit plus de force. Sur cét avis le Roi ordonna qu'on ne luy fit plus de mal, & qu'il fût enfermé dans l'interieur de ſa maiſon avec ſes femmes, le privant de ſa Charge, mais luy laiſſant tous ſes biens.

Cependant Mahamet-Beg qui n'eſtoit venu à bout que d'une partie de ſon deſſein, vouloit porter plus loin ſa vengeance, & priver Mir-Kaſſem-beg de ſes biens aprés avoir affligé ſon corps. Pour tâcher d'y reüſſir il uſa de cette adreſſe. Il introduiſit dans la charge de Deroga un Georgien Renegat appellé *Padada-beg*, & luy enſeigna tous les moyens que l'on peut tenir pour fouler le peuple, & en tirer de groſſes amandes. Le deſſein de Mahamet-Beg eſtoit de faire connoiſtre au Roi par les excés que le nouveau Deroga devoit commettre en cinq ou ſix mois, quelle prodigieuſe ſomme d'argent Mir-Kaſſem-beg pouvoit avoir amaſſée en trente ans d'exercice de ſa Charge de Grand-Prevoſt. En effet le Renegat Georgien inſtruit & pouſſé par Mahamet-Beg exigea injuſtement tant d'amandes, & vint à un tel excez de concuſſions & de rapines, qu'au bout de ſix mois le peuple commença à crier à la porte du Palais. Le Divan-Bequi qui eſt le premier Intendant de Juſtice ſoûtenoit le peuple, & Mahamet-Beg voyant que ſon deſſein ne reüſſiſſoit pas pour avoir

trop précipité les choſes, pour ſe venger du Divan-Bequi qui le venoit traverſer, fit tenir un matin pluſieurs mouſquetaires en haye à la ſortie du Roi hors de ſon Haram. Le Roi ſurpris de les voir demanda à Mahamet-Beg ce que cela vouloit dire, & Mahamet-Beg luy ayant répondu que ſa Majeſté n'eſtoit pas en ſeureté, parce que le Divan-Bequi émouvoit le peuple, le Roi irrité de cét attentat commanda au grand Portier du Palais d'aller incontinent arracher les yeux au Divan-Bequi, ce qui fut fait dans le Meydan où il fut trouvé. Ce vieillard la teſte tout en ſang, dît à un de ſes valets ſur les genoux duquel il ſe repoſoit aprés l'execution, qu'il le tournât du coſté de la Mecque pour faire ſes prieres pour la proſperité du Roi. Tous ſes biens furent confiſquez & mis au treſor, & ceux de Mirkaſſem-beg luy reſterent pour vivre, & il paſſa le reſte de ſa vieilleſſe dans ſa maiſon.

Les belles qualitez de Mahamet-Beg ont eſté un peu ternies par cét eſprit de vengeance & de cruauté qui le poſſedoit entierement, & qui le portoit ſouvent à des injuſtices. Car il faut avoüer d'ailleurs qu'il a un tres-beau genie, & qu'il eſt tres-capable de gouverner un Eſtat. Lorſque j'arrivay en Perſe à mon cinquiéme voyage, je luy fis voir d'abord tous les joyaux que j'apportois au Roi, & il ne pouvoit aſſez admirer tant de beaux ouvrages. Il m'ordonna de remettre le tout dans un coffre, & d'y appliquer mon mon cachet; & comme il vit qu'aprés avoir pris de luy en Perſien un memoire de toutes les pieces, je les luy laiſſois à découvert, il s'étonna de la franchiſe de la Nation Françoiſe, & de la confiance que j'avois en luy. Il prît tres-volontiers le ſoin de toutes mes affaires auprés du Roi, de qui je reçûs trois mille ſix cens tomans avec tous les honneurs qu'un Etranger peut recevoir à la Cour de Perſe. Comme je connoiſſois l'inclination de Mahamet-Beg pour toutes ſortes de curioſitez, je luy fis preſent d'une arquebuze qui tiroit dix-huit coups de ſuite, & ſe chargeoit & amorçoit d'elle-méme par un demi tour de la culaſſe. Mahamet-Beg eſtima cette arquebuze au delà de mille tomans, bien qu'il eût remarqué quelques defauts dans cette nouvelle invention, auſquels il tâcha de trouver quelque remede. Il vit que toute la poudre qui devoit eſtre diſpenſée en dix-huit charges pouvoit tout d'un coup s'enflamer, & qu'ainſi cette arme pouvoit autant nuire à celuy qui s'en ſerviroit, qu'à ceux contre qui il la voudroit tirer. Comme il eſt aiſé d'ajoûter quelque choſe à une premiere invention, & que la perfection des choſes va par degrez,

degrez, Mahamet-Beg philoſophant ſur cette arquebuze crut avoir trouvé le moyen d'en faire faire une de meſme nature, dont celuy qui s'en ſerviroit ne pourroit eſtre bleſſé. Il communiqua ſa penſée à deux Armuriers François qui eſtoient au ſervice du Roi, & qui travaillerent ſi bien ſelon ce qu'il leur preſcrivit, qu'ils firent une arquebuze qui faiſoit le meſme effet que celle que je luy avois donnée, ſans aucun danger pour celuy qui la voudroit tirer. Je reviens à l'hiſtoire de Mahamet-Beg, laquelle j'acheveray en peu de mots.

Mahamet-Beg s'eſtoit toûjours bien conſervé dans l'eſprit du Roi, & avoit reculé de la Cour tous ceux qu'il n'aimoit pas, & qui avoient manqué de reſpect pour ſa perſonne. Mais ſur la fin il eut en teſte un premier favori appellé *Mir-Tchekar-Bachi* que le Roi aimoit beaucoup, & qu'il ne luy eſtoit pas aiſé de détruire comme il avoit fait les autres. Ces deux eſprits ne ſe vouloient rien ceder, & chacun tâchoit d'obſeder entierement celuy du Roi pour diſpoſer abſolument de toutes choſes. Mir-Tchekar-Bachi qui avoit introduit Mahamet-Beg à la Cour, & qui eſtoit le plus ancien en faveur, prétendoit de celuy-cy quelque déference; & Mahamet-Beg à cauſe de ſon rang & de la Charge d'Athemat-doulet, qui le rendoit aprés le Roi la premiere perſonne du Royaume, croyoit que lautre luy devoit de beaucoup. Sur cette conteſtation il courut un bruit de quelque ſoûlevement du coſté de la Georgie, & Mir-Tchekar-Bachi avoit eſté fait peu de temps auparavant *Koular-Agac* ou General des Eſclaves du Roi. Athemat-doulet perſuada à ſa Majeſté qu'il eſtoit neceſſaire d'envoyer des troupes vers la Georgie, & d'en donner le commandament au Koular-Agac, eſtant bien aiſe d'éloigner de la Cour ce rival de ſa fortune. Le favori part avec un Camp volant par l'ordre du Roi, arrive aux frontieres, & ne trouvant point d'ennemis en teſte, ni qui fiſſent contenance de remuer, il écrit au Roi que c'eſtoit inutilement fatiguer les ſoldats que de les amuſer dans un païs où il n'y avoit point de guerre, ni aucune apparence de ſoûlevement, & qu'il prioit ſa Majeſté de luy permettre de revenir auprés d'elle. L'Athemat-doulet qui apprehendoit ſon retour, repreſenta au Roi qu'il eſtoit à propos que les troupes demeuraſſent encore quelque temps ſur la frontiere, & que ſi elles en partoient ſi-toſt, cela donneroit lieu aux deſordres qui eſtoient à craindre, & que leur preſence empeſcheroit d'éclater.

Cependant les Tartares Uſbecks faiſoiennt des courſes vers les

frontieres de Coraſſan, & avoient tué pluſieurs gens de Manoutchek Gouverneur de la Province. Mahamet-Beg eſtoit ſon parent, & fit entendre au Roi que le Kan de Coraſan s'eſtoit porté vaillamment dans cette rencontre, luy déguiſant comme la choſe s'eſtoit paſſée, & la perte que le Kan avoit faite d'une partie de ſes gens. Le Roi ſur le rapport de l'Athemat-doulet envoya Kan an le Calaate, & voulut par cette marque d'honneur luy témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſon courage & de ſa conuite.

D'autre coſté le Koular-Agac redoublant ſes lettres d'avis, & voyant qu'il ne pouvoit les faire tomber dans les mains du Roi par les grandes précautions de Mahamet-Beg, il envoya enfin à Iſpahan celuy de ſes domeſtiques qui avoit le plus d'eſprit & à qui il ſe confioit le plus, pour tâcher de rendre luy-meſme une lettre au Roi. Il entra au Palais, & s'eſtant mélé parmi pluſieurs valets ſans dire qui il eſtoit, Mahamet-Beg qui vint à paſſer, voyant un viſage qui luy eſtoit inconnu & eſtant toûjours ſur la défiance, luy demanda d'où il venoit, & pourquoy il eſtoit-là. Celuy-cy ſans s'émouvoir dît à l'Athemat-doulet qu'il eſtoit ſimple ſoldat des frontieres du Royaume, & que ne pouvant eſtre payé de fort long-temps de ce qu'il avoit ſervi, il venoit voir s'il pourroit avoir à la Cour quelque recompenſe. l'Athemat doulet ne fit point de reflexion ſur ce diſcours, & paſſant outre ſans lui rien répondre ſe retira en ſa maiſon. Quelques momens aprés l'Envoyé du Favori trouva le moyen de joindre le Meter ou Chef des Eunuques, & lui ayant declaré qu'il avoit des lettres de la derniere importance pour le Roi à qui il falloit qu'il les rendît en main propre, le Meter en ayant donné avis à ſa Majeſté il fit appeller l'Envoyé ſur la minuit, lequel s'aquita ainſi heureuſement de la commiſſion qu'il avoit euë de ſon maître. Le Roi s'eſtant fait lire les lettres qui lui découvroient tout ce que l'Athemat-doulet lui avoit caché, tant du peu de neceſſité qu'il y avoit de tenir des troupes ſur les frontieres de Georgie, que de la perte que le Kan de Coraſan avoit faite d'une partie de ſes gens, tranſporté de colere contre ſon premier Miniſtre il le fit incontinent appeller, & aprés lui avoir fait de ſanglans reproches, contre leſquels il ne put aiſement trouver d'excuſe, peu s'en fallut qu'il ne le tuât lui-meſme ſur le champ. Le Nazar & quelques autres Seigneurs qui ſe trouverent preſens, prirent la hardieſſe de repreſenter au Roi les longs ſervices que Mahamet-Beg avoit rendus à l'Eſtat, & qu'ayant plû à ſa Majeſté de l'é-

lever de la pouſſiere au comble des honneurs, il eſtoit de ſa gloire de ne pas détruire tout d'un coup un homme qu'elle avoit aimé, & qui pouvoit encore luy eſtre utile. Le Roi qui aimoit veritablement Mahamet-Beg s'appaiſa un peu à ce diſcours, & le donna en garde au Nazar, qui depuis eut une fin plus funeſte comme je l'ay dit ailleurs. Trois jours aprés le Roi relegua Mahamet-Beg à Kom avec ſa famille, ſans pouvoir ſe raſer, ni aller au bain, ni avoir commerce avec qui que ce fût de dehors. Ceux qui le conduiſoient eurent ordre du Roi de le mener au pas qu'il voudroit ſans le preſſer, & les premiers Gardes qui luy furent donnez à Kom ayans eſté relevez par d'autres, il eut un peu plus de liberté, ce qui fit croire qu'il ſeroit rappellé dans peu de temps. Toutefois ſon exil a duré quelques années, pendant leſquelles ſa liberté devenant plus grande de jour en jour, il ſe mît à bâtir & à faire des machines pour élever des eaux, en quoy principalement il eſt habile. Les François allant le voir dans ſon exil, & luy rendant les meſmes honneurs comme lorſqu'il eſtoit dans ſa plus haute fortune, il loüoit publiquement leur reconnoiſſance, & leur ſçavoit bon gré de ce qu'ils le conſideroient encore dans ſa digrace. En effet durant qu'il eſtoit en faveur il a toûjours fort cheri les Francs, & particulierement noſtre Nation, comme il me l'a témoigné en bien des rencontres. Mes dernieres lettres de Perſe de l'année 1674. m'apprennent que Cha-Soliman qui regne preſentement a remis Mahamet-Beg dans le Miniſtere, & qu'il exerce encore la charge d'Athemat-doulet, le Roi n'ayant point trouvé de perſonne plus capable pour le gouvernement de l'Eſtat.

CHAPITRE VII.

De la rebellion du Prince de Iaſques vaſſal du Roy de Perſe, ſous les regnes de Cha-Sephi I. & de Cha-Abas II.

ENTRE le Cap de Jaſques & le Cap de Guadel, qui ſont les deux pointes les plus meridionales de la Perſe, il y a un pays de montagnes & de marais qui s'étend depuis la coſte de la mer Oceane juſques vers la Province de Kerman, & c'eſt un païs qui en bien des endroits eſt inacceſſible. Il eſt poſſedé par trois petits Princes, dont l'un eſt Mahometan, & les deux autres qui ont leurs terres vers l'Orient ſont idolâ-

lâtres. Le Premier eſt le plus puiſſant des trois, & le plus proche des terres du Gouvernement d'Ormus. Il prend le nom de Prince de Jaſques que ſes ancêtres portoient ; & aprés que Cha-Abas I. eut conquis Ormus, il voulut auſſi ſe rendre maiſtre de toute la coſte qui s'étend au delà du Cap de Jaſques, où il trouva d'abord de la reſiſtance. Il obtint toutefois que le Prince de ce païs-là reconnoiſtroit à l'avenir le Roi de Perſe pour ſon Seigneur, & qu'en qualité de vaſſal il luy payeroit un certain tribut toutes les années. Durant le regne de Cha-Abas qui donnoit bon ordre à ſes affaires & qui ſçavoit ſe faire obeïr, le Prince de Jaſques paya regulierement le tribut auquel il eſtoit obligé. Mais Cha-Sefi ayant ſuccedé fort jeune à ſon ayeul, & prenant peu de ſoin des affaires de ſon Royaume, ce Prince tributaire ſecoüa le joug & refuſa de payer. Durant le regne de Cha-Sefi cette affaire ayant eſté negligée, le Prince de Jaſques ſe voulut prevaloir de meſme de la jeuneſſe de Cha-Abas II. & ne ſe mît point en devoir de luy faire hommage. Il crût que dans ſon bas âge il ne ſongeroit pas à le venir attaquer, & il ſe tenoit fort dans un païs dont les avenuës ſon dangereuſes pour une armée, comme je diray plus bas. Mais enfin aprés avoir refuſé de payer durant quelques années, le Kan d'Ormus qui pretendoit que la choſe eſtoit de ſon reſſort, & que la gloire du Roi eſtoit engagée dans ce refus, porta Cha-Abas qui commençoit à prendre connoiſſance de ſes affaires, à envoyer des troupes contre ce Prince rebelle pour le ranger au devoir. Le Roi en donna la commiſſion à celui qui luy propoſoit la choſe, & le Kan ramaſſa promptement vingt mille hommes, dont la plus grande partie eſtoit de cavalerie, croyant ſurprendre celui qu'il alloit chercher. Il leur fit prendre leur marche droit au levant, & il ſuivit quelques jours aprés avec trois ou quatre cens chevaux. Pour couper court il tira droit vers le Cap de Jaſques ; mais ce chemin qui eſtoit le plus court eſtoit auſſi le plus dangereux, parce qu'il y a un grand païs de marais & de ſables mouvans à traverſer. Le Kan d'Ormus faiſant chemin en chaſſant, ſelon la couſtume des Grands de la Perſe quand ils voyagent, eut le mal-heur de s'engager dans un de ces marais, où il fut noyé & étoufé avec vingt ou trente cavaliers. La mort du Kan eſtant ſçûë l'armée revint ſur ſes pas, & auſſi-toſt que le Roi en eut reçû la nouvelle, il envoya pour Kan à Ormus le frere du defunt avec le meſme ordre. Cependant le Prince rebelle qui eut avis de tout par ſes eſpions, jugea bien qu'on ne le laiſſeroit

pas en repos, & que le nouveau Kan viendroit l'attaquer avec les meſmes troupes, ce qui l'obligea de ſe tenir ſur ſes gardes. Le Kan marcha en effet le plûtoſt qu'il luy fut poſſible, & entra ſur les terres du Prince rebelle, qui gagna la bataille, & reduiſit le Kan qui avoit perdu beaucoup de monde à reprendre le chemin d'Ormus, d'autant plus que les chaleurs eſtoient exceſſives, ce qui auroit achevé de perdre le reſte de ſon armée.

Le Prince de Jaſques enflé de ce bon ſuccés, s'imagina qu'on ne viendroit pas ſi-toſt le revoir en ſon païs, & que les Perſans en perdroient l'envie. Dans cette penſée il reſolut de faire un voyage à la Mecque pour rendre graces au Prophete de ſa victoire, & il vint s'embarquer le plus prés qu'il pût du Cap de Jaſques pour paſſer en Arabie. Le Kan qui avoit auſſi ſes expions ayant eu avis de ſon départ, envoya quinze ou vingt barques armées pour l'attendre ſur les coſtes de l'Arabie, où il fut pris & de là mené a Ormus. Les chaleurs eſtant alors fort grandes, le Kan & tout le peuple ſelon la coûtume comme je diray ailleurs, s'eſtoient retirez dans les montagnes qui ſont à dix ou douze lieuës de la ville, & le Prince de Jacques fut amené à la tente du Kan. Pendant que l'on en donna avis au Roi pour ſçavoir ce qu'il ordonneroit du priſonnier, la femme de ce Prince qui avoit ſçû ſa diſgrace & qui avoit un courage d'homme, vint à grandes journées & à petit bruït à la teſte de cinq ou ſix cent chevaux, commandez par le Lieutenant General des troupes de ſon mari, & ſurprenant le Kan dans ſa tente ſur la minuit, le tua de ſa propre main, tailla en pieces la plus grande partie de ſes gens qu'elle trouva endormis, emmena dix ou douze de ſes femmes, & délivra ſon mari à la barbe des Perſans qui n'eurent pas le temps de ſe reconnoître.

La nouvelle de cette action hardie eſtant venuë à la Cour, le Roi qui en fut fort irrité envoya pour Gouverneur à Ormus un troiſiéme frere, avec ordre au Kan de Schiras, & à ceux de Lar & de Kerman, de faire promptement vingt-cinq ou trente mille chevaux, pour venger cét outrage, & ranger enfin le rebelle à ſon devoir. Le Kan d'Ormus marcha à la teſte de cette armée, la bataille ſe donna, & le Prince de Jaſques ayant eſté ſecouru des deux Princes Idolâtres ſes voiſins, les Perſans eurent encore cette fois-là du deſavantage. La plus grande perte que le Prince rebelle fit de ſon coſté fut du Lieutenant General de ſon armée, qui eſtoit grand Capitaine, & qui avoit ſi bien ſecondé ſa femme quand elle vint le délivrer des mains des Perſans.

Le Roi ayant ſçû que ce Lieutenant eſtoit priſonnier du Kan, il luy écrivit qu'il le luy donnoit pour ſe vanger ſur luy de la mort de ſes deux freres. Ce Kan s'aviſa d'un des plus cruels ſupplices dont l'on ait jamais oüi parler, & ce fut de larder le corps du Lieutenant de chandelles allumées, & de le promener tous les jours en cét état par la ville ſur un chameau depuis onze heures juſques à une heure aprés midy. Quoi que le tourment fût extrême, ces chandelles qui brûloient grillant toute la chair du patient, le Lieutenant qui eſtoit homme de bonne mine & de grande reſolution, en ſouffrit la douleur avec une fermeté qui n'eſt pas croyable, & que je ne pouvois aſſez admirer. Mais enfin aprés qu'on l'eut promené de cette maniere trois jours de ſuite en renouvellant chaque jour un ſupplice ſi cruel, le Chef de la Compagnie Hollandoiſe, & tous les marchands tant du païs que les étrangers, ayant horreur d'un traitement ſi barbare, furent tous prier le Kan qu'on ne fit pas ſouffrir davantage ce mal-heureux Lieutenant, ce qu'il accorda à leur priere, & il fut mené en meſme temps au bord de la mer où on luy coupa la teſte.

CHAPITRE VIII.

De quelques particularitez du regne de Cha-Soliman qui eſt preſentement ſur le trône.

J'Ay remarqué cy-devant dans la ſuite des Rois de Perſe de cette derniere race quelques particularitez du commencement du regne de Cha-Sefi, & il s'en preſente encore quelques autres que je n'ay pas crû devoir obmettre.

Ali-couli-kan qui eſtoit bien avant dans la faveur ſous le regne de Cha-Abas II. avoit eſté pourtant trois ou quatre fois éloigné de la Cour pour avoir parlé avec un peu trop de liberté; car il eſtoit fort hardi, & il ne pouvoit rien taire. C'eſt par cette raiſon qu'il s'eſtoit donné luy-meſme le nom de lion du Roi, parce, diſoit-il, qu'on l'enchaînoit quand on n'avoit pas beſoin de luy, & on le déchaînoit quand on en avoit affaire, comme l'on fait les lions dont ont on ſe ſert en Perſe à la chaſſe. La derniere fois qu'il fut exilé il demeura quatre ou cinq ans dans une fortereſſe d'où il ne ſortoit jamais. Comme il ſçavoit bien parler & qu'il eſtoit engageant dans ſes diſcours, il obtint enfin du Com-

mandant la permiſſion d'aller un jour à la chaſſe. Eſtant de retour, & le Commandant allant le voir dans ſa chambre, il ſe jetta ſur luy avec deux ou trois valets qu'on luy avoit laiſſez, & il luy fit donner tant de coups de bâton qu'il faillit à en mourir. A meſure que ſes valets frappoient, il luy reprochoit ſon imprudence, & luy diſoit que c'eſtoit pour luy apprendre ſon devoir, & à ne pas laiſſer une autrefois aller à la chaſſe un homme que le Roi avoit remis en ſa garde, & qui pouvoit ne pas revenir s'il eût voulu. Cha-Sefi qui eſtoit fort jeune, & qui avoit oüi parler d'Alicouli-kan, avoit eu ſouvent envie de le voir; mais les Grands de la Cour qui redoutoient ſon eſprit & craignoient qu'il ne rentrât en faveur, avoient toûjours tâché de détourner le Roi de cette penſée. Toutefois le Roi ayant ſçeu l'action hardie d'Ali-couli-kan, & l'action ne luy ayant pas deplû, il commanda qu'on le mît en liberté, & qu'on luy donnât plus largement de quoi vivre. Deux ou trois mois aprés le Roi eſtant au Conſeil, on fut ſurpris de voir entrer Ali-couli-kan, qui s'approchant de ſa Majeſté avec de profondes inclinations, luy dît que le lion eſtoit détaché, & qu'il eſtoit venu luy baiſer les pieds. Le Roi ſe prit à rire, & l'ayant vû de bon œil luy dît qu'il avoit bien fait; ce qui donna lieu à ce Seigneur d'eſperer d'eſtre en peu de temps tout-à-fait bien dans l'eſprit du Roy, comme il avoit eſté bien avant dans la faveur du feu Roy ſon pere. Il ne ſe trompa pas dans cette eſperance, & comme il n'eſtoit pas moins agreable dans la converſation, que vaillant & habille Capitaine, le Roi l'admit bien-toſt dans ſa confidence, & le fit Generaliſſime de ſes armées, comme il l'avoit eſté ſous le regne de Cha-Abas.

Dés qu'on eut vû à la Cour que le Roi avoit ſi bien receu Alicouli-kan, on ne douta point qu'il ne poſſedât bien-toſt ſes affections, & qu'il ne parvint à ce haut credit où il avoit eſté du vivant du Roi ſon pere. Chacun alors en bon Courtiſan s'empreſſa de luy témoigner la joye, feinte ou veritable qu'il avoit de ſon retour, & d'honorer ſa fortune par des preſens pour luy aider à refaire ſa maiſon. On luy envoya des chevaux, des mules & des chameaux, on luy donna de riches tapis, & generalement tout ce qui eſt neceſſaire en Perſe pour meubler le logis d'un grand Seigneur, chacun s'efforçant de ſe mettre bien dans ſon eſprit, autant qu'il le voyoit bien dans celuy du Roi. Mais quoy qu'il ne luy manquât rien, ni pour ſon écurie, ni pour ſa perſonne, dans ces commencemens de ſon rétabliſſement il avoit

beſoin d'argent, & n'en pouvant trouver chez les Perſans qui n'en ont guere, le negoce n'eſtant pas entre leurs mains, il eut recours aux Armeniens, & leur demanda cinq ou ſix cens tomans à emprunter. Le Kelonter eſtoit d'avis qu'on luy prêtât cette ſomme; mais ſon ſentiment ne fut pas ſuivi, & elle fut refuſée à ce favori, qui chercha depuis toute les occaſions de nuire aux Armeniens, & de ſe vanger de ce refus. Un jour que le Roi voulut s'aller promener à Zulpha, Ali-couli kan lui dît qu'il falloit que ſa Majeſté vît la principale Egliſe des Armeniens, qui eſt le grand Convent où l'Archeveſque fait ſa reſidence avec quelques Eveſques & pluſieurs Moines. Le Roi entrant dans l'Egliſe où l'Archeveſque le vint recevoir à la teſte du Clergé, & toutes choſes luy eſtant encore fort nouvelles, comme ayant eſté toute ſa vie enfermé dans le Haram, il demanda à ſon favori quelle ſorte de gens c'eſtoient que ceux qu'il voyoit vêtus d'une maniere ſi extraordinaire. Ali-couli kan luy dit auſſi-toſt que c'eſtoient des diables; ſur quoi le Roi ſe fâchant; *M'amenes tu*, luy dit-il, *en une maiſon de diables*? & en meſme temps il ſortit avec chagrin. Ce favori picqué contre les Armeniens les mît ſi mal dans l'eſprit du Roy, qu'il reſolût de les obliger à ſe faire Mahometans. Mais Ali-couli-kan qui eſtoit de race Georgienne eut quelques remords de voir aller ſi loin la haine qu'il avoit inſpirée au Roi contre cette nation; & d'ailleurs il jugea bien qu'en forçant les Armeniens de ſe rendre Mahometans il n'en tireroit aucun avantage. Il ſe contenta donc de leur en donner la peur, ce qui fut ſuffiſant pour obliger les Armeniens de ſe venir jetter à ſes pieds, & de le prier de faire enſorte par ſon credit que le Roi n'en vint pas à cette fâcheuſe extremité. Pour obtenir cette grace il fallut faire preſent de dix mille tomans au Roi, & en donner quatre ou cinq mille à ſon favori.

Le vingt-trois de Septembre 1667. le Roy fit une cavalcade avec tous les grands de ſa Cour, & il ne ſe pouvoit rien imaginer de plus magnifique que ſon écurie. Tous les plus riches harnois furent tirez du Treſor, & on étala dans le Meydan toutes les richeſſes dont j'ay parlé ailleurs, & qui ne s'expoſent que dans de pareilles pompes. Ce ſont des ſeaux ou des eſpeces de chaudrons d'or maſſif pour donner à boire aux chevaux, mais qui ne ſont toutefois là que pour parade. La grande cuve qu'on remplit d'eau, les clous qu'on fiche en terre avec leurs boucles où l'on attache les chevaux, & les marteaux avec quoi l'on frape

les

les clous pour les faire entrer en terre, tout cela, comme j'ay dit cy-devant, eſt d'or maſſif. Aprés que le Roi eut joüé au mail de la maniere que j'ay dit qu'on y joüe en Perſe, & tiré de l'arc pour abatre un gobelet qui eſt au bout du grand maſt planté dans le milieu du Meydan, il fut s'aſſeoir dans le Divan qui eſt au deſſus de la porte d'Ali-capi, d'où il eut le plaiſir de voir battre des élefans, des lions, des taureaux & des béliers. Ce qu'il y eut de plus admirable ce jour-là, fut de voir un homme debout ſur la ſelle de ſon cheval courir à bride abatuë, & faire trois fois de la ſorte la longueur du Meydan. Il eſt vrai qu'il tomba la premiere fois, mais les deux autres il ſe tint ferme, & cauſa de l'admiration à tout le monde.

Le meſme Ali couli-kan de qui j'ay parlé plus haut, preſenta un jour au Roi deux jeunes garçons bien-faits, l'un âgé de quinze ans, & l'autre de dix-ſept, & qui avoient tous deux la voix parfaitement belle. Le Roi les ayant oüi chanter auroit eſté bien aiſe de les retenir à ſon ſervice, & témoigna qu'il eſtoit fâché de ne les pouvoir faire entrer dans ſon Haram, parce qu'ils eſtoient trop âgez pour eſtre auprés des Sultanes. Ali-couli-kan pour faire ſa cour aux dépens de ces deux garçons, dît au Roi qu'il trouveroit le moyen de contenter en cela ſa Majeſté, & que dans peu de temps elle en verroit des preuves certaines. Il avoit appris qu'un Chirurgien François qui eſtoit alors à Iſpahan, avoit coupé ſix enfans à Tauris à la priere de Mirza-Ibrahim dont j'ay fait mention au premier livre, & l'ayant envoyé querir il luy demanda s'il pouvoit auſſi couper ces deux garçons. Pour l'engager davantage à entreprendre la choſe, il luy fit preſent d'abord d'un habit avec la toque & la ceinture, ce qui pouvoit bien valoir cent écus, & il luy promit que s'il pouvoit faire en ſorte que les garçons n'en mouruſſent pas, il en auroit une ample recompenſe tant du Roi que de luy-meſme. Le Chirurgien avare & méchant fit prendre les deux jeunes garçons, & de gré ou de force l'operation fût faite, dont ils ont eſté fort bien gueris. Dés qu'ils furent en bon état Ali-couli-kan fut les preſenter au Roi qui parut fort ſurpris, mais qui n'en fut pas fâché, parce que ces deux jeunes garçons luy plaiſoient fort, & eſtoient en état de luy rendre ſervice dans ſon Haram. Dieu ne pouvant ſouffrir une action ſi mauvaiſe, quatre ou cinq jours aprés Ali-couli-kan mourut, & le Chirurgien ne fut point payé, ne ſçachant à qui s'adreſſer pour avoir la recompenſe de ſon crime. Il s'aviſa de faire preſenter une requeſte au Roi par le Meter-Fa-

rou grand Maître de la Garderobe, & la luy ayant portée le Meter luy demanda d'abord s'il se vouloit faire Mahometan. Le Chirurgien ayant répondu qu'il ne le feroit jamais, le Meter le chassa comme un infame, & luy dît qu'il n'auroit jamais crû que la Religion des Chrestiens permît de faire de pareilles méchancetez ; ce qui est cause que depuis ce temps là les Persans nous ont eu comme en horreur, cette action ayant fait grand bruit dans Ispahan. Ces deux garçons estoient de Cachan, avoient encore tous deux pere & mere, & estoient l'un & l'autre promis en mariage. Aussi-tost que les parens eurent appris cette nouvelle ils vinrent à Ispahan, où ils trouverent leurs enfans encore en mauvais état. Il y eut bien des larmes répanduës, & pour les appaiser le Roi aprés que les deux garçons luy eurent esté presentez, fit une pension aux peres & aux meres durant leur vie.

Cét infame Chirurgien ne trouva guere mieux son conte avec Mirza-Ibrahim Intendant de Province, pour les six jeunes enfans Georgiens, & par consequent Chrestiens, qu'il luy fit couper à Tauris, luy promettant de luy donner mille piastres. Il n'en mourut aucun des six, & ils furent envoyez au Roi pour son Haram. Cette méchante action fit aussi grand bruït dans tout le païs, & quand les enfans furent gueris, le Chirurgien eut bien de la peine à tirer de l'Intendant une moitié de la somme qu'il luy avoit promise ; car pour l'autre il ne l'a jamais touchée, & tous les Francs eussent souhaité qu'il n'en eût rien eu du tout.

CHAPITRE IX.

Du Gouvernement de la Perse.

LE Gouvernement de la Perse est purement Despotique, & le Roy a droit de vie & de mort sur ses sujets indépendemment d'aucun conseil, ou d'autres procedures accoûtumées dans nostre Europe. Il peut faire mourir de quelque maniere qu'il luy plaît les premiers du Royaume, sans que le corps de l'Etat s'en formalise, ni qu'on ose luy en demander raison, & l'on peut dire qu'il n'y a point de Souverain au monde plus absolu que le Roy de Perse.

Le Roi ayant des enfans mâles & venant à deceder, on prend

l'aîné pour le mettre sur le trône, & pour sa plus grande seureté il fait garder ses freres dans le Haram, & leur fait crever les yeux. Mais s'il a le moindre soupçon qu'ils attentent sur sa vie, sans autre éclairciſſement il les fait mourir. Ce n'eſt pas seulement envers ses freres qu'il en uſe de la sorte, mais encore envers les fils de ses freres & de ses sœurs. Je me souviens que dans mes premiers voyages on n'usoit pas d'une si grande rigueur, & que l'on se contentoit de leur passer un fer chaud sur les deux prunelles des yeux, sans les tirer comme l'on a fait depuis, en les cernant avec la pointe d'un poignard comme on cerne des noix vertes Mais depuis que Cha-Sefi se fut apperçû qu'on l'avoit trompé, & qu'on s'acquittoit si legerement du commandement qu'il faisoit de passer le fer rouge sur les yeux de ces malheureux Princes, qu'il leur restoit encore quelque peu de veuë; il ordonna qu'on leur arrachât les yeux. L'an 1644. me rencontrant avec deux de ces Princes au logis des Hollandois qui leur donnoient à manger, lorsque l'on eut allumé le soir les flambeaux, je reconnus aisément qu'ils pouvoient entrevoir & discerner en quelque maniere les objets, ce que d'autres reconnurent aussi bien que moy, & la chose ayant esté rapportée au Roi, il voulut sur cét avis qu'à l'avenir on ostât tout a fait les yeux hors de la teste aux Princes du Sang. Cha-Sefi porta plus avant sa cruauté, & ne voulut pas mesme épargner son fils aîné Cha-Abas le legitime heritier du trône. Car il commanda à un de ses principaux Eunuques de luy passer le fer sur les yeux, sans que l'on ait bien sçû pour quelle raison; mais comme le Roi n'avoit pas dit que le fer fût rouge, quoi que ce fut bien alors son intention, l'Eunuque eut pitié de ce jeune Prince luy passa veritablement le fer sur les yeux; mais un fer tout froid, & vint dire au Roi qu'il avoit executé son ordre. Ce jeune Prince instruit par l'Eunuque contrefit toûjours l'aveugle jusques à ce que le Roi fût au lit de la mort; & ce fut alors que Cha-Sefi regreta fort d'avoir fait ôter la veuë à son fils aîné, à qui le trône appartenoit comme au legitime heritier de ses Etats. L'Eunuque le voyant dans une tres-grande affliction & tout prest à rendre l'ame, l'asseura qu'il feroit revenir la veuë au Prince, & pour luy donner cette consolation avant sa mort il le luy amena au mesme instant. Cette veuë luy prolongea la vie jusqu'au lendemain, & luy donna le temps de commander à tous les Grands du Royaume qui estoient alors auprés de luy, d'obeïr à Cha-Abas son fils aîné aprés sa mort, comme à leur Roi & au legitime successeur du trône.

Pour reprendre le discours de ces pauvres Princes aveugles, il y en avoit plusieurs de mon temps à Ispahan, & j'en ay connu un particulierement, lequel vit encore & qui a de tres-belles qualitez. Tout aveugle qu'il est il a de la curiosité pour les belles choses, & il a fait bâtir une maison à Ispahan qui merite d'être veuë. Il est ravi qu'on luy apporte quelques raretez d'Europe, il les prend en ses mains, & se fait tout expliquer par deux ou trois Eunuques qui ont de l'esprit & qui sont toûjours auprés de luy. Il aime particulierement l'horlogerie, & connoît avec le doigt si une montre est bien dans sa boiste. Pour sçavoir l'heure qu'il est, il fait mettre douze pointes aux douze heures du cadran & couper l'aiguille, afin qu'il ne se puisse tromper au costé qui doit marquer les heures. Par le moyen de quelques petites figures qu'il fait avec de la cire molle & qu'il range sur une table, il sçait l'art de chifrer & peut faire un conte exact. J'ay eu lieu de l'admirer en plusieurs autres choses, par lesquelles il témoigne qu'il a naturellement bien de l'esprit, & j'avois pitié du déplorable état où je le voyois reduit pour estre du sang Royal de Perse.

Bien que les Charges du Royaume passent ordinairement du pere au fils & soient comme hereditaires, cela n'empesche pas que le Roi ne donne quand il luy plaist des Gouvernemens de Provinces & d'autres dignitez à ses *Goulons* qui sont ses esclaves, sur tout quand il a reconnu leur capacité, & qu'il espere d'en tirer de bons services. Le Pere pour laisser sa Charge dans sa famille, tâche d'introduire peu à peu son fils & d'obtenir la survivance pour luy. Mais quand le Pere meurt, si son fils qui a obtenu la survivance est dans un bas-âge, on luy donne un homme capable pour gouverner jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge competant. Il y en a aussi quelques-uns qui obtiennent des Charges en faisant presens à ceux qui sont dans la faveur, afin qu'ils parlent pour eux & qu'ils les appuyent de leur credit auprés du Roy.

On peut distinguer l'Etat de la Perse, comme presque tous les Etats de l'Europe, en trois corps ou degrez. Le premier est celuy de l'épée qui répond à la Noblesse, & comprend la Maison du Roi, les Kans ou Gouverneurs de Provinces, & toute la soldatesque. Le second est celuy de la plume, qui embrasse les gens de la loy & les gens de justice; Et le troisiéme est comme nôtre Tiers-Etat, & est composé des marchands, des artisans & des laboureurs,

Je parleray ſeparément de ces trois Eſtats en trois differens chapitres, pour éviter la confuſion & conduire le Lecteur peu à peu dans la connoiſſance du Gouvernement de ce Royaume. Il y verra plus de politeſſe & des eſprits plus rafinez qu'en Turquie; & les Perſans ont cela de loüable entre tous les peuples de l'Aſie, qu'ils aiment fort le bon ordre & la juſtice, & qu'ils favoriſent en toutes choſes les Etrangers, principalement ceux qui viennent de l'Europe, & les François plus que tous les autres.

CHAPITRE X.

Du premier des trois Ordres ou Eſtats de la Perſe, qui comprend la Maiſon du Roy, les Kans ou Gouverneurs de Provinces, & la ſoldateſque.

LE premier Officier du Royaume s'appelle *Athemat-doulet*, ce qui ſignifie *l'appuy des richeſſes*. C'eſt comme le Grand-Viſir en Turquie, & il peut eſtre comparé à nos anciens Maires du Palais. Comme il faut que toutes les affaires du Royaume paſſent par ſes mains, il faut qu'il ſoit homme de plume plûtoſt qu'homme d'épée; & c'eſt en quoy ſa Charge eſt d'ailleurs differente de celle du Grand-Viſir, qui doit eſtre à la teſte des armées, & qui pour la moindre faute ou par quelque chagrin du Grand-Seigneur eſt étranglé ſur le champ. Mais en Perſe où le Gouvernement eſt plus doux, les premiers Miniſtres d'Eſtat meurent d'ordinaire dans leur Charge, ou s'ils ſont dépoſez on les exile dans quelque ville où ils vivent en hommes particuliers. De quoy j'ay donné un fameux exemple dans la diſgrace de Mahamet-Beg.

Au reſte il y a bien des meſures à prendre dans l'exercice de cette premiere Charge du Royaume, parce qu'aprés que l'Athemat-doulet a arreſté quelque choſe dans le Conſeil, les Eunuques qui ſont favoris du Roi, & les Sultanes les plus cheries détruiſent ſouvent la nuit ce que ce premier Miniſtre a fait le jour, & particulierement quand le Roi eſt jeune, & qui ſe donne tout entier aux plaiſirs ſans prendre connoiſſance des affaires.

Je parleray des principaux Officiers de guerre, quand je viendray au diſcours des forces de la Perſe, & je prendray ſeulement ici de ſuite ceux de la Maiſon du Roi.

Le *Nazar* ou *Nazer* c'eſt à dire *le Voyant*, a la Sur-intendance

de tous les biens du Roi, de tous ſes haras, de ſes meubles, de ſes habits & de ſa vaiſſelle; & ſa Charge eſt à peu prés comme en France celle de Grand-Maiſtre de la Maiſon du Roi.

Le *Mehter* qui eſt toûjours un Eunuque blanc eſt le premier valet de Chambre du Roi, & il ſuit toûjours ſa Majeſté avec une eſpece de bourſe ou de gibeciere à ſon coſté pleine de mouchoirs, pour en donner au Roi quand il en demande. C'eſt ce qui l'oblige d'eſtre preſque toûjours auprés de ſa perſonne, & ainſi comme il a l'oreille de ſon Maiſtre il luy eſt fort aiſé de ſervir ceux qu'il veut, & de nuire auſſi à ceux qui ne ſont pas bien dans ſon eſprit. Durant la minorité des Rois, & juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à un âge où ils penſent aux affaires, il s'eſt veu de ces Mehters qui ont preſque gouverné tout le Royaume.

Le Mir-akhor Bachi ou Grand-Ecuyer a l'intendance des Ecuries du Roi, qui de meſme que la porte d'Ali-capi dont j'ay parlé ailleurs, ſont un lieu de refuge, & quiconque ſe ſauve dedans pour meurtre ou pour banqueroute eſt en ſeureté. Tous les chevaux de l'Ecurie du Roi ſont marquez avec un fer chaud ſur la cuiſſe gauche, & ceux des particuliers le ſont à la droite. Ceux que le Roi donne aux Cavaliers qui ſervent dans ſes armées ont la meſme marque, & ces chevaux-là ne ſe peuvent plus vendre; mais il leur eſt ſeulement permis de les troquer. S'il arrive qu'un de ces chevaux vienne à mourir entre les mains d'un Cavalier, il faut qu'il écorche l'endroit de la peau où eſt la marque du Roi, & qu'il le porte aux ſous-Officiers du General de la Cavalerie pour en avoir un autre, autrement il faudroit qu'il en achetât un à ſes dépens. Ces gens-là en mettant la peau dans l'eau connoiſſent par je ne ſçay quelle experience, ſi le cheval, eſt mort de maladie ou de vieilleſſe, ou ſi on l'a fait mourir malicieuſement. Car en Perſe auſſi bien qu'ailleurs il y a des Cavaliers débauchez, & d'autres qui aiment le ménage, & qui lorſqu'il n'y a point de guerre, ou quand ils ſont en quartier, aiment mieux n'avoir point de cheval, & ils s'en défont ſouvent par quelque artifice qui les fait mourir, pour éviter la dépenſe & n'avoir que leur perſonne à nourrir. Car il faut remarquer qu'en paix comme en guerre le Roi de Perſe entretient quarante mille chevaux pour eſtre preſts à toute-heure, chaque Cavalier ſçachant où il doit prendre ſa paye; & qu'il y a prés de vingt-cinq ans, à ſçavoir depuis la priſe de Candahar, que les Perſans n'ont point eu de guerre avec leurs voiſins. Pendant une ſi longue paix, il y a, comme j'ay dit, des Cavaliers qui pour ſe liberer pendant

quelque temps de la dépense d'un cheval, font mourir le leur. Mais quand il faut se remonter pour passer à la prochaine reveuë, & aller porter la peau du cheval mort à ceux qui doivent en faire l'experience, si l'on reconnoist que le Cavalier a fait mourir son cheval on ne luy en donne point d'autre, & il faut qu'il en achete un de son argent s'il ne veut estre cassé. Ce ne sont pas seulement les chevaux des Cavaliers qui ont la marque du Roi; mais aussi leurs sabres, leurs mousquets, leurs arcs & leurs carquois; & à toutes les reveuës il faut qu'ils fassent voir tout cela aux Commissaires.

Cha. Abas II. du nom estant à Casbin au mois d'Octobre de l'an 1654. fit faire une reveuë generale de la Cavalerie, ce qui dura dix ou douze jours. Le Roi assis sous le portail de ses jardins, & les principaux Officiers de guerre estant debout devant luy, voyoit passer chaque jour certain nombre de Compagnies qui estoient fort lestes & fort bien montées. Il ne passoit qu'un Cavalier à la fois, & il passoit en courant, ayant pris sa course d'un peu plus haut que le lieu où le Roi estoit assis. Estant vis à vis du Roi il tiroit une fléche contre une bute faite de gazons qui estoit à gauche, & quand toute la reveuë fut faite le Roi fit hausser la paye des Cavaliers qui avoient mieux tiré selon le rapport des Juges.

J'estois alors à Casbin, & je me souviens d'un Cavalier, qui venant à passer devant le Roi tout au contraire des autres n'alla que le pas de son cheval sans tirer son coup de fléche, se contentant de mettre la main sur l'estomac & puis sur le front, qui est le salut d'ordinaire que l'on fait au Roi. Ce Cavalier estoit tres laid de visage l'ayant plat & bazané, & le Roi surpris de son action & de sa mauvaise mine, dit en colere que l'on ôtât du service ce vilain noir. L'ordre du Roi fut en méme temps executé, & on lui osta son cheval & ses armes, & on alloit de plus lui donner des coups de bâton, si le General de la Cavalerie n'eût fait signe que l'on ne le touchât pas. Ce General representa au Roi que ce Cavalier estoit un des meilleurs soldats qui fût dans l'armée, & qu'il l'avoit bien montré aux sieges d'Erivan & de Candahar, & que son pere avoit esté l'un de ceux qui avoient soûtenu par trois fois le siége de Bagdad. Le Roi à la priere du General commanda qu'on rendît le chaval & les armes au Cavalier, & qu'il vint passer devant lui comme les autres en tirant son coup de fléche. Quand il fut devant la bute où il devoit lâcher le coup, au lieu de faire comme ses camarades &

comme le Roi avoit commandé, il tourna ſon cheval à droit & à gauche, regardant de tous coſtez ſans dire mot. Le General craignant que le Roi ne ſe fâchât lui cria de tirer, & le Cavalier lui repartit auſſi toſt : *Seigneur où veux-tu que je tire ? Au lieu où tous les autres ont tiré*, répondit le General. Alors le Cavalier branlant la teſte & ſe prenant à ſoûrire ; *Je ne m'amuſe point*, dit-il, *à gaſter mes fléches contre de la terre, & je ne m'en ſçais bien ſervir que contre le corps ou la teſte des ennemis de mon Roy. I'aurois alors plûtoſt décoché trois coups de fléche, qu'aucun autre n'auroit ſongé à en tirer un.* En méme temps il tire deux fléches de ſon carquois, en tient une avec les dents, & met l'autre ſur ſon arc, & pouſſant vigoureuſement ſon cheval paſſe exprés la bute pour tirer par derriere à la maniere des Parthes, & donne droit au milieu du blanc. Il retourne bride à l'inſtant, & paſſant encore la bute comme la premiere fois, il donne de ſa ſeconde fléche dans le méme trou d'où on venoit de retirer la premiere. Le General s'eſtant alors aproché du Roi, lui dît que par ce qu'il venoit de voir & d'oüir, il pouvoit juger que ce Cavalier eſtoit, comme il avoit dit, l'un des plus braves & plus adroits du Royaume, ce que ſa Majeſté avoüa, & le Cavalier lui eſtant venu baiſer les pieds, de trois tomans de paye qu'il avoit elle lui en fit donner quinze.

Le *Mir-chicar-Bachi* ou le Grand-Veneur, & qui fait auſſi la fonction de Grand-Fauconnier, a ſous lui plus de mille Officiers, & un grand nombre d'oyſeaux, dequoy j'ay parlé amplement ailleurs en traitant de la chaſſe des Perſans.

Le *Seguon-Bachi* reçoit les ordres du Grand-Veneur, & c'eſt celuy qui a le ſoin des chiens, des lions, des leopards, & des autres beſtes dont on ſe ſert à la chaſſe.

Le *Kindar-Bachi* eſt celuy qui garde les ſelles du Roy.

Le *Zenkon-Courlchici* eſt le Chef de ceux qui tiennent l'étrier du Roy quand il monte à cheval.

Le *Kelege-Courlchici* porte le ſabre du Roy.

L'*Oriaje-Courlchici* porte l'arc & les fléches.

Le *Vakanuiez* eſt comme le premier Secretaire-d'Eſtat, & cette Charge pour ſon importance ne ſe confere gueres qu'à ceux qui ſont bien avant dans la faveur. C'eſt luy qui lit devant le Roi toutes les requeſtes & les papiers qu'on luy preſente.

Le *Kaznadar Bachi* eſt celuy qui garde tout l'argent monnoyé qui eſt dans les coffres du Roy, ce que nous appellerions le Grand-Treſorier. J'ay parlé ailleurs de cét argent, & de

de la maniere dont il eſt mis dans des ſacs.

L'*Ichik Agaci-Bachi* eſt comme le Grand-Maiſtre-d'Hôtel, ayant pluſieurs autres Officiers ſous luy.

Le *Mehemender-Bachi* eſt celui qui exerce la Charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs.

Le *Hakim-Bachi* eſt le premier Medecin du Roi, & tous les Medecins du Royaume ne ſont receus que par ſon aveu.

Le *Munedgim-Bachi* eſt le Chef des Aſtrologues : car la Cour de Perſe donne beauconp de creance à ces gens-là, & ſe gouverne fort par leurs avis.

Le *Divan-Begui* eſt le Grand-Intendant de Juſtice, tant pour le civil que pour le criminel, & il tient ſon parquet dans l'Alicapi, ou dans la Maiſon du Roi, ſa Majeſté s'y trouvant le plus ſouvent quand elle prend goût aux affaires. C'eſt devant cét Officier de Juſtice, qui eſt de tres-grande conſideration, que s'evoquent toutes les cauſes criminelles du Royaume, & c'eſt luy qui fait le procez des Kans & des autres Grands de la Perſe.

Le *Deroga* eſt à peu prés comme en France le Lieutenant criminel, & on appelle de ſa ſentence au Divan-Begui comme au Chef de la Juſtice. Il a l'œil ſur les vols, ſur les bateries & ſur les meurtres, & il en fait juſtice; & il eſt auſſi de ſa charge d'empêcher qu'il n'y ait des maiſons publiques de débauche. Quand il y ſurprend quelqu'un il a droit de le châtier à coups de bâton, ou par quelque amende; mais le plus ſouvent il leur épargne les coups, & il trouve mieux ſon conte à les punir par la bourſe.

Le *Sofragi-Bachi* eſt celui qui met le *Sofra* ou la nappe devant le Roi; & cette nappe eſt, comme j'ay dit ailleurs, une piece de brocar d'or, ou quelque belle piece de ſoye à fleurs, qu'on étend ſur le tapis qui eſt ſur le plancher.

Le *Chirakgi-Bachi* eſt celui qui a l'intendance du vin; & comme le vin de Schiras eſt principalement pour la bouche du Roi qui rarement en boit d'autre, il n'eſt permis à aucun particulier de Schiras de faire du vin qu'aprés que la Cour en a ſa proviſion, & que par la licence du Chirakgi-Bachi, n'y ayant guere que les Francs & que les Juifs qui en faſſent.

Le *Mecheal-Bachi* eſt le Chef des Porte-Flambeaux, & c'eſt luy qui fournit toutes les chandeles de la Cour qui ſont de cire. Il y a toutefois dans quelques Salles un grand chandelier large par le bas, & qui eſt par le haut comme une coupe, dans laquelle on met du ſuif avec deux méches, qui eſtant allumées le font fon-

dre peu à peu, & ces chandeliers sont d'or. On donne à ce Mecheal-Bachi toutes les amendes qu'on fait payer à ceux qui joüent aux dez & aux cartes, la loy de Mahomet défendant toutes sortes de jeux de hazard. Cét Officier a beaucoup de gens sous lui qui vont aux lieux où ils peuvent découvrir qu'on s'assemble pour joüer; & il a mesme le droit d'entrer par force dans les maisons qui luy sont suspectes, & dont les maistres ne sont pas de grande consideration; car pour ce qui est des maisons des riches & des grands Seigneurs, il n'ose s'y presenter, & il courroit risque d'estre mal-traité.

Le *Kahüergi-Bachi* est celui qui a le soin du Kahué, de l'eau rose, & d'autres distillations que les Persans boivent, comme du *Bilmich* fait des boutons de saule brun; & pour ce qui est de l'eau rose, elle est douce à boire, parce qu'elle n'est pas distillée à sec comme la nostre.

Le *Karasetach* est le Chirurgien ou Barbier du Roi qui le saigne & luy rase la teste, sans pouvoir donner sa place à un autre. Pour ce qui est des Medecins dont j'ay parlé plus haut, il y en a quatorze ou quinze couchez sur l'Etat, & ils coûtent au Roy plus de deux mille tomans par an.

Le *Capigi-Bachi* est le grand Portier qui a sous luy plusieurs autres Officiers; & celuy qui possede presentement cette Charge, que le grand Cha-Abas voulut rendre hereditaire, est de race Georgienne, comme j'en ay fait l'histoire dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur. Il faut remarquer que le Roi nourrit quatre ou cinq cens jeunes esclaves ausquels il fait apprendre à lire & à écrire, & à mesure qu'ils avancent en âge & qu'ils se rendent capables on les distribuë en divers employs.

Le *Melikultugagear* est celui qui a en sa charge les étoffes pour la maison du Roi, & qui les donne aux tailleurs. Il met en compte les retailles & les vieux habits, il n'y en a pas un morceau de perdu, & on s'en sert pour habiller les soldats, ce qu'on leur rabat ensuite sur leur paye.

Le *Gelaudar-Bachi* est le Chef des valets de pied, dont j'ay parlé amplement ailleurs.

Le *Mir-ab* c'est à dire le Prince de l'eau, est le Surintendant des eaux, & c'est pour le profit la plus belle Charge du royaume. On ne pourroit pas bien l'appeller comme en France le grand Maistre des Eaux & Forests, parce que les bois sont tres-rares en Perse, & que dans toutes mes routes je n'en ay point vû que vers la mer Caspienne. Comme la Perse ne produit rien que

par le moyen des eaux qu'on a coupées des rivieres & ramaſſées des neiges pour les conduire dans les terres par des canaux, le Mir-ab les vend bien cher & rançonne les payſans, qui aprés avoir enſemencé aiment mieux donner une partie de leur moiſſon que de la voir toute ſecher faute d'eau.

Le *Karkrone* eſt la Maiſon des manufactures Royales, dans laquelle on travaille de beaux tapis d'or & d'argent, de ſoye & de laine, des brocars d'or & d'argent, des velours & des tafetas de pluſieurs ſortes. Il y a des ouvriers qui font des jaques de maille, des ſabres, des arcs, des fleches, & d'autres armes. Il y a auſſi des peintres pour la mignature, des lapidaires, & des orfévres qui ne font que des anneaux d'argent, bien qu'ils puſſent auſſi en faire d'or; parce que les Perſans ne pouvant faire leurs prieres quand ils ont de l'or ſur eux, ils ne portent jamais ny bague ny anneau d'or; car il leur ſeroit trop incommode de les oſter & de les remettre pluſieurs fois le jour. Comme nous ne montons qu'en or les pierres que nous portons aux doigts, quand j'ay vendu au Roi de Perſe quelque pierre en bague, il la fait auſſi-toſt rompre pour la faire monter en argent.

Pour ce qui eſt des orfevres groſſiers il n'y en a point en Perſe, toute la vaiſſelle d'or & d'argent eſtant forgée par les ouvriers en cuivre, & portée enſuite au tour. Mais ils n'ont pas encore le ſecret du tour de l'ovale, ny de bien applanir l'argent en le forgeant, ce qui eſt cauſe qu'ils n'ont ni plats, ni baſſins en ovale comme parmi nous.

Le Roi entretient preſentement deux Metteurs en œuvre originaires de France, l'un appellé Sain, & l'autre l'Etoile né à Iſpahan. Ils ſçavent émailler leur beſogne, ce que les Perſans n'ont pû faire encore, & Cha Abas II. qui aimoit toutes les raretez de noſtre Europe, eût bien ſouhaité que ces deux François euſſent ſçû auſſi peindre en email, mais il n'y entendent rien. Il y a auſſi au ſervice du Roi un horlorger François nommé Varin de Lion, & un arquebuzier appellé Bernard, dont j'ay eu ſouvent occaſion de parler. Le Roi avoit encore un autre horloger nommé Didier Lagis Genevois; mais celui-cy aprés l'avoir ſervi pluſieurs années, & en avoir reçû pluſieurs bien-faits, a obtenu congé de ſe retirer en ſa patrie, le Roi ne retenant aucun etranger à ſon ſervice contre ſon gré.

Le *Nakkach Bachi* eſt le Chef des peintres, & ces peintres ne peignent qu'en mignature. Ils couchent ſur leur peinture un

vernis fait avec la larme de maſtic détrempée dans une huile, qui eſt aſſez ſinguliere pour m'obliger d'en faire la deſcription. Au couchant de la mer Caſpienne un peu au deſſus de Chamaki, il y a une roche qui s'avance ſur le rivage, de laquelle diſtille l'huile dont l'on fait ce vernis, & qui en coulant de la roche eſt claire comme de l'eau, juſques-là que des gens s'y ſont trompez, & ont crû d'en pouvoir boire. Elle s'épaiſſit peu à peu, & au bout de neuf ou dix jours elle devient graſſe comme de l'huile d'olive gardant toûjours ſa blancheur. J'eus la curioſité d'en apporter deux bouteilles à Paris, & j'en voulus faire l'épreuve pour du vernis avec feu Monſieur le grand Prieur de Souvré; mais noſtre vernis ne pût jamais bien ſecher, & nous jugeâmes que cela venoit de ce que le ſoleil où il faut que ce vernis ſeche, a beaucoup moins de force en France qu'en Perſe. Il n'y a rien de plus ſouverain que cette huile pour les hemorrhoïdes. Si elles ſont en dehors, il faut tremper du coton dans l'huile & en froter la partie ; & ſi elles ſont en dedans, on fait un petit rouleau de coton trempé dans la meſme huile pour le mettre au fondement. Il y a trois ou quatre autres grandes roches fort hautes aſſez prés de là qui diſtillent auſſi la meſme liqueur, mais qui eſt plus épaiſſe & qui tire ſur le noir. Le coſté de la roche d'où l'huile blanche diſtille regarde le couchant, & les côtez des roches d'où diſtille la noirâtre ſont au levant. On tranſporte cette derniere huile dans pluſieurs Provinces de la Perſe où le menu peuple ne brûle autre choſe, & le Roi qui donne à ferme toutes ces huiles en tire un grand revenu.

Le *Negeach-Bachi* eſt le Chef des menuiſiers. Celuy qui l'eſt aujourd'huy ſe nomme Jacob Jan Armenien de Zulpha, & c'eſt le plus grand genie pour la Mechanique de toute la Perſe. Il eſt auteur de pluſieurs belles inventions, & dans un voyage qu'il fit en Europe il mit ſi bien dans ſon eſprit l'art de l'Imprimerie qu'il en dreſſa une à Iſpahan, & qu'il fit luy-meſme les matrices. Cette place de Chef de menuiſiers ne pouvant eſtre occupée que par un Mahometan, le Roi a ſouvent ſollicité cet Armenien de renoncer au Chriſtianiſme, à quoi il a toûjours tresconſtamment reſiſté, & il n'eſt ſouffert dans cet office que par l'excellence de ſon genie, & par la protection du Roi.

L'*Embardar-Bachi* à l'Intendance des greniers du Roi & des autres proviſions, ayant pluſieurs Officiers ſous luy.

L'*Odondar-Bachi* eſt celuy qui a en ſa garde tout le bois à brûler, & a ſoin de remplir les buchers dans la ſaiſon.

La pluſpart de ces Officiers ont leurs vivres de la maiſon du Roy, & on leur fournit à chacun de la chair, du beurre, du ris, des épices, & autres choſes qui compoſent le Pilau.

Le *Tuchemal-Bachi* eſt le premier Intendant de la cuiſine du Roi. Il a le ſoin d'ordonner ce qui ſe doit ſervir devant ſa Majeſté, & quand on deſſert cét Officier prend le meilleur plat, ſur lequel il plante ſon couteau, & il le fait porter en ſa maiſon comme luy appartenant en vertu de ſon Office.

Je viens aux Officiers de guerre, & je me contenteray de parler des principaux.

Le *Sepeh-Salar* eſt le Generaliſſime des armées du Roi de Perſe, & on ne le fait guere que lorſque l'on a la guerre, laquelle finie la Charge finit auſſi. Il a ſa place au Conſeil immediatement au deſſous de celle de l'Athemat-doulet.

Comme il y a de trois ſortes de milice dans la Perſe qui ſont comme trois corps d'armée, chaque corps auſſi a ſon General. Ces trois corps ſont les *Corſchis*, *les Goulams*, & *les Tufenkgis*.

Les Corſchis ſont deſcendus d'une ancienne race étrangere, qui a toûjours eſté en reputation pour la bravoure. Ces gens-là campent ſous des tentes de meſme que les Turcomans, & ils envoyent de bonne heure leur jeuneſſe au Roi, laquelle ils équipent de toutes choſes, & ils l'entretiennent juſqu'à ce qu'elle ſoit connuë du Roi. Ils ſont tous gens de cheval, bien payez & bien entretenus, & ils parviennent ſouvent aux premieres Charges du royaume. On les appelle ordinairement *Keſel-bachs*, c'eſt à dire, *teſtes rouges*, parce qu'autrefois ils portoient des bonnets rouges. On tient que le Roi de Perſe entretient juſqu'à vingt-deux mille de ces Corſchis, tous bons ſoldats, & qui font merveilles quand il ſe faut battre. Cha-Abas I. fit tout ce qu'il pût pour abolir cette ſorte de milice, & élever les Goulams ſur ſes ruïnes. Sa haine contre les Corſchis n'eſtoit conçûë que ſur la jalouſie & l'ombrage qu'il en avoit pris, parce que ce Corps eſtoit trop puiſſant, & il diſoit à ſes favoris qu'il n'y avoit que les ſeuls Corſchis qui fuſſent capables de s'oppoſer à la puiſſance Royale. Il tâcha donc par tous moyens de les détruire, & leur oſta une partie de leurs privileges pour les donner aux Goulams; mais il en demeura là & ne pût venir à bout de ſon deſſein. Et cette milice & les autres ont leurs Officiers particuliers.

Le General des Corſchis appellé *Corſchi-bachi* doit eſtre de leur corps, & le Roi ne peut pas en mettre d'autre. Le *Minmbachi* commande mille hommes, l'*Yuz-Bachi* en commande cent,

& l'*Ombachi* dix. Le Corſchi-Bachi a 150. tomans de paye par an, le Mimbachi en a ſoixante-dix, l'Yuzbachi trente, & l'Ombachi quinze, & la paye de chaque cavalier eſt de neuf à dix tomans juſques à quinze. Outre cela le Roy fait tous les trois ans une montre generale, & donne aux Corſchis le tiers de plus que leur paye accoûtumée, aux uns plus toutefois, & aux autres moins, ſelon la faveur que le Roi veut faire, & qu'il reconnoiſt le merite de chacun. Quand le Roi a reſolu de faire mourir quelque Seigneur, c'eſt à un Corſchi à qui il en commet ordinairement l'execution.

Le *Goular-Agaci* eſt le General des *Goulams*, c'eſt à dire des eſclaves; car en effet ce ſont des eſclaves ou fils d'eſclaves de toutes ſortes de nations, deſquels le Roi eſt tres-bien ſervi. La pluſpart ſont Georgiens reniez, & il y a environ dix-huit mille de ces Goulams, qui ſont auſſi tous gens de cheval, & ils ont depuis cinq juſqu'à huit tomans de paye. Les Courſchis ſont grands menagers; mais d'abord que les Goulams ont reçeu leur paye ils ſe divertiſſent & vont faire bonne chere, au lieu que les autres s'ils ont une piaſtre de reſerve ils en achetent une brebis; car comme ils ne vivent que ſous des tentes, toute leur richeſſe conſiſte en troupeaux. La plus grande partie de la Cour de Perſe eſt de ces deux corps, & il y a entre les Corſchis & les Goulams pluſieurs grans Seigneurs qui parviennent aux charges. Les Goulams ont cecy de particulier, que les revoltes ſont rares entr'eux, parce qu'eſtans tous eſclaves & de differentes nations, ils n'ont point enſemble de liaiſon ni de parentage; & quand le Roi veut faire punir quelqu'un d'entre eux, il ſe ſert du premier de leur Corps pour executer ſes ordres. Au moindre ſigne que le Roi fait il va couper la teſte à ſon camarade, & la diſgrace de l'un fait l'avancement de l'autre. Les Goulams n'ont pour toutes armes que le ſabre avec l'arc & les fléchés, & quelques-uns ont des cottes de maille & le pot en teſte, & d'autres encore des braſſars & des haches d'armes. Ces Cavaliers n'ont pas des retranchemens à la campagne comme on a dans noſtre Europe, ni des maréchaux de Camp qui ordonnent les places pour chacun. Aprés que les principaux ſe ſont logez dans les plus beaux lieux, les autres dreſſent leurs tentes où ils peuvent, & ils tâchent de s'approcher le plus prés qu'ils peuvent du pavillon de leur Chef.

Le *Tufenkgiler-Agaci* eſt le General des Tufenkgis qui font le troiſiéme Corps. Cette milice eſt de nouvelle inſtitution, & eſt compoſée de gens qu'on tire de la charruë pour eſtre plus

propres à la fatigue. Ils ſont à pied n'ayant que le ſabre & le mouſquet ; mais quand ils ſont en marche ils ont un cheval ou une mule entre trois ou quatre, pour porter leur bagage & leurs proviſions de bouche. Leur paye eſt de quatre à cinq tomans par an, & leurs Officiers ont plus ou moins ſelon la qualité de leurs Charges. Cette nouvelle milice n'eſt pas en grande reputation, & les vieilles troupes s'en moquent, comme de pauvres païſans qui n'oſeront paroître devant l'ennemi. Cela n'empéche pas que l'Infanterie de Perſe ne puiſſe rendre tres-bon ſervice ; mais bien qu'elle monte à quarante ou à cinquante mille hommes, le Roi ne s'en ſert que dans une derniere neceſſité. Quand il marche en perſonne il en commande ſeulement huit ou dix mille, qu'il fait venir de telle Province qu'il lui plaît, & ils ſont utiles dans l'armée à laquelle ils ſervent de Vivandiers. Cette Infanterie ſe tire donc des Paſtres qui vivent ſous leurs tentes, & qui vont paſſer l'Eſté dans les païs froids, d'où ils ſe retirent l'hyver vers les païs chauds. Chaque famille ou Tribu ſçait combien d'hommes elle doit entretenir, & il n'y a point de fantaſſin qui n'ait ſon habit neuf dans le coffre, & ſon mouſquet, ſon ſabre & ſon poignard toûjours en bon eſtat. Quoi que tous ces ſoldats ne ſoient que des païſans groſſiers & ſans éducation, cela n'empeſche pas qu'ils ne ſoient bien inſtruits pour ſe ſervir de leurs armes au beſoin : car tous les deux ou tous les trois mois chaque Gouverneur de Province fait reveuë de tous les ſoldats qui ſont de ſon département, & les fait exercer en ſa preſence. Il les fait paſſer devant luy de dix en dix, & il y a dix demi-piques plantées en terre avec une pomme au bout de chacune, afin que les dix ſoldats rangez devant les dix demi-piques, chacun tire devant la ſienne à la pomme qui eſt au haut. Ils tirent de cent pas ou environ, & ceux qui abatent la pomme en recompenſe de leur adreſſe ont quelque douceur du Gouverneur. Quand le Roi mande une partie de l'Infanterie, chacun ſçait ſous quel Gouverneur il ſe doit rendre, & ils ſont tous fort leſtes & bien vêtus, parce qu'ils ne mettent jamais leur habit neuf que lorſqu'ils vont en reveuë, ou qu'ils marchent pour la guerre. Ces gens-là ne payent au Roi que tres-peu de choſe, & de tout le bétail tant gros que petit ne luy donnent qu'un de cent, avec un Abaſſi qui n'eſt que dix-huit ſols ſix deniers de noſtre monnoye.

L'*Echek-Agaci* eſt le Chef des *Kecheklchis*, qui ſont les Gardes du Roi qui portent le mouſquet d'un fort gros calibre. Il n'y a que peu de temps qu'ils ont eſté inſtituez par l'Athemat-dou-

let Mahamet-Beg, lorſqu'il voulut perdre le Divan-Bequi comme j'en ay fait l'hiſtoire. Cet Officier a deux mille hommes ſous luy, & il en diſpoſe toutes les nuits un certain nombre autour du Palais. Quand le Roi eſt au Conſeil il ſe tient toûjours debout avec un baſton à la main, & ſe jette en terre lorſque le Roi luy fait ſigne de s'approcher pour recevoir ſon commandement de ſa bouche; ce qu'il fait avec une viteſſe incroyable executant les ordres de ſa Majeſté fort exactement.

Le *Topigi-Bachi* eſt le Maiſtre de l'artillerie, & le Chef de la marine; mais il n'a pas beaucoup d'occupation ni en l'une, ni en l'autre. Car pour ce qui eſt du canon, il n'y en a que deux ou trois méchantes pieces dans quelques places frontieres, & ceux qui ſont à Iſpahan ſont comme j'ay dit, couchez par terre. Pour de grands vaiſſeaux il n'y en a point en Perſe, que ceux qui viennent d'Europe & des Indes pour Ormus & Balſara. Les Perſans n'ont pour tous vaiſſeaux que quelques groſſes barques dans le Golfe Perſique, & le long des coſtes de la Mer Caſpienne, où ils entretiennent une petite flote contre les Uſbegs, les Kalmoulhs & autres peuples.

Il me reſte à parler des Kans ou Gouverneurs de Provinces, qui ſont ordinairement tirez du Corps de Corſchis & des Goulams, de meſme que les Officiers de la Maiſon du Roi. La raiſon de cela eſt, que les Corſchis, & particulierement les Goulams ſont gens bien-faits, & qui outre la bonne mine ſont plus vaillans que les Perſiens naturels. Le ſang originaire de Perſe n'eſt pas un beau ſang, ce que l'on peut remarquer dans les Gaures ou Cuebres anciens originaires du païs, qui tirent ſur le bazané & ſont la pluſpart mal-faits. Le ſang ne s'eſt rendu beau en Perſe que par le mélange des Georgiens de l'un & de l'autre ſexe avec les Perſans, le ſang de ces peuples qui habitent entre la Mer Caſpienne & le Pont-Euxin eſtant le plus beau ſang de l'Aſie. Auſſi y a-t'il peu de Perſans depuis le Roi juſqu'au moindre de ſes ſujets, qui ne ſoient fils de Georgien ou de Georgienne, ou tout au moins iſſus de leur ſang. Car on amene tous les ans de ce païs-là une grande quantité d'eſclaves, & c'eſt par les mariages que l'on a fait avec eux & qu'on fait encore tous les jours, que la valeur des Georgiens eſt paſſée en Perſe avec leur beauté & leur bonne mine.

Les Kans ou Gouverneurs des grandes Provinces ſont autant de petits Rois craints & reſpectez de tous les peuples, & depuis qu'ils ont eſté établis ils ne ſont point dépoſez, à moins qu'ils ne s'emportent

s'emportent à un excez de tyrannie qui excite des plaintes contre leur gouvernement. C'eſt lors à eux à tâcher de les étouffer par des preſens qu'ils font à ceux qui ſont en faveur ; car ſi elles viennent juſqu'aux oreilles du Roi, il y va de la teſte & pour les Gouverneurs & pour ceux qui ont receu les preſens. Il y a de ces grands Gouvernemens qui rapportent au Kan ſept à huit mille tomans : mais auſſi ils ſont tenus d'envoyer au Roi tous les ans au *Nourous*, c'eſt à dire au commencement de l'année, des preſens conſiderables, ſans quoy ils ſeroient bien-toſt diſgraciez. J'ay auſſi remarqué ailleurs qu'il faut que ces Gouverneurs entretiennent chacun ſa ſemaine la cuiſine du Roi, & le Roi de ſon coſté leur envoye le Calaat ou habit complet pour marque de bienveillance.

Il y a ſous les Kans d'autres moindres Gouverneurs appellez *Sultans*, qui ſont toutefois mis de la main du Roi, & qui ne peuvent auſſi eſtre dépoſez que par luy. Quand ils abuſent de leur autorité, les plaintes qu'on a à faire contre eux ſont portées au Kan, & s'il arrive qu'elles concernent l'Eſtat, il faut que le Kan en informe le Roi lequel y pourvoit comme il le juge à propas. Mais ſi les plaintes ne ſont pas conſiderables, & qu'elles ne concernent que la police, en ce cas il eſt permis au Gouverneur de Province d'en faire juſtice, & de remettre ces Sultans dans leur devoir.

Il y a une troiſiéme ſorte de Gouverneurs qu'on appelle *Aſſefs*, qui ſont comme Lieutenans de Roi dans les lieux où il y avoit autrefois des Kans, & où il y en devroit avoir encore, mais que le Roi a ôtez ou ſupprimez pour metrre dans ſon épargne tout le revenu de ces Provinces. Car dans les Provinces où le Roi ſouffre des Kans, le Kan & ſes Officiers (qui dans leurs noms & dans leur nombre égalent preſque ceux de la Maiſon du Roi) mangent preſque tout le revenu, à la reſerve d'un droit annuel que le Kan eſt obligé de payer au Roi. Cha-Sefi petit-fils du Grand Cha-Abas fut le premier qui reforma une partie de ces Kans pour remplir ſes coffres du revenu des Provinces ; & il commença par Iman-couli-kan le plus puiſſant de tous, dont j'ay raconté l'hiſtoire.

De tout ce que j'ay écrit dans ce chapitre, tant de la Maiſon du Roi, que des Gouverneurs de Provinces, & des Officiers de guerre, il eſt aiſé de conclure que la Cour de Perſe eſt la plus magnifique & la plus ſuperbe de toutes les Cours de l'Aſie, ſoit par la richeſſe des habits qui ne ſont que d'étofes d'or & d'argent

& de soye, doublées en hyver de peaux de martes-zebelines qui viennent de Moscovie, soit par le grand nombre des Officiers qui sont fort superbes dans leur équipage. Il ne se peut rien imaginer de plus pompeux, que lorsque le Roi va à la chasse accompagné de tous les Grands qui portent chacun l'oyseau sur le poing, ce que j'ay dépeint assez exactement dans ma relation du Serrail du Grand-Seigneur. La magnificence des Persans paroist encore dans leurs festes solemnelles, ce que j'ay aussi fait voir en plusieurs endroits. Il faut avoüer enfin que la Cour de Perse est la plus polie & la plus civile de tout l'Orient, que les Etrangers y sont mieux venus qu'ailleurs, qu'ils y sont cheris & protegez, & pour le dire en un mot que la Perse est en Asie ce qu'est la France en Europe.

CHAPITRE XI.

Du second Ordre qui comprend les gens de la Loy & les gens de Iustice, & en general les gens de plume, comme sont principalement les Officiers de la Chambre des Comptes.

LE second des trois Estats de la Perse comprend generalement les gens de plume ou d'étude, comme sont les Docteurs de la Loy, les Officiers de Justice, & ceux de la Chambre des Comptes, de quoy il faut parler distinctement.

Comme l'Athemat-doulet est le premier Ministre pour le temporel, le *Sedre* est le premier en Perse pour le spirituel & le grand-Pontife de la loy, mais qui ne prend toutefois seance dans le Conseil ou dans les ceremonies publiques qu'aprés l'Athemat-doulet. Il y a cette difference entre le Sedre & le Moufti de Turquie, & generalement entre les gens de la loy parmi les Persiens & parmi les Ottomans, que les dignitez de l'Eglise n'empêchent pas en Perse comme en Turquie qu'on ne passe aux dignitez de l'Estat, & qu'il arrive souvent que de la dignité de Sedre on passe à celle d'Athemat-doulet.

La dignité de Sedre n'est pas limitée à une seule personne, mais elle peut estre partagée à deux, dautant qu'il y a deux sortes de biens leguez, les uns par les Rois de Perse, les autres par les particuliers. Ainsi pour avoir l'intendance de ces deux sortes de biens on fait quelquefois deux Sedres; l'un que l'on appelle *Sedre-Kras*, c'est à dire Sedre particulier & special qui manie tous

les revenus des fondations Royales, & les distribuë aux Moulhas & aux Etudians qui en sont dignes, l'autre que l'on nomme *Sedre-el-Maukoufat*, qui a sous sa direction les fondations des particuliers; Et en l'année mil six cens soxiante-sept le Roi crea deux Sedres qui avoient épousé deux de ses sœurs.

Le Sedre est donc le Chef de la loy, & a en maniement tous les biens qui sont leguez aux Mosquées pour les dispenser comme il le juge à propos; mais il se pourvoit toûjours le premier avant que de faire la part aux autres. Il a deux hommes au dessous de luy, dont l'autorité est presque égale de mesme que leur employ; l'un s'appelle *Scheik-el-Selom*, & l'autre *Cadi*, & ce sont eux qui decident tous les points de religion, qui jugent des repudiations, & qui font les contracts & actes publics. Ces deux dignitez sont à la nomination du Roi, & dans toutes les principales villes du Royaume il y a deux semblables Juges Ecclesiastiques pour toutes les matieres qui touchent la loy.

Dans chaque Mosquée il y a un *Pichnamaz*, qui s'y rend toûjours le premier pour commençer la priere, & faire prier le peuple qui l'imite en ayant toûjours les yeux sur luy. Ce Pichnamaz est le mesme que les Turcs appellent *Iman*. Les Moulhas sont les Docteurs de la loy, comme sont les Hodgias en Turquie, & ils ont de grands gages des biens leguez aux Mosquées, pour y lire tous les vendredis dans l'Alcoran & l'interpreter au peuple. Celuy qui lit est dans une chaire, & celuy qui interprete est dans un autre plus bas à la gauche du lecteur. Ils sont aussi tenus d'enseigner les sciences à tous ceux qui se presentent, & ils portent pour marque de sainteté un gros turban blanc, n'ayant qu'un simple habit de camelot de mesme couleur. Leur demarche est grave, & leur entretien fort serieux, & tout cela n'est que pure hypocrisie. Quand ils se rencontrent en une compagnie de beaucoup de gens, ils se levent promptement, & disent qu'il faut qu'ils aillent faire la priere. En mesme-temps ils se lavent la teste, les mains & les pieds, & étendent un feutre, ou s'ils sont pauvres une simple nate. Ce feutre est long de cinq à six pieds & large de trois, & le Moulhah se mettant à l'un des bouts pour prier, on voit à l'autre comme la representation d'une niche de differente couleur de celle du feutre, dans laquelle il met une pierre plate apportée de la Mecque de la largeur plus ou moins de la paume de la main. Ces Moulhas portent toûjours sur eux une de ces pierres, parce que leur estant ordonné de baiser souvent la terre dans leurs prieres, ils aiment mieux baiser une pierre tirée d'un

lieu qu'ils tiennent si saint, que de baiser la terre commune. Ils ont aussi la pluspart une petite bousſole qui leur marque preciſément l'endroit de la Mecque, afin qu'en priant ils ſe tournent de ce coſté-là, & j'ay remarqué ailleurs que toutes les Moſquées regardent la Mecque, comme tous les Temples des Chreſtiens Latins ſont tournez vers le levant. Cette priere que font les Moulhas ſemble à les voir geſticuler eſtre accompagnée d'une tres-grande ferveur, & ils prennent garde durant ce temps-là ſi la compagnie eſt bien attentive à ce qu'ils font & à ce qu'ils diſent. Ils ſont fort ſuperſtitieux ſur le fait de toucher à quelque choſe d'immonde, comme je l'ay remarqué en divers lieux, & particulierement à ce qui auroit eſté touché des Chreſtiens. La ſuperſtition de quelques Perſans va meſme ſi loin, qu'un Viſir de Schiras aima mieux laiſſer ſa jambe ſans remede, que de ſoufrir qu'un Chirurgien que j'avois amené avec moi y touchât pour la guerir.

Il y a dans chaque Moſquée un *Monteueli*, dont la charge eſt de prendre garde à la fabrique & au ſervice de la Moſquée, & un *Moüazen* qui crie le matin & au ſoir du haut d'une tour, *Qu'il n'y a qu'un Dieu, que Mahomet eſt ſon Prophete*, & autres choſes de cette nature.

Je viens aux communautez des Colleges que les Perſans appellent *Medreſé*, où il y a un grand nombre d'écoliers qui ſont entretenus à fort petite depenſe du bien legué aux Colleges. On leur donne une chambre ſans aucuns meubles, & c'eſt à eux à ſe pourvoir de quelque méchant tapis & d'un matelas. Ils n'ont pas de Regent fixe, mais ils vont prendre leçon où il leur plaiſt, quelquefois ailleurs, parce que d'ordinaire ce Principal qu'on appelle *Mouderés* eſt le plus ignorant de tous. Mais outre ces Regens de College, il n'y a guere d'homme de qualité dans les bonnes villes qui ne ſe pique d'enſeigner quelque ſcience pour acquerir de la reputation, cela eſtant honorable parmi les Perſans. C'eſt ce qui les porte à faire de grandes liberalitez pour aſſembler quantité d'étudians, qui ſont autant de trompetes pour publier le ſçavoir de leur *Akroum* ou Docteur; mais les liberalitez venant à ceſſer les trompetes ceſſent en meſme-temps, & le nombre des auditeurs diminuë de jour en jour.

Comme j'ay eſté curieux de m'informer des habiles gens de la nature de leurs livres & de leurs ſciences, j'ajoûteray ce que j'en ay pû apprendre. L'étudiant lit deux ou trois lignes de ſon livre, puis le Docteur les explique. Un autre pourſuit & lit derechef

deux ou trois lignes, & ainſi l'un apres l'autre, chacun ſe levant par reſpect apres qu'il a lû, & ſe tenant debout juſqu'à ce que le Docteur luy diſe ou luy faſſe dire de s'aſſeoir. Un de ces Docteurs enſeignera en un jour toutes ſortes de ſciences ; car un homme parmi eux ne paſſera pas pour docte s'il ne ſçait parler de tout. Si avec l'aſſiduité que les Perſans apportent à l'étude, leur grande ſobrieté & leur eſprit naturellement ſubtil & amateur des ſciences, ils avoient noſtre methode & d'enſeigner & d'étudier, en n'embraſſant qu'une choſe à la fois pour s'y rendre parfaits, avec la facile communication des livres comme en noſtre Europe, il n'y a point de doute qu'ils ſe rendroient fort ſçavans. Car bien qu'ils n'ayent pas tous ces avantages, ils ne laiſſent pas d'avoir de tres-belles connoiſſances dans leur Theologie, dans la Logique & dans la Phyſique, & dans toutes les parties des Mathematiques, où ils veulent ſçavoir le fond des choſes autant qu'il ſe peut. Leurs livres ſont la pluſpart d'un ancien auteur Perſien nommé Kodgia Neſir de la ville de Thouſſ dans la Province de Koraſſan. Il eſt croyable qu'il eſtoit bien verſé dans les langues Grecque & Arabe, ayant traduit en Perſan quelques anciens auteurs écrits en ces deux langues. Ils ont auſſi pluſieurs pieces d'Ariſtote que l'on tient perduës dans l'Occident ; l'Almageſte de Ptolomée qu'ils appellent Mageſti ; quelques traitez d'Euclide ; des Fragmens d'Archimede ; l'Optique d'Ebn-Heïſſer, & autres excellens livres. On m'a aſſuré qu'il y a plus de huit cens ans qu'il ſe ſervent de *ſinus tangentes & ſecantes*, & ils ſont tres-curieux des inſtrumens de Mathematiques. Ils ont de plus une grande inclination pour la poëſie, & ils font conſiſter ſon excellence en de belles rencontres & en de riches comparaiſons, & ils obſervent la rime comme nos poëtes François. Pour ce qui eſt des livres de Medecine, ils ont Galien qu'ils appellent *Galinous*, Averroës qu'ils nomment *Abou-ali*, c'eſt à dire grand-pere, & Hermes Triſmegiſte qu'ils appellent *Ormous*. Le plus conſiderable de leurs hiſtoriens s'appelle *Rouzé-el-ſapha*, & ce qu'il a écrit eſt une Chronologie depuis la creation du monde juſques à ſon temps, où il y a beaucoup de fables avec peu de verité. Il dit que le monde a eſté habité & gouverné par les diables une infinité d'années avant la creation d'Adam, & que Dieu leur oſtant la domination de la terre pour leurs crimes, la donna aux hommes pour la cultiver. Les livres quoy que fort chers ſont aſſez communs, & la pluſpart des artizans meſme en acheterent, ayant auſſi l'ambition d'apprendre les ſciences & d'y pouſſer leurs enfans.

Ils les envoyent de bonne heure à l'école qu'ils appellent *Meklebé*, & il s'en trouve plusieurs dans chaque quartier. Ils font un étrange brüit dans ces écoles, repetant tous ensemble leurs leçons à haute voix, & le maistre frappant sur celuy qui se relâche à crier. Mais les enfans de bonne maison ne vont point à ces écoles, & leurs parens prennent des gens chez eux pour les instruire, ne les laissant point sortir qu'ils n'ayent dix huit ou vingt ans, si ce n'est pour aller à la chasse, ou pour tirer de l'arc, ou joüer au mail. De là vient que ces enfans sont sages civils & honnêtes, & qu'il ne sort jamais de leur bouche une mauvaise parole, n'ayant point eu de frequentation ny de commerce avec la lie du peuple.

Pour ce qui est des gens de Justice, j'ay déja parlé des principaux qui sont le *Divan Begui* & le *Deroga*, & je parleray des autres au discours de la justice & de la police.

Je viens à la chambre des Comptes où il y a beaucoup d'Officiers, que je mets au rang des gens de plume. Tous les livres & registres passent par leurs mains, & particulierement les papiers qui concernent les revenus & le domaine du Roy. Tout est enregistré à la chambre des Comptes d'Ispahan appellée *Defter krone* & elle prend connoissance de toute la dépense. Quant aux fiefs qu'on appelle *Moulkerbar* qui appartiennent à des particuliers, ils doivent au Roy un certain droit annuel, & c'est sur ces droits-là que les Gouverneurs des Provinces font de grandes exactions.

Le *Mestemphi* & le *Memalik* sont les estimateurs du fond des terres du domaine; ce sont les premieres charges du Defter-krone, & c'est à eux à qui appartient la connoissance de tous les revenus du Roy, des fermes, des acquits, des provisions & expeditions des receveurs & des collecteurs. Il y a encore un autre estimateur des biens leguez appellé *Mestecuphi*.

Le *Nazar* est pour prendre garde au contrôle du Mestemphi & du Memalik, & son nom est necessaire pour la validité de quelque expedition que ce soit.

Le *Deroga* ou Prevost du Defter-krone est pour poursuivre criminellement ceux qui se trouvent coupables tant aux receptes qu'aux exactions.

C'est à la chambre des Comptes qu'on delivre les provisions qui assignent les gages des Officiers du Roy. Chaque Officier va prendra la sienne, & envoye son valet sur les lieux pour recevoir ce qu'on luy a assigné. Dans chaque bourg ou village, il y a un

Reis ou Chef qui eſt le plus puiſſant du lieu à qui l'on s'adreſſe pour faire trouver les deniers : car ſi on preſſe trop le payſan, il s'enfuit d'ordinaire & quite tout au lieu de payer. La plus grande volerie qui s'exerce ſur les deniers du Roy dans cette chambre des Comptes, eſt que tenant le rôle des gages de chaque Officier, elle leur donne un billet pour aller recevoir diverſes petites ſommes en divers lieux juſques à la concurrence de la ſomme entiere qui leur eſt deuë ; de ſorte qu'à ramaſſer ces petites parties qui ſont en divers lieux écartez les uns des autres, il y auroit plus de perte que de profit, & l'on donne quelque choſe aux Officiers de la Chambre pour avoir tout ſon argent en un endroit. Mais comme ces Officiers ne ſçauroient ſatisfaire tout le monde, il y a de certains *Thahſildars* ou ramaſſeurs de rentes, qui achetent comptant & le moins qu'ils peuvent les billets que les particuliers vont prendre à la Chambre, & aprés en avoir amaſſé une quantité ils vont les retirer dans un ſeul voyage, & y ont un grand profit. Dans ce procedé du Defter-krone il y a pluſieurs perſonnes opprimées : car tel qui aura trente tomans de paye tous les ans, ſera contraint d'en donner une partie pour avoir l'autre comptant, & c'eſt ce qui a eſté ſouvent cauſe de la ruine de l'armée de Perſe, & qui incommode grandement les pauvres ſoldats. Sur la fin du regne de Cha-Abas I. & au commencement de celuy de Cha-Sefi ſon fils, tandis qu'ils eſtoient en guerre avec leurs voiſins, les choſes eſtoient beaucoup mieux reglées ; mais depuis que le Grand-Seigneur a repris Bagdad, & que la Perſe eſt en paix avec les Turcs & avec le Grand Mogol, le Roi & les Seigneurs de ſa Cour ne penſent gueres qu'à ſe donner du bon temps, ſans ſe mettre en peine de ce deſordre au fait du payement de la milice.

La plus grande partie des terres de la Perſe appartient au Roi, & pluſieurs particuliers les tiennent à fermes. Les autres ſont comme acenſées, & chaque meſure doit tant par an. Le Roi tire encore de grands revenus des marchandiſes qui payent les doüanes & les droits. Le ſeul Bander-Abaſſi, qui eſt le port voiſin d'Ormus où l'on s'embarque pour aller aux Indes, rapporte au Roy dans la moindre année & hors d'accident prés de vingt mille tomans. Les Anglois devroient en avoir la moitié par le traité qu'ils firent avec le Grand Cha-Abas, pour luy avoir preſté leurs vaiſſeaux & l'avoir aſſiſté à prendre Ormus ſur les Portugais ; mais comme les Anglois ſont maintenant foibles en ce païs-là, ils ſe contentent de ce qu'on leur donne, ce qui ne va

pas à huit cens tomans ; encore faut-il qu'ils en relâchent prés de la moitié aux Officiers pour avoir l'autre, & qu'ils donnent un acquit comme s'ils touchoient toute la somme, autrement ils n'auroient rien.

Il entre encore dans les coffres du Roi d'autres deniers qu'on tire des gens de mestier ; & c'est de quoy je vais parler au chapitre suivant, où en faisant mention des Marchands & des Artisans qui composent le tiers-Estat, je traiteray en mesme temps des arts & manufactures & des marchandises de la Perse.

CHAPITRE XII.

Du tiers-Estat qui comprend les Marchands & les Artisans, où il est traité en mesme temps des arts & manufactures & des marchandises de la Perse.

LE commerce de la Perse, comme en tous les autres Estats, consiste dans le negoce du païs & le negoce étranger ; mais il y a cette difference, que ces deux negoces sont tellement partagez, que celuy du païs se fait par les Persiens & par les Juifs, & que le negoce étranger est tout entier entre les mains des Armeniens, qui sont comme les Facteurs du Roi & des Grands, & qui débitent les soyes.

Pour ce qui est des Artisans, il y a quantité de corps de mestier qui payent par an certain droit au Roi, ce que l'on appelle *Bonitché*, comme sont les cordonniers, les couteliers, les ferronniers, & autres. Quelques uns aussi en sont exempts, comme les menuisiers & les maçons ; mais d'ailleurs le Roi en tire des courvées qui valent bien le droit que payent les autres. Quand le Roi demande vingt maçons pour un ouvrage pressé, le *Marmar-Bachi* qui est leur Chef les appelle tous, & ceux qui luy donnent le plus sont exempts de ce travail ; car quand le Roi en demande vingt, celuy-cy en fait venir quarante, & c'est comme en tous païs chacun vit de son mestier. Il en est de mesme du Chef des menuisiers & d'autres semblables, & tous les Chefs de ces métiers-là sont Officiers payez du Roi, qui ne travaillent point s'ils ne veulent, & qui ont droit de commander à tous ceux qui sont sous eux. Mais il faut remarquer qu'il y a en Perse peu d'ouvriers habiles pour la charpenterie & pour la menuiserie, & cela vient sans doute de ce qu'ils ont peu de matiere pour les exercer, vû

que

que le bois comme j'ay dit ailleurs, eſt fort rare en Perſe On ne s'y ſert ni de tables, ni de chaiſes, ni de bois de lit, ce ſont des choſes dont les Perſans ignorent l'uſage, & les menuiſiers ne ſont gueres occupez qu'à faire des portes & des jalouſies où ils reüſſiſſent aſſez bien. Ils font ces jalouſies avec pluſieurs petites pieces de bois qu'ils ſçavent fort proprement ajuſter, & on auroit de la peine à paſſer par les trous une balle de longue paume. Il eſt vray que ces menuiſiers n'ayant pour tous inſtrumens qu'une hache, une ſcie, & un ciſeau, & depuis peu de temps ſeulement quelque rabot, dont un menuiſier Franc nommé la Montagne leur apporta l'uſage, il leur eſt impoſſible de faire de ſi beaux ouvrages que ceux que font nos Europeans, & il y a de quoy s'étonner de ce qu'ils reüſſiſſent ſi bien dans les leurs avec ſi peu d'inſtrumens. Au lieu de ville-brequin, ils ſe ſervent de forets de differentes groſſeurs qu'ils font tourner avec l'arc & la corde.

Je viens aux Arts les plus nobles, & je commenceray par l'Ecriture qui tient lieu d'Imprimerie, dont les Perſans n'ont pas encore l'uſage. Tous leurs livres ſont écrits à la main, & c'eſt pourquoy ils font beaucoup d'eſtat de cét art. J'ay remarqué plus haut qu'un Armenien fort ingenieux qui avoit eſté en Europe, avoit dreſſé une Imprimerie à Iſpahan, ce qui fut en l'année 1641. On avoit déja imprimé en Armenien les Epitres de ſaint Paul, les ſept Pſeaumes penitentiaux, & des livres de prieres, & l'on ſe mit enſuite en devoir d'imprimer la Bible entiere. Mais outre que l'impreſſion eſtoit trop blanche, & qu'on ne put jamais bien venir à bout de compoſer l'ancre, il falut tout rompre pour éviter de fâcheuſes ſuites que cette nouvelle invention alloit cauſer. Car d'un coſté les enfans ne vouloient plus apprendre à écrire, diſant qu'ils ne s'adonnoient à cét art que pour laiſſer en leur memoire une Bible ou un Nouveau Teſtament de leur propre main; & de l'autre cette Imprimerie ôtoit le pain à bien des gens qui gagnoient leur vie à l'écriture.

Les Perſans ont de trois ſortes d'écritures. La premiere s'appelle *Neſtalik*, qui eſt la lettre la mieux formée: la ſeconde *Chakeſté*, ou *Divanni*, c'eſt la lettre de chicane; & la troiſiéme *Neskré*, ou lettre courante, mais qui approche fort de l'Arabe. Ils écrivent avec de petites cannes-d'Inde, & diſent que pour bien écrire il faut peſer ſi peu ſur la canne, que ſi une mouche ſe poſoit ſur l'autre bout elle tombât de la main. Quand ils écrivent il faut qu'ils ayent leur papier dans la main, pour le contourner à tous les mouvemens de la canne; autrement ils ne pourroient pas

faire leurs traits gros & déliez ſelon qu'il eſt à propos. Ils font leur papier de drapeaux de coton, aſſez groſſier, noirâtre & ſans force; car il ſe coupe aiſément quand il eſt plié. Ils le liſſent avec un liſſoir fait d'une maſſe de verre, puis paſſent un ſavon deſſus pour le rendre plus coulant. Leur ancre eſt compoſée de noix de gale & de charbon pilé ou noir de fumée.

Puiſque je ſuis ſur le ſujet de l'écriture, je diray auſſi quelque choſe des langues du païs. Les Perſans les diviſent en quatre; à ſçavoir la Perſienne nommée *Belich*, c'eſt à dire douce & agreable; la Turqueſque appellée *Sciaſcet*, comme qui diroit un langage enflé ou de rodomont; l'Arabe, à laquelle ils donnent le nom de *Feſchich* ou d'éloquente; & la quatriéme qu'ils appellent *Cobahet* eſt le jargon ou patois du païſan. La langue Perſienne qui eſt ordinaire en uſage parmi les honneſtes gens eſt preſque toute compoſée de mots Arabes, à cauſe que d'elle-meſme elle eſt fort ſterile; mais pour ce qui eſt des villageois ils ont un langage ſi corrompu, que ceux des villes ne ſçauroient qu'à peine les entendre. L'Arabe eſt la langue des doctes & des livres de ſcience, comme le Latin dans noſtre Europe; Et pour ce qui eſt de la langue de la Cour, c'eſt la Turqueſque; mais bien plus douce que celle de Conſtantinople. La langue Perſienne eſt celle dont on ſe ſert à la Cour du Grand Mogol, & à celles du Roy de Golconda & du Roy de Viſapour, & dans ces trois Cours-là un homme de qualité s'offenceroit ſi on luy parloit Indien, & ne répondroit pas en la meſme langue quoy qu'il la ſceût bien.

Pour ce qui eſt de la Peinture, j'ay remarqué plus haut qu'on ne peint en Perſe qu'en mignature, & les Peintres reüſſiſſent aſſez bien en ce qui eſt des oyſeaux & des fleurs; mais pour les figures ce n'eſt pas leur fait, ils n'y entendent rien.

Il y a en Perſe d'excellens Ouvriers pour les ouvrages d'or, d'argent & de ſoye, comme ſont ces riches tapis & ces beaux brocats, où l'or & l'argent ne noirciſſent jamais & ne perdent rien de leur éclat par le temps. Ils en ont auſſi quantité pour les étofes de ſoye de toutes les ſortes, & d'autres pour les toques & ceintures avec or & ſoye. Il y en a qui ne s'occupent qu'à appliquer des fleurs d'or & d'argent avec l'eau de gomme ſur des tafetas dont les femmes ſe font des chemiſes & des caleçons; & ils commencent de faire une telle quantité de ces tafetas, & qu'ils ne ſe ſoucient plus des étofes que l'on apporte des Indes, quoy qu'elles l'emportent pour eſtre plus fines. Pour ce qui eſt du ta-

fetas noir ils n'y appliquent rien ; car quand les femmes ont leurs mois elles mettent une chemiſe de tafetas noir, & lorſqu'on fait venir des baladines pour divertir la compagnie dans un feſtin, s'il y en a quelqu'une qui ait la chemiſe de tafetas noir on la laiſſe danſer, mais perſonne n'en approche, & meſme elle va manger à part.

On fait encore en Perſe une grande quantité de toiles de toutes ſortes de couleurs, ſur leſquelles on applique auſſi des fleurs avec l'eau de gomme, & meſme quelques figures quoy que la loy le defende, ce que les Perſans ſe ſont aviſez de faire depuis que les Armeniens ont apporté d'Europe quelques méchantes tailles douces & quelques detrempes. Ils ſe ſervent de ces toiles à pendre devant les portes des ſalles & des chambres, & devant les niches où ils ſerrent tous les matins leurs matelas quand ils ſont levez.

Les Perſans ſçavent parfaitement bien damaſquinier avec le vitriol, comme des ſabres, des coûteaux, & choſes ſemblables ; mais la nature de l'acier dont ils ſe ſervent y contribuë beaucoup vû qu'ils n'en pourroient faire autant ny avec le leur, ny avec le noſtre. Cét acier s'apporte de Golconda, & c'eſt le ſeul qui ſe puiſſe bien damaſquiner. Auſſi eſt-il different du noſtre : car quand on le met au feu pour luy donner ſa trempe, il ne luy faut donner qu'une petite rougeur comme couleur de ceriſe, & au lieu de le tremper dans l'eau comme nous faiſons, on ne fait que l'enveloper dans un linge moüillé, parce que ſi on luy donnoit la meſme chaleur qu'au noſtre, il deviendroit ſi dur que dés qu'on le voudroit manier il ſe caſſeroit comme du verre. On vend cét acier en pain gros comme nos pains d'un ſou, & pour ſçavoir s'il eſt bon & s'il n'y a point de fraude, on le coupe en deux, chaque morceau ſuffiſant par faire un ſabre ; car il s'en trouve qui n'a pas eſté bien preparé & qu'on ne ſçauroit damaſquiner. Un de ces pains d'acier qui n'aura coûté à Golconda que la valeur de neuf ou dix ſols, vaut quatre ou cinq Abaſſis en Perſe, & plus il va loin plus il devient cher. Car en Turquie on vend le pain juſqu'à trois piaſtres, & il en vient à Conſtantinople, à Smyrne, à Alep, & à Damas où anciennement on le tranſportoit le plus, quand le negoce des Indes ſe rendoit au Caire par la Mer rouge. Mais aujourd'huy autant que le Roy de Golconda apporte de difficulté à laiſſer ſortir de l'acier de ſon païs, autant le Roy de Perſe tâche d'empeſcher qu'on n'enleve de celuy qui eſt entré dans ſon Royaume. Je fais toutes ces remarques pour deſabuſer

bien des gens, qui croyent que les ſabres & coûteaux qui nous viennent de Turquie ſe font d'acier de Damas; ce qui eſt une erreur, parce que, comme j'ay dit, il n'y a point d'acier au monde que celuy de Golconda qu'on puiſſe damaſquiner ſans que l'acier ſe mange comme le noſtre.

La Perſe ne manque pas auſſi d'habiles Ouvriers pour les armes, & particulierement pour les arcs, les fléches, & autres choſes ſemblables qui ſervent en ces païs-là à l'équipage de guerre. Pour ce qui eſt des harnois de cheval, les Ouvriers qui y travaillent ſurpaſſent les noſtres, & ſur tout dans la coûture, qu'ils font ſi proprement & avec tant d'art par une eſpece d'arriere-point qu'elle paroiſt comme de la broderie. Mais pour l'orfévrerie ils ſont comme j'ay dit, aſſez mauvais ouvriers, & ne travaillent que de beſogne de fil. J'ay auſſi parlé au meſme endroit des horlogers & des arquebuſiers Francs que le Roi entretient à ſon ſervice.

Les Ouvriers pour le chagrin & pour le marroquin ſont en tres-grand nombre; mais ce dernier n'eſt employé que pour chauſſer les plus pauvres, l'autre eſtant pour les Grands, & meſme pour les gens de moyenne condition.

Enfin une des excellentes manufactures de la Perſe, eſt cette belle vaiſſelle de terre qui ſe fait vers Kerman, & qui ſurpaſſe de beaucoup noſtre vaiſſelle de Nevers, vû qu'eſtant caſſée le dedans eſt auſſi blanc que le dehors. Elle ne porte pas la chaleur comme la porcelaine; & c'eſt une choſe à remarquer, qu'en mettant une liqueur tant chaude qu'elle puiſſe eſtre dans une taſſe de porcelaine, ni le pied, ni le bord d'enhaut ne ſe ſentent point de la chaleur.

Il y a quantité de pauvre peuple qui gagne ſa vie à racommoder les pipes de tabac qui ſont de verre. Quand elles ſont caſſées on rejoint les pieces avec un certain maſtic fait de blanc d'œuf & de chaux, & puis avec un petit foret dont la pointe eſt de diamant on fait des trous au verre, & on cout les pieces avec un fil de letton fort delié.

Je viens aux marchandiſes de la Perſe, dont les plus conſiderables ſont les ſoyes qu'on tire de la Province de Guilan. Il n'en ſort pas tant du Royaume que quelques-uns s'imaginent, & lorſque les Hollandois avoient le grand negoce du Japon, j'ay vû pluſieurs fois que quoy qu'ils ayent pû faire, ils n'en ont jamais pû enlever guere plus de mille bales, dont la plus grande partie eſtoit de celles que les Armeniens devoient tranſporter dans nô-

tre Europe. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait en Perſe une bien plus grande quantité ; mais ſi on les tranſportoit hors du païs une infinité d'ouvriers mourroient de faim. Aujourd'huy les Hollandois n'en enlevent guere au delà de deux cens charges. Autrefois on tranſportoit en Europe quantité de brocars, de velours & de tafetas de Perſe, & la plus grande partie des velours paſſoit dans la Moſcovie & dans la Pologne ; mais aujourd'huy toutes ces ſortes d'étofes ſe font en Europe auſſi belles & à bien meilleur marché qu'en Perſe.

Il ſe tranſporte auſſi quantité de ſoye plate en Turquie, en Pologne, & en Moſcovie, où on l'employe pour la broderie, parce que les couleurs en ſont fort vives, & que toutes les femmes de ces païs-là s'occupent à broder des mouchoirs, des chemiſes, des voiles à mettre ſur la teſte, & autres linges dont elles ſe ſervent.

Les chagrins & les maroquins qui ſe font en Perſe font une partie du commerce des Hollandois, qui en tranſportent une grande partie aux Indes & au Japon. Il en paſſe auſſi beaucoup en Moſcovie, & en Pologne.

Le *Ronas*, cette fameuſe racine dont j'ay parlé au premier livre de ces relations, ſe tranſporte preſque tout aux Indes, où il ſe fait encore grand commerce de toutes ſortes de fruits de la Perſe, qu'on met avec le vinaigre dans des bouteilles de verre, & d'une grande quantité d'eaux de ſenteur, de quoy j'ay parlé ailleurs.

J'ay remarqué qu'il croiſt quantité de piſtaches autour de Caſbin ; les amandes viennent du territoire d'Yezd & des environs de Kerman ; les raiſins ſecs de divers endroits du royaume, & particulierement de Schiras ; & les prunes que l'on appelle *Alou-bacara* croiſſent vers les frontieres de Tartarie. Elles reſſemblent à nos prunes de Brignole, & ſont excellentes pour les malades. Il ne faut qu'en faire cuire cinq ou ſix, & en prendre le jus pour eſtre purgé doucement ; mais ſi l'on veut que la purgation ſoit plus forte, on y ajoûte un peu de ſené. Toutes ces denrées ſe tranſportent auſſi aux Indes par la voye d'Ormus, & les Banianes ou Idolatres en conſument beaucoup, parce qu'ils ne mangent rien de ce qui a vie.

On tranſporte auſſi aux Indes quantité de boiſtes de confitures de coing, liquides & en marmelade, qui ſe font à Balſara, & il n'y a que les Mahometans & les Portugais qui en achetent, mais ſur tout les Portugais, qui s'en ſervent à leur collation du-

rant le Carême & leurs autres jours de jeûne. Car pour les Baniânes ils n'en achetent pas, de peur qu'en faiſant cette marmelade il ne ſoit tombé dedans quelque moûcheron. Ils n'achetent pas meſme de piſtaches quand elles ſont vieilles de ſix ou ſept mois, parce que la coquille s'entrouvrant alors par le bout qui eſt pointu, & les fourmis eſtant fort friandes de piſtaches, dont elles vuident les coquilles où elles entrent d'abord, ils auroient peur en les caſſant de tuër une de ces fourmis, leur eſtant défendu de tuër ny animal ny inſecte, comme je diray dans mes relations des Indes Orientales.

On tire quantité de fruits ſecs du païs des Medes, dont une partie ſe tranſporte à Tocat, & une autre vers Diarbekir, Ninive & Bagdad. Entre ces fruits ſecs il y a de petits abricots tres-agreables au goût, & en les faiſant cuire avec un peu d'eau, ils font un ſyrop comme s'ils eſtoient confits au ſucre. Il s'en fait un grand negoce, n'y ayant point d'autres ſortes de confitures pour les malades de ces païs-là.

Il ſe fait auſſi en Perſe comme j'ay dit, quantité de toiles peintes; mais comme elles ſont fort groſſieres, & ſeulement pour l'uſage des pauvres gens, la plus grande partie demeure dans le royaume, & il ne s'en tranſporte que tres-peu dans la Turquie.

Les Perſans font encore beaucoup d'argent de leur beſtail; & pour commencer par les chameaux ils en vont vendre quantité dans l'Armenie & la Natolie. Les Gouverneurs des Provinces ſe montrent toutesfois un peu difficiles à en laiſſer ſortir du Royaume, & ſans cela le negoce en ſeroit beaucoup plus grand. Car les Turcs eſtiment fort les chameaux de Perſe, & comme ils ſont plus forts que les leurs, il y en a qui peuvent porter juſques à quinze cent peſant. Il eſt vray qu'on ne leur donne cette charge que lorſque les marchands approchent des doüanes & qu'ils en veulent fruſtrer les droits, en chargeant ſur deux chameaux ce que trois portoient auparavant: mais alors avec cette groſſe charge on ne fait faire par jour au chameau que deux ou trois lieuës. Les Perſans font auſſi quelque negoce de chevaux & de mulets, mais qui n'eſt pas fort conſiderable, & la plus grande partie s'en va aux Indes.

Pour ce qui eſt des moutons, c'eſt une choſe étonnante de voir la prodigieuſe quantité de troupeaux qui ſortent du païs des Medes & de la haute Armenie, & les marchans étrangers viennent juſques à Tauris & à Hamadan pour les enlever. Ils les menent

jusques à Constantinople & à Andrinople, & la plus grande partie des moutons qui se consument dans la Natolie & la Romanie viennent de la Perse, ce qui y fait entrer beaucoup d'argent. Aux mois de Mars, d'Avril, & de May dans la saison des agneaux, quand nous marchons dans les Caravanes il ne se passe guere de jour que nous ne trouvions quantité de troupeaux, dont le moindre est de plus de mille bestes; & comme il y a toûjours quelques agneaux qui demeurent derriere, & que les bergers ne peuvent porter, nos valets les achetent à grand marché, & c'est une viande fort delicate. Trois ou quatre marchands se mettent souvent ensemble, achetent un mouton qu'ils partagent entr'eux, comme je l'ay dit ailleurs au sujet des Caravanes. Comme ces troupeaux partent vers le mois d'Octobre, & qu'il demeurent cinq ou six mois en chemin, il y a de quoy s'estonner comme ils peuvent resister, sur tout quand les neiges couvrent la terre, & qu'on ne trouve ni paille ni foin pour leur donner. Car on marche quelquesfois deux ou trois jours sans trouver aucun vilage, & alors ceux qui conduisent ces troupeaux coupent des branches d'arbre, & les moutons en mangent l'écorce.

Autresfois les marchands Joüailliers pouvoient tirer de la Perse quelques turquoises de vieille roche; mais depuis quinze ou vingt ans il ne s'y en trouve plus, & à mon dernier voyage je ne pus en recouvrer que trois qui estoient raisonnablement belles. Pour des turquoises de la nouvelle roche on en trouve assez; mais on en fait peu d'état, parce qu'elles ne tiennent pas leur couleur, & qu'en peu de temps on les voit devenir vertes. Voila tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier des manufactures & des marchandises de la Perse.

CHAPITRE XIII.

De la Iustice & de la Police des Persans.

LA justice se fait fort exactement & fort promtement en Perse, les procez y estans ordinairement vuidez sur le champ, sans qu'il soit besoin d'Avocats ni de Procureurs, & sans aucune chicane. Il ne s'ensuit pas pour cela que les Officiers de Justice ne soient aisez à corrompre; mais dans les exactions injustes qu'ils font le plus secretement qu'il leur est possible, ils sont plus aisez à contenter que les Turcs, & d'ailleurs si leurs injus-

tices ſont découvertes, on s'en plaint au Roy qui ne leur pardonne point.

Les Kans ou Gouverneurs rendent la juſtice dans leurs Provinces comme repreſentans la perſonne du Roy ; mais outre cela le Roy met dans chaque ville un Divan-Begui qui ne dépend que de lui, & le Kan y met un Deroga qui eſt comme en France le Lieutenant Criminel. C'eſt lui qui prend connoiſſance & qui fait juſtice des vols, des bateries & des meurtres, & qui a l'œil ſur les maiſons de debauche comme j'ay dit ailleurs. Cet Officier a ſous lui un *Aatas*, qui eſt comme un Chevalier du Guet, & qui va de nuit avec ſes archers par les ruës pour empeſcher les deſordres, & mener en priſon ceux qu'il trouve dehors à heure indüe s'ils ne lui donnent point de bonnes raiſons. Il y a encore un *Kelonter*, c'eſt à dire le premier, ou le plus grand, & c'eſt ce qu'eſtoit parmi les Romains le Tribun du peuple, & ce qu'eſt en France le Prevoſt des marchands. Ce Kelonter ne dépend que du Roy qui en met un dans toutes les villes, & il eſt de ſa charge de défendre le peuple contre les injures & vexations des Gouverneurs.

Pour ce qui eſt du meurtre, il eſt tres-ſeverement puni, & ſans que l'argent puiſſe ſauver le coupable. Quand on s'eſt ſaiſi du meurtrier on le meine devant le Divan-Begui qui en fait faire brieve juſtice. C'eſt la coûtume, je l'ay remarqué ailleurs, de livrer le criminel aux parens du défunt, à qui il eſt permis de s'accommoder avec le meurtrier pour de l'argent ; mais de pareils accommodement ſont en horreur parmi les Perſans, & par conſequent ſont rares, ceux qui veulent s'y reſoudre eſtans diffamez pour toute leur vie & n'oſans plus ſe montrer. Les parens du mort menent le criminel au lieu du ſuplice, & ſans qu'il reçoive conſolation de perſonne le font cruellement mourir, & en ſont eux-mémes les bourreaux. J'ay donné ailleurs des exemples de cette maniere de juſtice, & j'y ajoûteray encore celui-ci qui me vient en la memoire.

Quelques païſans d'autour de Schiras s'allant plaindre au Kan, que l'on avoit détourné les eaux qu'on fait aller par le canal dans tous les champs, le Kan envoya un de ſes mignons (on entend aſſez ce que ce terme veut dire) pour découvrir d'où le mal pouvoit venir, & en quel lieu des environs on avoit détourné l'eau. Ce favori partit de Schiras en bon équipage & avec bonne proviſion de vin, & rencontrant ſur le ſoir un jeune Seigneur qui retournoit de la chaſſe avec du gibier, il l'invita à joindre ſa

chaſſe

chaſſe avec ce qu'il avoit de ſon coſté & à faire une petite débauche. Ce jeune Seigneur nouveau marié & bien-fait de ſa perſonne donna dans la vuë du favori, qui obtint qu'il paſſeroit avec lui une partie de la nuit à ſe divertir à boire. La tente du favori fût dreſſée proche d'un village, & ils ſe mirent à ſouper joyeuſement enſemble. Le nouveau marié n'ayant point de tente, apres s'eſtre retiré dans une chambre qu'il avoit fait preparer dans le village, fut tout étonné que l'autre le vint trouver, & le ſolliciter fortement de ce que nous avons horreur de nommer. Il s'en défendit d'abord par des paroles aſſez vertes, luy remontrant qu'il s'adreſſoit mal, & qu'il devoit plûtoſt aller cuver ſon vin, ſans oſer le maltraiter davantage parce qu'il eſtoit favori du Kan. Mais celuy-cy perſiſta encore, & voyant enfin qu'il ne gagnoit rien, de rage de ne pouvoir parvenir à ſon but & de honte de s'eſtre ainſi découvert, tire ſon poignard & tuë méchamment le jeune Perſan. Ce coup eſtant fait il s'enfuit & ſe retire dans les montagnes; mais le bruit du meurtre s'eſtant répandu, la veuve, la mere & la ſœur du mort vont incontinent tout en larmes demander juſtice au Kan. Je viens de dire que c'eſt la coûtume qu'en ces rencontres les parens du défunt vont demander le ſang, lequel s'aprecie & ſe paye par argent ſi la partie qui pourſuit en eſt contente, ce qui arrive tres-rarement à cauſe de l'opprobre qui ſuit ces lâches accommodemens. Ainſi on leur livre le criminel lié & garoté, & ils exerçent ſur luy toutes les cruautez que la paſſion leur ſuggere, juſqu'à ce qu'ils ayent pleinement aſſouvi leur vengeance par ſa mort. Le Kan qui aimoit ſon mignon & vouloit tâcher de le ſauver, fit connoiſtre à ces femmes qu'il donneroit une ſomme d'argent conſiderable ſi elles vouloient ceſſer leur pourſuite; mais voyant qu'elles n'y vouloient en aucune ſorte preſter l'oreille, & qu'elles le menaçoient de s'en plaindre au Roy s'il ne leur mettoit le coupable entre les mains, il fut contraint de le faire chercher & de l'envoyer à Iſpahan, leur diſant qu'il ne pouvoit juger de l'affaire & qu'il la remettoit toute entiere au Roy. Ces femmes affligées ſe rendirent à la Cour, & demanderent juſtice au Roy avec tant d'inſtance, que bien qu'il eût peut-eſtre envie de pardonner au coupable en faveur du Kan, il le leur abandonna à la fin & leur dit qu'elles ſe payaſſent de ſon ſang. En meſme temps il fut mené au Meydan, où la veuve lui perça le cœur de ſon poignard, la mere redoubla, & la ſœur enſuite, & toutes trois recüillant le ſang dans une coupe, le bûrent pour étancher la ſoif qu'elles avoient euë de ſe venger.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en ce qui regarde les meurtres qu'on obſerve exactement la juſtice en Perſe ; on la rend de meſme pour les deſordres qui ſe commettent dans les maiſons de débauche, & j'en donneray ſeulement deux exemples au Lecteur. Un jeune marchand Hollandois eſtant arrivé à Iſpahan ſe fit habiller d'abord à la Perſienne, & fut le ſoir dans un lieu de joye où il trouva quelques Perſiens, avec leſquels ayant pris querelle & s'eſtant batu, il ſe retira aſſez maltraité. Le Trucheman des Hollandois alla s'en plaindre pour luy à l'Athemat-doulet qui l'apprit au Roy, & le Roy commanda qu'on fiſt venir devant luy les gens qui avoient maltraité le Hollandois, & le Trucheman avec eux. A la demande que le Roy leur fit pourquoi ils avoient batu un étranger (car les étrangers ſont fort ſupportez en Perſe) les autres ayant répondu qu'ils n'avoient point vû d'étranger en ce lieu-là, mais ſeulement un homme vêtu a la Perſienne ; alors le Roi dit au Trucheman que ſi l'Hollandois eut eſté vêtu à la mode de ſon païs, les autres l'auroient connu pour étranger, & ne luy auroient aſſurément point fait de mal, & que la choſe s'eſtant paſſée de cette maniere il n'y avoit pas lieu de les châtier.

Il arriva un jour qu'il ſe fit grand deſordre dans un de ces lieux de débauche, où la femme qui le tenoit avoit proſtitué ſa propre fille. Le Roi l'ayant ſçû ordonna qu'on precipitât la mere du haut d'une tour, & que la fille fût dechirée par des chiens que le Roi fait nourrir pour de ſemblables ſupplices. Pour les accoûtumer au carnage on leur jette tous les matins quantité de teſtes de mouton concaſſée, & c'eſt là leur ſeule nourriture.

On garde ſur tout en Perſe un tres-bon ordre pour la ſeureté des chemins, de quoy je n'ay parlé qu'en general en quelques endroits de mes relations. Il faut donc ſçavoir qu'en de certaines diſtances, & particulierement aux lieux où il y a de l'eau, & où il faut neceſſairement paſſer, on poſe des Gardes appellez *Radars* ou *Raders* pour courir au moindre brüit d'un vol, & qui demandent à tous ceux qui paſſent où ils vont & d'où ils viennent. S'il arrive qu'ils ne répondent pas comme il faut, ou qu'ils ſe coupent dans leurs réponſes, on les mene d'abord au Gouverneur le plus proche pour les châtier s'ils ſe trouvent convaincus de quelque vol. Ces Radars ſont tellement poſtez dans toute la Perſe, qu'il ne faut qu'envoyer aux lieux où ils ſe tiennent pour ſçavoir ce que ſeroit devenuë une perſonne qui auroit fait une mauvaiſe action. Il eſt en effet comme impoſſible

de se sauver de la Perse tous les passages estant bien gardez, & si quelqu'un tâchoit de s'écarter par des montagnes ou autres lieux non hantez, ces Radars qui courent par tout s'en saisiroient par soupçon, comme d'une personne qui ne va pas son droit chemin.

La Caravane partant un jour de Tauris pour Ispahan, il y eut un miserable qui s'avisa de dérober une valise pendant l'embarras que le depart de la Caravane cause d'ordinaire, & se sauva à travers champ ne sçachant pas les chemins. Le marchand s'étant apperçû du vol qu'on luy avoit fait, fut se plaindre au Gouverneur qui aussi-tost le fit chercher dans la ville. Mais cette recherche ayant esté inutile, il envoya promptement ordre aux Gardes des chemins d'en faire une exacte perquisition, & de le luy envoyer dés qu'ils s'en seroient saisis. Le voleur aprés avoir erré quelque temps dans des campagnes arides, fut contraint par la soif d'abandonner la valise pour venir chercher de l'eau. Les Radars l'ayant examiné sur ce qu'il venoit seul & à travers champ, & le voleur s'estant mal tiré d'affaire à une telle demande, se saisirent de luy & le menerent au Gouverneur. Il fut bientost convaincu & en mesme temps condamné à la mort, les voleurs ne pouvant jamais esperer de grace. On les punit par divers supplices. Tantost on les attache par les pieds à la selle d'un chameau la teste pendant en bas, & on leur ouvre le ventre. Tantost on met le criminel entre quatre petites murailles qui luy serrent le corps, & qu'on éleve autour de luy jusques au col la teste seule restant dehors, & après luy avoir mis par charité une pipe à la bouche, on le laisse mourir de la sorte sans autre secours. Il arrive quelquefois qu'un passant à la priere du patient luy donne un coup de sabre sur la teste pour l'empescher de languir, ce que pourtant la justice défend de faire. Les Persans ont encore un autre supplice fort cruel, qui est de maçonner quatre murailles qui entourent le patient tout nud, puis d'y verser du plâtre dissous & coulant, qui venant à s'endurcir empesche la respiration de ce miserable, qui crie sans pouvoir crier qu'avec peine, & qui meurt ainsi comme enragé. Mais le supplice le plus cruel de tous, est de monter le patient sur un cheval avec un bâton par derriere qui luy tient les bras ouverts. Alors avec un coûteau on le larde en divers endroits du corps de chandeles allumées qui brûlent enfin ce miserable, comme je l'ay representé dans l'histoire de la rebellion du Prince de Jasques. Estant un jour en la compagnie du Pere Jaques de Nice de l'Ordre des Carmes qui estoit en ces païs-

là pour Viſiteur, comme nous allions d'Iſpahan à Schiras à deux lieuës de cette derniere ville nous rencontrâmes trois de ces ſuppliciez qui nous demanderent en grace de hâter leur mort; mais nous ne pûmes nous reſoudre à leur rendre cét office, & nous leur fiſmes ſeulement donner par nos valets à chacun une pipe de tabac qu'ils ſouhaiterent d'avoir.

Pour ce qui eſt de ceux qui commettent des vols dans les villes, voicy leur ſupplice. Aprés qu'on les a attachez la teſte en bas au pommeau de la ſelle d'un chameau, on leur fend le ventre, & on les promene de la ſorte par les ruës, en criant devant le patient; *Le Roy l'a fait punir pour un tel crime.* S'il n'eſt pas encore mort aprés avoir achevé le tour, on le pend au premier arbre ou gibet, & on l'enterre aprés qu'il a expiré.

Les Radars n'ont pas beaucoup de gages, ce qui les oblige de tirer des paſſans ce qu'ils peuvent honneſtement, repreſentant aux marchands qu'ils veillent pour eux, qu'ils ont beaucoup de peine pour entretenir la ſeureté des chemins, & leur faiſant enfin connoiſtre qu'ils meritent quelque choſe. Ils ne prennent de chaque charge qu'un petit droit, c'eſt à dire un peu plus d'un chameau que d'un mulet, d'un mulet que d'un cheval, & d'un cheval que d'un aſne; mais tout ce qui eſt pour la bouche ne paye rien.

S'il arrive donc qu'un marchand ſoit volé, le Gouverneur de la Province où le vol s'eſt fait en doit répondre, & payer le prix de la marchandiſe volée au marchand intereſſé, lequel en eſt crû à ſon ſerment & à ſon livre. Les Gouverneurs ſont fort exacts à ſatisfaire les marchans dans ces rencontres, parce qu'ils apprehendent qu'eſtans arrivez à Iſpahan ils n'aillent porter leurs plaintes au Roy. Je parle comme ſçavant de ce bon ordre obſervé dans toute l'étenduë de la Perſe, ayant eſté rembourſé de deux balots que l'on m'avoit pris comme je revenois des Indes à Iſpahan. Eſtant preſt à partir d'un Carvanſera nommé *Machet*, il ſe trouva qu'en chargeant mes chameaux les Chameliers reconnurent qu'il me manquoit deux bales de marchandiſe. Auſſi-toſt ils m'en vinrent avertir, & ſans perdre temps je montay à cheval accompagné de quelques marchands de la Caravane & de mes Chameliers, pour retourner à une ville appellée *Iahron* entre Lar & Schiras où nous avions paſſé le jour precedent. Je fis ma plainte à celuy qui commandoit en ce lieu-là, & en ayant eſté aſſez bien receu il me dit que je viſſe mon livre pour ſçavoir ce que mes balots me coûtoient d'achat & de doüane. Il ſe trouva qu'ils me

revenoient à quatorze cent piaſtres, & le Gouverneur ſur ma parole & ſur mon livre, & ſur la foy des témoins qui aſſuroient que la choſe eſtoit, s'offrit de me payer cette ſomme. Mais il me témoigna que je l'obligerois de ne prendre l'argent qu'à mon retour d'Iſpahan, & comme c'eſtoit une choſe qui m'accommodoit je luy fis tres-volontiers ce plaiſir. A mon retour à Jahron j'envoyay un de mes gens le ſalüer de ma part, & lui dire que jaurois le lendemain l'honneur de le voir. Mais il n'attendit pas juſqu'au l'endemain; car dés le jour méme il m'envoya mon payement en or, avec un preſent de trois bouteilles de vin, d'un mouton, d'un chevreau, & d'un plat de dates fraîches, qui ſont les meileures de toute l'Aſie. Mais ce neſt pas aſſez de dire qu'elles ſont les meilleures (& c'eſt une remarque que je dois faire en paſſant de peur qu'elle ne m'échape) car elles ont une qualité toute particuliere qui les rend excellentes, & qui peut les faire paſſer pour une eſpece de confiture, eſtant naturellement couvertes comme d'un miel ou ſyrop dans lequel il ſemble que ce beau fruit ſoit confit. On les tranſporte en divers endroits de la Perſe, & en deux manieres; ou en branche dans des caiſſons en laiſſant neuf ou dix dates plus ou moins à chacune; ou le fruit ſeul ſans la branche dans de petits pots de grais qui en tiennent juſques à deux ou trois livres.

Puiſque je ſuis ſur le diſcours des chemins, il ne ſera pas hors de propos que je faſſe icy mention d'une choſe qui ſe pratique en Perſe, & qui ne ſe pratique aujourd'huy en aucune autre region du Levant. C'eſt touchant les Couriers que l'on appelle *Chapars*, qui ſont ceux qui portent les dépeches du Roy aux Gouverneurs des Provinces, & des Gouverneurs au Roy. Lorſqu'un de ces Couriers part, l'Ecuyer du Roy ou du Gouverneur luy donne un cheval avec un homme qui court aprés pour le ramener; & quand ces Couriers rencontrent un Cavalier ils ont droit de le démonter, ce qu'ils font ſouvent ſur tout quand ils ſentent que leur cheval eſt las, & c'eſt au Cavalier démonté à courir aprés ſon cheval, ou à envoyer quelqu'un pour le querir. Quelques-fois ces Couriers abuſant de leur pouvoir, un quart-d'heure aprés qu'ils ont changé de cheval, s'ils rencontrent quelque autre Cavalier qu'ils jugent mieux monté qu'eux ils ne manquent pas de luy ôter ſon cheval, ſans que le Cavalier oſe reſiſter bien qu'il fût le plus fort & en compagnie de quelques autres; car il n'y auroit point de remiſſion pour celuy qui auroit ſeulement touché du bout du doigt un de ces Chapars. Quel-

quesfois auſſi le Courier ſe trouvant bien monté ſe contente de donner la peur au Cavalier qu'il rencontre, & fait ſemblant de luy ôter ſon ſon cheval, ce qui oblige le Cavalier à luy donner quelque choſe, & ce ſont-là les petits profits de ces Couriers. Mais il leur eſt défendu d'en uſer de méme envers les Francs, &ayant rencontré pluſieurs fois de ces Chapars ils ont paſſé outre ſans me rien dire, & quelquefois auſſi je leur ay preſenté une taſſe de vin dont ils me ſçavoient bon gré. Il y avoit autresfois en Turquie de ces ſortes de Couriers; mais Sultan Amurat ayant ſçû que ceux qu'on démontoit luy donnoient mille malédictions, établit des maiſons de poſte dans de raiſonnables diſtances, faiſant tenir dans chacune ſept ou huit chevaux que le païs eſtoit obligé d'entretenir, & ce bon ordre n'ayant point changé depuis, le voyageur n'eſt pas ſujet en Turquie aux incommoditez qu'il faut eſſuïer en Perſe.

Comme c'eſt principalement pour les vivres que la police eſt établie dans les Eſtats, celle de la Perſe pour ce regard là eſt des meilleurs du monde. Il y a un *Mohteſeb*, qui eſt comme un Juge de Police, pour mettre le prix aux denrées, & il eſt ſecondé de trois ou quatre Aſſeſſeurs. Tous les premiers jours de la ſemaine on crie publiquement la taxe du poids de chaque choſe, & ces Juges de Police tiennent conſeil cependant, pour voir ſi l'on devra hauſſer ou rabaiſſer de prix les vivres pour la ſemaine ſuivante. Cét ordre fut établi par le Grand Cha-Abas, & s'obſervoit durant ſon regne beaucoup plus regulierement qu'il n'a eſté obſervé depuis; & il faut remarquer avant que de paſſer outre, que dans la Perſe tous les vivres ſe vendent au poids, & non pas à la meſure. Avec ce bon ordre on peut envoyer un enfant pour acheter tout ce que l'on veut, & ſi la choſe n'agrée on eſt obligé de la reprendre & de rendre l'argent. Si quelqu'un avoit vendu à faux poids, ou un denier ſeulement outre la taxe, il ſeroit puni en meſme-temps. Le ſupplice ordinaire eſt de faire porter à ceux de qui on a decouvert la tromperie un grand *Tahté kolas*, qui eſt un bonnet haut comme nos ruche à miel que l'on leur met ſur la teſte avec une clochete penduë au col. Dans cet équipage un Officier de ville les promene le long des ruës pour les expoſer à la riſée du peuple; apres quoy ils payent quelque amende, & reçoivent des coups de bâton ſur la plante des pieds. Quelquefois le châtiment eſt plus rude, comme il arriva à un boulanger & à un rotiſſeur d'Iſpahan, dont j'ay fait l'hiſtoire en parlant du regne du grand Cha-Abas.

Si la police n'eſtoit tres-bien obſervée au regard des vivres, les pauvres gens & tout le menu peuple ſouffriroient beaucoup. Car les artiſans qui travaillent le long du jour dans des boutiques eloignées de leurs maiſons, où leurs femmes demeurent eternellement enfermées autour de leurs petits jardinages, ne mangent à midy que quelques fruits ſelon la coûtume du pays, & le ſoir quand ils quitent leur beſogne ils vont ſe pourvoir de pain & de viande boüillie & rôtie, dont il y a toûjours grande proviſion dans les marchez. Comme j'ay remarqué qu'il n'y a preſque point de bois en Perſe, & qu'on ne ſe ſert pour la cuiſine que de broſſailles, de fiente de vache, de crottes de chameau & de chevre, & d'autres choſes de cette nature, on appreſte pour le ſoir dans les marchez quantité de viandes dans de grandes chaudieres pour le menu peuple qui eſt ocupé le jour au travail. C'eſt ce qui fait que l'on tient ſi exactement la main à la police, afin que tant de pauvres artiſans ne ſoient pas trompez.

J'ay fait voir ailleurs par l'exemple d'un Gouverneur de Kom, qui fut ſeverement puni pour avoir oſé mettre un leger impoſt ſur quelques denrées, comme on aime en Perſe le bon ordre & la juſtice, & j'ajoûteray ſeulement pour concluſion de ce chapitre ce que je vis un jour à Tauris. Un boulanger de la ville vint ſe plaindre au Kan que le Juge de police ne rehauſſoit point le pain, & qu'il n'y avoit pas moyen d'y trouver ſon compte. Le Kan luy repreſenta que cela n'eſtoit pas de ſa charge, & que c'eſtoit au Magiſtrat à y pouvoir. Mais l'autre ſe flatant que le Kan pourroit faire de ſon authorité ce qu'il ſouhaitoit, le Juge de police n'en voulant rien faire, s'aviſa de luy envoyer en preſent cinquante tomans. Le Kan voyant le mauvais deſſein & la friponnerie du boulanger qui pretendoit s'enrichir aux dépens du peuple, & qui avoit d'ailleurs ſi mauvaiſe opinion de luy que de croire qu'il fût capable de vendre la juſtice, commanda qu'on le menât à la place, & qu'on luy donnât des coups de bâton ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il fit aporter cinquante autres tomans, que le Kan fit diſtribuer ſur le champ au pauvre peuple, faiſant rabaiſſer le pain de quelque choſe au lieu de le rehauſſer.

CHAPITRE XIV.

Des mœurs & coûtumes des Perſans.

LEs mœurs & coûtumes des peuples ſuivent d'ordinaire leur Religion. Les Perſans ne gardent pas le nom de leur race, mais à la maniere des Juifs pour ſe diſtinguer entr'eux, & quand ils veulent nommer quelqu'un, ils diſent tel fils d'un tel. Quand on vient à circoncire un enfant, & luy donner un nom, ils en écrivent trois ou quatre dans des billets qu'ils font tirer au ſort par un enfant, & ſuivant le billet qu'il tire l'enfant aura nom. Pour ce qui eſt de la circonciſion ils n'ont point de temps determiné comme les autres Mahometans; ils la font le plus ſouvent en bas âge, afin que l'enfant ait moins de douleur que s'il eſtoit dans un âge plus avancé. La pluſpart des femmes qui ſont ſteriles avalent ce que l'on coupe à l'enfant, & croyent que cela eſt capable de leur ouvrir la matrice.

Les Perſans generalement ſont fort portez à ſçavoir l'avenir, & tiennent les Aſtrologues pour d'illuſtres perſonnages, & les conſultent comme des oracles. Le Roy en a toûjours trois ou quatre auprés de ſa perſonne pour luy dire la bonne ou la mauvaiſe heure. On vend tous les ans en Perſe l'Almanac qu'on appelle *Takuïm*, qui eſt proprement une Ephemeride, & il contient les longitudes & latitudes des planetes, les conjonctions & oppoſitions, & autres choſes ſemblables. Ce Takuïm eſt plein de predictions ſur les guerres; les maladies, & les diſetes; Il marque les temps qui ſont bons à ſe vêtir de neuf, à ſe ſaigner, à ſe purger, à voyager & autres choſes de cette nature. Ils donnent une entiere creance à ce Takuïm, & qui en peut avoir un ſe gouverne en toutes choſes ſelon ſes regles. D'autres pour ſçavoir ſi une affaire leur doit reüſſir ou non, vont chez un Docteur de la loy, & le prient d'ouvrir *El Couran* le livre, pour leur dire quel en ſera le ſuccez. Ce Docteur en prononçant je ne ſçay quels mots inconnus au vulgaire ouvre le livre, & s'il trouve d'abord des commandemens affirmatifs, il dit que l'entrepriſe aura un heureux ſuccez; mais s'il en trouve de negatifs, c'eſt une choſe à ne pas pourſuivre. De cette maniere ils jugent aſſez mal de l'avenir, comme il arriva un jour à l'égard d'un jardinier nommé Iſmaël qui ſervoit chez les PP. Capucins. Il voulut ſçavoir s'il auroit du profit

El-couran, c'eſt le livre de la loy par excellence, de meſme que nous diſons la Bible,

profit d'un bœuf qu'il avoit deſſein d'acheter, & fut trouver le Moulha pour le conſulter ſur cette affaire. Le Moulha l'aſſeura qu'il recevroit beaucoup d'avantage de cet achat ; mais le bœuf acheté mourut trois jours aprés, de quoy le jardinier fut bien ſurpris. Un Pere Capucin ayant ſçû la choſe pour confondre le Moulha luy reprocha la fauſſeté de ſa ſcience ; mais cet homme plein de malice & de fourberie dit pour ſon excuſe que Dieu voyoit bien que ce jardinier avoit cet argent tout preſt à le porter aux lieux de debauche, & que pour empeſcher qu'il ne commît ce peché il le luy avoit oſté par cette adreſſe, eſtant juſte qu'il fût puni de ſa mauvaiſe intention par la perte de ſon bœuf.

Ils ont de plus le *Ramelé*, qui eſt une eſpece de divination par les points combinez en pair & impair comme des dez à joüer, & de ce métier-là les *Rammals* tiennent boutique, tâchant d'attraper quelque argent en devinant. S'ils voyent le monde venir, ils ont des gens apoſtez qui ſe preſentent la main fermée, & demandent au Rammal s'il pourroit dire ce qu'ils cachent dans leur main. Alors pluſieurs perſonnes s'aſſemblent, & le Rammal fait l'empeſché en roulant certains dez qu'ils appellent *Kiabetain*, c'eſt à dire des cubes, où il y a, comme j'ay dit, des points pairs & impairs. Ainſi aprés que beaucoup de monde s'eſt amaſſé, il dit de point en point ce que ſon affidé a dans la main, & celuicy contre-faiſant l'étonné excite par ſon exemple les niais à ſe hazarder de perdre quelque choſe pour une bourde qu'on leur debite. Ils ont encore le *Faal*, qui eſt d'ouvrir un livre pour ſçavoir par les nombres pairs & impairs la bonne & mauvaiſe fortune. Pour ce qui eſt de l'explication des ſonges, le rêveur eſtant aſſis dit les choſes à venir à celuy qui les demande conformément à ce qu'il dit les avoir vûës en ſonge. Il a devant luy un grand livre ouvert plein de marmouſets & autres groteſques, pour tenir les gens en ſuſpens & tâcher de leur montrer dans ſon livre quelque fantômes approchant de ce qu'ils diront avoir vû la nuit. Ainſi il tire quelque choſe de ces gens credules, par l'eſperance qu'il leur donne qu'il leur predira infailliblement ce qu'il leur doit arriver. Ces fourbes ſe tiennent d'ordinaire autour du Palais du Roi où s'amaſſent les faineans, & on en voit auſſi vers le chemin de Zulfa où ils tâchent d'amuſer les paſſans par leur babil.

Les Perſans ſont fort portez aux ſales paroles & aux injures, & quand deux hommes ont querelle enſemble, au lieu de ſe ba-

tre à coups de poing, ils se batent à coups de langue & se maudissent l'un l'autre. Mais on n'entend point sortir de leur bouche aucun blasphême contre Dieu, comme de la bouche de nos Europeans ; & s'ils entendoient jurer Dieu ou se donner au diable, ils s'écriroient tous étonnez : *Cet homme-là est il fou qui se donne au diable à credit & renonce au paradis ?* Quand ils veulent affirmer une chose, tous leurs juremens sont *Ser aziré-cha*, par la teste cherie du Roy ; & *Erva pigumber*, par l'esprit du Prophete, ces deux juremens ayant autant de poids l'un que l'autre. Je me souviens à ce sujet que passant un jour de Galata à Constantinople avec quelques gens de l'Ambassadeur de France, nous nous arrêtâmes sur le rivage à voir deux Turs qui estoient aux mains. Aprés que l'on les eut separez, l'un d'eux se mit à dire mille injures à l'autre, & celui-cy les ayant écoutées fort patiemment ; pour toutes les imprecations, luy dit il, que tu viens de vomir contre moy, je ne te souhaite qu'un mal, qui est que ton ame n'ait non plus de repos en l'autre monde, que le chapeau d'un François en a en celui-cy. Nous ne pûmes que rire de la pensée boufonne de ce Turc, à qui elle vint sans doute en voyant de quelle maniere nous nous saluons l'un l'autre, & que nous avons à toute heure le chapeau à la main.

Les Persans sont naturellement fort dissimulez & grands flateurs, & ils recherchent avec grand soin les moyens d'acquerir de l'estime, ce qui fait leur plus forte ambition. Ils aiment fort à recevoir des presens & à en faire, & sur tout les Grands. Si l'on fait un present au Roy on en fait faire l'estime, & selon qu'il est estimé il faut envoyer dix pour cent en argent au grand Portier, & cinq pour cent à son Lieutenant. C'est un droit que le Roi luy a octroyé, & si on ne luy envoye pas de bonne volonté il se fait payer par force ; comme je l'ay vû pratiquer envers un deputé de la compagnie Hollandoise qui ne vouloit pas payer les dix & les cinq pour cent.

Le luxe & la dépense vont à l'excez dans la Perse, & je l'ay assez fait voir en divers endroits de cette relation. Les Grands sont superbes dans leur équipage, les harnois de leurs chevaux sont couverts d'or & d'argent, & ils se piquent d'avoir quantité de domestiques, dont les noms & les offices sont proportionnez à ceux de la maison du Roi.

Les Persans ont accoûtumé de s'entrevisiter à toutes les festes solennelles, pour se souhaiter les uns aux autres une bonne feste. Les plus puissans se tiennent au logis pour attendre les visites de

ceux qui ſont moindres qu'eux ; puis à leur tour montent à cheval pour leur aller rendre la pareille. Les Courtiſans continuent ces viſites toute l'année, & vont chez les plus grands Seigneurs, demeurant dans le Divan ou la Salle juſqu'à ce qu'ils ſortent du Haram où ſont leurs femmes. Quand ces Seigneurs entrent dans la Salle, ils font une inclination en mettant la main ſur l'eſtomac pour ſalüer la compagnie qui les attendoit. Apres quelques complimens ils montent à cheval ſuivis de ceux qui les ſont venus viſiter, & qui les acompagnent chez le Roy pour recevoir quelque grace de luy par leur faveur. Les graces que le Roi fait d'ordinaire à de telles gens, ſont de les envoyer de ſa part à un Kan ou Gouverneur de Province, pour luy porter un oyſeau ou le Calaat dont ſa Majeſté luy fait preſent, avec ordre de donner au Porteur une ſomme raiſonnable Le Kan reçoit ce preſent comme un treſor, bien que le plus ſouvent il ne vaille pas beaucoup, & délivrant au Porteur l'argent ordonné, luy fait de plus preſent de ſon côté, & luy donne le plus de marques qu'il peut de la joye qu'il reſſent d'avoir eſté dans la memoire du Roi par l'envoy de cet oyſeau ou du Calaat.

Le Roi envoye aſſez ſouvent aux Gouverneurs de Province pour marque d'honneur & de bienveillance un riche habit qu'on appelle *Calaat*. Ce Calaat dont j'ay eu occaſion de parler ailleurs, & que je veux mieux dépeindre au Lecteur en cét endroit, eſt un habit à la Perſienne qui eſt d'ordinaire de toile d'or & d'argent. Cela ſert à ces Gouverneurs pour augmenter leur pouvoir, & leur donner plus d'autorité ſur les peuples, qui voyant leur Kan cheri du Roy ont pour luy d'autant plus de crainte & de reſpect. Lorſque ces faveurs manquent, les Gouverneurs les obtiennent par le moyen des preſens qu'ils font aux favoris du Roi & autres Grands de la Cour.

Le Kan averti que le Calaat lui vient, ſort de la ville & va au devant ſuivi de tous ſes Officiers & des principaux du lieu avec la plus grande partie du peuple. Il faut auſſi que toutes les Baladines s'y trouvent, avec les trompetes, les tambours & d'autres joüeurs d'inſtrumens. Le rendez-vous eſt ordinairement dans un jardin à une ou deux lieuës de la ville, où eſt l'Envoyé du Roy qui apporte le Calaat. Auſſi-toſt que le Gouverneur l'apperçoit il fait un grand ſalut & une priere pour le Roy, rendant graces à Dieu de ce que le Roy l'a dans ſa memoire. Enſuite il met le Calaat ſur ſon corps, & ce Calaat que le Roy envoye eſt ſelon la qualité du Gouverneur. Car à quelques-uns il n'envoye que

la robe seulement ; à d'autres il envoye la robe & le manteau ; & à d'autres outre la robe & le manteau, la ceinture & la toque ; mais si c'est à un des plus gands du Royaume, il envoye aussi le sabre & la canjare. Quand les Ambassadeurs reçoivent le Calaat, il y a souvent de grandes contestations. Car on les traite selon le lieu d'où ils viennent, & si l'Ambassadeur ne vient d'un Grand Prince, on ne veut pas luy donner le sabre & la canjare. A quelques-uns on donne la canjare & non le sabre ; & a d'autres le sabre & non la canjare, & ces deux pieces sont ordinairement couvetes de pierreries. Le Kan estant revêtu du Calaat rentre dans la ville avec tout le peuple, va à la maison du Roy (car dans chaque ville il y en a une) baise les colomnes de la porte, & fait là quelques prieres pour la prosperité de la personne du Roy. En suite il retourne chez luy où il y a grand festin, montrant ce Calaat à tous ceux qui lui viennent dire *Moubarek bachet*, c'est à dire, *Que cecy soit beni & de bon augure.*

Les Persans sont peu adonnez au jeu, comme aussi la loy défend tous les jeux de hazard, & le droit que prend le Mechaldar bachi est pour amende & châtiment aux joüeurs. Il à pour cét effet des espions, à qui les marchands & autres gens de moindre étofe n'osent refuser l'entrée de leurs maisons ; mais pour les gens de qualité Ils se moquent de ces espions & ne payent rien, comme je l'ay remarqué dans le dénombrement des Officiers de la Maison du Roy. Entre les jeux des Persans il y a une maniere de jeu de cartes appellé *Gengefé*. Nous n'avons que quatre marques aux nôtres, mais ils en ont huit aux leurs. Ils ont aussi une espece de tric-trac, & c'est à ces deux jeux-là qu'ils joüent le plus souvent. Les gens de boutique ont dans les ruës un certain jeu avec des petites bales de pierre marbrées, & c'est à peu prés comme le jeu de la fossete de nos enfans. Ils n'ont point de jeux de paume ni de jeux de boule, & ils ne se les peuvent imaginer. Quoy qu'ils disent qu'il leur est défendu dans la loy de joüer de l'argent, ils pechent souvent contre la défense ; mais ils en joüent fort peu, & ordinairement le donnent aux pauvres. Quoy que Mahomet défende aussi de faire des vaisseaux d'or & d'argent & de s'en servir, disant que le metal doit estre laissé libre pour le commerce des hommes & pour les monnoyes, il n'y a que ceux qui sont dans l'impuissance d'avoir de l'argent qui observent cette loy ; mais les riches ne font point de scrupule de la transgresser, & d'avoir plusieurs ustensiles d'or & d'argent pour leur service,

Ni les Perſans ni tous les Orientaux ne ſçavent ce que c'eſt que des promenades comme nous les faiſons, & ils ne peuvent aſſez s'étonner de nous voir marcher dans une allée de jardin, puis revenir ſur nos pas, & ainſi continuer deux ou trois heures. Eux au contraire font étendre un tapis au plus beau lieu d'un jardin pour s'aſſeoir deſſus & contempler la verdure. S'ils ſe levent ce n'eſt que pour ceüillir du fruit & en manger; & ils en font beaucoup d'état quand ils les ceüillent eux-mémes, ne mangeant pas volontiers des choſes qui ont eſté maniées.

Les hommes ne danſent point, il n'y a que les filles de joye que l'on appelle aux feſtins, là où à viſage découvert elles danſent & font mille poſtures pour divertir la compagnie. Ils ont auſſi des joüeurs de gobelets qui ne cedent point aux noſtres en ſubtilité. Nos Charlatans prennent des boutons ſous leurs gobelets, ceux-cy comme plus habiles ſe ſervent de gros œufs de poule, & en general ils ont beaucoup plus d'adreſſe en toutes choſes. Ils vont joüer dans les lieux où ils ſont appellez, & dans les places publiques. Leur farce finie ils font mille plaiſantes poſtures en demandant quelque choſe aux aſſiſtans, à qui il eſt libre de leur jetter quelque petite piece, ou de ne leur rien donner. J'en ay vû pluſieurs fois qui ont attaché une corde au haut d'une tour, & l'autre bout ſur la place, & qui ont monté tout droit le long de la corde, de la place au haut de la tour avec un contrepoids dans les deux mains, dévalant enſuite par la meſme corde droit à reculons. A chaque pas qu'ils font ſur cette corde, ils la mettent entre le gros orteüil & l'autre doigt du pied qui ſerre bien, & comme cela montent & dévalent, ayant quelquefois un enfant ſur le col qui embraſſe l'homme par le front.

La ſuperſtition regne parmi les Perſans autant ou plus que parmi les Turcs. Avant que de faire leur priere ils ſont obligez de ſe laver, & dans chaque maiſon ils ont un reſervoir d'eau, laquelle comme bien ſouvent croupie eſt d'ordinaire pleine de vers, veu qu'en pluſieurs lieux de la Perſe on n'a pas de l'eau en abondance. Ils plongent la teſte dans cette eau, ils s'en lavent la bouche, & s'en frotent le viſage; & quand on leur repreſente en cela leur ſaleté, ils répondent que cette eau eſt en ſuffiſante quantité pour la purification; & il doit y en avoir quatre pieds de haut quand l'eau ne court pas. Pour ce qui eſt des eaux courantes, en quelque petite quantité qu'elles ſoient elles ſuffiſent pour les purifier & les rendre capables de prier, eſtant fondez ſur cette maxime de la loy de Mahomet, que ſi du *Pichkil*, qui eſt de l'or-

dure de chameau, couloit, cela ſuffiroit pour la purification. Ils ont une autre ſorte de lavement commandé par la loy, qui eſt d'aller au bain aprés qu'ils ſe ſont approchez de leurs femmes, & il y en a d'aſſez ſuperſtitieux pour y aller preſque tous les jours. Ces bains, dont j'ay déja dit quelque choſe ailleurs, ſont des chambres fermées de tous côtez, ne recevant de jour que par le haut des voûtes où il y a des vîtres rondes, comme je les ay dépeintes au meſme endroit. Premierement il y a le *Kraſiné*, qui eſt une chambre en quarré de ſept à huit pieds, où dans le milieu eſt une grande plaque de cuivre en forme de baſſin fort plat, & deſſous on fait un feu de broſſailles ou de fiente de cheval (car il eſt défendu de brûler en ces lieux-là d'autre matiere.) La plaque échaufe toute l'eau qui eſt dans la chambre, & lorſqu'elle eſt en eſtat un valet du bain monte ſur la terraſſe & ſonne du cornet, afin d'avertir ceux qui veulent venir au bain. Si un Perſien ou autre Mahometan avoit manqué huit jours d'y aller, il ſentiroit par tout le corps une demangeaiſon qu'il ne pourroit ſupporter. Cela vient de ce que leurs pores, que la chaleur du bain a auparavant ouverts, venant à ſe fermer, les vapeurs du corps ne peuvent plus ſortir par ces meſmes pores où ils ſe ſentent piquez de tous côtez. L'ordre eſt que les hommes vont à ces bains depuis le grand matin juſques à deux heures de ſoleil levé, aprés lequel temps il leur eſt fait défenſe d'y aller; mais pour les gens de qualité ils ont tous des bains dans leurs maiſons. Deux heures aprés que les hommes ſont ſortis du bain, les femmes s'y rendent. A l'entrée du bain eſt le lieu où chacun ſe deshabille, & puis on paſſe dans l'interieur. Si quelqu'un n'a pas une toile pour cacher ce que la pudeur ne peut ſouffrir que l'on montre, on luy en preſte une, aprés quoi on luy verſe de l'eau chaude ſur les épaules. En ſuite il vient un homme, ou une femme quand les femmes ſont au bain, avec un morceau d'étofe rude, qui luy abat toute la craſſe du corps. En cét état il va ſe plonger dans un reſervoir d'eau chaude qu'ils appellent *Kolletain*. Et comme toutes ſortes de gens vont à ces bains, & qu'ils ſe lavent l'un parmi l'autre, il eſt à craindre que l'on n'en remporte quelque vilain mal, comme on en voit aſſez d'exemples dans l'un & l'autre ſexe, pluſieurs ayant eſté gâtez dans ces bains ſans s'eſtre jamais abandonnez à aucune impureté.

Ils ont auſſi en Perſe des perſonnes rentées qu'ils appellent *Sakas*, pour donner de l'eau à boire dans les ruës, & chacun boit dans une meſme taſſe indifferemment; de ſorte que ſi le païs

eſtoit auſſi humide que pluſieurs païs de noſtre Europe, & qu'ils n'euſſent pas là l'uſage des bains, ils gagneroient ſouvent le mal qu'on a honte de nommer. Leurs Barbiers ſont fort adroits, & ſurpaſſent les noſtres pour la legereté de la main, de ſorte que l'on ne ſe ſent preſque point raſer. Ils ont auſſi un petit fer de quoy ils coupent fort adroitement les ongles des mains & des pieds. Pour ce qui eſt de la barbe, les gens de la loy ſe la font faire avec des ciſeaux; mais il s'en faut beaucoup qu'ils la laiſſent ſi longue que celle des Turcs. Les gens de Cour & de guerre la raſent entierement, ne laiſſant que deux groſſes mouſtaches qui dévalent ſur les jouës; car ils tiennent à grand honneur d'avoir ces longues mouſtaches, & diſent que c'eſt tout l'ornement du viſage.

Je viens au veſtemens des Perſans. Ils portent comme une robe qu'ils appellent *Cabaye*, qui décend un peu plus bas que les genoux. Elle eſt de toile tres-fine piquée à grands points pour tenir le coton qui eſt par dedans, & on y en met peu en eſté pour les rendre plus legeres. Ces toiles ſeroient à grand marché ſi les gens de qualité ne changeoient preſque tous les jours de robe, parce que ces toiles eſtant toutes teintes & ne tenant point leur couleur, dés qu'il y tombe une goute d'eau c'eſt une tache, & ils auroient honte de porter aprés leur robe. Les manches ſont longues & juſtes au bras, ſe venant ſerrer ſur le poignet. La robe eſt de méme juſte au corps juſqu'à la ceinture, puis elle s'élargit en deſcendant. Un des côtez s'attache ſous l'aiſſelle gauche avec des rubans de la méme étofe, & l'autre croiſant par deſſus va s'attacher ſous l'aiſſelle droite. Ils portent par deſſus cette robe une belle ceinture de ſoye ornée aux bouts de fleurs d'or, ſur laquelle ils en mettent encore une autre faite de ces fines laines de Kerman. Les plus riches ſont vanité de porter juſqu'à trois ceintures, les deux premieres de ſoye, & la troiſiéme de laine qui va par deſſus. Soûs cette robe ou veſte ils portent une chemiſete de toile de coton à fleurs piquée, & leurs chemiſes ſont de ſoye de diverſes couleurs. Ils portent le moins de toile qu'ils peuvent, parce que le ſavon eſt fort rare en Perſe, & qu'on n'y ſçait pas fort bien blanchir. Quand nous venons des Indes à Iſpahan, nous apportons pour cinq ou ſix mois de linge blanc, & le reportons ſale aux mémes Indes, où on le blanchit bien mieux qu'en Perſe. Leurs caleçons qui ſont auſſi de ſoye leur deſcendent juſques à la cheville du pied, & ils ne ſont point ouverts comme les noſtres; mais pour des haut-de-chauſſes ils ne ſçavent ce que c'eſt. Leur *Seſſe* ou toque, que nous appellons *Turban*, eſt faite

d'une piece d'étofe de ſoye fine mélée d'or & d'argent, & eſt à peu prés de la forme d'une de nos groſſes citroüilles rondes. Le deſſus eſt un peu plat, & c'eſt où un bout de l'étofe garni de fleurs d'or ou d'argent vient finir par une eſpece de bouquet. Ces toques ſont fort peſantes, ſur tout celles où il y a peu de ſoye, & qui ne ſont preſque qu'or & argent. Les moindres de ces dernieres valent bien deux cens écus, & il y en a ſur la teſte du Roi & des Grands Seigneurs qui vont à quatre ou cinq cens. On verra rarement un Officier conſiderable qui ne porte à ſa toque quelques pierreries. Les gens de Cour & d'épée, tant grands que petits, ont devant l'eſtomac le poignard paſſé dans la ceinture, & ce poignard eſt plus ou moins enrichi ſelon la qualité & les moyens de chacun. Le moindre ſoldat fait couvrir d'argent la gaine & la poignée du ſien; mais pour les Grands ils ont les leurs garnis de joyaux, & j'ay vû au dernier poignard qui fut fait pour Cha-Abas II. un diamant de plus de ſoixante carats, lequel eſtoit eſtimé avec d'autres pierreries qui l'accompagnoient douze ou treize mille tomans, qui font prés de deux cens mille écus. Dans toutes les Cours Mahometanes les Princes & Princeſſes de ſang Royal ont le privilege de porter deux poignards, un de chaque côté, & ce privilege ne s'étend point hors de la Maiſon Royale.

Par deſſus la veſte ils ont un juſte-au-corps, qui eſt fait à peu prés comme les noſtres. Il eſt attaché par en haut avec un bouton, & il y a d'ordinaire par devant neuf boutonnieres à queuë rangées de trois en trois dans une diſtance égale; mais qui ne ſervent que d'ornement, parce qu'ils ne boutonnent point le juſte-au-corps. Les queuës des boutonnieres de celuy du Roy ſont couvertes de pierreries. L'étofe de ce juſte-au-corps eſt de drap ou de brocar, & en hyver il eſt doublé d'une fourrure de marte, ou de certaine fourrure de mouton gris qui vient de Koraſan, dont la laine eſt fine comme de la ſoye, longue & friſée & qu'on eſtime beaucoup. Les Perſans aiment ſur tout la bigarrure en leurs habits; car leur juſte-au-corps eſt d'une couleur, leur veſte d'une autre, leurs chauſſes d'une autre, & leurs ſouliers, particulierement ceux des femmes, ſont ou verds, ou rouges, ou jaunes, ou violets. La ceinture & le turban doivent toûjours eſtre d'étofe rayée, il n'y a que les Moulhas qui portent le tout uni.

Outre cét habillement ils ont encore en hyver une eſpece de manteau long qui va juſques aux talons avec des manches de même longueur, & on le double auſſi de riches fourrures. Les gens de

de qualité, & plusieurs mesme d'entre le peuple, n'épargnent non plus les toiles d'or & d'argent que nous faisons icy les draguets. Un homme de Cour qui n'aura que sept ou huit tomans de gages tous les ans fera dépense de plus de quatre ou cinq tomans d'habits; & ce luxe s'augmente de jour en jour jusqu'aux personnes de vile condition, de façon qu'on a souvent de la peine à discerner le valet d'avec le maistre. Ce Proverbe court aujourd'huy parmi les Persans, *Korbebé-lebas*, c'est à dire, autant que vous serez bien vêtu autant serez-vous bien receu & honoré, & aurez accez à la Cour & chez les Grands. Cha. Abas II. n'empeschoit pas ce desordre, comme faisoit le Grand Cha-Abas son bisayeul, lequel ne permettoit les habits que conformément aux conditions des personnes. Car un jour voyant un de ses gens qui avoit un bas de toile d'or par dessus d'autres, & luy ayant demandé ce qu'il avoit de gages, comme le Roi sçût qu'ils ne suffisoient pas pour une chaussure si chere & pour la suite d'une pareille dépense, pour épouvanter les autres & les détourner par cét exemple d'un tel excez, il commanda qu'on luy donnât tant de coups de bâton sur la plante des pieds qu'il en mourut peu de jours aprés. D'autres disent que cét Officier estant surpris de la demande que luy fit le Roi, luy répondit que sentant de fois à autre quelques douleurs de goutes il se servoit de cette chaussure, parce qu'on l'avoit assuré qu'elle le tiendroit plus chaud; A quoy le Roi repartant qu'on luy avoit enseigné un mauvais remede, & qu'il en avoit un bien plus court & bien plus seur pour guerir les goutes, il ordonna qu'on le traitât de la maniere que je viens de dire, & c'est comme il fut gueri du mal dont il se plaignoit. Il est vray que ce luxe n'estoit guere en pratique chez les Persans avant le regne de Cha-Abas, qui avoit lieu de s'étonner de voir des bas de toile d'or à un de ses moindres domestiques; & qu'il n'a pris cours que depuis que les Anglois & les Hollandois ont commencé à trafiquer dans la Perse & à y apporter leurs draps, & que les Armeniens en ont aussi acheté de l'argent qu'ils reçoivent des soyes qu'ils transportent en Europe. Avant ce temps-là on ne sçavoit en Perse ce que c'estoit de porter des bas de chausse, & tout le monde en usoit comme font encore aujourd'huy les moindres soldats & le pauvre peuple, qui ne portent autour de la jambe qu'une bande de poil de chevre qui est une espece de camelot, longue de deux aunes & large de cinq ou six doigts, le pied demeurant à nud dans le soulier, sinon que durant le froid ils se servent de chaussons. Cette façon de

chauſſure ſemble tres-commode, ſur tout pour les ſoldats & les pauvres gens, qui eſtant ſouvent contraints d'eſſuïer de groſſes pluyes & de paſſer des torrens, n'ont qu'à deplier cette bande pour la faire ſecher en peu de temps ; au lieu qu'en noſtre Europe il faut deux heures à faire ſecher un bas quand il eſt moüillé, & qu'on a bien de la peine à le tirer de la jambe. Les Perſans ſe ſervent donc aujourd'huy de bas pour leur chauſſure ; mais ce bas ne joint pas la jambe, il eſt tout d'une venuë & large en bas comme en haut. Il eſt garni au talon d'une petite piece de cuir qui va deux doigrs par deſſous, parce que ſans ce renfort le ſoulier qui n'eſt point attaché, & qui va à chaque pas battant le talon, déchireroit auſſi-toſt le bas. Leurs ſouliers ſont de chagrin ou de marroquin, & faits à peu prés comme les pantoufles de nos femmes, avec un petit fer ſous le talon ; car ils n'ont point de quartiers, & comme j'ay dit on ne les attache point. Comme il faut à toute-heure ôter le ſoulier pour marcher ſur les tapis, il leur eſt plus aiſé de ſe ſervir de cette ſorte de ſouliers, que s'ils les attachoient comme nous faiſons les noſtres. Les perſonnes de moyenne condition, au lieu de brocar prennent pour s'habiller du drap d'Hollande ou d'Angleterre ; & pour le petit peuple il ſe ſert de toiles & d'autres étofes groſſieres teintes de diverſes couleurs, qui ſont ordinairement de violet, de bleu, de vert & d'autres couleurs, à la reſerve du noir. Les petites gens ne portent guere que de ces ſortes de couleurs, parce que les taches n'y paroiſſent pas ſi-toſt qu'aux autres.

Comme l'hyver eſt aſſez rude en pluſieurs Provinces de la Perſe, on a pour remede contre le froid de bonnes fourrures, & il y en a de trois ſortes. Les peaux de mouton & de renard ſont les moindres, & pour l'uſage des petites gens. Celles qui ſont à laine friſée des agneux d'Yezd ou de Kerman, & les peaux de chat & de belete, ſont pour les perſonnes de moyenne condition. Les peaux de marte ſont pour les Grands de la Cour & autres perſonnes élevées en dignité ; elles viennent de Moſcovie, & il y en a telle qui coûte juſques à cinq cens écus. Ils tuënt d'ordinaire les agneaux d'Yeſd ou de Kerman quinze jours aprés qu'ils ſont nez, afin d'avoir leur peau plus friſée ; car plus ces agneaux vieilliſſent moins la friſure en eſt belle. Les Perſans ont l'art de faire des caſaques qui reſiſtent à la pluye, au vent, & au froid. Elles ſont de laine que l'on foule comme nos chapeliers foulent leurs chapeaux.

Puiſque j'ay dit qu'il fait froid en Perſe, & qu'il n'y a point de

bois que vers la Mer Caſpienne, il eſt à propos de dire auſſi de quelle maniere on ſe chaufe en ces païs-là. Il y a dans toutes les maiſons de petites chambres, qui dans le milieu de la place ont un trou carré d'un pied de profondeur, & long de deux ou trois ſelon la grandeur de la chambre. Au deſſus il y a comme un de nos tabourets qui couvre le trou avec un grand tapis, qui empeſche que la chaleur de ce que l'on a allumé dans cette foſſe ne ſe perde; & l'on eſt aſſis ſous le tabouret juſqu'à la ceinture; de ſorte qu'inſenſiblement & en moins de rien d'un excez de froid on paſſe à un excez de chaleur & à une ſueur moîte, laquelle ſi vous n'y prenez garde vous jette dans le ſommeil. Tous les Grands ont des chambres à cheminée, où l'on ne couche pas le bois pour le brûler, mais on le dreſſe debout. Le manteau de la cheminée vient fort bas & en demi cercle; il eſt à deux ou trois pieds du plancher, & n'en a qu'autant de large, & il eſt fait de la ſorte pour éviter la fumée.

Pour ce qui regarde les civilitez des Perſiens, quand ils ſe rencontrent devant des perſonnes de plus grande condition qu'eux, par reſpect ils ſe mettent à genoux pour s'aſſeoir à leur mode ſur les talons, & chacun prend ſon rang conformément à ſa qualité. Ils ſont grands faiſeurs de complimens qu'ils appellent en leur langue *Travezea*, & leur maniere de ſalüer eſt toute diffente de la noſtre; car ils ne ſe découvrent jamais, mais ils font ſeulement une inclination de teſte, & au lieu de nos reverences ordinaires, ils portent la main droite ſur l'eſtomac. Il eſt temps de parler des femmes, & de voir ce qu'il y a auſſi à remarquer ſur cét article.

Les femmes en Perſe ſont auſſi fort ſuperbement vètuës. Leur habit n'eſt pas ſeparé en corps & en jupe; mais tout d'une ſuite, & n'eſt guere different de celuy des hommes. Il eſt ouvert par devant, & ne paſſe pas le gras de la jambe. Leur ceinture n'eſt pas ſerrée, mais elles la laiſſent prendre negligemment, & leurs manches ſont juſtes au bras juſques au poignet. Elles ont ſur la teſte un petit bonnet élevé comme une petite tour, & orné de pierreries ſelon leur condition ou leurs moyens. De ce bonnet il pend à quelques-unes par derriere un voile de ſoye, ce qui leur donne beaucoup de grace; & leurs cheveux qui ſont treſſez leur deſcendent ſur les épaules. Elles ont comme les hommes un caleçon qui leur deſcend juſques aux talons, & leurs ſouliers ne ſont pas auſſi differens de ceux des hommes. Les femmes d'Ormus, à cauſe des grandes chaleurs du païs, ne portent pour tout

habit que ce ſimple caleçon avec une chemiſe pardeſſus. Les Armeniennes ont de particulier un petit juſte-au-corps ſans manches preſque comme les hommes, & la teſte entortillée avec une toile fine qui leur revient brider le menton. Leurs cheveux ſont aſſemblez en une treſſe, à laquelle elles en ajoûtent encore d'autres, pour en faire une longue queuë enfermée dans un étuy de velours ou de ſatin en broderie qui leur pend par derriere au deſſous de la ceinture. Celles qui ſont riches ſe parent de quantité de joyaux, & j'ay dit ailleurs quel eſt l'ornement des femmes dans les Royaumes de Lar & d'Ormus.

On voit en Perſe quantité de belles femmes, tant de bazanées que de blanches. Car comme on en amene des unes & des autres de tous les côtez, ceux qui en ſont les marchands les choiſiſſent les plus belles qu'il eſt poſſible. Les blanches viennent de Pologne de Moſcovie, de Circaſſie, de Mengrelie, de Georgie, & des frontieres de la grande Tartarie. Les bazanées ſortent des terres du Grand Mogol, & de celles du Roy de Golconda, & du Roy de Viſapour; & pour les noires elles viennent de la côte de Melinde, & de celle de la mer rouge.

Les femmes en Perſe ne ſe laiſſent voir à qui que ce ſoit qu'à leurs maris. Quand elles vont aux bains publics (ce qui n'arrive qu'à celles qui ſont de baſſe condition, & qui n'ont pas le moyen d'en avoir chez elles) un grand voile les couvre depuis la teſte juſqu'aux pieds, & il n'y a que deux petits trous à l'endroit des yeux par où elles peuvent voir pour ſe conduire. Elles ſont faineantes dans leurs maiſons, où elles ne ſe mêlent d'aucune choſe, non pas méme du menage, ne mangeant jamais avec leurs maris quand il ſurvient la moindre perſonne de dehors. Ainſi toutes choſes generalement ſont en la diſpoſition du mari, & les femmes ne ſont nullement maîtreſſes, mais plutoſt eſclaves. Elles paſſent la plus grande partie du jour à prendre du tabac de differentes manieres, & quand elles ſont au bain c'eſt à qui fera voir les plus beaux habits, & à qui apportéra la plus belle collation. Celles qui ont le moyen d'avoir des eſclaves pour ſe ſervir, ſe font froter tantoſt les bras, & tantoſt les cuiſſes & les jambes juſqu'à ce qu'elles s'endorment, menant de la ſorte une vie toute voluptueuſe, & ne pouvant avoir d'autre divertiſſement dans leur priſon. Ainſi dés qu'une fille eſt mariée elle n'a point d'autre frequentation que celle des femmes ou des Eunuques, & les femmes de qualité ſont celles qui ſont gardées plus étroitement. Plus un homme eſt élevé en dignité ou en biens, il y va de ſa gloire

d'avoir grand nombre de femmes & d'eſclaves, & l'empire abſolu qu'il a ſur elles les tient en bonne intelligence de gré ou de force.

Il y a de deux ſortes d'Eunuques pour la garde des Sultanes & des femmes des grands Seigneurs. Les uns ſont blancs, & ceux-cy n'approchent guere des femmes, mais ſont commis à la garde des premieres portes du Haram; les autres ſont noirs, affreux de viſage, & coupez à net, comme ſont auſſi les precedens; & ce ſont ces derniers qui gardent l'interieur du Haram. S'ils eſt neceſſaire qu'une femme de qualité ſorte, pluſieurs Eunuques vont devant & derriere avec des bâtons faire le Courouk, & obligent le monde à ſe retirer. Quand les femmes du Roy ſont en campagne, il faut éviter comme j'ay dit ailleurs, de ſe trouver en ces quartiers-là une ou deux lieuës aux environs. Car il y a un grand nombre d'Eunuques blancs qui battent la campagne deux ou trois jours de ſuite auparavant pour faire retirer le monde à force de coups, les Eunuques noirs demeurans toûjours à la garde du corps des femmes. Si le jour que le Roy ſort avec elles il arrivoit que quelqu'un ſe fût endormi dans un foſſé ou en quelque autre lieu, & ne ſe retirât pas aſſez promptement, dés qu'on l'auroit apperçû il ſeroit mis en pieces & tué ſur le champ ſans autre forme de procez. Cha-Abas II. eſtant en campagne avec ſes femmes, un des valets qui avoient aidé à tendre les pavillons fatigué du chemin s'endormit par mal-heur ſous une de ces tentes. Comme les femmes du Roy furent arrivées elles trouverent cet homme endormi, & ayant jetté un grand cri à cette vûë, les Eunuques le prirent ſans l'éveiller, l'enveloperent des tapis ſur leſquels il eſtoit couché, & l'enterrerent tout vif. Cha-Sefi pere de Cha-Abas II. eſtant auſſi un jour en voyage avec ſes femmes, un païſan qui n'avoit pû avoir juſtice d'ailleurs venant pour luy preſenter une requeſte, le Roy avant qu'il parlât perça ce pauvre homme de deux coups de fleches, & il tomba mort ſur la place; mais ce Prince fut fort blâmé de cette action. Quand ces femmes paſſent dans un village, fût-ce au milieu de l'hyver méme dans la nuit, il faut que tous les hommes dés qu'ils en ſont avertis ſe levent & fuyent au travers des neiges; & c'eſt de cette maniere que ſont gardées les femmes du Roy & des Grands Seigneurs.

CHAPITRE XV.

Des maladies de la Perſe & de la maniere de les guerir.

JE commenceray par les maladies ordinaires des enfans. Ils ſont peu incommodez en Perſe de la petite verole, mais en revanche ils ont preſque tous la tigne juſqu'à l'âge de dix ou douze ans. Cela pourroit bien leur venir de ce que l'on commence à leur raſer la teſte dés qu'ils ont cinq ou ſix mois, & d'ordinaire ils ſe la font raſer deux ou trois fois la ſemaine. Mais cette tigne ne choque point la vûë parce qu'ils ne portent point de cheveux, & qu'ils n'ôtent jamais le turban en ſalüant.

Il y auroit en Perſe quantité de gens attaquez du mal venerien, n'eſtoit le bon air joint à la qualité du pays qui eſt fort ſec, à la reſerve de la Province de Mazandran. Mais outre cela les Perſans uſeut de grandes precautions pour s'exempter de ce mal, & un homme ne couchant jamais deux fois avec une femme ſans aller au bain, tout le venin qu'il pourroit avoir contracté s'exhale par la ſueur. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de goute ny de gravelle, & il n'y a que les Armeniens qui ſont attaquez de cette derniere maladie; mais on remarque que ce ſont ceux qui pendant leur vie ont bû plus de vin que d'eau.

Pour ce qui eſt de la colique, on ordonne à celuy qui en eſt atteint de manger de la chair de cheval, & j'ay vû pluſieurs en guerir par ce moyen. Aux Indes ils ont un autre remede pour la colique. Dés qu'un homme la ſent, on prend un fil de fer d'un pied & demi de long & de la groſſeur d'une bonne plume, & aprés qu'on l'a fait rougir on le paſſe ſur la peau de deſſous le talon juſqu'à ce qu'elle ſoit grillée & que le fer vienne juſqu'à la chair vive. Alors l'homme ſentant la brûlure vient à treſſaillir, & auſſi-toſt il ne ſent plus de douleur.

En general les Perſans, & particulierement ceux qui ſont riches, ou qui ont de quoy vivre honneſtement, ſont bien moins ſujets aux maladies que les peuples de l'Europe. La raiſon de cela eſt, qu'ils ne manquent pas au Printemps de prendre le bois de Chine, qui eſt une racine qui vient de la Chine & comme une eſpece de rhubarbe, ce qu'ils tiennent pour un excellent preſervatif. Voici la maniere dont ils s'en ſervent. Pendant pluſieurs jours on fait cuire de cette racine dans l'eau ſelon la doze que le Me-

decin ordonne. Par exemple, le premier jour on en met une once dans trois pintes d'eau, & chaque jour on augmente la doze de la racine juſqu'au douziéme, & du douziéme juſqu'aux vingtiéme jour. Cette boiſſon eſt agreable à boire, & eſt à peu prés de la couleur de nos vins paillets. Pendant qu'on boit de cette decoction on ne peut manger qu'un peu de pain & de poulet rôti ſans ſel, & aprés l'avoir quitée il faut demeurer un mois ſans manger de fruit. Quand on a pris de ce breuvage on couvre bien la perſonne, & de la grande ſueur qui en ſort les linges en deviennent tous jaunes, & meſme la muraille de la chambre. Cette racine ſe gâte aiſément comme la rhubarbe, & quand elle eſt bonne la livre coûte cent écus.

Les Perſans avoüent eux-mémes que la medecine ne ſe pratique pas dans leur païs avec beaucoup de methode, & demeurent d'accord que ce ſont les ſeuls Francs qui l'entendent bien. Aprés que le Medecin s'eſt informé des accidens de la maladie, il n'ordonne le plus ſouvent au malade que des quatre ſemences froides, ou quelque méchante decoction que chacun fait chez ſoi, envoyant querir ce qui eſt neceſſaire chez un Droguiſte. Pour la diſſenterie ils prennent du lait caillé aigre avec du ris cuit dans l'eau ſans eſtre écaché qu'ils mêlent parmi le lait, & ils y ajoûtent quelquesfois un peu de rhubarbe torée qu'ils mettent en poudre.

Dés le commencement de la maladie le pain eſt incontinent défendu, & au lieu de pain on ordonne le ris fort clair cuit avec le boüillon de poule, & le plus ſouvent dans de l'eau claire. Mais la diete eſt le remede le plus ordinaire que les Medecins ordonnent en toutes ſortes de maladies, & qu'ils croyent auſſi le plus ſouverain. Le remede eſt bon à la verité en bien des rencontres; mais ſouvent ils le convertiſſen en poiſon, puiſque ce n'eſt pas par methode & par raiſon qu'ils l'ordonnent, mais par coûtume, eſtant certain que ſouvent ils defendent ce qui eſt bon, & ordonnent ce qui eſt mauvais. Il n'y a point en Perſe de magnifiques hoſpitaux pour les malades comme en noſtre Europe. Ainſi quand un malade n'a pas le moyen de faire venir le Medecin chez luy, il monte ſur un aſne accompagné de deux ou trois hommes qui le ſoûtiennent, ayant une ſerviete ou une écharpe au col pour marque qu'il eſt malade. Eſtant chez le Medecin, celuy-cy prend la main du malade, luy tâte le pouls, luy fait tirer la langue, s'informe du commencement & du progrez du mal; puis la plume à la main dans trois doigts de papier luy ordonne

plus de breuvage en un coup que trois ventres n'en pourroient porter. De façon que bien que le malade ne rende preſque que des eaux claires, on juge que la medecine à bien operé vû la grande quantité qui luy en ſort du corps.

Quand le Medecin eſt appellé pour une conſultation, il ſe montre fort deſintereſſé & ne veut rien prendre; mais le mot du guet eſt donné à ſon *Attar* ou Droguiſte, qui fait ſi bien ſes parties pour le malade, qu'il trouve le moyen de rembourſer le Medecin de ces peines. Ils ne permettent pas à un malade de changer de chemiſe, quoy qu'elle ſoit pourrie de ſueur, ni méme d'abit.

Ceux qui peuvent faire venir le Medecin chez eux, quoy qu'il leur en coûte plus cher que de l'aller voir, n'en ont pas pour cela plus de ſoulagement que les autres. Quand il y arrive, bien que le malade commençât à donner des ſignes qu'il ſe ſent prés de ſa fin, il dit aux domeſtiques que la maladie n'eſt pas dangereuſe, & qu'aſſurement le malade guerira; & il arrive ſouvent que dés qu'il s'eſt retiré de la maiſon le malade expire. Mais d'autre coſté il dit aux parens du malade que la maladie eſt dangereuſe, & qu'il ne ſçauroit répondre de l'évenement. C'eſt de cette maniere qu'il ſe met à couvert de tous reproches, & que la choſe arrive comme il l'a predite aux uns, ſi elle n'arrive pas comme il l'a predite aux autres.

CHAPITRE XVI.

De la diviſion des temps parmi les Perſans.

LEs Perſans diviſent comme nous le jour naturel en quatre parties. La premiere eſt depuis le Soleil levant juſques à midi; la ſeconde depuis midi juſqu'au Soleil couchant; la troiſiéme depuis le Soleil couchant juſqu'à minuit; & la quatriéme depuis minuit juſqu'à l'autre Soleil levant. A minuit, le matin, & quand le Soleil ſe couche, il ſe fait dans chaque ville un concert de tambours de cuivre faits à peu prés comme nos tymbales, mais beaucoup plus gros, de haut bois, de petits tabourins, de baſſins de leton & autres tels inſtrumens. Il y a des hommes gagez pour en joüer un quart-d'heure durant, & ils ſe vont mettre dans un lieu eminent d'où on les puiſſe entendre de toute la ville. Ils ont auſſi de grands cornets de ſept à huit pieds de long qui ont la bouche fort large, & quand on ſoufle dedans on les entend de plus d'une demi-

demi-lieuë. Il n'y a que la ville où le Roy fait sa resîdence, & celles où il y a des Kans pour les Gouverneurs où l'on sonne ces cornets. Le brüit de ces mémes instrumens se fait entendre dans toutes leurs festes, & quand le Roi fait quelque nouveau Gouverneur ou Officier. Ces joüeurs d'instrumens ont droit d'aller se faire entendre à toutes les maisons où ils sçavent qu'il est né un enfant masle, aprés quoy on est obligé de leur donner quelque argent. Les gens du commun ne s'en peuvent dispenser, mais les grands Seigneurs s'en moquent.

Les Persans dans la supputation des temps, tant en ce qui regarde le civil, qu'en ce qui regarde la religion, se servent de mois lunaires, dont voicy les noms. Le premier *Mouharrem*, le second *Sepher*, le troisiéme *Rebia-el-avel*, le quatriéme *Akrer*, le cinquiéme *Gemadil avel*, le sixiéme *Gemadil-akrer*, le septiéme *Regeb*, le huitiéme *Chaabon*, le neufiéme *Ramezan*, le dixiéme *Chaval*, l'onziéme *Zikadé*, le douziéme *Zilhaggé*, & ils comptent le commencement de chaque mois depuis le croissant vû & apperçû

Dans leurs comptes Astronomiques, & en calculant les longitudes & latitudes des planetes pour former leur *Tekuim* ou Almanach, ils se servent des mois solaires, dont voicy aussi les noms *Azar* qui a trente un jour, *Onzon* trente, *Ajar* trente un, *Harizon* trente, *Tem-uzé* trente-un, *Ah* trente-un, *Eiloul* trente, *Techrion-el-avel* trente-un, *Techrion el-ilani* trente, *Kanon el-avel* trente-un, *Kanon-elsani* trente-un, *Chaabat* vingt-huit ou vingt-neuf; c'est celuy qui répond à nostre mois de Fevrier. Le premier mois *Azar* commence lonziéme de Mars à nostre compte, de sorte que ce mois répondoit à nostre mois de Mars avant la reforme du Calendrier Gregorien, aussi appellent-ils tous ces mois *Mah-Roumi*, c'est à dire, *mois des Romains*. Ils se servent aussi des mois des Egyptiens, dont voicy les noms. *Ferverdin*, *Erdibehoſt*, *Kourdad*, *Tir*, *Mordad*, *Cheriver*, *Mehré*, *Abon*, *Azer*, *Dei*, *Bahmen*, *Espendarmouzé*. Le premier mois Ferverdin commence toûjours à l'equinoxe du printemps, & chaque mois ne contient que trente jours, ajoûtant à la fin de l'année les cinq qui restent qu'ils appellent *Kramsé-monsterelzé*.

Le jour de l'equinoxe du printemps est parmi les Persans le premier jour de l'un qu'ils appellent *Neozonze*, & c'est une de leurs principales festes. Ce jour-là la plus grande partie des Grands du Royaume se trouve à la Cour, & ils saluent le Roy en luy faisant un present chacun selon sa condition. S'ils n'ont pû trouver quelque chose de rare & de prix, ils presentent des ducats d'or, &

il y a tel Seigneur qui en presente jusqu'à dix mille. Ceux qui sont absens de la Cour, comme les Kans & Gouverneurs de Provinces, ont soin d'envoyer de mesme des presens, & le Roy reçoit ce jour-là de grandes richesses. Ils rendent aussi graces à Dieu de ce qu'il leur a fait voir la nouvelle année, qu'il a gardé les biens de la terre du mauvais temps, & qu'ils voyent déja le grain un peu haut. Car depuis l'équinoxe du printemps il n'y a plus de froid, ce qu'ils apprehendent fort à cause des melons & des concombres qui servent de nourriture au pauvre peuple plus de quatre mois de l'année. A ce premier jour de l'an si un Persan n'avoit de l'argent pour acheter une cabaye ou robe neuve, il iroit engager son corps pour en avoir une, & le luxe regne autant en Perse à proportion parmi les petits que parmi les Grands.

CHAPITRE XVII.

Des festins & des viandes ordinaires des Persans.

ON ne cherche point en Perse de grandes delicatesses pour la bouche, soit par necessité, soit par vertu, & les Grands Seigneurs comme les petites gens sont assez sobres. Comme le bois y est fort rare & fort cher, particulierement à Ispahan, les Persans ne font qu'un repas le jour de choses cuites, & leur dîné qu'ils appellent *Chaté* consiste en du pain, du fromage écremé ou brisé qu'on vend dans des peaux de bouc, du lait, du vin cuit, des melons, & d'autres fruits selon la saison, à quoy les riches ajoûtent des confitures seches & liquides. Le soir ils mangent quelque chose de cuit, & c'est ordinairement le pilau & quelque viande rôtie. Ils achetent les choses à mesure qu'ils les veulent aprêter, & ne font aucune provision, ce qui est cause qu'ils font double depense. Mais ce sont les seuls Mahometans qui en usent de la sorte: car pour les Armeniens ils vivent d'épargne & de provision, & aprés qu'ils ont fait une fois leurs premiers achats, ils mettent fort peu la main à la bourse pour la depense.

Le mouton, le chevreau, les poulets & les pigeonneaux sont les viandes ordinaires des Persans; car pour ce qui est du bœuf ils en mangent rarement. J'ay remarqué ailleurs que tous les Mahometans ne mangent point de lievre, & j'en ay dit la raison. Le Roy & les Grands Seigneurs qui aiment la chasse en mangent bien peu, & quand ils ont pris un sanglier ils l'envoyent quelques-

fois en preſent à quelque Chreſtien dans la vûë de recevoir quelque reconnoiſſance de l'honneur qu'ils lui ont fait. Les Armeniens avoient apporté d'Europe la maniere d'engraiſſer des chapons & d'élever des poulets d'Indes, ce qui n'eſt que pour la bouche du Roy; mais il ne s'en trouverent pas bons marchands, comme je l'ay remarqué en parlant des Zulfalins. On n'a pas l'art en Perſe de diverſifier les viandes comme on fait en France, on ne ſert rien de ragoûtant dans les feſtins, & ce ſont des viandes plus propres à contenter une grande faim qu'un gouſt delicat. Le mouton & l'agneau ſont tres-bons en Perſe, ſi on ſçavoit les rôtir à noſtre mode; mais les Perſans ne les rotiſſent qu'au four, & leurs fours ſont bien differens des nôtres. Ils ſont creuſez dans la terre, de la largeur de deux pieds & demy ou environ, & de la hauteur de cinq ou ſix. Faute de bois ils les chauffent avec des broſſailles, & une eſpece de tourbe faite de terre pêtrie avec de la fiente de beſtes, laquelle ils font ſecher par morceaux plaquez contre une muraille, aprés quoy ils en font des piles & s'en ſervent au beſoin pour faire du feu. Ils font cuire un mouton tout entier à la fois, & le pendant dans le four mettent en bas un grand baſſin plein de ris que la graiſſe qui ſort du mouton fait cuire. La ſeule queuë d'un de ces moutons peze quelquefois dix à douze livres, & rend cinq ou ſix livres de graiſſe; & elle eſt de figure contraire à celles de nos moutons, eſtant large en bas & étroite en haut. Il y a pluſieurs rotiſſeurs à Iſpahan, & on void à leurs boutiques pluſieurs moutons pendus & tôtis, dont ceux qui en vont acheter ſe font couper ce qu'ils veulent. On voit dans d'autres boutiques vendre la viande boüillie, & en d'autres le ris; mais pour le dire en un mot la cuiſine des Perſans n'a rien de friand, ni qui puiſſe flater le goût des gens qui aiment la bonne chere. Ils font aſſez de confitures à leur mode, mais mal faites à la nôtre, & des fruits confits au vinaigre ſont un de leurs principaux ragoûts.

Pour ce qui eſt du pain il eſt bon & fort blanc, comme eſtant de froment que le païs peut fournir ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire venir d'ailleurs. On le cuit tous les jours, & on le fait en forme de gâteau fort mince parſemé de graine de ſeſame. En quelques endroits on le fait cuire dans des fours, dont la place eſt couverte de petits cailloux ronds qui s'échauffent aiſément & retiennent la chaleur. Mais à Iſpahan on fait le feu au fond d'un tres-grand vaſe de terre qui eſt fait comme un grand pot, & quand il eſt chaud on plaque la pâte contre les flancs

du vaſe, où elle ſe cuit bien n'étant pas plus épaiſſe que le doigt. Les Armeniens font une autre ſorte de pain mince comme une carte & d'environ un pied & demi de diametre, & ils le font cuire ſur une platine de fer qu'on échaufe à peu de frais.

La vaiſſelle dont ſe ſervent les Perſans eſt de cuive rouge qu'ils font étamer ſouvent : car ils ne ſe ſervent point d'argent, ce qui eſt défendu comme j'ay dit, par la loy de Mahomet, & le Roy n'a pour ſon ſervice que de la vaiſſelle d'or dont il eſt tres-bien pourvû. Ils ont auſſi pour leur uſage quantité de belle vaiſſelle de terre façon de porcelaine qui ſe fait dans le païs, & particulierement à Kerman & à Chamaqui. Ils ſe ſervent de cuilliers de bois pour manger ce qu'il y a de liquide ; car pour le ris qui eſt aſſez eſpais ils le mangent à pleine main, & ils en font de méme des autres choſes, ne s'eſſuïant qu'avec leur mouchoir qui leur ſert de ſerviete.

Les Perſans ſont tellement accoûtumez au tabac qu'il leur eſt impoſſible de s'en paſſer. La premiere choſe qu'on ſert à table eſt ordinairement la pipe, le tabac, & le caffé, & c'eſt par-là qu'ils commencent quand ils veulent faire la débauche. Ils le prennent en fumée par un artifice bien particulier. C'eſt dans une bouteille de verre avec un col gros de trois doigts, dans la quelle entre un canal de bois ou d'argent. Ils rempliſſent le col de la bouteille où il y a une platine dehors, ſur laquelle ils mettent leur tabac un peu moüillé avec un charbon deſſus. Sous cette platine il y a un trou où eſt accomodée une longue canne; puis en tirant ſon haleine la fumée du tabac vient par force en bas le long du canal, & entre dans l'eau qu'ils font de toutes ſortes de couleurs, cette bouteille en eſtant à moitié pleine. Cette fumée eſtant dans l'eau remonte pour venir à la ſurface ; lors en tirant elle vient à la bouche de celuy qui fume, & ainſi la force du tabac eſt temperée par l'eau, vû qu'autrement ils ne pourroient pas ſubſiſter à en prendre inceſſamment comme ils font. On apporte auſſi le caffé qu'ils prennent dans des petites taſſes de porcelaine, & on ſert auſſi de toutes ſortes de dragées ; mais la pluſpart en tiennent toûjours de petites boiſtes pleines dans la poche, pour en faire part à la compagnie s'il arrive que celles qu'on leur a ſervi ne ſoient pas bonnes, ce qui tourne au deſhonneur de celuy qui traite. Ils chantent fort-peu dans la débauche ; mais en revanche ils recitent quantité de méchans vers qu'ils prononcent avec une grande gravité ; & ainſi ils paſſent la journée à fumer & à diſcourir juſqu'à ce que vers le ſoir on leur apporte les viandes.

Mais avant que de parler du repas du ſoir & de leurs feſtins, il faut que j'acheve les remarques que j'ay à faire touchant leur étrange coûtume de prendre à toute heure du tabac, & d'autres vilaines drogues dont l'uſage leur eſt auſſi aſſez ordinaire.

Les Perſans tant les femmes que les hommes, s'accoûtument ſi bien dés leur jeuneſſe à fumer, qu'un artiſan qui n'aura que la valeur de cinq ſols à dépenſer en employe trois en tabac. Ils diſent que s'ils n'en avoient point, ils n'auroient pas le *damaqué*, c'eſt à dire l'allegreſſe au cœur. De fait au temps de leur *Ramazan* ou de leur grand jeûne, le ſoir c'eſt la premiere choſe qu'ils preparent que la pipe de tabac. Pluſieurs avoüent bien que cette quantité de tabac leur eſt nuiſible; mais quand on le leur repreſente ils répondent ſimplement *Adedehoud*, c'eſt la coûtume.

Outre le tabac, ſans lequel ils ſont incapables de rien faire, ils ont l'opium fait du tabac qu'ils inciſent lorſqu'il eſt ſur le pied, & aprés en avoir tiré le ſuc ils le reduiſent comme une maſſe de pillules. Ils en prennent au commencement gros comme la teſte d'une épingle, puis un peu plus, & ainſi vont en augmentant juſques à la groſſeur d'une moitié de noiſete. Quand ils ſont arrivez à ce point-là ils n'oſeroient diſcontinuer, à moins que de mourir ou de s'adonner au vin. Dans leur jeuneſſe on voit ces *Theriakis* ou preneurs d'opium (ce qui eſt une injure parmi eux) avec viſages pâles, mornes & abatus, & qui ont comme perdu la parole. Lorſqu'ils ont paſſé un jour ſans prendre de cette drogue, qui leur broüille le cerveau & dans le temps de ſon operation leur fait faire des actions ridicules & tenir des diſcours extravagans, l'effort de la drogue eſtant paſſé ils ſe trouvent auſſi froids & auſſi ſtupides qu'auparavant, ce qui les oblige à continuer d'en prendre. C'eſt la cauſe pour laquelle ils ne vivent pas long-temps, & que quand ils approchent de quarante ans ils ſe trouvent fort incommodez de douleurs, qui procedent de la froideur de cette drogue qui eſt une eſpece de poiſon. Si quelqu'un par deſeſpoir ſe veut faire mourir, il en avale un gros morceau, puis prend du vinaigre par deſſus, de peur qu'on ne le ſecoure par du contre-poiſon, & il meurt ainſi comme en riant.

Ils ont encore une autre ſorte de bruvage pour ſe rendre allegres & ſe divertir, lequel ils appellent *Kokemaar* compoſé de ſemence de pavot boüillie. Il ſe prend en boüillon, & il y a des maiſons particulieres nommées Kokemaar-Kroné, où s'aſſemblent des gens qui donnent du plaiſir à ceux qui voyent les poſ-

tures ridicules que leur fait faire cette ſorte de bruvage. Avant qu'il ait operé ils s'entrequerellent & ſe diſent des injures ſans pourtant ſe battre; puis quand la drogue commencé à faire ſon effort, ils commencent auſſi à faire la paix, l'un fait de grands complimens, l'autre compte des hiſtoires, & ils ſe montrent tous ridicules & dans leurs actions & dans leurs diſcours. Ils ont enfin une autre ſorte de bruvage fort amer & fâcheux à boire, qu'ils appellent *Benguè*, fait de feüilles de chanvre & de quelque autre drogue qui le rendent plus fort que tous les bruvages precedens. Il fait entrer ceux qui s'en ſervent dans une étrange folie; auſſi eſt-il défendu par la loy, les autres eſtant permis. Il eſt mal-aiſé de trouver en Perſe un homme qui ne ſoit adonné à quelqu'un de ces bruvages, ſans quoy il leur ſemble qu'ils ne pourroient vivre avec plaiſir. Les Uſbeks ont introduit depuis peu en Perſe la mode de prendre en fumée comme le tabac le *Tchouherſſé*, qui eſt comme la fleur ou plûtoſt un cotton laineux qui ſe trouve ſur la cheneviere. Cecy donne encore des illuſions au cerveau, qui ſont quelquefois plaiſantes, & quelquefois furieuſes, & ceux qui s'en ſervent demeurent deux ou trois heures comme hors du ſens. Les Perſans boivent auſſi du vin par excés quoy que la loy le leur défende; & ils diſent pour leur excuſe que c'eſt pour paſſer le temps, & pour adoucir les fâcheries qui leur ſurviennent.

Les feſtins des Perſans ſe font de cette maniere. Les conviez ſe rendent dés le matin au logis où ils ſont priez, & le long du jour ils ne s'amuſent qu'à prendre du tabac & à conter des hiſtoires. De temps en temps on leur apporte le cafué, des dragées, des confitures & des fruits de la ſaiſon. Le ſoir on étend le Sofra de la maniere que j'ay dit ailleurs, & on ſert les viandes boüillies & rôties, comme j'en ay auſſi parlé en divers endroits de cette relation. Si celuy qui traite eſt un homme de qualité, il a un maiſtre d'hôtel qui ſe tient aſſis ſur les talons avec une grande cuillier à la main. Alors l'hôte fait un compliment à celuy qui eſt le principal des conviez, l'aſſurant que le repas n'eſt appreſté que pour luy, & luy dit que s'il le commande on en fera part aux autres. Les complimens faits de part & d'autre, le maiſtre d'hôtel commence avec cette grande cuillier à mettre du ris & de la viande dans de petits plats que les valets luy preſentent, ce qu'il fait par égales portions, & l'on porte d'ordre ces plats à chacun des conviez. Alors les complimens ceſſent, tous ſe mettent à manger, prenant le ris à plein poing, & les viandes

avec les doigts. Quelquefois ils y mettent du laict caillé, & font de tout cela une maſſe groſſe comme une bale de tripot qu'ils avalent tout d'un coup, ce qui fait qu'ils ne demeurent pas long-temps à table, ſe faiſant place les uns aux autres, & quand l'un a achevé de manger, l'autre ſe venant aſſeoir au meſme lieu ſans nulle ceremonie. On leur ſert auſſi, comme j'ay dit dans ma relation du Serrail, pluſieurs liqueurs agreables dans des vaſes de porcélaine, & ces vaſes ſont dans des baſſins de bois peints & curieuſement travaillez. Ils en prennent de temps en temps deux ou trois cueillerées pour faire mieux paſſer le pilau & pour prevenir la ſoif, parce que ce n'eſt pas leur coûtume de boire en mangeant la viande. A l'iſſuë du repas ils apportent le baſſin avec l'aiguiere pleine d'eau chaude pour ſe laver le viſage & les mains, & enfin celuy qui traite fait le compliment aux conviez, & chacun s'en retourne en ſa maiſon. Les valets du logis s'empreſſent de preſenter les ſouliers qui ſont dehors, afin de recevoir quelque piece d'argent qu'on leur jette quelquefois.

Les Armeniens traittent leurs amis de la meſme maniere, excepté qu'ils commencent leurs feſtins par un coup d'eau-de-vie & quelques dragées, & qu'ils donnent enſuite une couple d'œufs durs à chacun des conviez. La difference qu'il y a entre les Mahometans & les Armeniens en matiere de feſtin, eſt que les premiers expedient promptement, & que les autres mangent & vîte & long-temps ſans boire, ce qu'ils ne font qu'à la fin du repas. Aprés que l'on a rendu graces on leve les viandes pour apporter le deſſert, & c'eſt alors qu'ils ſe mettent à boire avec excés. Celuy qui traite trouve qu'il a bien reüſſi dans ſon feſtin, ſi les conviez ne peuvent trouver la porte pour s'en aller, comme cela leur arriveroit aſſez ſouvent ſans l'aide de leurs valets qui les conduiſent, mais qui n'ont pas quelquefois aſſez de force pour les empeſcher de tomber, ou dans la chambre, ou dans le chemin ce qui plaît fort à l'hôte : car s'il trouve quelqu'un qui ait encore aſſez de jugement pour ſe conduire quoy qu'en chancelant, celuy qui l'a invité ſe plaint comme s'il avoit fait de la dépenſe inutilement.

Pour concluſion de ce chapitre je diray que les Perſans ſont honneſtes, & qu'ils font manger de bon cœur quiconque ſe trouve avec eux à l'heure de leur repas, s'étonnans de la coûtume des Francs qui ferment la porte quand ils mangent.

CHAPITRE XVIII.

Du mariage des Perſans.

LEs Perſans ont accoûtumé de fiancer leurs enfans de fort bonne-heure, & dés l'âge de neuf ou dix ans; mais parmi les Armeniens il s'en voit de mariez à l'âge de cinq ou ſix, & qui n'ont qu'un meſme lit. La loy des Mahometans ne leur permet de prendre que quatre femmes legitimes qu'ils appellent *Nekha*; mais il y en a d'autres nommées *Amoutha*, c'eſt à dire des femmes de loüage, & il leur eſt permis d'en prendre autant qu'ils en peuvent nourrir, & pour autant de temps qu'il leur plaît, ce qui ſe fait par l'aveu du Juge. Ils peuvent auſſi joüir des Eſclaves qu'ils achetent, & les enfans tant des unes que des autres ſont cenſez legitimes, & heritent également ſans qu'il ſe parle d'aîné ni de cadet; mais deux filles n'ont que le partage d'un garçon. Quand le terme des femmes qui ſont à loüage eſt expiré, l'homme les renvoye s'il ne les veut pas garder davantage, & alors elles ſont obligées par la loy de ſe contenir quarante jours pour voir ſi elles ne ſont point groſſes.

L'homme donne aux femmes qu'il épouſe un doüaire aſſigné ſur ſon bien, & luy envoye de l'argent & des étofes pour ſe vêtir. La fille en renvoye auſſi de ſon côté, mais peu, & le tout par l'entremiſe des femmes; car les deux parties ne ſe ſont jamais veuës auparavant. Le jour des nôces venu on envoye chez l'époux au ſon des trompetes & des tambours quelques chevaux ou hommes chargez des hardes de l'épouſée, & aſſez ſouvent par vaine gloire; comme dans nos contracts d'Europe où il y a auſſi quelquefois plus d'apparence que d'effet. L'épouſée eſt menée à pied ſuivie de pluſieurs femmes avec des cierges allumez en leurs mains, & un concert de tambours & d'autres inſtrumens marche devant. Eſtant à la porte du logis de celuy qui doit eſtre ſon mari, s'il arrive que pour faire reſoudre les parens de la fille au mariage il a promis un plus grand doüaire qu'il ne veut ou ne peut donner, il tient la porte fermée. On heurte & il témoigne de ne vouloir point la fille à ce prix-là; mais enfin aprés quelques conteſtations de côté & d'autre on tombe d'accord, & elle entre avec les femmes qui l'accompagnent & tous les parens. Alors un Moulha lit les conditions du mariage, aprés

quoy

quoy la mariée & toutes les femmes avec elle paſſent dans l'interieur de la maiſon, les hommes faiſant leur feſtin à part, & les femmes de meſme de leur côté.

C'eſt-là tout ce qui ſe fait à la journée du mariage; mais les ſuivantes ne ſont pas toûjours ſi agreables, & il arrive aſſez ſouvent que les deux partis entrent bien-toſt en mauvaiſe intelligence. Quand ils ne ſe trouvent pas bien d'accord, & lorſque le mari traite mal ſa femme, la femme qui demande la ſeparation ne peut qu'elle ne demande en meſme temps ſon doüaire promis appellé *Talac* Le mari le luy refuſe d'abord, & la femme perſiſtant en ſa demande en eſt quelquefois plus maltraittée & reduite à luy dire, *A la malediction laiſſe-moy aller, je ne te demande rien.* Alors ils vont chez le *Caſi* ou *Scheïc-leſloum* qui eſt le Docteur de la Loy, & en ſa preſence ils ſe quittent & demeurent libres. Selon leur loy ils peuvent en uſer de la ſorte juſques à trois fois; aprés quoy la meſme femme ne peut plus retourner avec ſon mari, à moins qu'auparavant s'il vouloit la reprendre pour la quatriéme fois, un autre ne l'épouſât & ne la repudiât enſuite.

Les enfans tirent leur nobleſſe de leur pere, ſoit qu'ils ſoient nez d'une eſclave, ou d'une Amoutha, ou d'une femme legitime. La nobleſſe de Perſe qu'on appelle *Negabet* eſt fondée ſur ce qu'elle eſt deſcenduë, à ce qu'elle dit, de la race de Mahomet. Ceux qui en ſont s'appellent *Mir*, c'eſt à dire Princes, & leurs enfans Mirza, comme qui diroit né du Prince. Ils ſont en grand nombre & beaucoup de pauvres; & à moins que les biens ou les dignitez ne les relevent, le ſeul titre de Mir ne les fait pas fort conſiderer.

CHAPITRE XIX.

De la mort & de la ſepulture des Perſans.

J'Ay parlé au chapitre quinziéme des maladies & des medecins, & il me reſte à faire quelques remarques ſur la mort & la ſepulture des Perſans. La coûtume eſt quand la maladie eſt dangereuſe d'allumer ſur les terraſſes de la maiſon du malade pluſieurs feux pour avertir les voiſins de prier Dieu pour luy. Quand il vient à expirer toute la maiſon retentit de cris & de hurlemens, principalement des femmes, qui s'arrachent les che-

veux, & font des poſtures ſi extraordinaires qu'on diroit qu'elles ſont poſſedées du demon. Parmy leurs plaintes lugubres elles font de longs diſcours de toutes les belles actions du défunt, & à chaque moment elles élevent des cris épouvantables. Aprés cela on va chez le *Caſi* l'avertir qu'un tel eſt mort, & le Caſi répond à celuy qui luy donne cét avis, *Serchouma ſalamet-baxchet*, c'eſt à dire, *Que voſtre teſte ſoit en ſauveté*. Cependant il prend ſon cachet, & ſeelle la permiſſion au *Mourderchour*, qui eſt celuy qui lave les morts, d'enlever le corps du défunt, & de l'aller laver dans une maiſon qui eſt bâtie pour cét effet proche de quelque eau courante. Aprés on voit venir quantité de Moulhas avec les enſeignes de la Moſquée, qui ſont de longs bâtons comme des piques, au bout deſquels il y a des lames de fer & de letton larges & ſi foibles qu'elles ſe courbent par la moindre agitation. Il y a auſſi à l'entour de ces bâtons quelques tafetas entortillez, comme nos drapeaux quand on les plie. Ces Moulhas entonnent à plein goſier des *Alla*, *Alla*, *Alla*, ne repetant autre choſe, & danſant tantoſt ſur un pied & tantoſt ſur l'autre; & parce que ceux qui crient le plus fort reçoivent le plus d'argent, afin d'avoir plus de force à crier ils mettent les deux poulces dans leurs deux oreilles, & étendent les doigts ſur les deux joües. Le corps eſtant lavé, les hardes dans leſquelles eſt decedé le défunt ſont données au Mourderchour comme luy appartenant de droit. Quand il faut porter la biere où eſt le corps, c'eſt la coûtume que chaque paſſant qui ſe rencontre là preſte ſon épaule, & aide à porter le corps tant qu'un autre le releve, & les parens du défunt les reconnoiſſent aprés de leur peine. Si c'eſt une perſonne de qualité on ſelle & bride tous ſes chevaux, & l'on en emprunte meſme d'autres. Sur l'un on met ſon turban, ſur l'autre ſon ſabre, ſur d'autres ſes fléches, ſon arc & ſon bouclier, & generalement tout ce qui peut ſervir à faire connoître la qualité ou la valeur du défunt. Voilà quelle eſt leur pompe funebre pour les Grands ſeulement; car pour les gens du commun on n'uſe pas de grande ceremonie, & avec les cris & les chants des Moulhas on porte le défunt au cimetiere. Le plus grand qui ſoit à Iſpahan eſt appellé *Cabreſton*; mais dans toute ſon étenduë il ne ſe voit pas une belle ſepulture. Les Armeniens font mettre quelquefois une grande pierre ſur le lieu où ils ſont enterrez, les plus riches font dreſſer quatre piliers qui ſoûtiennent une voute, ſous laquelle ils ſont à l'abri du ſoleil quand ils vont manger & boire tous les ans ſelon

leur coûtume ſur ces tombeaux à la memoire des trépaſſez.

Pour revenir au cimetiere des Perſans, on fait la foſſe de ſix pieds de long & d'autant de profondeur, & ſa largeur n'eſt guere que de deux pieds. Aprés on creuſe ſur l'un des côtez de la foſſe qui regarde la Mecque, un eſpace capable de tenir un corps étendu, là où on le roule & on le poſe ſur le côté le viſage auſſi tourné vers la Mecque. Puis on met deux tuiles aux côtez de la teſte qui empeſchent que la terre en tombant ne luy couvre le viſage. Si c'eſt un homme riche, ou qui ait eſté bon ſoldat, on enterre avec luy ſon turban, ſon ſabre, ſes fléches & ſon carquois, & on met auſſi quelques vivres auprés du corps, y en ayant d'autres deſtinez pour les pauvres ſelon les moyens qu'avoit le défunt. On mure enfin ce trou-là de brique, & on remplit l'autre foſſe à noſtre mode, aprés quoy chacun s'en va. Les Moulhas ſeuls ſe rendent à la maiſon du défunt, où on leur donne à manger, & où on les ſatisfait de la peine qu'ils ont euë de tant chanter & de tant crier. Les amis viennent enſuite chez l'heritier du défunt pour luy témoigner le regret qu'ils ont de la mort de ſon parent. Ils s'entretiennent ſur le mépris du monde; & diſent qu'il en eſt comme d'une caravane, où les uns arrivent plûtoſt que les autres au rendez-vous. Huit jours aprés l'heritier monte à cheval & va rendre ſes viſites.

Pour ce qui eſt des grands Seigneurs, ils ordonnent d'ordinaire par leur teſtament que leur corps ſoit porté ou à la Mecque, ou à Meched où repoſe un de leurs ſaints.

Les Perſans de meſme que les Turcs croyent que dés que la foſſe où ils ſont enterrez eſt comblée, il vient deux Anges appellez *Neguir* ou *Manguer* qui reſſuſcitent le défunt juſqu'à la ceinture, & luy demandent raiſon de ſa foy, de quel côté il faiſoit ſa priere, & que conformément à ſes merites ou demerites ils le traittent bien ou mal. Touchant le tourment des ames avant la reſurrection, quelques-uns diſent que ce tourment n'eſt autre choſe qu'un regret violent de n'avoir pas acquis les ſciences & autres perfections de l'ame qu'ils pouvoient acquerir, & ainſi de n'eſtre pas arrivez à cette perfection que Dieu demandoit d'eux. D'autres tiennent que les ames des mal-heureux ſont tourmentées de ſonges & apparitions horribles; ou au contraire celles des bien-heureux ont de perpetuelles viſions de choſes qui peuvent les réjoüir, juſqu'à ce qu'apparoiſſe le *Saheb-el-zaman*, le maiſtre des temps pour confirmer la loy de Mahomet, lequel tuëra de ſa propre main le *Degdar*, qui eſt comme ſi

les Indes le 24. de Février 1665.

Toutes mes affaires eſtant finies, & la ſaiſon eſtant propre pour aller aux Indes, je partis d'Iſpahan aprés midi, & m'arrêtay à une lieuë de la ville dans un champ où quelques amis eſtoient venus me conduire. Je fis boire mes chevaux en ce lieu-là, & je me repoſay juſqu'à dix heures du ſoir. Ayant fait charger je marchay juſqu'à la pointe du jour, & arrivay à un lieu où ſe tiennent des Radars ou Gardes des chemins à une demi-lieuë d'un gros village appellé *Iſpehanek* lequel il faut traverſer. Sur les dix heures du matin j'arrivay à un autre gros village nommé *Mahiar* où on trouve un aſſez bon Carvanſera. D'Iſpahan juſqu'à ce dernier village le terroir eſt fort ſterile & ſans aucun arbre, & il n'y a qu'un peu de bonne terre quand on approche de Mahiar.

Le vingt-ſixiéme à trois heures aprés minuit je commençay à marcher par une plaine fort ſeche, mais qui ſe rend bonne à une lieuë de *Comché* aſſez grande ville où j'arrivay à onze heures du matin. Il y a pluſieurs Carvanſeras, & pour n'eſtre que de terre ils ſont aſſez beaux. Cette ville eſt compoſée d'une ſuite de villages qui tiennent prés de demi-lieuë de long. A trois quarts de lieuë ou environ au deça de cette ville il y a une jolie Moſquée avec un petit étang rempli de poiſſon, mais les Moulhas ne permettent pas que l'on y peſche, parce qu'il appartient, diſent ils, à un de leurs Prophetes à qui la Moſquée eſt dediée. Comme il y a de l'ombrage en eſté en ce lieu-là, les voyageurs tant en allant qu'en venant aiment mieux camper prés de cet étang pour ſe prevaloir de la fraîcheur, que d'aller ſe renfermer dans la ville.

Le vingt-ſeptiéme je marchay depuis quatre heures du matin juſques à dix heures par une plaine bien enſemencée, & je logeay dans un Carvanſera appellé *Makſoubegui*.

Le lendemain vingt-huitiéme je partis à deux heures aprés minuit, & aprés huit heures de marche dans une plaine infertile, j'arrivay à *Yesdecas* petite ville bâtie ſur un rocher au milieu d'un grand valon, & je logeay dans le Carvanſera qui eſt au pied du rocher. J'ay dit ailleurs que le pain d'Yesdecas eſt le plus excellent de toute la Perſe. Ce méme jour ſur les ſept heures du matin je paſſay à une jolie maiſon accompagnée d'aſſez beaux jardins. Elle s'appelle *Amnebad*, & a eſté baſtie par Iman-couli-kan Gouverneur de Schiras.

Le premier de Mars je partis à une heure aprés minuit, & un

peu aprés je paſſay une montagne aſſez courte, mais ſi roide & ſi rude tout enſemble qu'on luy a donné le nom de *Kotel innal-tehekeni*, c'eſt à dire, montagne rompant les fers des chevaux. De là je paſſay prés d'un méchant château nommé *Gombeſtala*; puis ayant marché par un païs plat j'arrivay ſur les dix heures du matin à *Dehigherdou*, c'eſt à dire village de noix. Je ſoufris un froid extrême cette matinée, auſſi ce païs-là, & celuy qu'on paſſe la journée ſuivante eſt fort froid en quelque temps de l'année que ce ſoit.

Le deuxiéme je marchay depuis minuit juſques à dix heures du matin parmi les neiges, ayant fait trois heures de chemin dans une plaine aſſez ſterile pour venir à *Cuzkuzar* où il y a un Carvanſera neuf & bien bâti.

Le troiſiéme je fus à cheval depuis cinq heures juſques à midi, premierement dans la méme plaine au long d'un étang par de tres-mauvais chemins pleins de neige qui cachoient des trous, puis ayant paſſé une montagne fort longue & fâcheuſe, je deſcendis à un gros village nommé *Aſepas* où l'on voit ſur une bute un château ruiné. Les habitans ſont de race Georgienne, mais ils ſe ſont faits Mahometans. J'y trouvay du vin & du poiſſon, parce qu'il y a pluſieurs ruiſſeaux, mais le Carvanſera eſt vieux & mal en ordre.

Le quatriéme eſtant parti au jour je marchay le long d'une plaine que Cha-Abas I. du nom avoit donné à cultiver aux Georgiens, & ſur les onze heures j'arrivay à *Ondgiom* bon village ſur une riviere qui paſſe ſous un beau pont de pierre Le Carvanſera eſtoit ſi ſale que je fus contraint de coucher dehors.

Le cinquiéme je fis charger à deux heures du matin, & j'ûs d'abord à eſſuyer deux lieuës de tres-méchant chemin dans des bouës continuelles. Aprés il fallut paſſer une montagne tres-rude pour les gros cailloux & la fange dont le chemin eſt rempli, & qui eſt tres-longue à la deſcente. Je paſſay par un village nommé *Iman ſadé* du nom d'un des Prophetes du pays qui y eſt enterré dans une aſſez belle Moſquée, qui a auſſi donné le nom à la montagne dans laquelle on ne trouve preſque point d'autres arbres que des amandiers amers. Les amandes ſe tranſportent aux Indes, & ſervent de petite monnoye dans les terres de Guzerate. Je marchay quelque temps entre de hauts & rudes rochers, aprés quoy je trouvay une petite riviere qui court juſques à *Mayn* petite ville où je logeay dans un beau Carvanſera.

Le ſixiéme je partis à trois heures aprés minuit, & marchay

dans une plaine entourée de montagnes, dont il y en a une separée sur laquelle on dit qu'estoit bâti un château qui fut ruiné par Alexandre le Grand, & dont il ne reste aucuns vestiges. Je passay sur deux grands ponts de pierre qui sont sur cette riviere de Mayn, & puis je vins à *Ab-gherme*. C'est un lieu dans une plaine où il y a un Carvansera à demi bâti, & ce nom luy a esté donné a cause que l'eau d'une grosse source qui est tout proche est un peu chaude. Ceux qui ont la curiosité d'aller voir les ruines de *Tchelminar*, quand ils ont passé le dernier grand pont prennent à gauche le long de la riviere, & il n'y a plus que deux ou trois lieuës.

Le septiéme aprés avoir fait charger à deux heures aprés minuit, je marchay dans une grande plaine d'où il est fort difficile de se retirer quand les neiges tombent. Le matin je passay sur une belle & longue digue appellée *Pouligor*, qui a plus de quinze cens pas de long & prés de quinze de large, & il y a trois ou quatre ponts dans de certaines distances, pour donner le cours à l'eau à cause que le païs est fort marécageux. Au bout de cette digue il y a un Carvansera tres-bien basti, mais les mouchetons qui y sont en quantité & qui ont de longs aiguillons le rendent comme desert. Il est au pied d'une montagne que je passay, & trois heures aprés je m'arrêtay un peu dans un Carvansera qui est aussi au pied d'une autre montagne qui est fort roide.

J'arrivay à Schiras sur les six heures du soir ; mais avant que d'y entrer il faut que je fasse deux remarques necessaires ; l'une touchant cette route d'Ispahan à Schiras, & l'autre touchant les ruines de Tche-elminar ; sur quoy je ne me trouveray peut-estre pas de mesme sentiment avec quelques-uns qui m'en ont parlé sans beaucoup de connoissance.

Pour ce qui est de la route d'Ispahan à Schiras, il faut remarquer que lorsque le temps est fort mauvais, & qu'il est tombé quantité de neige, estant arrivé à Yesdecas c'est une necessité de quiter la droite route, parce qu'il est impossible de passer dans ces detroits de montagnes que je viens de nommer. Il faut prendre à gauche vers le levant, comme j'ay esté obligé de faire en hyver, pour éviter les montagnes & tenir toûjours la plaine, dans laquelle quoy qu'il y ait de la neige on ne court pas risque de tomber dans des precipices, & l'on prend pour guides des gens du païs. Ce chemin qui est plus long de deux journées que la route ordinaire, estoit autresfois un chemin inconnu, parce qu'en un endroit la riviere venant batre la montagne qui est

eſcarpée fermoit entierement le paſſage. Mais pour la commodité des marchands Iman-couli-Kan avec de grandes peines & de grands frais fit pratiquer un chemin dans le roc, élevé de quinze ou vingts pieds au deſſus de la rivierre, & de la largeur ſuffiſante pour y faire paſſer un chameau avec ſa charge. Du côté de la riviere on a élevé un petit mur de trois ou quatre pieds de haut, de peur que les beſtes de charge venans à faire un faux pas ne tombent dans l'eau. Ce chemin dure l'eſpace d'une demi-lieuë, & bien-toſt aprés on vient coucher à un gros village qui eſt dans la plaine, où l'on prend des gens du lieu pour venir montrer les endroits où l'on peut paſſer la riviere à gué.

Aprés avoir paſſé la riviere on traverſe des plaines fort fertiles & arrouſées de quantité de ruiſſeaux. Puis on gagne la montagne, d'où il n'y a plus qu'une lieuë & demie juſqu'a *Tcheelminar.*

A la pointe de la montagne & ſur la droite du grand chemin, on voit douze colonnes qui ſont encore ſur pied & forment comme un quarré. Il y a dans l'entre-deux de la montagne quantité de niches, & méme juſques ſur le chemin; elles regardent ces colonnes, & c'eſt apparemment où les anciens Perſans mettoient leurs idoles. De là on vient à Tcheelminar où j'ay eſté pluſieurs fois, & entr'autres en la compagnie du ſieur Angel Hollandois qui avoit eſté envoyé par la Compagnie pour montrer à deſſeigner au Roy de Perſe, qui eſtoit alors Cha-Abas II. Il demeura plus de huit jours à deſſeigner toutes ces ruines, dont j'ay vû depuis d'autres deſſeins qui repreſentent ce lieu-là comme une tres-belle choſe: mais aprés qu'il eût achevé le ſien il avoüa qu'il avoit mal employé ſon temps, & que la choſe ne valoit pas la peine d'eſtre deſſeignée, ni d'obliger un curieux à ſe détourner un qart-d'heure de ſon chemin. Car enfin ce ne ſont que des vieilles colonnes, les unes ſur pied les autres par terre, & quelques figures tres mal faites, avec de petites chambres quarrées & obſcures; tout cela enſemble perſuadant aiſément à ceux qui ont vû comme moy les principales Pagodes des Indes que j'ay bien conſiderées, que Tcheelminar n'a eſté autresfois qu'un Temple de faux Dieux. Ce qui me confirme dans cette creance, eſt qu'il n'y a point de lieu dans la Perſe qui ſoit plus propre pour un temple d'Idolâtres, a cauſe de l'abondance des eaux; & ces petites chambres eſtoient apparement les retraites des Preſtres, où ils alloient manger dans l'obſcurité

l'obſcurité, de peur que quelque petit moucheron ne ſe mêlât parmi le ris & les fruits, qui ſont, comme j'ay dit, toute la nourriture des Idolâtres.

De Tcheelminar on vient coucher d'ordinaire à un village qui n'en eſt qu'à demi-lieuë, & où il y a d'excellent vin. De là juſques à Schiras la journée eſt trop forte, principalement quand les neiges viennent à fondre ; car alors on eſt preſque toûjours dans l'eau, & c'eſt comme une petite mer.

CHAPITRE XXI.

De la ville de Schiras.

LA ville de Schiras eſt à 78. d. 15. min. de longitude, & à 29. d. 36. min. de latitude. Elle eſt ſituée dans une plaine qui s'étend environ quatre lieuës du nord au ſud, & du couchant au levant prés de cinq lieuës. Cette plaine eſt environnée de hautes montagnes nuës & arides, & ce ne ſont que des roches où il ne croiſt ni arbre ni herbe. Du coſté du ſud-eſt ou de l'orient d'hyver il y a un lac d'eau ſalée qui n'a guere moins de quatre lieuës de tour. En ſortant de la plaine pour aller vers le midi on paſſe entre deux montagnes, qui ne ſe preſſent pas ſi fort qu'elles ne laiſſent place à d'agreables vallons de demi-lieuë plus ou moins de large, & l'on y trouve quelques terres labourables & quelques prairies. Le terroir de Schiras eſt bon & fertile ; mais en bien peu d'endroits, & il eſt particulierement renommé par ſes excellens vins qui ſont les meilleurs de toute la Perſe : mais pour ce qui eſt de la ville il n'y a rien de beau, & elle paroiſt plûtoſt comme à moitié ruinée. Il y avoit autresfois des murailles de terre, mais elles ſont preſque toutes à bas, & l'on n'a pas pris le ſoin de les relever. Les maiſons ſont de méme de terre ſechée au ſoleil & revêtuë de chaux ; & comme il tombe quelquefois de la pluye à Schiras, ce qui n'arrive pas à Iſpahan, dés que cette terre eſt détrempée les maiſons ne peuvent plus guere ſubſiſter. Il n'y a que le College que fit baſtir Iman-couli-Kan & quelques Moſquées, qui ſont de brique, & la plus raiſonnable de ces Moſquées eſt celle qu'on appelle *Cha-Chiraque*, laquelle pour une devotion particuliere eſt un peu mieux entretenuë que les autres, mais toutesfois il n'y a rien d'extraordinaire ny qui ſoit fort digne d'arreſter la vuë. Du coſté du

nord-eſt la ville vient juſqu'à un quart de lieuë prés de la montagne, & d'un petit pont de pierre qu'on rencontre à la ſortie de la ville juſqu'au pied de la montagne, c'eſt une longue ruë en droite ligne où il y a une Moſquée qu'Iman-couli-Kan a fait baſtir. Par dehors elle paroiſt aſſez belle, mais le dedans commence à ſe ruiner. Il y a devant la porte une place octogone, & au milieu de la place un baſſin de méme figure, dont l'eau qui l'emplit vient de la montagne continuant ſon cours le long de la ruë. De coſté & d'autre de cette ruë, depuis la Moſquée juſqu'à la montagne, il y a une muraille, & d'eſpace en eſpace on trouve de grandes portes vis à vis l'une de l'autre, au deſſus deſquelles il y a trois ou quatre chambres percées à jour pour avoir la vuë des paſſans & des jardins dont ces murailles font la clôture. Elles ſont bordées au dedans de Cyprez plantez à droite ligne, & à deux cens pas ou environ de la Moſquée on voit encore au milieu de la ruë un ſecond baſſin qui reçoit le premier l'eau qui vient de la montagne. Cette ruë ou allée eſt un des ouvrages d'Iman-couli-Kan, aprés qu'il eut fait couper la montagne qui eſt au bout, pour accourcir le chemin de Schiras à Iſpahan d'une journée.

Il y a dans Schiras trois ou quatre Verreries où il ſe fait quantité de bouteilles grandes & petites, qui ſervent à tranſporter les eaux roſes & autres eaux de ſenteur qui ſe font en cette ville. On y fait auſſi de pluſieurs ſortes de vaſes pour mettre les fruits avec le vinaigre, que l'on tranſporte dans les païs étrangers, mais particulierement aux Indes, & juſqu'en l'Iſle de Sumatra, à Batavie, & en d'autres lieux comme je l'ay dit ailleurs. On fait à Schiras des compoſtes de toutes ſortes de fruits, de concombres, de citrons, de poires, de pommes, de prunes, de ceriſes & d'amandes vertes, & ils ſçavent meſme confire le raiſin dans le vinaigre. Ils le cüeillent lorſqu'il eſt à demi-meur & qu'il commence à avoir de la douceur, & ce raiſin confit de la ſorte a un certain goût doux aigre qui eſt aſſez agreable, principalement dans les chaleurs. C'eſt ce qui fait que les Indiens viennent enlever quantité de tous ces fruits qui leur manquent dans leur païs, & qui ſont d'un grand ſecours aux Idolatres, parce qu'ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Les Grands Seigneurs Mahometans s'en font auſſi toûjours ſervir quelque plat, quand ce ne ſeroit que pour la vuë, ces fruits qui ſe conſervent tres-bien eſtant preſque auſſi beaux que ſi on venoit de les cüeillir.

Pour ce qui eſt du travail de ſoye & d'autres manufactures, il ne s'en fait point ni dans la ville ni aux environs. On commence ſeulement à y faire quantité de *Chites* ou toiles peintes, mais fort groſſieres & qui ne ſont que pour l'uſage du menu peuple.

En ſortant de la Ville du côté du nord-oüeſt on trouve une grande allée, dans laquelle en trois endroits ſont plantées trois pierres appellées *Mils*. Elles ſont dans une telle diſtance qu'on peut connoiſtre d'une pierre à l'autre ſi c'eſt un homme ou une femme qui vient. Il y avoit des murailles de côté & d'autre de l'allée, mais aujourd'hui elles ſont rompuës en pluſieurs endroits. Elle vient aboutir à un jardin qu'on appelle *Bag-Cha*, ce qui veut dire proprement Jardin du Roi. Au deſſus de la porte de ce jardin il y a un ſalon à moitié ruiné, & au bout de la grande allée qui eſt vis à vis plantée de beaux Cyprez il y a un aſſez joli bâtiment que l'on neglige d'entretenir. A gauche de ce lieu-là il y a un grand étang revêtu de pierre, & ce ſont-là toutes les beautez de ce jardin, dont on ne feroit pas grand cas en France. Pour des arbres fruitiers, des roziers & des jaſmins, il en eſt rempli; mais tout cela eſt confus ſans aucun allignement ni ſymetrie.

De ce jardin juſqu'à la montagne c'eſt une plaine de deux lieuës de long & d'une de large, qui contient un grand vignoble qui appartient à divers particuliers, & chacun a ſa vigne entourée de murailles. Au delà de ce vignoble s'élevent de hautes montagnes, d'où ſortent pluſieurs petites ſources qui forment une riviere appellée *Bend-Emir* du nom d'un village d'où vient la plus groſſe ſource. Il ne faut pas s'étonner ſi dans les differentes relations des Royaumes de l'Aſie on voit une même riviere porter des noms differens: car en Turquie, en Perſe & aux Indes une même riviere prend le nom de toutes les villes & villages où elle paſſe, & ainſi il eſt mal-aiſé que les voyageurs s'accordent bien pour ces noms. Cette riviere de Bend-emir arrouſe tout le vignoble de Schiras, où il ne pleut point depuis le Printemps juſqu'à l'Automne, ce qui eſt cauſe que tout l'Eſté il ne ſe trouve point d'eau dans le lit de la riviere auprés de la ville. Il eſt aiſé de juger par-là que cette riviere de Bend-emir ou de Schiras eſt tres-peu de choſe, & il y en a en France de plus conſiderables qu'on neglige de marquer dans la carte du Royaume.

Pour ce qui eſt des vins ce ſont aſſurément les meilleurs de toute la Perſe; mais il ne s'en fait pas à Schiras en ſi grande quantité que quelques-uns ſe pourroient imaginer. De tout

ce grand vignoble & de tout ce que l'on peut recüeillir de vin dans les côtaux à quatre ou cinq lieuës à la ronde, on fait compte que plus de la moitié des raisins se consume en ce qui s'en mange en sortant de la vigne, en ce qu'on en fait secher, & en la grande quantité que l'on en garde, les Persans ayant l'industrie de les si bien conserver, que sept ou huit mois après ils paroissent aussi frais que si on les avoit cüeillis depuis huit jours. Ils en consument encore une grande quantité à faire du vin cuit, qui est un grand secours pour les pauvres & les voyageurs, particulierement pour les Voituriers qui n'osent boire de vin ; car delayant ce vin cuit avec de l'eau ils y trempent leur pain, & cela les réjoüit & leur donne de la force.

Le vin comme toutes les autres choses se vend au poids, & non pas par mesure ; & pour ce qui est des poids de la Perse, j'ay eu occasion d'en parler ailleurs. Cha-Abas II. prenoit plaisir à boire du vin, & à en faire boire aux Grands de sa Cour & aux étrangers. On a remarqué qu'en l'année 1666. qui est celle où il s'est le plus fait de vin depuis long-temps, on en fit pour la maison du Roy cinquante mille *mens* (ce qu'il faut entendre de la men de *Keuhné*, ou de l'ancienne men qui est de neuf de nos livres de seize onces, & il n'y a que le vin qui se vende à ce poids-là) & le Roy donne permission d'en faire aux quatre nations des Francs autant que pour sa propre maison. Ces quatre Nations estoient les députez du commerce de la Compagnie Françoise, ceux de la Compagnie Angloise, ceux de la Compagnie Hollandoise, & le Facteur des Portugais qui fait sa demeure au Bander-Congo, & qui envoye ce vin de Schiras dans toutes les villes que les Portugais ont aux Indes, dont il s'entretient & sa famille du profit qu'il y peut faire. Il fut donc octroyé par le Roy à ces quatre Nations d'en faire cinquante mille mens, à sçavoir quatorze mille aux François sous l'esperance que l'on avoit que les vaisseaux devoient arriver, & douze mille à chacune des trois autres Nations. Mais en faisant quelque present aux Officiers qui ont le soin de faire délivrer les raisins ; non seulement ils leur en font donner des plus beaux & à bon marché, mais aussi ils leur permettent d'en faire au delà de ce qu'il leur a esté accordé, comme ils firent la mesme année 1666 ayant passé l'Ordonnance de cinq mille mens & plus. Les Juifs de Schiras, qui se disent de la Tribu de Levi & font environ six cens familles, firent du vin jusqu'à cent ou cent dix mille mens ; car c'est le principal negoce de ces pauvres gens, dont

le Gouverneur de Schiras ſçait bien leur ôter une partie du profit. Pour ce qui eſt des Perſiens & autres Mahometans, ils n'ont pas la permiſſion de faire du vin, & c'eſt meſme un grand peché parmi eux d'y mettre les mains. Cela n'empeſche pas que quelques Grands Seigneurs n'en faſſent faire ſecrettement, & ils achetent quantité de raiſins ſous pretexte de les vouloir garder pour en manger le long de l'année. Voilà tout ce qui s'eſt fait de vin à Schiras dans une année où l'abondance de raiſin fut extraordinaire, & tout ce vin ne monte qu'à 200025. mens, qui font 4125. de nos tonneaux à trois cens pintes pour tonneau. J'ay dit que ce vin ſe tranſporte dans des bouteilles, & l'on les empaille ſi bien dans des caiſſes qu'il ne s'en caſſe que tres-rarement.

On voit dans Schiras une ancienne Moſquée où eſt le ſepulchre de *Sadi* que les Perſans eſtiment le meilleur de leurs Poëtes. Elle a eſté tres-belle & accompagnée d'un grand bâtiment qui ſervoit de College ; mais tout cela s'en va en ruïne comme quantité d'autres édifices de la ville. Tout contre cette Moſquée on deſcend par un eſcalier dans un puits fort large, au bas duquel il y a un baſſin rempli de poiſſon à quoy on n'oze toucher, parce qu'ils tiendroient cela pour un ſacrilege diſant qu'il appartient à *Sadi*. Un peu au delà de cette Moſquée ſur un haut rocher on voit les ruïnes d'un château, & au deſſus ſur le ſommet du rocher eſt un puits quarré taillé dans le roc qui eſt fort dur. Il eſt fort profond & a environ dix ou douze pieds de large. On m'a aſſuré qu'on y jettoit autrefois les femmes adulteres, & il y a aujourd'huy quantité de pigeons qui nichent dedans.

Entre pluſieurs jardins qu'on voit à Schiras & qui ne manquent pas d'eau, il y en a un dans lequel au bout d'une grande allée eſt un bel étang de plus de ſoixante pas en quarré. L'eau y deſcend par une caſcade aſſez bien taillée dans un roc qui en eſt proche ſur lequel on voit une maiſon de divertiſſement qui regarde ſur l'étang, & qui a quelques reſtes de beauté ; mais elle eſt tres-mal entretenuë, & les Perſans comme je l'ay remarqué ailleurs, aiment mieux faire un bâtiment nouveau que d'en relever un vieux, qu'ils laiſſent tomber en ruïne faute de quelque reparation de peu d'importance. Ces jardins ſont tous plantez de Cyprez, & il y en a à Schiras les plus beaux du monde. Il ne faut pas que je paſſe ſous ſilence un puits merveilleux qui eſt dans cette ville, & que j'ay vû pluſieurs fois. Ceux du lieu aſſu-

rent que l'eau de ce puits hauſſe pendant quinze ans, & baiſſe pendant quinze autres années; c'eſt à dire qu'elle monte juſqu'à la bouche du puits, aprés quoy elle deſcend juſqu'au fond.

Il y a à Schiras deux ou trois bazars bien bâtis, & l'eau y coule par le milieu dans un canal. Je viens maintenant à ce qui ſe voit de plus conſiderable aux environs.

Du côté du ſud-oüeſt à une grande lieuë de la ville il y a une colline détachée de la grande montagne, & ſur cette colline on voit trois portes du reſte d'un Temple de faux-dieux. Il y en avoit quatre, mais celle qui regardoit le midy eſt à bas, les trois autres eſtant encore ſur pied, & chacune compoſée de trois pierres. Dans chacune des deux pierres qui ſont les jambages, il y a deux figures de bas relief qui ſe regardent & allongent les bras; l'une tenant d'une main un vaſe d'où ſort une flâme, & de l'autre comme une ſerviete pliée qu'on preſente en France quand on a lavé les mains. L'autre figure a comme une bourſe dans une main, & dans l'autre comme une boule de feu, & les deux autres portes ſont toutes ſemblables. Ces figures ſont grandes comme le naturel, mais elles ont toutes la face rompuë.

A deux mouſquetades de ce lieu-là s'éleve dans la plaine une petite montagne, où du côté du nord il y a pluſieurs petites ſources qui forment une eſpece de vivier rempli de poiſſon. On y voit auſſi quelques gros arbres, & une petite maiſon où un Dervis fait ſa demeure. Le lieu eſt agreable, & toutes ces ſources font un canal aſſez gros qui fournit d'eau pour arrouſer les terres de la plaine qui ſont ſemées. C'eſt apparemment où les anciens Idolâtres ſe venoient laver le corps, & de là ils alloient au Temple faire leurs prieres & leurs offrandes.

A demie-lieuë de là au pied de la grande montagne il y a une place d'environ cinq cens pas de circuit, d'où l'on voit ſortir quantité de belles ſources qui forment un étang plein d'herbes en pluſieurs endroits & entouré de gros arbres, & l'on y trouve d'aſſez bon poiſſon. Dans un coin de la montagne on découvre quatre figures taillées dans le roc beaucoup plus grandes que le naturel. Les deux qui ſont les plus hautes ſe regardent l'une l'autre, & quand on les enviſage celle qui eſt à gauche a ſur la teſte un gros turban, comme le portent le grand Viſir & les Bachas à Conſtantinople quand ils vont au Divan. Du Turban juſqu'à la moitié du front c'eſt comme un bandeau fait de treſſes de cheveux, dont les bouts viennent pendre ſur le col en groſſes boucles. Elle a une robe à l'antique avec une maniere de

coutelas à ſon côté, ce qui ſe voit auſſi à l'autre figure qui luy eſt oppoſée, excepté qu'au lieu de turban elle a une eſpece de mitre ſur la teſte. Les deux autres figures qui ſont au deſſous des deux premieres ſe tendent les bras, l'un eſtant la repreſentation d'un homme, l'autre celle d'une femme à ce qu'on en peut juger. L'homme ſemble preſenter à la femme un bouquet de fleurs; mais à dire la verité ces deux figures ſont fort gâtées, & d'ailleurs il eſt difficile de les bien voir, parce qu'un peu plus bas que leurs pieds il ſort de l'entre-deux d'une roche un figuier dont les branches & les feüilles en couvrent une partie.

A deux mille pas de là il y a un lac d'eau ſalée d'environ dix lieuës de tour, lequel ſe forme en partie de pluſieurs ſources ſalées qui viennent des montagnes, & l'on y fait quantité de ſel. Il y entre auſſi une riviere ſalée qu'on paſſe ſur un grand pont de pierre à trois lieuës de Schiras quand on va vers le Bander-Abaſſi.

A demie-lieuë de la ville du côté du nord-oüeſt il y a deux puits remarquables, l'un ſur le haut de la montage, l'autre ſur la pante taillez dans le roc, & tous deux d'une extreme profondeur. On n'y trouve point d'eau, parce qu'ils ſont à moitié remplis de pierres que tous ceux qui les vont voir jettent dedans. On voit encore au meſme lieu quelques ruïnes d'une fortereſſe qui fut bâtie autresfois ſur cette montagne pour garder les chemins. Car avant qu'Iman-couli-Kan eût fait couper la montagne dont j'ay parlé cy-deſſus, tous ceux qui vouloient aller de Schiras au nord ou au levant ne pouvoient paſſer ailleurs qu'au pied de cette montagne, n'y ayant point alors d'autre chemin. Mais depuis que ce Kan eut conquis les deux Royaumes de Lar & d'Ormus, il fit abbatre toutes ces petites fortereſſes qui eſtoient ſur les chemins, reconnoiſſant que ce n'eſtoit qu'une dépenſe pour le Roy, & une tyrannie pour les marchands à qui on faiſoit payer en ces lieux-là une maniere de doüane ou de peage. Aujourd'huy tous les chemins ſont libres, & les marchands peuvent voyager en ſeureté.

Du côté du nord environ à une demie-lieuë de la ville, ſur la pante d'une forte haute montagne on trouve une petite Moſquée comme un hermitage, & quinze pieds plus bas il ſort une belle eau qui eſt la meilleure de tout le voiſinage de Schiras. Il y a tout proche une petite place entourée de paliſſades, avec quatre piliers aux quatre coins pour ſoûtenir un couvert. C'eſt où le Deruis ſe tient aſſis & où il reçoit ceux qui le viennent

voir, à qui ſelon la coûtume du pays il preſente du tabac. Ce lieu-là eſt un des plus beaux aſpects qu'il y ait dans toute la Perſe, & c'eſt d'où l'on découvre d'un coup d'œil toute la plaine de Schiras, & toute la ville d'un bout à l'autre avec ſes jardins. Mais on ne va pas voir ce lieu-là ſeulement pour le bel aſpect ou pour viſiter le Deruis; mais on y va auſſi pour y admirer un Cyprez qui n'eſt qu'à trois ou quatre pas de cette place planté entre les roches, & d'une telle groſſeur que quatre hommes auroient de la peine à l'embraſſer. Il eſt haut à proportion, & on tient que c'eſt le plus beau de toute la Perſe, quoy qu'il y en ait grande quantité. Auſſi ce bel arbre ne manque pas d'eau, & celle de la ſource dont j'ay parlé vient paſſer au pied & en fait le tour, allant tomber huit ou dix pieds plus bas dans une ciſterne qui eſt toûjours pleine, & delà par un petit canal ſe rendant dans un jardin qui eſt dans la plaine à ſept ou huit cens pas de la montagne. C'eſt dans ce jardin qu'on trouve des reſtes du Palais d'un des anciens Rois de Perſe, & ce qu'on en voit encore ne témoigne pas que ç'ait eſté un magnifique édifice. Ce Roy s'appelloit *Padchah kièchel*, c'eſt à dire, *le Roy teigneux*; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'à peine y-a-t'il un Perſien qui n'ait la tigne ou qui ne l'ait euë.

A deux lieuës de Schiras du coſté du ſud-oüeſt au pied de la grande montagne il y a un hermitage appellé *Pir-Bouno*, où demeurent trois ou quatre Deruis comme eſtant un lieu fort agreable. Ces Deruis cherchent toûjours les lieux les plus beaux pour s'y camper, & ils tiennent tellement leur gravité en fumant une pipe de tabac, que ſi le Roy venoit ils ne ſe leveroient pas pour le ſalüer. Les Perſans ne s'étonnent point de cét orgueïl des Deruis, qui ont pris de tout temps cette coûtume, & ne croyent pas meſme eſtre obligez de regarder le Roy s'il vient à paſſer, comme il s'en eſt vû pluſieurs exemples. Ce qui embellit cét hermitage eſt une grande ſource d'eau qui arrouſe le jardin, & quantité de beaux arbres qui ſont aux environs. Elle donne un canal d'eau un peu plus loin que la maiſon des Deruis, & c'eſt ce qui donna lieu à Iman-couli-Kan de faire tout proche un grand enclos pour un parc qu'il remplit de quantité de beſtes, & c'étoit un plaiſir de s'y aller promener du vivant de ce Seigneur qui avoit ſoin de le bien entretenir; car depuis ſa mort on la negligé, & toutes les murailles tombent en ruïne.

En ſortant de Schiras du côté du couchant environ à un demi-quart de lieuë de la ville on voit un cimetiere entouré de murailles,

murailles, au milieu duquel du coſté qui regarde la Mecque il y a une niche qui eſt fort frequentée par les Déruis & les gens devots qui vont y faire leurs prieres, parce que c'eſt la ſepulture de *Hougia Hafiz* qu'ils ont en grande veneration. L'année de ſon decés eſt marquée ſur ſon tombeau qui fut en 1381. & il acquit une grande eſtime parmi les Perſans pour avoir compoſé un gros livre de Morale, & avoir eſté un des meilleurs Poëtes de ſon temps. Il a laiſſé un grand Poëme à la loüange des bons vins, ce qui a fait dire à pluſieurs que ce Hougia Hafiz n'eſtoit pas bon Muſulman, puiſqu'il a tant loüé une choſe qui eſt ſi expreſſément défenduë par la loy de Mahomet.

Tout proche de ce cimetiere il y a un grand jardin que l'on va voir à cauſe des beaux Cyprez qui en font tout l'ornement. Ils ſont admirables & pour leur groſſeur & pour leur hauteur, & il y en a un entr'autres au milieu du jardin qui a eſté planté par la main du Grand Cha-Abas l'an 1607. comme le Jardinier me l'a aſſuré. Il paroît bien qu'il a eſté planté de la main d'un Roy, & par conſequent bien recommandé; car il eſt plus gros que d'autres qui ont eſté plantez il y a cent ans.

En ſortant de Schiras du coſté du nord il y a au pied de la montagne un jardin des anciens Rois de Perſe appellé *Bag-Firdous*. Il eſt plein d'arbres fruitiers, & pour des roſiers il y en a une grande quantité. Au bout du jardin ſur une pante de la montagne il y a un joli bâtiment, au bas duquel eſt un grand étang. Les plus riches habitans de Schiras ont eſté autrefois curieux d'avoir de beaux jardins & ont fait pour cela de la dépenſe; mais il n'y en a point, ni à Schiras, ni à Iſpahan qui approche du moindre de ces beaux jardins qui accompagnent les delicieuſes maiſons de campagne qui ſont autour de Paris.

Voilà tout ce que j'ay pû remarquer de conſiderable à Schiras & aux environs où j'ay eſté pluſieurs fois. Quoy qu'il y ait pluſieurs Carvanſeras dans la ville, les Francs logent d'ordinaire au Convent des PP. Carmes Déchauſſez; mais ceux qui veulent eſtre en leur particulier vont à une autre maiſon qui appartient aux meſmes Religieux, & de laquelle ils voudroient bien s'eſtre défaits comme leur eſtant à charge.

CHAPITRE XXII.

Suite de la route d'Ispahan à Ormus depuis Schiras jusqu'au Bander-Abassi.

LE 16. de Mars à huit heures du matin je partis de Schiras, & aprés six heures de marche dans la plaine qui cesse d'être fertile à une lieuë de la ville, j'arrivay au Carvansera appellé *Babaadgi*. L'eau n'y est pas bonne & est comme tiede, & depuis ce lieu là on commence à ne sentir plus de froid. Le lendemain je partis au jour & arrivay à un Carvansera qui est grand & bien bâti, mais seul & éloigné des villages. Il s'appelle *Mouzafferi*, & c'est le seul lieu de la Perse où j'ay trouvé des truffes noires aussi grosses & aussi bonnes que nos truffes de Dauphiné. Il y en a mesme en quantité, & en arrivant au Carvansera j'en vis une chaudiere pleine sur le feu. Je m'en fis donner de crues pour les faire apprester à nostre mode, & j'en pris le lendemain autant que je voulus pour ma provision. Ce pays-là ne nourrit que des chévres & des moutons, & environ deux lieuës plus loin il passe une riviere le long de la montagne qui est au couchant.

Le 18. je partis à la pointe du jour, & ne marchay que jusqu'à onze heures par un pays pierreux entre des montagnes revêtuës d'Amandiers amers & de Terebintes. Je logeay dans un beau Carvansera nommé *Païra*, prés d'une riviere qui vient du couchant & qui rend le païs assez agreable en cét endroit. Il se trouve un peu de bois dans les vallons, & il y a des villages de l'autre costé de la riviere en tirant vers le midy.

Le 19. je fus à cheval à quatre heures du matin, & marchay le long du vallon rempli de plusieurs villages, & que la mesme riviere dont je viens de parler rend assez fertile. Sur les huit heures je m'arrestay à un Carvansera bâti en octogone qui est à une grande lieuë de la riviere, & dans cét espace il y a quelques villages. Le Carvansera se nomme *Kaffer*.

Le 20. je partis à deux heures aprés minuit, & marchay jusqu'à dix heures du matin par une vallée fort seche. Je trouvay par le chemin quantité de Pastres, qui quittoient ce païs-là qui commençoit à estre trop chaud pour aller chercher le frais ailleurs vers Schiras.

Ceux qui voyagent sur leurs propres chevaux, & qui veulent

voir un des plus beaux endroits de la Perſe & quelques antiquitez, en quittant le Carvanſera de Kaffer au lieu de ſuivre la route ordinaire des Caravanes, prennent ſur la droite du coſté de la riviere qui paſſe à une lieuë & demie du meſme Carvanſera. Dés qu'on l'a paſſée on enfile un chemin étroit qui dure environ deux lieuës dans le roc eſcarpé, la montagne à la droite & la riviere à la gauche, n'y ayant pas de place en pluſieurs endroits pour deux cavaliers de front. Le long de ce chemin on voit vers le haut de la montagne de petits ſentiers qui conduiſent à des cavernes, dont il y en a quelques-unes ſi grandes qu'elles peuvent tenir juſqu'à deux ou trois mille hommes. Quand on eſt ſorti de ce chemin on trouve une plaine appellée *Dadivan* de quatre ou cinq lieuës de circuit, dont la plus grande partie eſt pleine d'orangers, de citroniers & de grenadiers. Il y a de ces orangers que deux hommes auroient de la peine à embraſſer, & qui ſont auſſi hauts que nos grands noyers. Pour le reſte de la plaine il eſt ſemé de ris & de bled. C'eſt le lieu qui fournit tout Iſpahan d'oranges, de citrons & de grenades, & c'eſt veritablement un lieu de delices, ou du moins un des plus delicieux de toute la Perſe. J'y ay paſſé pluſieurs fois, & ſouvent meſme on y vient exprés pour ſe divertir. On fait dreſſer des tentes ſous ces arbres, & les païſans vous apportent pluſieurs rafraîchiſſemens, & ſur tout des perdrix, des liévres & des gazelles. La riviere qui traverſe la plaine eſt abondante en poiſſon, il y a des carpes, des barbeaux & des brochets, & quantité d'écrevices, & je me ſouviens qu'à tous mes voyages un meſme païſan me menoit le matin au bord de la riviere, & prenoit devant moy le poiſſon à la main. Il eſtoit ſi habile à ce métier, que quand il n'en avoit pas pris un aſſez gros il le rejettoit & en prenoit un autre. Comme on demeure ſouvent dix ou douze jours en ce lieu-là, les baladines des environs qui en ont avis ne manquent pas de vous venir trouver pour danſer & boire quelque verre de vin de Schiras dont on a toûjours bonne proviſion. Les Anglois & les Hollandois qui ſont à Ormus viennent ſouvent paſſer la fin de l'Eſté dans cette plaine, où on reçoit de la fraîcheur de la riviere & des arbres. Car ils ne veulent pas toûjours aller juſqu'à Iſpahan, par cette raiſon principalement qu'ils ſont tenus toutes les fois qu'ils y vont de faire un preſent au Roy, de quoy ils ne ſont pas fâchez de ſe pouvoir diſpenſer. Ce qui rend les arbres de cette plaine ſi grands & ſi beaux eſt le rafraîchiſſement qu'ils tirent de la riviere, dont l'on conduit l'eau par pluſieurs canaux qui font quantité de pe-

tits étangs assez proches l'un de l'autre, par le moyen desquels tous ces arbres sont arrousez. C'est presque tout le bien que cette riviere fait dans la Perse : car hors cette plaine qu'elle arrouse elle ne passe qu'entre des rochers & des montagnes, ou dans des campagnes de sel quand elle vient à approcher de là.

J'arrivay donc le 20. de Mars à dix heures du matin à un Carvansera appellé *Mouchek*, qui est une seule maison au pied d'un rocher. Il y a une source d'eau à cinq cent pas, mais c'est une eau chaude & qui a un goust de soufre, de sorte qu'à peine les bestes en veulent boire. Il faut avoir recours à l'eau d'une cisterne qui n'est qu'à une portée de mousquet du Carvansera, mais pendant quelques années on n'a pû en boire, parce qu'un Juif y allant tirer de l'eau le pied luy manqua & il tomba dedans. Les Mahometans qui sont superstitieux rompirent incontinent la cisterne, & enfin ils en ont fait une autre auprés.

A trois quarts de lieuës de Mouchek il y a deux routes à prendre pour se rendre à Lar, l'une pour les chameaux, & l'autre pour les chevaux & pour les mulets. La premiere est plus longue de trois journées que l'autre, & s'appelle route du desert, parce que depuis un gros bourg qui n'est habité que par des Chameliers & où l'on s'arreste à la premiere couchée, on ne trouve jusqu'à Lar que des tentes des Pastres qui s'arrestent tantost en un lieu, tantost en un autre. On trouve par cette route une prodigieuse quantité de petites perdrix grises, & par l'autre quantité de grosses, & quand on les voit lever de terre c'est comme un nuage qui couvre l'air. Il y a aussi dans ces deux routes, & particulierement dans celle que prennent les chameaux, une autre sorte d'oyseaux qui ressemblent à nos grosses perdrix, mais qui ont les pieds & les jambes de canars. Les chameaux prennent donc necessairement ce chemin qui est plus long que l'autre & par un païs desert, parce qu'il leur est impossible de passer la montagne de Jarron dont je vais parler, & on a mesme bien de la peine à y mener des chevaux & des mulets.

Je partis de Mouchek le vingt-uniéme de Mars à deux heures du matin, & ayant marché jusqu'à huit par un païs plat & pierreux j'arrivay à la petite ville de *Iarron*, qu'on devroit plûtost nommer une foreſt de palmiers dont les dates sont excellentes. Ie logeay dans le Carvansera qui est beau & éloigné de la ville de cinq cent pas, & j'y demeuray deux jours.

Le ving-quatriéme ayant fait charger incontinent aprés la minuit je marchay environ une bonne heure, aprés quoy il falut

commencer à monter la montagne de Jarron qui eſt fort haute & fort longue ; mais la deſcente eſt la plus dangereuſe que j'aye jamais vûë dans tous mes voyages ; outre qu'alors il n'y avoit point de Lune & que le peril eſtoit plus grand dans l'obſcurité. Quand on eſt au haut, & que l'on a commencé à deſcendre ſept ou huit cens pas par un chemin tres-fâcheux où l'on n'a à droite que des precipices, on trouve un pont merveilleux d'une ſeule arcade qui prend d'une montagne à l'autre, & l'on n'en peut aſſez admirer l'architecture qui eſt des plus hardies que l'on puiſſe voir. C'eſt un des plus memorables ouvrages d'Iman-couli-Kan, qui avoit à cœur de rendre les chemins commodes pour la facilité du commerce.

Quand on eſt au bas de la montagne, il en faut paſſer deux autres qui ſont auſſi fort rudes tant à la montée qu'à la deſcente, & ſur l'une deſquelles il y a une ciſterne. Quoy qu'elle ſoit fort grande elle ſe trouve ordinairement épuiſée ſur la fin de l'eſté, par la quantité de voitures qui ont paſſé par là depuis le printemps. Il y a dans ces montagnes une telle quantité de perdrix qu'il ne faut que charger l'arquebuſe & la tirer, & l'on en tuë autant que l'on veut. A huit heures du matin j'arrivay à un Carvanſera appellé *Chakal*, qui eſt une maiſon ſeule dans un païs deſert, où il y a beaucoup d'amandiers amers & des therebintes. En approchant du Carvanſera on trouve deux ou trois ciſternes qui ſont d'un grand ſoulagement aux voyageurs l'eau eſtant aſſez rare par cette route. Il y a à *Chakal* neuf ou dix Radars pour la garde des chemins, & qui ſont auſſi maiſtres du Carvanſera. Dés qu'on eſt arrivé ils vous demandent ſi vous voulez manger du chevreüil, eſtant ſeurs de leur coup & n'ayant qu'à aller dans la montagne qui en eſt pleine. Il y a auſſi quantité de perdrix qui ſont preſque auſſi groſſes que des poules, & il eſt aiſé d'en tuer tant que l'on veut.

Le vingt-cinquiéme je marchay depuis cinq heures du matin juſques à midi. Une heure aprés que je fus à cheval je paſſay une montagne dont la deſcente eſt fort rude. On l'appelle la montagne de *Huſſen*, & il y a au pied une fontaine dont l'eau eſt bonne. A une grande lieuë au delà on trouve un fort beau Carvanſera nommé *Moüezeré* au milieu d'un agreable bocage où il y a de bonne eau de ſource ; mais comme on n'y trouve point de vivres on pouſſe juſqu'à *Detadombé* bon village ſitué dans une plaine. Un quart de lieuë au deça on découvre ſur un haut rocher les ruines d'un vieux château, & au tour du village il y a

grand nombre de palmiers. Ce Carvanſera eſt bon & eſt accompagné d'une aſſez bonne ciſterne.

Le vingt-cinquiéme je continuay de marcher dans la plaine durant trois heures, & je m'arrêtay à *Benarou* petite ville aſſez bien bâtie au pied d'une haute montagne, ſur laquelle on voit encore des reſtes d'un grand château. Cette ville eſt frontiere de la Province de Fars & du Royaume de Lar qui commence à la ſortie de Benarou.

Le vingt-ſixiéme je partis à une heure aprés minuit, & marchay juſques à neuf heures du matin, en partie dans la plaine, & en partie entre les montagnes, dans leſquelles je vis une vieille tour qui eſtoit pour garder le paſſage. Je demeuray à *Bihry* petite ville bâtie au coin d'une plaine qui aboutit à une haute montagne. Le Carvanſera eſt neuf & bâti aſſez magnifiquement par la mere d'*Aimas* Kan de Lar, le grand Cha-Abas ayant pris ce païs-là ſur les Guebres qu'il contraignit de ſe faire Mahometans. Ce fut dans ce méme Carvanſera que Monſieur Thevenot l'un des plus illuſtres voyageurs de nôtre ſiecle ſe bleſſa fort dangereuſement, un de ſes piſtolets qu'il avoit demandez à ſon valet pour les mettre auprés de luy ſur le matelas où il eſtoit couché, s'étant mal-heureuſement lâché & luy ayant percé la cuiſſe, de quoi il fut preſque en termes de mourir.

Le vingt-ſeptiéme je partis à quatre heures du matin, & ſur les ſept heures je paſſay dans un village qui eſt dans une petite plaine. A une lieuë de là je logeay dans un Carvanſera nommé *Pai-cotali*, c'eſt à dire pied de montagne, parce que c'eſt au pied d'une montagne qu'il eſt bâti. De là juſqu'à Lar il n'y a plus que quatre ou cinq heures de chemin, mais c'eſt un chemin fâcheux, & où il faut traverſer pluſieurs gros torrens.

Il faut remarquer qu'en partant de Bihry on peut prendre un autre chemin à droite vers le couchant. Il eſt plus court de deux ou trois lieues, mais d'ailleurs il eſt ſi mauvais & ſi étroit qu'en pluſieurs endroits à peine deux Cavaliers peuvent marcher de front, n'y ayant preſque par tout que roches & precipices.

Lar eſt la ville capitale de la Province de meſme nom qui portoit autresfois titre de Royaume. Elle eſt de mediocre grandeur, & preſſée de tous côtez de hautes montagnes, eſtant bâtie autour d'un rocher ſur lequel il y a un château de pierre de taille où le Roi de Perſe tient garniſon. Tout ce païs eſt fort chaud, & il n'y a point d'autre eau que celle de la pluye que l'on conſerve

dans des ciſternes, & qui fait quelquesfois un gros torrent qui paſſe par un côté de la ville, & tombe par une caſcade de deux étages faite de pierre de taille. Dans la ville & aux environs, il y a des arbres, ſur tout de palmiers & de tamaris, & on voit quantité d'orangers dans les jardins & dans les montagnes.

Il n'y a que deux Carvanſeras à Lar, l'un dans la ville qui n'eſt pas trop bon, & l'autre au bout de la ville du côté d'Ormus, qui ſeroit aſſez commode n'eſtoit qu'il ſe remplit d'eau quand les grandes pluyes viennent à tomber, & il faut attendre quelquesfois des jours entiers que les eaux ſoient écoulées. C'eſt ce qui fait que les Francs vont d'ordinaire loger chez les Hollandois qui ont leur maiſon au bout de la ville. Ils ſont obligez d'en tenir une, parce qu'en tranſportant leurs ſoyes d'Iſpahan à Ormus il faut neceſſairement quand ils ſont à Lar, changer de chameaux, chaque ville ayant ſes droits, & n'eſtant pas permis à ceux d'Iſpahan de paſſer outre; joint qu'ils ſont d'une nature à ne pouvoir ſupporter les grandes chaleurs qui regnent depuis Lar juſqu'à Ormus. Ainſi le Gouverneur de Lar les fait quelquesfois languir long-temps avant que de leur faire donner des chameaux frais, ce qui leur porte un grand prejudice, parce que leurs vaiſſeaux qui attendent à Ormus pour charger la ſoye depenſent beaucoup Il n'y a point d'autre moyen d'abreger ces longueurs qu'en faiſant un preſent au Gouverneur, & c'eſt le remede univerſel pour ſe tirer de toutes ſortes d'affaires.

Eſtant dans un de mes voyages en la compagnie du ſieur Conſtant Chef des Hollandois, je demeuray avec lui à Lar prés de quinze jours, parce que la chaleur eſtant encore fort grande, & les vaiſſeaux n'eſtant pas arrivez à Ormus, nous aimâmes mieux demeurer à Lar juſqu'à ce que nous euſſions nouvelle de leur arrivée. Le Gouverneur qui eſtoit homme de compagnie ſçavoit les Echecs & le Verkier, & joüant aſſez gros jeu contre la coûtume des Perſans, le ſieur Conſtant & lui eſtoient fort ſouvent enſemble & paſſoient des jours entiers à joüer. Un jour il nous invita à manger à la fortereſſe, & nous eûmes par ce moyen-là occaſion de la voir, ne croyant pas qu'aucun Franc y ſoit jamais entré ni avant ni aprés nous. Cette fortereſſe de Lar tient tout le haut du rocher, & il n'y a qu'un chemin où on ne peut monter à cheval que fort difficilement. Elle eſt beaucoup plus longue que large, & il y a aux quatre angles comme quatre baſtions, entre leſquels on a élevé des tours qui ſervent de logement aux ſoldats. Cette fortereſſe eſt une priſon royale, où le Roi envoye

les Princes qui prend en guerre, ou qu'il peut avoir par quelque ſubtilité. Nous y en trouvâmes deux, l'un de Georgie, & l'autre de Mengrelie, & comme nous eſtions preſts à nous aſſeoir pour manger, le Gouverneur leur envoya demander s'il leur plaiſoit de venir ſe divertir avec nous, ce qu'ils accepterent & nous mangeâmes enſemble. Ces Princes avoient tous le jours chacun un toman à dépenſer, & dix ou douze valets pour les ſervir. A un des coins de la forteresſe du coſté du couchant on leur avoit bâti un petit lieu de divertiſſement, où il y avoit trois ou quatre chambres. Au milieu de la Cour il y a comme une grande ſalle qui ſert d'Arſenal, pleine d'arcs, de fléches, de rondaches & de mouſquets, de quoi on peut armer environ quinze cens hommes. Pour ce qui eſt du mouſquet, il faut remarquer que ceux de la Province de Lar, & particulierement les habitans de la ville, ſont en reputation d'eſtre les meilleurs tireurs de la Perſe, & que c'eſt auſſi le lieu où ſont les meilleurs maiſtres pour faire un canon d'arquebuze, à la reſerve de la culaſſe qu'ils ne ſçavent pas faire en avis comme nous.

La maiſon du Gouverneur répond ſur le grand chemin, & n'a rien de beau au dehors; mais devant la porte il y a une place aſſez jolie d'environ 60. pas en quarré & fermée de murailles, de laquelle on paſſe dans deux grands Bazars de bonne pierre & tres-bien voûtez. Le méme Gouverneur dont je viens de parler eſtoit parvenu à cette charge par la faveur du Mether qui eſtoit ſon frere, & qui eſtant toûjours auprés du Roy pour l'habiller & luy donner des mouchoirs, eſt comme j'ay dit un des premiers & des plus conſiderables Officiers de la Cour. Ce Gouverneur voyant ſon frere âgé & ayant quatre fils, s'aviſa pour ſoûtenir ſa maiſon de faire couper le plus jeune pour avoir la charge de ſon oncle. La choſe avoit eſté faite trois ou quatre jours avant que nous arrivaſſions à Lar, & le ſieur Conſtant & moy ayans chacun un Chirurgien, dés qu'il en eut eu avis il les envoya querir pour voir l'enfant; mais il eſtoit trop tard pour y apporter du remede & il mourut trois ou quatre jours aprés, & le pere par le regret & la honte qu'il en eut fut juſtement puni de ſa deteſtable ambition.

La pluſpart des habitans de Lar ſont Juifs, qui travaillent en ſoye & font divers ouvrages, particulierement de belles ceintures, ce qui met cette ville en reputation. Les païſans portent ſur la teſte une eſpece de feutre qui eſt de l'aine fort fine & bien foulée. Il reſſemble à un chapeau qui n'eſt pas encore mis en forme,

forme, & dont les bords coupez par devant & par derriere font quatre cornes. Ils se font particulierement à Kerman, où l'on fait encore de ces mémes laines des feutres aussi grands que des manteaux dont on se sert en campagne contre la pluye. On en fait aussi ailleurs une grande quantité, mais qui sont grossiers, & il y en a de blancs, de bleus, de verds, de bruns & de rouges. La Province produit de bons chameaux & en quantité, de quoi il se fait un grand commerce.

Autant que le jour est chaud à Lar les nuits y sont fraîches, & on pourroit dormir avec plaisir sans les moûcherons qui assassinent & qui empeschent qu'on ne puisse reposer.

Il y a une infinité de citernes tant dans la ville qu'aux environs, & il est besoin d'en avoir un tres-grand nombre, parce qu'il se passe quelquesfois deux ou trois ans sans qu'il y pleuve. Quand les pluyes viennent à tomber on n'emplit pas les citernes le premier jour, au contraire on bouche les trous qui reçoivent l'eau, parce qu'il faut attendre que la terre soit bien lavée, & que la premiere eau qui tombe emporte les saletez. Pour ce qui est de la distribution de l'eau il y a un tres-bon ordre, comme si ces citernes estoient des caves publiques pleines de vin. On n'en tient guere que trois ouvertes à la fois, & quand il faut les ouvrir le Gouverneur ou quelque autre commis à cette charge est present, cette eau toute mauvaise qu'elle est estant en ce païs-là une liqueur precieuse. Comme elle croupit souvent dans ces citernes des années entieres il s'y engendre une infinité de petits vers, & bien qu'on la passe dans un linge ou qu'on la fasse boüillir, on y voit toûjours y regardant de bien prés comme de petits atomes qui sont la semence de ces vers. C'est cette corruption qui engendre particulierement aux jambes & aux pieds de certains vers, dont j'ay fait ailleurs la description, & j'ay remarqué qu'à mon retour à Paris de mon cinquiéme voyage il m'en sortit un du dessus du pied gauche de deux aunes & demi de long, & un autre de demi-aune dessous la cheville du pied droit.

On paye à Lar des droits pour les gardes des chemins, & on est visité pour la sortie de l'or & de l'argent dont on doit la doüane. Pour chaque ducat d'or il faut payer un chayet qui est la moitié d'un mamoudi, & pour les especes d'argent à proportion.

Le premier d'Avril je partis de Lar à cinq heures du matin, & je marchay jusques à trois heures aprés midi dans un païs sterile & pierreux, à la reserve d'un village nommé *Tcherkab*

où il y a beaucoup de palmiers & quelques terres à bled. Je logeay dans un petit Carvanſera appellé *Chamzenghi* ; il eſt fort bas & baſti en croix avec quatre portes pour donner du vent de tous côtez. Ils ſont tous de cette façon juſques au Bander, & prés à prés pour le plus grand ſoulagement des voyageurs qui ont beſoin d'ombre & de fraîcheur en ces païs-là Pour ce qui eſt des beſtes elles demeurent dehors ; car ces Carvanſeras n'ont point d'écuries. Toutes les maiſons depuis Lar juſqu'à Ormus ſont auſſi bâties d'une maniere, qu'il y a un canal comme une cheminée qui regne du bas de la ſalle juſqu'au haut, par lequel le vent vient & donne quelque rafraîchiſſement. Mais pour les étrangers qui ne ſont pas accoûtumez à l'air du païs, il eſt dangereux de dormir en ces lieux-là.

Le 2. je partis de Chamzenghi ſur les quatre heures aprés midi, parce qu'en ce païs-là il ſe leve d'ordinaire un petit vent ſur le ſoir qui rend la chaleur plus ſupportable. Je marchay trois heures dans une plaine ſterile, puis entre d'affreux rochers, & ſur les dix heures du ſoir j'arrivay à *Kormout* grand village rempli de Palmiers.

Depuis Lar juſqu'à Kormout c'eſt le chemin le plus fâcheux de toute la Perſe, parce que bien ſouvent il n'y a point d'eau. En allant d'Iſpahan à Ormus au commencement de l'Eſté on trouve d'ordinaire les ciſternes pleines ; mais au retour elles ſont le plus ſouvent vuides, à cauſe de la quantité d'animaux qui ont paſſé ; ce qui oblige les voyageurs à faire ce chemin-là tout d'une traite, ou bien il faut qu'ils ſe détournent de deux ou trois lieuës pour trouver de l'eau.

Le 3. je partis de Kormout un peu aprés la minuit, & aprés avoir marché environ ſept heures dans de tres-mauvais chemins pleins de gros cailloux & d'eaux ſalées entre de hautes montagnes, j'arrivay à un Carvanſera neuf appellé *Tenquidalen*. Il y a au milieu un petit baſſin d'eau vive formé par un ruiſſeau qui vient de la montagne ; & comme il y a un vallon & un torrent entre deux, on fait paſſer cette eau par un canal ſous le torrent, aprés quoi on l'éleve ſur un aqueduc pour venir à la hauteur du terrein ſur lequel eſt bâti le Carvanſera. Mais cette eau quoi qu'elle ſe puiſſe boire tient un peu du ſel, & à cauſe de cela on a fait depuis quelque temps une aſſez belle ciſterne. On a auſſi percé la montagne proche du Carvanſera pour faire aller l'eau dans une plaine, qui eſtoit auparavant ſterile, & qui depuis a eſté bien cultivée, y ayant aujourd'hui deux bons villages. Ce fut un riche

marchand qui fit faire cét ouvrage, & ſes enfans en tirent le revenu; & c'eſt de ces deux villages dont le Carvanſera tire ce qui eſt neceſſaire pour les voyageurs & pour leurs chevaux.

Le quatriéme je montay à cheval à une heure aprés minuit & paſſay par un païs inhabité & entrecoupé de gros torrens quand il tombe de la pluye. On n'y trouve que deux petits Carvanſeras, & ſur les huit heures du matin j'arrivay à celui que l'on appelle *Gourbaſarghant*. Il a eſté bâti des deniers qu'un marchand qui venoit d'Ormus laiſſa en mourant pour ce ſujet, ſes forces lui ayant manqué au meſme lieu par la chaleur exceſſive faute de trouver un abri, qu'il a eu la charité de procurer à ceux qui auroient à paſſer par cette route. Ce Carvanſera n'eſt pas fort éloigné d'un village qui eſt dans la montagne du coſté du nord.

Le cinquiéme eſtant parti un peu aprés la minuit, je marchay juſques à ſept heures du matin par un païs ſec & tout deſert où il y a beaucoup d'arbres de lentiſques, & fus au gîte à un aſſez bon village nommé *Cauvreſtan* où je vis de grands champs d'orge que l'on moiſſonnoit. Quand il ſe trouve trop de monde à la fois & que le Carvanſera eſt plein, on peut loger chez les païſans qui ſont accoûtumez à recevoir les voyageurs dans leurs maiſons, & qui en tirent auſſi quelque benefice. Les plaines d'alentour de Cauvreſtan ſont aſſez bonnes, pouvant eſtre arrouſées par quelques torrens qui tombent des montagnes, & dont on ramaſſe les eaux pour les ménager. Ce lieu eſt remarquable pour ſes melons d'eau, qui égalent nos citroüilles en groſſeur & qui ſont les plus excellens de toute la Perſe. La chair eſt d'un beau rouge & douce comme du ſucre, ce qui ſert de grand rafraîchiſſement à ceux qui voyagent. Je me ſouviens que paſſant un jour par ce lieu-là avec le ſieur Conſtant dont j'ay parlé plus haut, le Kelonter du lieu vint nous preſenter deux raves, dont l'une peſoit cinq mens de Roi, c'eſt à dire trente de nos livres, & l'autre cinq mens & demi. Nous en mangeâmes & nous les trouvâmes de tres bon goût.

Le 6. je partis un peu aprés la minuit & marchai juſqu'au jour par des plaines de ſable, où il ſeroit impoſſible de trouver les chemins ſans des guides du païs. Sur les trois heures du matin je paſſai deux ponts de pierre joints enſemble par une longue chauſſée. Avant que d'arriver au premier pont il y a une chauſſée qui dure un grand quart de lieuë, & de ce premier pont au ſecond la chauſſée dure encore aſſez long-temps. Le ſecond pont eſt auſſi long que le Pont-neuf entier de Paris, & il paſſe deſſous une groſſe riviere qui eſt ſalée. Ses bords en bien des endroits ſont

ſables mouvants, de ſorte qu'avant qu'on eût fait ces ponts il eſtoit dangereux de la paſſer à gué, parce que ceux qui ne ſçavoient pas les bons endroits demeuroient dans ces ſables dont on avoit de la peine à les tirer. C'eſt ce qui arriva un jour en ma preſence à un Hollandois nommé *Mayer*, qui par ſon impatience ſe trouva tellement engagé dans ces ſables, que ſans le promt ſecours de nos valets & de quelques païſans que nous avions pris pour guides, il y ſeroit demeuré auſſi bien que ſon cheval qu'on n'en put jamais retirer. Cét ouvrage eſt digne de la memoire de celuy qui l'à fait faire, & j'en raconteray l'hiſtoire en peu de mots.

Il y a en Perſe comme dans les autres Royaumes quantité de gens qui ont de l'eſprit & du ſçavoir ; mais dont le merite n'eſt pas connu & qui ne peuvent trouver d'avancement à la Cour. Fâchez de ce voit reduits à une vie ſi cachée, & privez des moyens de faire fortune en leur païs, ils paſſent aux Indes & vont offrir leur ſervice ou au Grand Mogol, ou au Roi de Golconda, ou au Roi de Viſapour. Un Perſan nommé *Ali* s'eſtoit retiré de cette maniere auprés du Roi de Golconda, & ſe mit ſi bien dans ſon eſprit qu'en peu de temps on luy donna le commandement de l'armée. Dés qu'il ſe vit en ce credit il chargea un vaiſſeau de toutes les bonnes marchandiſes qui ſe tirent du Royaume de Golconda, comme toiles blanches & peintes, Indigo, ſucre, & autres ſortes, & les envoya à Ormus, ce qu'il continua de faire toutes les années, & méme étant devenu plus riche au lieu d'un vaiſſeau il en chargea deux. Tout le profit qui lui revenoit de la vente de ſes marchandiſes demeuroit à Ormus, & tout ce qu'il put amaſſer de cette maniere en quarante ans, fut employé pour perpetuer ſa memoire dans la Perſe à bâtir cette digue & ces deux ponts. On ne croyoit pas que cette entrepriſe lui pût reüſſir, parce qu'il faut tirer la pierre de la montagne qui eſt aſſez loin ; mais il tomba d'acord avec les gens du païs, que du poids de deux mens ou de douze livres peſant de pierres, il payeroit un Caſbeké qui fait deux liards de nôtre monnoye. Le marché conclu, tous les païſans des environs tranſporterent une prodigieuſe quantité de pierres ſur leurs chameaux & ſur leurs ânes, ce qui enrichit ce pauvre peuple, qui hors des ſaiſons des voitures d'Ormus à Schiras & à Iſpahan eſt plus de ſix mois de l'année ſans rien gagner.

Il paſſe ſous ces ponts une riviere qui vient du coſté de Kerman, & qui eſt groſſie par d'autres eaux qui deſcendent avec

grand bruit des montagnes, pour s'aller rendre dans le Golfe Perſique vers le Bander-Congo ; & cette riviere devient ſalée en paſſant entre ces montagnes qui ne ſont preſque que ſel.

Depuis le grand Pont juſques à Guitchi c'eſt un des plus agreables païs de la Perſe & comme un taillis continuel. *Guitchi* eſt un lieu où il y a deux Carvanſeras, l'un fort beau & commode, & l'autre mal ſitué, parce que le terroir n'eſtant que ſable le vent y en jette en telle quantité que l'on n'y peut alors habiter. Il y a tout proche dix ou douze tentes d'Arabes, & leurs femmes quand on arrive à Guitchi apportent incontinent du lait & du beurre & ce qu'elles peuvent avoir d'autres rafraîchiſſemens.

Environ à une lieuë & demie de Guitchi on trouve deux chemins, l'un à gauche qui paroît le plus batu, & l'autre à droite. On ſe pourroit aiſément tromper aux choix ſi l'on n'avoit de bons guides, & il ſeroit tres-dangereux de prendre à gauche vers une montagne qui eſt aſſez haute, parce que ce chemin eſt plein de precipices & comme un labyrinthe continuel entre des roches, d'où il eſt comme impoſſible de ſe retirer quand on y eſt engagé. Ce que les gens du païs ajoûtent de certains fantômes ou mauvais eſprits qui ſont dans cette montagne & tuënt les paſſans, doit eſtre conté pour une fable. L'autre chemin qui eſt ſur la droite qui eſt le ſeul bon chemin, n'eſt preſque qu'un ſable continuel juſqu'au Bander-Abaſſi, & il ſe fait d'ordinaire en une journée. On paſſe deux Carvanſeras, dont le dernier s'appelle *Bend-ali* bâti au bord de la mer ; & c'eſt où a eſté enterré Monſieur de Lallin l'un des deux Deputez que le Roy avoit envoyez en Perſe & aux Indes pour l'établiſſement de la nouvelle Compagnie de commerce dans l'Orient.

De Bend-ali au Bander-Abaſſi il n'y a plus que deux grandes lieuës, & la plus grande partie du chemin eſt un païs de Palmiers.

CHAPITRE XXIII.

De l'Iſle d'Ormus, & du Bander-Abaſſi.

ORMUS eſt une Iſle à 92. degrez 45. minutes de longitude, & à 25. degrez 30. minutes de latitude. Elle eſt à l'embouchure du Golfe Perſique à deux bonnes lieuës de terre ferme, &

elle n'en a que trois de circuit. Il n'y croît aucun arbre ni aucune herbe, & elle eſt toute couverte de ſel qui eſt tres-bon & blanc comme neige, de maniere qu'elle eſt tout à fait ſterile, & il n'y a non plus aucune eau douce que celle qui tombe du ciel & que l'on recuëille dans des ciſternes. On fait aſſez de cas du ſable d'Ormus qui eſt fort noir & luiſant, & dont l'on ſe ſert pour mettre ſur l'écriture. Les Portugais d'Ormus en envoyoient en tous leurs Comtoirs aux Indes, & les Etrangers qui venoient à Liſbone pour acheter des marchandiſes d'Orient, reconnoiſſoient autrefois à ce ſable-là les factures des Indes ſur leſquelles ils ſe repoſoient entierement. Cela leur ſervoit de regle, & ils ne faiſoient point d'autre marché avec les Facteurs que tant pour cent de profit. Mais ceux-cy vinrent peu à peu à abuſer de la bonne foy des marchands étrangers, & faiſant venir ce ſable à Liſbone contrefirent les factures des Indes, & mirent les marchandiſes à un plus haut prix, ce qui fit qu'enfin la fourbe fut découverte.

Avant que les Portugais vinſſent à Ormus, il y avoit une ville où les Rois d'Ormus qui eſtoient auſſi Roys de Lar avoient accoûtumé de faire leur reſidence. Quand les Portugais la prirent il y avoit deux jeunes Princes fils du Roy défunt qu'ils emmenerent en Eſpagne, & comme ils eſtoient bien faits de leur perſonne quoy qu'un peu bazanez, le Roy leur fit careſſe & leur donna dequoy s'entretenir honorablement. Un jour aprés qu'on leur eut montré l'Eſcurial & tout ce qu'il y a de plus beau dans Madrid, le Roy leur demanda ce qu'il leur ſembloit du ſéjour d'Eſpagne & de ce qu'ils avoient vû; A quoy ils répondirent qu'ils n'avoient rien vû qui ne fût digne d'admiration. Mais ces deux Princes ayant jetté en meſme temps un ſoûpir, & le Roy ayant eu la curioſité d'en ſçavoir la cauſe, ils firent connoître que ce ſoûpir venoit du regret qu'ils avoient de n'être plus ſous leur arbre. Car il faut remarquer que proche de la ville d'Ormus il y avoit un arbre, qui eſtoit l'unique qui fût dans l'Iſle où j'ay dit qu'il ne croît rien. Cét arbre eſtoit de meſme eſpece que celuy qui eſt à une lieuë du Bander, & qui paſſe en Perſe pour une merveille, mais dans les Indes il y en a quantité. Les Perſans l'appellent *Lul*, les Portugais *Arber de Reys*, & les François l'*Arbre des Banianes*, parce que les Banianes ont fait bâtir deſſous une Pagode avec un Carvanſera accompagné de pluſieurs petits étangs pour ſe laver. Cét arbre d'un ſeul tronc fait une petite foreſt: car de ſes branches tom-

bent certains filandres en terre qui y prennent racine & nourriture, & deux ou trois ans aprés font un autre tronc & d'autres branches, qui de meſme que les premieres étendent cét arbre à un merveilleux eſpace.

Les Portugais s'eſtant rendus maîtres de l'Iſle d'Ormus, d'une ville mal bâtie en firent une tres-belle & qui alloit juſqu'à la magnificence que cette Nation aime beaucoup. Le fer des portes & des feneſtres eſtoit tout doré, & c'eſt une choſe qui ſe dit communément dans le païs, que ſi les Portugais eſtoient demeurez maîtres d'Ormus, au lieu de fer aux portes & aux fenêtres il n'y auroit preſentement que de l'or & de l'argent. Comme ils eſtoient tous riches c'eſtoit à l'envi l'un de l'autre à qui feroit bâtir la plus ſuperbe maiſon & les plus belles cuves, où ils eſtoient tout le long du jour dans l'eau avec leurs femmes & leurs enfans, à cauſe des exceſſives chaleurs qui les incommodoient fort, & il n'y en avoit guere qui devinſſent vieux. La fortereſſe eſtoit auſſi alors fort belle & tres-bien entretenuë, & ils avoient bâti dans l'Iſle ſur une éminence une Egliſe dediée à la Vierge où ils alloient faire leurs devotions, & ce qui leur ſervoit auſſi de promenade n'en ayant point d'autre que celle-là. Pour ce qui eſt de la fortereſſe elle eſt encore en aſſez bon état, & depuis que les Rois de Perſe s'en ſont rendus maîtres ils y entretiennent garniſon, le Kan d'Ormus qui demeure au Bander y mettant un Commandant à ſa volonté. Mais pour la ville elle eſt toute ruïnée, & les Hollandois ſous pretexte de prendre du balaſt pour leurs vaiſſeaux qui s'en retournoient à vuide, ont emporté à Batavie les plus belles pierres d'Ormus & les plus beaux marbres pour en bâtir leurs maiſons. Ils en auroient enlevé bien davantage, ſi le Kan d'Ormus ne s'y fut enfin oppoſé & ne le leur eut étroitement défendu. Il leur eſt bien permis de charger du ſel, qui eſt beau & blanc, comme j'ay dit, & ſale aſſez bien, & ils en tranſportent juſques au Japon le mettant dans les meſmes caiſſes où ils ont apporté le clou de girofle. Car il faut remarquer qu'à cauſe des grandes & extraordinaires chaleurs du païs, dés que les vaiſſeaux ſont arrivez à Ormus on eſt contraint de mettre le clou dans des ſacs qui en tiennent chacun deux cens livres, & l'on range tous ces ſacs le long de la mer, afin que l'eau paſſant par deſſus humecte le clou. Ces ſacs ayant eſté quelques jours de la ſorte ſur le rivage, on les porte dans les magaſins, & on jette tous les jours de l'eau de mer deſſus juſqu'à ce qu'on en faſſe voiture pour Iſpahan & au-

tres lieux de la Perſe ; car dans l'exceſſive ſechereſſe, ſi l'on n'uſoit de cette précaution tout le clou ſe reduiroit en pouſſiere.

Entre l'Iſle d'Ormus & la terre-ferme la mer n'eſt pas fort profonde, & les grands vaiſſeaux qui entrent dans le Golfe & qui en ſortent paſſent de l'autre coſté de l'Iſle. La fortereſſe qui eſt à la pointe de l'Iſle vers le couchant eſt toute entourrée de la mer & enviſage la Perſe. Me promenant un jour avec le ſieur de l'Etoile le long du rivage du Bander en tirant à l'orient, nous découvrîmes dans la mer entre l'Iſle & la terre-ferme je ne ſçay quoy qui s'élevoit ſur l'eau, ſans que nous puſſions d'abord juger ce que c'eſtoit à cauſe de la diſtance. Ayant conſideré la choſe avec plus d'attention, nous reconnûmes enfin que c'eſtoit un homme qui ſembloit avoir peur de nous & craindre de s'approcher. Tantoſt il nageoit, & tantoſt il trouvoit pied, parce que la mer comme j'ay dit eſt fort baſſe. Nous luy fiſmes ſigne d'avancer, & luy témoignâmes de loin le mieux qu'il nous fut poſſible de ne rien apprehender. Comme il nous eut abordez nous ſceûmes que c'eſtoit un Anglois que le Roy de Perſe avoit demandé à la Compagnie pour luy rendre ſervice dans la fortereſſe d'Ormus, & que s'ennuyant dans cette priſon, d'où ceux qu'on y envoye ne ſortent que rarement, il s'eſtoit hazardé de traverſer ces deux lieuës de mer pour tâcher de ſe remettre en liberté. Comme il n'avoit qu'un petit linge autour de luy, nous retournâmes au Bander d'où nous luy envoyâmes de quoy manger & de quoy ſe couvrir, & ayant donné avis de la choſe au Chef de la Compagnie Angloiſe on fit venir ſur le ſoir le fugitif au Bander, & on l'embarqua ſans bruit le plûtoſt qu'il fut poſſible ſur un vaiſſeau qui eſtoit à la rade.

Vis à vis de cette fortereſſe d'Ormus, les Portugais en avoient une autre en terre-ferme du coſté de la Perſe à 500. pas du Bander ſous laquelle ils retiroient leurs barques armées, n'y ayant point d'endroit propre pour cela dans l'Iſle, & ils en avoient juſques à vingt-cinq ou trente. Quand on découvroit quelque vaiſſeau dans le Golfe, ceux de la fortereſſe d'Ormus tiroient un coup de canon, & c'eſtoit un ſignal à ces barques pour aller prendre les droits, autrement les vaiſſeaux auroient paſſé juſqu'à Balſara. En ce temps-là les marchands gagnoient beaucoup, & on ſe fioit à leur parole & à leurs factures pour la declaration de leurs marchandiſes ſans viſiter les vaiſſeaux ; mais maintenant que le commerce eſt fort déchû les choſes ne vont plus ſi bien

bien pour les marchands. J'ay vû encore ſous la fortereſſe du Bander de ces barques des Portugais ; mais le Roy de Perſe neglige de les entretenir, & leur nombre eſt beaucoup diminué comme eſtant preſentement inutiles.

Jamais Cha-Abas n'eut pris Ormus ſans le ſecours des Anglois & les Perſans n'ayant point de forces en mer, ce n'eſtoit pas pour eux ſeuls une choſe à entreprendre. Ils convinrent donc entre eux que le Roy ſe tiendroit à Gomron autrement dit Bander-Abaſſi, gardant la coſte avec vingt mille hommes, parce que dans Ormus il n'y a point d'eau, comme j'ay dit, que celle qu'on receuëille dans les ciſternes, & que cette eau eſtant bien-toſt beuë les Portugais ſeroient contraints d'en venir prendre en terre-ferme ; que les Anglois avec leurs vaiſſeaux battroient de leur coſté la ville & la fortereſſe. Et l'accord eſtoit tel, qu'au cas qu'ils priſſent la place tout le butin ſeroit également partagé entre le Roy de Perſe & les Anglois. Et pour ce qui eſt des perſonnes, que tous les Chreſtiens appartiendroient aux Anglois pour en diſpoſer à leur volonté, ou pour les mettre à rançon, ou pour les faire eſclaves, ou pour leur donner la liberté ; & que s'il ſe trouvoit quelques Mahometans dans la ville, ils ſeroient pour le Roy. Qu'à l'avenir de tout ce qui proviendroit des doüanes qui ſeroient établies à Gomron, la moitié appartiendroit au Roy, l'autre moitié aux Anglois, & que pour cét effet les Anglois auroient une maiſon prés de la doüane, dont ils auroient une clef & le Roy l'autre. Que la ville ſeroit ruïnée, & qu'il y auroit une garniſon Perſane dans la fortereſſe ; mais que les Anglois ſeroient toûjours à la rade avec quatre vaiſſeaux de guerre, pour empeſcher que les Portugais ne fiſſent quelque entrepriſe par mer.

Ormus fut donc pris ; mais il eut eſté tres-difficile d'en venir à bout ſi le Capitaine Portugais qui commandoit dans la fortereſſe eut voulu ſuivre le conſeil que ſes Officiers de guerre luy donnoient. C'eſtoit d'ouvrir une ecluſe qui empliſſoit le foſſé qui eſtoit entre la ville & la fortereſſe, ce qui auroit fort embarraſſé les aſſiegeans. Quand il fut de retour à Goa, il auroit infailliblement perdu la teſte s'il n'eut eſté appuyé d'une forte parenté, & le Viceroy le renvoya en Portugal où il fut privé de toutes charges. Il eſtoit toutesfois tres-brave de ſa perſonne & incapable de faire une trahiſon ; mais on croit qu'il rendit la place par quelque dépit, & ayant répondu avec fierté qu'il ne vouloit recevoir inſtruction de perſonne.

Aprés la prise d'Ormus les partages se firent de cette sorte. De tout le butin qui se trouva dans Ormus il se fit deux parts, l'une pour le Roy, l'autre pour les Anglois, laquelle fut embarquée dans un grand vaisseau de plus de soixante pieces de canon pour porter à Londres. Le vaisseau se rendit à Surate, pour s'en aller de là avec quatre ou cinq autres qui partent d'ordinaire tous les ans pour l'Angleterre. Dés que le vaisseau fut arrivé à Surate, le President des Anglois suivi de tous ses gens vint se réjoüir avec le General de la prise d'Ormus, & quelques jours aprés comme la flote devoit partir on fit un grand festin sur l'Admiral & sur les autres vaisseaux, les coups de canon accompagnant les santez que l'on beuvoit. Le plus petit des vaisseaux faisant sa décharge le feu prit dedans, sans qu'on ait bien sceu comment. Aussi-tost la flamme gagna les cables des ancres, & la marée estant fort haute jetta le petit vaisseau contre l'Admiral, de maniere qu'en moins de deux heures les deux vaisseaux furent consumez, les personnes ayant eu bien de la peine à se sauver. Ce funeste accident donna lieu à bien des gens de croire que c'estoit une juste punition du Ciel, & que les Anglois l'avoient meritée pour s'estre joints avec les Infideles contre des Chrétiens.

Les Hollandois n'en ont pas moins fait au Japon, où il y avoit soixante mille Chrestiens qui estoient le fruit de la Mission des Peres Jesuites, & la recolte de plusieurs années. Ayant pris un vaisseau Portugais qui alloit du Japon à Goa, ils se saisirent des lettres par lesquelles les Portugais faisoient sçavoir au Viceroy de Goa, que si on leur pouvoit envoyer quelque peu de troupes ils se rendroient assurément maistres de tout le Japon, ayant déja de leur côté quatre des principaux Princes des Isles de Ximo & de Xicoco. Les Hollandois munis de ces lettres firent voile incontinent au Japon, & ayant découvert au Roy le dessein des Portugais causerent la destruction du Christianisme dans toutes ces Isles. Les Chrestiens gagnerent la premiere bataille qui leur fut donnée; mais ils furent tous défaits à la seconde, le Roy ayant fait armer generalement tous ses sujets. On a blâmé les Hollandois d'avoir trahi de la sorte le parti des Chrétiens, & les Portugais de n'avoir pas jetté leurs lettres en mer, ce que doivent faire en pareilles rencontres tous ceux qui sont chargez de memoires importans.

Pour ce qui est des autres articles du Traité, ni le Roy de Perse, ni les Anglois ne tinrent guere bien leur parole. Le Roy

voulut avoir tous les hommes tant Chreſtiens que Mahometans, diſant qu'eſtant du païs ils eſtoient ſes ſujets, & les ayant envoyez à Iſpahan pour s'en ſervir aux choſes dont il les trouva capables, la pluſpart des Portugais ſe firent Mahometans. Il ſe ſaiſit auſſi de tout le canon, & en ayant fait mettre quelques-uns dans la fortereſſe de Lar, il fit mettre les autres à Iſpahan, & l'horloge d'Ormus y fut auſſi porté, comme j'ay dit dans la deſcription que j'ay faite du Meydan.

D'autre côté les Anglois qui avoient tenu la premiere année quatre vaiſſeaux ſelon qu'ils s'y eſtoient obligez, ſe relâcherent l'année d'aprés & ils n'en eurent que trois. Ils vinrent enſuite à n'en tenir qu'un, & au bout de cinq ou ſix ans on ne les vit plus. Ils ne laiſſoient pourtant pas de demander tous les ans la moitié du provenu des doüanes; mais le Cha-Bander ou Chef des marchands voyant qu'ils ne tenoient pas leur parole pour les vaiſſeaux qu'ils devoient entretenir, s'accorda ſecrettement avec les marchands pour la doüane, & fit à croire aux Anglois qu'une balle où il y avoit pour mille écus de marchandiſes n'en valoit pas deux cent, retirant ſous main le ſurplus, & ne ſouffrant pas que les Anglois fiſſent rien ouvrir, ni meſme qu'ils entraſſent dans la Doüane. Il leur diſoit pour ſes raiſons que les marchands ſe plaignoient que l'on viſitoit leurs bales, & qu'ils proteſtoient que ſi l'on continuoit de les traiter ſi ſeverement ils ne reviendroient plus à Gonrom. D'ailleurs quand un marchand avoit pluſieurs bales dans la Doüane, le Cha-Bander avoit l'adreſſe d'en faire ſortir de nuit une bonne partie, & l'envoyoit au logis du marchand ſans que les Anglois s'en puſſent appercevoir, & ainſi ils eſtoient fruſtrez de la plus grande partie de ce qu'ils devoient toucher par le traité. Il revient au Roy pour la doüane ſeize pour cent; & pour le Cha-Bander & ſes Commis, afin d'eſtre plûtoſt expedié & de ſe retirer promptement des chaleurs & du mauvais air de Gomron, il faut leur payer encore deux pour cent. Quoy qu'on tire tous les ans de la doüane vingt-un ou vingt-deux mille tomans, j'ay vû que les Anglois n'en touchoient pas plus de cinq ou ſix cens; & l'Agent & le Courtier en tirent environ autant du Cha-Bander qui les oblige par là de fermer les yeux. Les Anglois tâchent de leur côté de rendre la pareille au Cha-Bander & de le tromper autant qu'ils peuvent. Car comme la Compagnie Angloiſe ainſi que la Hollandoiſe ne paye point de doüane en Perſe, les Anglois font paſſer pluſieurs marchandiſes de particuliers ſous la marque de la

Compagnie, & s'eſtant accommodez avec eux, les leur rendent à Gomron en faiſant ſemblant de les leur vendre, & ils ne payent pour cela que deux pour cent. Il faut remarquer icy que toutes les doüanes de Perſe & des Indes ne ſont point des fermes, & que le Cha-Bander n'eſt proprement qu'un Commis que le Roi y met, & qui ne lu rend compte que de ce qu'il a receu. Voilà tout ce que j'ay pû obſerver de plus particulier de l'Iſle & de la ville d'Ormus. Il eſt temps de parler de Gomron ou du Bander-Abaſſi qui eſt preſque vis à vis en terre-ferme.

Le Bander-Abaſſi, ainſi nommé parce que le Grand Cha-Abas commença de mettre ce lieu-là en reputation, eſt preſentement une ville raiſonnablement grande, & remplie de quantité de beaux magaſins au deſſus deſquels eſt le logement des marchands. Durant meſme que les Portugais tenoient Ormus, quoy qu'ils demeuraſſent dans la ville, tout le trafic ſe faiſoit au Bander, & c'eſt l'abord le plus aſſuré de toute cette coſte. Il n'y a que quinze ans que c'eſtoit encore un lieu ouvert, & comme on pouvoit y entrer la nuit & frauder la doüane on la fermé de murailles. Les Anglois & les Hollandois y ont leurs comptoirs & leurs maiſons bien bâties ſur le bord de la mer; & comme c'eſt la meilleure plage de tout le Golfe Perſique, c'eſt le grand abord de tous les vaiſſeaux qui viennent des Indes, & qui en apportent des marchandiſes pour la Perſe, pour la Turquie & autres lieux de l'Aſie, & pour une partie de l'Europe. Quand les vaiſſeaux doivent arriver il s'y trouve pluſieurs marchands, mais qui pour la plus grande partie ſont Perſans, Armeniens & Indiens qui demeurent en Perſe, & il en viendroit bien davantage de tous les lieux que j'ay nommez s'ils ne craignoient le mauvais air du Bander, ce qui les oblige de s'arreſter à Iſpahan juſqu'à ce que les autres marchands reviennent, de qui ils achetent les marchandiſes dont ils ont beſoin.

L'air du Bander eſt en effet ſi mal ſain & ſi chaud, que les étrangers n'y peuvent guere demeurer pour eſtre aſſurez de leur ſanté que les mois de Decembre, de Ianvier, de Février & de Mars; car pour les habitans qui ſont faits à l'air du païs ils peuvent y demeurer davantage & juſqu'en Avril, aprés quoy ils vont tous à deux ou trois journées de là chercher le frais dans les montagnes pour cinq ou ſix mois, où ils mangent ce qu'ils ont gagné pendant le temps du negoce. Ceux qui voudroient ſe hazarder de demeurer à Gomron pendant les chaleurs gagneroient une fiévre maligne, dont ſi l'on n'en meurt pas on a bien de la peine à en guerir, & meſme cette gueriſon imparfaite eſt

ſuivie d'une jauniſſe pour toute la vie. Paſſé le mois de Mars le vent commence à ſe changer, & ſe faiſant d'ordinaire oüeſt ou ſud-oüeſt, vient en de certains momens ſi chaud & ſi étoufant qu'il ôte la reſpiration: Les Arabes l'appellent *El-Samiel*, c'eſt à dire vent de poiſon, & les Perſans *Bade-Sambour*, parce qu'il ſuffoque & tuë ſubitement ceux ſur leſquels il paſſe. Ce qui eſt de plus ſurprenant, eſt que ſi l'on prend le bras ou la jambe ou quelque autre partie du corps de ceux qui en ont eſté étoufez, cela demeure dans la main comme une graiſſe gluante & comme s'il y avoit un mois que le corps fût mort. Ce vent regne d'ordinaire aux mois de Juin, Juillet & Aouſt, & il en eſt de meſme vers Mouſſul & Bagdad.

L'an 1632. ſur la route d'Iſpahan à Bagdad ſi je ne me fuſſe trouvé en compagnie de quelques marchands Arabes, j'aurois eſté étoufé avec quatre autres marchands Perſiens qui s'eſtoient joints avec nous. Mais dés que ces Arabes connurent que ce vent venoit, ils nous firent promptement mettre pied à terre pour nous coucher ſur le ventre & nous bien couvrir de nos manteaux. Nous fûmes en cét état une bonne demi-heure pendant laquelle je faillis à étoufer, & eſtant relevez nous trouvâmes nos chevaux ſi en eau qu'ils n'avoient pas la force de nous porter. Cela nous arriva à deux journées de Bagdad, & cecy eſt remarquable, que lorſqu'on eſt en bateau ſur quelque riviere & que ce méme vent ſoufle, il ne fait point de mal quand meſme on ſeroit tout nud. Il eſt quelquesfois ſi chaud qu'il brûle comme ſi la foudre avoit paſſé.

Si l'air de Gomron eſt ſi mauvais & ſi dangereux, le terroir ne vaut rien auſſi; car ce n'eſt que ſable & l'eau qu'on tire de quelques ciſternes n'y eſt pas trop bonne. Quand on en veut faire la dépenſe on fait venir de l'eau d'une aſſez bonne ſource qui eſt à trois lieuës du Bander, & que l'on appelle *l'eau d'Iſſin* laquelle eſt fort chere. Il n'y avoit autresfois au Bander aucun herbage; mais aujourd'huy par le grand ſoin que l'on y a apporté on trouve quelque laituës, raves & oignons, la terre pouvant eſtre arrouſée de l'eau des puits que l'on a faits de nouveau, ce qui a rendu le ſejour du Bander plus ſupportable. Pendant le temps du negoce il y a de quoy y faire tres-bonne chere, les vins de Schiras & d'Yezd n'y manquent pas, le mouton, les pigeonneaux & les perdrix ſont les viandes ordinaires; mais pour ce qui eſt des poules, quoy qu'il y en ait quantité on n'en mange guere, parce qu'elles ſentent la marine. Pour ce qui eſt du poiſſon

il y en a d'excellent & en tres-grande abondance; on a auſſi de fort bonnes huîtres à l'écaille, & de toutes ſortes de confitures & de fruits ſecs.

Les peuples de ce païs-là ſont fort bazanez, & n'ont qu'une chemiſe pour tout habit. Pour ce qui eſt de celuy des femmes & de leurs joyaux je n'en dis rien icy, parce que j'en ay fait ailleurs la deſcription, ayant parlé au meſme lieu des peuples qui habitent le long du Golfe Perſique, qui n'ont d'autre negoce que la peſche, & qui ne mangent jamais de pain, n'y en ayant que tres-peu qui ayent le moyen d'avoir quelque peu de ris. Le vivre ordinaire du peuple depuis Balſara juſques vers le Sindi qui eſt la côte des Indes, eſt des dates & du poiſſon, dont la plus grande partie eſt ſechée au vent. Ils prennent les teſtes & la ventraille avec les noyaux des dates qu'ils ont mangées, & faiſant boüillir tout cela enſemble avec un peu d'eau à moitié ſalée, ils le donnent tous les ſoirs à leurs vaches quand elles reviennent des champs où elles n'ont pû trouver que de méchantes broſſailles.

Entre les ſortes de poiſſon dont la mer du Bander eſt ſi abondante, il y a de belles ſoles, de bon éperlan, & d'excellentes ſardines. Pour ce qui eſt des huîtres, ſi on en veut manger il faut les envoyer prendre exprés par les Peſcheurs, parce que les gens du païs n'en mangent point. Le divertiſſement ordinaire du Bander eſt d'aller ſous l'arbre des Banianes, & d'y faire de petites collations Le matin à la fraîcheur on peut aller courre le liévre, & on ne manque pas de bons levriers, les Anglois & les Hollandois en amenant d'ordinaire quand ils viennent d'Iſpahan ou de Schiras.

Il y a deux fortereſſes au Bander, l'une du coſté du couchant; & l'autre au levant où les Portugais retiroient leurs barques, comme je l'ay dit plus haut. Cette ville ſe rendant de plus en plus fameuſe par le commerce, elle s'acrut & ſe remplit d'habitans, & depuis la defenſe qui fut faite aux Hollandois d'enlever des pierres d'Ormus, on s'en ſervit à bâtir pluſieurs maiſons du Bander.

Une des principales raiſons pour leſquelles Ormus eſtant ruiné, le commerce s'eſt plûtoſt établi au Bander Abaſſi qu'au Bander Congo où l'air eſt bon & l'eau excellente, eſt que d'Ormus juſques au Congo il y a pluſieurs Iſles, entre leſquelles la navigation eſt dangereuſe & il eſt beſoin de plus d'un vent. Joint que lorſqu'un vaiſſeau paſſe vingt ou vingt-cinq pieces de canon

il ne trouve pas assez d'eau, & ne sçauroit monter ni au Bander-Congo ni à Balsara. Ce qui est encore fort incommode est que du Bander-Congo jusqu'à la ville de Lar les chemins sont tres-mauvais, & qu'à peine dans toute la route on trouve un méchant Carvansera. Mais du Bander-Abassi à Lar on fait le chemin en sept ou huit jours, & l'on trouve par tout d'assez bons Carvanseras & des rafraîchissemens, comme j'ay fait voir dans la description de cette route.

Le Grand Cha-Abas avoit fait avec les Portugais pour la doüane du Bander-Congo le méme traité qu'il avoit fait avec les Anglois; mais depuis qu'on a vû que leurs forces diminuoient par la guerre qu'ils ont euë avec l'es Hollandois, on les a traitez de mesme que les Anglois & encore pis; on leur donne maintenant si peu que cela ne vaut pas la peine de tenir un Facteur en ce lieu-là. *Le Bander-Congo* est à 27. d 30. minutes de latitude, & éloigné du Bander-Abassi de deux journées de voile quand le vent est bon.

Il y en a quelques-uns qui s'imaginent que les Francs qui ne vont en Asie que par une pure curiosité de voir le païs, ont de la peine à passer sur les vaisseaux des Anglois & des Hollandois, & que generalement tous ceux qui negocient aux Indes de quelque nation qu'ils soient, ne soufrent pas aisément que leurs propres compatriotes puissent prendre la moindre connoissance de leurs affaires. Pour ce qui est de moy j'ay toûjours vû qu'en payant le passage il n'y a point de particulier qui veüille aller aux Indes qui ne soit bien reçû sur les vaisseaux Anglois ou Hollandois. Mais quand cela ne seroit pas on peut passer sur des vaisseaux du païs, ce que bien souvent on aime mieux. Dans un de mes voyages le sieur d'Ardilliers & moy trouvâmes qu'il nous estoit plus commode de passer aux Indes sur un vaisseau du Roy de Golconda qui retournoit d'Ormus à Masulipatan, que sur les vaisseaux Hollandois bien qu'il y en eût alors qui firent le mesme voyage.

Il me reste à parler des changes, & de quelle maniere ils se font en Perse. Il arrive quelquefois à Gomron une telle quantité de vaisseaux qu'il s'y trouve plus de marchandises que d'argent, & les marchands en donant d'abord avis à Lar, à Schiras, à Ispahan & autres villes de Perse, ceux qui ont de l'argent contant & qui en fon negoce, ne manquent pas de le faire tenir en diligence à Gomron. Du jour que l'on prend l'argent on est tenu de le rendre au bout de trois mois, & le chan-

ge eſt de 6. à 12. pour cent. Quand les marchandiſes ſont arrivées à Iſpahan ou en autre lieu, le marchand n'y peut toucher qu'il n'ait payé la ſomme qu'il a empruntée, à moins que ſon creancier ſe repoſant ſur ſa bonne foy ne luy permette d'ouvrir ſes bales. Si c'eſt un marchand Perſien qui n'a pas ſa reſidence à Iſpahan & qui veut porter plus loin ſes marchandiſes, il prend de nouvel argent pour payer celuy qu'il doit, & il le rend au lieu où il veut aller. Il y a des marchands Turcs & Armeniens qui prennent de l'argent à Surate pour le rendre à Gomron, où ils en prennent d'autre pour Iſpahan, & ils en font autant à Iſpahan pour Erzerom ou pour Babylone, payant le vieux du nouveau qu'ils empruntent en chaque lieu. L'argent que l'on prend à Erzerom ſe paye ou à Burſe, ou à Conſtantinople, ou à Smyrne. Celuy que l'on prend à Bagdad ſe paye à Alep; & comme il y a pluſieurs Armeniens & meſme quelques Turcs qui eſtant à Conſtantinople ou à Smyrne veulent paſſer à Ligorne & à Veniſe, ils prennent de l'argent en ces deux premieres villes pour payer les changes precedens, & le rendent aux deux autres quand ils ſont en Italie.

J'ay toûjours fait compte dans mes voyages qu'à prendre de l'argent à Golconda pour juſqu'à Ligourne ou à Veniſe à change pour change, l'argent revient par le meilleur marché à 95 pour cent, mais le plus ſouvent il va juſqu'à cent; & c'eſt tout ce qui ſe peut dire ſur cette matiere.

Voicy le plan exact de Gomrom ou du Bander-Abaſſi, de l'Iſle d'Ormus & des Iſles voiſines, & d'une pointe de l'Arabie heureuſe, avec la repreſentation du gros arbre des Banianes.

CHAPITRE XXIV.

De la route par terre de Casbin & d'Iſpahan aux frontieres des Etats du grand Mogol par la Province de Candahar.

LA route des Indes par la Province de Candahar eſt une ancienne route, & qui eſtoit bien plus frequentée qu'elle ne l'eſt aujourd'huy, avant que les Portugais vinſſent à Ormus, & que la navigation fût établie de la Perſe aux Indes par les vaiſſeaux des Francs qui arrivent tous les ans à Gomron. Car avant ce temps-là on ne voyoit ſur cette mer que quelques méchantes barques,

Plan exact de Gomron,
Ou du Bandar Abassi de
l'Isle d'ormus et des Isles
voisines.

GOL

barques, ce qui ne suffisoit pas pour le transport de toutes les marchandises qui estoient dans les Indes & qui en sortoient. Mais bien qu'il soit fort commode & de moindre depense d'aller s'embarquer à Gomron, il y a toûjours des marchands qui prennent la route de terre, & c'est par là que nous viennent les toiles les plus fines qui se font aux Indes. Ceux qui viennent de Moscovie & de Pologne & des Provinces Septentrionales de la Turquie, sans vouloir aller ni à Ispahan ni à Ormus, quand ils sont à Casbin doivent laisser à la droite le chemin d'Ispahan, & tirer droit au Levant par les Provinces de Gorgian, de Corassan & de Candahar. Je ne diray rien de particulier de cette route qui est peu frequentée, parce qu'il faut traverser plusieurs païs deserts & marcher souvent deux ou trois jours sans trouver de l'eau. Mais pour ce qui est de la route d'Ispahan à Candahar, qui est la plus ordinaire & que les marchands aiment mieux prendre, parce que l'on trouve presque par tout de l'eau, je marqueray precisement tous les lieux où l'on passe avec les distances qu'il y a de l'un à l'autre, ce que je feray en peu de mots. On conte en Perse les distances des lieux par *Agatchs* qui reviennent à une grande lieuë de Languedoc ou de Provence, & soit que l'on parte de Casbin ou d'Ispahan, toutes les marchandises se chargent sur des chameaux, & les hommes vont à cheval, tantost en Caravane, & tantost dix ou douze de compagnie. Voicy donc les noms & les distances des principaux lieux que l'on rencontre sur la route d'Ispahan à Candahar.

D'*Ispahan* à *Sakunegi*, *Agatchs*.	7
De *Sakunegi* à *Mouchena de radar*.	10
De *Mouchena de radar* à *Nanni*.	8
De *Nanni* à *Danarakié*.	15
De *Danarakié* à *Bas-abad*.	15
De *Bas-abad* à *Abiger*.	9
D'*Abiger* à *Biabanaki*.	5
De *Biabanaki* à *Caseni*.	5
De *Caseni* à *Samagi*.	10
De *Samagi* à *Sadarou*.	15
De *Sadarou* à *Chechme-cha*.	8
De *Chechme-cha* à *Karté*.	14
De *Karté* à *Tabas*, ville.	4
De *Tabas* à *Espaké*.	7
D'*Espaké* à *Teouké*.	7
De *Teouké* à *Talkéavé*.	6

De *Talkéavé* à *Cors*. 10
De *Cors* à *Teſaïtan*. 9
De *Teſaïtan* à *Berjan*. 7
De *Berjan* à *Moti*. 7
De *Moti* à *Sarbicha*. 5
De *Sarbicha* à *Mont*. 7
De *Mont* à *Dourat*. 12
De *Dourat* à *Chechmeband*. 6
De *Chechmeband* à *Zela*. 10
De *Zela* à *Fara*, ville, 10
De *Fara* à *Tecourmazetan*. 6
De *Tecourmazetan* à *Siabé*. 6
De *Siabé* à *Bacou*. 4
De *Bacou* à *Dilaram*. 6
De *Dilaram* à *Chakilan*. 4
De *Chakilan* à *Dexkak*. 4
De *Dexkak* à *Griché*, ville. 12
De *Griché* à *Kouskiénogout*. 10
De *Kouskiénogout* à *Candahar*, 12

La ville de *Candahar* eſt la capitale d'un païs qui eſt aujourd'huy une des Provinces conquiſes par les Rois de Perſe, ayant toûjours eſté un ſujet de guerre entr'eux & les Rois des Indes depuis que le Grand Cha-Abas l'ôta à ſes anciens maiſtres. Comme cette ville eſt tres-conſiderable, tant par l'avantage de ſon aſſiete qui la rend la plus forte place de la Perſe, que parce que c'eſt le grand paſſage de toutes les Caravanes qui vont aux Indes & qui en reviennent, elle eſtoit inceſſamment muguetée de coſté & d'autre par les Perſans & les Indiens; & enfin le Grand Cha-Abas s'en rendit maiſtre le premier, le Prince qui regnoit dans Candahar ayant mieux aimé ſe mettre ſous la protection du Roi de Perſe que du Grand-Mogol. Ce fut toutefois à cette condition que ce ſeroit toûjours un Prince de ſa race qui commanderoit dans Candahar comme vaſſal & tributaire du Roi de Perſe, & Alimerdankan de qui j'ay parlé ailleurs & dont il faut que je parle encore, eſtoit fils du dernier Prince de Candahar. Ce Prince laiſſa en mourant de grandes richeſſes, & quand Alimerdankan paſſa dans la Cour du Grand-Mogol toute ſa vaiſſelle eſtoit d'or de meſme que celle du Roi de Perſe. Il avoit tant d'or dans ſes coffres qu'il ne voulut rien prendre du Roi des Indes pour ſon entretien, & il ſe contenta de l'honneur qu'il luy fit de luy donner la premiere charge du Royaume qu'il a poſſedée juſques à ſa

mort. Il fit bâtir à Jean-abad une tres-belle maiſon avec un tres-beau jardin ſur le bord de l'eau, & il n'y a point de plus ſuperbe edifice dans les Eſtats du Mogol. Aprés que cette maiſon fut bâtie le Roi allant la voir un jour par curioſité avec les Princeſſes, Alimerdan-kan voulut faire quelques preſens à ſa Majeſté qu'elle ne voulut pas prendre; & l'on dit que la femme de ce Prince ouvrit pluſieurs coffres pleins d'or, & que les montrant à ces Princeſſes elle leur dit que ſa Majeſté ne devoit pas s'etonner ſi ſon mari ne prenoit rien d'elle ayant aſſez de quoy vivre pour lui & pour ſes enfans.

Ce qui avoit contribué en partie à rendre Alimerdan-kan ſi riche, eſtoit l'adreſſe dont il ſe ſervoit à l'exemple de ſes predeceſſeurs pour tirer de grands avantages des Caravanes, qui paſſoient alors bien plus ſouvent par Candahar comme je l'ay remarqué, qu'elles ne font maintenant. Quand une Caravane eſtoit arrivée il faiſoit aux marchands un tres-bon accüeil, & aprés qu'ils s'eſtoient repoſez quelques jours il les traitoit tous, trouvant moyen cependant qu'ils ne fuſſent pas ſi-toſt expediez à la doüane. Toutes leurs affaires eſtant faites il attendoit qu'ils fuſſent à la veille de leur depart, pour leur faire conoître qu'aprés les avoir traitez il ſouhaitoit qu'ils le traitaſſent à leur tour, & qu'il eſtoit bien aiſe de ſe divertir encore une fois avec eux, ce que les marchands ne pouvoient honneſtement refuſer. Le lendemain il leur faiſoit dire qu'il étoit ſi ſatisfait de leur bonne-chere qu'il vouloit leur faire le feſtin d'adieu, ce qui alloit encore à deux ou trois jours; & ainſi il arrivoit ſouvent qu'une Caravane ſejournoit à Candahar trois ſemaines ou un mois & quelquefois davantage. Tout cela ſe pratiquoit adroitement par les Princes de Candahar, afin que les Caravanes par un long ſejour conſumant les vivres du païs y laiſſaſſent auſſi d'autant plus d'argent.

Le Grand Cha-Abas s'eſtant donc rendu maître de Candahar en laiſſa la paiſible poſſeſſion à Cha-Seſi ſon petit fils, & ce fut pendant ſon regne qu'Alimerdan-kan ſucceſſeur de ſon pere dans le gouvernement de Candahar, livra la place au Grand-Mogol comme j'ay dit cy-devant. Cha-Abas II. fils de Cha-Sefi l'ayant repriſe en l'an 1650. le Grand-Mogol qui eſtoit alors Cha-Gehan envoya ſon fils aîné qui s'appelloit *Dara-cha* pour l'en chaſſer. Mais bien que ſon armée fût compoſée de plus de trois cent mille ames, la place fut ſi courageuſement deffenduë qu'il fut contraint de ſe retirer, les vivres luy ayant manqué & une grande partie de l'armée perie de faim. L'année ſuivante Cha-Gehan remit

une autre armée sur pied aussi puissante que la premiere, & envoya son second fils appellé *Sultan-Sujah* qui estoit brave & liberal aux soldats. Mais il ne fut pas plus heureux que son aîné dans ce nouveau siege, & il s'en retourna de même sans avoir rien pû executer. Begum-Saheb fille aînée de Cha-Gehan & sœur de ces deux Princes estoit fort aimée de son pere qui en estoit passionné, & même le bruit couroit que cette affection alloit jusques à l'inceste. Comme elle estoit toute puissante dans l'Empire dont le Roy luy abandonnoit presque le gouvernement, & qu'elle possedoit de tres-grands tresors, elle luy dit qu'elle vouloit lever une armée à ses dépens, ce qu'elle fit; & l'on tient qu'elle montoit jusqu'à quatre cens mille ames. C'estoient tous gens bien-faits & qui promettoient beaucoup. Cette Princesse voulut que son troisiéme frere nommé Aureng-zeb qui regne presentement fût Generalissime de cette armée, avec laquelle il fut investir Candahar que tout le monde croyoit qu'il emporteroit en peu de temps. Il avoit déja donné quelques assauts, lorsqu'estant un jour en conference avec quelques Generaux il leur demanda s'il emportoit Candahar à qui en demeureroit la gloire. Les Generaux lui répondirent que la Princesse sa sœur ayant levé l'armée à ses dépens, ce seroit elle sans doute qui recevroit le premier honneur de la prise de la place; ce qu'Aureng-zeb entendant, soit par jalousie contre sa sœur, soit pour n'en pas donner à ses deux freres en prenant une ville d'où ils avoient esté obligez de lever le siege, il cessa de la presser, & laissant venir les pluyes il fallut que l'armée se retirât promptement. Le Roi fut au desespoir de voir que trois grandes armées n'avoient pû rien faire contre Candahar, & qu'il y estoit perir tant de milliers d'hommes; & prenant un jour à part Alimerdan-kan qu'il appelloit son pere, il le pria de luy dire sincerement ce qu'il pourroit faire pour reprendre cette place. Ce Prince satisfit sur le champ à la demande du Roi, & luy répondant en peu de paroles; Sire, luy dit-il, quand vous trouverez un autre traître comme moy vous reprendrez Candahar. J'ay voulu raconter cette histoire dans toutes ces circonstances, n'ayant fait que l'effleurer au commencement de ce dernier livre.

Voicy le plan de la ville & de la fameuse Forteresse de Candahar qui est la meilleure place de toute l'Asie.

A. La principale citadelle.

B. Autre citadelle.

C. Montagne qui alloit jusqu'à la prochaine citadelle, & que

APOLI

Cha-Sefi fit couper depuis qu'il eut pris la ville.

D. La Maiſon du Gouverneur de la place.

E. La demeure des Officiers & des ſoldats.

F. La grande place de la ville.

G. La grande ruë.

H. Les deux digues qui menent à la ville.

I. Petit ſentier qui va du marais à la ville.

L. Petit chemin qui va de la ville à la citadelle.

Voilà toutes les remarques les plus conſiderables que j'ay pû faire tant de la Perſe que de la Turquie, leſquelles j'ay traverſées juſques à ſix fois, & par tant de routes differentes pendant l'eſpace de quarante ans. J'ay eſté curieux de bien connoiſtre les choſes, je les ay regardées d'aſſez prés, & je ſuis obligé d'avertir le Lecteur qu'il ne doit pas aller en Aſie pour y chercher les beaux arts, & qu'il n'y trouvera point, ni pour la peinture, ni pour la ſculpture, ni pour l'orfévrerie, ni pour le tour, ce qu'il voit dans noſtre Europe. Pour ce qui eſt des tapis, de la broderie, & des brocars d'or, d'argent, & de ſoye qui ſe font en Perſe, & que nous admirions autrefois en France, tout cela cede aujourd'huy à nos nouvelles Manufactures, les Perſans admirant à leur tour les riches étoffes qui ſe font dans nos Provinces ; & quand nous les leur portons elles ſont incontinent achetées pour le Roy & pour les Grands du païs. Ils n'entendent rien auſſi à l'architecture, & on ne verra point enfin dans toute l'Aſie aucune des beautez ni des richeſſes du Louvre & des autres Maiſons Royales de France, qui ſurpaſſent infiniment par l'excellence de l'ouvrage tout ce qu'il y a de plus magnifique chez tous les Monarques de l'Orient. C'eſt ce qui fait que je ne puis ſans étonnement oüir certaines gens donner à la Perſe & à d'autres regions de l'Aſie des beautez que ni l'art ni la nature ne leur donnent pas. Car ſi tout ce qu'ils diſent eſtoit veritable ces beautez n'auroient pas échapé à ma vûë, & je puis aſſurer mon Lecteur que je luy ay dépeint naïvement les choſes comme elles ſont.

RELATION
D'UN LACHE ATTENTAT
COMMIS EN PERSE PAR LES Hollandois l'an mil six cens soixante-sept, quand ils brûlerent en effigie le Roy d'Angleterre.

AYANT eu souvent occasion de parler des Hollandois dans les Relations de mes voyages, avant que de les finir je veux bien donner à mon Lecteur une Histoire qui luy fera connoître quel est le genie de ces peuples, particulierement dans les endroits de l'Asie où ils ont quelque pouvoir. Car ils y veulent tellement faire les maistres, & croyent si bien que tout leur est permis, que dans cette vanité ils s'emportent en Perse & aux Indes à des excés d'injustice & de cruauté contre les particuliers qui dépendent d'eux, de quoy je pourrois produire ici beaucoup d'exemples. C'est ce qu'il sera aisé de se persuader par le recit que je m'en vais faire du plus lâche & criminel attentat dont l'on ait jamais oüi parler, & par lequel on verra qu'ils osent mesme s'attaquer à la Majesté des Rois. Ie fus malgré moy avec plusieurs autres témoin oculaire de toutes les circonstances qui l'accompagnerent, & voicy de point en point comme la chose se passa en presence de plusieurs gens d'honneur de nostre Europe qui se trouverent aussi bien que moy à un si honteux spectacle, dont nous fûmes tous extraordinairement scandalisez. Ceux dont je veux parler estoient le R. P. Mercier Iesuite; le R. P. Pierre Carme Déchaussé, deux Pe-

res Cordeliers qui venoient de Goa pour aller en Portugal par terre ; le ſieur de Lalin Gentilhomme François que le Roy avoit envoyé pour paſſer aux Indes pour ſon ſervice ; le ſieur Mariage l'un des Deputez de la Compagnie Françoiſe pour le commerce d'Orient ; le ſieur Chardin & le ſieur Loüis de l'Etoile. Ce fut donc en leur preſence & en la mienne que ſe paſſa l'horrible action dont je vais faire le recit en peu de mots.

Au retour de mon dernier voyage eſtant à Gomron, autrement dit Bander-Abaſſi l'an 1667. j'y trouvay les ſieurs de Lalin & Mariage, où ledit ſieur de Lalin attendoit la commodité d'un vaiſſeau Hollandois qui devoit partir pour Surate dans peu de jours. Comme le Bander ou Gomron eſt un lieu où il y a dequoy s'ennuyer, ſur tout quand les chaleurs commencent à ſe faire ſentir, nous eſtions la plus grande partie du jour enſemble à nous divertir. Le ſieur de Lalin eſtoit un Gentil-homme fort accompli & fort ſage ; & voyant qu'il avoit beſoin de la faveur des Hollandois pour avoir paſſage ſur un de leurs vaiſſeaux, il ſçavoit prudemment les ménager & alloit leur faire civilité tous les jours. C'eſt la coûtume parmi les Hollandois comme entre les Allemans, de ſe faire compliment les uns aux autres aux grandes ſolemnitez & de ſe ſouhaiter les bonnes feſtes. Le jour de Paſques fleuries le ſieur de Lalin me vint trouver de grand matin, & nous allâmes enſemble ſelon la coûtume faire nos civilitez aux Hollandois. Aprés avoir eſté à Gomrom quelque temps avec le ſieur Rothals qui eſtoit alors le Chef du Comptoir, nous vîmes arriver un Arabe qui avoit paſſé le deſert en diligence, & qui luy apporta un paquet de lettres de la Compagnie d'Amſterdam. Il n'y avoit que trois mois & onze jours qu'elle eſtoit écrite, & tous les Francs qui eſtoient alors à Gomron ayans appris qu'il eſtoit venu des lettres d'Europe en ſi peu de temps, ne manquerent pas d'aller ſalüer le Commandeur Rothals pour ſçavoir des nouvelles de la guerre qui eſtoit alors entre les Anglois & les Hollandois. Nous apprîmes donc que les Hollandois avoient gagné la bataille, & pourſuivi les Anglois dans la Tamiſe juſqu'auprés de Graveſende ; ce qui augmenta la joye que le Commandeur & les marchands Hollandois avoient euë peu de jours auparavant, de l'arrivée de ſix de leurs gros vaiſſeaux chargez d'épiceries & de pluſieurs autres marchandiſes. Ceux de ces vaiſſeaux qui venoient de Batavia leur apportoient du vin d'Eſpagne, du vin du Rhin, & du vin de France, de la biere d'Angleterre, & de celle qu'on appelle *Mom* qui ſe

fait à Brunſwic ; & pour ce qui eſt du vin de Schiras il ne leur manque jamais. Un de ces vaiſſeaux venoit du Iapon, & apportoit auſſi du *Saque* qui eſt une ſorte de boiſſon que font les Iaponois. Il eſt difficile & pour le goût & pour la couleur de le diſcerner d'avec le vin d'Eſpagne ; mais il eſt vray que ce bruvavage qui ſe fait avec du bled du païs, pour eſtre excellent doit eſtre bû un peu chaud. Ainſi il ne manquoit pas aux Hollandois de douces liqueurs pour ſe réjoüir à de ſi bonnes nouvelles & pour celebrer une ſi grande victoire.

Ces lettres n'eurent pas eſté plûtoſt leuës que le ſieur Rothals fit donner le ſignal, afin que tous les Capitaines & Officiers de vaiſſeaux euſſent à venir en terre, ce qu'ils firent incontinent, & eſtant dans la Loge (c'eſt ainſi qu'on appelle la maiſon deſtinée pour le Comptoir) on leur fit lecture des lettres qu'écrivoit la Compagnie. La lecture eſtant faite, quelques-uns des Officiers retournerent à bord pour faire part des nouvelles à leur Equipages, & pour donner ordre à l'artillerie qu'auſſi-toſt que l'on feroit le ſignal en terre de quelque ſanté que l'on boiroit, tous les vaiſſeaux fiſſent une décharge de tout leur canon. Ils firent auſſi mettre promtement en terre quelques petites pieces de canon, & quelques pierriers avec quantité de boiſtes ; & comme il y en a auſſi d'ordinaire dans la Loge, une partie de cette petite artillerie fut rangée le long de la mer, & l'autre ſur la terraſſe de la Loge. On but à la ſanté des Eſtats Generaux des Provinces-Unies, à celle du Prince d'Orange, de la Compagnie des Indes, du General de Batavia, & de tous les Alliez des Eſtats, celle du Roy de France alloit la premiere ; & à chacune de ces ſantez on tira plus de cent volées de canon, ſans les pierriers & les boites. Les Capitaines des vaiſſeaux demeurerent en terre, & un Officier de chaque vaiſſeau en retournant à ſon bord, eut ordre d'y faire faire la priere pour rendre graces à Dieu d'une ſi grande victoire ; & enſuite faire diſtribuer du vin & de la biere à tout l'Equipage. Pour cét effet le ſieur Rothals envoya quantité de vin de Schiras à chaque vaiſſeau, celuy qui eſtoit venu d'Europe ne pouvant fournir à cette réjoüiſſance. Il en fit donner auſſi en meſme temps à tous les Marchands & Ecrivains de la Compagnie qui en demanderent : car il ne leur en manque guere, chacun eſtant d'ordinaire fourni en ſon particulier du vin de Schiras, ſans celuy que les parens & amis ont ſoin d'envoyer d'Hollande.

Aprés la lecture des lettres le ſieur Rothals commanda que l'on

l'on ſonnaſt la cloche pour la priere, & pour rendre auſſi d'abord graces à Dieu de la victoire. Une partie des Hollandois s'y trouva ; mais pour toute la jeuneſſe elle aima mieux ſe partager, & aller par bandes dans des chambres particulieres prendre le verre & ſe réjoüir.

La priere eſtant faite on apporta quantité de viandes & de poiſſon ſalé pour dejeûner, tandis que le grand repas ſe preparoit & qui ne fut preſt que ſur les quatre heures du ſoir. Cependant les uns paſſoient le temps à boire, & les autres à conceiter une Comedie qu'ils vouloient repreſenter. Le vin commençant à les échaufer, quelques-uns ſe ſouvinrent que du temps de Cromwel les Anglois ayans eu grand avantage ſur les Hollandois, les Anglois firent faire auſſi-toſt une figure en taille-douce, où eſtoit repreſenté le Prince d'Orange attaché à la queuë du cheval que Cromwel montoit & auquel il faiſoit faire le manege. A ce ſouvenir les uns ſe prirent à jurer contre les Anglois, les autres contre le Roy d'Angleterre meſme ; ſans faire reflexion qu'en s'attaquant de la ſorte à une puiſſance ſouveraine & à une Majeſté Royale, c'eſtoit offenſer en meſme temps tous les Rois. Puiſqu'ils ont fait, diſoient-ils, cette injure à noſtre Prince que de l'attacher indignement à la queuë d'un cheval & de ſe traiter comme un eſclave ; repreſentons de meſme leur Roy, faiſons luy ſon procez, & brûlons-le enſuite en effigie au bord de la mer à la veuë de tout le monde. La choſe ne fut pas plûtoſt prepoſée entr'eux qu'elle fut executée, & l'on envoya à l'inſtant quelques valets acheter la chaloupe d'un peſcheur, qui coûta quatre tomans qui font cent quatre vingt quatre livres deux ſols de noſtre monnoye. En meſme temps ils la tirerent en terre, & rangerent autour la plus grande partie de leur artillerie. Puis ils furent chercher un vieux habit, dont le pourpoint eſtoit d'un vieux brocart d'argent, le haut-de-chauſſe d'écarlatte, & le bas-de-chauſſe de ſoye orangé, avec des ſouliers blancs, & un chapeau gris où eſtoit attachée une méchante plume. Ils emplirent tout cet habit de coton, & l'ayant dreſſé ſur le derriere de la chaloupe, ils ſe mirent tous à crier : VOILA LE ROY D'ANGLETERRE. Apres avoir crié pluſieurs fois de la ſorte, ils firent apporter quantité de bois & de ces caiſſes où l'on apporte le clou de girofle ; & la chaloupe en eſtant à moitié pleine, quelques-uns s'aviſerent de dire que c'eſtoit aſſez, & que le Roy d'Angleterre meritoit bien autant qu'un de ces pauvres Idolâtres qu'on brûle à Surate apres leur mort ; que l'on méloit alors du bois odoriferant avec du bois

ordinaire ; & que puiſqu'il eſtoit queſtion de brûler un Roy, il falloit y employer de la canelle, & du bois de ſandal, & que la Compagnie eſtoit aſſez riche pour faire cette depenſe. Cette propoſition n'eut pas pluſtoſt eſté faite, que les valets qui ſont gens du pays furent ouvrir les deux magaſins où il y avoit du bois de ſandal & de la canelle. Comme la pluſpart des jeunes Ecrivains du Comptoir & de ces gens de marine commençoient à avoir la veuë trouble pour avoir trop beu, ces valets eſtoient bien aiſes d'eſtre employez à cet office, & s'attendoient au lieu de deux bales d'en compter quatre & de faire ce jour-là un bon profit. Je me ſouviens bien que je leur en vis ouvrir deux bales ; mais ils ne mirent que bien peu de ce bois de ſenteur autour de l'Effigie du Roy gardant le reſte pour eux. Et il faut remarquer qu'ils ont plus de profit à derober de la canelle que du bois de ſandal, parce que la canelle accommode toutes ſortes de marchands, ce que ne fait pas le bois de ſandal, & auſſi y a-t'il bien de la difference du prix. Cette canaille de valets eſperoit meſme de profiter de tout ce bois-là, croyant que l'Effigie ne ſeroit brûlée que le ſoir quand tous les Hollandois ſeroient pris de vin, qu'alors ils pourroient tirer toute la canelle & tout le bois de ſandal ; & qu'ils n'employeroient que du bois ordinaire pour bruſler le Roy.

En ce temps-là le mal-heur fut pour les Anglois qu'il n'y avoit aucun de leurs vaiſſeaux à la rade de Gomron, la monçon eſtant fort avancée ; car autrement les affaires ne ſe ſeroient pas paſſées de la façon. La Loge des Anglois eſtant au bord de la mer comme celle des Hollandois, il n'y a qu'une petite ruë qui les ſepare & qui n'a pas plus de huit pieds de largeur ; de ſorte qu'il ne ſe peut rien faire devant l'une de ces Loges qu'on ne le voye aiſément de l'autre. L'Agent des Anglois nommé Meſter Flour étant alors dans ſa chambre avec la ſeconde perſonne du Comptoir, regardoit toute cette Comedie, & ne pouvant s'imaginer pourquoy cela ſe faiſoit, leur *Calmachi* ou Interprete appellé Zené ſurvint, & leur apprit ce qui ſe paſſoit comme je le viens de dire. L'Agent qui ſe voyoit ſeul alors avec ſon Subſtitut & deux autres jeunes Anglois ne pouvant uſer de force, crut qu'il devoit eſſayer d'empeſcher la ſuitte par la douceur & par la civilité, & envoya ſon Subſtitut avec les deux jeunes Anglois & ſon Interprete pour prier le ſieur Rothals de mieux penſer à ce qu'il faiſoit, & luy repreſenter que par tout le monde, meſme parmi les peuples les plus barbares, on avoit du reſpect pour la perſonne des Rois. Les

Hollandois à ce nom de Roy se mirent à jurer, & plusieurs s'emporterent à des paroles si injurieuses, que j'aime mieux les passer sous silence que d'en noircir le papier. Les Anglois n'estoient pas à moitié de leur harangue, que toute la jeunesse Hollandoise & les Officiers des vaisseaux se mirent à leur dire mille injures, & à les avertir de se retirer promptement s'ils ne vouloient avoir pis ; ce qu'ils firent aussi-tost dans la crainte d'estre mal-traitez par des gens qui avoient bû, & qui avoient en teste leur infame Comedie. Estant de retour dans leur Loge, ils crurent que le Sultan Gouverneur de la Province auroit plus de credit qu'eux, & que si les Hollandois ne vouloient rien faire pour luy de bonne grace, il estoit en pouvoir de les y forcer. Ils furent donc luy faire leurs plaintes ; & bien que le Sultan qui n'ignoroit pas comme les choses se passoient & faisoit semblant de les ignorer, eust lieu de craindre que s'il en faisoit du brüit, les Hollandois qui avoient leurs vaisseaux à la rade ne rüinassent Gomron à coups de canon, il ne laissa pas à la priere de l'Agent Anglois de faire une tentative en sa faveur. Il envoya donc son Lieutenant avec cinq autres personnes de qualité vers les Hollandois, pour leur témoigner qu'il ne pouvoit aucunement approuver ce qu'ils vouloient faire, & que s'ils passoient outre le Roy son Maistre qui viendroit à le sçavoir pourroit les en faire repentir ; & leur fit dire qu'ils ostassent cette effigie de la chalouppe, & que ce n'estoit pas de la sorte que l'on traitoit la personne des Rois. Mais le Lieutenant eut beau leur representer toutes ces choses, les Hollandois luy repartirent insolemment & avec injures qu'il n'avoit rien à leur commander, & qu'il eust à se retirer au plûtost ; ce qu'il fit voyant qu'il ne pouvoit rien gagner avec des gens qui avoient trop bû. Dés qu'il fut parti on servit les viandes & les Hollandois se mirent à table, où l'on commença de boire les grandes santez qui furent accompagnées de coups de canon, de boistes, & de pierriers.

L'Agent Anglois voyant que le Gouverneur n'avoit pû rien obtenir par civilité, le fit prier une seconde fois d'en venir à la force, ou qu'autrement il en feroit ses plaintes au Roy. A cette seconde instance le Gouverneur commanda cinquante cavaliers bien armez pour aller oster cette effigie, avec ordre de ne point souffrir qu'elle fust brûlée. Mais les Hollandois les découvrant de loing le long de la mer, tous les Capitaines des vaisseaux & autres Officiers sortirent de table, & tous ensemble coururent aux rateliers où ils tiennent d'ordinaire quantité de beaux fusils

& de piſtolets, dont ils ſe munirent pour faire teſte à ces cavaliers. Les uns demeurant en haut borderent toute la galerie, les autres deſcendant firent un double rang autour de la chaloupe, diſant par ſigne à ces cavaliers qu'ils n'avoient qu'à venir, & qu'ils trouveroient des gens tous preſts à les recevoir. Ces Perſans voyant l'obſtination des Hollandois ne voulurent pas ſe hazarder d'en venir aux mains, & ayant fait faire deux ou trois caracoles à leurs chevaux ils rebrouſſerent chemin ; & à mon avis ils firent prudemment, parce que le parti qu'ils vouloient attaquer eſtant alors le plus fort il y auroit eu grand carnage de coſté & d'autre. Les Hollandois qui n'ignoroient pas que les Perſans ſont fins & ruſez, voyant qu'ils s'en retournoient ſans rien entreprendre, & apprehendant qu'ils n'uſaſſent de quelque ſtratageſme, reſolurent de n'attendre pas juſqu'au ſoir à executer leur deſſein, & firent mettre le feu à l'effigie qui fut enfin conſumée avec la chaloupe ; ce qui faſcha fort la canaille qui s'attendoit de dérober toute la canelle ſi la choſe ſe fuſt faite vers la nuit. Tandis que l'effigie brûloit les ſantez continuoient avec les coups de canon, de boiſtes & de pierriers ; & cette infame & honteuſe Comedie dura la plus grande partie de la nuit au milieu des danſes & des débauches. Voila de quelle maniere le Roy de la Grande Bretagne fut brûlé en effigie par les Hollandois, qui ne ſe pourront jamais laver d'un crime ſi horrible & ſi deteſtable.

Fin des Relations de la Perſe ; & de la premiere Partie des Voyages d'Aſie.

XLV
Ad 1468402